LA SAINTE VIERGE

D'APRÈS LES PÈRES

I

IMPRIMATUR.

DE SERRES, *Vic. gen*

Lugd., 31 maii 1866.

LA

SAINTE VIERGE

D'APRÈS LES PÈRES

PAR

L'Abbé Jean-André **BARBIER**

Auteur des TRÉSORS DE CORNELIUS A LAPIDE

TOME PREMIER

FÉLIX GIRARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LYON
PLACE BELLECOUR, 30

PARIS
RUE CASSETTE, 30

1867

INTRODUCTION

Marie a tout mon amour ; mais la parole me manque, et la plus riche pensée est affaiblie par la pauvreté de la langue, dit saint Pierre Damien. Quoi donc ! ô bienheureuse Vierge, garderai-je le silence, et m'endormirai-je, et serai-je muet là où toutes les créatures parlent? Non, je ne me tairai pas, et je ne me reposerai pas jusqu'à ce que votre céleste visage paraisse comme la splendeur ; et si ce que je veux dire de vous n'est pas un flambeau lumineux, qu'il ait au moins la chaleur d'une étincelle (1).

O Vierge sainte, s'écrie saint Bernard, comment parler de vous? par quelles louanges vous exalterai-je? Ma langue est très-indigne, elle s'est souillée avec les morts ; mes lèvres sont profanes, elles ne sont point purifiées par le feu de l'autel. Quel éloge digne d'être consacré à vos louanges? Votre magnificence est élevée au-dessus des cieux (2), et votre gloire éclate sur toute la terre (3); en sorte qu'il est impossible de trou-

(1) Isaiæ, 1, 31. — Totum me trahit afflictio, sed oratio deficit, et dives cogitatio, vocis paupertate confunditur. Quid est, beatissima, numquid ita sensim taciturnus obdormiam, at ibi mutus sim ubi omnis loquitur creatura? Verumtamen non tacebo, et non quiescam, donec egrediatur ut splendor vultus tuus, et sermo de te conceptus, si non ut lampas, saltem ut scintilla accendatur. (*Serm. II de Annuntiatione beatæ Virginis Mariæ.*)

(2) Psal. 8, 2.

(3) Psal. 56, 12.

ver une créature, même au ciel, qui puisse louer dignement votre élévation, et il n'y en a pas sur la terre pour exprimer votre gloire. Ni au ciel, ni sur la terre, personne n'a été trouvé digne d'ouvrir le livre de vos prérogatives et d'en lever dignement les sept sceaux. Qui racontera la plénitude de la grâce et la venue du Saint-Esprit en vous, l'ombre de la vertu du Très-Haut, la conception du Verbe, votre gestation sans fatigue, votre enfantement sans douleur, votre virginité dans la fécondité? Beaucoup de grands hommes de la cité du Dieu des vertus ont entrepris de célébrer ces merveilles, et cependant ils sont restés loin de la hauteur de ces magnificences; ils n'ont pu les saisir clairement, parce que de pareilles voies sont insaisissables: en vous tout est inscrutable. Ils ont fait de grands efforts, il ne leur a pas été donné d'aller plus loin: *Conati sunt, et non datum est ultra.* Ils ont été emportés sans avoir fini leur travail. Car qui pourra raconter ces puissances du Seigneur? qui pourra publier les louanges qui lui sont dues (1)? Si nul ne le peut faire dignement, chacun cependant doit agir selon ses forces : *Et si digne nullus, quisque tamen pro viribus.* Tous cependant ont couru sur vos pas à l'odeur de vos parfums. Attirez-nous aussi après vous, ô Sainte des saints, et montrez-nous la lumière de vos miséricordes; protégez-nous à l'ombre de vos ailes (2).

(1) Psal. 105, 2.

(2) O quam te memorem, Virgo, quibus laudibus efferam? Infandissima lingua mea, quæ coinquinata est cum mortuis, incircumcisa labiis, nec purgata igne altaris. Quid dignum laudis laudibus tuis poterit immolari? Elevata est magnificentia tua super cœlos, et super omnem terram gloria tua; ita ut nec in cœlo inveniatur creatura, quæ tuam digne laudare queat magnificentiam : nec in terra sit quæ gloriam tuam exprimere valeat. Nemo enim nec in cœlo, nec in terra inventus est dignus aperire librum prærogativarum tuarum, et digne solvere septem signacula ejus. Plenitudinem gratiæ, adventum Spiritus sancti in te, virtutis Altissimi obumbrationem, Verbi conceptionem, quod sine gravamine gravida, sine dolore puerpera, Virgo pariter et fœcunda, quis enarrabit? Viri divitiarum multi, de civitate Domini virtutum, miserunt manus suas ad hæc fortia, et tamen altitudinem divitiarum harum ad liquidum comprehendere non potuerunt, quia investigabiles viæ istæ, et inscrutabilia universa. Conati sunt, et non datum est ultra. Dum adhuc ordirentur, succisi sunt. Quis enim loquetur potentias has Domini, auditas faciet omnes laudes ejus? Et si digne nullus, quisque tamen pro viribus Denique currebant omnes in odore unguentorum tuorum. Trahe et nos post te, o Sancta sanctorum, et ostende lumen miserationum tuarum. Sub umbra alarum tuarum nos protege. (In antiphonam *Salve, Regina*, sermo 2.)

La mémoire du juste est un parfum qui s'exhale dans l'avenir, disent les Proverbes : *Memoria justi cum laudibus*, 10, 7. Si la mémoire de tous ceux qui ont pratiqué la justice, dit saint Jean Damascène, doit être accompagnée d'éloges, qui ne louerait la source de justice et le vrai trésor de sainteté? Ce n'est pas que la louange puisse ajouter à sa gloire, mais c'est afin que celui qui entreprend ce noble travail puisse mériter la gloire éternelle. Car Marie, ce tabernacle de la gloire du Seigneur, cette cité de Dieu dont il est dit tant de merveilles : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (Psal. 86, 2), n'a besoin ni de nos louanges, ni de notre prédication. La langue humaine, la langue angélique ne peut assez louer celle par laquelle il nous a été donné de voir de près la propre gloire du Seigneur. Mais, lors même qu'il nous est impossible de porter nos louanges au niveau de ses grandeurs, faut-il que, frappés de crainte, nous gardions le silence? Non, sans doute. Mais marcherons-nous au hasard, dépasserons-nous les limites fixées, et, méprisant la crainte et la prudence, irons-nous trop loin dans nos considérations? Nullement. Au contraire, tempérant notre désir par une sage crainte, unissant la crainte au désir, avec un regret sacré, d'une main tremblante et d'un esprit amoureux, plein de reconnaissance et de droiture, nous offrirons comme chose due, à notre royale Mère, les forces de notre minime talent et les prémices de la nature entière qui lui est tant de fois redevable. Notre bonne Souveraine et Mère du Dieu infiniment indulgent et bon ne recevra-t-elle pas comme agréables nos efforts et notre bonne volonté, ayant plutôt égard à cette bonne volonté qu'à nos facultés si bornées? Oui, elle approuvera nos bonnes intentions, elle recevra le faible don qui lui est offert, et elle nous obtiendra en récompense des biens infiniment au-dessus de tout ce que nous lui consacrons.

Ainsi, pour nous acquitter d'un devoir si légitime, nous ferons connaître notre bonne Mère autant que possible, et, nous adressant à elle, nous lui dirons d'abord : O notre Souveraine, quels titres pourrons-nous vous donner? quelles paroles vous adresserons-nous? quelles louanges pourront exalter votre dignité sublime et sacrée? Vous qui nous comblez de biens et de richesses, vous l'ornement du genre humain et l'honneur de la création, en faveur de laquelle vous êtes vraiment devenue bienheureuse, vous avez renfermé en vous celui qui est plus grand que le ciel et la terre; par vous nous voyons celui qui était invisible à tout œil hu-

main. O Verbe de Dieu, ouvrez notre bouche, mettez sur nos lèvres un langage plein de douceur et de lumière, faites descendre sur nous par torrents la grâce de votre divin Esprit, par laquelle les apôtres annonçaient des merveilles, et, ignorant la fausse science humaine, disaient des choses vraies et sublimes. Déliez notre langue paralysée, afin que nous puissions, dans notre étroite sphère, publier les grandeurs de votre Mère chérie. (*De Virginis Mariæ Nativitate*, orat. 1.)

Il n'y a aucun doute, dit saint Jérôme dans sa dixième lettre à sainte Paule, que tout ce qu'on peut dire de grand à l'honneur de la Mère de Dieu ne soit aussi à la gloire et à la louange du Fils de Dieu : *Nulli dubium est, quin totum ad gloriam et ad laudem pertinet Dei, quidquid digne Genitrici suæ impensum fuerit.* C'est pourquoi, dit saint Bonaventure (1), j'aspire à dire quelque chose des mérites et de la gloire de l'excellente Vierge Mère de Dieu, afin de louer et de glorifier notre Seigneur Jésus-Christ. Mais, pour une telle tâche, j'avoue sans détour mon extrême insuffisance, parce qu'une semblable matière est inaccessible, à cause de ma trop faible science, à cause de la trop grande aridité de ma langue, à cause de la trop grande indignité de ma vie, et à cause de la trop grande élévation et de l'abondance des choses à dire de celle qui doit être louée. Qui ignore qu'un semblable sujet ne peut être saisi par l'intelligence ni rendu par la parole, puisque saint Jérôme ne balance pas à dire (*ibid.*) : Ce que la nature n'a pas eu, ce que l'usage n'a pas connu, ce que la raison n'a pas découvert et qui échappe à l'esprit humain, ce qui fait l'étonnement du ciel et de la terre, et que toute la création admire avec étonnement, est réuni dans la divine salutation de Gabriel, et l'accomplissement s'en fait en Jésus-Christ.

C'est pourquoi je me reconnais indigne de parler d'une telle et si sublime créature. Et comment ma faible science et mon obscur esprit pourraient-ils suffire pour trouver des éloges dignes de Marie, puisque saint Anselme, d'un esprit si élevé, déclare son impuissance à parler de Marie? Car ce grand docteur s'exprime ainsi : O ma Souveraine, ma langue me fait défaut, parce que mon esprit ne suffit pas pour vous glorifier. O Souveraine, tout en moi est dans une inquiète recherche pour vous remercier de tant de bienfaits. Je ne puis trouver des pensées, des expressions dignes

(1) Speculi B. Mariæ prologus.

de vous, et je rougis si elles ne sont pas dignes de vous : *Sed nec cogitare possum dignas, et pudet proferre non dignas* (1).

Saint Augustin, s'adressant à Marie, lui dit : Comment parlerai-je de vous, pauvre d'intelligence comme je le suis? Et quand je dirais les plus merveilleuses choses, ce ne serait point selon votre dignité : *Quid dicam de te, pauper ingenio? Cum de te quidquid dixero, minor laus est quam dignitas tua meretur* (2).

Comment ma langue qui est si rude, dit saint Ildefonse (3), mon interprétation si sèche, pourraient-elles suffire à raconter les louanges de Marie, puisque le savant Augustin dit lui-même (*ibid.*) : Comment, nous si petits, si impuissants, pouvons-nous louer Marie? Car lors même que les membres de tous les hommes seraient changés en langues, nul ne suffirait pour en parler dignement : *Quid nos tantilli, quid actione pusilli, in laudibus Mariæ referemus, cum omnium nostrum membra, si in linguas verterentur, eam laudare nullus sufficere valeret?* La louange étant déplacée dans la bouche du pécheur, comment moi qui suis si coupable, comment moi, homme petit et indigne par ma criminelle vie, pourrai-je oser exalter Marie, voyant le grand saint Jérôme trembler en parlant de la sainte Vierge? Car il s'exprime de la sorte dans sa lettre dixième à sainte Paule : Je suis dans une terrible crainte, et je redoute beaucoup d'être trouvé incapable et indigne de faire l'éloge de Marie, voulant vous faire avancer en perfection. Assurément ni la sainteté, ni la facilité des paroles ne suffisent point pour pouvoir louer dignement la bienheureuse et glorieuse Vierge. Pourquoi ajouter quelques gouttes d'eau à la mer? Pourquoi mettre une petite pierre sur une grande montagne? Marie étant exaltée par les anges dans leurs chants divins, que pourrions-nous dire, et surtout moi-même, vu ma pauvreté, qui pût augmenter les éloges dus à Marie? Enfin (*ibid.*), saint Jérôme dit de Marie : J'avoue que tout ce qui peut être dit par les hommes est loin de la louange du ciel ; les éloges que donnent à la sainte Vierge les Ecritures et les anges sont préférables à ceux de la terre. Marie est prédite par les prophètes, désignée par les patriarches, les figures, les paraboles ; elle est montrée par les évangélistes ; elle est respec-

(1) De Laudibus Virg.

(2) Serm. 33 de Sanctis.

(3) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 1.

tueusement et officiellement saluée par les anges. Ceci étant pesé avec attention doit engager le pieux lecteur et le pieux auditeur à me pardonner mon insuffisance, mon inexpérience en parlant de Marie.

Cependant saint Jérôme, dans sa dixième lettre à Paule, m'encourage et me console par ces paroles : Bien que personne ne soit capable de louer dignement Marie, cependant le pécheur, quel qu'il soit, doit s'efforcer de l'exalter. Saint Augustin, parlant de la fécondité que le Fils de Dieu apporta à sa Mère sans lui ôter la virginité, dit (1) : Nous sommes incapables de parler d'un si grand don, nous sommes trop petits enfants pour raconter cette merveille; et cependant nous sommes obligés d'en faire l'éloge, de crainte que nous ne soyons ingrats si nous gardons le silence.

La faible offrande de la veuve de l'Evangile fut agréable à Dieu ; en donnant ce qu'elle pouvait, elle plut au grand Dieu : *Offerendo quod potuit, summo Deo placuit.* Encouragé par ces exemples, tout pauvre d'esprit, de science, d'éloquence que je sois, j'ose offrir, à l'honneur d'une si grande Reine, ce petit don, ce faible éloge. O Marie, ma très-bonne Souveraine, daignez le recevoir (2).

Celui qui veut parler de la sainte Mère de Dieu, dit saint Basile de Séleucie (3), trouvera une vaste matière à la louange. Mais comme (4) je connais mon incapacité, ma propre faiblesse, ma grande infériorité à l'égard des choses sublimes, j'ai hésité longtemps avant d'entreprendre une pareille tâche. Ainsi que celui qui serait chargé d'un lourd fardeau et à qui on ordonnerait de se lancer à la nage, n'obéirait que difficilement, de même, étant écrasé sous le poids de mes péchés, c'est avec hésitation que j'entreprends de parler de Marie, convaincu qu'une semblable entreprise ne peut convenir qu'aux hommes très-perspicaces qui, morts à la terre, et l'âme purifiée, et éclairés par l'abondante effusion de la grâce, chantent et proclament dignement les gloires de la Mère de Dieu. Toutes ces considérations me ferment la bouche. Je ne suis point comme Isaïe, contemplateur des séraphins, qui eut les lèvres purifiées par une flamme céleste. Je ne suis point comme Moïse dont les pieds étaient dégagés de tout lien; et s'il ne put contempler le buisson ardent sans trembler, com-

(1) Serm. 35 de Sanctis.
(2) Ibid.
(3) De Laudib. Virg.
(4) S. Bonavent., Specul. B. M. prolog

ment pourrais-je voir en face et montrer la divine Vierge? De même que le grand Moïse qui, dominant tous les mortels par sa mansuétude, appelé et choisi de Dieu, et envoyé pour rendre la liberté au peuple du Seigneur, refusa longtemps une si glorieuse mission, quoiqu'il fût assuré du succès par les merveilles que Dieu lui montrait et les forces invincibles que Dieu lui garantissait, ainsi, à plus forte raison, devrais-je refuser de parler de l'auguste Vierge. Et si, sorti de l'Egypte par la force du bras de Dieu, *in manu forti* (Exod. 13, 3), Moïse se trouva plus élevé encore, ayant entre les mains les plus grands miracles, soit qu'il divisât la mer et fît passer le peuple à pied sec au milieu des ondes amoncelées et écumantes, et servant de mur à droite et à gauche; soit que de sa prodigieuse main il changeât le désert aride en fontaines abondantes et rafraîchissantes, qu'il faisait sortir à sa voix des rochers desséchés; soit qu'il changeât à volonté les eaux amères en eaux douces; soit qu'il fît descendre abondamment du ciel un pain excellent pour nourrir pendant quarante ans dans le désert la multitude du peuple juif; quoiqu'il opérât d'innombrables merveilles qui surpassaient la raison et la force humaines, il tremblait cependant. Comment donc ne pas trembler en présence de la grande et auguste Vierge? Si le peuple d'Israël, au pied du Sinaï, était effrayé et n'osait lever les yeux, comment fixer ses regards vers Marie, la grande montagne des plus merveilleux prodiges du Dieu tout puissant? Comment l'approcher sans être saisi de crainte? Si Moïse, qui voyait Dieu, l'entendait parler et s'entretenait avec lui face à face, pâlissait de frayeur, ne dois-je pas trembler en voulant louer la Mère de Dieu, obligé surtout de veiller attentivement pour ne point m'éloigner de la vérité, pour ne point, par imprudence, abaisser celle que je veux élever? Car ici ce n'est point une montagne visible qu'il faut gravir, ce n'est point une simple nuée dans laquelle il faut pénétrer; il ne s'agit plus de voir la lumière des éclairs, il faut monter plus haut, il faut se trouver au milieu d'un lumière divine et inaccessible, il faut aller au-dessus des astres, arriver jusqu'à la sommité des cieux pour y trouver Marie et la montrer dans ses célestes et incomparables splendeurs. Il est très-difficile de connaître Dieu, d'en parler; il y a presque la même difficulté, la même impossibilité à comprendre les grands mystères opérés en Marie : ils sont au-dessus de notre admiration et de notre étroite raison (1).

(1) Basil. Seleuciæ in Isauria episcopus, orat. 39 in SS. Deiparæ Annuntiatione.

Il n'appartient pas à l'homme, dit saint Bernardin de Sienne, tant qu'il vit dans son corps mortel, d'arriver pleinement par ses louanges à la hauteur de la glorieuse Mère de Dieu ; elle surpasse toutes les voix des hommes et leur entendement. Car quel est le mortel, à moins qu'il ne soit éclairé de l'oracle divin, qui ose et qui puisse dire quelque chose de grand de la Mère unique de l'Homme-Dieu? Qui ne doit craindre même de nommer, ayant les lèvres souillées, celle que le Père des miséricordes et le Dieu éternel a prédestinée pour être la perpétuelle et très-digne Vierge, celle que le Fils a choisie pour Mère, celle que le Saint-Esprit a préparée pour être le siége de la nouvelle grâce? Par quelles paroles l'homme esclave peut-il exalter la Reine des anges? Quels éloges, quels offices l'homme faible et mortel peut-il offrir à celle à qui tous les cieux obéissent et sont soumis comme à leur Reine? Comment sur la terre pouvoir rendre les honneurs qu'elle mérite à celle que les armées des esprits bienheureux vénèrent constamment dans les cieux? Mais, puisque nous ne pouvons lui rendre les honneurs qu'elle mérite, exaltons au moins son nom autant que possible (1). *Non est facultatis humanæ, quamdiu in hoc mortali corpore vivitur, plene pertingere ad laudem gloriosæ Virginis Matris Dei, quæ omnium hominum voces excellit, et superat intellectum. Quis enim mortalium, nisi divino illustratus oraculo, de unica Dei et hominis Genitrice, quicquam modicum seu grande præsumat edicere; imo, non timeat hanc pollutis labiis nominare, quam Pater misericordiarum et ante sæcula Deus, perpetuam prædestinavit in Virginem dignissimam, Filius præelegit in Matrem, Spiritus sanctus novæ gratiæ domicilium præparavit? Quibus laudibus servitus hominum Reginam efferet angelorum? Quæ præconia dilatet mortalis angustia vel officia subministret, cui cœlestia parent et famulantur obsequia? Quis dignam honoribus plausus hominum acclamabit in terris, quam spirituum agmina beatorum jugiter venerantur in cœlis? Sed quia illam, ut meretur, non possumus laudare, saltem nomen ejus extollere procuremus.*

Tous les saints Pères s'accordent à dire qu'il n'y a aucune créature qui, par ses louanges, puisse égaler les grandeurs de la Mère de Dieu. Elle est au-dessus de tout le bien que nous en pouvons dire, dit saint Jean

(1) S. Bernardin. Senens., De glorioso nomine Mariæ, serm. 2.

Damascène; et quand des langues de tous les hommes du monde il s'en ferait une seule, elle ne serait pas capable de la louer dignement; quand vous y ajouteriez la langue même des anges, vous n'arriveriez pas encore à parler dignement de celle qui nous fait entrer en possession de la gloire de Dieu (1).

Il est loisible à chacun, dit saint Basile de Séleucie (*ut supra*), de s'élever le plus haut qu'il pourra en louant la très-sainte Vierge, sans crainte d'aller trop loin. Mais de pouvoir dire ce qui en est, c'est chose entièrement impossible. Louons, honorons, aimons cette bienheureuse Souveraine autant que nos forces pourront s'étendre, et après que nous aurons fait tout ce que nous pourrons, reconnaissons que rien n'approche de la grandeur de ses mérites et de ses bienfaits à notre égard. Car, hélas! pauvres créatures que nous sommes, — c'est la considération de l'admirable saint Augustin (2), — que pourrions-nous apporter qui fût digne d'elle, quand même tout en nous serait langue, puisqu'elle s'élève plus haut que le ciel et qu'elle descend plus bas que les plus profonds abîmes?

Non, non, que personne ne se fasse illusion, dit saint Anselme (3); car, encore bien que nul ne soit exclu du bonheur de la louer, et qu'il y ait, grâce à Dieu, de quoi employer tous les meilleurs esprits du monde, quiconque entreprendra cette tâche doit se décider bientôt à reconnaître son impuissance.

Mais quoi! dit saint Jean Damascène (4), parce que nous ne la pouvons pas louer ainsi qu'elle le mérite, estimerons-nous qu'il soit loisible de nous taire, et croirons-nous que notre silence puisse passer sans blâme? Non, sans doute; nous devons unir l'affection à la crainte, et du respect et de l'amour, comme d'une belle diversité de fleurs, faire à Marie une couronne qui lui soit agréable, et qui soit comme les prémices de notre pauvre jardin. Et la hauteur de sa gloire, loin d'abattre notre courage, doit plutôt au contraire le relever et nous convier à faire tout ce que nous pourrons, assurés que nous sommes que nous n'épuiserons jamais l'inépuisable immensité de ses louanges.

Nous y sommes invités par ses rares mérites, ses bontés à notre égard,

(1) Orat. 2 de Assumptione B. V.

(2) Orat. 35 de Sanctis.

(3) Lib. de Excellentia Virg., cap. 2.

(4) Serm. 1 de Assumpt.

et par ces douces paroles des Proverbes, 31, 31 : Donnez-lui le fruit de ses mains, et qu'elle reçoive les louanges que méritent ses nobles actions : *Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus.* Louez-la publiquement et dans toutes les assemblées. Nous y sommes invités par la grande facilité que Dieu nous présente de reconnaître par ce moyen les obligations que nous lui avons. A ce propos, il me souvient que sainte Mechtilde (1) se trouvant un jour en peine pour remercier la sainte Vierge, et se plaignant de n'avoir jamais fait pour elle rien qui méritât d'être mentionné, l'Epoux des âmes lui apparut et lui dit : Ma fille, pour toutes les faveurs que vous avez reçues de ma très-honorée Mère, louez la rare fidélité avec laquelle elle a accepté et accompli les volontés de mon Père, tant en ce qui m'a touché qu'en ce qui l'a concernée ; louez sa rare fidélité à me rendre tous les services imaginables et à ressentir au-dedans de son âme tous les tourments que j'ai soufferts en mon corps ; louez sa rare fidélité à s'employer encore maintenant à me gagner les âmes, et l'assiduité dont elle use à les ramener dans mon bercail.

Nous y sommes conviés par la gloire qui revient de ces louanges au Sauveur des âmes. Car si l'honneur qui est rendu à la servante passe jusqu'à la maîtresse, dit saint Ildefonse (2), à plus forte raison celui qui est rendu à la Mère appartient au Fils ; de même elle a une très-grande part à celui que son Fils reçoit en qualité de Roi de gloire.

Nous y sommes conviés par le désir que nous devons avoir d'ensevelir par nos louanges les horribles blasphèmes que l'enfer et ses adhérents ont vomis et vomissent tous les jours contre elle.

Nous y sommes conviés par l'admirable récompense qui est préparée et promise à ceux qui s'emploient à la louer et à la faire connaître, récompense qui n'est autre que la vie éternelle, suivant la vérité de ces paroles du Saint-Esprit que l'Eglise applique à Marie : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt :* Ceux qui me font connaître auront la vie éternelle (Eccl., 24, 31).

Nous sommes conviés, dit encore saint Ildefonse (*ut supra*), par les exemples de son bien-aimé Fils et par les sublimes opérations du Saint-

(1) In ejus vita.

(2) Lib. de Virginit. Mariæ, cap. 2.

Esprit, à entonner des cantiques mélodieux devant le trône de sa gloire.

Nous y sommes conviés par l'exemple de tous les saints qui ont enfanté des merveilles en louant Marie, la merveille du ciel. Car que n'ont pas fait un saint Epiphane, un saint Athanase, un saint Cyrille, un saint Augustin, un saint Jérôme, un saint André de Crète, un saint Ephrem, un saint Jean Damascène, un saint Bernard, un saint Pierre Damien, un saint Pierre Chrysologue, un saint Ildefonse, un saint Laurent Justinien, un saint Bernardin de Sienne, un saint Bonaventure, un abbé Rupert, et mille autres, qui ont dit de si grandes choses à la louange de Marie? Quelle ardeur n'ont-ils pas fait paraître à combattre pour le titre de Mère de Dieu, à défendre sa virginité, à exalter son humilité, à admirer sa charité, à publier ses prérogatives, et à inviter tout le monde à vouloir connaître et aimer son incomparable bonté?

Et pour parler seulement de saint Bonaventure, qu'il est doux de voir l'affection qui remplit le cœur et l'esprit de ce dévot serviteur de Marie et les inventions qu'elle lui suggère pour la louer! Il nous présente dans un splendide miroir l'abrégé de ses principales grandeurs; il lui a composé un psautier de cent cinquante psaumes qui est une imitation de celui de David; il lui a consacré une série de prières et de louanges en forme de litanies; il s'est associé à ses joies et lui en a tressé une couronne; il a fait une lamentation en forme d'office sur ses principales douleurs; il lui a dédié plusieurs proses où sont comprises les anciennes figures qui l'ont représentée, et où sont dénombrées ses principales grandeurs; il lui a approprié les cantiques de Moïse, de Marie, sœur de Moïse, de Débora, et les autres que l'Eglise a insérés dans le saint office. En un mot, on ne saurait ouvrir ses écrits sans y trouver aussitôt un cœur embrasé de l'amour de la Mère de Dieu et saintement passionné pour la faire honorer de tous. Mais il est surtout admirable dès qu'il commence à la combler d'éloges et de titres d'honneur. S'il considère en elle la grâce et la sainteté, il dit qu'elle est la fontaine de grâce, l'idéal de la beauté de la vie, la fleur de lis du ciel, la lumière sans obscurité, la rose sans épines, la colombe sans fiel, la règle de la chasteté, le niveau de la justice, l'expression souveraine de la vertu et de la vérité, l'exemple de l'univers. S'il parle de sa douceur et de sa bonté, il la nomme le rayon de miel, l'échanson de la grâce et de la douceur, le lit de la piété, le vase des divins parfums, la fontaine de clémence, la mère d'amour, la nour-

rice des esprits et des cœurs, la nue chargée de grâces, le réservoir des célestes bienfaits. Voit-il en elle la réconciliation des pécheurs et le refuge des affligés? il l'appelle le bel arc-en-ciel, l'inventrice de la grâce, la salle de la paix, le terme de la colère de Dieu, le salut du monde, l'échelle du ciel, le chemin qui conduit à la vie, la guide du salut, la porte du paradis, la réparatrice du monde, la médiatrice des pécheurs, la gardienne des hommes, le singulier refuge, l'espérance des misérables, l'ancre de nos espérances, le navire, le pilote et le port tout ensemble, la mère des orphelins, la source du salut, la veine de la miséricorde, le phare des égarés, le courage des combattants. S'agit-il de son autorité et de sa puissance? elle est, au dire de ce cœur enflammé, la mort des péchés, le fléau des hérésies, la ruine des démons, la colonne de la religion, la reine des rois, la souveraine des empires, la toute puissante soit par les faveurs qu'elle procure, soit par les secours qu'elle donne, soit par les difficultés qu'elle résout. S'il est question de sa gloire et de son excellence, elle est la demeure, le trône et le temple de la Divinité, le palais de la sainte Trinité, la merveille des œuvres de Dieu, le ruisseau qui est la source des grâces, l'étoile qui illumine comme un soleil, la vierge digne de Dieu, la merveille de grandeur, le modèle d'excellence, l'honneur de la terre, la gloire du ciel, le ciel intellectuel, la splendeur de la divine lumière, la souveraine intelligence, la reine des siècles, la fille, la mère et l'épouse de Dieu (1).

Ecoutez saint Bernard : Marie, notre Souveraine, dit-il, est appelée à juste titre ciel, firmament. Elle est le tabernacle de Dieu, son temple, sa maison, son parvis, son lieu de repos, son lit nuptial, son épouse, sa fille; elle est l'arche du déluge, l'arche d'alliance, l'urne d'or, la manne, la verge d'Aaron, la toison de Gédéon, la porte d'Ezéchiel, la cité de Dieu; elle est le ciel, la terre, le soleil, la lune, l'étoile du matin; elle est l'aurore et la lumière, la trompette, la montagne, la fontaine des jardins, le lis des vallées, le désert, la terre promise où coulent le lait et le miel, l'étoile de la mer, le navire, la voie sur l'Océan, le festin, la vigne, le champ fertile, le coffre plein, le grenier, la pharmacie, la cour, la tour, le camp, l'armée, le peuple, le royaume, le sacerdoce. Marie est brebis, pâturage; elle est le paradis, la palme, la rose, le fleuve, le breuvage,

(1) Specul., passim.

la colombe, la colonne, le vêtement, la perle, le chandelier, la table, la couronne, le sceptre, le pain, l'huile, le vin, l'arbre, la verge, le cèdre, le cyprès, le platane, le cinnamome, le baume, le myrte, l'encens, l'olivier, le nard, le safran, le sucre, le roseau, le storax; elle est sœur et mère. Et pour tout conclure en deux mots, toute l'Ecriture a été faite de Marie, à cause d'elle et pour elle; le monde entier a été créé en vue de Marie, et elle est pleine de la grâce de Dieu, et par elle l'homme est racheté, le Verbe de Dieu s'est fait chair, Dieu s'est anéanti, et l'homme a été élevé (1).

Entendez maintenant saint Ildefonse (2) : La sainte et vénérable Vierge Marie est la Mère de notre Seigneur Jésus-Christ selon la chair; elle est de la race d'Abraham, de la tribu de Juda; elle est le rameau de la tige de Jessé, de la famille de David; elle est la fille de Jérusalem, l'étoile de la mer, la servante de Dieu, la reine des nations, la souveraine des rois, l'épouse du Seigneur, la mère du Christ, le temple du Créateur, le tabernacle du Saint-Esprit; elle est l'aimable colombe; elle est belle comme la lune, brillante comme le soleil (Cant. 4); elle est le sceau de la foi, la réparation d'Eve, l'entrée de la vie, la porte du ciel, l'honneur des femmes, la tête des vierges, le jardin fermé, la fontaine scellée, le puits des eaux de la vie. Elle croît et grandit comme le cèdre du Liban, elle fleurit comme le palmier, elle est l'olivier chargé de fruits dans la mai-

(1) Cœlum et firmamentum Domina rerum appellatur. Ipsa tabernaculum Dei, ipsa templum, ipsa domus, ipsa atrium, ipsa cubiculum, ipsa thalamus, ipsa sponsa, ipsa filia, ipsa arca diluvii, arca testamenti, urna aurea, ipsa manna, virga Aaron, vellus Gedeonis, porta Ezechielis, civitas Dei; ipsa cœlum, ipsa terra, ipsa sol, ipsa luna, stella matutina, aurora ipsa et lucerna, tuba et mons, fons quoque hortorum, et lilium convallium, desertum ipsa, et terra repromissionis lacte et melle manans, stella maris, navis quoque, via in mari, sagena, vinea, ager, arca, horreum, apotheca, aula, turris, castra, acies, populus, regnum, sacerdotium. Ovis est, pascua est, paradisus est, palma est, rosa est, fluvius est, potus est, columba est, columna est, vestis est, margarita est, candelabrum est, mensa est, corona est, sceptrum est, panis est, oleum est, vinum est, arbor est, virga est, cedrus est, cypressus est, platanus est, cinnamomum est, balsamum est, myrta est, thus est, oliva est, nardus est, crocus est, fistula, calamus et storax est : soror et mater est. Et ut breviter concludam, de hac, et ob hanc, et propter hanc omnis scriptura facta est, propter hanc totus mundus factus est; et hæc gratia Dei plena est, et per hanc homo redemptus est, Verbum Dei caro factum est, Deus humilis et homo sublimis. (In antiphonam *Salve*, serm. 3.)

(2) Serm. 4 de Assumptione.

son de Dieu (Psal. 51). Vierge sainte, Vierge prudente, Vierge la beauté même, Vierge pudique, remarquable à son extérieur, d'un esprit profond, d'une foi sublime, d'une âme candide, aimant la virginité, toujours prête à obéir, s'acquittant parfaitement et avec exactitude de son ministère, patiente dans la persécution, résignée dans la passion de Jésus-Christ, prédite par les prophètes, préconisée par les saints docteurs, saluée par l'archange, fécondée par le Saint-Esprit qui la couvre de son ombre; n'ayant jamais connu d'homme, portant Dieu dans son sein; vierge sans tache, joyeuse de son Fils, concevant dans la foi, enfantant dans la joie; vierge avant l'enfantement, vierge dans l'enfantement, vierge après l'enfantement.

Marie, Mère de Dieu, dit le bienheureux Proclus, archevêque de Constantinople, dans un discours qu'il fit au concile d'Ephèse le jour de la naissance du Sauveur, Marie est le pur trésor, l'ornement et l'honneur de la virginité, le paradis spirituel du second Adam, le lien du divin mariage qui a été célébré entre la nature divine et la nature humaine, le grand théâtre de la réconciliation générale du monde, le lit nuptial du Verbe éternel, le buisson ardent mais non consumé par les flammes du céleste enfantement, la douce et brillante nuée qui a porté en son sein celui qui est assis sur les chérubins, la toison remplie de l'agréable rosée du ciel, dont fut faite la robe de notre divin Pasteur lorsqu'il prit la livrée de sa brebis perdue, l'esclave et la mère, la vierge et le ciel tout ensemble, le pont par où Dieu même est descendu en terre, l'étoffe précieuse dont a été faite l'admirable robe de l'union hypostatique, robe dont l'ouvrier est le Saint-Esprit.

Et Méthodius, évêque de Tyr et martyr, dit (1) : Très-noble et très-désirable Mère de Dieu, vous êtes le flambeau des fidèles, l'enceinte de celui qui enferme tout et qui ne peut être enfermé, la racine de la première et de la plus belle fleur du monde, la Mère du Créateur de toutes choses, le char animé de celui qui porte tout, la porte par où Dieu est venu en terre, le sein de celui qui renferme tout dans son sein, la robe sans tache de celui qui est entouré de lumière, le pavillon du Saint-Esprit, la fournaise que le Dieu tout puissant a embrasée des flammes de son divin amour.

(1) Orat. in Hypapante.

Saint André, archevêque de Crète, parle ainsi à Marie (1) : Dieu vous garde, temple du Sauveur, trône d'une vie incorruptible, char du soleil brillant, terre qui seule êtes propre à porter le froment dont nous sommes nourris, levain sacré du pain de nos âmes, arche d'honneur où Dieu a reposé et où la gloire même a été sanctifiée, urne d'or qui contenez celui qui rend la manne douce et qui tire le miel de la pierre en faveur du peuple ingrat, miroir spirituel de la sainte contemplation, par qui les prophètes inspirés du ciel ont figuré la descente de Dieu en terre. Sainte Souveraine, vous êtes l'incompréhensible secret de la divine économie, que les anges désirent contempler sans cesse ; vous êtes l'admirable logis de l'abaissement de Dieu ; vous êtes la terre désirable qui l'avez fait descendre du ciel et lui avez donné entrée parmi nous ; vous êtes le trésor du mystère caché avant tous les siècles, le livre animé où le Verbe du Père éternel a été écrit par la plume du Saint-Esprit, l'instrument authentique de l'accord fait entre Dieu et les hommes, la montagne de Sion où le Seigneur se complaît à résider, la colonne de vie qui conduisez non le peuple captif au moyen d'une lumière périssable, mais qui éclairez le véritable Israélite pour le mettre en possession du pays de conquête ; vous êtes la terre virginale dont le second Adam a été formé. Vous êtes agréable comme Jérusalem, et l'odeur suave qui sort de vos vêtements surpasse toutes les délices du mont Liban. En vous sont les célestes parfums qui ne s'éventent jamais ; vous êtes l'huile de l'onction sainte, la fleur incorruptible, la pourpre tissue d'en haut, le manteau royal, le diadème impérial, le trône du Tout-Puissant, la porte de l'éternité bienheureuse, la Reine de l'univers, la coupe pleine de la sagesse divine, la source toujours féconde des saintes illustrations. Les paroles me manquent, et mes conceptions sont trop languissantes pour suivre les ardeurs de mon âme. Que vous dirai-je, très-sainte Vierge Mère de Dieu, seul siége où puisse résider la Sagesse qui subsiste en elle-même et qui donne la vie à tout le reste ? O sainte Vierge, principe de notre vie, et la vie des vivants ! O lien qui nous unissez indissolublement à Dieu ! O royaume assuré par la force de la gloire et de la puissance de celui qui est en vous ! O sacré boulevard des chrétiens, et divin asile de tous ceux qui s'approchent de vous !

(1) Serm. de Annuntiatione.

On peut appliquer à Marie ce que Tertullien (1) dit de Dieu, qu'elle est plus haute que toute hauteur, Dieu excepté, plus profonde que toute profondeur, plus éclatante que toute lumière, plus resplendissante que toute splendeur, plus forte que toute force, plus courageuse que tout courage, plus belle que toute beauté, plus vraie que toute vérité, plus grande que toute grandeur, plus puissante que toute puissance, plus riche que toute richesse, plus sage que toute sagesse, plus douce que toute douceur, meilleure que toute bonté, plus juste que toute justice; qu'elle est inimaginable, indicible, inexplicable, inaccessible, incompréhensible à tout autre qu'à elle-même.

La grandeur de Marie se trouve inaccessible à tout esprit créé, et la gloire en demeure au Père qui a une telle Fille, au Fils qui s'est préparé une telle Mère, et au Saint-Esprit qui a enrichi et orné son Epouse au-delà de toute conception et expression.

Ainsi se vérifie ce que saint Bernardin de Sienne (2) a emprunté de l'Ecclésiastique pour l'approprier à la sainte Vierge, que celui qui l'a faite a seul pu comprendre la hauteur de son ouvrage et s'en est réservé la parfaite connaissance : *Tanta fuit perfectio ejus, ut soli Deo cognoscenda reservetur.*

Tout ce que le Créateur, juste distributeur, a accordé à chacun (3), il l'a accumulé en sa Mère pour l'orner incomparablement. Tous les biens dispersés sur tous sont réunis abondamment en sa seule Mère. Tous les dons sans réserve coulent sur Marie, elle y est plongée; toutes les faveurs se reposent suavement en elle.

Tous les honneurs, toutes les dignités, tous les mérites, toutes les grâces, toute la gloire, sont entièrement en Marie, dit saint Laurent Justinien : *Quidquid honoris, quidquid dignitatis, quidquid meriti, quidquid gratiæ, quidquid est gloriæ, totum fuit in Maria.* (Lib. de casto Connubio, cap. 9.)

Les saintes Ecritures enseignent, les créatures exhortent, dit saint Ildefonse, les figures avertissent, toutes les pages de la science, de la théologie sacrée, engagent à louer, à bénir la majesté royale de la glorieuse Vierge; elles la montrent décorée de la gloire de toutes les

(1) Lib. 1 de Trinitate.

(2) Serm. 51, art. 3, cap. 1.

(3) Vincent Contenson, lib. 10, dissert. 6, cap. 1, Marialogia.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Les détails sont indiqués à la dernière page.

vertus, ornée de toutes les pierres précieuses, illustrée par la lumière de la science et de la sagesse. Les signes merveilleux, les oracles venus du ciel, les grands mystères, la doctrine des prophètes, la signification mystique, la lecture de l'Evangile, la trompette des apôtres, nous pressent de louer Marie, de la mettre au-dessus de toutes les créatures, même célestes. Car les cieux des cieux, le soleil et la lune, et les étoiles, et la lumière, tout l'univers, les chœurs et les légions des anges, et toutes les phalanges des esprits célestes louent Marie, l'honorent, la servent. C'est pourquoi les hommes recommandables, les saints de Dieu, inspirés par le Saint-Esprit, les hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel, se sont efforcés de l'exalter par d'admirables louanges, par un langage très-riche, par des discours lumineux, tendres et sublimes (1).

Que ne devons-nous pas, s'écrie Denis le Chartreux, à celle qui nous a procuré le Sauveur du monde entier? Qui peut remercier et louer dignement celle qui, par son consentement, mérita de secourir le monde perdu? La fragilité humaine peut-elle être capable de louer celle qui seule a su trouver la porte du ciel? Elle est l'inventrice bénie de la grâce, la Mère de la vie, la Mère du salut, la nourrice du Réparateur de notre chair; elle porte en son sein le Sauveur de toute notre substance. C'est elle qui a montré au monde son Seigneur et son Dieu qu'il ne connaissait pas. C'est elle qui a rendu visible au monde son Créateur qu'il ne voyait pas auparavant. C'est elle qui a donné au monde perdu le Restaurateur dont il avait un indispensable besoin. C'est elle qui a enfanté au monde coupable et condamné le Réconciliateur. Seule elle a été trouvée digne de recevoir dans ses entrailles virginales le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, venant de son trône royal, la choisissant pour faire sa première demeure au milieu des enfants des hommes. En vérité, il était agréable à Dieu d'habiter en elle, lorsque de la propre substance de sa chair sans tache, comme une ineffable architecture, la sagesse de Dieu le Père se construisit une maison. Elle est cette seule et unique en laquelle l'Homme-Dieu trouva le repos qu'il aurait cherché vainement ailleurs; car beaucoup de siècles s'étaient écoulés, pendant lesquels la cruelle condamnation qui pesait sur les enfants des hommes allait toujours croissant, et la suprême sagesse ne trouva point de voie

(1) Libellus de Corona Virginis, præfatio.

dans la masse corrompue de toute chair, par où elle pût, ainsi qu'elle l'avait décrété, réparer une si grande et si déplorable ruine, jusqu'à ce qu'enfin arriva cette incomparable Vierge, qui, dès qu'elle parut au monde, brilla d'une si pleine abondance de tout bien, d'une si grande variété de vertus, d'une si parfaite constance, que, par elle, la suprême et éternelle Sagesse décida de détruire non seulement les péchés des premiers parents, mais de pardonner les nôtres, de chasser le démon ennemi de son œuvre, de réparer les pertes de la céleste patrie, de conduire dans le paradis céleste l'homme chassé du paradis terrestre. Habitant au milieu des pécheurs, elle traversa sans souillure ce monde impur et souillé, et elle resplendit d'une si grande sainteté devant Dieu, que seule elle mérita de s'approcher du trône du Roi éternel (1).

O ma Souveraine, ma Dominatrice (2), ô Mère de mon Seigneur, Mère du Créateur du monde, je vous prie, je vous conjure, je vous supplie de m'obtenir l'esprit de votre Seigneur, l'esprit de votre Fils, l'esprit de mon Rédempteur, afin que je vous connaisse telle que vous êtes, et que je parle de vous dans la vérité et avec dignité, et que je dise de vous tout ce qu'on doit dire de vrai et de digne. Car vous êtes choisie de Dieu, avocate auprès de Dieu, très-près de Dieu, unie à Dieu, consommée en Dieu; visitée par l'ange, saluée par l'ange, bénie par l'ange, proclamée par lui bienheureuse, troublée par une semblable salutation, étonnée dans vos pensées, vous êtes dans l'admiration des paroles qu'il vous adresse. Vous entendez que vous avez trouvé grâce auprès de Dieu, ordre vous est donné de ne pas craindre; vous êtes fortifiée par la confiance, vous êtes instruite de la connaissance des miracles, vous êtes élevée à une nouveauté inouïe de gloire. L'ange vous garantit votre virginité dans la conception du divin Enfant; son nom seul vous l'assure, et vous avez la promesse de rester vierge et dans l'enfantement et après l'enfantement. L'ange vous atteste que celui qui viendra s'incarner en vous sera le Saint par excellence et le vrai Fils de Dieu, et il vous apprend la puissance du Roi naissant. Vous demandez comment cela se fera; vous interrogez sur l'origine, vous scrutez la raison, vous voulez savoir l'ordre et le mode d'accomplissement. Ecoutez l'oracle inconnu, consi-

(1) Expositio quicumque in Athanasii symbolum commentarius.

(2) S. Ildephonsus, lib. de Virginitate perpetua S. Mariæ, cap. 1.

dérez cette œuvre sans exemple, remarquez ce secret mystérieux, réfléchissez sur ce prodige invisible : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre (Luc. 1, 35). Toute la Trinité opérera invisiblement en vous. La seule personne du Fils de Dieu devant naître dans un corps, prendra sa chair de vous. C'est pourquoi le fruit qui sera conçu en vous, qui naîtra de vous, qui sortira de vous, qui sera engendré de vous, qui sera mis au monde par vous, sera saint; il sera appelé le Fils de Dieu. Il sera grand; il sera le Dieu des vertus, le Roi de tous les siècles, le Créateur de toutes choses. Voici que vous êtes bénie entre les femmes, sans tache entre les mères, maîtresse entre les servantes, reine parmi les sœurs. Et voilà que toutes les générations, à cause de cela, vous appelleront bienheureuse; toutes les vertus célestes vous connaissent heureuse, tous les prophètes vous proclament heureuse, toutes les nations vous célèbrent heureuse. Ma foi vous reconnaît heureuse, mon âme vous bénit, vous avez mon amour; j'annoncerai par mes louanges et mes prédications votre bonheur. Que je vous exalte aussi longtemps que vous méritez d'être exaltée; que je vous aime aussi longtemps que vous serez aimable; que je vous loue aussi longtemps que vous pourrez être louée; que je vous serve ici-bas jusqu'à ce que je vous serve dans votre gloire.

O ma très-illustre Souveraine (1), si, en vous louant, je suis loin d'atteindre votre dignité, ah! je vous en conjure, que cela ne soit pas au détriment de mon âme, mais que cela me serve à l'augmentation de mes mérites et de ma gloire dans le ciel. Je sais, oui, je sais que si tout en moi parlait, je serais loin d'être capable et digne de louer les mérites de la sublime gloire de votre virginité ravissante. Je sais, ô ma divine Maîtresse, qu'il est impossible de trouver votre semblable sur la terre et au ciel. Au ciel, nul ne vous ressemble; car, s'il s'agit de Dieu, il est plus grand que vous, et c'est pourquoi il n'est pas votre semblable. Et si nous voulons parler des saints ou des anges, quoique créés de Dieu, il est certain que votre dignité domine et surpasse comme à l'infini toutes les créatures, étant élevée dans le ciel au-dessus de tous les chœurs des anges; vous êtes leur Reine pour l'éternité, ils ne sont que vos serviteurs. Je vous supplie de nouveau, ô ma Souveraine, qui êtes mille fois

(1) Philippe de Harveng, abbé de la Bonne-Espérance, Moralitatis in Cantica.

grande, aidez, soutenez, fortifiez, préservez de tout péché, conservez et conduisez aux immortelles joies de votre Fils vos pauvres serviteurs qui vous honorent avec joie, qui vous servent avec dévotion, et qui parlent de vous aussi bien qu'ils le peuvent.

Que vos paroles me sont douces ! *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua* (Psal. 118, 103) ! O Vierge sacrée (1), permettez que je vous loue. Ne méprisez pas la faiblesse d'un serviteur de qui vous attendez un vrai zèle pour vous proclamer. Daignez, ô céleste Reine, par la miséricorde qui vous remplit, me secourir, au milieu de ma périlleuse navigation sur cette vaste mer, par la faveur d'un vent céleste, afin que, désirant exposer, tout en balbutiant, les divers sens profonds de vos paroles, aidé de votre grâce et appuyé sur votre bras puissant, je puisse les expliquer. Que le divin hôte de vos entrailles m'inspire, afin qu'ayant l'intention de louer sa Mère, en pieux soutien il veuille du haut du ciel m'aider. Quel mortel, sans le secours d'en haut, oserait parler de la Mère du Dieu fait homme? Par quelles paroles, étant le dernier des hommes, pourrais-je découvrir les profondeurs impénétrables de votre cœur virginal? La langue de tous les hommes et de tous les anges ne suffit pas.

Le Seigneur dit (Matth. 12, 35) : L'homme bon tire du bon trésor de son cœur des choses bonnes : *Bonus homo de bono thesauro profert bona.* Et parmi les créatures, qui peut-on trouver de semblable à celle qui a mérité d'être la Mère de Dieu, qui a porté pendant neuf mois dans son sein et toujours dans son cœur Dieu lui-même? Quel trésor comparable au divin amour, dont le cœur de Marie, fournaise ardente, était embrasé? De ce cœur, comme d'une fournaise ardente du divin amour, la bienheureuse Vierge a tiré d'excellentes paroles, des paroles d'une immense charité.

Dans le désir de mon âme (2), dans la joie du Saint-Esprit, dans une sincère charité, dans la parole de la vérité, je désire vous faire connaître, vous louer, vous bénir, ô Vierge plus belle que le soleil, la plus digne du regard universel, pleine de foi et de grâce, la plus belle des créatures, sereine, brillante, lumineuse, très-aimable et infiniment désirable. Mais, ô Marie, votre dignité, votre excellence est si grande, que si, pour vous

(1) S. Bernardin de Sienne, De septem verbis B. Virginis, serm. 9.

(2) S. Ildefonse, prologus in Corona B. Virginis Mariæ, cap. 1.

louer et vous glorifier, je connaissais tous les secrets des mystères, et que j'eusse toute la science des Ecritures, la vertu et la force me manqueraient avant que j'eusse commencé à expliquer et à faire comprendre toutes les merveilles qui sont en vous. Car vous êtes incomparable en beauté parmi toutes les femmes, vous les surpassez toutes ; vous êtes plus illustre en vertu, en grâce et en sagesse que tous les hommes ; vous êtes plus glorieuse que les anges par l'éminence de votre dignité, par l'excellence de votre sainteté dans l'adoption de l'honneur et de la gloire. Elevée au-dessus des chœurs des anges, au-dessus des trônes des prophètes et des apôtres, et de tous les heureux citoyens du ciel, vous êtes assise, couronnée à la droite de votre très-cher Fils. Là, on raconte vos mérites, vos louanges sont glorieusement exaltées, vos prérogatives sont prêchées avec un profond respect et une grande dévotion. Que puis-je donc, misérable et pécheur que je suis, ajouter à tant d'ineffables choses ? Comme l'or surpasse tous les autres métaux, ainsi, vous, ô Souveraine, vous avez la primauté au ciel et sur la terre sur tous ; et tout genou fléchit devant vous, au ciel, en terre et dans les enfers ; et toute langue confesse que, Mère de notre Seigneur Jésus-Christ, vous êtes dans la gloire de Dieu le Père, revêtue du soleil comme d'un manteau, ayant sur la tête une couronne de douze brillantes étoiles, ornée de gloire et de splendeur ; et comme l'or est beau par son éclat et sa couleur, ainsi vous, ô ma Souveraine, vous êtes très-brillante en sainteté, très-resplendissante en vertus et en miracles, très-radieuse en mérites éclatants, belle et ornée au-dehors et au-dedans.

Vierge très-digne (1), Vierge glorieuse, Vierge très-douce et très-débonnaire, Vierge qu'on appelle toute belle, amie de Dieu, qui êtes un parfait refuge, un refuge certain pour tous ceux qui vous cherchent et vous prient, veuillez présentement, ô ma sainte Maîtresse, me permettre de vous glorifier. Accordez-moi la force et les vertus nécessaires contre tous vos adversaires, et faites que tous écoutent avec attention et comprennent quelque chose qui soit à votre louange et à notre commune édification. Pour arriver à ce but si désirable, et pour que toutes les âmes soient belles et agréables à Dieu, obtenez-nous l'eau de la grâce pour nous purifier ; car vous êtes la fontaine entièrement pleine de cette

(1) Gerson, serm. de Concept. Virg. Mariæ.

grâce, comme l'ange l'attesta dans sa gracieuse salutation. Plût à Dieu que nous entendissions tous parler de l'excellence de la créature chérie de Dieu ! nous nous appliquerions avec énergie à imiter ses exemples, sa vie, ses vertus, sa conduite. Mais, hélas ! je crains qu'un grand nombre d'entre nous ne ressemblent au corbeau, qui ne cesse de se laver et reste néanmoins toujours noir. Afin que nous puissions avec avantage rendre nos âmes belles et pures, attachons-nous à celle qui est toute belle, qui est l'amie de Dieu, à celle en qui la Divinité a épousé notre pauvre et faible humanité pour nous enrichir de tous ses dons.

Quel est celui qui, entendant parler les grands hommes de tous les siècles sur le riche sujet de l'auguste Vierge Marie, ne redouterait de s'attacher à la recherche de ses grandeurs ? Pour moi, je confesse franchement que je garderais le silence, si mon dessein n'était de suivre plutôt la trace de l'Ecriture, des Pères, des docteurs, des théologiens, de la sainte Eglise, qui parlent si dignement de la sainte Vierge, Mère de Dieu et des hommes, que de me laisser aller au gré de mes faibles pensées. Mais, sous la conduite de si sages pilotes, je ne crois pas que je doive craindre de m'engager sur ce vaste océan des excellences de la Reine des vertus, de la Reine du ciel et de la terre ; le Saint-Esprit ayant inspiré lui-même ces grands hommes, j'ai la douce confiance qu'en les suivant il gouvernera mon esprit et ma plume, et que celle pour qui je travaille ne m'abandonnera pas en ce dessein, que je n'ai entrepris que pour lui plaire, me sauver et sauver les autres.

LA

SAINTE VIERGE

D'APRÈS LES PÈRES

I

MARIE A ÉTÉ CHOISIE ET PRÉDESTINÉE PAR DIEU DE TOUTE ÉTERNITÉ.

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; avant ses œuvres j'étais : *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret ab initio* (Prov. 8, 22). C'est-à-dire, dans le plan de ses décrets et de ses déterminations, d'après lesquels il destine les saints à la grâce et à la gloire, il a donné à la Vierge Marie la première place : Car par moi, dit Marie, Dieu a commencé à restaurer et à ranimer ses œuvres. Dès l'éternité j'ai été sacrée, dès le commencement, avant que la terre fût (Prov. 8, 23). Lorsque le Seigneur étendait les cieux, j'étais là; lorsqu'il entourait l'abîme d'une digue, alors j'étais auprès de lui (Prov. 8, 27-30). L'Eglise et les saints Pères appliquent à Marie ces paroles de l'Ecriture.

Le Père éternel, dit saint Jean Damascène, a prédestiné Marie; l'Esprit saint l'a inondée de ses grâces, et le Fils est venu demeurer en elle (1). Le Saint-Esprit, dit saint Pierre Damien, a ravi l'auguste Vierge qui était choisie de Dieu de toute éternité. Le même Père ajoute : Cette bienheureuse Vierge a été choisie et prédestinée dans le conseil de la Sagesse éternelle

(1) Pater prædestinavit, Spiritus prærigavit, et Filius demum in ea commoratus est. (*Orat. 1 de Dormit. Deiparæ.*)

avant la création du monde; elle est choisie avant tous les autres êtres (1). Il n'est pas étonnant, dit saint Ambroise, si le Seigneur, devant racheter le monde, a commencé son œuvre par sa Mère; puisque par elle le salut se préparait pour tous, elle devait avoir l'assurance avant tous de jouir du fruit du salut (2).

La nature conserve Marie avec respect, dit saint Bernard, la loi la vénère avec soin, et la grâce la choisit avec effusion. Elle est la Vierge prédestinée avant tous les autres (3).

La sainte Eglise et les Pères appliquent encore à Marie ces paroles de l'Ecclésiastique : J'ai été créée dès le commencement et avant les siècles : *Ab initio et ante sæcula creata sum*, 24, 14. Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, je suis née avant toutes les créatures : *Ego ex ore Altissimi prodivi, primogenita ante omnem creaturam*, 24, 5. C'est-à-dire que Dieu, dans ses décrets, a ordonné que je fusse avant toute autre créature, afin que j'eusse le nom et le droit de première née. Dieu a décrété que je serais la première.

Marie est choisie, créée avant les siècles; c'est-à-dire que Dieu l'a prédestinée comme cause, fin et mère de toutes les générations, dit Gerson (4).

Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée, ma colombe, ô la plus belle, et viens (Cant. 2, 10). Là-dessus l'abbé Rupert met dans la bouche de Marie les paroles suivantes : Regardez ce langage de l'Epoux comme exprimant ses désirs, comme se hâtant lui-même, comme voulant présenter la matière du salut, c'est-à-dire moi-même qui devais lui fournir la chair qu'il voulait prendre pour racheter les hommes. Il me parlait comme présente; il m'ordonnait de me lever, de me hâter, c'est-à-dire de naître et de lui préparer une demeure dans mon sein. Et en réalité, avant ma naissance, j'étais présente devant lui; avant que je fusse, il me connaissait parfaitement. Car, si vous dites, et vous dites vrai, qu'il nous a élus en lui avant la constitution du monde, afin que nous fussions saints et sans tache devant lui dans la charité (Eph. 1, 4), ne pensez-vous pas de moi, et ne dites-vous pas à juste raison qu'il m'a choisie avant la constitution du monde, afin que plus que tout autre je fusse sainte et sans tache devant lui dans la charité (5)?

Lorsque le Seigneur posait les fondements de la terre, alors j'étais auprès de lui : *Quando appendebat fundamenta terræ, cum eo eram.* (Prov., VIII, 29-30). Par cette terre, cette terre bénie, dit le vénérable Godefroi,

(1) *Serm. de Nativit. Virg.* : Beatissima Virgo ante constitutionem mundi, in consilio æternæ Sapientiæ, electa et præelecta, et ante alios electa.

(2) Ambr. in Lucam ad illa verba : *Ecce ancilla Domini, etc.*

(3) Maria natura est reverenter conservata, et a lege diligenter venerata, et a gratia clementer est præelecta. Virgo ante omnes prædestinatos electa. (*Serm. de B. Maria*, cap. 2.)

(4) Gerson., tractatus quintus super *Magnificat.*

(5) Rupert., Comment. in Cant., lib. 2.

abbé, nous croyons que la bienheureuse Marie est désignée ; et par les fondements de cette terre, nous comprenons que c'est son admirable chasteté et son incomparable humilité. Mais comment ces fondements pouvaient-ils être posés en elle, comment Dieu le Père les placait-il en Marie, puisqu'elle n'était pas encore née? Ah! celle que le monde n'avait pas encore vue était telle dans la prescience et l'ordre de Dieu ; le Dieu tout puissant la prévoyait alors telle qu'elle fut en sa naissance et pendant sa vie. Et comme Dieu prévit clairement que cette Vierge surpasserait, en son admirable chasteté, en son incomparable humilité, non seulement les autres femmes, mais tous les hommes, en cela même il jetait les fondements de la terre qui était Marie, et Marie était là. La vertu de chasteté et d'humilité qu'il prévoyait devoir être dans la bienheureuse Vierge Marie, était d'un si grand poids et si belle aux yeux de Dieu, qu'il la jugea seule digne parmi toutes les femmes de vêtir de la chair humaine son Fils unique (1).

La Mère de Dieu, dit Vincent Contenson (2), est la première de tous les prédestinés. Pour l'honneur de Jésus-Christ, qui est le chef de tous les prédestinés, Dieu a décrété de toute éternité de lui créer dans le temps une Mère plus grande par la nature, par la grâce et par la gloire que tous les élus, afin qu'elle fût digne de sa sublime destination. De là le Seigneur préparait efficacement toutes les grâces pour les mettre à sa disposition, toutes les vertus, une parfaite ressemblance de mœurs avec Jésus-Christ, tout ce qui constitue la sainteté, enfin la plénitude complète de toutes les bénédictions célestes, par lesquelles il lui préparait la voie et l'affermissait pour qu'elle fût au niveau de sa grande dignité future. C'est pourquoi les interprètes catholiques appliquent à la sainte Vierge ces paroles des Proverbes : « Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies ; » c'est-à-dire, il m'a possédée comme étant son bien privilégié, et j'étais présente dans son cœur, qui m'aimait comme son trésor spécial pour s'en enrichir dans le temps, car le nom *possession* exprime cela. Dès l'éternité j'ai été sacrée : *Ab æterno ordinata sum* (Prov. 8, 23). Dieu m'a destinée à la plus haute dignité de toute créature, au suprême sommet des plus grands honneurs. J'ai été élue pour être la Mère de Dieu, pour être couronnée des perles de toutes les vertus, pour être la Reine du monde. La sagesse et l'amour de Dieu ont travaillé de concert pour faire de moi le temple du Verbe qui devait s'incarner en moi, et afin que d'une main prodigue, et comme par un effort infini, ils répandissent sur moi toutes les grâces les plus grandes et les plus nombreuses, et que, choisie entre toutes les créatures, je fusse élevée au-dessus de ce qui est créé. De là les Pères

(1) Venerabilis Godefridus abbas Admontensis, homil. 77 in festum Nativit. B. Mariæ.
(2) Vincentius Contenson ordinis Prædicatorum, sacræ theologiæ professor, lib. 10, dissert. 6, c. 2, speculatio 2.

exaltent par d'admirables éloges la prédestination de Marie. De là saint Cyprien la nomme vase d'élection : *Vas electionis.* Saint Jean Damascène l'appelle l'œuvre de tous les siècles : *Negotium omnium sæculorum.* Saint André de Crète l'appelle la déclaration des profondeurs de la divine incompréhensibilité et le but suprême arrêté avant tous les siècles : *Profundorum divinæ incomprehensibilitatis declaratio et scopus ante sæcula excogitatus.* Saint Augustin la nomme l'œuvre de l'éternel conseil : *Æterni consilii opus*, parce que le Fils de Dieu, avant de naître d'elle, la connaissait pour mère dans la prédestination. Saint Basile de Séleucie dit qu'elle vit dans tous les siècles, puisqu'il n'y a point de temps qui ait été privé de son image. Elle est mère avant sa conception, dit saint Pierre Chrysologue : *Ante conceptum mater;* et cela dans l'idée et les décrets divins. Comment ne serait-elle pas mère avant d'être conçue, comment ne serait-elle pas mère depuis l'éternité, puisqu'elle a enfanté l'Auteur des siècles? Saint Ambroise l'appelle le commencement des œuvres de Dieu : *Initium operum Dei.*

O glorieuse Vierge, dit saint Bernardin de Sienne, vous avez été prédestinée dans l'esprit de Dieu avant toute créature, afin qu'étant la plus pure de toutes les femmes, vous mettiez au jour Dieu lui-même fait homme de votre chair, et que, déclarée Reine du ciel, la plus élevée après Dieu, vous régniez glorieusement, et que vous rendiez le salut à l'homme perdu, et que vous lui prépariez le trésor de l'éternelle vie (Serm. 51, cap. 1).

Marie, choisie et prédestinée dès l'éternité, dès l'éternité fut aimée de Dieu plus que toutes les autres créatures, dit Paul de Sainte-Catherine. D'abord Dieu l'aima plus que tous les descendants d'Adam, parce qu'il voulait lui donner la grâce de l'immaculée conception, qui l'exempterait du péché originel, et il voulait la préserver de tout autre péché; ce qui fut pour elle un bien spécial, qui n'est accordé à aucun autre. Il suit de là que l'amitié de Dieu pour elle fut parfaite, jamais interrompue. En outre, il l'aima d'un amour plus grand que les anges et que nos premiers parents dans l'état d'innocence, parce qu'il avait décrété de toute éternité de lui accorder de plus grands dons surnaturels. Si Dieu de toute éternité a plus aimé Jésus-Christ comme homme que les autres créatures, parce qu'il a voulu lui donner un nom qui est au-dessus de tout nom (Philipp. 2, 9), et qu'il est Homme-Dieu, ne devons-nous pas conclure de là qu'il a aimé Marie beaucoup plus que les autres créatures, parce qu'il lui a donné un nom qu'il n'a donné à nul autre, le nom de Mère de Dieu? Si nous préférons ce qui nous touche de près, ce qui nous est uni par l'amour, certainement Dieu a chéri particulièrement la Vierge, parce qu'il y avait en elle quelque chose qui objectivement terminait l'acte de la volonté divine, comme propre à Dieu, c'est-à-dire cette substance de laquelle le Verbe divin voulait se faire un corps humain.

Si Dieu aime tout dans un ordre parfait, combien plus n'aime-t-il pas la

Mère que les membres de son Fils unique, c'est-à-dire les fidèles, puisque c'est du sang très-pur de la Mère que les membres de son Fils unique ont été formés! Si Jésus-Christ, par la largesse de sa grâce, a mis au niveau des anges les hommes, qui sont ses membres, il est certain qu'il a élevé sa Mère beaucoup au-dessus des anges. Si Dieu, dit saint Augustin, nous aime, parce que nous sommes les membres de Celui qu'il aime, et si, à cause de cela, il nous a aimés avant que nous fussions, je dirai qu'il aime Marie plus que les autres, parce qu'elle est la Mère de son Fils unique; et par cette raison, avant qu'elle fût, il l'aimait objectivement de toute éternité plus que toutes les autres créatures, parce qu'il voulait qu'elle fût la Mère de son Fils unique (1).

D'où il suit que Marie a été prédestinée à la suprême gloire, étant aimée plus que toutes les créatures raisonnables; car prédestiner, c'est Dieu voulant de toute éternité et efficacement accorder la gloire à quelqu'un en tel temps ou tel moment, laquelle volonté efficace renferme tous les moyens nécessaires qu'il lui prépare de toute éternité pour la lui faire acquérir. Et quand Dieu veut la gloire pour quelqu'un, il l'aime d'un amour qui a rapport à cette fin; car le suprême bien est la gloire éternelle, et vouloir ce bien, c'est aimer. Mais comme de toute éternité Dieu a plus aimé Marie que les autres, et qu'il a décrété de la combler de grâces très-grandes, comme il convenait que sa Mère en fût ornée, de là il suit qu'elle a été choisie ou préparée dès l'éternité à la plus immense gloire après Jésus-Christ. Dieu donne à tous des moyens proportionnés à la fin, et Dieu avait décidé de donner à Marie de plus grands secours de grâces qu'aux autres; ils étaient donc préparés pour qu'elle eût une gloire au-dessus de toutes les gloires après celle de Dieu, une gloire supérieure à celle de tous les élus.

Il est dit dans l'Ecriture que Dieu en a prédestiné plusieurs, afin de manifester en eux les richesses de sa gloire et de sa bonté (Rom. 9), pour montrer les richesses de sa gloire dans des vases de miséricorde. Si Dieu, pour quelques uns de ses principaux élus, a décrété de toute éternité de leur départir quelques faveurs admirables, qui prouvaient sa singulière libéralité envers eux, sa magnificence et la surabondance de ses dons, il faut dire que Dieu a voulu de toute éternité remplir de dons beaucoup plus grands sa sainte Mère que tous les saints, pour montrer en elle les immenses richesses de sa charité et de sa gloire. Comme de toute éternité Dieu avait décrété de prendre la nature humaine, il était très-convenable

(1) Si nos (Deus) diligit, quoniam sumus ejus membra quem diligit: et hoc ut essemus, propter hoc nos dilexit antequam essemus; similiter dicam: Si Mariam diligit præ cæteris quia Mater Unigeniti; ideo antequam esset, magis objective illam dilexit ab æterno præ omnibus creaturis, quia voluit ut hoc esset, id est, Mater Unigeniti sui. (*Tract.* 110 *in Joanne.*)

qu'il comblât sa Mère d'innombrables richesses spirituelles, afin que par tant de faveurs signalées on vît son amour pour sa Mère, et que la majesté du Fils fût reconnue par la dignité de la Mère. Vouloir à quelqu'un de plus grands biens qu'aux autres, c'est prouver qu'on l'aime davantage; car là même il est évident que Marie a été aimée plus que toutes les autres, comme prédestinée à une plus grande gloire.

O Marie, puisque vous avez été de toute éternité l'objet d'une souveraine prédilection, puisque, au moment où vous avez paru dans le monde, Dieu vous a donné toutes les vertus ainsi que toutes les grâces, et qu'il a mis en vous la dernière main comme à son chef-d'œuvre de toute prédestination, qui ne vous prendra pour objet de son amour? qui ne doit élever les yeux de son esprit vers votre divine beauté? Oui, vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 4). L'hérétique ne peut voir cette beauté qui vous est inhérente, parce que ses yeux sont obscurcis par la poussière et la fange : c'est pourquoi il ne peut se réjouir de votre beauté et recevoir les fruits des grâces abondantes qui émanent de vous; mais nous catholiques, qui contemplons vos traits avec des yeux sains et purs, nous sentons les rayons bienfaisants et lumineux de votre visage, et nous sommes ravis d'amour pour vous, comme de toute éternité le Fils de Dieu lui-même a été épris de la grâce de vos incomparables perfections.

Le grand Apôtre dit de Jésus-Christ : Il a été prédestiné Fils de Dieu en puissance selon l'esprit de sanctification, par sa résurrection d'entre les morts : *Qui prædestinatus est Filius Dei in virtute secundum spiritum sanctificationis, ex resurrectione mortuorum Jesu Christi Domini nostri* (Rom. 1, 4). Pourquoi ne dirions-nous pas la même chose de la Mère, en gardant cependant les proportions? Je me servirai donc de ces paroles de l'Apôtre, et je dirai de la bienheureuse Vierge Marie : Elle a été prédestinée Mère de Dieu en puissance selon l'esprit de sanctification, par sa résurrection d'entre les morts. Elle a été prédestinée, c'est-à-dire préordonnée et préélue par Dieu, et préférée tant aux hommes qu'aux anges, afin qu'elle fût au-dessus d'eux tous par la grâce, et qu'elle fût Mère de Dieu en puissance. Cela peut se dire de Marie, parce que, 1° selon la loi ordinaire, elle aurait dû être conçue dans le péché originel, comme les descendants d'Adam. Cependant, par la vertu et la puissance extraordinaire de Dieu, elle en a été préservée, Dieu voulant montrer son suprême pouvoir sur elle, de même que quand un roi, délivrant le coupable condamné à la mort, montre en cela le pouvoir de son domaine souverain. Et Dieu a fait cela par pure libéralité, avant tous mérites prévus, décrétant de toute éternité de lui donner une grâce si grande, qu'elle surpassât toute autre qu'il avait résolu de donner à chaque prédestiné, et d'empêcher que le péché originel ne passât en elle par la propagation humaine, quoiqu'elle dût être conçue par la voie commune, comme fille d'Adam. Par là elle

a été très-ressemblante à Jésus-Christ son Fils, le modèle des prédestinés, soit par l'abondance des grâces, soit par l'exemption de tout péché. 2° Marie a été prédestinée en puissance; car le décret de l'incarnation établi, elle n'a pas mérité d'un mérite de condignité, *de condigno*, d'être choisie pour Mère de Dieu; car, quoiqu'elle méritât beaucoup avant de concevoir Jésus-Christ, cependant elle ne pouvait par là mériter l'incarnation quant à la substance de condignité, parce que ses mérites étaient seulement fondés sur la grâce, et de tels mérites ont seulement la valeur quant à l'ordre de la gloire, mais non pour la dignité de Mère de Jésus-Christ. Cependant Marie mérita du mérite de convenance, *de congruo*, la maternité de Jésus-Christ, le décret de l'incarnation supposé. 3° Marie a été prédestinée en puissance, parce qu'elle a concouru avec la puissance infinie de Dieu à opérer l'œuvre suprême de l'incarnation, qui est la nouveauté des nouveautés et le miracle des miracles. D'où il suit qu'elle a dit d'elle-même avec raison (Luc. 1, 49) : Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses : *Quia fecit mihi magna qui potens est.* 4° Marie a été choisie en puissance, parce que de toute éternité Dieu a décrété de lui donner la suprême grâce d'opérer des miracles au-dessus de tous les autres saints, comme en effet elle en a fait et en fait chaque jour.

Marie a été prédestinée selon l'esprit de sanctification : *Secundum spiritum sanctificationis.* Car 1° elle fut remplie du Saint-Esprit dès l'instant de sa conception; 2° parce qu'elle fut ainsi saluée par l'ange avant qu'elle conçût Jésus-Christ (Luc. 1, 35) : L'Esprit saint surviendra en vous : *Spiritus sanctus superveniet in te;* 3° parce qu'elle fut l'Epouse du Saint-Esprit lorsqu'elle conçut par l'opération du Saint-Esprit.

Marie a été prédestinée à ne pas voir la corruption du tombeau, mais à la résurrection d'entre les morts : *Ex resurrectione mortuorum.* Dieu avait décrété de toute éternité que Marie ressusciterait promptement après sa mort, afin que son corps ne fût pas dissous, et afin qu'en âme et en corps elle s'assît glorieuse à la droite de son Fils.

D'après saint Paul, Jésus-Christ est le modèle des prédestinés (Rom. 8, 29) : Ceux que Dieu a connus par sa prescience, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils : *Nam quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* Disons aussi de la bienheureuse Vierge : Celle qu'il a connue par sa prescience, il l'a aussi prédestinée à être conforme à l'image de son Fils, mais par une conformité et une ressemblance très-parfaite par laquelle elle surpasse tous les prédestinés. Dieu avait prévu que cette humble Vierge correspondrait parfaitement à toutes les grâces divines, et qu'elle était prédestinée à être conforme à l'image de son Fils (1).

Marie était prédestinée de toute éternité à naître dans le monde, afin

(1) Paulus a S. Catharina, De B. Maria Virg. prædest. et nativit., lib. 1, c. 1, sect. 2.

qu'elle fût Mère de Dieu. Jésus-Christ disait de lui-même (Joan. 18, 37) : Je suis né, et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.* Avec une certaine ressemblance, nous pouvons dire de Marie qu'elle est née, qu'elle est venue dans le monde, Dieu l'ayant décrété de toute éternité, afin qu'elle engendrât dans le temps la vérité même, incréée et invisible, engendrée de toute éternité par le Père, et qu'elle la présentât au monde entier visible, subsistant en elle dans l'apparence humaine (1).

N'est-il pas vrai, dit Mgr Malou, évêque de Bruges, que le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu a été décidé dans les conseils de la Sagesse divine de toute éternité? N'est-il pas certain que le Verbe éternel a voulu se faire homme pour le salut du monde, depuis qu'il procède de son Père, c'est-à-dire de toute éternité? Et conçoit-on que Dieu ait décrété l'incarnation de son Fils sans décréter la création de sa Mère et toutes les grâces dont il voulait l'orner? Dans les desseins de la divine Providence, la création de Marie remonte aussi haut que la procession du Verbe; elle lui est, si je puis parler ainsi, contemporaine. Il y a corrélation nécessaire entre l'incarnation du Verbe et la sainteté de la Mère dont il a reçu la nature humaine. Marie, dans la pensée de Dieu, est inséparable de l'Homme-Dieu. Quand le Verbe naissait de sa substance, Marie naissait dans son esprit et dans sa volonté; l'origine du Verbe était donc la même que celle de Marie, avec cette différence que le Verbe naissait de de toute éternité, comme Fils de Dieu, et que Marie ne devait naître que dans le temps, au milieu des siècles, comme fille de l'homme. Mais, quant à la loi qui décrétait l'incarnation du Verbe, Marie y figurait à côté de son Fils. Elle y figurait, non point comme les autres créatures figurent dans la volonté divine qui a résolu de les créer, mais comme se rattachant à la personne divine du Verbe pour l'accomplissement des plus grands mystères de la grâce, comme servant à la manifestation immédiate et personnelle de la Divinité sur la terre. Les autres créatures ont pu être décrétées et formées indépendamment des mystères de la procession éternelle du Verbe et de son incarnation; mais Marie n'a pu l'être : son origine et son existence sont inséparables de l'origine et de l'incarnation du Verbe.

La création de Marie est assimilée à l'origine de son Fils dans le sein de Dieu.

L'incarnation du Verbe dans le sein de Marie est considérée par les saints Pères comme une nouvelle procession divine, comme une nouvelle naissance du Verbe, qui sort du sein de son Père céleste pour naître dans le sein de sa Mère terrestre. La création de Marie, assimilée à la création

(1) Paulus a S. Catharina, De B. Maria Virg. prædest. et nativit., lib. 1, c. 6, sect. 5.

de l'humanité du Verbe, remonte donc jusqu'à la procession éternelle du Verbe, à la naissance de la Sagesse éternelle. On comprend maintenant comment il se fait que l'Esprit saint a parlé de l'origine de Marie lorsqu'il révélait l'origine éternelle du Verbe; on comprend à combien de titres l'Eglise a pu appliquer à Marie les paroles de l'Ecriture qui concernent la naissance éternelle de la divine Sagesse. Il n'y a plus d'obscurité dans ces paroles, entendues de la conception de la Mère de Dieu : Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies. Avant qu'il créât aucune chose, j'étais. J'ai été établie dès l'éternité, dès le commencement, avant que la terre fût créée. Les abîmes n'étaient point encore lorsque j'étais déjà conçue, les fontaines n'étaient pas encore sorties de la terre, la pesante masse des montagnes n'était pas encore formée; j'étais enfantée avant les collines (Prov. 8) (1).

La sainte Vierge a été la première créature prédestinée dans le sein de Dieu, où sont conçus tous les élus. Le chef des prédestinés est Jésus-Christ. Mais comme Jésus est le fils aîné, Marie est la fille aînée. Et si, dans la prédestination éternelle, Jésus-Christ, eu égard à sa dignité de Dieu et homme, a été la première pensée et le premier objet de Dieu, la seconde pensée et le second objet du même Dieu a été Marie, à cause de sa dignité de Mère du Verbe éternel (2).

C'est pourquoi l'abbé Rupert, appliquant à la sainte Vierge certains passages du Cantique, dit que Marie, dans les desseins et les prévisions de Dieu, était toujours présente à sa divine pensée, avant qu'il jetât les fondements de ce vaste univers et qu'il établît l'ordre admirable que nous y voyons régner.

Dieu, dit Cornelius a Lapide, créait les cieux en pensant à ce ciel animé où devait habiter corporellement la Divinité dans toute sa gloire. Il résolut de faire cette habitation plus belle, de l'enrichir de plus de pureté, de charité, de sainteté que les cieux mêmes. Il créait l'air et la source des eaux, et il avait dans la pensée Marie, qui devait être un souffle doux et salutaire sur les misères des fils d'Adam, une source perpétuelle de grâces, et il songeait à la combler de ses faveurs. Il créait la mer et l'enfermait dans ses limites, en pensant à cette mer immense de divinité qui devait se renfermer dans le sein de la Vierge; il la destinait à être elle-même une mer immense de bonté. Il créait la terre, et en la constituant le centre vers lequel tout gravite, il pensait à Marie pour faire d'elle le centre des perfections et des prérogatives des anges et des hommes. Et, afin que cette œuvre de sa prédilection parût plus incomparable, Dieu plaça dans toutes les créatures sorties de ses divines mains comme une image des grâces qu'il voulait rassembler en elle. Les anges rappelèrent

(1) Tome 1er, chapitre 9.
(2) Emidio Gentilucci, *Vie de la très-sainte Vierge*, chap. 2.

sa virginité, les chérubins sa sagesse, le ciel sa pureté, les étoiles sa splendeur, les prairies et les fleurs sa beauté, l'Océan sa grandeur. Mais la Vierge élue réunit ces perfections à un degré suprême. De là cette excellence, cette supériorité de Marie sur toutes les créatures, qui a fait dire à saint Bernard qu'elle a été le chef-d'œuvre de tous les siècles (1).

Dieu, se suffisant éternellement à lui-même, était porté par sa charité infinie à créer quelque chose, afin que les êtres sortis de ses puissantes mains pussent participer à ses ineffables joies. Il créa donc une multitude d'anges, leur donnant le libre arbitre, le pouvoir de faire ce qu'il leur plairait, afin que comme lui-même, exempt de toute nécessité, et pressé par la seule ardeur de la charité, les avait créés pour l'éternel bonheur, ainsi eux, sans être contraints, mais par une volonté libre, ils rendissent sans cesse à leur Créateur charité pour charité et actions de grâces pour leur interminable consolation. Plusieurs d'entre eux, abusant criminellement du précieux don du libre arbitre, commencèrent à porter envie à leur Créateur, qu'ils auraient dû aimer sans fin à cause de son amour infini. Par ce forfait volontaire, la félicité éternelle leur fut enlevée promptement, et ils tombèrent très-justement avec leur malice dans une misère sans mesure et éternelle. Mais ceux qui continuèrent à aimer Dieu, contemplant en lui toute sa beauté, toute sa puissance, toutes ses perfections, restèrent avec leur charité les heureux possesseurs de la gloire qui leur avait été préparée. Les anges comprirent aussi, par la contemplation de Dieu, que lui seul existait sans commencement et sans fin, et qu'eux-mêmes, créés par lui, n'avaient de perfection que par sa bonté et sa puissance, par l'intelligence que leur communiquait la vision béatifique, et par la permission divine ils voyaient clairement les choses futures, et prévoyaient que Dieu, par une charité sans bornes, et pour la consolation des anges demeurés fidèles, remplirait les siéges vacants d'où avaient été chassés les anges rebelles par leur orgueil et leur envie. Ils voyaient aussi dans ce miroir bienheureux, c'est-à-dire en Dieu leur Créateur, un siége vénérable tellement rapproché de Dieu, qu'il paraissait impossible qu'un autre siége fût plus près de lui; et cependant ils connurent que l'être à qui ce siége était préparé de toute éternité n'était pas encore créé. Et aussi, par la vue de la clarté de Dieu, la divine charité les embrasait tellement, qu'ils s'aimaient tous les uns les autres autant qu'eux-mêmes. Mais ils aimaient Dieu par-dessus tout, et ensuite plus qu'eux-mêmes cet être qui devait occuper le siége le plus rapproché de Dieu ; car ils voyaient que Dieu aimait spécialement et comme à l'infini cet être qui devait venir, et qu'il se complairait en lui. O consolation de tous, Vierge Marie, vous êtes vous-même cet être que les anges, dès le commencement de leur création, ont tant aimé, bien qu'ils fussent ineffablement heureux par la sua-

(1) Cornelius a Lapide, in Comm. Eccl.

vité et la clarté dont ils jouissaient dans la vision de Dieu et sa proximité; ils se réjouissaient sans mesure de ce que vous deviez, ô Marie, être plus près de Dieu qu'eux, et de ce qu'ils voyaient qu'une plus grande charité, une plus suave douceur vous était réservée qu'à eux-mêmes. Ils voyaient aussi sur ce siége une couronne d'une si grande beauté et d'une dignité si haute, qu'aucune majesté, excepté celle de Dieu, ne devait la surpasser. Aussi, bien qu'ils sussent que Dieu eût un véritable honneur et une grande joie de les avoir créés eux-mêmes, ils voyaient parfaitement que Dieu tirerait un plus grand honneur et une plus ample joie de ce que vous deviez être créée pour une couronne si élevée et si riche. C'est pourquoi les anges se réjouissaient plus de ce que Dieu voulait vous donner l'être que de leur propre création. Et aussi, ô Vierge très-sainte, vous avez été la joie des anges dès leur création, et vous faisiez même celle du Dieu de l'éternité. Et aussi, ô Vierge aimable, ô la plus digne de toutes les créatures, Dieu avec les anges et les anges avec Dieu se réjouissaient de vous avant même votre existence (1).

La puissance de Dieu, ou la gloire de sa puissance, ne put être diminuée par la ruine des mauvais anges et de l'homme, quoique, par l'effet de leur volonté perverse, ils tombassent de la gloire dans l'opprobre, parce qu'ils ne voulurent pas rendre gloire à Dieu de ce qu'il les avait créés pour sa gloire et pour la leur; bien plus, Dieu, dans son infinie sagesse, tourna à la gloire de sa puissance leur propre ignominie. Ainsi, ô Souveraine, vous pourrez être appelée à juste titre l'espérance de notre salut et la couronne de l'honneur de Dieu. Car, ainsi que, par vous, Dieu a montré sa suprême puissance, de même, par vous, il a reçu plus d'honneur que de toutes ses autres créatures. Ses anges virent clairement, lorsque vous étiez déjà devant Dieu avant votre naissance, que vous deviez, par votre profonde humilité, vaincre le démon, qui s'était perdu dans son orgueil et qui avait perdu l'homme par sa noire malice. Ainsi, quoique les anges vissent que l'homme était tombé dans une grande misère, ils ne pouvaient pas cependant s'attrister, puisqu'ils jouissaient toujours de la vision béatifique, et surtout parce qu'ils savaient les grandes merveilles que Dieu opérerait après votre création par votre très-sainte humilité (2).

Les saintes Ecritures attestent qu'Adam, placé dans la félicité du paradis terrestre, viola le précepte de Dieu; mais elles ne disent pas qu'après qu'il fut tombé dans la misère, il continua à se révolter contre la volonté de Dieu. Il revint à Dieu, il l'aima de tout son cœur. Il eut plus de regret d'avoir offensé son Créateur que de s'être jeté dans un état de profonde déchéance. C'est pourquoi la colère de Dieu, qui avait sévi contre lui parce que, dans son orgueil, il avait offensé son bienfaiteur au milieu des délices

(1) Revelationes sanctæ Brigittæ, lib. 8, de Virginis excellentia, cap. 4.
(2) Ibid., ibid., cap. 6.

du paradis, se changea, dans son extrême misère, en grande consolation, à cause de son repentir sincère et de sa profonde humilité à la vue de son ingratitude envers son Créateur si bon. Mais Adam ne pouvait entrevoir une plus grande consolation que la certitude qui lui fut donnée que Dieu daignerait naître de sa race pour racheter, par son humilité et sa charité, les âmes que lui Adam, corrompu par l'envie de Satan et par son orgueil, avait privées de la vie éternelle. Mais comme il paraît impossible, et comme il l'est en réalité, que Dieu n'eût pas une nativité très-sainte et très-pure, et qu'il prît un corps humain souillé par la concupiscence comme les autres enfants, Adam, qui fut créé en dehors de cette concupiscence, crut plus que tout autre que cela était impossible. Il comprit que cette naissance d'un Dieu serait extraordinaire; qu'il naîtrait de sa race, mais d'une femme merveilleuse qui concevrait miraculeusement, sans souillure aucune, et que cette femme serait vierge, resterait vierge, pour enfanter un Dieu vierge. D'où l'on doit croire sans hésiter que de même qu'Adam, lorsqu'il sentit Dieu apaisé, eut une grande douleur des paroles qu'avait prononcées Eve dans son entretien avec le serpent, ainsi, lorsqu'il fut tombé dans la misère, il eut une grande joie et une grande consolation des paroles que vous, ô Marie, espérance de tous, deviez répondre à l'ange député près de vous par le ciel. Adam était aussi affligé que le corps d'Eve, tiré de son propre corps, fût condamné à la mort éternelle par la ruse infernale de Satan, ainsi que le sien; mais il se réjouissait parce qu'il prévoyait que de votre corps vierge, ô la meilleure des créatures, devait naître le corps sacré d'un Dieu qui ramènerait triomphalement et lui-même et toute sa postérité à la vie céleste. Adam s'affligeait aussi de ce qu'Eve, sa bien-aimée compagne, avait désobéi à son Créateur par un criminel orgueil; mais il se réjouissait parce qu'il prévoyait, ô Marie, que vous, sa très-chère fille, vouliez obéir à Dieu en toutes choses avec une humilité sans bornes. Adam s'affligeait de ce qu'Eve, par vanité, se disait intérieurement qu'elle voulait s'égaler à Dieu, ce qui la fit tomber dans un grand abaissement aux yeux de Dieu et des anges; mais il était joyeux parce que, dans sa prescience, votre parole, ô Vierge auguste, par laquelle vous deviez vous avouer la très-humble servante de Dieu, brillait comme l'éclair pour votre éternelle gloire. Adam s'attristait encore parce que la parole d'Eve avait provoqué Dieu à la colère, et avait amené la damnation sur elle et sur sa race; mais il tressaillait de bonheur parce que votre parole devait attirer la charité de Dieu et la consolation sur vous et sur tous ceux qui avaient été condamnés par la parole d'Eve. Car la parole d'Eve priva de la gloire cette femme prévaricatrice et son époux, et ferma les portes du ciel à elle et à sa postérité; mais votre parole bénie, ô Mère de la sagesse, vous conduisit à une joie parfaite, et ouvrit les portes du ciel à tous ceux qui voulaient y entrer. D'où il suit que de même que les anges se réjouissaient dans le ciel de ce qu'ils prévoyaient avant la création du

monde que vous viendriez un jour, ô Mère de Dieu, ainsi Adam avait une grande joie et une vive allégresse par la prescience de votre nativité (1).

Ainsi 1° Marie a été choisie de toute éternité, parce qu'elle est une œuvre divine, l'œuvre non d'une heure, d'un mois, d'un an, d'un siècle, mais de tous les siècles, dit Cornelius a Lapide. Dieu l'a choisie de toute éternité ; il annonce cette femme admirable par des types, des figures, des faits prophétiques. Toutes les vertus de tous les saints ne sont que les ombres des vertus de l'incomparable Marie ; toutes leurs perfections n'étaient qu'un faible essai, une esquisse que Dieu présentait avant de faire apparaître Marie. Voilà pourquoi elle a été choisie et prédestinée de Dieu pour Reine du ciel et de la terre, des anges et des hommes.

2° Marie a été choisie comme le modèle le plus beau, le plus parfait de toutes les pensées, de toutes les paroles, de toutes les actions saintes.

3° Marie a été choisie et prédestinée de toute éternité pour être le prêtre mystique qui offrirait à Dieu, par la rédemption, le prix du salut de tout le genre humain, Jésus-Christ son Fils, en holocauste et en victime d'expiation.

4° Marie a été choisie de toute éternité pour être l'ordonnatrice de l'Eglise entière ; c'est pourquoi elle est appelée dans les Cantiques une armée rangée en bataille : *Castrorum acies ordinata*, 6, 9. Elle place et ordonne l'armée des saints, les instruisant à vaincre les démons, le monde, la chair, les passions et tous les crimes (2).

5° Marie a été choisie et prédestinée pour avoir des liens de parenté et de consanguinité avec la très-sainte Trinité ; car elle a enfanté Jésus-Christ, Fils de Dieu le Père. De plus, elle est l'épouse du Saint-Esprit. Par l'action divine de cette troisième personne de la Trinité, sans l'intervention de l'homme, et en demeurant vierge, elle a conçu et enfanté Jésus-Christ. Elle est la Fille du Père, l'Epouse du Saint-Esprit, la Mère du Fils.

6° Marie a été choisie et prédestinée pour unir l'homme à Dieu, soit en mettant au monde Jésus-Christ Dieu et homme, soit en réconciliant, par Jésus-Christ, Dieu avec les hommes et les hommes avec Dieu. D'où il suit que tous les siècles, toutes les générations et tous les états ont désiré voir s'accomplir la conception immaculée et la nativité de la Vierge Marie. Comme le dit saint Jean Damascène, les siècles se disputaient la gloire de la voir paraître. (*De Laud. Virg.*)

O Vierge sans tache et très-sainte, vous avez donc été choisie et prédestinée de toute éternité. L'homme abattu par son péché, coupable devant Dieu, incertain de son salut, noyé dans l'affliction et abandonné de tous, a élevé ses yeux et son espérance vers vous, afin qu'en vous et par vous le criminel trouvât sa grâce, l'affligé la consolation, l'abandonné un asile,

(1) Revelat. S. Brigittæ, lib. 8, cap. 7.
(2) Cornelius a Lapide, in Comm. Prov.

l'insensé la sagesse, le pécheur la justification, le juste la persévérance. Marie est la véritable ville de refuge, le port assuré des naufragés, le secours de tous ceux qui mettent leur confiance en elle. Elle est la source qui jaillit de la plus haute montagne, source plus abondante que toutes les fontaines des collines, parce que, pour arriver à la conception du Verbe, elle a, dit saint Grégoire le Grand, élevé ses mérites au-dessus des mérites de tous les chœurs des anges, et jusqu'au trône de la Divinité : *Ut ad conceptionem Verbi pertingeret, meritorum verticem super omnes angelorum choros, usque ad solium Deitatis, erexit* (1). Voilà pourquoi elle a été conçue dans l'esprit de Dieu et prédestinée par lui dès l'éternité, avant la création des montagnes et des collines.

La sainte Vierge était devant Dieu lorsqu'il formait les cieux et disposait les eaux du ciel, parce que tout ce que Dieu créait de beau dans le firmament, il le destinait à figurer la bienheureuse Vierge Marie, qui devait être le ciel vivant où la plénitude de la Divinité devait corporellement habiter.

Celui, dit saint Jean Damascène, qui avait fait autrefois le firmament, et qui l'avait arrondi dans les airs, aujourd'hui a fait d'une créature terrestre le ciel sur la terre : *Hodie ex terrena natura cœlum in terra condidit ille, qui olim firmamentum finxerat, atque in altum extulerat.* Et ce ciel de la terre, ajoute-t-il, porte bien plus que l'autre le cachet de la Divinité; car celui-là même qui a créé le soleil et l'a placé dans le firmament, s'est levé Soleil de justice dans le ciel d'ici-bas : *Ac sane illo longe divinius est : nam qui in illo solem effecerat, in hoc justitiæ Sol ortus est* (2).

Marie est la Mère de la Sagesse éternelle, qui a pris corps en elle. Jésus-Christ est la sagesse incarnée descendue sur la terre; Marie est la sagesse dans laquelle Jésus-Christ s'incarne et de laquelle il naît. C'est pourquoi, comme Jésus-Chrit est appelé par saint Paul le *premier né* de toute créature, Marie est aussi appelée celle qui est née la première, parce qu'elle a été prédestinée de Dieu avant toutes les créatures.

Jésus-Christ est le premier des prédestinés, ainsi que l'enseignent l'Ecriture et la théologie; Marie est aussi la première prédestinée. Jésus-Christ et son incarnation ont été décrétés de toute éternité; de même de toute éternité ont été arrêtées la conception et la naissance de Marie.

De toute éternité la bienheureuse Vierge a été prédestinée à être la première des œuvres de Dieu, c'est-à-dire de toutes les créatures. Elle a été le modèle de sainteté sur lequel Dieu devait former les saints anges, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, les religieux et tous les fidèles. Comme Dieu a conçu et prédestiné dans son esprit la bienheureuse Vierge, il prédestine par elle et d'après elle tous les élus. De toute

(1) In lib. Reg., c. 5.
(2) Orat. de Nativ. Virg.

éternité Dieu a décerné à Marie la principauté de la grâce et de la gloire, de la sainteté et du commandement ; car il l'a destinée à être la première des créatures, et à en devenir la maîtresse et la reine. Dieu l'a faite comme les prémices de ses œuvres. On avait coutume d'offrir au Seigneur les prémices des fruits de la terre comme le symbole de l'offrande et de la consécration qu'on lui faisait de tout le reste : ainsi la création a offert à Dieu la bienheureuse Vierge comme les prémices de la nature humaine, symbole de l'offrande, de la purification et de la sanctification des hommes et de la nature entière. Voilà pourquoi saint Jean Damascène appelle Marie l'abîme, l'atelier des miracles : *Miraculorum abyssum, miraculorum officinam*. (Serm. 1 de Nat. B. Virg. — Cornelius a Lapide, passim.)

II

MARIE EST LA CAUSE SECONDAIRE DE LA CRÉATION ET DE LA CONSERVATION DU MONDE.

La création a eu lieu et a été disposée pour la justification et la glorification des saints en Jésus-Christ par Marie ; car l'ordre de la nature a été fait et institué pour l'ordre de la grâce. Or, la très-sainte Vierge étant la Mère de Jésus-Christ, est aussi le moyen de notre rédemption et de tout l'ordre de la grâce; elle est, par conséquent, la cause finale de la création du monde. La fin de l'univers, c'est Jésus-Christ, sa Mère et les saints ; ce qui signifie que le monde a été fait afin que les saints fussent comblés de grâces ici-bas, et arrivassent au ciel de la gloire par Jésus-Christ et par Marie. Ainsi, quoique Jésus-Christ et sa bienheureuse Mère ne forment qu'une partie de la création et lui soient postérieurs en tant que cause matérielle, ils l'ont précédée en tant que cause finale.

De là vient qu'il y a un rapport mutuel entre la création de l'univers et la nativité de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Dieu n'a pas voulu que Jésus-Christ et la sainte Vierge naquissent ailleurs que sur la terre, et pareillement il n'a pas voulu que l'univers existât sans Jésus-Christ et la bienheureuse Vierge ; ou plutôt c'est à cause d'eux qu'il l'a créé. Il a tout disposé afin que l'univers fût rapporté à Jésus-Christ, à Marie, et à l'ordre de la grâce, comme à son achèvement et à sa fin. Jésus-Christ et Marie sont donc la cause finale de la création. Ils en sont aussi la cause formelle, c'est-à-dire qu'ils en sont l'idée et le modèle ; car l'ordre de la grâce, dans lequel Jésus-Christ et Marie tiennent la première place, est l'idée et le modèle d'après lesquels Dieu a créé et disposé l'ordre de la nature.

Le monde n'a pas été seulement créé et orné pour l'amour de Marie, il est encore soutenu et conservé par amour pour elle. La terre aurait disparu à cause des crimes innombrables que commettent les pécheurs, si,

par sa clémence et sa bonté, la glorieuse Marie ne la préservait en priant pour nous. C'est à cause d'elle, dit saint Bernard, que le monde a été fait; c'est par elle qu'il est sauvé de sa ruine (*Serm. 4 super Missus est*). Par votre protection, ô Vierge très-sainte, s'écrie saint Bonaventure, le monde est conservé, ce monde que vous avez créé dès le commencement de concert avec Dieu : *Dispositione tua, Virgo sanctissima, perseverat mundus, quem et tu cum Deo ab initio fundasti* (De Laudibus Virg.). C'est pour Jésus-Christ et la bienheureuse Vierge que Dieu a fait le monde et qu'il le conserve; car Marie est beaucoup plus noble, plus grande, plus précieuse que l'univers entier; elle en fait l'honneur et la beauté.

III

MARIE EST L'AINÉE DES CRÉATURES.

Marie est l'aînée des pures créatures, dit le P. Poiré (1), aux mêmes titres qui nous obligent à reconnaître le Sauveur pour le premier né de toute créature, titres proportionnellement employés, et avec l'inégalité et la dépendance qui toujours est présupposée entre les deux ; c'est-à-dire qu'elle porte ce titre d'abord parce qu'elle les surpasse toutes en dignité, en excellence et en perfection. Saint Bernard, après avoir considéré le Fils, se met à contempler la Mère et à lui dire, tout transporté de joie et de bonheur : Sainte Souveraine, vous êtes choisie comme le Soleil. Je ne parle pas du soleil matériel qui nous éclaire, mais de celui qui l'a fait. Il est choisi entre les innombrables milliers des hommes, et vous entre l'innombrable multitude des femmes. Il est choisi parmi tout ce qui est créé, et vous parmi tout ce qu'il a créé (*Serm. super Missus est*). C'est ce qui a fait dire à saint Bonaventure (*in Dist.* 44) que quand tous les saints viendraient à croître autant qu'il est possible, chacun en son rang et en son ordre, jamais ils n'égaleraient les perfections de la Mère de Dieu. La raison en est que la sainteté, les grâces et les grandeurs ont tellement été partagées entre les saints, que chacun d'eux en a emporté sa part; mais pour la part de la Vierge, il n'en est pas de même, car elle ne partage avec personne; mais elle entre avec son Fils, et moyennant son Fils, dans la plénitude de la sainteté, des grâces et des grandeurs de Dieu. C'est ce qui me fait comprendre un grand mot de saint Augustin (*Serm. de Annunt.*), qui l'appelle *l'œuvre d'un dessein éternel;* voulant dire que si Dieu eût eu

(1) 1re étoile, chap. 2.

besoin de temps comme nous pour former en son esprit l'idée d'une créature si noble et si parfaite, il ne lui eût pas fallu moins d'une éternité.

Secondement, Marie peut être appelée l'aînée des pures créatures, parce qu'avec son Fils elle en est comme le centre, et qu'elles la regardent toutes comme leur but. Je ne considère point autrement Marie, dit saint André de Crète (1), que comme la déclaration des abîmes de l'incompréhensibilité divine et comme le but que Dieu s'est proposé avant tous les siècles ; c'est-à-dire que Dieu étant un océan infini de grandeurs tout à fait incompréhensible à notre entendement grossier, il a fait une créature en qui nous puissions contempler toutes ses perfections, mieux proportionnées à notre faiblesse. Et à cette occasion, dès le commencement, il l'a eue devant les yeux, conjointement avec son Fils incarné, comme la fin et le but de ses œuvres, et l'accomplissement des prophéties et des figures anciennes. Quiconque voudra consulter les saintes Lettres trouvera que si le nouvel et céleste Adam est formé, c'est de la terre vierge, qui n'est autre que Marie ; s'il est logé dans le paradis terrestre, c'est que ce paradis est la même Vierge ; que l'Epouse qui lui est donnée, c'est Marie, qui porte à juste titre le nom de Mère des vivants, que l'ancienne Eve avait perdu, se faisant la mère des mourants. Il faut conclure avec saint André de Crète (*ut supra*) qu'elle est le tabernacle mystérieux dont le dessein a été donné de Dieu, où les anciennes prophéties ont été accomplies, et les caractères figuratifs jetés au feu à l'arrivée de la vérité ; qu'elle est le vrai propitiatoire, que les deux chérubins, marques des deux Testaments, regardent sans jamais détourner leur vue ; qu'elle est l'attente de tous les siècles passés, le souhait des nations, le désir des collines éternelles, l'exécution des promesses faites aux patriarches, et l'accomplissement des desseins immuables de Dieu.

En troisième lieu, Marie est l'aînée des pures créatures par le droit de sa prédestination éternelle, d'autant que dès lors Dieu l'a regardée comme la réparatrice de toutes avec son Fils, et par conséquent comme la gloire et l'honneur de toutes. C'est dans ce sens qu'elle peut dire avec lui que Dieu l'a créée dès le commencement de ses voies. C'est en ce sens qu'elle peut dire qu'elle a été préparée (Prov. 8) dès l'éternité, ou, selon le texte originaire, qu'elle a été arborée (*ab æterno vexillata sum*) sur les hauteurs de ce monde comme un étendard qui marque la victoire remportée sur Satan et décore la citadelle reprise sur l'ennemi. Si l'on veut entendre saint Jean Damascène et saint Anselme, ils nous raconteront comment tout cela s'est passé. Dieu avait fait l'homme, dit saint Jean Damascène (2), comme tenant le milieu entre les créatures purement intellectuelles et celles qui sont tout à fait matérielles, pour qu'il fût comme le nœud et le

(1) Orat. 1 de Dormitione B. Virginis.
(2) Orat. 1 de Nativit. B. Virg.

lien de l'accord qui se devait rencontrer entre elles. Lui, au contraire, par sa faute, les avait mises en une complète discordance et en un désordre lamentable, désordre qui, à la fin, fut réparé par l'entremise de la bienheureuse Vierge, au sein de laquelle furent réunis ces deux ordres de créatures par celui qui au commencement les avait faites; et là furent vidés leurs différends, et le traité de paix accepté et signé de part et d'autre. Saint Anselme exprime la même pensée par ces belles paroles : Les créatures qui sont au-dessous de l'homme, dit-il (1), ne lui doivent obéissance qu'autant qu'il garde la soumission et la subordination qu'il doit à Dieu. Car, à mesure qu'il s'échappe et qu'il rompt ses liens, elles s'affranchissent aussi et ne le veulent plus reconnaître. Ainsi le péché du premier homme avait été suivi d'une rébellion et d'un soulèvement général de toutes les créatures, résolues de secouer le joug du respect qu'elles lui devaient et de se révolter contre lui. Déjà le soleil, indigné de servir à un rebelle, menaçait de retirer sa lumière, les autres astres leurs influences, le feu sa chaleur, l'air tendait à l'étouffer plutôt qu'à le rafraîchir, et ainsi de tous les autres éléments de l'univers, qui s'étaient constitués en insurrection générale, quand l'Auteur de la nature et sa sainte Mère vinrent apporter le remède, et par ce moyen remettre l'homme en possession de ses priviléges et de sa puissance. Le même saint Anselme expose encore cette doctrine d'une autre manière (*ibid.*, c. 12). Voici comment il s'exprime : Dieu, dès le commencement, ayant aimé l'homme, avait aussi désiré d'être aimé et reconnu de lui. La raison le voulait ainsi, d'autant plus que de là dépendait tout le bien et le bonheur de l'homme. Or, afin qu'il fût doucement attiré à la connaissance et à l'amour de son souverain bien, qui ne se voulait pas encore montrer à lui à visage découvert, il avait devant lui une infinité de créatures qui toutes lui devaient servir de miroir et d'échelons pour découvrir les perfections de son bienfaiteur et pour se porter à l'aimer. Ce malheureux, au contraire, dépourvu de sens et de conduite, au lieu de suivre sa voie et de s'élever vers son Créateur, s'arrêta autour des créatures, établissant en elles son contentement et sa félicité, et par ce moyen se ravalant d'une étrange façon, et les dégradant de leur noblesse, qui consistait en ce que, comme images et représentations de leur Auteur, elles le conduisissent droit à lui. Ainsi tout était tombé dans le désordre et la confusion, jusqu'à ce que, la sainte Vierge paraissant comme un astre favorable, l'homme, qui s'était si honteusement égaré, fût remis au chemin de la connaissance et de l'amour de Dieu; et, par le même moyen, les créatures qu'il avait avilies et déshonorées furent rappelées à leurs premières charges et rétablies en leur ancienne splendeur. Qui niera désormais qu'elles ne lui doivent hommage et qu'elles ne soient obligées de la reconnaître pour leur aînée.

(1) De Excellentia Virginis, cap. 10.

puisque par elle elles ont eu le bonheur d'être remises en leur premier état et de recevoir par ce moyen une nouvelle puissance?

Marie, Mère de Dieu, est donc la première née entre les créatures, non qu'en Dieu la volonté de créer Marie soit la première dans le décret de faire le monde; car, comme Marie est prédestinée à être la Mère du Rédempteur, dont la venue suppose l'existence et le péché d'Adam, sans aucun doute la volonté de faire naître Marie est postérieure par la nature à la volonté de créer Adam; mais Marie est la première née entre les créatures par la primauté de dignité, par laquelle elle tient la première place entre toutes et est appelée par saint Bernard la première née du Rédempteur, *primogenita Redemptoris* (Serm. super Missus est), parce que le dessein de Dieu n'était pas de produire Marie pour la création du monde, mais pour sa restauration par Jésus-Christ. C'est dans ce sens que saint Anselme et saint André de Jérusalem disent que Marie a été prédestinée avant toute créature dans l'esprit de Dieu, comme s'approchant de plus près de Dieu, Créateur de toutes choses. Dieu crée Marie pour Jésus-Christ après le décret de l'incarnation; il la choisit parmi toutes les femmes, la prévenant de plus amples bénédictions qu'elles toutes; il regarde sa profonde humilité; il l'orne des plus beaux dons de la nature, d'un admirable caractère, d'une âme portée constamment à tout bien, afin qu'elle fût un digne temple, une parfaite habitation, un tabernacle d'or pour contenir la Sagesse incarnée. C'est ainsi que les Pères assurent que Dieu a créé Marie à cause de Jésus-Christ (1).

Marie est présentée comme la première des créatures. Soit que l'on considère cette primauté dans l'ordre des temps, soit qu'on la considère dans l'ordre de la dignité, on arrivera à cette conclusion, que Marie a été agréable à Dieu dès son origine. Si elle est la première dans l'ordre des temps, aucune créature n'a existé avant elle, aucune n'a pu la séparer de son Créateur; si elle est la première et la plus parfaite dans l'ordre de la dignité, elle surpasse donc en grâce les saints et les anges, ce qui suppose en elle une sainteté parfaite, une origine sainte, une création angélique. L'Ecriture entend souvent par *primogéniture* une supériorité de mérites plutôt qu'une supériorité d'âge. Cette primogéniture suppose en Marie une supériorité en quelque sorte éternelle et toute céleste qui l'assimile au Fils de Dieu (2).

(1) Contenson, lib. 10, dissert. 6, c. 2, speculat. 2.
(2) Mgr Malou, évêque de Bruges, chap. 8, art. 2.

IV

PROPHÉTIES SUR MARIE ET ACCOMPLIES EN ELLE.

Dans l'Ancien Testament, on trouve de fréquentes prophéties, ou claires, ou figurées, sur la très-sainte Vierge, dit Suarez (*in præfatione*), car, comme le dit saint Bernard (1), Marie, longtemps avant sa venue, a été promise par le ciel à nos pères; elle a été figurée par des miracles mystiques, annoncée par des oracles prophétiques. Dans sa 174e lettre, il assure qu'elle fut connue des patriarches et des prophètes; et dans sa 2e homélie (2), il dit qu'elle fut figurée par les pères et promise par les prophètes: *A patribus esse præfiguratam, et a prophetis promissam.* Saint Augustin (3) dit: Marie seule mérita de recevoir Dieu fait homme dans son sein pour l'enfanter, devenue le trône de Dieu, la cour du Roi éternel, selon que vous nous l'avez enseigné, Seigneur, par vos saints patriarches, vos prophètes et vos apôtres, par des figures et des discours auxquels nous ajoutons foi, assurés que nous sommes que vous ne trompez jamais. C'est pour cela que saint Jérôme (*in Mich.* 6) l'appelle l'oracle des prophètes, *vaticinium prophetarum.* Saint André de Crète la nomme la somme des divines paroles, *summa divinorum eloquiorum.* Nous pouvons ajouter que de même que saint Paul dit de Jésus-Christ qu'en tête du livre il est écrit

(1) Longe ante patribus est cœlitus repromissa, mysticis præfigurata miraculis, oraculis annuntiata propheticis. (*Serm. in Signum magnum.*)

(2) Super Missus est.

(3) Lib. de Assumptione, in initio : Sola meruit Deum et hominem paritura suscipere, facta thronus Dei, et aula Regis æterni, secundum quod nos docuisti per sanctos tuos patriarchas, prophetas et apostolos, figuris et sermonibus quibus credimus, et certi sumus quia nunquam fefellisti.

de lui (Hebr. 10, 7), ainsi, au commencement de l'Ecriture sacrée, il est dit de la bienheureuse Vierge : Je mettrai inimitié entre toi et la femme ; elle te brisera la tête : *Inimicitias ponam inter te et mulierem ; ipsa conteret caput tuum* (Gen. 3, 14). Car le sentiment commun des Pères est que Dieu lui-même par ces paroles a prédit la Vierge Marie. Tous les Pères en général assurent que tout le livre des Cantiques chante la Vierge auguste. Les patriarches et les prophètes ont proclamé à l'envi les merveilles de la sainte Vierge et ont célébré ses louanges.

Les enfants d'Adam s'étant abandonnés aux crimes, la terre fut corrompue devant Dieu et pleine d'iniquité ; car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre (Gen. 6, 11-12). Dieu les extermina par le déluge universel. Le genre humain se repeupla après le déluge, mais il abandonna de nouveau le culte de Dieu ; il apostasia par l'idolâtrie, et, poussé par le malin esprit, il se fit une loi contraire à la volonté divine. Mais Dieu, touché par sa très-miséricordieuse piété paternelle, visita Abraham son vrai serviteur, et fit alliance avec lui et sa race ; et Dieu accéda au désir d'Abraham en lui donnant Isaac, et lui promit que son Fils Jésus-Christ naîtrait de sa postétérité. En toi, lui dit-il, seront bénies toutes les familles de la terre : *In te benedicentur universæ cognationes terræ* (Gen. 12, 2). D'où l'on peut croire sans se tromper qu'il fut révélé à Abraham qu'une fille de sa race, l'immaculée Vierge, enfanterait le Fils de Dieu ; et l'on doit croire qu'Abraham se réjouit plus de cette fille qui devait venir que de son fils Isaac, et que son amour pour elle fut plus grand que celui qu'il avait pour son fils Isaac. Abraham, prévoyant donc que cette Vierge qui devait enfanter un Dieu devait sortir de sa race, eut plus de consolation d'elle que de tous les fils et filles de sa race. Abraham laissa pour héritage à son fils Isaac cette foi et cette espérance que le Fils de Dieu naîtrait de sa race. Par la bénédiction qu'Isaac donna à son fils Jacob, il lui laissa aussi pour héritage cette même foi et cette même espérance ; et Jacob, bénissant chacun de ses douze fils en particulier, n'omit pas de consoler son fils Juda par la promesse de ce riche et même héritage. Par où il est vraiment prouvé que Dieu avait aimé et prédit Marie sa Mère. Et comme Dieu se réjouissait en Marie avant même qu'elle fût créée ; il voulut aussi consoler ses amis en leur annonçant la naissance de cette auguste Vierge qui sortirait de leur race. Ainsi la naissance future de Marie prédite fut d'abord la joie des anges, ensuite d'Adam, en troisième lieu des patriarches (1).

Dieu suscita les prophètes ; le Saint-Esprit daignait descendre dans leur cœur. Mais, parmi toutes les sciences futures et les merveilles qu'ils recevaient, l'Esprit saint leur apprit et leur fit merveilleusement prédire d'une manière spéciale que le Dieu créateur de toutes choses daignerait naître de l'immaculée Vierge, et qu'il corrigerait et sanctifierait et ra-

(1) Revelationes S. Brigittæ, lib. 8, cap. 8.

chéterait pour la gloire éternelle les âmes que Satan, par le péché d'Adam, avait précipitées dans la misère. Les prophètes connurent aussi, par l'inspiration céleste du Saint-Esprit, que Dieu le Père était tellement porté à délivrer l'homme de son dur esclavage, que pour cela il n'épargnerait pas son propre Fils unique, et que le Fils serait tellement soumis à son Père, qu'il ne refuserait pas de prendre une chair mortelle pour souffrir et sauver l'homme. Mais les prophètes savaient en même temps que ce Soleil de justice, ce Fils de Dieu, ne viendrait pas au monde avant que l'étoile de Jacob prédite ne parût. Cette étoile indiquait donc la Vierge qui devait enfanter Dieu. Et comme les prophètes recevaient une grande force de ce Soleil incréé et créateur de toutes choses, soit dans leurs paroles, soit dans leurs œuvres, de même Dieu, par cette prescience qui leur faisait connaître que cette étoile annoncée représentait Marie, les comblait de consolation dans toutes leurs épreuves. Les prophètes étaient très-affligés en voyant les fils d'Israël abandonner la loi de Moïse par orgueil et par les passions de la chair, et, foulant aux pieds la charité divine, appeler sur eux la colère de Dieu. Mais ils se réjouissaient de ce que par votre humilité et la pureté de votre vie, ô Marie, étoile brillante, le Seigneur et fondateur des lois serait apaisé, et qu'il recevrait en sa grâce ceux qui avaient provoqué sa colère et qui avaient misérablement encouru son indignation. Les prophètes s'affligeaient de ce que le temple dans lequel on devait faire les offrandes était profané; mais ils se réjouissaient en prévoyant que le temple de votre saint corps devait être créé, temple qui devait recevoir Dieu lui-même avec toutes ses grâces. Ils gémissaient aussi en voyant les portes et les murailles de Jérusalem détruites par les ennemis de Dieu qui avaient pénétré dans la ville, et les âmes ravagées par Satan; mais ils étaient pleins de joie en vous et de vous, ô Marie, porte céleste, mur de refuge, prévoyant que le Dieu tout puissant engendré en vous prendrait les armes avec lesquelles il devait abattre les démons et tous les ennemis de l'homme. Et c'est ainsi que les prophètes comme les patriarches furent très-consolés par vous, ô très-digne Mère (1).

Vous étonnez-vous, dit Sophronius dans son sermon sur l'Assomption, que tant d'esprits s'étudient à publier les grandeurs de la Mère de Dieu? Souvenez-vous que tout ce que la terre pourrait faire est beaucoup au-dessous des louanges du ciel, qui néanmoins ne s'est pas épargné à honorer et à rehausser son mérite; car les voix divines et angéliques y ont été employées aussi bien que les prédictions des prophètes et les figures mystérieuses des patriarches. Les évangélistes l'ont fait connaître, les bienheureux esprits l'ont saluée, tout le monde y a contribué.

Le Saint-Esprit a prédit Marie par les prophètes, dit saint Ildefonse (2),

(1) Revelationes S. Brigittæ, lib. 8, cap. 19.
(2) Lib. de Virginitate Mariæ.

l'a désignée par les oracles, l'a fait connaître par les figures, l'a promise par ce qui a précédé, l'a accomplie par ce qui a suivi. Et, dans un sermon sur l'Assomption, il assure qu'à elle aboutissent toutes les prédictions des prophètes et les énigmes des Ecritures.

Ne vous imaginez pas, dit saint Bernard (1), que cette Souveraine soit une œuvre éventuelle, ou qu'elle ait été choisie sans dessein. Elle a été élue dès l'éternité et préparée pour Dieu seul. Depuis, elle a été gardée par les anges, figurée par les anciens patriarches, et promise par les prophètes. Et ailleurs (2) saint Bernard soutient que l'une des principales faveurs que Dieu ait faites à son peuple a été que la sainte Vierge lui fut promise longtemps avant sa naissance, et qu'elle soit descendue de lui.

Saint André de Crète (3) appelle Marie l'ornement des prophètes et le sujet infaillible des sacrés oracles de Dieu.

Dans les *Révélations de sainte Brigitte* (sermon des Anges, chapitre 2), l'ange nomme la Vierge la joie et la consolation des prophètes, à qui Dieu présentait fort souvent cet objet désirable pour donner quelque relâche à leurs esprits attristés et abattus par le continuel spectacle des malheurs dont ce peuple auquel ils prêchaient était menacé.

Georges, archevêque de Nicomédie (4), très-exact et très-soigneux à consigner ce qu'il a pu apprendre de la Mère de Dieu, dit que les soixante vaillants guerriers d'Israël qui gardaient la couche de Salomon, ne sont autres que les patriarches, les prophètes et les autres grands personnages de l'antiquité qui de tout temps ont eu l'œil de leur contemplation fixé sur la sainte Vierge, vrai lit nuptial du Verbe incarné.

Voici en quels termes saint André de Crète (5) s'adresse à la bienheureuse Vierge : Tous les interprètes du Saint-Esprit, c'est-à-dire les prophètes, ont parlé de vous, ô sainte Souveraine. Moïse, ayant fait la découverte du buisson miraculeux, s'écria : Il faut que je m'approche pour voir cette admirable merveille. C'était de vous que David votre aïeul entendait ces paroles adressées au Messie promis : Levez-vous promptement, Seigneur, vous et l'arche de votre sanctification. Il vous avait en l'esprit quand il disait : Toute la gloire de la fille du roi est cachée à l'intérieur; oh! qu'il fait beau la voir avec sa robe ornée de franges et enrichie d'or très-pur! On vous rencontre à chaque ligne au Cantique des Cantiques, lorsque les saints anges s'étonnent de vous voir monter du désert comme la fumée d'un précieux parfum; lorsqu'il est parlé du lit mystérieux de

(1) Serm. 2 super Missus est.
(2) Serm. in Signum magnum.
(3) Serm. de Annuntiat.
(4) Orat. de Oblatione Deiparæ in templo.
(5) Orat. 2 de Dormit. B. Virginis.

Salomon, dont la partie inférieure est d'or fin, les colonnes d'argent, les rideaux d'écarlate, et le milieu de lapis; lorsque les filles de Jérusalem sont invitées à aller voir le roi Salomon assis sur son trône et paré du riche diadème dont sa mère l'a couronné au jour de ses noces et de la jubilation de son cœur. Le prophète Isaïe vous voyait des yeux de l'esprit quand il s'écriait : Ecoutez la merveille que je vous annonce : voici qu'une vierge concevra, et une vierge sortira de la tige de Jessé, et d'elle éclora une belle fleur. Ezéchiel avait sa pensée élevée vers vous quand il parlait de la porte orientale fermée à tout autre qu'au Dieu d'Israël. Le saint prophète, que l'Ecriture appelle homme de désirs, vous a nommée la montagne des merveilles, d'où a été tirée, sans artifice humain, la pierre angulaire de l'Eglise qui a renversé la statue colossale de Nabuchodonosor. Vous êtes le vrai livre vivant dans lequel a été écrite la parole divine par la plume du Saint-Esprit. Vous êtes la montagne de Sion, montagne verte et fertile, où le Seigneur a choisi sa demeure. Vous êtes la terre affranchie de la commune malédiction, et de vous a été formé le second Adam. Vous êtes le vase du précieux aromate, l'huile de la parfaite joie, la fleur qui ne se fane jamais, la pourpre impériale, le trône de Dieu. En un mot, vous êtes ce que je ne saurai jamais expliquer, ni les plus nobles esprits comprendre. Voilà comment parle ce saint docteur.

Ecoutons Jérémie ajoutant de nouvelles prophéties aux anciennes, dit saint Bernard, et promettant en toute assurance, et désirant avec ardeur celui qu'il ne pouvait montrer présent, mais devant venir. Le Seigneur, dit-il, a créé sur la terre un nouveau prodige; la femme environnera l'homme : *Creavit Dominus novum super terram : fœmina circumdabit virum*, 31, 22. Quelle est cette femme? quel est cet homme? Et s'il est homme, comment est-il environné par la femme? comment peut-il être en même temps homme fait et être dans le sein de sa mère? Car nous savons que les hommes qui sont environnés par la femme sont ceux qui, traversant l'enfance, la jeunesse, l'âge viril, arrivent jusqu'à la vieillesse. Mais celui qui déjà est grand, comment peut-il être environné par la femme? S'il eût dit : La femme environnera un enfant, cela ne paraîtrait pas nouveau ni merveilleux. Mais, puisqu'il ne parle pas ainsi, mais qu'il parle d'un homme, nous cherchons quelle est cette nouveauté que Dieu fait sur la terre, qu'une femme environne un homme, et qu'un homme puisse se renfermer dans le sein étroit d'une femme? quel est ce miracle? Mais je considère la conception et l'enfantement virginal, afin que, parmi tant de nouveautés et de merveilles que rencontre là celui qui examine avec soin, je puisse découvrir cette nouveauté que le prophète prédit. Or, là on reconnaît la longueur qui se rapetisse, la largeur qui se fait étroite, la hauteur qui s'abaisse, la profondeur qui s'aplanit : *Porro ibi agnoscitur longitudo brevis, latitudo angusta, altitudo subdita, profunditas plana.* Là on découvre la lumière sans éclat, le Verbe sans parole, l'eau qui a soif, le

pain qui a faim. Soyez attentif et voyez la puissance qui est gouvernée, la sagesse qu'on instruit, la force et la vertu même qui est soutenue; enfin un Dieu qui suce le lait, mais qui rassasie les anges; un Dieu qui pleure, mais qui console les malheureux. Soyez attentif et voyez la joie qui s'attriste, la confiance qui tremble, le salut qui souffre, la vie qui meurt, la force qui est infirme. Mais, ce qui n'est pas moins admirable, on voit là la tristesse qui console, la crainte qui fortifie, la souffrance qui sauve, la mort qui vivifie, la faiblesse qui donne la force (1). Et maintenant qui ne voit clairement ce que je cherchais à découvrir? Par ces admirables réflexions ne vous est-il pas facile de reconnaître la femme qui environne l'homme, lorsque vous voyez Marie enveloppant dans son sein sacré Jésus fait homme? Et je dis que Jésus fut homme non seulement lorsqu'on l'appelait l'homme prophète puissant en œuvres et en paroles (Luc. 24, 19), mais aussi lorsque, petit enfant-Dieu, sa Mère le portait dans son sein, et ensuite le couchait dans son berceau. Jésus était homme même avant de naître, homme par la sagesse, non par l'âge; homme par la vigueur de l'âme, non par la force du corps; homme par la maturité des sens, non par le développement des membres. Car Jésus conçu fut aussi grand en sagesse que lorsqu'il fut né, aussi grand dans son enfance que dans l'âge viril. Soit qu'il fût caché dans le sein de sa Mère, soit qu'il pleurât dans la crèche, soit que déjà grand il interrogeât les docteurs dans le temple, soit qu'il enseignât sa doctrine céleste au peuple dans la vigueur de son âge, il fut toujours également plein du Saint-Esprit. Il n'y eut pas une heure dans tous ses âges où la plénitude divine, qu'il avait reçue dans le sein de Marie, perdît quelque chose ou augmentât de quelque degré; mais il fut parfait dès le principe; dès le commencement il fut rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence, de l'esprit de conseil et de force, de l'esprit de science et de piété, de l'esprit de la crainte du Seigneur (2).

Et ne soyez pas surpris, continue saint Bernard (3), de ce que, dans un autre endroit, vous lisez ces paroles en saint Luc, 2, 52 : Jésus avançait en sagesse et en âge et en grâce devant Dieu et les hommes. Car ce qui est dit ici de la sagesse et de la grâce doit s'entendre, non de ce qu'il était, mais de ce qu'il paraissait être; non qu'il pût acquérir quelque perfection nouvelle qu'il n'eût pas auparavant, mais que cela parût ainsi aux

(1) Ibi agnoscitur lux non lucens, Verbum infans, aqua sitiens, panis esuriens. Videas, si attendas, potentiam regi, sapientiam instrui, virtutem sustentari : Deum denique lactantem, sed angelos reficientem; vagientem, sed miseros consolantem. Videas, si attendas, tristari lætitiam, pavere fiduciam, salutem pati, vitam mori, fortitudinem infirmari. Sed quod non minus mirandum est, ipsa ibi cernitur tristitia lætificans, pavor confortans, passio salvans, mors vivificans, infirmitas roborans.

(2) Super Missus est, homil. 2 de Laudibus Virginis Matris.

(3) Eodem loco.

hommes lorsqu'il le voulait. Pour vous, ô homme, lorsque vous marchez dans les voies du bien, vous n'avancez pas à souhait ; mais, toujours sans le savoir, votre avancement se modère, votre vie s'en va. Mais l'enfant Jésus, qui dispose de votre vie, qui la règle, était tellement maître de la sienne, qu'il apparaissait sage quand il le voulait et aux yeux de qui il voulait, plus sage quand et devant qui il voulait, très-sage quand et aux yeux de qui il voulait, quoique en lui-même il fût toujours infiniment sage, infiniment parfait. De même, quoiqu'il fût toujours plein de grâce devant Dieu, et que tous les hommes eussent dû le croire ainsi, cependant, selon sa volonté, il laissait apparaître la grâce tantôt plus, tantôt moins, selon qu'il jugeait que cela convenait aux mérites ou au salut de ceux qui l'observaient. Il est donc certain que Jésus a toujours eu une âme virile, quoiqu'il n'eût pas toujours paru homme fait. Pourquoi douterais-je qu'il ne fût pas homme dans le sein de sa Mère, puisque sans aucun doute il y était comme Dieu?

Et cette nouveauté, qui étonnait Jérémie, Isaïe ne l'avait-il pas mise au grand jour lorsqu'il disait : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils : *Ecce virgo concipiet, et pariet filium*, 7, 14? Il vous montre la femme vierge. Voulez-vous savoir de l'homme ce qu'il est? Et il sera, dit-il, appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. C'est pourquoi la femme qui environne l'homme, c'est la Vierge concevant Dieu : *Fœmina itaque circumdans virum, Virgo est concipiens Deum*. Vous voyez combien les faits et les paroles mystiques des prophètes sont admirablement d'accord. Vous voyez combien ce miracle unique, opéré chez la Vierge et dans la Vierge, est surprenant; ce miracle que tant d'autres avaient précédé et que tant d'oracles avaient promis. Un seul et même esprit guidait les prophètes, quoique de diverses manières, par divers signes, en des temps différents, ils aient annoncé et assuré au monde d'une manière diverse, mais par le même esprit, cette merveille incomparable. Ce qui fut montré à Moïse dans le buisson ardent, au pontife Aaron dans la verge et sa fleur, à Gédéon dans la toison et la rosée, Salomon l'a prédit ouvertement dans la femme forte, Jérémie l'annonce plus clairement encore de la femme et de l'homme, et Isaïe le prophétise très-visiblement de la Vierge et de Dieu. Enfin, l'ange Gabriel nous désigne la Vierge elle-même en la saluant; car c'est elle dont l'évangéliste dit aujourd'hui : L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à une vierge mariée à Joseph, et Marie était le nom de la vierge (Luc. 1, 26-27) (1).

Isaïe a donc formellement prédit qu'une vierge enfanterait le Dieu du ciel, le Roi de la terre, le Seigneur de l'univers, le Réparateur du monde, le Destructeur de la mort, celui qui rend la vie, l'Auteur de l'immortalité bienheureuse, dit saint Pierre Chrysologue (2).

(1) S. Bernardus super Missus est, homil. 2 de Laudibus Virginis Matris.

(2) Prædixerat Isaias, 7, virginem parere Deum cœli, Regem terræ, orbis Dominum, Repa-

Saint Cyprien (1) dit que c'est une tradition enseignée dans la Synagogue et reconnue pour vraie dans l'Eglise, que tous les prophètes, sans aucune exception, ont prédit seulement pour le temps du Messie. Donc, à cause des relations intimes qui existent entre la Mère et le Fils, à raison du rapport que Marie a avec Jésus-Christ, les prophètes, dans leurs divines inspirations, ne pouvaient pas oublier celle-là quand ils parlaient de celui-ci, vu que, s'il n'est pas donné à l'entendement humain de comprendre les sublimes prodiges qui étaient renfermés dans l'auguste mystère de l'incarnation, il fallait du moins que ces mystères fussent en quelque manière annoncés et prédits aux hommes, afin que le moindre soupçon, le plus léger outrage ne pût jamais être conçu ni contre l'essentielle sainteté du Fils, ni contre la pureté de celle qui devait être mère sans cesser d'être vierge. Il était donc nécessaire que Marie fût prédite comme une créature incomparable, avec sa grandeur éminente, sa pureté immaculée, sa miraculeuse fécondité, son pouvoir sublime, et tous les avantages signalés dont l'artisan suprême devait l'enrichir.

Le prophète David, aïeul de la sainte Vierge, l'annonce aux doux sons de sa harpe inspirée lorsqu'il dit (Psal. 66) : Notre terre a donné son fruit : *Terra nostra dedit fructum suum.* Ce qui veut dire, comme l'explique saint Jérôme (2) : Marie, qui est aussi notre terre, parce que de notre côté elle est fille d'Adam et formée par conséquent du même limon que nous, a produit de son sein virginal et pudique le fruit divin, ce fruit d'immortalité dont nous devions nous nourrir ensuite dans le sacrement de l'Eucharistie. Le même David prédit encore Marie quand il lui fut donné de prévoir son Christ sorti vainqueur du tombeau, et alors qu'il chante (Psal. 131) : Elevez-vous, Seigneur, vers votre repos, et que l'arche que vous avez sanctifiée s'élève avec vous. *Surge Domine, in requiem tuam ; tu et arca sanctificationis tuæ.* Et il faisait encore allusion à Marie lorsqu'il disait : Dieu, qui est notre Roi éternel, a opéré le salut au milieu de la terre (Psal. 73) : *Deus Rex noster, operatus est salutem in medio terræ.* Saint Bernard (3) explique ainsi ces paroles : Le sein de Marie est appelé, avec une admirable propriété d'expression, *le milieu de la terre*, puisque ceux qui habitent le ciel, et ceux qui sont sous terre, et ceux qui furent avant nous, et nous qui vivons à présent, et ceux qui viendront après nous, et leur postérité, tous tournent les yeux vers Marie, comme vers le centre, comme vers l'arche de Dieu, comme vers la raison de toute chose, comme vers l'espérance de tous les siècles. Les habitants du ciel l'admirent pour être réjouis et consolés ;

ratorem mundi, Mortificatorem mortis, Redditorem vitæ, perpetuitatis Auctorem. (*Serm.* 146 *de Generatione Christi.*)

(1) De Vanitate idolorum.

(2) Comment. ad cap. 7 Isaiæ, v. 17.

(3) Serm. 2 in fest. Pentecost., n° 4.

ceux qui sont sous terre, ce qui veut dire dans les limbes et dans le sein d'Abraham, pour être délivrés ; ceux qui nous ont précédés, pour être trouvés fidèles et véridiques dans leurs prophéties ; ceux qui les auront suivis, pour être glorifiés. O Mère de Dieu, Souveraine du monde, Reine du ciel, toutes les générations vous appellent bienheureuse, parce que vous avez donné à toutes et la vie et la gloire. En vous, ô Marie, les anges trouvent la joie, les justes la grâce et les pécheurs le pardon ; et à bon droit toutes les créatures ont les yeux tournés vers vous, puisque en vous, c'est-à-dire par votre divin Fils, la main miséricordieuse du Tout-Puissant a créé, d'une manière nouvelle et spirituelle, tout ce qu'il avait créé au commencement.

La prophétie de David touchant Marie a un écho dans Salomon son fils, lorsqu'il dit (Prov. 9) : La sagesse s'est fait une demeure, elle a taillé sept colonnes. Le prophète, selon l'interprétation des Pères (1), entend que la sagesse de Dieu, le Verbe coéternel du Père, la vertu de Dieu, Jésus-Christ qui est Dieu, s'est fait une demeure dans le sein de la Vierge, où, en venant du sein du Père, il a pris la forme humaine. Donc le sein de Marie est la demeure, le temple du Verbe fait chair. La plénitude de la Divinité habile dans ce temple, où il a taillé sept colonnes qui en sont le soutien et l'ornement, c'est-à-dire qu'il l'a enrichi des vertus théologales et des vertus cardinales ; ou bien, comme le dit saint Bonaventure (*Specul.* 6), il infusa dans l'âme de Marie les sept dons du Saint-Esprit, afin de la rendre, par la foi et par les œuvres, une demeure digne de la Divinité. Le prophète Isaïe, au chapitre 2, prédit plus clairement encore notre auguste Reine. Dans les derniers jours, dit-il, sera fondée la montagne de l'habitation du Seigneur sur le sommet des montagnes, et elle s'élèvera au-dessus des collines, et tous les peuples accourront en foule. Sur ce texte du prophète, le grand pape saint Grégoire s'exprime ainsi (2) : Sous le nom de cette montagne on peut très-bien considérer l'auguste Vierge Marie, Mère de Dieu, vu qu'elle a été véritablement semblable à une montagne par l'éminente dignité à laquelle elle fut prédestinée, et qu'elle s'éleva au-dessus de toutes les créatures choisies de Dieu. Sous cette image d'une montagne qui se refuserait de reconnaître Marie, qui, jugée digne de concevoir le Verbe éternel, s'éleva par ses mérites au-dessus de tous les chœurs des anges, et parvint jusqu'au trône même de la Divinité? L'élévation inaccessible de cette montagne est très-bien prophétisée dans les paroles du prophète Isaïe : Dans les derniers jours (au temps de la venue du Messie) sera fondée la montagne de l'habitation

(1) S. Athanas., Disput. contra Arium. — S. August., De Civit. Dei, v. 20. — S. Ignat. mart., Epist. ad Philipp. — S. Hier. in cap. 7 Is. — S. Epiphan., Hacr 73. — S. Andr. Cret., orat. in Salut. Ang. — S. Bonav., Speculi 6, etc.

(2) In lib. 1 Reg., cap. 1.

du Seigneur sur le sommet des montagnes. En effet, cette montagne fut au-dessus de la cime des monts, puisque la gloire de Marie resplendit au-dessus de tous les saints. Or, la montagne désigne l'élévation, comme la maison désigne la demeure ; donc ces mots de montagne et de maison conviennent très-bien à Marie, puisque, enrichie d'incomparables mérites, elle prépara dans son sein virginal une demeure au Fils unique de Dieu. Elle ne serait pas la montagne placée sur la cime des monts, si sa divine fécondité ne l'avait élevée au-dessus de tous les chœurs des anges ; elle ne serait pas la maison du Seigneur, si la divinité du Verbe éternel du Père, sous le voile de l'humanité, n'avait choisi son sein pour demeure (1).

Sur ce trône où le même prophète, 6, 1, voit assis le Seigneur, les Pères reconnaissent encore la Vierge ; et véritablement le Fils de Dieu descendit du ciel dans le sein pudique de Marie, comme dans son propre sanctuaire. Car Marie, par les grâces signalées dont elle fut comblée, mérita de lui donner et son sang et sa chair. C'est pourquoi saint Jean Damascène (2), s'adressant à Marie, dit : Vous êtes ce trône royal que les anges entourent avec respect pour adorer leur Créateur et Roi qui y réside.

Au dire des Pères (3), la Vierge Marie est cette prophétesse dont parle le prophète Isaïe, ch. 8, et dont il s'approcha pour comprendre les paroles que, par l'ordre de Dieu, il avait écrites dans son livre. Le nom de prophétesse, comme le remarque saint Basile (4), lui convient parfaitement, et parce qu'elle prophétisa avec vérité dans son célèbre cantique, et parce qu'Isaïe s'approcha d'elle par l'ordre de Dieu pour connaître ce que signifiaient les paroles qu'il avait lui-même écrites, sous la dictée de Dieu, dans son livre. Or, en voyant en esprit cette vierge prophétesse devenir féconde et enfanter un fils qui devait être appelé *Hâtez-vous d'enlever les dépouilles*, le prophète comprit le mystère que Dieu lui avait dicté. En effet, le Christ né de la Vierge vainquit le démon et le dépouilla promptement de toutes ses conquêtes.

Et dans cette prophétie d'Isaïe, 7 : Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, saint Jérôme (5) observe très-bien qu'on ne doit pas entendre simplement une vierge qui aurait conservé sa virginité jusqu'à son mariage, mais bien une vierge restée telle encore après son enfantement, une

(1) Ita S. Greg., ut supra.
(2) Orat. 1 de Dormit. Virginis.
(3) Tertull., c. 18. — Euseb., Demonstr. evang., l. 7, c. 3. — S. Cyrill. Alex., orat. in Paschat. — S. Greg. Naz. in loco hoc, etc.
(4) In cap. 8 Isaiæ, n° 208.
(5) In cap. 7 Is., c. 2.

vierge unique, enfin la vierge par excellence. Toutes ces choses ne se trouvent vérifiées que dans la très-sainte Vierge Marie, puisque seule elle a conçu sans rien perdre de sa pureté, et qu'elle a enfanté un Fils qui, étant le Verbe fait chair, habitant parmi les hommes, était le véritable Emmanuel.

C'est pourquoi saint Mathieu, 1, 22-23, après avoir raconté l'admirable conception du Fils de Dieu par l'opération du Saint-Esprit dans les chastes entrailles de Marie, conclut ainsi : Or, tout cela advint pour accomplir ce qu'avait dit le Seigneur par le prophète : Une vierge concevra et enfantera un fils, et on le nommera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous.

Pourrait-on ne pas entendre de Marie ce que le même prophète dit, c. 11 : Un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet?* Les Pères et les interprètes s'accordent tous à dire que le rejeton, c'est la Vierge ; la fleur, Jésus-Christ, et la racine, la famille de David. En expliquant cette prophétie, saint Bernard dit (1) : C'est une chose évidente que la sainte Vierge Mère de Dieu est le rejeton, et que son divin Fils est la fleur, fleur pure et vermeille, choisie entre mille, fleur sur laquelle les anges mêmes désirent ardemment fixer leurs regards, fleur dont le parfum rappelle les morts à la vie. Mais, ô Vierge, poursuit le saint docteur, ce sublime rejeton, c'est vous. Et à quelle hauteur s'élève le faîte de votre sainteté ! Vous vous élevez jusqu'à celui qui est assis sur le trône, jusqu'au Dieu de majesté. O plante vraiment céleste, la plus précieuse et la plus sainte ! O vrai arbre de vie, qui fûtes digne de produire le fruit de salut !

Isaïe prophétise mieux encore la sainte Vierge, alors qu'après avoir, avec tous les désirs du cœur, parlé de Cyrus victorieux, ce libérateur des Juifs qui devait être la figure du Christ, le prophète, animé de l'esprit de Dieu, prend son vol et s'élève jusqu'au véritable libérateur Jésus, qui est la fin de toute prophétie, et s'écrie, 45, 8 : Cieux, versez votre rosée ; nuées, répandez la justice ; que la terre s'ouvre et enfante son Sauveur : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum : aperiatur terra, et germinet Salvatorem ;* pressant ainsi l'heureux jour où l'Esprit fécondateur descendrait sur la Vierge, et où elle enfanterait, fécondée par lui, pour que les richesses du ciel devinssent ainsi celles de la terre, et que le ciel et la terre fissent un seul et même sol, une seule germination. Or, cette terre, qui devait produire le fruit précieux de la vie, figure parfaitement la Vierge Marie. Saint Bonaventure la compare aussi à la terre (2). Quoi de plus humble, dit-il, et de plus utile que la terre ? Nous

(1) Serm. 2 in Advent. Domini.
(2) Specul., lect. 7.

avons tous la terre sous nos pieds, et nous vivons des fruits de la terre. N'est-ce pas de la plénitude de la terre que nous tirons notre nourriture et nos vêtements, le pain et le vin, la laine et le lin, et toutes les choses nécessaires à la vie? Donc, quoi de plus humble et de plus utile que la terre? De même, quoi de plus humble, de plus utile au monde que Marie? Par son humilité, elle est la plus intime de toutes les créatures, et par sa fécondité, elle est la plus utile; car de qui recevons-nous les choses nécessaires à notre vie spirituelle, sinon de Marie?

La terre d'Adam n'avait produit que des ronces et des épines; mais, à la venue du Christ, la justice germa sur la terre, et de là naquirent les justes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges. Enfin, Marie fut prédite sous cette image de la terre, parce que, fécondée surnaturellement par l'Esprit saint, elle a enfanté le Rédempteur Jésus-Christ, de qui et par qui nous recevons toutes les grâces qui nous conduisent à l'éternelle félicité. Donc, ajoute ici le saint docteur, Isaïe prédit Marie lorsqu'il dit : Que la terre s'ouvre, et qu'elle enfante le Sauveur (1).

(1) *Vie de la très-sainte Vierge,* par Gentilucci Emidio, chap. 3.

V

LES FEMMES FORTES DE L'ANCIENNE LOI ÉTAIENT LA FIGURE DE LA SAINTE VIERGE.

Personne ne peut douter que Jésus-Christ n'ait été annoncé et figuré par les saints patriarches et les prophètes, par les rois et les juges du peuple, par les prêtres et les pontifes de l'Ancien Testament. Marie, son auguste Mère, a aussi été annoncée et figurée par les femmes fortes, par les femmes saintes et extraordinaires qui ont vécu sous l'ancienne loi.

Il y a pour les femmes trois états : il y a le mariage, le veuvage et la virginité. Marie réunit la bénédiction de ces trois états, et surpasse incomparablement toutes les femmes mariées, toutes les veuves, toutes les vierges et toutes les femmes fortes dont parle l'Ecriture, et qui sont bénies de Dieu, soit par leur fécondité, comme Sara, Rachel, Rébecca ; soit à cause de la chasteté virginale, comme Ruth ; ou comme veuves, telles que Judith ; ou à cause de leur sagesse, comme Abigaïl et la femme de Thécua ; ou à cause de quelque insigne victoire, comme Jahel, Esther et Judith. Toutes sont le type, la figure de l'auguste Vierge, de même que leurs victoires figuraient la grande victoire que Marie a remportée sur Satan, prince des ténèbres. Ainsi, lorsqu'on lit que Jahel tua Sisara et que pour cela elle fut bénie, de même que Judith parce qu'elle coupa la tête d'Holopherne, il faut se dire qu'elles ne méritent l'excellence de ces bénédictions qu'autant qu'elles représentent Marie, qui supplante Satan, l'ennemi capital du peuple de Dieu, et qui brise sa puissance. Soyez certain que dans le plan de Dieu, par sagesse et convenance, Marie, dès le commencement du monde, a été célébrée, proclamée par ces types, et figurée par les femmes illustres de ce temps, par les vierges sacrées, par les chastes veuves, par les pieuses prophétesses, puisque

Marie a été la Vierge très-prudente des vierges, la plus pure de toutes les femmes, la plus sainte des épouses, la plus digne de toutes les mères, la plus humble des servantes du Seigneur, la Reine la plus noble de toutes les reines, la plus éclairée de toutes les prophétesses, la plus pure par la prière et la méditation, la plus élevée par la contemplation (1).

Sara surtout nous représente la Mère de Dieu. Citons quatre parallèles, dont le premier est caché sous le nom de Sara, qui signifie dame. Saint Bonaventure (2) estime que le mot de Sara signifie aussi un charbon, ce qu'il approprie à l'ardeur de la charité de la Mère de Dieu, et il ajoute : Béni charbon, d'où est sortie la flamme toute céleste et divine qui n'est autre que Jésus-Christ. Le second rapport est celui que le même docteur fonde sur ce qui est dit au 20e chapitre de la Genèse, qu'Abraham entrant à Gerara avec Sara sa femme, la pria de se dire sa sœur ; ce qu'elle pouvait faire sans mensonge, attendu qu'elle était sa cousine, assuré que par ce moyen elle lui sauverait la vie. C'est ce que fait saint Bonaventure envers la sainte Vierge, lui disant au nom de tous ses fidèles enfants (3) : Sainte Souveraine, qui êtes notre unique Sara, nous vous supplions très-humblement de dire que vous êtes notre sœur, d'autant que, par ce seul moyen, nous pouvons espérer d'être les bienvenus auprès de Dieu, et de garantir nos vies et nos âmes. De grâce, ne faites pas difficulté, afin qu'étant protégés par votre faveur, les Egyptiens, qui sont les démons, aient crainte de nous offenser, que les saints anges se joignent plus facilement à nous et nous secourent en nos nécessités, et que le Père, le Fils et le Saint-Esprit prennent pitié et compassion de nous. Le troisième parallèle consiste en la stérilité féconde. Car saint Jean Damascène (4) assure qu'il était raisonnable que la stérilité conçût et enfantât avant la virginité, afin qu'on n'arrivât que par ces miracles au plus grand de tous les miracles. Et saint Jean Chrysostôme triomphe (5), assurant que ce ne fut pas sans dessein que Dieu fit par avance qu'une femme stérile comme Sara conçût et enfantât, mais que ce fut afin de disposer nos esprits à l'idée de la conception virginale par un semblable effet de sa puissance. S'il arrive, dit-il, que le Juif vous demande comment il s'est pu faire qu'une vierge ait mis au monde un enfant, mettez-lui devant les yeux Sara stérile et avancée en âge, et dites-lui que, nonobstant ces deux grands empêchements, elle n'en a pas moins été mère, tandis que chez la Vierge il ne s'en trouvait qu'un seul, qui était de ne pas connaître d'homme. Ainsi, vous lui ferez avouer que la stérilité a frayé le chemin à la virginité. Et afin que vous ayez encore moins

(1) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4, *Benedicta tu in mulieribus.*
(2) Specul., c. 6.
(3) Specul. 6.
(4) Orat. 3 de Nativ. B. Virg.
(5) In Lucam.

d'occasion de douter que Dieu ait permis celle-là pour faciliter, pour ennoblir et pour relever celle-ci, souvenez-vous que l'ange Gabriel se servit de ce même exemple, alléguant à la sainte Vierge le fait de sa cousine Elisabeth, comme s'il eût dit: Vous désirez savoir de quelle façon s'accomplira ce que je vous annonce; et je vous dis que le Saint-Esprit interviendra dans ce mystère, et que la vertu du Très-Haut vous ombragera. Ne recherchez pas un ordre ni une disposition naturelle où tout est surnaturel et divin.

Enfin, pour dernier parallèle, Sara n'eut qu'un fils, mais qui valut les millions des autres; ce fut la réjouissance de son père, de sa mère, le bonheur de l'univers, et une vive source de bénédictions pour toutes les nations de la terre. C'est ce que nous devons croire avec bien plus de raison du vrai Isaac, fils de Marie, dit saint Jérôme (1), c'est-à-dire de Jésus, l'allégresse de sa Mère, le réparateur du monde, le bonheur de tous les enfants d'Adam et de tous les siècles à venir (2).

Bien qu'aucune des illustres héroïnes dont nous lisons l'éloge dans les saintes Ecritures, dit Emidio Gentilucci (3), ne pût être qu'une ombre, une image affaiblie, une figure passagère de la Mère immaculée du Rédempteur, la divine clémence a permis toutefois qu'on reconnût quelques uns de ses traits sous le voile des femmes célèbres de la Bible, afin que la grandeur relative de celles-ci permît aux hommes d'imaginer la grandeur absolue de la très-sainte Vierge. Mais le modèle reste toujours incomparablement supérieur à ses imparfaites images. En Marie, selon l'expression des Pères, est le miracle de la toute-puissance de Dieu. Pour se former une juste idée de l'excellence de la Mère du Sauveur et de sa prééminence sur toutes les femmes qui en ont été la figure, il faut donc argumenter non seulement du particulier au général, mais encore de l'infime et du limité au grand, au sublime et presque à l'infini. Ceci posé, voyons comment toutes les grandes qualités que firent admirer à leurs contemporains les femmes illustres de l'ancienne loi, se sont retrouvées à un degré bien plus éminent dans la Vierge de Nazareth.

La première image de la sainte Mère de Dieu fut donc Sara, femme d'Abraham. Conformément à la promesse de Dieu, elle devint féconde par un prodige et donna le jour avec une joie inexprimable à un fils qui fut Isaac. Marie fut fécondée par l'opération divine du Saint-Esprit; elle devint mère, mais sans cesser d'être vierge; elle donna le jour à ce Messie promis au monde et désiré par les nations, dont Isaac lui-même a été le vivant symbole. Elle enfanta son divin Fils non seulement avec une joie ineffable, mais encore pour le bonheur et la consolation de tous les

(1) In cap. 1 Marci.
(2) Le P. Poiré, 2e étoile, 2e figure.
(3) *Vie de la sainte Vierge*, chap. 4.

hommes qu'il devait affranchir et qu'il a en effet affranchis du joug de Satan. C'est pour cela que nous appelons la Vierge cause de notre joie, *causa nostræ lætitiæ*, comme l'enseigne et le chante l'Eglise.

Rachel a été aussi l'image de Marie (Rachel signifie brebis). Rachel, que le texte sacré dépeint comme une femme d'une rare beauté, était fille de Laban. Jacob, dès qu'il la vit, l'aima d'une tendre et chaste affection ; par une longue constance, il l'obtint pour épouse et lui témoigna toujours une préférence marquée. La beauté de Rachel fut une image éloquente de l'ineffable beauté de la grande âme de Marie. Et c'est à cause de cette inaccessible beauté spirituelle de la sainte Vierge que l'Eglise lui applique justement les paroles du Cantique où elle est appelée toute belle et sans tache, la plus aimable de toutes les femmes. Elle fut en effet aimée de Dieu et préférée par lui à toutes les autres créatures, comme Jacob préférait Rachel.

Marie, sœur de Moïse et d'Aaron (amertume de la mer), qui, ayant reçu l'esprit prophétique, doit avoir vécu, selon les saints Pères, en état de virginité, guida les femmes israélites dans le passage de la mer Rouge, et la première elle entonna le cantique d'actions de grâces : Chantons le Seigneur, car il a fait éclater sa magnificence et sa gloire ; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est, equum et ascensorem ejus dejecit in mare* (Exod. 15, 21). Elle est bien l'image de la très-sainte Vierge, et dans l'esprit de prophétie, et dans l'état de virginité, et dans le zèle à chanter les louanges du Seigneur. En effet, la sainte Vierge Marie, enrichie du don de prophétie, toujours pure et sans tache dans sa virginale candeur, guide fidèle et Reine de toutes les vierges, chanta avant tous le solennel cantique d'une meilleure rédemption, à laquelle elle eut une si grande part comme Mère d'un Dieu fait homme. Elle fut la première à rendre grâces à Dieu, qui, au moyen de l'ineffable incarnation du Verbe divin dans son sein virginal, avait daigné délivrer le genre humain de la servitude du démon, dans laquelle l'homme était malheureusement tombé par le péché d'Adam.

La sainte Mère de l'Homme-Dieu rédempteur est encore figurée dans Débora et Jahel (Débora, abeille ; Jahel, qui s'élève), ces deux femmes illustres qui eurent part à la défaite et à la mort de Sisara, et par suite au salut du peuple d'Israël, dont Sisara était l'ennemi. Débora, illuminée par le Saint-Esprit, gouvernait le peuple et rendait la justice. En encourageant Barac à marcher contre Sisara, elle lui prédit la victoire et lui fit connaître en même temps que la mort de ce général ennemi était réservée à la main d'une femme. Cette femme était Jahel, qui reçut dans sa tente Sisara mis en fuite par Barac sur le mont Thabor, et qu'elle tua ensuite en lui clouant la tête au sol d'un seul coup de marteau. C'est pourquoi, dans les saintes Ecritures, Débora est appelée *mère d'Israël*, à cause de l'autorité que ses prédictions lui donnèrent sur le peuple et de l'a-

mour que le peuple eut pour elle. Jahel est proclamée *bénie entre les femmes*, parce qu'elle tua Sisara, et qu'Israël fut ainsi délivré de l'oppression sous laquelle il gémissait. Ces deux héroïnes figurent Marie par la victoire qu'elle a remportée sur l'ennemi du genre humain, comme étant la Mère de Jésus-Christ, vainqueur unique de la puissance infernale; et si Débora fut appelée *la mère d'Israël*, et Jahel *bénie entre les femmes*, sous ces titres encore elles figurent la divine Mère, la Mère des vrais croyants, véritablement bénie entre toutes les femmes pour avoir enfanté à la terre le Fils de Dieu.

Les saints Pères ont vu dans la sage et prudente Abigaïl (joie du père) une belle figure de Marie. Nous ne saurions mieux faire que de citer les paroles mêmes du Séraphique Docteur, saint Bonaventure (1) : Le roi David, plein de fureur et d'indignation, voulant se venger de l'insensé Nabal, la sage Abigaïl alla au-devant de lui et lui parla si bien qu'elle parvint à le calmer; ce qui fit dire à David : Bénies soient tes paroles, et sois bénie toi-même pour m'avoir, par tes mérites, empêché aujourd'hui de répandre le sang humain. Dans l'insensé Nabal, ajoute saint Bonaventure, est représenté le pécheur, que le Saint-Esprit appelle du nom d'*insensé*, disant : Le nombre des insensés est infini : *Stultorum infinitus est numerus* (2). Le Seigneur, indigné contre le pécheur, est figuré dans la personne de David irrité contre Nabal, et Abigaïl est l'image de la sainte Vierge, qui apaise la colère divine et obtient, par ses prières et ses mérites, le pardon du pécheur. C'est pourquoi nous l'invoquons à bon droit sous le titre consolant de refuge des pécheurs, *refugium peccatorum*. Ainsi parle le grand saint Bonaventure.

Marie se trouve encore figurée dans Anne, mère de Samuel, laquelle, à force de vœux et de prières, obtint d'être mère; et, pour accomplir ses promesses, elle porta au temple son fils à peine sevré, qui, consacré à Dieu, fut ensuite grand prêtre et grand prophète. Anne représente Marie, qui, par ses prières et ses vertus, mérita de concevoir dans ses chastes entrailles le Verbe éternel du Père, le Messie, objet des prières, des soupirs et des vœux de tous les justes de l'ancienne loi, qui fut aussi par excellence l'Oint du Seigneur et le Prêtre éternel. En outre, Anne, devenue féconde et mère après une si longue stérilité, est l'image de Marie surnaturellement féconde, mère et vierge par un prodige inouï. Enfin, Anne, en chantant son beau cantique de joie et de louanges, lequel, selon saint Augustin (3), est en partie un hymne de reconnaissance et en partie une prophétie, symbolise l'humble Vierge de Nazareth, qui, pleine de reconnaissance, rapportait sa joie à Dieu dans son propre cantique, et re-

(1) Specul. 6.
(2) Ecclesiastes, 1, 15.
(3) De Civitate Dei, 17, n° 4.

disait les bienfaits qu'elle avait reçus de lui. Et en effet, dans l'esprit d'humilité comme dans la reconnaissance qui rapporte à Dieu toute la gloire, le cantique d'Anne et le cantique de Marie concordent pleinement.

La belle et victorieuse Judith figure aussi très-bien la Vierge Marie (Judith, qui loue Dieu). Selon l'expression de l'Ecriture, Dieu ajouta à la rare beauté de Judith un nouvel éclat, afin qu'Holopherne, saisi d'étonnement à la voir et à l'entendre, pût dire : Aucune femme sur la terre ne l'égale en beauté et en sagesse. Grâce à ces prérogatives, Judith eut un libre accès dans le camp assyrien pour accomplir son dessein, couper la tête d'Holopherne, délivrer du siége la ville de Béthulie, et le peuple d'Israël de la fureur de Nabuchodonosor. C'est pourquoi tous la bénirent à son retour, disant : Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de notre peuple : *Benedixerunt eam omnes una voce, dicentes : Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri*, 15, 10. La main du Seigneur vous a fortifiée, et c'est pourquoi vous serez bénie éternellement : *Manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in æternum*, 15, 11. La beauté extérieure de Judith, remarque saint Bonaventure (1), représente très-bien la beauté intérieure de notre Souveraine immaculée. En effet, dit-il, il n'y eut, il n'y a pas et il n'y aura jamais sur la terre une femme qui puisse égaler Marie dans la gloire de sa vie, dans la beauté de son âme, dans la sagesse des paroles qui tombaient de ses lèvres éloquentes. Par la splendeur de toutes les vertus, Marie plut extrêmement à Dieu, et c'est pourquoi elle fut choisie pour être la Mère de notre Seigneur. Aux paroles de l'archange Gabriel, le messager, divin, elle conçut Jésus par un miracle éclatant de la grâce, et elle coupa ainsi, lorsqu'il s'y attendait le moins, la tête du démon, dont Holopherne était comme la figure, et délivra le genre humain de la domination cruelle de cet ennemi de Dieu. Marie fut appelée par l'ange bénie entre les femmes; sa cousine Elisabeth l'appela bienheureuse, et elle-même, dans son célèbre cantique, dit que toutes les générations proclameront son bonheur : *Beatam me dicent omnes generationes*, parce que le Seigneur a opéré en elle de grandes choses : *Quia fecit mihi magna qui potens est.* L'Eglise, pour la bénir, la louer, l'exalter comme sa propre gloire, comme la joie de tous les fidèles, comme l'honneur du peuple chrétien, applique à Marie tout ce que les Israélites chantèrent à Judith, et l'appelle avec raison la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.*

Parmi les femmes illustres de l'ancienne alliance auxquelles fut donné l'honneur de figurer la Reine auguste du paradis, Esther a aussi son

(1) Specul. 6.

rang marqué (Esther, cachée). Elle est représentée dans la sainte Ecriture comme la plus belle des femmes de son temps, comme riche et comblée de tous les dons de l'âme. Elle sut se concilier l'estime et l'amour du roi Assuérus, qui la proclama reine, l'épousa et la couronna du diadème royal. Touchée de pitié pour son peuple, qui était condamné à périr par l'intrigue du superbe et cruel Aman, Esther se présenta au roi son époux, en lui demandant grâce pour le peuple juif. Assuérus connut, par les paroles véridiques d'Esther, le piége que l'injuste et envieux ministre avait tendu pour perdre avec Mardochée tout le peuple de Juda ; et, dans l'édit de délivrance, il fut ordonné qu'Aman mourrait sur le gibet qu'il avait destiné à Mardochée. Marie, notre belle et céleste Reine, est, bien mieux encore que ne le fut Esther, le salut de tout son peuple.

La sainte Vierge, c'est saint Bonaventure qui parle (1), la sainte Vierge, par ses éminentes vertus, trouva grâce devant Dieu, comme l'assura l'archange qui annonça l'adorable mystère de l'incarnation. Non seulement elle mérita d'obtenir du Roi éternel la royale couronne de gloire et d'être appelée Reine du ciel et de la terre, mais encore elle demanda par Jésus, fruit béni de ses entrailles, et obtint de Dieu le salut du genre humain, justement condamné à la mort éternelle, à cause du péché originel ; et en même temps la honte et la ruine retombèrent sur le véritable Aman, sur le démon, ce cruel et perfide ennemi des hommes. Le Séraphique Docteur, empruntant les paroles de saint Anselme, poursuit ainsi : Comment puis-je assez témoigner ma reconnaissance à la Mère de Dieu et de mon Seigneur, à la bienheureuse Vierge Marie, dont la fécondité m'a racheté de la plus dure servitude, dont l'enfantement m'a délivré de la mort éternelle, et dont le divin fruit m'a rendu ce que j'avais perdu, et m'a ramené de l'exil dans la patrie, de l'extrême misère dans l'éternelle félicité ?

Ces héroïnes de l'ancienne loi ont été jusqu'ici et seront à jamais illustres, et par ce qu'elles ont fait, et par les vertus et les prérogatives dont elles se montraient riches et ornées. Mais que sont-elles, sinon des ombres, des images affaiblies de cette héroïne sublime et invincible qui réunit en elle tous les dons de la femme et de l'ange, de cette créature que Dieu même se choisit de toute éternité pour Fille, pour Mère et pour Epouse ? Quelles images pourrions-nous donc choisir pour donner d'elle une idée qui répondît à sa grandeur et à son mérite ? On peut dire que, comme ce peintre de l'antiquité qui, en recueillant les traits épars chez les plus belles femmes de la Grèce, et les unissant dans un ensemble harmonieux, en composa et forma une merveilleuse figure, la sainte Vierge, dans sa personne, réunit et retrace au suprême degré tout ce que les illustres héroïnes de l'Ancien Testament avaient chacune de beau et de

(1) Specul. 5.

sublime; et comme, en parlant de Marie, on ne peut trouver aucune créature digne de lui être comparée, vu qu'elle s'élève éminemment au-dessus de toutes les créatures de la terre et du ciel, le Docteur Séraphique s'écrie avec raison (*ut supra*) : O Marie, vous l'emportez en beauté sur toutes les femmes, et en sainteté vous surpassez les anges : *Universas enim feminas vincis pulchritudine carnis, superas angelos excellentia sanctitatis.* (Emidio Gentilucci, *Vie de la très-sainte Vierge*, chapitre 4e.)

VI

MARIE COMPARÉE AU PARADIS TERRESTRE.

J'ai dit : J'arroserai le jardin de mes plantations, et je rassasierai l'herbe de ma prairie : *Dixi : Rigabo hortum meum plantationum, et inebriabo prati mei fructum* (Eccl. 24, 42). Ce jardin, c'est Marie; celui qui arrose, c'est Dieu ; l'eau dont il se sert, c'est la grâce qui a été répandue en Marie.

Voici, dit l'abbé Rupert (1), voici un nouveau jardin, un nouveau paradis, de nouvelles plantations faites par celui qui autrefois a formé le paradis terrestre. L'ancien paradis était terrestre ; Marie est un paradis nouveau, un paradis céleste. Le jardinier est le même : c'est Dieu. Dans l'ancien paradis, il plaça l'homme qu'il avait créé ; dans le nouveau, il forme l'humanité de celui qui est auprès de lui de toute éternité. Du sol du paradis terrestre, Dieu a fait sortir toute espèce d'arbres beaux à la vue, et dont les fruits étaient excellents au goût; il a aussi placé au centre de ce paradis l'arbre de vie; il a béni cette terre et ceux qui l'habitaient. Marie produit abondamment les fruits délicieux de toutes les vertus; elle est l'arbre de vie ; son fruit est Jésus-Christ fait homme, en qui toutes les générations sont bénies. Du paradis terrestre, qui était un séjour enchanteur, jaillissait un fleuve qui se divisait en quatre branches et l'arrosait dans toute son étendue ; de Marie, le second paradis, est né le fleuve dont parle le Psalmiste quand il dit : Un fleuve de joie a inondé la cité de Dieu et le sanctuaire où réside le Très-Haut : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei, sanctificavit tabernaculum suum Altissimus*, 45, 5. Ce fleuve, c'est Jésus-Christ qui inonde de délices Marie, vraie cité de

(1) Rupert., lib. 4 in Cantica.

Dieu, vrai sanctuaire du Très-Haut. Ce fleuve se divise en quatre branches, afin d'arroser, de féconder et de vivifier, par l'entremise de Marie, l'orient, l'occident, le septentrion et le midi. C'est donc avec raison que la bienheureuse Vierge est appelée par saint Jérôme, saint Pierre Damien, par d'autres docteurs et par l'Eglise elle-même, un paradis de délices, que Dieu a rempli de toutes les richesses de la grâce. Marie est un paradis où Dieu a placé les plus belles fleurs et les fruits les plus délicieux de toutes les vertus. L'homme a perdu le premier paradis et le ciel; par Marie, le second paradis, l'homme rentre en possession de ce qu'il avait perdu, surtout dans l'éternité.

Les saints forment ici-bas un jardin spirituel (1); mais qu'une seule créature soit un jardin entier, où se trouvent tous les plus excellents fruits; qu'elle soit un paradis terrestre, un paradis de délices, c'est ce qui ne convient qu'à la seule Mère de Dieu. Tous les saints Pères se sont empressés de l'honorer sous ce beau titre. Saint Jacques en sa liturgie, et après lui le bienheureux Proclus, patriarche de Constantinople, dans le discours qu'il fit au concile d'Ephèse, l'ont nommée un paradis spirituel. Saint Grégoire le Thaumaturge l'appelle un paradis d'incorruption (2); Hésychius, un paradis d'immortalité (3); saint Ephrem, un paradis de délices et de bonheur (4). Autant en ont dit saint André de Crète (5), saint Jean Damascène (6), saint Bernard (7), saint Bonaventure (8), et un grand nombre d'autres.

Le docte abbé Rupert, en son quatrième livre sur le Cantique des Cantiques, dit encore admirablement : Le paradis dont parle Moïse a été le paradis ancien et le paradis terrestre ; mais celui dont je parle est le paradis nouveau, le divin paradis. Le même Maître qui a formé l'un a aussi tracé et disposé l'autre ; mais en l'un il a mis l'homme qu'il avait formé du limon de la terre, en l'autre il a placé l'homme qui était au commencement près de lui, et avec lui, et en lui. De la terre de celui-là furent faits et formés tous les arbres qui servirent à l'embellir, jusqu'à l'arbre de vie qui fut mis au milieu des autres. De celui-ci ont été tirées toutes les plantes de grâce et de vertu, jusqu'au vrai fruit de vie, qui est le Sauveur de nos âmes. De celui-là sortait le fleuve formant quatre rivières ; de celui-ci est parti le fleuve qui, sans division, se communique à toute la terre par les canaux des quatre Evangiles. Le paradis ancien n'a pas

(1) Le P. Poiré, 12e étoile, chap. 13.
(2) Orat. 2.
(3) Orat. de sancta Deipara.
(4) Orat. de Deipara.
(5) Orat. de Annunt.
(6) Serm. de Dormit. B. Virg.
(7) Serm. de Nativ. B. Virg.
(8) Specul., cap. 12.

eu le pouvoir de garder celui qui le cultivait, ni Adam la sagesse de conserver son paradis ; c'est pourquoi il a été nécessaire que Dieu fît un paradis nouveau avec un nouveau fruit de vie, afin de rendre la vie à celui qui, par désobéissance, l'avait perdue.

Le paradis que l'historiographe sacré nous a décrit était une merveille du monde, et pouvait être à bon droit nommé l'honneur de la terre. Aussi l'Ecriture l'appelle tantôt le verger du Seigneur, tantôt le paradis de Dieu et le paradis de délices, et lui donne bien d'autres noms semblables qui le mettent au-dessus de tous les autres lieux de l'univers. Par cet emblème, il est facile de faire comprendre que la sainte Vierge est véritablement l'honneur de notre terre et l'objet qui lui donne le plus d'éclat et de valeur.

En second lieu, l'opinion commune a toujours été que le paradis terrestre était le lieu le plus élevé de toute la terre. Ne voyons-nous pas toujours Marie élevée en grâce, en mérite, en sainteté et en toute perfection par-dessus tous les autres saints, même des bienheureux esprits?

En troisième lieu, le magnifique paradis de l'Eden était l'abondance et la douceur mêmes. Saint Basile épanche les richesses de son éloquence sacrée à nous donner quelque connaissance de la beauté, de la douceur et de la fertilité de ce lieu. Ce bienheureux séjour, dit-il (1), ne connaît ni les sombres nuages, ni l'obscurité des brouillards, étant au-dessus des tristes ténèbres qui enveloppent le ciel et nous en dérobent la vue. Au contraire, il reçoit les premiers rayons du soleil, et jouit tout le jour de sa lumière et de ses douces influences. Point de vents, point de tempêtes, point de grêles, point de foudres, point de glaçons, ni autres semblables rigueurs d'un fâcheux hiver. Le printemps y vient à son tour, mais sans amener aucune série d'humidités et de fraîcheurs. L'été lui succède, mais sans ses ardeurs brûlantes. L'automne et l'hiver ont aussi leur temps, mais sans les sécheresses de celui-là et sans les mornes froidures de celui-ci. Toutes les saisons viennent avec leurs avantages et sans leurs incommodités : le printemps avec ses fleurs, l'été avec ses fruits, l'automne avec sa douceur, l'hiver avec son repos. La terre produit d'elle-même une admirable abondance de fruits variés, et partout on voit jaillir les fontaines cristallines et courir les ruisseaux de lait. L'air y est toujours doux et tempéré, le ciel toujours radieux et serein; tout y parle, tout y sourit, tout porte la joie dans le cœur.

Voilà l'état de l'âme de la Reine du ciel représenté par de vives couleurs, âme qui était un vrai paradis terrestre par la tranquillité continuelle dont elle jouissait. Jamais on ne la vit agitée des vents de l'inquiétude, des orages des passions, jamais obscurcie des nuages de la tristesse. Sans cesse elle était éclairée des rayons du Soleil divin, sans cesse elle

(1) Orat. de Paradiso.

recevait les douces influences des célestes faveurs, sans cesse elle était dans le calme et la sérénité. Elle a passé par l'innocence du bas âge sans en expérimenter la faiblesse; elle s'est vue dans la vigueur de l'adolescence sans en éprouver les irrégulières ardeurs; elle a eu la force et le courage de l'âge mûr sans être sujette à ses changements; elle est arrivée à la vieillesse sans connaître les ennuis et les maladies qui d'ordinaire l'accompagnent. Otez seulement les souffrances intérieures et extérieures dont Dieu l'a voulu honorer : je ne vous dirai pas que cette âme était une image du paradis terrestre, mais plutôt du paradis céleste.

Le plus riche ornement du paradis était l'arbre de vie, si fécond, qu'il donnait du fruit chaque mois, et si utile, que ses feuilles servaient pour guérir les nations. De même, la plus grande gloire de Marie est d'avoir porté Jésus-Christ, qui sera la nourriture éternelle des saints, et qui leur communiquera l'immortalité. Sa chair glorieuse est dès cette vie le levain de la résurrection et de l'état céleste; et ce sera toujours par l'union des saints avec lui et par sa demeure en eux qu'ils posséderont la gloire du Père. Sa joie et son immortalité, figurées par la verdeur perpétuelle de l'arbre de vie, préviendront toutes les infirmités auxquelles la créature par elle-même est soumise (1). Je viens et je m'attache à ce fruit de vie que Marie, notre paradis, a porté plus heureusement sans comparaison que l'ancien.

La bienheureuse Vierge est le paradis, dit Richard de Saint-Victor (2). D'elle sort le fleuve divin qui se divise en quatre rivières, parce que du corps de Jésus-Christ, qui est sorti d'elle, a coulé une fontaine de sang, qui ensuite a coulé sacramentellement dans les quatre parties du monde pour laver les péchés et pour répandre la grâce dans les cœurs.

Par le paradis de délices, dit saint Bernard, j'entends le sein de Marie, dans lequel le Seigneur a accumulé tous les dons de la nature et de la grâce, tout ce qui peut ravir le cœur et l'esprit.

Quelle est, dit le Saint-Esprit dans son cantique d'amour, quelle est celle qui monte du désert, nageant dans les délices (3) ?

Vous êtes un jardin fermé, ma sœur, disent les Cantiques, vous êtes mon épouse, vous êtes une source scellée, un jardin d'orangers chargés de leurs fruits et mêlés au nard de Chypre et aux fruits des pommiers. Le nard, le safran, le sucre et le cinnamome, et tous les bois du Liban, et la myrrhe et le sandal, y répandent leurs plus doux parfums. La fontaine de tes jardins est une source d'eau vive qui se précipite du Liban (Cant. 4. 12-13-14-15). Voilà un nouveau paradis, dit Rupert (4), de nouvelles plan-

(1) La mère de Blémur.
(2) Pars 2 in Cant., exposit. De Pietate bonorum, et maxime B. Virg., cap 23.
(3) In Nativit. Domini, serm. 2.
(4) Comment. in Cant., lib. 4.

tations. L'homme n'ayant pas su garder le premier paradis, un autre paradis est préparé, dans lequel nous mangeons le fruit de l'arbre de la vie éternelle, et nous ne mourons pas.

La Vierge est un autre paradis que Dieu préparait pour servir de demeure au second Adam, dit Louis de Grenade (1).

(1) *Méditations. De l'Annonciation de la sainte Vierge.*

VII

MARIE, COMPARÉE A LA TERRE PROMISE, EST LA VÉRITABLE TERRE PROMISE.

Par la terre promise, dit saint Pierre Damien (1), on comprend le corps même de la bienheureuse Mère de Dieu, duquel notre Rédempteur voulut naître, selon ces paroles du prophète royal : La vérité est sortie du sein de la terre : *Veritas de terra orta est*, 84, 12. Et c'est à juste titre que la chair de la bienheureuse Vierge est appelée terre promise, étant annoncée souvent par les prophètes comme devant enfanter le Sauveur du monde; terre précieuse d'où coulèrent le lait et le miel lorsqu'elle mit au monde un Dieu-homme, en conservant intacte sa virginité.

L'auguste Vierge a été très-bien figurée par la terre promise. Ainsi l'ont enseigné saint Augustin (2), saint Bernard (3), Georges de Nicomédie (4), et plusieurs autres. Car, que les justes et les amis de Dieu soient représentés par la bonne terre, c'est chose claire dans l'Ecriture; mais la terre promise regarde spécialement Marie, dit le P. Poiré (5).

Le premier avantage de la terre promise consiste dans la jouissance des influences célestes, que lui assurent son exposition et sa configuration, et surtout dans le soin continuel que daigne en prendre le Créateur. Le grand législateur Moïse fit jadis entendre au peuple de Dieu ce privilége de la terre qui lui était préparée : La terre dans la possesion de laquelle vous allez entrer, lui disait-it, n'est pas comme la terre d'Egypte d'où vous êtes sortis,

(1) Serm. 6 in Nativit. B. Virg. Mariæ.
(2) Serm. 100 de Tempore.
(3) Serm. 3 in *Salve*.
(4) Orat. de Præsent. B. Mariæ.
(5) 8e étoile, chap. 9.

où, après qu'on a jeté la semence, on fait venir l'eau par des canaux pour l'arroser, ainsi que dans les jardins ; mais c'est une terre de montagnes et de plaines qui attend les pluies du ciel, que le Seigneur votre Dieu a toujours visitée; ses yeux sont sur elle depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin (1). Pourrait-on mieux et plus efficacement représenter le découlement perpétuel des bénédictions du ciel sur la glorieuse Mère de Dieu, et l'amiable soin avec lequel elle était gouvernée par la providence plus que paternelle de Dieu? Mais aussi jamais créature ne correspondit si parfaitement à cette divine Providence.

Quant à la fertilité de la terre promise, ce qui en est écrit est chose merveilleuse. Mais, malgré cette fertilité, combien la terre promise est ingrate si on la compare à la sainte Vierge! Comment représenter le nombre, l'excellence, le mérite de ses pensées, de ses paroles, de ses actions toutes divines, dignes fruits d'un riche fonds, d'un sol si heureusement disposé, si doucement arrosé, et si favorablement regardé d'en haut? Comment faire voir la sainte lutte qui s'établissait entre le soin et l'industrie du céleste Laboureur et l'admirable fécondité de cette bienheureuse terre? Elle a très-libéralement rendu à son Maître; elle lui a présenté en son temps et en sa saison la pureté des anges, la foi des patriarches, la longanimité des prophètes, la plénitude des apôtres, la charité des martyrs, la force des confesseurs, la fidélité des époux, la continence des veuves, l'intégrité des vierges. Mais, par-dessus tout cela, elle lui a offert le fruit unique désiré du ciel et longuement attendu de toutes les nations du monde, fruit qui n'a pas son égal dans toutes les régions que visite le soleil.

Ne voyez-vous pas déjà ce raisin choisi qui est porté sur un brancard par les deux explorateurs de la terre sainte, Josué et Caleb? Saint Ambroise (2), saint Augustin (3), saint Jérôme (4), saint Prosper (5), saint Bernard (6) et autres y voient une figure fort expresse du Sauveur du monde, broyé comme le raisin sous le pressoir de la croix, et donné au monde, ainsi que parle saint Gaudence, évêque de Bresse (7), comme le fruit délicieux dont les cœurs des fidèles sont nourris et engraissés tant en cette vie présente qu'en la vie future ; raisin qui nous vient de cette véritable terre promise vers laquelle nous marchons, et qui nous en fait connaître l'incomparable fécondité.

(1) Deuter., c. 1, v. 10, 11, 12.
(2) Serm. 72 de S. Cypriano.
(3) Serm. 200 de Tempore.
(4) Ad Fabiolam.
(5) Parte 2 de Prædic., cap. 9.
(6) Serm. 44 in Cant.
(7) Tract. 16. Exod. 3. Deuter. 8, 32, etc.

N'oublions pas le beau nom que l'Ecriture sainte, en mille endroits, donne à la terre de bénédiction, l'appelant la terre de lait et de miel, *terra lacte et melle manantem*. Une telle expression doit transporter nos pensées vers celle qui dit en l'Ecclésiastique, 24, que son esprit est plein de douceur, et que les biens qu'elle prépare aux siens pour héritage, et qu'elle leur donne ici de temps en temps par avant-goût, surpassent le lait et le miel : *Spiritus meus super mel dulcis, et hereditas mea super mel et favum ;* à qui l'Epoux céleste donne cette louange (Cant. 4, 11), que de ses lèvres découlent le lait et le miel : *Favus distillans labia tua, sponsa, mel et lac sub lingua tua ;* et dont saint Pierre Damien dit (1) qu'elle est la douceur même, que nul ne la savoure mieux que celui qui l'aime, et qu'en elle le très-doux Epoux des âmes est descendu avec toute sa douceur. Chose très-facile à expérimenter, puisque pour l'éprouver il n'est besoin que de l'aimer.

(1) Serm. de Annuntiatione.

VIII

MARIE COMPARÉE A L'ARCHE DE NOÉ.

Nous lisons dans l'Ancien Testament, dit saint Bernard, qu'il y a eu deux arches, l'arche de Noé et l'arche d'alliance. L'arche de Noé figure l'arche de la grâce, c'est-à-dire l'excellence de Marie. Par celle-là, Noé et sa famille échappèrent au déluge ; par celle-ci, on échappe au naufrage du péché. Noé fabrique celle-là pour être sauvé avec sa famille ; Jésus-Christ s'est préparé celle-ci pour racheter le genre humain. Par celle-là huit personnes seulement échappent à la mort ; par celle-ci tous sont appelés à la vie éternelle. Par celle-là un petit nombre est délivré ; par celle-ci est venu le salut de tous. Il fallut cent ans pour construire celle-là ; dans celle-ci se trouve la perfection de toutes les vertus. Celle-là fut faite de bois à l'épreuve de l'eau ; celle-ci fut édifiée dans la consommation des vertus. Celle-là était portée sur les eaux du déluge ; celle-ci n'a jamais connu les naufrages d'aucun vice (1).

Vous, ô Marie, la plus digne de toutes les créatures, dit sainte Brigitte (2), vous étiez dès le commencement devant Dieu avant qu'il vous créât, comme l'arche devant Noé ; car Noé avait présente toute l'arche avant de la construire. Noé savait le temps où il fallait la faire ; Dieu savait

(1) Arcas duas fuisse legimus in veteri testamento ; unam arcam diluvii, aliam testamenti. Arca Noe significavit arcam gratiæ, excellentiam scilicet Mariæ. Sicut enim per illam omnes evaserunt diluvium, sic per istam peccati naufragium. Illam Noe, ut diluvium evaderet, fabricavit ; istam Christus, ut humanum genus redimeret, sibi præparavit. Per illam octo animæ tantum salvantur ; per istam omnes ad æternam vitam vocantur. Per illam paucorum facta est liberatio ; per istam humani generis salvatio. Illa centum annorum fabricata est spatio ; in ista omnium virtutum fuit perfectio. Illa facta est de lignis levigatis ; ista de virtutibus ædificata est consummatis. Illa superferebatur aquis diluvii ; ista non sensit naufragia ullius vitii. (*De B. Maria sermo, Ave Maria.*)

(2) Revelat., lib. 8, cap. 3.

avant le temps ce que serait son arche, c'est-à-dire votre corps sacré. Noé se réjouissait de son arche avant de la fabriquer; et Dieu lui-même, ô heureuse Vierge, se réjouissait pleinement de vous, avant qu'il vous donnât la vie. Noé était content de ce que son arche serait tellement solide, qu'elle résisterait à toutes les fureurs des tempêtes; Dieu était très-satisfait de ce que votre saint corps serait si fortement constitué par la grâce, qu'il résisterait à toute la malice et à tous les efforts de l'enfer. Noé se réjouissait de ce que l'arche serait si bien conditionnée, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, qu'aucune goutte d'eau ne pourrait la pénétrer; Dieu se réjouissait, parce qu'il prévoyait que votre volonté serait si ferme par sa bonté, que le Saint-Esprit vous remplirait tellement de son onction à l'intérieur et à l'extérieur, que jamais les choses terrestres et étrangères ne pourraient vous occuper un seul instant. Noé était joyeux de la grandeur de son arche; Dieu était joyeux de votre immense et ardente charité, par laquelle vous deviez aimer très-parfaitement tous les hommes, et surtout de ce que votre bénigne et suave piété devait tant se dilater, que le Dieu sans limites, dont la grandeur est incompréhensible, daignerait se renfermer et habiter dans vos chastes entrailles. Noé se réjouissait de ce que dans son arche il jouirait pleinement de la lumière; Dieu se réjouissait de ce que votre virginité serait tellement brillante jusqu'à la mort, qu'aucune contagion de péché ne pourrait l'obscurcir. Noé était plein de joie de ce que l'arche contiendrait tout ce qui lui serait nécessaire; Dieu était plein de joie de ce qu'il recevrait de vous toute son humanité, sans aucune imperfection, et Dieu, ô la plus chaste des vierges, se félicitait infiniment plus de vous que Noé de son arche. Noé prévoyait qu'il sortirait de l'arche en pleine santé; Dieu prévoyait qu'il entrerait dans votre sacré corps, que là il prendrait sa chair divine de votre chair et de votre sang très-pur, et qu'il en sortirait miraculeusement. Noé savait qu'il quitterait l'arche pour ne plus y rentrer; mais Dieu savait avant les siècles que, lorsqu'il naîtrait de vous comme homme, il ne vous laisserait pas séparée de la Divinité, ô Vierge, Mère glorieuse, mais que vous resteriez très-riche, remplie de tous les dons du Saint-Esprit; il prévoyait qu'alors même que par sa nativité son corps se séparerait du vôtre, néanmoins vous demeureriez inséparablement et sans fin unie à lui.

L'arche sauva la famille de Noé, et en elle le genre humain; Marie a sauvé les hommes par Jésus-Christ. L'arche de Noé était portée sur les eaux qui couvraient la terre; Marie ne fut jamais souillée par les eaux corrompues de la concupiscence et du péché. Ceux qui entrèrent dans l'arche furent préservés des flots du déluge; ceux qui vont à Marie sont aussi préservés des flots du déluge des passions et du péché. Le monde fut repeuplé par les habitants de l'arche; le paradis est peuplé par les fidèles serviteurs de Marie. (Cornelius a Lapide, *Comment. in Genesi.*)

IX

MARIE COMPARÉE A L'ARCHE D'ALLIANCE, AU PROPITIATOIRE, AU TABERNACLE.

L'arche d'alliance est la figure de la sainte Mère de Dieu, dit saint Bernard; l'une est l'œuvre de Béséléel, l'autre est le chef-d'œuvre de la puissance divine (1). Bézéléel fut aidé par Oliab; la Vierge des vierges a été créée, choisie, préservée, préparée et ornée par le Saint-Esprit et par celui qu'elle a enfanté dans le temps. Béséléel veut dire ombre de Dieu; Oliab, ma protection. Le premier représente le Saint-Esprit, le second le Fils. Béséléel fabriqua l'arche de concert avec son associé; la sainte Trinité sanctifia pour elle la Vierge, consacra ce très-saint temple, s'y prépara une demeure très-pure, et prépara admirablement ce lit sacré d'où sortirait pour se faire connaître l'Epoux le plus beau parmi les enfants des hommes.

Levez-vous, Seigneur, dit le Psalmiste, 131, 8, entrez dans votre repos, vous et l'arche de votre sainteté : *Surge, Domine, in requiem tuam; tu et arca sanctificationis tuæ.* Marie est la véritable arche, toute brillante d'or à l'intérieur et à l'extérieur, l'arche qui a reçu le trésor entier de la sanctification.

L'arche d'alliance était de bois de cèdre incorruptible, pour marquer la pureté de la bienheureuse Vierge Marie, qui fut très-pure d'âme et de corps, et qui, après sa mort, fut préservée de la corruption (2).

Marie, Mère de Dieu, est l'arche d'alliance, dit Pierre de Celles, renfermant en elle-même tout ce qu'il y a de sacré dans le Créateur et dans la créature (3). La Vierge, dit saint Bonaventure, fut l'arche qui contenait

(1) De B. Maria serm., Ave Maria.
(2) Strabo, in cap. 25 Exodi.
(3) Cap. 21, in libello de Panibus.

les mystères des divines Ecritures. C'est pourquoi elle est désignée par l'arche de Moïse, dont il est dit qu'elle renfermait les tables de la loi divine : *Virgo fuit arca continens divinorum eloquiorum arcana. Et ideo per arcam Moysi designatur, de qua dicitur, quod continebat tabulas legis divinæ* (1).

L'arche d'alliance, dit le P. Poiré (2), a été une figure de la Mère de Dieu, tant à cause que les docteurs de l'Eglise en font mention, qu'à cause des grands mystères qu'elle contient et des excellents traits qui se rapportent à l'une et à l'autre. Car l'arche ancienne était gardée au lieu le plus retiré du temple, qui s'appelait le Saint des saints ; et au même endroit la sainte Vierge, véritable arche figurée, passa plusieurs années. Toute la sainte Trinité a élaboré ce temple, elle a apprêté ce logis. L'arche du Vieux Testament était faite d'un bois incorruptible, pour montrer que, lors même que la Vierge fût sortie d'une tige souillée par le péché, elle avait néanmoins été choisie et préparée par le Saint-Esprit, à raison de l'office pour lequel elle était élue de Dieu.

L'arche était revêtue d'or fin au-dedans et au-dehors, et la Vierge est enrichie du trésor de toute sainteté. L'une, dit saint Ildefonse (3), avait en elle ou près d'elle tous les plus secrets mystères de l'ancienne loi, et l'autre eut tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu, toutes les merveilles de la nouvelle loi. Elle a porté dans son sein la loi de Dieu et le Dieu de la loi; elle a eu longtemps près d'elle le Roi de gloire, la joie et la consolation des saints, je veux dire son bien-aimé Fils. Elle a porté au milieu de son cœur la loi de Dieu, et a eu près d'elle le vrai pain des anges qu'elle a donné au monde et la fleur des enfants des hommes. Voulez-vous l'envisager autrement? Je dirai que ces trois choses ont été les symboles de trois rares qualités qu'elle a singulièrement possédées : la sagesse, figurée par les tables de la loi; la droiture, par la verge d'Aaron, et la miséricorde, par la manne. L'arche était couverte et comme protégée par les ailes des chérubins, et la Vierge toujours assistée et accompagnée des esprits bienheureux. Celle-là était environnée d'une couronne, et celle-ci est ennoblie de mille victoires qu'elle a remportées sur les vices et sur les ennemis de Dieu; de plus, elle a autour d'elle ses bien-aimés enfants qu'elle chérit comme la couronne de sa gloire, pour parler avec le prophète Isaïe, 62. Celle-là portait le nom de gloire de Dieu, et celle-ci en a les effets. Celle-là avait à ses quatre coins des anneaux d'or par où l'on passait les brancards qui servaient à la transporter d'un lieu à un autre, et celle-ci était, dans toutes ses facultés, remplie et pénétrée des dons du Saint-Esprit, qui lui donnait l'impulsion et réglait tous ses mou-

(1) Expositio in 2 cap. Lucæ.
(2) 2e étoile, chap. 3, titre 3.
(3) Lib. de Partu Virginis.

vements. Lorsque l'arche était élevée et posée sur les épaules des lévites, les prêtres entonnaient le cantique que Moïse avait composé (Nombr. 10) : Levez-vous, Seigneur, dissipez vos ennemis et mettez en fuite tous ceux qui vous haïssent; et à mesure qu'elle était remise en sa place, ils disaient : Retournez, Seigneur, à votre armée nombreuse d'Israël. De même, dit saint Bernardin de Sienne (1), par l'exaltation de la Mère de Dieu, les forces de nos ennemis sont affaiblies, et avec elle vient toujours à nous la miséricorde de Dieu. Aussitôt que l'arche paraît, le Jourdain recule, les murailles de Jéricho sont renversées, l'idole de Dagon est abattue, et ceux qui la traitent sans respect sont châtiés. Ainsi, à la seule vue de la sainte Vierge, la résistance des cœurs obstinés est détruite, le torrent impétueux de la concupiscence et des passions s'arrête, le démon est vaincu, et tous ceux qui l'insultent tombent dans les mains de la justice vengeresse de Dieu. L'arche fut enfermée par le prophète Jérémie sur la montagne de Nébo, de peur qu'elle ne fût profanée par les mécréants, et depuis ce temps-là elle n'a été vue d'aucun homme mortel; mais elle est réservée au même endroit pour être produite aux derniers jours et pour renouer l'alliance entre Dieu et ce peuple désolé. Et la Vierge, par le dessein que Dieu inspira aux saints apôtres, fut enclose dans la pierre de Gethsémani, d'où elle a été tirée par les anges pour être placée sur le trône de gloire, où elle fait incessamment l'office d'avocate, réconciliant à Dieu les pécheurs égarés.

Ecoutez maintenant la comparaison que fait saint Ambroise (2) : L'arche, dit-il, contenait les tables de la loi; Marie a reçu dans son sein l'héritier du Testament. L'arche portait la loi, Marie l'Evangile. Dans l'arche se faisait entendre la voix de Dieu; Marie nous a donné le Verbe de Dieu. L'arche brillait d'un or très-pur; Marie brillait intérieurement et extérieurement de toute la splendeur de la virginité. L'arche était décorée d'un or tiré des entrailles de la terre, Marie l'est d'un or céleste. C'est donc à juste titre que l'Eglise invoque Marie sous le titre d'arche d'alliance, *fœderis arca.*

Quand vous verrez l'arche d'alliance du Seigneur votre Dieu, dit Josué au peuple, levez-vous et suivez-la : *Quando videritis arcam fœderis Domini Dei vestri, consurgite et sequimini* (3). A la vue de Marie, nous devons nous lever, l'honorer, lui témoigner notre respect et marcher sur ses traces.

A la vue de l'arche, la mer s'enfuit, le Jourdain recula : *Mare vidit et fugit, Jordanis conversus est retrorsum* (Psal. 113, 3); à la vue de Marie, l'enfer recule. L'arche rendait le peuple de Dieu vainqueur; Marie nous

(1) Tom. 3, serm. 2, art. 1, cap. 2.
(2) Homil. 13.
(3) Josue, 3, 3.

assure la victoire sur le démon, sur le monde et sur nous-mêmes. Oza toucha imprudemment l'arche et fut frappé de mort; quiconque attaque Marie vit et meurt misérablement. Placée dans la maison d'Obédédom, l'arche l'enrichit; celui qui accueille Marie est comblé de grâces et de faveurs. L'arche était placée dans le Saint des saints; Marie ne veut et ne peut habiter que dans les cœurs purs.

Il ne faut pas oublier le propitiatoire, puisque c'est la principale partie de cette figure, et que ce n'est pas sans motif que saint Méthodius (1), saint André de Crète (2), saint Ephrem (3) et plusieurs autres appellent la Vierge le propitiatoire de toute la terre. Le propitiatoire était une lame d'or fin qui couvrait l'arche d'alliance; et l'âme de la très-sainte Vierge n'était qu'amour et charité. Le propitiatoire était le siége de Dieu et le lieu où il reposait; et la sainte Vierge, en mille endroits des écrits des saints Pères, est appelée le trône de la Divinité. Du propitiatoire Dieu rendait ses oracles et faisait entendre ses volontés aux hommes; et par le moyen de la Vierge nous avons appris les pensées de paix qui sont dans son cœur et les biens qu'il veut répandre sur nous. Les chérubins étaient à genoux sur le propitiatoire, tenant les yeux arrêtés sur le milieu de l'arche, et adorant avec tremblement la majesté de celui qui y habitait; et tout le ciel était sans cesse autour de la glorieuse Vierge, la regardant comme la demeure choisie de la divine Majesté. Le propitiatoire était l'asile commun du peuple élu et le lieu où il accourait de toutes parts pour apaiser la colère de Dieu; et la sainte Vierge est le refuge où toute la postérité d'Adam se retire pour obtenir le pardon de ses fautes et pour rentrer en grâce avec le Créateur.

Le tabernacle d'Israël avait un avantage indicible sur tous les autres; car c'était la tente et la demeure de Dieu, le lieu où il reposait, où il était servi et adoré, où il faisait entendre ses volontés, où tout ce qui se traitait était saint, auguste et digne de Dieu. C'est pourquoi tout y était béni et consacré de l'onction sainte et mystérieuse, suivant l'ordre donné à Moïse; ce qui faisait dire au Roi-Prophète que Dieu avait sanctifié son tabernacle : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus* (Psal. 45, 5). Que dirai-je ici de la Mère de Dieu, sinon ce qu'en dit saint André de Crète (4), qu'à très-juste raison nous l'appelons bénie, puisqu'elle l'a été visiblement pour être le digne tabernacle de Dieu? ou ce qu'enseigne saint Jean Damascène (5), que, lorsqu'on parle d'elle, il faut oublier l'ancien tabernacle, vu qu'elle a été la demeure et le palais, non seulement

(1) Orat. in Hypapante.
(2) Orat. 1 de Dormit. B. Virginis.
(3) Orat. de Laudibus Mariæ.
(4) Serm. de Annuntiat.
(5) Orat. 1 de Nativit. B. Virginis.

de la puissance et des œuvres de Dieu, mais de l'essence et de la propre personne de son Fils?

Le tabernacle de Silo et de Sion était l'unique assurance du peuple hébreu, le recours et l'asile commun d'Israël, et le grand sceau de l'alliance que Dieu avait faite avec les Juifs. C'était cette divine tente qui affermissait toutes les autres lorsqu'elle se trouvait au milieu d'elles, qui remplissait de courage les bataillons de Juda, qui donnait l'épouvante aux ennemis, qui les mettait en déroute, et qui donnait à un seul homme la valeur de cent autres. C'est pourquoi le prophète David, dont le cœur était tout entier à ce tabernacle, le nomme si souvent la tour, le rempart et la défense d'Israël (Psal. 77, 69). Vierge admirable, arche et pavillon d'Israël, qui pourrait expliquer ce que vous êtes pour le peuple chrétien? qui peut dire la confiance qu'il a en vous en toutes ses nécessités? Jamais, non, jamais le cœur humain ne comprendra les heureux effets qu'il éprouve de votre protection. Vous êtes le refuge des affligés, la force de ceux qui chancellent, le courage des faibles, le soutien du monde, le nœud de l'alliance que Dieu a contractée avec nous. Sans vous il n'y aurait ni espoir de grâce, ni paix, ni sainteté assurée. Je ne m'étonne plus que David ait publié partout que Dieu aime les portes du tabernacle de Sion plus que toutes les tentes de Jacob, puisque votre seule bonté lui fait plus d'honneur et attire plus de cœurs et d'affections à son service que tout le reste des saints ensemble (1).

(1) Le P. Poiré, 8e étoile, chap. 9.

X

MARIE COMPARÉE A L'ARC-EN-CIEL.

Dans les *Révélations de sainte Brigitte*, Marie parle ainsi : J'ai connu très-clairement la foi catholique que mon Fils, par ses prédications, a enseignée à tous ceux qui veulent aller au ciel. Je domine le monde par mes continuelles prières ; comme l'arc-en-ciel sur les nuées, qui s'incline vers la terre et qui la touche par ses deux bouts, je suis moi-même le céleste arc-en-ciel. Je m'incline vers les habitants de la terre, touchant les bons et les méchants par ma prière ; car je m'abaisse jusqu'aux bons, afin qu'ils soient les fidèles et persévérants observateurs de tout ce que la sainte Eglise prescrit ; je descends jusqu'aux méchants, afin qu'ils sortent de leur mauvaise voie et qu'ils ne deviennent pas encore pires (1).

Sortez, belles âmes, dit le P. Poiré, et montez en esprit jusqu'au ciel, ou du moins jusqu'à la région de l'air. Vous y verrez le bel arc-en ciel qui réjouira votre vue, et tout ensemble vous y remarquerez une parfaite image de la Reine de la paix, qui est la glorieuse Vierge. Car, si l'arc-en-ciel est le merveilleux effet du soleil, la Mère de Dieu est aussi Fille du Soleil de justice et de la grâce, qui est l'unique merveille du monde. Si l'arc-en-ciel brille d'un grand nombre de belles couleurs, Marie éclate en toutes sortes de vertus. Vous y verrez le blanc de la virginité, le pourpre de la charité, le bleu de la dévotion, l'orangé de la compassion, le vert de l'espérance, en un mot, toutes les vertus dont elle est diversement ornée, comme parle le Roi-Prophète (Psal. 44). Si l'arc-en-ciel est entre le ciel et la terre, qu'il embrasse comme à deux mains, Marie est entre Dieu et les hommes comme un lien de réconciliation. Si l'arc-

(1) Lib. 3, cap. 9.

en-ciel est un signe infaillible de la paix que Dieu a faite avec les hommes, et une assurance que nous avons de ne plus être submergés des eaux de la colère et de l'indignation de Dieu, Marie est un augure très-certain de notre rédemption, que toutes les puissances de l'enfer ne sauraient empêcher, car elle y a contribué. Plût à Dieu que j'eusse le moyen de me faire entendre à tous ceux qui ont intérêt à cette paix, et leur porter aux oreilles et au cœur la douce parole de l'Ecclésiastique : Considérez l'arc-en-ciel, et bénissez celui qui l'a fait; qu'il est beau dans son éclat! Il forme dans le ciel un cercle de gloire; les mains de Dieu l'ont étendu, 43, 12-13. Contemplez à loisir cette merveille du ciel, l'éclat et la variété de ses couleurs, le rapport qu'il a avec son père le soleil ; regardez attentivement toutes les perfections de Marie, et surtout sachez que si le monde jouit de quelque sérénité, et s'il lui reste quelque espérance de salut, il la doit, après Dieu, à cet unique signal de paix et d'amitié (1).

L'arc-en-ciel que saint Jean vit autour du trône de l'Eternel (Apoc. 6, 2), dit saint Liguori, signifiait Marie toujours présente au tribunal divin pour mitiger les sentences prononcées contre les pécheurs ; et c'est elle que Dieu avait en vue quand il dit à Noé (2) : Je placerai mon arc dans la nue, comme signe d'alliance entre moi et la terre. Et lorsque je couvrirai le ciel de nuées, mon arc paraîtra dans la nue, et je me souviendrai de mon alliance avec vous et avec toute créature vivante, et il n'y aura plus désormais de déluge pour détruire toute chair. Et l'arc sera dans la nue, et je le verrai, et je me souviendrai de l'alliance perpétuelle qui est établie entre Dieu et toutes les créatures vivantes sur la terre. De même donc qu'à la vue de l'arc dans les nuées, le Seigneur se rappelle la paix qu'il a promise à la terre, ainsi, par les prières de la bienheureuse Vierge, il pardonne aux pécheurs leurs offenses et fait la paix avec eux (3).

Marie, dit saint Bernardin de Sienne (4), est l'arc-en-ciel continuel placé dans les nuées du ciel pour arrêter la mort ; car elle nous a donné celui qui est notre paix, lui qui des deux en a fait un seul (Eph. 2, 14).

Dieu, dit saint Bonaventure, promit de montrer l'arc-en-ciel dans les nuées, en signe d'alliance et de paix parfaite. L'abattement et la crainte fuient à la vue de ce signe ; l'espérance et la joie s'emparent des misérables pécheurs ; en voyant l'arc, ils pleurent leurs crimes, et la promesse de Dieu les console. La couleur bleue de l'arc indique la virginité, la couleur rouge la charité ; la couleur de l'eau, ô Marie, est la figure de votre pureté et de votre humilité. O arc céleste, vous nous illuminez,

(1) 5e étoile, chap. 6.
(2) Genes. 9, 13-14-15-16.
(3) Paraphrases du *Salve Regina*, chap. 3, § 2.
(4) Serm. 1, cap. 3.

votre splendeur donne l'exemple des mœurs à tous les pécheurs. Vous abattez les hérésies, vous brisez les hérétiques lorsque vous réunissez deux natures en Jésus-Christ. O arc inexpugnable, arc puissant, arc fort, arc doux, aimable, arc qui vous tenez à la porte du ciel, après l'inévitable mort présente, ô Vierge vénérable, faites-nous participer à votre bonheur !

Pactum suum antiquitus
Deus promisit patribus,
Arcum suum divinitus
Ostendendum in nubibus;
Qui fœderis ut omnibus
Signum promissum cœlitus,
A Deo pax hominibus
Datur in eo penitus.

Est in arcu cæruleus
Color, qui virginitatis
Typum gerit; et rubeus
Etiam, qui caritatis
Formam notat : puritatis
Tuæ demonstrat aqueus
Notam et humilitatis,
Quam elegit in te Deus.

Labor et timor fugiunt,
Axu monstrato fœderis,
Spes et gaudium veniunt
Peccatoribus miseris,
Qui de reatu sceleris
Flentes arcum conspiciunt,
Per promissum de superis
Se consolatos sentiunt.

Nubibus cœli cerneris,
Arcus, qui nos illuminas,
Refulgens morum miseris
Exempla cunctis seminas.
Hæreses omnes terminas,
Et hæreticos conteris,
In Christo quando geminas
Naturas simul congeris.

Arcus insuperabilis,
Arcus potens, arcus fortis,
Arcus dulcis, amabilis,
Arcus patens cœli portis,
Post præsentis metam mortis
Nobis inevitabilis,
Fac consortes tuæ sortis
Nos, Virgo venerabilis (1).

(1) Laus B. Virg. Mariæ.

XI

MARIE COMPARÉE A LA COLONNE QUI PORTAIT LE SERPENT D'AIRAIN.

Le peuple juif dans le désert ayant murmuré contre Dieu et contre Moïse, le Seigneur envoya contre ce peuple des serpents de feu. Alors le peuple vint à Moïse et dit : Nous avons péché, parce que nous avons parlé contre le Seigneur et contre vous ; priez qu'il éloigne de nous les serpents. Et Moïse pria pour le peuple ; et le Seigneur lui dit : Fais un serpent d'airain, et expose-le comme un signe ; quiconque sera blessé et le regardera aura la vie. Moïse fit donc un serpent d'airain et l'exposa comme un signe ; et quand ceux qui étaient blessés le regardaient, ils étaient guéris (1). Ce serpent d'airain figurait Jésus-Christ élevé en croix, et la colonne qui portait ce serpent représentait l'auguste Vierge portant le Sauveur du monde dans ses chastes entrailles. Ces serpents de feu étaient la figure des démons vaincus par Jésus et Marie.

Ecoutez saint Bonaventure : Une colonne porta le serpent d'airain élevé dans le désert, afin que le venin de la morsure des serpents fût guéri par la vue du serpent d'airain, et cela par le secours merveilleux de Dieu. En effet, par une vertu mystérieuse, cette blessure de vipère ne nuisait plus. Vous, ô Vierge, la plus simple des colombes, tutrice des humbles, le salut le plus sûr des hommes ; vous avez apporté la joie au monde par l'enfantement du Fils de Dieu, qui est le plus puissant remède contre le venin pour les pécheurs, remède plus prompt que le signe du serpent d'airain.

Una serpentem portica
Deserto tulit æneum,
Ut si intus vis toxica
Quemquam læserat Hebræum,
Sanaretur videns eum,
Ope Dei mirifica.
Propellente vipereum
Vulnus virtute mystica.

Columba tu simplicior
Omni, tutrix humilium,
Salus hominum tutior.
Mundo tulisti gaudium,
Enixa Dei Filium,
Omni veneno fortior
Medicina peccantium,
Signo serpentis promptior (2)

(1) Nombres, 21, 5-6-7-8-9.
(2) Opusculum : Laus B. Virginis Mariæ.

XII

MARIE COMPARÉE A L'AURORE.

O brillant flambeau, s'écrie saint Bernard (1), quelle joie universelle vous avez apportée au monde, lorsqu'environnée de la splendeur de Dieu, vous avez fait paraître à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort cette grande lumière si désirée, Jésus-Christ! Le chantre du divin épithalame vous a vue de loin, lorsque, plein d'admiration, il a dit : Quelle est celle qui s'avance comme une brillante aurore (Cant. 6)? Vous vous êtes montrée sur la terre, ô Marie, comme une très-radieuse aurore, lorsque vous avez précédé, véritable étoile du matin et pleine de sainteté, la splendeur du vrai Soleil, afin que le jour du salut, le jour du pardon, le jour qu'a fait le Seigneur, commençât par votre céleste clarté. Heureuse aurore messagère de l'heureux jour! Un tel jour méritait une telle aurore. Et vous avez parfaitement fait la fonction d'aurore; car le Soleil de justice lui-même, devant sortir de vous, prévenant sa venue par une spéciale lumière du matin, a fait abondamment passer en vous les rayons de sa splendeur, avec lesquels vous avez mis en fuite les puissances des ténèbres qu'Eve avait fait venir, et ainsi vous avez procuré au monde le Soleil désiré de toutes les nations.

Le premier homme, dit saint Pierre Damien, fut créé dans la lumière du midi; il fut fait à l'image et ressemblance de son Créateur. Mais

(1) O lampas luculentissima, quantos lætificasti, quando splendore Dei illustrata, desideratum illud lumen sedentibus in tenebris et umbra mortis protulisti. Te nimirum ille divini epithalamii præcentor a longe intuitus est, cum in admirationis voce ita prorupit : Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens? Sicut aurora valde rutilans in mundo progressa es, o Maria, quando veri Solis splendorem, tanto sanctitatis jubare præcucurristi, ut vere diem salutis, diem propitiationis, diem quem fecit Dominus, et a tua claritate initiari dignum fuerit. Felix aurora felicis diei nuncia extitisti; talis dies, talem auroram dici decuit. Et recte quidem auroræ implesti officium. Ipse enim Sol justitiæ de te processurus, ortum suum quadam matutina irradiatione præveniens, in te lucis suæ radios copiose transfudit, quibus potestates tenebrarum quas Eva induxerat, in fugam convertisti : atque ita desideratum cunctis gentibus Solem mundo invexisti. (*Ad beatam Virginem sermo*, tom. 5.)

l'homme, ayant rejeté la dignité d'un si grand privilége, trompé par la fausse promesse de l'esprit apostat, s'attacha à son séducteur, et il se condamna, lui et sa postérité, à l'éternelle mort. Dès cette heure fatale, la terre se couvre de ténèbres jusqu'à la venue de la Vierge, et il ne se trouva personne qui sortît des ténèbres ou qui les dissipât ; mais elles croissaient à mesure que le monde se multipliait. Un abîme où étaient réunies les plus horribles noirceurs ensevelit le genre humain dans une effroyable nuit. C'est là cette nuit sauvage dont il est écrit (Psal. 103, 20) : Vous amenez les ténèbres, et voilà la nuit ; alors les bêtes des forêts se glissent dans l'ombre. Les cruels et indomptables esprits infernaux, brisant leurs barrières, ont écrasé de toutes leurs forces le genre humain. Mais la Vierge étant née, l'aurore se leva, parce que Marie, vrai précurseur de la lumière par sa nativité, rendit serein et resplendissant le matin d'un nouveau jour. Elle est l'aurore que suit, ou plutôt de laquelle naît le Soleil de justice, et sa clarté ne le cède qu'au grand jour de ce Soleil divin. Marie est cette aurore que Job ne vit point, malgré ses grandes lumières. Le jour vous appartient, Seigneur, dit le Psalmiste, le jour dans lequel Adam fut formé ; la nuit est à vous, cette nuit dans laquelle Adam a été privé du jour ; vous avez créé l'aurore, c'est-à-dire la Vierge Marie, 73, 17, et le Soleil, le Soleil de justice, qui est sorti du lit virginal. Car, comme l'aurore est la fin de la nuit et annonce le commencement du jour, ainsi la Vierge chasse l'éternelle nuit ; et de sa lumière, de la terre de sa virginité, elle donne à la terre le grand jour, la lumière divine. Marie est l'aurore, parce qu'elle fait cesser la nuit et qu'elle commence le vrai jour. Elle est l'aurore qui s'élève, parce qu'elle s'est placée au-dessus de l'homme tombé (1).

O Marie, Mère et Vierge des vierges, s'écrie sainte Brigitte dans ses *Révélations*, vous pouvez à juste titre être appelée l'aurore que le vrai Soleil, Jésus-Christ, a illuminée. C'est avec raison qu'on vous nomme aurore, à cause de votre humilité, de la lumière de votre foi et de votre vœu spécial de chasteté. Vous êtes la messagère et la Mère du Soleil véritable ; vous êtes la joie des justes, l'expulsion des démons ; vous êtes la consolation des pécheurs (2).

Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante (Cant. 6, 9) ?

La bienheureuse Vierge Marie a été l'aurore, dit Hugues de Saint-Victor, parce qu'elle a terminé le temps précédent, qui ne fut qu'une longue nuit, et qu'elle a prévenu la vraie lumière de la grâce et le Soleil de justice qui est né d'elle ; car tout le temps, entre Adam et sa naissance, n'a été qu'une affreuse nuit, nuit longue, ténébreuse, froide, stérile, languissante, assoupie, silencieuse, muette : *Nox longa, obscura, frigida,*

(1) Serm. 40 in Assumptione.
(2) Lib. 4, cap. 11.

otiosa, torpida, somniculosa, tacita, muta fuit. Car elle est restée longtemps privée de la vraie lumière; elle a été obscure par les ténèbres de l'infidélité; froide, manquant de charité; languissante, ne produisant aucune bonne œuvre; assoupie dans l'oubli du bonheur éternel; sans parole pour s'avouer coupable; muette en louanges de Dieu. Excepté quelques personnes qui, dans ce temps qui a précédé, élevaient la voix pour reprendre le peuple juif et pour annoncer les mystères du Sauveur futur et de l'Eglise, le monde entier était à peu près silencieux et endormi, comme il est écrit au livre de la Sagesse, 18, 14 : Lorsque tout reposait dans le silence, et que la nuit était au milieu de sa course, votre parole toute puissante, Seigneur, vint du ciel, le séjour de votre gloire : *Cum enim silentium contineret omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens sermo tuus de cœlo a regalibus sedibus prosilivit.* Il y avait cependant quelques astres qui par leurs rayons éclairaient ce temps; les saints patriarches et les prophètes instruisaient ce peuple par leurs vertus et leurs prédictions. Les rayons de ces astres, à l'apparition de Marie, véritable aurore, disparurent en quelque sorte; car, comparés à la bienheureuse Vierge, les saints qui l'avaient précédée avaient peu de clarté. En effet, que fut l'innocence d'Abel, la justice de Noé, la foi d'Abraham, la longanimité d'Isaac, la patience de Jacob, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, la puissance de Josué, la charité de Samuel, l'humilité de David, le zèle d'Elie, l'abstinence de Daniel, l'admirable sainteté du bienheureux Jean-Baptiste, et les vertus des autres saints, en comparaison de la bienheureuse Vierge? Donc l'auguste Vierge Marie a été vraiment l'aurore très-brillante, qui par sa magnifique lumière a surpassé comme à l'infini la lumière des anciens justes. Il est certain que toutes les louanges renfermées dans les Ecritures conviennent à Marie.

Après que la bienheureuse Vierge fut venue au monde comme la plus resplendissante aurore, aussitôt sortit d'elle, comme le dit Isaïe, le Soleil de justice, Jésus-Christ notre Dieu, qui, chassant les ténèbres, éclaira le monde entier, tellement que le peuple qui marchait dans les ténèbres vit une grande lumière; le jour se leva sur ceux qui habitaient la région des ombres de la mort : *Populus, qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam; habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis* (Is. 9, 2). Car Jésus-Christ illumina le monde par sa nativité, sa prédication, ses miracles, sa passion, sa résurrection, son apparition, son ascension; par l'envoi du Saint-Esprit, par ses apôtres qui se partagent le monde, par leur prédication, et par la distribution de la céleste grâce dans la sainte Eglise.

Le Seigneur est avec vous, ô Marie (1), dit saint Bonaventure. Il est avec

(1) Serm. 55 in festo B. Mariæ.

vous comme le soleil avec l'aurore qui le précède. Le Seigneur est avec vous. Il est certainement avec vous, comme le soleil avec l'aurore qui procède du soleil, qui prévient le soleil, et qui commence le jour par la lumière du soleil. En effet, Marie, aurore du monde, sortant du Soleil éternel par qui elle est singulièrement préparée, et prévenant le lever de ce divin Soleil, admirablement éclairée de ses rayons, commence heureusement pour le monde le jour de la grâce infinie de ce grand Soleil. Marie est cette aurore dont il est dit (Cant. 6) : Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante? Marie est justement comparée à l'aurore, soit pour elle, soit pour nous; pour elle spécialement, pour nous généralement.

Remarquez, premièrement, que Marie est une heureuse aurore, à cause de l'absence de la nuit du péché dans sa conception. Job, maudissant la nuit dans laquelle il a été dit : Un homme a été conçu, s'exprime ainsi : Que la lumière des étoiles ne l'éclaire jamais; qu'elle attende le jour et ne le voie point, ni le lever de l'aurore, cap. 3. Qu'est-ce qui est désigné ici par les étoiles, par la lumière, par l'aurore? Je dis que les étoiles indiquent les âmes des saints, le jour le Saint des saints, l'aurore la Reine des saints; car tous les saints sont des étoiles, tous ceux qui n'abandonnent pas l'ordre de la morale et de la discipline, ni les voies de la ferveur et de la sainteté, et combattent ainsi victorieusement le démon. C'est pourquoi, dans le livre des Juges, 5, 20, les étoiles, demeurant dans leur ordre et dans leur course, combattirent contre Sisara : *Stellæ manentes in ordine et cursu suo, adversus Sisaram pugnaverunt.* Sisara veut dire *enlever ce qui recule*, et marque le démon qui enlève des mains de Dieu quiconque regarde en arrière.

Par la lumière est figuré Jésus-Christ, le Saint des saints, comme il le dit lui-même en saint Jean, 8 : Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie : *Ego sum lux mundi : qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ.* Suivons cette lumière, de crainte que, marchant dans les ténèbres, nous ne tombions dans la fange du péché et dans les abîmes de l'enfer. Mais suivons-la d'un pas ferme et non pas en boitant, comme Elie en fait le reproche au 3e livre des Rois, 18, 21 : Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés? dit-il. Si le Seigneur est Dieu, suivez-le; et si Baal est Dieu, ne suivez que lui : *Usquequo claudicatis in duas partes? Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum.*

Remarquez, secondement, que Marie est une heureuse aurore, à cause de son heureux avancement dans la lumière de la grâce, selon ces paroles des Cantiques, 6 : Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante? Car, comme la lumière de l'aurore s'avance augmentant en clarté, ainsi Marie s'avançait croissant en lumière spirituelle et en perfec-

tions par la pratique de toutes les vertus. Elle s'avançait aussi par l'éclat plus grand que répandaient en elle certaines vertus spéciales. Ce qui faisait dire à saint Bernard (1) : Marie excellait dans la charité en cherchant la grâce ; la virginité resplendissait en son corps, et l'humilité était pleine dans son obéissance. C'est pourquoi, dans la clarté de ces vertus, Marie fut comme l'aurore qui s'avance dans sa radieuse virginité, belle comme la lune dans le doux état de son humilité, resplendissante comme le soleil dans la perfection de la charité. Heureux celui qui marchera éclairé de ces trois vertus de Marie, par lesquelles elle a conçu Dieu et le Maître de toutes les vertus, selon ces paroles du même saint Bernard (2) : Déjà pleine de grâces, Marie a trouvé cette grâce que, par sa fervente charité, sa virginité sans tache, sa profonde humilité, elle conçût sans l'homme, elle enfantât sans douleur : *Hanc invenit gratiam plena jam gratia, ut charitate fervida, virginitate integra, humilitate devota, fieret sine virili commixtione gravida, sine muliebri dolore puerpera.*

Remarquez, en troisième lieu, que Marie est une aurore à cause de l'heureuse venue du Soleil de justice. Car le Soleil de justice, Jésus-Christ notre Dieu, par la médiation de Marie qui le précède, a paru et s'est levé sur le monde sans ombre ni nuage de péché, selon ces paroles du second livre des Rois : Il paraîtra comme la lumière de l'aurore lorsque le soleil se lève sans nuage, comme la nuée qui répand la pluie et fait germer l'herbe de la terre : *Sicut lux auroræ, oriente sole, mane absque nubibus rutilat, et sicut pluviis germinat herba de terra*, 23, 4.

La lumière de cette aurore est la sainteté de Marie, que le Soleil de justice, qui devait sortir d'elle, a daigné illuminer. Saint Bernard, dans sa prière du matin et sa louange de la bienheureuse Vierge Marie, parle admirablement sur ce sujet : Vous avez, dit-il, ô Marie, parfaitement rempli l'office d'aurore ; car le Soleil de justice devant sortir de vous, prévenant sa venue par une irradiation du matin, vous a environnée et pénétrée sans mesure des divins rayons de sa lumière infinie. La clarté de cette aurore brillait merveilleusement, le grand Soleil se levant sans nuages, c'est-à-dire Jésus-Christ naissant sans les obscurités du péché originel. Ici, il est dit que le soleil se lève sans nuages ; dans l'Exode, 3, il est dit que le buisson était couvert de flammes sans être consumé, et il est dit, au chapitre 2 de Daniel, qu'une pierre fut détachée d'une montagne sans la main de l'homme. Que signifient ce soleil, cette flamme, cette pierre, sinon Jésus-Christ ? Car il est le soleil qui éclaire l'entendement, le feu qui enflamme le cœur, la pierre qui nous affermit. Je dis que Jésus-Christ est le soleil qui éclaire l'esprit, selon ces paroles de Malachie, 4 : Le Soleil de justice se lèvera pour vous

(1) Serm. in Nativit. B. Mariæ de Aquæductu.
(2) Eodem loco ac supra.

qui craignez mon nom : *Orietur vobis timentibus nomen meum, Sol justitiæ.* Voyez donc si vous craignez le Seigneur, car il est écrit dans l'Ecclésiaste : Celui qui craint le Seigneur ne néglige rien pour lui plaire : *Qui timet Deum, nihil negligit*, 7. Jésus-Christ est aussi un feu qui embrase le cœur, comme le dit l'Apôtre aux Hébreux : Notre Dieu est un feu qui consume : *Deus noster ignis consumens est*, 12, 29. Ce feu ne fut pas seulement dans le buisson du sein virginal, mais il est aussi dans le buisson d'un cœur pieux. Car ils sentaient ce feu, ceux qui, en saint Luc, 24, disaient : Notre cœur n'était-il pas brûlant au-dedans de nous lorsqu'il nous parlait dans le chemin ? *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via?* Jésus-Christ est aussi la pierre solide qui nous affermit, si nous nous tenons appuyés sur elle. C'est ce que dit saint Matthieu, 7 : La pluie est tombée, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'a point été ébranlée, car elle était fondée sur la pierre : *Descendit pluvia, venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et non cecidit; fundata enim erat supra petram.* Ni la pluie de la parole perverse, ni les fleuves de la mondaine concupiscence, ni les vents de la violence humaine ne peuvent nuire à la maison de l'âme, fondée sur la pierre sacrée.

Quel est donc ce soleil qui se lève sans nuages, ce buisson qui brûle sans se consumer, cette pierre détachée sans la main de l'homme, sinon Jésus-Christ, qui est le soleil de la vérité, le feu de la charité, la pierre solide et éternelle ? Il est conçu, il naît sans le nuage du péché originel, sans les flammes de la concupiscence charnelle ; car, dans la conception de Jésus-Christ, vous ne trouverez aucune tache de la faute originelle dans l'Enfant, aucune concupiscence dans la Mère, et là il n'y a point de père. Mais que la Vierge ait conçu d'une manière si miraculeuse, c'est un prodige précédé par un grand nombre d'autres qui l'annonçaient. Saint Augustin l'atteste (1) : Celui, dit-il, qui a écrit sa loi sur des pierres, sans se servir de fer, a rendu féconde Marie par le Saint-Esprit ; et celui qui fournit le pain dans le désert sans charrue a su rendre mère sans corruption l'auguste Vierge ; et celui qui fit germer sans humidité la verge d'Aaron a fait que la fille de David engendrât sans avoir jamais connu d'homme : *Qui scripsit lapides tabulas sine ferro, ipse gravidavit Mariam Spiritu sancto. Et qui produxit panem in eremo sine aratione, ipse imprægnavit Virginem sine corruptione. Et qui fecit virgam sine pluvia germinare, ipse fecit filiam David sine semine generare.*

Remarquez, en quatrième lieu, que Marie est une heureuse aurore, à cause de la place éminente qu'elle occupe dans la gloire. Et c'est pourquoi il est très-bien dit dans Job, 38 : Est-ce vous qui montrez à l'aurore le lieu où elle se lève ? *Numquid ostendisti auroræ locum suum ?* Marie

(1) Serm. 18 de Tempore.

est placée si haut dans le ciel, qu'elle occupe la région la plus rapprochée du Soleil éternel. Mais le lieu assigné à l'aurore, selon la parole de Job, nous pouvons le trouver et le voir sur trois points. Le premier est celui dans lequel elle reçut spirituellement le Seigneur; le second est celui où elle le reçut corporellement; le troisième est celui où le Seigneur l'a reçue pour l'éternité. Voilà le triple lieu de l'aurore spirituelle. Le premier lieu, dans lequel Marie reçut spirituellement le Seigneur, fut son âme pacifique et tranquille, selon ces paroles du Psalmiste, 75 : Il a placé son séjour dans la maison de paix et sa demeure dans Sion : *Factus est in pace locus ejus, et habitatio ejus in Sion.* Quiconque veut recevoir Dieu dans son âme doit avant tout avoir son âme en paix ; car, sans la paix de l'âme, personne ne peut contempler et recevoir Dieu. Ce qui fait dire à l'Apôtre : Cherchez la paix avec tous et la sainteté sans laquelle nul ne verra Dieu : *Pacem sequimini cum omnibus, et sanctimoniam sine qua nemo videbit Deum.* Oh ! qui pourrait raconter, et qui pourrait même penser dans quelles sublimes contemplations chaque jour cette sainte Sion, cette âme sainte de Marie se trouvait, tandis qu'elle repassait en elle-même tous ces grands mystères qu'elle seule connaissait parfaitement? C'est ce qui fait dire à saint Jérôme (1) : S'il y a en vous quelques entrailles de piété, considérez combien l'amour de Marie était ardent, combien vifs étaient ses désirs lorsqu'elle méditait dans son esprit tout ce qu'elle avait entendu et vu et connu, quels mouvements elle éprouvait, pressée par les secrets divins et remplie du Saint-Esprit.

Le lieu dans lequel Marie conçut corporellement est son chaste sein, et le lieu où le Seigneur reçut la douce Marie pour l'éternité dans le ciel, c'est le lieu de la gloire dont le Seigneur parle à Job, 38, 12 : Est-ce vous qui avez montré à l'aurore le lieu où elle s'élève? Comme s'il disait : Ce n'est pas vous, mais c'est moi. Il ne vous appartient pas de montrer la place que Marie occupe dans le ciel, mais à moi. Il faut encore considérer que la resplendissante Vierge est à bon droit comparée à l'aurore, non seulement pour elle-même, mais aussi pour nous ; car elle est notre médiatrice auprès de Dieu, notre paix avec les anges, notre rempart contre les démons, notre lumière (2).

Au lever de l'aurore, dit Philippe de Harveng, les ténèbres reculent, la nuit s'en va, l'obscurité se dissipe, les grandes ombres s'évanouissent. Une douce clarté paraît, la terre se découvre, la couleur est rendue à chaque chose, la nature se réjouit. Notre aimable Vierge est semblable à cette aurore; elle nous visite environnée de ténèbres profondes, d'ombres épaisses, et par sa main prompte et puissante elle les fait disparaître et nous apporte la splendeur du matin (3).

(1) Serm. de Assumptione.
(2) Specul., lect. 2.
(3) Comment. in Cant., lib. 6, cap. 10.

XIII

MARIE COMPARÉE AU SOLEIL.

Un grand signe parut dans le ciel, une femme revêtue du soleil : *Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole* (Apocal. 12, 1). Qui pensez-vous que soit cette femme revêtue du soleil? dit saint Bernard. Cette femme, c'est Marie; car elle est celle qui s'est vêtue du Soleil éternel. Marie est justement montrée revêtue du soleil, elle qui pénètre l'abîme insondable de la divine Sagesse, qui, autant que la condition de la créature le permet, et à part l'union personnelle, paraît plongée dans cette lumière inaccessible. Ce feu purifie les lévres du prophète, ce feu embrase les séraphins; mais Marie mérite infiniment plus : ce feu ne la touche pas légèrement, mais elle en est enveloppée de toute part, elle y est plongée, elle y est comme enfermée.

O céleste Maîtresse, que votre familiarité avec Jésus est admirable! comme vous avez mérité de lui tenir de près, bien plus, d'être dans son intimité! Quelle grâce infinie vous avez trouvée auprès de lui! Il demeure en vous, et vous en lui; vous le revêtez, et il vous revêt; vous le revêtez de la substance de la chair, et lui, il vous revêt de la gloire de sa majesté; vous revêtez d'une nuée le Soleil, et vous êtes vous-même revêtue du Soleil (1).

(1) Putasne ipsa est sole amicta mulier? Id plane Mariæ videtur attribuendum. Nimirum ea est quæ velut alterum solem induit sibi. Jure Maria sole perhibetur amicta, quæ profundissimam sapientiæ, ultra quam credi valeat, penetravit abyssum, ut quantum, sine personali unione, creaturæ conditio patitur, luci illi inaccessibili videatur immersa. Illo nimirum igne prophetæ labia purgantur, illo igne seraphim accenduntur. Longe vero aliter Maria meruit, non velut summatim tangi, sed operiri magis undique, et circumfundi, et tanquam ipso igne confundi.

Quam familiaris ei (Christo) facta es, Domina! Quam proxima, imo intima fieri meruisti!

O Marie, dit ailleurs saint Bernard, vous êtes la plus expressive image du vrai Soleil; parmi ces milliers d'astres qui sont autour du trône de Dieu, vous brillez glorieuse dans le ciel d'un éclat extraordinaire par votre virginale pureté. Vous êtes choisie, brillante comme le Soleil, comme ce Soleil créateur du soleil. Car lui-même a été choisi parmi tous les hommes; vous, vous êtes choisie entre toutes les femmes. Lui est choisi entre tout ce qui existe; vous, vous êtes choisie entre tout ce qui est par lui (1).

Marie brillante comme le soleil : *Electa ut sol.* Remarquez, dit saint Pierre Damien, cette comparaison, qui est la plus belle parmi toutes les choses de l'univers. Car l'Esprit saint n'a rien pu trouver de plus excellent dans les créatures visibles à quoi il comparât l'excellence de la Vierge (2).

Une femme revêtue du soleil : *Mulier amicta sole* (Apocal. 12, 1). Ecoutez saint Bernardin de Sienne : Il est dit de Marie qu'elle est revêtue d'un triple soleil : 1° du soleil d'amour, 2° du soleil de lumière, 3° du soleil de l'éclat. Le premier paraît appartenir à sa volonté, qui brûle de l'amour de Dieu; le second à son intelligence, qui brille de la lumière de Dieu; le troisième à son corps, qui remplit de ses splendeurs tout le paradis, plus que les splendeurs de tous les bienheureux. Car 1° elle est revêtue du soleil du plus tendre et du plus brûlant amour, par lequel, plus que tous les bienheureux, elle aime Dieu et son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur. Sans aucun doute, le vêtement de cette femme incomparable est très-blanc et très-brillant, puisque tout est lumière en elle, et que les ténèbres, le demi-jour, la tiédeur ne l'ont jamais approchée. Secondement, la bienheureuse Vierge est revêtue du soleil de splendeur qui la fait asseoir sur le trône de la gloire. Elle est revêtue du soleil, d'une clarté ineffable. Elle est couverte de la lumière comme d'un manteau, dit le Psalmiste : *Amicta lumine sicut vestimento*, 103, 2. C'est de ce manteau de lumière que parle l'Apôtre lorsqu'il dit : Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ : *Induimini Dominum Jesum Christum* (Rom. 13, 14). Marie a été ornée de la gloire même de Dieu au-dessus de toute créature. Troisièmement, la bienheureuse Vierge est revêtue du soleil de l'éclat qui brille sur son corps, par la surabondance de la gloire dont Dieu remplit son âme. Car la gloire de la Vierge est au-dessus de la gloire

Quantam invenisti gratiam apud eum! In te manet, et tu in eo; et vestis eum, et vestiris ab eo : vestis eum substantia carnis, et vestit ille te gloria suæ majestatis; vestis solem nube, et sole ipsa vestiris. (*In Nativit. B. Mariæ sermo.*)

(1) Tu veri Solis imago expressissima, inter millia astrorum Deo assistentium, virginali puritate in cœlo gloriosa præfulges. Tu electa es ut sol, ille, inquam, Sol solis conditor. Ille enim electus est ex millibus virorum; tu electa es ex millibus feminarum. Ille electus ex omnibus quæ sunt; tu electa ex omnibus quæ per illum sunt. (*Ad B. Virginem sermo.*)

(2) Serm. 40 in Assumptione.

des autres bienheureux, comme le soleil brille au-dessus des autres astres. Et comme les autres astres sont illuminés par le soleil, ainsi, en quelque manière, toute la cour céleste est réjouie et ornée par la glorieuse Vierge. C'est pourquoi, dit saint Bernard, lorsque la glorieuse Vierge monta au ciel, elle augmenta admirablement les joies des citoyens célestes : *Itaque gloriosa Virgo dum cœlos ascendit, etiam supernorum gaudia civium copiosis augmentis cumulavit* (1).

Dieu, dit le Psalmiste, a placé son tabernacle dans le soleil : *In sole posuit tabernaculum suum*, 18, 5. Le tabernacle du Fils de Dieu est sa sainte humanité, qu'il a offerte à Dieu le Père pour le salut du genre humain. Le soleil dans lequel il a placé ce pavillon est la bienheureuse Vierge Marie, sa Mère, qui, lumineuse et brillante comme le soleil dans son corps et dans son âme, ne pouvait souffrir en elle-même aucun nuage, aucune contagion du péché. Dans ce soleil, dans cette bienheureuse Vierge, exempte de toutes ténèbres, le Fils de Dieu a placé son tabernacle, lorsque, prenant en elle un corps animé, il se reposa en elle comme vrai Dieu et vrai homme. Et, semblable à un nouvel époux qui sort de son lit nuptial, il s'élance, ajoute le Psalmiste : *Tanquam sponsus de thalamo suo exultavit*, 18, 5; il s'élance lorsqu'il naît de la bienheureuse Vierge Marie.

Le Très-Haut a placé son tabernacle dans le soleil. Il y a trois choses dans le soleil : 1° il éclaire, 2° il échauffe, 3° il dissipe la trop grande fraîcheur et les brouillards. Marie est le soleil dans lequel le Seigneur a mis ces trois choses qui sont dans le soleil matériel. Car il l'a illuminée par la connaissance de lui-même, lorsque le Saint-Esprit, survenant en elle, fit disparaître de son âme toute ignorance, afin que, se connaissant parfaitement, elle connût aussi réellement celui qui avec tant de bonté l'avait connue et choisie. Et il lui donna un plus grand amour de Dieu le Père, afin qu'étrangère à toutes les joies du siècle présent, elle fût tout embrasée en Dieu, elle ne s'occupât que de l'amour de Dieu, qu'elle aimait déjà par-dessus tout. Par la grâce du Saint-Esprit, il écarta tout nuage, toute concupiscence, afin qu'exempte à jamais de toute souillure, il plaçât en elle son tabernacle, c'est-à-dire son corps immaculé conçu du Saint-Esprit, pour le présenter à Dieu en notre faveur (2).

Marie est brillante comme le soleil : *Electa ut sol*. Le soleil a été fait, dit Philippe de Harveng (3), pour dominer par sa lumière les étoiles et les planètes, et afin que, de quelque côté qu'il se tourne, il paraisse effacer toute autre lumière. Il ne connaît pas l'ombre de la nuit; dans sa course il montre sa puissance, il fait le tour du monde sans pouvoir être

(1) Serm. de Assumptione. — De B. Virg., serm. 61, cap. 2.
(2) Venerabilis Godefridus abbas Admontensis, homil. 29 in festum Annunt. tertia.
(3) Comment. in Cant, lib. 6, cap. 10.

arrêté. Marie, entrée dans le sanctuaire de la plénitude de la grâce, surpasse non seulement les saints ordinaires, mais les apôtres eux-mêmes; consumée d'amour, resplendissante d'une sainteté permanente, elle a un soin extrême de nous. Elle se réjouit de parcourir le monde couvert de ténèbres, et elle les dissipe; par une affection sincère, elle répare les ruines de la tiédeur; par son intervention lumineuse, elle chasse les épais nuages de nos péchés; par charité pour nous, elle féconde le sol de nos âmes. Elle est ornée de vertus qui brillent comme le soleil; toujours semblable à elle-même, elle ne nous oublie jamais.

XIV

MARIE COMPARÉE A LA LUNE.

Quelle est celle qui s'avance belle comme la lune? *Quæ est ista quæ progreditur... pulchra ut luna* (Cant. 6) ? O Vierge, vous êtes belle comme la lune, dit saint Bernard, et ce n'est pas sans motif que vous lui êtes comparée (1). Car, parmi tous les astres, la lune seule est très-semblable au soleil, et, par sa blancheur argentine, elle jette au firmament un plus vif éclat que les autres astres. S'appropriant la lumière du soleil, elle éclaire notre nuit. Vous, ô Marie, par les sublimes exemples des vertus que Dieu a mises en vous, vous nous engagez à vous imiter, et ainsi vous illuminez notre ténébreuse nuit. Celui, en effet, qui marchera sur vos traces ne marchera point dans les ténèbres, mais il trouvera la lumière de la vie. Vous êtes donc belle comme la lune, parce que vous êtes toute belle et qu'il n'y a point de tache en vous (Cant. 4, 7), ni aucune ombre de changement.

Marie est belle comme la lune. Quoi de plus beau que la lune? dit saint Pierre Damien. Elle surpasse en lumière l'éclat des autres astres. Recevant sa clarté de la lumière du soleil, elle la répand sur le globe; elle éclipse en quelque sorte la clarté des étoiles. Ainsi la Vierge, parmi les âmes des saints et les chœurs des anges, les domine tous; elle surpasse

(1) Tu pulchra ut luna diceris, eique non immerito compararis. Illa enim omnium astrorum sola soli simillima, et candore argenteo, cæteris in cœlo præmicat sideribus. Illa enim, transfuso in se solari lumine, noctem nostram illuminat : tu virtutum tibi a Deo inditarum, magnificis exemplis, ad imitationem tui nos provocas, sicque noctem nostram illuminas. Qui enim vias tuas consectatus fuerit, non ambulabit in tenebris, sed lumen vitæ inveniet. Tu ergo pulchra es ut luna, imo et pulchrior luna, quia tota pulchra es, et macula non est in te, neque vicissitudinis obumbratio. (*Ad B. Virg. sermo.*)

les mérites de chacun et les mérites de tous ensemble. Quel que soit l'éclat des étoiles, la lune les dépasse à nos yeux en grandeur et en lumière. Ainsi Marie est au-dessus de l'homme et de l'ange par l'immensité de la grâce et la splendeur de ses vertus (Serm. 40 sur l'Assomption).

Saint Jean montre la bienheureuse Vierge honorée par la lune, la lune étant sous ses pieds (Apoc. 12). Ce qui peut s'entendre de deux manières de la bienheureuse Vierge, dit saint Bernardin de Sienne : 1° pendant sa vie mortelle; 2° dans sa vie glorieuse et éternelle. 1° Pendant sa vie sur la terre. La lune est variable, froide et lucide; ce qui signifie les biens terrestres, la science mondaine, et aussi la claire intelligence. Premièrement, la lune est variable, et elle indique les biens de la terre, qui sont sans stabilité et sans durée comme la lune. Or, la bienheureuse Vierge foulait tout cela aux pieds pendant sa vie; elle méprisait ces prétendus biens, afin qu'ils ne l'arrêtassent jamais dans son amour pour Dieu. D'où elle dit justement d'elle-même dans l'Ecclésiastique, 24 : Je suis la Mère du bel amour : *Ego Mater pulchræ dilectionis.* Car l'amour du bien qui change et qui passe nuit toujours de quelque manière à l'amour du bien qui ne change pas, qui demeure toujours. C'est pourquoi saint Augustin dit (1) : Seigneur, celui qui vous aime et qui aime aussi autre chose qu'il n'aime pas pour vous, vous aime peu : *Minus te amat, qui tecum aliud amat, quod non propter te amat.*

Secondement, la lune ne répand pas la chaleur; ce qui indique la science mondaine et sa prudence froide et ténébreuse. Marie a sous les pieds cette vaine science et cette prudence; en partie elle la méprise et la foule aux pieds, en partie elle en fait sa servante. En troisième lieu, la lune a sa clarté, et elle signifie l'intelligence des créatures. Et Marie met également cela sous ses pieds; car elle estime peu les connaissances soit actives soit passives des créatures, en comparaison de l'éminente connaissance de Jésus-Christ. C'était aussi le jugement du grand Apôtre, qui disait aux Philippiens, 3 : Ce qui m'était gain, je l'ai jugé détriment à cause du Christ; bien plus, j'estime que tout est perte auprès de la science suréminente de Jésus-Christ notre Seigneur, pour qui je me suis dépouillé de toutes choses, et les regarde comme du fumier, afin de gagner le Christ (2). Combien plus cela a été pratiqué par l'auguste Vierge, qui est la Mère du Sauveur !

Troisièmement, la lune sous les pieds de Marie s'entend de l'état de la gloire où elle règne maintenant (3).

(1) Lib. 10 Confess.

(2) Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. Verumtamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei : propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. (3, 7-8.)

(3) In Assumpt. B. Virg., serm. 11, cap. 2.

Marie, dit saint Bonaventure, est comparée à la lune, parce qu'elle reçoit toute sa lumière du soleil, et qu'elle répand la lumière qu'elle reçoit : *Maria dicitur luna, quia a sole tota est illuminata, et accepti luminis revulsiva* (Serm. 1, in ord. 37). La lune éclatante, lumineuse, représente la Vierge dans sa splendeur et sa lumière, dit saint Ildefonse. Car la lune reçoit sa lumière du soleil; elle éclaire la nuit, elle est l'amie et la fécondité de la rosée, elle découvre les voleurs. Ces bienfaits, ô Vierge Marie, sont en vous, vous appartiennent. Placée devant la très-haute Majesté, fixant sur elle vos yeux chastes et purs, aspirant ardemment vers le Dieu tout puissant assis sur son trône glorieux, il vous transmet et communique, comme à son plus cher objet, son éblouissante clarté. Par cette lumière, ô ma Souveraine, vous éclairez la nuit des pécheurs, vous éloignez et faites fuir les ténèbres de la nuit; vous faites cesser l'aridité de nos âmes et les engraissez par la grâce; vous découvrez les repaires des monstres de l'enfer, les illusions de l'air, les machinations des esprits envieux, toutes les fourberies et les mensonges des démons. Donc, ô sainte Vierge des vierges, demeure sainte et bénigne de la céleste Majesté, quelles louanges ne vous devons-nous pas ! Que de prières et de larmes ne devons-nous pas répandre pour que vous daigniez nous défendre de ces dangereux esprits ! Vous êtes le siége glorieux du Sauveur des siècles, qui de votre chair virginale et pure s'est fabriqué un impénétrable bouclier pour combattre le prince de la mort. Vous êtes aussi le sanctuaire sacré du Saint-Esprit, sanctuaire inviolable et sans tache dans lequel le même Saint-Esprit a placé les trésors de ses grâces et de ses dons; car en vous sont renfermés les trésors inépuisables de la vertu et de la grâce, de la paix et de la miséricorde, du salut et de la sagesse, de l'honneur et de la gloire. Le même Esprit vous a encore accordé cette puissance, qu'en votre nom tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que vous, Mère de notre Seigneur Jésus-Christ, vous êtes dans la gloire de Dieu le Père (Philipp. 2), assise à la droite de votre Fils unique, ornée d'une couronne incorruptible de douze étoiles très-brillantes, environnée de la troupe innombrable des vierges, élevée merveilleusement au-dessus de tous les saints; les chœurs des anges vous chantent tour à tour au milieu des lis d'une éternelle fraîcheur (1).

Marie est belle comme la lune : *Pulchra ut luna* (Cant. 6). Marie est la lune dans toute sa splendeur, dit ailleurs saint Bonaventure (2). Marie est à bon droit comparée à la lune dans sa plénitude, étant pleinement illuminée par le Soleil éternel, qui la remplit de sagesse et de vérité. Marie, notre lune et notre flambeau, a été éclairée par le Seigneur, et elle a éclairé le monde. O admirable plénitude de cette lune céleste ! Et si

(1) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 19.
(2) Specul., lect. 7.

Marie fut pleine de la lumière de sagesse qu'elle reçut du Soleil éternel avant même de le concevoir, combien fut grande sa plénitude lorsqu'elle conçut si merveilleusement ce Soleil, et qu'elle le reçut tout entier en elle-même ! C'est pourquoi saint Bernard (1), parlant de la plénitude de la sagesse de Marie, dit : La Sagesse divine s'est fait une maison de Marie, et elle a tellement rempli son esprit, qu'elle en a été fécondée, et la Vierge, par une grâce spéciale, enfanta cette même Sagesse, cachée sous la chair, l'ayant d'abord conçue dans son âme pure.

Marie est belle comme la lune dans l'éclatante fécondité de sa virginité, car la beauté de la lune consiste dans la lumière qu'elle reçoit du soleil (2).

La lune, dit Philippe de Harveng, ne brille pas par sa lumière, mais plutôt par une lumière étrangère ; et ce qu'elle reçoit du soleil, elle le verse sur autrui avec abondance ; elle est destinée spécialement à éclairer la nuit. Elle n'est inférieure qu'au soleil, elle surpasse toutes les étoiles. De même la bienheureuse Vierge sait que toute sa lumière, que toutes ses grâces, tous ses honneurs viennent de Jésus-Christ, qui est d'une excellence infiniment plus grande ; elle ne le cède qu'à lui seul, dominant elle-même tous les saints ; elle dissipe nos ténèbres ; elle se réjouit de nous rendre la lumière.

Elle est donc belle pour nous, elle est plus belle que la lune, elle qui, nous trouvant accablés d'une longue nuit, nous rétablit dans la véritable et précieuse lumière ; errants et tâtonnant dans les ténèbres, elle nous ramène dans la vraie voie par sa clarté qui nous prévient, et par un soin assidu elle nous amène en la présence si désirée du Soleil céleste (3).

(1) Super Missus est.
(2) Specul., lect. 13.
(3) Comment. in Cant., lib. 6, cap. 10.

XV

MARIE COMPARÉE AUX ÉTOILES.

Marie, dit saint Bernard (1), est admirablement comparée à l'étoile, parce que l'étoile envoie son rayon en se conservant intacte; ainsi la Vierge enfante son Fils sans blesser sa virginité. Le rayon de l'étoile ne diminue pas sa clarté, et le Fils non plus ne diminue pas l'intégrité de la Vierge. Marie est donc cette radieuse étoile sortie de Jacob, dont le brillant rayon éclaire tout l'univers, dont la splendeur embellit les cieux et pénètre jusqu'aux enfers; bienfaisante aussi à la terre, et réchauffant les âmes plus que les corps, elle entretient les vertus et consume les vices.

Le Soleil éternel brille par l'étoile, dit saint Pierre Damien (2), et l'Au-

(1) Ipsa namque (Maria), aptissime sideri comparatur, quia sine sui corruptione sidus suum mittit radium; sic absque sui læsione Virgo parturit Filium. Nec sideri radius suam minuit claritatem, nec Virgini Filius suam integritatem. Ipsa est igitur nobilissima stella ex Jacob orta, cujus radius universum orbem illuminat, cujus splendor et præfulget in supernis, et inferos penetrat: terras etiam perlustrans, et calefaciens magis mentes quam corpora, fovet virtutes, excoquit vitia. (*Homil. 2 super Missus est.*)

(2) Sol de stella enituit, et Factor Virginis factus est in Virgine factura sua. Homo enim qui factus est in ea, ipse fundavit eam Altissimus (Psal. 86). Ortus est Sol de Stella, et demonstratur Sol per Stellam. Stella Virgo Maria. In stella quatuor principaliter attenduntur: stella enim igneæ naturæ est; stella in se lucida et clara; stella ex se radium emittit; stella in nocte lucet. Hæc eadem in stella nostra, id est, in Virgine Maria possumus invenire. Stella, ut diximus, igneæ naturæ est; et ipsa Virgo Maria igneæ naturæ fuit. Ipsa est enim rubus ille igneus, in quo apparuit Dominus Moysi, qui videbatur quippe ardere, sed non comburebatur; quia gravida quidem apparuit Virgo, sed igne libidinis non fuit consumpta. Ipsa in se splendida est et clara, adeo ut de ea scriptum sit: Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol (Cant. 6)? Ipsa ex se radium emisit, qui penetrat usque ad cordis secreta. Ipsa tanquam sidus singulare refulsit in mundo; et cujus splendor illuminat mundum, et ex se radium illum emisit, qui illuminat omnem hominem

teur de la Vierge, sa créature, s'est incarné dans la Vierge. Car l'homme qui a été fait en elle étant le Très-Haut, l'a créée elle-même (Psal. 86). Le Soleil est sorti de l'Etoile, et le Soleil est montré par l'Etoile. Cette Etoile est Marie. On remarque principalement quatre choses dans l'étoile : car l'étoile est de la nature du feu ; l'étoile en elle-même est lucide et brillante ; l'étoile lance des rayons ; l'étoile luit dans la nuit. Nous pouvons trouver ces qualités dans la Vierge Marie. L'étoile, comme nous l'avons dit, est de nature ignée, et la Vierge Marie elle-même est d'une nature embrasée. Car elle est elle-même ce buisson ardent dans lequel le Seigneur apparut à Moïse ; elle est en elle-même splendide et éclatante, si bien qu'il est dit d'elle : Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil (Cant. 6) ? D'elle est sorti ce rayon divin qui éclaire tout homme venant en ce monde (Jean, 1). L'étoile éclaire pendant la nuit, et la Vierge elle-même brille dans la nuit de ce monde.

Telle est Marie ; et comme elle nous est donnée en exemple afin que nous suivions ses traces, telle aussi doit être notre âme. Soyons donc d'une nature de feu, afin que cette flamme que le Seigneur a répandue sur la terre soit en nous, pour en être consumés comme Jérémie. Soyons aussi nous-mêmes brillants et resplendissants, afin que par nous la lumière se répande et que les ombres disparaissent (Cant. 2). Dépouillant le vieil homme et ses actes, revêtons-nous de l'homme nouveau, de celui qui se renouvelle à l'image de celui qui l'a créé (Coloss. 3, 9-10), afin que, si nous avons été autrefois ténèbres, nous soyons maintenant lumière dans le Seigneur (Eph. 5, 8). La nuit a précédé et le jour approche ; rejetons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière.

venientem in hunc mundum (Jean. 1). Et sicut radius processit a stella, stella integra permanente, sic Filius ex Virgine, virginitate inviolabili perdurante. Stella lucet in nocte ; et ipsa Virgo in nocte hujus sæculi singulariter fulsit. Talis est stella nostra, talis est Virgo Maria ; et quia reliquit nobis exemplum, ut sequamur vestigia ejus, talis etiam debet esse anima nostra. Simus ergo igneæ naturæ, ut sit nobis ille ignis, quem venit Dominus mittere in terram ; et ignis ille qui erat flammigerans in ossibus Jeremiæ. Simus etiam et nos clari et fulgidi, ut aspiret nobis dies, et inclinentur umbræ (Cant. 2) ; et deponentes veterem hominem cum actibus suis, induamur novum qui secundum Deum creatus est (Coloss. 3) ; ut si fuimus aliquando tenebræ, nunc simus lux in Domino (Eph. 5) ; et induti arma lucis, ambulemus honeste, sicut decet ambulare in die (Rom. 13). Emittamus etiam ex nobis radium bonæ operationis, quia scriptum est : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris (Luc. 12). Lucernas quippe ardentes in manibus portamus, cum proximis nostris per exempla bonæ operationis lucemus (S. Greg. Magnus, homil. 13 in Evang.). Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videntes opera vestra bona, glorificent Patrem qui in cœlis est (Matth. 5). Stella lucet etiam in nocte ; et nos in nocte hujus sæculi luceamus, secundum quod scriptum est : Inter quos lucetis sicut luminaria magna in mundo (Philipp. 2). Sic ad verum Solem poterimus pervenire, si Virginis stellæ nostræ vestigia fuerimus imitati. (*Serm. 1 in Epiphania.*)

Pendant le jour, marchons décemment (Rom. 13, 12-13). Lançons aussi de notre cœur le rayon des bonnes œuvres, car il est écrit (Luc. 18, 35) : Ceignez vos reins et ayez en vos mains des lampes ardentes. Nous portons en nos mains des lampes ardentes lorsque nous brillons aux yeux de notre prochain par les bons exemples, dit saint Grégoire le Grand. (*Homil.*, 13 *in Evang.*)

Que votre lumière luise devant les hommes, dit Jésus-Christ en saint Matthieu, 5, 16, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. L'étoile luit aussi dans la nuit, et nous, brillons aussi dans la nuit de ce monde, comme il est écrit aux Philippiens, 2, 15, afin que nous soyons irréprochables et purs, enfants de Dieu, sans tache au milieu d'une génération dépravée et perverse, au milieu de laquelle nous devons luire comme des flambeaux. C'est ainsi que nous pourrons parvenir au vrai Soleil, si nous suivons les traces de la Vierge notre étoile.

Marie, dit saint Bernardin de Sienne (1), est comparée à l'étoile du ciel, surtout pour trois raisons : 1° à cause de son nom ; 2° à cause de son élévation ; 3° à cause de ses opérations.

Premièrement, la bienheureuse Vierge est comparée à l'étoile du ciel à cause de son nom. Etoile, en effet, vient de *se tenir debout* (*stella a stando*), parce qu'elle se tient fixée au ciel. C'est pourquoi Marie est désignée par l'étoile, étant fixée en son ciel, c'est-à-dire en son Fils : fixée en son Fils pendant sa vie par l'irradiation de toutes les vertus, et à la mort de son Fils par sa compassion. Le prophète, parlant de cette première station, dit : La Reine votre épouse, Marie, est restée debout à votre droite, revêtue de l'or d'Ophir : *Astitit Regina a dextris tuis, in vestitu deaurato* (Psal. 49, 9). Saint Jean nomme le lieu de la seconde station : Près de la croix de Jésus, dit-il, sa Mère était debout, 19, 25. Elle se tient là immobile en son Fils, comme l'étoile au firmament. Les autres étoiles tombent du ciel, c'est-à-dire les apôtres ; elle seule est fixée là, selon ces paroles du prophète Habacuc : Le soleil et la lune (Jésus-Christ et Marie) se sont arrêtés dans les cieux ; ou dans une autre explication : Le soleil s'est élevé, Jésus-Christ sur la croix ; et la lune, la Vierge bienheureuse, s'est arrêtée dans sa demeure en Jésus-Christ. Et cette station fut douloureuse et pleine d'amertume.

Secondement, la bienheureuse Vierge est comparée à l'étoile du ciel à cause de son élévation ; car l'étoile est dans un lieu fort élevé, étant placée dans les hauteurs du firmament. Ce qui fait dire à l'Ecclésiastique : Le firmament est beau dans sa hauteur : *Altitudinis firmamentum pulchritudo ejus est*, 43, 1. De même la bienheureuse Vierge est très-élevée, étant au-dessus de tout le ciel et la plus rapprochée de son Fils. Il est dit en saint Luc, 18, 14 : Celui qui s'abaisse sera élevé : *Qui se humiliat, exaltabitur.*

(1) De glorioso nomine Mariæ, serm. 1, art. 1, cap. 1.

Or, Marie étant la plus humble de toutes les créatures, est donc la plus élevée. Aussi Marie dit dans l'Ecclésiastique, 24, 7 : J'habite dans les lieux très-hauts : *Ego in altissimis habito.* Elle est très-élevée, tenant le milieu entre le Créateur et la créature : Un grand signe parut dans le ciel, une femme revêtue du soleil, et la lune était sous ses pieds (Apocal. 12, 1). Cette femme placée entre le soleil et la lune, c'est la bienheureuse Vierge entre Jésus-Christ et l'Eglise.

En troisième lieu, la bienheureuse Vierge est comparée à l'étoile, à cause de ses opérations. 1° L'étoile sert de signe ; 2° elle éclaire ; 3° elle purifie ; 4° elle vivifie ; 5° elle tempère ; 6° elle orne.

1° L'étoile sert de signe. Ainsi la Genèse, parlant des étoiles, dit : Qu'elles servent de signes : *Sint in signa*, 1, 14. Gloire à Dieu, qui a fait les étoiles, qui les a placées comme ornement et comme lumières pour servir de chemin aux hommes ! Par rapport aux opérations de Marie, le nom d'étoile lui convient, parce qu'elle a été placée pour signe, comme le dit d'elle Isaïe, 11, 10 : Le rejeton de Jessé sera élevé comme un étendard à la vue des peuples : *Radix Jesse, qui stat in signum populorum.* Marie a présenté un Dieu incarné, qui a été vu sur la terre et qui a conversé avec les hommes, comme le dit le prophète Baruch, 3 ; mais il a fallu la foi pour reconnaître sa divinité. C'est pour cela qu'il a été un signe, comme le dit Isaïe, 7, 10-11 : Le Seigneur dit à Achaz : Demandez un signe au Seigneur Dieu ; et ensuite : Le Seigneur vous donnera lui-même un signe : voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel, 7, 14.

2° L'étoile éclaire l'obscurité de la nuit. Ainsi fait Marie. Avant la venue de cette Vierge, les ombres de la mort et du péché couvraient le monde entier, et nul ne pouvait voir la vraie lumière. Toutes les nations étaient comme des nuées agitées par des tourbillons, comme le dit l'apôtre saint Pierre (2 Petr. 2, 17) : *Nebulæ turbinibus exagitatæ.* Tous les hommes habitaient dans les ténèbres, ce qui porte le prophète Nahum à dire d'eux, 1, 8 : Les ténèbres poursuivront les ennemis : *Inimicos ejus persequentur tenebræ.* Enfin la bienheureuse Vierge s'avance comme une brillante étoile ; elle chasse toutes ces ténèbres. L'Ecclésiastique dit dans la personne de Marie : Je pénétrerai jusqu'au plus profond de la terre, c'est-à-dire dans tout ce qui est glacé et obscur ; je regarderai avec l'œil de la miséricorde tous ceux qui dorment, c'est-à-dire les aveugles et les négligents, et j'éclairerai tous ceux qui espèrent au Seigneur, c'est-à-dire par mon illumination je les porterai à connaître Dieu, afin d'espérer en lui, 24, 45.

3° L'étoile purifie la nuit ; car, par ses rayons, elle adoucit l'intensité du froid nocturne et le purifie en le raréfiant. Marie fait de même ; car sur la terre entière, avant la venue de cette bienfaisante étoile, il y avait des ténèbres, comme le dit Isaïe, 60, 2 : Les ténèbres enveloppent la terre,

la nuit environne les peuples : *Ecce tenebræ operient terram, et caligo populos.* Enfin Marie paraît; elle purifie ces ténèbres et rend le ciel serein. Car Marie, d'après la Sagesse, 7, 25, est une vapeur de la vertu de Dieu et comme une émanation pure de la clarté du Tout-Puissant : *Vapor est enim virtutis Dei, et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera.*

4° L'étoile vivifie. C'est pourquoi le monde supérieur a beaucoup d'étoiles, parce qu'il est principalement la cause de la vie du globe terrestre. C'est aussi pour cela que Marie est appelée étoile. La mort a régné depuis Adam; mais la céleste étoile, Marie, paraissant, il y a résurrection générale. Car elle est l'arbre de vie produisant le fruit béni, qui, devenu notre nourriture, chasse à jamais la mort et fait vivre éternellement (Jean, 6). C'est elle qui produit le vrai pain de vie, Jésus-Christ.

5° L'étoile tempère ou modère le globe terrestre; elle adoucit la froide gelée de la nuit et protége ainsi les productions de la terre. C'est aussi pour cela que Marie est appelée étoile. L'iniquité de ce monde est glaciale, ce qui fait dire à Jérémie : L'iniquité dans Jérusalem a été froide comme l'eau dans la citerne, 6, 7. Dans le temps que Marie parut, la malice du genre humain était extrême. C'est pourquoi tout était glacé dans le monde. Le démon, ce vent froid de l'aquilon, avait soufflé avec fureur et avait rendu la terre stérile pour le bien. Marie paraît comme une étoile vivifiante et réchauffe les cœurs. Elle est cette femme forte dont parlent les Proverbes : Elle ne craint pas l'hiver pour sa maison, parce que tous ses serviteurs ont deux vêtements : *Non timebit sibi in die frigoris; omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus*, 31, 21. Ce double vêtement que Marie donne à ses serviteurs, c'est l'amour de Dieu et du prochain. Voilà les vêtements salutaires dont Marie, véritable Rébecca, revêt son fils, Jacob afin qu'il puisse obtenir la bénédiction de son père (Gen. 27).

6° L'étoile orne le firmament. Marie est le riche ornement du ciel.

Marie veut donc dire étoile de la mer; c'est là l'acception la plus universelle, adoptée soit par les saints Pères, soit par l'Eglise elle-même, qui la salue ainsi : *Ave, maris stella.* Et ce nom lui convient admirablement, si l'on examine les propriétés des étoiles. Dans les étoiles, dit Aristote, il n'y a ni corruption, ni défaillance, ni erreur (1). Premièrement donc, Marie est comparée à l'étoile, parce qu'elle est incorruptible dans sa conception, dans sa nativité, dans sa vie, dans sa mort. Secondement, elle est assimilée à l'étoile, parce qu'il n'y a pas de défaillance en elle, ni aucune diminution de lumière. Les apôtres sont tombés quelquefois, ils se sont obscurcis dans la nuit de la passion du Seigneur; mais Marie est inébranlable, elle ne perd rien de la lumière de la foi et de la grâce. D'où l'on peut lui appliquer avec vérité ces paroles des Proverbes : Sa lampe ne

(1) Lib. de Cœlo.

s'est pas éteinte pendant la nuit : *Non extinguitur in nocte lucerna ejus*, 31, 18. Troisièmement, Marie est comparée à l'étoile, parce qu'il n'y a aucune erreur en elle. Les étoiles ne peuvent errer dans leur mouvement; elles suivent la voie que Dieu leur a fixée en les créant. On voit ici l'obéissance de Marie, qui a toujours fait exclusivement la volonté de Dieu. Elle était mue par le Saint-Esprit pour qu'elle consentît à la conception du Verbe, et aussitôt elle obéit. Il faut fuir en Egypte, aussitôt elle obéit encore; il faut en revenir, soudain elle revient. Et dans toutes ses démarches, ses actions, elle suivait l'impulsion divine, n'opposant jamais aucun mouvement contraire de sa volonté propre. Pour nous, nous sommes souvent des astres errants, parce que nous suivons le mouvement de la nature corrompue, et nous résistons aux mouvements de la divine Sagesse.

XVI

MARIE, ÉTOILE DE LA MER.

Marie était le nom de la Vierge : *Nomen Virginis Maria* (Luc. 1, 27). Ce nom, dit saint Bernard (1), qui veut dire étoile de la mer, convient parfaitement à la Mère-Vierge. Elle est l'étoile lumineuse et bienfaisante nécessairement placée sur cette grande et spacieuse mer, brillant par ses mérites, illuminant par ses exemples. O vous qui savez que vous êtes plutôt au milieu des orages et des tempêtes du débordement de ce siècle que sur la terre ferme, ne détournez pas vos yeux de la vive lueur de cette étoile, si vous ne voulez pas être submergé par les vents déchaînés. Si les orages des tentations s'élèvent, si les tribulations vous assaillent, regardez l'étoile, appelez Marie. Si vous êtes agité par les ondes furieuses de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de l'envie, regardez l'étoile, invo-

(1) Nomen Virginis Maria. Super hoc nomine, quod interpretatum maris stella dicitur, et Matri Virgini valde convenienter aptatur. Ipsa est præclara et eximia stella, super hoc mare magnum et spatiosum necessarie sublevata; micans meritis, illustrans exemplis. O quisquis te intelligis in hujus sæculi profluvio magis inter procellas et tempestates fluctuare, quam per terram ambulare, ne avertas oculos a fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis. Si insurgant venti tentationum, si incurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam. Si jactaris superbiæ undis, si ambitionis, si detractionis, si æmulationis, respice stellam, voca Mariam. Si iracundia, aut avaritia, aut carnis illecebra naviculam concusserit mentis, respice ad Mariam. Si criminum immanitate turbatus, conscientiæ fœditate confusus, judicii horrore perterritus, barathro incipias absorberi tristitiæ, desperationis abysso, cogita Mariam. In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca. Non recedat ab ore, non recedat a corde; et ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum. Ipsam sequens non devias, ipsam rogans non desperas, ipsam cogitans non erras; ipsa tenente non corruis, ipsa protegente non metuis, ipsa duce non fatigaris, ipsa propitia pervenis. (*Homil. 2 super Missus est.*)

quez Marie. Si la colère, ou l'avarice, ou la concupiscence de la chair bouleverse la barque de votre âme, portez vos regards vers Marie. Si, troublé par l'énormité de vos crimes, honteux des souillures de votre conscience, épouvanté par la terrible vue du jugement, vous commencez à tomber dans le gouffre de la tristesse, dans l'abîme du désespoir, pensez à Marie. Dans les dangers, dans les détresses, dans les doutes, n'oubliez pas Marie, invoquez Marie. Que son nom ne s'éloigne pas de votre bouche, qu'il ne s'éloigne pas de votre cœur, et, afin d'obtenir la puissante intercession de sa prière, imitez l'exemple de sa sainte vie. En la suivant vous n'errez point; en la priant vous ne vous désespérez plus; en pensant à elle vous ne vous trompez pas; en la tenant vous ne tombez pas; avec sa protection vous n'avez rien à craindre; sous sa conduite vous n'êtes point fatigué; par sa protection vous arrivez au port.

Otez le soleil qui éclaire le monde, dit saint Bernard, où est le jour? Otez Marie, cette étoile de la mer, de cette mer si grande, si spacieuse, que trouverez-vous, sinon l'entière obscurité, l'ombre de la mort et d'épaisses ténèbres? *Tolle corpus hoc solare quod illuminat mundum, ubi dies? Tolle Mariam, hanc maris stellam, maris utique magni et spatiosi; quid nisi caligo involvens, et umbra mortis, ac densissimæ tenebræ relinquuntur* (1)?

Marie est appelée très-justement étoile de la mer, dit saint Pierre Damien, parce qu'elle luit dans le monde comme un astre extraordinaire; sa splendeur éclaire le monde entier (2).

Marie veut dire étoile de la mer, maîtresse, lumière, dit saint Bernardin de Sienne. Elle est, en effet, une précieuse étoile pour ceux qui naviguent sur la mer orageuse du monde, dans laquelle se trouvent des monstres redoutables et sans nombre. Mais elle est cette étoile surtout parce qu'elle envoie, par la nativité du Fils de Dieu, un rayon lumineux à notre esprit (3). Sur cette mer du siècle remplie de dangers, le vrai chrétien lève constamment les yeux de son âme vers Marie, qui est appelée étoile de la mer. C'est ainsi qu'il peut éprouver en lui-même que le nom de Marie signifie bien réellement étoile de la mer. Que tous les chrétiens qui voguent sur les flots de la mer de ce monde s'attachent donc à cette étoile de la mer qui est si près de Dieu, et qu'ils conforment leur vie à ses exemples. Celui qui agira de la sorte ne sera pas agité par les vents de la vaine gloire, il ne sera point abattu par les tribulations, il ne sera pas englouti dans l'abîme des voluptés, mais il arrivera heureusement au port du repos éternel (4). Ailleurs le même saint, comparant Marie à l'étoile de la

(1) In Nativit. Mariæ sermo.
(2) Serm. 1 in Epiphania.
(3) De Salut. Angel., serm. 52, art. 1, cap. 1.
(4) De B. Virg., serm. 61, cap. 2.

mer, dit : Cette étoile a trois propriétés qui conviennent à la Vierge Marie : 1° elle tempère la rigueur du froid ; 2° elle dirige les navigateurs dans les dangers ; 3° elle les conduit et introduit au port.

Premièrement, elle tempère le froid rigoureux ; car ses rayons, toujours dirigés sur la mer, lui envoient un certain degré de chaleur. Ainsi Marie est toujours sur le monde par la douce effusion de la splendeur éternelle, qui est son divin Fils, et, par conséquent, par la communication du feu brûlant du Saint-Esprit. Elle est la voie par laquelle la lumière se communique, car la lumière éternelle est répandue par elle sur les ténèbres du monde pour les dissiper. C'est par Marie qu'une nouvelle lumière se leva sur les Juifs, leur apportant la joie, l'honneur et l'allégresse : *Judæis autem nova lux oriri visa est, gaudium, honor et tripudium* (Esther, 8, 16). C'est par elle que l'été a paru sur la terre ; la flamme de l'Esprit saint s'est répandue de manière que sa chaleur pénètre partout et qu'elle fait fondre la glace des cœurs endurcis. Celui qui auparavant était dur et obstiné a été amolli par la douceur de Marie. Elle mérite donc de porter le nom d'étoile de la mer (1).

Secondement, l'étoile de la mer est la directrice des navigateurs dans les dangers ; car par elle les matelots savent vers quel point il faut faire voile, si c'est au nord ou au midi, à l'orient ou à l'occident. De même, par Marie, on évite tous les dangers, tous les périls ; on connaît tous les chemins. L'étoile de la mer est vers l'aquilon, ce qui convient encore à Marie : car ce nom désigne la persécution, la tribulation, à cause de la fureur des vents et des tempêtes. C'est pourquoi le lieu de Marie est l'aquilon, afin que par elle la dureté des persécutions infligées aux humains soit tempérée et adoucie. L'aquilon signifie aussi le péché, d'après Jérémie, 1, 14 : Le mal viendra du côté de l'aquilon : *Ab aquilone pandetur omne malum.* C'est pourquoi ce même point de l'aquilon convient à Marie, en ce qu'elle elle est placée entre les pécheurs et son Fils, afin d'adoucir d'une part la colère divine, et de l'autre de détruire le péché. Ce qui porte Alexandre de Halès (sur le Psautier) à dire que la bienheureuse Vierge doit être représentée par les peintres à la gauche de la croix de Jésus-Christ, qui, étant crucifié, avait la face tournée vers l'orient : c'est pour cela que Marie était à la gauche, c'est-à-dire à l'aquilon, afin de prier pour les pécheurs, qui sont à la gauche du Christ. Ce qui fait dire au prophète dans la personne de Jésus-Christ attaché à la croix : Je regardais à ma droite, et je ne voyais personne qui me connût : *Considerabam ad dexteram et videbam, et non erat qui cognosceret me* (Psal. 141, 15), parce que la Vierge n'était pas là, mais du côté gauche, connaissant parfaitement Jésus son Fils. C'est dans ce sens que le pécheur lui adresse ces paroles des Cantiques, 4, 16 : Aquilon, lève-toi ; accours, vent du midi ; souffle dans mon

(1) De glorioso nomine Mariæ, cap. 2, art. 3.

jardin, qu'il exhale tous ses parfums : *Surge, aquilo, et veni, auster; perfla hortum meum, et fluant aromata illius.* Car lorsque Marie se lève, par sa pieuse intercession, alors vient le vent du midi, c'est-à-dire le Saint-Esprit, par l'effusion de sa grâce; et le jardin, l'âme, répand les parfums les plus exquis en recevant les infinies douceurs de cette grâce. Isaïe dit de cet aquilon et de ce midi, 43, 6 : Je dirai au nord : Donne; au midi : Ne mets pas d'obstacle : *Dicam aquiloni: Da; et austro: Noli prohibere.* Je prierai Marie qu'elle me communique sa grâce, et je dirai au midi, c'est-à-dire au Saint-Esprit, qu'il ne s'y oppose pas; au contraire, qu'il donne de plus abondantes grâces par Marie. Elle est la verge de Moïse qui frappe les eaux de la mer Rouge, les cinq plaies de Jésus-Christ, et qui la divise, et qui fait passer au milieu des flots le peuple, pour sortir de la dure captivité du démon, et après avoir passé quelque temps dans le désert de cette vie, pour arriver à la véritable terre promise (Exod. 14).

En troisième lieu, l'étoile de la mer fait entrer au port. Oh! que Marie calme de grandes tempêtes! que de naufrages elle empêche, et comme elle conduit avec bonté et assurance à l'heureux port de la vraie promesse! Et c'est ce qui fait dire à saint Bernard ces admirables paroles citées plus haut, mais que nous aimons à reproduire (1) : En suivant Marie, vous n'errez point; en la priant, vous ne vous désespérez plus; en pensant à elle, vous ne vous trompez pas; en la tenant, vous ne tombez pas; avec sa protection vous n'avez rien à craindre; sous sa conduite vous n'êtes point fatigué; par sa protection vous arrivez au port (2).

Je vous salue, ô étoile de la mer : *Ave, maris stella.* Le siècle présent est une triste et dangereuse mer, dit Hugues de Saint-Victor (3); car il ressemble à la mer par ses mauvaises émanations : il s'enfle, il est trompeur et inconstant. Il empoisonne par la luxure, il s'enfle par l'orgueil, il est inconstant par sa curiosité. Il faut donc avoir un navire et tout ce qui concerne le navire, si nous voulons traverser sans faire naufrage une mer si périlleuse. Pour franchir cette mer avec succès, saluons, invoquons souvent l'étoile de la mer, c'est-à-dire Marie, et disons-lui : Je vous salue, étoile de la mer. A l'exemple des matelots, conjurons toujours cette bienheureuse Vierge ainsi que son adorable Fils; car nous avons à éviter des dangers sans nombre.

Gerson met les paroles suivantes dans la bouche de la sainte Vierge : Moi, Marie, je m'appelle par étymologie étoile de la mer, étoile qui éclaire. Je suis celle qui est le plus près de Dieu, je gouverne le monde, je dirige ceux qui voyagent sur l'onde pour arriver à la ville éternelle; car ils n'ont pas ici-bas une demeure permanente, mais ils cherchent la

(1) Homil. 2 super Missus est.
(2) De glorioso nomine Mariæ, art. 3, cap. 3.
(3) Serm. 4 in Nativit. B. Mariæ.

demeure future. Ces voyageurs sont ballottés par les tempêtes de cette grande mer ; ses flots écumants menacent de les engloutir. Il arrivera que dans toutes les générations ils me proclameront étoile de la mer ; ils me regarderont, ils dirigeront leur course à ma lumière. Ils ne se tromperont point en agissant de la sorte, ils ne s'égareront point dans des chemins perdus, et ils ne trembleront point dans les dangers. C'est pourquoi, Dieu aidant, en m'invoquant comme leur souveraine, me regardant comme leur illuminatrice, ils entreront au port salutaire de la patrie (1).

Vous me demanderez pourquoi Marie est spécialement appelée étoile de la mer. C'est parce qu'elle est une étoile brillante au milieu des ténèbres de ce monde. Remarquez pour quelles diverses causes la mer indique ce siècle : c'est 1° qu'ainsi que la mer est sujette aux vents, aux tempêtes, aux nuages, de même ce monde est sujet à beaucoup d'agitations, d'inquiétudes et de troubles ; il est aussi environné d'épais nuages. 2° Comme la mer a son flux et reflux, ce qui indique sa naturelle inconstance, tantôt tranquille, tantôt furibonde, ainsi l'on trouve dans ce monde la vicissitude des états, des fortunes et de toute autre chose ; une certaine instabilité est son partage ; nul ne peut compter sur lui. 3° Dans la mer, les gros poissons dévorent les petits ; ainsi, dans ce monde, les hommes se dévorent mutuellement. C'est de quoi se plaint le prophète Habacuc en disant : Jusques à quand, Seigneur, demeurerez-vous dans votre silence, quand l'impie dévore le juste, les hommes imitant les poissons de la mer ? 4° Quelque coin de la mer que vous exploriez, vous la trouverez pleine d'un sel amer ; ainsi tout ce que contient ce siècle est rempli d'amertume, et ceux qui sont plongés dans ce siècle, qui en sont les aveugles adorateurs, trouvent cette amertume dans les flots empoisonnés du péché et d'une mauvaise conscience, quoiqu'ils paraissent se réjouir pour un temps. 5° Dans la mer, il y a beaucoup de périls, de dangers, des bancs de sable, des abîmes, et beaucoup de monstres qui menacent la vie de l'homme ; les naufrages y sont fréquents. Que trouverez-vous dans ce siècle, sinon des dangers, des écueils où notre nacelle va souvent se briser ? Que trouve-t-on, sinon des occasions de péché et de ruine ? Aucun lieu, aucun état n'est exempt de périls ; et que de monstres contre lesquels nous avons à nous défendre : la colère, la luxure, l'orgueil, la gourmandise ! Point de sécurité, jamais un moment où l'on puisse se reposer ; et voilà pourquoi il y a tant de naufrages et d'hommes qui périssent. Par qui et comment échapper à tant de périls ? Par Marie, étoile de la mer (2).

Saint Bonaventure dit aussi (3) : Lorsque les matelots veulent arriver

(1) Tractatus duodecimus super *Magnificat*.
(2) Hortus Pastorum, auct. Marchantio, lib. 2, tract. 4, Ave Maria.
(3) Speculi.

dans telle partie de la terre, ils choisissent une seule étoile, par le signe et la lumière de laquelle ils puissent arriver sans se tromper au lieu où ils veulent débarquer. Marie, étoile de la mer, fait le même office : elle dirige vers le port de la patrie, dans le vaisseau de l'innocence ou de la pénitence, les navigateurs qui sont sur la mer de ce monde. Par quels secours, dit le pape Innocent, les vaisseaux peuvent-ils, au milieu de tant de dangers, atteindre le rivage? Par deux secours : par le bois et l'étoile, c'est-à-dire par la vertu de la croix et par la vertu de la lumière que Marie, étoile de la mer, a donnée au monde (1).

Marie, dit saint Bonaventure (2), est merveilleusement comparée à l'étoile de la mer, à cause de sa pureté, à cause de son éclatante lumière et à cause des services qu'elle nous rend. Marie est une étoile très-pure, très-radieuse, très-utile. Marie est une étoile très-pure par une vie sans tache ; Marie est une étoile très-brillante en ce qu'elle enfante le rayon éternel ; Marie est une étoile très-utile pour nous, puisqu'elle nous dirige vers le rivage de la patrie.

Considérez, premièrement, que Marie est une étoile très-pure, en ce que jamais elle n'a été ni souillée ni ternie par le péché. Aussi peut-on lui appliquer ces paroles de la Sagesse, 7, 29 : Elle est plus belle que le soleil et par-dessus toutes les étoiles ; comparée à la lumière, elle l'emporte sur elle : *Est enim hæc speciosior sole, et super omnem dispositionem stellarum ; luci comparata, invenitur prior.* Marie est plus pure que le soleil, que les étoiles, que la lumière ; car, soit par sa dignité, soit par sa pureté, elle est au-dessus du soleil, des étoiles et de toute lumière matérielle et même spirituelle, c'est-à-dire au-dessus de ces créatures angéliques dont il est dit dans la Genèse, 1, 4, que Dieu sépara la lumière des ténèbres : *Divisit Deus lucem a tenebris ;* c'est-à-dire les bons anges des mauvais. Marie est supérieure et plus pure que cette lumière angélique : première en dignité, plus pure en sainteté. Aussi saint Anselme s'écrie dans l'invocation à la Vierge-Mère : O bénie sur toutes les femmes, vous l'emportez en pureté sur les anges, en piété sur les saints ! C'est ainsi que Marie est une étoile très-pure par sa vie sans tache.

Secondement, considérez que Marie est une étoile éclatante de lumière, en lançant le rayon éternel, en enfantant le Fils de Dieu. O Marie vraiment très-heureuse ! O étoile vraiment très-radieuse, dont le rayon a pénétré non seulement le monde, mais aussi le ciel, et non seulement le ciel, mais aussi l'enfer ! Vous voyez maintenant comment Marie est une étoile très-pure par sa vie céleste ; vous voyez ensuite comment Marie est une étoile très-lumineuse en mettant au monde le Fils de Dieu.

En troisième lieu, considérez que Marie est une étoile très-utile pour

(1) Epistola.
(2) Specul., lectione 3.

nous, en nous dirigeant vers la patrie céleste ; de plus, nous conduisant par la mer de ce siècle à la grâce de son Fils, comme étant le port du salut. Elle est cette étoile très-brillante qui conduit par le droit chemin les mages à Jésus-Christ. Marie est une étoile certainement très-nécessaire au milieu des redoutables flots de la vie présente. Ainsi vous voyez comment Marie est une étoile exempte de toute souillure, une étoile très-radieuse en son Fils et une étoile très-utile au monde.

Et Marie était le nom de la Vierge : *Et nomen Virginis Maria* (Luc. 1, 27). Marie, comme on le sait, veut dire étoile de la mer, dit le vénérable Godefroi (1). L'interprétation actuelle de ce nom apporte, tant aux justes qu'aux pécheurs, une grande confiance, une immense grâce de consolation. Il est d'usage, chez les matelots qui désirent aller vers tel ou tel pays, de choisir, lorsque les ténèbres de la nuit les enveloppent, une étoile par la lumière et la position de laquelle ils puissent sans erreur parvenir au port où ils tendent. Marie est cette rayonnante étoile ; elle est ce bel astre qui brille pour nous dans les périls de ce siècle, pour nous qui désirons arriver au port de la vie éternelle, et elle nous dirige, soit par l'exemple de sa vie, soit par le secours de sa piété et de sa miséricorde. Ayons donc devant nos yeux cette étoile de la mer qui va devant nous ; et si quelqu'un est enflé par le vent de la prospérité, ou jeté dans le désespoir par le vent de l'adversité, qu'il regarde cette étoile, qu'il recherche sans se lasser la lumière de sa maternelle bonté. Si quelqu'un, accablé sous le poids de ses péchés, est inquiet pour les souillures innombrables de ses iniquités, qu'il porte la vue sur cette étoile, qu'il fixe en elle avec confiance l'ancre de son espérance. De même le juste et l'innocent qui veut conserver son heureux état doit fixer toutes les pensées de son âme sur la clarté de cette étoile ; car s'il cherche fidèlement le secours de la grâce, sans aucun doute, cette étoile de la mer procurera le pardon au pécheur, et au juste, selon le désir de son cœur, le secours qu'il réclame, la grâce de Dieu.

O très-sainte Mère de Jésus-Christ, s'écrie saint Ildefonse, nous sommes pressés par les divines Ecritures de vous louer, de vous bénir, de vous proclamer ; nous y sommes portés par vos exemples, nous y sommes provoqués par vos bienfaits ; les inspirations intérieures nous enflamment, et les miracles publics nous en font un devoir. Vous avez donné Dieu aux hommes, vous avez obtenu la paix au monde, vous avez surmonté et vaincu le démon, vous avez réparé le genre humain, et tous les biens, par votre médiation, sont accordés au ciel et à la terre. Vous êtes le trône très-noble et très-saint de l'auguste Trinité, vous êtes le lit merveilleux et virginal du Verbe du Père, vous êtes la très-précieuse pierre de la couronne du Roi éternel des siècles, vous êtes la bien-aimée Fille du Père

(1) Homil. 27 in festum Annuntiationis B. Mariæ prima.

tout puissant, vous êtes l'Epouse chérie du Saint-Esprit, vous êtes la Souveraine, la Reine des anges et des hommes. Vous êtes un sanctuaire admirable, plein de sagesse, illustre par la splendeur, clairvoyant par la science, brillant par toutes les grâces, parfait dans son ornement. Par votre gloire infinie vous resplendissez au milieu des pierres de feu, c'est-à-dire des anges et des archanges; vous surpassez en sainteté tous les cèdres et tous ceux qui sont dans le paradis de Dieu. Vous êtes le séraphin à six ailes portant les stigmates de Jésus-Christ, embrasé de l'amour du Créateur, suspendu dans les divines extases, et ravi dans la contemplation de la très-excellente Majesté. C'est pourquoi, tout indigne que je suis, désirant honorer une si parfaite Souveraine, je place dans votre couronne l'étoile de la mer qui dirige les matelots et les voyageurs; car l'étoile de la mer dirige les navigateurs, les console, les fortifie et les amène au port désiré. Vous, ô divine Maîtresse, vous êtes cette étoile de la mer qui, au milieu des flots des tentations, au milieu des dangers du monde, parmi les douleurs des maladies, nous conduisez et dirigez; vous donnez votre secours et vos conseils, vous élevez, vous introduisez nos âmes au port du salut (1).

Marie est comparée à l'étoile polaire, dit saint Bernardin de Sienne (2), principalement pour trois motifs : 1° parce que cette étoile est très-près du pôle; 2° parce qu'elle marque le pôle; 3° parce qu'elle est la première des étoiles polaires.

Premièrement, la bienheureuse Vierge est comparée à l'étoile polaire, parce que cette étoile est très-proche du pôle. Pour comprendre ceci, il faut savoir qu'il y a deux pôles dans ce monde : l'un est invisible pour nous, c'est celui qui est au midi ; celui qui est au nord est visible ; et l'un et l'autre est immobile ; et sur cette immobilité s'appuie le monde entier dans son mouvement circulaire. Par l'un et l'autre pôle, Jésus-Christ, Fils de Dieu, Verbe du Père, est parfaitement désigné, lui qui est le principe de toutes choses quant à l'unité et la fin de toutes choses quant au but. Dans la clarté du midi, c'est-à-dire dans la splendeur de sa majesté, il nous est entièrement invisible ; mais il s'est fait visible dans la froide région de notre humanité. C'est pourquoi, dans l'Apocalypse, il dit, 22, 13 : Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin : *Ego sum alpha et omega, primus et novissimus, principium et finis.* De ce midi il est dit aux Cantiques, 1, 6 : Dites-moi où vous conduisez vos brebis, où vous les faites reposer au milieu du jour : *Indica mihi ubi pascas, ubi cubes in meridie.* Et de l'aquilon Job a dit, 37, 22 : De l'aquilon brille l'or du soleil, parce que la splendeur de la sagesse s'est montrée en Jésus-Christ incarné. Il est lui-même immobile, et c'est

(1) Prologus in Corona B. Mariæ Virginis, cap. 11.
(2) De glorioso nomine Mariæ, art. 2, cap. 1-2-3.

sur cette immobilité que reposent toutes choses dans leur mouvement; sa main immobile fait tout mouvoir. Marie étoile est très-près de ce pôle divin, en quatre manières surtout : 1° dans l'incarnation, 2° dans sa vie et ses fonctions, 3° dans sa compassion, 4° dans son assomption.

1° Marie fut très-voisine de ce pôle dans l'incarnation, par l'identité de la chair; la même chair qui était de la Vierge-Mère est devenue la chair du Fils du Père éternel, et elle a été reçue de Dieu dans l'unité de la personne. Donc Marie est très-près de Dieu, puisque en même temps il est avec elle et dans elle. C'est donc avec toute justice qu'il lui fut dit, à cause de cette unité : Le Seigneur est avec vous : *Dominus tecum* (Luc. 1, 28, 20). 2° Elle fut très-près de Jésus-Christ par ses fonctions durant sa vie. 3° Elle fut très-près de lui par sa compassion dans la passion, car elle seule demeura avec lui (Joan. 19) : Près de la croix de Jésus sa Mère était debout. 4° Elle lui est très-voisine dans son assomption, par la réception de la gloire. Qu'elle soit placée au-dessus de tous les chœurs des anges, c'est une vérité indubitable. Si, d'après la Sagesse, 6, 20, l'incorruptibilité rapproche l'homme de Dieu : *Incorruptio facit esse proximum Deo*, Marie, qui est entièrement incorruptible, étant la Mère de l'incorruptibilité divine, est très-proche du pôle, son Fils. Par son mérite et sa place, elle est très-rapprochée de son Fils, c'est-à-dire du pôle.

Secondement, la sainte Vierge est comparée à l'étoile polaire, parce que cette étoile décrit le pôle par son cercle. Le monde entier représente une sphère intelligible dont le centre est Jésus-Christ, Fils de Dieu; il est le centre dans le cercle d'où partent toutes les lignes, toutes les créatures, comme le montre saint Denis dans son livre *Des divins Noms*, c. 4. Mais cette grande sphère renferme beaucoup de cercles ordonnés entre eux mutuellement. Par conséquent, le cercle est d'autant plus petit qu'il est plus près du centre. Les grands cercles autour de ce centre intelligible, ce sont les grands corps célestes et terrestres, et tous complètent leur cercle, à cause de la grande ou moins grande distance et participation du premier centre. Et parmi toutes ces choses, la bienheureuse Vierge Marie forme un très-petit cercle, tellement qu'elle est devenue comme le globe, selon le Prophète royal qui dit, 76, 18 : Vos éclairs ont lui sur la terre, c'est-à-dire en Marie, qui est devenue le globe du Fils de Dieu, qui est la terre, et qui demeure toujours la même (Eccl. 1, 4). Aussi l'Ecclésiastique dit dans la personne de Marie, 24, 8 : Seule j'ai parcouru le cercle des cieux : *Gyrum cœli circuivi sola.*

En troisième lieu, Marie est comparée à l'étoile polaire, parce que cette étoile est la première des étoiles, soit qu'elles paraissent toujours, comme celles qui environnent le pôle de l'aquilon; soit qu'elles ne paraissent jamais, comme celles qui sont dans les profondeurs du midi; soit qu'elles paraissent et disparaissent tour à tour, comme celles qui sont au milieu du globe terrestre. De même la bienheureuse Vierge est la première par

la grandeur de sa gloire, par l'élévation de sa dignité. Parmi tous les êtres inférieurs qui sont visibles, ou tous les êtres intellectuels qui sont invisibles, ou aussi parmi ces luminaires célestes qui tiennent des uns et des autres, parce qu'ils participent de la nature des corps avec les premiers, et qu'ils ont, comme les seconds, l'intelligence et la durée, Marie est la première, comme l'atteste la Sagesse, 7, 9 : Je ne lui ai point égalé la pierre précieuse, parce que l'or auprès d'elle est un peu de sable, et l'argent devant elle est comme de la boue : *Nec comparavi illi lapidem pretiosum ; quoniam omne aurum in comparatione illius arena est exigua, et tanquam lutum æstimabitur argentum in conspectu illius.* Voilà cependant ce qu'il y a de plus précieux dans les corps visibles. Entre les êtres intellectuels et invisibles, elle tient le premier rang, car elle surpasse comme à l'infini l'excellence de tous les esprits. Aussi elle dit dans l'Ecclésiastique, 24, 7-10-11 : J'habite dans les lieux très-hauts, et mon trône est dans une colonne de nuées. J'ai eu l'empire sur toutes les nations. J'ai foulé aux pieds, par ma puissance, les cœurs de tous les hommes. Entre les luminaires célestes elle est encore la première ; la Sagesse le déclare, 7, 29 : Comparée à la lumière, elle l'emporte sur elle : *Luci comparata, invenitur prior.* On pourrait encore dire que les étoiles qui sont toujours cachées représentent les contemplatifs, qui sont toujours devant Dieu ; que les étoiles qui paraissent toujours représentent ceux qui mènent une vie active, qui sont toujours en action ; que celles qui paraissent et qui se cachent tour à tour sont l'image de ceux qui joignent ensemble la vie contemplative et la vie active. Marie est la première entre tous. Oh ! que Marie est une admirable étoile !

Marie est aussi comparée à l'étoile du matin par l'Eglise elle-même dans ses litanies : Etoile du matin, priez pour nous. Elle est, en effet, l'étoile qui annonce l'arrivée du jour, l'éloignement de la nuit : l'arrivée du jour de l'incarnation du Verbe, du salut du monde, de l'expulsion de la nuit ténébreuse où était plongé le monde entier depuis quatre mille ans.

Vous êtes, ô Marie, dit saint Ildefonse, cette étoile de la mer placée au plus haut du ciel, à côté de Dieu, étoile que regardent les chrétiens au milieu des flots de ce siècle ; vous éclairez notre nuit par les rayons de la foi, que l'homme eut le malheur d'éloigner si vite et de repousser de son âme (1).

(1) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 17.

XVII

MARIE EST LE SOLEIL DU MONDE.

Ne vous figurez pas qu'il soit inconvenant, dit le pieux empereur de Constantinople, Matthieu Cantacuzène (Cant. 6), que celle que nous venons de comparer à la lune soit aussi appelée un soleil, attendu que c'est pour diverses considérations que nous lui donnons ces noms divers. Nous disons qu'elle est un soleil, parce qu'en elle le Verbe divin a logé comme dans son tabernacle, et parce qu'elle a en soi la plénitude de la lumière comme le soleil. Avant lui le grand saint Jérôme avait eu la même pensée; car, expliquant ces paroles du psaume 18 : Il a placé son tabernacle dans le soleil : *In sole posuit tabernaculum suum*, il soutient qu'elles doivent être entendues du sein de la glorieuse Vierge, et il ajoute qu'afin que celle qui auparavant n'était qu'une étoile devînt un soleil radieux, il lui communiqua une si grande abondance de lumière, qu'il ne fut pas possible aux anges d'en supporter l'éclat.

Après lui, saint Pierre Damien donne l'essor à son esprit (1) et va recherchant pourquoi l'Eglise, après l'époux des Cantiques, l'appelle choisie comme le soleil : *Electa ut sol.* Le Saint-Esprit, dit-il, n'a rien rencontré de plus noble parmi les créatures matérielles; car la clarté du soleil est bien autre chose que celle de la lune, qui, tout en faisant pâlir par son éclat la lumière des étoiles, ne la fait cependant pas disparaître. Mais le soleil nous dérobe tellement la vue de tous les autres astres par la puissance de sa splendeur, qu'ils deviennent pour nous comme s'ils n'étaient plus. De même la Mère de Dieu surpasse tellement les mérites de tous les autres saints, qu'en sa présence il ne leur reste presque ni lustre ni éclat. Ceci s'accorde avec les paroles de saint Basile de Séleucie, qui assure (2) que la sainte Vierge a au moins autant d'ascendant sur tous les saints que le soleil en a sur le reste des flambeaux du firmament.

(1) Serm. de Assumpt.
(2) Serm. de Annuntiat.

Marie est un soleil levant en son immaculée conception. Exempte de la tache originelle par un miracle de la toute-puissance de Dieu, elle ressemble à la splendeur du soleil qui se lève sans nuage et apparaît dans toute sa gloire.

Marie est un soleil montant dès sa naissance. En sa naissance, en son jeune âge, en sa présentation au temple, elle ressembla parfaitement au soleil montant et s'élevant à pas de géant sur l'horizon. En ce second état, elle répandit quatre rayons de lumière (1). Le premier fut un rayon de beauté; beauté de corps et d'esprit, à l'occasion de laquelle elle est appelée toute belle : *Tota pulchra es* (Cant.); beauté accomplie en tout point et surpassant celle des étoiles du matin. Le second fut un rayon d'exemption de toutes sortes de péchés, qui ne procédait pas moins de la plénitude de la grâce qu'elle avait reçue que de l'éloignement des passions déréglées. Le troisième fut un rayon de contemplation des choses célestes, qui remplissait son âme d'une incroyable douceur et la tenait attachée par une liaison indissoluble au principe de tout contentement. Le quatrième fut un rayon de vie exemplaire si clair et si brillant, que dès lors il la rendit aimable à ceux qui la voyaient, et admirable à ceux qui considéraient attentivement les beaux traits de ses royales vertus.

Marie est un soleil en son midi en la conception du Verbe divin.

Le troisième état fut celui de la conception du Verbe divin, qui fut le vrai midi de notre soleil mystique, c'est-à-dire de la sainte Vierge. Alors elle remplit le monde des rayons des splendeurs éternelles; mais les plus excellents furent les quatre suivants. Le premier, la plénitude de la grâce qu'alors elle reçut d'une manière ineffable, pour en être dès ce moment et à jamais une vive source et un principe, conjointement avec son Fils. Le second, un éloignement de tout ce qui pouvait empêcher ou retarder tant soit peu le cours de ses excellentes vertus, et une certaine impeccabilité. Le troisième, une adhésion au souverain bien, par voie d'union et de transformation en lui qui divinisait toutes ses actions et les rendait d'un inestimable mérite. Le quatrième, le repos et une assurance qu'elle avait tant de son état présent que de celui de l'avenir, et de tout le surplus des promesses qui lui avaient été faites d'en haut.

C'est avec tous les saints Pères que j'appelle ce troisième état de la glorieuse Vierge le midi de notre soleil mystique, à raison des saintes ardeurs qui alors enflammèrent la charité de sa bienheureuse âme; état auquel je puis appliquer ce qui est dit au 43e chapitre de l'Ecclésiastique, où on lit que le soleil en son midi brûla la terre; qu'il est comme impossible de supporter l'ardeur de ses rayons; qu'il est comme une fournaise de chaleur embrasant les montagnes et dardant ses flèches de feu et de

(1) Le P. Poiré, 12e étoile, chap. 13.

lumière, si perçantes et si brillantes que ceux qui sont assez téméraires pour vouloir la fixer en demeurent aveuglés. Alors arriva un prodige inouï : ce divin Soleil, au midi de ses ardeurs et de ses transports plus que séraphiques, produisit un autre Soleil levant qui sortit, ainsi que le dit le Roi-Prophète, comme un époux de son lit nuptial (Psal. 18). Ce fut le Verbe incarné, qui est le vrai Soleil de justice qui éclaire de sa lumière divine tout homme venant en ce monde : *Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (Joan. 1).

Pour comprendre la belle pensée du Psalmiste, il faudrait avoir contemplé le soleil sortant au matin du fond de la mer. Car il est vrai qu'il n'est rien au monde de plus beau ni de plus brillant que le sein de la mer lorsqu'au matin le soleil, illuminant de ses premiers rayons les vapeurs qui commencent à monter en haut, paraît au milieu d'elles comme dans un pavillon de broderie, éclatant de tous côtés de pierreries, et lorsque, attirant insensiblement à soi ces vapeurs tremblantes, il semble se lever en cadence au son des luths. Et tout cela n'est rien, tout cela n'est qu'une grossière image du lever du Soleil de nos âmes. Néanmoins, si la vue d'un objet passager et trompeur est capable de donner tant de contentement à celui qui le voit du sommet de quelque montagne, quels plaisirs ne durent pas éprouver les anges lorsqu'ils assistèrent au lever de l'unique Soleil du monde, et qu'ils le virent sortir de son lit nuptial, du sein de la bienheureuse Vierge, sa Mère et son Epouse tout ensemble ! Les saints qui se sont représenté ce mystère ineffable se sont noyés dans des douceurs que le langage humain ne peut pas exprimer. Qu'ont-ils donc éprouvé, ceux qui ont eu le bonheur de le contempler, non en figure, mais en vérité ; non par imagination seulement, mais par une puissance réelle ?

Marie est un soleil couchant à sa mort.

Le quatrième état de la Vierge est son glorieux trépas, qu'à bon droit je puis appeler le couchant de ce divin Soleil, qui alors, suivant la parole de saint Bernardin de Sienne, jeta quatre rayons d'une admirable clarté.

Le premier fut celui d'un désir amoureux de voir Dieu et d'être unie à son bien-aimé ; rayon si fort et si perçant qu'il pénétra jusqu'au cœur de Dieu et en tira une sainte condescendance aux équitables souhaits de sa très-chère Fille.

Le second fut celui d'une résignation courageuse à toutes les volontés du ciel ; résignation bien plus grande que celle d'un saint Martin et de tous les autres saints, qui, ayant la mort en désir, prenaient la vie en patience.

Le troisième fut celui d'une extase d'amour indicible qui ne put trouver d'issue que dans la mort, qui ouvrit un passage à sa bienheureuse âme pour se jeter dans le sein de l'immortalité.

Le quatrième fut celui d'un soin plus que maternel qu'elle prit alors de tous les enfants de l'Eglise, qu'elle a depuis toujours continué et augmenté dans les divins embrassements de son très-saint Epoux.

XVIII

MARIE EST LA LUNE DE L'ÉGLISE.

Les saints brilleront comme des étoiles pendant toute la durée des siècles (1). Ils seront revêtus de clarté, ce seront des créatures transformées en Dieu. Cependant ils seront différents les uns des autres, aussi bien que les astres que nous voyons attachés au firmament; leur grandeur, leur beauté, leur influence ne seront pas égales, non plus que leur conduite ici-bas.

Ce monde visible (2) n'est pas allumé de plus de feux que l'Eglise n'est éclairée de flambeaux. Ses étoiles sont les saints, qui ne sont pas moins différents en lumière, en grandeur et en beauté, que celles qui sont attachées au ciel, ni moins infinis en leur nombre, ni moins remarquables en la diversité de leurs effets, de leurs influences et de leurs aspects. Les uns ne paraissent jamais sur l'horizon; ce sont ceux qui évitent d'être connus des hommes afin d'être mieux connus de Dieu. Les autres ne se retirent jamais sous notre hémisphère, et ce sont ceux qui sans cesse s'emploient à des œuvres de charité envers le prochain. Les uns ont paru au commencement de la nuit, comme les anciens patriarches; les autres vers le milieu, comme les prophètes, et les derniers sur le point du jour, comme le bienheureux précurseur et les apôtres. Quelques uns sont fixés dans leurs cellules comme les étoiles du firmament; d'autres parcourent le monde comme les planètes, produisant partout des fruits de sainteté.

Parmi tant de lumières, il y a le soleil et la lune; le soleil représente le Sauveur du monde, et la lune la bienheureuse Vierge.

Et pour m'attacher plus étroitement à ce qui concerne la lune, le docte

(1) La révér. mère de Blémur.
(2) Le P. Poiré, 12e étoile, chap. 13.

abbé Rupert (1) remarque fort à propos que, quoique la lune doive toute sa lumière au soleil, néanmoins elle ne la garde pas pour elle, mais elle la communique aussitôt à la terre. Ainsi la sainte Vierge, qui est redevable à son Fils de toute la grâce qui est en elle, n'en veut cependant pas retenir pour elle seule tout le bienfait, mais, connaissant l'affection qu'il porte aux hommes, elle répand sans cesse sur eux la lumière qu'elle a reçue de lui. Un savant moderne (2) éclaircit la belle pensée de ce pieux abbé en disant que la lune est en certaine manière l'épouse du soleil, et que, recevant la mâle vigueur de cet astre et comme concevant de lui, elle envoie ici-bas les doux effets qui naissent de leur union; en sorte qu'encore que la lune d'elle seule ne puisse rien, néanmoins, étant rendue féconde par les rayons qu'elle reçoit du père de la lumière, elle proportionne tellement ses influences à l'état de la terre, qu'elle se rend nécessaire à toutes ses opérations. De là vient le pouvoir qu'elle a sur nos corps, qui se ressentent de son approche, de son éloignement, de sa plénitude, de sa croissance, de sa diminution et de tous ses changements. D'elle dépendent les temps favorables pour planter, pour semer, pour couper, pour voyager sur mer. Il faut en quelque sorte que toutes les grâces du soleil, pour nous être propices, passent comme par l'intermédiaire de la lune, et que là elles soient adoucies et façonnées à nos usages.

Admirable image de la Mère de Dieu, qui, en qualité d'épouse, tient de Jésus-Christ toutes les faveurs nécessaires à notre vie spirituelle, et, les recevant en son sein, leur donne une nouvelle force et les proportionne tellement à nos nécessités, que, comme elle a son influence sur toutes nos actions, ainsi avons-nous besoin de la regarder et de recourir à elle en tout ce que nous commençons, sous peine de l'entreprendre à contre-temps et avec danger de quelque mauvais événement.

La lune est l'amie de la terre. Marie aime singulièrement les hommes et ne cesse de leur faire du bien. N'est-ce pas d'elle que nous tenons les signes très-certains de l'amitié que Dieu nous porte, de notre réconciliation avec sa souveraine majesté, de notre salut éternel, et généralement de tout ce qui se traite dans le ciel pour notre bien?

Mais le Saint-Esprit me fournit des pensées bien plus relevées lorsqu'il dit par l'Ecclésiastique, 43, que la lune marque les temps, divise les saisons, partage les âges; que c'est elle qui règle les fêtes et les solennités de l'année, d'où se prennent les néoménies, la Pâque, la fête des Tabernacles, et ainsi des autres; qu'elle est l'une des principales pièces de la puissante batterie dont Dieu se sert pour unir la volonté de ses créatures à ses lois et pour les rendre souples à ses ordonnances.

Que se peut-il dire de plus simple et ensemble de plus glorieux pour

(1) Lib. 6 in Cant.

(2) Georgius Venetus, Harmoniæ mundi, cant. 1, cap. 38.

la Mère de Dieu? Car n'est-ce pas elle qui gouverne nos jours, nos années et nos vies, et de qui dépend singulièrement, après Dieu, tout le bonheur que nous attendons ici-bas? N'est-ce pas elle qui mesure nos joies et nos contentements, et sans qui nous pourrions bien dire adieu à toute l'allégresse et à toute la douceur que nous attendons du ciel? N'est-elle pas l'instrument général de la bonté et de la miséricorde de Dieu pour la conversion des pécheurs, pour l'avancement des justes et pour la sanctification des parfaits?

O Marie, Mère des mères, Vierge des vierges, Etoile des étoiles, et la douceur des âmes fidèles, que d'obligations nous avons à votre bonté! Quelle douceur ne recevons-nous pas par votre entremise? De quelles grâces ne favorisez-vous pas ceux qui ont le bonheur de vous connaître et de vous aimer? Qui pourrait dire le nombre de vos bienfaits? Qui pourrait raconter les effets de vos aimables influences? Qui saurait parler dignement du soin que vous daignez prendre de toute l'Eglise?

Abîme-toi, mon âme, dans ces agréables et délicieuses pensées; perds-toi dans ces doux sentiments; apprête-toi à voir un jour des merveilles sur ce sujet : je dis des merveilles que l'œil mortel n'a pas vues, qu'oreille corruptible n'a pas ouïes, et que le cœur de l'homme ici-bas n' jamais pénétrées.

XIX

MARIE EST LE JOUR LE PLUS BEAU ET LE PLUS HEUREUX.

Marie est le jour, et le plus heureux des jours, dit le vénérable abbé Guibert (1). C'est le plus admirable jour qu'ait fait le Seigneur. Ecrions-nous donc avec le Psalmiste : C'est ici le jour que le Seigneur a fait ; réjouissons-nous en lui, et tressaillons d'allégresse : *Hæc est dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in ea*, 117, 24.

Aussitôt que Dieu le Père a dit de son Fils, par la bouche de son prophète : La pierre (c'est-à-dire Jésus-Christ) rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue le sommet de l'angle. Ici est l'œuvre du Seigneur, la merveille pour tous les yeux (Psal. 117, 22-23) ; il s'adresse à Marie qui a procuré cette pierre angulaire, et il la montre par ces paroles : Celle-ci est le jour que le Seigneur a fait ; elle est le jour qui a fait paraître le Soleil de justice, qui a établi douze admirables heures du jour.

Ce beau jour, c'est-à-dire l'auguste Vierge, nous a donné le Sauveur, qui, dans la première heure, a chassé le prince du monde et a vaincu le monde en se laissant attacher à la croix ; il nous a ainsi arrachés des mains de l'ennemi.

Dans la deuxième heure, il nous a baptisés dans son sang sorti de son cœur sacré percé sur la croix.

La troisième heure fut sa résurrection et les délivrances des âmes détenues dans les limbes.

La quatrième heure est celle pendant laquelle il a ouvert aux croyants le royaume des cieux.

La cinquième heure est celle de l'ascension, élevant à la droite de Dieu le Père notre nature unie hypostatiquement au Verbe.

La sixième heure est l'envoi du Saint-Esprit.

(1) Lib. de Laudibus Mariæ, cap. 5.

La septième heure est le pouvoir donné aux apôtres et à leurs successeurs de faire descendre le Saint-Esprit sur les fidèles.

En la huitième heure, il a donné à ses ministres le pouvoir de remettre les péchés.

En la neuvième, il donne à Pierre et à ses successeurs les clefs du royaume des cieux.

En la dixième, il confie, non aux anges, mais aux hommes, le soin et le pouvoir de changer le pain en son corps et le vin en son sang.

En la onzième heure, par la résurrection il rendra nos corps glorieux, à la ressemblance du sien.

En la douzième heure, il nous fera régner éternellement avec lui.

Marie est donc vraiment le jour de toutes les grâces, de toutes les bénédictions, puisque par elle son divin Fils, dans les douze heures, nous comble de tant de faveurs.

O Jésus, ô Marie, en reconnaissance de tant de bienfaits, je veux vous consacrer les douze heures de la journée. A la première je vous donnerai mes pensées, à la seconde ma prière, à la troisième mon cœur, à la quatrième mon intelligence, à la cinquième ma volonté, à la sixième mes sens, à la septième mon obéissance, à la huitième ma foi, à la neuvième mon espérance, à la dixième mon amour, à la onzième toute ma vie, à la douzième ma mort.

XX

MARIE, LUMIÈRE ET ILLUMINATRICE.

Vous avez paru au monde comme une aurore très-brillante, ô Marie, dit saint Bernard, lorsque vous avez précédé la splendeur du vrai Soleil, étant vous-même la brillante étoile du matin. Vous étiez digne par votre grande clarté de commencer le jour du salut, le jour de la réconciliation, le jour que le Seigneur a fait. Heureuse aurore, vous avez annoncé l'heureux jour ! Il était convenable qu'à une telle aurore succédât un si beau jour. Vous avez véritablement fait l'office de l'aurore. Car le Soleil de justice devant sortir de vous, prévenant son arrivée par une grande illumination du matin, vous a remplie très-abondamment des rayons de sa lumière, avec lesquels vous avez mis en fuite les puissances des ténèbres qu'Eve avait fait venir ; et ainsi vous avez fait briller sur la terre le Soleil qui était le désir de toutes les nations (1).

Le Seigneur a placé son tabernacle dans le soleil, dit le Psalmiste : *In sole posuit tabernaculum suum*, 18, 6. Il a placé son tabernacle dans le soleil, c'est-à-dire dans le sein de Marie, dit saint Jérôme : *In sole, in utero sanctæ Mariæ Virginis.* Marie signifie étoile de la mer. La lumière du soleil est plus brillante que celle des étoiles. Le Soleil de justice, c'est le Seigneur, comme le dit le prophète Malachie : *Orietur vobis Sol justitiæ*, 4. Ce Soleil a illuminé l'étoile, c'est-à-dire Marie, pour en faire un soleil : *Illuminavit Sol iste stellam, id est Mariam, ut esset sicut sol.* C'est pourquoi il a placé son tabernacle dans le soleil lorsqu'il a pris un corps dans le sein de Marie (2).

Que le soleil disparaisse de la terre, il n'y aura plus que ténèbres. Otez

(1) Ad B. Virg. serm.
(2) Comment. in psal. 18.

Marie, vraie lumière, et il n'y aura plus parmi les hommes qu'aveuglement des ténèbres, confusion de tempête, obscurité générale, dit Pierre de Blois (1) : *Auferatur corpus istud solare de mundo, et non erit nisi nox. Auferatur Maria de cœlo, et non erit in hominibus nisi cœcitas tenebrarum, error turbinis, et caligo involvens.*

Saint Jean l'évangéliste dit de Jésus-Christ : Celui-ci était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, 1, 9. On peut appliquer à Marie les mêmes paroles et dire d'elle : Celle-là était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde : *Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Un grand signe parut dans le ciel, dit l'Apocalypse, une femme revêtue du soleil : *Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole*, 12, 1. D'après tous les saints Pères et tous les interprètes, cette femme revêtue du soleil, c'est Marie ; si elle est revêtue du soleil, elle est donc resplendissante de lumière, et sa lumière est d'autant plus incomparable, qu'elle est revêtue, non du soleil du firmament, mais du Soleil de l'éternité.

Marie est revêtue d'un triple soleil, dit saint Bernardin de Sienne (2) : d'abord du soleil d'amour, ensuite du soleil de splendeur, en troisième lieu du soleil d'éclat. Le premier semble appartenir à sa volonté, qui brûle de l'amour de Dieu ; le second à son intelligence, qui resplendit de la lumière de Dieu ; le troisième regarde son corps, qui remplit le ciel de son éclat au-dessus de tous les bienheureux. Car, premièrement, elle est revêtue du soleil de l'amour très-pur et très-ardent, par lequel elle aime Dieu plus que tous les bienheureux, et son Fils Jésus-Christ notre Seigneur. Ce qui fait dire à saint Bernard : Les lèvres du prophète sont purifiées par le feu d'amour ; les séraphins en sont aussi enflammés ; mais beaucoup plus qu'eux la Vierge a mérité, non d'en être touchée légèrement, mais d'en être revêtue, et pour dire plus encore, d'en être débordée et d'être comme inondée de ce feu. Marie ainsi revêtue, tout brille tellement en elle, qu'il ne peut y avoir ni ténèbres ni demi-jour, mais la splendeur du midi. Secondement, la bienheureuse Vierge est revêtue du soleil de splendeur dans le ciel. En troisième lieu, la bienheureuse Vierge est revêtue du soleil d'éclat, éclat en son corps par la surabondance de gloire dont Dieu remplit son âme. Cette lumière éclatante fait dire à saint Bernard : O Souveraine, que vous êtes intime avec Dieu ! que vous êtes près de lui ! comme vous lui êtes unie ! Vous l'avez revêtu de la substance de la chair, et lui vous a revêtue de la gloire de sa majesté ; vous avez revêtu le soleil d'un nuage, et vous êtes revêtue du soleil tant en votre corps qu'en votre âme : *Quam familiaris ei facta es, o Domina, quam*

(1) Serm. 33 in Assumpt. B. Mariæ.
(2) De B. Virg., serm. 61, cap. 3.

proxima, imo quam intima ! Vestisti eum substantia carnis, et ille te gloria suæ majestatis ; vestisti nube solem, et ipsa sole vestieris, tam in corpore quam in anima (1). Car la gloire, la lumière de la Vierge est autant au-dessus de celle des autres bienheureux que la lumière du soleil surpasse celle des autres astres ; et comme les autres astres sont illuminés par le soleil, ainsi toute la cour céleste est illuminée par la glorieuse Vierge.

La bienheureuse Vierge brille d'une triple blancheur en lumière : en premier lieu, de la lumière de la sagesse divine ; en second lieu, de l'éclat de l'innocence virginale ; troisièmement, de la splendeur de sa très-sainte vie.

D'abord elle brille de l'éclat de la divine Sagesse, étant elle-même comme la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu, et une émanation pure de la clarté du Tout-Puissant (Sap. 7, 25-26). La bienheureuse Vierge, continue saint Bernardin de Sienne, a été tellement remplie de lumière, que, même dans le sein de sa mère, elle n'a pas seulement été revêtue de lumière, mais encore de la plus haute contemplation. Et dans cette merveilleuse lumière, elle comprit déjà ces quatre choses : d'abord la nature créée dépourvue de raison ; ensuite la nature créée et raisonnable ; en troisième lieu, la nature créée et spirituelle ; en quatrième lieu, la nature divine incréée. Cette distinction comprend la connaissance du Créateur et de toute créature, parce qu'en la lumière du Créateur elle connut toutes les créatures. Comme le dit le Psalmiste : *In lumine tuo videbimus lumen :* Dans votre lumière nous verrons la lumière, 35, 10. Elle fut élevée à une si grande contemplation, que dans le sein de sa mère elle contemplait Dieu plus parfaitement que le plus grand contemplateur ne l'a jamais fait dans la perfection de l'âge ; et même elle excellait plus en contemplation dans son sommeil que tout autre en veillant : *Ad tantam enim contemplationem sublimata est, ut perfectius etiam in ventre matris contemplaret Deum, quomodo nunquam fuit contemplatus aliquis in perfecta ætate : magisque in contemplationem Dei excessit dormiendo quam aliquis alius vigilando.* Elle l'atteste elle-même dans les Cantiques : Je dors, dit-elle, et mon cœur veille : *Ego dormio, et cor meum vigilat*, 5. Voilà la lumière de la Sagesse divine.

En second lieu, Marie brille de la beauté de l'innocence virginale. Toutes les conceptions de son cœur étaient plus blanches que la neige, plus douces que le lait, plus éclatantes que l'ivoire, plus belles que le saphir.

Troisièmement, elle brille par l'éclat incomparable de sa vie toute pleine de vertus.

Remarquez que la sainte Vierge évita toute sa vie la moindre faute vénielle ; ce qui ne serait pas arrivé si elle n'eût pas été remplie d'une

(1) Serm. de Assumpt.

grande lumière pour voir parfaitement ce qu'elle devait faire, ce qu'elle devait éviter, ce qu'elle devait aimer, haïr, croire et ne pas croire, dit le même auteur (1). L'Esprit de Dieu pénètre son âme; il multiplie et répand en elle les innombrables rayons de sa lumière et de sa sagesse. Il entre en son âme comme le soleil levant entre dans le monde : *Intrat ejus mentem, sicut sol oriens intrat in mundum.* Car, comme le dit la Sagesse, en elle est l'Esprit d'intelligence, saint, un, varié, subtil, disert, prompt, incorruptible, certain, doux, aimant le bien, pénétrant, infaillible, bienfaisant, immuable, indéfectible, calme, ayant toute vertu, prévoyant toutes choses, comprenant tous les esprits, intelligible, vif et pur, 7, 22-23. Cet Esprit, qui pénètre tout, montre, quand il veut, les choses passées, présentes et futures. Et comme le dit l'Apôtre : *Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei :* L'Esprit scrute tout, même les profondeurs de Dieu (1 Cor. 2, 10). Or, la sainte Vierge, remplie de ce divin Esprit, ne pouvait pas ignorer tout ce qui est de l'Esprit de Dieu; c'est pourquoi elle est justement appelée lumière et illuminatrice.

Marie est si brillante de lumière, dit sainte Brigitte, que les anges, qui ont des yeux plus éclatants que la lumière, sont illuminés par elle, et que les démons n'osent regarder sa clarté; ils tremblent, sa splendeur les fait pâlir; ils préfèrent leurs ténèbres.

Vous êtes, ô ma Mère, lui dit son divin Fils, comme l'aurore qui s'avance avec sérénité. Vous brillez sur tous les cieux; votre lumière surpasse tous les anges. Vous avez attiré à vous, par votre sérénité, le vrai Soleil, c'est-à-dire ma divinité, de manière que le Soleil de ma divinité, venant en vous, s'est fixé en vous, et par sa chaleur vous avez été embrasée de mon amour. Vous avez été illuminée de sa splendeur plus que tous les autres. Les ténèbres de la terre ont été dissipées, et tous les cieux ont été radieux par vous (2).

O merveilleuse dignité, s'écrie Richard de Saint-Victor, que le Soleil qui illumine le monde vienne d'une femme, que la lumière sorte de la terre et brille, que les ténèbres du monde soient changées en lumière par une femme! Par elle et d'elle ce Soleil a lui dans le monde et a brillé d'un éclat particulier, parce qu'il a pleinement éclairé les cœurs. Ainsi la lumière éternelle s'est levée nouvelle dans le temps, et elle a davantage étendu ses rayons. Et non seulement, par cette miraculeuse femme, la lumière de la grâce a été donnée à la terre, mais aussi la vision de Dieu a été donnée aux âmes dans le ciel. Cette bienheureuse Vierge est ce grand signe dans le ciel; elle est cette femme revêtue du Soleil, parce que le Soleil de la Divinité brille en elle et autour d'elle, et la pénètre entièrement; et ainsi extraordinairement illuminée, elle illumine les citoyens

(1) De virginali Consensu, cap. 4.
(2) Lib. 1 Revel., cap. 35 et 51.

du ciel. La première et entre tous les autres, elle reçoit la splendeur de ce Soleil; elle est revêtue de ce Soleil, et elle est remplie parfaitement et spécialement de la jouissance de la Divinité. Elle s'en est revêtue en recevant une si grande plénitude (1).

Marie était constamment dans la contemplation des choses divines; par conséquent, elle était pleine de lumière, dit Salazar (2). Mais quel fut le degré de cette contemplation qui lui procurait tant de lumière? Ici il y a deux sentiments parmi les docteurs; car les uns affirment que la très-sainte Mère de Dieu eut une connaissance plus grande, plus claire, tant des créatures que de Dieu, que toute autre pure créature; mais que cependant, dans la contemplation de Dieu, elle garda le mode naturel de la connaissance humaine, de manière que, selon l'usage des autres hommes, elle concevait les formes insensibles des choses spirituelles par l'apparence des sensibles, en sorte qu'ils placent l'excellence de la contemplation lumineuse de Marie en ce que, dans ce genre de lumière, elle connut Dieu par une plus grande attention, un plus grand effort d'esprit, et d'une manière plus claire et plus ouverte. Ainsi l'enseigne Vasquez (3).

Mais je partage l'autre sentiment qui place en Marie un mode supérieur de connaissance et de contemplation; car il y a de très-graves docteurs qui pensent que la Vierge était douée de la science infuse, par laquelle, indépendamment des choses sensibles, elle saisissait en elles-mêmes les choses spirituelles en dehors et éloignées des sens. Ainsi le croient Albert le Grand (4), et même il l'affirme positivement (5), saint Bernardin de Sienne (6), Gerson (7), Suarez (8), saint Bonaventure (9), Denis le Chartreux (10) et d'autres.

Mais, parmi les auteurs cités, Albert le Grand, dans les passages que je viens d'indiquer, tire solidement et avec clarté cette conclusion, après avoir prouvé que la science infuse appartient à la Vierge, qu'elle ne l'a pas eue une fois, plusieurs fois, mais constamment. Ensuite, dans ce chapitre et les suivants (11), il rassemble les connaissances que la Vierge réunissait dans son esprit. Elle connaissait, dit-il, parfaitement et intuitivement son âme, et les mouvements de son âme et ses actions; elle connais-

(1) Pars 2 in Cant. exposit. Virginis Mariæ laudes, cap. 30.
(2) De Prædestinat. Virginis, cap. 32.
(3) 3 part., tom. 2, dist. 119, cap. 4, et 1 part., disp. 134, cap. 3.
(4) In Mariali, cap. 98, 99, 100 et 102.
(5) Cap. 132 et 149.
(6) Serm. 51, art. 1, cap. 2.
(7) Alphabet. 79, tit.
(8) 3 p., q. 37, art. 3, disp. 9, sect. 3.
(9) Specul.
(10) Cap. 5 Cant.
(11) Ut supra, cap. 132.

sait aussi les anges dans leurs propres espèces et essences, les démons, et les substances et les essences des corps, et enfin toutes les choses naturelles, et les biens et les maux de toutes choses.

Le même docteur, soit en ce chapitre, soit dans les autres que nous avons cités ci-dessus, parlant de la connaissance des choses surnaturelles, affirme que la Vierge avait la connaissance intuitive des choses surnaturelles, non, à la vérité, habituellement, mais quelquefois; car, dans son chapitre 149e, il assure sans hésiter que l'œuvre de l'incarnation fut sur l'heure connue de la Vierge par une connaissance intuitive et très-parfaite. Elle eut probablement, de temps en temps, la connaissance claire et intuitive des autres choses surnaturelles. Le même docteur enseigne que la Vierge n'avait pas la connaissance habituelle intuitive des choses surnaturelles, afin que sa foi fût exercée, foi qui ne peut plus être avec la claire connaissance et vue; et il assure, au chapitre 150e, qu'elle excella tellement dans la foi, que ce fut par le mérite de sa foi qu'elle devint la Mère de Dieu. Suarez, au lieu sus-cité, est du même avis qu'Albert le Grand.

Et certainement ceux qui donnent à la Vierge ce mode de connaissance et de contemplation sont convaincus et déclarent hardiment que par là, par la contemplation des choses divines, le foyer du péché fut éteint en elle, et qu'elle fut confirmée et immuable en grâce. Car, d'abord, il arrive de là que la Vierge, dans la connaissance des choses naturelles, n'eut aucune erreur ou ignorance proprement dite. Conclusion que tire Albert le Grand par ces paroles (1) : La conséquence de tout ce que nous venons de dire est que Marie n'a eu proprement l'ignorance d'aucune chose.

Secondement, il est aussi montré par là, en quelque sorte, que la Vierge, soit dans le sein de sa mère, soit dans l'exercice et l'action des choses extérieures, n'interrompit jamais, ni par quelque distraction, ni par lassitude, la contemplation et l'amour de Dieu.

En troisième lieu, ceci explique pourquoi elle pouvait contempler et voir Dieu plus clairement et plus ouvertement que tous les autres hommes les plus éminents en sainteté.

Quatrièmement, ceux qui soutiennent que la Vierge avait la science et la connaissance des choses en question, en dehors de la médiation des sens, expliquent très-bien pourquoi son âme ne pouvait pas être infestée et excitée par la concupiscence et l'appétit; car, comme cette connaissance, sans participation des sens, est par elle-même plus claire, plus élevée que celle qui est procurée par les sens, on doit dire conséquemment que la Vierge agissait par elle, et qu'ainsi elle ne pouvait pas être retardée et détournée par les choses sensibles. On peut aussi concevoir par là que, lors même qu'il pût exister en la Vierge quelque trouble dans la partie inférieure de

(1) Cap. 141, ut supra.

son âme, son âme ne restait pas moins inébranlable et imperturbable dans la partie supérieure. Sur quoi il faut entendre saint Bonaventure dans un sermon sur la bienheureuse Marie, à propos de ces paroles de la Genèse : *Fiat firmamentum in medio aquarum:* Qu'un firmament soit entre les eaux, 1, 6. Marie, dit-il, est plus solide que tout firmament; car, quoique en elle les eaux inférieures, c'est-à-dire les forces sensitives ou sensibles, fussent fortement agitées par les vents en la passion de son Fils, les supérieures sont restées calmes dans sa paix. Et quoique la sentine du navire, c'est-à-dire la partie sensible, fût alors remplie d'eaux amères, cependant la partie supérieure du navire navigue toujours par des vents prospères : *Omni firmamento firmior est Maria ; nam licet in ea aquæ inferiores, id est, vires sensitivæ, vel sensibiles, fortissimis fuerint concussæ ventis in Filii sui passione ; superiores a sua non sunt pace permotæ. Et licet sentina navis, id est, pars sensibilis, repleta tunc fuerit aquis maris, pars tamen superior navis semper ventis prosperis navigavit.* Saint Bernard, dans un troisième sermon sur le *Salve Regina*, tient le même langage : Vous, ô Souveraine, dit-il, vous êtes un firmament plus inébranlable que tous les firmaments; vous, au milieu des eaux, vous avez séparé les eaux les unes des autres, c'est-à-dire les affections des choses éternelles des affections temporelles : *Omnibus firmamentis firmius firmamentum tu, Domina ; tu in medio aquarum divisisti aquas ab aquis, affectus videlicet æternorum ab affectibus temporalium.*

En cinquième lieu enfin, cette solidité et cette constance dans la grâce et la justice, que saint Bernard et saint Bonaventure comparent si élégamment au firmament, se comprend avec facilité, parce que cette force et immobilité de la grâce qui est dans la Vierge ressemble à celle que possèdent les bienheureux dans la patrie céleste par la claire vision de Dieu. C'est le sentiment de saint Thomas, qui dit (1) : La créature raisonnable est confirmée en grâce, en ce qu'elle devient heureuse par la vue découverte de Dieu, à laquelle celui qui la possède ne peut pas ne pas s'attacher, puisque Dieu est l'essence même de la bonté; de laquelle nul ne peut être arraché, puisque rien n'est désiré et aimé, si ce n'est par la raison du bien; et je dis cela selon la loi commune, parce que, par quelque privilége, cela paraît arriver autrement, comme on le croit de la Vierge Mère de Dieu : *Ex hoc enim creatura rationalis justitia confirmatur, quod efficitur beata per apertam Dei visionem, cui viso non potest non inhærere, cum ipse sit ipsa essentia bonitatis, a qua nullus potest averti, cum nihil desideretur et ametur, nisi sub ratione boni ; et hoc dico secundum legem communem, quia ex aliquo privilegio secus accidere videtur, sicut creditur de Virgine Matre Dei.* Ce qui demande en Marie une contemplation de lumière continuelle, attentive et claire du souverain

(1) 1 p., q. 100, art. 2.

bien. En sorte qu'ainsi que les bienheureux, par là même qu'ils voient clairement et sans interruption en Dieu toute raison du bien, ne peuvent se tourner à l'amour d'un bien changeant, de même, pour que la Vierge, émule de ces bienheureux, demeurât constante dans la force de la grâce, il était nécessaire qu'assidument et sans interruption elle contemplât Dieu et les choses divines, et qu'elle trouvât dans ces choses une si grande bonté, qu'elle ne pût par les objets créés être détournée et éloignée de Dieu et des choses divines; car si elle eût pu en être distraite et éloignée même fort peu de temps, il n'aurait pas été étrange qu'alors elle eût fait quelque faute par inadvertance.

Cependant, lorsque j'ai dit que la constance en grâce de la Vierge ressemblait à celle que possèdent les bienheureux par la claire vision de Dieu, je n'ai pas conféré les causes, mais les effets; car les bienheureux ne peuvent pas pécher par nécessité antécédente. Mais il n'en est pas ainsi de la Vierge; car, toutes les fois que nous disons qu'elle n'a pas pu pécher, nous parlons de nécessité ou impossibilité qui suit; car loin de nous de blesser la liberté de la Vierge. C'est ce qu'entendait Albert le Grand (1) par ces paroles: On dit que la Vierge est impeccable, non pas nécessairement, mais par les puissants secours que Dieu lui fournissait toujours et auxquels elle correspondait toujours; ce qui ne nuit point à la liberté. Il lui fallait pour cela une grande lumière.

O douce Vierge, s'écrie saint Ildefonse (2), illuminatrice des cœurs, guérissez mes langueurs, éclairez mon aveuglement, illuminez ma foi, fortifiez mon espérance, allumez en moi la charité. Vous êtes l'étoile brillante qui avez enfanté la splendeur de la gloire du Père. Vous avez annoncé à ceux qui étaient ensevelis dans les ombres de la mort le matin de l'éternité. Comme l'aurore brillante, vous avez précédé la course du Soleil éternel; vous éclairez le monde de la lumière de la grâce, vous illustrez l'Eglise par l'éclat de vos vertus. Votre splendeur éclaire le ciel, illumine la terre, pénètre l'enfer, détruit les vices, réchauffe les vertus, donne la sainteté, nous procure du ciel la paix et la charité. Vous brillez par l'innocence, vous êtes radieuse par la chasteté, la sainteté resplendit en vous. Vous êtes la Mère de l'éternelle lumière; les anges se félicitent de votre clarté, les hommes s'en réjouissent. Vous êtes l'aurore qui enfante le soleil, vous êtes remplie de ses rayons, vous êtes illuminée; vous êtes une nuée lumineuse qui chasse les ténèbres. O Souveraine, vous êtes celle dont parle ainsi l'Ecriture : Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut : *Dixit Deus : Fiat lux, et facta est lux* (Genes. 1, 3). O lumière pure, lumière belle, lumière illuminant le ciel, éclairant la terre, faisant trembler l'enfer; lumière ramenant les égarés, fortifiant

(1) Ut supra, cap. 175.
(2) Prologus in Corona B. Virginis Mariæ, cap. 17.

ceux qui languissent, réjouissant les anges et tous les saints de la cour céleste ! O lumière révélant les mystères, découvrant les choses cachées, dissipant les ténèbres ! Faites-nous voir nos souillures, relevez nos ruines, dissipez nos ténèbres, guérissez les malades, éclairez les pécheurs dans les voies de la pénitence.

Marie veut dire étoile de la mer, dit saint Bonaventure (1). Cette signification convient admirablement à Marie, qui fait l'office de l'étoile du marinier. Les matelots choisissent cette étoile pour les diriger dans leur voyage sur les mers. Tel est le ministère de Marie, notre lumineuse étoile, qui conduit au port de la céleste patrie ceux qui voguent sur la mer périlleuse de ce monde dans le navire de l'innocence ou de la pénitence. Le pape Innocent III dit très-bien : Par quels secours les vaisseaux exposés à tant de terribles dangers sur la mer du monde peuvent-ils arriver au port de la patrie ? Par deux grands moyens : par le bois et par l'étoile, c'est-à-dire par la foi de la croix et par la vertu de la lumière que Marie, étoile de la mer, nous a donnée (2). Marie est comparée à l'étoile de la mer à cause de sa pureté, à cause de sa splendeur, à cause de son utilité.

Marie, continue saint Bonaventure, veut dire lumière ou illuminatrice. Ce nom convient merveilleusement à une si grande Vierge, qui a été si grandement illuminée par la présence du Seigneur, selon ces paroles de l'Apocalypse : Je vis descendre du ciel un autre ange ayant une grande puissance, et la terre resplendit de sa gloire : *Vidi angelum alium descendentem de cœlo, habentem potestatem magnam, et terra illuminata est a gloria ejus*, 18, 1. Le Fils de Dieu est l'ange du grand conseil, et la terre illuminée de la gloire de Dieu est Marie qui, après avoir resplendi de sa grâce sur la terre, resplendit maintenant de sa gloire dans le ciel, afin qu'illuminée ainsi, elle soit la lumière du monde et du ciel : *Filius Dei est angelus magni consilii, terra vero a gloria Dei illuminata est Maria ; quæ sicut illuminata fuit a gratia ejus in mundo, ita nunc illuminata est a gloria ejus in cœlo ; ut sic illuminata, fieret illuminatrix in mundo et in cœlo.*

C'est pourquoi il faut considérer que Marie lumière est illuminatrice par les exemples, par les bienfaits, par les récompenses : illuminatrice par les exemples de sa vie, illuminatrice par les bienfaits de sa miséricorde, illuminatrice par les récompenses de sa gloire.

Considérez donc d'abord que Marie est illuminatrice par les exemples de sa très-éclatante vie. Elle est celle dont la glorieuse vie a donné la lumière au siècle ; elle est celle dont la vie illustre éclaire toutes les églises. Elle est la lumière de l'Eglise ; elle est éclairée de Dieu, afin que par elle l'Eglise soit illuminée et que les ténèbres du monde soient dis-

(1) Specul., lect. 3.
(2) De B. Virg.

sipées. Que l'Eglise prie donc, que l'âme fidèle prie et dise avec le Psalmiste : C'est vous, Seigneur, qui faites luire le flambeau qui m'éclaire ; illuminez mes ténèbres : *Quoniam tu illuminas lucernam meam, Domine, illumina tenebras meas*, 17, 31. Le Seigneur a fait briller merveilleusement ce flambeau, et par cette illumination il a chassé et chasse les ténèbres de nos âmes. Saint Bernard, exposant cette doctrine, s'écrie : O Marie, par les magnifiques exemples des vertus qui sont en vous, vous nous engagez à vous imiter ; et ainsi vous illuminez notre nuit. Car celui qui marche sur vos traces ne marche point dans les ténèbres, mais il a la lumière de la vie : *O Maria, tu virtutum tibi inditarum magnificis exemplis ad imitationem tui nos provocas, sicque noctem nostram illuminas. Qui enim vias tuas insectatus fuerit, non ambulat in tenebris, sed habet lucem vitæ* (1). Vous voyez donc comment Marie est l'illuminatrice du monde par les exemples de sa très-lumineuse vie.

Considérez, en second lieu, que Marie est illuminatrice par les bienfaits de sa très-brillante miséricorde, par laquelle un grand nombre sont spirituellement éclairés dans la nuit de ce siècle, comme lorsque les fils d'Israël furent corporellement éclairés par la colonne de feu, selon ces paroles du Psalmiste : Il les conduisit pendant la nuit à la clarté de la flamme : *Deduxit eos tota nocte in illuminatione ignis*, 77, 14. Marie est pour nous une colonne de nuée, parce que, comme une nuée, elle nous protége contre la chaleur brûlante de l'indignation divine ; elle nous préserve aussi des feux des tentations de l'enfer. Marie est aussi une colonne de lumière, nous éclairant, bien mieux, illuminant le monde entier par les nombreux bienfaits de sa miséricorde. Que ferions-nous, misérables que nous sommes, plongés dans les ténèbres, que ferions-nous dans l'obscure nuit de ce siècle, si nous n'avions pas ce flambeau si brillant, cette colonne si lumineuse ? Car que serait le monde, s'il n'avait pas le soleil ? C'est pourquoi saint Bernard dit : Faites disparaître ce corps lumineux qui éclaire le monde, que devient le jour ? Otez Marie, cette étoile de la mer, qu'y aura-t-il, sinon une obscurité universelle, l'ombre de la mort et d'épaisses ténèbres (2) ? Vous voyez maintenant, continue saint Bonaventure, comment Marie est illuminatrice par sa très-éclatante vie, comment elle est illuminatrice par sa très-brillante miséricorde.

En troisième lieu, considérez que Marie est aussi illuminatrice par sa très-resplendissante gloire, qui, sous tous les rapports, illumine le ciel comme le soleil le monde, selon ces paroles de l'Ecclésiastique : Le soleil voit tout ce qu'il éclaire, et la gloire du Seigneur resplendit sur toutes ses œuvres : *Sol illuminans per omnia respexit, et gloria Domini plenum est opus ejus*, 42, 16. Le soleil qui éclaire, c'est Marie, qui est belle

(1) Homil. super Missus est.
(2) Serm. in Nativit. B. Mariæ, de Aquæductu.

comme la lune, brillante comme le soleil ; belle comme la lune par la grâce, brillante comme le soleil par la gloire. L'œuvre du Seigneur resplendit de sa gloire. Le très-excellent chef-d'œuvre du Seigneur, c'est Marie. Ainsi que ce chef-d'œuvre fut plein de la grâce du Seigneur dans le monde, de même il est plein de la gloire du Seigneur dans le ciel. Ainsi Marie voit tout ce qu'elle éclaire, elle étend sur tous les anges et sur tous les saints les lumières de sa gloire. Qu'y a-t-il d'étonnant si la présence de Marie illumine tout le ciel, elle qui éclaire aussi tout l'univers? dit saint Bernard. Par la présence de Marie le monde entier est éclairé, et la patrie céleste elle-même brille de l'éclat des rayons du flambeau virginal : *Quid mirum si Mariæ præsentia totum illuminat cœlum, quæ etiam totum illustrat orbem? Mariæ præsentia totus illustratur orbis, et ipsa cœlestis patria clarius rutilat virgineo lampadis irradiata fulgore* (1).

Ainsi vous voyez comment Marie éclaire par sa très-lumineuse vie, par sa très-éclatante miséricorde et par sa très-resplendissante gloire.

Dieu, dit la Genèse, fit deux grands corps lumineux : l'un plus grand, pour présider au jour ; l'autre moins grand, pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles : *Fecit Deus duo luminaria magna : luminare majus, ut præesset diei, et luminare minus, ut præesset nocti ; et stellas*, 1, 16. L'astre le plus grand, c'est Jésus-Christ, dit Marchantius (2) ; l'astre moins grand, c'est Marie qui préside à la nuit, c'est-à-dire qui éclaire les pécheurs parce qu'elle leur procure spécialement la lumière. Les étoiles sont les autres saints. Marie est appelée à très-bon droit illuminatrice, parce que toute lumière de grâce, tout don qui vient du Père des lumières, descend par elle sur l'Eglise. Et comme les théologiens enseignent que toute illumination dans les anges inférieurs vient de l'ange supérieur, et qu'ainsi conséquemment toute illumination des anges provient du séraphin le plus élevé, nous disons de même que toute l'illumination de tous les chœurs des anges, de tous les élus et de l'Eglise entière vient par l'intermédiaire de la Vierge ; et en réalité on peut lui appliquer ces paroles du Roi-Prophète : *Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis :* Vous répandez d'une manière admirable votre éclat du haut des montagnes éternelles (Psal. 75, 4). Nous pouvons maintenant répondre dans son vrai sens à cette célèbre question que Dieu propose dans le livre de Job : Parle, dis-moi si tu sais par quelle voie se répand la lumière, comment la chaleur se divise-t-elle sur la terre? *Indica mihi, si habes intelligentiam, per quam viam spargitur lux, dividitur æstus super terram*, 38, 4-24? Marie est la voie par laquelle la céleste lumière se répand sur la terre ; elle est la voie par laquelle la chaleur brûlante du divin amour

(1) Serm. 1 in Assumpt.
(2) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4, de Salutatione angelica.

s'enflamme dans les cœurs des fidèles. C'est pourquoi l'Eglise chante en son honneur cette hymne : *Tu porta lucis fulgida :* Vous êtes l'éclatante porte de la lumière.

Marie, dit saint Bonaventure (1), est un astre éclatant de lumière. Elle est notre véritable aurore comme médiatrice entre Dieu et les hommes, comme pacificatrice auprès des anges, comme défenseur contre les démons, comme illuminatrice pour nous.

D'abord Marie est notre aurore comme médiatrice. Le Psalmiste dit : Seigneur, le jour vous appartient, la nuit est à vous; vous avez créé le soleil et l'aurore, 73, 16. Le jour, dit saint Grégoire, c'est la vie du juste; la nuit, la vie du pécheur : *Dies vita justi; non vero vita accipitur peccatoris.* C'est pourquoi le Seigneur précédait dans une colonne de nuée les enfants d'Israël pendant le jour, et dans une colonne de feu pendant la nuit, parce qu'il protége comme une nuée les âmes droites contre la flamme de sa colère, et il consume les impies comme le feu. D'où Jésus-Christ est justement appelé Soleil : certainement Soleil de justice, qui illumine les élus et brûle les réprouvés. Quelquefois il brûle grièvement en ce monde, mais plus grièvement au jugement, mais très-grièvement dans l'enfer. De cette triple action de brûler s'entendent ces paroles de l'Ecclésiastique : *Tripliciter sol exurens montes :* Le soleil dévore les montagnes d'une triple flamme, 43, 4, c'est-à-dire les pécheurs orgueilleux. A cause de cela, nous avons besoin d'une réfrigératrice médiatrice entre le soleil et nous; c'est pourquoi le Psalmiste, dans le verset ci-dessus, place très-bien l'aurore entre la nuit et le soleil, aurore qui, dans l'ordre des choses naturelles, tient le milieu. Cette aurore est la bienheureuse Vierge Marie qui, entre la nuit et le soleil, entre l'homme et Dieu, entre l'homme injuste et Dieu juste, est une excellente médiatrice; elle calme merveilleusement la colère de Dieu.

Secondement, Marie notre aurore nous procure la paix avec les anges, comme cela est marqué dans la Genèse, où il est dit que l'ange qui luttait avec Jacob le bénit à l'aurore. Car l'ange lui disant : Laisse-moi, car voici l'aurore, Jacob le retint jusqu'à ce qu'il eût reçu sa bénédiction. Ce fut à l'aurore que la lutte eut lieu entre l'ange et Jacob, que la discorde surgit entre Dieu, les anges et les hommes. Car l'homme en péchant avait offensé le Créateur; le Créateur offensé, toute créature fut outragée. La lutte dont nous venons de parler a donc pu être la figure de cette discorde. Mais l'aurore s'avançant, Marie arrivant, l'ange et l'homme sont pacifiés; de manière que dans cette aurore, c'est-à-dire qu'en la Vierge Marie elle-même, l'homme reçoit la bénédiction angélique. Car l'ange lui dit : Vous êtes bénie entre les femmes; et par cette bénédiction de la Vierge l'homme reçoit la bénédiction de la paix et du salut dans le Fils

(1) Specul., lect. 11.

de la Vierge. Ainsi, par Marie, vraie lumière, les hommes sont sauvés et la perte des anges réparée.

En troisième lieu, considérez que Marie notre aurore nous défend contre les démons. Comme l'enfer n'agit que dans les ténèbres et redoute la lumière, Marie, lumière et illuminatrice, est son mortel ennemi. Les démons fuient devant cette céleste lumière et n'osent attaquer en face d'elle. Servons-nous donc de ce divin flambeau pour voir et déjouer tous leurs perfides projets.

En quatrième lieu, remarquez que Marie notre aurore nous éclaire pour faire le bien. Les ouvriers commencent leur travail au lever de l'aurore. D'où il est dit au second livre d'Esdras : Nous continuons notre travail ; que la moitié de nous tienne la lance dès le lever du jour jusqu'au retour des étoiles, 4, 21. Deux choses nous sont nécessaires : la première, nous occuper de bonnes œuvres ; et quelles sont ces œuvres, sinon celles dont parle l'Apôtre aux Galates : Pendant que nous avons le temps, faisons le bien à tous, et principalement à ceux qui sont de la foi : *Dum tempus habemus, operemur bonum ad omnes, maxime autem ad domesticos fidei*, 6, 10. La seconde chose nécessaire, c'est de résister aux vices. Marie nous montre par ses exemples qu'elle a parfaitement accompli ces deux grandes obligations, et elle nous engage à l'imiter. O Marie, notre vraie lumière, éclairez-nous afin que nous pratiquions le bien et que nous évitions le mal.

Marie, dit saint Ephrem, fut l'œil qui vit toute chose ; la lumière habita en elle. Si Moïse reçut une si grande lumière du Soleil divin, quel éclat ne reçut pas le corps sacré dans lequel ce Soleil du ciel habita ? Il est évident que Marie fut la porte de cet astre éternel, dont la présence nous rend l'espérance, lorsque par elle la lumière, qu'Eve, source de tous les maux, avait chassée, reparut au monde et l'éclaira (1).

Un grand signe apparut dans le ciel, une femme revêtue du soleil (Apocal. 12, 1). C'est avec raison, dit saint Bernard, que Marie est représentée revêtue du soleil ; car, plongée dans la lumière inaccessible de Dieu, elle a pénétré plus qu'on ne le saurait croire l'abîme infiniment profond de la Sagesse divine : *Jure Maria sole perhibetur amicta, quia profundissimam Dei sapientiæ, ultro quam credi potest, penetravit abyssum; luci illi inaccessibili immersa* (2).

Marie est plus brillante que le soleil et que toutes les constellations, dit la Sagesse ; si on la compare à la lumière, elle l'emporte sur elle : *Est enim hæc speciosior sole, et super omnem dispositionem stellarum ; luci comparata, invenitur prior*, 7, 20.

Tobie avait prophétisé la splendeur qui devait environner la Mère de

(1) Sermo exegeticus 5.
(2) Serm. super Signum magnum.

Dieu : Vous brillerez, dit-il, d'une lumière éclatante : *Luce splendida fulgebis*, 13, 13.

Saint Cyrille d'Alexandrie qualifie Marie de flambeau dont on ne peut éteindre la lumière : *Dei Mater lampas inextinguibilis* (1).

Marie, dit saint Bernard, est la noble étoile de Jacob dont le rayon éclaire l'univers, dont la splendeur brille dans les cieux et pénètre jusqu'aux enfers; enveloppant la terre et échauffant les âmes, elle avive les vertus et consume les vices : *Ipsa est nobilis stella Jacob, cujus radius universum mundum illuminat, cujus splendor præfulget in supernis, et inferos penetrat; terras etiam perlustrans, et calefaciens mentes, fovet virtutes, et excoquit vitia* (2).

Saint Jean Damascène appelle Marie la porte de la vie, la source de la lumière : *Portam vitæ, fontem lucis* (3).

Je vous salue, ô Vierge sainte, s'écrie saint Epiphane, je vous salue, Mère de l'éternelle lumière, de la lumière qui, dans le ciel, éclaire la multitude des anges, remplit l'œil incompréhensible des séraphins, donne au soleil ses feux splendides, dissipe les ténèbres du monde et lui inspire la foi à la Trinité. Je vous salue, Mère de celui qui dit : Je suis la lumière du monde; et encore : Moi, qui suis la lumière, je suis venu au monde. Je vous salue, Mère de la lumière qui est montée au ciel et qui éclaire le ciel et la terre. Marie a les sept lumières du Saint-Esprit, qui sont les sept dons (4). On peut très-bien appliquer en effet à Marie ces paroles de son divin Fils : Je suis la lumière du monde; qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie : *Ego sum lux mundi : qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ* (Joan. 8, 12).

Je vous salue, source de la lumière qui éclaire tous les hommes, dit Chrysippus; je vous salue, céleste Vierge, aurore du Soleil qui n'aura jamais de coucher (5).

Marie, dit saint Ildefonse, est l'étoile de laquelle est sorti le rayon qui éclaire le monde entier. Approchez-vous donc de cette Vierge, louez-la, et vous serez éclairé; car c'est par elle que la vraie lumière brille sur la mer de ce siècle (6).

Je vous salue, étoile très-resplendissante de laquelle Jésus-Christ est sorti, dit saint Ephrem; je vous salue, vous par qui le brillant Soleil de justice s'est levé pour nous éclairer : *Ave, stella fulgidissima, ex qua*

(1) De Laud. Virg.
(2) Homil. 2 super Missus est.
(3) Orat. 1 de Nativit. Virg.
(4) Serm. de Laudib. Virg.
(5) Orat. ad Deiparam.
(6) Serm. 1 de Assumpt.

Christus processit; ave, per quam clarissimus Sol justitiæ nobis illuxit (1).

Comme le soleil, Marie est une œuvre à part, dit saint Pierre Damien (2). Seul le soleil éclaire le monde; seule Marie éclaire d'une lumière bien autrement vive les anges et les hommes : *Electa ut sol; quia sicut sol solus orbem illuminat, sic hæc sola solidiori lumine, et angelos et homines illustrat* (3).

Par l'enfantement du Verbe divin, Marie, dit saint Fulgence, est devenue comme l'ouverture du ciel, ouverture par laquelle Dieu a versé sur tous les siècles la vraie lumière : *Ex partu facta est Maria fenestra cœli, quia per ipsam Deus verum fudit sæculis lumen* (4).

Marie est la vraie porte orientale dont parle Ezéchiel, puisque par elle, dit le P. Poiré (5), le Soleil de justice est entré dans la prison du monde pour éclairer ceux qui étaient détenus dans l'obscurité des ténèbres et dans l'ombre de la mort.

Ce fut lorsque Marie parut sur la terre que s'accomplit la prophétie d'Isaïe (cap. 9), et que ceux qui marchaient à tâtons au milieu des ténèbres et dans l'ombre de la mort virent une grande lumière qui venait pour les réjouir, le tout par la faveur de la bienheureuse Vierge, par le moyen de qui, dit saint Bernard (6), nous avons commencé de lever la tête et de jouir de l'agréable lumière du ciel, dont si longtemps nous avions été privés. Car, quoique le premier homme, dit saint Pierre Damien (7), eût été créé en la belle lumière du midi, à l'image de son Créateur, néanmoins, dès qu'il eut consenti au péché, il se vit entouré de ténèbres, et dès lors la face de la terre fut couverte d'un triste nuage; et, jusqu'à la sainte Vierge, il ne se trouva personne qui eût le pouvoir d'en sortir et encore moins d'en tirer les autres.

Loin qu'il en fût ainsi, plus le monde allait en avant, plus s'épaississait cette noire confusion et cette ombre très-obscure de la mort où les enfants d'Adam étaient plongés, jusqu'à ce qu'enfin la sainte Vierge, montant sur notre horizon ainsi qu'une belle aurore, nous apporta la promesse du prochain lever du Soleil qui devait faire revoir encore une fois au premier homme le beau midi où il avait été créé, et dont il avait joui si peu de temps. Alors, dit saint Grégoire Thaumaturge (8), on vit paraître les premiers rayons de la lumière intellectuelle; alors on découvrit les fon-

(1) Serm. de Laud. Virg.
(2) Serm. de Assumpt.
(3) Serm. de Assumpt.
(4) Serm. de Laud. Virg.
(5) 5e étoile, chap. 6.
(6) Epist. ad Lugd. canonic.
(7) Serm. de Assumpt.
(8) Orat. 2 de Annuntiat.

taines de sagesse et d'immortalité. Alors, dit saint Germain de Constantinople (1), la Vierge paraissant comme un bel astre de nuit, les ténèbres furent dissipées, et la prison fut remplie de clarté. Alors on vit la belle aube du jour, que saint Grégoire le Grand appelle l'espérance du Soleil, se lever sur notre hémisphère (2), ou, pour mieux dire, un abîme de lumière, ainsi que le nomme saint Epiphane, briller de toutes parts et bannir l'obscurité du monde (3). Alors, dit saint André de Crète, les anciens pères, qui étaient renfermés dans l'antre ténébreux de leur morne silence, virent, à travers la naissance de la bienheureuse Vierge, le Soleil qui sortait radieux de la nue, victorieux de la nuit, pour pénétrer les coins les plus retirés de leur triste demeure (4).

La lumière fut incontinent suivie de la joie, comme l'obscurité l'avait été de la tristesse. C'est pourquoi le même saint André nomme la très-sainte Vierge l'instrument et la Mère de la joie (5).

Nous devons donc honorer la sainte Vierge comme une fille de lumière qui ne participa jamais aux ténèbres que saint Paul reprochait aux Ephésiens, leur disant : Autrefois vous étiez ténèbres, et maintenant lumière dans le Seigneur; marchez comme des enfants de lumière : *Eratis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino : ut filii lucis ambulate*, 5, 8.

Notre divine Maîtresse est justement appelée un jour perpétuel. Tous tant que nous sommes, nous éprouvons une certaine vicissitude de nuit et de jour; nous roulons entre l'obscurité et la lueur. La nuit du péché originel a précédé notre naissance; les péchés actuels ont malheureusement succédé au jour de la grâce, dans laquelle nous étions entrés par le baptême. Mais la sainte Vierge n'a point éprouvé toutes ces malheureuses éclipses; elle n'est point entre deux nuits. C'est la cité sainte qui descend du ciel et qui vient de Dieu; elle est toute revêtue de clarté. Dieu même est son soleil et sa lumière; et comme ce divin Soleil n'a point de coucher ni de lever, parce qu'il est immuable, elle participe à son éternelle splendeur, et les ténèbres n'ont point eu de pouvoir sur elle. Elle a toujours marché dans la vérité et dans l'union actuelle de Dieu. Son entendement ne se lassa jamais de contempler ce divin objet; jamais il ne prit le change, jamais il ne souffrit de diminution de lumière ni d'amour : c'est la femme vraiment revêtue du soleil (6).

Pauvres âmes, s'écrie saint Liguori (7), à quoi pensez-vous quand vous

(1) Orat. de Nativit. Virg.
(2) Moral., lib. 4, cap. 14.
(3) Serm. de sancta Deipara.
(4) Serm. de Annuntiat.
(5) Serm. de Annuntiat.
(6) Le P. Poiré, 4e traité, discours fondamental, chap. 11.
(7) Paraphrases du *Salve Regina*.

vous éloignez de Marie votre illuminatrice, et qu'abandonnant la dévotion envers Marie, vous négligez de l'invoquer dans le péril? Qu'une âme perde la dévotion à Marie, les ténèbres se répandront aussitôt sur elle; je veux dire ces ténèbres épaisses dont parle l'Esprit saint, qui favorisent le passage des bêtes de la forêt: *Facta est nox; in ipsa pertransibunt omnes bestiæ sylvæ* (Psal. 103, 20). Lorsque la lumière divine cesse de luire dans une âme et que pour elle il se fait nuit, elle devient le repaire de tous les péchés et de tous les démons.

Marie est la respiration des chrétiens; car, comme le corps ne peut vivre sans respirer, de même l'âme ne peut vivre sans recourir à Marie, par laquelle s'obtient et se conserve la vie de la grâce.

Selon la belle expression d'Innocent III, Marie est appelée *luna in nocte, aurora in diluculo, sol in die;* lune pour celui qui est dans la nuit du péché, afin de l'éclairer sur son pitoyable état; aurore, c'est-à-dire messagère du soleil, pour celui qui, déjà éclairé, a besoin de force pour arriver à la grâce; soleil enfin pour celui qui est déjà affermi dans cette grâce, afin qu'il ne tombe point dans quelque précipice.

Marie, dit Paul a Sancta Catharina (1), comme illuminatrice, est une trompette pour faire entendre jour et nuit les louanges de Dieu; elle est une trompette dont le son se fait entendre dans tous les siècles, lorsque l'Eglise, lui empruntant ces paroles de sa bouche, chante: *Ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes:* Voilà que toutes les générations m'appelleront bienheureuse (Luc. 1, 48). Elle est une trompette d'argent qui fait retentir que Dieu s'est ressouvenu de sa miséricorde, et qui rappelle aux hommes la promesse de Dieu de délivrer son peuple de ses ennemis, ce qu'il fait en effet. Car il est dit au livre des Nombres, 10: Si vous allez au combat, à la rencontre d'ennemis qui s'avancent contre vous, vous sonnerez de la trompette, et le Seigneur votre Dieu se souviendra de vous, afin que vous soyez délivrés des mains de vos ennemis. La vie entière de Marie fut une trompette pour louer le Seigneur, pour avertir les peuples de recourir à Dieu, pour élever la voix auprès de Dieu, afin d'obtenir son secours. Elle continue ce ministère de bonté en faveur de tous les hommes. Et n'est-ce pas là une grande lumière qui éclaire le monde?

Marie est une immense lumière par sa grande science.

Suarez demande si la sainte Vierge surpasse en lumière, en science divine, les apôtres et tous les docteurs et théologiens de l'Eglise, et il répond très-affirmativement (2).

Il est certain, dit-il, que la sagesse, la science de la bienheureuse Vierge, et tous les progrès qu'elle fit dans ces merveilleuses choses, eu-

(1) De Partu B. Mariæ Virginis, lib. 4, cap. 4, sect. 2.
(2) Quæst. 37, sect. 1 et 2.

rent leur source dans le Saint-Esprit, comme étant le premier et le vrai et principal docteur. Car elle reçut de lui, par révélation et infusion première, la connaissance des divins mystères, et les dons de la science, de la sagesse et de l'intelligence, qui apportent à cette connaissance d'immenses secours. Ensuite elle fut souvent instruite, éclairée par les anges, surtout par Gabriel, avant la conception du Fils de Dieu, comme l'attestent Cédrénus (1), saint Grégoire de Nicomédie (2), saint Bernard (3). Après cela, après l'incarnation de Jésus-Christ, il est hors de doute qu'elle reçut d'immenses connaissances et lumières de lui. Elle savait toutes les saintes Ecritures. Cette bienheureuse Vierge crût en connaissance, en lumière, en sagesse, par la continuelle lecture et méditation des saintes Ecritures, et par la contemplation des divins mystères.

Dès l'âge le plus tendre, la bienheureuse Vierge apprit la langue sainte, et tant qu'elle vécut dans le temple, elle se livra constamment à la lecture et à la méditation des saintes Ecritures. La raison en est que la bienheureuse Vierge s'était choisi la vie contemplative comme étant la meilleure part. Or, les fonctions de cette vie sont la lecture, la méditation et la contemplation des choses divines et des Ecritures; donc la bienheureuse Vierge s'exerça assidument et merveilleusement en ces choses. Que par cet exercice elle fît d'immenses progrès dans la science des choses divines, cela est évident de soi; car il n'y a rien qui aide autant pour la perfection de cette connaissance que l'expérience. Et la bienheureuse Vierge surtout, qui excellait en intelligence et en génie, qui possédait son âme en paix, qui était exempte de toute agitation, de tout trouble, ne cessait de demander à Dieu la parfaite intelligence des choses qu'elle lisait.

Et comment Marie n'aurait-elle pas été remplie de lumière, ayant tant de moyens à sa disposition, et profitant si bien de tous ces moyens? Les lumières de Marie étaient si grandes, qu'elle eut vraiment le don de prophétie. La conclusion est certaine, dit encore Suarez, et c'est le sentiment de tous les Pères; et cette conclusion se tire de saint Luc, lorsque la bienheureuse Vierge entonne son beau cantique du *Magnificat*. Ce qui fait dire à saint Ambroise parlant sur ce cantique : Plus la personne est grande et élevée, plus sa prophétie est parfaite : *Quo major est persona, eo plenior est prophetia*. Saint Cyrille appelle prophétesse la sainte Vierge (4). Rupert la nomme la prophétesse des prophètes, parce qu'elle a instruit les prophètes, et que tous les prophètes ont prophétisé d'elle (5). Ainsi parlent tous les Pères.

(1) In Compendio historiæ.
(2) Homil. de Oblatione Virg.
(3) Homil. 4 super Missus est.
(4) Lib. 1 in Isaia, orat. 5.
(5) Lib. 1 in Cant.

Marie possédait aussi la grâce de l'interprétation des langues. Quoique cette grâce soit ordinairement donnée surtout pour l'utilité des autres, elle confère cependant une perfection spéciale à celui qui la reçoit, en ce que non seulement elle éclaire l'entendement, mais aussi en ce qu'elle s'aide à exciter et à mouvoir la volonté. Et, pour cette double raison, cette grâce de lumière a dû être donnée à la Vierge, c'est-à-dire pour sa propre perfection et pour l'utilité des autres. Car elle devait être la maîtresse des apôtres et des évangélistes, à qui ce don avait été donné, parce qu'ils étaient destinés à être la lumière du monde; donc, à plus forte raison, ne pouvait-il manquer d'être donné à la bienheureuse Vierge, qui devait être leur lumière, elle dont la vie illustre illumine l'Eglise entière, comme le chante l'Eglise : *Vita inclyta cunctas illustrat Ecclesias.*

En troisième lieu, Marie avait également reçu cette grâce que saint Paul appelle le discernement des esprits: *Discretio spirituum* (1 Cor. 12, 10). Cette grâce peut être considérée sous un double rapport: premièrement, comme étant une lumière intérieure ou révélation par laquelle l'homme voit les pensées secrètes des cœurs, laquelle connaissance, comme on le croit, appartient à Jésus-Christ seul par le moyen de la science habituelle infuse. Par là nous ne pensons pas devoir la donner à la Vierge. Cependant il n'est pas incroyable que de temps en temps, par une spéciale révélation du Saint-Esprit, il fût donné à la Vierge de voir les pensées des autres, selon que cela pouvait être parfois avantageux, soit pour agir, pour régler telles choses, soit pour l'utilité des autres. Cette grâce ainsi expliquée est une partie de la prophétie, et quelquefois elle a été communiquée à d'autres saints, surtout au commencement de l'établissement de l'Eglise, parce qu'elle était très-propre à persuader la foi et à confirmer ceux qui commençaient à croire, comme on le conclut par saint Paul aux Corinthiens, 1, 14.

Cette grâce peut être interprétée d'une autre manière; elle signifie aussi un don spécial du Saint-Esprit pour discerner si les pensées secrètes et les désirs viennent du bon esprit ou du mauvais, soit en celui qui reçoit ce don, soit dans les autres. Pour ce qui regarde les propres mouvements de la Vierge elle-même, il est certain qu'à tout âge et tout le temps de sa vie elle eut un spécial secours du Saint-Esprit pour juger avec assurance et sans aucune erreur que tous ses mouvements et ses affections partaient de l'Esprit saint, parce qu'elle était conduite d'une manière toute particulière par l'Esprit saint, et elle ne put avoir aucune pensée, aucun mouvement inspiré par un moteur extérieur, qui ne fût du bon esprit, parce qu'il n'y avait point en elle de foyer de concupiscence, ni aucun désordre dans ses puissances. C'est pourquoi, quoiqu'elle pût être tentée extérieurement, comme fut tenté Jésus-Christ, elle ne le fut jamais intérieurement par quelque affection ou mouvement désor-

donné. Mais, dans les tentations extérieures, il faut croire qu'elle était tellement illuminée par l'Esprit saint, en partie par la prudence infuse, en partie par cette grâce de discernement des esprits, qu'elle avait une espèce de certitude infaillible pour discerner le bon et le mauvais esprit.

Enfin, quant au discernement de l'esprit des autres, il faut croire que la bienheureuse Vierge avait aussi en cela une grâce spéciale, non seulement à cause de son immense expérience des choses spirituelles, mais aussi par un don spécial du Saint-Esprit, dont elle eut grand besoin après l'ascension de notre Seigneur Jésus-Christ. Car alors elle était la maîtresse de tous, vers laquelle tous se rendaient pour la consulter, comme cela est attesté par les lettres de saint Ignace et par d'autres Pères.

Saint Antonin ajoute que cette grâce du discernement des esprits était due en quelque manière à l'humilité de la Vierge incomparable. Car, lorsque le grand saint Antoine, voyant le monde entier plein d'embûches et de filets enchaînés les uns aux autres, se fut écrié : Qui échappera à ces filets? il lui fut répondu : La seule humilité. Il a donc été accordé à la très-profonde humilité de la Vierge de connaître toutes les déceptions, tous les piéges des démons, et ainsi de discerner les esprits.

Par tout ce qui a été dit dans ce sujet, il demeure prouvé que la très-sainte Vierge est, après Jésus-Christ, la plus grande lumière qui ait paru dans le monde, et, après l'auguste Trinité, la plus grande lumière qui soit au ciel.

Ayons donc recours à elle, afin de sortir des ténèbres du péché, si nous y sommes plongés, et afin de n'y tomber jamais, si nous avons le bonheur de ne pas nous y trouver actuellement.

XXI

MARIE COMPARÉE AU BUISSON ARDENT.

Moïse, dit l'Exode, vint à la montagne de Dieu, en Horeb ; et le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson ; et il voyait que le buisson brûlait et ne se consumait point. Moïse dit donc : J'irai, et je verrai cette grande vision, et pourquoi le buisson ne se consume point, 3, 1-2-3.

Que signifie ce buisson enflammé sans se consumer, dit saint Bernard, sinon Marie qui enfante et qui ne sent aucune douleur? *Quid rubus ille portendebat, flammas quidem emittens, sed non ardens, nisi Mariam parientem, et dolorem non sentientem?* Vous admirez avec raison, ô Moïse, homme de Dieu, et vous désirez avec ardeur voir cette merveille. Cependant ôtez votre chaussure et mettez de côté toute pensée charnelle, si vous désirez vous approcher. J'irai, dit-il, et je verrai cette grande vision. C'est en effet une grande vision, que ce buisson soit en feu sans se consumer. Marie est une bien plus grande merveille, elle qui est revêtue du Soleil éternel sans être consumée. Il n'est pas de la nature du buisson de n'être pas consumé, quoique couvert de flammes de toute part ; il n'est pas non plus de la puissance d'une femme de pouvoir soutenir le vêtement du soleil (1).

Le buisson qui parut brûler sans se consumer, dit ailleurs saint Bernard, représente la Vierge concevant du Saint-Esprit sans rien perdre de sa virginité. Le buisson auprès duquel Moïse n'ose approcher avec sa chaussure figure la Vierge qui enfante miraculeusement sans l'homme (2).

Dans une homélie au concile d'Ephèse, Théodote, évêque d'Ancyre,

(1) De Assumpt. B. Mariæ sermo.
(2) De B. Maria serm., Ave Maria.

s'exprime ainsi : Le buisson en flamme ne se consume pas; le sein virginal de Marie est exempt de toute affection de péché. Ignorez-vous que les anciennes merveilles n'étaient que la figure de ce qui arrive sous l'Evangile? Car les mystères qui s'opéraient dans l'ancienne loi, et qui devaient avoir leur réalité dans la nouvelle, n'étaient que des figures. Pourquoi le buisson brûle-t-il, pourquoi le feu est-il vu, tandis que le feu, qui de sa nature dévore, laisse intact le buisson? Il éclaire, il ne consume pas; il purifie, il ne détruit pas; il apporte le bien, il ne cause aucun mal. Ne reconnaissez-vous pas la Vierge dans ce buisson? Le buisson est l'image de Marie. Si donc Dieu autrefois a pris tant de soin de ce vil arbuste, qu'il lui communique une si grande splendeur, une si grande gloire, une si admirable intégrité, que n'a-t-il pas opéré de merveilleux en Marie? Quelle blancheur, quelle pureté, quelle lumière n'a-t-il pas mises en elle? Comme il l'a préservée de toute souillure! Il l'enflamme, il ne la consume pas; il la rend blanche comme la neige, il ne l'incendie pas; il lui apporte le bienfait, il l'exempte de la peine (1).

Tous les saints Pères et les docteurs ont estimé que le buisson ardent et miraculeux était une véritable image de la Mère de Dieu, et c'est le sentiment de l'Eglise. Voici le colloque que saint Grégoire de Néocésarée (2) établit entre Dieu et l'ange Gabriel, où ce divin ambassadeur, après avoir reçu le commandement de son Maître, touchant la bonne nouvelle qu'il devait porter au monde, lui fait cette humble remontrance : Mais comment, Seigneur, sera-t-il possible que la Vierge puisse subsister dans le feu de la Divinité? Le trône de votre Majesté est tout embrasé de feu et de lumière; comment donc pourra-t-elle ne pas en être consumée? A cette difficulté Dieu répond avec ce peu de mots : Quoi! Gabriel, avez-vous donc perdu le souvenir du feu qui autrefois environnait le buisson du désert? Or, sachez que si le buisson fut endommagé du feu, Marie aussi le sera de ma présence; mais si ce même feu, qui figurait la descente de mon feu divin sur la terre, servit plutôt à rafraîchir le buisson qu'à le réduire en cendres, que devez-vous attendre de ma divinité, qui lui sera une rosée rafraîchissante au lieu d'un feu brûlant et dévorant?

Voici en quoi consiste la merveille, dit saint Grégoire de Nysse : le buisson nourrit le feu sans être consumé, et la Vierge enfante le feu et la lumière, et n'en souffre nullement (3).

Moïse, en vue de Marie, appelle le buisson une grande vision. En effet, ç'a été un prodige inouï, qu'une femme conçût sans lésion, que dis-je? avec accroissement de sa virginité. Moïse vit cette merveille sur la montagne du désert, d'autant que la Mère de Dieu est placée au lieu le plus

(1) Homil. de Christi Nativitate ad synodum Ephesinam.
(2) Orat. in Annuntiatione.
(3) Orat. de Christi Nativitate.

éminent du désert de ce monde. Dieu était au milieu du buisson, comme remarque l'Ecriture, lorsqu'il parla à Moïse, et le Verbe divin au milieu du corps virginal. Là, Dieu arrêtait les desseins de la délivrance de son peuple, comme il se vit en ce qu'il appela incontinent Moïse pour l'envoyer à Pharaon. De même notre Sauveur, caché dans le sein de l'auguste Marie, préparait notre rachat, et, comme dit David : *Deus operatus est salutem in medio terræ :* Dieu a opéré notre salut au milieu de la terre (Psal. 73, 12); c'est-à-dire, selon l'interprétation de saint Bernard (1), au sein immaculé de la très-sainte Vierge. Ce fut Dieu lui-même qui canonisa ce lieu, dit le P. Poiré (2), l'appelant une terre sainte, et défendant à Moïse de s'en approcher autrement qu'avec toute révérence; et nous voyons l'honneur qu'il a rendu à la sainte Vierge, et jusqu'où il l'a élevée pour la combler de gloire et de majesté.

O Mère, dit saint Bonaventure, votre virginité est figurée dans le buisson de la montagne d'Horeb. Sa verdure n'est point endommagée par l'ardeur du feu; de même votre intégrité virginale n'est point blessée lorsque dans votre sein la Divinité s'unit à l'humanité.

Mater, tua virginitas,
Rubo montis ostenditur
Horeb; cujus viriditas
Per ardorem non uritur :
Sic nec tua corrumpitur
Virginalis integritas,
Dum ventre tuo jungitur
Humanitati Deitas (3).

(1) Serm. 1 Pentecost.
(2) 2e étoile, chap. 3, titre 2
(3) Opusculum inscriptum : Laus B. Virginis Mariæ.

XXII

MARIE COMPARÉE A LA VERGE D'AARON.

Que signifie la verge d'Aaron, qui fleurit quoique desséchée, sinon la Vierge qui conçoit sans connaître l'homme? dit saint Bernard : *Quid virga Aaron florida, nec humectata, nisi ipsam concipientem, quamvis virum non cognoscentem?* Isaïe présente une plus haute signification de ce grand miracle lorsqu'il dit, 11, 1 : Un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet;* voulant dire que le rejeton est la Vierge, et que la fleur de la Vierge est Jésus-Christ. Remarquez que la verge d'Aaron non seulement fleurit, mais pousse des feuilles et donne du fruit. Ces fleurs, ces feuilles, ce fruit s'appliquent au Fils de Marie par diverses raisons et diverses causes. Cette verge indique sa puissance; la fleur, ses doux parfums; le fruit, sa saveur délicieuse; les feuilles, sa protection assidue, par laquelle il ne cesse de protéger à l'ombre de ses ailes les enfants qui se réfugient vers lui, les préservant et de l'ardeur des désirs charnels, et de la fureur des impies qui les affligent. Oh! qu'elle est bonne, cette ombre désirable, sous les ailes de Jésus! Là est un refuge sûr pour ceux qui fuient, un rafraîchissement gratuit pour ceux qui sont fatigués. Ayez pitié de moi, Seigneur Jésus, ayez pitié de moi, parce que mon âme espère en vous; et je me réfugierai sous vos ailes jusqu'à ce que les calamités aient passé : *Miserere mei, Domine Jesu, miserere mei, quoniam in te confidit anima mea; et in umbra alarum tuarum sperabo, donec transeat iniquitas* (Psal. 56, 1-2). Cependant, dans ce témoignage d'Isaïe, par la fleur j'entends le Fils, et par la verge la Mère, parce que la verge fleurit sans germe, et la Vierge ne conçut pas de l'homme. La verge n'est pas flétrie par la verdure de la fleur qu'elle produit, et l'enfantement sacré conserve intacte la pureté de la Vierge (1).

L'Eternel, dit le Psalmiste, 109, 3, va faire sortir de Sion la verge de votre autorité; vous établirez votre empire au milieu de vos ennemis : *Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion; dominare in medio inimi-*

(1) Homil. 2 super Missus est.

corum tuorum. La verge de la puissance est la Vierge Marie, dit saint Bonaventure. Elle est la verge fleurie d'Aaron par sa virginité, et elle porte du fruit par sa fécondité. La Vierge Marie est cette verge, verge d'autorité contre les ennemis de l'enfer, qu'elle domine avec une grande force (1).

La verge d'Aaron, dit saint Cyrille, patriarche de Jérusalem (2), fit en une nuit ce que les arbres font en plusieurs années, et la sainte Vierge fit en un moment ce qui jamais n'a été fait et jamais ne se fera après elle. Celle-là fut miraculeusement rendue fertile en faveur du grand-prêtre figuratif, et celle-ci pour la considération du Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. En celle-là se passèrent presque en un instant trois merveilles nouvelles : un bâton sec poussa des boutons, ces boutons furent aussitôt épanouis en fleurs, et ces fleurs se changèrent en fruits. Et en Marie s'accomplirent trois prodiges célestes en un moment, mais infiniment plus grands que les précédents : une vierge conçut, Dieu fut fait enfant, et cet enfant formé et organisé à l'instant même. Avec la verge d'Aaron, Moïse sépare les eaux de la mer Rouge et sauve son peuple ; par Marie les eaux fétides du vice se retirent, et nous sommes sauvés de l'esclavage du démon. Avec la verge d'Aaron, Moïse referme les eaux de la mer, et tous les Egyptiens restent au fond de l'abîme, ils sont enfoncés comme le plomb dans les eaux bouillonnantes : *Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus* (Exod. 15, 10); Marie précipite au fond de l'abîme les démons et nos péchés. Avec la verge d'Aaron, Moïse fit sortir l'eau miraculeuse du rocher ; et par Marie, verge mystérieuse, sortit du ciel, auparavant plus dur que le rocher, la fontaine des merveilles dont toute la terre a été arrosée. La verge d'Aaron, dit le docte évêque d'Avila, ne déchut jamais de l'honneur qu'elle reçut de Dieu, et jamais ne perdit son fruit, qui fut soigneusement gardé pour servir de mémoire et d'étonnement à la postérité ; et jamais il n'arrivera que la Vierge sans pareille ne soit comblée d'honneur et de gloire pour le fruit qu'elle a produit et qui jamais ne lui sera ravi. La verge d'Aaron fut placée respectueusement dans l'arche d'alliance ; le Fils de Marie a placé à ses côtés au plus haut des cieux pour l'éternité son auguste et sainte Mère.

Le bienheureux Moïse, dit saint Bonaventure (3), plaça la verge d'Aaron dans le tabernacle ; elle donna des feuilles, des fleurs, du fruit par un grand miracle. C'est pour cela qu'Aaron fut grand-prêtre. Voici une chose

(1) Virga virtutis est Virgo Maria. Ipsa est virga Aaron florida per virginitatem, et fructifera per fœcunditatem. Hæc virga Virgo Maria ; virga virtutis est contra inimicos infernales, quibus magna virtute dominatur. (*Speculum B. Mariæ*, lect. 3.)

(2) Catech. 12.

(3) In cap. 7 Numeror.

très-admirable, une frappante nouveauté : la sécheresse stérile fleurit, la stérilité sèche enfante. La verge stérile est féconde et produit du fruit, et la stérilité devient fertile. Rien de semblable ne s'était vu. Cette verge qui porte des fleurs, qui produit du fruit, non par l'œuvre de la nature, mais par un pur don de Dieu, annonce, ô divine Vierge, que vous deviez concevoir, et, par un enfantement inconnu, donner un nouveau fruit et rester vierge après l'enfantement comme avant et pendant l'enfantement.

Il est donc vrai, ô Vierge-Mère, que vous avez produit la fleur du champ; enfantant le Verbe de Dieu le Père, vous donnez au monde un Sauveur sans perdre l'ornement de la pureté et demeurant sans tache. Vous répandez la rosée de la charité, qui rafraîchit le monde desséché.

Beatus tabernaculo
Moyses virgam posuit
Aaron, sed pro titulo
Sacerdotis, quæ fronduit,
Floruit, fructum habuit,
Evidenti miraculo.
Sacerdotis obtinuit
Jus Aaron in populo.

Notat virga florigera,
Quæ naturæ non opere
Efficitur fructifera,
Sed puro Dei munere,
Quod debebas concipere,
Virgo, nova puerpera,
Novum fructum parere,
Post partum virgo libera.

Ecce valde mirabilis
Rus, et miranda novitas;
Floret siccitas sterilis,
Gignit sicca sterilitas.
Parturit virgæ siccitas,
Fructum profert, et fertilis
Efficitur sterilitas.
Non fuit ante similis.

Ergo vere, Virgo parens,
Germinasti campi florem,
Dei Patris Verbum parens,
Mundi paris Salvatorem;
Puritatisque decorem
Non amittis, sorde carens.
Caritatis fundens rorem,
Quo rigatur mundus arens (1).

(1) Opusculum inscriptum : Laus B. Virginis Mariæ.

XXIII

MARIE COMPARÉE A LA MANNE.

Dieu a ouvert à son peuple les portes du ciel, il a fait pleuvoir sur lui la manne pour le nourrir, il lui a donné le froment du ciel. Et l'homme mangea le pain des anges, dit le Psalmiste : *Januas cœli aperuit; et pluit illis manna ad manducandum, et panem cœli dedit eis, panem angelorum manducavit homo*, 77, 27-28-29. Les Juifs, dit l'abbé Rupert, crurent que le Roi-Prophète avait dit cela de cette manne passagère que leurs pères ont mangée dans le désert (Exod. 16). Lorsque, agissant par curiosité, et voulant vivre dans la paresse, ils dirent à Jésus : Quel signe faites-vous donc pour que, le voyant, nous croyions en vous? Qu'opérez-vous? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, ils ajoutèrent aussitôt : Ainsi qu'il est écrit : Il leur donna le pain du ciel à manger (Joan. 6, 30-31). Mais, en parlant ainsi, ils étaient dans une grande erreur s'ils croyaient que les anges eux-mêmes vivaient d'un tel pain, parce que le prophète ajoute incontinent : L'homme a mangé le pain des anges. Jésus leur dit donc : En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel ; mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel : *Amen, amen, dico vobis, non Moyses dedit vobis panem de cœlo, sed Pater meus dat vobis panem de cœlo verum* (ibid. 32). Et voici le sens : Ce pain dont il est écrit ce que vous m'objectez : Il leur donna le pain du ciel en nourriture, n'a pas été donné dans le temps passé, et Moïse ne le donna point; mais dans le temps présent mon Père vous le donne. Car je suis le pain vivant et véritable, moi qui suis descendu du ciel : *Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi* (ibid. 51). Et c'est de ce temps-ci qu'a parlé David lorsque, inspiré par l'Esprit saint, il a dit : L'homme a mangé le pain des anges. Ainsi, quand il arriva ce que l'ange dit : Vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus : *Paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum* (Luc. 1, 31), alors le Seigneur vous a ouvert les portes du ciel, et il a fait pleuvoir sur nous la manne pour nous nourrir, le pain du ciel, le pain des anges. C'est ainsi encore que l'Ecriture nous dit : Le matin la rosée s'était répandue autour du camp ; et quand elle eut couvert la face de la terre, une graine petite et comme pilée, ressemblant à la gelée blanche, apparut dans le désert (Exod. 16,

13-14). Et l'Ecriture dit que la maison d'Israël lui donna le nom de manne. A la ressemblance de cet ancien prodige, en voici un nouveau infiniment plus grand. L'Esprit saint est survenu en la bienheureuse Vierge Marie, cet Esprit d'amour qui est ordinairement figuré par la rosée dans les saintes Ecritures. Et il a voulu que sa rosée tombât dans la solitude, dans les entrailles de la Vierge solitaire, inconnue à tout homme. Il a arrosé le sein virginal de sa grâce céleste, non de sa substance; car il a pris le propre sang de Marie pour la conception du Verbe, ce qui met une distance infinie entre toutes les autres conceptions. Alors un petit grain a paru dans cette solitude, le Verbe éternel, très-petit et très-puissant, formé de la substance de la Vierge; et ainsi que les enfants d'Israël se demandèrent mutuellement ce que c'était que cela (*ibid.*), de même nous aujourd'hui, bien plus qu'eux, nous disons : Qu'est-ce que cela? Nous pouvons donc dire aussi : Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni (Luc. 1). Toute femme conçoit de l'amour de l'homme; seule, ô Vierge sans tache, vous avez conçu de l'amour de Dieu, c'est-à-dire du Saint-Esprit. Le premier pain s'appelait manne, celui-ci se nomme Eucharistie (1).

Marie est figurée par le vase qui contenait la manne. Ecoutez saint Bonaventure (2) : Les Israélites, dit ce grand et saint docteur, mettaient la manne dans un vase pour la conserver, et la manne ne brisait point le vase. En vous, ô Vierge, le Christ est conçu par le Saint-Esprit, et le mérite de votre virginité ne diminue point. Vous nous avez conservé d'une manière admirable la merveilleuse manne. Cette manne céleste qui nous est donnée prend la place de la manne ancienne, qui n'était que la figure de la nouvelle. La nouveauté de votre grâce a mis fin à l'ancienne manne. L'antiquité des figures s'enfuit, et une nouvelle lumière éclaire ceux que la loi nouvelle sépare; l'obscurité cesse, la nouvelle clarté dissipe, purifie, écarte toutes les anciennes figures. Le suprême Artisan de toutes choses vous a choisi, ô noble vase, vase précieux, vase d'une rare beauté, vase digne des louanges, des respects et de la vénération de tous vos serviteurs, afin que vous leur donniez une excellente nourriture, le pain des citoyens du ciel. C'est vous qui servez aux hommes le vrai pain des anges, né dans vos entrailles pour le salut des pécheurs. C'est là le pain des voyageurs; il est le salut des malheureux; il surpasse en bonté tout autre pain; jamais il ne doit être profané. Voici le meilleur des pains, voici le pain qu'il faut estimer, voici le pain très-nourrissant, voici le pain qu'il faut aimer, voici le pain qu'il faut recueillir, voici le pain parfait, un aliment préférable à tous les autres et le plus agréable de tous. Cette nourriture nous répare, nous renouvelle et nous régénère;

(1) Comment. in Cant., lib. 1

(2) Opusculum inscriptum : Laus B. Virginis Mariæ.

elle captive l'âme, la dirige et se l'assimile; elle fortifie tout bien et chasse tout mal; elle donne la victoire, elle règne, elle commande, elle fait croître, elle entretient et perfectionne. Ce pain est vivant et vital, il est la voie, la vérité et la vie, il est immortel, sa bonté est infinie. Ce pain fait resplendir la nouvelle épouse spirituelle prédite, qui est l'Eglise; la Synagogue et l'ombre légale ont disparu. La manne n'est plus, et un pain nous est offert du ciel; ce pain vrai, vivifiant, nous est envoyé des cieux; ce pain mystique n'est accordé qu'aux seuls chrétiens; ce vrai pain des anges appartient à eux tous.

In vase manna positum
Ut conservetur, legitur,
Israelitis traditum,
Neque vas manna frangitur.
In te Christus concipitur,
Virgo, per sanctum Spiritum;
Neque tuæ minuitur
Virginitatis meritum.

Nobis manna mirificum
Servasti mirabiliter;
Manna terminans typicum
Figuratum veraciter;
In se misericorditer
Per illud manna cœlicum,
Quod datur communiter
Israel in viaticum.

Vetustum manna novitas
Tuæ gratiæ terminat.
Figurarum antiquitas
Fugit, et lux illuminat
Nova, quos lex discriminat
Nova, cessat obscuritas,
Purgat, mundat, eliminat
Antiqua nova claritas.

Sumens Artifex omnium
Te providit, vas nobile,
Vas dignum, vas egregium,
Vas gratum, vas laudabile,
Vas cunctis venerabile
Famulis, ut edulium
Ministris delectabile,
Panemque cœli civium.

Tu ministras hominibus
Verum panem angelorum,
Tuis natum visceribus
Pro salute peccatorum.

Hic est panis viatorum,
Qui non est dandus canibus,
Qui salus est miserorum,
Præstans omnibus panibus.

Ecce panis dulcissimus,
Ecce panis amplectendus,
Ecce panis pinguissimus,
Ecce panis diligendus,
Ecce panis recolendus,
Ecce panis præoptimus;
Cibus cunctis præferendus,
Et præ cunctis gratissimus.

Cibus iste nos reficit,
Recreat et regenerat;
Et sibi mentem allicit,
Dirigit et confœderat.
Omne bonum exaggerat,
Et omne malum abjicit;
Vincit, regnat et imperat,
Auget, alit et perficit.

Vivus panis et vitalis,
Via, veritas et vita;
Et hic panis immortalis,
Et bonitas infinita:
Quo refulget præmonita
Nova sponsa spiritalis,
Synagoga definita
Perit, et umbra legalis.

Manna cessat, et cœlitus
Nobis panis proponitur,
Panis verus, vivificus,
Nobis de cœlo mittitur;
Christianis conceditur
Solis panis hic mysticus,
Quibus communis traditur
Verus panis angelicus.

XXIV

MARIE, REJETON DE LA TIGE DE JESSÉ; JÉSUS, FLEUR DE CE REJETON.

Un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines, dit Isaïe, 11, 1 : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet.* Je cherche, dit saint Bernard, quel est le rejeton qui doit sortir de la tige de Jessé, et quelle est cette fleur sur laquelle doit se reposer l'Esprit du Seigneur. La Vierge Mère de Dieu est ce rejeton; la fleur, c'est son Fils. Le Fils de la Vierge est une fleur, fleur blanche et rouge, choisie entre mille; fleur que les anges désirent de voir, fleur à l'odeur de laquelle les morts ressuscitent; fleur de champ et non de jardin (Cant. 5, 10). Car le champ fleurit sans aucun travail humain; nul ne sème sa fleur, le sarcloir n'y paraît pas, elle est sans engrais. C'est ainsi, c'est absolument ainsi que le sein de la Vierge a fleuri; c'est ainsi que les entrailles inviolables, intactes et chastes de Marie ont produit la fleur comme un pâturage d'une éternelle verdure, dont la beauté ne doit jamais se faner, dont la gloire durera toujours parfaite. O Vierge, sublime rejeton, que vous êtes élevée en sainteté! Vous vous élevez jusqu'à celui qui est assis sur son trône, jusqu'au Seigneur de majesté. Et ce n'est pas étonnant, parce que vous avez jeté vos racines dans l'abîme de la plus profonde humilité. O plante vraiment céleste, plus précieuse que toutes les autres, plus sainte que tous les saints! O véritable arbre de vie, qui seul a été digne de porter le fruit du salut! *O vere lignum vitæ, quod solum fuit dignum portare fructum salutis!* Ta ruse, ô serpent trompeur, a été découverte, ton mensonge a été pleinement mis à jour. Tu accusais le Créateur de mensonge et d'envie; mais, dans l'une et l'autre accusation, tu as été convaincu d'avoir indignement menti. Car il meurt dès le commencement, celui à qui tu disais : Assurément vous ne mourrez point : *Nequaquam moriemini* (Gen. 3, 4); et la vérité du Seigneur demeure éternellement : *Et veritas Domini manet in æternum* (Psal. 116, 2) (1).

(1) De Adventu Domini, serm. 2.

La Vierge Mère de Dieu est un rameau, son Fils est la fleur, dit Hugues de Saint-Victor (1). Marie est, avec juste raison, appelée rameau. Car elle est un rameau droit, un rameau élevé jusqu'au ciel; rameau menu, rameau faible, rameau flexible, rameau vert, rameau en fleur, rameau fertile en fruit; rameau droit par la foi, élevé par l'espérance, menu par l'humilité, flexible par la mansuétude, fleuri par la conception virginale, fertile par l'enfantement du salut; rameau grêle par l'abjection de soi, flexible par compassion du prochain, vert par la grâce de la dévotion, fleuri par la grâce de la virginité, fertile par la prérogative de la fécondité. La Vierge conçoit, la Vierge enfante, elle demeure vierge. Et de quelle manière conçoit-elle? L'ange la prévient, le Saint-Esprit opère, la vertu du Très-Haut l'ombrage. Quel est celui qu'elle conçoit? Le Saint des saints, le Roi des siècles, le Seigneur des anges, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, l'Unique de la Vierge-Mère, l'Unique de Dieu le Père, le Dieu et le Seigneur de majesté. La Vierge-Mère de Dieu est le rameau, son Fils en est la fleur. Comme il est juste et convenable qu'il soit appelé fleur! car il naît du rameau vierge. Quoi de plus tendre que la fleur? quoi de plus délicat, de plus léger? quoi de plus fécond? Quoi de plus beau que la fleur? quoi de plus odoriférant? quoi de plus fertile? Dans la fleur se trouve le miel, de la fleur vient le fruit; dans la fleur le miel et la cire; dans le fruit le breuvage et la nourriture. La fleur sert de remède. Quoi de plus facile à presser que la fleur? quoi de plus tendre à broyer? quoi de plus doux au toucher? quoi de plus léger à porter? quoi de plus beau à la vue? quoi de plus parfumé pour l'odorat? quoi de plus utile, si l'on en considère les effets?

La fleur renferme donc sept qualités admirables: sa délicatesse, sa flexibilité, sa douceur au toucher, sa légèreté, sa beauté, son odeur, son utilité. Concluez de ces considérations comment le Fils de la Vierge se montre à ceux qui cherchent en lui la fleur des fleurs. Car, comme il est pour les incrédules et les prévaricateurs pierre d'achoppement et pierre de scandale, ainsi que le dit l'apôtre saint Pierre: *Petra offensionis, et petra scandali*, 1, 2-8, il est fleur par l'espérance et l'amour pour ceux qui s'attachent à lui. Cette fleur qui sort de la Vierge est tendre en miséricorde, douce en mansuétude, légère en domination, splendide en puissance, belle en modération, odoriférante en promesses, utile en récompenses. Cette divine fleur est tendre dans les flagellations, douce dans les dons, légère dans les préceptes, belle dans les exemples, fertile dans les récompenses. Cette fleur est devenue notre remède, car en elle sont le miel et la cire, le boire et le manger; remède dans la rédemption, breuvage et aliment dans la justification, miel et cire dans la glorification. De sa vertu médicinale vient la santé de l'éternelle incor-

(1) De Assumpt. et decem præconiis Mariæ, lib. 4, tit. 27.

ruption, de ses propriétés nutritives l'apaisement de la faim et de tout besoin spirituel, de son breuvage l'enivrement d'une félicité sans fin, de sa cire la splendeur de la suprême clarté, de son miel la douceur de l'éternelle contemplation.

Le Seigneur, dit saint Bonaventure (1), est avec Marie comme la fleur avec le rameau qui la produit. Marie est ce rameau dont il est dit : Il sortira un rameau de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de sa racine. L'Esprit du Seigneur reposera sur lui (Is. 11, 1). Appliquons à ces paroles l'œil de notre esprit; donnons toute notre attention, premièrement au rameau, secondement à sa fleur.

Premièrement, considérons que ce rameau, rameau royal, est la Vierge Marie, comme cela est évident par le bienheureux docteur Ambroise, qui, s'adressant à l'auguste Vierge, lui dit (2) : Pour vous, ô Vierge, qui avez mis au monde le Seigneur, vous êtes du peuple d'Israël, vous êtes devenue rameau; rejeton de la racine de Jessé, vous vous êtes élevée, vous avez fleuri; verge d'Aaron, vous avez produit des feuilles, et vous avez enfanté. Marie est une tige de parfum, une verge de bois, une verge d'or, une verge de fer. Marie est une tige de parfum pour ceux qui commencent, une verge de bois pour ceux qui vont en avant, une verge d'or pour les parfaits, une verge de fer pour les incorrigibles et les démons.

Je dis que la Vierge Marie est une tige de parfum pour ceux qui commencent et pour les pénitents. Il est dit de cette verge, aux Cantiques, 3, 6 : Quelle est celle-ci qui s'élève du désert comme une colonne de vapeur exhalant la myrrhe, l'encens et tous les parfums? Le désert est le cœur du pécheur, qui est, en effet, abandonné de la grâce et sans vertus. Cette vapeur aromatique, agréable à l'âme, c'est l'aspiration qui attend le pardon. C'est pourquoi la bienheureuse Marie s'élève du désert comme une colonne de parfums, lorsque, par son suffrage, le cœur du pécheur reçoit la douceur embaumée du pardon. Mais cette bienfaisante vapeur est produite par les aromates de la myrrhe dans la contrition, par l'encens dans la confession, et par tous les parfums dans la satisfaction pleine et entière. La très-pieuse Vierge n'a horreur d'aucun désert, ne méprise aucun pécheur; mais, partout où elle passe, elle répand un très-agréable parfum de l'espérance du pardon. C'est ce que dit admirablement saint Bernard (3) : Vous n'avez pas horreur, vous ne méprisez pas un pécheur, quelque criminel qu'il soit, s'il a recours à vous, et s'il demande votre intervention avec un cœur contrit; d'une main charitable vous le retirez de l'abîme du désespoir, vous lui donnez le remède de l'espérance, et lui

(1) Speculum B. Mariæ Virg., lect. 12.
(2) Serm. de Purificat. B. Mariæ Virginis.
(3) In Deprecat. et Laud. ad Mariam Virginem.

qui est méprisé de tout le monde, vous l'embrassez avec une effusion maternelle, vous l'échauffez, vous ne le quittez point, jusqu'à ce que ce malheureux se soit réconcilié avec son redoutable juge : *Peccatorem quantumcumque fœtidum non horres, non despicis, si ad te suspiraverit, tuumque interventum pœnitenti corde flagitaverit : tu illum de desperationis barathro pia manu retrahis, spei medicamen aspiras, ac toti mundo despectum, materno affectu amplecteris ; foves, nec deseris, quousque tremendo judici miserum reconcilies.*

De même Marie est une verge de bois, une rameau fleuri pour ceux qui font des progrès. Il est dit de cette verge, au livre des Nombres, 17, que la verge d'Aaron, qui était aussi de bois, eut des fleurs et du fruit en même temps. Les fleurs désignent les vertus qui, après le passage de l'hiver et des ténèbres produites par le démon, surgissent dans le cœur, selon les paroles admirables des Cantiques, concernant ces mêmes fleurs, 2, 11 : Déjà l'hiver s'est éloigné : *Jam hiems transiit.* Que cet hiver s'éloigne donc, que la torpeur disparaisse devant les ardeurs de la charité, afin que de nouveau les fleurs des vertus se montrent. Oh ! combien de fleurs s'épanouissent en Marie ! Saint Bernard lui parle ainsi (*ibid. ut supra*) : Vous êtes le sol des saints aromates que répand sur vous l'auteur de tous les parfums, vous êtes un délicieux et continuel printemps par les fleurs de toutes les vertus : *Tu sanctorum areola aromatum, a cœlesti consita pigmentario ; virtutum omnium floribus delectabiliter vernans es.* Et comme les fleurs désignent les vertus, ainsi les fruits figurent les œuvres des vertus. C'est ce que nous lisons en saint Matthieu, 7 : *A fructibus eorum cognoscetis eos :* Vous les connaîtrez par leurs fruits. Lors donc que, soutenus et aidés par les exemples et les mérites de Marie, nous avançons en vertus et en œuvres de vertus, alors la Vierge Marie est pour nous une verge de bois fleurie et portant du fruit.

Marie est une verge d'or pour les parfaits et les contemplatifs. L'Ecriture parle de cette verge quand elle nous montre Esther avec ses deux servantes entrant chez le roi Assuérus, 15. Lorsqu'elle était à demi morte de crainte, le roi, pour la rassurer, étendit vers elle une verge d'or. Esther veut dire élevé ou caché, et elle représente l'âme contemplative que Dieu élève à ce degré, et qui la cache dans le secret de sa face aux hommes orgueilleux, comme le dit le Psalmiste, 30, 21. Cette âme, par la contemplation, entre chez le Christ-Roi. Les deux servantes avec qui elle entre sont les deux forces de l'âme, c'est-à-dire la force intellectuelle, qui procède par la connaissance, et la force affective, qui l'accompagne par l'amour. Et l'âme qui va ainsi droit à Jésus est quelquefois comme sans force et glacée de frayeur, lorsqu'elle se représente l'inaccessible clarté de la gloire divine ou la terrible sévérité de la justice. La verge d'or, la verge royale, c'est la Vierge Marie, véritable verge d'or par sa charité véritable, verge royale par sa dignité ; verge d'or aussi par sa pu-

reté, et royale par sa justice; de plus, verge d'or par son incorruptibilité et son intégrité virginale, mais verge royale par sa domination et sa puissance. Voilà l'heureuse verge qui s'étend avec clémence et bonté jusqu'à l'âme contemplative pour la fortifier, lorsque la bienheureuse Vierge Marie, si aimable et si douce, se mêle à la contemplation et à la faveur de cette âme, et alors elle agit avec tant de force, que l'âme elle-même est fortifiée contre la terreur de la céleste justice et la splendeur de la divine Majesté. L'âme contemplative de saint Anselme désirait que cette précieuse verge s'étendît jusqu'à lui, quand il s'écriait avec tant de dévotion : Que ma Souveraine est belle à voir ! que sa contemplation est aimable ! qu'elle est digne d'amour ! comme elle est au-dessus de la capacité du cœur humain ! O Souveraine, venez au secours de mon âme infirme qui veut vous suivre !

Marie est encore une verge de fer pour les démons et les incorrigibles. Ce n'est pas sans raison qu'on lui applique ces paroles du Psalmiste, 2, 9 : Vous les conduirez avec une verge de fer : *Reges eos in virga ferrea.* O Marie, verge d'or pour les parfaits, soyez aussi verge d'or pour les pécheurs, mais verge de fer pour les démons; chassez les démons loin de nous. Voilà ce que nous vous demandons, et nous vous le demandons dévotement, ô notre Souveraine, avec le pape Innocent, qui vous faisait la même prière et vous disait : Je vous salue, ô sainte Mère de Dieu, qui, par votre dignité, pouvez commander aux démons; arrêtez ces esprits méchants, afin qu'ils ne nous nuisent pas. Ordonnez aux anges de nous garder.

Ainsi la Vierge Marie nous est une verge de parfum dans notre conversion, une verge fleurie dans notre avancement spirituel, une verge d'or dans notre perfection, une verge de fer dans notre défense. Ainsi parle le docteur saint Bonaventure (*Speculi*).

XXV

MARIE EST LA PORTE FERMÉE DONT PARLE EZÉCHIEL.

La porte du sanctuaire qui regardait l'orient était fermée, dit le prophète Ezéchiel ; et le Seigneur me dit : Cette porte demeurera fermée, et nul homme n'y passera, parce que le Seigneur Dieu d'Israël est entré par cette porte ; et elle restera fermée pour le prince, 44, 1-2.

La sainte Vierge, dit le vénérable Guibert (1), est cette porte dont parle Ezéchiel, qui regardait l'orient ; la gloire du Dieu d'Israël est entrée par cette porte. O porte par laquelle Dieu est entré chez nous ! ô porte par laquelle les mystères de la foi sont découverts ! Belle et précieuse porte par laquelle la cité de Dieu est ouverte ! Elle est tournée vers l'orient, parce que sa personne et tout ce qu'elle fait indique l'action de la divine lumière. Elle est bénie entre toutes les femmes. Elle est si aimable que la gloire de Dieu entre par cette voie.

La porte qui regardait l'orient était fermée, et elle demeurera fermée pour le prince : *Eritque clausa principi* (Ezech., 44, 2). Ezéchiel représente ici le genre humain, dit le vénérable Hildebert (2), le genre humain désirant sortir de l'abîme de la misère et du milieu de la fange (Psal 39, 2). Comme s'il disait : Chassé de la patrie du bonheur, jeté dans cette vallée de larmes, j'ai porté mes regards sur tous les âges passés ; j'ai cherché la voie du salut, et je ne l'ai pas trouvée. Le ciel n'a pu me délivrer, ni la terre, ni le monde avec tous ses biens, ni l'homme. Car nous sommes tous affligés et malades ensemble, et je n'ai trouvé personne qui ne me méprisât au lieu de me relever de ma chute. Mais enfin je me suis retourné vers le chemin de la porte du sanctuaire qui regarde l'orient, vers la porte de la bienheureuse Vierge, qui est la porte extérieure du sanctuaire. Or, tout homme sage n'ignore pas que le Seigneur Jésus est en deux natures. La nature divine est le sanctuaire intérieur. Ceux qui sont dedans la voient ; je parle des anges et des esprits bienheureux qui, déjà dans la patrie, déjà dans le palais, bien plus, déjà dans

(1) Liber de Laude S. Mariæ, cap. 4.
(2) In festo Assumpt. B. Mariæ, et de Laudibus ejus, serm. 2.

leurs siéges, se reposent, abreuvés d'un torrent de célestes douceurs. La nature humaine est le sanctuaire extérieur, et Jésus-Christ nourrit de son corps et de son sang l'Eglise militante, qui a encore sa tente sous le soleil. La nature divine a le sanctuaire intérieur, parce que la nature humaine la cache; et la nature humaine a l'extérieur, étant visible. Nous ne voyons pas la trinité des personnes dans l'unité d'essence; mais nous savons, nous parlons, nous expliquons la trinité des substances dans les personnes. Car le Seigneur, venant à nous, a fait une nouvelle trinité sur la terre, c'est-à-dire la trinité temporelle, qui correspondît à la Trinité éternelle comme par les contraires. Le sanctuaire intérieur, c'est le Verbe au commencement dans le Père, portant toutes choses par la parole de sa puissance. Le sanctuaire extérieur, c'est le Verbe fait chair dans le temps pour nous purifier de nos misères. La porte intérieure est Dieu le Père; car le Fils a dit (Jean, 16, 28) : Je suis sorti du Père, et je suis venu en ce monde : *Ego exivi a Patre, et veni in mundum.* Ce qui fait dire au Psalmiste, 18, 6 : Il part des extrémités du ciel : *A summo cœlo egressio ejus.* La porte extérieure est la bienheureuse Vierge, par laquelle Dieu fait homme est entré dans notre cité, cité dont il dit lui-même (Matth., 5, 14) : Une ville située sur une montagne ne peut être cachée : *Non potest civitas abscondi supra montem posita;* ses fondements sont sur la montagne sainte (Psal. 86, 1), et le fleuve impétueux du Saint-Esprit la remplit de joie.

Cette porte était fermée. Quoique aucun chrétien ne doute de l'intégrité de la virginité de Marie, cependant, pour en montrer la certitude, pour rendre inébranlable cette vérité, le prophète cite le témoignage de Dieu même, disant : Et le Seigneur me dit : Cette porte demeurera fermée, et nul homme n'y passera (Is., 42, 2). Ces paroles s'entendent de l'époux de Marie; ainsi c'est comme s'il disait, pour prouver plus expressément la virginité de Marie : Son époux même, c'est-à-dire Joseph, ne la connaîtra jamais. Et cette porte sera toujours fermée. Il est certain, en effet, que Marie est vierge avant, pendant et après l'enfantement. Le prophète ajoute : Et cette porte sera fermée au prince : *Et erit clausa principi* (ibid.); c'est-à-dire à celui dont le Seigneur dit (Jean, 12, 31) : Maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors : *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras.* Et il dit de nouveau, 14, 30 : Le prince de ce monde vient, et il n'a aucun pouvoir sur moi : *Venit princeps hujus mundi, et in me non habet quidquam.* Par ces paroles du prophète Ezéchiel : Nul homme ne passera par cette porte, est proclamée l'intégrité de la chair de Marie, ainsi que par ces autres paroles : Et cette porte demeurera fermée pour le prince : *Non aperietur principi* (ibid.), est proclamée l'intégrité de l'âme de Marie; tout consentement aux mauvaises suggestions est éliminé de l'esprit. Et ce que le prophète ajoute : Le prince sera assis là pour manger le pain devant le Seigneur : *Princeps sedebit in ea, ut*

comedat panem coram Domino, 44, 13, ne regarde nullement le prince du monde, qui est Satan; car celui à qui l'entrée est interdite, comment pourrait-il s'asseoir là? Le prince qui sera assis là est celui dont parle Isaïe, 9, 6-7 : Un enfant nous est né, un fils nous est donné; il porte sur son épaule le signe de sa domination, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. Il étendra de plus en plus son empire, il établira la paix éternelle, il s'asseoira sur le trône de David, il fondera et affermira à jamais son règne sur la justice et l'équité.

Ce prince mangera le pain devant le Seigneur. Car ce prince, Jésus-Christ, dit (Jean, 4, 34) : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, de faire son œuvre : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus, qui misit me, ut perficiam opus ejus.* Obéissant donc au Père, il nous a réconciliés avec Dieu. C'est de cette manière qu'il mange le pain devant le Seigneur, nous rendant la liberté par sa volonté. Vous avez entendu cet exposé de la porte fermée : c'est l'enfantement de la Vierge, c'est son intégrité, c'est Jésus, le fruit de notre salut.

Pierre de Blois, archidiacre de Londres, expliquant ces paroles d'Ezéchiel où il est dit qu'il se tourna vers la porte du dehors, par où l'on entrait dans le sanctuaire du côté de l'orient, 44, 1, soutient que le prophète parlait alors en la personne d'Adam et de ses enfants renfermés dans la prison de leur captivité, comme s'il eût dit : Depuis tant d'années que je suis exilé de ma patrie, relégué dans ce lieu de misères et enfermé dans cette prison, j'ai cherché une issue, mais en vain. Il n'y a personne pour me secourir que l'auguste Vierge, porte extérieure du sanctuaire. C'est la vraie porte orientale, puisque par elle le Soleil de justice est entré dans la prison du monde pour éclairer et délivrer ceux qui étaient plongés dans l'obscurité des ténèbres et ensevelis dans l'ombre de la mort, c'est-à-dire du péché (1).

Ce fut alors que s'accomplit la prophétie d'Isaïe, 9, 2, que le peuple qui marchait dans les ténèbres vit une grande lumière, et que le jour se leva sur ceux qui habitaient la région des ombres de la mort : *Populus, qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam; habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.* Et cela par la bienheureuse Vierge.

Vous êtes, ô Vierge sainte, dit saint Bonaventure (2), la porte fermée qui ne s'ouvrira pas, porte dont parle le prophète; elle est interdite aux hommes. Dieu seul, dans sa sagesse, entre en vous et en sort sans violence, sans souillure, votre virginité restant intacte. Votre virginité est la porte par laquelle le Messie, Fils de Dieu, qui resplendit au sommet des

(1) In Nativit B. Mariæ sermo.
(2) Opusculum inscriptum : Laus B. Virginis Mariæ.

cieux, est entré pour s'incarner en vous sans quitter le sein de son Père, pour prendre un corps en vous et de vous, ô Vierge par excellence.

Tu es porta quæ clauditur,
Apertionis nescia,
De qua propheta loquitur,
Hominum nulli pervia.
Quia Dei sapientia,
Ingreditur et egreditur,
Semota violentia
Per egressum non frangitur.

Virginitas est janua,
Qua cœlis fulgens altius,
Cœli non linquens ardua,
Messias Dei Filius
Conceptus est, exterius
Carne tectus exigua
Corpus sumens perfectius
Ex te, Virgo præcipua.

XXVI

MARIE, JARDIN FERMÉ.

Vous êtes un jardin fermé, ma sœur, mon épouse, disent les Cantiques : *Hortus conclusus, soror mea, sponsa*, 4, 12.

O Marie, s'écrie saint Bernard, votre sein très-sacré nous est un jardin de délices, parce que nous y cueillons beaucoup de douces fleurs toutes les fois que nous réfléchissons sur la multitude de douceurs que la terre y trouve. Vous êtes, ô Mère de Dieu, un jardin fermé où la main du pécheur n'a jamais pu pénétrer pour ternir ses fleurs. Vous êtes le champ des suaves parfums, vous êtes couverte des plus belles fleurs de toutes les vertus ; entre toutes nous admirons en vous l'excellence de trois principales. Ces trois fleurs, par lesquelles vous remplissez des plus doux parfums la maison entière du Seigneur, ô Marie, sont la violette de l'humilité, le lis de la chasteté, la rose de la charité.

C'est avec raison que Marie, cette belle fleur du champ du Seigneur, a été choisie de préférence à toutes les fleurs du paradis ; c'est cette fleur sur laquelle s'est reposé l'Esprit du Seigneur. A qui vous comparerons-nous, ô Mère de beauté ? Vous êtes vraiment le paradis de Dieu, parce que vous avez donné au monde l'arbre de vie qui donne la vie éternelle à celui qui se nourrit de son fruit. La fontaine de vie, qui est sortie de la bouche du Très-Haut, est aussi sortie de votre céleste sein ; de là, se divisant en quatre parts, elle a versé ses eaux pour arroser la face du monde desséché, remplissant de joie la cité de Dieu. Car quiconque boira de cette eau n'aura jamais soif. Oh ! que de biens vous avez apportés au monde, vous qui avez mérité d'être le salutaire canal de cette eau divine (1) !

(1) Hortus deliciarum nobis est sacratissimus tuus uterus, o Maria; quia ex eo multiplices gaudii flores colligimus, quoties mente recolimus, quam magna multitudo dulcedinis toti orbi inde affulsit. Hortus conclusus tu es, Dei Genitrix, ad quem deflorandum manus peccatoris nunquam introivit. Tu sanctorum areola aromatum, virtutum omnium speciosis floribus delectabiliter vernas; inter quorum pulcherrimos, triam in te miramur excellentiam. Hi sunt quorum odore suavissimo totam domum Domini reples, o Maria : viola humilitatis, lilium castitatis, rosa caritatis. Merito de Dei areola flos ille speciosus præ floribus paradisi electus est, super quem requievit Spiritus Domini. Et cui te assimilabi-

Vous êtes un jardin fermé, ô ma sœur, mon epouse (Cant. 4, 12); ô Mère de Dieu, vous êtes un jardin fermé. Vos plants forment comme un jardin de délices rempli de pommes de grenade et de toutes sorte de fruits : *Emissiones tuæ paradisus malorum punicorum, cum pomorum fructibus* (Cant. 4, 13). Or, le plant de ce jardin est le Fils de Dieu conçu en Marie et enfanté par elle, dit Rupert (1). Que signifient donc ces paroles, sinon la virginité de celle qui conçoit et son intégrité dans l'enfantement? Ainsi, disons nous-mêmes, pleins de joie, avec le Bien-Aimé, disons tous d'un cœur plein de foi et d'un chant plein d'allégresse : Vous êtes un jardin fermé, ô Mère de Dieu, vous êtes un jardin fermé. Pourquoi Marie est-elle appelée jardin? Un jardin porte ce nom parce qu'il y a toujours quelques plantes qui y croissent; la terre produisant toujours, le jardin n'est jamais sans fruits. Comment êtes-vous un jardin, ô la bien-aimée de l'Amant céleste, sinon qu'en vous est né quelque chose qui dure toujours, et votre fruit ne se flétrit jamais et ne disparaît pas? Mais ce qu'il y a de particulier, ou plutôt ce qui est vrai et utile, c'est qu'il est dit de ce jardin qu'il est fermé. Mais comment un jardin est-il fermé? On n'a jamais dit cela de nos nombreux jardins, et un jardin ne peut pas être ainsi appelé ni exister sans avoir une porte pour que le jardinier puisse entrer et sortir. Mais Marie est un jardin seul et exclusivement fermé ; ce sein est unique en fécondité et en incorruption. O ma sœur et mon épouse, quelle consolation pour ceux qui vous aiment que vous soyez un tel jardin! Dans votre corps vous êtes un jardin fermé, et dans votre âme une fontaine scellée. Et pourquoi l'Ecriture vous nomme-t-elle deux fois jardin fermé? C'est à cause de votre conception et de votre enfantement, parce qu'en l'une et l'autre il y a merveille; c'est un miracle délicieux pour les âmes des fidèles que vous ayez conservé votre virginité en concevant et en enfantant. Ces deux choses ravissent vos fidèles serviteurs, et toutes les vierges vous félicitent et reconnaissent ces deux grands prodiges.

Vous êtes un jardin fermé, ma sœur, mon épouse, vous êtes un jardin fermé (Cant. 4, 12). Comme dans le premier jardin, dit Philippe de Harveng (2), le serpent trompa la première femme, le Fils de Dieu se fit un autre jardin, non rempli d'herbes, mais de vertus, lorsqu'il remplit de sa grâce, parmi les autres femmes, la bienheureuse Vierge. Dans le pre-

mus, Mater pulchritudinis? Vere paradisus Dei tu es, quia lignum vitæ mundo protulisti, de quo qui manducaverit, vivet in æternum. Fons vitæ, qui ex ore Altissimi prodiit, de medio ventris tui exilivit, atque inde in quatuor capita sese dispertiens, ad irrigandam faciem arentis mundi emanavit, lætificans civitatem mundi. Omnis enim qui biberit ex eo, non sitiet in æternum. O quanta mundo contulisti, quæ tam salubris aquæductus esse meruisti? (*Ad B. Virginem sermo.*)

(1) Comment. in Cant., lib. 7.

(2) Comment. in Cant., lib. 4, cap. 25.

mier jardin, la simplicité de la femme fut surprise, l'homme goûta ce qui était défendu; l'ayant goûté, sa nudité parut; la mort prévalut justement, à cause de la trangression, sur ceux qui ne devaient jamais mourir, et la malédiction de la mortalité tomba tout à la fois sur eux et sur leurs descendants. Mais Marie, ce nouveau jardin, qui n'a pas d'arbustes, des herbes, des fleurs, des arbres touffus, des fruits et des odeurs transitoires, a d'autres richesses infiniment préférables à tout cela; car elle possède tout ce qu'un goût parfaitement sain juge bon, tout ce qu'il y a de précieux pour un odorat exercé, tout ce que la vue de l'âme entrevoit de plus agréable, tout ce qui alimente la vie et possède la plénitude de l'abondance céleste; car dans ce jardin se trouve fixé par des racines inébranlables l'arbre de vie, dont le fruit, comme l'expérience l'atteste, préserve de la mort terrible du péché celui qui s'en nourrit et le fait vivre d'une vie plus précieuse et plus riche que celle même d'Adam avant qu'il mourût par sa désobéissance. Ce jardin a aussi un encens exquis, des parfums délicieux, des aromates qui viennent non de l'Arabie, mais du ciel, qui dissipent les exhalaisons malfaisantes des serpents et préservent des morsures mortelles. Ce jardin ne connaît pas de nuit; c'est la fraîcheur de la rosée du matin et la fécondité du soleil en son midi. Dans ce jardin est l'arbre de vie, l'huile avec toute sa douceur, la fleur dans toute sa beauté, l'Epoux lui-même de la Vierge, qui surpasse en beauté les plus beaux des enfants des hommes : *Speciosus forma præ filiis hominum* (Psal. 44, 2). Celui qui l'a planté a voulu s'y renfermer, en tenant à jamais éloigné de lui le serpent qui avait pénétré dans le premier jardin de délices. Et en effet, comme ce jardin n'est pas fermé au fidèle, à l'ami, il n'est pas ouvert à l'incorrigible ennemi. Là ne peuvent entrer le juif aveugle et opiniâtre, le païen qui fuit la lumière, l'incrédule obstiné. Celui qui ne mérite que la haine est repoussé de ce lieu saint. Et l'ennui n'habite pas ce lieu séparé du monde, cette divine solitude; les tourments de la douleur n'y sont pas connus; l'aimable auteur de ce jardin le remplit de sa présence et y fait tout fructifier. Pourquoi l'Epoux ne se contente-t-il pas d'appeler une fois la Vierge son jardin fermé, et pourquoi réitère-t-il cette dénomination, sinon pour exprimer la force de son amour? On peut encore dire que Marie a mérité d'être appelée deux fois jardin fermé, parce qu'elle paraît avoir tellement embrassé la pratique de deux devoirs, qu'elle ne puisse être répréhensible dans l'accomplissement de chacun d'eux, mais que, veillant constamment sur son esprit, elle se préserve de toute rencontre d'ennemis; car, lorsque la nécessité l'exige, elle se livre au travail des mains ou à la vie active, de telle manière qu'elle ne s'éloigne point de la vie de l'esprit, et de même elle fixe son œil spirituel à la vie contemplative, de façon qu'elle ne s'éloigne pas de la vie active à laquelle Dieu a condamné l'homme en punition de son péché. Elle habite par l'élévation de son cœur et de ses pensées les sublimes sommets de la

contemplation; elle descend par une affection maternelle jusqu'aux plus humbles enfants des hommes pour les soulager.

Je suis allé dans mon jardin pour voir les fruits des vallées et regarder si la vigne avait fleuri, si les grenadiers avaient germé : *Descendi in hortum meum, ut viderem poma convallium, et inspicerem si floruisset vinea, et germinassent mala punica* (Cant. 6, 10). Dieu contemple les vertus sublimes de Marie; il se plaît à la visiter, à demeurer avec elle, et à la combler de ses dons.

Le sein de Marie, dit Albert le Grand (1), est ce jardin où s'est élevée la fleur de la tige de Jessé, fleur dans laquelle notre salut entier a refleuri. Ce sein sacré est comparé à un jardin pour dix raisons. Car il est, premièrement, un jardin fermé du sceau de chasteté perpétuelle, comme il est dit aux Cantiques, 4, 12 : *Hortus conclusus.* Jamais, comme le dit Origène, l'étranger n'y a passé. Ce jardin est le paradis du Seigneur, en ce qu'il exhale tous les plus délicieux parfums des vertus. Secondement, ce jardin est travaillé par la serpe de la discipline (Is. 18, 24); il est sarclé et cultivé. Par la discipline on entend l'exercice des vertus et des mérites. Toute épreuve, dit saint Paul aux Hébreux, 12, 11, paraît pour le moment, non un sujet de joie, mais de tristesse; mais elle produit à la fin, pour ceux qui en sont exercés, un fruit de justice plein de paix : *Omnis disciplina in præsenti quidem videtur non esse gaudii, sed mœroris; postea autem fructum pacatissimum exercitatis per eam, reddet justitiæ.* C'est ainsi que nous comprenons la Vierge allant et pleurant en répandant la semence de ses mérites; mais ensuite elle moissonne dans la joie par les fleurs et les parfums bénis qu'elle procure au ciel et à la terre (Orat. 125, 7-3). Troisièmement, le sein de Marie est un jardin par l'exercice des vertus, les pratiquant toutes dans leur suprême perfection et égalité; car toute vertu est chez elle dans un même niveau en quelque sorte et dans un ensemble harmonique; car toute la surface du champ divin de Marie est égale, elle qui ne s'est jamais enorgueillie par la prospérité, que l'adversité n'a pas ébranlée, et qui a toujours été d'une âme égale dans toutes les choses merveilleuses que Dieu lui demandait. En quatrième lieu, Marie est comme un jardin arrosé, le fleuve qui inonde la cité de Dieu tombant sur elle de toute part avec impétuosité (Psal. 45, 5). Vous serez comme un jardin toujours arrosé, dit Isaïe : *Eris sicut hortus irriguus, cujus non deficient aquæ,* 58, 11. Et Jérémie : Leur âme sera comme un jardin arrosé sans cesse : *Erit anima eorum quasi hortus irriguus,* 31, 12. Le Seigneur dit dans l'Ecclésiastique : J'arroserai le jardin de mes plantations : *Dixi : Rigabo hortum plantationum,* 24, 42. Et ce qu'il y a de merveilleux en Marie, c'est que de son jardin est sortie la fontaine de vie arrosant le paradis tout entier. En cinquième lieu, ce

(1) In Evang. Luce, cap. 1.

jardin est arrosé par la Salutation angélique et par la familiarité de toutes les vertus célestes. Votre rosée est une rosée de lumière et de vie, dit Isaïe, 26, 19 : *Ros lucis, ros tuus.* Je serai une douce rosée, dit le Seigneur par Osée, et Israël fleurira comme les lis : *Ero quasi ros, et Israel germinabit quasi lilium*, 14, 6. Cieux, s'écrie Isaïe, versez votre rosée ; nuées, répandez la justice ; que la terre s'ouvre et enfante son Sauveur : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum : aperiatur terra, et germinet Salvatorem*, 45, 8. En sixième lieu, ce jardin a été arrosé par la pluie des prophètes. Que les nues pleuvent le juste, dit Isaïe (*ibid.*). O Dieu, dit le Psalmiste, vous réserverez une rosée miraculeuse pour fortifier votre peuple : *Pluviam voluntariam segregabis, Deus, hæreditati tuæ*, 67, 10. En septième lieu, la terre de ce jardin a été fécondée par la chaleur et le souffle du Saint-Esprit. Que la terre s'ouvre et enfante son Sauveur, dit Isaïe (*ibid.*) : *Aperiatur terra, et germinet Salvatorem.* Huitièmement, ce jardin est rendu fertile par la bénédiction du ciel. Mon âme, dit le Psalmiste, sera comme engraissée de vos bénédictions, Seigneur : *Sicut adipe et pinguedine repleatur anima mea*, 62, 6. En neuvième lieu, ce jardin a été ensemencé par la conception du Verbe éternel. Dixièmement, la semence est tombée dans une bonne terre, dit saint Luc : *Semen cecidit in bonam terram*, 8, 8. Cette terre est excellente en toute espèce de sanctification. Le Seigneur, dit le Roi-Prophète, répandra ses bénédictions, et la terre enfantera son fruit : *Dominus dabit benignitatem, et terra dabit fructum suum* (Psal. 84, 13). On n'a jamais été obligé d'arracher la mauvaise herbe de cette excellente terre, parce que jamais aucune épine, aucune mauvaise plante n'y a paru. Que mon bien-aimé vienne en son jardin, et qu'il goûte le fruit de ses arbres (Cant. 5, 1) (1).

(1) Philippe de Harveng, Comment. in Cant., lib. 5, cap. 2.

XXVII

MARIE, FONTAINE SCELLÉE.

Vous êtes, ô ma sœur, mon épouse, une source scellée : *Soror mea, sponsa, fons signatus* (Cant. 4, 12).

Marie, dit Philippe de Harveng (1), est avec juste raison appelée fontaine, elle dont l'intelligence ne tarit pas, dont le sens n'est pas desséché par une aride chaleur; elle est ineffablement enseignée, et elle s'enrichit de la grâce des dons secrets, et sa joie sans bornes est continuelle. Elle tient pendant longtemps comme scellé le mystère qui lui est révélé. Elle tient sous le sceau l'abondance dont elle jouit, le mode de sa fécondité, la forme de ses noces, l'excellence de sa virginité. Car Dieu, qui lui a donné une telle science, une si droite conscience, ne l'a pas laissée comme un vase découvert, mais il l'a scellée, afin que ceux qui entendent et qui ne comprennent pas ne se scandalisent point. L'ineffable auteur de la maternité divine met la clef de David sur le lit nuptial de la Vierge, sur les mystères, sur la fontaine jaillissante, sur la merveilleuse fontaine des choses célestes. Tout cela est caché à l'esprit malin; l'homme charnel n'y voit rien, le peuple aveugle est loin de comprendre, le sceau existant; il ne connaît pas cette fontaine cachée. Les arguties des philosophes sont vaines, les princes du monde sont dans les ténèbres; la profane curiosité ne peut rien saisir, les indiscrets n'obtiennent rien. La fontaine est pleine, limpide, l'eau jaillit, elle se précipite, elle est intarissable intérieurement; mais elle est sous clef, elle est sous le secret pour les infidèles et peu ouverte aux fidèles. La fontaine de vos jardins est une source d'eau vive qui se précipite du Liban : *Fons hortorum, puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano* (Cant. 4, 13). Cette fontaine n'est pas d'un seul jardin, mais des jardins, pour arroser les cœurs droits qui désirent avancer en vertus. Quiconque veut devenir un jardin fertile, cesser d'être un champ stérile, produire de belles fleurs et d'excellents fruits, doit s'approcher avec empressement de cette fontaine visible et claire, ou au moins ne pas s'en éloigner lorsqu'elle se présente. Car la bonté de

(1) Comment. in Cant., lib. 4, cap. 27.

l'aimable Vierge l'a portée à se montrer à nos infirmités comme une fontaine bienfaisante offerte à tous pour les désaltérer ; elle coule pour ôter la peine de puiser dans un puits ou dans une citerne. Nous aimons à trouver sans peine ce dont nous avons besoin, le travail nous effraye. Marie se présente à nous comme une gracieuse fontaine assez abondante pour désaltérer tous ceux qui ont soif et pour suffire à tous les besoins. Cependant, comme ceux qui veulent arriver à la perfection ont besoin de travailler, cette fontaine paraît quelquefois diminuer et se retirer, afin d'augmenter le mérite de ceux qui ne veulent pas s'en éloigner; la Vierge agit ainsi dans leur intérêt spirituel, mais en persévérant ils arrivent à sa plénitude. En buvant de cette eau céleste, ils sont si heureux qu'ils sont comme hors d'eux-mêmes; ils boivent à longs traits, et leur soif renaît sans cesse; ils veulent nager dans cette eau salutaire qui lave et blanchit l'âme pour jamais. Cette eau les rafraîchit et inonde leur âme de délices. Ces eaux n'ont rien d'empoisonné et de nuisible; le serpent infernal s'en éloigne, il ne peut les souiller, elles sont toujours limpides; l'Epoux qui en est le gardien les conserve pures; lui qui est le Liban toujours couvert de la blancheur de la neige, lui qui est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu (Sap., 7, 26), de la vertu, fournit ses eaux divines de lui-même, et, pour les faire arriver jusqu'à nous, il fait de la Vierge un canal par où elles passent; et si nous ne puisons pas abondamment à cet océan, c'est que nos vases sont trop petits et pas assez vides du monde et de nous-mêmes. Mais avec quelle abondance ce Liban divin remplit de ses eaux l'auguste Vierge! O vous qui êtes loin de ces eaux salutaires, approchez-vous-en, écartez tous les obstacles qui pourraient vous arrêter, rejetez par des efforts réitérés l'orgueil des philosophes impies; enivrés du vin des dragons qui ne s'attachent qu'à vous perdre, guérissez-vous en vous abreuvant de cette eau vive qui jaillit du Liban du ciel (1).

Il s'élevait de la terre une fontaine immense qui en arrosait la surface, dit la Genèse : *Fons ascendebat e terra, irrigans universam faciem terræ*, 2, 6. Cette terre, dit le vénérable Godefroi, est la Vierge bénie (2), et la fontaine qui s'élève d'elle est son Fils, qui arrose la terre entière.

Mais cette fontaine qui s'élève de la terre désigne aussi Marie mère et vierge; sortie de la terre, c'est-à-dire de ses parents, elle arrose toute la surface de la terre; par les exemples de sa chasteté et de son humilité, elle illustre l'Eglise catholique répandue dans le monde entier. Cette fontaine virginale arrose tellement toute la terre, elle a tellement étendu en tous lieux les ruisseaux de la chasteté et de l'humilité, qu'une innom-

(1) Comment. in Cant., lib. 4, cap. 28.
(2) Homil. 73 in Nativit. sanctæ Mariæ Virginis prima.

brable multitude des deux sexes ne cesse de mortifier la chair et les membres, c'est-à-dire la surface de la nature terrestre, par une vie chaste ; et non seulement cette multitude désire garder la chasteté extérieure, qui est l'intégrité du corps, mais aussi la chasteté de l'esprit, qui est la vraie humilité du cœur. Voilà, dis-je, la salutaire irrigation de cette fontaine sacrée qui est maintenant répandue sur toute la terre, fontaine que le sage Salomon, inspiré par le Saint-Esprit, appelle la fontaine des jardins, le puits des eaux vives (Cant. 4, 15). La fontaine est une eau qui s'élève de la terre, qui coule visiblement sur elle ; mais le puits est caché, et ses eaux ne paraissent pas à la surface. Ces deux images conviennent parfaitement à la bienheureuse Vierge; car elle est pour les uns la fontaine des jardins, et pour les autres comme l'eau des puits. Elle est comme une fontaine pour les simples et pour ceux qui sont peu instruits; elle est un puits profond pour les vrais sages. Car il y en a plusieurs qui, comme des jardins fertiles, s'efforcent de produire extérieurement des fruits des bonnes œuvres, et intérieurement des fruits de la véritable charité, mais qui cependant ne savent ni penser ni parler des choses élevées et sublimes que le sens mystique des saintes Ecritures renferme au sujet de l'auguste Vierge; ils savent seulement qu'étant Mère de miséricorde, elle intervient avec bonté en faveur des pécheurs ; que plusieurs, qu'on regardait comme désespérés, sont sauvés par ses ferventes prières, et qu'elle est tellement honorée de son Fils, qu'il ne peut rien refuser à ses supplications. C'est pourquoi ils lui offrent leurs prières et leurs larmes dans un cœur simple; ils la supplient très-humblement au souvenir de leurs péchés, et ils ne doutent pas d'obtenir par son secours le pardon de leurs offenses. Assurément, pour ceux qui pensent ainsi d'elle dans la droiture de leur simplicité et qui l'invoquent ainsi avec humilité, elle est comme la fontaine des jardins; car ils puisent à cette même fontaine les eaux du salut, par cela même qu'ils trouvent la miséricorde qu'ils attendent par le secours de ses mérites. Mais si la Vierge, pleine de bonté pour tous, est aux simples comme une fontaine, pour les parfaits, qui contemplent les choses élevées et ardues, qui comprennent par le sens mystique des saintes Ecritures beaucoup de choses à la gloire de la Vierge, qui, après de longs gémissements de pénitence, comme purifiés par une digne satisfaction, se réjouissent de l'espérance reçue du pardon, et qui ne trouvent plus de douceur que dans le désir et l'amour de la céleste patrie, pour ceux-ci la vierge est le puits des eaux vives. Car si parfois ils peuvent moins s'élever à l'intelligence mystique, et s'ils peuvent moins goûter la douceur intérieure de l'âme, ils accourent à ce puits, c'est-à-dire à la bienheureuse Vierge; en priant et en suppliant, ils trouvent à ce puits de miséricorde les eaux vives, les eaux de la sagesse et de l'intelligence, et les eaux de la sincère componction.

D'où ces eaux viennent-elles ? Elles se précipitent du Liban, dit le

Saint-Esprit : *Quæ fluunt impetu de Libano* (Cant. 4, 15). Par le Liban, qui veut dire blancheur, il faut entendre le saint et immaculé Fils de la Vierge ; encore bien qu'il apparaisse dans la chair de péché, il a cependant toute la blancheur de la pureté la plus parfaite, parce qu'il est entièrement exempt de tout péché. De ce Liban, c'est-à-dire de notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de la Vierge, découle la source de toute vie, tout vient de lui ; c'est là que Marie puise toutes les consolations et les grâces qu'elle répand avec tant d'abondance sur le genre humain.

Et il faut remarquer qu'il n'est pas simplement dit : Ces eaux coulent du Liban ; mais l'Ecriture ajoute qu'elles se précipitent, *impetu*. Mais qu'indiquent ces eaux vives ainsi précipitées, sinon qu'elles s'élancent avec force et suavité dans l'âme? C'est en se précipitant qu'elles détachent l'âme de la terre et l'élèvent à l'amour des choses invisibles.

Marie, dit saint Bonaventure, vivifie le monde par une nouvelle rosée, par un nouvel enfantement, par une nouvelle lumière et d'une manière nouvelle ; elle répand sur toutes choses une admirable clarté que lui communique la divine bonté. C'est une fontaine qui s'élève en honneur, qui s'épanche avec amour sur la terre, et que l'amour divin rend toujours plus abondante.

Rigans mundum novo rore,
Nova prolis novitate,
Nova facis, novo more,
Cuncta mira claritate,
Ex divina bonitate,
Fons ascendens in honore,
Rigans terram charitate,
Dei crescens in amore (1).

(1) Opusculum inscriptum : Laus B. Virginis Mariæ.

XXVIII

MARIE COMPARÉE A LA VIGNE.

J'ai donné des fleurs odorantes, comme la vigne, dit Marie dans l'Ecclésiastique : *Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris*, 24, 23. D'après saint Bernard, c'est comme si Marie disait : Mon enfantement n'a pas d'exemple parmi les femmes; il a une ressemblance dans la nature des choses. Vous demandez comment la virginité a engendré le Sauveur? Comme la fleur de la vigne produit l'odeur. Si vous trouvez la fleur corrompue parce qu'elle donne l'odeur, croyez la pudeur violée parce qu'elle a enfanté le Sauveur. Car qu'est-ce que la virginité, sinon la fleur du corps qui n'a reçu aucune atteinte? Qu'est donc le Fils de la virginité, sinon la suavité de l'odeur? Mais prenez garde que cette odeur, quoique bonne, vous fasse mourir; car pour les uns c'est une odeur de vie, c'est-à-dire pour ceux qui se sauvent; pour d'autres elle est une odeur de mort, c'est-à-dire pour ceux qui se perdent (2 Cor. 2, 15-16). C'est comme l'odeur de la fleur de la vigne, elle nuit à certaines choses, elle est avantageuse à d'autres. Puis donc que Marie a donné un si odoriférant fruit, qu'elle se glorifie et dise : J'ai donné des fleurs odorantes, comme la vigne (1).

La vigne par ses fleurs produit du fruit, et son fruit enivre, dit Hugues de Saint-Victor. Ainsi la bienheureuse Marie, par la fleur de sa virginité, a produit Jésus-Christ, fruit de notre rédemption, qui enivre ses élus en ce monde du vin de la grâce, et au ciel du vin de la gloire : *Suos electos*

(1) Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris. Ac si aperte dicat (Maria) : Partus quidem meus non habet exemplum in sexu mulierum, sed habet similitudinem in naturis rerum. Quæris quomodo virginitas genuit Salvatorem? Sicut flos vitis odorem. Si corruptum inveneris florem, pro eo quod dedit odorem, violatum crede pudorem quia edidit Salvatorem. Quid enim aliud est virginitas, quam flos inviolati corporis? Quid aliud est Filius virginitatis, quam suavitas odoris? Tu tamen, cave ne bono moriaris odore. Bonus enim aliis odor vitæ in vitam, his qui scilicet salvi fiunt; aliis odor mortis in mortem, his scilicet qui pereunt; nimirum tanquam odor vineæ florentis animalibus venenatis. Quia ergo tam odoriferum fructum edidit, glorietur Maria, et dicat : Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris. (*In Nativit. B. Mariæ sermo* 1.)

inebriat in mundo, vino gratiæ; in cœlo, vino gloriæ. Ce beau raisin que les deux espions d'Israël prirent dans la Terre-Promise et emportèrent dans le désert (Numer. 13, 24) représente le fruit de Marie vigne, le raisin céleste, Jésus-Christ; car il est pour nous le fruit de vie qui nous nourrit, et il nous donne, comme déjà nous l'avons dit, le vin de la grâce, ensuite de la gloire, dont nous sommes divinement enivrés. Les deux explorateurs figurent les prophètes et les apôtres, qui, guidés par le Saint-Esprit, ont exploré les secrets de la céleste patrie, et nous ont montré par leurs écrits Jésus en ce monde. Le bois de la vigne représente le bois de la croix. Sur la terre, Marie est pour nous une suave odeur; dans le ciel, elle sera pour nous un goût suave. Maintenant elle est la suavité de l'odeur dans la foi; dans le ciel, elle sera la suavité du goût dans la contemplation. Elle est ici-bas la suavité de l'odeur dans l'espérance; au ciel, elle sera la suavité de l'odeur dans la possession. Nous voyons maintenant comme en un miroir et en énigme, dit saint Paul aux Corinthiens, mais alors nous verrons face à face : *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem videbimus facie ad faciem*, 1ª, 1, 12.

J'ai donné des fleurs odorantes, comme la vigne, dit l'auguste Vierge, et mes fleurs deviendront des fruits de gloire et de beauté : *Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores mei fructus honoris et honestatis* (Eccl. 24, 23).

Les fleurs de la bienheureuse Vierge, c'est-à-dire ses vertus, la chasteté, la charité, l'humilité, toujours fleuries sans jamais se flétrir, sont des fleurs de gloire et de beauté, parce que Jésus-Christ son fruit, qui est sorti de la Vierge ornée de ces fleurs, donne à ses élus sur la terre l'honneur et la beauté, et il promet de se donner à eux dans le ciel. La bienheureuse Mère de Dieu a donc donné des fleurs comme la vigne, parce qu'elle a engendré Jésus-Christ, vrai fruit de la vigne, qui ne cesse de nous enivrer du vin de sa grâce et de sa gloire. Mais ce qu'il y a d'admirable à dire, ce fruit est le seul qui n'a pas fait disparaître la fleur, mais l'a conservée et l'a embellie (1).

Marie, dit le vénérable Godefroi, est une noble vigne, dans laquelle le Saint-Esprit a planté de beaux jardins; et, admirablement cultivée et défendue par le divin Esprit, elle a donné des fleurs odorantes. La vigne, parmi les autres bois, est un bois méprisable et difforme; mais le fruit qu'elle porte est pour les hommes un excellent et utile breuvage. Ce n'est donc pas sans motif que l'humble Vierge s'est comparée à la vigne, elle qui s'est tant humiliée, qu'à ses propres yeux elle se regardait comme la plus vile de toutes les créatures. Cette vigne fertile nous parle de son humilité par ces paroles : J'ai donné des fleurs odorantes comme la vigne. Ce qui est la même chose que si elle disait : Moi qui me suis mise au-

(1) Serm. 55 in festo B. Mariæ.

dessous de toutes les créatures dans l'estimation de mon très-humble cœur, j'ai donné des fleurs odorantes, parce que mon humilité a répandu une très-douce odeur dans la cour du royaume céleste. C'est pourquoi il est dit dans les Cantiques, **1, 12** : Tandis que le Roi était sur son lit, le nard répandu sur moi a exhalé son parfum : *Cum esset Rex in accubitu suo, nardus mea dedit odorem suum.* Le nard est une humble et petite herbe, mais très-odorante (1).

(1) Homil. 71 in octavam festi Assumpt. B. Mariæ Virg. prima.

XXIX

MARIE COMPARÉE A LA ROSE.

Eve, dit saint Bernard, est une épine, Marie est une rose. Eve est une épine qui blesse, Marie est une rose qui calme les douleurs de tous. Eve est une épine qui donne la mort à tous les hommes, Marie est une rose qui rend le salut à tous. Marie est une rose blanche par sa virginité, rouge par sa charité; blanche en sa chair pure, rouge par les ardeurs de son âme; blanche par la pratique des vertus, rouge en foulant aux pieds les vices; blanche par la pureté de ses affections, rouge par la mortification de la chair; blanche en aimant Dieu, rouge en compatissant au prochain (1).

Comme la rose se tient debout à sa place, quoique les épines qui l'environnent soient plus fortes et piquent cruellement, ainsi il est certain, dit sainte Brigitte, que Marie, cette rose bénie, avait une âme si grande, si énergique, que, toutes cruelles que fussent les épines des tribulations qui piquaient profondément son cœur, elles n'ébranlaient point sa volonté, mais elle s'offrait avec une inébranlable soumission à supporter et à faire tout ce qui plaisait à Dieu. Elle est donc très-bien comparée à la rose fleurie, et surtout à la rose de Jéricho. Je me suis élevée, dit-elle dans l'Ecclésiastique, comme les roses de Jéricho : *Exaltata sum quasi plantatio rosæ in Jericho*, 24, 18. Car, comme la rose de ce lieu excelle en beauté parmi les autres fleurs, ainsi Marie surpasse en beauté de mœurs, de vie, de vertus, tous ceux qui sont sur la terre, son seul Fils béni excepté (2).

Comme l'épine produit la rose, ainsi la Judée engendre Marie, dit Hu-

(1) Eva spina, rosa Maria. Eva spina fuit, Maria rosa existit : Eva spina vulnerando, Maria rosa omnium affectus mulcendo. Eva spina infigens omnibus mortem, Maria rosa reddens salutiferam omnibus sortem. Maria autem rosa fuit candida per virginitatem rubicunda per charitatem; candida carne, rubicunda mente; candida virtutem sectando rubicunda vitia calcando; candida affectum purificando, rubicunda actum carnalem mortificando; candida Deum diligendo, rubicunda proximo compatiendo. (*De beata Maria sermo, Ave Maria.*)

(2) De Virginis Excellentia, lib. 8, cap. 16.

gues de Saint-Victor (1). Le peuple ancien, le peuple d'Israël, fut comme un arbre qui eut sa racine en Abraham, son tronc en Isaac et Jacob, et il s'éleva et multiplia ses branches et ses rameaux dans les douze patriarches et leurs fils. Ce peuple, à cause de la foi et de la justice d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et de plusieurs de leurs descendants, mérita d'être appelé, en certains endroits de l'Ecriture, olivier ou vigne; mais à cause de la corruption d'un certain nombre, ou plutôt d'un très-grand nombre, il doit être plutôt comparé aux épines. Pour montrer sa bonté dès son commencement et sa perversité dans la suite, le Seigneur dit par Jérémie, 2, 21 : Je t'avais planté comme une vigne choisie dans les ceps les plus purs; comment es-tu devenu pour moi une vigne étrangère qui porte des fruits amers? *Ego plantavi te vineam electam, omne semen verum; quomodo conversa es in pravum, vinea aliena?* Et Jérémie l'appelle encore : Olivier beau, fertile, verdoyant, le Seigneur te nommait de ce nom; à sa voix la foudre s'est enflammée, elle est tombée sur toi, et tes rameaux ont été consumés : *Olivam uberem, pulchram, fructiferam, speciosam vocavit Dominus nomen tuum : ad vocem loquelæ, grandis exarsit ignis in ea, et combusta sunt fruteta ejus*, 11, 16. Nous apprenons par l'Ecriture qu'Abraham, Isaac, Jacob et plusieurs de leur race étaient agréables à Dieu, et que le Seigneur leur parlait ou parlait par eux; et nous savons que c'est pour cela que cette nation était justement comparée à la vigne, ou à l'olivier, ou au figuier. Mais voyons maintenant pourquoi il mérite d'être comparé à l'épine qui pique et ensanglante cruellement; c'est à cause de l'impiété d'un grand nombre de ses fils. Ici l'Ecriture leur met devant les yeux leurs iniquités et leurs cruautés. Nous voyons d'abord leur cruauté exercée par envie sur Joseph leur frère; ils le poursuivent d'une haine injuste, ils le dépouillent de sa tunique, ils le jettent dans une citerne, ils veulent le tuer; enfin, ils le vendent sans pitié à des marchands étrangers qui l'emmènent en esclavage dans des contrées inconnues. Affligés en Egypte par Pharaon, lorsqu'ils auraient dû prendre patience dans leurs adversités, pleins de colère, ils disent à Moïse et à Aaron : Vous nous avez rendus odieux devant Pharaon et devant ses serviteurs, et vous lui avez donné le glaive afin qu'il nous tue : *Fœtere fecistis odorem nostrum coram Pharaone et servis ejus, et præbuistis ei gladium ut occideret nos* (Exod. 5, 21).

Après être sortis de l'Egypte, avant le passage de la mer Rouge, se voyant poursuivis par les Egyptiens, ils disent insolemment à Moïse : Il n'y avait peut-être pas de tombeaux en Egypte; c'est pourquoi tu nous as emmenés, afin que nous mourions au désert : *Forsitan non erant sepulcra in Ægypto; ideo tulisti nos ut moreremur in solitudine* (Exod. 14, 11). Est-ce là ce que tu voulais en nous retirant de l'Egypte? N'a-

(1) Serm. 65 in Nativitate Mariæ.

vions-nous pas raison de te dire : Retire-toi loin de nous, afin que nous servions les Egyptiens (*ibid.* 11-12)?

Après le passage de la mer Rouge, dans le désert de Sinaï, ils s'élevèrent avec fureur contre Moïse et Aaron, et leur dirent : Plût à Dieu que nous fussions morts par la main du Seigneur en la terre d'Egypte, quand nous étions assis près d'un amas de viandes et que nous mangions du pain à satiété! Pourquoi nous avez-vous amenés en ce désert pour faire mourir de faim toute cette multitude (Exod. 16, 3)? Mais, sur la multiplicité de leurs prévarications, de leurs méchancetés, de leurs murmures, empruntons le langage du Psalmiste : Combien de fois ce peuple a-t-il irrité le Seigneur dans le désert? combien de fois a-t-il provoqué sa justice? *Quoties exacerbaverunt eum in deserto, in iram converterunt Excelsum in inaquoso*, 77, 45? Mais pourquoi les suivre dans leurs nombreuses disputes et iniquités? Dans le désert, ils oubliaient Dieu et ses prodiges, dit le Prophète royal ; ils s'abandonnaient à l'idolâtrie de leur cœur ; ils tentaient le Tout-Puissant. Leur jalousie éclatait contre Moïse et contre Aaron. Ils firent un veau d'or au pied du mont Horeb, et ils adorèrent l'ouvrage de leurs mains. Ils changèrent le Dieu de leur gloire contre l'image d'un animal nourri d'herbe. Ils méprisèrent la terre si digne de leurs désirs ; ils ne crurent point à la parole du Seigneur. Ils murmurèrent, ils n'entendirent point sa voix. Ils irritèrent le Seigneur par leurs œuvres impies. Ils immolèrent leurs fils et leurs filles aux démons. Ils répandirent le sang innocent de leurs fils et de leurs filles, qu'ils immolèrent aux idoles de Chanaan, et la terre d'Israël fut souillée par des flots de sang. Tel est le tableau abrégé que le Prophète-Roi fait des crimes de ce peuple (Psal. 105, *passim*). Ensuite ils détruisaient les autels du vrai Dieu, et ils tuaient les prophètes du Seigneur. Enfin, pour mettre le comble à leurs forfaits et à leur damnation, clouant à la croix l'auteur de la vie, leur bienfaiteur, le Messie promis, ils le mirent à mort en le blasphémant. Par ces perversités et d'autres semblables, qui n'étaient que de cruelles épines, cette nation perfide fut toujours comme une plante épineuse, et elle ne cessa de déchirer, d'ensanglanter les fleurs qui sortaient d'elle, c'est-à-dire les prophètes et ses autres justes. Et, comme le dit saint Paul, ils tourmentaient les uns, ils bafouaient les autres. Leurs prophètes étaient lapidés comme Jérémie, sciés comme Isaïe, tués comme Ezéchiel, égorgés par l'épée comme Urie et Josias ; d'autres, comme Elie, s'en allaient çà et là, couverts de peaux de brebis, errants dans l'angoisse, l'affliction, manquant de tout, eux dont le monde n'était pas digne (Hebr. 11).

Ils désolent votre héritage, Seigneur, s'écrie le Prophète ; ils égorgent la veuve et l'étranger ; ils ont tué l'orphelin, et ils ont dit : Le Seigneur ne nous verra pas, le Dieu de Jacob n'en aura pas connaissance (Psal. 93, 5-6-7). Semblables à de pareilles épines, les scribes et les pharisiens

méritaient les reproches que Jésus-Christ leur faisait et les malédictions qu'il leur lançait dans sa juste indignation : Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, leur disait-il, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ! Vous n'y entrez point, et ne souffrez pas que les autres y entrent. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous dévorez les maisons des veuves ! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui envoyez les âmes dans l'enfer ! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ne tenez aucun compte des points les plus graves de la loi, la justice, la miséricorde et la foi ! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat, et au-dedans vous êtes pleins de souillures et de rapine ! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis qui au-dehors paraissent beaux aux hommes, mais au-dedans sont pleins d'ossements de morts et de toutes sortes de pourriture ! Vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monuments des justes, et qui dites : Si nous eussions été aux jours de nos pères, nous ne nous fussions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes ! Ainsi, vous rendez de vous-mêmes ce témoignage, que vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes. Remplissez donc la mesure de vos pères. Serpents, race de vipères, voilà que je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs, et vous tuerez et crucifierez les uns, vous en flagellerez d'autres dans vos synagogues, et les poursuivrez de ville en ville, afin que sur vous retombe le sang juste, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés (Matth. 23, *passim*).

Ainsi, nous voyons en Abraham la racine de l'arbre de la nation juive, en Isaac et Jacob le tronc, dans les prophètes les branches, dans leurs enfants les nombreux rameaux, dans les observances charnelles les feuilles, dans les anciens justes, surtout les prophètes, les fleurs, dans les déréglements abominables du même peuple les épines longues et cruelles. Parmi ceux-là, c'est-à-dire parmi les fleurs, la bienheureuse Vierge Marie brille avec plus d'éclat que tous les autres ; elle surpasse en beauté non seulement les anciens, mais tous les justes. Nous avons dit comment la nation juive est comparée à l'épine, disons comment la bienheureuse Vierge Marie est représentée par la fleur de la rose.

On distingue quatre choses dans la rose : sa nature, sa forme, sa couleur et son odeur. Par sa nature la rose est froide, large par sa forme, de couleur blanche ou rouge, et très-agréable par son odeur. Par sa nature elle signifie donc l'extinction des vices, par sa forme la charité, par sa couleur la pureté et la souffrance, ou au moins la compassion, par son

odeur la bonne réputation, le bon exemple. Toutes ces choses, excepté les souffrances corporelles, conviennent parfaitement à la bienheureuse Marie. Ainsi, comme il a été déjà dit, la Judée est l'épine, Marie la rose, et comme l'épine produit la rose, ainsi la Judée a donné le jour à Marie; l'épine cruelle a produit la rose miséricordieuse et douce. Quoi de plus cruel que la nation judaïque? Que dit d'elle son prophète Jérémie? Les animaux les plus féroces ont présenté leurs mamelles et allaité leurs petits; la fille de mon peuple a été cruelle comme l'autruche du désert. L'iniquité de la fille de mon peuple est devenue plus grande que le crime de Sodome, qui fut renversée en un moment sans que la main de l'homme ait contribué à sa ruine: *Lamiæ nudaverunt mammam, lactaverunt catulos suos; filia populi mei crudelis, quasi struthio in deserto. Et major effecta est iniquitas filiæ populi mei peccato Sodomorum, quæ subversa est in momento, et non ceperunt in ea manus* (Lament. 4, 3-6). Mais quoi de plus miséricordieux que la bienheureuse Marie, que tous les fidèles appellent Mère de miséricorde, et dont tous, en l'invoquant avec foi, éprouvent réellement par ses faveurs qu'elle est Mère de miséricorde? Mais ne pouvant assez peindre la méchanceté des Juifs et la bonté comme infinie de Marie, appliquons-nous ces considérations à nous-mêmes, et gardons-nous bien de la méchanceté judaïque, en nous attachant à imiter la bonté de Marie. N'imitons pas la perfide Judée pour n'être pas de ces épines sur lesquelles le prophète David s'exprime ainsi: Les violateurs de la loi seront tous exterminés, comme ces épines que l'on n'arrache pas avec la main. On s'arme contre elles du fer et du bois de la lance, et on les livre aux flammes, et elles sont consumées sans laisser aucune trace: *Prævaricatores autem quasi spinæ evellentur universi; quæ non tolluntur manibus. Et si quis tangere voluerit eas, armabitur ferro et ligno lanceato, igneque succensæ comburentur usque ad nihilum* (2 Reg. 23, 6-7). Elles sont cruelles ces épines, elles sont cruelles et détestables; on ne les arrache pas avec la main, par la force humaine, mais par la seule puissance divine.

Imitons la bienheureuse Vierge Marie, surtout en ce que nous avons dit de la rose, afin d'éteindre en nous, selon sa nature calme et douce, les flammes de nos vices; selon sa forme, ouvrons entièrement nos cœurs à l'amour de Dieu et du prochain. Soyons la rose rouge, sinon en répandant notre sang pour Jésus-Christ, du moins par notre compassion pour ses membres malades; soyons odoriférants en donnant toujours le bon exemple. Evitons la cruauté judaïque en nous éloignant du mal; imitons la vie sainte de la bienheureuse Marie en faisant le bien, afin que, par ses mérites et ses prières, nous évitions la damnation et méritions la béatitude éternelle.

O Vierge aimable, dit saint Ildefonse (1), recevez avec plaisir la rose

(1) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 13.

du printemps que je vous offre. Car la rose est appelée par excellence la fleur des fleurs; elle est très-agréable à la vue, son odeur est très-suave, elle est utile comme remède : toutes choses qui vous conviennent très-bien, ô Vierge bonne entre toutes les créatures. Mais vous, ô Souveraine, vous n'êtes pas la rose de la terre, qui, bientôt après sa naissance, se fane et tombe; mais vous êtes la rose du paradis, que porte dans sa main le Roi du ciel. Vous êtes la fleur des fleurs virginales et la Reine de toutes les vierges de Jésus-Christ; car elles ont reçu de vous la forme de l'intégrité et la doctrine de la parfaite chasteté, étant en cela leur maîtresse par excellence. C'est pour cela qu'élevée au-dessus de tous, vous êtes sur le trône de la dignité impériale. Vous êtes belle aussi en foi, ô Souveraine, belle devant Dieu en humilité, belle aux yeux des anges en virginité, belle devant les hommes en miséricorde et en piété. L'odeur aussi de votre dévotion est goûtée dans le ciel; vos parfums délicieux embaument la terre; la douceur de votre compassion se fait sentir dans le purgatoire. L'odeur de votre humilité a fait descendre de son trône céleste le Fils du Roi suprême, et l'a forcé à se loger dans votre sein virginal. Vous êtes aussi le vrai remède dans l'infirmité, vous secourez dans l'adversité, vous soulagez dans le travail, vous consolez dans la douleur, vous prêtez secours dans la persécution, vous calmez dans la tribulation, vous guérissez les maladies du corps, vous chassez les vices du cœur. Puisque les prérogatives de vos mérites sont si nombreuses et si grandes, ô Vierge sainte, éclairez, ô lumière si belle, éclairez ma vue, afin qu'elle contemple votre beauté; guérissez mon goût, afin qu'il savoure votre douceur; renouvelez mon odorat, afin qu'il sente votre suave odeur; éclairez et enflammez tout mon intérieur de votre sagesse sacrée, de votre intarissable charité, afin que j'apprenne de vous à penser avec prudence, à aimer avec ardeur, à vous honorer avec dévotion, à vous comprendre intimement, à vous rechercher sagement, à vous goûter délicieusement, à m'attacher à vous constamment. O ma Souveraine, assistez celui qui vous prie, qui vous goûte avec bonheur, qui vous lit, qui vous médite, qui parle de vous, qui soupire vers vous sans relâche. Que votre odeur me réjouisse, que votre souvenir me fortifie, que votre suavité me répare, que votre grâce me nourrisse, que votre piété me rende doux, que votre présence me console, que votre autorité m'accompagne pour me conduire par vos voies à la lumière que vous habitez.

Vous êtes la gloire de la virginité, ô Marie, dit saint André de Crète, vous que le Tout-Puissant s'est choisie comme une rose au milieu de épines (1).

(1) Orat. in Annuntiat.

XXX

MARIE COMPARÉE AU LIS.

Je suis le lis des vallées, dit Marie dans les Cantiques : *Ego lilium convallium*, 2, 1. Ce lis, dit saint Pierre Damien, naît dans les vallées et non sur les montagnes, parce que Dieu, résistant aux superbes, se trouve dans les cœurs des humbles. Jésus-Christ est appelé *lis*, et la Mère de Jésus-Christ est aussi appelée *lis*, comme il est marqué aux mêmes Cantiques : Ainsi que le lis au milieu des épines, ma bien-aimée s'élève au-dessus des jeunes filles : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias*, 2, 2. Ainsi que le lis au milieu des épines, la bienheureuse Vierge Marie brille au-dessus des autres vierges. Née de la race épineuse des Juifs, elle était d'un blanc éclatant par la pureté de la chasteté virginale qu'elle a gardée dans son corps; elle était enflammée dans son âme du double amour, de l'amour de Dieu, de l'amour du prochain; elle répandait partout l'odeur de ses bonnes œuvres; elle tendait toujours aux choses sublimes par l'intention continuelle de son cœur (1).

Mon bien-aimé se nourrit au milieu des lis : *Dilectus meus pascitur inter lilia* (Cant. 2, 16). Il se nourrit au milieu des lis, non par le goût et la saveur, mais par la vue et l'odeur, dit Philippe de Harveng (2). Il n'est pas dit, en effet, qu'il se nourrit de lis, mais qu'il demeure au milieu des lis, jouissant de leur beauté odorante. Comme la vierge, languissant d'amour, veut être entourée de fleurs, veut en être couverte (Cant. 2, 5), ainsi le bien-aimé veut, au milieu des lis, être enivré de leur délicieux parfum. Et qu'y a-t-il de plus délicieusement enflammé ou qui répande une odeur plus suave que l'intégrité virginale dans cette Epouse-Mère, que sa foi, sa miraculeuse fécondité, sa pureté, son innocence, sa dilection spirituelle, sa douceur, sa justice, l'excellence de toutes ses vertus? Le bien-aimé se dit le lis des vallées, et il regarde avec joie la grâce du lis dans l'épouse vierge. Il fait ainsi connaître qu'il se nourrit avec bonheur au milieu de ces deux lis de virginité et de paternité, lors-

(1) Serm. 45 in Nativit. B. Virg. Mariæ.
(2) Comment. in Cant., lib. 3, cap. 16.

qu'il se présente clairement à la vierge, et lorsque, se retirant en lui-même, il se rend incompréhensible en se cachant.

Saint Ephrem appelle Marie *un lis d'une blancheur éclatante* (1), et l'Eglise grecque lui adresse cette prière : Dieu le Père vous a choisie, ô Mère de Dieu, pour la demeure de son Fils, *comme un lis* magnifique, parce qu'au milieu des épines il vous a trouvée éclatante de la beauté virginale. C'est pourquoi, ô Epouse de Dieu, nous qui avons été sauvés par vous, nous chantons des hymnes à votre honneur (2).

O Marie, dit saint Ildefonse (3), trésor et jardin de bénédiction, colonne et fondement de la vérité, splendeur et pureté de la grâce, reine de la gloire, fondement de l'Eglise, source de sagesse, trône de la pudeur, espérance du salut et du pardon, pleine de vertus et de grâce, siége de paix, séjour de la béatitude, terre de bénédiction, mère de la vérité, maîtresse du salut, amante des humbles, honneur des chastes, lumière des pécheurs, vertu des pénitents, voie des égarés, gouvernante des parfaits, joie des anges et des hommes, je place dans votre couronne, comme gloire et ornement, le lis, fleur agréable et belle. Le lis est de couleur blanche, d'odeur agréable, d'un toucher doux, d'une beauté éclatante; et ces qualités vous conviennent tellement, qu'on place avec raison cette fleur dans votre couronne. Dans la blancheur du lis est désignée votre virginité, car vous avez été vierge dans votre âme sans tache et dans votre corps très-pur; et comme votre corps est vierge, votre conscience est pure et sans tache, car vous avez été vierge dans la conception, vierge dans l'enfantement, et vous êtes restée inviolable après l'enfantement. Ainsi ornée dans votre chair par la blancheur de la virginité, et dans votre âme par la splendeur de l'humilité et de la pureté, vous avez plu au Fils de Dieu par le double ornement de la sainteté et de la vertu. Vous êtes unique, ô ma Souveraine, car nul autre n'a plu à Dieu comme vous et ne lui a élevé un si beau palais. Donc, comme, en comparaison de Dieu, nul n'est bon, de même, en comparaison de vous, nulle femme n'est trouvée parfaite, quelque excellente qu'elle soit.

Saint Epiphane appelle Marie *lis sans tache* (4). Saint Bonaventure, dans son *Miroir*, chapitre 10, la nomme aussi *lis parfait*. Tous les docteurs l'appellent *lis* à cause de sa virginité.

Dans la vie du bienheureux frère Gilles, compagnon de saint François, nous voyons un miracle très-authentique prouvant que Marie est un véritable lis de virginité. Ce bienheureux ayant rencontré un certain religieux qui doutait de la virginité de la Mère de Dieu, il fut saisi d'une

(1) Precat. 4.
(2) Menæa, die 28 augusti.
(3) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 6.
(4) Serm. de sancta Deipara.

ardeur d'esprit extraordinaire; de sorte que, frappant la terre avec son bâton, il lui dit d'un visage enflammé : Frère, la Mère de Dieu est vierge avant l'enfantement; et à l'instant sortit un beau lis dans le même endroit qu'il avait touché. Puis, frappant pour la seconde fois, il ajouta : La Mère de Dieu est vierge en l'enfantement; et il parut un second lis. Enfin, frappant un troisième coup, il continua et dit : La Mère de Dieu est vierge après l'enfantement; et aussitôt la terre produisit un troisième lis.

XXXI

MARIE COMPARÉE A LA VIOLETTE.

Tout ce qu'il y a d'aimable dans les saintes Ecritures et dans les créatures, tout ce qui est suave, tout ce qui est doux, tout ce qui est beau, tout ce qui répand un délicieux parfum, tout ce qui plaît, tout ce qui est précieux, tout ce qui est louable, convient à Marie et peut lui être appliqué.

La violette est revêtue de pourpre. La bienheureuse Vierge Marie est vraiment pourpre, elle qui brille au-dessus de tous les saints par sa dignité royale, comme Souveraine du monde et Reine du ciel. Investie de la puissance royale, elle abat les vices et élève les vertus ; car elle abaisse l'orgueil en elle-même, elle élève l'humilité ; elle abat la colère, elle élève la paix ; elle chasse l'envie, elle élève la charité ; elle chasse la tristesse de nos cœurs et y ramène la joie de l'amour divin ; elle expulse l'avarice, et elle met à sa place la générosité ; elle repousse la gourmandise, elle établit la mortification ; elle éteint la luxure et fait croître la chasteté, bien plus, la virginité parfaite. Comme elle a écrasé le mal et proclamé le bien, ou comme, selon les paroles du prophète Jérémie, 1, 10, elle a arraché et détruit le mal, elle a édifié et planté le bien ; elle a été vraiment ornée de la dignité royale.

La violette répand aussi une douce et agréable odeur. La très-heureuse Vierge a possédé dans son intérieur non seulement la sainteté de la conscience, mais extérieurement l'odeur de la sainteté par la réputation. Elle sait, comme le dit l'Ecclésiaste, 7, 2, qu'une bonne réputation vaut mieux que les parfums les plus exquis : *Melius est nomen bonum quam unguenta pretiosa.* Et, comme le disent les Proverbes, 10, 7 : La mémoire du juste est un parfum qui s'exhale dans l'avenir, et le nom de l'impie répandra l'infection : *Memoria justi cum laudibus, et nomen impiorum putrescet.* Elle sait, selon l'Apôtre aux Corinthiens, 2ª, 2, 14, répandre en tous lieux l'odeur de la connaissance de Jésus-Christ. Marie est donc une violette odorante qui exhale ses parfums et sur la terre et dans les cieux, qui réjouit les hommes et les anges.

La violette baisse naturellement la tête, c'est-à-dire sa petite fleur vers

la terre, et exprime ainsi très-bien l'humilité. Et qui doute que cette précieuse vertu n'ait été excellemment en la bienheureuse Marie? Car, lorsqu'elle fut saluée par l'ange Mère de Dieu, et, par cela même, vraiment Souveraine du monde et Reine du ciel, elle répondit très-humblement: Voici la servante du Seigneur: *Ecce ancilla Domini* (Luc. 1, 38). Ainsi, cette divine violette incline sa tête jusqu'à terre lorsqu'elle s'humilie davantage en cela même qui l'élève au-dessus de toutes les créatures, préférant ne point s'élever en elle-même, mais s'inclinant vers les humbles, comme le dit le grand Apôtre aux Romains, 12, 16: *Non alta sapientes, sed humilibus consentientes.* Elle avait déjà écrites dans son cœur ces paroles de saint Luc, 14, 11: Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé: *Omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur.* Et elle savait ce verset des Proverbes: Le cœur de l'homme s'enorgueillit avant la ruine, et l'humilité précède la gloire: *Antequam conteratur, exaltatur cor hominis, et antequam glorificetur, humiliatur*, 18, 12. Marie est donc réellement la violette, puisqu'elle l'imite parfaitement. Et nous, soyons aussi la violette, imitons Marie autant qu'il est en nous. Conformons-nous à la bienheureuse Vierge en sainteté, selon nos forces, afin que nous méritions de partager son bonheur (1).

Vous êtes notre très-gracieuse Souveraine, s'écrie saint Ildefonse (2), et la Vierge très-belle inconnue de l'homme. Vous êtes la plus belle entre les filles de Jérusalem; elles ne sont elles-mêmes que les épouses de Jésus-Christ, mais vous, vous êtes sa Mère et son Epouse; elles ne peuvent se réjouir que du seul privilége de la virginité, mais vous, vous devenez féconde, et vous gardez le privilége de la virginité. Vous avez le double ornement de la fécondité et de la virginité. Vous êtes belle par votre chaste amour, plus belle par les œuvres de piété, très-belle par la conception et l'enfantement sans tache de Jésus-Christ. Vous êtes belle en virginité, plus belle en humilité, très-belle en charité. La douceur de vos mœurs vous a faite belle, la sainteté de vos œuvres plus belle, et la majesté royale très-belle. Entourée des puissances angéliques, votre âme a toujours été intacte et votre corps inviolable. C'est pourquoi, afin d'obtenir mon salut par vos mérites, je vous offre une très-belle fleur, la violette, que je mets dans votre couronne. La violette est une petite fleur de couleur azurée, très-odorante, bonne comme remède. Cette fleur, ô Souveraine, va très-bien à votre couronne, parce que vous l'imitez en vertus. Car, ô Vierge sacrée, vous êtes la violette de la pureté, la violette de la modestie, la violette de la chasteté, la violette fortifiante, la violette odorante, la violette suave, la violette sainte. La couleur d'hyacinthe, qui res-

(1) Hugues de Saint-Victor, serm. 46 in Assumpt. B. Mariæ.
(2) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 17.

semble au ciel serein, figure votre affection qui laisse la terre et monte au ciel. Car, ô Souveraine, vous êtes parmi les astres du matin, afin de louer votre Créateur avec les enfants de Dieu ; vous avez placé votre cœur en l'Epoux assis à la droite de la Majesté. En bon médecin, vous guérissez les âmes, vous éclairez les cœurs. Guérissez mes langueurs, illuminez mes ténèbres, augmentez ma foi, confirmez mon espérance, enflammez ma charité.

XXXII

MARIE, FLEUR DE LA VALLÉE.

Marie, dit sainte Brigitte, est la fleur des fleurs ; elle a crû dans la vallée, et elle s'est étendue sur les montagnes. Fleur qui était nourrie à Nazareth, et qui couvrait le Liban. Cette fleur s'est élevée au-dessus de toute hauteur, parce que la bienheureuse Reine du ciel surpasse en dignité et en pouvoir toutes les créatures. Marie a eu aussi une immense dilatation, c'est sa miséricorde (1).

Marie est la fleur de grâce de la création, dont le Christ est le fruit de vie. C'est en cette fleur virginale que s'est noué le fruit divin. Sans elle, sans sa sainte correspondance, le Fils de Dieu et le genre humain ne se rencontraient pas, et toute l'économie du plan divin était rompue (2).

(1) Lib. 3 Revelat., cap. 30.
(2) Auguste Nicolas, liv. 1, chap. 7, *Ministère de Marie dans le plan divin.*

XXXIII

MARIE, FLEUR DE LA VIRGINITÉ.

Marie, dit l'Eglise grecque, est une fleur virginale de sa nature; elle est la beauté de l'innocence fleurissant par une opération divine (1). Sophronius l'appelle une fleur d'innocence (2). Saint Théodore Studite s'écrie (3) : Je vous salue, ô fleur plus suave et plus belle par tout genre de vertus que par l'harmonie la plus variée des couleurs !

Considérons en Marie, dit saint Bonaventure, la fleur de la précieuse virginité (4). Isaïe dit de cette fleur : Le désert se réjouira, la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme un lis : *Lætabitur deserta, et exultabit solitudo, et florebit quasi lilium*, 35, 1. Marie est, à juste titre, comparée à la solitude, car elle l'aima toujours, et l'ange l'y trouva avec joie. C'est pourquoi saint Ambroise dit très-bien (5) : L'ange, qui était seul, trouve, dans le lieu le plus retiré où aucun homme n'entrait, la Vierge seule, seule sans compagnie, seule sans témoin.

Comment cette solitude, comment la Vierge Marie est-elle dans l'allégresse ? Qu'elle le dise elle-même, écoutons-la : Mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (Luc. 1, 47). Cette terre solitaire a fleuri comme le lis par sa virginité. O fleur angélique ! ô fleur céleste ! La fleur de la virginité a autant de feuilles que la virginité a de priviléges. Oh ! que de branches virginales sont sorties de l'arbre sans tache de Marie ! Ce qui fait dire à saint Ambroise (6) : Marie, fleur virginale, réunit ensemble de toutes les parties du monde des couronnes incorruptibles et les place au ciel.

(1) Antholog., die 8 septembris.
(2) In Thesauro hymol.
(3) Orat. 2 in Nativit. Deiparæ.
(4) Speculum B. Mariæ Virg., lect. 12.
(5) Lib. 2 Comment. in Luc., cap. 1.
(6) De Virginitate.

XXXIV

MARIE, FLEUR DE BEAUTÉ ET D'HONNEUR.

Considérons en Marie, dit saint Bonaventure (1), l'admirable fleur de la beauté de ses mœurs et de sa vie, et écoutons ce que Marie elle-même en dit : Mes fleurs deviennent des fruits de gloire et de beauté : *Flores mei fructus honoris et honestatis* (Eccl. 24, 23). Oh ! qu'elle est belle la fleur d'une vie vertueuse et honnête, la vie des bonnes mœurs et de la discipline ! Mais ce n'est pas sans motif que l'Ecriture dit : *les fleurs*, parce qu'il y a autant de vertus qu'il y a de fleurs dans les mœurs ; autant de fleurs d'une vie irréprochable, autant de vertus qui honorent la vie. Il est dit de ces fleurs dans les Cantiques, 2, 12 : Les fleurs ont paru sur notre terre : *Flores apparuerunt in terra nostra.* Il est encore dit de ces fleurs : Notre lit est semé de fleurs : *Lectulus noster floridus* (Cant. 1, 16). Voici des fleurs sur la terre, des fleurs sur le lit. Cette terre indique l'âme active ; le lit, l'âme contemplative. Cette terre, dis-je, est l'âme qui s'avance par de bonnes actions ; le lit est l'âme tranquille dans la contemplation. Ainsi donc, que la vie soit active ou qu'elle soit contemplative, elle doit toujours être ornée de fleurs. Oh ! que Marie, représentée par cette terre et par ce lit, est ornée de fleurs, elle qui brille par la réunion de toutes les vertus !

(1) Speculum B. Mariæ Virginis, lect. 12.

XXXV

MARIE, FLEUR D'UNE MIRACULEUSE FÉCONDITÉ.

Considérons en Marie la fleur d'une miraculeuse fécondité, dit saint Bonaventure (1) ; car le fruit qui naît de cette fleur est le Fils de la Vierge, dont Isaïe parle ainsi, 11, 1 : Un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines. Cette fleur nouvelle, qui sort de la première, a paru sans souillure en naissant, et elle a été cruellement broyée en mourant, selon les paroles de Job, 14, 2 : Comme la fleur, il s'élève, et il est foulé aux pieds : *Quasi flos egreditur et conteritur.* Comme cette fleur est admirable de blancheur à sa naissance, et comme elle est empourprée dans son injuste mort! Fleur agréable aux anges, fleur qui donne la vie aux hommes. Heureuse forêt qui produit la tige de cette fleur! Heureuse tige qui produit cette fleur dans la forêt! Mais fleur pardessus tout heureuse, sans laquelle il n'y a ni forêt ni plante salutaire. Très-précieuse fleur sur laquelle le Saint-Esprit s'est reposé de telle sorte, que sans elle nul ne pourrait avoir la grâce du Saint-Esprit. Saint Jérôme atteste cette vérité en disant (2) : L'Esprit saint, qui n'avait pu trouver le repos dans la grande forêt du genre humain, s'est enfin reposé sur cette fleur; tellement que sans Jésus-Christ nul ne peut être sage, ni intelligent, ni fort, ni érudit, ni pieux, ni rempli de la crainte du Seigneur : *Spiritus sanctus, qui in magna sylva humani generis requiem non invenerat, tandem super hunc florem requievit ; ita quod absque Christo nec sapiens quis esse potest, nec intelligens, nec fortis, nec eruditus, nec pius, nec plenus timoris Domini.* Cette fleur a autant de feuilles qu'il y a de ministères et d'exemples. Si vous désirez avoir cette fleur, attirez à vous par vos prières le rameau de cette fleur : *Si hunc florem habere desideras,*

(1) Speculum B. Mariæ Virginis, lect. 12.
(2) Lib. 4 Comment. in Is., cap. 11.

virgam floris precibus flectas. Si cette fleur est très-élevée par sa divinité, son rameau est très-flexible par sa bonté. Et si la fleur est très-rare, parce qu'il n'y en a qu'une au ciel et sur la terre, elle est cependant très-répandue, n'étant pas une fleur enfermée dans un jardin, mais offerte dans le champ à tous les passants. C'est pourquoi Jésus-Christ peut s'appliquer ces paroles des Cantiques, 2, 1 : Je suis la fleur du champ : *Ego flos campi.* Elle est appelée fleur du champ, non seulement parce qu'elle est à la disposition de tous, mais aussi parce qu'elle est produite sans aucune culture de l'homme.

XXXVI

MARIE, FLEUR D'IMMORTALITÉ.

Marie est la fleur de l'immortalité glorieuse, dit saint Bonaventure (1). La mort a moissonné cette fleur, mais bientôt elle reparaît plus belle dans sa glorieuse résurrection. Cette fleur de la glorification des corps a autant de feuilles que le corps glorifié a de qualités et de mérites. La bienheureuse Marie est montée au ciel en corps et en âme, et le corps est glorifié avec l'âme. Marie peut donc dire : Ma chair a refleuri : *Refloruit caro mea* (Psal. 27, 7). Ainsi elle a la fleur et le fruit tout ensemble : la fleur du corps glorifié, et le fruit de l'esprit glorifié; la fleur dans la glorieuse beauté du corps, et le fruit dans la béatitude éternelle de l'âme; la fleur de l'immortalité dans le corps, et le fruit de la bienheureuse volupté dans l'âme. O très-douce Vierge Marie, le Seigneur est donc avec vous comme la fleur avec le rameau qui la produit.

(1) Speculum B. Mariæ Virginis, lect. 12.

XXXVII

MARIE COMPARÉE A LA TOISON DE GÉDÉON.

Que signifie, dit saint Bernard (1), cette toison de Gédéon qui est tirée de la chair sans la blesser, sinon la chair prise en la Vierge sans détriment de la virginité? Les cieux distillant la céleste rosée sur Marie, la plénitude de la Divinité s'est répandue en elle; tellement que nous tous nous avons reçu de cette plénitude, sans laquelle nous ne sommes en réalité autre chose qu'une terre aride. Les paroles prophétiques du Psalmiste : Il descendra comme la pluie sur la toison, 71, 6, s'appliquent merveilleusement à cette toison de Gédéon ; et ces autres paroles qui suivent : Il descendra comme les gouttes de la rosée sur la terre, s'appliquent à l'aire imbibée de rosée. Car la rosée miraculeuse que Dieu réserve à son héritage (Psal. 67, 10) commence doucement, sans bruit de l'opération humaine, à descendre dans le sein virginal de Marie; ensuite elle est répandue par toute la terre par la bouche des prédicateurs, non plus comme la rosée sur la toison, mais comme les gouttes sur toute la terre : *Sicut stillicidia stillantia super terram* (Psal. 71, 6), et avec le bruit des paroles et l'éclat des miracles. Car ces nuées fécondes qui portaient la pluie se souvinrent du précepte qui leur fut fait lorsqu'elles furent envoyées : Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière, et ce qui vous est dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits : *Quod dico vobis in tenebris, dicite in lumine, et quod in aure auditis, prædicate super tecta* (Matth. 10, 27). Ce que firent en effet les apôtres; car leur voix s'est répandue dans tout l'univers, elle a retenti jusqu'aux extrémités de la terre : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum* (Psal. 18, 4).

Celui, ô Marie, que seule alors vous avez reçu, dit Adam Scot (2), que vous avez voulu avoir seule, celui qui du sein du Père est venu à vous, est aussi, par vous, venu jusqu'à nous. Ainsi la rosée, qui ne fut d'abord que sur la toison (Judic. 6, 40), humecta ensuite l'aire entière; Dieu

(1) Homil. 2 super Missus est.
(2) Serm. 16 in dominica 2 in Adventu Domini.

d'abord est venu en vous, ensuite il s'est donné à toutes les nations. Il est descendu premièrement sur la toison, après cela la terre entière l'a possédé; mais il s'est répandu sur la toison comme une abondante pluie, et sur la terre comme des gouttes (Psal. 71, 6). Jésus-Christ est d'abord venu en la Vierge avec la plénitude de la grâce; il a ensuite appelé les fidèles et ses élus pour y participer. Ainsi, comme la rosée tomba en premier lieu sur la toison, en second lieu dans l'aire, de même le Seigneur, sortant de Samarie, vint d'abord vers la porte qui regarde l'orient, ensuite à Bethléem. Et c'est ce que nous chantons en la préface de la Messe : Marie conçoit son Fils unique par l'opération du Saint-Esprit; et ensuite : La gloire de sa virginité demeurant intacte, elle a donné au monde la lumière éternelle, Jésus-Christ notre Seigneur : *Unigenitum Filium suum sancti Spiritus obumbratione concepit; et virginitatis gloria permanente, lumen æternum mundo effudit Jesum Christum Dominum nostrum.* Car c'est de Bethléem que l'Eglise est appelée de toutes les nations, afin qu'elle soit la maison de celui qui dit : Je suis le pain vivant : *Ego sum panis vivus* (Jean, 6, 52). Le Seigneur, vrai pain, est venu à sa maison lorsqu'il fut sorti de Samarie et qu'il vint à la porte qui regarde l'orient, parce que du sein du Père, en prenant notre chair, il est venu à la Vierge, et par sa médiation il est venu à l'Eglise par la foi.

Ceci nous rappelle l'admirable histoire dont nous parle l'Exode au chapitre 2e. La mère de Moïse, après l'avoir enfanté, voyant qu'il était beau, le cacha durant trois mois; et ne pouvant le cacher plus longtemps, elle prit une corbeille de jonc, et l'ayant enduite de bitume et de poix, elle y plaça l'enfant, lequel ensuite, sauvé des eaux, comme vous le savez, fut adopté par la fille de Pharaon. Quel est ce Moïse caché pendant trois mois dans la maison paternelle, sinon le Seigneur, notre Législateur, qui a entrepris de nous donner des paroles de vie à trois époques, sous la loi de nature, sous la loi écrite, sous les prophètes, toujours caché dans cette Samarie? Mais, enlevé de la maison paternelle, il est placé dans une corbeille de jonc enduite de bitume et de poix. Sorti de Samarie, il est venu à la porte qui regarde l'orient. Tiré de la corbeille, la fille de Pharaon le reçoit, et l'Eglise choisie des nations par la foi reçoit Jésus-Christ né de la Vierge Marie; ce qui explique les paroles du prophète, que le Seigneur, après avoir passé par la porte qui regarde l'orient, vint à Bethléem. Notre auguste Vierge est représentée par cette corbeille de jonc enduite de bitume et de poix, étant ornée d'une pureté et d'une humilité si grandes qu'elle déclare ne pas connaître l'homme, ce qui prouve une parfaite chasteté, et qu'elle se constitue la servante du Seigneur, ce qui indique sa profonde humilité. Par là elle offre au Dieu tout puissant le mérite de l'humilité dans son âme et celui de la chasteté dans son corps.

Moïse, ne pouvant plus être caché, est placé dans une corbeille, et

enfin reçu en dernier lieu par la fille de Pharaon. Tout cela indique 1° que le Seigneur sort de Samarie, 2° qu'il vient à la porte qui regarde l'orient, 3° qu'enfin il vient à Bethléem; et cette dernière signification veut dire que Jésus-Christ du sein de son Père, qu'il ne quitte pas cependant, vient à la Vierge Marie, où il prend sa chair d'elle-même, et que de là il s'approche de l'Eglise, composée des nations diverses, et qu'il la nourrit de la foi et de la sainte communion.

Il descendra comme la pluie sur la toison (Psal. 71, 6). La bienheureuse Vierge, dit saint Bonaventure, est comparée à une toison, parce que, ainsi qu'on fait des vêtements de la toison, la chair de Jésus-Christ a été faite de la chair de la Vierge pour être son vêtement. Saint Paul le dit aux Philippiens, 2, 7. Le Christ Jésus est fait à la ressemblance des hommes; car c'est du sang très-pur de la Vierge Marie que Jésus-Christ a pris sa chair. Et comme on prend à la brebis sa toison sans la blesser, ainsi Jésus-Christ est conçu de la Vierge sans l'homme, et elle l'enfante sans perdre sa virginité. Et comme la toison de Gédéon est pleine de rosée, ainsi Marie est remplie des dons de la grâce; c'est pourquoi l'ange lui dit: Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous (1).

Il descendra comme la pluie sur la toison. La toison appartient au corps et ignore les passions du corps, dit saint Pierre Chrysologue (2); la virginité étant en Marie, sa chair ignore les vices de la chair. La céleste pluie descend suavement sur la toison vierge, et toute l'onde de la Divinité s'est cachée dans la toison de notre chair qui l'a bue, jusqu'au moment où, mise sous le pressoir de la croix, elle se répandit en pluie salutaire sur la terre entière. *Descendit sicut pluvia in vellus. Vellus cum sit de corpore, nescit corporis passiones; sic virginitas, cum sit in carne, vitia carnis ignorat. Cœlestis ergo imber virgineum in vellus placido se fudit illapsu, et tota Divinitatis unda bibulo se nostræ carnis celavit in vellere, donec per patibulum crucis expressum, terris omnibus in pluviam salutis effunderet.*

La toison de Gédéon est donc un symbole de Marie; la rosée qui descendit sur cette toison signifiait la descente du Verbe dans le sein de la très-sainte Vierge; elle signifiait que l'incarnation, comme la rosée, aurait lieu dans le secret, au milieu du calme; qu'elle serait rafraîchissante et douce, apportant avec elle la vie et la fécondité; qu'elle se ferait

(1) Descendit sicut pluvia in vellus. Beata Virgo velleri comparatur; quia sicut de vellere fiunt vestes, ita caro Christi facta est de carne Virginis, quasi vestis ejus. Unde : Et habitu inventus ut homo. Nam de purissimis sanguinibus Christus assumpsit Mariæ Virginis carnem. Et sicut vellus sine læsione sumitur de ove, sic Christus de Maria sine læsione exivit, et sine virili semine. Et sicut vellus plenum est rore, ita Maria virtutis plenitudine. Unde dicitur : Ave, gratia plena, Dominus tecum. Luc. 1, 28. (*Expositio in Psalterium*, psal. 71, 6.)

(2) Serm. 143 de Annunt.

par la chaste opération du ciel, sans attaquer la virginité de Marie, et sans qu'il y eût de douleurs d'enfantement. La toison de Gédéon est le sein de Marie; l'humanité de Jésus-Christ, conçue dans ce sein virginal et à laquelle la Divinité est hypostatiquement unie, peut être comparée à une rosée céleste. Voilà pourquoi saint Ambroise, saint Ephrem et d'autres Pères invoquent la bienheureuse Vierge sous le nom de toison de Gédéon (1).

Marie, dit saint Ambroise, est à juste titre comparée à la toison de Gédéon, puisqu'elle a conçu le Seigneur de manière à le recevoir comme une douce rosée dans tout son être, sans que sa virginité souffrît aucune atteinte (2).

Considérez le dessein de Dieu, dit saint Bernard, reconnaissez le dessein de sa sagesse et de sa tendresse : devant arroser l'aire entière, il commence par remplir de rosée la toison; devant racheter le genre humain, il a mis tout le prix de cette rédemption dans Marie (3).

(1) Cornelii Comment. in Judic. 6.
(2) Hom. 15.
(3) In lib. Judicum.

XXXVIII

MARIE COMPARÉE A LA BREBIS ET A L'AGNEAU.

L'auteur de l'homélie attribuée à saint Epiphane appelle Marie *une brebis immaculée* qui a enfanté l'Agneau de Dieu, qui est Jésus-Christ (1). Georges de Nicomédie (2) l'appelle *un agneau tout à fait immaculé*. Et toute l'Eglise grecque, dans l'office du carême, adresse à Marie cette prière : Le plus grand des miracles a été opéré en vous, ô Agneau sans tache, car l'Agneau qui ôte les péchés du monde a reçu le jour de vous. Priez-le pour ceux qui vous vénèrent.

Dieu au Lévitique, 9, 3, avait ordonné qu'on lui offrît en holocauste un agneau d'une année et sans tache. Cet agneau figurait allégoriquement Jésus-Christ ; mais il figurait d'une manière tropologique la bienheureuse Vierge qui, dès sa plus tendre enfance, se dévoua tout à Dieu, lui consacrant la pureté de son âme et de son corps, son innocence, toutes ses actions, sa constance et sa patience dans les épreuves, surtout lorsqu'elle était au pied de la croix. Dieu le Père s'est complu en son Fils très-obéissant, engendré de sa substance : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu, dit-il en saint Matthieu, 17, 5 : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.* Dieu s'est complu aussi en la Vierge Marie, parce qu'il la trouve digne d'être la Mère d'un tel Fils. Et Marie se regardant comme la dernière des créatures dans le service de Dieu, Dieu le Père la prend de préférence à toute autre, pour engendrer dans le temps son Fils engendré de toute éternité, et pour qu'elle lui fournisse son corps afin de se faire homme, et qu'elle allaite celui qui nourrit tout, qu'elle réchauffe celui qui réchauffe tout, et que celui à qui tout est soumis obéisse à cette Vierge souveraine (3).

(1) Orat. de Laudibus Deiparæ.
(2) Orat. in Deipar. ingressu in templum
(3) Paulus a Sancta Catharina, de Cantico B. Mariæ Virg., prefatio, lib. 3, sect. 3.

La Mère de Dieu, cette brebis céleste, a tellement su diversifier la laine que son Agneau divin a prise d'elle, qu'elle a revêtu tous les fidèles des vêtements de l'incorruption, et qu'elle les a délivrés de leur honteuse nudité. Car toute la véritable assemblée des chrétiens est à la droite du Roi du ciel, revêtue de robes chargées d'or et diversifiées d'ornements précieux, c'est-à-dire de toutes les vertus, dit saint Nil, abbé (1).

(1) Epistola Cyrill. primat. 267, lib. 1.

XXXIX

MARIE COMPARÉE A LA COLOMBE.

Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, vous êtes belle, vos yeux sont ceux de la colombe : *Ecce tu pulchra es, amica mea, ecce tu pulchra es; oculi tui columbarum* (Cant. 1, 14). La simplicité des colombes, dit l'abbé Rupert (1), a sept marques de vertus naturelles. Car cet oiseau est sans fiel, il ne mange pas ce qui a vie, il nourrit les petits étrangers, il choisit les grains les plus purs, il niche dans la pierre, il a pour chant le gémissement, il habite volontiers près des eaux, afin de voir venir l'oiseau de proie par son ombre qu'il voit dans l'eau et de le fuir promptement. Vous, ô Vierge, Mère de miséricorde, vous êtes absolument sans fiel ; car jamais vous n'avez connu l'envie, la haine qui est familière aux oiseaux rapaces. La colombe ne se nourrit pas de ce qui a vie, et vous, ô Marie, vous êtes loin de ceux dont il est dit qu'ils dévorent le peuple comme un morceau de pain : *Devorant plebem quasi escam panis* (Psal. 13, 8). La colombe a soin des petits étrangers, et nous qui étions étrangers à votre lignée selon la chair, voici que nous vivons de vos mérites. La colombe choisit les grains les plus purs, et vous, méditant dans votre cœur les témoignages des Ecritures, vous gardiez le secret de Dieu qui vous avait été confié (Luc. 2, 19). La colombe fait son nid au milieu des pierres, et vous, ô Vierge sainte, demeurant ferme dans la retraite de la foi, vous ignorez le venin de l'antique et cruel serpent. La colombe a pour chant le gémissement, et combien vous avez eu à gémir, étant celle qui a reçu le plus de blessures ! La colombe habite près des eaux, et que vous aimez à vous trouver vous-même au milieu des salutaires eaux des saintes Ecritures ! Jamais le triste oiseau de l'éternelle nuit n'a pu vous surprendre ni vous approcher. Vos yeux sont donc ceux de la colombe.

(1) Comment. in Cant., lib. 3.

Sophronius, dans une homélie sur l'Assomption, dit : Jeunes personnes, examinez attentivement si la simplicité, la droiture de la colombe qui est en Marie, est gardée chez vous intègre et sans aucune atteinte comme en la Vierge, à la louange de laquelle Salomon dit dans les Cantiques, 2, 10: Venez, ma colombe, ma toute belle. Marie représente en tout la simplicité de la colombe, car en elle tout est pureté et simplicité, tout est grâce et vérité.

XL

MARIE COMPARÉE A LA NUÉE.

La nuée n'est pas plutôt formée dans le sein de la terre sa mère, qu'elle est portée en haut par l'attraction des doux et favorables rayons du soleil son père; et au moment même où la sainte Vierge fut conçue dans le sein de la bienheureuse sainte Anne sa mère, Dieu le Père l'éleva à sa très-parfaite ressemblance et à la plus haute dignité dont une pure créature soit capable. La nuée est entre la terre et le ciel, et la Vierge entre Dieu et les hommes. La nuée est attirée vers le ciel pour servir au soleil son père à modérer ses ardeurs, pour rafraîchir la terre, la fertiliser et coopérer aux principaux effets qu'il va produisant dans ce bas monde. Et si la Vierge est élevée, c'est pour mitiger les ardeurs de la juste colère de Dieu, pour protéger les enfants d'Adam, pour sauver les pécheurs et pour aider aux justes à produire de saintes actions. La nuée, dit l'Ecclésiastique, 43, est tirée des trésors de Dieu comme l'une des principales merveilles de sa grandeur, et la sainte Vierge, selon les saints Pères, n'est pas moins que la merveille du monde, tirée des abîmes et des trésors de la bonté et de la puissance de Dieu. La nuée adoucit les rigueurs de l'hiver, et la naissance de la Vierge est venue mitiger toutes les douleurs et les maux qui résultent du triste état de transgression et de disgrâce où le monde avait vécu jusqu'à elle. En la nuée éclatent la magnificence et la vertu de Dieu, dit le Psalmiste, 67, 35 : *Magnificentia ejus et virtus ejus in nubibus;* mais elles éclatent incomparablement davantage en la sainte Vierge. C'est par la sagesse de Dieu, disent les Proverbes, 3, 20, que la nuée sort des mers, s'élève et se change en rosée et en pluie : *Sapientia illius eruperunt abyssi, et nubes rore concrescunt.* Et c'est à la même Sagesse que s'adressait le prophète Isaïe, 45, 8, disant : Cieux, versez votre rosée ; nuées, donnez le juste ; que la terre s'ouvre et enfante son Sauveur : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum; aperiatur terra, et germinet Salvatorem.* Cette nuée et cette terre tant désirée, c'est l'auguste Vierge Marie. La nuée, dit le saint homme Job, est le vêtement de la mer et les langes dont elle est enveloppée. 38, 9 ; et la sainte Vierge n'a-

t-elle pas emmaillotté le Sauveur du monde, qui est comme une mer immense d'où viennent toutes les grâces?

Le Saint-Esprit a souvent employé l'image de la nuée dans les divines Ecritures pour signifier la Mère de Dieu. De même plusieurs saints Pères et docteurs ont entendu de la glorieuse Vierge la nuée légère d'Isaïe, 19, 1, sur laquelle le Sauveur devait être porté pour faire son entrée en Egypte et pour renverser les faux dieux de ce peuple idolâtre : *Ecce Dominus ascendet super nubem levem, et ingredietur Ægyptum, et commovebuntur simulacra Ægypti a facie ejus.* La Mère du Sauveur est appelée nuée légère, dit saint Ambroise (1), à cause de sa virginité, de la sincère intention qu'elle a toujours eue de plaire à Dieu, et de la génération du Verbe divin qu'elle a conçu d'une manière tout admirable et céleste. Elle est appelée nuée légère, dit Procopius (2), à cause du généreux mépris qu'elle a fait de toutes les choses terrestres. Elle est appelée le char de triomphe du Sauveur victorieux des idoles d'Egypte, parce que ce fut sur les bras de la sainte Vierge qu'il fut porté en cette contrée, étant petit enfant, et à son entrée il renversa les statues des faux dieux. Saint Epiphane (3), saint André de Crète (4) et plusieurs autres comparent aussi la Vierge à la nuée lumineuse qui autrefois conduisit les enfants d'Israël à travers la mer Rouge et le désert dans la Terre-Promise. On en peut dire autant de la nuée brillante sur laquelle est assis le Fils de l'homme : *Et vidi, et ecce nubem candidam, et super nubem sedentem similem Filio hominis* (Apocal. 14, 14). Marie est représentée par la nuée d'Elie, dont il est parlé au 3e livre des Rois, 18, 45. Cette nuée fit disparaître une grande famine causée par une longue sécheresse. Ainsi, la sainte Vierge a fait cesser l'aridité du monde et lui a donné la pluie féconde des grâces par Jésus-Christ (5).

(1) Exhort. ad virgin.
(2) In cap. 19 Isaiæ.
(3) Serm. 1 de Laudibus Mariæ.
(4) Serm. de Dormit. B. Virg.
(5) Le P. Poiré, 2e étoile, chap. 3, tit. 3.

XLI

MARIE COMPARÉE A LA MONTAGNE.

La bienheureuse Marie toujours vierge, Mère de Dieu, peut être comparée à une montagne, dit saint Grégoire le Grand. Elle est une montagne qui, pour la dignité de son élection, surpasse en élévation toute créature choisie de Dieu. Ne faut-il pas que Marie soit une montagne infiniment élevée ? Car, pour arriver à la hauteur du Verbe éternel, elle élève ses mérites, qui sont au-dessus de tous les chœurs des anges, jusqu'au trône de la Divinité.

Isaïe, prédisant la dignité extraordinaire de cette montagne céleste, dit, 2, 2 : Voici ce qui sera dans les derniers temps : La montagne où habite le Seigneur sera élevée au-dessus des autres montagnes. Montagne au-dessus des autres, parce que l'élévation de Marie brille au-dessus de tous les saints. La montagne montre l'élévation, la maison la demeure. Marie est avec justice appelée montagne et maison; car, par ses immenses mérites, elle a préparé au Fils unique de Dieu son sein sacré pour l'y loger. Marie ne serait pas la montagne dominant les autres, si la divine fécondité ne la mettait pas au-dessus des anges; et elle ne serait pas la maison du Seigneur, si la divinité du Verbe ne reposait pas dans ses entrailles en prenant l'humanité. Marie est appelée montagne fertile; c'est d'elle, en effet, que le fruit par excellence, le nouvel homme, est produit. Le prophète, la voyant belle et ornée dans la gloire de sa fécondité, s'exprime ainsi : Un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines (Isaïe, 11, 1). David, dans l'admiration du fruit de cette montagne unique, s'écrie : Que les peuples, ô mon Dieu, vous rendent des actions de grâces, que toutes les nations publient vos bienfaits; la terre enfante son fruit (Psal. 66, 5-6). La terre a donné son fruit, car elle le conçoit non de l'homme, mais par l'opération du Saint-Esprit. De là le Seigneur dit à ce Prophète-Roi : Je placerai sur votre trône un fils qui naîtra de vous (Psal. 131, 12). De là Isaïe dit : En ce jour paraîtra dans sa magnificence et dans sa gloire le germe du Seigneur, le fruit sublime de la terre, la joie des élus d'Israël, 4, 2. Car celui que la Vierge enfante n'est pas seulement homme saint, mais Dieu tout puissant. Elisa-

beth, saluant la même bienheureuse Vierge, lui dit: Vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de votre sein (Luc. 1, 42). Marie est nommée à bon droit montagne d'Ephraïm, parce qu'étant élevée par la dignité ineffable de la divine génération, les germes arides de la condition humaine revivent dans son fruit. Jésus-Christ est donc fait homme de la montagne d'Ephraïm, qui est Marie, parce que celui qui, par la puissance de sa divinité, a créé les anges, a pris de la chair de la sublime Vierge la forme humaine (1).

Seigneur, dit le Psalmiste, vous habitez la montagne de Sion: *Mons Sion, in quo habitasti in eo*, 73, 3. La divine Ecriture, dit saint Athanase, donne diverses interprétations au mot *montagne*. Et ici cette montagne de Sion est un lieu dans Jérusalem où notre Seigneur Jésus-Christ fait homme a habité. Mais de nouveau elle appelle proprement montagne la très-sainte Vierge Mère de Dieu, par exemple, lorsqu'elle dit: C'est la montagne où le Seigneur veut habiter, où l'Eternel fixe à jamais sa demeure: *Mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo: etenim Dominus habitabit in finem* (Psal. 67, 17). Cette montagne est vraiment la sainte Vierge-Mère. (*Dicta et Interpretationes parabolarum Evangelii*, quæstio 86.)

Une pierre fut détachée d'une montagne sans la main de l'homme, dit

(1) Potest montis nomine, beatissima semper Virgo Maria Dei Genitrix designari : mons quippe fuit, quæ omnem electæ creaturæ altitutinem electionis suæ dignitate transcendit. An non mons sublimis Maria, quæ, ut ad conceptionem æterni Verbi pertingeret, meritorum verticem supra omnes angelorum choros, usque ad solium Deitatis erexit. Hujus enim montis præcellentissimam dignitatem, Isaias vaticinans ait : Erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium. Mons quippe in vertice montium fuit, quia altitudo Mariæ supra omnes sanctos refulsit. Nam sicut mons altitudinem, ita domus designat habitationem. Mons quippe et domus apte dicitur, quæ dum incomparabilibus est illustrata meritis, Dei Unigenito, in quo recumberet, sacrum præparavit uterum. Nam mons in vertice montium Maria non fieret, si supra angelorum altitudinem, hanc divina fœcunditas non levaret. Et domus Domini non fieret, si in ejus ventre, per assumptam humanitatem Verbi divinitas non jaceret. Sed recte mons frugifer dicitur, de qua optimus fructus, id est, novus homo generatur, quam certe in fœcunditatis suæ gloria, pulchram ornatamque propheta respiciens ait : Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet. De hujus namque montis fructu David Deo exultans ait : Confiteantur tibi populi, Deus, confiteantur tibi populi omnes, terra dedit fructum suum. Terra quippe fructum suum dedit, quia quem Virgo peperit, non concepit materiali opere, sed sancti Spiritus obumbratione. Hinc eidem regi et prophetæ a Domino dicitur : De fructu ventris tui ponam super sedem tuam. Hinc Isaias ait : Erit fructus terræ sublimis. Nam quem Virgo genuit, non solum homo sanctus fuit, sed etiam potens Deus. De hoc fructu ad eamdem beatam Virginem Elisabeth salutante, dicitur : Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui. Recte igitur mons Ephraim dicitur, quæ, dum ineffabili dignitate divinæ generationis attollitur, in ejus fructu arida humanæ conditionis germina reviviscunt. Vir igitur (Christus) factus de monte Ephraim (de Maria), quia qui per divinitatis suæ potentiam angelos condidit, de carne præcelsæ Virginis formam suscepit humanitatis. (S. Greg., lib. 1 in 1 Reg., cap. 1.)

Daniel, et cette pierre devint une grande montagne et remplit toute la terre, 2, 34-35. Cette pierre qui remplit le monde est Jésus-Christ, et la montagne d'où elle est détachée sans la main de l'homme est Marie, son auguste Mère.

Elle a paru du haut des montagnes de Pharan : *Apparuit de monte Pharan* (Deuter. 33, 2). Pharan, dit saint Bonaventure, veut dire fertile. Marie est vraiment féconde, puisqu'elle porte et donne le précieux grain du froment des élus. Elle est vraiment une montagne fertile de laquelle l'univers tire le plus précieux des fruits (1).

La montagne de Sion ne sera point ébranlée, dit le Psalmiste : *Mons Sion non commovebitur*, 124, 1. Marie est cette montagne qu'aucune épreuve ne peut ébranler.

Que le Seigneur vous bénisse, montagne sainte, brillante de justice, s'écrie Jérémie : *Benedicat tibi Dominus, pulchritudo justitiæ, mons sanctus*. Cette montagne sainte, dit saint Bonaventure, est la sainte Vierge, qui est si bien nommée montagne, à cause de l'excellence de ses mérites, de l'élévation de sa vie et de ses vertus. La beauté de cette montagne, c'est la beauté de sa justice, la beauté de sa vie ; beauté si grande que les Cantiques lui disent : Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, vous êtes toute belle ; aucune tache n'est en vous, 4, 7 (2).

Marie est comparée à une montagne ; cette montagne est son amour, cette montagne est son humilité, cette montagne est l'intégrité de sa pureté. C'est sur ces montagnes que bondit l'Epoux, c'est-à-dire qu'il se montre présent par la magnificence de sa divine majesté, dit Philippe de Harveng (3).

J'irai à la montagne de myrrhe et à la colline d'encens : *Vadam ad montem myrrhæ et ad collem thuris* (Cant. 4, 6). Il ne suffit pas à l'Amant divin d'aller à la montagne qu'il aime, dit Philippe de Harveng (4), mais il veut que sa parole précède son arrivée ; et lorsqu'il diffère de la revoir sans l'oublier jamais, il fait précéder sa parole pour assurer qu'il ne tardera pas d'arriver. Si je me suis un peu éloigné de la montagne, dit-il, j'y ai laissé ma mémoire et mon amour ; je n'ai pour elle ni mépris, ni colère, ni haine ; mais j'ai augmenté ainsi son amour et son désir pour moi. Or, cette montagne est la sublime élévation de notre Vierge, montagne dont nous admirons l'immobile et inébranlable solidité. Et, quoique les vents déchaînés se réunissent pour menacer cette montagne, elle demeure fixée dans la grâce sans en sortir. Les ennemis lancent fréquemment contre la Vierge leurs flèches et leurs traits, ils dressent contre elle

(1) In Nativit. Domini, sermo 2.
(2) Speculum B. Mariæ Virg., lect. 15.
(3) Comment. in Cant., lib. 3, cap. 3.
(4) Comment. in Cant., lib. 4, cap. 15.

de puissants béliers et des balistes; mais l'élévation et l'inébranlable solidité de la Vierge rendent inutiles toutes ces infernales machines, et ses ennemis vaincus s'en retournent écrasés dans leur abîme ténébreux. Car, quoique la main du Tout-Puissant, qui la soutient, soit visible ou cachée, son amour pour elle est si grand, il en a un soin si maternel, que par son secours elle est inébranlable comme une montagne, et elle abat toute la rage des tempêtes qui s'élèvent contre elle. Lorsque l'Epoux semble s'éloigner d'elle, il la soutient en secret; il ne tarde pas à se montrer de nouveau, il va et vient pour l'avantage et la gloire de cette auguste Vierge. En paraissant s'éloigner, il lui laisse son amour; après une courte absence, il retourne vers elle; ni sa présence ni son absence n'indiquent la froideur, mais l'amour le plus fort, le plus indissoluble. L'Epoux se soustrait et reparaît, afin que son amour s'enflamme de plus en plus.

J'irai à la montagne de myrrhe; j'irai à la Vierge, et, afin que je ne paraisse pas y aller en vain, je lui porterai mille offrandes. J'irai à la Vierge sans tache, à la Vierge sans égale, à la Vierge par excellence. Oh! quelle est belle, cette montagne de chasteté sévère et inébranlable! L'Epoux l'appelle aussi la colline d'encens, à cause du parfum qu'elle répand et qui surpasse tous les autres.

XLII

MARIE COMPARÉE A L'ÉCHELLE DE JACOB.

Jacob vit en songe une échelle posée sur la terre et dont le sommet touchait le ciel, et des anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle. Quand Jacob fut éveillé de son sommeil, il dit : Véritablement le Seigneur est en ce lieu-ci. Que ce lieu est terrible ! c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel (Genèse, 28, 12-16-17).

Marie, dit saint Bernard, est cette échelle de Jacob par laquelle les anges montaient et descendaient. Cette échelle a douze échelons. Le côté droit est le mépris de soi et l'amour de Dieu; le côté gauche, le mépris du monde et l'amour du ciel. Les douze échelons sont douze degrés d'humilité; le 1er est la haine du péché, le 2e la fuite du mal, le 3e la crainte de la haine, le 4e la soumission en tout au Créateur, le 5e l'obéissance à son supérieur, le 6e céder à son semblable, le 7e obéir même à son inférieur, le 8e se commander à soi-même, le 9e méditer constamment sur sa fin dernière, le 10e toujours craindre ses propres actions, le 11e confesser humblement ses péchés, le 12e n'agir que par la sainte volonté de Dieu (1). Voilà l'échelle de Marie.

Dieu, dit saint Jean Damascène, s'est fait une échelle vivante en Marie; sa base est solidement établie sur la terre, son sommet atteint le ciel. Dieu s'y repose, Jacob la voit. Dieu descend par elle sans quitter le sein de son Père; il descend par miséricorde; il est vu sur la terre, et il converse avec les hommes, dit le prophète Baruch : *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est*, 3, 38. Cette échelle spirituelle, c'est-à-dire la Vierge, est sur la terre, mais sa tête est au ciel (2).

C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel : *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli* (Gen. 28, 17). En Marie est la maison de Dieu et la porte du ciel, dit saint Bernardin de Sienne. Elle est l'échelle de Jacob, dont la cime touche le ciel, et y conduit par conséquent; les anges descendent et montent, parce que par elle les anges viennent jusqu'à

(1) De B. Maria serm , Ave Maria.
(2) De Virginis Mariæ Nativit., orat. 1.

nous pour nous protéger, et par elle les hommes vertueux montent pour arriver à la gloire du ciel (1).

Que nous représente l'échelle de Jacob, dit le vénérable Godefroi, sinon la bienheureuse Vierge Marie, dont la vie s'élève toujours de la terre au ciel? Il y a dans cette échelle trois choses qui méritent d'être appelées son sommet, c'est-à-dire le sommet de la chasteté, le sommet de la charité, le sommet de l'humilité. En effet, cette élévation de Marie allait jusqu'aux cieux, tellement que la ferveur immense de sa charité, par laquelle elle sollicitait en faveur du genre humain, la faisait arriver jusqu'au trône de Dieu pour lui offrir toutes les prières des chrétiens et pour leur obtenir par ses mérites tout ce qu'ils désiraient. La prière de Moïse et des autres saints était puissante auprès de Dieu, mais celle de Marie la surpassait tellement, qu'elle attirait à elle toute la grandeur de la vertu divine, et que le Créateur du ciel descendait dans son céleste sein.

Et remarquez que cette échelle ne touchait pas le ciel en particulier, mais les cieux, parce qu'elle arrivait jusqu'au Père, au Fils, au Saint-Esprit, qui sont désignés par les cieux. Les côtés de cette noble échelle, c'était son corps et son âme, dans lesquels Dieu avait placé trois degrés, c'est-à-dire les degrés de l'humilité, de la charité et de la chasteté, par lesquels il a voulu descendre des cieux sur la terre. De là ces paroles qui suivent : Et les anges descendaient, et Jacob dit : Véritablement le Seigneur est en ce lieu : *Vere Dominus est in loco isto.*

Si nous considérons de quelle manière les anges sont descendus par elle, nous verrons que l'archange Gabriel lui a été envoyé, et qu'il est parfaitement figuré par les paroles de la Genèse. Cet archange, comme nous le pensons, ne vint pas seul saluer l'excellente Vierge pour lui annoncer l'œuvre sublime de l'incarnation, mais il vint avec un grand nombre d'autres dont il était le chef. C'est aussi par Marie que descendirent les saints anges la nuit où elle enfanta notre Rédempteur ; car, comme l'Evangile le raconte, tandis qu'un ange apparut aux bergers pour leur annoncer la naissance du Sauveur du monde, au même instant se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (Luc. 2).

Quand une âme appuyée sur cette échelle, qui est Marie, s'applique à aimer et à louer Dieu, les anges descendent pour la visiter tant qu'elle est sur la terre ; et Marie ne cesse de se montrer à elle pour la consoler, la fortifier dans la vie présente ; et lorsqu'il faut qu'elle sorte de son corps, si elle fixe son espérance sur cette échelle inébranlable, sans aucun doute l'armée des anges descendra pour la recevoir, et elle la conduira en la présence du Roi éternel parmi les chants de louange et

(1) De glorioso nomine Mariæ, art. 2, cap. 3.

d'allégresse. Le saint patriarche Jacob, voyant par l'Esprit saint cette mystérieuse échelle, s'écria donc à juste titre : Véritablement le Seigneur est en ce lieu : *Vere Dominus est in loco isto* (1).

Jacob, pendant son sommeil, dit saint Bonaventure, vit une échelle dont le sommet touchait le ciel, et Dieu au haut de cette échelle; il vit l'armée des anges qui descendait, et la promesse et la bénédiction sont données à la terre sainte. O Marie, cette échelle vous représente, mais vous êtes plus élevée qu'elle. L'ange vous salue, vous concevez et enfantez l'Homme-Dieu. Vous êtes élevée par les anges au-dessus d'eux tous; vous délivrez le genre humain. Vous êtes donc la plus heureuse des créatures, et vous nous rendez tous heureux.

Dormiens Jacob somnio
Scalam vidit contingentem
Cœlum : cujus confinio
Deum videt innitentem,
Angelorum descendentem
Cœtum vidit. Promissio
Terræ sanctæ per patentem
Datur, et benedictio.

O Maria, figuraris
Scala, sed scalam superas :
Ab angelo salutaris,
Deum hominem generas.
Super virtutes superas,
Per angelos collocaris;
Genus humanum liberas;
Ergo longe plus bearis.

(1) Homil. 76 in festum Nativit. S. Mariæ Virg. tertia.

XLIII

MARIE, CIEL.

Marie, dit saint Pierre Damien, n'est-elle pas le ciel, puisque pendant neuf mois toute la plénitude de la Divinité habite dans son sein virginal? Car, de ses entrailles chastes et pures, le Verbe de Dieu, par qui tout a été créé, s'est revêtu d'une chair immaculée. Il se cachait, à la vérité, renfermé dans le sein étroit de la Vierge; mais infini, il gouvernait l'univers. Des entrailles de la Vierge, il gouvernait l'empire du ciel, et il n'avait point perdu le domaine de la terre entière. Ce n'est donc pas sans raison que la bienheureuse Vierge Marie est appelée ciel. C'est pourquoi le Seigneur établit en quelque sorte portier du ciel le bienheureux Jean, lorsqu'il le chargea d'être le gardien de sa bienheureuse Mère (1).

La Vierge royale, dit saint Bonaventure (2), née de la race de David, prédestinée de toute éternité, choisie entre toutes les créatures, figurée par les patriarches, annoncée par les prophètes, saluée par l'ange et prêchée par les apôtres, est digne de toute louange, plus qu'aucune langue ne pourrait l'exprimer ; en sorte que tout ce qu'on peut dire de celle qui est devenue Mère de Dieu est toujours beaucoup au-dessous d'elle. Aussi, pour désigner son excellence, toutes les figures, tous les livres et toutes les créatures ensemble ne peuvent y suffire. Cependant le ciel étant très-élevé, très-lumineux, très-pur par nature, de forme parfaite, et puissant par son action sur la terre, est le signe qui se rapproche le plus de Marie.

(1) Numquid et beata Virgo cœlum non fuit, in cujus utero virginali novem mensibus tota Divinitatis plenitudo permansit? Ex ipsius quippe castis mundisque visceribus, Dei Verbum, per quod facta sunt omnia, immaculata se carne vestiit. In angusto scilicet latebat alvo conclusus, sed totius orbis jura gerebat immensus. In brevissimo virginalis uteri domicilio constitutus, et cœli gubernabat imperium, et terrenorum omnium non amiserat principatum. Non ergo præsumptive cœlum dicitur venerabilis Virgo Maria. Atque ideo, beatum Joannem Dominus quodammodo cœli clavicularium esse constituit, cum beatæ Genitricis suæ eum decrevit esse custodem. (*Serm.* 63 *de sancto Joanne apostolo.*)

(2) De B. semperque Virgine Maria, sermo 1, in ordine 37.

C'est pourquoi on peut très-bien lui appliquer ces paroles du Seigneur à Abraham : Regarde le ciel, et compte les étoiles, si tu peux : *Suspice cœlum, et numera stellas, si potes* (Genes. 15, 5). Dans ces paroles méditées attentivement, la Vierge royale de Dieu reçoit un triple éloge d'éternelle mémoire; car Marie est proclamée, par ces paroles de la sainte Ecriture, comme admirable à l'âme qui la considère, à cause de son suprême pouvoir; comme vénérable, à cause de sa parfaite sainteté; comme ineffable pour l'homme qui veut en parler, à cause de l'abondance des choses divines en elle. Premièrement donc, Marie est admirable pour l'intelligence de l'homme, à cause de la prérogative de son domaine sans bornes, lorsqu'il est dit : Regarde : *Suspice*, c'est-à-dire admire sa grandeur. Secondement, elle est déclarée vénérable à l'âme aimante, à cause de l'excellence de ses mérites, lorsque l'Ecriture ajoute : Le ciel : *Cœlum*. Regarde le ciel, parce que le ciel est le signe de toute sainteté. En troisième lieu, l'impuissance de raconter ses merveilles, à cause de la multitude des dons de Dieu, lorsque le Saint-Esprit dit : Compte les étoiles, si tu peux : *Numera stellas, si potes*. Comme si la sainte Ecriture disait : Marie, ce divin ciel, est ornée de si grandes richesses, que le nombre en est incalculable. Comme sa sublime élévation, sa parfaite sainteté, la variété et l'abondance de ses dons ne peuvent qu'être comparées au ciel, parlons ici de l'auguste Vierge comme ciel. Il faut remarquer le nombre et la distinction des divers cieux; on en compte principalement cinq : le premier ciel est le ciel aéré; le second, le ciel de feu; le troisième, le ciel étoilé; le quatrième, le ciel glacé; le cinquième, le ciel de l'empyrée, très-lumineux. Notre Souveraine est le ciel aéré par sa grande pureté; elle est le ciel igné par son ardente charité, le ciel étoilé par sa patience à toute épreuve et l'abondance des grâces; elle est le ciel de glace par sa chasteté inattaquable; elle est le ciel des élus par la splendeur de toute sagesse. Le ciel aérien est le plus rapproché de nous; il est très-pur dans sa partie supérieure; aucune vapeur, aucune exhalaison ne souille cette partie. Il n'y a en Marie aucun mélange étranger; elle est ce ciel aéré supérieur, très-pur. Aussi cette Vierge sans tache est-elle figurée par cette étoile très-brillante qui, placée au ciel aérien, conduisit les mages à Jésus-Christ, parce que notre Souveraine est tout entière très-pure comme cette étoile, exempte absolument de toute tache tant en son corps qu'en son âme. C'est pourquoi à elle seule conviennent ces paroles des Cantiques, 4, 7 : Vous êtes toute belle, ma bien-aimée; aucune tache n'est en vous : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* L'Ecriture ne dit pas seulement : Vous êtes toute belle, ce qui prouve qu'elle a tout ce qu'il y a de beau dans l'homme; mais elle ajoute : Aucune tache n'est en vous : *Et macula non est in te*, attestant par là qu'elle n'a jamais eu aucune souillure; de manière qu'elle fut extrêmement belle par la présence de tout bien, et qu'elle fut sans tache par l'absence de tout péché et de toute

faute. Et c'est ce que dit saint Anselme : Il convenait que la conception de cet homme (Jésus-Christ) fût d'une mère très-pure, qu'elle brillât d'une pureté telle qu'on ne pût en trouver une plus grande, Dieu excepté : *Decebat ut illius hominis conceptus de matre purissima fieret, ea puritate, qua major sub Deo nequit intelligi* (1). Que peut-on dire de plus sublime, de plus glorieux de Marie? *Quid potest de ea dici sublimius, quid gloriosius?* Car elle s'est tant approchée de Dieu, elle a brillé d'une sainteté si grande, et elle est ainsi montée jusqu'au suprême sommet de tous les biens à ce point qu'une créature, non unie de l'union hypostatique avec le Verbe, ne pouvait s'élever autant. Car si quelque créature était capable d'une plus grande perfection, il ne serait plus vrai de dire avec saint Anselme que la bienheureuse Vierge devait resplendir d'une pureté telle qu'on ne pût en trouver une plus grande, Dieu excepté. Mais il faut nous appliquer à nous-mêmes ces paroles de Job, 15, 15 : Les cieux ne sont pas purs devant Dieu : *Cœli non sunt mundi in conspectu ejus.* Nous sommes semblables au ciel aéré dans sa partie inférieure, où sont les tonnerres, les éclairs et la foudre, la grêle, les neiges et les pluies. Quel est le tonnerre de ce ciel, sinon les insultes orgueilleuses des puissants contre les faibles? Que sont les éclairs et la foudre de ce ciel, sinon les injures et les mauvais traitements des méchants contre les bons? Qu'est-ce que la grêle, sinon ceux qui suscitent les tempêtes dans les cœurs et sèment les discordes? Que signifie la neige dans le ciel, sinon les scandales qui refroidissent les cœurs droits? Qu'est-ce que les pluies diluviennes et les torrents débordés, sinon l'introduction des guerres, des haines dans les cœurs pacifiques, le bouleversement des cœurs formés et entretenus par la grâce? Marie, toujours au-dessus de ces régions des calamités et des tourmentes, est à l'abri de tous ces maux déchaînés en nous.

Le second ciel est appelé igné, parce qu'il est plein d'activité et de chaleur, enflammant ce qui l'approche, et éloignant de lui tout ce qui est corrompu. Car, quand le feu agit, il s'éloigne de ce qui lui est contraire, comme cela se voit dans le bois vert et le métal, mais il communique sa chaleur à l'objet qui lui convient; en l'enflammant il le dilate, délie, et, le pénétrant à l'intérieur, il y détruit toute scorie. Aussi nous voyons que les lieux où il y a un feu continuel sont plus salubres que les autres, parce que le propre du feu est de purifier. La bienheureuse Vierge est ce ciel igné par sa très-ardente charité. Comme le feu est très-ardent dans son ascension, ainsi notre Souveraine est très-ardente de charité en s'élevant toujours vers Dieu; elle n'a jamais eu ni égale ni semblable, soit avant elle, soit après elle. Elle était singulièrement embrasée de l'amour du Saint-Esprit; c'est pourquoi le Saint-Esprit opérait des mer-

(1) Lib. de Concept. Virg. et peccat. orig., cap. 18.

veilles incomparables dans son chaste corps. Nulle créature ne lui est comparable en parfait amour; cet amour la porte à nous donner et à offrir pour nous son très-aimé Fils unique. Etant toute de feu, elle enflamme tous ceux qui l'aiment et qui s'approchent d'elle : *Quia igitur tota ardens fuit, omnes se amantes eamque tangentes incendit.* Elle est semblable à un charbon ardent qui vous brûle la main à mesure que vous le pressez davantage. Oh! combien sont heureux ceux qui s'approchent de ce feu céleste et qui en sont consumés! *O quam felices qui huic igni cœlesti approximant, ubi ejus incendium ad se trahant!* Voulez-vous savoir si vous avez ce feu? écoutez : Ce feu divin opère dans l'âme ce que le feu matériel opère sur le fer; le fer, loin du feu, est froid, est dur, rouillé, laid; mais, lorsque le feu l'enveloppe, il le réchauffe, il le rend flexible, et, si son action est forte, il le fait fondre; il en consume toute la rouille, et il lui communique sa beauté. Vous donc qui n'avez pas un cœur de chair, mais un cœur de fer par la dureté et l'insensibilité, ce feu vous touche-t-il, vous enflamme-t-il, vous rend-il flexible, vous enlève-t-il toute votre rouille, vous change-t-il en lui-même, vous liquéfie-t-il en amour pour que vous puissiez vous appliquer ces paroles des Cantiques, 5, 6 : Mon âme s'est enflammée à la voix de mon bien-aimé? *Anima mea liquefacta est, ut dilectus locutus est.* Ainsi, si vous êtes froid pour agir, dur pour compatir, insensible au mal que fait le péché, sachez que vous êtes loin de ce feu divin et de cet incendie céleste qui est appelé ciel igné. Car, selon saint Grégoire le Grand, l'amour de Dieu n'est jamais oisif, car il opère de grandes choses s'il existe; mais s'il n'opère pas, l'amour n'est plus : *Amor Dei nunquam est otiosus, operatur enim magna si est; si autem operari renuit, amor non est* (1).

Le troisième ciel est le ciel étoilé, qu'on nomme aussi firmament. Ce ciel, pour être parfait dans toute son étendue, pour être beau partout et très-grand en perfection, est orné de brillantes étoiles dont Dieu seul connaît le nombre. Notre Dieu est grand, s'écrie le Prophète; sa force est invincible et sa sagesse est infinie : *Magnus Dominus noster, et magna virtus ejus, et sapientiæ ejus non est numerus* (Psal. 146, 5). Notre Souveraine est le ciel du firmament; son mouvement est toujours uniforme par son inébranlable patience; elle est le ciel étoilé par l'abondance sans mesure de tous les dons et de toutes les grâces de Dieu. Et comme le firmament n'est pas une simple forme vaine et sans consistance, l'auguste Mère de Dieu n'est pas vide de grâce, mais elle en est remplie, et remplie de toutes les grâces. Le firmament est plein d'étoiles, et l'auguste Vierge est pleine de toutes les grâces divines; ces grâces débordent en elle. D'où il est dit : Comptez les étoiles, si vous pouvez : *Numera stellas, si potes* (Genes. 13, 5). Comme si le Seigneur disait : Les grâces de notre Sou-

(1) Homil. 30 in Evangelio.

veraine sont innombrables, elles sont connues de moi seul. On peut appliquer à Marie ces paroles de la Genèse, 1, 16 : Dieu fit deux grands corps lumineux ; il fit aussi les étoiles : *Fecit Deus duo luminaria magna ; et stellas.* Et il les plaça au firmament : *Et posuit eas in firmamento cœli* (ibid. 17). Les deux grands luminaires, merveilles de la terre, et illuminant l'Eglise, sont, dans la Reine du monde, sa virginité et son humilité qui ont attiré en elle la divine Majesté ; et celle qui était la plus humble à ses yeux est devenue la plus élevée, pleine de toutes les grâces. Elle est cette créature bénie de laquelle le Psalmiste dit, 84, 1 : Seigneur, vous avez béni la terre qui vous appartient : *Benedixisti, Domine, terram tuam ;* car, comme tous les rayons du ciel se réunissent sur la terre, ainsi en notre Souveraine sont réunis tous les dons surnaturels.

Le quatrième ciel est le ciel de la glace. De ce ciel il est dit dans Daniel, au cantique des trois enfants, 3, 60 : Bénissez le Seigneur, eaux suspendues dans les cieux : *Benedicite, aquæ omnes quæ super cœlos sunt, Domino.* Et le Psalmiste, 148, 4 : Eaux supérieures, louez le Seigneur : *Aquæ, quæ super cœlos sunt, laudent nomen Domini.* L'auguste Vierge est le ciel par sa très-grande chasteté, non seulement du corps, mais de l'âme et de tous les sens. En cela elle était tellement glacée, et toute chaleur nuisible tellement éteinte en elle, que jamais son âme ni son corps n'éprouvèrent le moindre mouvement charnel ; bien plus, elle ne souffrit jamais que quelqu'un eût à son égard quelque désir coupable ; car son regard, sa face, sa présence étaient si célestes, qu'elle éteignait la concupiscence dans les autres. C'est pourquoi elle est appelée étoile de la mer ; car, comme l'étoile est entièrement incorruptible, ainsi cette Vierge royale non seulement était très-chaste en elle-même, mais elle rendait les autres chastes. Elle était aussi semblable à cette pierre précieuse qui ne peut point être endommagée par le feu. C'est pourquoi dans l'Ecriture elle est comparée à la lune, qui procure à la terre une grande fraîcheur.

Le cinquième ciel est le ciel empyrée, qui est pur par création, le plus élevé de tous, le plus beau, le plus libre, qui est toujours tranquille et très-resplendissant. Notre Souveraine est ce ciel par la connaissance parfaite de la Sagesse divine. Ce qui fait dire à saint Bernard (1) : Marie a pénétré toute la profondeur de la Sagesse divine ; elle est plongée dans cette lumière inaccessible autant que la condition humaine le permet, en dehors de l'union personnelle de la créature avec Dieu : *Maria totum divinæ penetravit sapientiæ abyssum, ut quantum, sine personali unione creaturæ, conditio patitur, illi luci inaccessibili videretur immersa.*

D'où il faut conclure qu'une plus grande perfection n'a pu se trouver dans une pure créature. C'est pour cela qu'elle est appelée étoile de la

(1) Serm. de B. Virgine super verba Apocal.

mer, en ce qu'elle dirige les navigateurs ; qu'elle est aussi appelée lune, parce qu'elle est tout illuminée par le soleil, et qu'elle renvoie sur nous les divins rayons qu'elle reçoit. Donc celui qui veut avoir la pureté du corps et de l'âme, une fervente charité, une inébranlable patience, et la clarté de la vraie lumière, doit recourir à la Mère de Dieu. (S. Bonav., *ut supra.*)

Marie, dit l'abbé Rupert, est ce ciel dont parle ainsi le Psalmiste, 77, 28 : Il leur ouvrit les portes du ciel, il fit pleuvoir sur eux la manne pour les nourrir : *Et januas cœli aperuit, et pluit illis manna ad manducandum.* Car, si l'âme de chaque juste est un ciel, combien plus Marie, cette admirable demeure de Dieu ! Mais quelles sont les portes de ce ciel que le Seigneur ouvre ? Il y en a deux, celle de son âme, celle de son céleste sein. Dieu ouvre la porte de son âme, parce que cette bienheureuse Vierge crut ce qui lui fut dit ; il ouvre la porte de son sein, car la Vierge conçoit sans l'homme ; elle est vierge en enfantant, vierge après l'enfantement. Quel est celui qui, excepté Dieu, pouvait ouvrir la porte du sein de Marie, de manière à ce qu'elle restât vierge en devenant mère (1) ?

Qui peut mesurer l'immensité de Marie ? dit saint Bonaventure. On peut lui appliquer ces paroles de l'Ecclésiastique, 1, 2 : Qui a mesuré la hauteur du ciel, l'étendue de la terre et la profondeur de l'abîme ? Marie est ciel, parce qu'elle possède la pureté du ciel, la clarté du ciel et toutes les autres merveilles du ciel. Elle est ciel aussi, parce qu'elle est le siége le plus élevé de Dieu, témoin le Roi-Prophète qui dit (Psal. 102, 19) : L'Eternel a placé dans le ciel les fondements de son trône. Marie est aussi la terre par excellence, la terre qui nous a donné ce fruit dont parle le même prophète, 66, 6 : La terre enfante son fruit. Marie est aussi l'abîme sans fond, l'abîme de bonté, de miséricorde ; elle demande pour nous l'infinie miséricorde de son Fils, comme un abîme qui appelle un abîme, dit le Psalmiste, 41, 7. Marie est donc ciel, Marie est terre, Marie est abîme. Qui a mesuré la hauteur de ce ciel, la largeur de cette terre, la profondeur de cet abîme ? Qui, dis-je, a mesuré l'immensité de Marie, sinon celui-là seul qui l'a faite si élevée, si grande, si profonde non seulement en grâce et en gloire, mais aussi en miséricorde ? Saint Bernard dit spécialement de sa miséricorde (2) : Qui est capable, ô Vierge bénie, de découvrir la longueur, la largeur, la hauteur et la

(1) Beata Maria cœlum illud est de quo fuerat præscriptum : Et januas cœli aperuit, et pluit illis manna ad manducandum. Si enim cujuslibet justi anima cœlum est, quanto magis hæc singularis Dei habitatio vel sedes? Quot autem vel quæ sunt januæ hujus cœli quas Dominus aperuit? Duæ, altera mentis, altera ventris. Januam mentis Deus aperuit, quia beata hæc credidit quæ dicta sunt ei : januam ventris aperuit, quia sine viro virgo concepit, virgo peperit, et post partum virgo permansit. Quis enim alius nisi Deus, januam ventris sic aperiret, ut et pareret, et virgo permaneret? (*Comment. in Matth.*, l. 1.)

(2) Serm. 4 de Assumptione.

profondeur de votre miséricorde ? Car sa longueur vient au secours de tous ceux qui l'invoqueront jusqu'au dernier jour ; sa largeur remplit l'univers, tellement que la terre est pleine aussi de sa miséricorde, et son élévation restaure la cité céleste, et sa profondeur obtient la rédemption à ceux qui sont assis dans les ténèbres et les ombres de la mort (1).

Qui peut plus dignement et plus convenablement être appelé ciel que l'auguste Vierge, dit Philippe de Harveng (2), qui mérita d'être ornée de tant d'astres dont la resplendissante variété adoucit les pénibles ténèbres de cette vie, et qui sort de ses erreurs la multitude ignorante et la ramène à la vraie science ? Elle a fait paraître la lune pour éclairer pendant la nuit, lorsqu'elle a élevé l'Eglise, pour se montrer lumineuse à tous les hommes, lorsqu'elle a instruit les saints apôtres sur la règle et la doctrine ; par elle, ils ont donné leur enseignement, qui est la lumière nécessaire aux habitants de la terre. Enfin, la Vierge a manifesté ce ciel si grand, ce grand luminaire qui a donné au monde malade le remède par excellence, lequel, étant seul Dieu, et rien ne pouvant lui être comparé, a dignement été appelé Soleil par privilége singulier. Marie seule, et non une autre, a engendré un fils ; ce ciel admirable a produit d'une manière merveilleuse le seul vrai Soleil, qui donne le jour à ceux qui ne dorment pas, en pénétrant et illuminant par sa présence notre air obscur et corrompu, et chassant la nuit dans laquelle sont plongés les pécheurs, écrasés sous la pierre de leurs iniquités. Mais si ce divin Soleil, seul lumineux au milieu de l'univers et entre toutes choses, aime à féconder par sa grâce les terres désolées et stériles, combien plus ne comble-t-il pas de dons Marie, ce ciel incomparable ? Si le ciel matériel est si obéissant à son

(1) Quis immensitatem Mariæ potest mensurare? Ecce quod dicitur in Ecclesiastico : Altitudinem cœli, latitudinem terræ, et profundum abyssi quis dimensus est? Cœlum est Maria, tum quia cœlesti puritate, cœlesti claritate, cœlestibus aliis virtutibus abundavit; tum quia sedes Dei altissima fuit, teste propheta, qui dicit : Dominus in cœlo paravit sedem suam. Terra quoque Maria fuit, quæ fructum illum nobis protulit, de quo idem propheta ait : Terra dedit fructum suum. Abyssus etiam est Maria in bonitate et in misericordia profundissima. Unde etiam profundissimam misericordiam Filii sui pro nobis interpellat, quasi abyssus abyssum invocat. Cœlum ergo est Maria, terra est Maria, abyssus est Maria. Quis hujus cœli altitudinem, quis hujus terræ latitudinem, quis hujus abyssi profunditatem, quis, inquam, Mariæ immensitatem dimensus est, nisi ille solus qui ipsam non solum in gratia et in gloria, sed etiam in misericordia, tam altissimam, tam latissimam, tam profundam operatus est? Unde specialiter de ejus misericordia ait beatus Bernardus : Quis misericordiæ tuæ, o benedicta, longitudinem, et latitudinem, et sublimitatem, et profundum queat investigare? Nam longitudo ejus usque ad novissimum diem invocantibus eam subvenit universis : latitudo ejus replet orbem terrarum, ut sua quoque misericordia plena sit omnis terra : sed et sublimitas ejus supernæ civitatis invenit restaurationem; et profundum ejus sedentibus in tenebris et umbra mortis obtinuit redemptionem. (*Speculum B. Virg.*, lect. 5.)

(2) Comment. in Cant., lib. 1, cap. 18.

Créateur, quelle n'est pas l'obéissance de Marie, ciel spirituel, infiniment plus précieux que l'autre ?

Marie, dit Paul de Sainte-Catherine, est ce ciel serein dont parle l'Exode : *Et quasi cœlum cum serenum est* (Exod. 24, 10) (1). Car elle a été exempte de toute tache ; et Dieu fut si satisfait d'une si grande pureté, qu'il parut quitter le ciel, où il habite de toute éternité. Et, de fait, il l'aurait abandonné, si, par impossible, son immensité eût pu être réduite à quelque lieu, afin d'établir sa demeure dans la Vierge immaculée, pour se former un corps de sa substance, ne pouvant être limité comme Dieu. Le ciel donne à tous les mortels un bien commun, en leur communiquant ses avantageuses influences ; et autrefois, en la présence de Dieu sur le Sinaï, il versa la rosée et la manne, de manière que la manne couvrît la rosée, et que la rosée nourrît et conservât la manne, comme le dit le Psalmiste, 67, 9 : Les cieux ont répandu leur rosée à l'aspect du Dieu du Sinaï : *Cœli distillaverunt a facie Dei Sinaï.* Et la bienheureuse Vierge est comme un ciel qui engendre la rosée et la manne divine, et qui après cela la répand sur la terre, c'est-à-dire Jésus-Christ Dieu et homme. La rosée signifie le Verbe éternel, qui soutient d'une manière hypostatique l'humanité. C'est de cette rosée que parle Isaïe, 26, 19 : Votre rosée, Seigneur, est une rosée de lumière et de vie : *Ros lucis, ros tuus.* Et la manne figure l'humanité qui cachait la Divinité que Jésus-Christ nous donne en nourriture spirituelle.

Dieu autrefois par sa présence terrifiait le peuple ; aujourd'hui il a pris la forme humaine dans le sein de la Vierge pour se montrer à tous très-doux, aux peuples, aux anciens, c'est-à-dire aux scribes et pharisiens, s'ils veulent le voir. Il est maintenant assis dans le sein de la très-humble Vierge Marie comme sur un trône, afin que personne ne soit effrayé en s'approchant de lui, à cause de la grandeur de sa majesté, afin que nous nous approchions de Marie comme du trône de miséricorde ; et nous verrons Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble, par la foi, par l'esprit, par la pensée ; bien plus, nous boirons son sang, nous mangerons sa chair, et, loin de mourir, nous vivrons éternellement, comme il le dit lui-même (Jean, 6, 55) : Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam.*

(1) De B. Mariæ præsent. et desponsat., lib. 2, cap. 3, sect. 6.

XLIV

MARIE COMPARÉE A LA PIERRE.

Seigneur, envoyez l'Agneau dominateur de la terre, envoyez-le de la pierre du désert, dit Isaïe : *Emitte Agnum, Domine, dominatorem terræ, de petra deserti*, 16, 1. C'est-à-dire, dit saint Bernard, arrachez la pierre de la pierre ; que la virginité sainte et inviolable de Marie donne le saint et l'inviolable Jésus-Christ. Si donc Jésus-Christ est la pierre, selon l'Apôtre (1ª Cor. 10, 4) : Et la pierre était le Christ : *Petra autem erat Christus*, sa divine Mère est aussi appelée pierre. N'est-elle pas à juste titre appelée pierre, celle qui est si solide dans son amour pour l'intégrité, qui est insensible comme la pierre à toute amorce de péché (1) ?

Marie, dit saint Bonaventure, est cette pierre sur laquelle la maison est bâtie d'une manière inébranlable, et la pluie est tombée, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'a point été ébranlée, car elle était fondée sur la pierre (Matth. 7, 25). Marie est inébranlable. Aussi Jésus-Christ a pu lui appliquer ces paroles : Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise : *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (Matth. 16, 18). Car, dans la passion du Seigneur, toute l'Eglise des premiers appelés se disperse et tombe, sa foi est chancelante ; seule notre Souveraine, solide en la foi, reste ferme comme la pierre (2).

(1) In Annuntiat. dominica, serm. 1.
(2) De B. semperque Virgine Maria, serm. 1, in ordine 37.

XLV

MARIE COMPARÉE A LA TOPAZE.

O Vierge pleine de toutes les grâces, toute brillante et sereine, s'écrie saint Ildefonse (1), tabernacle saint, béni, doré, brillant, destiné au Fils pour l'honneur et la gloire de Dieu, je place dans votre couronne la topaze, à la louange et à la gloire de votre excellence. La topaze, qui surpasse la beauté des autres pierres, appartient à l'ornement de votre noble couronne, en ce que vous, ô très-douce Maîtresse, vous surpassez toutes les femmes par votre beauté corporelle, et tous les saints et tous les anges par l'excellence de votre sainteté. Votre vie entière est pour tous un modèle de sainteté, de perfection et de régularité en mœurs et en discipline. Qui est plus exalté, qui est plus riche en foi que vous? Qui a plus d'espérance? Qui a autant de charité? Qui a aimé la vérité comme vous? Qui s'est appliqué comme vous à la loi divine? Qui a été aussi fervent en oraison? Qui est monté en contemplation sublime comme vous? Qui a eu des entrailles de piété semblables aux vôtres? Où trouver une pareille mansuétude et douceur? Qui peut être comparé à votre pureté? Où est la virginité égale à la vôtre? Que sont toutes les sciences à côté de la vôtre? Votre justice surpasse celle de tous les autres. Nul n'est allé si loin en force, en courage dans les adversités. Ni les saints ni les anges n'ont pénétré dans les secrets divins aussi profondément que vous. Nul n'a eu un océan de grâces comme vous. Qui a contemplé avec autant de limpidité et de clarté la très-haute Majesté? C'est donc justement, ô Souveraine, que vous obtenez la topaze pour orner votre tête, cette pierre la plus précieuse entre les pierres, parce que vous surpassez tous les saints et tous les anges par la beauté de vos vertus, par la grandeur des grâces, et en couronnes de mérites. C'est pourquoi, à cause de la beauté de tous les dons que vous avez et de l'abondance infinie de toute miséricorde, vous attirez les pécheurs au pardon, vous guidez les combattants vers la couronne de la récompense, vous conduisez les justes à la gloire incorruptible. O vous, Reine du monde, Reine du ciel, vous avez détruit la servitude, vous avez rendu la liberté, vous avez chassé la mort, vous avez donné la vie en enfantant notre Sauveur, Fils de Dieu. O notre bonne

(1) Prologus in Corona B. Virginis Mariæ, cap. 1.

Maîtresse, vous nous consolez dans nos angoisses, vous nous fortifiez dans les adversités, vous nous soulagez dans nos infirmités, vous nous délivrez de la mort, vous nous arrachez des griffes des démons, vous nous préservez de la mort éternelle, vous nous ouvrez la porte du ciel, vous nous unissez à notre Rédempteur. O Mère miséricordieuse, vous déliez les enchaînés, vous ouvrez le ciel à ceux qui sont devenus libres, vous adoucissez les épreuves, vous guérissez ceux qui se sont brisés dans leur chute, vous obtenez le pardon des pécheurs, vous redressez ceux qui s'égarent, vous relevez les abattus, vous consolez les désespérés, vous renouvelez la réputation flétrie, vous reformez la confiance, vous donnez la grâce et la force, vous calmez la colère du Juge, vous rendez l'héritage perdu, vous nous séparez du démon, vous nous purifiez de nos péchés, vous nous réconciliez avec Dieu.

O Vierge auguste et puissante, très-sainte Mère de Dieu, l'allégresse des anges, l'exaltation des patriarches, la joie des prophètes, les délices des apôtres, la suavité des martyrs, le charme des confesseurs, l'harmonie des vierges, prêtez-moi une oreille favorable, jetez sur moi vos yeux miséricordieux. Je suis aveugle, éclairez-moi; je suis malade, guérissez-moi; je suis mort, ressuscitez-moi. Car ceux qui gémissent sont consolés par votre douce affection, les infirmes sont guéris par votre aimable toucher; vos divins parfums rendent la vie aux morts, et tous les biens qui viennent du ciel sont donnés par vos mérites ou sont obtenus par vos prières. Regardez donc, ô bonne Souveraine, ce misérable pécheur rempli des ténèbres du péché, environné de maux sans nombre. Que par vous, ô très-sainte Vierge, mes chaînes soient brisées, mes péchés soient remis, mes pertes soient réparées; que tout se renouvelle en moi, que mes blessures soient guéries, relevez-moi de mes chutes, faites disparaître mes nombreuses imperfections; que par votre grâce ma volonté se fortifie, mon esprit resplendisse, mon âme s'enflamme, mon cœur se liquéfie, mon goût se purifie, mon regard se sanctifie. Aidez-moi, ô lumière qui éclairez, douceur par laquelle je me fortifie, vertu qui raffermissez, force qui soutenez. Eloignez de moi les langues mauvaises et trompeuses, les pensées coupables, les œuvres criminelles. Que votre grâce dirige ma vie entière, que votre présence illumine mon âme, que votre miséricorde me conduise à la vie éternelle; car vous êtes vraiment la voie droite qui mène à la gloire. O notre Mère, par qui on arrive au ciel, vous recevez ici-bas l'assemblée des humbles; vous êtes le miel suave, la blancheur de la fleur, la maîtresse du monde, le nœud de la charité, la chaîne d'amour purifiant les âmes; vous êtes la dignité virginale ornée de lis, la virginité féconde élevée sur un trône, la reine des anges, le remède du salut, la fleur des vallées, la règle des vertus, le vase de la pureté, la lumière des cœurs, la reine surnaturelle, le vaisseau sans tache, le trône de Jésus-Christ; après cet exil, emmenez vos enfants dans la gloire des saints.

XLVI

MARIE COMPARÉE A LA PIERRE DE SARDOINE.

Vierge, mère de la piété, trône de la suprême Majesté, dit saint Ildefonse (1), que servent les anges et les hommes, que toute créature loue, à la volonté de laquelle ce qui est stérile devient fertile, la glace se fond, les morts sortent du tombeau ; dont la sainteté de la vie est incomparable, dont la conscience est ce qu'il y a de plus pur, dont les baisers sont si précieux, dont l'amour est la pureté même, dont les embrassements sont la chasteté même, dont les richesses ne laissent rien à désirer. C'est pourquoi moi, pauvre pécheur, voyant en vous de si grandes choses, désirant vous plaire et vous exalter en quelque manière, afin que votre couronne soit plus resplendissante, j'y place la pierre de sardoine, précieuse par son éclat de couleur de pourpre. Cette pierre illustrera votre noble couronne en représentant votre martyre. Car, puisque votre très-aimé Fils, époux de votre virginité, chargé de chaînes, est flagellé, couvert de crachats, rassasié d'opprobres, humilié sous les affronts, déshonoré par les calomnies, cloué à la croix, abreuvé de fiel et de vinaigre, le côté percé d'une lance, vous souffrez toutes les douleurs, vous endurez tous les tourments, vous goûtez toutes les amertumes ; votre esprit est torturé, votre âme est transpercée, votre cœur est brisé, tout en vous est sous le pressoir. Mais maintenant réjouissez-vous, ô Souveraine, car celui que vous avez vu mourir sur la terre, vous le voyez actuellement régnant au ciel ; vous ayant fait participer à ses douleurs, il vous fait participer à sa gloire et à sa joie, vous comblant d'un éternel honneur, afin que devant vous tout genou fléchisse et que toute langue vous glorifie, comme Mère de Dieu, Epouse du Saint-Esprit et Fille très-chérie de Dieu le Père, assise à la droite du Roi éternel, couronnée de gloire et d'honneur, comme Reine très-illustre, vêtue d'un manteau d'or admirablement varié, louée très-parfaitement par le concert et l'harmonie de tous les anges et de

(1) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 4.

tous les saints. C'est très-justement, ô clémente Souveraine, que vous êtes louée et glorifiée par tous, puisque vous offrez à tous la grâce. Car vous apportez la paix à la terre, au ciel la grâce, le salut aux pécheurs, la vie aux morts ; vous donnez la prospérité, vous éloignez ce qui peut nuire, vous éteignez les vices, vous enflammez les vertus, vous rendez purs les corps et les cœurs, vous calmez la concupiscence, vous donnez à l'âme une foi ferme, aux nations une direction sûre, aux mœurs une règle certaine. Vous êtes exaltée par les divines louanges des anges; toujours sainte d'âme et de corps, vous êtes élevée par les priviléges de tous les dons. Vous êtes au-dessus de tout, Souveraine des anges et des hommes.

XLVII

MARIE COMPARÉE A LA PIERRE DE CALCÉDOINE.

Vierge et Maîtresse merveilleuse, dit saint Ildefonse (1), qui avez écrasé l'enfer, restauré le ciel, retrouvé ce qui était perdu, renouvelé les éléments, éclatante de grâces au-dessus de tous, radieuse et resplendissante d'une incomparable beauté, je place dans votre couronne la pierre précieuse de calcédoine. Cette pierre, qui n'a pas d'éclat dans l'ombre, brille en plein air et resplendit en votre diadème ; elle figure vos merveilles, qui ne sont plus en secret, mais qui sont connues dans le monde entier. De toute part on prêche votre nom, votre fruit est béni, vos entrailles sont préconisées, vos mamelles sont vénérées. Le bruit de vos vertus s'est répandu sur toute la terre, et jusqu'aux extrémités du monde la voix de vos miracles s'est fait entendre (Psal. 18). Vous illuminez les âmes sur tout le globe ; vous rendez la santé aux malades, la vie aux morts ; vous secourez les pauvres, vous soutenez les faibles, vous fortifiez les volontés chancelantes, vous relevez les ruines, vous conservez ce qui est sain ; vous rendez la vue aux aveugles, vous redressez les boiteux, vous faites entendre les sourds, parler les muets ; vous instruisez les ignorants, vous êtes le remède des languissants, vous répandez sur tous votre grâce ; votre piété aide toutes les créatures, votre miséricorde s'étend sur tous. O Vierge bénie, vous portez le fruit de bénédiction, par lequel tout est béni, le ciel, la terre et les mers. Oh ! que vous êtes belle à la vue, aimable à la contemplation, digne d'amour ! Le soleil et la lune admirent votre beauté, votre splendeur éclaire les cœurs, les puissances angéliques vous servent ; vos richesses ne manquent jamais, jamais elles ne diminuent. Vous êtes agréable à Dieu, aux anges et aux hommes : à Dieu par l'humilité, aux anges par la virginité, aux hommes par la fécondité. Vous êtes le vase des parfums, la cour des célestes mystères, l'astre brillant des navigateurs, le droit sentier qui empêche d'errer, la louange des saints qui chantent éternellement, le vrai salut des infirmes, l'arche, le taber-

(1) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 6.

nacle de la gloire, la règle de la justice, la vertu de tempérance, la rose de la pudeur, le nard odoriférant, l'amandier de la douceur, le laurier vert de la chasteté, l'olivier fertile, le jardin fleuri, la porte fermée, la voie du printemps ici-bas, la toison pleine de la rosée du ciel ; vous êtes la pluie de Dieu. Ne permettez pas, ô étoile de la mer, que la tempête nous enveloppe. O Reine très-radieuse, pleine de tout bien, par vous la gloire est rendue à Dieu, aux anges la joie, aux pécheurs le salut, aux désespérés la confiance, la santé aux infirmes, la vue aux aveugles, le contentement aux affligés, la consolation aux attristés, la constance aux combattants, la gloire aux justes et la couronne immortelle à tous les élus.

XLVIII

MARIE COMPARÉE A LA PIERRE DE SAPHIR.

O Vierge très-belle, Reine éclatante, pieuse, douce, pleine de grâce, noble demeure de la sainte Trinité, trône du Verbe éternel ; vous à qui il a été donné, parmi toutes les femmes, d'offrir la première à Dieu le don sublime de virginité, vous avez ainsi mérité de jouir de la présence et de l'entretien de l'ange, ayant vécu de la vie angélique. En vous les cieux répandent leur rosée et réside toute la plénitude de la Divinité ; la plénitude de la grâce, l'habitation de Dieu, les bénédictions célestes vous ont été offertes et données. Puisqu'il y a en vous tant de priviléges, tant de merveilles, moi, tout pécheur que je suis, désirant augmenter encore votre gloire, je veux placer en votre couronne la très-précieuse pierre de saphir. Le saphir est semblable au ciel serein qui, aux rayons du soleil, brille d'une ardente splendeur, purifie le corps, charme les yeux, chasse les vapeurs pestilentielles. Cette pierre mérite d'être placée en ornement sur votre tête. Car vous avez toujours été brillante et sereine, très-pure et très-agréable. Vous êtes toujours toute belle, tout admirable, toute immaculée et toute précieuse. Vous êtes sans tache, sans souillure, illustrée de toutes les grâces, ornée de toutes les vertus. Vous êtes plus belle, plus merveilleuse que le soleil, et vous brillez d'un éclat spécial et plus grand que toutes les étoiles. O céleste Souveraine, vous purifiez les âmes et les corps, vous éclairez l'âme et le corps ; vous chassez et extirpez le poison du péché. Etant le salut du genre humain, l'espoir et la consolation du pauvre, secourez-nous, misérables serviteurs ; car des guerres hostiles épuisent nos forces, les ennemis tendent leurs piéges autour de nous, la chair nous entraîne à la mollesse efféminée, le démon pousse aux discordes et aux disputes, le monde offre des richesses et des honneurs mensongers, des curiosités frivoles. O Reine de miséricorde, soyez-nous en aide au temps de l'angoisse, accordez-nous le secours de votre puissance, et pour que nous ne tombions pas dans tant de dangers, demeurez avec nous, ô notre Mère, car le jour s'en va. Vous êtes la source du salut

et de toute grâce, la voie de la paix et le port de l'indulgence; écoutez les lamentations de votre famille. O refuge des pauvres, ô soulagement des malheureux, en vous espèrent tous les yeux pour être délivrés de tant de maux redoutables. Vous pouvez sauver ceux que vous voulez : soyez avec nous, car la nuit arrive; délivrez-nous des ténèbres et des ombres de la mort, et conduisez-nous à la gloire de l'éternelle félicité (1).

(1) S. Ildephonsus, prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 8.

XLIX

MARIE COMPARÉE A L'AGATE.

Vous êtes assise sur un trône, ô Reine très-brillante, vous êtes couronnée de gloire et d'honneur, ornée des perles des vertus; vous êtes dans l'océan des délices infinies; vous êtes très-belle : belle en virginité, plus belle en humilité dans la conception du Fils de Dieu; belle dans la louange universelle, belle dans votre sainte vie, très-belle dans la gloire de la vision divine; belle, parce que vous n'avez jamais eu ni tache ni rouille, aucune souillure ni du corps ni de l'âme, mais vous êtes plus pure que l'or le plus pur, toute resplendissante, toute blanche, toute radieuse, pleine de candeur. Le péché ne s'est jamais approché de votre cœur et de vos œuvres, car vous êtes demeurée inséparable de la grâce, du don de toute sainteté. O Souveraine si belle, si gracieuse, si aimable, recevez la pierre d'agate que je vous offre pour augmenter l'ornement de votre couronne. L'agate ajoute à la grâce de celui qui la porte. Il convient, ô Souveraine, qu'elle orne votre tête; vous nous apparaîtrez ainsi avec plus d'éclat. Nous sommes ténèbres par le péché, bourbeux par la concupiscence, noirs par les vices; c'est pourquoi nous sommes odieux et détestables aux yeux de Dieu, comme fils de l'enfer. Beaucoup sont enflés par la superbe, noirs par l'avarice, sanglants par la colère, hideux, infects par la luxure, fangeux par la gourmandise, livides par la jalousie, engourdis par la paresse. Mais lorsqu'il a plu à celui qui vous a séparée dès le sein de votre mère (Gal. 1, 15) pour secourir les malheureux, vos entrailles se sont émues de nos misères; alors, par votre main puissante et débonnaire, nous sommes sortis des œuvres de ténèbres, nous sommes entrés dans la vertu; nous avons détesté les vices et embrassé le bien; les concupiscences se sont enfuies, les vertus ont refleuri. Vous ouvrez votre main, et vous rassasiez tout ce qui respire : *Aperis manum tuam, et imples omne animal benedictione* (Psal. 144, 17). Et par la semence de la grâce jetée par vous en nos âmes, d'orgueilleux on devient humble, l'avare devient compatissant et généreux, le gourmand embrasse l'abstinence, le libertin la chasteté, les emportés la douceur et la charité, les paresseux l'amour du travail; en sorte que ceux qui auparavant déplaisaient à Dieu, étant enfants de ténèbres, sont aujourd'hui par vous paisibles comme des enfants de lumière et cohéritiers de Jésus-Christ dans le céleste royaume (1).

(1) S. Ildephonsus, prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 10.

L

MARIE COMPARÉE A LA PIERRE DE JASPE.

Soyez bénie, ô ma Souveraine, Mère de notre Seigneur Jésus-Christ, Mère des miséricordes et de toute consolation, qui venez à notre secours en toutes nos tribulations; et que le saint et béni nom de votre gloire soit loué et exalté dans tous les siècles. O porte du ciel, ô ministre de la grâce du Saint-Esprit, ô maîtresse de toute la science divine, comme vous enseignez admirablement l'humilité et la pauvreté de Jésus-Christ! Vous surpassez en foi et en patience les patriarches, en intelligence et en sagesse les prophètes, les apôtres en perfection de sainteté, les martyrs par votre résignation dans les douleurs, les confesseurs dans la pratique des vertus, les vierges par votre incomparable pureté, les Anges et les Archanges par le bon usage des grâces, les Dominations par l'extirpation des vices et des cupidités, les Principautés et les Puissances par l'enchaînement des forces infernales, les Trônes par votre paix inaltérable, les Chérubins en splendeur de sagesse, les Séraphins par l'ardeur de votre charité. Etant donc très-admirable, ô céleste Souveraine, en ce que vous dominez en toute science, en toute grâce et sainteté et vertu tous les anges et les hommes, que nul ne vous est semblable, moi, misérable pécheur, désirant obtenir vos précieuses faveurs, je place dans votre couronne la riche pierre de jaspe. Le jaspe est une pierre précieuse, belle, de diverses couleurs, surtout éclatante. Cette pierre est très-bien placée, ô Souveraine, pour orner votre divine tête; car vous êtes ornée de la variété des vertus de foi et de pureté, et vous nous avez obtenu de Dieu la victoire sur les concupiscences charnelles. O Vierge invincible par votre puissance, forte par votre droiture, aimable par votre charité, lumineuse par votre sagesse, ingénieuse par votre intelligence, pleine de miséricorde par votre piété, humble dans la prospérité, courageuse dans l'adversité, sublime en sainteté, la vigueur de la virginité a toujours fleuri dans votre corps, et l'ornement de la foi a toujours existé dans votre âme sacrée. Vous calmez les tentations des pécheurs, vous arrêtez les flots tumultueux de la chair, et vous guérissez et lavez tout ce qu'il y a de taché en nous. C'est pourquoi, ô Vierge très-pure, éteignez en mon corps le foyer et les ardeurs des passions, et, par votre rosée salutaire, créez en moi la pureté d'une chasteté florissante; que dans toutes mes prières, mes méditations, mes lectures, mes œuvres, mon cœur éprouve les doux effets de votre présence, et la justification angélique pour me consoler,

me diriger, me protéger. Oignez mon cœur de l'huile très-précieuse de la suavité, afin que je puisse sentir la douceur de votre amour, la volupté de votre charité, le bonheur et la joie de votre amitié. Mais, malheureux et aveugle que je suis, très-souvent distrait par des choses inutiles et étrangères, je m'éloigne de votre saint amour, je cherche des consolations grossières dans la satisfaction de la chair. De là vient que je ne me réjouis pas en votre charité et douceur, parce que je suis enfoncé en pensée, affection et langage dans les choses transitoires et périssables. Mais vous, ô Souveraine, aimant les choses célestes, vous habitez une lumière inaccessible; vous êtes au ciel, et moi à la terre; vous aimez les biens incorruptibles et éternels, et moi les biens qui passent, qui périssent, dans lesquels il n'y a que vanité, misère et affliction d'esprit. Que dirai-je de plus? Vous êtes pieuse, sainte, juste et clémente, moi je suis inique, impie, injuste et sans miséricorde; vous êtes lumière, moi aveugle; vous êtes vie, moi je suis mort; vous êtes joie, et moi tristesse. Voici que je crie vers vous, Mère du Dieu sauveur, vivifiez-moi; Mère du Rédempteur, rachetez-moi; Mère du Sauveur, sauvez-moi. O glorieuse Souveraine, ne permettez pas que je m'incline vers les voluptés empoisonnées, que je m'attache aux choses temporelles. Je vous en conjure, prenez et gardez mon cœur, gouvernez mon esprit, dirigez mon intelligence, élevez mon âme, afin que, par la force de votre amour, je m'attache à vous parfaitement, et que je m'endorme et me repose dans l'abondance de votre douceur et de votre grâce (1).

(1) S. Ildephons., prolog. in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 12.

LI

MARIE COMPARÉE A LA PIERRE D'ESCARBOUCLE.

Vierge royale, ornée des perles des vertus, chargée des diamants des grâces, revêtue du manteau de justice, connue du ciel par votre beauté et votre splendeur, votre vertu a tellement ravi l'esprit du grand Roi, qu'il a envoyé du ciel son ambassadeur, et qu'il s'est empressé lui-même de se jeter dans vos divins bras. Si donc, auguste Souveraine, le Créateur des choses visibles et invisibles a ainsi désiré votre amour, vos célestes embrassements, nous, misérables, qui sommes réparés par vous et délivrés de l'éternelle mort, de quel amour ne sommes-nous pas tenus de vous aimer? avec quel respect ne devons-nous pas vous servir ? de quelles louanges ne devons-nous pas exalter vos grandeurs? Car votre visage est plus resplendissant que le soleil, votre foi plus belle et votre grâce plus riche; vous surpassez toutes les femmes. C'est pourquoi, étant belle, ornée, aimable, gracieuse, éclatante, brillante et sereine, resplendissante, splendide et plus pure que le cristal, je vous prie de vouloir bien recevoir, pour orner votre couronne, la pierre d'escarboucle que j'ose vous offrir. L'escarboucle éclaire les ténèbres, brille aux yeux de ceux qui la regardent. Vous opérez efficacement ces merveilles en nous, étant l'admirable et unique Mère de Jésus-Christ. Qui pourrait exprimer la lumière des miséricordes que vous avez procurée au monde plongé dans les plus épaisses ténèbres? Qui pourrait raconter les vertus et les miracles, les grandes merveilles et les prodiges que vous avez daigné faire souvent et en mille manières, soit pour le salut des âmes ou pour la santé des corps, soit pour la consolation des bons, soit pour la correction des méchants? Tout chrétien connaît assez la douceur de votre miséricorde, la multitude de vos bontés, l'abondance de votre grâce et de votre charité pour les avoir éprouvées dans les tribulations, dans les nécessités, dans les dangers. C'est pourquoi le bonheur de tous est de louer, de bénir, d'exalter Marie. Au nom de Marie, on se frappe la poitrine, on incline la tête, les larmes de la piété et de l'amour coulent, et les soupirs d'un cœur contrit et d'une ardente charité se font entendre (1).

(1) S. Ildephons., prolog. in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 11.

LII

MARIE COMPARÉE A L'ÉMERAUDE.

O Mère vierge et épouse chérie, trône de sagesse de la sainte Trinité, siége très-auguste du Fils de Dieu, vous êtes, ô ma Souveraine, après Dieu, mon salut, mon espérance et ma consolation; vous avez entre vos mains pour moi la multitude de tous les biens; vous êtes mon ancre dans l'agitation des flots, mon port dans le naufrage, mon secours dans la tribulation, ma ressource dans le besoin, ma modératrice dans la prospérité, ma joie dans l'attente, ma récréation dans le travail. Montrez-vous donc, qu'il vous plaise de me secourir, ô Fille du suprême Roi, douceur de mon âme, lumière de mon esprit, paix et tranquillité de mon cœur. Montrez-vous, ô joie des anges, réparatrice des égarés, couronne de lis virginal. Que tous vous connaissent, ô espoir des pénitents, lumière des esprits, source de tous les biens, couronne des triomphateurs. Que je vous voie, ô consolatrice de mon âme, santé de mon cœur, chemin de mon salut. Que je vous embrasse par de saints et chastes désirs, ô Vierge, lis de chasteté, prémices de la céleste virginité. Ayant résolu d'honorer votre beauté et votre splendeur, je vous prie, ô ma Souveraine, de vouloir accepter la pierre précieuse d'émeraude que je veux placer à votre couronne pour votre louange et votre gloire. Car l'émeraude est une pierre précieuse, désirable et belle, de couleur verte, flattant la vue. Vous ressemblez à cette riche pierre, ô Vierge, reine et étoile du matin. Car quelle est la créature qui ait jamais été aussi chère et aussi précieuse à Dieu, aussi utile au monde, aussi nécessaire au genre humain? Vous n'êtes pas seulement plus précieuse que toutes les plus riches pierres, mais vous êtes plus précieuse que toutes les créatures, que le soleil, la lune, les étoiles, et que tous les saints et tous les anges. Vous êtes aussi l'arbre fertile au milieu du paradis, arbre arrosé par les eaux de la fontaine du ciel; vous produisez feuilles, fleurs et fruits : des feuilles par le germe des bonnes mœurs, des fleurs par la pratique des vertus, des fruits par les œuvres de la charité. Votre verdure réjouit les yeux de l'âme et du corps, la vertu de vos feuilles guérit les malades, l'odeur de vos fleurs ressuscite les morts, la douceur de vos fruits sauve les pénitents et les désespérés.

Donc, ô ma Souveraine, purifiez les yeux de mon esprit par votre doux éclat, ranimez mon âme par votre divine saveur, ressuscitez-moi par votre admirable odeur. Que je vous possède tout entière dans le fond de mon cœur et dans les secrets de ma poitrine, ô lumière du monde, splendeur de l'Eglise, joie de Jérusalem, honneur de notre peuple. Enflammez mes entrailles de votre très-ardent amour, afin que je brûle de vous louer, de vous glorifier, de parler de vous, de vous prêcher. Que votre voix, ô glorieuse Souveraine, se fasse entendre à mes oreilles (Cant. 2): *Sonet vox tua in auribus meis.* Que je sente les veines de vos douces inspirations; montrez-moi votre très-belle face, et mon âme sera sauvée; et puisque vos entrailles sont pleines de pitié et de miséricorde, et que vous êtes, après Dieu, notre principal refuge, je vous conjure d'écouter avec indulgence et attention la plainte des douleurs qui nous affligent, des angoisses qui nous crucifient; car aujourd'hui la paix s'est éloignée de la terre, la nature humaine languit de faim et tombe, le chrétien dépouille et massacre le chrétien. Les bêtes farouches dévorent les moissons et les fruits, elles détruisent les vignes. Chaque jour les vices pullulent, chaque jour les péchés s'accumulent; les démons se répandent çà et là; la terre est livrée à de grands tremblements; la piété, la miséricorde, l'honnêteté, la chasteté disparaissent de toutes les classes, de tous les états; la cupidité et l'indifférence religieuse règnent parmi ceux qu'on nomme vertueux; les gens du siècle amassent l'or et l'argent, tout le monde désire et poursuit un méprisable métal; les ambitieux recherchent les places et les honneurs, la mortalité sévit, les fraudes et les déceptions sont à l'ordre du jour; il n'y a plus que mensonges, que vols, que spoliations injustes et sacriléges; la prostitution s'étend, les attentats contre les mœurs se multiplient, l'adultère lève la tête. Voilà, ô très-clémente Souveraine, dans quelle affreuse misère est tombée la nature humaine; voyez combien l'Eglise est désolée, combien toute créature est tourmentée par la douleur. O pieuse Mère, que votre cœur compatisse à tant de maux, que les entrailles de votre miséricorde soulagent le genre humain; assistez-nous devant le tribunal de Dieu, fléchissez la colère de Dieu le Père, révoquez la sentence du Juge suprême, brisez la puissance de nos cruels ennemis; qu'une nouvelle paix nous vienne du ciel, que les œuvres de piété revivent dans le siècle, que les actes vertueux et héroïques refleurissent dans le cloître, qu'on se ressouvienne de vos mérites dans cette terre d'oubli, que louange et gloire soient rendues à Jésus-Christ, et au Père, et au Saint-Esprit. *Amen* (1).

(1) S. Ildephons., prolog. in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 16.

LIII

MARIE COMPARÉE A L'AMÉTHYSTE.

Je vous salue, sainte Mère de Dieu, tabernacle d'or du Sauveur du monde, lumière de l'orient illuminant et illustrant les cœurs des saints. Vous êtes la philosophie de la vertu, la maîtresse des chrétiens, la discipline des cloîtres, la doctrine de la paix, le glaive de l'esprit, le casque de la victoire. Votre vertu illustre les cieux, réjouit les anges, épouvante les démons, vide les enfers. Vous êtes le trône impérial et le siége de la sainte Trinité, le dortoir de Jésus-Christ, consacré, sanctifié et orné par le Saint-Esprit. Vous êtes vénérée sur la terre, vous êtes couronnée dans les cieux : *In terris adoraris, in cœlis coronaris.* Vous liez le fort, vous brisez les prisons de la captivité. Vous êtes la mère de la vertu, la destruction de l'iniquité, la clef du royaume des cieux, le miroir de la chasteté. Je vous salue, ô Vierge incomparable, unissant le terre au ciel, associant les hommes aux anges, et joignant, par une éternelle alliance, la créature au Créateur. O Vierge très-pure, figurée par les patriarches, montrée par les prophètes, prêchée par les apôtres, exaltée par les docteurs, depuis que vous êtes illustrée par tant et de si grands biens, que vous êtes si magnifiquement préconisée par tant de langues pieuses et savantes, il est juste que je vous offre quelque chose de mon indigence pour glorifier votre auguste majesté. Recevez donc d'un œil favorable, ô ma Souveraine, la pierre précieuse d'améthyste, que je mets à votre couronne pour ajouter à son éclat. L'améthyste est en partie violette et en partie rouge; elle tient le premier rang entre les pierres précieuses de couleur rouge. Et comme, ô Marie, vous avez de la ressemblance avec elle, elle doit être placée à votre diadème; car vous avez été agréable et odorante comme la violette parfumée, et gracieuse comme la rose empourprée. Votre humilité est figurée en la petite et simple violette, et votre charité est désignée en la rose colorée. Car, dans la conception de votre Fils, vous étant faite l'humble servante de Dieu, ainsi, par votre amour de feu pour lui, il vous a faite sublime en honneur et en gloire; et il vous a comblée de tant de dons de grâces et de prérogatives de vertus, que non seulement vous surpassez tous les hommes, mais aussi les

anges et les archanges, et les principautés célestes, et les légions des chérubins et des séraphins. Vous avez surpassé les vierges par votre admirable chasteté; votre virginité a été incomparable, ayant eu le privilége de la fécondité. Par votre féconde virginité, vous nous avez donné le Rédempteur de tous, le Sauveur de tous ceux qui veulent être sauvés, le Réparateur des anges, merveilles dont nulle autre vierge n'a eu le privilége. Vous avez surpassé les confesseurs par vos œuvres si parfaites; car, quoiqu'ils aient fait de grandes choses, cependant vous leur êtes supérieure par des merveilles de vertus, par les travaux de la pénitence, par les œuvres de miséricorde, par la ferveur d'esprit, par les trésors de la piété. Vous avez surpassé les martyrs par votre victoire triomphante; aucune fraude du tentateur n'a pu pénétrer dans le cloître de votre virginité; aucune flatterie du terrible séducteur n'a pu ébranler votre fermeté et votre constance; aucun trait du cruel ennemi n'a pu vaincre votre force et votre énergie. Vous avez surpassé les apôtres par votre éminente sainteté; car vous les avez beaucoup dépassés en amour de Dieu, en amour du prochain, en intelligence des mystères de Jésus-Christ, en aptitude pour comprendre les secrets du Très-Haut, et en jouissance de la gloire céleste. Vous avez surpassé les patriarches et les prophètes en foi, en espérance, en longanimité, en connaissance plus claire des choses passées et futures, et en intelligence des énigmes et des figures. Vous avez surpassé tous les chœurs des esprits célestes en pureté d'esprit, en clarté d'intelligence, en miracles, en vertus et en prodiges; en brisant les chaînes des ennemis, vous avez été plus puissante que les Dominations; vous surpassez les Principautés en votre paix éternelle; vous êtes au-dessus de toute la cour céleste en splendeur de sagesse, en ardeur de charité. Ainsi, ô très-douce Souveraine, comme tous les biens de Dieu sont placés dans vos mains, je vous prie de recevoir avec bonté la prière que je vous fais de m'obtenir le pardon de tous mes péchés et la paix éternelle (1).

(1) S. Ildephons., prolog. in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 18.

LIV

MARIE COMPARÉE A LA PIERRE DE CHRYSOLITHE.

Réjouissez-vous, ô Vierge, fille de Sion, et tressaillez d'allégresse, ô Mère et Epouse de Jésus-Christ, parce que le Seigneur est votre lumière pour toujours, et votre très-aimé Fils votre gloire pour l'éternité. Que la voix des contemplateurs célestes chante vos louanges, et que l'harmonie des astres du matin fasse entendre le cantique de gloire et d'honneur. Et cela est juste, puisque le ciel et la terre brillent de la lumière de vos miséricordes infinies. Car qui peut échapper à la douceur de votre bonté, ô Mère si tendre? Par vos mérites le démon est confondu, l'enfer se dépeuple, le monde est sanctifié, l'ange tressaille, le ciel se remplit. O Reine vénérable, quelles actions de grâces puis-je vous rendre, étant indigne pécheur? En vos saintes entrailles sont cachés les divins mystères, en votre saint cœur les secrets de Dieu, en votre sainte poitrine réside la sagesse de Dieu; vous avez été remplie de grâces dans le sein de votre mère. Jamais vous n'avez été souillée d'aucune tache, jamais aucune contagion ne s'est vue en vous. Vous avez reçu Dieu très-chastement, vous l'avez revêtu de votre chair sacrée, vous l'avez enfanté, conservant intacte votre virginité. Et puisque, auguste Souveraine, vous nous avez donné le très-doux Enfant pour le salut et la gloire éternelle, je vous offre la pierre de chrysolithe pour la placer à votre couronne.

La chrysolithe est en partie couleur d'or et en partie couleur de mer. La couleur d'or indique la piété, l'autre couleur l'amertume. Et comme l'or a plus de valeur que les autres métaux, ainsi la piété en a plus que toutes les autres qualités de l'esprit et du corps; c'est la piété qui a la promesse de la vie présente et de la vie future; elle est proprement le culte de Dieu. Et vous, auguste Vierge, vous avez toujours été tendre envers les malheureux, douce envers ceux qui ont des tribulations, miséricordieuse envers les pauvres. Vous avez toujours, ô Vierge très-pure, été consacrée entièrement au service divin, en aimant Dieu de tout votre cœur, en le louant de toutes vos forces, en tendant toujours à lui, en cherchant toujours sa sainte présence, en le contemplant, en vous attachant à lui seul, en le goûtant et en buvant à longs traits au torrent de

ses ineffables douceurs. Et c'est pour cela que vous l'avez porté dans votre sein virginal lorsqu'il a pris la nature humaine, et que vous l'avez enfanté sans douleur, que vous lui avez donné votre lait sacré, que vous l'avez consolé avec bonté lorsqu'il pleurait, que vous l'avez nourri avec tant d'amour, que vous lui avez donné de si doux baisers ; de telle sorte que vous ne vous êtes jamais occupée que du service divin. Vous avez aussi été remplie d'amertume dans les persécutions et tribulations de votre cher Fils ; vos angoisses étaient sans mesure en voyant ses douleurs et ses souffrances ; sa mort perça votre cœur d'un glaive, comme cela vous avait été prédit : Et un glaive percera votre âme : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Luc. 2).

Puisqu'on proclame tant de merveilles de vous, ô Souveraine, tournez sur moi, misérable pécheur indigne de toute grâce, votre saint et pieux regard. Illuminez mon esprit, recréez ma poitrine, enflammez mon cœur et vivifiez mon âme, renouvelez-la. Vierge auguste, instruisez-moi ; ô ma lumière, illuminez-moi ; ô ma vertu, fortifiez-moi. Que par vous ma prière soit agréable, dirigez mon intention et mon affection ; que votre lumière entre dans mon cœur, et votre amour dans mes entrailles ; et que ma charité soit intense, afin que je vous savoure, que je voie et que je comprenne tout ce qui peut, en tout temps, vous être agréable et acceptable. Vous êtes, ô Vierge très-sainte, l'arche du Testament, couverte d'or, en laquelle sont tous les trésors de la grâce et de la miséricorde de Dieu ; vous êtes d'or à l'extérieur par vos vertus ; à l'intérieur, par l'innocence et la piété. A l'intérieur, vous brillez de l'or de la piété ; à l'extérieur, des œuvres de charité et de l'éclat des miracles. En votre intérieur, vous êtes toute pure d'esprit ; extérieurement, vous êtes toute belle dans vos actions. Vous êtes exempte de toute tache, unie tout entière à Dieu, brillant de la divine clarté, retentissant des divines louanges. Vous êtes le temple du Seigneur où se trouvent la toute-puissance dans la charité, la sagesse dans l'humilité, la bénignité dans la vertu, la solidité dans la foi, la simplicité dans la perfection, la sainteté dans l'action et les œuvres. Vous êtes la vie du monde, le remède aux âmes languissantes, l'arbre de vie au milieu du paradis, dont le fruit guérit les repentants, répare les languissants, console l'affligé, soutient les faibles. Vous êtes aussi la gloire du monde, la colonne du ciel, le fondement de la vertu, l'arme qui tue le démon, le désespoir de l'enfer. Vous éteignez les concupiscences, vous faites germer les fruits des vertus, vous fortifiez les faibles, vous éclairez les aveugles, vous abreuvez ceux qui ont soif, vous nourrissez ceux qui ont faim, vous marquez de votre sceau ceux qui meurent, et par votre salutaire secours vous les conduisez à la gloire du paradis (1).

(1) S. Ildephons., prolog. in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 20.

LV

MARIE COMPARÉE A LA PIERRE DE CHRYSOPRASE.

Je vous salue, Reine de miséricorde, Reine des vierges, Souveraine des anges, joie des bons, amie de la paix, ô Mère vierge, ô la plus douce des femmes, flambeau de justice, doctrine de la sainteté. Je vous salue, rose délicieuse, arbre de vie, lis du paradis, demeure de la Trinité, palais du Verbe éternel, heureuse porte du ciel, soulagement dans le chagrin. Je vous salue, pleine de grâce, mère des pauvres, avocate des pécheurs, sceptre de l'équité, joie de l'âme, paix du pécheur, charme et allégresse du cœur. Je vous salue, ô notre confiance, soutien des faibles, lumière dans les ténèbres, fondement de la foi, port d'indulgence, voie de pardon, fontaine de douceur, cause de notre salut. Mais désirant vous honorer davantage, je vous offre la pierre précieuse de chrysoprase; je veux la mettre à votre noble couronne. La chrysoprase brille de couleur d'or pâle et de couleur verte. Ressemblant à cette pierre, elle doit faire partie de votre diadème. Car vous avez brillé comme l'or devant Dieu, et par la verdeur de vos saintes actions vous lui avez plu. L'or représente la sagesse; la verdeur indique la virginité. O notre Souveraine, vous avez été vierge pure, vierge sainte, vierge immaculée, sans souillure d'âme et de corps. Et parce que vous vous êtes présentée vierge à Dieu, et que la première vous lui avez voué votre virginité, une très-grande science et une très-abondante sagesse vous ont été données. Ainsi, ô Vierge très-prudente, ô femme remplie de sagesse, vous avez élevé votre maison, non pour vous, mais pour Dieu; car celui qui habite les cieux, attiré par votre ineffable beauté, a établi son trône dans votre sainte âme et son domicile dans votre sein virginal, où il a fait de votre substance le manteau sous lequel il a vaincu l'ennemi du genre humain, où il a pris son sang qui détruit la sentence de notre condamnation et nous réconcilie avec Dieu le Père tout puissant. Mais, comme il convenait qu'une semblable habitation fût très-richement ornée, celui qui a placé en vous sa tente vous a décorée des sept dons du Saint-Esprit, comme un très-noble ornement de sept pierres précieuses. D'abord, il vous orne du don de sagesse, par lequel vous êtes élevée tout entière dans les choses divines par l'amour le plus

parfait. En second lieu, il vous orne du don d'intelligence, qui vous fait découvrir tous les mystères au-dessus des splendeurs hiérarchiques. Troisièmement, du don de conseil, qui vous rend prudente, pénétrante, profonde par l'enseignement céleste. En quatrième lieu, il vous remplit du don de science, qui vous fait comprendre toute l'Ecriture. En cinquième lieu, vous recevez le don de force, qui vous rend inébranlable, constante, énergique contre toute adversité. Sixièmement, le don de piété, qui vous rend clémente, douce, miséricordieuse par la charité infuse. Vous êtes remplie du septième don, qui est le don de crainte, qui vous porte à respecter infiniment la redoutable Majesté. C'est pourquoi je vous prie, ô très-clémente Souveraine, de m'obtenir que la grâce orne mon front, éclaire mes sens, châtie mon corps, sanctifie mon âme, embrase mon cœur. Que votre vertu entre en mon âme, illumine ma conscience, purifie ma chair. Que votre grâce et vos vertus me protégent dans la tentation, me consolent dans la tribulation, m'assistent dans le danger, me préservent du péché. Que votre grâce m'assiste dans ma prière, dans mes lectures, dans mes méditations, mes paroles, mes repas, mon travail et mon sommeil. Que votre miséricorde me remette mes dettes, augmente mes mérites, me rende ce que j'ai perdu, m'obtienne des biens sans mesure. Que votre grâce et vos vertus m'assistent à la mort, repoussent mes ennemis, me préservent de l'enfer et me conduisent aux joies du paradis (1).

(1) S. Ildephons., prolog. in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 22.

LVI

MARIE COMPARÉE A LA PIERRE DE BÉRYL.

O très-glorieuse Souveraine, les filles de Jérusalem vous regardent avec bonheur ; elles courent à l'odeur de vos parfums, à la lumière de vos vertus. Vous êtes la table de la loi divine, car elle est gravée dans votre esprit et votre cœur. En vous se trouve le pain de proposition par vos exemples et l'exercice des bonnes œuvres. Vous êtes l'arche par le glorieux trésor de la fécondité, l'encensoir d'or de Dieu par la ferveur de vos oraisons que l'amour de l'éternité embrase entièrement ; vous êtes l'urne par votre circonspection, la manne par votre divin enfantement, la verge par votre royale autorité, les tables du Testament par la plénitude de votre science, le propitiatoire par votre grande piété. Il n'y avait rien dans le tabernacle de Dieu qui ne fût revêtu d'or. Ainsi, vous, ô ma Souveraine, vous êtes le tabernacle que le Très-Haut a sanctifié ; vous êtes toute d'or, parce que vous êtes pleine de charité. Vous êtes l'étoile de la mer ; les malheureux soupirent vers vous, les esprits angéliques vous contemplent dans le ravissement. Les deux chérubins qui ombragent votre tabernacle sont l'archange Gabriel et Jean l'évangéliste, chantant devant votre trône des hymnes de louange et de gloire. De l'encensoir d'or, c'est-à-dire de votre cœur, monte jusqu'à Dieu la fumée de vos célestes parfums ; par vous, notre médiatrice et notre avocate, notre dévotion est portée vers Dieu, et par vous sa miséricorde daigne avoir pitié de nous. C'est pourquoi, afin que vous daigniez le prier pour moi et me le rendre favorable, je vous offre la pierre précieuse de béryl pour orner votre couronne. Le béryl est une pierre éclatante et verte, symbole de beauté et de force. Vous représentez cette pierre, ô Souveraine ; car par le don de sagesse vous êtes éclatante et resplendissante, sans aucune tache, sans avoir jamais été atteinte par aucune souillure, n'ayant jamais été dans la triste nuit du péché ; mais, par la grâce d'une surnaturelle illumination, vous êtes comme une sorte d'émanation claire et sereine du Dieu tout puissant, de laquelle rien de souillé n'approche. Vous avez été blanche en votre âme, lumineuse en votre visage, pure en votre corps, angélique en votre extérieur, éclairée pour discerner les difficultés, plus

éclairée pour connaître les mystères, très-éclairée pour comprendre et voir les choses divines. Et parce que vous avez porté dans votre sacré corps l'éternelle Sagesse de Dieu faite homme, vous avez la clarté perpétuelle et la gloire incorruptible de Dieu, et la grâce dont vous avez été remplie vous donne une vigueur toujours féconde, en produisant le germe de la justice, la fleur de l'innocence, le fruit de la miséricorde. Vous avez produit les feuilles de la bonne volonté, le lis de la chasteté, la violette de la piété, la rose de la patience et de la vertu, le fruit de la sainte et parfaite charité. Par l'abondance de votre piété et de votre miséricorde, vous rendez agréables et dignes d'être reçus de Dieu et des anges ceux qui vous servent par de bonnes œuvres, ceux qui se confient en vous ; et par leur foi ferme, vous les rendez inébranlables et invincibles contre tous les assauts des démons, et vous obtenez pour eux la récompense par la gloire et la couronne éternelle (1).

(1) S. Ildephons., prolog. in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 21.

LVII

MARIE, PERLE DE L'UNIVERS.

Comme Dieu s'est complu à imprimer en chacune de ses créatures quelque vestige de ses infinies perfections, dit le P. Poiré (1), ainsi semble-t-il avoir pris plaisir à graver sur la plupart des pièces de la nature quelque marque des excellences et des grandeurs de la bienheureuse Vierge. C'est la considération du spirituel Hugues de Saint-Victor, lorsqu'il a dit (2) qu'elle est l'aube du jour par l'office qu'elle fait d'avant-courrière du vrai Soleil de justice; qu'elle est une fleur par sa beauté, un rayon de miel par sa douceur, une violette par son humilité, une rose par sa charité, un lis par sa pureté, un cep de vigne par l'abondance de ses fruits, un parfum délicieux par l'odeur de ses vertus, une citadelle par son assurance, une tour par sa force, un boulevard par sa fermeté, une colonne par sa droiture; qu'elle est épouse par sa loyauté, amie par son affection, mère par sa fécondité, vierge par son intégrité, souveraine par son pouvoir, reine par sa majesté; qu'elle est une brebis par son innocence, une colombe par sa simplicité, une tourterelle par sa chasteté, une nuée par sa protection; bref, qu'elle est un paradis céleste par la plénitude de toutes sortes de biens. C'est ce qui permet de l'appeler la perle de la terre et du ciel.

Les fleurs, disait un ancien (3), sont le sourire de la nature lorsqu'elle est en ses joyeuses fêtes; ce sont les agréables saillies de la plus douce saison de l'année. En un mot, c'est je ne sais quoi de si beau et de si ravissant, qu'en chaque chose ce qui est le plus propre à charmer nos esprits et à emporter nos affections, nous le nommons ordinairement *la fleur*. C'est dans ce sens que le Sauveur appelle sa bienheureuse Mère, chez sainte Brigitte (4), la belle fleur du jardin, qui surpasse toutes les autres en beauté, en parfum et en vertu. C'est en ce sens que le dévot

(1) 2e étoile, chap. 13.
(2) Serm. 34.
(3) Plin. Natur. Hist., lib. 21, cap. 1, et lib. 16, cap. 25.
(4) Lib. 2 Revelat., cap. 32.

Hésychius (1) la nomme le riche ornement de notre nature et la gloire de notre terre, et que saint Jean Damascène (2) assure qu'elle est la beauté printanière des créatures, l'honneur de la race d'Adam et le premier essai de notre terroir. C'est en ce sens que le patriarche d'Alexandrie, saint Cyrille, parlant au concile d'Ephèse, appelait l'auguste Vierge la beauté et la merveille de l'univers, et que saint Epiphane disait (3) qu'elle avait rempli le monde des fleurs du paradis les plus recherchées. C'est en ce sens qu'il disait qu'elle était la racine et le principe de toute la gloire que notre race possède (*ibid.*); ce qu'il faut toujours entendre avec et après son très-cher Fils. Pour pénétrer cette vérité, figurez-vous la différence que présente la terre lorsqu'elle est changée en boue, ou qu'elle est hérissée d'épines, couverte de glaçons et réduite en poussière, et lorsqu'elle est jonchée de fleurs et parée de la belle robe que le printemps lui façonne tous les ans, et assurez-vous qu'il y a encore beaucoup plus de disproportion entre la nature humaine, en l'état où elle était avant la naissance de la bienheureuse Vierge, et l'état dans lequel elle s'est vue après qu'elle a produit cette belle fleur d'où est sorti le fruit attendu et désiré de toutes les nations.

Seriez-vous curieux de savoir quelle est cette fleur, si c'est un lis ou une rose, un œillet ou une violette, une tulipe ou une anémone, et, en un mot, de quelle espèce et de quelle nature elle est? Je ne puis vous dire autre chose, sinon que c'est la plus belle de toutes les fleurs, la fleur des fleurs, la reine et la merveille des fleurs. Disons mieux et plus à propos qu'elle est une fleur qui tout à la fois est lis, rose, œillet, violette, tulipe, anémone, et qui contient en elle les parfums et les propriétés de toutes les fleurs du monde.

Saint Cyrille d'Alexandrie, au concile d'Ephèse (*loco cit.*), donna à la Mère de Dieu le nom de perle du monde, *margarita orbis terrarum.* Saint Basile de Séleucie (4) assure qu'elle est si précieuse, qu'elle seule vaut mieux que tout le reste du monde ensemble. Parole qui me remet en mémoire l'industrieuse emplette du joaillier de l'Evangile, lequel, ayant rencontré une perle de haut prix, vendit tout ce qu'il possédait pour l'acheter (5). Perle que plusieurs des saints Pères ont prise pour la bienheureuse Vierge, qui a eu tant de pouvoir sur le sage lapidaire du ciel, qu'elle l'a fait quitter, en quelque manière, tout ce qu'il avait là-haut pour l'acquérir. L'éloquent saint Ambroise, expliquant ces paroles de l'époux du Cantique d'amour, 6, 4 : Détournez vos regards de moi, parce

(1) Orat. de sancta Deipara.
(2) Orat. 1 de Nativit. B. Virginis.
(3) Orat. de sancta Deipara.
(4) Orat. de Annuntiat.
(5) Matth., 13, 45-46.

qu'ils m'enlèvent à moi-même : *Averte oculos tuos a me, quia ipsi me avolare fecerunt*, remarque que ce sont les amoureuses plaintes du Sauveur à sa très-chaste Epouse, qui est ensemble sa bienheureuse Mère (1). Comme s'il lui disait que les perfections qu'il a mises en elle sont si rares, que, lorsqu'il les considère, il estime tous ses travaux bien employés, ce qui lui fait prendre quelque envie pour ainsi dire de s'en retourner au ciel et de se contenter d'elle seule. Or, afin que cela ne soit pas, il la conjure de retirer les yeux de dessus lui, d'autant qu'elle le regarde fixement, selon sa coutume ; il ne peut s'empêcher de la contempler réciproquement, ce qui lui cause un certain oubli dangereux des pauvres âmes pour qui il est descendu des cieux. Sentiment très-digne de l'esprit élevé de ce grand et saint docteur, mais tout à fait honorable à la Mère de Dieu, laquelle est jugée capable d'être l'objet ravissant qui emporte toutes les affections de la Sagesse incréée, le seul entretien de ses pensées, et l'unique motif de sa descente du ciel en terre. Que se peut-il dire ou imaginer de plus grand ?

Si j'avais entrepris de creuser les entrailles de la nature et d'aller rechercher les singularités qui se retrouvent en toutes les pierres précieuses qu'elle polit et qu'elle perfectionne avec un travail indicible, je m'assure qu'il ne s'en trouverait aucune qui ne portât en elle des marques de quelque perfection de la très-sainte Vierge. Je ferais voir qu'elle est le diamant de prix qui est né dans la mine d'or des plus précieux desseins de la Divinité, diamant par l'éclat net de sa pureté, par le feu brillant de sa chasteté, par le feu indomptable de son impeccabilité. Je montrerais qu'elle est le beau saphir du trône de Dieu, sur lequel elle se fit voir à Moïse et aux anciens du peuple (Exod. 24, 10) ; qu'elle est le cristal du firmament, dans lequel le prophète Ezéchiel l'aperçut ; qu'elle est l'escarboucle ardente du feu substantiel qui fut pris sur l'autel de Dieu en la vision d'Isaïe (cap. 1). Je dirais avec Job que la topaze d'Ethiopie avec son or ne lui peut être égalée, c. 6 ; que, comme l'opale, elle a eu le lustre de sa vie, considérant chacune de ses actions mélangées des plus excellentes couleurs de toutes les vertus ; que, comme l'émeraude, elle a cela de propre que plus l'œil enfonce dans la profondeur de ses perfections, plus elle s'agrandit jusque dans l'infini ; que, comme le brillant girasol, elle a conçu des rayons du soleil de la Divinité le salut, Dieu humanisé. Marie a par excellence les perfections et les propriétés de toutes les pierres précieuses dont est bâtie la Jérusalem céleste. Et si, comme le disait Tobie, et aussi comme saint Jean le vit, les saints et les élus de Dieu sont les pierres précieuses dont est bâtie la céleste Jérusalem, combien précieuse devons-nous estimer celle qui a la plus noble place, après son Fils, dans cette construction, et qui a elle seule plus de grâces et plus de

(1) In hæc verb. Cant.

gloire que tous les autres saints? N'est-elle pas le saint tabernacle de Dieu, auquel le même saint Jean donne pour fondement douze pierres précieuses d'une inestimable valeur, c'est-à-dire douze principales vertus ou grâces fondamentales sur lesquelles est bâtie la grandeur de sa gloire?

Marie est, à proprement parler, le trésor que le ciel a envoyé ici-bas avec un si grand éclat de promesses et de prophéties, que l'univers en a retenti l'espace de quatre mille ans. C'est la réunion de toutes les richesses, de toutes les grandeurs, de tout ce qu'il y a de plus rare. Et, de grâce, ne vous arrêtez pas à l'écorce de l'apparence extérieure, quoiqu'elle ressente je ne sais quoi de grand et de relevé. Entrez plutôt dans l'intérieur de ce chef-d'œuvre, où vous verrez un monde de pierres de prix avec un ordre très-beau et très-parfait. Oh! de combien de grâces le monde se prive, pour ne pas connaître l'excellence de Marie! Oh! quel déluge de faveurs tomberait sur nous, si nous nous appliquions à l'estimer et à admirer en elle la bonté et la grandeur de l'Ouvrier qui l'a faite si admirable! Heureux mille fois celui qui en sait le prix! plus heureux celui qui l'honore à l'égal de l'estime qu'il en fait! très-heureux celui qui la possède comme son trésor et son unique bien après Dieu!

LVIII

MARIE COMPARÉE AU LIBAN PAR SA BLANCHEUR.

Venez du Liban, ô mon épouse, venez du Liban, venez : *Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni* (Cant. 4, 8). L'Esprit saint compare la Vierge au Liban pour indiquer la blancheur, la candeur de cette Vierge sans tache, la blancheur de sa continence et de sa virginale pureté, que son Fils, dans sa bonté, lui a donnée comme étant son épouse et sa mère, dit Philippe de Harveng (1). Car l'Epoux céleste a voulu que sa Mère fût toute blanche, comme le Liban ; qu'elle fût vierge même en devenant féconde. Et c'est moins le lieu qui sanctifie la Vierge qu'elle ne sanctifie elle-même le lieu ; et cette montagne, qui veut dire blancheur, ne rend pas la Vierge recommandable, mais c'est la Vierge qui rend recommandable la montagne. Cette montagne blanche reçoit plutôt la blancheur de la Vierge qu'elle ne la lui donne. Et comme le mont Liban existait avant la Vierge, ainsi avant elle on peut trouver la virginité, mais une virginité peu honorée ou inconnue. Il ne s'est trouvé personne qui fût recommandé par l'ornement virginal ou dont la virginité méritât d'être exaltée. Nous savons qu'il a été réservé à l'auguste Vierge de rendre fameuse, illustre cette montagne, plutôt que d'être illustrée par elle ; car la Vierge, la blancheur même, d'une manière merveilleuse, rendait blanche la montagne en lui communiquant une blancheur toute virginale. La Vierge sublime, au-dessus de toute louange, incomparable à toutes les femmes venues avant et après elle, élève au suprême honneur la virginité, qui jusque là était dans l'oubli et comme méprisée. Cette virginité, vertu angélique que fuyaient les femmes avant elle, comme une espèce de déshonneur devant les hommes, devient resplendissante par Marie, et cette splendeur subsistera toujours dans l'avenir ; et cette virginité que la fille de Jephté déplore de ne pouvoir perdre avant de mourir, la Vierge, rejeton de Jessé, la choisissant avec sagesse, l'élève, l'honore et la consacre à jamais. Et comme la Vierge attribue tout entière sa virginité à la grâce de Dieu, de qui elle tient cette sublime vertu, elle entend et reçoit

(1) Comment. in Cant., lib. 4, cap. 18.

cet ordre : Venez du Liban, ô mon épouse : *Veni de Libano, sponsa mea.* Vous, dit-il, qui, par une nouvelle faveur, avez rendu plus blanche la montagne du Liban, qui avez rendu sublime la blancheur virginale par l'excellence de vos mérites, venez : *Veni.* Vous conservez l'ornement virginal, et vous y ajoutez de préférence la grâce de l'Epoux. Venez, *Veni*, non pour renoncer à votre céleste vœu de virginité, mais pour vous unir plus étroitement à moi, pour être toujours avec celui qui vous fait tant de largesses, afin que, vous réjouissant de votre inébranlable blancheur virginale, vous ayez encore une plus grande joie du privilège d'Epouse du grand Roi. Venez du Liban avec votre virginité ; venez pour devenir mon épouse ; venez pour vous réjouir non seulement de votre virginité et de votre mariage divin, mais pour vous asseoir sur le trône royal avec votre Fils, et pour être couronnée comme Mère de Dieu. C'est pourquoi, après ces paroles : Venez du Liban, mon épouse, venez du Liban, le Saint-Esprit ajoute : Venez, vous serez couronnée : *Veni, coronaberis.*

LIX

MARIE COMPARÉE AU CÈDRE DU LIBAN, ETC.

Au cèdre. — Je me suis élevée comme le cèdre sur le Liban, et comme le cyprès sur la montagne de Sion. Je me suis élevée comme le palmier de Cadès et comme les rosiers de Jéricho. J'ai grandi comme un bel olivier dans la campagne, et comme le platane dans un grand chemin sur le bord des eaux. J'ai répandu l'odeur du cinnamome et du baume; j'ai exhalé les parfums de la myrrhe. J'ai rempli ma demeure des vapeurs du storax, de l'onyx et de la goutte d'encens qui a coulé d'elle-même, et mes parfums sont un baume pur et sans mélange. J'ai étendu mes rameaux comme le térébinthe, et mes rameaux sont des rameaux d'honneur et de grâce (1).

Ces paroles, dit Hugues de Saint-Victor (2), s'appliquent très-bien à la louange et à la gloire de la bienheureuse Vierge Marie, car elle est cèdre, cyprès, palmier, etc.; elle a toutes les vertus que ces diverses choses représentent. Le cèdre du Liban est un arbre très-élevé et incorruptible; Marie est donc à bon droit l'arbre du Liban, elle qui s'est tant élevée par ses vertus, qui s'est toujours tenue au-dessus de toutes les vanités du monde; elle est restée incorruptible, devenant mère sans cesser d'être vierge. C'est avec raison qu'elle se dit élevée comme le cèdre du Liban, étant toujours inviolable, et étant placée au-dessus de toutes les créatures, d'abord par la grâce et ensuite par la gloire : *Quasi cedrus exaltata sum in Libano.*

Au cyprès. — Et comme le cyprès sur la montagne de Sion : *Et quasi cupressus in monte Sion.* Le cyprès est un bois robuste, approchant du cèdre par sa vertu, apte à la construction des temples, d'une solidité à toute épreuve; et, conservant cette solidité, il représente fort bien la force. La bienheureuse Marie est bien comme le cyprès sur la montagne de Sion; elle est élevée, elle qui, vivant dans le monde, mettait tout sous ses pieds; s'élevant avec énergie par les degrés des vertus aux choses cé-

(1) Ecclésiastique, chap. 24, vers. 17-18-19-20-21-22.
(2) Serm 55 in serm. B. Mariæ.

lestes, elle contemplait au-dessus de tous les fidèles de l'Eglise la gloire de la Divinité, et maintenant elle la contemple bien au-dessus de tous les esprits célestes.

Au palmier. — Je suis élevée comme le palmier de Cadès : *Quasi palma exaltata sum in Cades.* Le palmier est le symbole de la victoire. C'est donc avec raison que la bienheureuse Mère de Dieu se glorifie d'être élevée comme le palmier de Cadès, car elle règne puissamment et victorieusement sur les ennemis spirituels subjugués.

A l'olivier. — J'ai grandi comme un bel olivier dans la campagne : *Quasi oliva speciosa in campis.* L'olivier figure la miséricorde. Marie est l'olivier de la miséricorde; et elle est d'autant plus précieuse en miséricorde, qu'elle est plus parfaite par la grâce. Et ce n'est pas sans raison que cet olivier est dans la campagne : par là Marie tient le monde entier, elle est avec toute l'Eglise qui est répandue par toute la terre, afin que tous les pécheurs puissent librement et sans obstacle s'approcher d'elle, se réfugier auprès d'elle, la consulter, par elle se réconcilier avec Dieu, se réjouir du pardon, s'enrichir de la grâce, être éclairés par la foi, fortifiés par l'espérance, justifiés par la charité, s'accoutumer aux exercices des autres vertus, s'enrichir des bonnes œuvres, et se procurer la même gloire.

Au platane. — J'ai grandi comme le platane dans un grand chemin sur le bord des eaux : *Quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis.* Le platane est ainsi appelé à cause de ses larges feuilles et de son étendue. Or, les feuilles sont la marque des bonnes actions. Comme cet arbre se revêt et s'embellit de ses feuilles, ainsi fait Marie par ses nombreuses et saintes œuvres. C'est donc justement que la sainte Mère de Dieu dit qu'elle est placée sur le bord des eaux comme le platane; car, arrosée des divines grâces, elle a grandi à l'infini en bonnes et célestes actions.

Au cinnamome. — J'ai répandu l'odeur du cinnamome et du baume : *Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans odorem dedi.* Les possesseurs des aromates spirituels, c'est-à-dire des vertus et des bonnes œuvres, détruisent la mauvaise odeur des vices, et, par leur vie précieuse, ramènent au bercail les brebis égarées. Le cinnamome, par sa bonne odeur, figure la sainte Vierge.

Au baume. — Le baume est aussi le symbole de Marie, qui parfume l'univers par la sainteté de sa vie et de ses exemples.

A la myrrhe. — J'ai exhalé le parfum de la myrrhe : *Et quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris.* La myrrhe, par son amertume, désigne la mortification de la chair; cette vertu brille merveilleusement en la sainte Vierge, en ce qu'elle est infiniment chaste. Par toute ces vertus, la bienheureuse Mère de Dieu est élevée sur la terre en mérite, et maintenant en récompense au ciel. Et nous, soyons en quelque manière cèdre par notre incorruption, cyprès par notre force, palmier par notre victoire,

olivier par notre miséricorde, platane par nos bonnes œuvres, cinnamome et baume par une bonne réputation, myrrhe par la mortification de notre corps. Imitons Marie par une sainte vie, afin de mériter de lui être unis dans l'éternelle béatitude.

J'ai rempli ma demeure des vapeurs du storax, de l'onyx et de la goutte d'encens qui a coulé d'elle-même, et mes parfums sont un baume pur et sans mélange. J'ai étendu mes rameaux comme le térébinthe, et mes rameaux sont des rameaux d'honneur et de grâce. J'ai donné des fleurs odorantes, comme la vigne, et mes fleurs deviendront des fruits de gloire et d'abondance (Ecclésiastique, chap. 24, v. 21-22-23).

Toutes ces paroles de la sainte Ecriture sont très-justement appliquées à la bienheureuse et inviolable Marie pour l'exalter en louanges et proclamer ses sublimes et nombreuses vertus. Pleine de sagesse plus que tout autre mortel, toutes ces figures lui conviennent admirablement. Elle a vaincu la malice, elle a obtenu la palme, elle a la couronne : *Vicit malitiam, obtinuit palmam, habet coronam.* C'est le Seigneur qui fait sa force et sa louange, il est son salut ; il est sa force dans le combat, sa louange dans le triomphe, son salut dans la gloire : *Dominus fortitudo in pugna, laus in victoria, salus in gloria.* C'est pourquoi la bienheureuse Vierge Marie peut très-bien proclamer ses sublimes vertus par des louanges de sagesse sorties de la bouche de tous les fidèles, et recommander la gloire de sa dignité par l'Eglise entière. Qu'elle dise donc de préférence à tous les mortels, qu'elle dise spécialement et excellemment : J'ai rempli ma demeure des vapeurs du storax, de l'onyx et de l'encens; j'ai étendu mes rameaux d'honneur et de grâce ; j'ai donné des fleurs odorantes, et ces fleurs forment des fruits d'honneur et d'abondance.

Au storax. — Le storax ôte l'enrouement et clarifie la voix; il figure donc la grâce de la divine louange. Cette grâce, la bienheureuse Marie l'a possédée parfaitement ; car, préconisée bienheureuse par Elisabeth, à cause de sa foi, et rendant à Dieu d'ineffables actions de grâces, elle entonne ce beau cantique : Mon âme loue le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum* (Luc. 1, 46).

A l'encens. — La fumée de l'encens met en fuite les reptiles. Les reptiles représentent l'irruption des pensées mauvaises dans les cœurs. La bienheureuse Mère de Dieu est donc un véritable encens, car elle ne permet jamais à aucune pensée immonde d'entrer dans son cœur immaculé.

La bienheureuse Vierge a rempli sa demeure de tous ces divers parfums par la pratique parfaite de toutes les vertus. Marie, arbre divin, s'élève jusqu'au ciel par l'amour de Dieu, et par l'amour du prochain elle étend ses rameaux sur le monde entier. Ses fleurs sont ses bons exemples, et ses fruits la paix d'une bonne conscience.

LX

SAINT JOACHIM ET SAINTE ANNE, PARENTS DE LA SAINTE VIERGE.

Tandis que les Livres saints mentionnent avec honneur la royale naissance des bienheureux cousins de notre auguste Dame, la très-sainte Marie, et qu'ils nomment Zacharie et Elisabeth parents du précurseur du Christ, il semble étrange que les évangélistes ne disent rien, pas même le nom, des fortunés parents de la Vierge. Mais il n'eût été utile d'apprendre le nom des bienheureux parents de Marie que si Marie recevait d'eux son plus grand ornement, au lieu que c'est elle qui fait rejaillir sur eux l'éclat de sa propre gloire, s'étant rendue digne par elle-même d'enfanter le Verbe incarné. Cela posé, qu'il nous suffise de connaître que, de temps immémorial, il est tenu pour constant que les bienheureux parents de la Vierge immaculée sont saint Joachim et sainte Anne, l'un et l'autre de très-noble et très-ancienne origine, comme dit Nicéphore (1). Leurs noms mêmes indiquent le glorieux sort auquel ils furent réservés, car Joachim veut dire *préparation du Seigneur*, et Anne signifie *grâce du Seigneur*. Ces noms de Joachim et d'Anne nous ont été transmis par la tradition, qui semble remonter à leur temps, puisqu'on ne peut dire à quelle époque elle a commencé, et cette tradition est par elle-même une preuve suffisante (2).

Prenez seulement garde au nom de l'un et de l'autre, dit saint Epiphane (3), et vous verrez que c'était comme des présages de leur sainteté. Joachim veut dire la préparation du Seigneur, et Anne signifie la grâce. N'était-ce pas pour donner à connaître au monde qu'ils étaient bien pourvus de la grâce et de tout ce qui d'ordinaire l'accompagne, et qu'ils avaient tout ce qui était nécessaire pour préparer une habitation au Seigneur de l'univers (4) ?

Joachim était de la souche de David, et la tradition le fait naître à

(1) Hist. eccles., lib. 1.
(2) Emidio Gentilucci, *Vie de la très-sainte Vierge*, chap. 6.
(3) Serm. de S. Maria Deipara.
(4) Emidio Gentilucci, *Vie de la très-sainte Vierge*, chap. 6.

Bethléem. C'est encore une opinion reçue qu'il alla ensuite à Nazareth et qu'il y fixa sa demeure. Anne était fille de Nathan, prêtre de la tribu de Lévi. On croit qu'elle naquit à Bethléem, de la famille sadertotale d'Aaron; ce qui paraît évident, puisque Elisabeth, femme du prêtre Zacharie, était, comme issue de cette famille, cousine de la sainte Vierge et nièce de sainte Anne. Ainsi donc, par le mariage d'Anne avec Joachim, se trouvèrent unies la tige royale et la tige sacerdotale, afin qu'aucune gloire ne manquât à celle qui devait naître de leur union et être un jour la Mère du Messie attendu. Joachim et Anne ont été grands en noblesse, comme étant tous deux du sang royal de David, et par conséquent de la race des patriarches et des prophètes à qui Dieu a fait tant d'honneur. Ainsi l'ont enseigné saint Justin martyr (1), Tertullien (2), saint Ambroise (3), saint Jérôme (4), saint André de Crète (5), saint Hilaire (6) et plusieurs autres (7). Et quand leurs témoignages manqueraient, ceux de la sainte Ecriture, qui maintiennent que le Sauveur devait descendre de la race de David (Isaïe, 11; Matth. 22; Marc, 12; Luc, 10), sont indubitables. Un rejeton, dit Isaïe, naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet*, 11, 1. Jésus, ayant rassemblé les pharisiens, les interrogea, disant : Qu'est-ce qu'il vous semble du Christ? de qui est-il fils? Ils lui répondirent : De David : *Quid vobis videtur de Christo? cujus filius est? Dicunt ei : David* (Matth. 22, 42). Il serait impossible d'expliquer ces passages, si la sainte Vierge, en sa propre personne, n'avait pris naissance des descendants de David; car il servirait de bien peu que saint Joseph son époux fût fils de David, si elle, en son propre chef, n'était aussi fille de David; car le Sauveur n'ayant rien pris de saint Joseph, il ne serait pas loisible de dire que, par son père putatif, il fût vrai fils de David selon la chair, ainsi que parle l'apôtre saint Paul. Partant, cela doit être hors de controverse principalement à l'égard de saint Joachim. Quant à sainte Anne, je sais bien que saint Hippolyte, saint Germain de Constantinople et Nicéphore ont enseigné qu'elle était sortie de la race sacerdotale, conformément à ce que la plupart des saints Pères ont dit, que le Sauveur avait tiré son extraction non seulement des rois de Juda, mais encore des grands-prêtres, comme celui en qui devaient être unis tous les titres de noblesse et qui devait être roi et grand-prêtre tout ensemble (8).

(1) Apolog. 2 pro christianis.
(2) Lib. adversus Judæos, c. 9.
(3) Lib. 2 de Spiritu sancto, cap. 3.
(4) In capit. 12 Isaiæ.
(5) Orat. de Dormit. Virginis.
(6) In Matthæo.
(7) Apud Canisium, lib. 1 de B. Virg., cap. 4.
(8) Le P. Poiré, 13e étoile, chap. 5.

Anne, épouse de Joachim et mère de la sainte Mère de Dieu, dit saint Jean Damascène (1), eut cette céleste fille par ses prières ferventes et continuelles. Saint Jérôme (2) atteste que sainte Anne et saint Joachim son époux vécurent pendant les vingt premières années de leur mariage sans voir aucun descendant. Cependant Anne, par des vœux assidus, demandant à Dieu un fruit de son mariage, elle fait vœu, si Dieu l'exauce, de lui consacrer l'enfant tant désiré. Enfin, après un si long opprobre attaché alors à la stérilité, Joachim et Anne reçoivent un messager céleste, qui leur annonce qu'une précieuse fille, qu'ils appelleraient Marie, naîtrait d'eux, et qu'ils eussent à la consacrer à Dieu comme ils l'avaient promis, toutes choses qui s'accomplirent dans la suite; et la très-sainte Vierge, dès l'âge de trois ans, fut présentée au temple et vouée au service de Dieu. C'est pourquoi sainte Anne, mère de la Vierge sacrée, devenant féconde par la puissance de ses prières et de ses promesses, égale et surpasse les plus illustres et les plus recommandables femmes de l'antiquité. On lit, en effet, que plusieurs illustres femmes ont obtenu, par leurs supplications et leurs promesses, la cessation de l'opprobre de leur stérilité en devenant fécondes, comme Sara, mère d'Isaac, Rébecca, mère de Jacob, Anne, mère de Samuel, ainsi que la mère de Samson, et Elisabeth, mère de saint Jean-Baptiste. Et Anne, mère de la glorieuse Vierge Marie, après l'opprobre de la stérilité, devenue, selon la promesse du ciel, mère d'une telle enfant, est non seulement égale à toutes ces illustres mères, mais elle est autant au-dessus d'elles que l'enfant dont elle est devenue la mère, qui est l'auguste Vierge, est au-dessus de tous les autres enfants. Les autres parents, par leurs titres éclatants, illustrent leurs enfants; ici c'est le contraire : l'enfant, par sa dignité et son éclat, ennoblit et rend plus grands et plus illustres ses parents d'une manière merveilleuse. Le fils sage est la gloire du père; aussi, pour honorer sainte Anne, plusieurs, avec beaucoup de religion, de piété et de vénération, ajoutent à la Salutation angélique ces paroles : Et bénie soit Anne votre mère, de qui vous avez tiré votre chair virginale et immaculée : *Et benedicta sit Anna mater tua, de qua sine macula processit caro virginea.* Anne, élevée au-dessus de la nature par la grâce divine, enfante une telle et si admirable enfant, qu'elle correspond à l'interprétation de ce nom; car Anne veut dire *grâce* et *souveraine* (3).

O Anne stérile, qui n'enfantez pas, réjouissez-vous, s'écrie le même saint; rompez le silence et élevez la voix. Tressaillez d'allégresse, ô Joachim, car de votre fille nous est né un Fils qui porte le nom d'Ange du grand conseil, c'est-à-dire du salut du monde entier : *Lætare, Anna*

(1) Orthodoxæ fidei lib. 3, de Domini genealogia, et S. Dei Genitrice, cap. 15.
(2) In libello de sacratissimæ Virg. Mariæ ortu.
(3) Saint Jean Damascène, ut supra.

sterilis, quæ non paris : crumpe et clama. Exulta, Joachim, quoniam ex filia tua, Filius natus est nobis, et vocatur nomen ejus magni consilii, hoc est, salutis totius mundi Angelus (1).

Pourquoi, demande ici saint Jean Damascène, la Vierge-Mère naît-elle d'une mère stérile? Parce qu'il fallait, pour la merveille qui ne s'était jamais vue et pour le plus grand de tous les miracles, que la voie s'ouvrît par des miracles, et que le plus grand de tous fût précédé par d'autres moins grands, quoique très-éclatants. Je pourrais encore apporter une raison plus élevée et plus divine ; car la nature le cède à la grâce, et s'arrête tremblante, n'osant se montrer. Comme la Vierge Mère de Dieu devait naître d'Anne, la nature cède le pas à la grâce; elle attend que la grâce ait produit son fruit. Car il fallait que parût cette première née qui devait enfanter le premier né Créateur de toutes choses, en qui toutes choses devaient être rassemblées. O Joachim et Anne, couple heureux! *O par beatum Joachim et Anna!* Toute créature vous est redevable; car par vous elle offre au Créateur le don le plus excellent de tous les dons, c'est-à-dire une Mère chaste, vierge, qui seule était digne de son Créateur. O bienheureux Joachim, qui devenez père d'une Vierge immaculée! O illustre sein d'Anne, dans lequel a été formé et a crû le fruit très-saint! O bienheureux sein qui a enfanté le ciel vivant, plus grand que les cieux eux-mêmes! O bienheureux champ qui a porté l'abondance du froment vivifiant! Comme l'a dit Jésus-Christ lui-même (Jean, 12, 24-25) : Si le grain de froment, tombant sur la terre, ne meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. O heureuses mamelles qui ont allaité la nourrice de celui qui nourrit le monde entier! O miracle des miracles, et merveille entre toutes les merveilles qui doivent être admirées (2)! O Joachim et Anne, couple heureux! Le fruit sacré de vos entrailles prouve votre grande sainteté, ainsi que le dit Jésus-Christ : Vous les connaîtrez par leurs fruits : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos* (Matth. 7, 20). Vous avez réglé votre vie afin de plaire à Dieu et d'être dignes de celle à qui vous deviez donner le jour. Remplissant vos devoirs en toute chasteté et sainteté, vous avez engendré le trésor de la virginité, celle, dis-je, qui

(1) De Mariæ Nativitate orat.

(2) O par beatum Joachim et Anna! Vobis omnis creatura obstricta est. Per vos enim donum omnium donorum præstantissimum Creatori obtulit, nempe castam Matrem, quæ sola Creatore digna erat. O beatos Joachimi lumbos, ex quibus prorsus immaculatum semen fluxit! O præclaram Annæ vulvam, in qua, tacitis incrementis ex ea auctus atque formatus fuit fœtus sanctissimus! O beatum ventrem, qui vivum cœlum cœlis ipsis latius peperit! O beatam aream, quæ vivifici frumenti segetem tulit; quemadmodum Christus ipse pronunciavit : Nisi gramen frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. O beata ubera, quæ ejus qui mundum nutrit, nutricem lactarunt! O miraculorum miracula, et rerum admirandarum res maxime admirandæ! (*De Virg. Mariæ Nativit.*, orat. 1.)

est vierge avant l'enfantement, seule vierge, et toujours seule vierge, gardant toujours la virginité dans son âme et dans son corps. O Joachim et Anne, couple très-chaste! Ayant conservé la pureté comme il convenait à la loi de nature, vous avez mérité les choses divines qui surpassent ce qui est de la nature elle-même; car vous avez donné au monde la Vierge Mère de Dieu. Par votre sainte et pieuse vie, vous avez mis au jour une enfant supérieure aux anges et aujourd'hui leur souveraine. O très-belle et très-aimable enfant! O lis au milieu des épines, sorti de la plus noble race royale! Bienheureux les parents qui vous ont donné le jour! Bienheureuses les entrailles qui vous ont portée et les lèvres qui ont eu le bonheur de jouir de vos doux baisers (1)!

Anne nous a donné une vigne très-abondante et un raisin très-bon qui fait le vin pour la vie éternelle (2). Joachim et Anne ont jeté la semence selon la justice, et ils ont moissonné le fruit de vie. Ils se sont servis de la lumière de la vraie science, ils ont cherché le Seigneur, et le germe de la justice leur est échu en partage. Que la terre soit pleine de confiance; fils de Sion, réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce que le désert a germé, la stérilité a cessé et a donné du fruit. Joachim et Anne, comme des montagnes spirituelles, ont fait couler la douceur : *Joachim et Anna, tanquam spirituales montes, dulcedinem stillarunt.* Réjouissez-vous, Anne bienheureuse, parce que vous avez enfanté la femme par excellence; car cette femme est la Mère de Dieu, la porte de la vie, la fontaine de la lumière et la destruction de l'iniquité des femmes.

O Vierge auguste, divine enfant, objet sacré des vœux de vos parents (3), c'est par vous qu'ils ont été faits semblables à deux beaux arbres plantés sur le courant des eaux et qui donnent leur fruit en leur temps. C'est ensuite de la parole de l'ange que la paix a été donnée à la terre; c'est par vous que le mur de division qui était entre Dieu et les hommes a été renversé; c'est par vous que la mort a été désarmée et l'enfer dépouillé, et c'est en vous que la bénédiction promise à vos ancêtres fut accomplie au milieu des temps. Le conseil qui a été pris dans le ciel touchant votre exaltation est un gage de notre salut; et quand vos saints parents vous ont donné l'être, ils n'ont pas prétendu dépouiller tellement la terre de son riche ornement, qu'il n'y ait plus que le ciel qui s'en puisse glorifier. Je vous conjure donc, par la sainteté de leur mariage, de me donner quelque part à la joie qu'ils reçurent dans votre bienheureuse conception. Vous êtes la miraculeuse production de la stérilité, et, par ce titre, vous êtes sans doute plus libérale envers les âmes stériles comme la mienne; arrosez-la de cette pluie volontaire dont il a plu à Dieu de vous donner la disposi-

(1) Idem, ut supra.
(2) Idem, ut supra.
(3) Le P. Poire, 3e étoile, chap. 5.

tion. Vous avez contribué à faire un Homme-Dieu de la famille des hommes, faites aussi qu'il nous adopte dans la sienne ; vous nous l'avez donné pour frère, vous pouvez le rendre favorable à nos désirs.

Lorsque le soleil est dans un autre hémisphère et qu'il s'approche du nôtre, il envoie, avant son arrivée, les rayons précurseurs de sa lumière comme messagers de sa venue ; il dore au ciel et sur la terre la plage orientale ; il peint de couleurs transparentes toutes les parties voisines de l'air ; il fait briller les nuées, afin de trouver sa maison préparée, ornée, brillante comme il lui convient, avant d'y faire son entrée (1). De même le vrai Soleil de justice, c'est-à-dire le Verbe divin, demeurant dans un autre hémisphère, au ciel, s'est approché pour illuminer de ses divines splendeurs cet hémisphère inférieur ; il a envoyé les rayons de la lumière de sa grâce pour dorer les parties voisines et adjacentes de cette maison orientale en laquelle il voulait entrer ; il n'y a pas à douter qu'il n'ait orné de ses splendeurs la région la plus voisine qui conduit à cette maison, et cela pour la décence de sa beauté : c'est-à-dire, il est hors de doute qu'il n'ait rempli de ses dons, de ses rayons divins ses saints parents Joachim et Anne ; qu'il ne les ait comblés de riches et particuliers priviléges, eux qui étaient comme les parties voisines de son orient et de sa maison virginale, puisqu'ils devaient être les parents de la Vierge Marie sa Mère, qui était elle-même cette maison qu'il s'était préparée dès l'éternité, pour la construction et l'ornement de laquelle dans le temps il avait choisi de toute éternité Joachim et Anne pour s'unir très-chastement par un très-saint mariage. Si donc il est hors de doute qu'il les a remplis d'admirables priviléges, il est aussi hors de doute que Dieu a éloigné d'eux tout ce qui est grossier, honteux, indécent, et tout ce qui sent l'incontinence.

Dieu est l'économe universel, le Créateur de toutes choses, s'occupant de tout absolument. Mais comme il avait résolu de toute éternité de concourir comme principal agent pour la chose qu'il désirait davantage, c'est-à-dire de se revêtir de la nature humaine, il convenait qu'il disposât et préparât par de grandes qualités les parents dont il devait sortir comme homme. Et voici les qualités que Dieu aime beaucoup : la grâce, la pureté du corps et de l'âme, la chasteté. Il convenait donc que Joachim, Anne et Joseph fussent ornés de ces riches qualités. On doit conclure de là qu'ils furent toujours éloignés de toute incontinence et de la tache de la bigamie.

Dès le commencement du monde régnait un rigoureux hiver produit par le péché d'Adam ; cet hiver glacé enchaînait les cœurs des hommes et les empêchait de pratiquer le bien. Le printemps arrive au temps de David ; les cœurs des hommes, durcis par la glace des erreurs de l'infidélité, se réchauffaient peu à peu par l'approche de la chaleur du divin So-

(1) Paulus a Sancta Catharina, de B. Mariæ Virg. Prædestin. et Nativit., lib. 1, sect. 2, cap. 2.

leil, c'est-à-dire du Messie. L'été approchait pendant lequel la terre devait donner son fruit, c'est-à-dire le temps déterminé par Dieu, dans lequel Jésus-Christ devait naître pour détruire les tristes fruits de nos péchés et pour nous en remettre la peine. Cette terre devait être bien cultivée, purifiée des temps passés et souillés ; aucune ronce, aucune épine, aucune mauvaise herbe ne devait s'y trouver, pour ne pas nuire à la bonne semence et empêcher le fruit : c'est-à-dire les parents dont devait sortir de près Jésus-Christ devaient être saints, cultivés par la pratique et l'exercice des vertus. Il convenait beaucoup que Dieu ornât de grâces et de vertus ces pieux parents dont il devait tirer son origine d'une manière si rapprochée, et les arrosât des précieuses pluies des grâces, afin qu'ils fussent aptes à recevoir une si sainte enfant. Car quel rapport peut-il exister entre Jésus-Christ et Bélial ? Comment Jésus-Christ, qui est la sainteté, la vérité par essence, aurait-il voulu s'approcher de quelque chose d'impur, moins cultivé et moins orné que cela lui convenait ?

Le Prophète royal dit : La justice marchera devant lui ; elle ouvrira la voie où il portera ses pas : *Justitia ante eum ambulabit, et ponet in via gressus suos* (Psal. 84, 14). La justice marchera devant lui, c'est-à-dire lorsque ces parents pieux, que Dieu a décrété de toute éternité d'orner de vertus et de disposer pour sa venue, paraîtront ; alors le Seigneur ouvrira la voie où il portera ses pas, c'est-à-dire il se fera d'une manière très-rapprochée un corps du germe de ces saints parents ; il accomplira ses promesses, et il sortira de leur race, de Marie leur céleste enfant. Dieu, qui est justice par essence, se montrera visible aux hommes, tirant son origine de ces parents qu'il a faits participants de sa justice. Mais il n'y eut que Joachim et Anne qui furent les plus proches parents de Jésus-Christ ; ils durent donc posséder toutes les vertus, être très-attachés à la pureté conjugale, n'ayant point en vue les choses charnelles, mais la venue du Messie, désir pur qui les portait à prier instamment le Seigneur de leur donner un saint rejeton. Sachant qu'ils étaient stériles, ils surent vivre dans une continence parfaite; et lorsque Dieu, par un miracle de sa puissance, leur donna la fécondité, alors ils devinrent les instruments chastes de la volonté de Dieu, en donnant l'être à celle qui devait à son tour donner l'être, comme homme, à celui qui a tout tiré du néant, car ils n'agirent que par l'inspiration du Saint-Esprit.

La piété, la justice, la sainteté de ces parents vertueux sont proclamées par ces paroles de la bienheureuse Vierge, parlant des bienfaits accordés à toutes les générations en vue du Messie : Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent : *Misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum* (Luc. 1, 50). Si la bonté divine répand ses bienfaits, ses dons et les effets de sa libéralité d'une génération à une autre génération, en les communiquant à ceux qui craignent le Seigneur, il est certain que la divine miséricorde a dû être très-libérale à prodiguer ses dons

à la race la plus proche du Sauveur, et de laquelle, par la bienheureuse Vierge, il devait naître, puisqu'elle agit libéralement à l'égard des autres générations qui ont la crainte du Seigneur. Il suit de là que Joachim et Anne ont surpassé en pureté de corps et d'âme les autres générations dont Jésus-Christ devait naître d'une manière plus éloignée. Le Psalmiste dit de la race des justes : *Generatio rectorum benedicetur :* La race des justes sera bénie, 111, 2. Or, que Joachim et Anne soient, sous tous les rapports, droits, justes, chastes et saints, cela se voit par le fruit qu'ils ont produit, c'est-à-dire par leur enfant, la très-sainte Vierge Marie. Car, comme le dit Jésus-Christ en saint Matthieu, 7, 20 : Vous les connaîtrez par leurs fruits : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.* Le fruit de leur très-chaste mariage fut tellement agréable à Dieu, que de ce rejeton céleste Dieu voulut que son Fils éternel naquît. Si le fruit a été si excellent, quel a dû être l'arbre ? *Si tantus fuit fructus, qualis debuit esse arbor ?* Si la fille a été si grande, qu'ont dû être les parents qui l'ont obtenue de Dieu par leurs prières ? *Si tanta fuit filia, quales debuerunt esse parentes, qui illam precibus a Deo impetrarunt ?* Si la Vierge Marie a été si douce, si aimable, si miséricordieuse, quelle douceur, quelle affabilité, quelle concorde a dû régner dans la société conjugale de ces saints parents ? *Si tam dulcis fuit Virgo Maria, tam mitis, tam misericors, quæ dulcedo, quæ affabilitas, quæ concordia in conjugali societate horum sanctorum parentum regnare debuit ?*

Que les époux, à l'imitation de ces saints parents, vivent loin du mal et pratiquent le bien ; qu'ils sachent garder la chasteté conjugale, la foi jurée, le lit sans tache : ils recevront les fruits des bénédictions qui accompagnent un mariage selon le cœur de Dieu ; leur maison ira en prospérant, et leur propre bénédiction passera à leurs enfants, qui éprouveront les avantages d'être issus de tels parents, et se réjouiront d'être les héritiers des grâces qu'ils ont méritées. Toute cause bonne en elle-même communique sa bonté à son effet. Si la race des justes est bénie, des fruits de bénédiction naissent aussi de ces mariages chastes et saints, un longue et douce vie, une famille pieuse, la prospérité et tous les genres de biens tant pour le corps que pour l'âme ; comme au contraire les maux, la perte de l'honneur et de la fortune, les haines, les mauvais traitements et une foule d'autres calamités fondent sur les mariages impurs, d'où la crainte de Dieu est bannie.

Par cela même que Joachim et Anne, étant stériles, sont devenus féconds par la grâce de Dieu, on peut en conclure que leur piété, leur religion, leur foi, leur sainteté, leur humilité étaient grandes. Oh ! quelle fut leur patience, quels jeûnes, que d'œuvres pieuses ils employèrent pour que Dieu accédât à leurs bons désirs ! Car nous ne lisons pas que les parents frappés de stérilité aient jamais obtenu de Dieu des descendants, sinon par de semblables bonnes œuvres.

Tout le désir de ces saints parents était certainement devant Dieu ; car ils n'eurent jamais aucun désir qui fût éloigné ou séparé de Dieu. Toutes leurs affections tendaient vers Dieu comme vers leur unique but. Leur foi était si grande, qu'au milieu de tant de changements parmi les Juifs, qu'à la vue de la profanation et de la spoliation du temple faites par Hérode, ils ne cessaient de croire fermement que Dieu visiterait ce temple, et que sa gloire serait encore plus grande que celle du premier, selon la prophétie d'Aggée : *Magna erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ*, 2, 10, parce que le Messie devait l'honorer de sa présence. Ils s'appuyaient sur une espérance inébranlable, alors même qu'Hérode avait usurpé le sceptre de Juda, et que la race de David était privée de successeur, assurés qu'ils étaient qu'un roi de sa race siégerait sur son trône, et que dans leur vieillesse ils auraient un rejeton royal. Ils étaient pleins de charité envers Dieu et envers le prochain, et cette charité les portait à prier Dieu sans cesse d'envoyer son Verbe pour racheter le genre humain. Le grand désir de toute leur vie était de voir les promesses de Dieu s'accomplir. Ils ne craignaient pas la mort, ils la désiraient plutôt, pour offrir à Dieu ce sacrifice en témoignage de leur foi.

Ces deux grands saints pratiquaient aussi l'oraison dans une profonde humilité, comme cela s'était vu en la première Anne, mère de Samuel, qui priait avec tant d'ardeur dans le temple, qu'Héli en était frappé d'admiration. Et sans aucun doute la prière de cette seconde Anne était beaucoup plus ardente que celle de la première ; car elle faisait à Dieu de si ferventes prières, qu'attiré par elle, Dieu voulut former dans ses entrailles un vase propre à le recevoir lui-même, c'est-à-dire Marie. Il y eut aussi en sainte Anne, mère de la Vierge, une plus grande humilité qu'en David, ce qui lui procura une grande grâce pour tous les hommes ; car elle mérita, étant stérile, de devenir féconde, et de concevoir dans sa vieillesse la Mère de Dieu, et de donner le jour à la Mère de tous les vivants. Sainte Anne eut aussi des dons des grâces qui n'étaient pas inférieurs à ceux des apôtres, puisque son nom signifie grâce. Et par cet admirable fruit qu'elle a produit, c'est-à-dire Marie, la plus aimable de toutes les créatures, il est prouvé qu'elle a mérité plus que tout autre ce nom de *grâce* qui lui fut donné.

Anne l'ancienne, qui était stérile, obtint du Seigneur, par ses vœux et ses prières, Samuel, qu'elle lui consacra pour le servir dans le temple. La seconde Anne, aussi stérile, mérita par ses prières et ses vœux de concevoir la bienheureuse Vierge, qu'elle voua aussi au Seigneur, et la plaça dans le temple, pour que, dès ses plus tendres années, elle consacrât au service du temple les prémices de ses travaux. Mais la bienheureuse Vierge Marie fut consacrée au Seigneur d'une manière beaucoup plus excellente que Samuel. Celui-ci le fut pour servir dans un temple maté-

riel, mais Marie fut consacrée non seulement pour le servir dans ce temple, mais surtout pour être elle-même le temple vivant de la Divinité, dans lequel Dieu lui-même habiterait corporellement, et pour lui fournir de sa propre substance son corps humain; celui-ci pour être le serviteur de Dieu, celle-là pour être la Mère de Dieu; celui-ci pour annoncer les choses futures, celle-là pour accomplir en elle les prédictions et en faire encore de nouvelles.

Par les mérites de Joachim et d'Anne, l'incarnation de Jésus-Christ ne fut plus différée. Car le sentiment commun des théologiens est que ces saints qui ont précédé l'incarnation ont mérité quelques particularités de cette même incarnation. Abraham, par l'ardeur de sa foi, mérita que le Christ naquît de sa race, et Daniel, par ses prières, mérita que ce temps fût abrégé. Pourquoi ne dirions-nous pas la même chose des parents de la Mère de Dieu? Et d'abord, par leur foi qui ne fut pas inférieure à celle d'Abraham, soit sous le rapport de leur stérilité et de leur âge avancé, soit sous le rapport de la profanation du temple et de la ruine de la monarchie judaïque, toutes choses capables d'ébranler leur foi en la venue prochaine du Messie, si elle n'eût pas été très-ferme, ils méritèrent le bonheur infini de voir Jésus-Christ naître d'eux par leur sainte fille Marie. Et s'il est permis de juger de l'excellence de la cause par l'excellence de l'effet, et de la dignité et du mérite des actions par la grandeur de la récompense, il est certain que, par les prérogatives accordées à ces saints parents, il est permis de dire que leur foi fut plus grande que celle d'Abraham. Car, à la vérité, la promesse fut faite à Abraham que le Christ naîtrait de sa race, mais de loin, après une longue suite de générations; tandis que Jésus-Christ est sorti de ces saints parents d'une manière très-rapprochée, formé de la substance de Marie, qui était elle-même une partie de leur propre substance, étant leur propre fille. Abraham vit seulement en esprit le Christ qui devait sortir de sa race, mais Joachim et Anne le connurent par l'Esprit saint avant qu'il naquît; et né, ils le virent de leurs propres yeux, comme le pensent plusieurs graves auteurs; car l'Ecriture se tait sur le point de savoir s'ils étaient morts avant la naissance de Jésus-Christ. La promesse faite à Abraham ne concerne que le Christ futur, mais en Joachim et Anne elle est accomplie et achevée.

Pourquoi ne dirions-nous pas aussi de ces deux saints époux qu'ils méritèrent l'accélération de l'incarnation d'une manière plus efficace que Daniel? Car celui-ci mérita seulement que le temps de l'incarnation fût abrégé, temps que retardaient les péchés des hommes; mais Joachim et Anne obtinrent par leurs ferventes prières que ce temps finît par eux. Daniel obtint l'abréviation, mais eux la fin; non que Dieu changeât son décret quant au temps de l'incarnation, mais parce que Dieu, prévoyant de toute éternité leurs mérites, décréta son incarnation pour cette épo-

que; et, vu leurs grands mérites, il résolut de prendre sa chair d'eux par leur saint rejeton Marie.

Si nous avions en Dieu une foi ferme, lui exposant en toute confiance nos nécessités, nos misères, nos calamités et notre indigence, comme saint Joachim et sainte Anne le faisaient, nous ne serions troublés, ébranlés ni par la prospérité, ni par l'adversité; le secours divin ne se ferait pas attendre, et sa bonté, sa providence nous rendraient inébranlables dans le bien; il ne tarderait pas à remplir notre attente, il nous accorderait selon nos demandes, il subviendrait à nos besoins, et après la stérilité, il nous comblerait de consolations, il nous donnerait la fécondité de ses bénédictions et de ses grâces.

L'âme de saint Joachim et de sainte Anne était attachée aux très-saintes et très-chastes affections, procédant non de la chair, mais du désir d'obtenir un très-parfait rejeton. Leur affection comme époux ne paralysait point l'élan de leur âme vers Dieu; au contraire, elle les aidait beaucoup; leur amour était très-pur, puisqu'ils ne désiraient que Dieu, source de toute pureté, et qu'ils préparaient le canal très-pur par lequel il viendrait à nous.

Ces saints époux étaient surtout pleins de commisération pour le genre humain. Semblables aux petits de l'hirondelle, ils criaient vers le Seigneur pour qu'il secourût promptement nos misères. Telle était la force de leurs cris et de leur prière, qu'ils obtinrent non seulement la descente des anges sur la terre, mais Dieu lui-même pour le salut des hommes.

Un désir immense que le Désiré des nations vînt remplissait leur cœur; désir d'autant plus grand, que leur foi et leur espérance étaient vives au Messie qui devait naître de leur race, quoiqu'ils se reconnussent stériles. Et le Seigneur combla leurs saints désirs en leur donnant par miracle une enfant de laquelle Jésus-Christ est né.

Un jardin bien arrosé est toujours vert, toujours fertile, toujours agréable, et produit des fleurs et des fruits de toute espèce. Joachim et Anne furent comme ce jardin, toujours arrosés des très-pures eaux des divines grâces; ils produisirent constamment des fleurs de vertus et des fruits de bonnes œuvres.

On les compare à une belle fontaine dont les eaux coulent sans cesse et se répandent çà et là pour arroser et rafraîchir, et qui ne peuvent demeurer dans l'étroit canal d'où elles partent. Et cela avec raison, car ces saints personnages distribuaient d'abondantes aumônes aux pauvres pour les soulager, comme des ruisseaux fertiles pour féconder les champs, et jamais leurs œuvres de miséricorde ne cessèrent. Ils sont encore comparés à une source, parce qu'une fontaine très-pure, la bienheureuse Vierge, est sortie d'eux; fontaine précieuse qui a produit Jésus-Christ, qui est la source première de tous les biens. Et par ses continuelles prières auprès de son Fils, elle fait couler sur nous les eaux de la grâce, où

nous puisons abondamment, où nous étanchons notre soif, et qui nous fait rejeter les biens caducs et transitoires (1).

Saint Joachim et sainte Anne étaient éminents en sainteté (2). Car 1° Dieu, en choisissant une personne pour telle fin, tel office, l'en rend digne par des grâces abondantes et analogues ; c'est pour cela même que nous proclamons les mérites du saint précurseur, des apôtres, et surtout de la divine Marie, Mère de Dieu. Or, saint Joachim et sainte Anne furent élevés au plus éminent degré de dignité, c'est-à-dire de parents de Marie et d'aïeuls de Jésus-Christ ; degré le plus élevé, puisque Dieu n'a eu aucun don plus excellent, plus divin pour récompenser les admirables vertus d'Abraham et de David, que de faire descendre Jésus-Christ de leur race. Mais si c'est le faîte d'un immense honneur et une gloire inestimable d'être le père de Jésus-Christ qui doit naître après plusieurs siècles, que sera-ce ou que ne sera-ce pas d'avoir engendré immédiatement la Mère de Dieu ? Ensuite, Joachim et Anne, par leurs prières ardentes et la grande sainteté de leur vie, méritèrent Marie. Ainsi, comme leur fille fut un don ineffable dû à leurs prières, de même leur sainteté fut parfaite. En troisième lieu, plus quelqu'un est rapproché du principe de perfection, mieux il saisit cette perfection. Ainsi, les eaux les plus rapprochées de leur source sont plus limpides et plus pures ; ainsi, les corps les plus voisins du soleil participent davantage de sa lumière et de sa chaleur. Or, la source de l'ordre surnaturel est Jésus-Christ, Marie est le canal de l'eau des grâces ; donc les fleuves à plein bord des grâces ont coulé sur leurs parents. Il est certain que si, à la première approche de Marie et d'Elisabeth, il y eut tant d'avantages que l'enfant d'Elisabeth tressaillit dans son sein, que la mère de l'enfant fut remplie du Saint-Esprit, quels biens, pensons-nous, tombèrent en partage à Joachim et à Anne par l'enfantement, la vue et la possession de la très-sainte enfant ! Cinquièmement enfin, parce que les parents de Marie avaient la domination de la propriété et la naturelle juridiction sur la Reine du monde et sur ses biens, mais ils avaient surtout le droit d'être aimés par Marie ; car la plus aimable et la plus aimante de toutes les filles ne put être exempte ni ne voulut se soustraire au précepte de l'amour et de l'honneur dus aux parents. Or, le pur amour de Marie est très-efficace pour procurer des biens et très-puissant pour éloigner tous les maux, surtout les maux du péché. Donc Marie procura à ses parents une immense abondance de tous les biens célestes.

Continuons à considérer les vertus qui ont sanctifié les parents de la sainte Vierge et qui ont accompli leur alliance spirituelle avec Jésus et

(1) Paulus a Sancta Catharina, de B. Mariæ Virg. Prædestinat. et Nativit., lib. 1, c. 2, sect. 4 et 5.

(2) Vincentius Contenson, lib. 10, dissert. 6, cap. 1, Marialogia, speculat. 1.

Marie ; car leur plus grand avantage n'est pas d'avoir été les ancêtres du Messie par la chair, mais d'avoir été ses enfants par l'esprit, et de lui avoir été plus étroitement alliés par la grâce que par la nature, dit le P. Poiré (1). C'est en ce point que consistent leur gloire et leur bonheur ; c'est ce qui les rend illustres dans l'Eglise et dans le ciel ; c'est ce qui les élève au-dessus des anges et ce qui les rapproche de si près du Verbe incarné.

Ils ont été grands en piété et en dévotion ; car saint André de Crète assure (2) que sainte Anne offrait à Dieu force oraisons, force vœux et force sacrifices. Saint Grégoire de Nysse (3) et saint Jean Damascène (4) disent qu'à l'imitation de la mère de Samuel, Anne avait son recours au sanctuaire, suppliant la divine Majesté de ne point priver de la bénédiction de la loi celle qui n'avait pas contrevenu à la loi. Saint Epiphane (5) en dit tout autant de saint Joachim, et soutient que la bienheureuse Vierge fut accordée à sa piété et à celle de sainte Anne. Saint Germain, patriarche de Constantinople (6), remarque que Marie est surtout la fille des prières et des vœux de ses parents.

Le dévot Gerson, dans un sermon sur la conception de la glorieuse Vierge, dit que comme Dieu allait cherchant parmi ses créatures un homme et une femmes dignes d'être père et mère de celle qui devait avoir l'honneur de porter son Fils unique, il reçut la prière que lui présentaient saint Joachim et sainte Anne. Il dit des merveilles de l'un et de l'autre, et loue hautement la vertu de tous deux. La plupart des saints Pères parlent de même. Mais saint Jérôme (7), Métaphraste (8), Nicéphore (9), font plus particulièrement ce récit : Saint Joachim et sainte Anne avaient été ensemble l'espace de plus de vingt ans sans avoir d'enfant, à cause de la stérilité de sainte Anne, ce qui les affligeait beaucoup ; de sorte qu'il ne se passait point de jour qu'ils ne fissent prière à Dieu, avec larmes, pour avoir quelque rejeton qui effaçât la honte de cette stérilité. Mais il n'y eut rien qui leur serra tant le cœur que la confusion que leur fit subir le grand-prêtre Issachar, alors qu'ils étaient allés à Jérusalem, selon la coutume, pour y célébrer l'une des plus grandes fêtes de l'année ; car il leur reprocha publiquement la hardiesse qu'ils prenaient de paraître parmi les autres, eux qui portaient les marques de la malédiction de Dieu. Ils

(1) 4e traité, chap. 5.
(2) Orat. de Dormit. B. Virg.
(3) Orat. in Natal. Domini.
(4) Lib. 4 de Fide, cap. 15.
(5) Hæres. 78.
(6) Orat de Nativit. Virginis.
(7) Orat. de Ortu B. Virg.
(8) Hist. de vita et dormit. B. Virginis.
(9) Lib. 1 Histor. ecclesiast., cap. 7.

en furent si attristés que, ne sachant où trouver quelque consolation, ils en firent, pleins de confiance, leurs plaintes à Dieu, et avec promesse de lui consacrer leur fruit, s'il daignait effacer la tache dont ils étaient affligés. Ainsi, n'osant plus se présenter devant le monde, ils se retirèrent, saint Joachim à la montagne où ses bergers gardaient les brebis, et sainte Anne en son jardin, afin de vaquer à l'oraison avec plus de liberté et de repos d'esprit. Au commencement de décembre, un ange du ciel les vint visiter tous deux séparément, et leur promit, de la part de Dieu, qu'ils auraient une fille nommée Marie, qui non seulement leur apporterait une grande joie, mais encore serait le bonheur du monde, puisqu'elle devait être la Mère du Messie annoncé par les prophètes. Il ajouta, en témoignage de la vérité de sa promesse, qu'ils eussent à sortir de bonne heure de leur retraite, et qu'ils se rencontreraient en chemin; ce qui arriva de point en point ainsi qu'il leur avait été dit.

Ils ont été grands en abstinence et en mortification. Car si saint Paul a pu dire avec vérité qu'il ne cédait en rien aux plus grands des apôtres, pas même à ceux qui avaient quelque chose qui les relevait par-dessus tous les autres, il me semble que je puis dire que saint Joachim et sainte Anne n'ont rien dû aux grands patriarches et prophètes, de qui ils ont égalé et même surpassé les plus héroïques actions. Car saint Germain de Constantinople écrit d'eux (1) qu'ils jeûnèrent quarante jours entiers aussi bien que Moïse et Elie. Leur jeûne était accompagné de continuelles larmes, disent saint Grégoire de Nysse (2), saint André de Crète (3) et les autres; et ces larmes leur servaient de pain et de nourriture, comme il était arrivé au Roi-Prophète. Et c'est, à mon avis, le sujet pour lequel saint Jean Damascène (4) les a nommés un couple de tourterelles raisonnables, d'autant que ces oiseaux passent une partie de leur vie dans la solitude, gémissant presque toujours sur des branches d'arbres les plus sèches et les plus tristes qu'ils peuvent rencontrer; de même ces deux grands saints, dans la rigueur de leur retraite, vivaient plus semblables à des pénitents solitaires qu'à des personnes ordinaires du monde. Ne serait-ce point aussi pour cette raison que saint Bonaventure (5) appelle la sainte Vierge un saule verdoyant? Et ne voudrait-il point montrer par là que comme le saule ne croît jamais mieux que lorsqu'il est planté le long de quelque ruisseau, ainsi la sainte Vierge est venue au monde après avoir été longuement arrosée des larmes de saint Joachim et de sainte Anne? Heureux le fruit qui a été conçu parmi de si saints et divins exercices!

(1) Orat. de Præsent. B. Virginis.
(2) Locis citatis supra.
(3) Orat. de Nativitate.
(4) De Domini genealogia, et sancta Dei Genitrice, cap. 15.
(5) Speculi.

Ils ont été grands en chasteté, puisqu'au rapport de saint Pierre Chrysologue (1), le jeûne est l'enseigne de la chasteté et le trophée de la pudicité, et, au dire de saint Basile (2), la forteresse du mariage et le père nourricier de la virginité. Saint Vincent de Lérins ne veut nullement que l'on doute de la chasteté de ce saint couple, mais il soutient qu'aussitôt que saint Joachim eut reconnu que sainte Anne était véritablement stérile, il la regarda et respecta comme sa sœur, jusqu'à ce qu'il reçût le commandement du ciel d'agir autrement (3).

Les excellentes vertus de ces deux grands serviteurs de Dieu et l'état auquel ils étaient appelés éloignaient d'eux toutes ces affections brutales qu'ont répudiées tant d'autres personnes d'une sainteté bien moins éminente ; d'où il suivrait que, n'ayant pas ou peu d'espérance de lignée, ils étaient résolus de vivre comme des vierges. La sainte Vierge dit un jour (4) toutes ces choses à sainte Brigitte, l'assurant que le brasier des voluptés sensuelles était tout à fait mort et éteint en ses père et mère, et que d'ailleurs ils eussent mieux aimé mourir que de se porter au mariage par l'amorce du seul consentement ; qu'ils y furent obligés par l'ordre qui leur fut envoyé d'en haut, et que l'amour de Dieu eut sur eux un pouvoir que l'amour sensuel n'aurait jamais eu. De sorte que son très-chaste corps fut conçu par un pur mouvement du divin amour, et non par aucun déréglement de l'appétit sensitif. En effet, si ce que dit saint Ephrem (5) est véritable, que Dieu, tout différemment de la chair, sème pour l'ordinaire dans des corps secs et froids, et que le Saint-Esprit se plaît avec ceux qui caressent la chasteté, la raison requérait que les corps d'où devait sortir la pureté même, la virginité sans tache, fussent sanctifiés par la grâce et purs comme le cristal. Il fallait que la carrière d'où le temple mystique de la très-sainte Trinité devait être tiré fût toute sainte et toute céleste, et que la fleur de la sainte virginité vînt de la tige du plus saint mariage du monde. En un mot, il était très-convenable et raisonnable que si Dieu avait à donner des preuves de sa toute-puissance, faisant sortir la Vierge des vierges d'un père et d'une mère stériles, ce fussent des personnes que la chasteté eût rendues dignes d'une si rare faveur ; ce qui se trouvera bien plus véritable si l'on pèse ce que dit à un propos tout semblable la bouche d'or de Florence, saint Antonin (6) : Heureuse la nature, dit cet éloquent docteur, heureuse la nature qui avait défailli en un homme et en une femme, pour recevoir avec tant d'intérêts, en la personne de Dieu même, l'honneur dont elle était déchue ! Heu-

(1) Orat. de B. Virg.
(2) Homil. de B. Virg.
(3) De sanctis Joachim et Anna.
(4) Revelat., lib. 1, cap. 9.
(5) Parænesi 46.
(6) Serm. 87.

reuse pour avoir vu les ruines de la stérilité réparées par les merveilleux avantages de la virginité féconde ! Heureuse pour avoir plus avancé en une seule conception qu'elle avait fait jusqu'alors par tant de lamentables fécondités ! Heureuse pour avoir été la mère de la vie, elle qui auparavant était la mère des morts, qui enfantait avec peine des victimes de souffrance et de douleur, n'accouchait qu'au milieu des larmes de ceux qu'elle exposait aux regrets, qui ne se délivrait qu'avec péril des enfants qui devaient vivre parmi les hasards, qui, dès le point du jour, menaçait du couchant ses nourrissons, qui dévorait ses propres fruits, comme sachant très-bien qu'elle engendrait avec force travaux des créatures qui n'étaient pas plutôt nées qu'elles étaient condamnées à la mort ! Ces mêmes considérations lui rendaient sa stérilité plus tolérable, craignant que sa fécondité ne tournât au préjudice des siens, et qu'elle ne mît au monde des pleurs plutôt que des enfants. Parmi tant de cris et de gémissements, il ne se rencontrait qu'un seul bien, qui était de s'adresser à l'auteur de la nature elle-même, lequel, l'ayant faite sans ces défauts, la pouvait réparer sans plus d'efforts qu'il ne lui en avait fallu pour la créer ; et ce fut l'occasion pour laquelle il se voulut faire un nouveau chemin dans la nature même, passant avec une fermeté plus divine qu'humaine par une conception et par une naissance virginales, comme par un sentier inconnu, sans y laisser ni traces ni vestiges, afin de remettre en naissant la nature en sa première liberté, et de nettoyer les ruisseaux en purifiant la fontaine.

Joachim et Anne ont été grands en foi et en espérance. Car si la foi, comme dit saint Ambroise (1), vit encore après le trépas et fait des miracles après la mort, ayant le pouvoir de ressusciter les morts, qui niera que la foi de saint Joachim et de sainte Anne ait été très-grande, puisque, pour parler avec saint Pierre Chrysologue (2), elle a fait reverdir des corps déjà secs, elle a fait rajeunir des personnes très-âgées, et en quelque façon rappelé la vie du couchant au levant ? Si le propre de l'espérance, au jugement du bienheureux Antiochus (3), est de porter d'excellents fruits au moyen de la foi, qui lui sert comme d'arrosoir, quelle doit avoir été l'espérance qui a donné au monde un si beau fruit, je veux dire Marie, le fruit de bénédiction ? Si les larmes sont le sang de l'âme, comme les appelait saint Antoine de Padoue (4), et si l'espérance est le sang de la foi, comme la nommait saint Clément d'Alexandrie (5), quelle aura été la foi de ces saints qui ont répandu tant de larmes, et quelle espérance qui a été fondée sur une foi si ferme ! Combien de sang leur aura coûté le précieux gage qu'ils ont donné au monde ! L'Ecriture sainte a exalté

(1) Orat. in funere Theodosii.
(2) Serm. 87.
(3) Homil. 2.
(4) Dominica 1 post Epiph.
(5) Lib. 1 Pædagog.

jusqu'au ciel la foi d'Abraham, qu'elle a honorée du glorieux titre de père des croyants, quoique saint Jean Chrysostôme et saint Jérôme l'accusent de quelque défiance, fondés sur le 17e chapitre de la Genèse, où il est dit qu'après que l'ange l'eut assuré qu'il aurait un fils, il se prit à sourire en son cœur, disant en lui-même : Comment serait-il possible qu'il me naquît un fils après cent ans, et que Sara, qui est âgée de quatre-vingt-dix ans, eût encore des enfants? Il est vrai cependant que saint Paul semble le défendre vivement dans son Epître aux Romains, 4, disant qu'il crut fermement et qu'il espéra contre toute espérance; que sa foi ne fut point ébranlée par la considération de son corps à demi mort, ni de celui de Sara sa femme, en qui il y avait encore moins d'apparence de concevoir. Quoi qu'il en soit, pour ne déroger en rien aux mérites des saints, si la foi d'Abraham et de Sara a été grande, on peut assurer que celle de saint Joachim et de sainte Anne n'a pas été moindre, attendu que saint Epiphane, saint Jérôme, saint Grégoire de Nysse, saint Germain, saint André de Crète, et les autres Pères nommés plus haut, soutiennent que jamais ces deux saints époux n'hésitèrent à croire, pas même pour la moindre syllabe, ce que le saint ange leur avait prédit. Si Abraham et Sara ont cru que toutes les nations de la terre seraient bénies au moyen du fils qui devait naître d'eux, saint Joachim et sainte Anne ont tenu pour assuré qu'ils seraient les père et mère de celle que saint Ephrem appelle (1) l'espérance des anciens pères, la joie des gens de bien, la lumière des justes, l'honneur d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la gloire de Moïse et d'Aaron, et la couronne de tous les saints. Ceux-là n'ont salué que de loin le riche joyau du ciel qui devait être l'honneur de leur race; ceux-ci ont mérité de serrer dans leurs bras et la Mère et le Fils par qui le monde entier devait être réparé. Ceux-là n'ont eu connaissance du bonheur qui leur devait arriver par Isaac qu'après la nouvelle que l'ange leur en donna; ceux-ci avaient eu dès longtemps quelque pressentiment du leur, d'où procédaient les instantes prières et les vœux qu'ils faisaient continuellement à Dieu, ainsi que le témoignent les docteurs que nous avons nommés. Enfin, si la foi a été en son enfance dans les patriarches et en sa jeunesse dans les prophètes, comme parle l'abbé Guerric (2), ne peut-on pas dire qu'en ceux-ci, qui ont connu de si près la grâce du Nouveau Testament, elle a été en son âge parfait?

Ils ont été grands en charité, tant en celle qui s'adresse à Dieu qu'en l'autre qui regarde le prochain; car, quant à celle-ci, les docteurs nous disent des merveilles du soin qu'ils avaient de subvenir aux pauvres, de loger les pélerins et d'assister toute sorte de nécessiteux. Saint Jérôme témoigne (3) qu'ils partageaient leurs revenus en trois; qu'une partie était

(1) Serm. de Laudibus B. Virginis.
(2) Serm. 4 de Nativit. Domini.
(3) Orat. de Ortu Virginis.

employée à la nourriture des ministres du temple, une autre au soulagement des pauvres, au secours des affligés, et la troisième seulement à l'entretien de leur petite famille. Quant à la charité qu'ils avaient envers Dieu, il est aisé d'en juger par tout ce qui a été dit jusqu'ici, attendu que, selon la remarque de Richard de Saint-Victor (1), elle est la force et la moelle des autres vertus, et celle qui les met toutes en œuvre; mais beaucoup plus par ce qu'en dit saint Jérôme (2), que leur vie simple et innocente, droite et irréprochable, les rendait singulièrement dignes d'être aimés de Dieu et des hommes.

En un mot, saint Joachim et sainte Anne ont été grands en toute sorte de vertus. C'est ce que nous devons croire du père et de la mère de Marie Mère de Dieu, grand-père et grand'mère de Jésus. Prenez seulement garde aux noms de l'un et de l'autre, dit saint Epiphane (3), et vous verrez que c'étaient comme des présages de leur sainteté. Joachim, c'est la préparation au Seigneur, et Anne, c'est la grâce. Nous aimons à redire ces justes interprétations; ces noms ne révélaient-ils pas au monde que ceux qui les portaient étaient tout remplis de la grâce et des vertus qui sont ses compagnes ordinaires, et qu'ils avaient tout ce qui était nécessaire pour préparer le tabernacle du Seigneur de l'univers? Car il convenait, dit saint Pierre Chrysologue (4), que la demeure de la sainteté fût longtemps auparavant apprêtée et sanctifiée, et en la personne même des père et mère de la Vierge. L'ange qui instruisit la bienheureuse sainte Brigitte (5) fit voir à cette pieuse veuve l'excellence de leur sainteté par le discours suivant : Figurez-vous, ô chaste épouse de Jésus-Christ, lui disait-il, un aigle royal, lequel, voulant faire son nid et préparer le logis à ses petits aiglons, va de forêt en forêt et vole de montagne en montagne pour choisir un arbre qui puisse servir à son dessein. Cet oiseau n'a point de repos jusqu'à ce qu'il ait rencontré celui qui surpasse tous les autres en hauteur et en beauté, qui a les racines les plus profondes et les plus fortes, et qui est le mieux défendu des tempêtes et des orages. L'ayant trouvé, il s'y arrête, il fait choix de la branche la plus ferme et la plus voisine du ciel, et là il élève avec un indicible soin les petits rois des habitants de l'air. Imaginez-vous maintenant que Dieu ressemble à l'aigle, tant par la souveraineté qu'il a sur toutes les choses créées que par la force de ses yeux clairvoyants, qui découvrent tout ce qui a été, qui est et qui sera, et que, parcourant tous les mariages qui devaient être, depuis le premier jusqu'au dernier, comme autant de beaux arbres, il n'en aperçut aucun plus digne que celui de saint Joachim et de sainte Anne de re-

(1) De Gradibus charitatis.
(2) Loco citato.
(3) Serm. de sancta Maria Deipara.
(4) Serm. 91.
(5) Serm. angelico, cap. 10.

cevoir la glorieuse Vierge qui devait être le petit nid du céleste Aiglon, c'est-à-dire du Verbe incarné. Ce fut là qu'il se reposa comme sur un arbre du paradis, haut en sa dévotion, profond en son humilité, large en sa charité, vert en son espérance, répandant tout à l'entour l'ombre et la fraîcheur de ses bons exemples, enfin accompli en toute sorte de vertus et de perfections.

C'est ce qui me fait croire que la Vierge prend un spécial plaisir à voir que ses chers enfants rendent toute sorte de devoirs à ceux à qui elle se sent obligée, et qui d'ailleurs sont si dignes d'honneur et de respect. C'est ce qui me fait juger qu'elle-même rend de merveilleuses actions de grâces à Dieu, à qui elle se sent infiniment obligée, pour lui avoir donné des père et mère si saints et si parfaits. Car elle ne se regarde point tant comme la fille de saint Joachim et de sainte Anne que comme la fille de l'oraison et des larmes, la fille de l'aumône, de l'hospitalité, de la charité, de la tempérance, de l'abstinence, de la chasteté, de la patience, de la longanimité, de la modestie, de la justice, et généralement de toutes les vertus qui ont éclaté en saint Joachim et sainte Anne, ou, pour mieux dire, la fille bien-aimée de la Providence, qui avait assemblé en ses père et mère toutes les vertus pour l'élever et la rendre la Reine des vertus et la digne Mère du Roi des vertus.

C'est ce qui me fait encore estimer, en présence de toutes les actions de grâces et des applaudissements des saints Pères qui ont écrit des merveilles de l'un et de l'autre, et qui les ont exaltés jusqu'au ciel, que les saints Pères n'ont cependant pas encore dit tout ce qu'ils devaient, et qu'ils n'ont pas pu proportionner leurs paroles à leurs pensées. Voyez cependant ce qu'ils en écrivent et jusqu'où s'élève leur langage : Bienheureux couple, s'écrie avec plusieurs autres saint Jean Damascène (1), il faut confesser que le monde vous est infiniment obligé, puisque par votre ministère il a offert à Dieu le Créateur un présent inestimable, c'est-à-dire une fille digne d'être la Mère de son Fils unique. Oh ! que cette faveur est exquise, et qu'elle mérite d'être mise au nombre des plus excellentes ! Qu'à présent sainte Anne se réjouisse, et qu'elle invite tous les habitants de la terre à faire fête avec elle, puisqu'elle a porté en son sein stérile les prémices de notre réparation, et qu'elle a nourri de son lait le fruit de toute bénédiction. Qu'elle convie à cette joie universelle la vieille Anne, mère de Samuel, et qu'elles se consolent ensemble pour avoir participé, quoique inégalement, à un même bonheur. Qu'elle appelle ensuite la chaste Sara, toutes les femmes stériles de l'antiquité, pour avoir part à la joie de sa merveilleuse fécondité. Que toutes les mères du monde accourent pour faire honneur à la fille et à la mère, et pour bénir celui qui a donné une telle bénédiction au sein stérile. Que tous, jeunes et vieux, hommes

(1) Orat. 1 de Nativit.

et femmes, viennent en foule rendre honneur à la noble tige de David, d'où cette précieuse branche est sortie, et au sein sacré où a été bâtie la vraie arche d'alliance. Bienheureuse êtes-vous mille et mille fois, digne mère de la Mère de Dieu, pour avoir donné au monde une fille dont la conception est immaculée, la naissance pleine d'honneur, dont l'enfantement est le rétablissement de l'univers. Nous vous sommes tous redevables, comme aussi au bienheureux saint Joachim, votre époux, parce que nous avons commencé de respirer l'air d'une douce espérance au lever de cette belle aube du jour, en qui et par qui nous vous présentons les témoignages d'une humble reconnaissance, accompagnés du désir de vous honorer tant que nous jouirons des grâces qui nous ont été octroyées par votre moyen (1).

Saint Joachim et sainte Anne étaient riches de grâce et de sainteté, dit Emidio Gentilucci (2). On voyait en eux resplendir l'humilité, la résignation, la mortification, le jeûne, l'abstinence, la prière, la lecture, la contemplation, la chasteté conjugale, l'amour de toutes les vertus. C'est pourquoi saint Epiphane dit (3) : La main qui avait formé ces deux cœurs les avait unis ensemble par les liens d'un parfait amour, et ils étaient un beau modèle de vie intérieure et parfaite. Joachim, sur la montagne, élevait vers le ciel ses mains pures et des prières ardentes et continuelles pour hâter la rédemption d'Israël, et Anne, retirée dans le secret de sa maison, s'offrait constamment en sacrifice à Dieu dans la ferveur de sa dévote prière. C'est donc à bon droit que le même saint docteur les appelle (4) les saints parents d'une Vierge très-sainte, chers et agréables à Dieu, tous les jours de leur vie, par toutes les vertus dont ils étaient ornés. Saint André de Crète (5) appelle saint Joachim *doux, modeste, sobre, nourri de la divine loi et constamment fidèle à son Dieu ;* et il appelle sainte Anne *tendre amante de Dieu, toujours tempérante et toujours chaste.* Saint Jean Damascène (6) conclut de leur sainteté à la sainteté de leur fille, et les appelle *bienheureux.* Il admire l'auguste plante qui produisit un si beau fruit, et il remarque que leurs actions furent dignes de Dieu qui les choisit et dignes de la Vierge qui naquit d'eux. Et comme, ainsi que nous l'avons dit plus haut, tous les théologiens, les Pères et les docteurs le déclarent, quand Dieu choisit une créature pour quelque œuvre sublime, ou pour la revêtir d'un caractère particulier, il la comble de toutes les grâces, de tous les dons qui sont nécessaires à cette œuvre ou à ce caractère, il nous est facile d'imaginer de quelles grâces il dut enri-

(1) Le P. Poiré, 4e traité, chap. 5.
(2) *Vie de la très-sainte Vierge*, chap. 5.
(3) Orat. de Laudibus Virginis.
(4) Eodem loco.
(5) De Dormitione Deiparæ, lib. 1, cap. 7.
(6) Homil. 1 de Virg. Mariæ Nativit.

chir les âmes de ces deux époux qu'il avait choisis pour bénir le monde entier, puisque d'eux devait naître la Reine du monde, la Vierge élue de toute éternité, la belle, la pure, l'immaculée Marie, par qui le Verbe éternel du Père, le Créateur et Seigneur de toutes choses devait se revêtir de notre chair mortelle.

Toute l'admirable économie de la grâce, ou le principe de l'œuvre surhumaine de la rédemption, eut son origine dans la conception de Marie, qui fut l'heureux fruit d'Anne et de Joachim; et si l'arbre se connaît à son fruit, quelle ne fut donc pas la sainteté des parents de celle qui devint la Mère de la sainteté même?

Entre tous les saints, nous devons nous sentir redevables d'une affection et d'un sentiment très-spécial à saint Joachim et à sainte Anne, père et mère de la sainte Vierge, et les honorer, les prier avec zèle et persévérance (1).

Le philosophe Plutarque (2) dit que les pierres dont on bâtit les temples et dont on dresse les autels sont fortunées, à cause de l'honneur qu'elles reçoivent pour être employées au service de Dieu. Ce bonheur ne touche que légèrement les pierres inertes, destituées de sentiment; mais il n'en est pas ainsi des pierres vivantes, comme saint Joachim et sainte Anne, qui ont eu l'insigne honneur de servir à la construction du très-auguste temple de la sagesse incarnée, temple qui n'est autre que la glorieuse Vierge. Car, outre que le bonheur dont ils jouissent dépasse notre entendement, le sentiment qu'ils en ont est la perfection de leur bonheur. Ne paraissent-ils pas avoir été figurés par ces grandes et précieuses pierres dont l'Ecriture dit (3) qu'elles ont été jetées dans les fondements de l'ancien temple de Salomon? Car ils ont été grands et précieux par toutes les vertus dont la vue réjouit le ciel et la terre.

Ces deux illustres personnes doivent tenir le premier rang, avec saint Joseph, dans le cœur des dévots de la très-sainte Vierge. O divine Vierge, ô divine enfant, la merveille des siècles, la fille des patriarches, la lumière des prophètes, le désir et l'attente des justes, l'espérance des pécheurs, qu'heureuse est la maison de David d'où vous êtes sortie! qu'heureuses sont les mamelles qui vous ont allaitée! O sainte Anne, mère de Marie, qui avez mérité de porter en vos entrailles et de donner au monde cette auguste fille qui doit porter Jésus, le fruit de la terre et la fleur du ciel; et vous encore, très-heureux, ô Joachim, qui avez produit un germe si pur et si saint, et le gage assuré de la plus grande promesse de Dieu, le dernier effort et la plus proche disposition à la venue du Messie, Marie, la plus sainte entre les saints; c'est par le fruit que vous donnez tous deux au

(1) Le P. Poiré, 4e traité, chap. 5.
(2) Lib. 2 Phys., text. 59.
(3) 3 Reg. 3.

monde que nos ténèbres seront dissipées, que la malédiction sera changée en bénédiction, que la mort cédera son droit à la vie, et que l'iniquité sera effacée. Que toute créature vienne se réjouir avec les deux grands saints de la grâce qu'ils ont reçue de Dieu; que tout le monde vienne en foule dans leur maison pour honorer ceux que Dieu lui-même a voulu prévenir d'un si grand honneur; qu'ils viennent se prosterner devant ce berceau et rendre hommage à cette divine enfant qui est née Reine des anges et des hommes. La grâce dans laquelle elle commence sa voie est plus relevée que celle qui fait la consommation des séraphins. On peut dire, avec le Psalmiste, que la gloire et les richesses sont dans la maison de saint Joachim et de sainte Anne : *Gloria et divitiæ in domo ejus*, 1, 113, et que si la noblesse de leurs ancêtres leur a communiqué une qualité illustre, celle de leurs descendants leur donne bien un autre éclat. Marie, Mère de Jésus, est leur véritable fille; Jésus, Fils unique de Dieu, est leur petit-fils selon la nature humaine. Et que de vertus, que de sainteté remplissaient ces deux grandes âmes ! Donc honorons-les, vouons-nous à leur culte, prions-les, imitons leurs sublimes vertus.

LXI

IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Dans sa lettre apostolique du mois de décembre 1854, notre très-saint Père Pie IX déclare solennellement et définit dogmatiquement que la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, a été conçue sans péché. Voici le décret de cette définition dogmatique :

« Plein de confiance en Dieu, et persuadé que le moment opportun était venu de définir l'immaculée conception de la très-sainte Vierge Mère de Dieu, qu'attestent et mettent merveilleusement en lumière les oracles divins, la vénérable tradition, le sentiment permanent de l'Eglise, l'accord admirable des pasteurs catholiques et des fidèles, les actes éclatants et les constitutions de nos prédécesseurs; après avoir examiné toutes choses avec le plus grand soin et offert à Dieu des prières assidues et ferventes, il nous a paru que nous ne devions plus différer de sanctionner et de définir par notre jugement suprême l'immaculée conception de la Vierge, et de satisfaire ainsi au très-pieux désir du monde catholique et à notre propre dévotion envers la très-sainte Vierge, afin d'honorer de plus en plus son Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ, puisque tout ce qu'on rend d'honneur et de louange à la Mère retourne à la gloire du Fils.

« C'est pourquoi, n'ayant jamais cessé d'offrir, dans l'humilité et le jeûne, nos prières particulières et les prières publiques de l'Eglise à Dieu le Père par son Fils, pour qu'il daignât diriger et fortifier notre âme par la vertu de l'Esprit saint; après avoir encore imploré l'assistance de toute la cour céleste et appelé par nos gémissements l'Esprit consolateur, agissant aujourd'hui sous son inspiration, pour l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour la glorification de la Vierge Mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et pour l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de notre Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre, nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine selon laquelle la bienheureuse Vierge Marie fut dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilége spécial de Dieu tout puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sau-

veur du genre humain, préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle, est révélé de Dieu, et que, par conséquent, elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. Si donc quelques uns, ce qu'à Dieu ne plaise, avaient la présomption de penser dans leur cœur autrement qu'il n'a été défini par nous, qu'ils apprennent et sachent que, condamnés par leur propre jugement, ils ont fait naufrage hors de la foi et quitté l'unité de l'Eglise, et de plus que si, par la parole, par l'écriture ou par toute autre voie extérieure, ils osaient exprimer ces sentiments de leur cœur, ils encourraient *ipso facto* les peines portées par le droit. »

Voici les paroles du grand saint Augustin concernant l'immaculée conception : Il n'y a ni grand ni petit parmi les enfants des hommes, pour saint qu'il soit, pour honoré qu'il soit en privilége d'une grande piété, qui n'ait pas été conçu dans le péché, excepté la Mère de l'Immaculé, exempt de péché, et ôtant les péchés du monde; de cette Mère je ne veux pas en parler lorsqu'il est question de péché : *Non est in filiis hominum magnus vel parvus, tanta præditus sanctitate, nec tantæ religionis privilegiatus honore, qui non in peccatis fuerit conceptus præter Matrem Immaculati peccatum non facientis, sed peccata mundi tollentis; de qua, cum de peccatis agitur, nullam prorsus volo habere quæstionem* (1).

Marie fut simple comme la colombe; regardez-la comme sans tache et inviolable, dit saint Jérôme (2). Salomon disait dans les Cantiques à sa louange : Venez, ma colombe, mon immaculée, 2 : *Simplicitas columbæ fuit in Maria, illæsa inviolataque in vobis custodiatur; de qua Salomon in Canticis quasi in laudem ejus : Veni, inquit, columba mea, immaculata mea.*

Saint Bernard, dans sa 174e lettre, n'admet pas, à la vérité, l'immaculée conception; mais alors l'Eglise n'avait pas encore décidé sur ce sujet. Au reste, voici les propres paroles de ce saint docteur sur cette question : Mais ce que j'ai dit là-dessus est certes sans préjudice de celui qui penserait autrement. Et surtout je réserve tout cela et toute autre chose dans ce genre à l'autorité et à l'examen de l'Eglise romaine, prêt à me soumettre à son jugement, si mon avis n'est pas le sien : *Quæ autem dixi, absque præjudicio sane dicta sint sanius sapientis. Romanæ præsertim Ecclesiæ auctoritati atque examini totum hoc, sicut et cætera quæ ejusmodi sunt, universa reservo; ipsius, si quid aliter sapio, paratus judicio emendare.* Nous pouvons donc dire avec saint Augustin : Rome a parlé, la cause est finie : *Roma locuta est, causa finita est.*

La fête de la Conception de la bienheureuse Marie Mère de Dieu, célébrée dans beaucoup de lieux, m'engage à considérer le principe d'où sort

(1) Serm. 23 de Verbis Domini in cœna.
(2) Epist. 10 ad Paulam et Eustochium, de Assumptione B. Mariæ Virg. serm.

le salut du monde, dit saint Anselme (1). Cette fête se célébrait exactement, dans les anciens temps, par ceux surtout en qui brillaient davantage une simplicité pure et une dévotion plus humble envers Dieu.

La consommation de tant de biens qui ont été donnés à toute créature par la Mère du Seigneur engage l'homme à considérer, par affection de piété, le commencement de cette incomparable Vierge. Sa conception a été si sublime, si divine, si ineffable, que l'esprit humain ne peut en pénétrer la grandeur : *Exordium conceptionis ipsius tam sublime, tam divinum, tam ineffabile fuit, ut in illud mens humana nulla perspicacitate assurgere possit.* Ce n'est pas étonnant, puisque le fondement et comme le sanctuaire de la cité et de la demeure du suprême bien était placé en elle; et l'habitation de la lumière éternelle, et le temple que devait habiter l'Esprit sans corps, sans circonscription, créant et vivifiant tout en même temps, était préparé. La bienheureuse Marie devant être la Mère de Dieu, et cette Vierge devant enfanter d'une manière ineffable, de sa substance, celui qui est incompréhensible, et par là passer à l'unité de la Divinité, on peut croire (on doit croire aujourd'hui) que dès sa conception elle a été marquée d'une si grande élévation de la Divinité, que la pénétration de l'esprit humain ne pouvait pleinement arriver à ce sublime mystère. C'est pourquoi la simplicité pure et la pureté de l'amour pour Dieu et sa Mère chérie, croyant à l'immaculée conception de Marie, ne se trompe pas. C'est pourquoi grand nombre de fidèles célèbrent avec raison par leurs louanges la fête de l'Immaculée Conception. Car, longtemps avant sa venue ou sa conception, Isaïe, inspiré par le Saint-Esprit, avait dit : Un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines. L'esprit du Seigneur reposera sur lui : esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété; et il sera rempli de la crainte du Seigneur, 11, 1-2-3. Or, ce rejeton qui produit de soi une telle fleur est, de croyance universelle, la Vierge Marie, et la fleur qui s'élève de ses racines est son Fils, par qui et en qui repose essentiellement toute la plénitude de la Divinité. Reportons notre pensée au moment où cette Vierge, Mère très-digne d'un si grand Fils, fut conçue, selon la loi établie, dans le sein de sa mère; qui pourrait ne pas croire que la sagesse de Dieu, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force (Sap. 8, 1), qui accomplit toutes choses, qui régit toutes choses, n'ait pas rempli d'une nouvelle et ineffable joie le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, et qu'il n'ait pas visité avec soin, par un plaisir infini, pour réintégrer le ciel et la terre, celle qu'il s'était choisie à lui-même dans son inspiration divine et cachée? Mais, comme cette conception était le fondement de l'habitation du bien suprême, si cette conception a été souillée de la tache originelle, quel sujet d'étonnement ! Dieu dit à Jérémie, 1, 5 :

(1) Tractatus de Conceptione B. Mariæ Virginis.

Avant de t'avoir formé dans les entrailles de ta mère, je t'ai connu; avant que tu fusses sorti de son sein, je t'ai sanctifié, je t'ai établi prophète pour les nations. L'ange prédit aussi de Jean, qui devait naître, qu'il serait rempli de l'Esprit saint dès le ventre de sa mère (Luc, 1, 15). Si donc Jérémie a été sanctifié dans le sein de sa mère, parce qu'il devait être un grand prophète; si Jean a aussi été rempli du Saint-Esprit avant de naître, parce qu'il devait précéder le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Elie, qui oserait penser que le propitiatoire de tous les siècles et que la très-douce demeure du Fils de Dieu tout puissant fût privée dès sa conception de la grâce du Saint-Esprit? L'Ecriture ne dit-elle pas : Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté : *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas* (2 Cor. 3, 17)? Elle a donc été exempte de l'esclavage de tout péché, celle qui devait recevoir celui qui remet tous les péchés, celle en laquelle et par laquelle il se faisait personnellement homme, celle qui était formée en la présence et par la grâce du Saint-Esprit. Remarquez le fruit du châtaignier : lorsque cet arbre produit du fruit de son espèce, son enveloppe paraît toute hérissée d'épines. Au-dedans le fruit germe; il est sans épines; il est doux, suave; il est nourri, réchauffé, fortifié, sans épines, et, devenu mûr, rompant son enveloppe, il sort sans être touché ni endommagé par les épines, libre de tout esclavage. Si Dieu veut que ce fruit soit formé au milieu des épines sans en être touché, qu'il soit ainsi nourri et qu'il mûrisse, ne pouvait-il pas agir de même à l'égard du temple humain qu'il préparait pour lui-même, dans lequel il voulait habiter corporellement, et duquel, en unité de sa personne, il devint un homme parfait, afin que, lors même qu'il fût conçu parmi les épines des pécheurs, il fût cependant entièrement préservé de tout dommage? Il l'a pu pleinement, et il l'a voulu; si donc il l'a voulu, il l'a fait : *Potuit plane et voluit; si igitur voluit, fecit.* En effet, tout ce qu'il a jamais voulu de grand hors de sa personne, il l'a voulu en vous, ô la plus heureuse des femmes; car il a voulu que vous fussiez sa Mère, et parce qu'il l'a voulu, cela s'est fait. Le Seigneur, le Créateur et le Gouverneur de toutes choses vous a faite sa Mère; le Seigneur et le Créateur, dis-je, de toutes choses, non seulement intelligentes, mais surpassant lui-même toute intelligence, vous a établie maîtresse et impératrice des cieux et de la terre, et ainsi vous avez été et vous êtes absolument la maîtresse et l'impératrice de tous les éléments et de tout ce qu'ils renferment. Et pour que vous fussiez telle, vous avez été créée dans le sein de votre mère, l'Esprit saint opérant dès l'origine de votre conception. Ainsi en est-il, ô bonne Souveraine, et nous nous réjouissons qu'il en soit ainsi. N'avez-vous pas, dès votre origine, dû être ainsi, ô très-douce Souveraine, vous qui deviez être si grande en devenant la Mère unique de l'Infini, et la sage et noble impératrice, après votre Fils, de tout ce qui a été, de tout ce qui est et de tout ce qui sera? N'avez-vous pas dû être ainsi dès le premier instant de votre conception, afin

qu'en vous qui dominez toutes choses créées il n'y eût ni souillure ni esclavage? Paul, ce défenseur de l'exacte vérité, appelé vase d'élection par votre Fils qui règne maintenant dans le ciel, déclare que tous ont péché en Adam; cela est vrai, et je déclare qu'il n'est pas permis de dire autrement. Mais lorsque je considère l'éminence de la grâce de Dieu en vous, ainsi que je vous regarde non parmi toutes les créatures, mais au-dessus de toutes les créatures, et d'une manière inestimable; de même je crois que vous n'avez pas été liée comme les autres, dans votre conception, par la loi de nature, mais que, par la vertu et l'action singulière et impénétrable à l'esprit humain de la Divinité, jamais aucun péché ne s'est vu en vous. Car le péché seul séparait les hommes de Dieu, et le Fils de Dieu, voulant l'effacer, se fit homme pour réconcilier le genre humain avec Dieu; et pour combattre le péché, qui rendait ennemi de Dieu, il fallait qu'il en fût ainsi. Donc il convenait que la Mère qui devait l'enfanter fût exempte de tout péché; autrement par quel accord la chair aurait-elle pu s'unir hypostatiquement à cette suprême pureté que l'homme fût tellement uni à la Divinité, que ce qui est de Dieu fût aussi de l'homme, et que ce qui est de l'homme fût de Dieu (1)?

(1) Si Deus castaneæ confert ut inter spinas, remota punctione, concipiatur, alatur, formetur; non potuit hæc dare humano quod ipse sibi parabat templo in quo corporaliter habitaret, et de quo in unitate suæ personæ perfectus homo fieret; ut, licet inter spinas peccatorum conciperetur, ab ipsis tamen spinarum aculeis omnimode exors redderetur? Potuit plane et voluit : si igitur voluit, fecit. Et quidem quicquid dignum unquam de aliquo extra suam personam voluit, perperam est eum de te, o beatissima feminarum noluisse : voluit enim te fieri Matrem suam; et quia voluit, fecit esse. Matrem suam te fecit ille rerum Dominus, Creator et Gubernator; rerum, inquam, omnium non solum intelligibilium, sed omnem intellectum transcendentium Dominus et Factor, te dominam et imperatricem constituit cœlorum atque terrarum; et sic maxime et omnium elementorum, cum omnibus quæ in ipsis sunt, domina et imperatrix extitisti et existis; et ut ita esses, in utero matris tuæ a primordiis conceptionis, operante Spiritu sancto creabaris. Ita est, bona Domina, et gaudemus ita esse. Numquid ergo, dulcissima Domina, numquid tu, tanta futura, Summi, videlicet Mater unica, et omnium quæ fuerunt, sunt, vel erunt, prudens ac nobilis post Filium tuum imperatrix? Numquid in exordio tuo talis esse debuisti, ut omnium quorum te dominium gerere certissime novimus, aut impuritati aut subjectioni potuisset addici? Ille assertor puræ veritatis, et a Filio tuo jam in cœlo præsidente vas electionis cognominatus, omnes homines peccasse in Adam fatetur; vera utique sententia, et cui contradici nefas esse pronuncio. Sed cum eminentiam gratiæ Dei in te considero, sicut te non intra omnia, sed super omnia quæ facta sunt, inæstimabili modo contueor; ita te non lege naturæ ut alios in tua conceptione devinctam fuisse opinor, sed singulari et humano intellectui impenetrabili, Divinitatis virtute et operatione, ab omni peccati adjunctione liberrimam. Solum etenim peccatum fuerat quod homines a parte Dei dirimebat; et ut illud Filius Dei evacuaret, sicque ad placere Dei humanum genus revocaret, homo fieri voluit; et talis, ut nec in eo aliquatenus concordaret ei, unde homo a Deo discordabat. Quia ergo ita fieri oportebat, Matrem de qua talis crearetur, mundam esse ab omni peccato decebat. Aliter enim quo pacto illi summæ puritati caro tanta conjunctione uniretur, ut homo assumptus ita esset in unum, ut quæ Dei sunt, indifferenter

Voyez un palais, dit le même saint docteur (*ibid.*) : celui qui veut le construire pour son usage, qui veut l'habiter, en faire ses délices et ses fêtes, ne le fait-il pas bâtir aussi beau, aussi agréable, aussi utile que possible ? Souffrirait-il que ses fondements fussent faibles, indignes de la construction et incapables de la soutenir ? Non, à moins qu'il ne fût un ignorant, et qu'il ne voulût pas achever son palais sous de bonnes conditions. Nous croyons donc d'une foi indubitable que la Sagesse éternelle s'est proposé avant tous les siècles de s'élever un palais digne d'elle pour en faire sa demeure spéciale : *Ergo sapientiam ante omnia sæcula proposuisse sibi habitaculum, quod specialiter inhabitaret, construere similiter, indubitata fide tenemus.* Depuis longtemps on sait qu'une pareille construction a eu lieu ; car ce palais, nous le confessons, est le tabernacle du Saint-Esprit, dans lequel et par lequel la divine Sagesse a voulu s'unir et s'incorporer à la nature humaine, et exercer sa pitié envers tous ceux qui l'adorent dans un esprit pur. Ce tabernacle, qui est le lieu du pardon universel, étant construit par le Saint-Esprit, si son fondement, c'est-à-dire le commencement, l'origine de la formation de la bienheureuse Marie, eût été souillé, à coup sûr, il n'eût pas été convenable à la construction, et ne lui aurait pas été uni. Est-ce que la sagesse et la puissance de Dieu ont manqué de lumière et de force pour se former une demeure pure, pour en écarter toute souillure de la condition humaine ? *Insciane fuit et impotens sapientia Dei et virtus, mundum sibi habitaculum condere, remota omni labe conditionis humanæ?* Dieu a préservé du péché les bons anges, tandis que les mauvais tombaient ; et il n'aurait pas pu préserver de tout péché la femme par excellence qui bientôt devait être sa Mère ? *Angelis aliis peccantibus, bonos a peccatis servavit ; et feminam, Matrem suam mox futuram, ab aliorum peccatis exortem servare non valuit ?* Dans son conseil éternel, il a décrété qu'elle serait la Dominatrice et la Reine des anges, et nous pourrions croire qu'en sa naissance elle fut inférieure aux anges, et qu'elle doit être comptée parmi les pécheurs ? Que celui qui voudrait soutenir le contraire pèse ces considérations. Pour moi, jusqu'à ce que Dieu me montre que l'on peut dire quelque chose de plus excellent de notre Souveraine, ce que j'ai dit, je le soutiens ; je ne change pas ce que j'ai écrit. Au reste, je mets entièrement et moi-même et mon intention entre les mains du Fils et de la Mère : *Existimet hoc, et argumentis suis probet qui vult : ego, donec ostendat mihi Deus aliquid dignius excellentia Dominæ nostræ posse dici ; quæ dixi, dico ; quæ scripsi, non muto. Cæterum, me et intentionem meam Filio ejus, et illi committo.*

Rien ne vous égale, ô Souveraine, rien ne peut vous être comparé ;

hominis essent ; et quæ hominis, Dei ? (S. Anselmus, *Tractatus de Concept. B. Mariæ Virginis.*)

car tout ce qui existe est ou au-dessus de vous, ou au-dessous ; ce qui est au-dessus de vous, c'est Dieu seul ; tout ce qui n'est pas Dieu est au-dessous de vous. Qui fixera une si grande excellence ? qui l'atteindra ? Et certainement, pour arriver à cette excellence, vous vous leviez très-pure dans le lieu le plus humble, c'est-à-dire dans le sein de votre mère. Si vous n'aviez pas été ainsi conçue et ordonnée, vous ne seriez jamais arrivée à une si grande élévation : *Nihil tibi, Domina, æquale, nihil comparabile est ; omne enim quod est, aut supra te est, aut subtus te est : quod supra te est, solus Deus est ; quod infra te, omne quod Deus non est. Ad tuam tantam excellentiam quis aspiciet ? quis attinget ? Et certe ut ad hanc excellentiam pervenires, in humillimo loco, id est in utero matris tuæ, purissima oriebaris. Quod si tali modo concepta et ordinata non fuisses, ad tantam celsitudinem non succrevisses* (ibid.).

Quiconque donc se réjouit, triomphe de la grandeur de votre accroissement, doit se réjouir de l'ordre de cet accroissement. Celui donc qui enlève à l'Eglise de Dieu la joie de la fête de votre conception, la joie de cette même conception, ou il n'y pense pas sérieusement, ou il néglige de s'en occuper, ou il ne sait pas tout le bien qui sort de cette source-là pour se répandre sur toutes les créatures de Dieu. Mais qui expliquera l'immensité de ce bien ? Ce n'est pas moi, je l'avoue ; car un si grand salut est infiniment élevé au-dessus de moi et de tous les pécheurs qui me ressemblent (*ibid.*).

L'homme, en se révoltant contre son Créateur, s'est perdu ; il est tombé dans l'abîme sans pouvoir jamais obtenir grâce et se relever par ses propres forces. Il s'est tué sans Dieu, il ne ressuscitera jamais sans Dieu. Dieu seul, qui a fait l'homme, et contre lequel l'homme pèche, a le pouvoir de délivrer l'homme et d'effacer sa faute. Mais quoi ! ce grand Dieu offensé, méprisé, ne trouvait personne qui fût digne de lui demander pardon ; de jour en jour les crimes se multiplient, et la colère de Dieu est provoquée pour punir, et sa miséricorde, qui désire pardonner, est oubliée. Mais ce grand Dieu, dont la pitié n'est jamais épuisée, dont la miséricorde est infinie, dont la bonté ne tarit point, dont la puissance fait ce qu'elle veut, est décidé à délivrer l'homme créé à son image, pour qu'il ne soit pas perdu éternellement. Il choisit pour cet acte d'une infinie bonté un mode merveilleux : il veut se faire homme, afin de sauver le monde par ce moyen. Et cet homme n'est pas comme les autres hommes, mais il fait de cet homme et de la Divinité une seule personne, pour être Dieu parfait et homme parfait, étant ainsi un seul et même Dieu. Mais la nature humaine tout entière est viciée, corrompue dans sa racine, et Dieu ne peut s'associer à la corruption et au vice du péché. Il est donc nécessaire que la nature qu'il veut prendre pour se faire homme soit la nature humaine et pure, exempte de toute contagion de péché ; ce qu'il ne trouve pas, puisque tout est gâté dans sa racine. Mais la sagesse et la

vertu de Dieu, qui voulaient réparer la nature humaine perdue, trouvent un ineffable moyen. Ce que Dieu veut, il le peut ; sa sagesse est sans bornes. Il peut donc de la masse corrompue préserver de toute souillure telle nature humaine selon sa volonté, nature qu'il s'unit en personne divine, afin que l'homme soit parfait et ne soit pas indigne de la Divinité. Marie, cette très-noble étoile de la mer, c'est-à-dire la lumière de tout l'univers, le soutien et la consolation de tous ceux qui sont ébranlés et qui tombent au milieu des tempêtes, la ressource de tous ceux qui se réfugient vers elle pour éviter la mort éternelle, est choisie, prédestinée, préordonnée pour cette œuvre admirable, la plus grande et la plus merveilleuse œuvre de Dieu. Vous donc, ô Souveraine, que la puissance divine a prédestinée et élevée pour ce chef-d'œuvre, vous que la sagesse de Dieu, qui règle toutes choses, a dotée de tant de prérogatives, vous qu'il s'est choisie pour Mère quand il a voulu sauver le monde, vous l'ineffable miséricorde de tous ceux qui sont sauvés, comment croire, je le demande, que vous ayez pu, dans votre conception, être frappée de la mort du péché, qui, par l'envie du démon, a foudroyé la terre entière ? Tout homme qui pèse les raisons données plus haut ne peut le croire ; il a horreur d'une telle pensée, sa langue n'ose le dire. Elevée comme à l'infini au-dessus de toutes les créatures pour mériter d'être la très-digne Mère de Dieu, comme il est non seulement chaste et pur au-dessus de tout, mais qu'il est la chasteté et la pureté même, ainsi vous qui deviez enfanter de votre propre chair cet Homme-Dieu, vous deviez, de droit, être pure par-dessus toutes les créatures. C'est pourquoi les enfants de la sainte Eglise doivent vénérer à juste titre votre conception comme immaculée (*ibid.*).

O très-pieuse Souveraine, moi votre très-humble serviteur, je sais, je crois, je confesse que vous êtes sortie très-belle de la tige de Jessé et entièrement exempte de la blessure du péché qui aurait terni votre beauté, et que, demeurant sans tache, vous avez produit la très-merveilleuse fleur, non une fleur ordinaire, mais la divine fleur sur laquelle l'Esprit saint, l'Esprit aux sept dons s'est reposé, et qui, par le parfum de son éternelle vie, le parfum du salut éternel, a rempli et arrosé de la grâce de sa divinité toute créature. Par cette fleur nous sommes délivrés du péché de notre premier père, et nous échappons à la mort qui, par ce péché, est entrée dans le monde ; et la chair rachetée par les blessures de cette fleur, c'est-à-dire de votre Fils unique et bien-aimé, s'élève, soit réellement, soit par l'espérance, au-dessus des misères dont toute chair, en punition de ce péché, était opprimée. Par lui nous retrouvons non seulement le paradis terrestre, mais le royaume céleste. Quelle gloire, quel honneur, quelle jubilation du cœur, quelle joie de l'âme, quelle assurance de la béatitude éternelle pour la nature humaine, lorsqu'elle verra celui avec qui elle est un même corps, celui que toute l'ar-

mée céleste adore comme son Dieu, gouvernant tout avec le Père et le Saint-Esprit, régnant sur tous, et consubstantiel à son Père éternel, et partageant sa toute-puissance ! Jamais la nature humaine n'aurait acquis cette gloire, cette possession de tant de biens, si Dieu lui-même, pour l'expiation du péché d'Adam, ne se fût pas fait homme. Ainsi nous serons beaucoup plus heureux et plus grands dans le royaume des cieux que nous n'eussions été si Adam n'eût pas péché (*ibid.*).

Au temps de Guillaume, roi d'Angleterre, selon l'attestation du même saint Anselme, un navire anglais, menacé d'un prochain naufrage, fut sauvé miraculeusement par Marie. Tous invoquent le refuge des malheureux, l'espérance des désespérés; aussitôt ils voient sur la mer en furie et près du navire un homme vénérable, revêtu des ornements sacerdotaux. Appelant un moine qui faisait partie des naufragés, cet homme lui dit : « Voulez-vous échapper à ce grand péril de la mer? voulez-vous rentrer sain et sauf dans votre patrie? Sachez que la sainte Vierge m'a envoyé, parce que vous avez réclamé son secours. Et si vous me promettez de célébrer la fête de l'Immaculée Conception et de la prêcher avec zèle, vous êtes sauvés. » La promesse est faite; l'ange disparaît, la mer se calme soudain, et tout l'équipage est hors de danger. (*Epistol. de Concept. B. M.*)

Et nous, mes frères, continue saint Anselme, si nous voulons arriver au port du salut, nous célébrerons avec un grand respect et avec solennité la conception de la Mère de Dieu, afin que nous recevions une immense récompense de son Fils : *Et nos ergo, fratres, si portum salutis volumus apprehendere, Dei Genitricis conceptionem dignis obsequiis et officiis celebrabimus, ut ab ejus Filio digna mercede remuneremur* (1).

Saint Anselme atteste un autre miracle dont la fête de l'Immaculée Conception fut l'objet (2) : Au temps de Charles, roi de France, dit-il, un parent du roi de Hongrie, serviteur zélé de la sainte Vierge, chantait tous les jours l'office de cette bonne Mère. Le jour qu'il se maria, se rappelant qu'il avait oublié son office, il envoya son épouse et ses parents à la maison, et il resta seul près de l'autel de Marie. Comme il chantait ces paroles du Cantique des Cantiques : Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, douce et ravissante comme Jérusalem : *Pulchra es, amica mea, suavis et decora sicut Jerusalem*, 6, 3, la Vierge Marie lui apparut entre deux anges, dont l'un lui tenait la main droite et l'autre la main gauche, et elle lui dit : « Si je suis belle et ravissante, pourquoi me quittez-vous et prenez-vous une autre épouse? Ma beauté n'est-elle pas incomparable? Celle que vous venez d'épouser est-elle semblable à moi? Où avez-vous vu une beauté comme la mienne? » Il lui répond en tremblant et ravi hors de lui-même : « O ma très-douce Souveraine, votre splendeur surpasse toutes

(1) Epist. de Concept. B. Mariæ.
(2) Epist. de Concept. B. Mariæ.

les splendeurs du monde. Que voulez-vous, ô divine Maîtresse, que je fasse? — Si par amour pour moi, lui dit-elle, vous quittez celle que vous avez prise aujourd'hui pour votre épouse, vous m'aurez pour épouse dans le royaume céleste, et si chaque année, le 8 décembre, vous célébrez la fête de mon Immaculée Concception, et que vous engagiez les autres à en faire autant, vous serez couronné avec moi dans le royaume de mon Fils. » Après ces paroles, la glorieuse Vierge disparaît. Le nouvel époux refuse de retourner chez lui, et, sans consulter ses parents, il se retire dans un cloître hors de sa patrie, il prend l'habit religieux, et peu de temps après, par la protection de Marie qui comble toujours de biens et d'honneurs ceux qui l'aiment, il est fait évêque et patriarche d'Aquilée, et tant qu'il vécut, il célébra chaque année et fit célébrer avec pompe la fête de l'Immaculée Conception, avec octave.

Nous proclamons un autre miracle aussi très-authentique, et qui se rapporte encore à la même fête, ajoute saint Anselme (1). Un ecclésiastique qui avait la louable habitude de dire l'office de la sainte Vierge eut le malheur de tomber dans une faute grave. Après sa chute, il s'embarque sur un fleuve de France, et dès son départ il se met à dire ses heures. Il commence par l'*Ave Maria*, et soudain une légion de démons, sortant des eaux, le précipitent lui et sa barque au fond du fleuve, et son âme dans les tourments. Le troisième jour, la Mère de Jésus vint sur le lieu où les démons tourmentaient ce malheureux, une multitude d'anges étant avec leur Reine, et s'adressant aux démons, elle leur dit: « Pourquoi affligez-vous injustement l'âme de mon serviteur? — Son âme nous appartient, répondent-ils, parce qu'il a péché. — S'il vous appartient par son crime, reprend Marie, il m'appartient par les prières qu'il m'adressait au moment où vous l'avez tué; vous qui m'avez insulté, vous êtes beaucoup plus coupables que lui. » Les démons, entendant cela, prennent la fuite, et la bienheureuse Marie ressuscite le mort, le délivre des tourments, écarte les eaux du fleuve à droite et à gauche, et ramène plein de vie cet homme au port. Rempli de joie et de reconnaissance, il se prosterne aux pieds de sa libératrice: « Ma très-chère Souveraine, lui dit-il, Vierge sans tache, chérie de Jésus-Christ, que vous rendrai-je pour tant de bienfaits que vous m'avez accordés? Vous m'avez délivré de la gueule du lion et mon âme des tourments affreux de l'enfer. » Marie lui répond: « Je vous conjure de ne plus retomber dans le péché que vous avez commis, de crainte que vous ne deveniez pire; et je vous demande de célébrer chaque année, le 8 décembre, la fête de mon Immaculée Conception, et que vous prêchiez partout cette fête. » Après ces paroles, la bienheureuse Vierge Marie s'élève au ciel. Pour lui, il embrassa la vie monastique; il raconta à tous ce qui lui était arrivé, et toute sa vie il

(1) Epist. de Concept. B. Mariæ.

célébra et fit célébrer avec dévotion la fête de la Conception Immaculée.

Et nous, frères bien-aimés, ajoute saint Anselme, par notre autorité d'archevêque, nous corroborons et nous ordonnons qu'aucun de nous, si occupé qu'il soit par les affaires temporelles, ou si grand pécheur qu'il soit, ne manque de célébrer chaque année la conception de la bienheureuse Vierge Marie. Car, ainsi que dans la sainte Eglise on célèbre sa nativité, de même sa conception doit être célébrée. Sans cette conception, on ne célébrerait pas sa nativité ; et comme sa nativité a été nécessaire pour sauver le genre humain, ainsi a été nécessaire sa conception sans tache. C'est par l'ordre de Dieu qu'elle est conçue et qu'elle naît. De là, si l'on considère la raison divine, le jour de sa spirituelle conception doit même l'emporter sur celui de sa nativité (*ut supra*).

Oh ! qu'il est grand ce jour dans lequel l'âme de notre Réparatrice est créée et sanctifiée, et s'unit à son très-saint corps ! Celui qui refuse d'honorer le jour de sa conception n'est pas le tendre ami de la Vierge. Que les insensés rougissent, qui ne veulent pas solenniser ce jour, parce que la sainte Eglise ne célèbre pas cette fête pour les autres saints. Car c'est une grande ignorance de comparer ici aux autres saints la Vierge en qui Dieu a pris la chair humaine, celle qu'il a élevée au-dessus des anges et des archanges dans le ciel. Quoi qu'il ne soit pas permis de célébrer le jour de la conception des autres saints, le Saint-Esprit veut qu'on le célèbre à l'égard de Marie, qui est plus grande et plus excellente que tous les autres. C'est avec éclat et solennité que doit être élevée sur tous les autres saints celle par qui tous les saints sont sanctifiés. Jésus-Christ est appelé le Saint des saints, et Marie la Sainte des saintes ; et comme, sans exemple, le suprême ordonnateur de toutes choses lui a donné sur tous les saints et saintes cette dignité qu'elle conçût le Verbe fait chair restant vierge, qu'elle l'enfantât restant vierge, et qu'elle restât vierge après l'enfantement, de même, sans exemple, il lui a accordé au-dessus de tous les saints cette dignité, que dans la sainte Eglise on célèbre les solennités de sa conception et de sa nativité. Quelle distance y a-t-il entre le culte de la conception de la Mère du Seigneur et la génération du Verbe fait chair ? Car sa conception est la lime de la génération de Jésus-Christ. C'est donc avec raison qu'on célèbre la génération du Fils et la conception de la Mère, parce que la conception et la nativité de la Mère sont la génération du Fils. Célébrons donc par de célestes offices ses deux conceptions vénérables, la spirituelle et la corporelle, afin que par ses mérites et ses prières nous méritions d'être préservés des soucis du siècle et de tous maux, et d'arriver aux joies éternelles (*ut supra*, saint Anselme).

La chair de la Vierge, prise d'Adam, ne contracta point les souillures d'Adam, dit saint Pierre Damien, mais la pureté d'une spéciale continence fut changée en blancheur éblouissante de la lumière éternelle :

Caro Virginis ex Adamo assumpta, maculas Adæ non admisit, sed singularis continentiæ puritas in candorem lucis æternæ conversa est (1).

On ne peut jamais admettre, dit saint Jean Damascène, que dans la très-sacrée Vierge il y eut le moindre mouvement de concupiscence; en elle il n'y eut jamais aucun foyer de péché, ni aucun mauvais aiguillon, puisqu'elle fut entièrement exempte de la faute originelle dès le commencement de sa substance et de sa conception : *Nequaquam admittendum est unquam in sacratissima Virgine vel ullum fuisse carnalis concupiscentiæ fervorem, in qua nullus unquam fuerit fomes peccati, neque stimulus ad malum; quandoquidem expers omnino fuit originalis culpæ in suæ substantiæ et conceptionis exordio* (2).

Le mauvais arbre avait produit de mauvais fruits, dit Pierre de Blois (3), c'est-à-dire la concupiscence de la chair, le péché originel, la source des maux, le levain de la commune corruption et le commencement général de notre perdition. Il fallait remédier au mal originel par le bien originel, la chair de la Vierge Marie est exempte de ce mauvais arbre de notre perte : *De mala illa arbore damnatæ perditionis, exempta est caro Mariæ Virginis.*

La bienheureuse Vierge, dit saint Bernardin de Sienne, ne fut jamais soumise au tyran de la concupiscence du péché originel, parce qu'elle fut conçue sans lui, comme l'atteste Salomon dans les Cantiques, 4, 7 : Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a en vous aucune tache : *Fuit beata Virgo sine tyranno concupiscentiæ peccati originalis; quia sine eo concepta est, teste Salomone : Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.*

La bienheureuse Vierge, dit le même saint, fut dans sa conception comme le soleil qui s'annonce par l'aurore : sa sanctification arrêta le péché originel et lui conféra la grâce; elle éloigna aussi l'inclination au mal tant véniel que mortel. Cette sanctification fut dans la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. Certainement Dieu, qui est éternel, comme il créa toutes choses dans son admirable sagesse, créa et sanctifia dans le temps sa Mère bénie, telle qu'il l'avait choisie, sainte dans son éternité; et il forma sa Mère tant en noblesse de nature qu'en perfection de grâce, telle qu'il convenait à sa très-glorieuse Majesté de l'avoir, parce qu'en elle et d'elle il devait prendre ce qu'il devait s'unir en unité de personne pour l'éternité, d'où sortirait le prix de notre délivrance, de notre justification et de la béatification humaine (4).

La vérité est, dit la sainte Vierge à sainte Brigitte, que j'ai été conçue

(1) Serm. 61 in Nativitate Domini.
(2) Orthodoxæ fidei lib. 3.
(3) In Nativit. B. Mariæ, serm. 38.
(4) De Festivitatibus B. Mariæ Virg., serm. 51, articul. 1.

sans le péché originel, et non dans le péché, parce que, comme mon Fils et moi nous n'avons jamais péché, ainsi il n'a jamais existé mariage plus saint que celui d'où je suis sortie. Lorsque mon père et ma mère m'engendrèrent, ce fut plutôt par obéissance que de leur propre mouvement; là la charité divine opéra plus que la chair. Car l'heure où je fus conçue peut bien être appelée l'heure d'or, l'heure précieuse, parce que mes parents n'agirent que par obéissance au précepte de Dieu. Ma conception fut merveilleusement l'heure d'or, puisqu'alors commença le salut de tous, et que les ténèbres se changèrent en lumière. Dieu voulut opérer une merveille cachée à tous les siècles, comme il fit fleurir la verge desséchée d'Aaron (1).

Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous: *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 4, 7). Je vois dans ces paroles, dit le célèbre Gerson (2), le vrai Dieu d'amour, qui ne peut mentir, appeler et nommer cette bénie Vierge qui aujourd'hui est conçue sans tache, ornée de toute beauté. Vous êtes toute belle, ma bien-aimée. Elle est nommée aussi comme spécialement aimée. Vous êtes toute belle, dit-il, ô ma bien-aimée. L'un suit assez l'autre. Car une femme n'est pas digne d'être la bien-aimée d'un souverain si excellent, si elle n'est toute belle. Comme la miséricorde avait obtenu la voie de la rédemption pour le genre humain, qu'il avait été réglé et décrété par le sublime conseil de la Trinité qu'elle satisferait la justice, que le Fils de Dieu prendrait la chair humaine, et que la Divinité s'unirait, se joindrait à l'humanité pour opérer cette satisfaction, et que le temps était venu pour que l'incarnation s'accomplît et se célébrât, Dieu entreprit, dans sa sagesse infinie, de former une Souveraine telle qu'il convenait qu'elle fût pour celui qui est un Roi si grand, si généreux; une Mère digne d'avoir ici-bas pour Fils celui qui, au ciel, a Dieu pour Père.

Ce conseil est révélé et ce plan est bientôt annoncé au monde de diverses manières : au ciel, parmi les anges; sur la terre, aux prophètes; dans les limbes, aux justes qui attendaient leur rédemption. Comme au commencement du printemps, ou lorsque l'étoile du matin doit bientôt sortir, dès l'aurore du jour, tout germe et se réjouit, les oiseaux chantent et la rosée descend; ainsi, dans cette nouvelle merveille du monde, une grande joie se manifeste, et une très-grande abondance de rosée céleste descend. Les saints personnages dont la pensée du ciel inspirait les désirs et les prières proclamaient leurs prophéties, comme est celle-ci d'Isaïe, 7, 14 : Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel. Et cette autre du livre des Nombres, 24, 17 : Une étoile sortira de Jacob, et un sceptre s'élèvera d'Israël, et il frappera les

(1) Lib. 6 Revelat., cap. 49 et 55.
(2) Serm. de Concept. Virginis Mariæ.

chefs de Moab. Et parce que, comme l'a excellemment prouvé Boëce (1), disant : Toute créature s'efforce naturellement d'obéir, de servir, de plaire à son Créateur, car en cela consistent sa félicité, son bien, sa noblesse et sa beauté, je puis par figure et par imagination, raisonnablement fondé, dire, d'après un célèbre auteur (2), que dès le commencement la nature se présenta avec ses servantes, qui sont les influences et les causes naturelles, s'offrant à s'aider à former cette Souveraine et cette bien-aimée de Dieu. Se prosternant humblement et avec respect devant la divine Majesté, elle lui dit : Mon Dieu, mon Maître et mon Roi, je n'ignore pas entièrement le chef-d'œuvre que vous devez faire et l'excellence de la Souveraine que vous vous êtes proposé de créer ; et quoique votre puissance, votre sagesse, votre magnificence n'aient point besoin, je le sais, de mon service, cependant je m'offre humblement ; ordonnez ce qu'il vous plaît, j'obéirai volontiers. Sachez que ni moi ni mes servantes nous ne nous servirons d'aucune fraude pour donner tout ce que nous avons, afin que cette grande Maîtresse soit une incomparable beauté en son corps. Car nous ne pouvons rien donner à son âme ; mais nous assemblerons en son corps la parfaite santé, l'harmonie, la plénitude des biens. Elle pourra dire qu'elle est abondamment ornée, remplie de mes biens plus que toutes les autres femmes qui ont été, qui sont et seront. Je répandrai sur elle la lumière, la beauté, la douceur pleine de simplicité, d'honneur et de bénignité ; et je réglerai tellement son chaste aspect, ses paroles, ses actions et ses mœurs, qu'elle sera pour tous ceux qui la verront un modèle parfait, le livre et le miroir de la beauté, de la noblesse, du véritable amour, de la parfaite décence. Je la ferai si excellente, que tous à l'envi diront d'elle : Voici une dame digne d'être souveraine, d'être couronnée reine. Cette bienheureuse Vierge ne paraîtra pas être la fille d'un homme mortel, mais de Dieu.

La nature parlait ainsi, lorsque d'un autre côté, c'est-à-dire du côté du ciel, se présentait une autre dame qui, en son geste, son port, ses nobles manières, ressemblait parfaitement à une grande reine. Sa face était plus resplendissante que le soleil, par où l'on pouvait juger que sa nativité était plutôt divine et céleste que mortelle et terrestre. Elle se nommait *charité tendre*, première fille du vrai Dieu d'amour, reine de toutes les vertus, souveraine et maîtresse de la nature. Et elle est la vertu qui fait aimer Dieu par-dessus tout. Elle a un autre nom, on l'appelle *grâce*. Sa société était belle ; car d'un côté elle avait six sœurs : la sagesse, la vérité, la prudence, l'intelligence, le conseil et la foi ; de l'autre côté, la force, la continence, la fidélité, la justice, la paix, la miséricorde, l'humilité, la diligence, la libéralité, la douceur. Et toutes ces vertus ont con-

(1) Lib. 3, prosa ultima.
(2) Alanus, libro suo de Complanctu naturæ.

couru à former la bienheureuse Vierge. Lorsque la nature eut vu de telles vertus, elle s'inclina profondément devant elles et les respecta. Non seulement Dieu connut sa fille la charité, mais il la reçut à ses embrassements chastes et doux. Ensuite il lui permit de lui demander ce qui lui plairait davantage. Alors elle invita la sagesse, sa sœur germaine et sa compagne, à prendre la parole, à exposer au Roi du ciel ce qui avait été décidé entre toutes les vertus dans leur conseil. Quoique la sagesse s'excusât très-humblement, la charité obtenait d'elle tout ce qu'elle voulait. La sagesse s'adresse donc à Dieu en ces termes : Très-haut, très-puissant, très-sage, unique, incomparable et très-grand Souverain, je ne sais rien, et, de quelque manière que je me considère, je me regarde comme indigne de dire même un mot devant votre divine Majesté, surtout dans la grande affaire qui concerne votre décret, votre volonté, votre providence, votre réglement. Cependant votre bonté, votre clémence et votre pouvoir qui nous a si libéralement, si généreusement créés, quoique nous fussions privés de tout mérite, m'encouragent à vous dire ce que la charité, votre humble fille, et ses compagnes ont délibéré, et ce qu'elles m'ont ordonné de vous adresser. Elles auraient mieux accompli ce mandat honorable que moi; mais comme elles m'ont choisie, je leur obéirai volontiers. Roi très-haut, la charité, votre humble et pieuse fille, et nous qui sommes les autres vertus, nous sommes remplies, non sans cause, d'une grande et inestimable joie, vous voyant venir dans votre miséricorde pour exaucer nos supplications, vous voyant décidé à descendre sur la terre pour racheter le genre humain et nous rendre notre habitation, d'où nous avions été exclues parce que le péché, notre mortel ennemi, notre honteux et cruel tyran, avec toute sa suite maudite, l'ignorance, l'infidélité, l'idolâtrie, la superbe, l'avarice, la luxure, l'envie, la paresse, la gourmandise, et un nombre innombrable d'autres vices, étaient tombés sur nous. Ils ont occupé la terre presque entière. Oh! qu'elle sera bénie l'heure où le cruel et horrible tyran, le péché et ses détestables spoliateurs, seront chassés de notre propriété et de notre maison! O Dieu, ne verrons-nous pas cela? Nous serons heureuses lorsqu'il en sera ainsi, lorsque la clémence prendra la place de la colère, la continence celle de la luxure, la vérité celle du mensonge, l'humilité celle de l'orgueil, et ainsi du reste. Et c'est le premier but de mon ambassade, de vous rendre grâces pour cela, selon notre pouvoir et nos forces; car nos actions de grâces seront toujours bien au-dessous de votre bienfait. Le second but est de vous remercier de ce que nous savons que vous voulez créer et produire une très-grande et très-excellente Souveraine, infiniment supérieure à toutes celles qui ont existé ou qui seront, et telle, en un mot, qu'elle soit digne d'être votre mère, votre sœur, votre épouse et votre bien-aimée. Nous venons à vous en toute humilité, ô Père véritable et parfait, vous offrant avec empressement et de tout notre cœur notre travail pour cette fin:

chacune de nous selon son pouvoir et son devoir, sans présomption, sans adulation, sans jactance, nous disons que nous ferons tous nos efforts pour que cette Souveraine soit parfaite, toute belle et très-digne d'être aimée de vous. Il est certain que vous pouvez sans nous ce que vous voulez; mais, je vous supplie, ne rejetez pas cette offrande et notre service, parce qu'en cela vous augmenterez infiniment notre honneur, notre noblesse, notre bonté, notre valeur et notre renommée. Nous la donnerons dans l'innocence et la virginité d'Abel, dans la foi d'Abraham, la constance de Josué, la sagesse de Salomon. Elle sera belle comme Rachel, féconde comme Lia, sage comme Rébecca, pieuse comme Elie, noble comme David. Elle surpassera Moïse en clémence, Job en patience, Tobie en miséricorde, Judith en force, Esther en grandeur, tous les prophètes en intelligence.

Au moment de cette allocution, Dieu le voulant ainsi, il se présenta, de la terre sainte, de la ville de Nazareth en Galilée, une vénérable dame, fille des vertus, qui s'appelait *oraison;* et, la face humblement inclinée, montrant un commencement de joie, elle arrivait pleine de ferveur, d'instance, de piété, au nom de Joachim et d'Anne, afin de pouvoir leur obtenir un rejeton, pour être exempts et libérés de la malédiction et de l'opprobre de la loi. La nature, voyant cela, et ayant bien compris, dit hardiment que la chose était impossible, Joachim et Anne sachant bien qu'ils étaient inféconds et stériles; qu'il était donc vain et inutile de demander une semblable chose. Mais l'oraison ne se laissa pas décourager par la nature, et, mettant de côté ses paroles, elle se tourna avec confiance vers la charité et la réunion des vertus, leur demandant leur secours et leur puissance, alléguant qu'elle venait au nom de leurs excellents amis et hôtes, Joachim et Anne. Aussitôt toutes d'un commun accord fléchissent le genou devant le trône de la divine Majesté, et, par ordre de ces mêmes vertus, la sagesse continue son discours et dit : Père tout puissant, s'il vous plaît que ce jour soit béni, que ce soit en temps favorable. La dévote oraison est venue ici de la part de deux bons serviteurs et amis, Joachim et Anne, demander pour eux un rejeton; car où trouverez-vous sur la terre deux personnes qui vous aiment davantage, qui vous servent, vous honorent, vous prient et observent mieux votre loi? Ils ne dissipent pas en mauvais usage les biens que vous leur avez donnés, car ils en font trois parts : une pour votre temple et vos ministres, l'autre pour les pauvres, et la troisième pour leurs besoins. Nous, vertus, nous ne sommes nulle part mieux accueillies sur la terre que dans la précieuse, modeste et pieuse habitation de ces deux saintes âmes. Si donc vous désiriez que celle que vous voulez créer pour être toute belle et votre bien-aimée spéciale vînt par eux, qu'elle fût conçue et enfantée par eux, nous en éprouverions toutes une grande joie et un grand bonheur. Pour ce qui est de la noblesse, quoique tous ceux qui font le bien

deviennent nobles par vous, il faut cependant satisfaire l'attente du monde. Vous savez que ces deux personnages sont de la race et du sang royal de David, votre tendre ami, et de la race sacerdotale d'Aaron; c'est pourquoi celle qui naîtra d'eux naîtra noble. Et je ne suis pas arrêtée par la raison de stérilité qu'oppose la nature; car votre puissance est infinie, et il vaut mieux, cela est évident, que celle qui doit être la plus admirable parmi toutes les autres, en beauté et en bonté, soit formée merveilleusement et miraculeusement par vous plutôt que par la nature seule.

Il est vrai, Seigneur, car je ne veux rien cacher, qu'un certain scrupule, un doute me poursuit dans la question de la conception de Marie. Si cette conception était souillée du péché originel, que deviendraient les prophéties et votre honneur? Marie alors serait moins heureuse qu'Eve, qui fut créée dans l'innocence et la sainteté. Ce doute disparaît par ma foi en la conception immaculée; cette conception ne peut qu'être sans tache. Vous savez, Seigneur, de quelle manière vous avez donné à Adam, premier homme, et à tous ses descendants, un héritage non seulement temporel, qui est le paradis terrestre, mais, ce qui est préférable et meilleur, vous lui avez accordé l'héritage spirituel et céleste. Cet héritage était un don de votre grâce et une certaine vertu qui s'appelait *justice originelle*. Une telle vertu, par l'ordre que vous aviez établi, l'eût tellement gouvernè, ainsi que tous ceux qui l'auraient eue et qui l'auraient conservée, que l'âme aurait tenu en paix, en sujétion et en obéissance la chair, les membres, les sens corporels, sans aucune rébellion ni désobéissance; la raison, guidée par la sagesse, aurait délibéré, aurait voulu, aurait commandé; et, ce qui est plus précieux encore, par l'excellence de cette vertu et l'héritage de la justice originelle, l'homme aurait toujours eu un jugement sain, sans erreur, une bonne volonté exempte de péché, une faculté sensuelle bien dirigée, sans mouvement ou passion détestable, dans la vue, l'ouïe, le goût, le toucher. Elle aurait préservé et gardé l'homme de la mort, et elle lui aurait procuré une vie corporelle sans sueur, sans peine, sans travail, et la femme aurait enfanté sans danger et sans souffrances. Voilà un beau don et un riche héritage. Mais, hélas! Adam et Eve, devenus ingrats, péchèrent bientôt contre votre Majesté royale et divine, en transgressant votre précepte de ne pas toucher au fruit défendu, préférant leur volonté à la vôtre par une rébellion insensée. C'est pourquoi, selon toute la loi écrite, et même la justice conservée parmi les hommes, ils méritèrent non seulement de mourir, mais encore de perdre tout l'héritage, tant le paradis terrestre que la justice spirituelle et originelle, pour eux et pour leurs enfants, à cause de leur crime de lèse-majesté divine. Après cela il fut permis à un certain tyran cruel et très-insolent, qui s'appelle *péché originel*, de régner sur eux dans leur royaume spirituel, c'est-à-dire à la place de la justice origi-

nelle. Hélas! cent fois hélas! Quel dur échange! être dépouillé du suprême bien et tomber dans le suprême mal; perdre une semblable félicité et se précipiter dans une si grande misère et adversité! Maudite soit cette désobéissance qui a produit un si grand mal! Vous avez, ô créature humaine, un exemple terrible pour ne jamais briser ni transgresser les ordres de Dieu, quels qu'ils soient. Comme donc cette sentence a été prononcée par vous, suprême juge et législateur, que toute progéniture, depuis Adam et Eve, venant de la société naturelle de l'homme et de la femme, perdra cet héritage et sera soumise au péché originel, que ferez-vous pour préserver de ce malheur votre bien-aimée si belle, qui viendra par Joachim et Anne? Nous nous unissons à l'oraison pour vous prier de payer pour la justice, afin que celle qui doit venir ne soit point conçue dans une telle souillure du péché originel et ne manque point d'avoir une pureté, une innocence et une beauté dignes de celle qui doit être votre mère, votre épouse et, entre toutes les créatures, votre bien-aimée. N'écoutez pas seulement la justice rigoureuse, mais daignez prêter l'oreille à ce que la nature et les vertus présentes peuvent dire à ce sujet.

Dieu ayant accordé à la nature la faculté de parler, elle tint le discours suivant : Vous savez, Seigneur, que, selon ma première et légale institution, je devais engendrer des hommes tels, que dans leur règne spirituel il n'y eût aucune rébellion charnelle ou sensuelle contre la droite raison, parce que ma loi naturelle est très-juste. C'est pourquoi je demande que la chair, qui est l'inférieure, la servante, l'esclave, ne fasse rien contre l'autorité et la volonté de l'âme, qui est sa reine, sa souveraine et sa maîtresse. La raison le veut ainsi. Eve fut faite sans tache, la conception de votre bien-aimée doit être pareille; autrement Eve aurait un plus grand privilége que votre Mère. J'ajoute à cela que mon droit est un droit naturel, que le fils doit honorer sa mère, ainsi que dans mon école mes disciples, les philosophes et les poètes, l'ont toujours enseigné. Mais comment serait-elle suffisamment honorée, si le péché avait été en elle un instant? C'est la vérité, dit aussitôt l'obéissance; puisque vous, suprême Prince, vous voulez avoir, selon la chair, une mère sur la terre, vous lui devrez l'honneur, le respect, le dévouement, l'obéissance. La justice ne s'opposera pas à cela. Mais cette loi ne paraîtrait pas bien s'accomplir dans l'abomination et la sujétion au péché, permettant que celle qui doit être votre demeure, votre temple, votre palais de toute pureté, fût profanée un seul instant. Ainsi raisonnait l'obéissance, lorsqu'elle s'aperçut que la charité voulait aussi donner ses raisons; aussitôt, avec respect, elle lui céda la parole. En vérité, Père tout puissant, dit-elle, vous m'avez faite reine des vertus, et je m'en glorifie en vous, et sans moi aucune d'elles ne conviendrait parfaitement à la créature humaine, aucune ne lui serait accordée. Je suis celle qui les illumine comme le soleil les couleurs, et je vivifie l'âme comme l'âme le corps; et sans moi l'âme est

morte, et elle est incapable de faire aucune œuvre importante, comme le corps ne peut rien sans l'âme. Si donc il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, que dans sa conception je fusse loin et en dehors de cette Souveraine, à cause du péché originel, cruel tyran, qui la garderait? car je ne pourrais par aucun pacte habiter en elle. Voyons la suite. Premièrement, son âme serait spirituellement morte, et ainsi laide, fétide, horrible; elle vous déplairait, vous ne l'aimeriez pas, elle serait indigne de votre société et de la société des anges, elle mériterait d'être toujours au-dessous d'eux; et si elle mourait dans cet état, elle serait, sans aucun doute, éternellement séparée de vous. En second lieu, elle serait aussi l'habitation des ténèbres, celle qui doit porter la lumière. Cette étoile brillante du matin serait éclipsée à sa sortie, cette nouvelle et belle rose se flanerait, cette fontaine de grâce tarirait, la fleur du Fils pâlirait, la Mère de la vie serait morte, la Reine du monde serait esclave. Mais de qui serait-elle esclave? Elle serait sous la plus dégoûtante et la plus abominable sujétion qui pût lui arriver, c'est-à-dire celle du péché.

Voici la miséricorde qui prend la parole : Père de toute bonté, dit-elle, ayant eu pour notre misérable condition une condescendance telle, que vous avez voulu racheter le genre humain de l'esclavage du péché, il est juste que vous soyez un très-parfait Rédempteur en rachetant au moins excellemment une personne. Et vous savez que, parmi les modes de racheter, le plus parfait est de préserver entièrement la personne de la servitude du péché quel qu'il soit, originel et actuel, dans lequel elle tomberait sans votre spécial secours, comme on rend plus de service en empêchant un homme de tomber dans la boue que de le relever après sa chute. Mais quelle est la personne que vous devez plus parfaitement racheter, que votre Mère et votre spéciale bien-aimée?

La virginité prie à son tour. Elle dit qu'il ne convenait pas moins au Fils de Dieu d'avoir une Mère qui n'eût jamais été souillée par le péché, et par conséquent toujours vierge dans son âme, par une grâce et un privilége unique, que de l'avoir vierge de corps; d'autant plus que la virginité et l'intégrité de l'âme est plus noble et plus parfaite que celle du corps. Mais il est certain que tout péché mortel corrompt, viole et énerve la pureté et l'innocence de l'âme; c'est pourquoi cette Vierge doit être conçue hors de la tyrannie du péché, comme elle doit être vierge de corps. Il ne faut pas oublier qu'une partie de sa chair doit être la chair de la très-pure humanité que recevra notre Dieu ; c'est pourquoi elle doit être très-nette, très-intacte, très-pure.

La prudence, qui interprète légalement les lois, donne ses raisons avec élégance. Je ne vois, dit-elle, dans cette matière, aucune répugnance à ce que notre toute belle bien-aimée de notre Dieu ne doive en tout temps, dans sa conception et après, être exempte et libre de l'odieuse tyrannie du péché originel, à moins que peut-être, selon cette loi générale que

tous ont péché en Adam, la justice ne réclame ses droits. Je suis étonnée si la justice veut que le suprême Roi et fondateur des lois leur soit tellement soumis, qu'il ne puisse en rien y déroger dans aucun cas contingent. Mais alors il serait plutôt leur serviteur que leur maître, et son auguste Epouse et Reine du ciel serait plus esclave que les reines de la terre, qui sont privilégiées contre toutes les servitudes civiles. Je demanderai à la justice : Voulez-vous que les lois soient observées avec cette rigueur, que notre Souveraine soit enfermée dans cette loi et cette malédiction générale que Dieu, en punition du péché d'Eve, a prononcées contre les femmes, condamnées à enfanter dans la douleur et l'angoisse? Je sais que la justice dira qu'elle doit enfanter sans douleur. Pourquoi donc ne pourra-t-elle pas également être exceptée de la grave malédiction du péché originel, puisqu'il y a d'aussi fortes raisons, et de plus fortes même, pour cette seconde exception que pour la première? Je vous prie, ô justice, de considérer que le Maître suprême a souvent, pour un but moins élevé que l'honneur de sa Mère et de sa bien-aimée, changé et varié le cours commun et ordinaire, tant de la nature que de l'Ecriture, en opérant souvent des miracles, en accordant des grâces, des pardons et des priviléges. Ne fit-il pas arrêter le soleil à cause de Josué? Ne ressuscita-t-il pas des morts à cause d'Elie? N'empêcha-t-il pas le feu de brûler à cause de Daniel? Et aussi, ce qui confirme notre sujet, n'a-t-il pas sanctifié Jérémie et Jean-Baptiste, contre la loi générale, avant leur naissance? Il est donc certain que la loi générale ne doit pas être au préjudice de la grâce et d'un privilége spécial. Et il me semble, ô justice, que non seulement vous devez accorder, mais même demander qu'il en soit ainsi. Ne devez-vous pas exiger que le fils honore sa mère plus que les autres, comme l'ont très-bien dit la nature et l'obéissance? Il en est certainement ainsi. Dites, ô justice, n'est-il pas juste que cette Reine ait un privilége contre la servitude, surtout si la servitude est honteuse? N'est-il pas juste que la trésorière de la grâce, la bien-aimée de Dieu, ne soit jamais sans sa grâce et son amour? N'est-il pas juste enfin que cette Reine et Maîtresse des anges, qui, selon la promesse divine, doit écraser et broyer la tête du serpent infernal, de cet ennemi implacable, ne soit en aucun temps, même un seul instant, son membre et son esclave? Autrement il pourrait toujours lui reprocher et lui dire par dérision : Voici une femme qui, comme il est dit, a brisé ma tête; mais moi, auparavant, j'ai brisé la sienne par le péché originel. Voici la bien-aimée de votre Roi; mais moi, d'abord, j'ai été son roi et son seigneur par le péché originel. Voici une dame qui est appelée toute belle; mais elle a été souillée, profanée et prostituée sous ma domination par le péché originel. Voici celle qui se dit le siége et la mère des vertus; mais avant elle m'a obéi, et elle m'a reçu chez elle par le péché originel. O Dieu très-bon et très-puissant, ne permettez pas que votre ennemi et le nôtre puisse railler ainsi votre très-digne Mère.

A ce langage s'élève un bruit, un murmure d'approbation entre les vertus, et toutes s'entretiennent du discours de la prudence, l'approuvent et tournent leurs regards vers la justice et la font fléchir; au reste, elle paraissait déjà vaincue. Elle se rend, et, après quelques paroles pour se décharger, elle proteste publiquement que sur toutes ces choses, sur tout ce qui a été dit et proposé, elle s'en rapporte elle-même à la bonne justice et à la sage disposition de Dieu, qu'à lui seul appartient d'ordonner, de régler et d'interpréter sa loi; car qui peut connaître le sens de la loi aussi bien que le législateur qui l'a faite? Toutes les vertus étaient disposées à lui obéir; toutes sont d'accord là-dessus. Aussitôt toutes gardent un silence profond et respectueux, et demeurent attentives à la sentence qui va être prononcée.

Alors le béni Fils de Dieu, assis sur le sublime trône de sa divine majesté, et avec une admirable gravité, abaisse son regard doux et terrible, et dit avec force et bonté : Nous vous avons entendues, très-chères filles, et vos paroles, vos offrandes et vos désirs nous ont été agréables. Vous souhaitez et attendez nos ordres, nos décisions; nous allons vous les faire connaître brièvement.

Nous accordons, par une grâce spéciale, que l'humble supplication de l'oraison qu'elle nous a adressée pour nos bons sujets Joachim et Anne de notre chère ville de Nazareth, sur le bon témoignage que toutes d'une voix unanime vous avez rendu d'eux, soit exaucée; et nous voulons, sans avoir l'intention de contrister notre fille sur son allégation de leur stérilité, qu'ils soient les parents de celle de qui nous voulons être le fils selon la nature humaine. De plus, nous ordonnons que cette nouvelle merveilleuse soit aussitôt portée à l'un et à l'autre par un de nos archanges ambassadeurs, et vous, vérité, notre secrétaire, expédiez les lettres sans délai. Outre cela, nous consentons, nous voulons et ordonnons que ce que vous avez offert, vous le cédiez, vous le donniez, et que vous mettiez tous vos soins, toute votre application à disposer, orner, doter ma bien-aimée toute belle. Quant à la discussion que vous avez eue entre vous, sachez que nous ne voulons pas que vous considériez notre règle et notre loi générale et pénale imposée par la faute du premier père, parce que cette loi a été faite pour les autres, non pour elle-même. Comme nous la choisissons d'une manière extraordinaire, ainsi nous voulons la doter de priviléges extraordinaires. Le béni Fils de Dieu, comme je le crois dévotement (et c'est aujourd'hui un article de foi), donna une semblable conclusion et sentence. Si dans ce moment quelqu'un eût vu la joie, les actions de grâces, l'allégresse qu'eurent les vertus, et aussi le contentement de la nature, il en aurait été hors de lui-même. Chacune en particulier comptait les dons merveilleux qu'elle ferait à cette auguste Vierge, et toutes, d'un consentement unanime, s'occupèrent de cela; toutes déclarèrent qu'elles ne pouvaient faire un meilleur usage de leur libéralité, et

qu'elles voulaient lui donner tous leurs biens, ne retenant rien pour elles. En elle donc coula toute la plénitude de la grâce, tandis qu'elle n'est donnée aux autres qu'en partie. Aussi est-elle appelée pleine de grâce par l'ange. L'ange choisi pour messager descend aussitôt, portant à Joachim et à Anne la décision solennelle. Et soudain Dieu opéra tellement, ainsi que la nature de concert avec les vertus, que Marie fut conçue et vivifiée, tant en son corps qu'en son âme, sans que le péché osât s'approcher d'elle.

Que voulez-vous que je dise davantage? Elle parut si belle, si pure, si parfaite, que le vrai Dieu fut rempli pour elle du saint amour, ne pouvant se contenir de chanter ce cantique amoureux : Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 4, 7). Ici tout s'accorde à publier sa beauté et son amour. Que votre visage est beau! disent les Cantiques : *Facies tua decora*, 2, 14. Il n'y a point une femme sur la terre semblable à celle-ci en son regard, en sa beauté, en la sagesse de ses paroles : *Non est talis mulier super terram in aspectu, in pulchritudine, et in sensu verborum* (Judith, 11, 19). Elle était très-belle, et son visage d'une grâce si parfaite, qu'elle paraissait aimable et ravissante à tous ceux qui la voyaient : *Erat formosa valde, et incredibili pulchritudine, omnium oculis gratiosa et amabilis videbatur* (Esther, 2, 15). Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata* (Cant. 6, 9)? Le roi l'aima plus que toutes les autres femmes : *Adamavit eam rex plus quam omnes mulieres* (Esther, 2, 17).

Pourquoi n'a-t-on pas toujours cru universellement l'immaculée conception, et pourquoi plusieurs ont-ils été, dans le passé, opposés à cette croyance? Je réponds à cela par quelques considérations qu'on pourra facilement saisir.

Première considération. Le Saint-Esprit révèle de temps en temps à l'Eglise, ou aux docteurs qui viennent après, quelques vertus ou expositions de la sainte Ecriture, qu'il n'a pas révélées à leurs prédécesseurs. C'est l'avis de saint Grégoire le Grand. Plusieurs passeront, dit-il (1), et la science de Dieu sera de plusieurs sortes. Ainsi Moïse sut plus qu'Abraham, les prophètes plus que Moïse, les apôtres plus que les prophètes, et les docteurs ont ajouté plusieurs vérités aux vérités que les apôtres avaient enseignées. C'est pourquoi nous pouvons dire, et nous le devons, que cette vérité, que la bienheureuse Marie n'a pas été conçue dans le péché originel, est de ces vérités dont la révélation a été connue plus

(1) In Daniel. 12.

tard, ou qui ont été déclarées tant par des miracles authentiques que par la majeure partie de la sainte Eglise, qui tient de cette manière telle chose pour certaine. Il y eut de même un temps où l'on ne croyait pas universellement que la Vierge Marie fût dans le ciel en corps et en âme, comme nous le professons maintenant.

Deuxième considération. A tous les âges de l'Eglise, les docteurs versés dans la science de l'Ecriture sainte ont eu comme ils ont encore et comme ils auront toujours l'autorité d'exposer et de déclarer les vérités que l'Ecriture renferme. Et si vous dites qu'ils n'ont pas une semblable sainteté, je réponds que cela n'empêche pas qu'ils aient la même autorité, comme les nouveaux évêques ont la même autorité que les anciens pour gouverner leurs peuples, lors même qu'ils n'auraient pas la même sainteté. D'ailleurs, je dis que, vu le grand nombre des docteurs nouveaux et des prélats de l'Eglise qui disent que cette opinion est vraie, c'est-à-dire que Marie a toujours été belle, sans aucune souillure du péché originel, il est plus sûr de tenir ce sentiment que le contraire. (Aujourd'hui c'est le seul véritable, l'Eglise l'ayant décrété.)

Troisième considération. Les saints du paradis ont de temps en temps généralement parlé de notre Souveraine et des autres, voulant donner à entendre dans cette matière que, sans un privilége spécial, notre Maîtresse aurait eu le péché originel comme les autres. Et par là ils établissent la différence qu'il y a entre Jésus-Christ et notre Souveraine, parce que Jésus-Christ n'a jamais eu besoin de privilége, de rédemption, de préservation contre ce péché, comme notre Souveraine.

Quatrième considération. Les saints docteurs, dans les matières qui touchent la foi et la religion chrétienne, ont toujours procédé avec maturité, ne déterminant pas si vite les vérités douteuses. C'est pourquoi ils ont parlé dans cette matière plutôt en cherchant qu'en décidant. De là ils paraissent quelquefois dire des choses contraires; cependant ils ne les disent pas, et, dans un pareil cas, on peut tenir une opinion contraire à la leur sans danger d'errer. C'est pourquoi saint Bernard, dans la lettre qu'il écrit aux chanoines de Lyon, les blâme de trop se presser de célébrer la fête de cette conception, comme si quelqu'un voulait célébrer la fête d'un saint non encore canonisé, ou regardé comme tel sans l'autorité de l'Eglise romaine. Quelque temps après saint Bernard, la chose changea, car la vérité s'était fait jour, et cette fête se célébrait dans toute l'Eglise romaine. (Aujourd'hui c'est une vérité de foi, et la fête se célèbre en toute sûreté.) (1)

Dieu, dit Salazar (2), ayant choisi et prédestiné de toute éternité Marie pour être sa Mère et pour régner sur toutes les créatures, il fallait qu'elle

(1) Gerson, serm. de Concept. Virg. Mariæ.

(2) De Prædestinatione Virginis ad existentiam, cap. 19.

fût ornée d'une perfection, d'une dignité qui correspondit à sa grandeur, à sa destination sublime. Cette raison prouve l'immaculée conception. Comment, parmi toutes les créatures, attirerait-elle à soi les regards et l'esprit de Dieu, si le premier instant de sa conception, qui devait la faire voir et connaître, était souillé de la tache originelle, si dans ce moment Dieu n'eût pu ni la voir ni l'aimer? Qui oserait assurer que Dieu, dans sa prescience éternelle, l'eût fixée la première, la détestant? Comme la Vierge, Mère de Dieu, est le dioptre de l'Esprit divin par lequel il regarde et mesure à coup sûr et sans erreur les autres créatures, il a été nécessaire qu'elle fût sans tache.

La première raison de la conception immaculée est donc tirée de la prescience de l'intelligence divine.

La seconde raison se prend dans l'amour parfait de la divine volonté. Dieu, qui est la somme de toute bonté sous ce rapport de premier et de suprême bien, s'aime lui-même avant tout et nécessairement. Ensuite il aime librement les créatures par une conséquence nécessaire, selon le degré de leur participation et de leur association à sa bonté. L'ordre de l'amour divin exige qu'il s'aime le premier, parce qu'il surpasse en bonté toutes les créatures ; et le même ordre veut qu'il aime et recherche les créatures elles-mêmes, qui se surpassent mutuellement en bonté. Or, comme la Vierge Mère de Dieu a tiré de la bonté de Dieu plus que toutes les autres créatures réunies ensemble, et qu'elle est l'expression de cette divine bonté, puisque, d'après la Sagesse, 7, 26, elle est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté, elle a dû être aimée et prédestinée, non seulement plus, mais avant elles toutes. En effet, cela convenait, car, comme la force infinie de la volonté divine est mise en mouvement pour aimer les créatures par l'amour de Dieu pour lui-même, il fallait certainement qu'il aimât de préférence cette créature, qui, douée d'une bonté supérieure, serait la plus parfaite expression de sa propre bonté. Ainsi que, dans l'esprit et la prescience de Dieu, il fallait que cette créature remplie d'une si grande perfection fût comme le moyen par lequel l'Esprit divin passât insensiblement de sa propre contemplation à la connaissance des créatures, de même il fallait qu'une créature pleine d'une excellente bonté s'interposât dans la volonté et l'amour divin, et que par elle Dieu, par degrés, passât du suprême amour de lui-même à l'amour d'elle, et par elle à l'amour des autres créatures ; car la volonté suit l'intelligence comme guide, et l'objet préféré par la raison qui comprend fixe aussi la préférence de la volonté qui s'y attache. Que suit-il de là? Cette raison est une forte preuve de l'immaculée conception. Car, si, au premier instant de sa création, la Vierge Mère de Dieu a contracté la tache originelle, comment, la première, s'attirerait-elle l'amour et la volonté divine, si, dans ce premier instant dans lequel la volonté divine a dû d'abord se

tourner vers elle, il a fallu la haïr plutôt que de l'aimer? Ensuite, si nous avouons avec saint Bernard que le monde entier a été fait à cause de Marie : *Propter ipsam totus mundus factus est*, nous sommes également forcés d'avouer qu'il a été aimé à cause d'elle; tellement que si quelqu'un dit qu'elle a été d'abord un objet de haine par la faute originelle, avant d'être aimée par la grâce recouvrée, il est contraint de convenir que le monde aussi, à cause d'elle, a été d'abord haï de Dieu et ensuite aimé, ce qui est certainement tout à fait absurde.

La troisième raison par laquelle on prouve que la prédestination de la Vierge est avant toutes les créatures, et par conséquent avant la prévision du péché, est celle-ci : Si nous disons que Marie a été choisie pour être la Mère de Dieu après la prévision du péché, il arrivera de là que cette dignité, qui est la plus grande parmi les créatures, est un certain bien qu'on nomme communément occasionnel, et que le péché lui procure en quelque sorte l'occasion d'être; et on sera forcé d'avouer que cette élection n'a pas été la première intention de Dieu, mais la seconde qui vient après le péché, élection qui n'aurait pas eu lieu si d'ailleurs le péché n'y eût pas forcé. Disons d'une manière plus claire : Si nous affirmons que la Vierge Marie a été créée ou choisie pour être la Mère de Dieu à cause du péché, nous sommes obligés de convenir que, comme Dieu aimait mieux que le péché ne fût pas, ainsi il préférait que Marie sa Mère ne fût pas; ce qui blesse très-fort les oreilles pieuses. Disons donc sérieusement que la Mère de Dieu a été choisie et créée sans que le péché en fût du tout l'occasion. Ainsi, nous repousserons loin de Marie le péché d'origine, en disant non seulement qu'elle a été exempte de ce péché, mais encore qu'elle n'a pas été choisie, créée à son occasion, parce que, si le péché d'origine eût donné lieu à sa création ou à son élection, la Vierge, en quelque façon, devrait sa création et son élection à ce péché. Il faut donc tellement mettre en dehors de toute dette à l'égard du péché d'origine la bienheureuse Vierge, que non seulement elle en a été entièrement exempte, mais qu'elle ne lui doit en rien son exaltation.

Voici une quatrième raison. Si l'auguste Vierge a été choisie et prédestinée après les anges, Adam et Eve, et de plus après la prévision du péché, à peine pourra-t-on soutenir qu'elle est la Reine et la Dominatrice de tous les anges et des hommes; et, certes, les Pères enseignent unanimement que Marie, Mère de Dieu, a mérité quelque chose aux anges. Saint Bonaventure dit dans son *Miroir* (1) : L'intelligence angélique est la servante sur laquelle Marie sa maîtresse se repose; car, comme amie intime, en s'associant aux anges, elle s'appuie comme toute pleine de grâce en se communiquant elle-même aux anges avec sa plénitude; elle s'appuie comme très-puissante en commandant aux anges : *Intelligentia angelica*

(1) Lectione 3.

est famula, super quam Domina ejus Maria innititur : quippe tanquam familiarissima se angelis sociando ; innititur tanquam plenissima, se cum sua plenitudine angelis communicando ; innititur tanquam potentissima angelis imperando. Le même saint dit plus loin (1) : Oh ! que ce grand arbre, la Vierge Marie, a étendu au large, au loin et en haut ses branches ! Au large pour les hommes, au loin pour les anges, en haut pour Dieu : *Quam late, quam longe, et quam alte arbor illa magna Virgo Maria, ramos suos extendit ! Quam late ad homines, quam longe ad angelos, quam alte ad Deum !* Ecoutez saint Jérôme dans son sermon sur l'Assomption : Marie, élue comme Mère de Dieu, est saluée et déclarée en vérité par l'ange pleine de grâce ; car par elle toute créature a été arrosée par l'abondante pluie du Saint-Esprit. Saint Pierre Chrysologue dit de même. L'une et l'autre créature devient plus puissante, dit Richard de Saint-Victor (2), parce que l'une et l'autre est réparée par elle. Il veut parler de l'ange et de l'homme. Entendez saint Augustin : Si je vous nomme Souveraine des anges, en vérité, vous prouvez que vous l'êtes : *Si Dominam angelorum te vocem, vere esse comprobaris* (3). Que conclure de là ? Pour que Marie puisse en vérité être appelée et être en effet Reine et Maîtresse des anges et des hommes, il faut que la grâce qu'elle leur procure dès le commencement dépende de quelque raison. Car, comme son droit et son pouvoir ne sont point dans sa nature elle-même (la nature de la Vierge étant par elle-même inférieure à la nature des anges), il faut donc que le pouvoir et le droit de Marie soient dans l'ordre de la grâce, et que toute grâce accordée aux anges ou aux hommes soit soumise à la Vierge comme Reine. Tout ce que Jésus-Christ a obtenu par ses mérites de condignité est obtenu de même par la Vierge Mère de Dieu par ses mérites de congruité. Que si cela est vrai, il s'ensuit positivement que la prédestination de la Vierge est avant les anges et toute autre créature, et qu'on peut tirer de là un argument très-solide pour prouver son immaculée conception, parce que, si la Vierge Marie, de société avec les mérites de Jésus-Christ et sa coopératrice, a obtenu cette grâce de la première condition aux anges eux-mêmes et à nos premiers parents, qui oserait dire qu'elle a été conçue dans le péché, qu'elle n'a pas joui de la grâce originelle, grâce dont elle devait par ses mérites faire participants les autres ? Comment cette femme par excellence, élevée au-dessus des anges et des hommes, qui avait droit de commandement sur les uns et les autres, aurait-elle pu d'abord se trouver sous l'empire du péché et de la mort ?

Voici une cinquième raison. Le sentiment commun des théologiens est que Dieu a fait toutes choses pour lui-même, et qu'il aime et recherche

(1) Specul., lect. 5.
(2) In Cant.
(3) Serm. de Nativitate.

toutes les créatures pour lui-même. C'est pourquoi, comme lui seul est sa fin, il s'occupe des créatures et les aime pour lui ; les créatures ont la fonction de médiatrices. Il arrive de là que comme, parmi les moyens qui font tendre à la fin, nous choisissons ceux qui sont davantage unis à la fin, ainsi on doit dire que Dieu choisit et prédestine entre les créatures celles surtout qui sont le plus rapprochées de lui, qui lui sont plus unies. Rien n'est aussi proche de Dieu et aussi uni à lui que l'humanité de Jésus-Christ, c'est cette humanité qu'il a le plus aimée après sa divinité ; et comme rien n'est aussi près de cette humanité de Jésus-Christ, aussi uni à elle et à Dieu après elle, que la Vierge, qui est sa vraie et naturelle Mère, nous sommes forcés d'avouer qu'elle a été choisie et préordonnée après l'humanité de Jésus-Christ. Que si cela est vrai, il sera évidemment absurde de dire qu'elle a été, avec une certaine connivence de Dieu, avilie par la faute originelle, celle qui devait tant lui être unie par sa maternité divine. Mais il faut presser cette raison. Non seulement Dieu aime les créatures pour lui-même, mais il s'aime éperdument en quelque façon dans ses créatures ; c'est pourquoi on doit dire qu'il aime plus tendrement et avant tout les créatures en lesquelles il se reconnaît mieux et qu'il trouve plus conformes à sa volonté. Je dis donc qu'après l'humanité de Jésus-Christ, en laquelle, par unité de support, la plénitude de toute la Divinité existe, Dieu n'est nulle part plus dignement et plus glorieusement qu'en Marie. Car d'abord il fut dans son sein pendant neuf mois, comme un prince en son palais, comme Dieu en son temple. Ensuite il fut en Marie comme dans la plus expressive et la plus parfaite image et idée de lui-même. Saint Augustin, dans un sermon de la Nativité, dit : Si je vous appelle la forme de Dieu, vous en êtes digne : *Si formam Dei te appellem, digna existis.* Et en vérité c'est admirable que Marie soit appelée l'image et la forme de Dieu ; car nous plaçons en Dieu les formes et les idées des créatures, qui sont pour lui comme un exemplaire pour ces choses qui doivent être faites en elles, desquelles il a en lui les idées. C'est chose merveilleuse que Dieu lui-même soit en quelque créature comme en son idée et en sa forme. Et la Vierge Marie est appelée la forme et l'idée de Dieu, non seulement parce qu'elle est Mère de Dieu, mais aussi pour une autre raison que voici : Les enfants représentent leurs mères par le maintien, par les mœurs, par leur nature. Dieu marque et orne sa Mère de tant et de si grandes vertus, de dons et de grâces, que, né d'elle, il paraissait l'exprimer en lui-même par son naturel et ses manières ; tellement que, quoique Jésus-Christ fût doué de mœurs dignes de Dieu et de l'homme, il est permis néanmoins de dire qu'il les tirait de sa Mère, non comme cause, mais par image, attendu que tout ce qu'il y avait de vertu et d'honnêteté dans le Fils se trouvait dans la Mère, ou qu'il n'y avait rien dans la Mère que le Fils n'eût en lui-même par imitation. Donc, pour cette raison, la Vierge Mère de Dieu a pu justement être

appelée la forme et l'idée de Dieu. Tirons en passant quelque chose de ce sentiment en faveur de l'immaculée conception. Certainement, pour qu'il fût permis d'appeler la Vierge l'absolue et la parfaite forme du Christ, il était nécessaire qu'il n'y eût jamais rien en elle qui pût faire injure à Jésus-Christ qui lui ressemble. Ainsi jamais elle n'a pu être souillée par la faute originelle ; autrement elle n'aurait pas été en cela semblable au Fils, elle n'aurait pas été la forme parfaite de Dieu. Et quoique ces choses aient été dites avec raison, voici cependant un éloge digne de Marie dans les paroles suivantes de saint Augustin : La Vierge très-sainte est donc l'idée et la forme de Dieu, non seulement sous le rapport de l'humanité prise, mais aussi sous le rapport de la divinité : *Est igitur Virgo sanctissima , idea et forma Dei, non solum ratione humanitatis assumptæ, sed etiam ratione divinitatis* (ut supra).

Qu'on se rappelle cette doctrine de saint Denys l'Aréopagite (1), qui atteste que les créatures sont certaines participations de la divine essence ; tellement que chacune participant à quelque perfection divine, en a quelque empreinte par laquelle il est permis de suivre et de vénérer Dieu lui-même, selon ces paroles de saint Paul aux Romains, 1, 20 : Ses perfections invisibles, sa puissance éternelle et sa divinité sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que ses créatures nous en donnent : *Creaturas esse participationes quasdam divinæ essentiæ ; adeo ut singulæ alicujus divinæ perfectionis consortes factæ, vestigia quædam in se habeant, per quæ Deum ipsum ex illis consectari ac venerari liceat, juxta illud Pauli : Invisibilia ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas.* Mais quoique Dieu, en toutes ses créatures, soit formé et décrit de cette manière, cependant il n'y est pas tellement exprimé, que celui qui le contemple en elles toutes puisse par elles mesurer sa grandeur, étant infiniment plus grand en lui-même qu'il n'est connu ou aperçu dans ses créatures. Mais que faut-il penser de la Vierge ? Ecoutez saint Pierre Chrysologue (2) : La Vierge est si grande, que celui qui n'est pas étonné de son noble esprit, qui n'admire pas son âme, ignore combien Dieu est grand : *Tanta est Virgo, ut quantus sit Deus, satis ignoret qui hujus Virginis mentem non stupet, animum non miratur.* Ce qui veut dire que celui qui voudra rechercher avec soin la grandeur de Dieu par les traces qu'il a laissées de lui-même dans les créatures, ne la connaîtra jamais, jusqu'à ce qu'il cherche Dieu en Marie et par Marie ; car en elle on voit Dieu dans toute sa grandeur, on le voit tel qu'il est, et en quelque manière toute sa grandeur resplendit, exprimée en elle comme en son idée et son image. Ainsi le chante Marie (Luc, 1, 46, 47) : Mon âme glorifie

(1) Lib. 1 de divinis Nominibus.
(2) In serm. de Annuntiatione.

le Seigneur, et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur. Mon âme glorifie le Seigneur, c'est-à-dire elle le fait grand. Entendez Origène sur ces mêmes paroles : On demande comment l'âme de Marie glorifie le Seigneur ; car si le Seigneur ne peut ni augmenter ni diminuer, pourquoi Marie dit-elle : Mon âme glorifie le Seigneur ? Et un peu plus loin il ajoute : Chacun de nous, formant son âme à l'image de Dieu, lui présente une image ou belle ou pauvre. Lorsque je ferai une belle et précieuse image, et que je l'élèverai par les œuvres, par les pensées et les paroles, alors l'image de Dieu devient grande, et le Seigneur lui-même, dont notre âme est l'image, est glorifié, grandi : *Quæritur quomodo anima Mariæ magnificet Dominum : si enim Dominus nec augmentum nec decrementum recipere potest, quid est, quare nunc Maria loquitur : Magnificat anima mea Dominum? Unusquisque nostrum ad imaginem Dei formans animam suam, aut majorem ei aut minorem ponit imaginem. Quando igitur grandem fecero imaginem, et magnificavero eam opere, cogitatione et sermone, tunc imago Dei grandis efficitur, et ipse Dominus, cujus imago est anima nostra, magnificatur.* Et voici ce que veut dire Origène : Que Dieu, à la vérité, ne peut pas en lui-même devenir plus grand par quelque augmentation, ni moins grand par quelque diminution ; mais que cependant il peut, dans l'âme de l'homme qui est son image, être représenté petit ou grand, selon qu'elle grandit ou qu'elle diminue en mérites ; car Origène dit (*ut supra*), parlant des péchés : Ainsi que le Seigneur grandit en notre image lorsque nous sommes justes, de même il baisse et décroît si nous sommes pécheurs : *Quomodo crescit Dominus in nostra imagine, cum justi sumus ; sic si peccatores fuerimus, minuitur et decrescit.* Et quand Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur, c'est donc comme si elle disait : Mon Dieu, dont les anges et les âmes des hommes ne sont que des expressions imparfaites, est représenté et vu grand autant qu'il l'est en mon âme comme dans une forme exacte et une idée parfaite. Mon âme glorifie, c'est-à-dire mon âme fait grand le Seigneur. Loin donc de vous d'oser dire que la Vierge a été souillée de la tache du péché originel ; car par là vous êtes obligé d'avouer que Dieu a diminué, qu'il a été petit, rampant. Car Origène dit : Si nous sommes pécheurs, Dieu baisse et décroît : *Si peccatores fuerimus, minuitur ac decrescit* (ut supra). Dieu a été fait de Marie et par Marie de la manière la plus digne et la plus excellente que cela ait pu avoir lieu. Et puisque la Vierge Marie a produit et enfanté Dieu de ses entrailles de la manière la plus digne et la plus parfaite qui pût venir de Dieu, qui pourrait penser que Dieu, pour la former et la créer, a employé le moyen le plus dégradant ? Car voilà ce qu'il faut avouer si nous disons qu'elle a été conçue dans le péché originel.

Mais la Vierge Marie a été non seulement l'image la plus exacte et la plus parfaite idée de l'essence et des perfections de Dieu, mais encore, ce

qui n'est permis à aucune créature, elle a esquissé en elle-même quelque chose des personnes et des processions divines. Car vous lisez dans la Sagesse, 7, 26 : Elle est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu : *Candor est enim lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis.* L'interprète d'Origène donne à ces paroles le sens suivant : *Speculum Dei inoperationis :* Le miroir de l'opération de Dieu. Et en réalité ce mot *opération*, appliqué à Dieu, semble signifier ses actions qu'on appelle *ad intra*, qui sont les processions et les productions des personnes divines. Et en voici le sens : La Vierge Mère de Dieu, comme un miroir pur et sans tache, exprime en elle et rend les processions des personnes divines. J'ose affirmer que Marie, comme un miroir très-pur, présente et rend en quelque façon les processions mystérieuses de la très-sainte Trinité, parce que, premièrement, la Vierge sans atteinte a engendré et enfanté Dieu ; et cela renferme l'ombre et l'image claire des origines éternelles. Les personnes divines, sans violer leur parfaite intégrité, sont fécondes ; les unes produisent les autres. L'image de cette virginité a brillé en Marie seule, puisque en effet, seule, sans injure de son intégrité, elle a conçu et enfanté ; et, comme l'enseigne saint Jean Damascène (1), Marie a préservé son âme de toute concupiscence charnelle, comme il convenait à celle qui devait recevoir Dieu : *Ab omni concupiscentia carnali mentem procul sequestravit, ut decebat eam quæ susceptura erat Deum.* Par conséquent, ayant sans concupiscence et sans plaisir charnel conçu Dieu, cette génération est donc exempte de toute impureté, et elle est l'image de celle que le Fils tire du Père éternel. Sous un autre point de vue, l'image des origines éternelles brille en Marie comme dans un miroir, parce que, suivant la doctrine infaillible de l'Eglise, suivant la foi de tout catholique, le Seigneur Jésus-Christ non seulement comme Dieu est de Dieu, mais aussi il est le Fils de Dieu par nature comme homme. C'est pourquoi par la génération temporelle s'ajoute au Fils de Dieu un nouveau caractère temporel de Fils de Dieu par nature, parce que la sainteté essentielle de Dieu est unie en une personne à son humanité créée. D'où il arrive que de même qu'il est naturellement saint, il est aussi naturellement Fils de Dieu. D'où il arrive aussi que le Père éternel se réjouit de la même manière du nom de Père comme ayant deux fois ce titre ; étant Père dès l'éternité de son Fils, il commence à en devenir le Père comme homme par la génération temporelle. D'où il arrive encore que le Saint-Esprit, dont le propre est d'unir, unit en effet le Père naturel et le Fils par un mutuel nœud, sous un double aspect (je dirai semblable pour éviter toute ambiguïté), sous le même aspect ; cependant il joint l'un et l'autre d'une double façon, selon cette double manière d'être, la temporelle et l'éternelle, qui est entre le

(1) 4 de Fide, cap. 15.

Père et le Fils. Toutes ces merveilles se sont opérées dans le sein de Marie comme étant l'atelier du Saint-Esprit ; car opérant et agissant par elle de concert avec Dieu, le Christ Dieu et homme est conçu de manière qu'il fut naturellement, selon saint Anselme, un et même Fils de Dieu le Père et de la Vierge. C'est pourquoi il sera permis de dire que la Vierge Marie a si parfaitement crayonné en elle, ou Dieu en elle, les divines processions et origines, qu'on lui applique à bon droit ces paroles : Elle est le miroir sans tache de Dieu opérant, parce qu'elle a merveilleusement ébauché et exprimé en elle-même ces actions de Dieu qui sont *ad intra*, c'est-à-dire les origines divines. De ces vérités il est permis de tirer un puissant argument en faveur de l'immaculée conception de la même Vierge. Car qui peut dire que celle qui a reçu et dessiné en elle-même de cette manière les origines éternelles et divines a tiré son origine du péché d'Adam ? Rien est-il aussi opposé aux divines origines que cette origine infecte et criminelle qui vient du premier homme ? Et ne répugne-t-il pas absolument à la sainteté de Dieu que celle qui lui a donné une si noble origine ait eu elle-même une origine si dégénérée et si indigne ?

La Vierge Mère de Dieu étant la plus expressive et la plus parfaite image, idée et forme de Dieu, Dieu, qui s'aime dans ses créatures, n'a pas pu ne pas aimer plus tendrement et avant tout Marie, en laquelle la divinité une et la triplicité des personnes est si exactement écrite et dessinée ; nécessairement elle attirait en elle avec impétuosité la force du divin amour. Marie est une fontaine scellée (Cant. 4, 12). Elle est une fontaine scellée, dit saint Ambroise (1), en ce que, comme une eau pure, elle contient l'image vive du Dieu sans tache, et rien ne peut souiller cette eau limpide. Elle est une fontaine scellée, en ce que la virginité est la source et l'origine de la pudicité. Elle est une fontaine scellée où brille l'image de Dieu. Elle est pure de corps et d'âme.

J'ose dire : Il semble que Dieu imite Narcisse, qui, voyant sa forme rendue dans l'eau pure de la fontaine, est épris d'un si ardent amour pour elle, que pour en jouir il s'y plonge. C'est ainsi que Dieu, regardant Marie comme une fontaine tout à fait limpide, et voyant en elle son image très-parfaitement représentée, et s'aimant beaucoup plus en elle que dans toutes les autres créatures ensemble, mourant pour ainsi dire d'amour et voulant jouir de son cœur, descend dans les entrailles de la Vierge très-chaste ; il l'aime, il la chérit avant et plus que toutes les autres créatures. Mais, je le demande, pour quelle cause Marie a-t-elle, comme une fontaine sacrée, reçu et exprimé exactement la forme de Dieu ? C'est certainement sa pureté d'origine sans souillure ; car si cette fontaine dérivait d'une origine impure, comment cette boue se changerait-elle en limpidité et en pureté pour devenir la parfaite image de Dieu ?

(1) In 1 de Virginibus, lib. 10, cap. 82.

Toutes les raisons que nous avons produites prouvent l'élection, la prédestination de Marie avant toute créature et sa conception immaculée (1).

Saint Ildefonse dit (2) : Si la bienheureuse Vierge Marie n'avait pas été sanctifiée dans le sein de sa mère, on ne célébrerait pas sa nativité; mais maintenant qu'elle est dignement vénérée par l'autorité de toute l'Église, il est certain qu'elle a été exempte de toute faute originelle. Celle par laquelle la malédiction d'Eve a été détruite et la bénédiction accordée à tous, ne peut être souillée de la faute originelle; elle n'a aucun péché en naissant, et, sanctifiée dans le sein de sa mère, elle a été exempte du péché originel.

Saint Anselme, dans son homélie sur la Conception de la Vierge, dit qu'aussi bien que sa nativité, sa conception doit être célébrée dans l'Eglise. Comme sa nativité a été nécessaire pour sauver le genre humain, de même sa conception sans tache a été nécessaire.

Saint Cyprien, dans un sermon sur la Nativité, dit : Marie, bien éloignée des autres, leur ressemblait par la nature, non par la faute : *Maria plurimum a cæteris differens, natura communicabat, non culpa.*

Voici comment s'exprime le célèbre Idiot (3) : Entre tous les divins travaux et après ce travail par lequel votre Fils s'est uni à la nature humaine, vous avez été vous-même, ô bienheureuse Vierge, le principal ouvrage de l'Ouvrier tout puissant; il vous a faite pour reformer ce qu'Adam avait déformé. Car ce suprême Ouvrier considéra d'abord la nature angélique, qui était tombée en partie, et la nature humaine, qui était corrompue par le péché du premier homme. Il vous a faite très-sainte, ô Vierge Marie, pour que vous fussiez digne de votre béni et divin fruit. Vous êtes toute belle dans votre conception, ayant été créée pour être le temple du Dieu très-haut. Jamais votre âme n'a été souillée d'aucune faute, d'aucun vice, d'aucun péché. Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et la tache du péché, soit mortel, soit véniel, soit originel, n'est point en vous, n'y a jamais été, n'y sera jamais; mais toute grâce abonde en vous, la grâce des biens naturels, des dons spirituels et des dons célestes : *Tota pulchra es in tua conceptione, ad hoc solum effecta, ut templum esses Dei altissimi. Tuæ gloriosæ animæ nihil unquam affuit turpitudinis, vitii et peccati. Tota es pulchra, amica mea, et macula peccati, sive mortalis, sive venialis, sive originalis, non est in te, nec unquam fuit, nec erit. Sed adest tibi omnis gratia naturalium bonorum, spiritualium charismatum et cœlestium donorum.*

Le concile de Cantorbéry, célébré en l'an 1328, dont Jean Bacon (4)

(1) Salazar, Defensio pro immaculata Deiparæ concept., cap. 3.
(2) Lib. de Parturitione Virginis.
(3) In Contempl. Deiparæ, cap. 4.
(4) In quodlibet lib. 3, q. 13.

cite les paroles, dit : Entre tous les saints, la mémoire de la bienheureuse Vierge et Mère de notre Seigneur est d'autant plus souvent renouvelée et solennellement honorée, qu'elle a trouvé, comme on le croit, une plus grande grâce auprès de Dieu, qui a véritablement préparé sa conception, destinée à l'origine temporelle de son Fils unique : *Quia inter omnes sanctos, memoria beatissimæ Virginis et Matris Domini, eo frequentius agitur atque festivius, quo majorem gratiam apud Deum, qui ejus conceptionem prædestinatam ad Filii unigeniti sui temporalem originem veraciter ordinavit, creditur invenisse.*

Dès le commencement de sa création, dit un autre concile (1), Dieu, aimant Marie, lui donna une grâce par laquelle, la délivrant et la préservant de la tache originelle, il la racheta par un genre plus sublime de sanctification ; le Très-Haut lui-même la créait, et le Fils de Dieu le Père la construisait pour être sa Mère sur la terre : *A principio creationis suæ, Deum, ipsam diligendo, gratiam eidem contulisse, per quam a macula originali, illam beatissimam personam liberans et præservans, sublimiori sanctificationis genere redemit. Cum fundaret eam Altissimus ipse, et ipsam fabricaret Filius Dei Patris, ut esset Mater ejus in terris.*

Voici les paroles d'Anastase le Sinaïte (2) : Qui, je vous le demande, entre les hommes ou parmi les démons, osera dire que celle qui est de la même essence avec Dieu pour ce qui regarde la chair, ne soit pas à l'image et ressemblance de celui qui est né d'elle? Comment est-elle la Mère de ce même Fils, si elle ne porte pas en elle, par la grâce, l'image sans tache de son divin fruit?

S'il est nécessaire, dit Paul a Sancta Catharina (3), que Marie soit exempte de péché véniel, même d'après saint Thomas (4), pour être toute belle, qui dira que cette abominable souillure du péché originel a pu s'allier avec une si grande beauté, et que, malgré cette tache, elle peut être proclamée belle et sans tache?

L'apôtre saint Jacques dit dans sa liturgie : Louons principalement notre très-sainte, immaculée et surtout bénie et glorieuse Souveraine, Mère de Dieu, Marie toujours vierge. Il est juste que nous vous appelions heureuse Mère de Dieu, toujours heureuse et irrépréhensible en toutes manières. Faisons commémoration de la très-sainte, immaculée, très-glorieuse Marie, notre bénie Souveraine, Mère de Dieu et toujours vierge. Et pour continuer à citer les liturgies, voici ce que contient le canon des Ethiopiens : Réjouissez-vous, ô Souveraine, parce que vous nous avez donné Jésus-Christ, vraie lumière. Réjouissez-vous, ô immaculée vraiment Reine!

(1) Concilium Basiliense, sess. 36.
(2) Anagogicarum quæstionum lib. 6.
(3) De Concept. Virg. lib. 3.
(4) 3 part., quæst. 27, articul. 4.

Réjouissez-vous, ô gloire de nos parents ! Et dans la liturgie des Grecs, au verset de la Mère de Dieu, on lit ces paroles : Nous qui avons eu une grande joie de votre conception, ô pleinement immaculée, nous vous saluons avec l'ange qui fait retentir ces paroles : Je vous salue, Mère d'Emmanuel.

Citons saint Jean Chrysostôme dans sa Messe, où plusieurs fois il appelle immaculée la Vierge; car, après l'offrande des dons saints, le peuple lit ainsi à haute voix : A Marie très-sainte, sans tache, notre bénie Souveraine, Mère de Dieu et toujours vierge. Ensuite le célébrant ajoute : Principalement pour notre très-sainte et immaculée Vierge. Un peu plus bas : Rendez-moi digne, etc., par l'intercession de Marie, notre immaculée Souveraine, Mère de Dieu et toujours vierge.

Dans les bréviaires très-anciens de plusieurs Eglises, dans la fête de la Conception de Marie et dans l'office de Nogérol, approuvé par Sixte IV, on lit ce qui suit : Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et la tache originelle n'est point en vous; vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple (1).

Ce serait honteux que la Vierge Mère de Dieu, est-il dit dans le même office (2), sentit la concupiscence du péché; ce serait encore plus indécent de mettre le péché originel en elle. Certainement il n'est pas convenable de reconnaître en la Vierge le foyer du péché, parce qu'il est absurde que la plus forte et la plus belle forteresse de Dieu ait été la forteresse des mauvais désirs sous un chef ennemi de Dieu. Il serait encore plus absurde qu'elle fût esclave du péché originel, puisque Dieu, son chef, combat pour elle avec toute son armée, la comble de dons et lui fournit constamment des armes et des secours de toute espèce. S'il est absurde que la concupiscence ait fait la guerre à cette terre d'où la vérité est sortie, ce serait beaucoup plus absurde qu'elle eût été au commencement vaincue et subjuguée par le plus cruel ennemi.

Des maux sans nombre sont tombés sur les hommes par le péché originel. Nous lisons dans la Genèse, 3, que le Seigneur dit à la femme : Je multiplierai tes peines, tu enfanteras tes enfants dans la douleur : *Multiplicabo ærumnas tuas, in dolore paries filios tuos*. Mais que la Vierge ait été affranchie et exempte de toutes ces misères, c'est le sentiment de tous les Pères. Saint Bernard les comprend tous dans les paroles suivantes (3) : La beauté éclatante comme celle des astres brille aussi en Marie par les prémices de la virginité, par sa fécondité sans corruption, par sa grossesse sans fardeau, par son enfantement sans douleur : *Sed in his quoque sidereum plane irradiat decus, quod virginitatis primiceria, quod sine*

(1) Pro immunitate Virginis ab originali, cap. 26.
(2) Cap. 28.
(3) In serm. ad illa verba : Signum magnum, etc.

corruptione fœcunda, quod sine gravamine gravida, quod sine dolore puerpera. Saint Léon le Grand déclare formellement que Marie a été placée au-dessus de ces lois qui frappent les autres. La concupiscence, dit-il, et la loi du péché n'ont point paru dans cette singulière nativité : *Nihil in istam singularem nativitatem de carnis concupiscentia transivit, nihil de peccati lege manavit.* Ces paroles s'entendent non seulement de Jésus-Christ, qui est né exempt de toutes les lois du péché, mais aussi de Marie, dont l'enfantement n'a reçu aucune atteinte des dérivations de l'ancienne faute. Rien n'a coulé de la loi du péché dans l'enfantement de la Vierge; donc cette commune loi du péché ne l'a point enveloppée. Car, de ce qu'elle n'a pas éprouvé les peines portées par la loi, il reste prouvé qu'elle n'a pas été coupable de la faute dont les peines sont la suite. Et il ne faut pas croire que, renfermée dans la loi de péché par le droit commun, elle ait obtenu ensuite remise de la peine. Saint Cyprien dit (1) : La justice ne supportait pas que ce vase d'élection, si différent des autres, fût attaqué par les communes injures; ce vase communiquait avec les autres par nature, non par faute : *Non sustinebat justitia, ut illud vas electionis, communibus lacesseretur injuriis, quod plurimum a cæteris differens, natura communicabat, non culpa.* Et les paroles suivantes de Richard de Saint-Victor s'accordent avec celles-ci (2) : Pour quel motif, dit-il, Marie encourrait-elle la peine, et où serait la justice. si elle n'était coupable d'aucune faute? *Quæ causa est, quæve justitia, ut remaneat in Maria pœna, ubi nulla est culpa?* Ainsi ces injures, ces chagrins, qui sont les peines du péché originel, n'ont point été remis par indulgence ou par renoncement des droits de la justice, mais empêchés par justice; car il était conforme à la justice que celle qui était sans faute ne connût point le châtiment. Ensuite nous pouvons prouver par une autre raison que la Vierge a été préservée de ces peines parce qu'elle n'était point comprise dans la loi qui les porta dès le commencement.

Prince du ciel, dit Gerson (3), puisque vous voulez avoir selon la chair une Mère sur la terre, vous lui devez certainement l'honneur, l'obéissance, le respect, le service; mais mériterait-elle ce que veut la loi, si vous permettiez qu'elle fût pendant quelque temps dans l'abomination, l'impureté, la sujétion du péché originel, elle qui doit être la demeure, le temple, le palais de toute pureté?

Plusieurs docteurs affirment que la Vierge Mère de Dieu vit clairement Dieu dès le premier instant de sa conception. C'est le sentiment de Vasquez, de Suarez, de Rupert, de saint Antonin, etc.

Ces paroles de l'ange : Je vous salue, pleine de grâce : *Gratia plena*

(1) In serm. de Nativit. Christi.
(2) Lib. 2 de Emmanuel, cap. 28.
(3) In serm. de Concept., super illud : Tota pulchra es, amica mea.

(Luc. 1), sont, au sentiment de très-saints et très-graves Pères, la reconnaissance du privilége de la Vierge d'être exempte de tout péché. Saint Thésiphon, disciple de saint Jacques le Majeur, dit (1) : Cette Vierge Marie, cette sainte, a été préservée du péché originel dès le premier instant de sa conception et délivrée de toute faute. Jamais l'ange ne l'eût appelée pleine de grâce, si elle eût été conçue dans le péché originel. Voici ce que dit saint Fulgence (2) : On lit que l'ange la salua ainsi : Je vous salue, pleine de grâce. Lorsqu'il lui dit : Je vous salue, il offre la salutation céleste; lorsqu'il lui dit : Pleine de grâce, il montre clairement la colère de la première sentence tout à fait écartée et la pleine grâce de la bénédiction entièrement restituée : *Sic enim eam legitur angelus salutasse : Ave, gratia plena, cum dixit : Ave, salutationem illi cœlestem exhibuit; cum dixit : Gratia plena, ostendit ex integro, iram exclusam primæ sententiæ, et plenam benedictionis gratiam restitutam.*

Idiot s'exprime ainsi (3) : Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu, ô très-douce Vierge, la grâce céleste, parce que furent en vous l'exemption de la tache du péché originel, la Salutation angélique et la descente du Saint-Esprit.

Ecoutez saint Bonaventure (4) : Je dis que notre Souveraine fut pleine de la grâce prévenante dans sa sanctification, c'est-à-dire la grâce préservatrice contre la difformité de la faute originelle, qu'elle aurait contractée de la corruption de la nature, si elle n'eût pas été prévenue par une grâce spéciale et si elle n'eût pas été préservée : *Dico quod Domina nostra fuit plena gratia præveniente in sua sanctificatione, gratia scilicet præservativa contra fœditatem originalis culpæ, quam contraxisset ex corruptione naturæ, nisi speciali gratia prævenia, præservataque fuisset.*

Le second concile de Tolède s'exprime ainsi dans sa profession de foi : Nous croyons que la seule personne du Fils, pour la rédemption du genre humain, a pris un homme véritable sans péché de la sainte et immaculée Marie Vierge : *Solam Filii personam, pro liberatione humani generis, hominem verum sine peccato, de sancta et immaculata Maria Virgine, credimus assumpsisse.*

Le sixième concile de Constantinople (act. 8) dit : Nous croyons que Jésus-Christ s'est incarné du Saint-Esprit et de notre sainte et immaculée Souveraine, Marie, Mère de Dieu et toujours vierge : *Confitemur Jesum Christum incarnatum esse de Spiritu sancto, et sancta immaculataque Domina nostra Dei Genitrice, semperque virgine Maria.* Ensuite (act. 18) : Nous confessons que Jésus-Christ a habité dans le sein de la sans tache

(1) Histor. eccles.
(2) Serm. de Laudibus Mariæ.
(3) Ex Salutat. angelica.
(4) Serm. 2 de B. semper Virgine Maria.

Vierge Marie, Mère de Dieu, et qu'il a pris une âme et un corps par le Saint-Esprit de sa sainte et immaculée chair, que de sa propre substance il a pris la chair qui nous est consubstantielle. Et le second concile de Nicée (act. 6) dit : Faisons donc toutes choses avec la crainte de Dieu, demandant par l'intercession de Marie sans souillure, Mère de Dieu et toujours vierge : *Igitur cum timore Dei omnia agamus, postulantes intercessione incontaminatæ Deiparæ et semper virginis Mariæ, etc.*

Tous les siècles proclament à l'envi l'immaculée conception.

Premier siècle. — Dans le premier siècle, que le plus grand témoin paraisse, que l'apôtre saint Jacques le Majeur rende témoignage de l'immaculée conception le premier. Que saint Thésiphon son disciple enseigne et mette au jour ce que l'apôtre a enseigné de la pureté de la conception de Marie, et ce qu'il a fait parvenir à son époque et ailleurs à cet égard. Saint Thésiphon, dans les livres qui ont été trouvés à Grenade dans une grotte du Mont-Saint, comme de nombreux et précieux trésors, livres dont la véracité, l'autorité, l'authenticité ont été démontrées par des hommes recommandables et judicieux, assure par l'enseignement de saint Jacques que l'exemption du péché originel en la Vierge Marie a été définie par les apôtres eux-mêmes, et il cite le décret apostolique conçu en ces termes : Cette Vierge, cette Marie, cette sainte, a été préservée du péché originel au premier instant de sa conception, et elle est libre de toute faute; celui qui ne croira pas ainsi n'aura pas le salut éternel : *Illa Virgo, illa Maria, illa sancta præservata fuit a peccato originali in primo instanti suæ conceptionis, et libera ab omni culpa ; et qui ita non consenserit, non consequetur salutem æternam.* Le même saint Thésiphon, auditeur de saint Jacques, écrit dans un autre volume : L'ange n'aurait point dit à la Vierge : Je vous salue, pleine de grâce, si elle eût été conçue dans le péché originel. Dans le même livre on trouve cette sentence d'or de saint Jacques : Le premier péché n'a pas atteint Marie : *Mariam non tetigit primum peccatum.*

L'apôtre saint Jacques le Mineur, dans sa liturgie sacrée, fait souvent mention de la très-sainte Marie, et il célèbre très-clairement sa pureté et sa splendeur; car, après les lectures des deux Testaments et après quelques prières, il réclame le secours de Marie de la manière suivante : Faisant commémoration de Marie, notre très-sainte, immaculée, très-glorieuse Souveraine, Mère de Dieu, toujours vierge : *Commemorantes sanctissimam, immaculatam, gloriosissimam Dominam nostram Matrem Dei, et semper virginem Mariam.* Et de nouveau un peu après : Faisons commémoration de la très-sainte, immaculée, très-glorieuse Marie, notre bénie Maîtresse, Mère de Dieu et toujours vierge : *Commemorationem agamus sanctissimæ, immaculatæ, gloriosissimæ, benedictæ Dominæ nostræ Matris Dei, et semper virginis Mariæ.* Voilà d'éclatants surnoms de la bienheureuse Vierge et des témoignages irrécusables de sa pureté

en toutes manières. Entendons le même apôtre, après la consécration, s'écriant et découvrant à haute voix son âme à ce sujet, après quelques autres prières : Nous prions principalement Marie, notre très-sainte, immaculée, bénie entre toutes, glorieuse Souveraine, Mère de Dieu, et toujours vierge : *Præcipue sanctissimæ, immaculatæ, super omnes benedictæ, gloriosæ Dominæ nostræ Deiparæ, semperque virginis Mariæ.* Ecoutez encore les chantres de saint Jacques répondant ainsi : Il est juste que nous vous disions vraiment heureuse, Mère de Dieu, toujours heureuse et irrépréhensible en toutes manières, et Mère de notre Dieu, plus honorable que les chérubins et plus glorieuse que les séraphins, vous qui sans souillure avez enfanté Dieu le Verbe; nous vous glorifions comme vraie Mère de Dieu. O délicieux chœur ! ô suave chant ! ô céleste mélodie ! Marie est chantée toujours heureuse, ce qui ne serait nullement avancé si elle eût un jour été souillée de la suprême misère du péché originel; car vous n'appellerez pas toujours honnête, parfaite, sans reproche la vie de celui que vous saurez avoir passé son premier temps dans la turpitude et l'ignominie.

Ensuite Marie est célébrée irrépréhensible sous tous les rapports, afin que nous comprenions parfaitement qu'elle n'est jamais tombée dans cette première répréhension de la femme qui a rendu coupable tout le genre humain, mais que Marie en est exempte, devant être la Mère de notre Dieu, devant enfanter sans souillure le Verbe de Dieu.

Saint Marc évangéliste, disciple de saint Pierre et apôtre des Eglises de l'Egypte, tient le même langage, ayant mis dans sa liturgie les paroles suivantes : Nous faisons commémoration surtout de la très-sainte, sans tache Marie, notre bénie Souveraine, Mère de Dieu et toujours vierge : *In primis sanctissimæ, intemeratæ et benedictæ Dominæ nostræ Dei Genitricis, et semper virginis Mariæ.*

Saint André apôtre dit au moment de la mort : Ainsi que le premier Adam fut formé de la terre avant qu'elle fût maudite, de même le second a été formé de la terre vierge qui n'a jamais été maudite : *Sicut primus Adamus formatus fuit ex terra antequam esset maledicta; ita secundus formatus est ex terra virginea nunquam maledicta* (1).

Saint Ignace d'Antioche, disciple de saint Jean et de saint Paul, dit dans sa lettre à Jean : Ainsi qu'il nous est dit par des hommes dignes de foi, en Marie, Mère de Jésus, la nature de la sainteté angélique s'unit à la nature humaine : *Sicut nobis a fide dignis narratur, in Maria Matre Jesu, humanæ naturæ natura sanctitatis angelicæ sociatur.* Assurément elle n'est pas associée autrement, sinon que la sainteté de Marie a paru intègre et inviolable dès le commencement. Donc Marie a été créée dans la pureté et la grâce angélique; de plus, elle brille alors en grâce et en sainteté sur tous les anges.

(1) Surius in Vita S. Andreæ.

Ecoutez saint Denys l'Aréopagite, disciple des apôtres, dans sa lettre à Paul son précepteur, lettre que de très-graves docteurs admettent comme authentique : J'ai regardé, dit-il, et j'ai vu de mes propre yeaux l'image de Dieu, et sur tous les esprits célestes la très-sainte Mère de Jésus-Christ notre Seigneur. J'ai été conduit à la présence divine de la très-haute Vierge, et sa splendeur céleste était si grande, si immense, que j'en étais tout environné à l'extérieur et pénétré à l'intérieur. J'ai été embaumé de tant de délicieux parfums, que mon malheureux corps et mon âme ne pouvaient supporter la force d'une si grande joie. J'atteste le Dieu qui était en elle que, s'il ne m'eût instruit, je l'aurais prise pour un vrai Dieu, parce qu'il est impossible que les bienheureux aient une gloire pareille à celle que j'ai vue en Marie (1).

Deuxième siècle. — Saint Justin martyr fleurit en l'an 150. Ce grand saint décrit clairement l'innocence de Marie (2) sur ces paroles de Jésus-Christ : Quelle est ma mère, et qui sont mes frères, etc. (Matth. 12, 48) ? Il dit : Il ne parle pas ainsi pour priver sa Mère de l'honneur qui lui était dû, mais pour montrer de quelle maternité la Vierge doit être appelée plus heureuse; car si celui qui écoute la parole de Dieu est son frère, sa sœur et sa mère, Marie ayant tout cela, il est évident qu'elle devait être louée de cette maternité; car écouter et suivre la loi de Dieu, c'est de la vertu, c'est le partage d'une âme pure, qui ne s'occupe que de Dieu; et comme Dieu n'a pas choisi une femme ordinaire, mais la plus excellente de toutes les femmes en vertus, Jésus-Christ voulait que sa Mère fût louée à cause de cette vertu qui lui valut d'être la Mère de Dieu.

Citons encore les paroles suivantes du même saint Justin dans son exposé de la foi en la Trinité : Le Verbe de Dieu, dit-il, voyant que sa créature avait besoin de restauration, et qu'il fallait payer les peines qu'Adam avait encourues par sa transgression, est descendu du ciel, non en corps, mais par l'efficacité de sa divine volonté; et pour opérer cette divine rédemption, il s'est servi de la Vierge de la race de David, comme cela avait été promis à ce saint roi, pour en faire un séquestre. Ainsi saint Justin appelle la Vierge séquestre de notre réparation. Le séquestre est celui à qui l'on confie une chose sur laquelle il y a à statuer. Comme toute la controverse des hommes avec Dieu était sur le salut et la grâce, saint Justin établit la Vierge Mère de Dieu séquestre de cette grâce, afin qu'elle fît la fonction de médiatrice entre l'homme et Dieu.

Troisième siècle. — Saint Hippolyte, évêque de Porto et martyr, qui brillait en l'an 220, dans son discours sur la fin du monde, dit : Dieu a pris sa naissance et son accroissement de l'immaculée Marie Mère de Dieu. Il dit ensuite : Lorsque notre Seigneur Jésus-Christ est venu selon la

(1) Salazar, de Immunitate Virginis ab originali, cap. 42.
(2) In Quæstionibus ad orthodoxos, quæst. 136.

chair de la sainte et immaculée Vierge. Enfin, un peu plus loin, il ajoute: Lorsque le Sauveur du monde eut résolu de sauver le genre humain, il naquit de l'immaculée Vierge Marie; et dans sa chair il a terrassé l'ennemi par la propre puissance de sa divinité. Lecteur, ces paroles de saint Hippolyte ne doivent-elles pas s'entendre d'une perpétuelle pureté, virginité, sainteté?

Origène, qui vivait en l'an 226, donne à Marie les mêmes titres; il doit être compté parmi les défenseurs et les prédicateurs de la conception sans tache de Marie. Ecoutez ce que dit ce grand docteur dans sa première homélie sur saint Matthieu, chapitre 1er: C'est pourquoi cette Vierge Marie est appelée Mère de ce Fils unique de Dieu; elle est digne du digne, l'immaculée du saint et de l'immaculé, l'unique de l'unique, une de celui qui est un: *Hujus itaque Unigeniti Dei dicitur hæc Mater Virgo Maria, digna digni, immaculata sancti et immaculati, una unius, unica unici.* Mais, pour vous convaincre qu'Origène parle de l'intégrité entière, de la sainteté même originelle, pesez les belles paroles qui suivent dans la même homélie. Voici comment il fait parler l'ange à Joseph: Prenez donc Marie comme un trésor céleste recommandé, comme les richesses de la Divinité, comme la très-pleine sainteté, comme la parfaite justice: *Accipe ergo eam (Mariam) sicut commendatum cœlestem thesaurum, sicut Deitatis divitias, sicut plenissimam sanctitatem, sicut perfectam justitiam.* Ici, lecteur, vous avez plusieurs choses à remarquer; car si Marie est un trésor céleste très-précieux, qui osera dire qu'elle a été souillée? qui la rendra noire de quelque péché? Marie pourrait-elle être appelée la très-pleine sainteté, si elle avait été un jour vide de la grâce? Pourrait-on dire que sa justice est parfaite, si elle avait été un seul instant infectée du péché? Et il faut remarquer ici que Marie n'est pas seulement appelée pleine de sainteté et de justice, mais qu'Origène la dit très-pleine de toutes les saintetés, comme voulant inculquer que jamais aucun péché ne s'est trouvé en elle. Mais Origène continue, ou plutôt l'ange: Prenez Marie comme la demeure du Fils unique, comme le temple honorable, comme la maison de Dieu, comme la propriété spéciale du Créateur de toutes choses, comme la maison immaculée du Roi et de l'Epoux céleste: *Accipe eam sicut Unigeniti mansionem, sicut honorabile templum, sicut domum Dei, sicut Creatoris omnium propria, sicut Regis cœlestis Sponsi domum immaculatam.* Marie étant ainsi, ne défigurons pas par la boue du péché la demeure du Fils unique de Dieu, ne profanons pas un temple si honorable, ne souillons pas la maison de Dieu, ne donnons pas au démon la propriété du Créateur, ne violons pas la cour du Roi suprême et le lit sans tache du céleste Epoux. Origène, dans sa troisième homélie sur le second chapitre de saint Matthieu, met encore ces paroles dans la bouche de l'ange commandant à Joseph de partir pour l'Egypte: Cet enfant n'a pas besoin de père sur la terre, car il a un père incorrup-

tible au plus haut des cieux ; ni besoin d'une mère dans les cieux : il a sur la terre une Mère chaste et immaculée, qui est la bienheureuse Vierge Marie.

On lit dans le Bréviaire romain (1), troisième leçon de la Conception, les paroles suivantes d'Origène : La bienheureuse Vierge Marie ne fut point séduite par la sollicitation du serpent, ni infectée par son souffle empoisonné : *Beata Virgo Maria, neque serpentis persuasione fuit decepta, neque ejus venenosis afflatibus infecta.*

Saint Grégoire, évêque de Néocésarée, qui florissait en l'an 233, est un des plus grands défenseurs des droits de Marie et de son innocence perpétuelle. Voici ce qu'il dit dans son premier sermon sur l'Annonciation : Entre toutes les générations la grâce a convenablement choisi la sainte Vierge seule ; car elle les surpassait toutes en prudence et en sagesse, et jamais, dans tous les siècles, aucune créature ne lui a été semblable. Eve vierge fut séduite par le serpent, auteur de tout mal, et se laissa perdre, et par cette fraude elle introduisit le venin et la mort dans le monde entier ; de là la perte de tous les hommes. Mais en la seule sainte Vierge sa chute est réparée : *Verum in sola sancta Virgine, ejus lapsus reparatus est.* Mais comment la chute de la première femme serait-elle réparée en Marie seule, si la commune chute l'avait renversée? Saint Grégoire continue : L'ange, dit-il, fait connaître Marie par ces paroles adressées à elle seule : Je vous salue, pleine de grâce ; car en elle était renfermé le trésor de toute grâce ; car, entre toutes les générations, seule cette Vierge est sainte de corps et d'esprit, et seule elle porte celui qui porte tout par une seule parole. L'archange Gabriel, environné de lumière, vient à la Vierge Marie seule sainte, lui déclarant qu'elle est pleine de grâce. Puis le même saint docteur ajoute : Le Seigneur de la sanctification, le Père de la chasteté, l'auteur de l'incorruption, celui qui donne la liberté, l'agent du salut, qui a créé l'homme de la terre vierge, et qui a tiré Eve du côté de l'homme, ce même grand Dieu est avec Marie. Ce célèbre docteur enseigne et montre ici assez clairement que, de même qu'Adam et Eve furent créés exempts de toute tache, ainsi cette Vierge sainte a été préservée de toute souillure dans sa conception, comme elle est née sans souillure. Le même docteur dit encore : Je vous salue, pleine de grâce, orient du Soleil intelligible, fleur immaculée de la vie. Je vous salue, pleine de grâce, vigne toujours florissante, qui comblez de joie les âmes qui vous glorifient. Et il ajoute : Le Roi de gloire est avec sa servante ; le plus beau parmi les enfants des hommes est avec celle qui est belle par excellence ; celui qui sanctifie tout est avec l'incorruptible. Notre Seigneur Jésus-Christ, sans confusion, sans changement, parfait en sa divinité, parfait en son humanité, nous est donné de la pure, chaste, imma-

(1) Quignonii in 3 lect.

culée et sainte Vierge Marie ; il nous est donné semblable en tout au Père et notre consubstantiel en tout, exempt de tout péché.

Le même saint Grégoire, dans son second sermon sur l'Annonciation, dit : Marie est le paradis toujours florissant de l'immortalité : *Hæc semper vigens immortalitatis paradisus.*

Le même saint, dans son troisième sermon sur le même sujet, s'exprime ainsi : Le serviteur incorporel est envoyé à la Vierge qui n'a reçu aucune atteinte et qui est sans tache : *Missus est servus incorporeus ad Virginem inviolatam atque immaculatam.*

Voici saint Cyprien, évêque de Carthage, qui brillait en sainteté et en éloquence vers l'an 250, qui dit de Marie (1) : Elle ne mérite aucun châtiment, elle n'a commis aucune faute pour encourir la peine ; protégée par le Saint-Esprit, l'incendie originel est éteint : *Spiritu sancto obumbrante, incendium originale extinctum est.* Il ne convenait donc pas que l'innocente fût punie ; la justice ne permettait pas que ce vase d'élection fût insulté par les injures qui frappent les autres ; car, très-différente des autres hommes, elle leur ressemblait par la nature, mais non par la faute : *Ideoque innoxiam affligi non decuit ; nec sustinebat justitia ut illud vas electionis communibus lassaretur injuriis ; quoniam plurimum a cæteris differens, natura communicabat, non culpa.*

Saint Denys d'Alexandrie, la gloire de son siècle, qui florissait en l'an 250 environ, tient ce langage (2) : Il n'y a qu'une et seule Vierge qui a enfanté le Verbe de Dieu, non seulement dans son âme, mais dans son corps. Elle est unique et seule fille de la vie.

Le même saint (3) dit : Marie, Mère de Dieu et Vierge, est toujours le tabernacle très-loué de Dieu, tabernacle protégé par la vertu du Très-Haut.

Quatrième siècle. — Plusieurs Pères et docteurs célèbres qui ont fleuri dans le quatrième siècle ont soutenu l'immaculée conception, les uns plus clairement, les autres d'une manière un peu obscure, et ils ont déclaré sa parfaite innocence. Le grand Athanase, évêque d'Alexandrie en l'an du Seigneur 340, parle ainsi de Marie, la très-sainte Mère de Dieu (4) : Il convient, ô Marie, que vous soyez appelée mère, régénératrice, souveraine et maîtresse, en ce que le Seigneur Roi et notre Dieu est sorti de vous, étant avec lui, avec ce Dieu terrible pour nous, mais très-doux pour vous, qui vous comble de toutes les grâces ; c'est pour cela que vous êtes appelée pleine de grâce ; elle était en effet toute en vous : *Decet te matrem, regeneratricem, dominam atque heram cognominari ; eo quod ex te prodiit Rex Dominus ac Deus noster nobis quidem terribili, tibi*

(1) Orat. de Christi Nativitate.
(2) Epist. adversus Paulum Samosatenum.
(3) In solutione quæst. 5 de Virginis impolluta innocentia.
(4) Tom. 3, serm. de sanctissima Deipara.

autem dulci, omnemque gratiam largienti : qua de causa factum est, ut gratia plena appellata sis, utpote, quæ omni gratia abundares. Dans ces paroles, il faut surtout remarquer et peser celles où saint Athanase enseigne que la sainte Vierge a été dans l'abondance de toutes les grâces ; ce qui ne serait pas vrai si elle avait été privée de la grâce qui préserve du péché. L'Esprit saint, dit encore ce grand docteur, est descendu en la Vierge avec toutes ses vertus essentielles, la remplissant de grâce, afin qu'elle fût digne en toutes choses. Elle a été nommée pleine de grâce, parce que le Saint-Esprit l'inonda de toutes les grâces. J'ai confiance qu'elle a eu cette grâce en tous les temps de sa conception, et qu'elle ne l'a jamais perdue après sa conception : *Quam virtutem per omnia tempora conceptus eam habuisse confido, et post conceptum eam retinuisse.*

En l'an 365 paraît saint Ephrem de Syrie, diacre d'Edesse, qui appelle Marie inviolable (1), immaculée, sans tache, incorruptible et entièrement pure, exempte de toute souillure et tache de péché.

Saint Basile le Grand, en l'an 370, doit être regardé comme le défenseur de l'immaculée conception. En effet, dans sa liturgie, le diacre chante ce qui suit : Faisant commémoration de notre très-sainte, inviolable, Souveraine, Marie Mère de Dieu et de tous les saints : *Sanctissimæ, intemeratæ, Dominatricis nostræ, Deique Genitricis Mariæ, cum omnibus sanctis commemorantes* (2).

Saint Epiphane, vivant dans le même temps, dit : Vous êtes pleine de grâce, ô bienheureuse Vierge ; Dieu seul excepté, vous êtes supérieure à tout le reste ; vous êtes plus belle en nature que les chérubins eux-mêmes, que les séraphins et que toute l'armée angélique : *Gratia plena es, beata Virgo, solo Deo excepto, cunctis superior existis, natura formosior es ipsis cherubim, seraphim, et omni exercitu angelico.* Le même saint Epiphane appelle la bienheureuse Vierge le lis immaculé, la brebis immaculée qui a engendré le Christ Agneau : *Lilium immaculatum, ovem immaculatam, quæ peperit Agnum Christum* (3).

Dans le même siècle, Timothée, prêtre de Constantinople, dit (4) : La sainte Vierge a été au-dessus de tous et en tout préservée de péché par celui qui a voulu habiter en elle ; elle a été exempte de faute et sainte en toutes manières.

A la même époque, Sophronius, patriarche de Jérusalem, dit (5) : O Gabriel, qui avez rempli d'une grande joie, par une douce et précieuse salu-

(1) Serm. de Laudibus Mariæ.
(2) Habentur hæc verba in Breviario romano Quignonii, in 3 lectione.
(3) Serm. de Laudibus B. Mariæ.
(4) Oratione de Simeone Dei susceptore.
(5) Orat. de angelorum Excellentia.

tation, l'âme bienheureuse et innocente de la très-sacrée, très-pure Marie notre Souveraine, Mère de Dieu, et qui avez changé la tristesse et les larmes d'Eve en jubilation par la promesse de la certitude du salut.

Le même Timothée dit ailleurs (1) les paroles suivantes, approuvées dans le sixième concile général : A Marie sainte, éclatante, qui goûte ce qui est de Dieu, exempte de toute contagion du corps, de l'âme et de l'intelligence : *Mariæ sanctæ præclaræque, et quæ Dei sunt sapientis, ab omni contagione liberatæ et corporis, et animæ, et intellectus.* Et il ajoute : La sainte Vierge est reçue, son corps et son âme sont sanctifiés ; elle a coopéré à l'incarnation comme pure, chaste et sans souillure. Le Verbe s'est vraiment incarné du sang inviolable et virginal de la sainte et immaculée Vierge Marie, et il est venu dans son sein : *Ideo Virgo sancta accipitur, et corpus animaque sanctificatur, quæ ita ministravit incarnationi, ut munda, et casta, et incontaminata. Ex inviolabili et virginali sanguine sanctæ atque immaculatæ Virginis Mariæ, Verbum vere factum est incarnatum, et in utero virgineo deportatum.*

En l'an 398, saint Chrysostôme avait mis dans sa liturgie ces paroles : Nous faisons commémoration de la très-sainte, sans tache, toujours vierge Marie, bénie entre tous, notre glorieuse Souveraine et Mère de Dieu : *Memoriam agentes sanctissimæ, incontaminatæ, super omnes benedictæ, gloriosæ Dominæ nostræ Deiparæ et semper virginis Mariæ.* Ensuite : Principalement pour notre très-sainte, immaculée, bénie sur tous, Souveraine Mère de Dieu : *Præcipue pro sanctissima, immaculata, super omnes benedicta, Domina nostra Deipara.* Et aussitôt : Il est vraiment digne et juste de vous glorifier, Mère de Dieu, toujours très-heureuse, entièrement sans tache, Mère de notre Dieu, incomparablement plus honorable que les chérubins et plus glorieuse que les séraphins : *Vere dignum et justum est glorificare te Deiparam, semper beatissimam, penitus incontaminatam, Matrem Dei nostri, honoratiorem cherubim, et gloriosiorem incomparabiliter seraphim.*

Cinquième siècle. — Saint Augustin, qui vivait au commencement du cinquième siècle, dit (2) : Mais parce que le genre humain devait être délivré de la corruption, il fallait que le prix de notre rédemption fût incorruptible. C'est pourquoi Marie est choisie pour Mère et préchoisie sur toutes les créatures, remplie de toutes les grâces, son sein virginal plein de toute vertu et de toute sainteté, afin que le très-pur Fils naisse d'une Mère très-pure ; et comme le Fils avait dans le ciel un Père immortel et éternel, il eut de même sur la terre une Mère exempte de toute souillure. Ainsi tel est le Père au ciel, tel est le Fils ; et sur la terre, telle est la

(1) In epistola ad Sergium patriarcha Constantinopolitanum.
(2) Ad fratres in eremo, serm. 20.

Mère, tel est le Fils selon la chair (1). Le même saint docteur dit ailleurs : D'où pourrait venir la souillure dans cette maison de laquelle aucun habitant n'a approché ? Le Seigneur seul, son Créateur, est venu à elle ; il a pris le vêtement qu'il n'avait pas, et il l'a laissée scellée comme il l'avait trouvée. Moi, Dieu, j'ai fait la Mère de qui je devais naître, j'ai préparé la voie pour mon voyage. Celle que tu méprises, ô Manichéen, est ma Mère, et ma main l'a formée ; si elle a pu être souillée lorsque je la formais, j'ai pu être souillé en elle lorsque je naissais d'elle. Comme sa virginité est restée sans tache en mon passage, ainsi ma majesté n'a pas été souillée là (2). Le même grand docteur, dans son sermon 18e sur la Nativité de Jésus-Christ, dit : Celle qui est toujours épouse est toujours vierge, et celle qui a toujours eu le titre d'épouse est éternellement vierge ; celle qui est appelée épouse éternelle est reconnue vierge éternelle : *Semper virgo est, quæ semper sponsa est, et quæ vocabulo sponsæ non caruit, in æternum virgo permansit : quæ sponsa æterna dicitur, æterna virgo probatur.*

Dans le même siècle, saint Maxime, évêque de Turin, dans son homélie du dimanche des Rameaux, dit : Le Sauveur lui-même est engendré de la pure et seule Marie. J'appellerai Marie manne, parce qu'elle est blanche, suave dans son origine, envoyée du ciel ; elle a donné à tous les peuples une nourriture plus douce que le miel.

En l'an 430, saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, dit (3) : Après le Fils, il est téméraire de supposer en la Vierge Marie quelque faute ou péché : *Post Filium, temerarium est in Maria Virgine ponere culpam aliquam, vel peccatum.*

Au même siècle, Proclus, évêque de Cyzique, dit dans son homélie au concile d'Ephèse : Le Dieu clément ne rougit pas de naître d'une femme ; ce qui s'opérait était vie ; cette vie ne contracta de là aucune tache ; elle habite dans des entrailles qu'il avait créées sans souillure. Cet architecte divin ne cause aucune tache en venant habiter la maison qu'il avait bâtie ;

(1) Quia vero genus humanum a corruptione liberandum erat, idcirco pretium redemptionis incorruptum esse debuerat. Propterea Maria Mater electa est, et super omnes creaturas præelecta, omnibus gratiis fœcundata, omni virtute et sanctitate in utero repleta, ut de mundissima Matre mundissimus Filius nasceretur. Et sicut in cœlo Filius habuit Patrem immortalem et æternum, sic et in terra haberet Matrem omni corruptione carentem. Igitur in cœlo qualis est Pater, talis est Filius ; et in terra qualis est Mater, talis est secundum carnem Filius.

(2) Unde sordes in domo quam nullus habitator accessit? Solus ad eam Dominus et fabricator ejus venit, vestem quam non habebat induit, eamque sicut invenit clausam reliquit. Ego Matrem de qua nascerer feci ; ego viam meo itineri præparavi : hanc quam despicis, Manichæe, Mater est mea, et manus fabricata est mea : si potest inquinari cum facerem, potui in illa inquinari cum ex ea nascerer. Sicut transitu meo illius non est corrupta virginitas, sic et mea non est ibi maculata majestas. (In tractatu *De quinque Hæresibus*, cap. 5.)

(3) 3 lect. Breviarii romani editi a cardinali Quignonio.

cette lumière très-pure qui est sortie de ce sein virginal ne l'a point souillé, car celle qu'il avait faite immaculée lui donne le jour sans aucune souillure. Le même, dans une homélie sur Marie, l'appelle une chair sans tache, *carnem impollutam*.

Théodote, évêque d'Ancyre, contemporain de saint Cyrille et de Proclus, dans une homélie sur la Nativité du Sauveur au concile d'Ephèse, s'exprime ainsi : Le sein virginal est exempt de toute affection de péché.

En ce temps florissait aussi saint Basile de Séleucie, qui parlait de la manière suivante : Si le soleil, qui passe par des lieux sales, ne se souille jamais, combien, à plus forte raison, le Soleil de justice, éclairant de sa lumière l'immaculée, l'irrépréhensible Vierge, prenant son corps d'elle, demeure impassible en lui-même comme Dieu ! Vous êtes le vrai, le très-suave temple de Dieu, ô Marie, ne respirant que l'odeur céleste de la sainteté et de la pureté. O Vierge trois fois sainte, tout ce qu'on peut dire de glorieux pour vous ne sera jamais hors de la vérité ; on n'arrivera jamais au niveau de la grandeur incomparable de votre dignité (1).

Théodoret, l'ornement de ce même siècle, soutient aussi l'immaculée conception ; car il commente ainsi ces paroles des Cantiques, 6, 8 : Ma colombe est unique, elle est parfaite ; Salomon, inspiré par le Saint-Esprit, voit l'incarnation du Verbe très-pur, et la très-sainte, très-immaculée Marie Mère de Dieu, que toutes les générations proclameront constamment bienheureuse. Parmi tant d'âmes qui sont sauvées, la Vierge Marie Mère de Jésus-Christ, qui sans aucun doute surpasse en pureté les chérubins et les séraphins, est une colombe unique, seule.

Sixième siècle. — Anastase le Sinaïte, patriarche d'Antioche en l'an 544, parle ainsi (2) : Qui, je vous le demande, soit parmi les hommes, même parmi les démons, osera me dire que celle qui est de la même essence que Dieu selon la chair ne soit pas à l'image et à la ressemblance de celui qui est né d'elle? Car comment est-elle la Mère de ce même Fils, si elle ne porte pas en elle l'image intègre et sans tache de son divin fruit ?

Dans ce même siècle, écoutons encore les paroles de saint André, évêque de Crète (3) : Marie est immaculée, sans tache, et pleine, au-dessus de toute expression, d'une très-parfaite chasteté. Elle est le tabernacle magnifique et comme infini des grâces de Dieu. Elle a surpassé en sa conception immaculée la nature entière par sa pureté. Elle a surpassé en pureté la nature angélique; par un miracle du Dieu créateur, cette Vierge a été placée au-dessus des séraphins eux-mêmes. Elle est première en nature, la plus rapprochée de Dieu, créateur de toutes les générations.

(1) Orat. de Verbi Incarnatione.
(2) In libro 6, prope finem.
(3) In prima homil. de Virginis Dormitione.

Seule elle a été choisie en présence de la nature pour renouveler la nature, seule elle a servi au Créateur de la nature entière. O nuée toute brillante, vous êtes vraiment celle qui êtes belle en réalité, et aucune tache n'est en vous. O Sainte plus sainte que les saints, trésor très-saint de toute sainteté ! *O nubes tota lucida, tu enim vere es quæ es revera pulchra, et macula non est in te. O Sancta et sanctis sanctior, et omnis sanctitatis sanctissime thesaure !*

Septième siècle. — L'an 601, Hésychius de Jérusalem (1) appelle Marie *colombe pure, colombe sans tache.* Voici, dit-il, une Vierge étonnante, éminente entre les femmes, choisie parmi les vierges, le brillant ornement de notre nature, la gloire de notre boue, qui a délivré Adam de la honte et Eve de la malédiction, qui a abattu l'audace du serpent, que le foyer de la concupiscence n'a pas atteinte, que le ver de la volupté n'a pas touchée. En vérité, parce que vous êtes pure, que vous êtes le temple incorruptible, le tabernacle exempt de toute souillure, le Père demeure en vous, l'Esprit saint vous couvre de son ombre, et le Fils unique, tirant sa chair de vous, se fait homme.

Dans ce même siècle, les Pères du second concile de Nicée, éminents en science, dirent de la bienheureuse Vierge (2) : Si quelqu'un ne croit pas Marie toujours vierge, vraie Mère de Dieu, supérieure à toute créature visible et invisible, et ne demande pas dans une foi sincère son intercession, comme à celle qui a un libre accès auprès de celui qui est engendré d'elle, comme à celle qui a Dieu, qu'il soit anathème.

Après Hésychius, vers l'an 630, brille saint Antiochus, docteur très-célèbre, qui parle ainsi de Marie (3) : Il est impossible de dire la perfection des vertus de Marie, de louer comme il faut la Mère de Dieu; car elle est au-dessus de tout éloge, exempte de tout péché, digne de toute gloire. Je suis convaincu que, par sa suprême humilité et son amour pour Dieu, étant pleine de grâce, elle a mérité le vêtement de la virginité, n'étant jamais ternie par aucune rouille, n'étant coupable en rien.

Le second concile de Tolède établit cette pureté de conception; car, dans la confession de foi de ce concile, les Pères s'expriment ainsi : Nous croyons que la seule personne du Fils a pris, pour la rédemption du genre humain, le vrai homme sans péché de la sainte et immaculée Vierge Marie : *Solam Filii personam pro liberatione humani generis, hominem verum sine peccato de sancta immaculata Maria Virgine credimus assumpsisse.*

Ce siècle a encore produit saint Ildefonse, archevêque de Tolède, le principal défenseur de l'innocence de Marie. Dans le livre *De l'Enfante-*

(1) In secunda orat. de sancta Maria Deipara.
(2) Act. 6.
(3) Pandectæ scripturæ divinitus inspiratæ, homil. 21.

ment et de la Virginité de Marie, entre beaucoup d'autres choses, il dit : Pourquoi réclame-t-on la loi de la nature en Marie, puisque le Saint-Esprit possède tout ce qui est en elle? C'est chose positive que celle par qui non seulement la malédiction de la mère Eve a été détruite, mais encore la bénédiction accordée à tous, a été exempte de tout péché originel : *Quid lege naturæ requirunt in Maria, ubi totum quidquid in ea fuit, possedit Spiritus sanctus? Constat illam ab omni peccato originali fuisse immunem, per quam non solum maledictio matris Evæ soluta est, verum etiam et benedictio omnibus condonatur.* Lorsque l'ange dit, continue saint Ildefonse : Je vous salue, pleine de grâce, il montre la colère entièrement écartée et déclare que la grâce est rendue. Marie n'a pas été soumise aux douleurs et aux gémissements des autres femmes, elle est donc exempte de la cause de leur malédiction. On ne peut charger Marie des affronts, des larmes, des douleurs, des peines, des déchirements, d'aucune corruption de la cruelle tristesse, parce que tout cela a été infligé dès l'origine comme la punition très-juste de la prévarication première. La bienheureuse Vierge Marie a été d'autant plus préservée des douleurs et du châtiment qu'elle était davantage éloignée de la faute. .

Voici ce que dit Mahomet lui-même de Marie dans son Alcoran : Il ne naît aucun enfant d'Adam que Satan ne souille ; c'est pourquoi il pleure, il crie à son toucher. J'excepte Marie et son Fils. O Marie, plus illustre que tous les hommes et les femmes ! O Marie, Dieu vous a choisie et vous a purifiée ; il vous a choisie brillante sur les femmes de tous les siècles.

Huitième siècle. — Le sixième concile général, célébré sous le pape Agathon (act. 8), fait cette déclaration : Nous confessons que notre Seigneur Jésus-Christ s'est incarné du Saint-Esprit et de notre sainte et immaculée Souveraine, Marie toujours vierge, Mère de Dieu : *Confitemur Dominum nostrum Jesum Christum incarnatum esse de Spiritu sancto et sancta, immaculataque Domina nostra, Dei Genitrice, semperque virgine Maria.* Et act. 18 : Nous confessons que le Christ a habité dans le sein de la Vierge sans tache, Mère de Dieu, et qu'il a pris un corps par le Saint-Esprit et de la sainte et immaculée chair de la Vierge.

C'est aussi dans ce siècle (787) que fut célébré le septième concile, dans lequel, tant par le pape Adrien dans sa lettre à Tharasius, patriarche de Constantinople, lettre qui fut lue au concile (act. 2), que par le concile lui-même, la Vierge Mère de Dieu est appelée çà et là inviolable, immaculée, sans souillure, sans péché : *intemerata, immaculata, incontaminata, inculpata.*

En ce temps-là florissait aussi Paulin, évêque d'Aquilée, qui parlait ainsi (1) : La première mère du genre humain fut écrasée de douleur, de tristesse, d'esclavage. La Vierge Marie a été comblée de trois précieux

(1) In libro 6 contra Felicem.

biens contraires, de la salutation angélique, de la bénédiction divine et de la plénitude de la grâce. Le premier homme a été formé de la terre vierge par le conseil de la sainte Trinité, le Seigneur disant : Faisons l'homme à notre image et ressemblance; le second Adam, c'est-à-dire Jésus-Christ, est créé de la terre du sein virginal, par l'opération de la même Trinité.

En l'an 780, Albin Alcuin écrit ceci (1) : Marie fut une laine très-pure, c'est-à-dire très-brillante par son innocence et sa virginité; elle était incomparable à toutes les vierges qui étaient sous le ciel. Elle était si parfaite et si grande, qu'elle fut seule digne d'être la Mère de Dieu. L'Esprit saint descendit tellement en elle, et la vertu du Très-Haut la couvrit si bien de son ombre, que cette laine blanche devint pourprée par la divinité, afin qu'elle fût très-digne de revêtir le Roi éternel. Le même docteur dit (2) : Avant que le Saint-Esprit vînt en Marie, et que la vertu du Très-Haut la couvrît de son ombre, et qu'elle conçût le Saint appelé Fils de Dieu, le corps de Marie était pur de péché, et il était sanctifié pour le besoin de l'humanité, comme une excellente laine; et cette Vierge était incomparablement plus parfaite que toutes les vierges de l'univers.

Neuvième siècle. — En l'an 811, saint Nicéphore, archevêque de Constantinople, dans sa lettre au pape Léon III sur sa confession de foi, dit : Jésus-Christ habitait dans le sein de la très-sainte, inviolable Vierge Marie, Mère de Dieu, qui avait été sanctifiée en son âme et en son corps par le Saint-Esprit.

Jonas, évêque d'Orléans en 820, fit trois livres pour la défense des saintes images; dans le premier livre, il appelle Marie *sainte, sans souillure, sans péché.*

Théophane, Grec, dit dans une hymne sur l'Annonciation : O très-immaculée, vous avez trouvé une grâce auprès du Seigneur qu'aucune autre n'a jamais trouvée. La grâce vous a été donnée, ô divine Mère de Dieu; toutes les créatures vous célèbrent, ô glorieuse Vierge; car seule vous avez été choisie pour être la Mère immaculée de Dieu. Je vous salue, Vierge souveraine; je vous salue, très-immaculée; je vous salue, réceptacle de Dieu, rappel d'Adam, rédemption d'Eve, montagne sainte, sanctuaire universel.

Dixième siècle. — Le très-sage et savant Idiot s'exprime ainsi (3) : Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a point de tache en vous. Vous êtes toute belle dans votre conception, étant directement faite pour être le temple du Dieu très-grand. Votre âme glorieuse n'a jamais connu la turpitude, le vice, le péché, et il ne lui a rien manqué en beauté spirituelle,

(1) In libro 3 de sanctissima Trinitate, cap. 14.
(2) Lib. 6 contra Felicem Urgelitanum.
(3) In Contemplat. de Virgine Deipara, cap. 3.

en grâce et en vertu. Vous êtes donc toute belle, Vierge très-glorieuse, non en partie, mais en tout, et la tache du péché, soit mortel, soit véniel, soit originel, n'est point en vous, n'y a jamais été, n'y sera jamais : *Tota igitur pulchra es, Virgo gloriosissima, non in parte, sed in toto; et macula peccati, sive mortalis, sive venialis, sive originalis, non est in te, nec unquam fuit, nec erit.* O bénie avant tous, bénie avec tous, bénie après tous, Vierge Marie! Ailleurs il dit (1) : Parce que toutes les autres âmes étaient corrompues et étaient tombées dans le péché, le Seigneur, ô glorieuse Vierge Marie, vous a faite maison solide et forte, incapable de chanceler et de tomber. Il dit plus loin (2) : Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu, ô très-douce Vierge Marie; vous avez trouvé la grâce céleste, parce que vous avez été préservée de la tache originelle. Eve a perdu la grâce par l'orgueil; vous, au contraire, vous avez trouvé la grâce que vous avez toujours conservée.

Fulbert, évêque de Chartres, s'exprime de la manière suivante (3) : On doit établir avant tout que l'âme et le corps de celle en qui la sagesse de Dieu le Père a choisi sa demeure furent exempts de toute malice et souillure, l'Ecriture attestant que la sagesse n'entrera point dans une âme coupable, et qu'elle n'habitera point dans un corps esclave du péché. Dans cette conception nécessaire, il est hors de doute que le Saint-Esprit vivifiant et ardent a rempli d'un don spécial Joachim et Anne, et que la garde et la visite des saints anges ne leur ont jamais manqué. Qu'elle fut grande la prévoyance des saints anges à l'égard de ces parents si agréables à Dieu, dès le commencement de sa conception! et comme ils étaient des sentinelles vigilantes auprès de cette enfant céleste! Peut-on douter que le Saint-Esprit fût toujours auprès de cette jeune et excellente Vierge, se disposant à la couvrir de son ombre? O Vierge insigne, choisie entre toutes les vierges, qui êtes restée toujours immaculée dès l'origine de votre création, parce que vous deviez enfanter le Créateur de toute sainteté! Quoi de plus beau que ces paroles?

Onzième siècle. — Nous verrons ailleurs saint Pierre Damien, saint Anselme, qui vivaient dans le onzième siècle; nous établirons leur sentiment sur l'immaculée conception.

En ce siècle fleurit aussi le célèbre Pierre de Celles. Ecoutez ce qu'il dit (4) : Le sein de Marie est un four, le feu est la grâce du Saint-Esprit, le pain l'incarnation du Fils de Dieu. Il a fallu que ce four sacré ne fût pas d'un vil prix, ni fabriqué à la manière ordinaire, puisque, dans la plénitude des temps, le pain qui donne la vie au monde, descendant du

(1) Cap. 4.
(2) Cap. 6.
(3) Serm. de Nativit. sanctissimæ Virginis.
(4) In libello de Panibus Virginis, cap. 21.

ciel, devait trouver un lieu convenable à sa dignité, où, prenant sa chair, il pourrait être cuit. La Vierge des vierges est ce four pour recevoir ce pain ou le concevoir, non pour le consumer ou le brûler; car elle n'a jamais admis le feu brûlant; celle qui n'a jamais senti la concupiscence n'a pas reçu le feu qui fume; elle n'a pas connu l'iniquité; le feu dévorant ne l'a pas approchée; elle a reçu très-abondamment dans son cœur et dans son sein la rosée des cieux. Que dirai-je encore de cette arche d'alliance, ou plutôt de sanctification, sinon que cette Mère est l'arche d'alliance, renfermant en elle tout ce qui est de la sanctification ou de la créature ou du Créateur? Le Fils est le Saint des saints, la Mère est la Sainte des saintes; le Fils est l'autel de la terre sainte, parce qu'il a un corps de son immaculée Mère, autel où sont brûlés les holocaustes lorsque les péchés sont détruits.

Au même temps vivait Yves, évêque de Chartres, qui, dans un sermon sur la Nativité de notre Seigneur, dit des choses admirables sur l'immaculée conception : Ecoutons, dit-il, comment le Fils de Dieu a sanctifié sa Mère selon la chair, afin que de là le catholique se réjouisse et que l'hérétique soit confondu. Il éloigne d'elle tout péché, soit originel, soit actuel; et ainsi prenant chair de sa chair, il la transforme en pureté divine. La première mère du genre humain, parce qu'elle reçut le poison de la persuasion du serpent, succomba sous une double malédiction; elle encourut la mort ainsi que son époux, et elle fut condamnée à souffrir en donnant le jour à des enfants. Les filles d'Eve ont eu cette malédiction en héritage, et ont enfanté tous leurs enfants sous la condamnation de l'implacable mort. Marie est la seule mère qui, n'écoutant pas le sifflement du serpent infernal, mérite d'entendre la bénédiction qui exclut l'une et l'autre malédiction.

Au même temps florissait, par sa vie sainte et exemplaire, saint Bruno, fondateur de l'ordre célèbre des Chartreux. Ce grand saint, sur ce verset du psaume 105e : Le Seigneur a regardé du haut du ciel sur la terre, dit en parlant de Marie : Elle est cette terre incorruptible que le Seigneur a bénie; par cette bénédiction, la Vierge de qui nous avons eu la vie de la vie est préservée de toute contagion de péché. Le même saint dit ailleurs (1) : Cette lignée commence par Eve et finit en Marie ; au commencement est la mort, à la fin est la vie. La mort est venue par Eve, la vie a été rendue par Marie : celle-là a été vaincue par le démon, celle-ci a lié le démon et l'a vaincu : *Hæc linea incipit ab Eva, et desinit in Mariam : in principio est mors, in fine vita consistit : mors per Evam facta est, vita per Mariam reddita est : illa a diabolo victa est, hæc diabolum ligavit ac vicit.*

Douzième siècle. — Le savant Rupert dit (2) : Le serpent mordit le

(1) Serm. de Nativit. Virginis.

(2) Lib. 6 in Cant., ad illa verba : Quam pulchri sunt gressus tui, etc.

talon de la servante, c'est-à-dire d'Eve; mais vous, ô Fille du Prince, votre chaussure est bonne, vous avez brisé la tête du serpent. Vous, ô Princesse et Souveraine spéciale, infiniment aimable, vous, dis-je, ô bien-aimée entre toutes, vous êtes libre de tout joug de péché. Le même docteur dit ailleurs (1) : La colombe niche dans les rochers, et vous, demeurant dans la solitude de la foi, vous avez échappé au venin de l'antique serpent. La colombe a pour chant le gémissement; il vous a été doux de gémir plus que tous les mortels, parce que votre cœur était blessé de charité. Rupert dit encore (2) : La sainte Vierge, étant d'une vie sans tache, n'avait pas de quoi gémir, sinon de la blessure de la charité.

En ce temps-là vivait aussi Adam Victorin, qui, dans une prose sur l'Assomption de la Vierge, chante ainsi : Je vous salue, Mère sacrée du Verbe, fleur venant des épines, sans épines vous-même; fleur qui êtes la gloire du buisson épineux. Nous sommes nous-mêmes un buisson épineux ensanglanté par l'épine du péché; mais vous, vous ignorez l'épine (3).

Pierre Lombard, appelé le Maître des sentences, et qui brillait en l'an 1145, ajoute à la gloire de ce siècle. Il dit de Marie (4) : Que la sainte Vierge ait toujours été exempte de péché, saint Augustin le montre évidemment par ces paroles (5) : Excepté la Mère du Seigneur, de laquelle, à cause de l'honneur du Seigneur, je ne veux pas parler lorsqu'il est question des péchés.

Nota. — Paraissent aussi avec éclat, dans ce siècle, saint Bernard, Hugues de Saint-Victor, Richard de Saint-Victor, Pierre de Blois. Mais nous les citons ailleurs.

Treizième siècle. — En ce siècle, Alexandre de Halès s'écriait souvent : O Marie, ma Souveraine, vous êtes toute belle et resplendissante, et la tache originelle ou actuelle n'a jamais été en vous.

Hugues de Saint-Caro, de l'ordre des Prédicateurs, cardinal de Sainte-Sabine, dit sur le chapitre 1er de saint Luc : Je vous salue, ô vous qui avez échappé à la triple malédiction de la corruption, de la pesanteur et de la douleur qu'Eve a encourue par le péché, et que toutes les femmes, excepté vous, ô Marie, ont eue tristement comme un juste héritage.

(1) Lib. 3 in Cant., super illa verba : Oculi tui columbarum.
(2) In lib. 7 de Gloria Trinitatis et Processu sancti Spiritus.
(3)
Salve, Verbi sacra Parens,
Flos de spinis spina carens,
Flos spineti gloria.
Nos spinetum, nos peccati
Spina sumus cruentati;
Sed tu spinæ nescia.

(4) In 3, dist. 4.
(5) De Natura et Gratia, cap. 36

Un peu plus loin, le même auteur, rappelant un autre malheur, c'est-à-dire le malheur de la faute, le malheur de la peine et le malheur de la concupiscence, déclare que la Mère de Dieu a été totalement préservée de ce triple malheur. Au même endroit, sur ces paroles de l'ange : Vous avez trouvé grâce auprès du Seigneur, il dit : Vous avez trouvé tout ce qu'Eve avait perdu : *Invenisti quidquid Eva amiserat.* Mais elle avait perdu la grâce originelle, donc la Vierge l'a recouvrée. Le même, sur le chapitre 10e de saint Luc, énumérant les dix privilèges de la Vierge, dit : Le premier privilége de Marie est l'exemption du péché : *Primum Mariæ privilegium est immunitas a peccato.*

En ce siècle brilla saint Thomas d'Aquin (1265). Ce grand docteur enseigne (1) que la Vierge Mère de Dieu a été conçue dans le péché originel. Mais il est certain que ce saint docteur a enseigné le sentiment contraire en d'autres lieux. Bernard de Bus, dans l'office de la Conception, le dernier jour de l'octave, première leçon de l'opuscule 8 de saint Thomas, donne cette explication de la Salutation angélique : Marie fut très-pure quant aux fautes quelconques, parce qu'elle n'a encouru aucun péché ni originel, ni mortel, ni véniel : *Maria purissima fuit quantum ad omnem culpam; quia nec originale, nec mortale, nec veniale peccatum incurrit.* Canisius cite les mêmes paroles (2) comme étant de saint Thomas. Salmeron (3) affirme que le cardinal Jean de Turrecremata, puissant thomiste, connaissait ces paroles et assurait qu'elles étaient entièrement de saint Thomas. C'est pourquoi on doit présumer que cet opuscule a été plus tard altéré par ceux qui supportaient avec aigreur que saint Thomas favorisât ce pieux sentiment. Cependant ce point est encore en litige. Parlons de ce qui est certain et reconnu. Le même Docteur Angélique (4) a écrit : On entend par pureté l'éloignement du contraire; c'est pourquoi on peut trouver quelque chose créée qui soit ce qu'il y a de plus pur parmi les créatures, et qui ne soit souillé par aucune pensée du péché; et telle fut la pureté de la bienheureuse Vierge, qui fut exempte du péché originel et actuel : *Puritas intenditur per recessum a contrario, et ideo potest aliquid creatum inveniri, quo nihil purius esse potest in rebus creatis, et nulla cogitatione peccati inquinatum sit; et talis fuit puritas beatæ Virginis, quæ a peccato originali et actuali immunis fuit.* Le même saint docteur dit ailleurs (5) : Il y a en Marie une dépuration de tout péché; c'est pourquoi elle est arrivée au sommet de la pureté : *In beata Virgine fuit depuratio ab omni peccato, ideo pervenit ad summum puritatis.*

(1) 3 p., q. 27, art. 2.
(2) Lib. de Maria Deipara, cap. 6.
(3) Salmeron in Epistola ad Romanos, disp. 51.
(4) In 1, d. 45, q. 1, art. 3 ad 3.
(5) Cap. 10, 1, dist. 17, q. 2, art. 4.

Le docteur saint Bonaventure, qui florissait en l'an 1265, estima (1) que Marie avait été conçue dans la tache originelle. Cependant il ne s'attacha pas tellement à ce sentiment, qu'il ne s'en soit éloigné quelquefois pour embrasser la croyance opposée. Ailleurs il est tout entier pour l'immaculée conception ; car, dans son second sermon sur la bienheureuse Vierge Marie, il dit entre autres choses : Je dis d'abord que notre Souveraine fut remplie de la grâce prévenante dans sa sanctification, c'est-à-dire la grâce préservatrice contre la laideur de la faute originelle, qu'elle aurait contractée de la corruption de la nature, si elle n'avait été prévenue et préservée par une grâce spéciale ; car le Fils de la Vierge seul a été exempt de la faute originelle et la Vierge sa Mère. Car on doit croire que, par un nouveau genre de sanctification, au commencement de sa conception, le Saint-Esprit l'a rachetée du péché originel et l'en a préservée par une grâce particulière : *Dico primo quod Domina nostra fuit plena gratia præveniente in sua sanctificatione ; gratia, scilicet, præservativa contra fœditatem originalis culpæ, quam contraxisset ex corruptione naturæ, nisi speciali gratia præservata præventaque fuisset : solus enim Filius Virginis fuit ab originali culpa immunis, et ipsa Mater ejus Virgo. Credendum est enim, quod novo sanctificationis genere, in ejus conceptione primordio, Spiritus sanctus eam a peccato originali redemit, atque singulari gratia præservavit.*

Quatorzième siècle. — Hervé, supérieur général de l'ordre des Prédicateurs, d'après ces paroles de la seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens, chapitre 5 : Donc tous sont morts : *Ergo omnes mortui sunt*, dit : C'est pourquoi tous sont morts dans le péché ; nul n'en est excepté, sinon la Mère de Dieu, qui n'a ni l'originel ni l'actuel.

Plusieurs autres docteurs de ce siècle ont soutenu l'immaculée conception de la bienheureuse Vierge.

Quinzième siècle. — Nota. Saint Bernardin de Sienne vivait dans ce siècle. Nous le verrons ailleurs. Plusieurs autres docteurs de ce siècle ont admirablement parlé de la sainte Vierge ; cependant nous ne les citerons pas ici.

Saint Laurent Justinien, qui brillait en l'an 1445, parle ainsi de Marie (2) : Tous ceux qui sont nés de la race d'Adam sont créés sous la loi du péché, excepté seulement le Médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme, et sa Mère. Le même dit ailleurs (3) : Personne, depuis le commencement du monde jusqu'à la plénitude des temps, ne peut échapper au joug de sa condamnation, le Médiateur et sa Mère seuls exceptés. Il dit encore (4) : Nul n'est exempt du péché originel, excepté

(1) In dist. 3 et in Speculo.
(2) In tractatu de casto Connubio Verbi et animæ, cap. 7.
(3) In Fasciculo amoris, cap. 7.
(4) Lib. de perfectionis Gradibus, cap. 1.

celle qui a enfanté le Sauveur du monde : *Ab originali delicto nullus excipitur, præter illam quæ genuit mundi Salvatorem.* Et il dit dans son sermon sur l'Annonciation : Dès sa conception, Marie est prévenue par les bénédictions de douceur, et elle est étrangère à la signature de la damnation, c'est-à-dire de l'obligation et de la dette du péché ; car c'est là le sens de la signature dont parle ici ce docteur : *Ab ipsa namque sui conceptione, in benedictionibus est prœventa dulcedinis, atque a damnationis aliena chirographo.*

Seizième siècle. — Entre plusieurs grands hommes de ce siècle, saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence en Espagne, s'exprime ainsi sur la conception immaculée de Marie (1) : Il n'a jamais été accordé à aucun saint le privilége que Marie a reçu en abondance dès le commencement de sa vie. Elle est un château très-fort, une tour imprenable ; elle n'a jamais fourni de tribut à Satan, elle ne lui a jamais appartenu.

Le saint concile de Trente, qui s'assembla en 1545, s'exprime de la manière suivante dans sa cinquième session : Ce saint concile déclare cependant qu'il n'a pas l'intention de comprendre dans ce décret, où il est question du péché originel, la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, mais qu'il faut observer les constitutions du pape Sixte IV, d'heureuse mémoire, sous les peines portées dans ces mêmes constitutions, et que le concile renouvelle : *Declarat tamen hæc ipsa sancta synodus non esse suæ intentionis comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam et immaculatam Virginem Mariam Dei Genitricem; sed observandas esse constitutiones, felicis recordationis, Sixti papæ IV, sub pœnis in eis constitutionibus contentis, quas innovat* (2).

J'attacherai la première preuve de l'immaculée conception de Marie, dit le P. Poiré (3), à la personne de notre Seigneur Jésus-Christ, au déshonneur de qui retournerait infailliblement la tache originelle de la conception de la Vierge, si sa conception n'eût été immaculée. Comment aurait-il permis que celle qu'il avait préparée de toute éternité pour être sa Mère demeurât sans grâce en sa conception, et qu'il se fût endormi au point du jour de la conception de sa bienheureuse Mère, lorsque l'ennemi était aux portes et qu'il dressait des embûches pour la surprendre ? Qui oserait dire qu'il eût choisi un trône matériel plus brillant que le soleil, et que Marie, son trône vivant, se fût trouvée pleine de la souillure originelle ? Qui s'imaginerait qu'un temple corruptible dût être tout revêtu d'or fin, seulement pour loger une arche dorée, figure de sa sainte humanité, et que le temple vivant où personnellement il devait être reçu

(1) In serm. 1 de Assumptione.
(2) Hæc notata de sæculis sunt scripta in capite 42 de Salazar.
(3) 7e étoile, chap. 8.

fût crépi de boue et bâti avec le désordre du péché? Cette pensée pourrait-elle bien entrer dans un esprit capable de raison, que Dieu eût jadis défendu sous peine de mort que nul autre que le grand-prêtre n'eût à mettre le pied dans le sanctuaire d'un temple figuratif, et qu'il eût volontairement cédé son vrai et unique sanctuaire à l'esprit d'infection? S'il ne l'a pu empêcher, comment est-il tout puissant? s'il l'a pu, pourquoi ne l'a-t-il pas fait? d'autant plus, comme dit saint Jérôme à Eustochie, que tout l'honneur qui est fait à la Mère retourne au Fils aussi bien que le déshonneur qu'elle reçoit.

On dira que, lorsque le Roi de gloire entra dans son palais, la grâce en avait dès longtemps pris possession et chassé toute souillure; mais comment est-il possible que celle qui a été souillée, même un instant, soit l'immaculée et la digne Mère du très-digne et très-immaculé Fils de Dieu, ainsi que l'appelle Origène (1)?

Seconde preuve tirée de la personne de la Vierge. Je passe du Fils à la Mère, et il semble qu'il suffise d'examiner les desseins que Dieu a eus sur elle et à quelle grandeur il l'a destinée pour comprendre qu'il a dû l'affranchir de tout péché. Comme le Fils a été éloigné de tout péché par sa propre divinité, de même la Mère en a été affranchie par la grâce de son cher Fils. Aussi, prenez garde que sainte Elisabeth sa cousine, inspirée de Dieu, les unit en bénédictions du ciel, lorsqu'elle dit: Vous êtes bénie entre les femmes, comme le fruit de vos entrailles est béni (Luc, 1).

Passons à la qualité qu'elle porte de réparatrice, de compagne et de coadjutrice du Sauveur en l'œuvre de notre rachat. N'apercevez-vous pas déjà le crayon que Dieu en fit au commencement du monde, lorsqu'il voulut que l'aide qu'il donnait au premier homme fût faite à la ressemblance du même homme, et que tous deux jouissent de la justice originelle? Que si l'infinie bonté du Créateur n'a pu souffrir qu'Adam et Eve, devant être par la voie naturelle les propagateurs de notre race, fussent autrement créés qu'en l'état d'innocence et de sainteté, que devons-nous croire du Sauveur et de sa sainte Mère, qui venaient pour réparer la faute où ceux-là s'étaient précipités, et nous avec eux? Saint Bernardin de Sienne (2) estime que cet argument a une très-grande force. Aussi a-t-il été employé par l'aîné des apôtres du Sauveur, saint André, au rapport d'Abdias de Babylone (3). Car il disait que de même que le premier Adam avait été formé de la terre vierge et non encore sujette à la malédiction, de même le second était né de la Mère vierge qui jamais n'avait été sous la malédiction.

(1) Homil. 1 ex variis.
(2) Serm. 49.
(3) Lib. 4 Hist.

Mais que pourrait-on répondre aux saints docteurs qui enseignent que Marie a été choisie avec son Fils afin de nous délivrer des malheurs que le péché originel nous avait causés ? N'aurait-ce pas été une excellente disposition pour y réussir, qu'elle-même en fût entachée ? Pour cette raison, Hésychius l'appelle (1) l'ornement excellent de notre nature, la gloire de notre terre, destinée à couvrir la honte de notre première mère, à purifier le premier père de sa corruption et à rabattre l'orgueil de celui qui les avait perdus tous deux. Et que pourrait-on répondre à la doctrine de saint Jean Damascène (2), qui enseigne que la bienheureuse Vierge commença cette merveille au point même de sa conception, et que cet heureux moment fut celui qui releva notre nature de sa chute et la rétablit en son entier ? Comment penser après cela que sa conception ait été infectée du même mal dont elle nous venait délivrer ? Que si les saints Pères tirent un argument efficace, pour prouver qu'elle a été exempte de tout péché actuel, de ce qu'elle était destinée avec son Fils à combattre et à renverser le même péché, pourquoi ferons-nous difficulté d'en dire autant de l'originel ? Saint Ildefonse n'a pas ignoré la force de cette raison dont il s'est servi dans son excellent traité pour la défense de l'intégrité de Marie, disant : Que ce soit donc une chose résolue que celle-là a été franche et exempte de tout péché originel, qui non seulement nous a garantis de la malédiction, mais nous a de plus apporté la bénédiction.

Tous les saints Pères enseignent que la sainte Vierge a été destinée à briser la tête et le règne de Satan. Considérez les paroles que Dieu dit autrefois au serpent, qui sont communément entendues de la très-sainte Vierge par les docteurs : Je mettrai, lui dit-il, des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne ; elle te brisera la tête avec le pied, et tu dresseras des embûches pour la mordre au talon : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius ; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus* (Gen. 3, 15). Considérez en ces paroles trois choses fort considérables. La première, que Dieu annonce qu'il mettra des inimitiés, se servant, suivant la remarque de saint Cyprien, du nombre pluriel, lequel absolument emporte toute sorte de désunion et d'aliénation, sans accord, sans paix, sans trêve quelconque, afin de donner à entendre qu'elle a été l'unique qui n'a jamais rien eu à démêler avec Satan, mais qui, dès le commencement, lui a déclaré la guerre à outrance. En second lieu, il dit qu'elle lui brisera la tête, qui n'est autre chose que le péché originel ; d'autant plus, dit saint Grégoire de Nazianze, que quand le serpent a passé sa tête dans quelque trou, tout petit qu'il soit, il y glisse aisément le reste du corps ; de même, quand le malin esprit a fait entrer quelque part le péché originel, il y donne facilement entrée

(1) Orat. 2 de B. Virgine.
(2) Serm. 1 de Nativit. B. Virginis.

aux actuels. Enfin, Dieu dit que le serpent s'en prendra au talon de la femme, et que là contre il dressera ses embûches ; comme s'il eût dit plus clairement qu'il n'aurait pas l'honneur de la rencontrer au commencement de sa vie, non pas même de l'attaquer en sa personne, mais seulement de la surprendre en celle de ses descendants, qui sont ses enfants spirituels représentés par le talon. J'avoue que je crois difficilement que si la sainte Vierge eût été un seul moment sous la tyrannie de Satan, cet esprit hautain et insolent ne le lui eût mille fois reproché ; et il n'eût même pas manqué d'en attacher le blâme au Sauveur de nos âmes, comme fils d'une de ses anciennes esclaves, depuis affranchie : avantage qu'il n'a jamais eu et qu'il ne devait jamais avoir. Voici un éloge que saint Pierre Damien donne à Marie, qui est ensemble un des desseins de Dieu sur elle, capable de nous faire conclure en faveur de son exemption. Il dit très-spirituellement que Dieu avait préparé la sainte Vierge justement comme un lit de repos pour se rafraîchir au sortir de la fameuse journée de la ruine des anges et des hommes. De grâce, quel lit de repos, s'il l'eût rencontré, comme les autres, hérissé des épines du péché originel ? Partant, disons mieux, qu'elle fut le vrai lit de Salomon, couvert de roses sans épines, et embaumé de célestes parfums, où jamais rien ne se trouva qui pût déplaire à la souveraine Majesté.

Troisième preuve puisée de la nature du péché originel.

Ce péché, dont nous parlons tant, mérite bien une preuve à part. Je voudrais avoir le pinceau assez heureux pour le représenter avec ses vives couleurs ; je ferais voir un monstre capable de donner de l'effroi à quiconque le regarderait. Faute de le pouvoir faire, j'en donnerai une ébauche dont je me sers moi-même pour en concevoir plus d'horreur. Il me semble voir un monstre, le plus horrible qui puisse être, vomi de l'enfer pour infecter le monde avec son odeur empoisonnée. Tous les démons ont contribué à en augmenter l'horreur, tant il est épouvantable en sa figure, redoutable en sa rage, impitoyable en ses desseins. Il a cent têtes toutes différentes, mais également hideuses ; ses yeux semblent des globes de feu, ses dents des rasoirs affilés, ses gosiers des abîmes de voracité, et ses griffes des crocs d'acier. De tous ces gosiers sortent des fumées si infectes, qu'elles obscurcissent et enveniment l'air. Au milieu de son ventre s'allume un feu grégeois qui mine tout ce qu'il rencontre ; ses cris et ses hurlements alarment tout le monde qu'il chasse devant lui dans une caverne funeste, qui est le théâtre de ses carnages. En un mot, il est si terrible, que nul n'échappe à sa furie. Au reste, dès qu'il a une fois relancé les hommes dans ses geôles, il les attaque à dents et à griffes, et s'enprend d'abord au visage qu'il défigure tout à fait, substituant à la forme humaine la ressemblance de Satan ; il tire, il traîne, il emporte, il estropie, il ne laisse rien d'entier. Il crève les yeux, il perce les oreilles, il suce le cerveau, il emporte le cœur ; bref, c'est le commencement de l'enfer.

Voilà un étrange tableau, bien qu'il ne soit qu'ébauché et qu'il reste loin de la laideur de l'original. Mais de peur que vous ne vous imaginiez que j'ai fait là un de ces fantômes qu'on présente aux petits enfants pour les épouvanter, j'en suivrai les traits pièce à pièce, et vous verrez que ce que j'en ai dit n'est rien au prix de la vérité. J'ai dit que ce monstre était conçu dans l'enfer et poussé de là pour infecter le monde. C'est le Sage qui l'a dit avant moi, assurant (Sagesse, 2) que c'est l'envie du diable qui l'a vomi et jeté au monde comme un appât de mort. Ce fut comme le premier essai et comme le premier bouillonnement de sa rage, quand il commença de désespérer contre Dieu et de faire tout en dépit de lui. En effet, il fut si terrible en ce premier accès de fureur, que du premier coup il porta la mort dans le sein d'Adam et de toute sa postérité. Vous l'avez vu avec cent têtes; ce sont tous les péchés actuels qu'il engendre. Car bien que le péché ne soit qu'un en sa nature, comme l'enseignent les théologiens, en pouvoir et en semence il est tous les péchés ensemble. En effet, la racine étant empoisonnée, il faut de nécessité que tout s'en ressente, les fruits, les fleurs, les feuilles, les branches et le tronc. Toutes ces têtes font peur à voir et jettent des expirations infernales; car il est vrai que le démon lui-même n'est pas si hideux à voir, ni les cloaques de l'enfer si puants à sentir, comme est un seul péché aux yeux de Dieu. Le feu grégeois qui s'allume dans ses entrailles n'est autre que la concupiscence maudite, premier effet du péché, laquelle, comme dit l'apôtre saint Jacques, chapitre 3, enflamme la roue de notre naissance d'un feu infernal, c'est-à-dire qu'elle embrase sans interruption les sens de l'homme et leur fait ressentir ses feux et ses fumées, tandis qu'il traîne cette misérable vie. Ce monstre chasse tout devant lui, d'autant plus qu'il nous éloigne de la présence de Dieu, nous fait perdre son amitié et la grâce de son adoption, avec toutes les prétentions que nous pouvions avoir à son héritage; il nous fait déchoir de notre rang, perdre l'avantage que nous donnait notre extraction et l'honneur que nous possédions d'être enfants de Dieu. Cette caverne ténébreuse où il nous confine, c'est le faubourg de l'enfer, où nous sommes engagés tandis que nous demeurons en l'état de malheur de notre naissance. Quant à la cruauté dont j'ai parlé qu'il exerçait contre nous, plût à Dieu que notre propre expérience ne nous la fît point connaître si redoutable qu'elle est! Mais, hélas! nous en portons les marques depuis la tête jusqu'aux pieds : témoin notre entendement obscurci, notre volonté penchée vers le bien sensible, tous nos sens altérés, notre appétit révolté contre la raison, la raison contre l'ordonnance de Dieu, et surtout ce beau visage défiguré, qui n'est autre que le rapport que nous avions à Dieu changé en la ressemblance de Satan. C'est ainsi que le grand saint Denys l'Aréopagite (1) définit le péché originel,

(1) Cap. 2 Eccl. Hierarch.

alors qu'il l'appelle *une habitude de dissemblance avec Dieu attachée à l'homme dès sa conception.*

Mais nous parlerons encore ailleurs du péché originel.

Sur cette figure et sur les convenances dont j'ai parlé, je vous demande justice, mon cher lecteur, en faveur de la très-sacrée Vierge. Car pourriez-vous bien accorder que Dieu ait laissé posséder l'âme de sa très-sainte Mère par un démon furieux comme celui que vous avez vu et que vous n'avez pas vu? Car il est hors de mon pouvoir de vous le représenter tel qu'il est. Les saints Pères confessent unanimement, et tous les vrais enfants de l'Eglise et de la Vierge voudraient mourir pour cette vérité, que jamais elle ne commit un seul péché véniel, qui néanmoins n'eût pas été capable de lui faire perdre les bonnes grâces de Dieu, ni son éminente sainteté; beaucoup moins l'eût-il soumise à la tyrannie de Satan. Et vous vous persuaderiez qu'elle ait contracté l'originel, qui l'eût asservie à l'enfer, l'eût rendue digne de la haine de son Créateur, l'eût déclarée roturière et infâme, enfin l'eût condamnée à la mort et à la mort éternelle? La seule pensée de cette indécence extrême est suffisante pour faire bondir un cœur qui honore la Mère de Dieu. Quoi! la Fille bien-aimée du Père, la Mère du Fils, l'Epouse du Saint-Esprit, le sanctuaire de Dieu, le chef-d'œuvre, l'honneur, l'astre du monde, la gloire de la terre et du ciel aurait été un instant l'esclave du démon! Et afin que vous voyiez jusqu'où cela va, je vous dirai que de graves et savants docteurs, tels que Médina (1), Antonius Corduba (2), ont trouvé ce fait si étrange, qu'ils n'ont pas hésité à dire que si Dieu eût laissé à la sainte Vierge l'option d'être Mère de Dieu ou d'être franche du péché originel, elle eût sans hésitation laissé ce bien, qui est d'ailleurs inestimable, d'avoir Dieu même pour son Fils, afin de n'être point marquée au coin de Satan et de ne pas vivre un seul instant en la disgrâce de la souveraine Majesté. Jamais il n'a existé en Marie aucun effet déplorable du péché originel qui se voit partout ailleurs; donc elle est immaculée dans sa conception. Elle a eu des croix et des souffrances à l'exemple de son divin Fils; elle les a très-bien acceptées, dit Richard de Saint-Victor (3), afin d'accroître sa couronne et de nous donner l'exemple de la patience, portant avec tant de pureté le joug de notre misère. Jamais rien n'a été fait d'aussi beau dans tous les royaumes du monde, dit le Saint-Esprit au troisième livre des Rois, 10, 20 : *Non est factum tale opus in universis regnis.* Ces paroles, dans le sens littéral, regardent le trône de Salomon; mais les Pères de l'Eglise les appliquent, selon le sens mystique, à l'auguste Vierge Marie. Jamais le véritable Salomon, qui est Dieu, n'a rien fait d'aussi beau. Aucune

(1) Lib. de Orat., q. 7, et lib. de Pœnitentia, q. 6.
(2) Lib. 1 Quæst. theolog., q. 49.
(3) Lib. 2 de Emmanuele, c. 28.

créature n'a été faite semblable à Marie, dit Paul a Sancta Catharina (1), parce qu'elle excelle en grâce sur toutes les créatures. Jamais rien n'a été fait d'aussi beau : *Non est factum tale opus*, parce que toutes les femmes, les vierges, les reines même, quoique illustres dans leur naissance par les marques de la royauté, sont marquées de la servitude du démon par le péché originel. La Vierge Marie seule a dû être un ouvrage tellement parfait dans sa conception, que la difformité d'aucun péché n'a pu l'atteindre. A la vérité, les mains du suprême Ouvrier ont formé tous les hommes dans le sein maternel, comme le dit le Psalmiste : Vos mains m'ont fait et m'ont formé : *Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me*, 118, 73. Mais il n'a formé aucune créature d'une manière aussi parfaite que la Vierge, qu'il a tellement prévenue du bienfait de ses grâces dès le premier instant de sa conception, qu'il a fermé toute entrée au péché, la perfectionnant pour être le trône de son Fils. De là on peut dire justement d'elle : Jamais rien n'a été fait d'aussi beau dans tous les royaumes du monde : *Non est factum tale opus in universis regnis*. Et cela ne pourrait être dit mystiquement d'elle, s'il avait paru en elle quelque difformité de péché ; elle ne serait pas semblable à ce trône d'ivoire pour recevoir le Christ dans son sein, si le feu du péché l'eût noircie ; elle ne serait pas ce trône, la blancheur même, elle ne brillerait pas de l'or le plus fin, si elle ne suppassait, par une spéciale splendeur de sainteté, les autres saints qui ont été sanctifiés dans les entrailles de leurs mères. Dans cet instant où la Vierge fut conçue et destinée à être le trône du vrai Salomon, il était permis de dire : Rien n'a été fait d'aussi beau dans tous les royaumes du monde : *Non est factum tale opus in universis regnis*. Et cela, même avant que le Verbe divin prît sa chair dans son sein, parce qu'elle a dû être formée dans une beauté parfaite pour recevoir un si grand Roi. La Vierge, dans l'instant même de sa conception, était le siége travaillé par l'infinie sagesse du divin Architecte et préparé pour porter Jésus-Christ. Rien n'a été fait d'aussi beau dans tous les royaumes du monde que la construction du corps de la Vierge, car il convenait qu'elle fût ornée de la grâce dès l'instant de sa conception et qu'elle ne fût touchée par aucune tache de laideur, afin qu'elle fût au-dessus des autres créatures ; autrement, si elle n'eût été sanctifiée qu'après avoir été souillée par le péché originel, cet ouvrage serait semblable à plusieurs autres, car plusieurs saints ont été sanctifiés dans le sein de leurs mères.

Non seulement la sainte Vierge, dit Mgr Malou, évêque de Bruges (2), a été sanctifiée dans le sein de sa mère avant sa naissance, comme saint Jean-Baptiste et le prophète Jérémie, mais elle a été sanctifiée de la main de Dieu au moment de sa création, de sorte que l'on peut comparer son privi-

(1) De B. Maria Virg. Prædestinat. et Nativit., lib. 1, cap. 2, sect. 7.
(2) Chapitre 1er.

lége à celui du Fils de Dieu, avec cette différence que notre Seigneur a échappé à la loi du péché par les droits de sa divine origine, tandis que Marie n'y a été soustraite que par un effet de la grâce de Dieu et par les mérites de son divin Fils.

C'est au sang de Jésus-Christ que Marie est redevable de ce privilége unique. Lorsque Dieu la créa, il avait sous les yeux le trésor des mérites du Rédempteur qu'il lui appliqua, afin de la rendre digne, dès son origine, de sa sublime destinée, ou plutôt ce fut le Fils de Dieu, par qui a été fait tout ce qui existe, qui créa Marie avec un amour tout filial. Il voulut que dès l'instant de sa création cette sainte Mère fût soustraite à la loi du péché et qu'elle entrât dans le monde pleine d'innocence et de sainteté. Ce n'était point trop pour son amour que sa Mère, au moment où elle sortit du néant, fût créée dans l'état de justice et de pureté où avaient été créés les anges au céleste séjour et nos premiers parents dans le paradis terrestre; son honneur semblait exiger que Marie naquît à la grâce en naissant à la vie, et que la pureté, l'innocence et la beauté dont il voulait la douer pénétrassent toutes les facultés de son âme et l'ornassent à tous les instants de son existence, afin que la sainteté originelle devînt en elle, comme dans les anges du ciel, la première aurore d'une vie toute céleste, toute consacrée à Dieu (*ut supra*).

Invoquer les lois générales est un argument sans valeur à l'égard d'une crèature unique, en qui tout est privilége, tout est exception (1).

Dans le corps de la doctrine catholique, il n'y a point de dogme plus certain ni plus clairement exprimé que celui de la chute de l'homme et la propagation du péché originel. Ce crime héréditaire, qui est en lui-même un mystère profond, explique tout le reste, et sans lui on n'explique rien; il sert de base à l'édifice de la foi; la religion croule dès qu'on le nie.

L'Ecriture, la tradition, l'analogie de la foi, l'enseignement de l'Eglise, la croyance des fidèles, s'accordent à nous apprendre que personne ne peut échapper à la condamnation générale, et nous persuadent que tous les enfants d'Adam naissent pécheurs.

Dieu peut sans doute suspendre cette loi de sa justice et excepter de la malédiction commune les créatures qu'il veut soustraire aux tristes suites de la chute première. S'il a créé les anges, Adam et Eve dans l'innocence et dans la sainteté, pourquoi ne pourrait-il point arrêter, même dans la race corrompue d'Adam, le venin de la corruption originelle, et prévenir de sa grâce une créature qu'il aime par-dessus toutes les autres? Dieu peut sans aucun doute opérer un pareil miracle; mais, en présence des lois qui nous révèlent la corruption générale, ce miracle ne peut nous être connu que par une révélation divine spéciale. L'exception doit être

(1) Idem, chapitre 2.

révélée aussi bien que la règle, ou bien la règle seule mérite croyance. Dieu a-t-il révélé l'exception faite en faveur de Marie? Oui, cette révélation a été faite; nous allons le prouver.

A côté de la tradition de la corruption générale du genre humain, comme suite de la chute de notre premier père, existe dans l'Eglise la tradition divine de la sainteté indéfinie de la Mère de Dieu. Ces deux traditions datent du premier enseignement de la foi; elles remontent toutes les deux au berceau de l'Eglise, à la première prédication de l'Evangile, au temps des apôtres; elles sont tout à fait parallèles.

D'une part, l'Eglise a toujours cru et toujours enseigné que la sainte Vierge a été favorisée de grâces exceptionnelles et prodigieuses; qu'elle a atteint le plus haut degré de sainteté et de vertu auquel une créature puisse atteindre; qu'elle a été plus sainte que les apôtres, les martyrs, les chérubins et les séraphins, et que par conséquent elle n'a jamais commis de péché. Résumant en deux mots cette tradition apostolique de la sainteté parfaite et vraiment indéfinie de la sainte Vierge, le cardinal Sfondrate s'écrie : Appelez Marie comme vous voudrez, pourvu que jamais vous ne l'appeliez pécheresse et fille de la colère : *Dic de illa* (*Maria*) *quidquid volueris, tantum ne appelles peccatricem et filiam iræ* (1). Non, jamais Marie n'a passé pour pécheresse dans l'Eglise; jamais on ne l'a assimilée, en matière de vertu ou de grâce, aux autres enfants de la race d'Adam; on l'a toujours considérée comme une créature à part. Cette tradition est vivante dans l'Eglise, et elle est écrite dans tous les monuments traditionnels des âges précédents. L'innocence parfaite, la sainteté prodigieuse de Marie constitue dans l'Eglise un dogme aussi explicitement révélé que le dogme de la corruption générale par le péché originel.

Le cours de la corruption générale a été suspendu en faveur de Marie, et l'exception existe du côté de la loi du péché. Tout concourt, dans les monuments de la foi, à nous convaincre que la tradition apostolique de la sainteté indéfinie et parfaite de la Mère de Dieu constitue précisément l'exception à la loi du péché. Ces deux traditions, contraires en apparence, s'accordent ainsi parfaitement et se complètent : celle qui nous enseigne la corruption générale du genre humain constitue la règle; celle qui nous apprend la sainteté illimitée de Marie constitue l'exception. L'une est vraie en ce qu'elle indique le sort des enfants d'Adam que Dieu abandonne aux malheurs de leur race; l'autre est vraie en ce qu'elle nous indique la créature que Dieu a préservée de ces malheurs communs (2).

L'institution de la fête de l'Immaculée Conception se perd dans la nuit

(1) Innocentia vindicata, cap. 2.
(2) Mgr Malou, chapitre 2.

des temps; il est impossible d'en assigner la première origine. Benoît XIV fait remarquer avec beaucoup d'à-propos et de raison que les premiers écrivains qui en parlent la supposaient établie; ce qui est le signe certain d'une haute antiquité (1).

Vers l'an 830, Pierre d'Argos prononça, soit en Sicile, soit en Grèce, un discours sur le mystère de l'immaculée conception, et il atteste que la fête en était alors très-solennelle. Considérant, dit-il, dans le sein de sainte Anne cette première racine de la noblesse et de l'honneur de notre nature, livrons-nous tous à l'allégresse et réjouissons-nous dans le chant des psaumes. Applaudissons des mains, formons des chœurs spirituels, célébrons comme une fête la conception de celle qui a augmenté notre joie et qui nous procure encore une joie ineffable. C'est par Anne et par Joachim que nous avons été enrichis de notre Dame la Vierge vraiment immaculée, qui nous a rendus à la liberté quand nous gémissions dans l'esclavage du péché.

Après avoir énuméré les biens immenses que nous devons à Marie, Pierre d'Argos conclut ainsi : La solennité qui nous réunit est l'origine et la cause de tous ces biens; elle est comme l'aurore des autres fêtes, dont elle prépare la venue et annonce la solennité.

Cinquante ans plus tard, vers l'an 880, George de Nicomédie parle de la fête de la Conception de la sainte Vierge comme de l'une des plus brillantes et des plus fréquentées de l'Eglise. Elle est splendide et éclatante par elle-même, dit-il, la solennité de cette fête; mais elle paraît plus belle encore par le concours et la piété de ceux qui viennent y assister. Et, continuant sur ce ton, il fait voir que la fête est aussi très-ancienne. Nous célébrons aujourd'hui, dit-il, dans cette nombreuse assemblée, votre fête, ô Vierge sainte; fête qui n'a pas été introduite depuis peu, mais qui par son objet, aussi bien que dans l'ordre des temps, est une de nos fêtes principales; c'est par elle que nous jouissons du bonheur qui nous a été annoncé (2).

Il y a dans la liturgie de l'Eglise grecque un monument éclatant de l'ancienne tradition des Eglises orientales et une preuve palpable de l'antiquité de la fête de la Conception de Marie. Ces livres liturgiques remontent à la plus haute antiquité (3).

Cette fête de l'Immaculée Conception suppose le mystère et en atteste la certitude. Puisque l'Eglise a d'abord toléré la fête de l'Immaculée Conception, et qu'elle l'a approuvée et prescrite plus tard, c'est que la sainte Vierge a été réellement conçue sans péché; car c'est bien là le privilége que l'Eglise a entendu honorer en Marie. On est conduit à conclure que

(1) Chapitre 4.
(2) In oraculum Concept. Deiparæ, biblioth. 66, tom. 1, p. 993. Paris, 1648.
(3) Chapitre 4, article 1.

l'immaculée conception de Marie est réelle et vraie, ou bien que l'Eglise catholique a autorisé et approuvé un faux culte, ce qui est impossible. Donc la fête de l'Immaculée Conception, célébrée dans l'Eglise catholique tout entière, est une manifestation de la tradition vivante de cette Eglise et une preuve incontestable de la vérité de l'immaculée conception de la Mère de Dieu (1).

Le pape Sixte IV, en 1476, dans sa célèbre bulle *Cum præcelsa*, dit : « Quand nous scrutons avec une pieuse attention les mérites insignes et sublimes par lesquels la Reine des cieux, la glorieuse Vierge, Mère de Dieu, brille dans le séjour céleste comme l'étoile du matin au milieu des autres astres, et que nous considérons dans le fond de notre âme qu'en sa qualité de voie de la miséricorde, de mère de la grâce, d'amie de la piété et de consolatrice des hommes, elle est sans cesse en prière devant le Roi qu'elle mit au monde, intercédant auprès de lui pour le salut des fidèles qui sont chargés de péchés, nous sommes persuadé qu'il est juste et même qu'il est nécessaire d'inviter tous les chrétiens à rendre au Dieu tout puissant des actions de grâces et des louanges de la conception admirable de cette Vierge immaculée, et d'assister aux messes et aux offices que l'Eglise de Dieu a institués en son honneur, afin que, par les mérites et l'intercession de cette même Vierge, ils participent plus abondamment à la grâce divine. Car c'est la divine Providence qui, considérant de toute éternité l'humilité de cette sainte Vierge, afin de réconcilier un jour avec son Auteur la nature humaine, qui, par la chute du premier homme, était devenue sujette à la mort éternelle, la prépara, par l'opération du Saint-Esprit, à devenir la demeure de son Fils unique, qui devait prendre d'elle la chair de notre mortalité pour la rédemption de son peuple, de manière à ce qu'elle restât vierge immaculée après son enfantement. Déterminé par cette considération et appuyé sur l'autorité de ce Dieu tout puissant et des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, de notre autorité apostolique, nous ordonnons et établissons par cette constitution, dont l'effet sera perpétuel, que tous les fidèles des deux sexes qui auront avec piété célébré ou récité la messe et l'office de la Conception de la glorieuse Vierge, selon la forme pieuse, dévote et louable composée par notre cher fils, le docteur Léonard de Nogarolis, clerc de Vérone et notre notaire, et d'après l'institution de la messe et de l'office que nous avons approuvés pour le jour de la solennité de la Conception et pour son octave, ou bien qui auront assisté aux heures canoniales de cet office, chaque fois qu'ils le feront, gagneront la même indulgence et rémission des péchés qu'en vertu d'une constitution d'Urbain IV, approuvée dans le concile de Vienne, et des constitutions de Martin V, et d'autres souverains pontifes, gagnent ceux qui célèbrent en récitant la messe et les offices

(1) Chapitre 4, article 3.

de la fête du Saint-Sacrement. Et cette constitution aura son effet à perpétuité. Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'incarnation 1476, le 3 des calendes de mars, l'an VI de notre pontificat. »

Un grand nombre d'autres offices en l'honneur de l'immaculée conception ont été approuvés par Rome et mis en pratique.

On formerait un volume des hymnes, des proses et des cantiques qui ont été composés en l'honneur de la conception de la Vierge Marie.

N'est-il donc pas prouvé par les monuments de la liturgie catholique que le culte rendu à la Vierge immaculée est positif, et que depuis plus de quatre siècles il est moralement universel ?

Mais ce culte repose sur la croyance au privilége de Marie. Cette croyance est donc vraie, elle est donc certaine ; elle a donc pu être définie, à moins qu'on ne soutienne, ce qu'aucun catholique ne peut soutenir, que l'Eglise catholique, depuis plus de quatre cents ans, se livre à un culte faux et professe en matière de dogme une fausse croyance (*ut supra*).

Ces paroles de la Genèse, 3, 15 : J'établirai des inimitiés entre toi et une femme, nous révèlent explicitement le privilége de l'immaculée conception de la Mère de Dieu. Deux points sont hors de contestation : le premier, que la femme promise dans cette prophétie est la sainte Vierge, Mère de Dieu; le second, que les inimitiés prédites entre elle et le serpent constituent pour elle un état de grâce extraordinaire. S'il était prouvé maintenant que ces inimitiés avec le serpent ont été perpétuelles et absolues en Marie, le privilége de son immaculée conception serait révélé ici en termes formels. Il est évident que si cette femme unique a contracté avec le serpent des inimitiés parfaites, comme son Fils unique, elle n'a jamais été l'ennemie de Dieu, mais elle en a toujours été l'amie; en d'autres termes, elle a été pleine de grâces dès le premier instant de sa création.

Eh bien ! quoique les inimitiés prédites entre la femme et le serpent ne soient pas appelées, en termes exprès, parfaites et perpétuelles, tout dans cette prophétie indique qu'elles le sont.

Ces inimitiés sont solennelles, extraordinaires, indéfinies. Dieu n'indique aucune limite à leur étendue ni à leurs effets. Lorsqu'on les considère dans la pensée divine, la première idée que l'on en conçoit est l'idée de leur perpétuité. C'est là le premier sens qui se présente à l'esprit, le sens naturel, qui frappe et qui s'impose. Saint Jean Chrysostôme, dans la paraphrase qu'il en a faite à l'usage du peuple, l'a saisi tout d'abord. Il met dans la bouche de Dieu ces paroles remarquables : Pour me venger de toi, ô séducteur, je t'opposerai une femme qui sera ton ennemie perpétuelle, irréconciliable, ainsi que son Fils, qui sera ton adversaire perpétuel.

Si maintenant nous scrutons le sens même de la prophétie, cette expli-

cation devient plus évidente encore. Nous voyons d'abord que Dieu dépeint ces inimitiés de la femme avec le serpent comme un événement destiné à réparer la chute de nos premiers parents, en substituant cette inimitié de la femme promise envers le démon à l'inimitié qu'Eve, la femme tombée, venait de contracter envers son Créateur. A l'amitié qu'Eve avait eue pour lui dès l'instant de sa création il substitue l'amitié de Marie, la seconde Eve; à l'amitié de la première Eve pour lui il substitue l'inimitié de la seconde Eve pour le serpent. C'est ce que saint Irénée exprime lorsqu'il dit que Dieu a rétorqué les inimitiés d'Eve contre le serpent qui les avait fait naître.

Cette prophétie a donc pour premier but de prédire des inimitiés implacables entre la femme et le serpent, inimitiés qui supposent une amitié inaltérable de la femme promise avec Dieu. Si l'on admet une interruption quelconque, ou dans cette amitié de la femme avec Dieu, ou dans son inimitié envers le serpent, la prophétie n'a plus de sens ni de but, ou plutôt elle présente un sens contradictoire à la pensée du Seigneur. Le péché originel constitue sans contredit une inimitié avec Dieu et une amitié avec le démon. Donc, si Marie a contracté pendant un seul instant la faute originelle, à ce même instant elle a été l'ennemie de Dieu et l'amie du serpent; d'où il suit que Dieu, au lieu de dire au démon : J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, aurait dû s'exprimer ainsi : J'établirai des inimitiés entre la femme et moi, entre la femme et son fils; ce qui est diamétralement opposé à sa pensée et au but de la prophétie.

Il y a plus : de l'aveu de tous, Dieu a annoncé ici une femme unique qui triomphera du serpent d'une manière tout à fait unique. Mais si Marie a jamais contracté le péché originel, son triomphe n'est plus unique; il est tout à fait semblable au triomphe de toutes les autres filles d'Adam, qui, après avoir contracté l'amitié du serpent par le péché originel, entrent en inimitié avec lui en entrant en amitié avec Dieu par la grâce. Dès lors Dieu ne désigne plus une femme unique, extraordinaire; il ne prédit plus une victoire unique, prodigieuse; il indique une femme quelconque, justifiée après avoir été pécheresse. Oserait-on soutenir que tel est le sens de cette prophétie?

Remarquons encore que ces inimitiés de la femme envers le serpent se présentent ici comme une vengeance que Dieu exerce sur le serpent, comme une victoire qu'il remporte sur lui. Mais cette vengeance est illusoire si elle échoue dans son premier et principal instrument; cette victoire est imaginaire si la femme destinée à vaincre le démon commence par lui être soumise. Dans cette hypothèse, Dieu ne triomphe pas en cette femme chargée de combattre pour lui; il essuie en elle une honteuse défaite; au lieu de triompher par elle du serpent, il est vaincu en elle par le serpent. L'affront qu'il avait essuyé dans la première Eve, il l'essuie

encore dans la seconde ; loin d'effacer la première injure qu'il avait reçue du serpent, il en subit une nouvelle. Les inimitiés qui devaient triompher du serpent ont tourné d'abord contre le Créateur. Est-ce là le sens de cette prophétie ?

Ce n'est pas tout encore : les inimitiés du démon envers Marie sont évidemment perpétuelles. Quatre mille ans avant sa naissance, Marie lui a été montrée comme une ennemie implacable qui lui écraserait un jour la tête. Dès qu'elle apparut, je ne dis pas à ses yeux, mais à son esprit, mais à sa pensée, elle se montra à lui comme un objet de crainte et d'horreur ; il y avait quarante siècles qu'il la détestait lorsqu'elle fut conçue, et l'on imagine qu'à ce moment il l'ait aimée ? Non, jamais le démon n'a aimé Marie ; il a toujours été son ennemi.

Ces inimitiés sont réciproques. Si le démon n'a jamais aimé Marie, Marie n'a jamais aimé le démon ; si le démon a toujours abhorré Marie comme son ennemie, Marie a toujours abhorré le démon comme son ennemi. Ces inimitiés ont donc été de part et d'autre perpétuelles, absolues. Et comment ne l'eussent-elles point été ? Marie est l'ennemie du serpent par sa nature et par sa destinée. Cette inimitié est le trait caractéristique qui la distingue de toutes les autres femmes. Toute l'idée de la Mère du Messie se résume dans cette notion : *Elle fut l'ennemie du serpent.* Cette inimitié implacable constitue son état naturel, sa condition réelle, son caractère réel, le but de sa création. Mais l'état naturel, la condition réelle, le caractère réel d'une personne, les qualités, les sentiments qui lui sont essentiels, ne varient pas, ne changent jamais ; ils sont perpétuels. L'inimitié de Marie envers le serpent est donc en quelque sorte identifiée avec sa nature, elle correspond à tous les instants de son existence.

L'inimitié irréconciliable de Marie envers le serpent a été en général le but de sa création, comme elle a été en particulier le but de sa maternité divine. Quand on pèse les termes de la prophétie, on dirait que Marie n'est devenue mère que pour faire de son Fils l'instrument de ses inimitiés envers le démon et l'associé de ses victoires.

Son inimitié personnelle est la première de toutes les inimitiés prédites qui triomphent du démon ; elle est le commencement de toutes les victoires qu'elle doit remporter dans la suite avec son Fils. Supposez en Marie un seul instant d'amitié avec le serpent, et vous méconnaissez complètement les destinées de la Mère du Fils. Les inimitiés qui ont valu à Marie les dernières victoires de sa vie ont dû lui valoir un premier triomphe au moment de sa création ; l'ennemie par excellence de l'enfer n'a pas pu commencer son existence par une amitié avec le serpent. La honte de sa défaite eût rejailli sur le Messie son Fils, dont elle devait inaugurer les triomphes ; sa maternité y mettait donc un obstacle absolu.

N'oublions pas non plus que ces inimitiés sont dans la seconde Eve une réparation des amitiés que la première avait contractées avec le serpent

en cédant à ses séductions. N'oublions pas que cette réparation a dû égaler en Marie le dommage que la désobéissance avait causé en Eve. L'infidélité de celle-ci avait entraîné pour elle le péché actuel, et pour sa postérité le péché originel. Afin de réparer ce double mal, il fallait que la seconde Eve triomphât tout à la fois du péché originel et du péché actuel. Evidemment sa qualité de réparatrice et d'instrument de la réparation a dû exclure de sa personne tous les effets de la chute et la faire jouir de tous les avantages de l'innocence primitive. Lorsque nos premiers parents ont entendu annoncer cette réparatrice, ils ont naturellement pensé à l'état dont ils venaient de déchoir ; ils ont cru que cette femme qui leur était promise commencerait comme eux et finirait autrement qu'eux. Adam l'a vue en esprit, comme Eve parut à ses yeux quand Dieu la lui présenta pour être son aide dans la vie et dans la propagation du genre humain, œuvre immaculée de Dieu, belle de la grâce céleste, ravissante d'innocence. Eve l'a vue en esprit, comme elle se vit elle-même à son éveil à la vie, le cœur plein, vivifié, heureux de l'amour de Dieu; Eve dont le regard de la pensée et de l'amour avait rencontré Dieu avant de connaître l'homme, dont la volonté s'était attachée à Dieu avant tout autre amour, et s'était plu à ne reconnaître que lui pour maître. Comparant avec amertume, avec douleur la splendeur de leur état perdu avec la honte de leur état présent, la première pensée qui leur est venue, à la promesse de cette réparation, a été sans aucun doute le retour à l'état d'innocence ; jamais Marie n'aurait bien réparé le dommage de l'amitié qu'Eve avait contractée avec le serpent, si elle avait dû commencer par la contracter elle-même. Le désordre auquel elle devait remédier, la honte qu'elle devait effacer n'auraient pas cessé, mais auraient continué en elle. Au fond, il n'y aurait point eu de réparation parfaite ; les maux dont la crainte accablait nos premiers parents n'auraient point eu de compensation apparente pour eux.

Le serpent lui-même n'eût pas été profondément affecté de la menace que Dieu prononçait contre lui, s'il eût eu l'espoir de vaincre d'abord celle qui devait plus tard triompher de lui. Il me semble que Dieu ne l'a menacé du triomphe de cette femme que pour l'humilier doublement, et comme ange déchu, et comme séducteur des premiers hommes.

Satan, assis au plus haut des cieux, avait refusé d'adorer l'humanité sainte du Verbe incarné ; son orgueil s'était révolté à la pensée de se soumettre, lui créature spirituelle, intellectuelle, si sublime, à l'humanité, créature terrestre et charnelle, quoique divinisée en quelque sorte par son union avec la Divinité. Eh bien ! Dieu lui annonce qu'une créature toute terrestre, une femme, une fille d'Eve l'écrasera de sa supériorité et remportera sur lui un grand et éclatant triomphe. C'est peu que le Dieu incarné l'écrase de sa puissance : qui est semblable à Dieu ? Personne ne peut résister à sa volonté. Mais qu'une simple femme, qu'une

fille de cet homme déchu le domine de sa supériorité native et le foule aux pieds par les droits de sa création, voilà l'expiation complète du crime qu'il a commis au plus haut des cieux, en s'écriant : Je n'obéirai pas : *Non serviam.* Voilà une défaite plus grande que la victoire qu'il venait lui-même de remporter.

Les anges fidèles étaient restés aux pieds du trône de Dieu, purs, sans tache, sans infidélité aucune ; il fallait que sur la terre aussi, outre le Fils de Dieu incarné, il y eût une créature qui n'eût jamais subi le joug et la honte du péché, ni l'amitié du rebelle, afin qu'il vît que son empire ne s'étendait pas sur toutes les créatures raisonnables, mais qu'il s'arrêtait là où la main de Dieu avait tracé ses limites. Si Marie avait contracté le péché originel, le démon eût dominé un instant sur toutes les créatures raisonnables. Dieu ne l'a pas voulu ; il a élevé sa sainte Mère ici-bas à la hauteur des anges restés fidèles dans le ciel, et c'est ainsi que les inimitiés de Marie contre le serpent ont imprimé le cachet de la honte et de l'opprobre au démon, et qu'elles ont vraiment atteint les proportions de l'amitié qu'Eve avait contractée avec lui.

En méditant cette remarquable prophétie, on s'aperçoit bientôt qu'elle dessine deux groupes distincts, dont l'un se compose de la femme promise et de son fils, l'autre de Satan et de sa race. Les personnages de chaque groupe forment un tout indivisible, parfaitement uni sous tous les rapports. La femme promise constitue un être moral avec son fils, le serpent avec ses suppôts en constitue un autre. Dans chaque groupe il y a une telle identité d'origine, de pensées, de sentiments, d'action et de destinée, que les personnes qui les composent semblent au fond se confondre, s'identifier pour atteindre le but commun de leur existence.

Dans le second groupe, la haine de Dieu, le désir de perdre les hommes, l'esprit de mensonge et tous les sentiments mauvais sont communs à Satan et à sa race. Il n'y a parmi les démons et leurs suppôts aucune différence ni d'attributs, ni de qualités, ni de volonté. Tout est semblable en eux, je dirai même commun, identique.

Dans le premier groupe, même conformité d'origine, de pensées, de sentiments, de destinée ; même amour parfait pour Dieu, même charité envers les hommes, même attachement à la vérité, même inimitié à l'égard du serpent, même victoire à remporter sur lui. La Mère du Messie a été assimilée à son Fils sous tous les rapports : l'Eglise catholique enseigne par la bouche des saints Pères que Marie a possédé, par un effet de la grâce, tous les dons, tous les privilèges que son divin Fils possédait par les droits de sa nature. Cette parfaite identité des personnages de chaque groupe est certaine, indubitable.

Un second fait non moins sensible, c'est que chaque groupe est aussi opposé à l'autre que les personnages de chacun sont unis entre eux. Ces groupes représentent, chacun à part, un ordre de choses contraire. Le

premier représente l'ordre de la vérité, de la vertu, du bien, de la sainteté, de l'obéissance, de la réparation; le second représente l'ordre du mensonge, du vice, du mal, du péché, de la rébellion, de la destruction. Il y a donc entre ces deux groupes contradiction radicale, opposition essentielle.

Eh bien! ces deux faits fournissent deux arguments solides en faveur de l'immaculée conception de la Mère de Dieu.

D'abord, la parfaite identité de pensées, de sentiments, d'action et de mission qui existe entre le Messie et sa sainte Mère, suppose que les inimitiés de Marie contre le serpent sont semblables, sous tous les rapports, aux inimitiés de son Fils contre le serpent, et même que ces inimitiés sont identiques dans le Fils et dans la Mère. Or, il est évident que les inimitiés du Fils sont parfaites et perpétuelles, non seulement à cause du souverain domaine que celui-ci exerce sur toutes les créatures et qu'il doit faire peser sur un rebelle incorrigible, mais encore à cause de la mission réparatrice dont il est investi et qui l'oblige à combattre tous les obstacles qui la contrarient, et aussi parce qu'il est Dieu, et que comme tel il déteste souverainement et nécessairement le péché. La perpétuité de ses inimitiés envers le serpent n'est donc pas en lui accidentelle ni fortuite, mais substantielle, mais essentielle.

Marie a donc aussi conçu contre le serpent des inimitiés parfaites, perpétuelles, puisqu'elles doivent être identiquement les mêmes que chez son Fils. Si elle ne les a pas conçues aux mêmes titres que lui, elle les a conçues au moins comme participant à tous ses sentiments, et comme identifiée avec lui pour la grande œuvre de la rédemption des hommes.

A cet égard aucun doute ne paraît possible, car la prophétie de la Genèse exprime plus directement l'inimitié de la femme promise que l'inimitié de son fils contre le serpent. J'établirai des inimitiés, dit le Seigneur, entre toi et une femme, et entre ta race et la sienne. Elle place l'inimitié de la femme contre le serpent au premier rang, et l'inimitié du fils de la femme envers la race du serpent au second rang; et elle ne dit rien de l'inimitié du fils de la femme contre le serpent lui-même: comme si l'inimitié de la femme était ici la chose principale et celle du fils la chose secondaire.

Il est certain que le fils de la femme porte au serpent une inimitié aussi parfaite qu'à sa race, et que la femme promise nourrit des inimitiés aussi vives envers la race du serpent qu'envers le serpent lui-même; mais les termes de la prophétie n'en ont pas moins ce caractère remarquable qu'ils expriment plus directement l'inimitié de Marie que celle de Jésus envers le démon. Que conclure de là? C'est le chef de la race, c'est Satan qui a triomphé; c'est la femme promise qui triomphera du chef de la race, de Satan. Elle le vaincra la première, et elle triomphera avec son fils de la race du serpent. Voilà la série des victoires que la

prophétie de la Genèse annonce ; voilà l'ordre des triomphes que Dieu promet à Marie. Les inimitiés de la femme promise envers le serpent précèdent, devancent celles de son fils. Qui oserait dire dès lors qu'elles ne lui sont pas tout à fait semblables, qu'elles ne sont pas parfaites et perpétuelles ?

Le second argument résulte de l'opposition des deux groupes.

La femme promise appartient si essentiellement au premier groupe, qu'elle ne peut d'aucune manière appartenir au second. Par cela même qu'elle est identifiée à l'ordre de la vérité et de la sainteté, elle n'a rien de commun avec l'ordre du mensonge et du péché ; elle en est totalement exclue par le fait même de la destinée pour laquelle elle a été créée. Elle est inséparable de son fils, qui, sous aucun rapport, ne peut participer au groupe du mal ; elle ne peut donc pas elle-même y participer de quelque manière que ce soit.

Si jamais la Mère du Messie avait appartenu à la race du serpent par le péché, l'ordre de la sainteté eût été confondu à l'origine avec l'ordre du péché ; les deux groupes n'eussent plus été contraires : le groupe de la réparation eût appartenu, à certains égards, au groupe de la ruine ; les desseins de la Providence eussent été bouleversés, et le Messie lui-même eût été atteint par le déshonneur et l'opprobre de sa Mère (1).

Le trait le plus saillant de la vie de Marie est sans contredit le message céleste qu'elle reçut au jour de l'annonciation, jour où un ange de Dieu la salua au nom de la très-sainte Trinité et la proclama pleine de grâces. Lorsque l'ange Gabriel vint lui annoncer que le Verbe de Dieu s'incarnerait dans son sein, il lui dit : Je vous salue, ô vous qui êtes pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. Par ces paroles il révéla au monde tout ce que le Seigneur avait fait et décrété pour sanctifier Marie, et jeta comme un trait de lumière sur toute l'existence de la Mère de Dieu ; car cette plénitude de grâces, à laquelle il n'assigne ni commencement ni fin, s'étend nécessairement à toute la vie de Marie, et nous explique les desseins miséricordieux que Dieu avait conçus tout à la fois sur son origine, sur sa vie, sur sa mort et sur son triomphe dans le ciel. C'est pour ce motif que l'Esprit saint a voulu que cette circonstance de l'histoire de Marie fût consignée, de préférence à toute autre, dans nos livres saints ; elle était vraiment nécessaire, mais elle suffisait pour déterminer le caractère de la mission de la bienheureuse Vierge.

Au fond, ces mots *pleine de grâces* renferment toute l'histoire des libéralités divines envers Marie ; ils sont la base de ce que la tradition catholique tout entière nous a transmis sur la sainteté et les vertus de la Mère de Dieu (2).

(1) Idem, chapitre 8, article 1.
(2) Idem, chapitre 8, article 2.

Si l'Esprit saint déclare Marie pleine de grâces, simplement, mais dans un sens indéfini, qui oserait dire qu'elle n'a pas toujours été pleine de grâces? Cette plénitude comprend la sainteté originelle, et par conséquent l'immaculée conception.

Je le demande, peut-on appeler sérieusement une plénitude de grâces cet ensemble de faveurs célestes qui ne suppose pas la sainteté originelle, qui admet comme point de départ et comme premier état la souillure du péché originel?

Je ne nie point, dit un pieux auteur (1), que, comme fille d'Adam, Marie n'ait mérité d'être souillée aussi bien que tous les autres; cependant je ne lis pas dans l'Ecriture qu'elle fut fille d'Adam, mais qu'elle fut mère de Dieu: MARIE DONT NAQUIT JÉSUS, QUI EST LE CHRIST: *Maria, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.* Je lis qu'elle fut remplie de grâces: *Je vous salue, pleine de grâces.* Je lis qu'elle était associée à Dieu: *Le Seigneur est avec vous.* Je lis qu'elle fut bénie d'une bénédiction pure et simple: *Vous êtes bénie entre les femmes.* Je lis qu'elle doit être glorifiée par toutes les générations des hommes: *Et voici que toutes les générations me proclameront heureuse.* Je lis enfin que *celui qui est puissant a fait en elle de grandes choses.* Et lorsque je compare à ces dons le péché originel, la tache, la culpabilité, la concupiscence, la peine éternelle, la colère et la haine de Dieu, ma langue a horreur de dire que cette Mère de Dieu a contracté, même pendant un seul instant, la tache du péché originel.

Il est donc vrai de dire que la Salutation angélique renferme la révélation de ce mystère, et que la parole de Dieu écrite nous l'atteste ici d'une manière implicite (2).

Il est évident que le Cantique des Cantiques ne traite pour ainsi dire point d'autre sujet que la sainteté parfaite et sans tache de Marie, et qu'il dépeint cette sainteté sous des traits tels, qu'elle comprend nécessairement la sainteté originelle. Dès le premier chapitre, la sainteté de l'épouse est parfaitement assimilée à la sainteté de l'époux. Celui-ci s'écrie: *Oh! que tu es belle, ô mon amie! oh! que tu es belle!* Et l'épouse répond aussitôt: *Oh! que tu es beau, ô mon bien-aimé! que tu es rempli de charmes!* 1, 14. La beauté spirituelle de l'époux est parfaite, perpétuelle; comment celle de l'Epouse, qui lui est assimilée, ne le serait-elle pas?

Au second chapitre, v. 2, l'époux assure que son amie brille au milieu des femmes d'Israël comme un lis brille au milieu des épines. L'épouse ressemble donc au lis, symbole de la pureté, et elle ne perd rien de sa blancheur au milieu des épines du péché. C'est ainsi que l'on doit entendre ce passage.

(1) Cornel. Mussus, Comment. in Epistola ad Romanos.
(2) Mgr Malou, chap. 8, art. 2.

Au chapitre 3, l'époux s'écrie à la vue de l'épouse : Quelle est celle qui s'avance du désert comme une vapeur qui s'élève des parfums de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de poudres de senteur, 6? Cette première apparition de l'épouse dans le désert de ce monde indique son origine, sa conception; et ces parfums dont elle n'est que la fumée, l'émanation, sont les grâces divines qui l'ont formée.

Au chapitre 4, l'époux décrit en détail les beautés de l'épouse, puis il s'écrie : *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous*, 7. Ce passage est frappant : d'une part il affirme une sainteté parfaite : *Vous êtes toute belle*, et d'autre part il nie dans l'épouse toute tache de péché : *Il n'y a point de tache en vous*. Il est impossible de trouver des termes plus exacts, plus justes, plus précis, plus convenables pour exprimer la sainteté perpétuelle et parfaite de Marie. Aussi tous les défenseurs de l'immaculée conception s'en sont-ils prévalus.

Au 6e chapitre, l'époux s'écrie : *Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, suave, pleine de charmes comme Jérusalem*, 3. Il compare la sainteté de Marie à celle de Jérusalem, de la ville sainte par excellence; et aussitôt il élève la sainteté de l'épouse au-dessus de la sainteté de toutes les autres âmes qui lui sont chères. *Il y a*, dit-il, *soixante reines et quatre-vingts femmes du second rang, et le nombre des jeunes filles est indéfini; mais une seule est ma colombe et ma parfaite amie; elle est unique pour sa mère et préférée par celle qui lui a donné la vie. Les filles l'ont vue et l'ont proclamée bienheureuse; les reines et les femmes du second rang l'ont vue et l'ont comblée d'éloges*, 7, 8. Les jeunes filles représentent ici les âmes qui commencent à s'engager dans les voies de la perfection; les femmes du second rang représentent les âmes qui ont déjà fait quelques progrès dans la vertu; les reines représentent les âmes parfaites. L'épouse les surpasse toutes en amour pour son divin Epoux et en amour de son divin Epoux pour elle. Elle est unique en sainteté et n'a point d'égale. Sa sainteté est si éclatante, que les âmes les plus privilégiées la proclament bienheureuse et la comblent d'éloges.

N'est-ce pas là un caractère frappant de la sainteté indéfinie, perpétuelle et parfaite? Et ces dernières paroles ne paraissent-elles point vérifiées par Marie dans le cantique d'actions de grâces où elle dit d'elle-même : ET VOICI QUE TOUTES LES GÉNÉRATIONS ME PROCLAMERONT BIENHEUREUSE : *Ecce beatam me dicent omnes generationes.*

Enfin l'époux attribue à l'épouse une sainteté originelle lorsqu'il la compare à l'aurore qui brille en naissant, aux astres qui ne sont que lumière dès leur lever. *Quelle est celle*, dit-il, *qui s'avance comme l'aurore naissante, qui s'élève belle comme la lune, brillante comme le soleil* (Cant. 6, 9)?

L'interprétation du sens mystique de l'Ecriture, on le voit, ne suit point la marche sévère et timide de l'interprétation du sens littéral; elle

a les allures plus libres, plus dégagées; elle s'attache moins aux mots qu'aux choses; elle poursuit surtout la pensée du divin auteur de l'Ecriture. Cette marche différente ne l'empêche point d'arriver à des conclusions certaines; elle n'ôte rien à l'autorité des témoignages dont cette méthode a déterminé le sens. La tradition catholique et l'enseignement de l'Eglise et des saints Pères, qui sont les vrais flambeaux de nos livres saints, percent l'écorce de la lettre pour arriver à la moelle de l'esprit; et ceux qui ne les tiennent pas à la main lorsqu'ils scrutent les Ecritures s'exposent à errer très-souvent, en dépit de toutes les subtilités grammaticales.

Quoi qu'il en soit, les anciens interprètes sont unanimes à contempler, dans la personne de l'épouse du Cantique, d'abord l'Eglise, ensuite la bienheureuse Vierge Marie, enfin l'âme fidèle. Dans la beauté du corps de l'épouse, ils n'aperçoivent qu'un symbole de sa sainteté; dans ses attraits, ils admirent ses vertus et les dons célestes dont elle a été comblée; dans la perfection et la perpétuité de ses qualités naturelles, ils considèrent la perfection et la perpétuité de sa pureté et de son innocence toute céleste.

L'unanimité avec laquelle les saints Pères proposent cette interprétation fait loi dans les écoles catholiques; elle constate le sens de l'Eglise, et par conséquent celui du Saint-Esprit. Nous aurons donc le droit d'en conclure que la sainteté parfaite, perpétuelle, originelle de la sainte Vierge, est révélée dans le Cantique des Cantiques, et que le Saint-Esprit a voulu nous faire connaître par ce livre le mystère de l'immaculée conception (1).

En l'Ecclésiastique, 24, la sainte Vierge dit: *Je suis sortie de la bouche du Très-Haut comme sa première née, avant toute créature. J'ai fait en sorte qu'une lumière indéfectible brillât dans le ciel. Celui qui m'a créée a habité dans mon tabernacle. J'ai été créée dès le commencement et avant les siècles, et je ne cesserai point d'être dans la suite des âges. J'ai été ainsi affermie dans Sion; j'ai trouvé mon repos dans la cité sainte. Je suis la mère du bel amour. En moi se trouve toute grâce de la voie et de la vérité.*

Si Marie a été acquise à Dieu dès sa première origine, dès sa création, elle a été possédée par lui en ce sens qu'elle fut dès lors sa fille par la grâce. Eve, en donnant le jour à Hénoch, disait: J'ai possédé ou acquis un homme, un fils par la grâce de Dieu (Gen. 4). Marie, en parlant de sa création, dit: Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il fît quelque chose. Quoi de plus saisissant que ce langage?

Saint Thomas de Villeneuve (2) dit, dans un sens approprié, que Marie a été créée au commencement des temps, en ce sens qu'elle rappelle la

(1) Ut supra.
(2) Conc. 3 de Concept. B. Virginis.

création primitive, qu'elle a été douée de toutes les grâces accordées à Adam et à Eve à l'origine du monde : *Quomodo ab initio creata fuit Virgo? Solutio : Non dicit ab initio temporis, sed modi conditionem. Non quod ab initio fuerit creata, sed quod secuta sit modum et conditionem creaturarum primo et ab initio creatarum. Quia scilicet, sine defectu et peccato. Creati sunt enim angeli et homo in gratia. De angelo lucifero dicitur, Ezechiel : In deliciis paradisi Dei fuisti. De homine dicitur : Creavit Dominus hominem rectum. Sicut ergo angelus et Adam in gratia formati sunt, ita Virgo in gratia concepta est.*

Si Dieu a possédé cette sainte créature au commencement de ses voies, elle lui a donc toujours appartenu; car avant les voies de Dieu il n'y avait rien. Il est donc impossible de trouver, en remontant le cours des âges, un seul instant où Marie n'ait pas appartenu à Dieu. La grâce correspond donc en Marie à tous les instants de son existence. Ainsi ces paroles, entendues dans le sens mystique voulu par le Saint-Esprit, nous révèlent fort clairement le mystère de la sainteté originelle de Marie.

L'emploi que l'Eglise catholique en fait ajoute un nouveau poids à cette conclusion. Si l'origine de la Mère de Dieu est comparée par elle à l'origine du Verbe dans le sein de son Père, c'est évidemment pour nous faire entendre que Marie a été sainte, absolument comme si Dieu l'avait créée dans son propre sein; qu'elle est sainte comme le Verbe éternel dans le sein de son Père, autant qu'une créature peut l'être.

La comparaison ne peut pas avoir un autre sens. Il est évident que la conception de la Mère ne ressemble pas, sous tous les rapports, à la naissance du Verbe dans le sein de son Père. Marie n'existe point en personne de toute éternité; elle n'a point une nature infinie; elle n'est pas consubstantielle à Dieu; son corps a été conçu comme celui des autres hommes; les lois de la nature n'ont pas été suspendues pour elle comme pour son divin Fils. C'est selon l'âme et selon la grâce seulement que l'origine de Marie a pu être assimilée à l'origine du Verbe éternel, et cela sous deux rapports principaux : en premier lieu, parce qu'elle a été prédestinée de toute éternité avec le mystère de l'incarnation; en second lieu, parce qu'elle a été toute en Dieu, c'est-à-dire parfaitement sainte. Telle est, sans aucun doute, la pensée de l'Eglise quand elle applique dans ses chants liturgiques les paroles du livre des Proverbes et celles du livre de l'Ecclésiastique à la conception de la Mère de Dieu.

Si l'Eglise n'avait pas cru la conception de Marie immaculée, elle n'aurait jamais pu la comparer à la conception du Verbe dans le sein de son Père. En assimilant une conception souillée par le péché à la conception pure et ineffable du Fils de Dieu au sein de la Divinité, l'Eglise aurait fait injure à Dieu même et commis une espèce de blasphème, ce qui est tout à fait impossible. Elle a donc compris que le Saint-Esprit assimilait lui-même l'origine de Marie sur la terre à celle du Fils de Dieu dans le ciel;

et par l'usage qu'elle a fait des paroles mystérieuses du livre des Proverbes et du livre de l'Ecclésiastique, elle nous a fourni tout à la fois une interprétation authentique du sens mystique de ces livres saints et un monument remarquable de sa croyance.

L'Eglise catholique a appliqué ces passages de l'Ecriture à Marie, dans tous les temps et dans tous les pays, avec un ensemble, avec un accord qui indique que la première source de son enseignement est la doctrine même des apôtres. Les saints Pères ont toujours considéré le 8e chapitre du livre des Proverbes comme une histoire mystique des prérogatives de la sainte Vierge, et ils l'ont interprété dans ce sens. Les expressions relatives à l'origine de la Mère de Dieu sont frappantes et décisives (1).

L'idée de la Vierge Mère de Dieu se résume dans celle d'une sainteté indéfinie, sainteté qui égale tout ce que la puissance infinie de Dieu peut opérer par la grâce en une créature, tout l'amour qu'il peut porter à l'être le plus privilégié ; c'est-à-dire que Marie a reçu du Seigneur autant de grâces qu'il pouvait lui en donner, autant de dons qu'une créature pouvait en recevoir, et, par conséquent, qu'il est impossible de dénier à la Mère de Dieu aucune grâce possible.

De là cette croyance générale, exprimée de mille manières dans les écrits des saints Pères, que Marie est une créature extraordinaire, prodigieuse, unique dans son genre ; une créature en qui tout est merveille, tout est prodige, tout est miracle ; une créature pour qui la divine Providence a établi un ordre de choses spécial, ou plutôt qui constitue elle-même un ordre de choses à part. Tous les siècles l'attestent ; en fait de sainteté et de vertu, Marie dépasse toutes les créatures ; par sa pureté, par son innocence, elle est la reine et la souveraine de toutes ; elle a reçu à elle seule plus de dons que tous les autres élus ensemble ; elle dépasse en pureté, en beauté et en sainteté les neuf chœurs des anges ; elle a été faite à l'image de son divin Fils ; elle est Fille, Epouse et Mère de Dieu, auquel elle tient par des liens intimes et indissolubles ; entre elle et Dieu il n'y a point de milieu ; après Dieu elle est le plus saint des êtres. Enfin cette immensité de grâces qu'elle a reçues est la mesure de la gloire et de la puissance dont Dieu l'a investie dans le ciel. Telle est l'idée que l'Eglise a eue de tout temps de la Mère de Dieu ; tel est le véritable type de la sainte Vierge.

Il faut être frappé d'aveuglement pour ne pas voir que la notion traditionnelle d'une pareille sainteté, d'une sainteté vraiment indéfinie, toute miraculeuse, que les anges n'ont pas atteinte, que le langage humain ne saurait exprimer, que la sainteté de Dieu seul dépasse, renferme celle de la sainteté originelle. Il faut fermer les yeux à la lumière pour ne pas voir que cette tradition manque de sens et ment pour ainsi dire à elle-

(1) Idem, chapitre 8.

même, si la Mère de Dieu a été en naissant esclave du démon, souillée du péché originel comme le reste des hommes (1).

La moindre attention suffit pour voir que l'idée de la haute sainteté de la Vierge Mère de Dieu est née dans l'Eglise au temps même des apôtres, de la connaissance claire, évidente des anciennes prophéties, de la foi aux mystères dont la bienheureuse Vierge Marie avait été ou l'objet ou l'instrument, et du spectacle éblouissant de ses vertus héroïques.

Ce que le Saint-Esprit avait dit d'elle, ce que son divin Fils lui a témoigné d'amour, ce qu'elle a supporté de souffrances et de persécutions avec le Sauveur pour le salut des hommes, suffisait, sans aucun doute, pour faire concevoir de la Vierge-Mère aux premiers disciples du divin Maître cette haute idée qui n'a jamais péri dans l'Eglise.

Et qui peut douter que les apôtres n'aient vu en Marie la femme illustre et mystérieuse que Dieu avait promise à nos premiers parents dans le paradis terrestre, et qui devait, d'après cette promesse, écraser un jour la tête du serpent infernal? Ignoraient-ils que Marie était la vierge annoncée par le prophète Isaïe, comme la Mère d'Emmanuel ou du Dieu avec nous? Marie avait dit elle-même que Dieu, en la rendant mère, avait accompli les promesses faites à Abraham et à sa race (Luc, 2). Le vieillard Siméon remerciait le Seigneur de voir accomplir en Jésus et en Marie les merveilles qui avaient été dans la bouche de tous les prophètes : *Sicut locutus est per os sanctorum qui a sæculo sunt prophetarum ejus* (Luc, 2). La Salutation angélique surtout avait dû faire sur les premiers disciples une profonde impression. Quoi ! Dieu avait daigné adresser à Marie un prince de la cour céleste pour la saluer au nom de la sainte Trinité elle-même, pour la proclamer pleine de grâces ! Un ange descendu des cieux dans une forme sensible était venu lui dire que le Seigneur était avec elle, qu'elle était bénie au-dessus de toutes les femmes, qu'elle avait trouvé grâce devant Dieu, qu'elle avait été choisie pour être la Mère du Messie, qu'elle donnerait le jour au Fils du Très-Haut par l'opération du Saint-Esprit, qui l'ombragerait de sa toute-puissance ! Sainte Elisabeth, inspirée de Dieu, avait confirmé tous ces éloges, et Marie elle-même, remplie d'un saint enthousiasme à la vue des merveilles que Dieu opérait en elle et par elle, avait entonné ce magnifique cantique d'actions de grâces que tous les siècles répètent après elle et en son honneur. Comme elle l'a prédit, toutes les générations la proclament bienheureuse, toutes reconnaissent que le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses. En fallait-il davantage pour pénétrer les premiers chrétiens d'une vénération profonde et d'une admiration sans bornes envers la Mère de Dieu?

En outre, les apôtres et les premiers disciples avaient été témoins de la

(1) Idem, chapitre 9.

tendre affection de Jésus pour sa sainte Mère; ils avaient appris de la bouche de celle-ci les mystères de l'enfance et de la jeunesse de Jésus; ils avaient reçu d'elle les dons du Saint-Esprit après l'avoir contemplée au pied de la croix, où elle avait offert avec son Fils le grand sacrifice de la rédemption. Ils avaient admiré pendant sa vie son humilité, sa douceur, sa patience, son courage, sa modestie, sa charité, sa prudence, sa sainteté; et, après sa mort, ils ont su qu'elle était montée au ciel pour y régner à jamais comme la Reine des anges et des saints.

Lorsqu'on songe que les apôtres et les disciples ont médité tous ces événements à la lumière des anciennes prophéties, après la descente du Saint-Esprit, on se fait facilement une idée de l'impression que ces faits ont dû produire sur eux et sur les premiers chrétiens. Si, au bout de dix-neuf siècles, ces circonstances mystérieuses nous remplissent encore d'étonnement et d'amour pour cette Vierge incomparable, quel effet n'ont-elles pas produit sur les personnes qui en furent témoins? Pour que tous les siècles chrétiens aient de la Vierge Mère de Dieu la plus haute idée et professent pour elle la plus vive admiration et l'amour le plus généreux, enfin pour que les idées et les sentiments dont ils sont eux-mêmes pénétrés passent dans l'esprit et dans le cœur de tous les fidèles, ne suffit-il point que les apôtres et les premiers disciples aient enseigné aux premiers chrétiens les mystères dont Marie avait été l'instrument et l'objet?

Voilà en réalité la première source de la tradition générale de la sainteté parfaite, perpétuelle et indéfinie de la Mère de Dieu.

Si dès l'origine les fidèles, qui professaient une si grande admiration pour Marie, n'ont pas généralement reconnu d'une manière claire et précise le privilége de l'immaculée conception qui était contenu dans cet ensemble de faveurs célestes dont, de l'aveu de tous, elle avait été comblée, c'est que Dieu, dans sa sagesse infinie, a voulu réserver la connaissance explicite et claire de ce mystère aux temps modernes, pour y faire éclater une manifestation nouvelle de son amour envers Marie, et exciter ainsi dans nos cœurs une dévotion plus généreuse envers elle et un désir plus ardent de l'imiter. Voilà toute l'économie de la divine Providence dans le développement de ce dogme (1).

Jacques, évêque de Batna, né en 452, mort en 519, est vénéré par les catholiques de Syrie comme un de leurs plus grands saints et de leurs plus savants docteurs. Parmi les chants liturgiques qu'il composa pour son Eglise et que le clergé récite encore aujourd'hui, on trouve cette magnifique invocation à Marie : Aidez-nous, ô Vierge qui portez la paix, ô la plus belle de toutes les femmes! Aidez-nous, ô innocence qui ne fut jamais blessée! Et que la paix soit avec vous, ô Eve qui avez enfanté Emmanuel (2)!

(1) Chapitre 9, article 1.
(2) Officium Syror.

Le célèbre et saint docteur Uard demande : Qui pourra jamais concevoir par la pensée ou exprimer par la parole ce que Dieu a fait de cette personne toute pure et sans tache, de cette personne sainte et sanctifiée, qui fut sanctifiée dès le moment de sa conception et destinée dès le sein de sa mère à devenir l'arche, la demeure, le temple, le palais, le siége du Roi vivant des siècles (1) ?

Grégoire de Naregh, en 950, s'adressant à la Mère de Dieu, lui disait : Vous avez été comblée d'honneur par votre Créateur et par le Créateur de toutes choses, ô Marie ! Celui qui a fait le monde vous a appelée sa Mère, et l'on a toujours cru que vous avez été la fille sans péché de la première femme pécheresse (2).

L'Eglise arménienne adresse à Marie cette belle invocation : O fleur immarcessible, rameau qui ne fut jamais condamné, Isaïe a prédit que l'Esprit saint répandrait sur vous ses sept dons. O fleur admirable qui, de l'Eden même, avez procuré le parfum de l'immortalité aux enfants d'Eve, laquelle avait répandu la mort dans tout l'univers ! O champ pur des épines du péché, vous avez produit sans semence une moisson céleste et procuré le pain de vie à notre nature affamée (3).

La liturgie de l'Eglise grecque consacre en vingt endroits différents cette croyance que la Mère de Dieu a été *toujours sainte*, *toujours bénie*, *toujours glorifiée*, et qu'elle a été *tout entière sainte*, *tout entière bénie*, *tout entière glorifiée ;* qu'elle a été sainte *d'une sainteté qui lui est propre*, *qui est unique*, *dont seule elle a joui*. Jésus-Christ, dit-elle, a toujours fait en vous des choses magnifiques, ô Vierge sainte (4) !

Proclus, archevêque de Constantinople au cinquième siècle, dit : La sainte Vierge est un globe céleste d'une nouvelle création, sur lequel le Soleil de justice a toujours jeté sa lumière, en chassant tout à fait de cette âme la nuit du péché (5).

Ecoutez Théodore d'Ancyre vers l'an 435 : A la place de la vierge Eve, dit ce pieux évêque dans le concile d'Ephèse, qui a été pour nous un instrument de mort, Dieu a choisi, pour nous donner la vie, une Vierge très-agréable à ses yeux et toute pleine de sa grâce ; Vierge étrangère à l'iniquité de la femme ; Vierge innocente, sans tache, sans faute, sans souillure, intacte, sainte d'esprit et de corps, produite comme un lis au milieu des épines, qui ne connaît point les maux d'Eve, qui, avant sa naissance, était consacrée à Dieu son auteur. Après sa naissance, elle fut offerte à Dieu pour vivre dans le temple et dans le sanctuaire, tout im-

(1) Lettre de S. B., le patriarche de Babylone.
(2) De Laudibus B. Mariæ Virginis.
(3) Ecclesia Armena in sua confess.
(4) In Menæis, die 3 novembris.
(5) Laudatio Deiparæ.

bibée du Saint-Esprit et revêtue de la grâce comme d'un manteau, n'aimant que les choses divines, et fiancée à Dieu par le cœur (1).

Anastase le Sinaïte, patriarche d'Antioche vers l'an 580, s'exprime ainsi (2) : Qui oserait dire que Marie, qui est la même essence que Dieu dans son humanité, n'a pas été créée à l'image et à la ressemblance de celui qui est né d'elle ? Comment serait-elle la Mère d'un tel Fils sans porter en elle-même l'image intacte de sa progéniture ?

Sophronius, patriarche de Jérusalem vers l'an 637, interprète en ces termes la Salutation angélique (3) : Ne craignez rien, ô Marie, car vous avez trouvé devant Dieu une grâce immortelle, une grâce complète, une grâce perpétuelle, une grâce que nulle femme n'a trouvée, une grâce que personne n'a reçue. Avant vous, beaucoup de saints ont existé, mais aucun, hormis vous, n'a été rempli de grâces. Hormis vous, personne n'a été béatifié, sanctifié, exalté, purifié par anticipation. Vous surpassez tous les dons que Dieu a jamais accordés à ses créatures.

Saint André de Crète, vers l'an 690, parle de la conception de Marie en ces termes (4) : Aujourd'hui a été construit le temple créé par le Créateur de toutes choses. Aujourd'hui Adam, voulant offrir pour nous et de nous des prémices au Seigneur, a choisi pour prémices Marie, de qui tout le ferment n'a jamais fermenté, et par qui a été formé le pain destiné à régénérer le genre humain. Aujourd'hui la nature humaine, qui autrefois était bien née et pure, reçoit le don de la première création divine et retourne vers elle-même. Aujourd'hui la loi de notre naissance malheureuse, qui avait perdu par le péché la beauté de sa noblesse primitive, reçoit une seconde création excellente et agréable à Dieu par la production de la nature de la Mère de Dieu, qui est la beauté même ; et cette création devient une réparation, et cette réparation devient une divinisation, et cette divinisation devient une parfaite assimilation à l'état primitif. Aujourd'hui a germé, selon la prophétie de David, cette souche toujours verdoyante qui est la verge d'Aaron, souche qui doit produire la verge de la vertu, qui est Jésus-Christ ; et pour tout dire en un mot, aujourd'hui la nature commence à être réformée, et le monde vieilli, en recevant une restauration déiforme, éprouve les commencements d'une création divine.

Dans son homélie sur l'Assomption de la sainte Vierge, le même saint reproduit la même pensée sous une autre forme : Le corps très-précieux de la Mère de Dieu, dit-il, est le joyau de la virginité, un ciel magnifique, une terre cultivée de Dieu, la crème de la masse du genre humain

(1) Orat. in sanctam Deiparam.
(2) Contempl. in Exaem., lib. 6.
(3) Nicodem. Cortol.
(4) Orat. in Nativit. Deiparæ.

sorti d'Adam, qui par Jésus-Christ fut doué de la divinité ; image parfaite sous tous les rapports de la beauté originelle ; trésor d'une pureté qui surpasse nos pensées ; matière tout à fait adaptée à la divine incarnation, qui devient, par une action divine, l'argile de celui qui fait tout, du plus habile des ouvriers, argile dans laquelle celui qui surpasse toute substance s'unit tout entier et véritablement à notre substance.

Saint Germain, patriarche de Constantinople vers l'an 720, exalte de mille manières la sainteté de la Mère de Dieu (1). Il assure que Marie est tout à fait pure, d'une pureté qui dépasse toute idée ; qu'elle est, sous tous les rapports, sans tache et sans souillure ; qu'elle n'a aucune affinité avec le péché ; qu'elle est tout à fait étrangère à toute tache ; qu'elle est une fleur toujours brillante ; qu'elle est le fruit de la pureté, un temple immaculé, le palais très-pur du Roi souverain, l'épouse très-innocente d'un époux immortel, une terre sainte et plus qu'immaculée, et que, par la splendeur divine de son âme, elle est plus blanche que la neige. Expressions indéfinies et multipliées, qui tendent toutes à éloigner de l'idée de la Mère de Dieu jusqu'à l'apparence de la moindre souillure du péché.

O mystère, s'écrie le même docteur dans une prière du 9 décembre, jour de la fête de la Conception de sainte Anne chez les Grecs, ô mystère ineffable aux anges et aux hommes, mais annoncé depuis des siècles par les prophètes ! Aujourd'hui est conçue dans les entrailles de sainte Anne Marie, la fille de Dieu, préparée comme une habitation au Roi universel des siècles. Si Marie est conçue comme fille de Dieu, a-t-elle pu être dès sa conception la fille du démon? Si elle a été préparée dès ce moment comme l'habitation du Roi immortel des siècles, fut-elle jamais la demeure de Satan ? La chose est impossible.

Si nous célébrons à bon droit les dédicaces des églises, dit Jean d'Eubée vers l'an 740 (2), à combien plus forte raison ne devons-nous pas célébrer avec piété, avec zèle et avec crainte de Dieu la solennité de ce jour (Conception immaculée)? Ce ne sont pas des fondements en pierre qui ont été jetés aujourd'hui, ce n'est point un temple de Dieu construit de la main des hommes qui a été bâti, mais c'est la bienheureuse Vierge Marie, la Mère de Dieu, qui a été conçue. Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est la pierre angulaire, l'a bâtie lui-même par la volonté de Dieu le Père et par la coopération du très-saint et vivifiant Esprit, et il a demeuré en elle, afin d'accomplir la loi et les prophéties, quand il vint nous sauver.

Saint Théodore Studite s'exprime ainsi (3) : Le Seigneur a exaucé Anne et Joachim, et il leur a donné celle qui porte le nom de Marie (ou de

(1) Menæa, die 5 decembris.
(2) Serm. in Concept. Deiparæ.
(3) Orat. in Nativit. Deiparæ.

grâce) pour être la splendide et magnifique rançon d'Eve. La fille Marie est devenue le remède de la mère Eve; elle est le nouveau ferment d'une réformation divine, les prémices d'une race très-sainte, la racine d'une tige qui sort de la bouche de Dieu, la gloire de nos premiers parents.

Le pieux évêque Pierre d'Argos, vers l'an 830, a composé une homélie pour la fête de la Conception de sainte Anne, c'est-à-dire de Marie, dans laquelle il dit: Toutes les créatures voient aujourd'hui poser les fondements du temple le plus pur de Jésus-Christ, le Roi de l'univers. Plus loin, il met ces paroles dans la bouche de la nature humaine qu'il personnifie: Maintenant une rose produite dans le sein d'Anne, je veux dire Marie, enlève l'infection que j'avais contractée par la corruption du péché, et en me pénétrant de sa bonne odeur, elle me fait participer à sa joie céleste. Jusqu'ici une femme m'avait rendue malheureuse, maintenant une autre femme me rend heureuse.

Taulère parle ainsi de la Mère de Dieu (1): En ce qui concerne la beauté spirituelle de la sainte Vierge, il faut tenir pour certain qu'elle a été élue et aimée de Dieu dès le commencement et avant tous les siècles, au-dessus de toutes les créatures, afin de devenir un jour la Mère de Dieu, la Reine des cieux, la porte du paradis, la Souveraine du monde, la Mère de la grâce, la Mère de la miséricorde, et qu'à l'époque fixée par le divin Ouvrier, elle a été créée souverainement noble, digne et belle, et préservée de tout péché et de toute tache aussi bien originelle qu'actuelle, comme il convenait à la Mère de Dieu, au point que le Très-Saint-Esprit, à qui l'admiration n'est point naturelle, a cependant admiré, par la bouche des anges et des hommes, sa beauté et la magnificence des grâces, des vertus et des dons que Dieu lui avait accordés, en disant dans le livre des Cantiques: *Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée! que vous êtes belle!* Et encore: *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous.* Aussi Dieu, qui est admirable dans ses saints, s'est-il montré prodigieux dans sa Mère si aimable et si aimée. Jamais il n'a fait, jamais il ne fera une créature qui puisse lui être comparée en dignité, en beauté, en noblesse, en toute majesté et gloire; car elle brille d'une pureté, d'une sainteté et d'une perfection si grandes, qu'elle surpasse de beaucoup toute pureté angélique, et qu'on ne peut même imaginer une pureté aussi grande au-dessous de la sainteté de Dieu. Dans sa toute-puissance, sa sagesse et sa bonté, Dieu l'a préservée, ennoblie et élevée par un insigne miracle qui dépasse les lois de la nature et la condition de l'homme, tant en sa conception que dans le reste de sa vie, dans sa mort et dans sa glorification, de telle sorte que jamais elle n'a contracté la moindre souillure du péché. Marie a été toute belle et déifiée dans son corps et dans ses sens très-saints, elle a été transformée en Dieu dans son

(1) De decem Cæcitatibus, cæcitas 4.

âme, dans sa mémoire, dans son intelligence, dans sa volonté, dans toutes les forces et toutes les affections de son âme, et cela à un degré tel, qu'une beauté, une félicité, une perfection plus grandes ne peuvent être ni désirées ni imaginées par aucune créature.

Raymond Jourdain, chanoine régulier de Saint-Augustin, fut connu longtemps sous le nom de pieux Idiot. Il compte parmi les maîtres de la vie spirituelle les plus illustres de l'Eglise au quatorzième siècle. Dans son traité sur la vie de la sainte Vierge, il parle ainsi : Vous êtes toute belle dans votre âme, ô Marie, par la parfaite plénitude de toutes les vertus et de toutes les grâces. Vous êtes toute belle dans votre conception, qui a eu lieu à cette fin unique que vous fussiez le temple du Très-Haut. Vous êtes toute belle, ô très-glorieuse Vierge Marie, non pas en partie, mais sous tous les rapports; et la tache du péché, soit mortel, soit véniel, soit originel, n'est point en vous, n'a jamais été en vous et ne sera jamais en vous (1).

Le Verbe, dit saint Laurent Justinien (2), aima Marie sans aucun doute avant sa naissance, et il la choisit pour sa Mère; car elle avait été prévenue d'une bénédiction surabondante et purifiée par l'opération du Saint-Esprit. L'Esprit saint la préserva de toute tentation de la chair, de toute délectation de la concupiscence, de tout amour du siècle et de la tache de tout péché. Toute belle, sans faute, sans difformité ni du corps ni de l'esprit, Marie était aimable aux yeux de Dieu et des hommes. Elle était un miroir resplendissant de sainteté, l'ornement de la pudeur, la gloire de la virginité, le modèle de l'humilité, une source d'honnêteté, un exemple de continence, le trône de la sagesse, la maîtresse des vertus, la gloire des hommes, la joie des anges, la médiatrice du monde et la fille chérie du Père éternel.

Comment pensons-nous que Dieu a fait Marie? avec quelle gloire? dit saint Thomas de Villeneuve (3). Mais il ne convenait pas que la Mère de la grâce fût la fille du péché, que la Reine de la gloire fût jamais esclave, que la Mère de la vie fût jamais soumise à la mort, ni que la Mère de la liberté fût sujette au péché. Jamais Dieu ne s'est éloigné d'elle, ni à cause d'un péché mortel, ni à cause d'un péché véniel, ni à cause du péché originel.

« Dieu, dit saint François de Sales, destina pour sa sainte Mère une faveur digne de l'amour du Fils, qui, étant tout sage, tout puissant, tout bon, se devait préparer une mère à son gré, et partant il voulut que sa rédemption lui fût appliquée par manière de remède préservatif, afin que le péché qui s'écoulait de génération en génération ne parvînt point

(1) Tract. de Vita et Laudibus gloriosiss. V. Mariæ, parte 2, contempl. 3.
(2) Serm. 25 de Nativit. B. Mariæ Virg.
(3) Concione 2 in Concept. B. Mariæ Virginis.

à elle ; de sorte qu'elle fut rachetée si excellemment, qu'encore que par après le torrent de l'iniquité originelle vint rouler ses ondes infortunées sur la conception de cette sacrée Dame avec autant d'impétuosité comme il eût fait sur celle des autres filles d'Adam, si est-ce qu'étant arrivé là, il ne passa point outre, mais s'arrêta court, comme fit anciennement le Jourdain du temps de Josué, et pour le même respect; car ce fleuve retint son cours en révérence du passage de l'arche d'alliance, et le péché originel retira ses eaux, révérant et redoutant la présence du vrai tabernacle de l'éternelle alliance (1). »

Si le Verbe de Dieu prépara de tant de manières l'admirable mystère de son incarnation, a-t-il pu oublier ce qu'il y avait de plus important dans ses préparatifs, la création de sa Mère? Dieu avait choisi et prédestiné sa Mère de toute éternité ; il l'a créée lui-même, il l'a créée pour lui, il l'a créée digne de lui; il lui a conféré toutes les grâces, toutes les faveurs, tous les dons nécessaires pour qu'elle fût à la hauteur de ses sublimes destinées. Il l'a créée si parfaite, selon l'âme et selon le corps, selon la nature et selon la grâce, qu'en naissant d'elle il lui ressemblât, et qu'en lui ressemblant il pût être parfait. La loi de la nature veut que les enfants ressemblent à leurs parents. Afin que cette loi ne fût point démentie à la naissance du Fils de Dieu, la Mère de Dieu fut créée dans un état de sainteté si parfaite, qu'elle porta dès lors et toujours en elle-même, comme l'a remarqué un ancien docteur, la parfaite image de son divin Fils.

Et comment le Verbe n'eût-il point créé sa Mère en état de grâce? Il devait paraître dans notre chair comme le second Adam, et sa sainte Mère comme la seconde Eve. Or, la première Eve avait été tirée du côté du premier Adam, il fallait donc que la seconde Eve fût tirée du côté du second Adam, c'est-à-dire qu'elle fût son associée naturelle, qu'elle fût en tout placée à côté de lui, sur le même rang que lui, et obtînt les mêmes prérogatives que lui. C'est la pensée qu'exprime en termes fort heureux saint Thomas de Villeneuve, lorsqu'expliquant l'origine sans tache de la Mère de Dieu, il lui applique les paroles que Dieu prononça au moment de créer notre première mère Eve : Il n'est pas bon que l'homme reste seul, faisons-lui une aide semblable à lui (Gen. 2, 18). En quel sens, dit ce grand saint, Eve fut-elle un secours pour Adam? Ne fut-elle pas plutôt pour lui une occasion de ruine et la cause de sa chute? Ce passage doit donc être entendu de Jésus-Crist, le second Adam, et de la sainte Vierge, qui fut vraiment l'associée et le secours du Fils de Dieu. Elle lui fut associée dans sa naissance, dans son exil en Egypte, dans le désert, dans ses voyages, dans ses prédications ; car elle ne pouvait rester éloignée de son Dieu et de son Fils. Elle se tint même debout au pied de la croix : le Fils

(1) *Traité de l'Amour de Dieu*, livre 2, chap. 6 et 10, article 3.

était sur la croix et sa Mère contre la croix. Son Fils était attaché à la croix, et la croix était attachée au cœur de Marie. Il n'y avait qu'une croix, mais deux victimes; un seul tourment, mais deux suppliciés, le Fils dans son corps, la Mère dans son cœur. Les clous perçaient les mains du Fils et les entrailles de la Mère; la couronne d'épines blessait la tête sacrée de l'un et la sainte âme de l'autre. O fidèle compagne! comme elle aide son Fils! comme elle partage ses douleurs! Les apôtres ne lui sont pas aussi chers que sa Mère, parce qu'ils ne lui ont pas été donnés en aide comme elle. Faisons-lui donc, a dit le Seigneur, une aide semblable à lui par la pureté, semblable par la virginité, semblable par l'innocence, semblable par la préservation de tout péché, semblable par l'humilité, semblable dans les tribulations, semblable dans son immaculée conception, semblable en grâce, semblable en gloire, à laquelle puisse un jour son Fils nous conduire. Ainsi soit-il (1).

Quand le Fils de Dieu se préparait ainsi à lui-même un secours en tout semblable à lui-même, il bâtissait le temple qu'il devait habiter un jour. Il pouvait donc se dire, comme David lorsqu'il annonçait la construction du temple de Jérusalem : Ce n'est point à des hommes, mais à Dieu qu'il faut préparer une demeure (1 Paralip. 2); et, plein de cette pensée, il comblait de ses grâces, il enrichissait de ses trésors le temple vivant, le sanctuaire animé, le tabernacle inviolable qu'il s'élevait. Il s'appliquait surtout à le sanctifier dans ses bases, à en établir les fondements sur les montagnes saintes; sa sagesse le lui conseillait, sa puissance le lui permettait, son amour le lui commandait.

Son amour envers sa Mère, voilà la vraie mesure des grâces dont il la combla. Certes, celui qui a commandé aux hommes d'aimer leurs parents et de leur faire tout le bien possible, afin de vivre longuement sur la terre, n'a pas manqué lui-même à ce précepte. En créant sa Mère, il l'a constituée héritière de tous ses trésors. D'après les lois humaines, les parents héritent de leurs enfants auxquels ils survivent; la loi du ciel n'a point d'autre règle. Si avant de naître nous pouvions choisir notre mère, de quelles qualités ne la voudrions-nous pas douée? s'il nous était donné de la créer, de quelles perfections ne la comblerions-nous pas? Ce qui n'est pas en notre pouvoir, le Fils de Dieu l'a pu : il a choisi, il a créé sa Mère; il l'a faite comme il a voulu. Il l'a donc mise en possession des biens de sa grâce, il lui a donc donné ses trésors de vertu et de sainteté. Il a aimé sa Mère d'un amour tout divin, il ne lui a donc rien refusé, il lui a tout accordé. Sa Mère a donc été aussi sainte qu'elle pouvait l'être (2).

Si Marie avait été conçue dans le péché originel, elle ne serait point bénie au-dessus d'Eve, qui a été créée dans l'innocence originelle; la

(1) Conc. 1 de immacul. Concept.
(2) Mgr Malou, chap. 11, art. 4.

première des pécheresses aurait reçu de Dieu une grâce qui aurait été refusée à Marie. Dans cette hypothèse, les paroles de saint Gabriel recevraient un démenti formel. La chose est impossible (1).

Si la bienheureuse Vierge Marie a été conçue dans le péché, il est évident que, sous le rapport de la grâce originelle, la première Eve l'emporte sur la seconde : Eve est supérieure à Marie; celle qui nous a perdus a l'avantage sur celle qui nous a sauvés; celle qui venait réparer les crimes de la première Eve a eu, à son origine, moins de grâces pour nous sauver que la première Eve n'en reçut avant de nous perdre. La première Eve fut créée dans l'innocence, dans la sainteté, quoiqu'elle dût un jour entraîner toute sa postérité dans le péché; Marie, la seconde Eve, qui devait délivrer le genre humain de l'esclavage du péché, a été créée elle-même en état de péché. La fille de la malédiction est née dans la bénédiction, et la fille de la bénédiction dans la malédiction. Eve, qui nous a privés de la grâce originelle, a reçu cette grâce; Marie, qui nous l'a restituée, en a été privée. La mère des pécheurs a eu, dès son origine, l'innocence et la sainteté en partage; la Mère des justes a eu, dès son origine, en partage le péché. La première peut se glorifier d'une origine sainte; la seconde doit rougir d'une origine souillée. La mère de la mort spirituelle est venue au monde animée de la vie de la grâce, et la Mère de la vie spirituelle a été spirituellement frappée de mort au moment de sa création. Celle qui la première a fait descendre la colère de Dieu sur la terre a été créée dans son amitié, et celle qui la première a fait descendre l'amitié de Dieu sur la terre a été créée sous le poids de son juste courroux. Voilà les anomalies incroyables où conduit l'opinion contraire au privilége de la Mère de Dieu; voilà les conséquences légitimes de la doctrine que l'Eglise a proscrite. Le plus simple bon sens ne nous force-t-il donc pas à croire que la seconde Eve a été créée en état de grâce comme la première, c'est-à-dire que Marie a été conçue sans péché (2)?

La préservation du péché originel supposait en Marie une rédemption beaucoup plus parfaite que la nôtre. La rédemption préventive anticipée est plus noble, plus efficace, plus digne de Dieu que la rédemption accordée au commun des mortels. Il convenait au Sauveur, comme parfait Rédempteur, de racheter ainsi sa Mère pour recommander la puissance et l'efficacité de sa grâce. Jésus-Christ est le Rédempteur de tous les hommes, et sa sainte Mère lui doit, comme nous tous, le bonheur du ciel. C'est en vertu de la rédemption qui devait avoir lieu par Jésus-Christ que Marie fut conçue sans tache (3).

Marie, dit saint Liguori, dès le premier instant de son immaculée con-

(1) Idem, chap. 11, art. 3.
(2) Id., chap. 11, art. 3.
(3) Mgr Malou, chap. 11, art. 4.

ception, reçut une grâce supérieure à la grâce de tous les saints et des anges réunis. Puisque Marie fut élue pour être la Mère de Dieu, il convenait bien que Dieu l'ornât, dès le premier instant, d'une grâce immense.

David a dit que les fondements de la cité de Dieu, qui est Marie, devaient être établis sur le sommet des montagnes (Psal. 28), c'est-à-dire que le commencement de sa vie devait être plus élevé en sainteté que les dernières années des saints les plus consommés en sainteté. David en donne pour raison que Dieu devait s'incarner dans son sein virginal : *Homo natus est in ea*. Ainsi il convenait que Dieu donnât à cette Vierge, dès l'instant qu'il la créa, une grâce correspondante à la dignité de Mère de Dieu (1).

Tous ont péché, dit saint Paul, et tous sont morts en Adam, et tous ont péché en Adam (Rom. 5, 12). Voici ce que dit Bossuet sur ces paroles de l'apôtre : Où chercherons-nous donc un asile à la bienheureuse Marie où nous puissions la mettre à couvert d'une condamnation si universelle? Ce sera entre les bras de son Fils, ce sera dans la toute-puissance divine, ce sera dans cette source infinie de miséricorde qui jamais ne peut être épuisée.

Certes, il faut l'avouer, Marie était perdue tout ainsi que les autres hommes, si le Médecin miséricordieux, qui donne la guérison à nos maladies, n'eût jugé à propos de la prévenir de ses grâces. Ce péché, qui, ainsi qu'un torrent, se déborde sur tous les hommes, allait gâter cette sainte Vierge de ses ondes empoisonnées. Mais il n'y a point de cours si impétueux que la toute-puissance divine n'arrête quand il lui plaît. Considérez le soleil : avec quelle impétuosité il parcourt cette immense carrière qui lui a été ouverte par la Providence! Cependant vous n'ignorez pas que Dieu ne l'ait fixé autrefois au milieu du ciel à la seule parole d'un homme. Ceux qui habitent près du Jourdain, ce fleuve célèbre de la Palestine, savent avec quelle rapidité il se décharge dans la mer Morte. Néanmoins, toute l'armée d'Israël l'a vu remonter à sa source pour faire passage à l'arche où reposait le Seigneur tout puissant. Est-il rien de plus naturel que cette influence de chaleur dévorante qui sort du feu dans une fournaise? Et l'impie Nabuchodonosor n'a-t-il pas admiré trois bénis enfants qui se jouaient au milieu des flammes, que ses satellites impitoyables avaient vainement irritées? Nonobstant tous ces exemples illustres, ne peut-on pas dire véritablement qu'il n'y a point de feu qui ne brûle, et que le soleil roule dans les cieux d'un mouvement éternel, et qu'il ne se rencontre aucun fleuve qui retourne jamais à sa source? Nous tenons tous les jours de semblables propos sans que nous en soyons empêchés par ces fameux exemples, bien qu'ils ne soient ignorés de personne. Et d'où vient cela? C'est que nous avons accoutumé de parler selon le cours

(1) *Introduction sur la Nativité de Marie.*

ordinaire des choses, et Dieu se plaît d'agir quelquefois selon les lois de sa toute-puissance, qui est au-dessus de tous nos discours.

Ainsi je ne m'étonne pas que le grand apôtre saint Paul ait prononcé si généralement que le péché de notre premier père a fait mourir tous ses descendants. En effet, selon la suite naturelle des choses que l'apôtre considérait en ce lieu, être né de la race d'Adam à la façon ordinaire enfermait infailliblement le péché. Il n'est pas plus naturel au feu de brûler qu'à cette damnable concupiscence d'infecter tout ce qu'elle touche, d'y porter la corruption et la mort. Il n'est point de poison plus présent, ni de peste plus pénétrante. Mais je dis que ces malédictions si universelles, que toutes ces propositions, si générales qu'elles puissent être, n'empêchent pas les réserves que peut faire le Souverain, ni les coups d'autorité absolue. Et quand est-ce, ô grand Dieu, que vous userez plus à propos de cette puissance qui n'a point de bornes et qui est sa loi elle-même, quand est-ce que vous en userez, sinon pour faire grâce à Marie? Cette maternité glorieuse, cette alliance éternelle que Marie a contractée avec Dieu, la met dans un rang tout singulier, qui ne souffre aucune comparaison. Et dans une si grande inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre? Montrez-moi une autre mère de Dieu, une autre vierge féconde; faites-moi voir ailleurs cette plénitude de grâces, cet assemblage de vertus divines, une humilité si profonde dans une dignité si auguste, et toutes les autres merveilles que j'admire en la sainte Vierge; et puis dites, si vous voulez, que l'exception que j'apporte à une loi générale, en faveur d'une personne extraordinaire, a des conséquences fâcheuses.

Et combien y a-t-il de lois générales dont Marie a été dispensée? N'est-ce pas une nécessité commune à toutes les femmes d'enfanter en tristesse et dans le péril de leur vie? Marie en a été exemptée. N'a-t-il pas été prononcé de tous les hommes généralement qu'ils offensent tous en beaucoup de choses? *In multis offendimus omnes* (Jacob. 3, 2). Y a-t-il aucun juste qui puisse éviter ces péchés de fragilité que nous appelons véniels? Et bien que cette proposition soit si générale et si véritable, l'admirable saint Augustin ne craint point d'en excepter la très-innocente Marie (1). Certes, si nous reconnaissions dans sa vie qu'elle eût été assujétie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquité, tout ainsi que le reste des hommes. Que si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois; si nous y voyons, selon la foi orthodoxe, ou du moins selon le sentiment des docteurs les plus approuvés, si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine; si son époux n'est que son gardien, son

(1) De Natura et Gratia, n° 42.

mariage le voile sacré qui couvre et protége sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée; si, lorsqu'elle conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies; si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise, qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel dans la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle (1)?

Cette exemption du péché originel en Marie, dit Auguste Nicolas (2), s'est faite par la grâce de Jésus-Christ. Cette même grâce, qui a racheté le genre humain tout entier du péché originel, a bien pu en prémunir Marie; elle a bien pu lui appliquer comme antidote ce qu'elle nous a administré comme remède.

On peut dire qu'elle l'a dû.

Dieu devait à la gloire de Jésus-Christ de manifester cette efficacité préservatrice de ses mérites. On ne peut admettre que la vertu du sang divin ait une limite. Le sang de Jésus-Christ, dit Bossuet (*ut supra*), qui a tant de puissance pour nous délivrer du mal, n'en aura-t-il point pour nous préserver? Et s'il a cette vertu, restera-t-elle éternellement inutile? N'y aura-t-il pas au moins une créature où elle paraisse? Et quelle est cette créature, si ce n'est Marie?

Ce sang divin ne se devra-t-il pas encore à lui-même de purifier la conception de Marie, qui a été sa première origine? C'est en effet de là, dit encore excellemment Bossuet, que ce beau fleuve commence à se répandre, ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les sacrements et qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Eglise. Et de même que les fontaines, se souvenant toujours de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur, qu'elles vont chercher au milieu de l'air, ainsi ne craignons pas d'assurer que le sang de notre Sauveur fera remonter sa vertu jusqu'à la conception de sa Mère pour honorer le lieu d'où il est sorti (3)

La virginale maternité de Marie implique d'ailleurs son immaculée conception. La même raison qui a fait naître Jésus d'une Mère vierge a dû le faire naître d'une Mère immaculée. Cet argument nous paraît d'une grande force.

Pourquoi, en effet, Dieu a-t-il voulu naître d'une Mère vierge, si ce n'est parce qu'il a voulu que la sainteté que devait avoir son humanité fût prise de plus haut que sa naissance immédiate, qu'elle se trouvât déjà dans sa Mère comme par reflux, d'où elle s'épancherait ensuite, sous le souffle de

(1) 1er sermon pour la fête de la Conception de la sainte Vierge.
(2) 2e partie, chap. 5 : Conception immaculée de Marie.
(3) 1er sermon pour la fête de la Conception.

l'Esprit saint, à cette humanité même? Evidemment la virginité de Marie n'a été la condition de sa maternité que pour ce motif. Aussi cette virginité était-elle retenue en quelque sorte à l'avance par Dieu, à qui Marie l'avait vouée, jusque dans les liens du mariage, comme devant être l'habitacle du Saint des saints. Marie était dès lors *pleine de grâces, bénie entre toutes les femmes, et avec elle était le Seigneur*. Mais si cette virginité, cette plénitude de grâces, cette bénédiction étaient la condition antérieure et préparatoire de la maternité de Marie, qui ne voit que cette antériorité devait remonter jusqu'à sa conception, pour que d'une Vierge sans péché naquît sans péché celui qui venait effacer les péchés du monde, comme dit excellemment saint Bernard (1) : *Voluit itaque esse Virginem, de qua immaculata immaculatus procederet, omnium maculas purgaturus*. Quel motif, en effet, y aurait-il eu de vouloir en Marie cette virginale sainteté avant la conception de Jésus-Christ, qui ne soit assez fort pour la faire remonter à la conception de Marie elle-même? La sainteté du Fils de Dieu étant ce motif de la sainteté antérieure de Marie, ne pouvait être satisfaite à demi; elle réclamait Marie tout entière, elle devait l'occuper dès son origine.

Ce qu'était Marie quand elle a conçu Jésus-Christ, elle devait donc l'être dès qu'elle a été conçue elle-même. Sa personnalité est identifiée à sa virginité sainte, à sa pureté immaculée; elle en est revêtue comme du soleil, et le prodige qui lui a fait garder cette virginité et cette pureté dans la conception et l'enfantement de son Fils, nous répond de celui qui l'en a investie dès sa conception propre.

La parole de saint Paul vient illuminer cet argument et le consacrer : Il convenait, dit-il, que nous eussions un tel pontife, saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux. Pour cela, ce pontife des biens futurs, Jésus-Christ, est entré par un tabernacle plus grand et plus excellent que l'ancien tabernacle, qui n'a point été fait de main d'homme et qui n'est pas de cette création (Hébr. 9, 11). Parole qui regarde évidemment la très-sainte Vierge, comme l'a si bien exprimé saint Clément d'Alexandrie (2) : Il a été en effet formé par le Saint-Esprit et revêtu de la vertu du Très-Haut, ce tabernacle à jamais digne de louange, qui est Marie, Mère de Dieu et Vierge, en qui notre Roi, Roi de gloire, s'est fait pontife, et dont l'entrée virginale a été scellée, intègre, incorruptible, inviolée. Ce qui vient se relier à la parole du prophète : Dieu a créé une nouveauté sur la terre: une femme enceindra un homme.

Marie, tabernacle par où le Fils de Dieu est entré dans le monde, est donc une création à part, qui n'a pas été faite de main d'homme,

(1) Homil. 2 super Missus est.
(2) Epist. adv. Paulum Samosat., op. 5 et 7.

une nouveauté : Dieu est intervenu d'une manière particulière dans sa formation.

Marie, continue Auguste Nicolas, est moins l'effet de la création naturelle que la *fin* de cette création et l'origine d'une création plus excellente, celle de la grâce ; moins la fille d'Adam que la Mère de Jésus, moins l'ancienne Eve que la nouvelle ; et c'est ce que veulent dire saint Paul et le prophète, lorsqu'ils disent qu'elle n'est pas de cette création, qu'elle est une nouveauté créée par Dieu sur la terre.

Sans doute Marie est la fille d'Adam, mais elle est la Mère de Jésus. Comme fille d'Adam, elle est sujette au péché originel ; comme Mère de Jésus, elle doit en être exempte. Ces deux conditions sont en lutte et tiennent en suspens la destinée de Marie. Qui l'emportera ?

Voici la solution : Marie n'étant pas *devenue* de fille d'Adam Mère de Jésus, mais n'ayant été fille d'Adam *que pour être* Mère de Jésus, la fin doit commander le moyen : la maternité divine doit régir la filiation humaine ; la souillure de celle-ci doit reculer devant la sainteté de celle-là ; Marie doit être immaculée.

La Mère est, dans son mode, telle qu'est le Fils dans le sien, elle est par grâce ce qu'il est par nature ; et comme il est saint et immaculé, elle est sainte et immaculée. La nouvelle Eve doit être de la même condition que le nouvel Adam, car le nouvel Adam a été tiré de la nouvelle Eve, comme la première Eve avait été tirée du premier Adam : *ils sont deux dans une seule chair*, ils commencent ensemble un monde nouveau. A cette expresse fin, Marie a été faite par celui même qui a voulu être fait d'elle. Il l'a *faite* pour être fait, et par conséquent il l'a faite *comme* il a voulu en être fait, sans souillure.

On regarde comme excessif ce privilége d'une conception immaculée en Marie ; mais Dieu ne l'a-t-il pas élevée à un honneur infiniment plus grand en la faisant sa Mère ? Par son immaculée conception elle n'est élevée qu'au-dessus des hommes pécheurs, mais par sa maternité elle est élevée au-dessus des anges. Quel est l'ange, en effet, qui puisse dire à Dieu : *Vous êtes mon fils ?* Et comment, élevant Marie infiniment au-dessus de la nature angélique par sa maternité, ne l'aurait-il pas élevée au-dessus de la simple nature humaine déchue par sa conception immaculée ?

On ne cesse de dire que pour croire il faut sacrifier sa raison ; c'est bien plutôt pour ne pas croire. C'est la raison, en effet, qui vous dit : Si Dieu l'a pu et l'a voulu, il l'a fait. Or, nier qu'il l'ait pu serait une absurdité autant qu'un blasphème contre sa puissance ; dire qu'il ne l'a pas voulu, ce serait faire tort à la bonté et à l'amour d'un tel Fils pour une telle Mère ; dire enfin qu'il ne l'a pu ni voulu, lorsqu'il a pu et voulu infiniment plus en la faisant sa Mère, serait bannir de la notion de Dieu toute sagesse et toute raison, comme toute bonté et toute puissance.

Ainsi les vues les plus élevées comme le raisonnement le plus rigoureux et le sens commun le plus vulgaire assurent le dogme de l'immaculée conception de Marie.

Quelle admirable logique, quel merveilleux enchaînement, quel harmonieux concert de raisons à tous les degrés nous offre le catholicisme !

L'incarnation en elle-même implique l'immaculée conception de Marie, mais l'incarnation dans son but ne l'implique pas moins.

Le but de l'incarnation est de nous racheter du péché originel. L'incarnation et le péché originel s'excluent par conséquent. Comment dès lors Marie, qui est comprise dans l'œuvre de l'incarnation comme le siége, l'instrument et la substance même de ce divin mystère, aurait-elle été soumise à l'œuvre du péché originel ? Comment celle par qui non seulement la malédiction d'Eve a été conjurée, mais toute bénédiction est venue au monde, aurait-elle payé le tribut dont elle apportait la rançon ? Il ne faut que du bon sens pour en décider.

Le dogme de l'immaculée conception est taxé de nouveauté. Mais y pense-t-on ? C'est le plus ancien de tous les dogmes révélés au monde ; il est plus ancien que l'Eglise, plus ancien que l'Evangile ; il était avec Jésus-Christ avant qu'Abraham fût : c'est par lui que s'ouvrent les saintes Ecritures. N'est-ce pas lui, en effet, qui est exprimé dans cet oracle du Seigneur Dieu : *Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme ?* Que peut-on voir de plus formel ?

Par le péché originel Eve, et par Eve Adam et toute sa postérité ont été assujétis au génie du mal, au démon. Il n'y a pas eu guerre, mais empire du démon sur la race humaine. Et voici que, annonçant, de l'aveu de tous, la femme dont la semence est le Christ, la Vierge Marie, le divin oracle dit : *Je mettrai, j'établirai,* PONAM, *des inimitiés,* INIMICITIAS, *entre le démon et la femme.* Quelle manière plus énergique d'exprimer que le démon n'aura pas d'empire sur cette femme, qu'entre lui et elle il y aura opposition radicale, inimitié de race ?

Car l'oracle ajoute : *Entre ta semence et sa semence ;* et ceci est absolument décisif. Il résulte en effet de cette addition que les inimitiés qui doivent avoir lieu entre le serpent et la femme sont les mêmes que celles qui auront lieu entre le serpent et le fruit de la femme ; c'est-à-dire bien évidemment qu'il en sera de la femme comme de sa semence, de Marie comme de son divin Fils, par rapport au démon ; que, par conséquent, elle sera conçue comme elle le concevra, dans *l'inimitié* du mal, sans péché.

Aussi applique-t-on également à la femme et à sa semence la fin de la sentence : *Elle t'écrasera la tête, et tu chercheras à la mordre au talon ;* ce qui n'est autre chose que les inimitiés dont il vient d'être parlé ; ce qui, par conséquent, regarde autant la femme que sa semence, et par où

nous voyons que le serpent, dont nous recevons tous la morsure dans notre conception, ne pourra que chercher à l'imprimer à ce talon qui doit non seulement lui échapper, mais l'écraser.

En un mot, il résulte de l'ensemble de l'oracle que l'empire du démon sur le genre humain, dans Adam et Eve, aura sa contre-partie dans l'affranchissement du genre humain par l'empire de la femme et de sa semence sur le démon, et que, comme tant Eve qu'Adam ont été sa proie, tant Jésus que Marie le terrasseront.

Ainsi, dans les traditions hébraïques, la femme et sa semence sont réunies dans un seul pronom, sujet de l'action libératrice : Ils t'écraseront la tête ; dans les traditions égyptiennes, c'est la femme qui fait la vengeance du serpent, éteignant et amortissant sa rage et sa fureur ; dans les traditions de l'Inde, c'est Adita, l'Eve pure et intacte d'avant le péché, qui doit reparaître elle-même à la fin des temps pour être la mère du libérateur, et non Dita, l'Eve déchue et coupable. Il n'y a qu'une voix dans le monde à ce sujet ; et cette voix est en même temps la voix du bon sens, qui disait au concile d'Ephèse par la bouche de saint Cyrille d'Alexandrie : Quel est l'homme de bon sens qui peut croire que le Fils de Dieu se soit choisi, édifié à lui-même un temple vivant, un trône animé, où il devait être reçu en sa propre personne, et qu'il ait été contraint d'en céder le droit et le premier usage au démon, son mortel ennemi ? Cette pensée pourrait-elle entrer dans un être capable de raison ?

Et c'est lorsque de tous les points de l'univers catholique, de l'Italie, de la France, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Hongrie, de l'Angleterre, de toute l'Europe, et aussi de Constantinople, de la Chaldée, de la Perse, de l'Abyssinie, des Philippines, des Indes orientales, de la Cochinchine, de l'Australie, des Etats-Unis, de l'Amérique du Sud, de l'Océanie, et enfin des points les plus reculés et les plus opposés du globe terrestre, des réponses unanimes sont venues confirmer la croyance de toutes les Eglises qui sont sous le ciel touchant la conception immaculée de la Vierge Marie, et faire instance auprès du Saint-Siége pour obtenir enfin la définition d'un dogme si universellement professé, que le successeur de saint Pierre, environné de cinquante-trois cardinaux, de quarante-trois archevêques et de cent évêques venus de tous les points du monde pour recueillir, au nom de leurs troupeaux, la joie de cette mémorable solennité, s'est levé dans la plénitude de cette autorité infaillible pour laquelle Jésus-Christ lui-même a prié en particulier (Luc, 22, 5), et a prononcé et défini « que la doctrine qui tient que la bienheureuse Vierge Marie, dans le premier instant de sa conception, a été, par une grâce et un privilége spécial du Dieu tout puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu, et par conséquent qu'elle doit être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles. »

Ce qu'on ne saurait trop faire remarquer, c'est que Pie IX n'a fait usage de son autorité en cela que pour reconnaître la croyance universelle, juger l'opportunité de sa définition et prononcer que ce qui avait été toujours cru devait être cru, touchant l'immaculée conception de Marie. Lui-même le déclare dans ses lettres apostoliques. Le Souverain Pontife n'a fait que formuler la foi de l'univers et de l'antiquité. C'est la croyance elle-même qui fait le décret, et non le décret qui fait la croyance.

Je dis de l'univers et de l'antiquité. Que ce soit la foi de l'univers, c'est en effet ce qu'ont attesté les réponses de toutes les Eglises ; réponses *absolument unanimes* et d'une admirable énergie, en tant que témoignage, même de la part des docteurs qui personnellement hésitaient sur la question d'opportunité. Que ce soit la foi de l'antiquité, c'est ce qui résulte de ces mêmes réponses; car non seulement elles ont fait connaître la croyance des générations présentes, mais, après avoir sondé et évoqué les générations éteintes par la recherche des témoignages et des monuments qu'elles nous ont laissés, elles ont toutes constaté, par les renseignements les plus curieux et les plus précis, qu'il n'y avait d'autre origine à cette croyance que celle de la foi chrétienne dans le monde. De sorte que c'est la voix non seulement du ciel, mais de tous les temps comme de tous les lieux, qui a parlé par la bouche de Pie IX; et on peut appliquer à ce grand événement ce qui est dit dans l'Apocalypse, 5, 13 : J'entendis de tous les points de la création des voix innombrables partant du ciel, de la terre, de dessous la terre, de la mer et de tout ce qui existe dans leurs espaces, et qui toutes d'une grande voix dirent : Elle est pure, elle est immaculée dès sa conception, la Vierge Mère du Sauveur (1)!

Dans sa réponse à Pie IX, Mgr Fiorentino tirait cette conclusion pleine de sens et de justesse : « Donc il est prouvé, non par de vaines conjectures, mais par des monuments qu'on ne peut contester, que le sentiment qui est pour l'immaculée conception de la Vierge Marie a été commun, dès les temps les plus anciens, tant au peuple chrétien qu'aux pasteurs des Eglises. Or, comme il n'y a pas d'effet sans une cause proportionnelle, il est nécessaire que cette persuasion universelle dans l'Eglise ait une origine commune; et, comme il s'agit d'un fait qui n'a pu être connu que par une révélation divine, on conclut nécessairement qu'il y a toujours eu partout dans l'Eglise une tradition constatant la révélation de ce fait, soit qu'il nous ait été transmis explicitement, soit que l'on admette qu'il soit implicitement contenu dans d'autres vérités de la foi, surtout dans celles qui appartiennent au mystère de l'incarnation et à la maternité divine. Quelque parti que l'on choisisse, nous aurons toujours la même conclusion, savoir, que cette croyance de l'Eglise, que cette vérité

(1) Auguste Nicolas, chap. 5 : Conception immaculée de Marie.

qui exempte de la tache du péché originel la conception de la Vierge Marie remonte aux temps les plus reculés, et qu'elle est contenue dans le dépôt de la foi révélée. »

L'immaculée conception, dit encore Auguste Nicolas à la fin du même chapitre, l'immaculée conception implique deux choses qui sont les fondements du christianisme : 1° la croyance au péché originel, confirmée par l'exemption *unique* qui en a eu lieu en Marie; 2° la croyance à la divinité de Jésus-Christ, Sauveur du monde, qui a valu à sa très-sainte Mère ce glorieux privilége. Professer l'immaculée conception de Marie, c'est donc professer tout le christianisme ; la décréter, c'est le raviver dans le monde.

LXII

MARIE, AUSSITOT CONÇUE, JOUIT DE LA RAISON.

La bienheureuse Vierge, dit Suarez (1), eut l'usage actuel de la raison au premier instant de sa conception et de sa sanctification. Ainsi l'enseignent formellement saint Bernardin de Sienne (2), et Cajetan (3), et Viguer (4). Ceci est prouvé par ce principe, que le privilége de la grâce accordé à quelque pur homme n'a pu être refusé à la bienheureuse Vierge. Or, l'usage de la raison fut donné à Jean-Baptiste dans le moment de sa sanctification, comme le prouvent ces paroles de saint Luc, 1, 41 : Lorsqu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, il arriva que l'enfant tressaillit dans son sein. Cette connaissance rationnelle qu'eut dans ce moment la bienheureuse Vierge fut principalement la connaissance de Dieu et du Seigneur Jésus. Ceci n'a presque pas besoin de preuve. La chose est claire, soit par l'exemple de Jean-Baptiste qui vient d'être rappelé, soit aussi parce que cette connaissance appartient à la sanctification; une autre connaissance n'était pas nécessaire en ce temps-là.

Marie n'étant pas conçue dans le péché originel, dit Paul a Sancta Catharina (5), il est indubitable que l'usage de la raison lui fut donné dès l'instant de sa conception. Car si Jean-Baptiste fut doté de cette prérogative étant encore dans le sein de sa mère, lorsqu'il fut purifié du péché originel, combien à plus forte raison ne doit-on pas dire qu'une semblable faveur fut accordée à la Vierge ! En voici la raison : Dieu agit d'une manière très-convenable, et ses œuvres correspondent très-parfaitement à ses desseins, comme nous le voyons dans la disposition de l'univers. Mais comme Dieu combla des plus grands dons la Vierge étant encore dans le sein de sa mère, on doit tenir pour certain que l'usage de la raison lui fut donné, de crainte que, par défaut de connaissance, elle ne profitât pas de tous ces dons; car, sans cette connaissance, elle n'aurait

(1) Quæst. 27, art. 5, sect. 7.
(2) Serm. 51 de B. Virgine, cap. 2, art. 1.
(3) Hic, art. 3.
(4) In Institutionibus, cap. 5.
(5) De B. Maria Virgine Prædest. et Nativit., lib. 1, cap. 5, sect. 1.

pu faire aucun acte de foi et de charité envers Dieu, parce que ces vertus auraient été seulement habituelles en elle; et par le défaut de l'impuissance naturelle de l'âme, ces vertus n'auraient pu se traduire en actes. Or, la perfection de la possession, c'est l'opération. Elle a donc dû être prévenue de l'usage de la raison pour ne pas manquer de cette perfection. Qui donne la forme donne ce qui accompagne la forme, c'est là un axiôme universel. Puisque Dieu répandit dans l'âme de la Vierge existant dans le sein de sa mère les formes surnaturelles de toutes les vertus, pourquoi ne lui aurait-il pas donné toutes les autres choses qui étaient attachées au complément de semblables dons? Car l'état habituel de la grâce est donné pour agir. Voici une autre raison : Parmi les autres effets du péché originel, il y a l'ignorance dans l'intellect, comme il y a la malice dans la volonté. Les premiers parents, dès le premier instant de leur création, furent remplis de toutes les sciences, et leur volonté fut ornée de la charité et des autres vertus; mais par le péché ces puissances furent singulièrement affaiblies. L'erreur et les ténèbres s'emparèrent d'eux, selon ces paroles de l'Ecclésiastique, 11, 16 : L'erreur et les ténèbres sont créées par les pécheurs : *Error et tenebræ peccatoribus concreata sunt.* Car ils perdirent cette parfaite connaissance qu'ils avaient de Dieu et des choses divines, et même des choses naturelles. Et il est permis de dire des pécheurs, pour savants qu'ils soient, que l'erreur est en eux; car, quoiqu'ils connaissent Dieu en spéculation, ils ne le connaissent cependant pas en pratique; car s'ils avaient de Dieu une telle connaissance, ils devraient l'aimer, le servir, l'honorer; ils sont cependant comme s'ils ne savaient rien de lui. C'est ce qu'atteste saint Paul des philosophes païens, dans son Epître aux Romains, 1, 21 : Ayant connu Dieu, dit-il, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu : *Qui cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt.*

Mais la Vierge fut exempte de tout péché, et dès l'instant de sa conception, elle reçut la foi, l'espérance, la charité et la grâce justifiante. Il n'est donc pas possible que cette ignorance qui suit le péché originel entrât dans son entendement; mais son entendement, dès l'instant de sa conception, fut rempli de la lumière surnaturelle, afin que dès ce même instant sa volonté se portât vers Dieu par un amour actuel; car l'amour de Dieu exige avant tout sa connaissance. Et quoique la Vierge éprouvât en elle plusieurs effets du péché, comme les douleurs, les tristesses et la mort, cependant elle fut exempte des défauts directement opposés à la grâce et de tout défaut indécent, comme l'ignorance, le péché véniel, le foyer de la concupiscence et les tentations intérieures, qui rendent infirme la nature humaine. Le Fils de Dieu préserva sa Mère de l'ignorance et des autres maladies spirituelles qui ne procuraient aucune utilité spirituelle, afin d'avoir une mère digne de lui sous tous les rapports. Comment les ténèbres auraient-elles pu se trouver en elle à l'instant de sa

conception, puisque le Verbe divin l'avait choisie dès l'éternité dans sa lumière infinie pour être sa possession, pour se bâtir un tabernacle de sa substance, c'est-à-dire un corps humain où il habiterait personnellement et se montrerait au monde entier?

Ce n'est pas une simple opinion, dit saint Liguori dans une instruction sur la Nativité de Marie, c'est l'opinion de tout le monde, que Marie, en recevant la grâce sanctifiante dans le sein de sa mère, reçut en même temps l'usage de la raison, avec une grande lumière divine correspondante à la grâce dont elle fut enrichie. Nous pouvons donc croire que, dès le premier instant que sa belle âme fut unie à son corps très-pur, elle fut éclairée de toutes les lumières de la divine sagesse pour bien connaître les vérités éternelles, la beauté des vertus, et surtout l'infinie bonté de son Dieu, qui méritait d'être aimé de tout le monde, mais plus particulièrement de Marie, à raison des privilèges singuliers dont il l'avait favorisée et distinguée du reste des créatures, en la préservant de la tache du péché originel, en lui donnant une grâce si prodigieuse, en la destinant à être la Mère du Verbe et la Reine de l'univers.

LXIII

MARIE DANS LE SEIN DE SAINTE ANNE, SA MÈRE.

Dieu, dit sainte Brigitte (1), qui voit clairement l'avenir et le présent, regardant tous les mariages justes et honnêtes qui devaient avoir lieu depuis la création du premier homme jusqu'au dernier jour, n'en prévit aucun semblable à celui de Joachim et d'Anne, en toute charité divine et en perfection. C'est pourquoi il lui plut que le corps de sa très-sainte Mère, dans lequel il daignait vouloir habiter et se reposer en toute consolation, fût engendré de ce saint mariage. O Anne, mère vénérable, quel précieux trésor vous avez porté dans votre sein, lorsque Marie, qui devait être la Mère de Dieu, s'y reposa ! On doit vraiment croire sans hésiter que Dieu aima plus cette matière qui forma le corps de Marie dans les entrailles de sainte Anne que tous les autres corps humains engendrés ou à engendrer dans le monde entier. D'où l'on peut à juste titre appeler la vénérable sainte Anne le coffre des trésors du Dieu tout puissant, parce qu'il renfermait dans son sein son trésor le plus cher et le plus précieux. Oh ! combien le cœur de Dieu était constamment près de ce céleste trésor dans le sein d'Anne ! Oh ! avec quelle piété et diligence ce grand Dieu fixait ses regards sur ce divin trésor, lui qui dit dans son Evangile : Où est votre trésor, là est votre cœur : *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum* (2). C'est pourquoi il est croyable que les anges se réjouirent beaucoup de ce trésor lorsqu'ils connurent que leur Créateur, qu'ils aimaient plus qu'eux-mêmes, le chérissait tant. Ainsi, il était très-convenable et digne que ce jour de la Conception, dans lequel fut formé le corps de la Mère de Dieu, que Dieu lui-même et ses anges aimaient tant, fût célébré avec pompe.

La bienheureuse Vierge, dit saint Bernardin de Sienne (3), eut dans le sein de sa mère l'usage du libre arbitre et une lumière parfaite dans son entendement et sa raison ; et, selon le sentiment de plusieurs, elle était dans un tel état de sublime contemplation, que jamais aucune créature

(1) Revelat., lib. 8, de Virginis Excellentia, cap. 10.
(2) Matth. 6, 21.
(3) De Festivitatibus B. Mariæ Virg., cap. 3.

humaine, dans aucun âge, n'a pu s'élever à cette hauteur. Et encore qu'elle dormît comme les autres enfants dans le sein de sa mère, cependant ce sommeil, qui interrompt en nous l'action de la raison et du libre arbitre, et par conséquent l'action méritoire, n'opéra pas ainsi en Marie, mais son âme même alors tendait à Dieu librement et par un acte méritoire. De sorte qu'en ce temps-là même elle était plus parfaite contemplatrice que ne peut être toute autre créature, même en veillant. Aussi elle dit dans les Cantiques, 5 : Je dors, et mon cœur veille : *Ego dormio, et cor meum vigilat;* mon cœur veille dans une merveilleuse contemplation, étant exempte de toute distraction. Et que personne ne soit étonné si la Mère de Dieu avant l'âge a eu l'usage du libre arbitre et a brillé d'une si grande lumière de la raison, puisque plusieurs autres saints, dans leur enfance, avant l'âge ont eu la vertu, la grâce et la lumière. On trouve un exemple de cette vertu en saint Nicolas, qui, le mercredi et le vendredi, ne voulait sucer qu'une fois le jour les mamelles de sa mère ; on voit un exemple de cette grâce en saint Benoît, qui commença dès ses jeunes années à briller par les miracles ; et cette lumière se voit parfaitement en saint Jean-Baptiste encore, dans le sein d'Elisabeth. D'où saint Ambroise dit ces paroles : Jean connut véritablement Jésus-Christ, non par la nature, mais par la grâce : *Vere Joannes novit Christum, non natura, sed gratia.* Et le même saint docteur dit encore de saint Jean en saint Luc : Il ne sentit point la faiblesse de l'âge, lui qui, au-dessus de la nature, au-dessus de l'âge, commença à recevoir de la plénitude de Jésus-Christ dans le sein de sa mère. Ces choses seraient fausses, si l'enfance corporelle eût empêché l'usage libre de la raison. Saint Paul, parlant de la mesure de l'âge et de la plénitude du Christ (Eph. 4, 13), n'entend pas parler de la faculté, de la perfection et de la force du corps de Jésus-Christ, parce qu'alors il était enfant, mais de la plénitude du mérite, de l'acte et de l'usage du libre arbitre, afin que par là saint Jean fût assimilé au Christ qui le sanctifiait, lui qui alors méritait le plein usage du libre arbitre dans le sein de la Vierge. On peut donc conclure des paroles de saint Ambroise que non seulement il n'éprouva alors aucun empêchement par l'enfance de l'usage de la raison, mais qu'il n'en éprouva jamais dans la suite ; ce qui paraît évident, parce que le Seigneur miséricordieux n'ôte pas à l'homme les grâces données, à moins qu'on ne tombe dans quelque faute. Ceci se voit clairement par les œuvres de Jean, qui, dès l'âge le plus tendre, fuit le monde et se retire dans le désert ; ce qu'il ne fit pas sans réflexion. Si l'on doit croire de telles choses de saint Jean, à combien plus forte raison n'est-il pas nécessaire de croire de plus grandes choses de la Vierge-Mère !

Marie était embrasée d'amour de Dieu dans le sein de sainte Anne quant à sa volonté, en laquelle le divin amour s'était répandu dans une si grande plénitude, qu'elle ne voulait choisir autre chose que ce que la sa-

gesse de Dieu lui montrait. Illuminée par cette sagesse, elle aimait Dieu d'un amour proportionné à l'intelligence parfaite qu'elle avait de l'amour qui lui est dû. Qui donc pourrait exprimer son ardeur à l'aimer de tout son cœur, c'est-à-dire au-dessus de toutes les choses créées ; de toute son âme, c'est-à-dire infiniment plus que son corps et que sa chair, et de tout son esprit, c'est-à-dire au-dessus de toutes les choses élevées, les choses spirituelles et célestes ? C'est pourquoi elle dit par le prophète royal : Mon cœur est embrasé : *Inflammatum est cor meum* (Psal. 72, 21), c'est-à-dire par la transformation du divin amour. Par l'ardeur de sa charité pour le salut du monde, elle désirait aussi d'un immense désir l'incarnation du Fils de Dieu. Car toute l'impulsion de sa première sanctification portait l'âme de cette très-sacrée Vierge à la souhaiter pour le salut de tous les élus. Ensuite toutes les vertus de son âme très-ardente la portaient fortement à désirer ce qui plus tard s'opéra en elle, l'incarnation du Verbe. Car Marie fut la fin de toute l'attente, du désir, de la demande de la venue du Fils de Dieu ; en elle tous les désirs des élus et des saints qui l'avaient précédée sont consommés et terminés. C'est pourquoi il nous est impossible d'exprimer ce fervent désir, le soupir de sa brûlante oraison qui la portaient vers Dieu pour qu'il daignât envoyer son Fils pour prendre notre nature. Et il ne faut pas croire qu'alors elle se crût digne de le recevoir dans sa chair. Car la grâce de sa première sanctification, qui la remplit de toute vertu, fonda dès le commencement son âme dans un si profond abîme d'humilité, que de même qu'aucune créature ne fut élevée à un si sublime degré de dignité, aucune non plus ne descendit si bas en humilité profonde (*idem, ut supra*).

Marie, dit saint Liguori, reçoit dès le premier instant de sa vie, dans le sein de sa mère, une grâce plus grande que celle de tous les saints réunis. Qu'il doit donc être grand aux yeux du ciel et de la terre, le spectacle de la belle âme de cette enfant si privilégiée dans le sein même de sa mère ! Elle était alors aux yeux de Dieu la plus aimable des créatures, comme déjà comblée de grâces et de mérites ; elle était plus remplie d'amour pour Dieu que toute autre créature qui jusqu'alors eût jamais existé. De sorte que si la Vierge fût née immédiatement après son immaculée conception, elle serait déjà venue au monde plus riche en mérites et plus sainte que tous les saints réunis. A une si grande sainteté ajoutons encore ce qu'elle acquit de mérites pendant les neuf mois qu'elle demeura dans le sein de sa mère, et jugeons quel fut le degré de sa sainteté quand elle vint au monde, et combien fut grande la fidélité avec laquelle Marie correspondit aussitôt à la grâce divine.

Dès ce premier instant, Marie, pleine de reconnaissance envers son Dieu, commença à faire valoir ce trésor de grâces qu'elle avait reçu ; elle s'appliqua tout entière à plaire à Dieu et à l'aimer ; elle l'aima dès lors de toutes ses forces, continua de l'aimer ainsi pendant les neuf mois

qu'elle vécut avant de naître, et ne cessa pas un instant de s'unir toujours plus à Dieu par de fervents actes d'amour. Exempte de la tache originelle, elle était aussi dégagée de tout attachement à la terre, de tout mouvement déréglé, de toute distraction, de toute rébellion des sens qui eussent pu l'empêcher d'avancer toujours plus dans l'amour divin ; tous ses sens, d'accord avec son esprit, se portaient vers Dieu, et sa belle âme, libre de tout obstacle, ne cessait de voler vers Dieu, de l'aimer et de croître dans cet amour. Voilà pourquoi elle fut comparée au platane élevé sur le bord des eaux (Eccl. 29) ; elle fut cette digne plante de Dieu qui s'accrut toujours, arrosée du courant des grâces divines. Marie, dans le sein de sa mère, fut certainement plus fidèle que les anges à correspondre à la grâce. (*Instruction sur la Nativité de Marie.*)

LXIV

NATIVITÉ DE MARIE.

Nous célébrons, dit saint Bernard, la nativité de la bienheureuse Vierge-Mère, de laquelle la vie de tous est née. Aujourd'hui est née la Vierge de laquelle a voulu naître le salut de tous, afin de faire renaître à la vie ceux qui étaient nés pour la mort. Aujourd'hui est née une Mère nouvelle qui détruit la malédiction de la première mère, afin que ceux qui étaient nés dans le malheur de l'éternelle malédiction par celle-ci eussent en héritage la bénédiction par celle-là. Mère tout à fait nouvelle, qui apporte la nouveauté aux vieux enfants, et qui guérit le vice de la vieillesse tant innée qu'ajoutée; Mère entièrement nouvelle, qui enfante par un miracle si nouveau, qu'elle est mère et vierge en même temps, et qu'elle met au monde celui qui a créé toutes choses, et entre toutes choses sa Mère elle-même (1).

O nativité pleine de sainteté, s'écrie le même saint docteur, honorable au monde, aimable aux hommes par la grandeur du bienfait accordé, incompréhensible même aux anges par la profondeur du mystère sacré, et admirable en toutes choses par la singulière excellence de la nouveauté! nativité telle qu'on n'en avait jamais vu de semblable et qu'on n'en verra jamais: *O nativitas illibata sanctitate, honorabilis mundo, amabilis hominibus collati magnitudine beneficii, investigabilis etiam angelis sacri profunditate mysterii, et in his omnibus admirabilis singulari excellentia novitatis! Utpote quæ primam similem visa est, nec habere sequentem* (2).

O Vierge sacrée, faites que je sois digne de vous louer, dit saint Anselme (3); rendez-moi fort contre vos ennemis et contre l'ennemi de tout le genre humain. Donnez-moi la vertu de vous prier humblement, donnez-moi la force de joindre à mes constantes prières mes constantes louanges, et cela par les mérites de votre très-sacrée nativité. Vous êtes née pour la joie universelle, comme espérance et consolation de la vie. Lors-

(1) In Nativit. B. Mariæ, serm. 1.
(2) In vigil. Natal. Domini, serm. 1.
(3) Oratione 55 ad sanctam Virg. Mariam in Nativitate ejus.

que vous êtes née, ô Vierge très-sainte, alors le monde a été illuminé. Bienheureux rejeton, racine sainte, béni soit votre fruit. Seule pleine du Saint-Esprit, vous avez mérité de concevoir Dieu, restant vierge ; de porter Dieu, restant vierge ; d'enfanter Dieu, restant vierge, et de rester toujours vierge après l'enfantement. Ayez donc pitié de moi, misérable pécheur, et secourez-moi, ô Souveraine, afin qu'ainsi que votre nativité glorieuse de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de David, a procuré au monde une joie universelle, elle me remplisse moi-même d'une vraie joie, et qu'elle me purifie de tout péché. Priez pour moi, ô Vierge, providence de tous, et que les grandes joies de votre très-salutaire nativité m'apportent le pardon de tous mes péchés.

Aujourd'hui, dit saint Pierre Damien (1), est née celle par laquelle nous renaissons tous, celle dont le Tout-Puissant convoite la beauté et en laquelle Dieu a placé son trône : *Hodie nata est illa per quam omnes renascimur, cujus speciem concupivit Omnipotens, et in qua Deus posuit thronum suum.*

La Nativité de la bienheureuse et immaculée Mère de Dieu, dit ailleurs ce grand saint (2), fournit à juste titre aux hommes une principale et spéciale joie, cette fête étant le commencement du salut de tout le genre humain. De même que le Dieu tout puissant, par la vue de son ineffable providence, prévit, avant que l'homme fût, qu'il périrait par l'adresse du démon, ainsi, avant tous les siècles, dans les entrailles infinies de sa bonté, il décréta la rédemption de l'homme ; et il n'arrêta pas seulement, dans la très-profonde raison de sa sagesse, comment il le rachèterait, le mode et l'ordre de cette rédemption, mais fixa un temps certain pour ce rachat. Ainsi donc, comme il était impossible que la rédemption du genre humain eût lieu sans que le Fils de Dieu naquît de la Vierge, il était également nécessaire que la Vierge de laquelle le Verbe se fit chair vînt au monde. Car il fallait d'abord que la maison dans laquelle le Roi céleste descendant sur la terre daignait fixer sa demeure fût bâtie. Il fallait cette maison dont il est dit par Salomon (Prov. 9, 1) : La Sagesse s'est bâti une demeure ; elle l'a appuyée sur sept colonnes : *Sapientia ædificavit sibi domum, excidit columnas septem.* Cette demeure virginale est en effet soutenue par des colonnes, parce que la vénérable Mère du Seigneur a été dotée des sept dons du Saint-Esprit, des dons de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, et de la crainte du Seigneur (Isaïe, 11). Et la Sagesse éternelle, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur (Sap. 8, 1), s'est construit cette maison de manière à ce qu'elle fût digne de la recevoir et de l'engendrer dans les entrailles de sa chair sans tache. Le lit nuptial

(1) Serm. 44 in Nativit. B. Virg. Mariæ.
(2) Serm. 45 in Nativit. B. Virg. Mariæ.

qui devait recevoir l'Epoux qui venait aux noces de la sainte Eglise devait d'abord être préparé. David, dans une vive allégresse, annonce qu'il en sera ainsi, lorsqu'il dit au psaume 18e, 5 : Le Seigneur est semblable à un nouvel époux qui sort de son lit nuptial : *Tanquam sponsus procedens de thalamo suo.*

C'est donc à bon droit que toutes les nations de la terre sont aujourd'hui dans la joie ; c'est avec raison que la sainte Eglise tout entière célébrant la naissance de la Mère de son divin Epoux, je le dis dans l'abondance de l'allégresse, fait entendre ses cantiques de louange. Elevons donc nos cœurs en ce jour, où, en même temps que nous vénérons la naissance de la bienheureuse Vierge, nous célébrons aussi le commencement de toutes les fêtes du Nouveau Testament. Réjouissons-nous, dis-je, en ce jour solennel, et que nos entrailles se réjouissent dans le Seigneur : en honorant en ce beau jour la Mère de notre Rédempteur, nous célébrons l'origine de toutes les autres fêtes. Célébrons cette fête avec dignité ; car si Salomon avec tout le peuple d'Israël célébra avec tant de magnificence et de sacrifices la dédicace du temple bâti seulement de pierres, quelle immense joie la Nativité de la bienheureuse Vierge ne doit-elle pas apporter au peuple chrétien (1) ?

Réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse dans cette Nativité de la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, qui annonce au monde une nouvelle joie et le commencement du salut de tous. Réjouissons-nous ; et comme nous sommes dans l'habitude de nous réjouir en la Nativité de Jésus-Christ, ayons la même joie en la Nativité de sa Mère. Aujourd'hui est née la Reine du monde, la porte du ciel, le tabernacle de Dieu, l'étoile de la mer, l'échelle céleste par laquelle le Roi d'en haut daigne descendre sur la terre, et l'homme qui était gisant sur la terre peut monter au ciel. Aujourd'hui paraît l'étoile par laquelle le Soleil de justice illumine le monde, cette étoile dont il est dit par le prophète : Une étoile sortira de Jacob, et un sceptre s'élèvera d'Israël (Numer. 24, 17). Aujourd'hui est née cette resplendissante Vierge d'où est sorti le plus beau des enfants des hommes, comme l'époux sort de son lit nuptial. Aujourd'hui paraît celle qui mérite de devenir le temple vivant de la Divinité. Aujourd'hui s'accomplit cette prophétie par laquelle Isaïe, le plus sublime des prophètes, annonçait la venue de la Reine du monde, 11, 1 : Un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines. Et c'est justement que cette incomparable Vierge est appelée verge, elle dont le désir s'élève si droit, elle qui brille par son élévation et qui n'a point encouru la souillure (2).

Que le ciel et la terre se réjouissent : nature universelle, tressaille ; car

(1) Idem, ut supra.
(2) Idem, ut supra.

voici naître la jeune brebis dont le Pasteur céleste sera l'agneau et déchirera les vieux haillons de la mortalité. Que la virginité chante le cantique de la jubilation; car, pour me servir des paroles d'Isaïe, la vierge qui concevra et enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, est née. Célébrons la fête de la Nativité de la Mère de Dieu. O petite fille des miracles, de toutes les précieuses alliances, fruit de la stérilité, atelier de la Divinité! O Joachim et Anne, chastes colombes raisonnables, vous avez mis au monde la Vierge Mère de Dieu, vous avez donné le jour à une fille supérieure aux anges et aujourd'hui leur Reine. O très-belle et très-douce petite fille! O lis sorti du milieu des épines de la plus noble et la plus royale race! Par vous le règne sacerdotal augmente ses richesses. Par vous la loi d'esclavage cesse, et l'esprit de cette loi, qui se cachait sous l'écorce de la lettre, se montre dans sa lumière. O rose admirable sortie des épines des Juifs, vous remplissez tous les lieux de vos célestes parfums. O fille d'Adam et Mère de Dieu, heureuses les entrailles qui vous ont enfantée! heureux les bras qui vous ont portée et les lèvres qui ont eu le bonheur de jouir de vos purs embrassements! Aujourd'hui commence le salut du monde : *Hodie mundi salus inchoavit.* Que toute la terre retentisse du nom du Seigneur; témoignez votre joie, poussez des cris d'allégresse, chantez : *Jubilate Deo, omnis terra; cantate, et exultate, et psallite* (Psal. 97, 4). Elevez votre voix, élevez-la, et ne craignez point, parce que la Mère de Dieu nous est née, Mère qui a donné le jour à l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. Montagnes, soyez dans la joie; ô montagnes raisonnables et spirituelles, élevez-vous jusqu'au sommet de la contemplation, car la très-brillante montagne de Dieu paraît, cette montagne qui surpasse toute autre montagne, c'est-à-dire l'élévation des anges et des hommes. Montagne d'où la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ, a voulu être corporellement tirée sans aucun travail des mains (1). En Marie la personne divine du Fils de Dieu, unissant deux natures, la divine et l'humaine, unit les anges et les hommes, le païen et le Juif charnel, en une seule nation spirituelle. Montagne de Dieu, montagne fertile, montagne où il plaît à Dieu de faire sa demeure : oui, le Seigneur y fixera son séjour à jamais (Psal. 67, 16-17) (2).

Aujourd'hui Marie naît, afin que Jésus-Christ naisse de Marie, dit Pierre de Blois : *Hodie nascitur Maria ut Christus de Maria nascatur.* Que la figure de Rébecca cesse : nous avons la réalité; non, ne cherchons plus la figure (3).

La Nativité de Marie, dit saint Bernardin de Sienne, nous est présentée

(1) Daniel. 2. Eph. 2.
(2) S. Joan. Damascena, de Virg. Mariæ Nativit., orat. 1.
(3) In Nativit. B. Mariæ, serm. 38.

pour la vénérer comme très-sublime, pour en parler comme très-sainte, pour la contempler comme très-suave. Car ce jour, qui nous amène les rayons du Soleil de lumière, est très-glorieux; il nous annonce que la Mère de Dieu est arrivée. Elevons donc toute l'affection de notre piété, employons tous nos efforts; élevons et éclairons de toutes nos forces notre intelligence auprès de Marie, elle qui enflamme toutes les âmes pieuses de son énergie, de sa douceur et de sa splendeur, et qui, les ayant enflammées, les éclaire, les ayant éclairées, les fortifie, afin qu'elles sachent, veuillent et puissent suivre les traces de son Fils; car elle est spirituellement comme le soleil qui se lève sur le monde (1).

Ma naissance, dit la sainte Vierge à sainte Brigitte, n'a pas été inconnue aux démons, et ils se disaient entre eux : Voici qu'une certaine vierge est née; que ferons-nous? car il est à craindre que quelque chose de merveilleux n'arrive en elle. Si nous employons tous les filets de notre malice, elle les brisera comme des étoupes. Si nous cherchons à connaître tout son intérieur, elle est munie de puissants secours. On ne trouve en elle aucune faiblesse où la pointe du péché puisse être enfoncée. C'est pourquoi il est à craindre que sa pureté ne nous tourmente. Sa grâce brisera tout ce qu'il y a de force en nous; sa constance nous abattra sous ses pieds. Mais les amis de Dieu, qui attendaient depuis si longtemps, disaient, inspirés de Dieu : Pourquoi nous attristerions-nous encore? Nous devons plutôt nous réjouir, parce qu'est née la lumière qui dissipera nos ténèbres, et notre désir sera accompli. Les anges aussi se réjouissaient, quoique la vision de Dieu fût toujours leur joie, et ils disaient : Il est né sur la terre quelque chose de désirable et que Dieu aime spécialement, qui rendra au ciel et à la terre la vraie paix, et nos ruines seront restaurées. Je vous le dis en vérité, ô ma fille, ma nativité a été le commencement des vraies joies, parce qu'alors parut le rejeton d'où est sortie cette fleur que les rois et les prophètes désiraient avec ardeur (2).

Comme en Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit il y a une seule et même divinité éternelle, de même la volonté des trois personnes a toujours été une. Et comme on voit trois flammes sortir d'une fournaise ardente, ainsi de la bonté de la divine volonté trois flammes lumineuses sont sorties pour la perfection d'un seul ouvrage. La flamme de la charité, sortant du Père, embrasait les anges de sa splendeur, lorsqu'ils surent que sa volonté était de donner son Fils chéri pour délivrer le serviteur de sa captivité. La flamme de la charité, qui sortait du Fils, ne fut point cachée, lorsque, selon la volonté du Père, il voulut s'anéantir lui-même en prenant la forme d'esclave. La flamme qui sortait du Saint-Esprit ne paraissait pas moins ardente, lorsqu'il se montra prêt à faire la volonté du Père,

(1) De Festivitatibus B. Mariæ Virg., serm. 51, art. 1.
(2) Lib. 6 Revel., cap. 56.

du Fils, et la sienne, par des œuvres visibles. Et quoique la très-fervente charité de cette divine volonté brillât par tous les cieux, procurant aux anges par sa clarté une indicible consolation, cependant, selon l'ordre éternel de Dieu, la rédemption du genre humain ne pouvait pas venir de là avant que Marie fût engendrée et née; car en elle devait s'allumer si ardemment le feu de la charité, que sa fumée odoriférante montant au ciel, le feu qui était en Dieu se répandît en elle, et que par elle il se répartît sur ce monde glacé.

Enfin cette Vierge aussitôt née était semblable à un nouveau flambeau qui brillait d'un si vif éclat, que de même que la charité de Dieu, qui est comparée à trois flammes, resplendit dans les cieux, ainsi Marie, cette lumière choisie, devait éclairer ce monde ténébreux par trois autres flammes de charité. La première flamme de Marie brilla assez visiblement devant Dieu lorsque, pour l'honneur de Dieu, elle promit de conserver fidèlement jusqu'à la mort sa virginité sans tache. Et Dieu le Père fut si charmé de ce vœu glorieux, qu'il daigna lui envoyer son Fils chéri avec sa propre divinité, celle du Fils et du Saint-Esprit. La seconde flamme de la charité de Marie parut en ce qu'en toutes choses elle s'humilia d'une incomparable humilité; ce qui plut tant au Fils béni de Dieu, qu'il daigna prendre son vénérable corps de ce corps si humilié, corps qu'il convenait d'élever pour l'éternité par-dessus toutes choses au ciel et sur la terre. La troisième flamme était sa généreuse obéissance en tout; et cette obéissance attira tellement le Saint-Esprit en elle, qu'il la remplit de tous ses dons. Dieu se félicitait plus d'elle que de tous les mérites des hommes qui avaient été créés avant elle dans le monde entier. Car, de même qu'un habile musicien aime son instrument, même lorsqu'il est muet, parce qu'il sait quels sons il en tirera quand il voudra s'en servir, ainsi le Créateur de toutes choses aimait infiniment le corps et l'âme de Marie dans son enfance, parce qu'il prévoyait que, soit par ses paroles, soit par ses œuvres, elle lui plairait plus que les plus suaves mélodies. Ainsi, comme Dieu et les anges se sont réjouis dans le ciel de sa glorieuse nativité, les hommes sur la terre honorent aussi avec grande joie sa nativité, rendant de tout leur cœur pour elle louange et gloire au Créateur de toutes choses de ce qu'il l'a préférée à toutes les créatures, de ce qu'il a voulu que, née au milieu des pécheurs, elle ne fût pas souillée elle-même, et qu'elle enfantât dans la sainteté le Libérateur des pécheurs (1).

Votre nativité, ô Vierge Mère de Dieu, dit Gerson, a annoncé la joie dans tout l'univers; aussi il vous saluera et vous dira : Je vous salue, Reine des cieux; je vous salue, Souveraine des anges; je vous salue, racine sainte par qui la lumière a paru dans tout le monde : *Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit in universo mundo. Salutabit*

(1) Revelat., lib. 8, cap. 12, de Excellentia Virginis.

etiam et dicet : Ave, Regina cœlorum; ave, Domina angelorum; ave, radix sancta ex qua mundo lux est orta (1).

La solennité de ce jour, dit le bienheureux Alcuin, abbé, nous avertit que nous devons nous occuper de louer Marie toujours vierge. Car aujourd'hui est née de la race d'Abraham la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, toujours vierge. C'est pourquoi les archanges se réjouissent et tous les saints la louent à l'envi. Et le monde entier est plein de joie de ce que par elle nous avons reçu le Rédempteur. Ainsi, célébrant la nativité d'une Vierge si élevée et si glorieuse, implorons constamment de cœur son puissant secours. Le Seigneur, voyant sa virginité parfaite, sa profonde humilité, lui apprend par l'ange qui la salue qu'elle concevra l'auteur de la chasteté, l'auteur de la virginité, l'ami de l'humilité, le Sauveur du monde, qui de toute éternité est ineffablement engendré par Dieu le Père lui-même. Si cette auguste Vierge choisie de Dieu nous voit célébrer sa nativité avec un cœur pieux et saint, et que la corruption du péché n'accuse pas notre conscience, nous devons croire et espérer que, loin de nous rejeter, elle daignera intercéder pour nous auprès du Seigneur; et, en célébrant avec zèle et persévérance la solennité de sa naissance, l'intercession de cette Vierge nous obtiendra le pardon de nos péchés.

Oh! qu'elle est heureuse la Vierge Mère de Dieu, dont la nativité apporte la joie au monde entier! D'elle est sorti Jésus-Christ notre Seigneur, vrai Dieu, vrai Soleil de justice; et, détruisant la malédiction de l'ancienne faute, il nous donne la bénédiction; et, confondant la mort, il nous donne la vie éternelle. Heureuse, dis-je, la Vierge Marie, qui obtient la dignité de Mère et ne perd pas la pureté virginale! O Vierge Marie, que vous êtes glorieuse! O très-digne naissance de l'immaculée! ô heureuse virginité! ô précieuse nativité! Oh! combien est vénérable et digne de bénédiction Marie, Mère de Dieu et toujours vierge, dont la venue apporte la vraie lumière à ceux qui sont plongés dans les ténèbres! C'est pour nous un devoir, un vrai bonheur de la prier, de l'exalter, de la servir avec une grande dévotion; elle nous procure tout bien en venant au monde (2).

Par sa nativité, dit le vénérable Godefroi, abbé (3), la bienheureuse Vierge Marie, qui devait enfanter le Soleil de justice, a illuminé et réjoui le monde entier, parce que tout le genre humain était tellement enveloppé dans les ténèbres des péchés, dans les ténèbres de l'éternelle damnation, qu'il n'est aucun des anciens pères, quoique vivant pieusement, saintement et dans la justice, qui ne soit descendu avec douleur dans les limbes,

(1) Tract. 12 super *Magnificat*.
(2) Serm. de Nativit. perpetuæ Virg. Mariæ.
(3) Homil. 75 in festum Nativit. S. Mariæ Virg. prima.

après les longues misères de cette vie et les longues ténèbres de ce monde, jusqu'à ce que, vers la fin des temps, le Soleil de justice lui-même fût sorti de la même bienheureuse Vierge, et qu'ayant achevé sa course par la mort du corps, il daignât conduire à la patrie de l'éternelle lumière ceux qui étaient enfermés dans les ténèbres et les ombres de la mort. Et maintenant la dignité de la substance humaine a été réparée si admirablement et si miséricordieusement, que chaque élu qui a vécu saintement et avec bonheur dans cette vie, aussitôt qu'il sort de son corps, possédera les joies de l'éternelle béatitude; le grand pécheur lui-même, s'il se repent sincèrement à l'heure de sa mort, obtient son pardon; le bon larron obtient sur la croix par la grâce ce qu'il ne mérita pas par l'innocence.

La nativité de la Vierge procure au monde la cause du salut, et la sainte Eglise célèbre cette fête avec une grande joie; car la perpétuelle Vierge Marie et Souveraine du monde a sanctifié ineffablement le jour qui a illuminé le monde entier par la splendeur de sa naissance. Dans les fêtes des autres saints, on considère seulement leur précieuse sortie de ce bas monde et les dignes récompenses qu'ils ont reçues de leurs travaux; mais la nativité de Marie est solennisée parce qu'elle est sainte, immaculée; parce que celle qui naît doit être la Mère de Dieu, du Rédempteur du monde; parce que par elle la malédiction disparaît pour faire place à la bénédiction. On célèbre, à la vérité, la nativité de Jean-Baptiste, parce qu'il fut sanctifié dans le sein de sa mère par la présence de Jésus et de Marie; l'honneur de cette fête rejaillit donc sur Marie. Cette auguste Vierge mérite donc d'être célébrée dans sa nativité par des louanges universelles, et les femmes surtout doivent spécialement l'honorer, l'aimer et lui rendre grâces, parce qu'elle fait disparaître l'opprobre dont la première femme les avait couvertes. Car si cette femme vierge ne fût pas née, les hommes auraient pu dire que la femme était la cause du mal et de la mort. Mais ce reproche disparaît, parce que la Vierge Marie, notre Souveraine, a mis au monde la vie de tous les hommes et de toutes les femmes. Le premier père autrefois, excusant sa faute auprès de Dieu, disait : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé (Gen. 3, 12). Mais maintenant les hommes aussi bien que les femmes peuvent dire en actions de grâces à leur Créateur : La femme que vous nous avez donnée en secours et pour la réparation du salut nous a donné l'arbre de vie qui fortifie et vivifie nos âmes; car ce pain vivant est le fruit de vie qui est descendu du ciel, qui nourrit et sanctifie chaque jour les âmes au Saint-Sacrement de l'autel catholique.

Célébrons donc la nativité de Marie avec une grande dévotion; nous lui devons toute louange et toute action de grâces. Accomplissons dans cette grande solennité ces paroles d'Isaïe : Vous qui vous souvenez du Sei-

gneur, ne vous taisez pas, faites-vous entendre : *Qui reminiscimini Domini, ne taceatis, et ne detis silentium ei*, 62, 6-7. Vous qui vous souvenez de la nativité de votre Souveraine, ne vous taisez pas, faites-vous entendre par vos prières publiques, par vos chants d'allégresse. Ne nous taisons donc pas quand il s'agit de louer, d'exalter la Mère de notre Créateur; car la louer, c'est louer et honorer son Fils. Que le vice se taise et s'éloigne de notre cœur, afin de pouvoir louer librement Marie et lui plaire; et de bouche et de cœur chantons-la, afin qu'elle ne se taise pas pour nous, mais qu'elle prononce en notre faveur des paroles de pardon et de paix, qu'elle daigne dire de nous ce que son divin Fils dit de Marie-Madeleine, qui, prosternée à ses pieds, les arrosait de ses larmes : Beaucoup de péchés vous sont remis; allez en paix (Luc, 7, 47-50). Que Marie nous obtienne ici-bas le pardon de nos péchés, et qu'à l'heure de la mort elle nous dise : Allez en paix; et qu'elle nous fasse entrer dans l'éternelle paix, afin que nous la voyions, elle et son Fils, face à face pour jamais. (*Idem, homil.* 76, *in eamd. fest. tertia.*)

Marie ayant été conçue sans péché, dit Paul a Sancta Catharina (1), il est hors de doute qu'elle est née sans péché. Aucun théologien ne soulève d'objection à ce sujet. C'est pour cela que l'Eglise a ordonné que tous les fidèles célébrassent la fête de sa nativité; et l'Eglise en ce beau jour fait retentir les voûtes des temples catholiques de cet admirable éloge : Votre nativité, ô Vierge Mère de Dieu, a annoncé la joie à tout l'univers; car de vous est sorti le Soleil de justice, Jésus-Christ notre Dieu : *Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo; ex te enim ortus est Sol justitiæ, Christus Deus noster.* Puisque la nativité de la Vierge fournit au monde entier la cause d'une immense allégresse et d'une ineffable consolation, cette nativité ne souffre rien de funeste, rien de mauvais, rien de triste; par conséquent, elle est exempte de tout péché, puisque le péché est la source de tous les maux et la cause de la tristesse et non de la joie.

Ainsi que le soleil chasse les ténèbres à son lever et qu'en un instant il répand sa très-agréable lumière, qui récrée et affecte doucement les yeux de tous les mortels, de même la Vierge en sa nativité chasse les ténèbres de tous les chagrins qu'Eve, par son péché contracté en un instant, avait jetées dans le monde, et remplit la terre entière de la joie de l'arrivée du Messie attendu depuis si longtemps. Les âmes des justes, des patriarches et des prophètes se réjouissent dans les limbes, parce qu'elles sentent déjà que leur Libérateur arrive. Tous les chœurs des anges sont dans des transports de joie, parce qu'ils attendent que l'Auteur de toute grâce, par laquelle ils ont persévéré dans l'état de leur vocation, sortira d'elle. Ils se réjouissent aussi et sont frappés d'étonnement à la vue de l'ineffable

(1) De B. Maria Virg. Prædest. et Nativit., lib. 1, cap. 6, sect. 1.

beauté de son âme renfermée dans ce petit corps charmant qui surpasse par ses éblouissants rayons et ses splendeurs incomparables, en tout lieu, leurs brillants esprits, et, extasiés de ce prodige inconnu, ils s'écrient dans l'admiration : Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens* (Cant. 6, 9)? Les hommes sont dans l'allégresse, parce que par elle la nature humaine va être élevée à la suprême hauteur de la Divinité. Les vierges se réjouissent, parce que la stérilité de la virginité, qui était en opprobre, va recevoir la bénédiction de la fécondité. Les épouses sont dans la joie, parce que l'ornement de la virginité, sans détriment pour l'intégrité et sans la tache de la stérilité, se trouvera dans le mariage. L'univers entier tressaille, parce que le Créateur de toutes choses doit naître d'elle pour tout restaurer. Mais pourquoi les évangélistes n'ont-ils rien dit de sa nativité sans tache? En voici les principales raisons :

On peut dire, premièrement, que Dieu l'a voulu ainsi ; qu'il a voulu qu'ils passassent sous silence plusieurs choses remarquables de la Vierge, jugeant qu'il valait mieux qu'elles fussent honorées par un silence sacré que d'être proclamées publiquement. Car si les évangélistes n'ont rien dit d'un très-grand nombre de faits admirables de Jésus-Christ, comme l'atteste saint Jean, 21, 25, par ces paroles : Jésus fit encore beaucoup d'autres choses, et si on les écrivait en détail, je ne pense pas que le monde entier pût contenir les livres qu'il faudrait écrire : *Sunt autem et alia multa, quæ fecit Jesus : quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribendi sunt libros.* Pourquoi n'aurait-il pas agi ainsi pour Marie?

On peut dire, en second lieu, que les évangélistes ont passé ces choses sous silence pour les laisser déclarer et manifester ou par la tradition des saints Pères ou par les révélations, ou pour fournir matière d'un saint exercice aux âmes pieuses sur la méditation de la vie et des perfections de Marie.

On peut dire, en troisième lieu, que les évangélistes, en disant seulement que la Vierge est Mère de Jésus-Christ, en ont fait un très-éminent éloge qui renferme tous les autres, et qui prouve lui seul que Marie a reçu toutes les grâces qui ont été accordées en particulier à toutes les autres créatures, et qu'elle les a eues toutes ou formellement ou éminemment, afin qu'elle ne manquât d'aucune dignité qui convenait à la Mère de Dieu. Et ainsi que la dignité royale, qui est la plus élevée, embrasse éminemment tous les titres qui décorent chaque sujet, de même la vocation sublime de Marie renferme tous les priviléges et toutes les prérogatives qui sont donnés à toutes les autres pures créatures (1).

A la naissance de la Vierge, les anges du ciel sont illuminés, comme lui

(1) Idem, ut supra, cap. 6, sect. 1.

étant beaucoup inférieurs ; les hommes sur la terre sont aussi éclairés, et par elle ils empruntent la continuelle influence de la grâce, de la miséricorde et de la bonté de Dieu. Aussitôt que Marie fut née, elle brilla tant dans le monde supérieur que dans le monde inférieur, étant ornée de la splendeur de toutes les vertus. Les étoiles ont été créées avec leur lumière, et la lumière céleste de la grâce fut comme créée et née avec Marie, puisqu'elle la reçut dès le premier instant de sa conception ; la dignité à laquelle elle était appelée le demandait ainsi, puisqu'elle devait être la Mère de celui qui est l'auteur de toutes les grâces et qui les donne toutes.

Marie brilla par sa vigilance sur elle-même dès sa naissance, car elle s'occupa constamment et se tint toujours dans une parfaite contemplation de la venue du Messie, l'attendant d'un désir très-ardent. Appelée par Dieu dès sa nativité à la plus sublime vocation, elle répondit aussitôt : Me voici. Prévenue de l'usage de la raison, elle se présente dès lors comme la très-humble servante de Dieu, et son obéissance est parfaite. Elle a lui avec joie pour celui qui l'a créée (1). La joie est un acte de la volonté qui suit un amour raisonnable, et plus l'amour de l'objet est fort, plus la joie qu'on en reçoit est grande et abondante. Marie dès l'éternité fut plus aimée que toute autre créature. Il suit de là qu'elle resplendit pour Dieu avec une plus grande joie que toutes les autres créatures à leur création, c'est-à-dire que Dieu se réjouit plus de sa nativité que de celle de toute autre créature, étant aimée plus que tout le reste. Il est dit au psaume 103, 31 : Le Seigneur se réjouira dans ses œuvres : *Lætabitur Dominus in operibus suis*. Si Dieu se plaît dans ses œuvres comme dans son propre bien (Genèse, 1, 31) : Dieu vit toutes ses œuvres, et elles étaient parfaites : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona*, combien plus ne s'est-il pas réjoui en la nativité de Marie que dans la création des anges et des premiers parents dans l'heureux état de leur innocence ? Car Marie les surpasse tous en bonté, en sainteté, en grâce. Elle a lui aussi pour nous avec joie, parce que sa venue est l'annonce de la paix et de la réconciliation du genre humain avec Dieu et de la perpétuelle joie. Marie est un astre très-lumineux ; elle embrasse non une vertu, mais toutes les vertus, et elle les communique, non à un seul, mais au monde entier (2).

Tous les saints Pères parlent avec ravissement de la naissance de cette auguste enfant, et dans les termes les plus magnifiques que puisse inspirer l'éloquence. Les chœurs célestes, dit saint Augustin (3), chantent pleins d'allégresse, et les accords suaves des harpes du ciel s'unissent à leurs

(1) Baruch, 3, 35.
(2) Idem, ut supra, lib. 1, cap. 6, sect. 5.
(3) Serm. 8 de Sanctis.

voix; le miracle du nouvel enfantement a vaincu la cause du péché. Saint Jean Damascène s'écrie joyeux : Oui, par la naissance de Marie le genre humain a été rétabli; par elle la tristesse causée par Eve s'est changée en une parfaite allégresse. Saint Bernardin de Sienne, en parlant de la nativité de la Vierge, observe avec joie que le ciel a fait à la terre un présent inestimable. Et l'abbé Rupert dit : La nativité de la Vierge est la fin de la douleur et le commencement de la joie.

En vérité, dit Mgr Malou, évêque de Bruges (1), à la naissance de cette auguste enfant se lève sur la terre l'aurore désirée, messagère du vrai Soleil de justice. De là vient que les saints Pères, à l'envi les uns des autres, pour ainsi dire, cherchent des rapports entre l'aurore et Marie. L'aurore, disent-ils, placée entre la nuit et le jour, est le terme de la nuit qui finit en elle et le principe du jour qui en elle commence; Marie, placée entre l'un et l'autre Testament, est la fin de l'ancien et le commencement du nouveau. L'aurore appelle les ouvriers et les agriculteurs du repos au travail, du sommeil à la fatigue, et la naissance de Marie réveille les saints de leur repos; car ils ne sont plus dans le sein d'Abraham à contempler les promesses, mais appelés à révéler au monde la venue du Rédempteur, à publier la loi, à répandre la semence évangélique. Sur cette ressemblance entre Marie et l'aurore, un poète a fait cet ingénieux distique :

Solem ambæ pariunt aurora et Virgo; sed ista
Solem viva parit; dum parit, illa moritur.

L'aurore et la Vierge enfantent l'une et l'autre le soleil; mais celle-ci l'enfante vivante, tandis que celle-là meurt en l'enfantant.

En effet, le soleil naît de l'aurore, mais l'aurore meurt à la naissance du soleil. Jésus naît de Marie, mais à la naissance de Jésus Marie reçoit une plus belle vie. Cette aurore mystique invite les hommes à chanter un hymne de joie, comme l'aurore naturelle invite les oiseaux des champs à faire entendre leurs gazouillements harmonieux.

Cieux, versez votre rosée; nuées, envoyez le Juste comme une pluie; que la terre s'ouvre et qu'elle enfante le Sauveur : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum; aperiatur terra, et germinet Salvatorem* (Is. 45, 8). Ces paroles prophétiques, admirable expression des désirs d'Isaïe, s'appliquent à Jésus-Christ, mais aussi à la nativité de Marie, puisque, si Marie n'était pas venue au monde, le Verbe éternel ne se serait pas incarné.

Une étoile sortira de Jacob, dit Balaam (Nombr. 24, 17). Cette étoile, c'est Marie; elle paraît comme l'astre brillant de l'aurore, qui annonce le lever du soleil de l'éternité. Aussi l'Eglise invoque-t-elle Marie sous le nom d'étoile du matin, *stella matutina* (Litan.).

(1) *Vie de la très-sainte Vierge*, chap. 9.

Un rejeton, dit Isaïe, naîtra de la tige de Jessé, 2, 3. Cette prophétie s'accomplit en Marie lors de sa nativité.

Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, vous qui êtes belle à mes yeux, venez : *Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni* (Cant. 2, 10). Avant la venue de Jésus-Christ, le ciel et la terre empruntaient à l'envi ces paroles pour exprimer combien ils désiraient la naissance de celle qui devait être la Mère du Libérateur promis.

Accomplissant le serment que j'ai fait à Abraham ton père, je te bénirai, dit le Seigneur à Isaac, et toutes les générations de la terre seront bénies en ta postérité (Gen. 26, 3-4). Venez, ô Vierge immaculée, libératrice du genre humain; en vous comme en Jésus-Christ, ou plutôt en vous par Jésus-Christ, toutes les générations seront bénies. Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes (Luc, 1, 28).

Ne pouvait-on pas dire à la naissance de Marie ce que l'ange dit aux bergers à la naissance de Jésus-Christ : Je vous annonce ce qui sera une grande joie pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur. Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (Luc, 2, 10-11-14).

Le Seigneur choisit Marie pour lui; jugez de quelles grâces et de quelles richesses il la combla dès sa naissance. Je vois déjà briller en elle l'innocence de Jésus-Christ, qui couronne sa tête. A la naissance de la Vierge, l'aurore du grand jour de Jésus-Christ se leva, dit saint Pierre Damien : *Nata Virgine, surrexit aurora* (1). La sérénité du matin est un gage de celle de la journée. Marie, venant enfin annoncer la lumière, nous a donné par sa naissance le plus pur et le plus brillant des matins, dit le même Père : *Maria sero prævia luminis, nativitate sua mane clarissimum serenavit* (ut supra).

Que pensez-vous que sera cet enfant? disait-on à la naissance de Jean-Baptiste : *Quis putas puer iste erit* (Luc, 1, 66)? Que penser de Marie naissante? que sera-t-elle? Mère de Dieu! Voilà comment il faut mesurer sa grandeur. Elle est le temple vivant où se reposera Jéhovah. Avec elle arrivera notre salut. Que sera cette enfant? La Mère de tous les mortels, la Reine des anges et des hommes. La nativité donne Marie à la terre, l'assomption la donne au ciel. Dans sa nativité, Marie reçoit tous les biens, elle nous les communique.

Dès l'origine du monde, dit Bossuet (2), Dieu, en créant le premier Adam, pense à tracer en lui le second. Si c'est en vue du Sauveur Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de soin, parce que son Fils en

(1) Serm. 40 in Assumpt.
(2) 1er sermon sur la Nativité de la sainte Vierge.

devait sortir après une longue suite de siècles et de générations interposées; aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie qui le doit porter dans ses entrailles, n'ai-je pas plus de raison de conclure que Dieu, en créant ce divin enfant, avait sa pensée en Jésus-Christ, et qu'il ne travaillait que pour lui? Ainsi ne vous étonnez pas ni s'il l'a formée avec tant de soin, ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces : c'est qu'il ne l'a formée qu'en vue du Sauveur. Pour la rendre digne de son Fils, il la tire de son Fils même, et devant nous donner bientôt son Verbe incarné, il nous fait déjà paraître aujourd'hui, en la nativité de Marie, un Jésus-Christ ébauché, si je puis parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. C'est pourquoi j'applique en cette naissance ces beaux mots du divin Apôtre (Rom. 13, 12) : *Nox præcessit, dies autem appropinquavit :* La nuit est passée, et le jour s'approche. Oui, le jour approche ; et encore que le soleil ne paraisse pas, nous en voyons déjà une expression en la nativité de Marie.

Je vois déjà briller sur Marie naissante l'innocence de Jésus-Christ, qui couronne sa tête. Venez honorer ce nouveau rayon que son Fils fait déjà éclater sur elle. Accourez avec joie pour honorer en Marie naissante la plénitude des grâces. N'entreprenons pas de donner des bornes à l'amour du Fils de Dieu pour sa sainte Mère, et accoutumons-nous à juger d'elle non par ce que peut prétendre une créature, mais par la dignité de son Fils.

Que servirait-il à Marie d'avoir un Fils qui est devant elle et qui est l'auteur de sa naissance, s'il ne la faisait naître digne de lui? Ayant à se former une mère, la perfection d'un si grand ouvrage ni ne pouvait être portée trop loin, ni ne pouvait être commencée trop tôt; et si nous savons concevoir combien est auguste cette dignité à laquelle elle est appelée, nous reconnaîtrons aisément que ce n'est pas trop de l'y préparer dès le premier instant de sa vie.

La nativité de la sainte Vierge nous fait voir le temple vivant où se reposera le Dieu des armées lorsqu'il viendra visiter son peuple (1); elle nous fait voir le commencement de ce grand et bienheureux jour que Jésus doit bientôt faire luire au monde. Nous aurons bientôt le salut, puisque nous voyons déjà sur la terre celle qui doit y attirer le Sauveur. La malédiction de notre nature commence à se changer aujourd'hui en bénédiction et en grâce, puisque de la race d'Adam, qui était si justement condamnée, naît la bienheureuse Marie, c'est-à-dire celle de toutes les créatures qui est tout ensemble la plus chère à Dieu et la plus libérale aux hommes.

Afin qu'une personne soit en état de nous soulager par son assistance près de la Majesté divine, il est absolument nécessaire que sa grandeur

(1) Bossuet, 2e sermon sur la Nativité de la sainte Vierge.

l'approche de Dieu et que sa bonté l'approche de nous. Si sa grandeur ne l'approche de Dieu, elle ne pourra puiser dans la source où toutes les grâces sont renfermées; si sa bonté ne l'approche de nous, nous n'aurons aucun bien par son influence. La grandeur est la main qui puise, la bonté la main qui répand, et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie étant la Mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel, et la même Marie étant notre Mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à s'intéresser à notre bonheur. Par conséquent, il est véritable que la nativité de cette Princesse doit combler le monde de joie, puisqu'elle le remplit d'espérance.

Dès le premier jour que Marie naît au monde, le Fils de Dieu la regarde comme sa Mère, parce qu'elle l'est en effet, selon l'ordre des décrets divins. Il regarde en elle ce sang dont sa chair doit être formée, et il le considère déjà comme sien, il s'en met, pour ainsi dire, en possession en le consacrant par son Esprit saint. Ainsi son alliance avec Marie commence à la nativité de cette Princesse, et avec l'alliance l'amour, et avec l'amour la munificence. Car il est impossible qu'un Dieu aime et ne donne pas. Combien donc illustre, combien glorieuse est votre sainte nativité, ô divine, ô très-admirable Marie! Quelle abondance de dons célestes est aujourd'hui répandue sur vous! Il me semble que je vois les anges qui contemplent avec respect le palais qui est déjà marqué pour leur Maître par un caractère divin que le Saint-Esprit y imprime. Mais je vois le Fils de Dieu, le Verbe éternel, qui vient lui-même consacrer son temple et l'enrichir des trésors célestes avec une profusion qui n'a point de bornes, parce qu'il veut, ô bénit enfant dans lequel notre bénédiction prend son origine, il veut que vous naissiez digne de lui et qu'il vous serve d'avoir un Fils qui soit l'auteur de votre naissance. Quel esprit ne se perdrait pas dans la contemplation de tant de merveilles? Quelle conception assez relevée pourrait égaler cet honneur, cette majesté de Mère de Dieu?

Croissez, ô heureux enfant, croissez; que le ciel propice puisse faire tomber sur votre tête innocente les plus douces de ses influences. Croissez, et puissent bientôt toutes les nations de la terre venir adorer votre Fils! Puisse votre gloire être reconnue de tous les peuples du monde, auxquels votre enfantement donnera une paix éternelle! Pour nous, mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante et jeter sur votre berceau non des roses et des lis, mais des bouquets sacrés de désirs ardents et de sincères louanges.

LXV

MARIE EST DE RACE ROYALE.

La Vierge est issue de race royale, dit saint Bernard (1); noble enfant d'une noblesse royale, mais plus noble encore par ses royales vertus, afin qu'elle offrît l'honneur royal au Roi éternel, Fils du Roi de gloire, et que ce Fils, qui venait du trône royal de son Père, trouvât aussi un trône royal dans le sein virginal de la Reine sa Mère. Car la Sagesse éternelle s'est bâti une maison en elle-même et d'elle-même (Prov. 9). En elle-même et d'elle-même la Sagesse s'est préparé un trône. D'elle et en elle le Fils de Dieu s'est fait un corps tellement parfait et convenable, qu'il lui serve de maison pour se reposer et de trône pour juger, après lui avoir servi de demeure pour combattre et de chaire pour enseigner.

Le prophètes avaient annoncé le Messie comme fils d'Abraham et de David; or, l'Evangile dit (Matth. 1, 16): Marie, de qui naquit Jésus, qui est appelé Christ: ...*Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.* Donc Marie est de race royale. Voici ce que dit saint Paul (Rom. 1, 3): Le Fils de Dieu, qui a été fait de la semence de David selon la chair : *Qui factus est ex semine David secundum carnem.* Donc Marie, Mère du Christ, était fille de David. Nous ne devons pas douter, dit saint Augustin, que Marie ne soit sortie de la race de David par consanguinité. Elle était aussi de la race sacerdotale, d'après l'évangéliste saint Luc, puisque Elisabeth, qui était des filles d'Aaron, était sa parente, 1, 36. On doit tenir pour certain que la chair de Jésus-Christ descend des deux races, c'est-à-dire des rois et des prêtres (2).

Que celui qui désire connaître la parenté de Marie, dit saint Pierre Damien (3), apprenne qu'elle descend d'Abraham, de la tribu de Juda, de la race royale de David. Qu'il apprenne aussi qu'elle descend de la race d'Aaron. C'est à juste titre que notre Rédempteur a voulu prendre sa chair de la génération royale et sacerdotale, lui qui était Roi avant tous

(1) De diversis, serm. 47.
(2) De Consensu evangelistarum, lib. 2.
(3) Serm. 46 in Nativit. B. Virg. Mariæ.

les siècles, et vrai Prêtre, s'offrant en hostie de suavité pour nous. Et non seulement Jésus-Christ homme, médiateur de Dieu et des hommes, est justement appelé Roi et Prêtre, mais quiconque lui est parfaitement uni par l'amour a droit au titre de chacune de ces dignités. C'est pourquoi l'apôtre saint Pierre dit, 1ª, 2, 9 : Vous êtes, vous, une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple d'acquisition : *Vos genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis.* Et dans l'Apocalypse de saint Jean, 5, 9-10 : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'ouvrir les sept sceaux, parce que vous avez été tué, et que vous nous avez rachetés pour Dieu en votre sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation ; et vous nous avez faits à notre Dieu rois et prêtres, et nous règnerons sur la terre. Car nous sommes rois par la grâce de Jésus-Christ, parce que nous portons au front l'étendard de la croix. Nous sommes appelés avec raison prêtres, parce que nous sommes oints de l'huile du Saint-Esprit et de l'onction du saint chrême.

Marie, dit saint Jean Damascène (1), prédestinée avant tous les temps, et prévue dans le conseil de Dieu, et esquissée et prédite par diverses images et discours des prophètes inspirés par le Saint-Esprit, au temps fixé est sortie de la racine de David, ainsi que cela avait été promis. Car il est dit au psaume 131, 11-12 : Le Seigneur a juré à David dans sa vérité, et ce serment est irrévocable : Je placerai sur ton trône un fils qui naîtra de toi : *Juravit Dominus David veritatem, et non frustrabitur eam* : *De fructu ventris tui ponam super sedem tuam.* Et ailleurs : Je l'ai juré une fois par ma sainteté ; si je mentais à David ! Sa race sera éternelle, et son trône s'élèvera devant moi comme le soleil. Il durera autant que les astres. Il m'est au ciel un temoin fidèle : *Semel juravi in sancto meo; si David mentiar ! Semen ejus in æternum manebit, in thronus ejus sicut sol in conspectu meo, et sicut luna perfecta in æternum, et testis in cœlo fidelis* (2). Joseph, qui, d'après saint Matthieu et saint Luc, était de la race de David, n'aurait point épousé Marie, contrairement à la loi, si elle n'eût pas été de la même race.

La très-sacrée Vierge Marie, dit ailleurs le même saint docteur (3), en qui s'est opéré le divin mystère de l'incarnation, était de la race de David ; c'est ce que l'Eglise catholique chante à sa louange, et la preuve en est certaine. Car il est nécessaire que la Mère soit sortie de la même tribu de laquelle son Fils consubstantiel par la chair qu'il a prise en elle est sorti lui-même. Or, Jésus-Christ notre Seigneur tire l'origine de sa chair de la tribu de David, comme saint Matthieu l'atteste au commencement de sa généalogie, 1, 1 : Livre de la génération de Jésus-Christ, fils

(1) Orthodoxæ Fidei lib. 3, de Domini genealogia et sancta Dei Genitrice, cap. 15.
(2) Psal. 88, 35-36-37.
(3) Eadem loco ac supra.

de David, fils d'Abraham : *Liber generationis Jesu Christi, filii David, filii Abraham.* Donc sa très-sainte Mère est sortie de la même tribu.

La bienheureuse Vierge, dit saint Bernardin de Sienne (1), fut la plus noble créature parmi tous les individus qui, dans la nature humaine, ont été, sont et seront. En effet, saint Matthieu, 1, 17, compte quarante-deux générations depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ. Un savant soutient que Marie descend de quarante patriarches, de quatorze rois et de quatorze princes. Saint Luc, décrivant aussi la noblesse de son origine, commençant par sa naissance, nomme tous ses ascendants jusqu'à Adam et Eve (cap. 3). Notre Seigneur Jésus-Christ, qui dans le ciel n'a pas de mère, et qui sur la terre n'a pas de père, reçoit toute son humanité de la Vierge, ainsi que toutes les dignités que voici : dignité de parenté, étant appelé fils de David, et de consanguinité, pour qu'on dît de lui qu'il avait des frères de sa noble parenté. N'est-ce pas de la glorieuse Vierge qu'il mérita aussi d'être le dernier prince, le dernier roi, le dernier patriarche de tout le peuple d'Israël? Il est évident que toute la noblesse du corps accordée au genre humain en Adam a été donnée par le Seigneur, principalement pour accompagner les générations et se terminer en Jésus-Christ par la Vierge-Mère. De là cette grande propreté ordonnée par Dieu dans sa loi, non seulement pour les corps humains, mais aussi pour les vases, les maisons, les camps, et pour toutes choses chez le peuple de Dieu, afin que le peuple eût à conserver par Jésus-Christ cette noblesse et netteté. Et lorsque Jésus-Christ vient, toute pureté et noblesse des Juifs qui ne crurent pas en lui est visiblement ruinée. C'est pourquoi la nation juive, qui était la plus noble et la plus pure avant Jésus-Christ, est maintenant, aux yeux de toutes les nations, la plus vile et la plus abjecte. Il est aussi prouvé que depuis Jésus-Christ les Juifs n'ont plus eu ni patriarches, ni rois, ni princes, ni prophètes, ni prêtres, comme ils l'attestent publiquement eux-mêmes, afin que se vérifient ces paroles de l'Apocalypse que Jésus-Christ s'applique, 2, 8 : Voici ce que dit le premier et le dernier : *Hæc dicit primus et novissimus.* Le premier, c'est-à-dire celui que Dieu avait principalement en vue parmi son peuple; et le dernier, c'est-à-dire le vrai Patriarche, Roi et Prince au milieu de son peuple. C'est pourquoi les évangélistes appliquent à l'auguste Vierge toutes les grandes réputations, les plus hautes conditions, les plus honorables places, les dignités, les noblesses qui peuvent se trouver dans quelque être humain, selon l'origine du sang. Il faut, d'après leur témoignage, que nous nous empressions de la préférer à tous les patriarches, les princes et princesses, les rois et les reines, les empereurs et les impératrices, et à tous les pouvoirs, les tribus et les langues de tout l'univers.

Que dis-tu, ô Juif incrédule? s'écrie saint Ildefonse (2); que proposes-

(1) De Virgine benedicta, cap. 1.
(2) Lib. de Virginitate perpetua sanctæ Mariæ, cap. 3.

tu? que soutiens-tu? qu'objectes-tu? Voici que notre Vierge est de ta race, de ton extraction, de ta racine, de ta nation, de ton peuple, de ta famille, de ton origine. Mais elle est nôtre par la foi, par la confiance, elle est nôtre par l'assentiment, elle est nôtre par le respect, elle est nôtre par le culte religieux, elle est nôtre par la louange, elle est nôtre par la glorification, elle est nôtre par l'amour, par la charité, elle est nôtre par la prédication, elle est nôtre par les louanges, elle est nôtre par la défense, elle est nôtre parce que nous la revendiquons pour nous. Car ce que le Saint-Esprit t'a dit par les prophètes, t'a notifié par les oracles, t'a fait connaître par les figures, t'a promis par ce qui a précédé, il l'a accompli par ce qui s'est suivi. Pendant que tu le nies, que tu ne le crois pas, que tu t'en éloignes, que tu le repousses, que tu résistes, que tu blasphèmes, moi je le connais, j'y crois, j'en nourris mon âme, je le vénère, je l'honore, je le glorifie, je l'embrasse, je l'aime, je le proclame, parce que la grâce m'a prévenu, la foi m'a rempli, la miséricorde m'a suivi, l'amour s'est emparé de moi, et la gloire de cet admirable mystère m'a élevé. Mais toi que la perfidie détourne, que la perversité possède, que l'aveuglement enveloppe, que l'erreur dévore, que l'obstination endurcit, dis-moi, pourquoi ne crois-tu pas à la Vierge-Mère de ta race? pourquoi ne crois-tu pas que cette Vierge a conçu sans l'homme? pourquoi ne crois-tu pas que cette Vierge porte un Fils qui n'appartient qu'à elle seule? pourquoi ne crois-tu pas que cette Vierge ne connaît non plus point l'homme après son enfantement? Est-ce que toujours, enduit de ce genre de mensonge, appesanti par l'ivresse du venin de la primitive perfidie, te fiant à l'argument de la tromperie de la parenté, gâté par la naissance de la plus cruelle des persécutions, assis sur le prétendu soutien de ton ancienne opiniâtreté, tu continueras à soutenir, en interprétant mal les Ecritures sacrées, qu'une fille et non une vierge a pu concevoir? Tu mens ouvertement, tu trompes et tu te trompes, tu blâmes faussement, tu attaques faussement, tes propositions sont fausses, tu soutiens la fausseté, ton raisonnement est faux, ta défense est fausse. Car si, comme tu dis, la jeune fille peut enfanter et non la vierge, que voudrait dire le Seigneur par Isaïe, 7, 11-14 : Demande un prodige au Seigneur ton Dieu. Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel. Quel miracle donnerait-il? que montrerait-il de merveilleux? que prétendrait-il d'inusité? Si la jeune fille enfantait, ce qui est d'usage commun; si la fille qui a l'âge enfantait; si, apte au mariage, elle devenait féconde, ce qui serait conforme à la nature et au temps, où serait la merveille? Le vrai signe miraculeux est si la vierge enfante en conservant son intégrité. La nouveauté consiste en ce que la vierge conçoit et enfante sans blesser sa virginité. Ce qui est digne d'admiration, c'est que la vierge engendre en restant incorruptible. Le miraculeux existe lorsqu'il y a conception humaine sans que la nature humaine s'en mêle. Le grand signe est que la vierge

enfante sans avoir jamais connu d'homme. Le prodige est que la vierge soit vierge et mère en même temps. Le fait prodigieux est que la femme jouisse tout à la fois de l'avantage de la virginité et de la fécondité. Reconnais donc que cette femme a conçu par miracle, et non selon l'usage ordinaire; qu'elle a enfanté par un prodige nouveau, et non par l'ancienneté conjugale; qu'elle a été fécondée dans l'incorruption virginale, et non par l'alliance conjugale. Elle est Mère de Dieu, mais à cause de l'incarnation du Verbe; elle est Mère de Dieu parce qu'il s'est fait homme; elle est administratrice de Dieu parce qu'il était soumis à ses parents; elle est la nourrice de Dieu parce qu'il l'a voulu ainsi, parce que son Fils est Dieu et homme, Verbe et chair (Joan. 1, 14). Il est divinité et humanité; il est paix pour nous, scandale pour toi, ô Juif; il est sagesse pour nous et folie pour les gentils (1 Cor. 1, 23). De là justement ce qui est humain est rapporté à Dieu, et ce qui est à Dieu est rapporté à l'homme. De là l'homme qui n'est pas solide est fortifié par la participation de Dieu, et Dieu, qui est inébranlable, s'est abaissé jusqu'à la participation de l'homme. De là ce qu'il y a de plus grand s'unit à ce qu'il y a de plus faible, et par là ce qu'il y a de plus faible arrive à ce qu'il y a de plus grand. De là ce qui n'est pas solide est affermi par le solide. Et pour que tu ne doutes pas de ces vérités, ô Juif, écoute les paroles du Saint-Esprit, écoute les oracles des prophètes, écoute les prophéties, écoute la publication de la vérité. Isaïe dit, 9, 6 : Un enfant nous est né, un fils nous est donné : *Parvulus natus est nobis, filius datus est nobis*. Cet enfant est le Christ, parce qu'il est né homme, non pour lui, mais pour nous; ce fils nous est donné, parce que Dieu, Fils de Dieu, s'est incarné pour nous. Il est homme en ce qu'il nous est né; mais il est Dieu, lui qui, Fils de Dieu, nous est donné. Ainsi le Père parle de lui comme Dieu : Je vous ai engendré avant l'aurore : *Ante luciferum genui te* (Psal. 109, 4). Comme homme, il est dit de lui : Ne dira-t-on pas à Sion : Un homme y est né, et celui-là même est le Très-Haut qui l'a établie? *Numquid Sion dicet : Homo et homo natus est in ea, et ipse fundavit eam Altissimus* (Psal. 86, 5)? En ce qu'il a été fait, il est né le plus humble des hommes; en ce qu'il l'a établie, c'est le grand Dieu. Tu pourras trouver, ô Juif, beaucoup d'autres choses plus que suffisantes sur les deux natures de Jésus-Christ réunies en une seule personne. Ainsi en sera-t-il, si toutefois tu crois en lui, si tu lui es fidèle, si tu lui présentes une vraie foi, si tu le confesses en toute vérité, si tu te soumets sincèrement à lui. Ecoute combien est grande la gloire et la noblesse de sa Mère; c'est ton prophète Isaïe qui parle, 11, 1 : Un rejeton naîtra de la tige de Jessé : *Exiet virga de radice Jesse;* c'est-à-dire de sa noble race. Rejeton qui produit par l'infusion spirituelle exclusivement, sans l'homme, une fleur qui est le Christ. Outre cela, dans Isaïe, 45, 8, cette terre seule ouverte par la foi n'a pas pu germer le Sauveur dans la corruption, les cieux versant leur rosée et les nuées répandant le Juste,

c'est-à-dire les prophètes annonçant sa venue. D'après Ezéchiel, cette Vierge est la maison de Dieu, dont la porte est tournée vers l'orient, porte toujours fermée ; et nul homme n'y passera que le Seigneur Dieu d'Israël, 44, 1-2. Cette maison ne fournit ni accès ni entrée, soit avant la naissance, soit après la naissance de ce Fils Dieu. Le Seigneur seul y est entré en naissant par elle. Cette porte est toujours fermée parce qu'elle est toujours vierge. Cette vierge est le lit nuptial de Dieu, parce que le grand Dieu incarné est sorti de son sein comme époux, laissant en elle l'ornement stable d'une perpétuelle virginité (Psal. 18). Elle est cette terre d'où sort la vérité, et le Christ est cette même vérité qui vient du ciel pour naître sur la terre (Psal. 84). Cette terre a donné son fruit ; c'est-à-dire elle a engendré notre Christ, en qui le Seigneur notre Dieu nous a bénis (Psal. 66).

O Juif, je t'en prie, je t'en supplie, ô Juif, tiens pour très-précieux pour toi que la gloire d'une si grande Vierge se trouve dans ta parenté, tiens pour très-agréable que cette Vierge si grande se trouve dans ta race ; réjouis-toi de ce qu'un pareil modèle d'une si grande pureté brille dans ta race ; sois heureux de ce qu'un si grand miracle se trouve chez toi seul. Voici que toute la terre est pleine de la gloire de Dieu par cette Vierge. Tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, ont connu par cette Vierge le grand Dieu vivant. Tous, par cette Vierge, ont vu le salut de Dieu. Toutes les contrées de la terre se sont souvenues du Seigneur et se sont tournées vers lui par cette Vierge (Psal. 97). Toutes les nations de la terre adorent en présence de son Fils ; le royaume est à son Fils, et il domine les nations (Psal. 21). Tous chantent un cantique nouveau au Seigneur son Fils qui les a rachetés, parce qu'en naissant de cette Vierge il a fait des merveilles. Par cette Vierge le Seigneur a fait connaître son Fils sauveur, et il nous a révélé sa justice (Psal. 97). Les nations ont trouvé Dieu par cette Vierge, ce même Dieu qu'elles n'avaient pu trouver par l'observance de la loi. Dieu est venu par cette Vierge ; et, les nations et les langues étant réunies, nous sommes venus et nous avons vu sa gloire, la gloire comme du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité (Joan. 1, 14). Toutes les nations se sont réunies au nom de ce Seigneur au milieu de Jérusalem, qui est la vision de la paix (Jerem. 3), c'est-à-dire l'Eglise universelle ; et elles ne suivent plus la corruption de leurs cœurs (1).

O chair admirable et singulièrement noble de la bienheureuse Vierge, s'écrie saint Pierre Damien (2), en laquelle la nature de la femme est changée, la condition humaine est dégagée ! Dans le genre humain, on appelle noble celui qui a de brillants titres de ses ancêtres ; mais la bien-

(1) S. Ildephonsus, ut supra.
(2) Homil. 46 de Nativitate B. Virginis Mariæ.

heureuse Marie, quoiqu'elle soit de la plus grande race dans ses pères, tire cependant sa plus haute noblesse de celui qui est engendré en elle d'une manière nouvelle et ineffable, et par son divin Fils elle surpasse à l'infini toute la gloire des couronnes terrestres. Elle est brillante par les titres de ses ancêtres, mais elle est incomparablement plus brillante par la grandeur de son céleste Enfant. Elle est, à la vérité, la fille des rois, mais elle est la Mère du Roi des rois.

LXVI

LE CIEL ET LA TERRE DÉSIRAIENT LA NAISSANCE DE MARIE ET S'EN SONT RÉJOUIS.

Voilà, disent les Cantiques parlant au nom de Marie, voilà mon bien-aimé qui me dit : Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, vous qui êtes toute belle à mes yeux, et venez : *En dilectus meus loquitur mihi : Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni*, 2, 9-10. Le bien-aimé qui parle à Marie, c'est Dieu qui veut et qui désire sa naissance pour sauver le monde par elle.

Dieu témoigne le désir que Marie paraisse au monde; dès la chute d'Adam, il la lui promet comme réparatrice de sa faute (Gen. 3, 15). Il la promet à Abraham, à Isaac, à Jacob, aux prophètes; il la comble de grâces lorsqu'elle arrive; il lui envoie un ange pour lui dire que le Tout-Puissant l'a choisie pour être sa Mère.

Marie, ainsi que le Sauveur du monde, est attendue pendant quatre mille ans.

Seigneur, dit l'Ecclésiastique parlant de Marie, faites paraître de nouveaux prodiges et changez vos merveilles. Glorifiez votre main et votre bras droit. Détruisez votre adversaire (Satan) et affligez votre ennemi (par celle qui doit lui écraser la tête). Hâtez le temps et souvenez-vous du but, afin que les hommes racontent vos merveilles (1).

Cieux, s'écrie Isaïe ayant en vue Jésus et la très-sainte Vierge, cieux, versez votre rosée, et que les nuées envoient le Juste comme une pluie; que la terre s'ouvre et qu'elle enfante le Sauveur (2). La terre est stérile et desséchée, elle ne produit que des ronces et des épines. Le prophète désire une nouvelle terre, la venue de Marie et son sein virginal qui produira un nouveau fruit, un fruit de résurrection et de vie.

La sainte Ecriture est remplie de témoignages de désir, de cris d'espérance, de prières ferventes adressées au Seigneur, afin qu'il daigne envoyer et le Messie et celle dont il doit naître.

(1) 36, 6-7-9-10.
(2) 44, 8.

O Adonaï, chef de la maison d'Israël, venez nous racheter en déployant la force de votre bras (Exod. 16, 3). O sagesse, qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, venez nous enseigner la voie de la prudence (Eccl. 24; Is. 40).

Les anges désiraient la venue de Marie, afin que par elle fussent remplies les places que la chute des anges rebelles avait rendues vacantes.

Dans les limbes, les âmes des justes; sur la terre, toutes les nations souhaitaient aussi avec ardeur la naissance de Marie.

Adressons-nous à cette Vierge glorieuse et puissante, et disons-lui au nom de toute la nature humaine : Vous êtes, ô Marie, la porte du ciel; venez, et que la vraie lumière, que nous attendons de vous, dissipe bientôt les ténèbres de l'ignorance et du péché. Vous êtes l'arbre de vie, vous nous donnez le fruit de la vraie vigne, le fruit qui doit nourrir la terre et le ciel, les hommes et les anges pendant toute l'éternité. Vous êtes l'arche de la nouvelle alliance, venez nous réconcilier avec Dieu; venez et détruisez les inimitiés qui séparent la créature du Créateur. Venez, vous êtes le trésor des pauvres; venez, vous êtes le soutien des faibles; venez, vous êtes la liberté des captifs; venez, vous êtes le désir, la vie, la douceur et l'espérance de tout le monde; venez et consolez les misérables enfants d'Eve, bannis du paradis de la terre et de celui du ciel. Il y a longtemps qu'ils soupirent après vous, afin d'être affranchis de la servitude du péché et du démon, et de passer des ténèbres de l'ombre de la mort à la lumière et à la sainte liberté des enfants de Dieu.

A l'arrivée de Marie, dit saint Bonaventure, toutes les créatures se réjouissent comme d'une pluie désirable et respirent leur ancienne verdure (1).

Saint Pierre Damien assure que la naissance de Marie fut la source qui, se divisant en quatre branches, arrose non seulement le paradis de délices, mais encore toute la terre (2).

Il y avait longtemps que les justes de l'ancienne loi demandaient à Dieu la venue du Messie. Ce que les autres ont demandé, la sainte Vierge l'a obtenu.

Les anciens pères, dit saint André de Crète, qui étaient renfermés dans l'antre ténébreux de leur morne silence, virent au travers de la naissance de la bienheureuse Vierge le Soleil qui sortait radieux de la nue, victorieux de la nuit, pour pénétrer les coins les plus reculés de leur triste demeure (3).

La lumière fut incontinent suivie de la joie, comme l'obscurité l'avait été de la tristesse. C'est pour cette raison que le même saint André nomme

(1) Specul., cap. 7.
(2) Serm. de Annuntiat.
(3) Serm. de Annuntiat.

la très-sainte Vierge l'instrument et la mère de la joie (1). Hésychius l'appelle le principe de la réjouissance (2). Marie a elle-même assuré à sainte Brigitte que sa nativité apporta une allégresse générale à tout le monde, et telle est la voix et le sentiment de l'Eglise (3). La raison le veut ainsi, dit saint Grégoire de Nysse (4); car comme la première femme, après le péché, avait été condamnée aux larmes et à la tristesse, de même la seconde, étant destinée à nous remettre en grâce, devait aussi ramener l'allégresse.

(1) Ibid.
(2) Orat. de S. Deipara.
(3) Lib. 6 Revelat.
(4) Homil. 13 in Cant.

LXVII

NOM DE MARIE.

Marie était le nom de la Vierge : *Nomen Virginis Maria* (Luc, 1, 27). Ce nom veut dire *étoile de la mer*, dit saint Bernard (1). Marie veut encore dire *docteur*, *maîtresse*, *guide sur la mer*. Marie, dit saint Isidore, signifie *lumière* ou *étoile de la mer ;* car Marie a mis au monde la lumière éternelle (2). Ce nom signifie aussi *mer amère*.

Le nom de Marie, dit saint Pierre Damien, est tiré du trésor de la Divinité : *De thesauro Divinitatis Mariæ nomen evolvitur* (3).

Marie était le nom de la Vierge (Luc, 1, 27). Donnez-moi, ô Vierge glorieuse, dit saint Bernardin de Sienne (4), la force, la vertu et la parole, afin que je puisser annoncer à vos fidèles et dévots enfants la gloire de votre nom ; non pas selon sa grandeur et ce qu'il est, mais que je puisse au moins un peu, moi votre petit et faible enfant, faire connaître ce qui vous est dû pour votre gloire et ma dévotion, et pour la consolation de tous ceux qui me liront ou qui m'entendront. Le nom de Marie veut dire *lumière*, *amertume*, *puissance*. Et c'est justement que cet honorable nom s'interprète de plusieurs manières ; car, interprété sous un seul point de vue, on ne pourrait dire toute sa gloire. L'ange, dans sa salutation solennelle, ne nomme pas cette auguste Vierge par son nom, aimant mieux la vénérer par le silence et ne trouvant pas de paroles pour exprimer son admiration ; car c'est un signe de respect de ne pas la nommer ou désigner par son propre nom, mais de la désigner par ses mérites et ses priviléges. Le propre nom désigne seulement une personne. mais non les circonstances de la dignité et de la position. Outre cela, le nom de Marie n'a pas une signification unique, mais plusieurs ; car, ainsi que nous désignons Dieu par divers noms, et que par là nous disons qu'il est incompréhensible, de même nous donnons des noms divers à la glorieuse

(1) Homil. 2 super Missus est.
(2) Lib. 7 Etymol., cap. 10.
(3) Serm. 11 de Annuntiat. B. Virg. Mariæ.
(4) De glorioso Nomine Mariæ, serm. 1.

Vierge. Nous avons coutume de l'appeler tantôt lumière, tantôt soleil, tantôt autrement, afin que nous puissions arriver autant que possible à connaître sa sublimité ; car l'immensité de sa gloire surpasse infiniment la pauvreté de toute langue humaine. Ce qui fait dire à saint Anselme entreprenant de louer la Vierge et son nom céleste (1) : Que puis-je dire de vous, ô Souveraine? car le sens fait défaut et la langue se lie lorsqu'on désire considérer l'immensité de votre grâce et de votre gloire : *Quid dicere possum, Domina? Immensitatem quippe gratiæ et gloriæ tuæ considerare cupienti, sensus deficit, lingua fatiscit.* Or, notre possibilité s'étend par ces trois interprétations que nous rapportons à un seul nom. D'abord Marie veut dire *illumination*, puisque ce nom s'interprète par *étoile du matin*, Marie étant illuminée et illuminatrice. En second lieu, ce nom signifie l'amertume, Marie étant appelée *mer amère*. Troisièmement, ce nom représente la puissance, car Marie veut dire *souveraine*. Elle a été l'étoile de la mer dans sa nativité, étant préservée du péché dans le sein de sa mère. Elle a été une mer amère par ses longues et grandes douleurs. Elle a été souveraine à sa mort par son assomption dans la gloire. Ou, si vous le voulez, elle est étoile de la mer par son intégrité virginale, maîtresse à cause de l'honneur et du respect conjugal ; elle est une mer amère à cause des soucis du veuvage. Parce qu'elle est étoile, Dieu la rend brillante pour elle et pour les autres. Parce qu'elle est une mer amère, elle est remplie d'amertume et portée à l'amertume par compassion. Parce qu'elle est souveraine, Dieu la rend parfaite, et elle porte les autres à la perfection.

Voici la description de la Vierge par son nom, dit Albert le Grand (2). Ce nom a quatre significations : il signifie *illuminatrice, étoile, mer amère*, et en langue syriaque, Marie signifie *maîtresse*. Marie est illuminatrice parce qu'elle éclaire dans les doutes; elle est l'étoile du pôle parce qu'elle est un guide sûr dans les chemins perdus; elle est une mer amère parce qu'elle répand l'amertume dans les passions pour convertir; elle est souveraine parce qu'elle protége dans les adversités. Illuminatrice, elle dissipe nos ténèbres ; étoile, elle nous console dans les tempêtes des tentations sur la périlleuse et vaste mer du monde; comme une mer amère, elle répand abondamment des amertumes dans toutes nos prétendues délectations ; elle comprime et calme, comme maîtresse, toutes nos adversités. Si donc vous êtes environné de ténèbres et que vous ne puissiez plus connaître votre triste vie (Job, 3), regardez l'Illuminatrice, invoquez la Mère de Dieu et nommez Marie. Si les vents des mauvaises suggestions s'élèvent et que les ondes des tentations grondent, regardez l'étoile et nommez Marie. Et si les amorces de la chair vous entraînent, et que déjà,

(1) Lib. de Ortu Virginis.
(2) In Evang. Lucæ, cap. 1.

vous dominant, elles vous poussent à des plaisirs défendus, lavez-vous dans l'amertume de la mer, invoquez l'intercession de la Mère de Dieu et nommez Marie. Enfin, si les adversités des tribulations vous agitent et que, plus fortes que vous, elles soient sur le point de vous abattre, levez les yeux vers la Souveraine et invoquez Marie. Et ainsi vous éprouverez certainement combien à juste raison la Vierge est appelée du nom de Marie.

Marie veut dire *étoile de la mer*, dit saint Bernardin de Sienne (1). Dans la nuit du temps, traversant la grande et dangereuse mer, il faut remarquer cette étoile, qui est la plus rapprochée de Jésus-Christ, afin que non seulement nous puissions diriger notre voyage à l'éclat de sa lumière pour opérer notre salut, mais que nous puissions aussi dans toutes nos nécessités l'invoquer avec confiance.

Ce nom (de Marie) très-saint, très-doux, très-digne, a très-convenablement été donné à la très-sainte, à la très-douce, à la très-digne Vierge, dit saint Bonaventure (2). Car Marie signifie *mer amère*. Marie, en effet, est une mer amère pour les démons. Mais il faut savoir comment Marie est une mer, comment elle est amère, et comment en même temps elle est une mer amère. Marie est une mer abondante en grâces, et Marie est amère en compatissant avec son Fils, et Marie est une mer amère en noyant le démon. Marie est une mer par la plénitude des grâces du Saint-Esprit; Marie est amère par la passion de son Fils qu'elle partage ; Marie est une mer amère par la suffocation de Satan qu'elle plonge au fond de l'abîme.

Le nom de Marie signifie *souveraine*. Elle mérite d'être appelée de ce nom, parce qu'elle est par excellence la Maîtresse et la Princesse de toutes les créatures, dit Marchantius (3); elle est Reine, ayant tout pouvoir de son Fils, au ciel et sur la terre, afin qu'il y ait commun pouvoir et gloire de la Mère et du Fils.

De toutes ces interprétations on peut conclure positivement que ce n'a pas été sans motif que le nom de Marie a été donné à la Vierge, mais qu'il est venu du ciel et a été divinement inspiré à ses parents. Car Dieu a l'habitude de donner à ceux qu'il choisit pour telle fonction, telle dignité, un nom conforme à cette fonction, à cette dignité. C'est pourquoi celui qui s'appelait Abram, Dieu voulut que plus tard il prît le nom d'Abraham, qui veut dire père de plusieurs nations, parce qu'il le choisissait afin que toutes les nations fussent bénies dans sa race. Ainsi il voulut que Jacob fut nommé Israël, à cause du combat qu'il eut avec l'ange tenant la place de Dieu. Ainsi, dans le Nouveau Testament, Jésus-Christ veut que Simon prenne le nom de Pierre, à cause de la solidité de sa foi, sur laquelle il

(1) De Salutatione angelica, serm. 52, cap. 1.
(2) Specul. B. Mariæ, lect. 3.
(3) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4. Ave Maria.

voulait fonder son Eglise. Et ainsi en est-il de beaucoup d'autres. Nous disons donc aussi que le nom de Marie, qui convient merveilleusement à la fonction et à la dignité à laquelle la Vierge était destinée, a été inspiré par Dieu, et que ce nom est descendu en quelque sorte du ciel. De là les hommes doctes et saints ont honoré, proclamé, aimé ce nom sacré par tous les moyens possibles, et ont écrit des choses ravissantes à sa louange et à sa gloire.

Entre beaucoup d'autres, le savant et pieux Idiot parle ainsi : O Marie, la Trinité vous a donné un nom qui, après le nom de votre Fils, est au-dessus de tout nom, et qu'à votre nom tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers (Philipp. 2, 10). Ce nom au-dessus de tous les noms des saints répare les forces abattues, guérit les languissants, éclaire les aveugles, touche les endurcis, oint les angonisants, brise le joug du démon. Ce nom est d'une si grande puissance, qu'à son invocation le ciel et la terre se réjouissent, les anges sont dans l'allégresse, les démons tremblent, l'enfer est bouleversé.

La sainte Vierge, ayant apparu à sainte Brigitte, lui dit (1) : Ecoutez combien mon Fils honore mon nom. Lorsque les anges l'entendent nommer, ils sont pleins de joie et rendent grâces de ce qu'il a fait une si grande grâce par moi et avec moi, et parce qu'ils voient l'humanité de mon Fils glorifiée par la Divinité. Ceux qui sont en purgatoire se réjouissent, comme un malade dans son lit en entendant des paroles de consolation de son bon ange. Les bons anges, entendant prononcer ce nom, s'approchent davantage des justes, et ils se réjouissent de leurs progrès dans le bien, étant députés à leur garde.

Il n'en est point du nom de Marie, dit saint Liguori (2), comme de tous les autres noms, dont le hasard, la volonté des hommes ou leur caprice déterminent le choix. Ce nom sublime n'a pas été trouvé sur la terre, il est descendu du ciel, et c'est par un ordre exprès de Dieu que saint Joachim et sainte Anne le donnèrent à leur très-sainte enfant. Votre nom admirable, ô Marie, lui dit Richard de Saint-Laurent, est sorti des trésors de Dieu ; l'auguste Trinité s'est consultée pour vous donner un nom, le plus grand de tous après celui de Jésus, votre divin Fils. Mais parmi les prérogatives dont le Seigneur a doué le nom de sa Mère, arrêtons-nous à considérer combien il l'a rendu doux aux serviteurs de la Vierge pendant leur vie et à leur mort.

Premièrement pendant la vie. Le saint anachorète Honorius disait que le nom de Marie est plein d'une douceur divine, et le glorieux saint Antoine de Padoue trouvait dans ce nom la même suavité que saint Bernard dans celui de Jésus. Le nom de Jésus, disait l'un, le nom de Marie, repre-

(1) Lib. 2 Revelat.
(2) Discours sur la dévotion envers la Mère de Dieu.

nait l'autre, est l'allégresse du cœur, du miel pour les lèvres, de la mélodie pour l'oreille : (*Maria*) *mel in ore, in aure melos, in corde jubilus* (1).

Pourquoi n'appliquerions-nous pas au nom de Marie ces admirables paroles que saint Bernard applique au nom de Jésus? O béni nom (2), huile précieuse répandue en tous lieux! Depuis combien de temps ce nom n'est-il pas vénéré au ciel, en Judée, et de là par toute la terre? L'Eglise élève la voix d'une extrémité à l'autre de l'univers et dit : Votre nom (ô Marie) est une huile douce et suave répandue partout et pleinement répandue. L'huile, continue saint Bernard, éclaire, nourrit, adoucit : elle entretient le feu, nourrit le corps, adoucit la douleur; c'est à la fois une lumière, un aliment et un remède. Voyez les mêmes effets merveilleux produits par le nom (de Marie). Annoncé, ce nom divin éclaire; médité, il nourrit; invoqué, il adoucit et guérit.

Le nom de Marie donne la consolation, la joie, la confiance à ceux qui le prononcent avec dévotion.

Votre nom est comme une huile répandue, disent les Cantiques : *Oleum effusum nomen tuum*, 1, 3. La gloire du nom de Marie, dit le bienheureux Alain (3), est comparée à l'huile des Cantiques; car l'huile cicatrise les plaies, répand de l'odeur et alimente la flamme, et c'est ainsi que le nom de Marie guérit les malades, réjouit les cœurs et les enflamme de l'amour divin. Aussi Richard de Saint-Laurent exhorte-t-il les pécheurs à recourir à ce grand nom, qui suffira pour les guérir de toutes leurs infirmités; et il n'y a point, selon lui, de contagion si maligne qui ne soit contrainte de céder à sa force renaissante.

Le souvenir du nom de Marie fortifie, il ranime, il aide à pratiquer la vertu, il soutient les bonnes mœurs et protége la pureté. Sans la douceur, sans le sel de ce nom chéri, toute nourriture est insipide. Le nom de Marie donne la foi, l'espérance et l'amour; il ramène le pécheur, il fait persévérer le juste, il écrase la tête du serpent, il ferme l'enfer, il donne entrée dans le séjour des élus. Ce nom est la clef du ciel; on le prononce, et il fait céder la porte du paradis. Il met en fuite la paresse, la tiédeur, la colère, l'orgueil, la luxure, et éteint les flammes des passions. Le nom de Marie me rappelle l'humilité, la pureté, la patience, l'amour de la Mère de Dieu; il m'engage à l'imiter. Ce nom porte avec lui la paix, la vertu, l'ordre, l'harmonie, la prospérité (4).

Le nom de Marie calme la colère et toutes les passions; il apporte la grâce et la miséricorde; il soutient l'âme et lui communique le feu de la

(1) S. Bernardus, serm. 15 in Cant.
(2) S. Bernardus, serm. 15 in Cant.
(3) In ejus Vita.
(4) S. Bernardus, serm. 15 in Cant.

charité; il protége l'honneur et la réputation; il console les affligés; il enivre par de secrètes délices; il guérit tous les maux.

Votre nom, ô Mère de Dieu (1), est plein de grâce et de bénédiction; il ne peut être proféré qu'il n'apporte quelque avantage à l'âme. La vertu de ce nom est telle, qu'elle amollit le cœur le plus dur. C'est un parfum délicieux. Puisse ce parfum, qui exhale la grâce divine, être recélé dans le plus intime de nos cœurs comme dans un vase bien préparé, et de là répandre ses salutaires émanations! c'est-à-dire puissent les chrétiens penser souvent à invoquer avec amour et confiance un nom qui est pour eux le principe d'une grâce surabondante dans cette vie et d'une gloire sublime dans l'autre! Quiconque invoquera votre nom, disait le Sauveur à sa Mère en présence de sainte Brigitte, et mettra sa confiance en vous avec un ferme propos de s'amender, je lui donnerai trois choses : la contrition de ses péchés, le moyen de satisfaire ma justice, ainsi que la force de persévérer, et enfin le royaume des cieux.

Je vous salue, Marie. Ce nom, dit saint Bonaventure, très-affectueux et très-doux, ce nom très-gracieux et très-noble, ce nom très-glorieux et très-digne convient admirablement à la bienheureuse Vierge, notre Souveraine. Cette Vierge si pieuse est très-convenablement appelée Marie. Car Marie n'a jamais connu le vice et a brillé de toutes les vertus. Marie est celle qui a été entièrement exempte des sept péchés capitaux. Car Marie a été très-profonde en humilité contre l'orgueil, pleine de la plus douce charité contre l'envie, pleine de mansuétude et de douceur contre la colère; contre la paresse, elle s'occupait constamment; elle chérissait la pauvreté, contre l'avarice; très-sobre contre la gourmandise; très-chaste par la virginité contre la luxure. Le nom de Marie renferme toutes ces merveilles (2).

Le nom de Marie, dit saint Ildefonse, est un nom d'or, rempli de parfum, mais d'un parfum céleste; ce nom brille comme le soleil, il vivifie les morts; c'est du miel pour les âmes religieuses; nom saint et spirituel, divin et ravissant.

Mariæ nomen aureum,
Fragrans et aromaticum,
Velut pigmentum cœlicum :
Ut sol est luce fulgidum,
Et mortuis vivificum,
Et monachis multifluum;
Sanctum et anagogicum,
Divinum et extaticum (3).

(1) S. Liguori, ut supra.
(2) De Mariæ Virginitate perpetua, cap. 2.
(3) Prologus in Corona B. Virginis Mariæ, cap. 5.

O nom plus resplendissant que le soleil, s'écrie le même saint Ildefonse, plus odoriférant que le baume et que le cinnamome, à l'invocation duquel le monde se réjouit, le ciel tressaille, l'ange chante, le juste s'élève, le démon est confondu, l'enfer tremble. Au nom de Marie, on se frappe la poitrine, on courbe la tête, on pleure ses péchés ; on verse aussi des larmes de piété et de joie, le cœur soupire, l'âme s'anime d'amour (1).

Marie, dit saint Ambroise (2), a rencontré un nom qui lui est tout particulier, car il veut dire : *Dieu est né de ma race.*

De tant de merveilles cachées dans cet auguste nom, dit le P. Poiré (3), les saints Pères ont pris occasion de proclamer ses louanges et de nous en représenter les incomparables effets. L'éloquent saint Antonin, archevêque de Florence, parlant de Marie, dit : Ce nom ressent la prophétie; c'est un nom de salut pour ceux qui sont régénérés; c'est l'éclat des vertus, l'honneur de la chasteté, le sacrifice agréable à Dieu, l'enseigne de l'hospitalité, la demeure de la sainteté; en un mot, le nom de la Mère de Dieu, c'est un nom tout à fait maternel.

O grande, s'écrie saint Bonaventure (4) après saint Bernard, ô débonnaire, ô louable Marie, il n'est pas possible de vous nommer sans être embrasé ; on ne saurait penser à vous sans une joie et sans une consolation particulière ; jamais vous n'entrez sans douceur dans la mémoire de ceux qui vous honorent.

Que toute langue, dit le dévot Idiot, annonce la grâce, la gloire et la vertu de ce saint nom, puisque, après celui de Jésus, il n'en est point d'autre de qui nous devions attendre le salut espéré. Ce nom par-dessus tous les noms qu'on peut prononcer redresse les égarés, guérit les malades, éclaire les aveugles, perce les cœurs insensibles, encourage ceux qui s'arrêtent, fortifie ceux qui combattent et empêche tous les efforts des démons (5).

Comme la respiration, dit saint Germain, patriarche de Constantinople (6), est non seulement un signe de vie, mais encore la cause même de la vie, ainsi la fréquente invocation du très-saint nom de Marie est la preuve qu'on a la précieuse vie de la grâce, et ce nom la conserve, communiquant la joie et la force en toute occasion.

Quel est celui qui, entendant le nom de la Vierge, ne rappelle pas aussitôt à sa mémoire le commencement du salut du monde et n'adore pas l'admirable enfantement de cette immaculée Vierge? dit saint Pierre Damien : *Quis, audito nomine Virginis, non protinus in memoriam revo-*

(1) Ut supra.
(2) De Instit. Virg., cap. 5.
(3) 2e étoile, chap. 3.
(4) Specul., cap. 8.
(5) Contempl. de B. Virgine.
(6) Serm. de Zona B. Virginis.

cet humanæ salutis exordium, ac singularem illum non recolat intemeratæ Virginis partum (1)?

Ce nom, dit Alberd le Grand, nous soutient lorsque nous sommes secoués et agités des tentations (2).

Le nom de Marie équivaut à une prophétie, dit saint Pierre Chrysologue. Il signifie salut pour ceux qui renaissent, gloire de la vertu, honneur de la pureté, arrivée de la chasteté, sacrifice d'un Dieu, tendresse miséricordieuse qui ne repousse personne, réunion de tout ce qu'il y a de saint (3).

Votre nom, ô Mère de Dieu, est plein de bénédictions, dit Méthodius (4).

Les ennemis que nos yeux voient, dit saint Bernard, craignent moins une nombreuse armée rangée en bataille que les puissances de l'air ne redoutent le nom de Marie; partout où elles le trouvent souvent prononcé, dévotement invoqué, partout où l'on imite les vertus de celle qui le porte, elles fondent et disparaissent comme la cire devant le feu : *Non sic timent hostes visibiles castrorum aciem copiosam, sicut aereæ potestates Mariæ vocabulum : fluunt et pereunt sicut cera a facie ignis, ubicumque inveniunt crebram hujus nominis recordationem, devotam invocationem, sollicitam imitationem* (5).

Le seul nom de Marie, dit le P. Poiré (6), met à bas son ennemi; ce nom l'empêche de se relever. Ce nom, comme un coup de foudre, l'étend par terre, l'étourdit tellement qu'il ne peut se redresser sur ses pieds; la seule souvenance de ce nom le fait frémir de crainte et d'horreur. Il perd tout courage et tout esprit lorsqu'il entend le nom de Marie, tant ce nom est redoutable à tout l'empire de l'enfer.

Saint Germain de Constantinople (7) proteste que, pour furieux que soient les démons dans la poursuite des pauvres âmes, ils sont forcés de reculer, de lâcher prise au seul nom de la sainte Vierge.

Sainte Brigitte (8) assure que ces oiseaux de proie sont forcés d'ouvrir leurs serres, de lâcher leur gibier, si on parle seulement de Marie.

A ce nom de Marie, dit le bienheureux Alain (9), Satan fuit et l'enfer tremble. Et selon Richard de Saint-Laurent (10), ce nom est comme une

(1) Serm. 67 in Natal. Virg.
(2) De B. Virg.
(3) Serm. 146.
(4) Orat. in Hyp.
(5) Specul., cap. 9.
(6) 8e étoile.
(7) Orat. in Zonam Deiparæ.
(8) Lib. 1 Revel., cap. 9.
(9) Lib. de B. Virg.
(10) Orat. de Deipara.

tour très-forte qui est non seulement l'asile des pécheurs pour les mettre à couvert des châtiments, mais encore la forteresse des justes pour les garantir des assauts de l'enfer. On sait généralement, dit saint Liguori (1), et les serviteurs de Marie en font tous les jours l'expérience, que son nom est très-efficace contre les tentations de la chair.

Le même Richard, sur le texte de saint Luc, 1 : *Marie était le nom de la Vierge*, observe que l'évangéliste réunit les deux noms de Marie et de Vierge, pour nous faire entendre que le nom de cette très-pure Vierge ne doit jamais être séparé de la chasteté. Et même, selon saint Pierre Chrysologue, le nom de Marie est l'indice de cette vertu ; en sorte que celui-là est sûr de ne l'avoir point ternie, qui se rappelle avoir invoqué le nom de Marie dans le fort de la tentation.

Qui pourrait dire toutes les victoires qu'ont remportées par ce nom les serviteurs de la Reine du ciel ? C'est ainsi que saint Antoine de Padoue et une infinité d'autres mettaient les démons en fuite.

Marie, dit saint Bonaventure (2), est la dominatrice des démons dans l'enfer ; elle les domine tellement, qu'on peut lui appliquer ce verset du psaume 109 : *Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion, dominare in medio inimicorum tuorum :* Le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de votre autorité ; vous établirez votre empire au milieu de vos ennemis. Ce sceptre de la puissance est la Vierge Marie. La Vierge Marie, qui est ce sceptre, est le sceptre de la domination sur les ennemis infernaux, qu'elle domine avec une grande force.

Le saint nom de Marie est doux à ses serviteurs pendant la vie par les grâces abondantes dont il est pour eux la source, dit saint Liguori (3) ; mais il leur est bien plus doux à la mort, dont il dissipe les terreurs, et qu'il leur obtient sainte et paisible. Le P. Sertorius, supérieur de la Compagnie de Jésus, avertissait tous ceux qui étaient dans le cas d'assister les malades et les mourants de leur répéter le nom de Marie, parce que, disait-il, ce nom de vie et d'espérance suffit alors pour les soutenir dans leurs angoisses et pour mettre en fuite les esprits de ténèbres. Saint Germain disait : Que le nom de la Mère de Dieu soit le dernier mouvement de ma langue. O mort douce, mort avantageuse, s'écrie saint Liguori, que celle qui est protégée par ce nom de salut, que Dieu n'accorde de pouvoir invoquer dans ce moment terrible qu'à ceux qu'il veut sauver (4) !

Saint Etienne, roi de Hongrie, plus célèbre encore par sa tendre piété envers la sainte Vierge que par les qualités royales qu'il porta sur le trône, avait un si profond respect pour le nom sacré de Marie, qu'il n'o-

(1) Paraphr. du *Salve*.
(2) Specul., lect. 3.
(3) Paraphr. du *Salve*.
(4) Ut supra.

sait même le prononcer; il la nommait communément *la grande Dame*. Tous les Hongrois, à son exemple, lui donnaient le même titre; et s'il arrivait qu'en leur présence on proférât le saint nom de Marie, tous à l'instant tombaient à genoux, et, s'inclinant jusqu'à terre, ils témoignaient ainsi la vénération qu'ils avaient pour un nom si auguste (1).

Le bienheureux Hermann, au rapport de Surius (2), prononçait très-fréquemment le saint nom de Marie et en ressentait des effets prodigieux. Quand il était seul, il se prosternait contre le pavé de sa cellule, et, dans cette posture, il aimait à répéter sans cesse : Marie ! Marie ! Marie ! Un de ses amis, qui était aussi fort dévot à la très-sainte Vierge, l'ayant rencontré dans un de ces moments qu'il consacrait à honorer le nom de son aimable Mère, fut surpris de le voir si longtemps et si profondément abîmé. « Que faites-vous là, lui dit-il, et quels sentiments vous occupent? — Je cueille, répondit Hermann, mais avec une consolation incroyable, les fruits délicieux du doux nom de Marie. Je le prononce, et il me semble que toutes les fleurs, que tous les parfums les plus exquis se réunissent autour de moi pour embaumer les airs, tandis qu'une certaine vertu que j'ignore remplit mon âme d'une joie toute céleste. Je me délasse ici de tous mes travaux, j'oublie toutes les amertumes de la vie; je voudrais, s'il m'était possible, ne sortir jamais de cette position, ne cesser jamais de répéter le saint nom de Marie. »

Nous avons vu souvent, dit saint Anselme (3), et nous avons entendu plusieurs personnes qui, se souvenant dans leurs dangers du nom de la Vierge Marie, si pleine de tendresse et de compassion, avaient soudain échappé au mal qui les menaçait. L'invocation du nom de Marie sauve quelquefois plus promptement que celle du nom de Jésus : non pas que le nom de Marie soit plus grand et plus puissant que celui de Jésus ; il ne tire point sa grandeur et sa puissance de Marie, mais de Jésus seul. Pourquoi donc le salut est-il plus prompt à l'invocation de son nom qu'à l'invocation du nom de son Fils, comme cela arrive souvent? Je dirai ce que je pense : Jésus est le Seigneur et le Juge universel, il discerne les mérites de chacun de nous. Lors donc qu'il n'exauce pas aussitôt, quand on invoque son nom, il agit avec justice ; mais lorsqu'on invoque le nom de sa Mère, si celui qui l'invoque ne mérite pas d'être exaucé, les mérites de Marie intercèdent pour lui et font qu'il obtient ce qu'il demande en son nom. Le nom de Marie est le nom de la plus tendre des mères; elle ne fait pas la fonction de juge, mais d'avocate, de protectrice.

Tobie fit entendre ces paroles prophétiques qu'on applique à la sainte Vierge : En vous invoquant ils invoqueront un grand nom : *Nomen magnum invocabunt in te*, 13, 15.

(1) In ejus Vita.
(2) In ejus Vita.
(3) De Excellentia B. Virg. Mariæ liber, cap. 6 : de Gaudio resurrectionis.

Vous serez grande, est-il dit de Judith, et votre nom sera prononcé dans toute la terre : *Tu magna eris, et nomen tuum nominabitur in universa terra*, 11, 21. Or, Judith n'était que la figure de Marie.

Aujourd'hui le Seigneur a rendu votre nom si glorieux (ô Marie), que la bouche des hommes ne cessera de vous louer : *Hodie nomen tuum ita magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum* (1).

Que ce nom divin de Marie soit dans votre cœur, dans votre bouche; qu'il soit votre force, votre consolation, votre joie; ayez-le sur vos lèvres, dans vos lectures, vos prières, vos méditations; qu'il vous accompagne durant la vie, à la mort, et qu'il repose sur votre tombeau comme un gage de résurrection.

O Marie, ô Jésus, que vos noms vivent dans mon cœur et dans le cœur de tous les hommes! s'écrie saint Liguori. Que je perde la mémoire de tous les autres noms pour me souvenir seulement de vos noms admirables! O Jésus, mon Rédempteur, ô Marie, ma Mère, quand ma dernière heure sera venue, quand mon âme sera près de sortir de ce monde, faites, je vous en supplie, que les derniers efforts de ma bouche soient de dire et répéter : Jésus, Marie, je vous aime; Jésus, Marie, je vous donne mon cœur et mon âme (2).

O vénérable Vierge, toujours grande et toujours vierge, seule mère et vierge, sainte Marie, écoutez ma prière. Plein d'indignité, je ne vous demande qu'une chose : je vous conjure et vous supplie, au nom de votre très-cher Fils, donnez-moi, donnez à ce misérable le souvenir continuel de votre très-doux nom; qu'il soit ma très-douce nourriture, la très-suave nourriture de mon âme. Que ce nom me soit en aide dans les dangers, qu'il me soit en aide dans les épreuves, qu'il soit ma joie. Si je mérite d'obtenir cette grâce de la bonté de Dieu et de la vôtre, il est certain que je ne périrai jamais; car alors j'aurai toujours votre grâce, votre miséricorde et votre protection. Et si je suis plongé dans l'enfer, vous irez m'y chercher et vous m'en retirerez, et vous me rendrez à votre Fils, qui m'a racheté et qui m'a lavé dans son sang. Telle est la prière de saint Anselme. Imitons ce grand saint. (*Orat. 48 ad S. Virg. Mariam.*)

(1) Judith, 12, 15.
(2) Paraphr. du *Salve*, chap. 10.

LXVIII

PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE DÈS L'AGE DE TROIS ANS.

Joachim et Anne ont voué Marie à Dieu. Pour accomplir leur promesse, ils la présentent au temple dans sa troisième année, ils l'offrent à Dieu et la laissent dans son temple, afin qu'elle demeure avec les autres vierges, comme l'attestent Nicéphore (1) et Evode (2).

Ainsi Marie, dès l'âge de trois ans, est séparée du monde et présentée au temple pour y demeurer ; car étant la plus sainte des créatures, dit Paul a Sancta Catharina (3), il ne convenait pas qu'elle habitât dans le siècle et qu'elle se trouvât au milieu des profanes ; mais il convenait qu'elle fût dans un lieu conforme à sa sainteté, c'est-à-dire dans le temple, qui est un lieu consacré à la sainteté. De là il est dit au psaume 92, 7 : Votre demeure est la sainteté, ô Dieu : *Domum tuam decet sanctitudo, Domine.* Elle est conduite au temple pour y demeurer jusqu'à l'âge nubile, pour en être tirée alors afin de servir le monde entier en mettant au monde Jésus-Christ.

Les prêtres la reçurent comme le plus précieux et le plus saint des trésors, et ils résolurent d'en prendre le plus grand soin dans le lieu sacré, comme on avait fait anciennement pour Samuel. Marie, comme une créature divine, sans tache, et très-sainte et sacrée, vivait dans le lieu le plus saint du temple, dans le Saint des saints, et dans le Saint des saints elle passa onze ans.

Marie est amenée au temple par ses parents, Dieu l'ayant ainsi disposé, afin qu'elle fût le modèle de toutes les vertus pour tous ceux qui servaient au temple, soit pour les prêtres, soit pour les veuves, soit pour les vierges, et que par son exemple sublime elle les préparât à la venue du Messie. De là on peut lui appliquer justement ces paroles de la Sagesse, 7, 26 : Elle est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache

(1) Tom. 1, lib. 1, cap. 7.
(2) Tom. 2, lib. 2, cap. 3, apud Nicephorum.
(3) De B. Mariæ Præsent. et Despons., lib. 2, cap. 1, sect. 1.

de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté : *Candor est lucis æternæ, speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius.* Comme Dieu est un être infini, les créatures peuvent participer de lui d'une manière infinie, et elles sont plus parfaites en se rapprochant de plus près de lui et participent davantage de sa nature. De là les anges, par le genre de leur être, sont plus parfaits que les choses matérielles, parce que Dieu est un être spirituel. Marie peut être appelée la splendeur de la lumière éternelle, parce qu'elle était prédestinée de toute éternité pour être la Mère de Dieu et pour produire dans le temps la splendeur de la lumière éternelle, c'est-à-dire le Verbe divin engendré de toute éternité du Père des lumières. Elle était aussi prédestinée pour être la plus éclatante de toutes les créatures, sans tache, sans aucune souillure de péché, et pour qu'elle approchât de cette splendeur de la lumière éternelle d'aussi près que cela puisse être donné à une créature. Elle était le miroir sans tache de la majesté de Dieu. Dans le miroir, on doit faire attention à la clarté de la matière pour recevoir les images et pour qu'il rende parfaitement ces images aux yeux de ceux qui s'y regardent ; sans cette clarté et cette pureté, le miroir ne reproduit pas l'image. Marie fut comme un miroir spirituel, sans tache, de la majesté de Dieu, parce que Dieu la fit par une si grande abondance de grâce, si resplendissante dès l'instant de sa conception, qu'elle reçut en elle-même comme autant d'images toutes les perfections de Dieu, les images de sa sagesse, de sa miséricorde, de sa charité et de sa justice, et qu'elle les présentait aux yeux de tous ceux qui la considéraient ; car la majesté de la virginité, de la pureté brillait sur son visage, la modestie dans ses gestes, la sagesse dans ses paroles, la prudence dans ses actions, la vigilance dans l'accomplissement de ses fonctions au temple, la sainteté dans ses œuvres, tellement qu'elle captivait par son admirable beauté tous les yeux, qu'elle les ravissait et qu'elle les forçait à l'imiter.

Marie, dès ses plus tendres années, était l'image vivante de la bonté de Dieu. Cette jeune Vierge fut la copie fidèle de toutes les perfections de Dieu, mais surtout de sa bonté ; car, quoique Dieu soit également bon et juste, cependant il fait sentir aux hommes plus d'effets de sa bonté que de sa justice, puisque tout ce qui tombe sous nos yeux est un effet de sa bonté. Il est dit dans la Genèse, 1, 31 : Dieu vit toutes ses œuvres, et elles étaient très-bonnes : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* Elles étaient très-bonnes, parce qu'elles participaient de sa bonté. Mais Dieu fait homme leur montre encore une plus grande bonté. De là un des premiers d'entre le peuple le nomma bon Maître, *Magister bone* (Luc. 18, 18). Jésus lui dit : Pourquoi m'appelez-vous bon ? Nul n'est bon que Dieu seul (*ibid.*). Jésus-Christ ne nia pas qu'il fût bon, puisqu'il était Dieu ; mais parce que ce chef ne croyait pas qu'il fût Dieu, mais un pur homme, duquel une si grande bonté descendait sur les hommes, c'est pourquoi

Jésus le reprit, afin qu'il regardât plutôt la divinité qui était en lui, qui était la source de toute bonté en son humanité, puisque la divinité est seule bonne par nature. Ainsi la bienheureuse Vierge devant être Mère du Christ Dieu et homme tout ensemble, comme c'est le propre des mères d'être douces, bonnes pour leurs enfants, devait aussi être remplie d'une bonté sans égale, d'une bonté qui surpassât celle de toutes les créatures. Et c'est par les charmes de cette bonté qu'encore petite enfant, elle s'attirait l'affection de tous les cœurs. C'est pourquoi l'Eglise chante à sa gloire : *Virgo singularis, inter omnes mitis :* Vierge unique, douce envers tous et par-dessus tous. Ainsi Marie est appelée à juste titre l'image de la bonté de Dieu (1).

Jamais, dit saint Liguori (2), il n'y eut, jamais il n'y aura d'offrande de pure créature plus grande ni plus parfaite que celle que Marie, âgée de trois ans, fit à Dieu quand elle se présenta au temple pour lui offrir, non des aromates, des animaux, des talents d'or, mais toute sa personne en parfait holocauste, en se consacrant comme une victime perpétuelle à son honneur. Elle entendit la voix de Dieu, qui l'invitait dès lors à se dévouer tout entière à son amour : Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée, ma colombe, ô la plus belle, et viens (Cant. 2, 10). Le Seigneur voulait qu'elle oubliât ses parents, sa patrie, tout, pour ne s'attacher qu'à l'aimer et à lui plaire. Ecoutez, ô ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive, et oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre beauté : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam ; et obliviscere populum tuum et domum patris tui ; et concupiscet rex decorem tuum* (Psal. 44, 11-12). La jeune Vierge obéit à l'instant à cette voix divine. Combien fut agréable à Dieu cette offrande que Marie lui fit d'elle-même, puisqu'elle s'offrait à lui promptement, sans retard, entièrement et sans réserve !

Marie s'offrait promptement à son Dieu, même dès le premier instant qu'elle fut sanctifiée dans le sein de sa mère, et cet instant fut le premier de son immaculée conception ; elle reçut le parfait usage de la raison pour pouvoir commencer dès lors à mériter, comme l'enseignent tous les docteurs avec Suarez.

Marie, dès le commencement de sa vie, connut si bien Dieu, que nulle langue, dit l'ange à sainte Brigitte, ne saurait l'expliquer. Eclairée de ces premiers rayons de la divine lumière, elle s'offrit tout entière à son Seigneur et à son Maître, et se dévoua totalement à son amour et à sa gloire. A l'instant notre Reine se détermina à sacrifier à Dieu sa volonté avec tout son amour pour tout le temps de sa vie, et nul ne peut comprendre avec quelle générosité sa volonté se soumit à embrasser tout ce qui plairait au Seigneur.

(1) Idem, ut supra.
(2) *Les Vertus de Marie.*

Dès l'âge de trois ans, Marie voulut s'offrir et se consacrer solennellement à Dieu en se présentant dans le temple. Elle fut la première à prier ses parents de la conduire au temple pour accomplir la promesse qu'ils avaient faite de la vouer à Dieu, et ils le firent avec un pieux empressement.

Joachim et Anne, sacrifiant généreusement à Dieu ce qu'ils avaient de plus cher au monde, partirent de Nazareth et portèrent tour à tour leur fille bien-aimée. Ils avaient peu de parents à leur suite; mais les anges, dit saint Grégoire de Nicomédie (1), venaient en foule servir de cortége à la Vierge immaculée, qui allait se consacrer à la Majesté divine. Oh! qu'ils sont beaux, devaient chanter alors ces esprits bienheureux, qu'ils sont agréables à Dieu les pas que vous faites pour aller vous offrir à lui, ô Marie, Fille et Épouse chérie de notre divin Maître! Dieu lui-même fit ce jour-là avec toute la cour céleste une grande fête, en voyant conduire son Épouse au temple (2), parce qu'il ne vit jamais de créature plus sainte ni plus aimable s'offrir à lui. Allez donc, dit saint Germain, archevêque de Constantinople, allez, ô Reine du monde, ô Mère de Dieu, allez avec joie à la maison du Seigneur pour y attendre la venue du divin Esprit qui vous rendra Mère du Verbe éternel (3).

Dès que la sainte famille fut arrivée au temple, Marie se tourna vers ses parents, se jeta à leurs pieds, leur baisa les mains et demanda leur bénédiction. Ensuite elle monta les quinze marches du temple, se présenta au prêtre saint Zacharie, dit saint Germain, et renonçant alors au monde et à tous les biens qu'il promet à ses partisans, elle s'offrit et se consacra à son Créateur (4).

Cette colombe céleste connut que Dieu devait être tout notre bien, notre espérance et l'objet de notre amour; elle connut que le monde était plein de dangers, et que plus tôt on l'abandonne, plus tôt on est dégagé de ses piéges. Elle voulut donc le faire dès l'âge le plus tendre, et elle se renferma dans l'enceinte du temple pour y être plus attentive à la voix de son Dieu, pour l'honorer et l'aimer davantage. Ainsi la sainte Vierge se rendit dès ses premières actions toute chère et tout agréable à son divin Maître.

Marie savait que Dieu n'accepte point un cœur divisé, mais qu'il veut qu'on le consacre tout entier à son amour, selon le précepte qu'il en a fait. Ainsi, dès le premier instant de sa vie, elle commença à aimer Dieu de toutes ses forces et se donna tout entière à lui. Mais son âme très-sainte soupirait ardemment après le temps de se consacrer entièrement

(1) De Oblatione Deiparæ.
(2) Bernard de Bus, Martol., p. 4, serm. 1.
(3) De Oblatione Virginis.
(4) Idem, ut supra.

et solennellement à Dieu. Elle s'offrit à Dieu tout entière, sans aucune réserve, en lui dévouant toutes ses facultés, tous ses sens, tout son esprit et tout son cœur, toute son âme et tout son corps. Elle se consacra pour toujours, selon Bernard de Bus (1), elle se dévoua à servir Dieu dans le temple pendant toute sa vie, sans vouloir jamais plus sortir de ce saint lieu, s'il plaisait à Dieu. Oh ! avec quels transports ne dut-elle pas alors s'écrier : Mon Seigneur et mon Dieu, je ne suis venue ici que pour vous plaire et pour vous rendre tout l'honneur que je puis ; c'est ici que je veux vivre et mourir pour vous, si vous daignez me le permettre ; recevez le sacrifice que vous fait votre pauvre servante, et aidez-moi à vous être fidèle.

A la présentation de Marie dans le temple assistèrent, au dire de saint Germain, de Nicéphore (2) et d'autres, non seulement les parents, mais encore, par la volonté du ciel, plusieurs personnages des plus nobles de Jérusalem, tandis qu'autour d'elle des milliers d'anges invisibles, ainsi que nous l'avons dit déjà, se livraient à la joie.

Jamais offrande aussi grande et aussi agréable à Dieu n'avait été faite dans le temple. Cependant Salomon y avait immolé de nombreuses victimes le jour de la dédicace pour donner un plus grand éclat à cette nouvelle solennité ; mais tous ces sacrifices ensemble n'égalent pas l'offrande spontanée, généreuse, ardente, irrévocable que fit d'elle-même à son Dieu la jeune Vierge de Jessé (3).

Qui pourrait en effet, continue le même auteur, exprimer la piété de cette jeune fille quittant avec joie son pays, sa maison, ses proches, son père et sa mère déjà parvenus à l'extrême vieillesse, tout enfin, pour se consacrer uniquement à son divin Maître ? Qui pourrait dire l'humilité profonde, la foi vive, l'espérance ferme, le courage magnanime, l'amour ardent, toutes les vertus dont elle fit preuve dans ce beau sacrifice ? Mais un mot suffit : c'était la Vierge immaculée qui s'offrait elle-même à Dieu.

O exemple admirable ! incomparable empressement de fuir le monde pour se consacrer à Dieu ! Et cependant que pouvait jamais craindre la sainte Vierge en continuant à vivre dans la maison paternelle ? Ses vieux et saints parents n'auraient-ils pas veillé sur elle comme sur la prunelle de leurs yeux ? Ne lui auraient-ils pas donné l'exemple de toutes les vertus ? Sans doute ; mais la bien-aimée servante du Très-Haut peut à peine fouler la terre d'un pied ferme, que déjà elle préfère la maison de Dieu à la maison de son père. Après un exemple si admirable donné dans un âge si tendre par la Reine même des anges, qui oserait blâmer celui qui fuit

(1) Mort., p. 4.
(2) Ut supra.
(3) Emilio Gentilucci, *Vie de la sainte Vierge*, chap. 10.

le monde et se consacre à Dieu, ou retarder l'accomplissement d'une vocation dont la perte met en péril le salut éternel de l'âme?

Ne peut-on pas appliquer à cette jeune Vierge qui se présente au temple pour se consacrer à Dieu ces paroles du Roi-Prophète, qui regardent spécialement Jésus-Christ : Seigneur, vous avez refusé les victimes et les offrandes, mais vous m'avez formé un corps. Alors j'ai dit : Me voici. Il est écrit à la tête de votre livre que j'accomplirai votre volonté; je l'ai voulu, ô mon Dieu, et votre loi est gravée au fond de mon cœur (Psal. 39, 7-8-9).

On peut aussi appliquer à Marie cette prophétie d'Aggée : Voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, et la mer, et tout l'univers. J'ébranlerai tous les peuples, et la désirée de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur des armées. La gloire de ce temple sera encore plus grande que celle du premier, et je donnerai la paix en ce lieu, 2, 7-8-10.

Ouvrez-vous, sanctuaire, portes éternelles, s'écrie Bossuet (1); voici le temple qu'on présente au temple, le sanctuaire au sanctuaire, l'arche véritable où repose le Seigneur effectivement à l'arche figurative où il ne repose qu'en image.

Retraite perpétuelle, adoration perpétuelle, renouvellement perpétuel, voilà ce que Marie vient chercher dans le temple.

La consécration que la sainte Vierge fit d'elle-même à Dieu, lorsqu'elle fut capable de se servir de sa raison, nous rappelle, dit Godescard (2), une de nos obligations les plus étroites et les plus importantes. Tous les théologiens conviennent que le premier usage que tout homme doit faire de sa raison est de tourner son cœur vers Dieu par un mouvement d'amour; en sorte que si la foi divine lui est alors dûment proposée, comme il arrive aux enfants nés dans le christianisme, il est tenu d'y acquiescer surnaturellement et de produire des actes de foi, d'espérance et de charité.

Que les parents apprennent de là avec quelle attention ils doivent profiter des premières lueurs de raison qu'ils aperçoivent dans leurs enfants pour les instruire des principaux mystères de la foi, ainsi que de l'obligation de prier, et pour leur donner l'intelligence des choses spirituelles, autant que la faiblesse de leur âge peut le permettre. Ces premiers fruits du cœur sont un sacrifice dont Dieu est infiniment jaloux, et qui a été figuré par l'oblation des premiers fruits, ordonnée par l'ancienne loi; ils sont un hommage par lequel nous reconnaissons que Dieu est notre Créateur et notre dernière fin. Avec quelle complaisance ne reçoit-il pas les

(1) Présentation de la sainte Vierge.
(2) *Vies des Saints*, la Présentation, 21 novembre.

dons d'un cœur orné des grâces de l'innocence baptismale, d'une âme où son image encore entière n'est défigurée par aucune tache?

L'âme de Marie était ornée des grâces les plus précieuses, et en même temps qu'elle était l'objet de l'étonnement et des louanges de la cour céleste, elle était aussi l'objet principal des complaisances de l'adorable Trinité, le Père la regardant comme sa Fille bien-aimée, le Fils comme une Mère digne de lui, et le Saint-Esprit comme son Epouse chérie. Comment donc le Seigneur n'aurait-il pas reçu, comme le plus agréable des sacrifices, la première présentation de la sainte Vierge, faite par les mains de ses parents et ratifiée par elle-même?

C'est l'ancienne tradition que la sainte Vierge, dans son enfance, fut solennellement offerte à Dieu dans le temple (1), qui a donné naissance à la fête qu'on célèbre le 21 novembre en mémoire de cette présentation. Les Grecs lui donnent souvent le nom d'*Entrée de la sainte Vierge dans le temple*. Il en est fait mention dans les anciens martyrologes.

(1) Voyez saint Grégoire de Nysse, serm. in Nativitate Christi.

LXIX

VŒU DE VIRGINITÉ DE MARIE.

On doit dire, d'après saint Thomas d'Aquin, que les œuvres de perfection sont plus louables si on les fait par vœu : la virginité en la Mère de Dieu a dû briller d'un éclat incomparable ; c'est pourquoi il convenait que sa virginité fût consacrée par un vœu : *Dicendum quod perfectionis opera magis sunt laudabilia, si ex voto celebrentur : virginitas autem in Matre Dei, præcipue debuit pollere ; et ideo conveniens fuit ut virginitas ejus ex voto esset consecrata* (1).

L'ange annonçant à Marie qu'elle serait Mère de Dieu, Marie répondit : Comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme. Ce qu'elle n'aurait certainement pas dit si auparavant elle n'eût fait vœu de virginité, dit saint Augustin : *Annuntianti angelo, Maria respondit : Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco? Quod profecto non diceret, nisi prius se virginem Deo vovisset* (2).

Ecoutez la voix pudique de la Vierge, dit saint Grégoire de Nysse. L'ange lui annonce qu'elle concevra et enfantera ; mais elle est inébranlable dans sa virginité, et elle ne balance pas à préférer son intégrité vouée à la promesse de l'ange ; tout en ajoutant foi à l'ange, elle est résolue de rester vierge. J'ai renoncé à l'homme, dit-elle, comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme. Telle a été la voix de Marie. Si Joseph l'eût épousée pour avoir des enfants, comment aurait-elle répondu à l'ange qui lui prédisait qu'elle enfanterait que cela était pour elle une chose inconnue et impossible, si elle s'était soumise à la loi de nature pour être un jour mère ? Elle devait conserver sa chair consacrée à Dieu intacte, intègre, comme une sainte oblation. C'est pourquoi elle dit : Quoique vous soyez un ange, quoique vous veniez du ciel, quoique ce que vous me dites surpasse la nature humaine, cependant il m'est défendu de connaître l'homme. Comment serai-je mère sans l'homme ? Je connais Joseph pour mon époux, mais je ne connais pas l'homme (3).

(1) 3 pars Summæ, quæst. 28, art. 4.
(2) In lib. de sancta Virginitate, cap. 4.
(3) In diem Natalis Christi, t. 3.

O Vierge prudente, s'écrie saint Bernard, qui vous a enseigné que la virginité plaît à Dieu? Où aviez-vous entendu ces paroles de Paul : Je voudrais que tous fussent comme moi? Et encore : Il leur est bon de rester ainsi comme moi-même. En ce qui touche les vierges, je n'ai point de précepte du Seigneur, mais je donne un conseil (1 Cor. 7, 7-8-25). Mais vous (ô Marie), vous n'avez reçu, je ne dis pas de précepte, mais même ni conseil ni exemple, si ce n'est que l'enseignement intérieur vous instruisait de tout, et que le Verbe efficace et vivant de Dieu, devenu votre docteur avant d'être votre Fils, remplit votre âme de science avant de se revêtir de la chair. Vous vouez donc à Jésus-Christ votre virginité, et vous ignorez qu'il faudra que vous soyez sa Mère : *Christo ergo devoves te exhibere virginem, et nescis quod ipsi exhiberi te oporteat etiam Matrem.* Vous cherchez à vous rendre méprisable en Israël, et pour plaire à celui à qui vous vous êtes consacrée, vous voulez encourir la malédiction attachée à la stérilité; mais voici que la malédiction se change en bénédiction, la stérilité est récompensée par la fécondité (1).

La virginité de Marie, dit saint Augustin, est d'autant plus agréable et acceptable, que Jésus-Christ, avant d'être conçu en elle, l'avait choisie pour naître d'elle, étant déjà consacrée à Dieu par son vœu : *Virginitas ejus ideo gratior et acceptior, quia Christus, priusquam conciperetur, jam Deo dicatam de qua nasceretur, elegit* (2).

Marie fait son vœu de virginité au moment où ses parents la présentent au temple et la consacrent à Dieu. Tandis que ses parents l'offrent à Dieu, elle se voue entièrement elle-même à son Dieu de deux manières, par le vœu de virginité et par le vœu de rester dans le temple et d'y servir selon son pouvoir et son sexe. Elle rend à Dieu, par la consécration d'elle-même et sa séparation de toute chose terrestre, tout ce qu'elle avait reçu de lui. Elle fait remonter vers Dieu son Créateur tous les dons qu'elle possède, comme étant la source d'où ils avaient coulé, et à l'offrande de tous ces dons elle joint la très-agréable soumission de sa libre volonté. Elle désire s'immoler, si telle est la volonté de Dieu; elle s'offre en sacrifice bien plus ardemment que la fille de Jephté. Elle se voue totalement à Dieu, et elle est entièrement déterminée à faire tout ce que Dieu demandera d'elle (3).

Marie, cette noble plante, abreuvée de la rosée du ciel, fit le vœu solennel de demeurer vierge et de se consacrer à Dieu pour toujours. Les anges entendirent ce vœu, et ils se virent non seulement égalés, mais encore surpassés de bien loin par celle qui faisait une telle promesse; car cette céleste enfant, cette divine Vierge devenait par sa volonté, son vœu,

(1) Homil. 3 de Laudibus Virginis, super Missus est.
(2) De sancta Virgine, cap. 3.
(3) Paulus a Sancta Catharina, de Mariæ Præsent. et Despons., lib. 2, c. 2, sect. 1.

et par la grâce du ciel, ce que les anges sont par nature. Marie est la première de toutes les femmes qui fait vœu de virginité et qui l'offre à Dieu, dit saint Ildefonse (1). C'est pourquoi elle mérite que le Fils de Dieu prenne d'elle le corps de notre rédemption.

Le monde entier, pour ainsi dire, était incliné vers l'occident de la chair, ne s'occupant que d'elle, dit Adam Scot (2), et faisant germer d'elle le fruit de mort, lorsque vous, ô Marie, élevant les yeux vers l'orient de la virginité, vous préfériez en vous la gloire de la future incorruption. Oh ! comme ce très-beau et très-heureux état de la sainte Eglise triomphante brillera ! Car dans la résurrection, comme le dit Jésus-Christ en saint Matthieu, 22, 30, les hommes n'auront point de femmes ni les femmes de maris, mais ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel : *In resurrectione enim, neque nubent, neque nubentur; sed erunt sicut angeli Dei in cœlo.* Car quelle est la femme qui, en ce temps-là, pouvait et voulait dire cette parole : Je ne connais point d'homme ? Certainement vous direz qu'il n'en existait pas alors, si vous comprenez la force de ces paroles. Car que veulent dire ces paroles : Je ne connais point d'homme, sinon : Je n'en veux point connaître? Non seulement j'y renonce maintenant, mais je fais vœu d'un renoncement éternel. La stérilité était tellement maudite alors, que la fille de Jephté (Jud. 2, 34) crut devoir pleurer et s'affliger davantage de ce qu'elle allait porter sa chair vierge au tombeau que de recevoir le coup de la mort des mains paternelles. Mais vous, ô Vierge Marie, dans votre résolution généreuse, vous ne voyez que Jésus-Christ, vous regardez vers l'orient, vous voulez à tout prix garder votre virginité toute votre vie. Vous regardez au-dessus de toutes les femmes, et seule parmi toutes les femmes, par là, toutes les générations exclusivement vous proclameront bienheureuse.

Vœu de virginité, vœu héroïque, qui était inconnu en ce temps, et dont cette admirable Vierge a donné le premier exemple. C'est pourquoi l'Eglise en ses prières la nomme Vierge des vierges, comme étant la Reine de toutes les âmes chastes qui font profession de la suivre et d'imiter son exemple en se consacrant à Dieu. Et parce que cette vertu angélique, dit un auteur (3), ne peut être assez louée, et qu'il se rencontre quelquefois des personnes qui s'opposent, par un zèle inconsidéré, à ceux qui la veulent embrasser, il est bon de mettre ici ce que saint Jérôme nous rapporte dans une épître (4) : Une dame illustre par sa naissance, nommée Prétexta, suivant les ordres de son époux Hiémécius, oncle de la vierge Eustochie, employait tous ses soins et toutes les inventions ordi-

(1) Serm. 5 de Assumptione.
(2) Serm. 16 in dominica 2 in Adventu Domini.
(3) Mémorial de Louis de Grenade sur l'Annonciation de la Vierge.
(4) Epist. ad Lætam.

naires à ce sexe pour parer cette sainte fille et pour la faire paraître dans le monde dans un état vain et profane, croyant pouvoir changer par là la résolution de la vierge et rompre les desseins que Paule, sa vertueuse mère, avait pour elle. Je vais vous dire une chose très-véritable, mais qui devrait vous faire trembler. Pendant la nuit, une personne apparut à cette dame avec un visage terrible et lui dit ces paroles : « Comment avez-vous eu la hardiesse de toucher les cheveux de cette chaste vierge avec vos mains sacriléges? Elles deviendront percluses dès ce moment pour avoir commis un si grand péché; et si vous continuez dans votre résolution, sachez que dans cinq mois vous perdrez votre mari et vos enfants, et que vous serez ensevelie dans les enfers. » Tout cela arriva ponctuellement, assure saint Jérôme, comme il avait été prédit, et la mort subite qui surprit cette malheureuse femme ne lui permit pas de faire pénitence. C'est ainsi, conclut ce grand et saint docteur, que Jésus-Christ se venge de ceux qui entreprennent de souiller son temple; c'est ainsi qu'il conserve les perles précieuses et les vaisseaux dédiés à son service. Et je ne renouvelle pas la mémoire de cette histoire pour insulter à ces malheureux, mais pour vous faire voir, par cet exemple, avec quel soin et avec quelle fidélité vous devez garder ce que vous avez promis à Dieu.

Marie enfant faisait sans doute l'unique consolation de ses parents déjà vieux, qui la regardaient comme un don spécial du Très-Haut, comme le don le plus précieux qu'ils eussent jamais pu imaginer ou désirer (1). Ces saints parents, dignes d'envie, se sentaient toujours émus intérieurement en contemplant leur merveilleuse fille, et reconnaissant en elle le fruit des bénédictions célestes, ils rivalisaient entre eux de piété; les voisins, les parents, les serviteurs la regardaient toujours d'un œil de complaisance, ne sachant ce qu'ils devaient le plus admirer de sa chaste beauté ou de sa prodigieuse vertu, qui, malgré elle, éclatait sur son visage, et tous pensaient qu'une enfant si extraordinaire était destinée à de grandes, à de sublimes choses.

Mais si cette céleste enfant avait fait jusqu'ici l'ineffable joie de son père et de sa mère, elle les mettait à présent dans la nécessité de donner une preuve non équivoque d'une grande vertu. Nous avons dit ailleurs comment, en demandant à Dieu d'être délivrés de l'opprobre de la stérilité, Joachim et Anne firent vœu de consacrer au service du temple cette fille que Dieu leur avait accordée; fidèles à garder leur promesse solennelle, les voilà sur le point de rester privés du cher objet de leur amour. Ce sacrifice qu'il leur faut accomplir est grand, et il les touche certainement dans la partie la plus sensible de leur cœur; mais leur piété est ferme et leur religion est ardente, et ils ne faibliront pas dans le sentier de la vertu. Oui, Joachim et Anne aimaient leur fille de l'amour le plus

(1) Emidio Gentilucci, *Vie de la sainte Vierge*, chap. 10.

tendre ; mais comme ils l'aimaient en Dieu et pour Dieu, leur amour était entièrement pur et saint. C'est pourquoi, étouffant généreusement en eux la voix de la nature, ils préféraient à tout contentement ou avantage propre la gloire et le bon plaisir de Dieu. Et ici il est juste de remarquer qu'ils auraient pu accomplir leur vœu en présentant Marie dans le temple, et, après avoir donné les trois sicles prescrits par le Lévitique pour le rachat d'une fille d'un mois à cinq ans promise à Dieu, 27,6, la ramener à Nazareth, comme l'unique consolation de leur vieillesse ; mais laissant à des parents moins généreux et moins pieux de racheter l'enfant promis, ils sont prêts, quelle que soit la douleur du sacrifice, à rendre et à laisser à Dieu la fille unique qu'ils ont obtenue de lui par un miracle signalé.

Ainsi résolus, ils partent de Nazareth pour la cité sainte, emmenant Marie avec eux. Marie, dit saint Grégoire de Nysse (1), vive, agile, bondissant de joie, âgée à peine de trois ans, court au temple plus volontiers que la jeune fille éprise d'un jeune monarque vers la demeure de son royal époux.

Joachim et Anne ayant présenté leur céleste enfant au temple, ayant été témoins de son vœu solennel de virginité et de consécration, l'ayant mise entre les mains de Dieu, l'embrassent tendrement, et reprennent le chemin de Nazareth, où ils ne cessent de se sanctifier et de prier pour leur précieuse fille jusqu'à leur mort.

(1) Orat. de Nativit.

LXX

MARIE DANS LE TEMPLE, OU ENFANCE DE MARIE.

Objet des délices de Dieu, Marie, à peine venue au monde, commença à faire l'admiration des anges et des hommes. Fille de la bénédiction, de la grâce et du miracle, elle se montra comme un lis éclatant de blancheur, dont Jésus-Christ loue la beauté, et qui, selon l'expression de saint Bernard, donne le parfum de l'espérance (1). Comme un noble platane, elle croissait, nourrie des grâces divines. Il est hors de doute que Marie, impeccable dès le premier instant de sa conception immaculée, douée du parfait usage de la raison, et enrichie d'une grande lumière correspondant à la grâce dont elle avait été comblée, commença, aussitôt après sa naissance, à mettre en acte les vertus dont elle avait en elle l'habitude infuse, soit pendant les trois premières années de sa vie qu'elle passa dans la maison paternelle, soit pendant les nombreuses années qu'elle vécut à l'ombre du temple du Seigneur.

Nous connaissons trop peu quels furent, dans ses premières années, les élans de son amour pour Dieu, quelle fut la ferveur de ses vœux et de ses prières, l'ardeur du feu divin qui consumait son cœur. Nous ignorons la valeur, le mérite, le nombre des actes multipliés de ses héroïques vertus; mais nous croyons être dans la vérité en disant avec saint Anselme (2) que Marie, dès le premier instant, eut autant d'amour pour Dieu qu'en eut et en aura jamais aucune créature, attendu que cette chère enfant avait posé les fondements de son amour ardent là où toutes les autres créatures ont posé le faîte de la plus haute sainteté.

Après cela, si beaucoup d'âmes illustres (3), sous la loi de grâce, ont dès le berceau donné tant de signes extérieurs d'une sainteté non commune, ferons-nous difficulté de croire que Marie n'attendit pas l'âge ordinaire pour exprimer à Dieu les louanges et les grâces qu'elle lui avait offertes dans son cœur dès le premier instant de sa conception? Aussi la

(1) Homil. super Missus est.
(2) De Excellentia Virginis.
(3) Emidio Gentilucci, *Vie de la sainte Vierge*, chap. 10.

voyons-nous mouvoir sur le sol ses pieds encore incertains, et choisir, d'abord sous le toit domestique et ensuite dans le sanctuaire du Seigneur, un lieu retiré pour prier dévotement et répandre son âme devant Dieu. Souriante, douce et modeste, digne dans son maintien, sage dans toutes ses œuvres, Marie nous apparaît déjà comme un prodige de perfection, ou, selon l'expression de Sophronius, comme le jardin de délices de son Créateur. Ainsi exemptée par grâce de toute affection terrestre, de toute révolte des sens, libre de tout lien, elle tient ses yeux et son cœur constamment tournés vers Dieu, et en lui, comme vers son centre, elle s'élance du vol de l'amoureuse colombe, et elle l'aime d'un amour immense, et chaque jour davantage. Dieu même, pour mieux élever sa toute belle, sa bien-aimée encore enfant, ouvrit les inépuisables trésors des vertus divines et les versa à flots dans l'âme de Marie, afin qu'elle grandit jusqu'à une sainteté inouïe et toute de prodige, comme il convenait à celle qui était prédestinée de toute éternité à être un jour la Mère du Fils unique de Dieu.

Marie, cette noble plante (1), abreuvée de la rosée du ciel, produisit bientôt dans le temple, ce jardin choisi, des fleurs et des fruits d'admirable sainteté. Riche de fruits comme l'olivier fertile, dit saint Jean Damascène (2), elle fut la demeure de toutes les vertus, afin qu'elle fût digne de concevoir dans ses chastes entrailles le Dieu qui, étant saint, repose dans les saints.

En coopérant ainsi à la grâce, Marie était semblable à cette fleur jusque là inconnue qui, blanche et odorante, croissait parmi les épines de cette vallée de larmes, fleur la plus agréable à celui qui ne se plaît que parmi les lis; car, en formant ce vœu de virginité qui semblait lui interdire à jamais le titre de mère, la jeune Vierge se rapprochait de cette dignité de Mère de Dieu, et, franchissant la barrière qui séparait la loi antique de la nouvelle, elle se plongeait dans l'océan des vertus évangéliques. Si l'Ecriture ne fait pas mention de ce vœu, tous les Pères, d'accord sur ce point, en parlent au sujet de l'entretien de Marie et de l'ange messager du grand mystère de l'incarnation.

Les vertus non communes qui brillaient dans cette chère enfant, et les dons surnaturels dont Dieu l'avait singulièrement ornée, firent que les directrices et les maîtresses de ce cloître, les prêtres, les lévites admirèrent bientôt en elle les plus heureux progrès, une haute intelligence, une sagesse au-dessus de son âge, en un mot, un prodige de grâce. Saint Ambroise (3), saint Anselme (4), saint Bonaventure (5) disent qu'elle était

(1) Même auteur, chap. 11, ut supra.
(2) De Fide orthodoxa, lib. 4, cap. 14.
(3) Lib. 2 de Virg.
(4) De Excellentia B. Virg.
(5) Lib. Medit. vitæ Christi, cap. 3.

sobre dans ses paroles, prompte dans l'obéissance, appliquée dans le travail, assidue dans la prière, toujours calme et modeste, exhalant un suave parfum du ciel.

Saint Grégoire de Tours (1) dit avoir appris par révélation divine que Marie, dans le temple, dormait sur les planches nues, pratiquait pénitences et jeûnes, croissait en vertus chaque jour, et que l'on voyait briller en elle et la beauté de l'âme et la beauté du corps.

Saint André de Crète (2) la représente toujours irréprochable, recueillie et plongée dans la contemplation, donnant un bel exemple d'humilité profonde, de modestie angélique, de céleste joie, et de toute autre vertu singulière.

Il ne faut donc pas s'étonner si Marie, par la douceur de son caractère, la noblesse de son maintien, sa rare modestie, la suavité de ses traits, la grâce de sa conversation, la sainteté de sa vie, réjouit cette assemblée de vierges et les excite toutes à courir avec plus de ferveur dans le chemin de la perfection, au faîte de laquelle, quoique bien jeune encore, elle était déjà parvenue. Il était beau de voir combien elle était docile aux leçons de ses maîtres, comme elle prévenait leurs désirs, exécutait leurs ordres et pratiquait leurs conseils. En elle la parole et le silence, le mouvement et le repos, tout était éloquent, puisque tout révélait en elle une admirable maturité d'esprit.

Ce n'était pas assez pour Marie d'exercer toutes les vertus, ni de suivre scrupuleusement la règle de cette communauté qu'avec raison nous appellerons bienheureuse pour avoir accueilli dans son sein la plus grande de toutes les créatures; son unique désir était de s'unir de plus en plus à Dieu par les liens de l'amour le plus tendre. Voici, au dire de plusieurs Pères et docteurs, saint Anselme (3), saint Epiphane (4), saint Bonaventure (5), saint Grégoire de Nicomédie, saint Jean Damascène, etc., la manière de vivre suivie dans le temple par notre Vierge bénie : Dès l'heure de minuit, elle se levait et se rendait près du Saint des saints pour y exciter en elle le feu du divin amour. Dès le matin jusqu'à l'heure de tierce, elle était en oraison; depuis tierce jusqu'à none, elle s'occupait des soins extérieurs, et priait ensuite sans interruption jusqu'à ce que lui fût apportée par l'ange de Dieu la nourriture dont elle faisait usage, car elle distribuait aux pauvres celle qui lui était fournie par les prêtres. Elle unissait la vie active à la contemplative; dans sa vie active, son âme n'était jamais distraite de la contemplation des divins objets.

(1) Lib. de Salutat. angel.
(2) Orat. de Dormit. B. Virg.
(3) De Laudibus Virginis.
(4) De Vita Virginis.
(5) Loco citato.

Il est hors de doute que Marie préférant la vie contemplative, qui est la meilleure part, consacra la plus grande partie de son temps à la méditation des livres saints et des mystères qui devaient s'accomplir un jour en elle. Jamais personne plus que Marie, dit saint Ambroise (1), ne fut doué du don sublime de la contemplation; son esprit, toujours d'accord avec son cœur, ne perdait jamais de vue celui qui était aimé d'elle plus ardemment qu'il n'est aimé de tous les séraphins ensemble. Sa vie tout entière fut un exercice continuel de l'amour le plus pur envers son Dieu, au point que, lorsque le sommeil venait appesantir et fermer sa paupière, son cœur était éveillé et continuait à prier.

Oh! avec quelles ailes, non de la simple colombe, mais de l'aigle le plus généreux, Marie s'élève au degré le plus sublime de la contemplation! Qu'elles devaient être belles, douces et tendres les paroles de Marie à son Dieu, qui l'avait justement appelée dans le temple pour parler de plus près et plus ardemment à son cœur, comme il est dit de l'époux des sacrés Cantiques! Selon l'opinion commune, la Vierge demeura douze ans dans le temple, menant une vie tout angélique, et, au dire unanime des Pères, sa constante prière fut de solliciter la venue du Rédempteur, que tous les siècles attendaient avec impatience, désiraient avec amour et invoquaient avec les expressions les plus ardentes, puisqu'ils invitaient *les nuées à pleuvoir le Juste et la terre à germer le Sauveur* (Is. 45, 8). Les Pères affirment en outre que Dieu, en décrétant l'incarnation du Verbe éternel, avait voulu que le monde, en l'appelant par des vœux, des prières et des soupirs, se préparât en même temps à recevoir un si grand don. Orose ajoute (2) que c'était comme un combat entre Dieu et les hommes, combat commencé par les patriarches, continué par les prophètes et tous les justes de l'ancienne alliance, et terminé par la Vierge enfermée dans le temple, regardé comme le principal champ de bataille.

Modèle de la pureté parfaite, Marie arbora la première l'étendard sacré de la virginité, et par elle commença la dignité des vierges. Ah! le bel exemple que Marie donne à toutes les créatures, mais spécialement aux vierges consacrées qui vivent dans le cloître, si, regardant en elle, dit saint Ambroise (3), elles voient avec quel soin il faut conserver la candeur virginale et régler sa vie! Un jour, comme autrefois les vierges d'Israël, après le passage de la mer Rouge, entourèrent Marie, sœur de Moïse, pour chanter le cantique d'actions de grâces, elles aussi, après avoir traversé la mer orageuse de cette vie, rangées autour de Marie, entonneront dans la gloire le cantique de l'éternelle félicité avec le chœur privilégié des vierges, qui précède toutes les autres vertus; car la virgi-

(1) Lib. 2 de Virg.
(2) T. 3, in festo Præsentat.
(3) Lib. 2 de Virg.

nité marche comme une reine suivie de tout le chœur des vertus morales et divines. La foi la caresse, l'espérance l'embrasse, la charité la couvre de baisers, la patience, la constance, la persévérance, la sagesse, la vigilance, le mépris du monde lui tressent une couronne. Agréable à Dieu, chère aux anges, respectée des hommes, elle a la première couronne après le martyre. Que dis-je? elle a la couronne d'un long et laborieux martyre. Lorsque la jeune vierge, entourée d'un si glorieux cortége, est sur le point de quitter cette vie, elle n'exhale aucune plainte, elle n'éprouve aucun regret; elle entend son divin Epoux qui l'appelle et l'invite aux noces éternelles; ravie de joie, elle vole vers lui et cueille ainsi le fruit divin de son sacrifice (1).

Considérons, dit saint Liguori (2), combien fut sainte la vie de Marie dans le temple. Elle croissait toujours en perfection, comme l'aurore croît en lumière; on voyait briller en elle et augmenter sans cesse les vertus les plus rares, la charité, la modestie, l'humilité, le silence, la mortification, la douceur. Plantée dans la maison de Dieu, arrosée par l'Esprit saint, ce bel olivier devint le séjour de toutes les vertus, dit saint Jean Damascène (3). Marie éloigna toute pensée terrestre, et, ne s'occupant que de la perfection, elle y fit en peu de temps de si grands progrès, qu'elle mérita de devenir le digne temple de Dieu.

Marie était docile, parlait peu, demeurait toujours recueillie, sans jamais rire ni se troubler. Elle persévérait, dit saint Anselme (4), dans la prière, dans la lecture et la méditation des divines Ecritures, dans les mortifications et dans toutes les œuvres de vertu. Marie, dit saint Jérôme (5), était la plus exacte à accomplir la loi divine, la plus humble et la plus parfaite en toute sorte de vertus; on ne la vit jamais agitée : toutes ses paroles étaient accompagnées de tant de douceur, qu'elles respiraient l'esprit de Dieu dont elle était animée.

Le Rédempteur, pour l'amour de cette Vierge incomparable, hâta sa venue au monde. Marie était si humble, qu'elle ne se croyait pas même digne de servir la Mère de Dieu, et elle fut choisie pour l'être elle-même; ses vertus et ses prières attirèrent dans son sein virginal le Fils du Tout-Puissant (6).

Marie dans le temple, dit saint Jean Damascène (7), s'élève à une si haute sainteté, qu'elle mérite d'être le temple saint, admirable et digne du grand Dieu.

(1) Emidio Gentilucci, *Vie de la sainte Vierge*, liv. 1er, chap. 11.
(2) *Vertus de Marie.*
(3) Lib. 4 de Fide.
(4) De Forma et Moribus B. Mariæ.
(5) Epist.
(6) S. Liguori, *Instruction sur la Présentation.*
(7) Orthodoxæ Fidei lib. 3.

Marie dans le temple, dit le vénérable Godefroi (1), morte au monde, se réjouissait de ne vivre que pour Dieu seul ; dans toutes ses pensées et ses actions, elle avait toujours Dieu en vue, et Dieu, auteur de la pureté et de la virginité, la comblait d'ineffables délices. Là aussi, dans le temple, Marie était dévorée du désir ardent de secourir le prochain. J'ai cherché mon bien-aimé, dit-elle, et ne l'ai point trouvé : *Quæsivi illum, et non inveni* (Cant. 5, 6). Mais pourquoi cette bien-aimée entre les aimées dit-elle qu'elle a cherché son bien-aimé sans le trouver, lui qui repose sur sa poitrine, lui dont elle goûte constamment la douceur de l'inspiration intérieure ? Et cependant elle le cherchait d'une manière incompable, parce qu'elle compatissait aux misères humaines qu'elle désirait ardemment soulager. Car toutes les fois qu'elle repassait dans son esprit le grand honneur et la dignité que l'homme avait reçus à sa création, exempt de souffrances, de pauvreté, dans le paradis terrestre, et qu'elle songeait que lui-même, par sa libre volonté, avait changé un si grand bonheur, une si grande gloire en une si grande calamité et misère, elle déplorait amèrement son ignominie et sa chute irréparable par elle-même, et sa compassion embrassait tous les siècles plongés de génération en génération dans le malheur. Les peines de chacun et de tous devenaient les siennes; elle pleurait leur dégradation, leur danger, leur supplice, d'autant plus qu'elle savait que personne ne pouvait sortir de ce triste état, sans que le Fils unique du Père, en tout consubstantiel au Père, se revêtît de la chair humaine pour ouvrir les portes du paradis fermées par l'obstacle du crime originel, et, détruisant le mur des inimitiés, rétablît le sceau de la paix et de la grâce entre Dieu et l'homme. Sachant qu'un tel et si puissant médiateur de Dieu et des hommes était promis à ses pères par les lois et les prophètes, qu'il viendrait enfin un jour pour le salut de son peuple, et qu'il guérirait les cœurs contrits encore sur la terre, et qu'il sortirait de leur captivité les âmes déjà séparées de leurs corps, elle le cherchait par de continuels et fervents désirs. Mais parce que la plénitude du temps n'était pas encore venue pour que son bien-aimé sortît du lieu caché de sa demeure, il ne se montrait pas encore ouvertement à sa bien-aimée, malgré la véhémence de ses désirs. Que fait-elle donc dans le temple ? Cesse-t-elle de chercher, elle que l'amour tout entier du bien-aimé possède tout entière ? Nullement ; mais la force du désir ardent du salut des hommes la surexcite et augmente en elle la volonté de chercher davantage sans se lasser. Elle continue : J'ai appelé mon bien-aimé, dit-elle, et il ne m'a pas répondu : *Vocavi, et non respondit mihi* (Cant. 5, 6). Comment donc notre Souveraine, la Mère du salut éternel, appelle-t-elle de nouveau son bien-aimé, qu'elle ne trouve pas malgré ses longues recherches ? Elle l'appelle ; après ses continuels

(1) Homil. 31 in festum Annuntiat.

désirs de la restauration humaine, elle se tourne vers la puissance de la prière, dans laquelle ravie hors d'elle-même par le fleuve brûlant de ses larmes, l'esprit brisé, elle se met à énumérer à Dieu le Père les calamités et les misères non seulement de ceux qui, vivant dans la justice et la piété, ont la douce espérance de la venue de son Fils unique dans la chair, mais aussi de ceux qui, assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, soupirent inconsolablement après la même grâce de la rédemption. Elle l'appelle donc nuit et jour par de ferventes supplications, pour que, se souvenant de la promesse par laquelle sa bonté l'a lié envers l'homme, par laquelle Dieu s'est fait le débiteur de l'homme et le Seigneur de son serviteur, il envoie dans le monde son Fils unique, qui, par le mystère de son incarnation, rachètera le genre humain de l'empire ennemi.

Dans cette recherche si pleine de sollicitude, dans cette invocation si constante, Marie, cette perpétuelle Vierge, ne cherche ni ne demande à être elle-même choisie pour cela. Cependant Dieu le Père a décrété avant la création du monde que son Fils s'incarnera en elle; et c'est pour cela que dès sa conception et sa naissance le Saint-Esprit la prit sous sa garde, afin qu'à l'ombre de sa très-puissante protection cette rose fleurissant au milieu des épines crût sans être endommagée par elles, afin que la très-douce, suave et pure fleur pût sortir d'elle en son temps. Mais non, cette bien-aimée entre les aimées ne cherche pas ainsi; de plus, pour parler de la sorte, elle ne sait pas chercher ainsi. Car, quoiqu'elle brillât d'une vigueur incomparable de sainteté, d'innocence et de pureté, la profonde et étonnante humilité de son très-sacré cœur, qui, tout en la plaçant au-dessus de toutes les créatures, la portait à se croire la plus misérable et la dernière, ne lui permettait point, je ne dis pas de le désirer, mais même d'en avoir la pensée; seulement, désirant avec ardeur l'aimable présence de son bien-aimé en sa chair, au milieu des larmes et des gémissements, elle joignait ses prières aux prières du grand et saint Moïse, disant de toute la force de l'âme : Seigneur, je vous prie, envoyez celui que vous devez envoyer : *Obsecro, Domine, mitte quem missurus es* (Exod. 4, 13). Et pour enflammer plus fortement l'ardeur de son désir, elle disait souvent ces paroles du Roi-Prophète : O Dieu, revenez à nous, montrez votre visage, et nous serons sauvés : *Deus, converte nos, ostende faciem tuam, et salvi erimus* (Psal. 79, 4).

Dans le temple, dit saint Jérôme (1), la Vierge mettait tous ses soins à être la première aux veilles de la nuit, pour être la mieux instruite dans la loi du Seigneur, pour surpasser les humbles en humilité, pour chanter avec plus de grâce les cantiques de David, pour pratiquer avec plus de ferveur les œuvres de charité, pour être la plus pure parmi les chastes, et pour posséder toutes les autres vertus avec plus de perfection. Toutes

(1) Epist.

ses paroles étaient pleines de grâce, parce que Dieu était continuellement en sa bouche ; elle priait sans cesse, et, comme écrit le prophète, elle méditait jour et nuit la loi du Seigneur (Psal. 1). Son zèle s'étendait même jusque sur les autres filles qu'on élevait au temple ; elle prenait garde qu'aucune ne dît rien de mal à propos, qu'aucune ne se permît de rire avec trop d'éclat, qu'aucune n'usât avec ses compagnes de paroles qui pussent sentir l'injure ou le mépris. Elle bénissait Dieu sans cesse, et afin de ne sortir jamais de cet humble respect, lorsqu'on la saluait, au lieu des civilités ordinaires, elle répondait : Rendons grâces à Dieu.

Si autrefois, dit le P. Poiré (1), les filles qui étaient choisies dans toutes les provinces sujettes au grand Assuérus pour être présentées un instant au prince, étaient préparées un an auparavant avec tous les artifices que pouvait suggérer aux parfumeurs la préoccupation d'agréer à leur souverain, ne faudra-t-il pas dire, à plus forte raison, que celle qui devait être pour toujours l'Epouse sans pareille du Saint-Esprit a passé par tous les préparatifs dignes d'une telle Majesté? Ne faudra-t-il pas confesser que le Saint-Esprit a été celui qui seul a pu fournir aux frais nécessaires, et qui seul a su embellir et enrichir son Epouse ainsi qu'il était convenable? Tel a été le sentiment de saint Bernard (2) et de saint Pierre Damien (3). La Vierge, disent-ils, a été faite, annoncée et préparée par le Saint-Esprit. Et plus de huit cents ans avant eux, saint Denys d'Alexandrie (4) avait assuré que le tabernacle du Saint-Esprit, c'est-à-dire la Vierge sainte, n'avait pas été façonné de main d'homme, mais qu'il avait été fait et affermi par le même Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit fit paraître plus particulièrement son soin amoureux et industrieux, lorsque, pour lui parler à cœur ouvert, il la conduisit en la solitude, comme il dit lui-même par son prophète Osée, 2, 14 : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.*

Elle vécut l'espace de douze ans dans le sanctuaire de Dieu, où il n'était loisible à personne d'entrer, excepté au seul grand-prêtre, et une fois l'an seulement. Cette proposition pourrait sembler étrange, si elle n'était tellement autorisée par le commun accord des anciens Pères, que sans une notable témérité on ne la saurait désavouer. Car ainsi l'ont clairement et distinctement enseigné saint Evodius, premier patriarche d'Antioche après saint Pierre (5), saint Grégoire de Nysse (*Orat. in diem natal. Domini*), saint André de Crète (6), saint Germain, patriarche de Constan-

(1) 4e étoile, chap. 5.
(2) Serm. 2 super Missus est.
(3) Serm. 2 de Nativit. B. Virg.
(4) Epist. adversus Paulum Samosatenum.
(5) In epist. apud Nicephorum, l. 2 Histor., cap. 23.
(6) Orat. 1 de Dormit. B. Virg.

tinople (1), George, archevêque de Nicomédie (2), Siméon Métaphraste, que les Grecs honorent à l'égal de saint Jean Chrysostôme, de saint Grégoire et de saint Basile (3), saint Jean Damascène (4), les empereurs d'Orient, Léon surnommé le Sage (5), et un grand nombre d'autres, sans parler des auteurs modernes (6).

Voici les propres paroles du Ménologe des Grecs au 21 novembre : La célébrité de l'entrée de la Mère de Dieu au temple, lorsque ses père et mère, trois ans expirés après son admirable naissance, suivant la promesse qu'ils en avaient faite, la conduisirent au temple et la présentèrent aux prêtres qui la reçurent, et par l'ordonnance de Dieu la logèrent au lieu le plus secret du temple, où le seul grand-prêtre entrait une fois tous les ans, et là lui permirent de mener une vie retirée et séparée des autres.

Dieu, qui avait fait les lois, pouvait en dispenser ; ce qu'il fit pour celle-ci, qui devait être la Mère de son Fils ; car c'est ainsi que l'expliquent les Pères de qui nous tenons cette vérité. La plupart des auteurs qui viennent d'être nommés vont encore plus loin ; ils assurent que pour l'ordinaire elle ne prenait, comme nous l'avons dit plus haut, d'autre nourriture que celle que les anges lui apportaient. Et pourquoi le trouverions-nous étrange, puisque nous savons de semblables, même de plus extraordinaires faveurs avoir été faites à plusieurs saints, qui enfin ne sont que serviteurs de celui de qui la glorieuse Vierge est la Mère ?

Cette vérité établie, je veux saluer l'Epouse future du Saint-Esprit dans son entrée et sa demeure au temple avec les douces paroles que saint Germain (7) fait dire à Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, et cousin de la bienheureuse Vierge : Entrez, à la bonne heure ; entrez, l'accomplissement de ma prophétie ; entrez, l'effet des promesses du ciel ; entrez, le sceau du testament du Seigneur ; entrez, le but de ses desseins ; entrez, la clef des mystères cachés ; entrez, la visée de tous les prophètes ; entrez, la paix des disgraciés, l'accord des choses désunies, le soutien de celles qui s'en allaient en ruine, le renouvellement de celles qui avaient vieilli, la clarté de ceux qui se trouvaient dans les ténèbres ; entrez, présent tout rare et tout divin ; entrez, la Souveraine de tout ce qui est créé ; entrez dans votre propre héritage, et attendez avec plaisir et avec joie la descente du Saint-Esprit votre Epoux dans le temple de votre corps sacré ; attendez au nom de tous les enfants d'adoption l'ambassade du divin mes-

(1) Orat. de Oblat. B. Mariæ.
(2) Orat. de Oblat. B. Mariæ.
(3) Orat. de Ortu et Dormit. Deiparæ.
(4) Fidei orthodox., cap. 15.
(5) Orat. de hoc festo citata in Monologio Græcorum.
(6) Vide Canisium, lib. 1 de B. Virgine.
(7) Loco supra citato.

sager, l'opération de la vertu du Très-Haut, la conception du Fils unique de Dieu.

Oh! qui pourrait concevoir ce que la très-sacrée Vierge fit là pendant l'espace de douze ans? Oh! qui aurait quelque connaissance de l'excès de ses contemplations, de l'ardeur de ses extases, de ses entretiens familiers avec les bienheureux esprits, de ses actions de grâces, de ses adorations, de ses humiliations? Oh! qui saurait comprendre la douceur d'une telle vie, que saint Germain assure (1) avoir mérité d'être menée au plus haut des cieux? Oh! qui pourrait raconter les divines caresses que le Saint-Esprit faisait dès lors à cette jeune et immaculée Vierge, qu'il disposait pour être sa très-digne Epouse? Oh! qui pourrait déclarer ce que l'ange fit entendre à la bienheureuse sainte Brigitte (2), lorsqu'il lui dit que le Saint-Esprit était autour de la Vierge comme une soigneuse abeille qui dès le matin assiége le bouton de rose non encore épanoui, attendant qu'il vienne à s'éclore par la force des rayons du soleil? Oh! qui pourrait expliquer ce qui est dit au même endroit, que le Saint-Esprit fut la fournaise où la Vierge fut jetée pour être disposée à servir aux desseins admirables de Dieu? Oh! qui serait capable d'entendre ce que la même Vierge révéla un jour à cette bienheureuse veuve (3), qu'elle était comme une noix qui va toujours croissant jusqu'à sa maturité, de sorte qu'à mesure que l'écorce s'étend, le noyau s'avance sans cesse et croît en grosseur, et occupe tout le dedans sans qu'il y demeure aucun vide; que de même, à mesure qu'elle croissait en âge et en capacité, le Saint-Esprit, qui la possédait, remplissait toute la capacité de son âme? Oh! qui nous donnerait l'intelligence secrète du mot de saint Jean Damascène (4), lorsqu'il dit qu'elle fut plantée en la maison de Dieu, et que, semblable à un olivier choisi, elle donna des fruits de toute vertu, préparant son corps et son âme pour être l'agréable demeure du Créateur de toutes choses? Mais ce sont tout autant de secrets qui doivent plutôt être admirés que compris, et des mystères qu'il faut honorer d'un profond et religieux silence, plutôt que de les profaner avec une parole trop peu élevée.

(1) Loco supra citato.
(2) Serm. angelico, cap. 2.
(3) Lib. 3 Revelat., cap. 8.
(4) Fidei orthodox., lib. 4, cap. 15.

LXXI

MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

Marie sort du temple par ordre de Dieu et épouse Joseph par ordre de Dieu.

Dans la ville de Galilée appelée Nazareth, nous dit l'Evangile (Luc, 1, 26-27), une vierge était fiancée à un homme juste, de la maison de David, nommé Joseph, et Marie était le nom de la vierge.

L'Evangile dit encore qu'ainsi mariée à Joseph et habitant avec lui, Marie, répondant à l'ange qui lui annonçait sa maternité, dit : Comment se fera ce que vous m'annoncez, car je ne connais point d'homme (Luc, 1, 34)?

Il résulte de ces paroles que, dans son mariage avec Joseph, la Vierge avait fait vœu de virginité. Il n'est pas possible de les interpréter autrement.

Mais un mariage avec un tel vœu est-il un vrai mariage? Oui, sans aucun doute.

Lorsque, par un consentement mutuel, dit saint Augustin (1), les époux veulent vivre vierges à perpétuité, cette détermination, loin de rompre le lien conjugal, le rend plus fort; car ce pacte, fait mutuellement, unit avec plus d'amour et de concorde. Le lien de l'affection de l'âme est plus fort que celui des voluptés du corps. L'ange ne dit point à Joseph pour le surprendre : Joseph, fils de David, ne crains point de recevoir Marie, ton épouse (Matth. 1, 20). Elle est son épouse par alliance, ne l'ayant point connue et ne devant point la connaître. Le nom de véritable épouse n'avait pas disparu, ce n'était point un nom faux, quoiqu'il n'y eût pas eu et qu'il ne dût pas y avoir de connaissance de la chair. Car Marie était vierge; par là même elle n'était que plus saintement et plus admirablement agréable à son époux, quoique féconde sans lui, dissemblable par l'enfant, mais semblable par la fidélité. C'est pourquoi les parents de Jésus-Christ ont mérité l'un et l'autre d'être appelés une fidèle union; et non seulement Marie est la mère de Jésus, mais Joseph est aussi juste-

(1) De Nuptiis et Concupiscentia.

ment appelé son père, comme étant l'époux de sa mère, étant père et époux par l'âme, non par la chair. L'Evangile ne ment pas lorsqu'il dit : Et son père et sa mère admiraient ces choses que l'on disait de lui (Luc, 2, 33). Et ailleurs : Et ses parents allaient tous les ans à Jérusalem (Luc, 2, 41). Et ensuite sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous? Voilà que, pleins de douleur, votre père et moi nous vous cherchions (Luc, 2, 48). Mais lui, pour prouver qu'il avait un Père en dehors d'eux, qui l'avait engendré sans sa mère, leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous? Ignoriez-vous qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon Père (Luc, 2, 49)? Et pour montrer qu'en parlant ainsi il ne les reniait pas pour ses parents, l'évangéliste ajoute : Et ils ne comprirent point ce qu'il leur disait. Et il descendit avec eux et vint à Nazareth ; et il leur était soumis (Luc, 2, 50-51). A qui était-il soumis, sinon à ses parents? Quel est celui qui était soumis, sinon Jésus-Christ, qui, étant dans la forme de Dieu, ne crut point que ce lui fût une usurpation d'être égal à Dieu (Philipp. 2, 6)? Et pourquoi leur était-il soumis, eux qui étaient loin d'être la forme de Dieu, si ce n'est qu'il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave (Philipp. 2, 7), de laquelle forme ils étaient les parents? Mais comme Marie avait enfanté sans la coopération de Joseph, ils n'étaient pas tous les deux parents de sa forme même d'esclave, à moins qu'ils ne fussent époux en dehors de la connaissance charnelle. C'est pourquoi tout le bien des noces s'est trouvé dans les parents de Jésus-Christ : la race, la fidélité, le sacrement. Nous connaissons pour l'enfant le Seigneur Jésus lui-même ; la foi, parce qu'il n'y avait point d'adultère ; le sacrement, parce qu'il n'y eut point de divorce. L'union charnelle seule manquait, parce qu'il ne pouvait pas venir de la chair de péché sans cette honteuse concupiscence de la chair qui vient du péché, en dehors de laquelle concupiscence il a voulu être conçu ; lui qui devait être sans péché ne pouvait sortir de la chair de péché, mais seulement dans la ressemblance de la chair de péché. Il enseignait aussi par là que toute chair qui naît de l'homme et de la femme est une chair de péché, puisque la seule qui n'est pas née de là n'est point la chair de péché.

Parce que Jésus-Christ ne naissait pas de Joseph, mais de la Vierge seule, l'évangéliste, dit saint Augustin, ne pouvait pas lui permettre de se séparer pour cela de Marie, son épouse. Il est admirablement prouvé par cet exemple aux fidèles qui sont mariés qu'en conservant la continence par un mutuel consentement, ils peuvent rester ensemble, que leur union est un véritable mariage, sans l'union charnelle (1).

On doit dire, c'est saint Thomas d'Aquin qui parle (2), que le mariage

(1) In libro de Consensu evangelistarum.
(2) Tertia pars Summæ, quæst. 29, art. 2.

est réel par cela qu'il atteint sa perfection. Il y a deux perfections dans le mariage. La première perfection de la chose consiste dans la forme elle-même par laquelle le mariage véritable a lieu ; la seconde perfection consiste dans l'opération de la chose par laquelle l'union atteint sa fin. La forme du mariage consiste dans une certaine union indissoluble des esprits, par laquelle l'un et l'autre se doivent une fidélité sans partage. La fin du mariage est la famille à venir et à élever. On arrive à la première chose par le consentement des époux, et à la seconde par la postérité, dont l'un et l'autre doivent prendre soin. Il faut dire que, quant à la première perfection, l'union de la Vierge Mère de Dieu avec Joseph fut un vrai mariage, parce que tous les deux consentent au lien conjugal, mais non également à l'union charnelle, si ce n'est sous la condition que ce fût la volonté de Dieu. D'où l'ange appelle Marie épouse de Joseph, disant à Joseph : Ne crains point de recevoir Marie, ton épouse (Matth. 1, 20). Quant à la seconde perfection, qui est l'acte, le mariage de Marie et de Joseph ne fut point consommé. Ce qui fait dire à saint Ambroise (1) : Ne soyez pas étonné de ce que l'Ecriture nomme souvent Marie épouse ; car ce n'est pas l'enlèvement de la virginité qui est déclaré, mais l'assurance du mariage et la célébration des noces : *Non te moveat quod frequenter Mariam Scriptura vocat conjugem, non enim virginitatis ereptio, sed conjugii testificatio, et nuptiarum celebratio declaratur.* Mais ce mariage eut aussi la seconde perfection quant à l'éducation de l'enfant. Ceci porte saint Thomas à se servir des paroles de saint Augustin que nous avons déjà citées ci-dessus et que voici : Tout le bien des noces s'est trouvé dans les parents de Jésus-Christ, la famille, la foi, le sacrement. Nous connaissons notre Seigneur Jésus pour leur enfant ; la foi, parce qu'il n'y a pas d'adultère ; le sacrement, parce qu'il n'y a pas de divorce. La connaissance charnelle seule a été absente : *Omne nuptiarum bonum impletum est in illis parentibus Christi, proles, fides, sacramentum. Prolem cognoscimus ipsum Dominum Jesum : fidem, quia nullum adulterium ; sacramentum, quia nullum divortium. Solus ibi nuptialis concubitus non fuit.*

On doit se servir de ces paroles de saint Jean Chrysostôme (2) : La bienheureuse Vierge était tellement mariée à Joseph, qu'elle habitait avec lui. Car, comme on attribue au mari la conception de la femme qui habite sa maison, de même on soupçonne que la conception n'est pas légitime chez la femme qui conçoit sans habiter avec son mari. Et ainsi la réputation de la bienheureuse Vierge n'eût pas été assez gardée par son mariage seul, si elle n'eût pas habité en même temps avec Joseph. De là il faut entendre ces paroles : Joseph ne voulait pas la traduire (Matth. 1, 19).

(1) Lib. 2 in Luc.
(2) Super Matth., homil. 2.

dans ce sens qu'il ne voulait pas la diffamer en public, et non qu'il ne voulait pas l'introduire chez lui. C'est pourquoi l'évangéliste ajoute qu'il résolut de la renvoyer secrètement (*ibid.* 19).

La bienheureuse Vierge, dit ailleurs saint Thomas (1), avant d'épouser Joseph, avait reçu du ciel l'assurance que Joseph avait aussi la volonté de rester vierge; c'est pourquoi elle ne s'exposa point au danger en se mariant : *Antequam contraheret cum Joseph, fuit certificata divinitus, quod Joseph in simili proposito erat; et ideo non se commisit periculo nubens.* Et dans l'article 4 il ajoute : La virginité devait briller surtout en la Mère de Dieu; c'est pourquoi il convenait que sa virginité fût consacrée à Dieu par vœu. L'acte charnel n'entra jamais dans la pensée et la résolution de la bienheureuse Vierge; mais elle avait déjà la certitude que jamais l'union charnelle n'aurait lieu : *Virginitas in Matre Dei præcipue debuit pollere; et ideo conveniens fuit ut virginitas ejus ex voto esset Deo consecrata. Actus nunquam fuit in proposito beatæ Virginis, sed erat jam certificata quod actus nunquam sequi deberet.* Ainsi elle ne s'exposa à aucun danger, dit Vincent Contenson (2), parce que l'un et l'autre s'étaient promis de vivre vierges; c'était un commun vœu. Heureux mariage, dont le lien fut la pureté, et qui fut comblé de la grâce du Saint-Esprit et de son divin ombrage! Heureux mariage, dont la fin était la garde de Jésus-Christ, l'honneur de Marie, dont la dot était les trésors des vertus, et le mobilier les grâces spirituelles! Heureux mariage, dont le chaste amour était le lien; amour semblable à celui dont les anges dans le ciel brûlent pour Dieu; amour suave, sans discorde, sans prétention, sans aucun soupçon; amour respectueux, par lequel Marie aimait Joseph comme son époux, son tuteur, son gardien et son patron, et Joseph aimait Marie comme Mère de Dieu, comme sa Souveraine! Mariage merveilleux, dont l'enfant, Jésus-Christ, Dieu-homme, n'était à la vérité que de la chair de Marie, mais néanmoins la véritable possession de Joseph, sa possession précieuse et délicieuse; mariage dont l'auteur était la Trinité consacrant les époux, dont les guides étaient les anges. Vénérable famille, auguste famille représentant la Trinité du ciel! Mariage divin dont le festin nuptial était le torrent des consolations sacrées, plus douces que le lait et le miel! Mariage parfait, qui trouvait sa joie dans la chasteté respirant le parfum de l'honneur et des vertus! Mariage sacré, orné et couronné non de la concupiscence de la chair, mais d'un inébranlable attachement de cœur et d'âme!

Dans une connaissance commune de la volonté de Dieu qui le leur demandait, et dans une confiance réciproque qu'ils y seraient fidèles, Marie et Joseph ont pu tout à la fois contracter un parfait mariage et faire vœu

(1) In 4, dist. 3, q. 2, art. 1, q. 2 ad 3.
(2) Lib. 10, dissert. 6, cap. 2, speculat. 2.

de virginité, se promettre qu'ils seraient tout entiers l'un à l'autre, et promettre à Dieu qu'ils n'en useraient pas (1).

Ainsi se trouvent conciliés la vérité de ce saint mariage et le vœu de virginité des deux époux.

O heureux mariage ! C'est du cœur et non de la chair, dit suavement saint Thomas (*ut supra*), que se joignent ces saints époux ; ainsi se fait la conjonction des astres, non par le corps, mais par la lumière ; ainsi les palmiers marient non leur racine, mais leur tête, non leurs tiges, mais leurs rameaux : *Innupti sunt conjuges corde, non carne. Sic conjunguntur astra et planetæ non corpore, sed lumine ; sic nubent palmæ non radice, sed vertice.*

Nous devons honorer, dit Gerson (2), avec un respect très-pur et très-pieux le mariage sacré du juste Joseph et de Marie toujours vierge. Nous savons que ce mariage a été célébré, et nous le savons par saint Matthieu qui le rapporte, par l'ange qui l'ordonne et par Joseph qui obéit. Que tous les siècles admirent cette sainte alliance, que tout âge se réjouisse, que tout état et tout sexe soient dans l'allégresse. Si tout mariage fait selon les lois de l'Eglise, même parmi les pécheurs dévorés par la concupiscence, est, selon l'Apôtre, un grand sacrement en Jésus-Christ et en l'Eglise, quelle grande idée ne doit-on pas avoir du mariage de Marie et de Joseph, où la virginité s'épouse, où les époux son exempts de chute et de concupiscence, où la foi persévère sans tache et sans division ! Comment le louer dignement ? Que peut-on penser de plus grand ? Isaïe, longtemps avant, avait chanté et annoncé cette union des justes, disant : L'époux habitera avec la vierge, 62, 5 ; c'est-à-dire Joseph avec Marie, comme les grands docteurs l'interprètent. Il n'est pas donné à la langue humaine et même angélique de pouvoir exprimer les louanges et les prérogatives de ces deux saints époux, Joseph et Marie.

(1) Auguste Nicolas, chap. 7 : Mariage de la sainte Vierge.
(2) De Conjugio Joseph et Mariæ.

LXXII

POURQUOI MARIE EST-ELLE MARIÉE, ET MARIÉE A JOSEPH ?

Quelles ont été les raisons d'un tel mariage ?

Elles sont multiples, dit Auguste Nicolas (1). Si Marie fût devenue Mère de Jésus en dehors du mariage, dans la condition de fille, alors le plus auguste de tous les mystères chrétiens, le mystère de la pureté par excellence, eût été exposé à la profanation. La réputation de la Vierge des vierges et du Saint des saints eût été la dérision des impies et le scandale des faibles. Le sentiment qui avait déjà fait concevoir à Joseph le dessein de renvoyer secrètement Marie pour ne pas la diffamer, eût été un sentiment public, moins cette délicate discrétion; et la sainteté du fond n'aurait pu en elle-même justifier les apparences, parce que les apparences eussent été mauvaises et que Dieu ne fait rien de mauvais. La honte de ces apparences n'aurait pas pu être rangée parmi les hontes dont il a plu au Fils de Dieu de se couvrir comme victime des péchés du genre humain, parce qu'elle ne serait pas venue des faux jugements des hommes, comme celles de la pauvreté, de la persécution, de la condamnation et du supplice, mais d'un juste sentiment d'honnêteté et de vertu qui se serait élevé contre les enseignements du Sauveur. Aussi, autant Jésus-Christ a embrassé les fausses hontes, autant il a été jaloux et soigneux de ne pas laisser approcher de lui les véritables, de maintenir sa réputation de sainteté jusqu'à jeter au monde ce divin défi que le monde ne relèvera jamais : Qui de vous me convaincra de péché ? *Quis ex vobis arguet me de peccato* (Joan. 8, 46) ?

Sans doute Dieu aurait bien pu faire évanouir la honte de la naissance de Jésus en dehors du mariage, en révélant au monde, d'une manière éclatante, le mystère de l'incarnation, comme il l'a fait pour dissiper les soupçons de Joseph ; mais alors le dessein capital de Dieu, de ne dévoiler ce mystère qu'avec réserve pour en faire l'objet de la foi et de la fidélité des chrétiens, eût été renversé. L'accomplissement de ce dessein est donc une seconde raison du mariage de la sainte Vierge. La raison du mariage

(1) Chapitre 7 : Mariage de la sainte Vierge.

de la très-sainte Vierge a donc été de couvrir à la fois et son honneur et le dessein de Dieu, d'empêcher qu'on ne vît en elle, ou la plus indigne des créatures, selon les apparences, ou la plus glorieuse, comme elle était en réalité ; une fille perdue, ou la Mère de Dieu, avant qu'il plût à Dieu de manifester au monde ce grand mystère.

A ces raisons principales du mariage de la sainte Vierge viennent se joindre d'autres raisons secondaires, mais non moins vraies, telles que celles de donner un protecteur, un aide et un ami à Marie, et un tuteur, un père, un contemplateur à Jésus, dans la personne de saint Joseph, dont nous étudierons plus tard la belle et vénérable figure ; de placer le Fils de Dieu comme il a voulu et comme il a dû l'être, dans toute la situation du Fils de l'homme, ayant un père et une mère, vivant longtemps avec eux, partageant leurs travaux et leur étant soumis ; offrant enfin, dans cette humble domesticité de sa vie, le modèle et la sanctification de la famille, de l'époux et de l'épouse, du père et de la mère, de l'enfant qui en est le nœud : la sainte Famille, dont nous aurons à contempler le suave tableau.

Marie, sous la couverture de son mariage avec saint Joseph, est l'Epouse de Dieu lui-même pour être la Mère de son Fils. Comme un roi, dit très-heureusement d'Argentan (1), envoie son ambassadeur dans un autre royaume pour épouser une princesse en son nom : il l'épouse en effet, et la princesse, qui s'était promise au roi, se donne à son ambassadeur, qui représente sa personne. Mais si elle contracte un vrai mariage avec lui, c'est pourtant en sorte qu'elle ne sera possédée que par le roi lui-même. Cet époux de cérémonie et de commission reçoit celle qu'il épouse avec un grand respect, et la conserve avec une fidélité inviolable, comme le propre bien de son maître, où il ne prétend rien que l'honneur de la remettre, avec la même intégrité qu'il l'a reçue, entre les mains du roi son époux. Il en est ainsi à peu près du mariage de saint Joseph. Quand la sainte Vierge contracte avec lui, elle met en sa possession son très-chaste corps qu'elle avait consacré à Dieu par son vœu de virginité ; mais elle sait bien que ce n'est pas pour lui ; elle ne l'épouse que comme l'ambassadeur du souverain Monarque, à qui elle s'était promise dès son enfance. C'est à la vérité saint Joseph qui l'épouse et qui sera extérieurement son mari ; mais dans la vérité elle ne sera jamais possédée que par le Saint-Esprit, qui sera éternellement son divin Epoux. C'est de lui seul qu'elle concevra son Fils unique ; c'est par lui qu'elle deviendra Mère du Fils de Dieu ; c'est par sa vertu qu'elle nous produira le Sauveur du monde.

Trois raisons, dit saint Jérôme (2), prouvent la nécessité du mariage de

(1) *Grandeurs de la sainte Vierge*, t. 1, p. 252.

(2) Epist. 10 ad Eustochiam et Paulam de Assumpt. B. Mariæ.

la Vierge Marie : d'abord la convenance de nous montrer l'origine de Marie par la généalogie de Joseph, dont Marie était parente ; ensuite le besoin de soustraire Marie à la honte des apparences et aux effets de la loi de Moïse, qui condamnait la femme adultère à être lapidée ; enfin la nécessité de lui donner un gardien plutôt qu'un mari quand elle fut obligée de fuir en Egypte. Car qui, en ce temps-là, eût pu croire à la parole de la Vierge disant qu'elle avait conçu du Saint-Esprit, que l'ange Gabriel était venu à elle, qu'il lui avait apporté l'ordre de Dieu ? Ne l'aurait-on pas prise plutôt pour adultère, et tous ne l'auraient-ils pas condamnée suivant l'exemple de Suzanne ? Aujourd'hui encore que toutes les générations proclament le glorieux privilége de la Vierge-Mère, les Juifs font les incrédules, malgré le prophète Isaïe qui, parlant de Marie et de sa virginité, dit : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, 7.

Enfin, excepté Joseph et Elisabeth, et Marie elle-même, et quelques autres qui avaient entendu d'eux ces merveilles, tous croyaient que Jésus était fils de Joseph, et ils le croyaient tellement, que les évangélistes eux-mêmes, exprimant l'opinion du peuple, qui est la véritable loi de l'histoire, le nommaient père du Sauveur, comme dans ces paroles de saint Luc, 2, 27 : Et comme les parents de l'enfant Jésus l'apportaient dans le temple, afin d'accomplir pour lui ce qu'ordonnait la loi. Et ensuite (*ibid.* 33) : Et son père et sa mère admiraient ces choses que l'on disait de lui. Et dans plusieurs autres endroits de l'Evangile. Les Juifs et les autres incrédules ne font-ils pas valoir ces passages ? Les évangélistes appellent Joseph père de Jésus, Marie le confesse père de Jésus. Ce n'est point que Joseph fût le vrai père du Sauveur, mais il est nommé tel pour conserver la réputation de Marie.

Marie, dit saint Basile le Grand (1), était vierge et mariée à Joseph ; et Dieu avait disposé les choses de manière à ce que sa virginité fût avant tout respectée, et que cependant son mariage fût approuvé. La virginité est choisie comme très-apte et très-voisine de la sainteté. Et elle s'est mariée par dispense, afin qu'en même temps Joseph fût le témoin privilégié de sa pureté et son époux, afin qu'elle ne fût point calomniée comme violant sa virginité et qu'il fût le gardien de sa sainte vie. Marie avait aussi épousé Joseph, afin que sa virginité fût cachée au prince de l'enfer et que par ce mariage il fût trompé ; car il observait avant tout les vierges, sachant par le prophète qu'une d'elles enfanterait le Messie : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils. Ainsi, Satan, qui tend des pièges à la virginité et qui l'observe, trompé par ce mariage, ne prit pas Marie pour la vierge annoncée. Il savait que son empire serait détruit à cause de la génération temporelle du Seigneur.

(1) Homil. 15 de humana Christi Generatione, in die Natal. aut Epiphaniæ.

Pourquoi, dit Hugues de Saint-Victor (1), après avoir fait vœu de virginité, Marie consent-elle à entrer dans le mariage? Cette Vierge sainte consentit à se marier pour cacher son vœu, vœu que Joseph connaissait avant de l'épouser, vœu qu'il approuvait, ayant fait le même vœu lui-même. Elle se marie pour ne pas aussi désobéir à ses parents qui le lui ordonnaient. Elle se marie, parce qu'elle est confirmée par le Saint-Esprit dans la confiance et l'espérance qu'elle avait en Dieu qu'elle conserverait sa virginité par la miséricorde divine, tout en obéissant à ses parents qui lui présentaient Joseph pour époux. Elle entre donc dans l'état du mariage sans changer sa volonté de toujours rester vierge. Et parce qu'elle aime la chasteté et qu'elle obéit à ses parents, la sainteté conjugale se trouve en elle sans détriment de la virginité, et la virginité féconde la sauve de l'opprobre de la stérilité.

Marie épouse Joseph, dit saint Pierre Chrysologue (2), afin qu'il cache le mystère, qu'il couvre le signe, qu'il voile l'enfantement de la Vierge, qu'on ne puisse pas accuser Marie de crime, et qu'elle échappe aux embûches de la fureur de l'enfer : *Providitur sponsus, ut celet miraculum, ut tegat signum, ut velet Virginis partum, ut crimini non det locum, ut furentis insidias sic eludet.*

Si Marie, dit Rupert (3), n'eût pas été mariée, si elle eût enfanté sans avoir un époux, on aurait recherché l'origine de cette conception. C'est pourquoi il faut louer celui qui était la cause de sa fécondité, c'est-à-dire le Saint-Esprit, l'Esprit de conseil qui avait voulu que la Mère de Jésus fût l'épouse de Joseph. Cet Esprit de conseil agit d'une manière digne de lui, il prévit dignement toute chose, en exigeant ce divin mariage, afin que par là Marie fût à l'abri de tout soupçon et de toute poursuite.

Si vous demandez, dit saint Bonaventure (4), pourquoi le Seigneur voulut que sa Mère fût mariée, puisqu'il voulait qu'elle fût toujours vierge, je vous dirai que c'est pour trois raisons : afin que sa grossesse ne la diffamât pas, afin qu'elle jouît du ministère et de la société de Joseph, et afin que l'enfantement du Fils de Dieu fût caché au démon : *Si quæras quare Dominus voluit Matrem suam habere virum, cum semper vellet eam virginem esse, responditur propter tria : ut scilicet, ne gravida infamaretur, ut viri ministerio et societate frueretur, et diabolo partus Filii Dei occultaretur.*

Me recueillant en moi-même, dit Origène (5), je demande pourquoi Dieu, ayant voulu que le Sauveur naquît d'une vierge, n'a pas choisi une

(1) De Mariæ Virginitate perpetua, cap. 1.
(2) Serm. 146 de eadem, ac Joseph sponso et sponsa Matre.
(3) Comment. in Matth., lib. 1.
(4) Meditationes vitæ Christi, cap. 6.
(5) In Lucam, homil. 6.

fille sans époux, mais plutôt celle qui était déjà fiancée. En voici la raison, si je ne me trompe : Il a dû naître de cette vierge, qui non seulement avait un époux promis, mais même, comme Matthieu l'a écrit, avait été donnée en mariage à Joseph, quoique ce ne fût pas pour la connaître, de crainte que la Vierge ne fût regardée comme infâme si elle devenait mère. Saint Ignace d'Antioche dit admirablement dans une de ses lettres : La virginité de Marie fut cachée au prince de ce siècle : *Principem sæculi hujus latuit virginitas Mariæ.* Elle lui fut cachée à cause de Joseph ; elle lui fut cachée à cause des noces ; elle lui fut cachée parce qu'elle avait un homme. Car, si elle n'avait pas eu un époux et, comme on le croyait, un mari, il lui aurait été impossible de n'être pas connue par Satan, prince de ce monde. Car aussitôt la pensée secrète du démon serait devenue publique : Comment, aurait-il dit, celle qui n'a point connu l'homme est enceinte ? Cette conception doit être divine, elle doit être au-dessus de la nature humaine. Le Sauveur en avait disposé autrement ; il voulait que le démon ignorât sa dispense et son incarnation. Il lui cacha donc ce grand mystère ; par la suite, il ordonnait même à ses disciples de ne le pas faire connaître lui-même. Et lorsque le diable le tentait, il ne confessa jamais qu'il fût le Fils de Dieu, mais il répondait seulement : Il ne faut pas que je t'adore, ni que je change ces pierres en pains, ni que je me jette en bas (Matth. 4). En parlant ainsi, il ne dit jamais qu'il fût le Fils de Dieu. Cherchez encore ailleurs dans l'Ecriture, et vous verrez que la volonté de Jésus-Christ était que le démon ignorât la venue du Fils de Dieu. Car l'Apôtre, parlant de la passion de Jésus-Christ, assure que les puissances ennemies ne le connaissaient pas : Nous prêchons, dit-il, la sagesse parmi les parfaits : non la sagesse de ce siècle, ni des princes de ce siècle qui se détruisent ; mais nous prêchons la sagesse de Dieu dans le mystère (la sagesse), qui a été cachée, qu'aucun des princes de ce siècle n'a connue, car s'ils l'avaient connue, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de gloire : *Sapientiam loquimur inter perfectos ; sapientiam vero non hujus sæculi, neque principum hujus sæculi, qui destruuntur ; sed loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit : si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent* (1 Cor. 2, 6-7-8). Donc le mystère de l'incarnation du Sauveur était caché aux princes de ce siècle.

Saint Paschase abbé dit (1), sur ces paroles de saint Matthieu, 1, 18 : Marie sa Mère étant fiancée à Joseph : Il faut savoir clairement pourquoi Isaïe promet seulement une simple vierge, disant, 7, 14 : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils ; et pourquoi l'évangéliste la dit fiancée, tout en déclarant aussi qu'elle est vierge. Marie étant toujours restée vierge et devant toujours rester vierge, cela accorde parfaitement le prophète et l'évangéliste.

(1) S. Paschasii Ratberti abbatis Corbeiensis, Expositio in Matthæum, lib. 2, cap. 2.

Voici ce que dit Suarez d'après saint Thomas (1) : Il était convenable que Jésus-Christ naquît de la Vierge Marie, soit à cause de lui, soit à cause de la Mère, soit aussi à cause de nous.

D'abord à cause de Jésus pour quatre raisons : Premièrement, afin qu'il ne fût pas rejeté par les infidèles comme étant d'une naissance illégitime. Secondement, afin que, selon l'usage ordinaire, sa généalogie fût tirée du côté de Joseph. Troisièmement, pour la garde de l'enfant né, pour sa défense contre la malice du démon. C'est pourquoi saint Ignace d'Antioche dit que Marie était unie à Joseph, afin que son enfantement divin fût ignoré de l'enfer. En quatrième lieu, afin que Joseph nourrît Jésus, d'où il est appelé son père nourricier. Il était aussi convenable pour la Vierge qu'elle fût mariée. Car d'abord elle est ainsi exempte de la peine que les Juifs lui auraient infligée comme adultère. Ensuite elle échappait à l'infamie. En cinquième lieu, afin que Joseph fût son soutien en toutes choses. Ce mariage était aussi convenable pour nous. Car, premièrement, il est cause que Joseph a attesté par son témoignage que Jésus-Christ est né de la Vierge. Ce qui fait dire à saint Ambroise (2) : Joseph serait le plus grand témoin de la pureté de Marie, il pourrait détruire l'injure et venger l'opprobre, s'il ne connaissait pas le mystère. Secondement, parce que les paroles de la Vierge-Mère sont plus dignes de foi, lorsqu'elle affirme qu'elle est vierge. Troisièmement, pour détruire l'excuse des vierges folles, qui, par leur imprudence, se jettent dans le déshonneur. Quatrièmement, parce que ce mariage représente l'Eglise universelle, qui, étant vierge, est néanmoins épouse de Jésus-Christ, comme le dit saint Augustin dans son livre *De la sainte Virginité*. On peut citer encore une cinquième raison pour laquelle la Mère du Seigneur fut tout ensemble épouse et vierge, parce qu'en sa personne la virginité et le mariage sont honorés.

C'est un dogme de foi, dit Emidio Gentilucci (3), que la très-sainte Mère de Dieu conserva sa pureté virginale; et si elle s'unit en mariage à Joseph, ce fut seulement pour avoir en lui un témoin de sa candeur, un gardien de son honneur et de sa pureté, un consolateur dans ses peines, un protecteur dans le chemin de la vie, un nourricier pour son divin Fils, et un moyen, comme disent les Pères, pour cacher à l'enfer l'œuvre sublime de la rédemption. Puisque le Christ devait naître d'une vierge, le démon ne pouvait voir cette Mère future du Christ dans une femme mariée.

La croyance de tous les Pères et de l'Eglise est que Marie épousa Joseph parce qu'elle savait avec certitude, par divine révélation, qu'elle trouve-

(1) Quæst. 29, art. 1.
(2) Super Lucam.
(3) *Vie de la très-sainte Vierge*, livre 2e, chapitre 1er.

rait en Joseph un gardien et non un violateur de son vœu de virginité et de sa pudeur. Joseph devant être un aide pour son épouse, il était nécessaire qu'il se rapprochât d'elle par toutes les vertus et qu'il l'imitât aussi dans la virginité.

Bienheureux Joseph, qui eut la gloire d'être l'époux de la Mère de Dieu! C'est de lui qu'on peut dire avec raison : L'époux se réjouit en sa jeune épouse, et le Seigneur se réjouit en lui (Is. 62, 5). Quel bien du mariage, selon l'unanime observation des Pères, manquait-il à ces très-purs et très-saints époux? Ce n'est pas l'affection, car ils s'aimèrent toujours tendrement; ce n'est pas la fidélité, car ils se maintinrent l'un et l'autre dans le plus haut degré de pureté ; ce n'est pas par l'excitation à la vertu, puisque Joseph avait sous les yeux les exemples de Marie; ce ne sont pas les douceurs de la famille, puisque de Marie naquit le Rédempteur, et que Joseph devait exercer sur la terre tous les devoirs de père et de nourricier de Jésus.

A qui pourrait-on mieux comparer ces bienheureux époux qu'aux deux chérubins qui se regardaient l'un l'autre avec respect, et qui de leurs ailes couvraient le propitiatoire? Marie et Joseph étaient en effet destinés à protéger, à élever et à instruire le Fils de Dieu fait homme dans le temps même où ils étaient unis ensemble par le doux lien du mariage le plus pur, le plus saint, le plus admirable qu'on puisse voir sur la terre.

LXXIII

SAINT JOSEPH, ÉPOUX DE LA SAINTE VIERGE.

Il est permis à la piété de croire, dit Gerson (1), que saint Joseph vierge, époux de la Vierge, fut sanctifié dans le sein de sa mère avant de naître. Il fut sanctifié par le baptême de feu, comme Jean-Baptiste. Ceci est formellement déclaré dans l'office de Jérusalem fait à l'honneur de Joseph.

Saint Joseph a été sanctifié dans le sein de sa mère, dit le P. Poiré (2). Ainsi l'ont enseigné plusieurs graves docteurs modernes. Le pieux Gerson l'enseigne (*ut supra*), et le savant historien de saint Joseph produit à cet effet l'autorité de Théophile, patriarche d'Alexandrie, et de saint Jean Chrysostôme, qu'il assure avoir été du même avis. La principale raison qu'ils allèguent tous est que ceux qui ont été sanctifiés au sein de leurs mères ont obtenu cette faveur ou en considération de la dignité à laquelle ils étaient élevés, ou à cause du rapport qu'ils ont eu avec le Sauveur du monde, qui est le principe de toute sainteté. Que si cette grâce a été accordée à Jérémie pour s'acquitter dignement de l'office de prophète des nations dont le Saint-Esprit le chargeait, si elle a été aussi accordée à saint Jean-Baptiste comme devant être le précurseur du Messie, ne sera-t-il pas presque nécessaire de dire que l'époux de la très-immaculée Vierge et le père du Verbe incarné, au moins selon la commune créance des hommes d'alors, et en réalité son nourricier, son guide et son gouverneur, fut élevé à un degré au moins aussi éminent de sainteté et de pureté que ceux-là? Se trouvera-t-il quelqu'un qui ait appartenu de plus près au Fils de Dieu, et qui ait une plus grande part que lui au mystère de l'incarnation? Ne faudra-t-il point considérer que, pendant l'espace de trente ans et plus, Jésus, Marie et Joseph ont demeuré ensemble, formant la plus sainte famille qui ait jamais été? Ne convenait-il pas qu'il y eût entre eux une ressemblance très-étroite, et que saint Joseph eût part à l'incomparable pureté de la Mère et du Fils? Et pour distinguer ce qui

(1) De Nativitate gloriosæ Virg. Mariæ, secunda consideratio.
(2) 1er traité, chap. 5.

ne doit jamais être confondu, ne semble-t-il pas juste de croire que le Fils posséda la sainteté par nature, la Mère par privilége d'immunité et le père par la remise anticipée de l'offense originelle et par l'avance de la grâce sanctifiante? Saint Anselme parle admirablement, dit le fameux chancelier de Paris (*loco citato*), en disant qu'il était tout à fait convenable qu'il n'y eût point de pureté au-dessous de Dieu, semblable à celle de Marie; mais que, toute proportion gardée, il fallait que l'époux de la Mère de Jésus jouît, suivant son degré, des prérogatives de son épouse.

Saint Joseph fut confirmé en grâce, comme l'enseignent les docteurs dont je viens de rapporter le témoignage. Et il y a longtemps que saint Augustin avait entrevu cette vérité (1); il assure, en effet, que saint Joseph n'a jamais perdu la grâce de Dieu par aucune offense actuelle. Mais les docteurs dont je parlais ont dit quelque chose de plus, et ont assuré que sa liberté avait été fortifiée d'une grâce si puissante et si extraordinaire, qu'elle avait été immuablement arrêtée au bien, non pour ne commettre jamais aucun péché même véniel, car cette sorte de confirmation en grâce était réservée à la Mère de Dieu par-dessus toute autre créature, mais pour ne pouvoir encourir par nul désastre ou accident la disgrâce de Dieu. Il semble que cette seconde faveur soit presque comme une dépendance nécessaire de la première, et que Dieu, prévenant si libéralement ses amis des bénédictions de douceur, s'impose comme une conséquence une certaine sorte de nécessité de bienséance de leur faire la grâce entière et de les établir en la possession immuable d'un si grand bien.

Saint Joseph eut l'insigne bonheur de ne point sentir la concupiscence, que saint Paul appelle la loi ou plutôt la liberté licencieuse des membres et des mouvements déréglés de notre corps. Je vois dans mes membres, dit ce grand apôtre, une autre loi qui combat la loi de mon esprit et me captive sous la loi du péché qui est dans mes membres: *Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis* (2). En quoi, dit le P. Poiré (3), je craindrais d'avancer d'un seul pas si je ne suivais des autorités assurées, comme j'estime être les docteurs que j'ai nommés et plusieurs autres, Jean Ekius (4), Canisius (5), Ribadeneira (6), par exemple, qui se sont joints à leur parti. Mais, tout bien considéré, la raison semble être avec eux; car, puisque Dieu ne manque jamais d'assortir ceux qu'il destine à

(1) Lib. de Natura et Gratia.
(2) Rom. 7, 23.
(3) Ut supra.
(4) Serm. de sancto Joseph.
(5) Lib. 5 de B. Virgine, cap. 13.
(6) Ribaden. in Vita sancti Josephi.

quelque charge des grâces qui leur sont convenables pour s'en acquitter dignement, saint Joseph ayant été choisi pour accompagner, pour servir et pour soulager une jeune vierge, la plus belle et la plus accomplie qui fut jamais, pour se trouver seul avec elle tant à la maison que dehors, pour être à une même table et à un même travail, et tout cela en présence d'un Dieu incarné et visible, il était vraiment convenable qu'il eût le cœur rempli de quelque céleste douceur, et que son corps fût rétabli et fortifié par la possession de la justice originelle. Et quoique les grâces actuelles de Dieu fussent plus que suffisantes pour empêcher tout mouvement de concupiscence, et que d'ailleurs la beauté de la sainte Vierge fût une amorce de chasteté plutôt qu'une occasion d'incontinence, il ne faut pas moins avouer qu'il est plus raisonnable de dire que l'admirable retenue de saint Joseph provenait d'un principe intérieur stable et arrêté, et qu'elle n'était pas seulement l'effet d'un principe extérieur ou d'une grâce survenante et passagère.

Saint Joseph est venu au monde enrichi de ces trois qualités: de la sanctification dans le sein de sa mère, de la confirmation en grâce, de l'amortissement de la concupiscence; qualités si éminentes que je ne sais si elles se sont trouvées réunies en aucun autre.

A ces dons gratuits, comme à la première couche d'une sainteté parfaite, le bienheureux saint Joseph ajoute le vœu de virginité. Ainsi l'attestent plusieurs graves auteurs (1). Albert le Grand (2) et saint Bernardin de Sienne (3) vont plus loin, disant que comme la sainte Vierge et saint Joseph furent les premiers qui firent promesse à Dieu de vivre en perpétuelle virginité, aussi le saint propos qu'ils en avait fait leur fut respectivement révélé, et qu'avant de contracter ensemble ils renouvelèrent leur vœu d'un commun consentement. En quoi, dit le P. Poiré (4), il y a une très-grande apparence, tant afin que la Vierge sacrée entendît que Dieu l'avait pourvue d'un aide semblable à elle, que parce que, s'étant obligée à garder inviolablement l'intégrité virginale, elle ne pouvait ni prudemment ni justement consentir à donner pouvoir sur son corps à celui dont elle eût ignoré la résolution. D'où il est aisé de conclure qu'en suite de la connaissance qu'elle eut de la pureté du bienheureux saint Joseph, elle en fit une estime non pareille, et qu'elle eut, dans ses rapports et dans ses conversations avec lui, autant de confiance et de sécurité qu'avec les chérubins et les séraphins.

Saint Grégoire le Thaumaturge confirme ce sentiment, rapportant (5) à

(1) Albert. in c. 1 Matth., q. 30. — Gerson, et alii quos refert Canisius, lib. 2 de B. Virg. — Baron., tom. 1, lib. 5, cap. 7.

(2) Super Missus est, cap. 38.

(3) Serm. de S. Joseph, cap. 1.

(4) Ut supra.

(5) Serm. 3 de Annuntiat.

ce sujet la vision mystérieuse d'Isaïe, 19, et le livre fermé qui devait être présenté à un homme docte et intelligent, qui néanmoins confesserait ne le pouvoir ouvrir, à cause qu'il serait clos et scellé. A notre avis, dit saint Grégoire, quel est ce livre fermé, sinon la très-pure et très-immaculée Vierge Marie? Qui est cet homme savant à qui il a été donné, sinon le bienheureux saint Joseph, qui comprenait fort bien les mystères de l'union du Verbe divin avec notre chair et de la virginité féconde de sa très-chaste épouse? Qui sont ceux qui lui ont mis en main ce livre, sinon les prêtres et les ministres du temple, qui le lui ont consigné par l'expresse ordonnance du ciel? Mais pourquoi dit-il qu'il ne saurait lire dans ce livre, sinon parce qu'il est très-bien informé que Marie doit concevoir sans aucun préjudice de sa virginité? Et à qui est réservée l'ouverture de ce livre, sinon au Saint-Esprit, qui doit, comme l'Epoux invisible de la même Vierge, parfaire et accomplir en elle l'œuvre de l'incarnation du Verbe, sans altérer en rien les sceaux de son intégrité?

On doit croire, dit saint Jérôme (1), que Joseph resta vierge, car il ne paraît pas avoir eu d'autre épouse que la sainte Vierge, et jamais il ne connut la fornication : *Joseph credendus est virgo permansisse, quia aliam uxorem habuisse non scribitur, et fornicatio in sanctum virum non cadit.*

Joseph, dit saint Jean Damascène, était vierge, et par là digne d'être l'époux fidèle et sacré de la Mère de Dieu (2). La bienheureuse Vierge lui fut donnée en mariage uniquement pour qu'il la gardât, qu'il la conservât sainte, intègre de corps et d'esprit. De plus, il épousa Marie afin de pouvoir conserver parfaitement le vœu de virginité qu'il avait fait et qu'il renouvela d'accord avec Marie.

Joseph votre époux, ô Marie, dit Gerson (3), Joseph, juste et vierge, est le témoin et le gardien de votre virginité. Marie, de laquelle est né Jésus, fut exempte de la concupiscence originelle, dit le même auteur dans sa troisième considération; on peut pieusement en dire autant de Joseph, époux vierge. Et comme Marie a pu justement s'appliquer ces paroles de Sara, épouse de Tobie : Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais désiré un mari, et que j'ai conservé mon âme pure de tout mauvais désir. J'ai consenti à recevoir un mari dans votre crainte et non pour satisfaire ma passion (4); de même Joseph pouvait se glorifier auprès de Dieu et dire avec Tobie : Seigneur, vous savez que ce n'est point par un mauvais désir que je prends ma sœur pour épouse (5). Je n'ai jamais désiré une

(1) Lib. contra Helvidium.
(2) Orthodoxæ Fidei lib. 3.
(3) Prima consideratio.
(4) Tobias, 3, 16-18.
(5) Ibid. 8, 9.

femme, et j'ai conservé mon âme pure de tout mauvais désir. J'ai consenti à recevoir une épouse dans votre crainte et non pour satisfaire ma passion. Ainsi l'attestent saint Jérôme (1), Hugues de Saint-Victor (2) et un grand nombre d'autres saints docteurs. Car saint Jérôme n'hésite pas à déclarer que saint Joseph était toujours resté vierge ; vierge avant son mariage avec Marie, il est resté vierge jusqu'à sa mort. Si le Seigneur n'a voulu confier sa Mère déjà âgée qu'à Jean l'évangéliste seul, parce que Jean était vierge, combien, à plus forte raison, a-t-il dû vouloir la confier dans sa jeunesse à un homme vierge? Et de même, comme le Fils Jésus n'a voulu naître que d'une Vierge, ainsi il n'a voulu être nourri, gardé que par un homme rempli de la pureté virginale. Si Joseph, dès le commencement de son mariage, sut se contenir et rester vierge, comme l'atteste l'évangéliste saint Matthieu, disant : Et il ne la connut point jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son fils premier né : *Et non cognoscebat eam donec peperit filium suum primogenitum*, 1, 25, et cela par respect pour un si grand sacrement et un si grand mystère, on comprend très-bien qu'il ne la connut point encore après cet enfantement ; car le motif d'agir ainsi était plus puissant après qu'avant. Il n'y a pas de doute à cet égard, puisqu'il est de foi que Marie resta vierge après son enfantement. Ajoutons que Joseph était juste et réprimait l'ardeur du péché originel, ou plutôt qu'il en avait éteint le feu en lui, ce qui devait être, de crainte que la beauté et la familiarité de Marie ne lui tournât en scandale ou en ruine, vivant et cohabitant en union parfaite avec elle. Aucune passion ne l'agitait, mais la plus céleste chasteté l'animait, et cette vie céleste était entretenue en lui, soit par l'amortissement de la concupiscence, soit par la vertu et le mérite de Marie, soit par la vie pure de l'un et de l'autre. Il est certain que Marie, épouse de Joseph, n'éprouva jamais ni étincelle ni tendance mauvaise qui eût pu prévenir la raison, et qu'aucune tentation ne s'approcha d'elle ; autrement elle aurait pu pécher véniellement, ce que saint Augustin et les autres docteurs nient, parce qu'elle avait la plénitude de la grâce pour vaincre en tout et partout le péché, plus qu'Adam dans la justice originelle. Saint Bonaventure atteste savoir de source certaine que la vue de la bienheureuse Vierge, quoiqu'elle fût la plus belle des femmes, n'éveilla jamais la concupiscence d'aucun homme, mais qu'au contraire elle calmait toute passion, comme une douce rosée rafraîchit les plantes. Marie était donc pour Joseph un motif de plus pour vivre vierge comme elle-même.

Il ne nous est pas permis de penser, dit le P. Poiré (3), que la pureté du cœur de Joseph fût moindre que celle du corps, soit parce que celle-ci

(1) Libello de perpetua Virginitate Mariæ contra Helvidium.
(2) In Exortatu de conjugio beatæ Mariæ.
(3) 4e traité, chapitre 5.

serait peu de chose sans l'autre, soit parce qu'il était appelé à la conversation familière et ordinaire du Verbe incarné et de la plus sainte des vierges. Partant ils devaient faire tous les trois un concert dont les voix n'étaient que louanges de Dieu, les soupirs que saintes aspirations, et les pensées que sainte quiétude et repos, qui les transformât tous en Dieu.

Plusieurs raisons puissantes, dit Paul a Sancta Catharina (1), prouvent que saint Joseph surpassa en pureté, tant du corps que de l'âme, toutes les créatures, la sainte Vierge seule exceptée. Comme de l'union hypostatique du Verbe avec l'humanité de Jésus-Christ on conclut, par une conséquence naturelle, qu'il y avait en Jésus-Christ comme homme une dignité morale infinie, une sainteté infinie, et toute la plénitude de la grâce, de la sagesse et de la science, et que sous tous ces rapports il surpassait toutes les créatures, comme le dit le grand Apôtre dans sa lettre aux Hébreux, 1, 4 : Ayant été élevé autant au-dessus des anges, que près d'eux est plus excellent le nom qu'il a hérité : *Tanto melius angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit;* ainsi, de la dignité de Mère de Dieu à laquelle Marie a été élevée, on conclut qu'elle a été la plus pure de toutes les créatures, puisque Jésus-Christ, qui est la pureté par essence et la source de toute sainteté, a voulu être conçu et naître de cette auguste Vierge. De là il suit aussi que Joseph étant choisi de Dieu pour être le véritable et légitime époux de Marie, de laquelle, sans détriment de sa virginité, Dieu avait décrété de sortir revêtu de la chair humaine; Joseph étant choisi pour être le très-fidèle gardien de la virginité de Marie et de son honneur, devait être plus pur, tant en son corps qu'en son âme, que tous les anges et tous les hommes, puisqu'il devait cohabiter dans la même maison et vivre le reste de sa vie avec la Vierge la plus belle de toutes les femmes. De là il suit encore que, puisque Marie était exempte des feux du péché, ces feux étaient aussi étouffés et éteints sous l'abondance de la grâce en Joseph, qui devait demeurer avec Marie. Il convenait que Jésus-Christ choisît à sa Mère un époux qui eût avec elle, et toute proportion gardée cependant, une certaine égalité en biens spirituels, en sainteté, en pureté. Marie était la plus pure de toutes les créatures; il était donc très-convenable que le Verbe divin honorât sa Mère, surtout dans ces biens spirituels qui regardaient l'ornement d'un tel mariage, en lui donnant pour époux un homme qui fût plus pur que toutes les autres créatures, afin de joindre le semblable au semblable, la virginité à la virginité dans un même mariage.

Plus les créatures sont près de Dieu, plus il les comble de suavités, et plus elles participent des parfums incréés. Ceux qui s'approchent très-près de Dieu par la foi, la charité et la contemplation participent davantage de l'abondance de ses douceurs et reçoivent au centuple les suaves

(1) De B. Mariæ Præsent. ac Despons., lib. 2, cap. 2, sect. 2.

odeurs des grâces célestes; ils sont nourris d'un aliment spirituel plus doux, ils sont remplis des plus délicieux parfums des dons et des vertus, et leur âme, qui en est tout imprégnée, s'attache fortement à la source d'où viennent ces dons, et elle désire s'approcher toujours davantage de cette divine source. Comme on conclut que Marie, par ces liens étroits du sang avec Jésus-Christ, a plus participé que les autres créatures à ses précieux dons, ainsi est-il certain que Joseph, qui était le plus proche parent de Jésus-Christ après Marie son épouse, puisqu'il le portait souvent dans ses bras, et qu'il était son père nourricier, et qu'il habitait avec lui dans la même maison, était comblé constamment des plus purs parfums et dons de Jésus-Christ, et respirait pleinement Jésus-Christ quand il avait la joie de le tenir dans ses bras, et que pour la pureté il eut la première place après Marie.

Si la pureté de saint Jean l'évangéliste le recommande sur les autres apôtres, si Jésus-Christ se reposa sur sa poitrine parce qu'elle était vierge, comment exprimer la pureté de Joseph, qui le porta une infinité de fois dans ses mains, qui le réchauffa si souvent sur son sein? Si saint Paul dit de lui-même et des autres apôtres qui avaient vu Jésus-Christ et qui avaient conversé avec lui : Nous sommes la bonne odeur du Christ : *Christi bonus odor sumus* (2 Cor. 2, 15), parce que l'odeur de sainteté qu'ils avaient reçue de Jésus-Christ se manifestait aux hommes par leurs mœurs et leur vie : l'odeur de leurs vertus dans les miracles, l'odeur des divines vérités dans leurs discours, et l'odeur de leur pureté dans leur douce et merveilleuse conversation, combien à plus forte raison Joseph ne doit-il pas être appelé la bonne odeur de Jésus-Christ, lui qui vécut tant d'années avec Jésus-Christ, et qui recevait de lui continuellement les inspirations suaves de tous les parfums de la grâce?

On peut affirmer que la pureté de Joseph, qui était déjà si grande, devint encore plus parfaite par la compagnie et la sainte conversation de Marie son épouse, dont la pureté était sans égale; en sorte qu'après Marie il fut la plus pure créature. Il puisait des motifs d'une plus grande perfection dans la splendeur de la présence de cette incomparable Vierge.

Le pieux abbé Rupert, expliquant les Cantiques, dit que si le bien-aimé se plaît et se nourrit parmi les lis, il faut nous figurer aussitôt que c'est Jésus en la compagnie de Marie et de Joseph, qui, à très-juste raison, sont comparés aux lis, à cause de leurs noces virginales et de leur très-chaste et très-innocente vie (1).

Marie et Joseph, dit Paul a Sancta Catharina (2), furent comme deux lis éclatants de blancheur qui, par la pureté de l'âme et du corps, surpassaient les autres fleurs, c'est-à-dire les vierges. C'était au milieu de ces

(1) Lib. 2 in Cant.

(2) De B. Virg. Præsent. et Nativit., lib. 2, cap. 2, sect. 2.

deux lis que Jésus-Christ se plaisait; il préférait la virginité de sa Mère au lait qu'elle lui donnait, et la pureté de Joseph à la nourriture qu'il lui procurait.

Puisque Jésus se nourrit parmi les lis, c'est-à-dire dans les âmes très-pures, purifions nos âmes des pensées obscènes, nos corps des voluptés impures, afin de vaquer aux choses divines et de remplir notre volonté de saintes affections et notre intelligence de pieuses méditations, afin que Jésus-Christ, qui aime ces choses merveilleuses, daigne s'approcher de nous pour s'en nourrir, et fasse germer toujours en nous ces plantes divines et les multiplie, et qu'ensuite il nous nourrisse des délices éternelles.

Pourquoi la généalogie de Jésus-Christ est-elle tirée de saint Joseph par les évangélistes, plutôt que de Marie, qui a conçu Jésus-Christ du Saint-Esprit, tandis que Joseph est étranger à la génération du Seigneur? demande saint Ambroise (1). Nous ne pourrions l'expliquer, si l'usage des saintes Ecritures, qui prend toujours l'origine de l'homme, ne nous en instruisait. On cherche la personne de l'homme, qui conserve toujours la dignité de la race, soit au sénat, soit dans les autres emplois publics. Combien ne serait-il pas messéant qu'on laissât l'origine de l'homme pour chercher seulement celle de la femme, et que celui qui devait être prêché par tout le monde parût n'avoir pas eu de père? Ne vous étonnez pas que la généalogie de Joseph soit ainsi exposée; car Jésus, né selon la chair, a dû suivre l'usage de la chair, et celui qui est venu dans le siècle a dû être désigné selon l'usage du siècle, d'autant plus que l'origine de Marie se confond dans la même source avec l'origine de Joseph. Car, comme Joseph était un homme juste (Matth. 1, 19), il prit une épouse de sa tribu et de son pays; étant juste, il ne pouvait agir contre l'ordre de la loi, qui dit (2) : Les filles se marieront à des hommes de leur tribu, afin que l'héritage des enfants d'Israël ne se mêle point de tribu en tribu; car tous les hommes prendront des femmes de leur tribu et de leur parenté, et toutes les femmes prendront des maris de la même tribu, afin que l'héritage reste dans les familles et que les tribus ne se mêlent point ensemble.

Joseph était de la maison de David (Luc, 1, 37), fils de David (Matth. 1, 20). Joseph, cet homme juste, dit saint Bernard, est vraiment de la maison de David, est vraiment de race royale, noble par race, plus noble par l'âme; clairement fils de David, ne dégénérant point de son père David; entièrement, dis-je, fils de David, non seulement par la chair, mais par la foi, mais par la sainteté, mais par la piété. Comme un autre David, le Seigneur le trouve selon son cœur; auquel il pouvait sûrement confier le secret très-caché et très-sacré de son cœur; auquel, comme à

(1) Comment in Evang. Lucæ, lib. 3, cap. 3.
(2) Numer. 36, 6-7-8-9.

un autre David, le Seigneur manifesta les secrets de sa sagesse et fit connaître le mystère qu'aucun des princes de ce siècle ne connaissait; à qui enfin il a été donné de voir et d'entendre ce que beaucoup de rois et de prophètes ont désiré voir et n'ont pas vu, ce qu'ils ont désiré entendre et n'ont pas entendu, et non seulement de voir et d'entendre, mais aussi de porter, de conduire, d'embrasser, de baiser, de nourrir et de garder (1).

Joseph, dit saint Bernardin de Sienne (2), était de race royale, patriarcale et ducale, selon la ligne directe de noblesse naturelle. Il était de la race des patriarches, des rois et des ducs; car saint Matthieu, 1, tire une ligne droite de tous les pères susnommés depuis Abraham jusqu'à l'époux de la Vierge; d'où il est évident que la dignité patriarcale, royale et ducale se termine en lui.

Marie et Joseph sont de la race noble de David. Mais ils avaient une plus grande noblesse, dit Gerson (3), c'était de servir Dieu fidèlement. Ce qui nous atteste que Marie et Joseph étaient de la plus grande noblesse; car ils servaient Dieu avec tant d'exactitude, qu'ils ne pensaient, ne s'occupaient, ne vivaient que de Dieu. Ils étaient donc plus nobles que David, le plus noble des rois, comme ils étaient plus saints que lui, plus exacts à servir Dieu. Mais pourquoi Joseph et Marie, qui étaient de race royale, s'occupaient-ils de travaux serviles? car Joseph était charpentier, et saint Jérôme atteste que Marie travaillait à des ouvrages de laine et de fil. Nous répondrons que cela n'est pas étonnant, si Jésus, prédicateur et amateur de la pauvreté, a voulu naître dans une honnête pauvreté, et, très-laborieux lui-même, être élevé par des ouvriers très-laborieux, donnant en cela l'exemple à tous, même aux nobles, afin qu'ils ne s'abandonnent pas à la paresse, qui est le foyer, la source et l'origine de tous les vices, la mère de toute malice et de toute iniquité. Que les nobles et les roturiers se rappellent ces paroles du Roi-Prophète : Vous mangerez les fruits de vos travaux; vous serez heureux et comblés de biens : *Labores manuum tuarum quia manducabis; beatuses, et bene tibi erit* (Psal. 127, 2).

N'est-ce pas le fils du charpentier? disaient les Juifs parlant de Jésus

(1) Vere de domo David, vere de regia stirpe descendit vir iste Joseph, nobilis genere, mente nobilior. Plane filius David, non degenerans a patre suo David. Prorsus, inquam, filius David, non tantum carne, sed fide, sed sanctitate, sed devotione : quem tanquam alterum David Dominus invenit secundum cor suum, cui tuto committeret secretissimum atque sacratissimum sui cordis arcanum : cui tanquam alteri David incerta et occulta sapientiæ suæ manifestavit, et dedit illi non ignarum esse mysterii, quod nemo principum hujus sæculi agnovit : cui denique, datum est quod nulli reges et prophetæ, cum vellent videre, non viderunt; audire, et non audierunt : non solum videre et audire, sed etiam portare, deducere, amplecti, deosculari, nutrire et custodire. (*Homil. 2 super Missus est. De Laudibus Virginis Matris.*)

(2) De sancto Joseph sermo, articul. 1.

(3) Secunda consideratio.

(Matth. 13, 55). Joseph, artisan sur la terre, dit saint Augustin, était regardé comme le père du Seigneur Sauveur; et Dieu, qui est véritablement le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, n'est pas exclu de ce travail, car il est aussi lui-même ouvrier. Celui qui a fabriqué la machine de ce monde par sa puissance non seulement admirable, mais aussi ineffable, est ouvrier lui-même. Comme un sage architecte, il a suspendu le ciel en haut, il a fondé la masse de la terre, il a enchaîné les mers avec du sable. Il est ouvrier celui qui dans nos mœurs coupe les œuvres superflues et conserve tout ce qui est utile. Il est ouvrier celui qui, d'après saint Jean-Baptiste, nous menace de sa cognée qui est déjà à la racine de notre arbre (Matth. 3, 10), afin que tout arbre qui dépassera la règle d'une juste discrétion soit coupé jusqu'à la racine pour être livré au feu, tandis que l'arbre qui se dirige selon la vérité sera placé dans la fabrique céleste (1).

Joseph était un homme juste, dit saint Matthieu, 1, 19. Il suffit de répéter cet éloge que le Saint-Esprit donne à Joseph, et de dire qu'il fut juste de cette justice parfaite dont parle saint Clément d'Alexandrie (2), qui comprend généralement la perfection de toutes les vertus. L'angélique docteur saint Thomas (3) enseigne que plus une chose s'avoisine du principe de quelque perfection, plus y participe-t-elle avantageusement. Or, je puis dire que saint Joseph ayant été plus proche de l'Auteur de la grâce et du principe de toute vertu que le reste des pères du vieux Testament, il a, par conséquent, emporté plus de grâces qu'eux tous, et que seul il a eu en héritage toutes les bénédictions. Ainsi on peut croire qu'en lui on voit l'innocence d'Abel, la pureté d'Hénoch, la justice de Noé, la patience de Job, la foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, la persévérance de Jacob, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, la confiance de Josué, la piété de Samuel, la sincérité de David, la sagesse de Salomon, la longanimité des patriarches, la fidélité des prophètes et la sainteté des grands amis de Dieu; en un mot, que tout ce qui s'est trouvé dispersé parmi les autres a été uni et ramassé en lui, ainsi qu'il était convenable à l'époux de celle en qui est recueillie toute la sainteté des pures

(1) Joseph faber in terris, pater putabatur esse Domini Salvatoris; nec ab hoc opere Deus, qui vere est Pater Domini nostri Jesu Christi, excluditur: nam est et ipse faber. Ipse enim est artifex, qui hujus mundi machinam, non solum mirabili, sed etiam ineffabili patientia fabricavit. Tanquam sapiens architectus cœlum sublimitate suspendit, terram mole fundavit, maria calculis alligavit. Ipse est artifex, qui in nostris moribus præcidit superflua opera, utilia quæque conservat. Ipse est artifex, cujus securim ad radicem nostram positam Joannes Baptista comminatur, ut omnis arbor quæ normam justæ discretionis excesserit, excisa radicitus tradatur incendio: quæ autem mensuram veritatis habuerit, cœlesti fabricæ deputetur. (*Serm. 1 de Tempore. De Baptismo Christi.*)

(2) Lib. 6 Stromatum.

(3) 3 p., q. 27, art. 5.

créatures. Pour moi, dit le pieux saint Bernardin de Sienne, je tiens pour certain que cet homme a été très-excellent en pureté, très-profond en humilité, très-ardent en charité, très-élevé en contemplation, très-soigneux à procurer le salut du monde, le tout à l'imitation de celle à qui il devait ressembler le plus possible. Mais nous avons le témoignage même de la sainte Vierge, laquelle, s'entretenant familièrement avec sainte Brigitte (1), lui déclare en peu de paroles les qualités et les conditions de son bienheureux époux saint Joseph. La bouche de Joseph, lui dit-elle, ressemblait à la porte d'un temple, tant elle était bien et religieusement gardée. Jamais il n'en sortit parole qui ressentît tant soit peu la médisance, la colère, le murmure. Il était très-content en sa pauvreté, très-diligent en son travail, très-patient et très-exact à mon service. Il était aussi courageux à défendre ma virginité envers et contre tous que fidèle à publier les merveilles de Dieu, lorsque le temps le demandait. Il était parfaitement mort au monde et à la vanité, comme n'ayant d'affection que pour le ciel. Il était cordialement attaché à Dieu et à ses promesses, comme n'ayant d'autre désir que de les voir accomplies. Il était saintement retiré et toujours recueilli en lui-même, comme n'ayant rien à démêler avec les hommes, toutes ses pensées visant à contenter Dieu, l'unique amour et le souverain bien de son cœur.

Mais parlons de chacune des vertus de saint Joseph en particulier.

On ne peut douter de l'humilité de saint Joseph; car si nous avons droit de conjecturer des autres vertus dont il a été doué, dit le P. Poiré (2), et des rares faveurs qu'il a reçues par l'état auquel il était appelé et par le rapport qu'il avait avec la très-sacrée Vierge, qui ne voit que les mêmes raisons doivent nous faire reconnaître en lui une très-profonde humilité, comme ayant à passer le reste de ses jours en la compagnie d'un Dieu anéanti et de la plus humble des pures créatures, c'est-à-dire en la pratique continuelle de la même humilité? Aussi y a-t-il de grands docteurs qui ne donnent point d'autre cause de la retraite secrète qu'il médita dès qu'il eut aperçu la grossesse de sa très-chaste épouse, que sa merveilleuse humilité. Ce fut son humilité et non autre chose, disent-ils, qui fit que se jugeant tout à fait indigne de demeurer plus longtemps avec un Dieu fait homme et avec une Vierge devenue Mère de Dieu, d'être pris pour le père de l'un et le mari de l'autre, et d'avoir du pouvoir sur ceux que les anges du ciel ne méritaient pas de servir, il aima mieux se retirer doucement et voir son humilité accablée et contrainte de succomber sous le faix d'un si grand honneur. Outre la révélation que la glorieuse Vierge en fit un jour à sainte Brigitte, telle a été l'opinion d'Origène, de saint Basile, de Théophylacte, de l'auteur de l'*Œuvre imparfait* sur saint Mat-

(1) Lib. 6 Revelat., cap. 59
(2) 4e traité, chap. 5.

thieu, de saint Bernard et d'un grand nombre de docteurs modernes. En sorte que comme depuis, l'apôtre saint Pierre ayant plus clairement qu'auparavant reconnu la divinité de son Maître par un miracle qu'il lui vit faire, épris d'un extraordinaire sentiment de ferveur et d'humilité, s'écria : Ah ! Seigneur, éloignez-vous de moi qui ne suis qu'un pauvre pécheur : *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine* (Luc. 5, 8) ; de même saint Joseph étant profondément rentré en lui-même pour considérer son néant, à l'occasion de la merveille d'une Vierge qu'il voyait enceinte, chose qui n'avait jamais été vue ni ouïe depuis le commencement du monde, il estima être au-dessus de tous ses mérites de contempler de ses yeux et de porter en ses bras un Dieu incarné, et de converser avec celle que les séraphins honoraient comme la Mère du Roi des rois.

Remarquez ce caractère de Joseph : par humilité il n'a jamais rien dit ; pas une parole n'est rapportée de lui dans l'Evangile, dit Auguste Nicolas (1). Bien qu'il soit nommé le premier par les évangélistes et par Marie elle-même, ce n'est jamais lui qui parle ; et Marie, toute modeste et humble qu'elle est, est obligée en quelque sorte de lui prêter sa voix. Enfin il disparaît de la terre sans qu'on sache quand ni comment. On a dit qu'il était charpentier, on sait qu'il soutenait Jésus et Marie de son travail ; il est fait une dernière fois mention de lui dans la recherche et dans la rencontre de Jésus au temple, et puis après cela on n'en parle plus.

Nous avons été frappé du caractère de cette figure éminemment humble, simple, tranquille, silencieuse, surtout obscure, moins une figure qu'une ombre, et nous nous sommes proposé de l'étudier.

Or, il nous a paru qu'elle était merveilleusement appropriée à sa fonction, qui était de cacher le Fils de Dieu, et en quelque sorte de l'obscurifier.

Représentez-vous toute l'économie du mystère de l'incarnation comme un grand tableau dans lequel vous verrez dépeints Dieu le Père, son Fils unique, le Saint-Esprit et la sainte Vierge, et ces quatre personnes éclatantes d'autant de lumières qu'elles opéraient de prodiges dans ce mystère. Mais au lieu que dans un tableau matériel l'ombre a toujours pour objet de faire ressortir les figures en repoussoir ou en relief, ici, au contraire, il faut une ombre pour tempérer et pour éteindre leur trop grand éclat, de peur qu'elles n'éblouissent et qu'elles n'aveuglent les yeux des mortels, et le seul Joseph a une vertu humble d'obscurité si étendue, qu'elle suffit pour les voiler toutes, jusqu'au temps où il plaise à Dieu de les manifester.

La très-sainte Vierge, en effet, est cachée à l'ombre de saint Joseph ; sa virginité, sa maternité divine sont enveloppées du voile de son mariage

(1) *La Vierge Marie d'après l'Evangile*, chap. 13 : Saint Joseph.

avec lui. Le Saint-Esprit est pareillement caché sous cette même ombre; car ce qui est né de Marie, de l'Evangile, est l'ouvrage du Saint-Esprit: c'est là son chef-d'œuvre, sa gloire, dont l'humble époux de Marie éteint en lui les rayons. Que dirai-je de ce chef-d'œuvre lui-même de l'Homme-Dieu enseveli dans cette obscurité jusqu'à passer pour fils du charpentier? Enfin Dieu le Père est tellement dérobé par saint Joseph, qu'il aura besoin, en quelque sorte, de venir revendiquer lui-même son Fils au jour de son baptême par cette parole céleste : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui* (Luc. 3, 22).

Les apôtres et tous les autres saints, les docteurs, les pasteurs, les confesseurs, les martyrs ont eu tous pour mission de prêcher Jésus-Christ à toute créature, de répandre au loin la bonne odeur de son nom, de le faire retentir devant les puissances, et d'en porter le son jusqu'aux extrémités de la terre. Mais Joseph est un saint tout singulier, prédestiné pour un ministère tout contraire, pour cacher sa gloire jusqu'au temps de sa manifestation, pour en atténuer les reflets, pour en favoriser les retards et les surprises. Jésus-Christ se cache par humilité, et parce que Joseph est très-humble, Jésus-Christ le choisit à cette fin.

L'Homme-Dieu, pour bien des raisons, ayant voulu réserver à sa mort et à sa croix le miséricordieux prodige d'attirer à soi toutes choses et de triompher hautement des puissances du siècle, si les mystères de sa conception divine et de sa naissance d'une Vierge eussent été divulgués avant ce temps, ces puissances, *qui ne l'eussent pas crucifié*, dit saint Paul, *si elles eussent connu le Roi de gloire* (1), auraient cédé prématurément et trop ouvertement à sa divinité. Mais, dans l'idée qu'il est né d'un mariage ordinaire, elles prennent le Dieu pour un enfant. Il vient à petit bruit exécuter ses grands desseins en les cachant à l'ombre de Joseph, qu'on prend pour son père, et qui écarte ou déconcerte les soupçons, jusqu'au jour où, faisant tout à coup éclater sa force et sa gloire dans la faiblesse et dans l'ignominie de sa mort, on reconnaîtra les divins stratagèmes de ce puissant Réparateur de l'homme, qui se sera servi de l'humble Joseph pour les cacher, comme d'une croix pour les faire à jamais triompher dans le monde.

Tel est le rôle unique de Joseph : rôle obscur, mais d'autant plus sublime. Comme c'est un plus grand prodige de voir la gloire de Dieu anéantie que de la voir éclatante de majesté, la toute-puissance de Dieu s'est montrée plus miraculeuse en un sens dans le seul Joseph, dont elle s'est servie comme d'un voile pour cacher sa gloire, que dans tout le reste des saints qu'elle a employés pour la manifester; et l'on doit regarder et vénérer ce grand saint comme ces augustes ténèbres dont parle l'Ecri-

(1) 1 Cor. 2, 8.

ture, sous lesquelles la majesté de Dieu a voulu se retirer : *Posuit tenebras latibulum suum* (Psal. 17, 12). Mais comme ces nuages dont le soleil n'éclaire que la partie que nous ne voyons pas, et qui sont d'autant plus lumineux du côté du ciel qu'ils sont plus obscurs à la terre, la gloire de Joseph éclate aux yeux de Dieu et des anges en raison de son obscurité aux regards des hommes.

Il est facile de prouver, dit Suarez (1), que saint Joseph possédait une très-grande sainteté. Premièrement, parce que Dieu confère à chacun la sainteté et la grâce conformes à l'emploi que Dieu donne, comme l'enseigne clairement saint Thomas, ainsi que nous l'avons dit ailleurs; mais Dieu a conféré à saint Joseph la charge la plus élevée, qui exigeait pour l'exercer la pureté et la sainteté la plus extraordinaires. Secondement, il fallait qu'il fût très-saint pour être l'époux et le gardien de la très-sainte Vierge. Cette sainteté est encore prouvée par sa virginité perpétuelle, qu'il renouvela de nouveau avec la très-auguste Vierge par un vœu commun. On ne peut douter que son union avec Marie ne fût un excellent moyen pour l'augmentation de sa sainteté. Ce qui fait dire très-élégamment à Rupert (2) : O véritable mariage ! ô saint mariage céleste et non terrestre ! Car comment et dans quel but Joseph et Marie se sont-ils mariés? Dans le but de n'avoir qu'un même esprit et une même foi. Toute la vie de ces époux fut céleste ; l'Esprit saint fut l'amour de l'un et de l'autre, leur conversation était dans le ciel. Et l'on comprend qu'après la naissance de Jésus-Christ la sainteté de Joseph grandit comme à l'infini. Connaissant parfaitement Jésus, étant toujours avec lui, son cœur brûlait de plus en plus du plus parfait amour. La présence, les paroles, les exemples de Jésus-Christ le portaient au sommet de la sainteté. Et il n'est pas permis de douter que Jésus-Christ ne le comblât constamment de grâces et de secours immenses. Car si Jésus-Christ a promis qu'un verre d'eau froide donné en son nom aurait sa récompense, comment tant d'œuvres de charité faites non seulement au nom de Jésus-Christ, mais pour lui directement par Joseph, n'auraient-elles pas été richement récompensées? Ajoutez que la bienheureuse Vierge, aimant singulièrement son époux, ne cessait, par ses désirs et ses prières, de lui obtenir les dons, les secours des plus précieuses grâces. Car s'il est vrai, et c'est vrai, que l'un des plus efficaces moyens pour obtenir de Dieu les dons de sa grâce, c'est la dévotion à la sainte Vierge, il est certain que le très-saint Joseph, dont le cœur et la piété étaient tout à Marie, obtenait par son intercession une admirable perfection de sainteté.

La présence céleste de Marie rendait la sainteté de Joseph de plus en plus parfaite. Mais surtout que de grâces et de vertus il reçut en habitant

(1) Quæst. 29, sect. 2.
(2) Lib. I de Gloria et Honore Filii hominis, in Matth., circa id : Joseph, fili David.

avec Jésus et en lui prodiguant ses soins les plus assidus! dit saint Bernardin de Sienne (1). Quelle perfection il acquit par cette divine présence et conversation, lorsque le béni Jésus lui témoignait tant de respect et d'obéissance comme à son père! Joseph, dans sa vie avec Jésus, s'appliqua surtout à trois choses qui augmentèrent admirablement sa sainteté et sa perfection : premièrement, il eut envers lui une très-respectueuse modestie; secondement, une inaltérable fidélité; troisièmement, une très-ardente charité. Il employa toutes ses forces à pratiquer surtout ces trois vertus envers Jésus. Il consacra sa mémoire à la première, son intelligence à la seconde, sa fervente volonté à la troisième. Et d'abord il eut envers lui une très-respectueuse modestie. Pensez quel respect, quelle pureté d'âme et de corps, d'affection et de sentiment étaient nécessaires à Joseph dans sa familiarité et son entretien assidu, immédiat et secret avec Jésus, qui veillait, dormait, mangeait, travaillait avec lui et sa divine Mère dans la modeste maison de Nazareth. Considérez attentivement que Joseph voyait et contemplait le divin enfant dans ses besoins, ses infirmités, et quelle sainteté il tirait de ces considérations, en voyant la Majesté infinie anéantie pour nous instruire, nous enflammer, nous porter à nous humilier, et cela par amour pour nous. Quels sentiments divins Joseph ne devait-il pas éprouver en voyant ces choses de ses propres yeux, puisque nos cœurs de rocher se ramollissent par la suavité de la bonté, de l'amour, de l'infinie miséricorde de Dieu en méditant ces merveilles? L'âme goûte de plus grandes consolations en voyant l'anéantissement du grand Dieu, en le voyant dans une crèche pour relever notre misère, en le voyant verser des larmes abondantes sur nos malheurs, qu'en le voyant opérer des miracles, ressusciter les morts, et même créer la nature angélique. Cependant il a fait l'un et l'autre par une égale bonté; mais il est plus doux pour nous de savourer les entrailles de son amour. En second lieu, Joseph eut envers Jésus une inaltérable fidélité. Considérez dans quelle foi ferme, éclairée, il s'efforçait de traiter, de fixer toujours les membres si délicats de Jésus, et tous ses besoins, et son dénuement; et comme il admirait, quand Jésus fut devenu grand, toutes ses œuvres, ses actions, ses signes et ses paroles. Son étonnement était sans bornes, lorsqu'il considérait profondément dans son cœur, et qu'il voyait que le Fils de Dieu s'était fait son fils, et qu'il l'avait choisi pour le nourrir, le porter, le gouverner et le conserver dans les nécessités de sa vie mortelle. Troisièmement, il eut une charité très-ardente pour Jésus-Christ. Qui douterait, je vous le demande, que Joseph tenant Jésus dans ses bras comme fait un père, Jésus qui balbutiait et s'entretenait très-familièrement avec lui comme avec son père, qui pourrait douter que Jésus enfant et Jésus devenu grand n'ait pas mis et imprimé en Joseph d'ineffables sentiments et

(1) De sancto Joseph sermo, cap 3.

d'incomparables douceurs de lui-même par sa grâce, coopérant extérieurement par un regard filial, par son souffle et ses embrassements? Oh! que de doux baisers il recevait de lui! Oh! avec quel doux transport il entendait ce divin enfant l'appeler du nom doux et sacré de père! Et avec quelle suavité il se sentait embrassé si amoureusement! Considérez aussi avec quelle profonde tendresse, dans les voyages qu'ils faisaient ensemble, il faisait reposer sur son sein l'enfant Jésus fatigué du chemin lorsqu'il était jeune enfant; avec quel amour d'union intime il se donnait à lui, comme étant son très-aimable fils qui lui avait été donné par le Saint-Esprit de son épouse vierge.

Considérez enfin que, si nous-mêmes nous éprouvons par expérience qu'en vivant surtout longtemps avec de grands saints, nous recevons par eux et avec eux d'admirables illuminations, des ardeurs d'amour de Dieu et des consolations divines, combien plus on doit croire que ce très-saint homme Joseph s'est merveilleusement sanctifié, restant si longtemps avec Jésus et Marie, et cela comme père, comme nourricier de Jésus-Christ, et comme légitime époux de la Vierge; et supportant avec eux et pour eux des travaux, des voyages nuit et jour, il est impossible qu'il ne reçût pas d'eux de précieuses lumières et de grandes consolations.

Réveillé de son sommeil, Joseph fit ce que l'ange du Seigneur lui avait commandé: *Exurgens Joseph a somno, fecit sicut præcepit ei angelus Domini* (Matth. 1, 24). Ici la parfaite obéissance de cet homme juste est décrite, lorsqu'il est dit: Il fit ce que l'ange du Seigneur lui avait commandé. Car, dit saint Paschase (1), à moins qu'on n'obéisse selon le commandement, et non autrement que selon l'ordre, et qu'on obéisse lorsque l'ordre arrive, il ne peut pas exister de vraie obéissance: *Nimirum hic veri justi perfecta describitur obedientia, dum dicitur: Fecit sicut præcepit ei angelus Domini. Quia, nisi fiat sicut præcipitur, et non aliud quam quod præcipitur, et tum fiat quando vel ubi præcipitur, obedientia vera esse non potest.*

Joseph montre sa foi et son obéissance aux révélations de l'archange Gabriel, dit Suarez (2); car l'ange lui révélant d'abord le mystère de l'incarnation, et lui ordonnant ensuite de fuir en Egypte, il crut et obéit très-promptement et sans hésitation. Voyez, dit fort bien saint Chrysostôme (3), l'obéissance; vous avez vu son esprit soumettant avec docilité sa foi aux paroles sacrées, vous voyez son âme entièrement obéissante. Et dans sa huitième homélie sur saint Matthieu, le même saint docteur proclame hautement son obéissance de ce que dans une chose obscure, em-

(1) S. Paschasii Ratberti abbatis Corbeiensis, Expositio in Matth., lib. 2, cap. 2,
(2) Quæst. 29, sect. 2.
(3) Homil. 5 in Matthæum.

barrassante, il ne dit mot et ne fait aucune question, mais il obéit aussitôt, avec la volonté de supporter toutes les épreuves.

Hérode étant mort, dit l'évangéliste saint Matthieu, 2, l'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil en Egypte, disant : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël ; car ceux qui cherchaient la vie de l'enfant sont morts. Et se levant, Joseph prit l'enfant et sa mère, et vint dans la terre d'Israël. Mais apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il appréhenda d'y aller, et, averti pendant son sommeil, il se retira en Galilée, et y demeura dans la ville appelée Nazareth.

Ce qui ressort le plus dans ce mystère, dit Auguste Nicolas (1), du retour en Judée, et ce qui a déjà paru dans celui de la fuite en Egypte, c'est la parfaite simplicité de Joseph dans son obéissance à la volonté de Dieu et dans sa fidélité à la Providence, comme gardien et conducteur de Jésus. On lui dit d'aller en Egypte, il y va ; on lui dit d'y rester jusqu'à ce qu'on lui reparle, il y reste ; on lui dit de revenir en Judée, il y revient ; on lui dit de se retirer en Galilée, il s'y retire. Il suit ainsi tous les mouvements de Dieu, comme l'ombre suit le corps, sans opposer jamais le moindre retard, sans demander jamais la moindre explication, quelles que soient les difficultés et les impossibilités apparentes. Et remarquez ce caractère de tous les avertissements qui lui sont donnés : c'est toujours *pendant son sommeil* que le ciel les lui envoie, et cela suffit à sa parfaite obéissance. Il n'attend pas d'être favorisé d'une apparition éclatante, il ne s'arrête pas au doute spécieux de prendre ses propres songes pour des révélations : *Se levant, il prend l'enfant et la mère, et il va.* Vit-on jamais une plus parfaite simplicité ? C'est par elle que le Fils de Dieu a voulu être conduit ; c'est là le gouverneur du Prince de la paix, du Roi de gloire.

Levez-vous, dit l'ange à Joseph, hâtez-vous de prendre l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte. Pesez toutes ces paroles, dit Bossuet (2), vous verrez que toutes inspirent de la frayeur. Levez-vous, ne tardez pas un moment ; il ne lui dit pas : Allez, mais : Fuyez. Pourquoi, si ce n'est pour mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de Joseph, qui ne pouvait pas n'être pas ému d'une manière fort vive, en voyant le péril d'une épouse si chère et d'un si cher fils ?

Etrange état d'un pauvre artisan qui se voit banni tout à coup ; et pourquoi ? parce qu'il est chargé de Jésus et qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né, lui et sa sainte épouse vivaient pauvrement, mais tranquillement dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains ; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a point de repos pour eux.

(1) Chapitre 15 : Saint Joseph.
(2) 3e élévation sur les mystères.

Cependant Joseph demeure soumis et ne se plaint pas de cet enfant incommode, qui ne leur apporte que persécution ; il part, il va en Egypte, où il n'a aucune habitude, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa propre maison. On n'a pas Jésus pour rien ; il faut prendre part à ses croix. Pères et mères chrétiens, apprenez que vos enfants vous seront des croix ; n'épargnez pas les soins nécessaires, non seulement pour leur conserver la vie, mais, ce qui est leur véritable conservation, pour les élever dans la vertu. Préparez-vous aux croix que Dieu vous prépare dans ces gages de votre amour mutuel ; et après les avoir offerts à Dieu, comme Joseph et Marie, attendez-vous comme eux à en recevoir, quoique peut-être d'une autre manière, plus de peines que de douceurs.

Dans la suite nous reviendrons sur la fuite en Egypte et sur le retour à Nazareth.

Marie, Mère de Jésus, étant fiancée à Joseph, dit saint Matthieu, 1, il se trouva que, avant qu'ils vinssent ensemble, un fruit fut formé dans son sein par le Saint-Esprit. Or, Joseph son mari, qui était un homme juste, ne voulant pas la diffamer, résolut de la renvoyer secrètement. Comme il était en cette pensée, voilà que l'ange du Seigneur lui apparut en son sommeil, disant : Joseph, fils de David, ne crains point de recevoir Marie ton épouse; car ce qu'elle porte en elle est né du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus; car il sauvera son peuple de ses péchés. Et, réveillé de son sommeil, Joseph fit ce que l'ange du Seigneur lui avait commandé et reçut son épouse. Et il ne la connut point jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son Fils premier né, et il lui donna le nom de Jésus.

Que de merveilles diverses renfermées dans ces paroles de l'Evangile ! Méditons-les surtout en ce qui concerne saint Joseph.

Marie, Mère de Jésus, étant fiancée ou mariée à Joseph. Dans ce passage de l'Evangile, on peut douter entre le sens d'*épousée* ou de *fiancée*, le mot *desponsata* pouvant avoir ces deux sens ; mais lorsqu'il est dit que Joseph, ignorant d'abord que ce que portait Marie était du Saint-Esprit, *résolut de la renvoyer secrètement pour ne pas la diffamer*, on voit qu'il y avait entre Marie et Joseph une cohabitation qui ne se prête pas à l'idée de simples fiançailles ; et enfin ces paroles de l'ange : Joseph, fils de David, ne crains point de recevoir Marie ton épouse, font voir que, dans tous les cas, le mariage ne tarda pas à se contracter. En fait, cela ne saurait être douteux, dit Auguste Nicolas (1).

Ces paroles : Avant qu'ils vinssent ensemble : *Antequam convenirent*, s'entendent de la célébration publique des noces, dit Gerson (2). Joseph

(1) Chapitre 7 : Mariage de la sainte Vierge.
(2) De Conjugio Joseph et Mariæ.

reçut Marie son épouse : *Accepit Joseph Mariam conjugem suam.* La reçut-il clandestinement ? la reçut-il en secret ? Cela eut-il lieu sans la solennité des noces ? Loin de là, il suivit les usages de sa nation. Il ne rougit point, l'ange l'ordonnant, de faire les noces publiquement, après les simples épousailles.

Saint Matthieu rapporte donc qu'après la conception du Fils de Dieu, saint Joseph, voyant la Vierge enceinte, et ne connaissant pas ce qui s'était passé en elle, comme il était juste, ne voulait pas l'accuser et résolut de se séparer d'elle secrètement. La première chose que vous pouvez considérer sur ces paroles, dit Louis de Grenade dans son *Mémorial* (1), est la sainteté de cet homme admirable que nous ne pouvons assez honorer, si nous nous rappelons l'emploi pour lequel il avait plu à Dieu de le choisir, c'est-à-dire celui d'époux de la Vierge, celui de gouverneur et de père putatif de son cher fils. On ne peut douter qu'il n'ait reçu des grâces proportionnées à ces deux dignités si relevées ; et surtout nous devons croire qu'en considération de la première, Dieu lui donna une chasteté angélique, afin qu'il vécût pendant tant d'années aussi purement que les anges avec son épouse, en comparaison de laquelle les étoiles du ciel ne sont pas nettes.

L'évangéliste ajoute que, parce qu'il était juste, il ne voulut pas mettre au hasard la réputation de la Vierge, mais qu'il aima mieux souffrir cette peine en lui-même et la quitter. C'est la marque d'une très-parfaite justice, laquelle, pour être véritable, doit, comme celle de Dieu, être accompagnée de douceur. La loi même lui mettait à la main les armes pour se venger ; mais comme cette loi était faite en faveur de l'offensé, il remit tout son droit entre les mains de Dieu ; et comme il souhaitait de le trouver plutôt indulgent que rigoureux à son égard, il voulut être aussi doux envers le prochain qu'il désirait que Dieu le fût envers lui. C'est encore un grand exemple pour nous apprendre quelle retenue nous devons garder dans nos jugements, avant d'éclater contre le prochain et avant de rien avancer qui blesse sa réputation.

Mais qui pourrait expliquer ce qui se passait alors dans le cœur de Marie ? Cette sage Vierge n'ignorait pas les inquiétudes dont l'esprit de son époux était agité. Elle avait pour lui une très-sainte amitié ; elle le regardait avec le respect dû à un époux si saint, qui lui avait été donné de la main de Dieu. Quelle pouvait donc être l'affliction que ressentait une âme si tendre, voyant continuellement sur le visage de ce cher époux la blessure de son cœur ? La miséricorde et la pitié sont des qualités inséparables des gens de bien ; quelles impressions donc ne devaient point naître de ces deux vertus dans cette Reine de miséricorde, voyant une personne

(1) De la Révélation faite à saint Joseph de la grossesse de la Vierge sans dommage de sa virginité.

qu'elle aimait si tendrement, si cruellement affligée, et avec tant de sujet? Vous ne devez pas moins admirer en même temps la douceur, la sagesse, l'obéissance de la Vierge et sa soumission à la volonté de Dieu, tant dans cette extrême peine que dans tous les autres accidents qui lui pouvaient survenir. Vous ne pouvez douter qu'en cette occasion si touchante elle n'offrît son cœur et sa croix à son Seigneur avec une volonté et une soumission merveilleuse; qu'elle ne représentât aux yeux de Dieu son innocence et la plaie dont son époux était blessé; qu'elle ne lui en demandât le remède, mais en remettant néanmoins tout entre ses mains. Considérez encore la confiance dont elle armait son cœur dans cette extrémité, prenant une entière assurance en la bonté de Dieu, se promettant qu'il aurait égard à son innocence et à celle de son époux, et qu'à la fin il donnerait le remède nécessaire à l'un et à l'autre. Si la chaste Suzanne, étant condamnée pour un crime qu'elle n'avait pas commis (Daniel, 13), ne perdit point la confiance et espéra toujours qu'elle serait secourue de celui qui est le protecteur des innocents, cette confiance devait être d'autant plus vive dans la Vierge, qu'elle avait des gages bien plus assurés de la miséricorde divine. De là naissait en son âme une paix si profonde, que la mer est moins calme quand tous les vents sont endormis, que le ciel est moins pur quand l'aquilon a dissipé tous les nuages, que n'était cette bienheureuse âme au milieu d'une si terrible tempête; car si la paix est le fruit de la justice, si elle est la fille légitime de la confiance, nulle paix n'égalera jamais celle de la Vierge, qui surpassait en justice et en confiance toutes les autres créatures.

O Joseph, s'écrie saint Augustin (1), imitez la paix de Marie. N'entendez-vous pas l'ange qui vous dit en songe: Joseph, fils de David, pourquoi vous troublez-vous tant? pourquoi vous attristez-vous tant? pourquoi, même en dormant, vos pensées vous causent-elles une si grande sueur? pourquoi en veillant vous promenez-vous triste? pourquoi avez-vous un mauvais soupçon de Marie, puisqu'elle doit vous enfanter le Sauveur? Faites disparaître à son égard l'esprit de jalousie, car c'est le Seigneur lui-même qui l'a rendue féconde. Votre âme est triste, parce que tout ce que vous avez lu dans la prophétie, vous ne l'avez pas appliqué à Marie. Votre tristesse vient aussi de ce que, ayant vécu vierge vis-à-vis de votre épouse, vous la voyez cependant enceinte, et vous la soupçonnez coupable. Joseph, fils de David, né non seulement de la race sacerdotale, mais aussi de la race royale, fils des prophètes et des patriarches, écoutez: Ce Dieu qui a écrit des merveilles dans sa loi a fait des merveilles en votre épouse. Et que sont les merveilles, sinon les choses qui sont impossibles à l'homme? N'avez-vous donc pas lu dans la loi les merveilles de Dieu? et si vous les avez lues, pourquoi ne les avez-vous

(1) Appendix de diversis, serm. 25.

pas comprises ? La loi elle-même que vous lisez tous les jours a été écrite sans burin sur des tables de pierre. Lisez et comprenez que la terre a produit du pain dans le désert, la terre dans laquelle aucun laboureur n'a jeté de semence. De même la verge d'Aaron, desséchée depuis plusieurs années, a reverdi sans eau, elle a fleuri dans le temple, elle a produit du fruit, quoique fermée sous le toit. Donc celui qui a écrit sur des tables de pierre sans stylet de fer, est le même qui a fécondé Marie par l'Esprit saint ; et celui qui dans le désert a produit du pain sans aucune culture, est le même qui, sans corruption, a rendu Mère la Vierge ; et celui qui, sans humidité, a fait produire des feuilles à la verge d'Aaron, a fait concevoir sans l'homme la fille de David. Enfin, Joseph, fils de David, fils des prophètes, vous avez lu Isaïe, le plus excellent des prophètes ; qu'a-t-il vu dans l'avenir lorsqu'il a écrit : Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel, 7, 14 ? Ce que vous avez donc lu dans vos livres, regardez-le de vos yeux en Marie, afin que vous disiez dignement avec David votre père : Ce qui nous avait été annoncé, nous le voyons dans la cité du Dieu des armées, dans la cité de notre Dieu : *Quod ergo legisti in libris tuis, aspice in Maria oculis tuis, ut digne dicas canticum David patris tui : Sicut audivimus, sic et vidimus in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri* (1). Regardez donc Marie votre épouse, soyez toujours assuré d'elle, et ne vous inquiétez d'elle en aucune manière ; car ce qui est né dans son sein ne sera pas appelé fils du Juif, mais il sera appelé Fils de Dieu : *Aspice ergo Mariam conjugem tuam, semper de ea securus, et in nullo sis sollicitus ; quia quod natum est in ejus utero, non vocabitur filius Judæi, sed vocabitur Filius Dei.* Ayez donc, ô Joseph, une commune virginité de membres avec Marie votre épouse, parce que des membres vierges naît la vertu des anges : *Habe ergo, Joseph, cum Maria conjuge tua communem virginitatem membrorum, quia de virgineis membris virtus nascitur angelorum.* Que la virginité de Marie épouse de Jésus-Christ soit conservée en sa chair ; mais vous, soyez le père de Jésus-Christ par la chasteté, par l'honneur de votre virginité, pour prouver aux siècles chrétiens que vous n'êtes point jaloux de la virginité de la Mère de Dieu. La virginité est d'un grand mérite. La virginité de Marie est féconde à la salutation de l'ange, et la fécondité vierge de Marie est saluée, et la virginité de Marie enfantant est louée aujourd'hui par les anges, et la virginité de Marie allaitant est proclamée par l'étoile du ciel et honorée par les présents des mages. C'est pourquoi réjouissez-vous, ô Joseph, réjouissez-vous sans mesure de la virginité de Marie, vous qui seul avez mérité l'affection virginale du mariage, parce que, par le mérite de la virginité, vous êtes devenu si grand, que vous êtes appelé père du Sauveur.

(1) Psal. 47, 9.

Joseph est admis comme témoin dans les célestes mystères, l'ennemi est exclu, et la réputation de la Vierge-Mère est conservée intègre, dit saint Bernard : *Secretis cœlestibus et admittitur testis, et excluditur hostis, et integra servatur fama Virginis Matris.* Autrement, comment le juste aurait-il épargné l'adultère ? Car il est écrit : Joseph, son mari, qui était un homme juste, ne voulant pas la diffamer, résolut de la renvoyer secrètement. Comme il était juste, il fit bien de ne pas la diffamer ; car, comme il n'aurait point été juste s'il l'eût épargnée étant coupable, il n'aurait pas non plus été juste, si, la reconnaissant innocente, il l'eût condamnée. Ainsi, étant juste et ne voulant pas la diffamer, il résolut de la renvoyer secrètement. Pourquoi voulut-il la renvoyer ? demande le même saint docteur. Ecoutez là-dessus le sentiment des Pères. Joseph voulut la renvoyer par la même raison que Pierre voulait que le Seigneur s'éloignât de lui, disant : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur (Luc, 5, 8). Il voulut la renvoyer par le même motif que le centurion voulait empêcher Jésus d'aller chez lui, lui disant : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum* (Matth. 8, 8). De même Joseph, se regardant comme un indigne pécheur, se disait en lui-même qu'il ne pouvait plus rester en la compagnie intime d'une telle et d'une si grande créature ; il tremblait à la vue d'une dignité si élevée au-dessus de lui ; il voyait et redoutait un signe certain de la présence divine ; et parce qu'il ne pouvait pas pénétrer le mystère, il voulait la renvoyer. Pierre fut saisi d'effroi à la vue de la grandeur de la puissance divine ; le centurion s'épouvanta à la vue de la majesté de la présence d'un Dieu. Joseph, comme homme, frémit à la vue de la nouveauté d'un si grand miracle, à la vue de la profondeur d'un si grand mystère ; c'est pourquoi il voulut la renvoyer secrètement. Vous êtes étonné que Joseph se jugeât indigne de la société de la Vierge enceinte, lorsque vous entendez que sainte Elisabeth ne pouvait supporter sa présence, et qu'elle fut pénétrée de crainte et de respect ; car elle dit : Et d'où me vient ceci, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? *Et unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me* (Luc, 1, 43) ? C'est pourquoi Joseph voulait la renvoyer. Mais pourquoi secrètement et non publiquement ? Afin qu'on ne lui demandât pas la cause et la raison du divorce. Car qu'aurait répondu Joseph à ce peuple dont l'esprit semblait fermé aux choses de Dieu, à ce peuple incrédule et contradicteur ? S'il eût dit ce qu'il sentait, qu'il était sûr de la pureté de Marie, est-ce qu'aussitôt ces Juifs incrédules et cruels ne se seraient pas moqués de lui et n'auraient pas lapidé la Vierge-Mère ? Car comment auraient-ils cru à la vérité silencieuse dans le sein, eux qui la méprisèrent lorsqu'elle éleva la voix dans le temple ? Que n'auraient-ils pas fait à Jésus encore caché, eux qui plus tard levèrent leurs mains impies sur lui lorsqu'il se manifestait par les plus éclatants miracles ? C'est

donc avec raison que cet homme juste, pour n'être pas obligé ou de mentir ou de diffamer son épouse, voulait, la sachant innocente, la renvoyer secrètement.

Si quelqu'un pense autrement et croit que Joseph doutait de Marie, mais que, parce qu'il était juste, il ne voulait pas habiter avec elle la soupçonnant, et que cependant, parce qu'il était pieux, il ne voulait pas la livrer comme suspecte de crime, et que c'est pour cela qu'il résolut de la renvoyer secrètement, je réponds en deux mots que ce doute de Joseph était nécessaire, mais qu'il fut levé par l'assurance du divin oracle. Car il est ainsi écrit : Comme il était en cette pensée, c'est-à-dire décidé à la renvoyer, voilà que l'ange du Seigneur lui apparut en son sommeil, disant : Joseph, fils de David, ne crains point de recevoir Marie ton épouse ; car ce qu'elle porte en elle est né du Saint-Esprit (Matth. 20). Si Marie eût été coupable, comment Joseph, qui cachait cela, est-il appelé juste? dit saint Jérôme. Mais c'est ce qui rend hommage à la vertu de Marie, que Joseph, connaissant sa chasteté et admirant ce qui était arrivé, cache dans le silence le mystère qu'il ne savait pas (1).

Pourquoi, demande saint Bernardin de Sienne, Dieu permit-il que Joseph tombât dans un pareil doute, si toutefois le sentiment de ceux qui soutiennent ce doute est vrai (2)? La révélation qui lui fut faite après ne pouvait-elle pas lui être faite avant, comme à la Vierge avant qu'elle conçût? A cela on répond par trois raisons. La première : Dieu le voulut ainsi pour mieux établir la certitude d'un si grand événement ; car lorsqu'on voit l'époux de Marie, si discret, sage et juste, considérer et voir toutes ces choses avec la plus scrupuleuse attention, douter d'abord et ensuite croire si fermement, on est plus porté à croire après lui que s'il eût cru simplement dès le commencement. C'est le sentiment de saint Grégoire le Grand, qui dit : Marie-Madeleine, qui crut si tôt, m'est un témoin plus faible que Thomas, qui douta longtemps : *Minus Maria mihi præstitit, quæ cito credidit, quam Thomas, qui diu dubitavit.* La seconde raison est qu'il y a une plus grande confirmation de la merveille. Car, pour nous-mêmes, plus nos doutes sont forts, plus nous cherchons à découvrir la vérité ; et, après que les doutes ont été levés par la manifestation et l'illumination de la vérité, nous nous attachons plus fortement à elle ; et plus dans la tentation nous éprouvons notre misère et nos malheurs et la nécessité de la grâce, plus nous nous humilions et nous rendons grâces à Dieu de ses précieux secours ; nous sommes alors plus vigilants contre les tentations et plus exacts à conserver les grâces accordées par Dieu, et par là même nous apprenons à compatir au malheur de ceux qui doutent et qui chancellent, et à leur venir en aide. La troisième rai-

(1) Comment. in Matth., lib. 1, cap. 1.
(2) De sancto Joseph serm., cap. 2.

son est que cela procure un plus grand exercice pour observer et montrer en même temps l'ordre de la grâce et de la providence de Dieu. Car, quoique Dieu nous donne d'abord des dons, il ne les achève pas avant que nous soyons éprouvés par les tentations et les travaux, pas avant qu'en triomphant des tentations nous ne méritions la consommation de la grâce. C'était pour Joseph une grâce immense de devenir l'époux de la Vierge et en quelque manière le père de Jésus-Christ, et de vivre dans leur familiarité. C'est pourquoi, après le commencement de ce don si grand, il dut être excité, éprouvé et enfin élevé à un plus haut degré de sainteté par la tentation.

On peut encore demander pourquoi Marie elle-même ne révéla pas à Joseph son époux le secret divin. A cela on répond que de semblables mystères ne se font connaître qu'autant que Dieu le permet. La sainte Vierge ne dit rien, pleinement convaincue que ce mystère ayant été révélé à sainte Elisabeth (Luc, 1), le serait aux autres en temps propice, selon la volonté de Dieu. Mais pourquoi Joseph ne demanda-t-il pas à Marie l'explication du mystère ? La réponse est qu'il l'eût demandée en vain, parce qu'il n'aurait pas cru au témoignage de Marie. Cela fut ainsi selon les desseins de Dieu, afin que Joseph fût tellement assuré par la révélation angélique qu'à l'avenir il ne pût plus douter. Après le témoignage de l'ange, que Marie avait conçu du Saint-Esprit, il conversait avec son épouse plus humblement et plus respectueusement, ce qui augmentait sa perfection.

Que pouvait faire Joseph dans la position où Marie se trouvait ? demande saint Pierre Chrysologue (1). L'accuser de crime ? mais il était témoin de son innocence. Proclamer sa faute ? mais il était le gardien de sa pureté. La regarder comme adultère ? mais il était lui-même le défenseur de sa virginité. Que faire en cette situation ? Il pense à la renvoyer, parce qu'il ne pouvait pas la trahir publiquement, et intérieurement il ne pouvait supporter ce qui était arrivé. Il pense à la renvoyer, il confie tout à Dieu, parce qu'il n'y a pas d'homme auquel il puisse s'adresser. Et nous, toutes les fois qu'un bruit s'élève, qu'une apparence se présente, mais que le fond des choses ne nous est pas révélé, ne jugeons pas, éloignons la vengeance, abstenons-nous de condamner ; disons tout à Dieu, de crainte de nuire à un innocent et de devenir nous-mêmes coupables. Si nous gardons le silence, Dieu élèvera la voix.

Joseph, dit saint Bonaventure, était troublé, et son épouse s'en apercevait (2). Vous voyez comment Dieu permet que les siens soient éprouvés et tentés par les tribulations pour augmenter leur couronne : *Vides quomodo Deus permittit suos tribulationibus vexari et tentari ad ipsorum*

(1) Serm. 145 de Generatione Christi, et de Joseph Mariam dimittere volenti.
(2) Meditationes vitæ Christi, cap. 6.

coronam. Cependant il calmait ses douleurs, et il ne voulait pas accuser; il supportait avec patience cette injure, ne se vengeant point; mais, vaincu par la piété, voulant céder, il voulait la renvoyer secrètement. Et l'auguste Vierge n'était pas sans tribulation, car, voyant son cher époux abattu, elle s'en affligeait amèrement. Cependant elle gardait le silence par humilité, et elle cachait le don de Dieu. Elle préférait passer pour infâme que de découvrir le mystère de Dieu, et elle ne voulait rien dire d'elle qui eût le caractère d'une glorification. Elle ne cessait de prier le Seigneur qu'il daignât apporter lui-même le remède et les décharger de cette croix tous deux, son époux et elle-même. Vous voyez combien était grande leur tribulation et leur anxiété, mais le Seigneur y pourvut en envoyant son ange à Joseph, qui lui dit pendant son sommeil que Marie avait conçu du Saint-Esprit et qu'il restât avec elle en toute confiance et joie. D'où la tribulation cessant, une grande consolation arriva. Ainsi nous en arriverait-il si nous savions avoir la patience dans les épreuves; car Dieu amène la tranquillité après la tempête.

Comment, dit saint Paschase (1), Joseph est-il appelé juste, lui qui non seulement n'est pas enflammé du zèle de la charité, mais qui ne prend même aucune information? Cette conduite est un témoignage en faveur de Marie, qu'il savait innocente, afin qu'en sauvant son honneur et sa vie il méritât d'être nommé juste. Marie n'ayant pas conçu du germe du péché originel, il était de toute justice que Joseph ne voulût pas la diffamer, parce qu'il connaissait sa chasteté; et c'est pour cette justice qu'il rend à Marie qu'il est à bon droit appelé juste lui-même. Sa crainte prouve sa piété, et la conscience qu'il a de la pureté de la Vierge, qui ne lui permet pas de l'abandonner à l'opprobre, lui mérite le nom de juste. Plusieurs disent que ces paroles : *Ne voulant pas livrer Marie*, signifient qu'il ne voulait pas faire connaître publiquement sa divine conception.

Comme Joseph était dans la pensée de renvoyer secrètement Marie son épouse, l'ange du Seigneur lui apparut en son sommeil, disant : Joseph, fils de David, ne crains point de recevoir Marie ton épouse, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus; car il sauvera son peuple de ses péchés : *Hæc eo cogitante, ecce angelus Domini apparuit in somnis ei, dicens : Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam; quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est. Pariet autem filium, et vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* (Matth. 1, 20-21).

Quel calme à ces paroles! quel ravissement! quelle humilité dans Joseph! Joseph, fils de David, ne crains point. L'époux est averti de ne pas

(1) Exposit. in Matth., lib. 2, cap. 2.

craindre l'état de l'épouse, dit saint Pierre Chrysologue (1); et, en vérité, une âme pieuse tremble en compatissant. Joseph, fils de David, ne crains point, de crainte que, tranquille sur ta conscience, tu ne succombes sous le poids de la connaissance du mystère. Joseph, fils de David, ne crains point: celle que tu vois est la vertu, non le crime; ici ce n'est pas la chute humaine, mais c'est la descente divine; ici c'est la récompense, non la faute; ici c'est la semence du ciel, non le détriment du corps; ici il n'y a pas le décèlement de la personne, c'est le secret du juge; ici c'est la victoire du répondant, non la peine du supplice; ici ce n'est pas la perte de l'homme, c'est le trésor de Dieu; ici n'est pas la cause de la mort, mais de la vie. C'est pourquoi ne crains point, car celle qui enfante la vie ne mérite pas d'être mise à mort. Joseph, fils de David, reçois Marie ton épouse; car ce qui est né en elle est de l'Esprit saint.

Joseph se réveillant de son sommeil : *Exurgens autem Joseph a somno* (Matth. 1, 24). L'Evangile dit admirablement que Joseph se leva, sortit de son sommeil, dit Gerson (2); car le nom de Joseph veut dire *augmentation*. Il était tel, lui qui ajoutait chaque jour de nouvelles vertus à sa sainte vie, se levant, allant de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'il eût le bonheur de voir le Dieu des dieux dans la céleste Sion. Et comme le dit très-bien de Marie l'évangéliste saint Luc, qu'après la révélation du mystère de l'incarnation, elle se leva et s'en alla avec hâte vers les montagnes : *Exurgens Maria, abiit in montana cum festinatione*, 1, 39, ainsi en fut-il de Joseph son époux, lorsque, par l'inspiration angélique, il connut ce grand mystère : il se réveilla et se leva, dit saint Matthieu. L'esprit raisonnable et vertueux a son sommeil, semblable à celui dans lequel se réjouissait le Roi-Prophète, disant : Je m'endormirai, je reposerai dans la paix : *In pace, in idipsum dormiam et requiescam* (Psal. 4, 10); semblable aussi à celui dont il est dit dans les Cantiques : Je dors, et mon cœur veille : *Ego dormio, et cor meum vigilat*, 5, 2. L'homme dort, et dort délicieusement, lorsque, les sens inférieurs étant calmes et enchaînés, son esprit est placé dans le seul désir de l'éternité, où il trouve le repos dans la vraie connaissance et le parfait amour. Là il habite sur la montagne sainte du Seigneur, sous l'abri et à l'ombre du tabernacle admirable.

(1) Joseph, fili David, noli timere. Sponsæ causas sponsus ne timeat, admonetur; et vere pius animus, dum compatitur plus pavescit. Joseph, fili David, noli timere; ne dum conscientia securus sis, de sacramenti cognitione succumbas. Joseph, fili David, noli timere. Quam vides virtus est ista, non crimen; hic non humanus lapsus est, sed est divinus illapsus; hic præmium est, non reatus; hic incrementum cœli est, non corporis detrimentum; hic non est proditio personæ, judicis est secretum; hic palma cognitoris est, non supplicii pœna; hic hominis furtum non est, thesaurus est Dei; hic non est mortis causa, sed vitæ. Et ideo, noli timere, quia quæ vitam parturit, non meretur occidi. Joseph, fili David, accipe Mariam conjugem tuam; quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est. (*Serm. 145 de Generatione Christi, et de Joseph Mariam dimittere volenti.*)

(2) De Conjugio Joseph et Mariæ.

dans la divine nuée, dans un sommeil délicieux, dans le lit de l'Epoux qui, plein d'amour, s'écrie : Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, n'inquiétez pas le sommeil de ma bien-aimée, ne la troublez pas jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même : *Adjuro vos, filiæ Jerusalem, ne suscitetis neque evigilare faciatis dilectam, quoadusque ipsa velit* (Cant. 2, 7). Là il voit en dormant les merveilles de la loi de Dieu ; là les secrets obscurs et cachés de la sagesse de Dieu sont manifestés (Psal. 50, 7). Que le juste Joseph, à qui l'admirable mystère de l'incarnation a été révélé pendant son sommeil, soit pour nous un exemple. Dans ce sommeil et dans les autres qu'il eut plus tard, Joseph reçut l'esprit de prophétie sur le passé, le présent et l'avenir. Il connut que Marie avait été l'épouse du Saint-Esprit quant au passé. Il connut que l'enfant qui habitait réellement dans le sein de Marie était Dieu, sachant par les saintes Ecritures que Dieu seul remet les péchés. C'est ce Dieu dont il est dit ici : Vous lui donnerez le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés (Matth. 1, 21) ; et cette prophétie embrasse le présent et l'avenir.

Joseph, fils de David, ne crains point de recevoir Marie ton épouse ; car ce qu'elle porte en elle est né du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus ; car il sauvera son peuple de ses péchés (Matth. 1, 20-21). Combien de mystères sont compris dans ce peu de paroles! dit Louis de Grenade (1). Considérez premièrement quelles ont été les dispositions du cœur de Joseph, et ensuite celles de Marie après cette révélation. Tâchons de comprendre par la méditation en quel état se trouva le cœur de ce saint patriarche après que l'ange, en lui révélant ce grand mystère, eut fait passer son cœur d'une extrémité à une autre aussi éloignée qu'était l'opinion qu'il avait conçue de la Vierge et du fruit qu'elle portait dans son sein de celle qu'il en eut depuis. Pour en être persuadé, il est bon de peser l'un après l'autre tous les secrets que contiennent les paroles de l'ange. Il lui révéla donc premièrement que dès lors le Messie était descendu sur la terre ; que dans ce mystère toutes les promesses de Dieu, les espérances de tous les saints, toutes les prophéties et toutes les vérités marquées obscurément dans l'Ecriture étaient accomplies ; que ce qui avait été désiré pendant tant de siècles était arrivé, et que toute la race humaine était sur le point de réparer sa perte et de recouvrer son salut. Il lui révéla aussi quel était ce salut que l'on devait attendre de la puissance du Sauveur ; que ce salut ne regardait pas des choses temporelles ni charnelles, mais des choses spirituelles et toutes saintes, et qu'il ne venait pas pour donner la santé aux corps seulement, mais pour la rendre aux corps et aux âmes, parce que ces paroles, qu'*il délivrerait son peuple de ses péchés*, qui sont la cause de tous les maux

(1) *Mémorial*. Méditations sur la vie de notre Seigneur. De la Révélation faite à saint Joseph de la grossesse de la Vierge sans dommage de sa virginité.

du corps et de l'âme, ne veulent dire autre chose. Il lui révéla encore la grandeur du Sauveur, en lui faisant entendre combien sa conception était admirable et combien aussi sa naissance le serait, puisque l'une s'était faite par l'opération du Saint-Esprit, et l'autre se ferait d'une mère vierge. Il lui fut aisé de comprendre, par des priviléges si merveilleux, quelle serait la majesté de la personne qui devait naître, puisque ce saint homme était assez éclairé pour voir qu'une manière si miraculeuse de venir au monde était au-dessus de la créature. Il reconnut aussi quelle était la grâce que Dieu lui faisait, en ce que, n'étant qu'un pauvre charpentier, Dieu avait ordonné de toute éternité que de sa maison et d'une femme qui lui avait été donnée pour compagne sortiraient la lumière, l'espérance, le remède et le salut de tous les siècles, et qu'il n'aurait pas une petite part dans ce grand ouvrage, puisqu'il était choisi pour être le conducteur et le père putatif du Sauveur du monde, et l'époux et le gardien de sa Mère. Il lui révéla enfin les admirables qualités de la sacrée Vierge ; il lui fit connaître son incomparable sainteté, et lui changea tellement le cœur, qu'au lieu de l'opinion peu avantageuse qu'il paraissait avoir eue de Marie, il n'eut plus à l'avenir pour elle que du respect et de la vénération ; et ce qui est encore très-remarquable, c'est que Dieu lui manifesta toutes ces merveilles et tous ces adorables mystères, non par la bouche d'un homme, mais par le ministère des anges.

Que ne devait donc pas ressentir un cœur aussi pur et aussi saint que celui de l'admirable Joseph au milieu de toutes ces lumières, parmi ces révélations qui lui découvraient de si hauts mystères? N'était-il pas ravi et transporté hors de lui-même, voyant tant de merveilles et tant de grandeurs auxquelles il avait tant de part? Oui, sans doute, puisque c'est le propre du Saint-Esprit de mettre dans l'âme des justes des sentiments pour les mystères proportionnés à la connaissance qu'il leur en donne; car, étant essentiellement amour, procédant du Père et du Fils, il n'exerce pas moins sa puissance sur la volonté que sur l'entendement ; autant il porte de lumière dans l'un, autant excite-t-il de saints mouvements dans l'autre. Et comme la nature ne fait point les membres inégaux, mais les rend proportionnés les uns aux autres, ainsi, pour l'ordinaire, cet Esprit divin égale les sentiments de la volonté aux clartés qu'il répand dans l'entendement. Jugez donc quelle pouvait être la volonté de saint Joseph, puisque son entendement avait été éclairé de si grandes lumières.

Vous avez encore un grand sujet de méditation dans la douleur de saint Joseph lorsqu'il réfléchit sur les pensées désavantageuses qu'il avait eues touchant la conduite de la Vierge, encore qu'elle ne l'eût point méritée, sa vie ayant été si pure que toutes les apparences extérieures ne devaient être assez puissantes pour faire naître même l'ombre d'un soupçon contre elle. Figurez-vous ensuite avec quelle affection, avec quelle joie et avec quelle abondance de larmes il s'alla jeter aux pieds de la

Vierge pour lui demander pardon et pour lui faire connaître de quelle merveilleuse manière l'ange du Seigneur l'avait détrompé et avait éclairé pour lui les obscurités qui se trouvaient dans ce divin mystère.

Voilà ce qui se passa dans saint Joseph, comme nous avons sujet de le croire. Mais pensez maintenant quels furent les sentiments de Marie quand elle apprit le secours de Dieu et qu'elle remarqua ce grand effet de la Providence ; quand elle vit son époux si consolé et si libre des peines qui l'avaient affligé, et qu'elle connut que la bonté de Dieu avait protégé son innocence, qu'elle avait écouté ses prières, qu'elle avait mis le repos dans sa maison et qu'elle avait rendu la paix à l'esprit de son époux. Quels furent alors les transports de son âme ! quelles prières s'élevèrent de son cœur vers le ciel ! quelles louanges et quelles actions de grâces ne rendit-elle point à Dieu en considérant le soin paternel que ce souverain Seigneur a de tous ceux qui le servent, comme elle-même le publia dans son cantique lorsqu'elle dit : Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent : *Misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum* (Luc. 1, 50). Qui pourrait imaginer la joie qui remplit son cœur et le torrent de larmes qui découlèrent de ses yeux, voyant de quelle sorte Dieu l'avait secourue dans une si pressante affliction ? Ce fut alors qu'après s'être répandue en louanges du Très-Haut, elle s'entretint à cœur ouvert avec son époux de toutes les circonstances du mystère qu'elle avait tenu caché. Ce fut alors qu'elle lui raconta tout ce que l'ange Gabriel lui avait annoncé et tout ce qui s'était passé entre elle, sainte Elisabeth et l'enfant qu'Elisabeth portait dans son sein. Ce fut alors que la joie de ce saint homme redoubla, et les deux époux ne pouvaient s'arrêter de bénir Dieu, d'admirer et d'adorer les œuvres de sa main toute puissante. Joseph interrogeait Marie, et Marie lui répondait et lui découvrait, comme dépositaire des secrets du Saint-Esprit, des mystères ineffables ; et l'un et l'autre, mêlant leurs larmes avec les louanges qu'ils rendaient à la Majesté divine, passèrent un long temps dans ce sublime entretien.

Marie enfantera un fils, et toi, Joseph, tu lui donneras le nom de Jésus ; car il sauvera son peuple de ses péchés : *Pariet filium, et vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* (Matth. 1, 21). Parmi toutes ces merveilles (1), vous ne devez pas oublier ces dernières paroles que l'ange dit à Joseph : Vous le nommerez Jésus, parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés. Nouveau Sauveur, que vous êtes admirable ! que cette manière de sauver votre peuple est nouvelle et inconnue ! Oh ! quel nouveau rayon de lumière se répand dans le monde par ces paroles ! C'est maintenant que se dissipent les obscurités de la nuit et que la clarté du jour commence à luire. C'est maintenant que les ombres du vieux Testament disparaissent, et que les vérités du

(1) Même auteur et même lieu que plus haut.

nouveau se découvrent. C'est maintenant que la chair perd sa prétendue gloire, qu'heureusement elle meurt, et que l'esprit prend une nouvelle vie; et c'est à partir de ce moment que l'Evangile commence à faire briller aux yeux du monde sa beauté et sa pureté, car jusqu'ici il n'y avait que des figures, que des ombres et des biens de la terre que la loi promettait, mais maintenant tout est changé en dès biens solides en esprit et en vérité.

Vous le nommerez Jésus, dit l'ange, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple de ses péchés. Qu'est-ce que j'entends, ô âmes fidèles? quel nouveau langage frappe mes oreilles? et quelle est cette nouvelle lumière qui me paraît? Pensez-vous qu'il y ait peu de chose renfermée dans ce peu de paroles? Nous devrions tous nous prosterner contre terre pour rendre grâces à Dieu des profonds mystères et des grâces inestimables qui sont cachés sous ces mots. Par ces paroles dignes de tous nos hommages, Dieu a découvert au monde les riches trésors de sa grâce et de sa bonté, et lui a fait voir tout ce qu'il avait tenu caché sous des ombres et des figures depuis le commencement du monde. Dans la suite de tous les temps et de tous les siècles, il avait promis de donner le salut aux hommes, et il avait représenté le Sauveur sous diverses images, le nommant tantôt le Rédempteur, tantôt un roi, tantôt un capitaine ou un général d'armée, un pasteur, un fondateur d'un grand édifice, un triomphateur, un libérateur, ou lui donnant d'autres titres qui marquaient des grandeurs et des félicités temporelles; et c'est pour cela que les Juifs n'ont pas voulu comprendre jusqu'aujourd'hui que ce salut si longtemps promis fût une chose spirituelle. Mais maintenant l'ange du ciel, par ces paroles comme par un rayon de lumière, a éclairé toutes les ombres et découvert toutes les images du vieux Testament, lorsqu'il a déclaré que le salut qu'il annonçait regardait bien moins les corps que les âmes. Si l'on vous renfermait dans un lieu obscur où serait un tableau merveilleux que cette obscurité même vous empêcherait de voir, et si tout à coup on ouvrait une fenêtre pour faire entrer la lumière, alors vous découvririez toutes les figures et toutes les autres beautés de ce tableau qui étaient ensevelies dans les ténèbres. Une parole de l'ange a produit un effet pareil; une parole a dévoilé toutes les figures et toutes les ombres de l'Ancien Testament, et a découvert que le salut dont il était venu apporter la nouvelle était représenté par ces figures.

Vous donnerez, ô Joseph, le nom de Jésus à cet enfant, parce qu'en ce nom, dit saint Pierre Chrysologue, toute la majesté de la Divinité est adorée (1). Tous ceux qui habitent le ciel, tous ceux qui sont sur la terre, tous ceux qui sont enchaînés dans les enfers se prosternent à ce nom sacré et l'adorent. C'est ce que dit saint Paul (Philipp. 2, 10). C'est ce nom

(1) Serm. 144 de Annuntiatione.

qui donne la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'agilité aux boiteux, la parole aux muets, la vie aux morts; et la vertu de ce nom dissipe la puissance du démon sur les possédés.

Quel admirable privilége, quel honneur, quelle gloire pour Joseph d'être choisi par le ciel pour donner son nom au Dieu fait homme!

Et, réveillé de son sommeil, Joseph fit ce que l'ange du Seigneur lui avait commandé : il reçut son épouse, et il ne la connut point jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son Fils premier né (Matth. 1, 24-25).

La voie des justes est comme le soleil levant qui s'avance et croît jusqu'au milieu du jour, disent les Proverbes : *Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectum diem*, 4, 18. Les progrès des justes dans la sainteté des mœurs, dans l'augmentation des vertus sont comparés, dit Paul a Sancta Catharina, à la marche de la lumière qui brille, qui s'avance et croît jusqu'au milieu du jour. Joseph, bien plus que les autres justes, peut être comparé à la lumière qui resplendit, qui s'avance et croît en intensité. Et d'abord en raison de son nom, qui est le présage de ses futurs progrès dans la vertu; car ce nom marque l'accroissement, l'augmentation dont Joseph, fils du patriarche Jacob, fut le type. Jacob le bénissant dit : Joseph va toujours croissant et en s'augmentant : *Filius accrescens Joseph, filius accrescens* (Gen. 49, 22). Ensuite en raison du nom de juste par excellence que lui donne l'Ecriture (Matth. 1, 19). Enfin en raison des qualités particulières de l'âme et du corps dont il fut orné, et qui lui donnent une ressemblance avec la lumière.

Parmi les créatures matérielles, il n'y a aucune chose qui représente mieux les créatures angéliques que la lumière, à cause de la rapidité avec laquelle elle se répand en un instant par tout le monde, à cause de la subtilité avec laquelle elle pénètre les corps diaphanes et pénètre les corps opaques par la moindre ouverture, et aussi parce qu'elle est le moyen par lequel on connaît tous les objets. Rien n'est plus pur qu'elle; elle n'est jamais souillée par aucune saleté; elle en est exempte, quoiqu'elle la touche souvent. Ainsi Joseph fut comme une brillante lumière dans tout le cours de sa vie; il ne fut jamais souillé par aucune ordure de la concupiscence; il se conduisit comme un ange dans la société conjugale avec Marie, comme s'il n'eût point eu de corps; son esprit était toujours éloigné des sens matériels et du commerce des choses terrestres, afin de pouvoir constamment vaquer à la contemplation des choses divines; et cependant il travaillait chaque jour pour se procurer le nécessaire, pour entretenir Marie et le divin Enfant. La lumière est très-agréable aux yeux sains, elle les récrée; mais elle fatigue les yeux malades, ils ne peuvent la supporter. La pureté des mœurs et l'honnêteté de Joseph étaient très-agréables aux très-chastes yeux de la Vierge; mais les impurs Juifs ne la peuvent supporter et veulent que le Messie ne soit pas encore

né. Marie était aussi très-heureuse de la douce conversation et de la protection de Joseph quand elle fuyait en Egypte. Semblable à la lumière de l'aurore qui précède le soleil, il précédait dans ce voyage Jésus-Christ, vrai Soleil de justice, et, en guide parfait, il conduisait l'Enfant avec sa Mère. La lumière possède par sa vertu toutes les couleurs et toutes les qualités premières, et Joseph était juste de cette justice qui embrasse toutes les vertus; justice que le Psalmiste compare à la lumière quand il dit : Il fera éclater votre justice comme la lumière, il fera briller votre innocence comme le midi : *Et educet quasi lumen justitiam tuam, et judicium tuum tanquam meridiem*, 36, 6. Dieu a fait éclater comme la lumière la justice de Joseph, c'est-à-dire il a mis au grand jour sa sainteté, sa probité, toutes ses vertus sublimes, toutes ses œuvres de justice, lorsqu'il l'éprouva par les adversités dans le temps de la grossesse de Marie, dans la persécution, dans la fuite en Egypte. Joseph fut toujours soumis et d'une parfaite obéissance à la volonté divine. Dans toutes les adversités et prospérités, il ne cessait de louer Dieu. La lumière ne peut être vaincue par son adversaire, c'est-à-dire par les ténèbres, mais elle les dissipe, pour épaisses qu'elles soient; de même l'âme de Joseph fut invincible dans les adversités, et il éloigna, détruisit, renversa tous les obstacles qui s'opposaient à la prompte exécution de la volonté de Dieu. De plus, la lumière est la cause efficiente de tous les produits de la terre, sans aucun mélange de soi-même cependant, et sans aucune altération d'elle-même ; ainsi Marie et Joseph furent comme les lumières resplendissantes de tous les époux ; de leur mariage, quoique restant toujours vierges, Jésus-Christ vint au monde. Enfin la lumière a cette qualité, de rendre agréable aux yeux et utile l'objet qu'elle éclaire; la piété de Marie et de Joseph est si grande, qu'elle rend agréables à Dieu tous ceux qui les portent amoureusement dans leur cœur, et qu'elle leur procure une très-grande abondance de biens spirituels.

La voie du juste est comme le soleil qui croît jusqu'au milieu du jour (Proverb. 4, 18). La pureté, la sainteté, toutes les vertus croissent en Joseph jusqu'au dernier jour de sa vie, parce qu'il augmenta toujours cette grâce par laquelle il était formellement juste, en y joignant les œuvres de nouveaux mérites ; et, sentant approcher sa dernière heure, ne put-il pas dire avec plus de raison encore que le saint vieillard Siméon : Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur promis de vous : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace, quia viderunt oculi mei salutare tuum* (Luc. 2, 29-30). Siméon ne vit Jésus-Christ que peu de temps, et non seulement Joseph l'eut toujours devant lui pendant plusieurs années, mais ses mains le portèrent mille fois et lui fournirent le boire et le manger.

C'est une règle générale et un principe certain, dit saint Bernardin de

Sienne (1), que Dieu donne des grâces selon l'état auquel il appelle. C'est ce qu'on voit clairement dans les pères de l'Ancien Testament, c'est-à-dire dans Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Josué, David, Salomon, et dans les autres prophètes. Ceci se voit aussi clairement dans le Nouveau Testament, en la Vierge bénie, dans les apôtres, les évangélistes, les docteurs et les fondateurs d'ordres; et cet ordre a été tout le temps de l'Ancien Testament et sera tout le temps de l'Evangile jusqu'à la fin du monde. Cette vérité s'est surtout vérifiée en saint Joseph, père putatif de notre Seigneur Jésus-Christ et véritable époux de la Reine du monde et des anges, qui a été choisi par le Père éternel pour être le nourricier et le gardien de ses plus riches trésors, c'est-à-dire de son Fils et de son Epouse, fonctions sublimes qu'il a remplies avec une inviolable fidélité.

Quelle admirable union, quelle sainte familiarité, quelle douce prévenance entre Joseph et Marie!

On est poussé par une pieuse curiosité, dit Gerson (2), à savoir la très-chaste et très-sainte conversation et la vie angélique de Joseph avec Marie, leurs entretiens célestes pendant leur pélerinage sur les mystères de notre rédemption, sur le cantique de Marie, de Zacharie et de Siméon; ensuite surtout sur ce qui se disait de l'enfant Jésus et ce que l'on voyait en lui, et sur les révélations de l'ange, et surtout sur ce que vous, ô Marie, vous aviez appris par une douce expérience. Comme le Seigneur enseignait à Marie de briller par la plus parfaite pureté, il lui enseignait aussi d'avoir un époux semblable à elle malgré la distance, semblable à elle par la pureté; un époux qui, avec une vierge perpétuelle, restât perpétuellement vierge lui-même. Marie connaît le mystère de l'incarnation que les siècles ignoraient, l'ange le lui annonçant; Joseph le connaît, instruit en songe là-dessus par l'ange, et, comme je le crois pieusement, instruit auparavant et familièrement par Marie. Marie visite Zacharie et Elisabeth du consentement de Joseph son époux, qui est instruit du grand mystère de l'incarnation et qui l'accompagne. Marie entonne son cantique, Zacharie chante le sien; Joseph est présent à tous ces chants joyeux, prophétiques et divins. Marie est félicitée par Elisabeth et toute sa parenté; Joseph y participe. Marie se souvenait que le signe donné au roi Acham, qui était la fécondité d'une vierge et son enfantement, s'accomplissait en elle (Isaïe, 7, 14); Joseph s'en réjouissait, louant et exaltant Dieu dans son cœur, et rendant de continuelles actions de grâces. Joseph obéit à l'édit de César-Auguste, Marie obéit aussi. Car l'Evangile dit que Joseph partit de Nazareth, ville de Galilée, et monta en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, pour se faire inscrire avec Marie son épouse, qui était grosse (Luc, 2, 4-5); car il savait qu'il fallait obéir à

(1) De sancto Joseph sermo.
(2) Tertia consideratio.

l'autorité constituée, parce que telle est la volonté de Dieu. Marie adore avec joie et allégresse son Fils Jésus dès qu'il est né; Joseph fait la même adoration dans les mêmes transports de bonheur. Marie conservait précieusement dans son cœur toutes les merveilles que les bergers, les mages, Siméon, Anne et les autres disaient du saint Enfant; elle les méditait, les savourait délicieusement, mais dans le silence que lui faisait garder toujours son respect pour ce profond mystère; Joseph faisait de même. Car il est écrit que son père et sa mère admiraient ces choses que l'on disait de lui : *Et erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo* (Luc. 2, 33). Joseph obéit à l'ange qui lui ordonna dans son sommeil de prendre la Mère avec l'Enfant et de fuir en Egypte. Marie, cette jeune et délicate vierge qui venait d'enfanter, obéit aussi, se levant dans la nuit. Dans ce très-pénible voyage en pays étranger, l'un et l'autre disaient au Seigneur : Vos justices ont été nos hymnes dans le lieu de notre exil : *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ in loco peregrinationis meæ* (Psal. 118, 54). O bon Jésus, ô salutaire Christ, disaient-ils à ce divin Enfant, qui pourra estimer suffisamment votre sortie, votre itinéraire, votre entrée et votre demeure de sept ans en Egypte? qui pourra peser le travail, la douleur et la crainte qui vous accablent? Ainsi parlaient Joseph et Marie s'adressant à Jésus. Et Joseph et Marie partageaient toutes ces grandes épreuves avec Jésus. Ils parlaient de la rédemption, ils la méditaient. Oh! qui me donnerait d'avoir assisté à de semblables conversations? qui me donnerait de les avoir accompagnés dans ce voyage? Qui pourrait raconter la précieuse et honnête pauvreté de Joseph et de Marie, qui avaient un âne pour serviteur? Si Elisabeth s'extasie à la salutation de Marie, si Jean tressaille dans le sein de sa mère en la présence de la Mère de Dieu, qui pourrait dire les consolations et les illuminations que Joseph reçut de la vie commune et des doux entretiens avec la Mère de Jésus? Qui me donnerait d'avoir entendu un des cantiques de Sion chanté par Marie et Joseph en terre étrangère? Qui me donnerait d'avoir vu Marie portant son divin Enfant dans ses bras, le caressant tendrement, joyeuse de sa joie, pleurant lorsqu'il pleure, et vous remettant, à vous Joseph, ce céleste fardeau pour le porter, le réchauffer, l'embrasser à votre tour?

Que pensez-vous que soit Joseph? demande Adam Scot (1). C'est une âme sincère et pure en toutes manières, selon l'interprétation de ce nom de Joseph, qui veut dire augmentation de toutes les vertus. Ne vous paraît-il pas être d'une âme forte et énergique, puisqu'il s'efforce de plus en plus de se perfectionner tous les jours? Cet homme de la maison de David s'efforce, dans sa sainte curiosité, dans sa pieuse ardeur, autant que cela lui est possible dans ce siècle, de visiter, de parcourir cette maison

(1) Serm. 34 in die sanctorum Innocentium.

éternelle du ciel qui n'est pas construite de main d'homme, contemplant ces demeures brillantes des esprits bienheureux, pouvant dire avec le grand Apôtre : Notre conversation est dans les cieux : *Nostra autem conversatio in cœlis est* (Philipp. 3, 29). Ce juste Joseph parcourt incessamment les divers ordres des anges ; il assiste aux entretiens des archanges, il admire la cour des Principautés, les prérogatives des Dominations, la très-douce égalité des Trônes, la plénitude de la science dans les chérubins et l'ardeur infatigable du divin amour dans les séraphins. Il se promène dans la troupe des patriarches, dans le chœur des prophètes.

Voilà notre Joseph fréquentant cette maison céleste, y attachant son esprit, à l'exemple de cet aigle qui s'élève jusqu'aux nues, qui place son nid sur le sommet des rochers, qui habite le creux de la pierre, demeure sur les rocs escarpés et les rochers inaccessibles (Job, 39, 27-28). Regardant ainsi la terre de loin, ses yeux voient de temps en temps le Roi de gloire dans son éternelle splendeur ; il fixe ses regards perçants sur David son aïeul. Joseph est une âme pieuse et fidèle, qui se retire de tous les plaisirs de la chair et de toutes les occupations du siècle par une entière mortification ; et entrant en lui-même pour éloigner de lui, autant qu'il le peut, d'une main sainte et pure, tous les fantômes des choses qui passent, il fait sa demeure au ciel ; il ferme la porte à tout ce qui est passager ; tous ses sens ont une porte, même son cœur. Il ne connaît ni concupiscence, ni curiosité vaine, ni vanité futile ; il n'a ni joug de bœuf, ni maison de campagne qui éloignent les invités du festin du Seigneur (Luc, 14, 20). Il ne connaît ni la concupiscence de la chair, ni la concupiscence des yeux, ni celle de l'orgueil de la vie (1 Joan. 2, 16). Notre Joseph est libre de toutes ces choses qui ne sont que d'accablantes chaînes. Il se préserve de la corruption de la chair, de la sollicitude des affaires du siècle, du faste d'une sotte domination. Il mortifie la chair, son occupation est toute pure, il méprise l'ambition.

Joseph jouit de suaves consolations divines, n'étant jamais enchaîné par les cupidités des choses visibles et sensibles, Qui imitera Joseph, et nous le louerons ? car il a fait des merveilles en sa vie (Eccl. 31, 9). Il triomphe du monde et de la chair, son âme libre et puissante s'élève sans cesse vers Dieu. Il se met au-dessus de tout ce qui est temporel ; ensuite il domine dans les choses spirituelles ; enfin il arrive jusqu'aux choses divines. Ainsi il s'élève au-dessus des choses créées, visibles et invisibles, et il se repose dans celui qui est le terme de toutes les choses corporelles et spirituelles. Là il goûte un suprême repos.

Joseph, époux de Marie, c'est un titre unique et la plus grande des dignités après celle de Mère de Dieu. Joseph, époux de Marie, ce titre-là conférait à saint Joseph tous les droits d'un véritable époux sur la bienheureuse Vierge.

En voyant la haute et brillante mission de Joseph, de cet homme divin,

dit le P. Séraphin, passionniste (1), nous nous sentons impuissant à dire tout ce que Dieu a fait pour lui et tout ce qu'il est lui-même à l'Eglise de Dieu. Nous ne savons nous expliquer laquelle de ces deux choses est plus digne d'admiration, ou de voir Marie obéir à Joseph, ou de voir Joseph commander à Marie. Voulez-vous connaître saint Joseph? Sachez qu'il est l'époux de la Vierge. C'est tout dire; c'est là tout son éloge, et c'est de là que lui est venu tout le bonheur d'avoir été regardé sur la terre comme le père du Verbe éternel fait homme et d'avoir rempli à son égard tous les devoirs d'un père : *Virum Mariæ* (Matth. 1, 16). Joseph est l'époux de Marie. Là se trouve la raison de toutes ses pensées, de tous ses désirs, de toutes ses affections, de toutes ses joies, de toutes ses peines, de toutes ses démarches, de toutes ses sollicitudes, de tous ses dons, de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a reçu : *Virum Mariæ*. C'est l'époux de Marie, c'est l'époux de la Vierge-Mère. S'il assiste à la crèche du Verbe incarné, s'il tient ce divin Enfant dans ses bras, s'il le serre sur son cœur, s'il le prend sur ses genoux et qu'il se laisse caresser par lui, en le caressant lui-même à son tour, c'est que Joseph est l'époux de la Vierge-Mère : *Virum Mariæ*. Si, Jésus enfant étant poursuivi par Hérode, Joseph prend sa défense et le dérobe à la poursuite de ses ennemis; si, Jésus s'étant égaré en Jérusalem, Joseph va à sa recherche et n'est heureux que lorsqu'il l'a retrouvé, c'est que Joseph est l'époux de Marie, et que tout ce qui intéresse cette Vierge-Mère touche aussi son cœur paternel : *Virum Mariæ*. Marie n'a qu'un homme sur la terre avec qui elle partage ses joies et ses peines ; c'est le plus saint homme de son siècle, c'est l'homme juste, c'est Joseph son époux : *Virum Mariæ*. Après la Vierge-Mère, c'est Joseph qui voit de près, qui connaît le divin Enfant, qui en approche, qui le touche, qui en prend soin comme d'un enfant, et cet honneur ne lui vient que parce qu'il est l'époux de Marie : *Virum Mariæ*. Etre l'époux de Marie, dit saint Jean Damascène, c'est chose ineffable, et on ne peut rien dire de plus : *Virum Mariæ, hoc est prorsus ineffabile, et nihil præterea dici potest* (2). Sans doute, le comble de l'honneur pour Joseph, c'est d'avoir eu Jésus-Christ sous sa garde et sous sa conduite, et il a été encore plus heureux d'avoir été lui-même pendant tant d'années entre les mains du Fils de Dieu pour recevoir de plus près les influences du Soleil de justice, pour être sans cesse perfectionné par de nouveaux soins et élevé toujours de plus en plus en vertu, en sainteté, par l'abondance des grâces du Sauveur ; mais ce comble d'honneur lui-même, et ce bonheur spécial que Joseph partage avec Marie, ne lui conviennent que parce qu'il est l'époux de cette Vierge-Mère : *Virum Mariæ, nihil præterea dici potest.*

(1) Notes additionnelles au chapitre 10 de Marie d'Agreda.
(2) Orat. de Nativit. B. Mariæ Virginis.

Ainsi qu'en la sainte cité que le disciple bien-aimé vit au 21e chapitre de l'Apocalypse, dit le P. Poiré (1), Dieu jeta des fondements de rubis, de saphir, d'émeraude et d'autres pierres précieuses, afin d'élever là-dessus des murailles de jaspe et de porphyre, et des portes de perles d'une prodigieuse grosseur ; de même le grand Architecte de l'univers mit au bienheureux saint Joseph tant de rares vertus pour servir de fondements à trois admirables desseins qu'il fit réussir à sa gloire, à l'honneur de ce saint et à l'étonnement de tout le monde. Le premier fut de le faire époux de la Mère de son Fils unique, et, par le même moyen, de nous présenter l'idée du mariage le plus saint et le plus honorable qui ait jamais été. Car, en premier lieu, il fut entre deux personnes les plus illustres qui se pussent trouver en noblesse, en perfections naturelles, surnaturelles, en grâces gratuites, en mérites, en pureté et en toutes sortes de vertus. En second lieu, il fut fait et conduit par la souveraine sagesse de Dieu. En troisième lieu, ce fut un mariage vrai, arrêté, parfait et avoué pour tel par le Saint-Esprit en divers endroits des saintes Ecritures, des sacrés conciles et des écrits des Pères anciens. O mariage plus céleste que terrestre, plus angélique qu'humain ! Désirez-vous savoir ce qu'était saint Joseph ? dit le dévot abbé Rupert (2). Vous le connaîtrez par un seul mot que l'évangéliste saint Matthieu jette comme en passant : C'était, dit-il, l'époux de Marie ; n'en demandez pas davantage. Car, en entendant dire qu'il est l'époux, le chef et le supérieur de la Mère de Dieu, et par conséquent le père du Sauveur par réputation, vous avez sujet d'en former une idée la plus relevée que votre esprit puisse fournir.

Joseph fut en quelque sorte le chef et le supérieur de la Vierge et de Jésus-Christ comme homme, dit Suarez (3). Ceci est positif, puisque l'Apôtre l'atteste : L'homme est le chef de la femme, dit-il aux Ephésiens, 5, 23 : *Vir caput est mulieris*. C'est pourquoi saint Pierre ordonne aux femmes d'être soumises à leurs maris, donnant pour exemple Sara qui obéissait à Abraham, l'appelant son seigneur (1a, 3, 1-6; Genes. 18). Donc la bienheureuse Vierge reconnaissait et respectait son époux comme étant son mari et son chef. Dans les choses extérieures et de service, elle put à sa manière être soumise à son mari, car le gouvernement de la famille lui appartenait. C'est pourquoi, lorsqu'il fallait faire quelque chose de semblable, il recevait des avertissements du ciel même, ainsi qu'on le voit pour la fuite et le retour d'Egypte. C'est pourquoi aussi l'ange lui ordonne d'imposer un nom à Jésus : *Vocabis nomen ejus Jesum* (Matth. 1, 21).

Marie, dit Gerson (4), se faisait un honneur d'appeler Joseph son maî-

(1) Chapitre 5.
(2) Lib. 1 de Gloria et Honore Filii hominis, in cap. 1 Matth.
(3) Quæst. 29, sect. 2.
(4) Serm. de Nativit. glorios. Virg. Mariæ.

tre et son seigneur. Aussi le place-t-elle avant elle : Voilà, dit-elle à son Fils, que votre père et moi nous vous cherchions : *Ecce pater tuus et ego quærebamus te* (Luc. 2, 48). Ne doit-on pas s'écrier ici : O Joseph, que votre élévation est grande ! O dignité incomparable, que la Mère de Dieu, la Reine du ciel, la Souveraine du monde n'ait pas jugé indigne de vous appeler son seigneur ! *O miranda prorsus, Joseph, sublimitas tua ! O dignitas incomparabilis, ut Mater Dei, Regina cœli, Domina mundi appellare te dominum non indignum putaverit !* En vérité, je ne sais pas ce qu'il y a de plus admirable ici, ou l'humilité en Marie, ou la grandeur en Joseph.

Pour ce qui regarde Jésus-Christ, saint Luc nous dit qu'il était soumis à Joseph et à Marie : *Et erat subditus illis*, 2, 51. Cela, dit Suarez (*ut supra*), signifie plutôt l'usage que le droit, car réellement, à cause de la dignité de sa personne, il ne fut, à proprement parler, le sujet d'aucun homme ; cependant, pour faire connaître la dignité de Joseph, il faut dire que, sous le rapport de la condition humaine et de l'origine, Jésus-Christ devait être soumis à Joseph, et quoiqu'il en fût exempt sous le rapport de sa divinité, il voulut de fait lui être soumis et lui porter, comme à son père et son supérieur, l'obéissance et le respect.

O merveille ! s'écrie Gerson (*ut supra*), celui qui a fait l'aurore et le soleil est soumis à un charpentier ; celui devant qui tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers, est soumis à une femme qui fait du tissu : *Subditus fabro is qui fabricavit auroram et solem ; subditus fœminæ textrinæ, cui flectitur omne genu, cœlestium, terrestrium et infernorum.*

Je voudrais pouvoir trouver des paroles pour expliquer ce mystère si haut et si caché aux siècles, la trinité si admirable et si digne de vénération de Jésus, de Joseph et de Marie. Je le voudrais, mais la puissance me manque, et je m'épuise en vains efforts. Comme la grâce et la gloire n'ôtent pas les droits de la nature, mais les élèvent et les perfectionnent, rappelons-nous avec une pieuse dévotion que par un certain lien naturel surgit une obligation du Fils pour sa Mère, de la Mère pour son époux, et de l'un et de l'autre, c'est-à-dire de la Mère et du Fils, pour le très-fidèle, très-vigilant et assidu gardien et nourricier Joseph, qui fut le chef de Marie, ayant par là une certaine autorité, un pouvoir, une domination, un empire sur Marie, comme Marie, par droit naturel, en sa manière, sur son Fils. Combien grand doit être maintenant dans la gloire le juste Joseph, qui fut si grand dans la misère ici-bas !

On peut comprendre par ces raisons, dit Suarez (*ut supra*), qu'il existait entre Marie et Joseph et entre Jésus et Joseph un singulier lien d'un mutuel amour et d'une très-parfaite charité qui sortait de la nature de la dignité elle-même et de l'office pour lequel Joseph avait été choisi ; car

il appartient à la vertu et à la sainteté de l'épouse d'aimer son mari, et de lui souhaiter et procurer tout bien, surtout le bien de l'âme. Et la bienheureuse Vierge, très-parfaite en tout, dut exceller dans cet amour. Nous trouvons encore ici la raison de la reconnaissance due aux bienfaiteurs, et rien ne la peut payer que l'amour. Le bienheureux Joseph souffrait beaucoup, supportait beaucoup de travaux à cause de la Vierge, et cela par amour, par bonne volonté. Il y avait donc réciprocité de tendre amour. Ajoutez la conformité des mœurs, la sainte, fréquente et continuelle familiarité, et la vie commune sans aucune désunion, sans dispute, qui ne pouvait pas ne pas produire un grand amour et une mutuelle bienveillance. Ces mêmes raisons se trouvent en Jésus à peu près dans la même proportion; il remplissait tous ses devoirs avec perfection, étant parfait en toutes choses.

Comme le mystère de l'incarnation, dit le P. Poiré (1), est un saint et admirable désordre, toutes les personnes qui lui appartiennent se ressentent de cette sainte et sublime confusion, et en portent les caractères honorables. Notre Seigneur, qui en est le terme sacré, est contre les règles de la nature; le fils est l'esclave de son père; Marie est vierge et mère; saint Joseph est un père qui n'a point d'enfant, un époux qui n'a point de femme, puisque la sainte Vierge, ayant consacré sa virginité, est un livre scellé. Mais disons plutôt qu'il est un époux qui, contre les lois du mariage, doit toutes ses grandeurs à son épouse, un père qui tire tous ses avantages de son fils et qui n'en est le père que par son épouse.

Saint Jérôme dit nettement que l'évangéliste donne un nom aussi grand que véritable à saint Joseph, parce que, s'il est l'époux de Marie, il est le père de Jésus, dans le sens de saint Augustin, qui soutient qu'il possède également ces deux titres, non pas selon la chair, mais selon l'esprit, qui est le fondement des plus saintes et des plus véritables alliances. Saint Joseph, dit le célèbre chancelier de Paris, a quelque part en la formation du corps de Jésus-Christ, puisqu'il est formé d'une chair dont le domaine lui est transporté par le mariage. Marie est la mère de Jésus, et Joseph en est le père; tous les deux sont vierges, et tous les deux produisent un même fils; et quoique la Vierge seule contribue de son sang pour le former, saint Joseph ne laisse pas d'y prendre part, parce que le sang qui le forme lui appartient légitimement. Notre Seigneur est appelé fils d'Abraham, fils de David, parce que la sainte Vierge est descendue de ces patriarches, et que leur paternité regardait la génération du Messie. Mais saint Joseph est constitué le père d'une manière beaucoup plus sainte, plus efficace et plus étendue au temps de l'accomplissement du conseil de Dieu, lorsqu'il était en sa grande force, et sa paternité regarde principalement l'éducation du divin Enfant. Elle est une participation

(1) 2e traité, chapitre 5.

spéciale de la divine paternité de Dieu le Père, autant qu'elle le peut être; elle est élevée par-dessus la chair et le sang; et l'Ecriture sainte nous le déclare par la bouche de la très-sainte Vierge : Votre père et moi, dit-elle en parlant à notre Seigneur. Y a-t-il rien de plus clair, de plus respectueux, puisqu'elle lui donne la préférence? Saint Joseph est donc le père de Jésus-Christ, puisque l'Evangile, qui ne peut mentir, nous en assure, puisque le Seigneur Jésus l'a honoré de ce nom, et que sa parole, qui fait les choses en les disant, a produit cette qualité en son âme. Il est son père, puisqu'il l'a nourri du travail de ses mains et de la sueur de son visage, qu'il l'a conduit dans son enfance, qu'il a réglé ses actions et ses voyages, qu'il a été son tuteur pendant sa minorité, et que l'Ecriture, pour rendre un témoignage éternel à son pouvoir, a consigné ces paroles à tous les siècles : Jésus était soumis à Joseph et à Marie. Qu'y a-t-il de plus glorieux que de commander au Roi des rois? Il usa sans doute de l'autorité de père quand il imposa le nom de Jésus au saint Enfant; il lui en fit paraître la tendresse quand il le racheta dans le temple, quand il le préserva de la fureur d'Hérode, l'enlevant de la Judée à la faveur des ténèbres et le portant en Egypte.

L'époux et l'épouse deviennent un par le mariage, et comme une seule personne civile; par là ils possèdent tout en commun. Donc Jésus-Christ, fils de Marie, dit Corneille de la Pierre (1), est aussi fils de Joseph, qui était l'époux; c'est pourquoi Joseph est participant et jouissant de tous les biens de la communauté. Joseph est bien plus père de Jésus-Christ qu'un père qui adopte ne devient le père de l'enfant adopté; car celui-ci est seulement père en vertu de l'adoption, mais Joseph est le père de Jésus-Christ en vertu du mariage.

Jésus-Christ appartient proprement à la famille de Joseph; car il appartenait à la famille de la mère, mais la mère appartenait à la famille de Joseph son époux.

Ajoutons, à l'honneur de cet homme si heureux (2), que la dignité de père, au regard du saint enfant Jésus, lui est si propre, que jamais elle n'a été communiquée à personne depuis lui. Notre Seigneur nous dit dans l'Evangile que quiconque fait la volonté de son Père qui est dans les cieux, celui-là est son frère et sa sœur et sa mère (Matth. 12, 50); mais il réserve le titre de père à saint Joseph.

Dieu avait sur saint Joseph le dessein d'en faire le père putatif de son Fils bien-aimé. Néanmoins, lorsque je le nomme père putatif du Sauveur, je ne voudrais pas qu'on estimât qu'il ne fut père qu'en l'opinion des hommes. Car le Saint-Esprit et la sainte Vierge, qui ne se gouvernent pas par opinion simplement, lui ont donné sans difficulté le nom de père.

(1) Comment. in Matth.
(2) Le P. Poiré, ut supra.

Et son père et sa mère (de Jésus), dit saint Luc, admiraient ces choses que l'on disait de lui : *Et erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo*, 2, 33. Votre père et moi nous vous cherchions, dit la sainte Vierge à son Fils : *Pater tuus et ego quærebamus te* (Luc. 2, 48). Non que je veuille ici porter aucune atteinte, même la plus légère, à la pureté plus qu'angélique de la très-immaculée Mère de Jésus, à Dieu ne plaise ; mais je veux répéter ici, après saint Jean Chrysostôme (1), après saint Augustin (2) et après les autres docteurs, que, la génération corporelle seule exceptée, il a été père en toutes les manières qui peuvent convenir à ce titre. Il a été père du Sauveur, dit saint Augustin (*ibid.*), non en la seule créance des hommes, mais par effet, en tant que Jésus était fils par nature de sa vraie et légitime épouse, sur laquelle il avait pouvoir, selon l'arrêt prononcé par l'apôtre saint Paul, que le corps de la femme n'est point en sa puissance, mais en celle du mari (1ª Cor. 7, 4). Ce qui est d'autant plus véritable, qu'elle avait conçu ce Fils depuis le mariage contracté, et quand son chaste époux avait acquis droit sur son corps. Il a été le père par pouvoir, comme étant le vrai et légitime supérieur de la Mère et du Fils en tant qu'homme ; supériorité que ce divin Enfant a toute sa vie respectée, obéissant plus exactement à saint Joseph que jamais fils, pour soumis qu'il fût, ne fit à père. Aussitôt, dit saint Antonin, que le Créateur de toutes choses eut raccourci sa grandeur dans la petitesse de notre chair, il voulut avoir son pays à la façon des hommes et être réputé habitant de la Judée ; il voulut avoir père et mère, lui qui était le Père commun de tous, afin d'inviter par amour, d'attirer par charité, de gagner par affection et d'emporter par excès d'humanité ceux que la domination avait chassés, que la crainte avait rendus étrangers et comme bannis de la débonnaireté de Dieu. Et remarquez que les patentes de la supériorité de saint Joseph sont vérifiées en la cour du ciel, et que son droit lui est en tout et partout conservé. Au nom du ciel, Joseph donne ordre à tout, et rien n'est fait sans son ordonnance.

Marie, de qui naquit Jésus, qui est appelé Christ : *Maria, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus* (Matth. 1, 16). Non seulement corporellement, mais aussi spirituellement, dit Gerson (3). Cela se peut dire à un moindre degré de Joseph, son virginal époux. On ne peut pas dire absolument que Jésus est né de Joseph, comme le blasphème l'aveugle et malheureux Juif, qui dit que le Christ est né du sang de Joseph ; loin de la piété des fidèles une semblable hérésie ! Mais remarquez une triple génération en Jésus-Christ, la génération éternelle, corporelle et spirituelle. Il naît éternellement du Père, comme naît la splendeur de la lu-

(1) Homil. 4 in Matth.
(2) Lib. 2 de Consensu evang., cap. 1.
(3) Quarta consideratio.

mière en même temps que la lumière. De là Isaïe s'écrie : Qui racontera sa génération? *Generationem ejus quis enarrabit?* 53, 8. Il naît au monde de la Vierge, selon la chair ; c'est de cette nativité que l'ange dit à Marie : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu (Luc. 1, 35). Et cela eut lieu lorsque le temps où elle devait accoucher s'accomplit ; et elle enfanta son Fils premier né (Luc. 2, 6-7). Dans cette nativité, Marie seule fournit la matière. Mais le corps de Marie appartenant à Joseph par le mariage qui fait que l'homme et la femme se transmettent leurs corps mutuellement, voyons si, avec la sobriété de l'intelligence, il nous serait permis de dire que Jésus-Christ est né du corps et de la chair de Joseph. Et cela pourrait peut-être se dire, si l'on ne craignait pas d'offenser les oreilles pieuses. Remarquons cependant que, d'après la loi ancienne (Gen. 38, 8), si le frère mourait sans enfant, le frère survivant épousait la femme du défunt pour lui donner des héritiers ; et l'enfant qui naissait de ce second mariage était appelé fils non naturel, à la vérité, mais légal du frère qui était mort. Ainsi s'accorde la suite de la généalogie évangélique de Jésus-Christ, où l'on voit que Joseph eut deux pères : l'un que saint Matthieu nomme Jacob, 1, 16 ; l'autre que saint Luc appelle Héli, 3, 23, qui fut le père légal de Joseph, tandis que Jacob fut son père naturel. Mais pourquoi cette explication ? Elle est nécessaire pour l'intelligence de la lettre, afin que, par dérision, l'ignorant ne dise pas que Joseph eut deux pères naturels, ou que les évangélistes ont menti, comme le soutient Julien l'Apostat. Ensuite, c'est pour faire comprendre comment Joseph est appelé père de Jésus-Christ. Joseph était donc père de Jésus par réputation, par charge, étant son nourricier. Joseph était encore père de Jésus, non par génération naturelle, mais par le droit que l'époux tient du mariage. Joseph peut donc être appelé le père, non naturel, mais légal de l'enfant Jésus, puisque Jésus est né sur la terre ou de la propriété de Joseph. Joseph a donc un certain droit légal, plus que les autres hommes, dans la bénie conception de l'enfant Jésus, parce que l'enfant Jésus est né en la chair et de la chair de celle dont la possession avait été justement remise à Joseph par un vrai mariage.

Joseph, dit le vénérable Bède (1), est appelé père du Sauveur, non qu'il ait été véritablement son père selon la nature, mais il était regardé comme tel pour sauver la réputation de Marie. D'où il est dit en saint Luc, 3, 23 : Jésus étant, comme l'on croyait, fils de Joseph : *Ut putabatur filius Joseph.* Ou comme le dit saint Augustin (2) : Joseph est appelé père de Jésus-Christ de la même manière qu'on le comprend mari de la Vierge,

(1) Super Lucam, lib. 1.
(2) In libro de Bono conjugali, lib. 1 de Nuptiis et Conc., cap. 11.

sans union charnelle ; par son mariage, il était père de Jésus plus étroitement que s'il n'eût été qu'adoptif.

Parfait époux de Marie, dit Auguste Nicolas (1), Joseph n'est pas moins père de Jésus. Sans doute il ne l'a pas engendré de sa substance, en ce sens qu'il n'est pas proprement le père de celui qui est sans père dans son humanité, comme il est sans mère en sa divinité (2). L'Homme-Dieu n'a qu'un Père et qu'une Mère, qui sont Dieu et Marie ; et Joseph, en ce sens, est l'ombre de Dieu le Père, dont il prend la figure et suit les mouvements avec une merveilleuse fidélité dans toute sa conduite envers Jésus ; gloire déjà bien grande, puisqu'autant l'ombre est unie au corps, le reproduit et en participe, autant, par sa fidélité et sa simplicité incomparable, Joseph participe du Père éternel de Jésus. Mais admirez tout ce qu'il y a de gloire cachée dans ce grand saint. Il n'a pas été seulement l'ombre passive du Père céleste, il en a été l'ombre animée. Il a été, dit M. Olier, comme un sacrement du Père éternel, sous lequel Dieu a porté, engendré son Verbe incarné dans Marie. A cet effet, dit Bossuet (3), d'après saint Jean Chrysostôme, Dieu a donné à Joseph tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité, et cela même de ne pas blesser la virginité, loin de diminuer cette auguste paternité, la consacre, puisque Jésus est le fruit de cette intégrité qui est le bien de Marie, mais qui est aussi le dépôt et le bien de Joseph, et qui a été gardé par leur fidélité commune. De telle sorte qu'on peut dire que ce n'est que pour mieux accomplir les fins du mariage qu'ils n'en usent pas, puisque c'est pour avoir l'Enfant-Dieu. C'est pourquoi Joseph avait pour ce divin Enfant un vrai cœur de père, un cœur d'autant plus parfait dans ses sentiments que Dieu, au défaut de la nature corrompue, qui ne le donne pas toujours comme il convient, lui avait fait un cœur exprès, et à la dimension, si je peux ainsi parler, de son divin objet, en y versant le propre amour dont il aime son Fils unique. Car, dit encore excellemment M. Olier, le Père en lui-même aime son Fils comme son Verbe éternel, et, dans saint Joseph, il aime ce même Fils comme Verbe incarné. Il résidait dans l'âme de ce grand saint et la rendait participante non seulement de ses vertus, mais encore de sa vie et de son amour de Père. C'est pourquoi, observe supérieurement Bossuet (*ut supra*), c'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur ? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son Fils unique, a fait en quelque sorte couler en son sein quelque rayon de cet amour infini

(1) *La Vierge d'après l'Evangile*, chapitre 15 : Saint Joseph.
(2) Epist. ad Hebr. 7, 3.
(3) *Panégyrique de saint Joseph.*

qu'il a pour son Fils : c'est ce qui lui élève le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père ; si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel, formé tout exprès par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle, et il ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour son Maître.

C'est ce qui fait que dans l'Evangile Joseph est constamment appelé sans réserve et sans réticence le père de Jésus, qu'il en exerce tous les droits comme il en a tous les sentiments ; que Marie non seulement n'hésite pas à les partager avec lui, mais à l'en reconnaître le chef, et que Jésus enfin s'y soumet lui-même. Ce n'est donc pas une pieuse imagination qui nous représente Jésus enfant entre Marie et Joseph, ou dans les bras de ce patriarche, recevant et donnant tous les témoignages de la plus naïve et de la plus tendre relation d'un enfant avec son père. Qui pourrait comprendre quelles étaient les délices du cœur de Joseph, quand il portait ainsi Jésus sur son sein et qu'il recevait ses divines caresses? Le vieillard portait l'enfant, et l'enfant gouvernait le vieillard ; le vieillard était la force de l'enfant, et l'enfant était la sagesse du vieillard ; le vieillard enfin obscurcissait l'enfant, et l'enfant glorifiait à jamais le vieillard. O mystères de l'Evangile, que vous cachez de trésors, et que vos harmonies sont touchantes !

Là ne se borne pas la gloire du plus obscur et du plus simple des hommes, dit Auguste Nicolas (*ut supra*). Joseph n'est pas seulement le père du Verbe incarné, comme il est l'époux de la Vierge ; il en est encore le *nourricier*, et combien ce nouveau titre ajoute-t-il à sa gloire !

Le Fils de Dieu aurait pu naître sur la terre dans une condition aisée ; il a voulu naître dans la gêne et dans la pauvreté. Il a fallu dès lors que Joseph, qui avait la commission de l'élever, fût un pauvre artisan, qui épuisât ses forces dans le travail, et qui, à force de fatigues et de sueurs, tirât de lui-même le pain qui était nécessaire pour fournir à une nourriture de telle importance, afin qu'il fût vrai qu'il nourrissait de sa substance, en quelque sorte, celui qui nourrit toute la nature par la grande main de sa bonté.

Par là on peut dire (merveilleuse dispensation !) que l'humble Joseph a été associé à Dieu le Père, à son Fils unique et à la très-sainte Vierge pour coopérer avec tous les trois à la rédemption du monde, en nous disposant un Sauveur qui fût la victime de notre salut. Dieu le Père a donné la divinité à son Fils, la sainte Vierge lui a fourni sa très-sainte humanité ; mais elle n'a fait que la former dans son chaste sein, puis la nourrir du lait de ses mamelles durant sa première enfance. Cette sainte humanité attendait son accroissement et sa perfection entière avant que d'être immolée sur le Calvaire pour notre rédemption. Qui lui donnera cet accroissement et cette perfection? Qui lui fournira les forces de l'âge parfait? Qui remplira ses veines de ce précieux sang qui doit être versé sur la

croix pour le salut du monde, sinon le travail des mains du grand saint Joseph? Ces mains calleuses nous apparaissent ainsi toutes rayonnantes de gloire, comme étant, après le sein adorable du Père céleste et le sein virginal de Marie, la troisième source de notre salut.

Qui dira la consolation et la joie intime que le charpentier de Nazareth trouvait dans son travail lorsqu'il avait sous les yeux le divin Enfant pour lequel il s'y dévouait? Qui dira ses célestes délices lorsque, aux heures du repos, il le prenait dans ses bras épuisés, ou lorsque, le faisant asseoir à sa table, il lui répétait dans cette humble condition ces grandes paroles que le Père éternel lui dit dans sa gloire : *Sede a dextris meis :* Asseyez-vous, mon Fils, à mon côté droit (Psal. 109, 1)? Est-ce le Père éternel, est-ce saint Joseph qui parle ainsi? C'est l'un et l'autre; c'est l'ombre qui suit le corps, c'est l'ombre du Père qui parle comme le vrai Père. Oh! quelle extase pour les anges du ciel, qui savent tout le prix de l'humilité et de toutes les vertus qui l'accompagnent, de voir celui qu'ils adorent régnant dans la gloire entre le Père et le Saint-Esprit, assis en terre et mangeant à une pauvre table entre Marie et Joseph! Oh! quel repas! quel entretien! quelle union de cette trinité créée!

Enfin, continue Auguste Nicolas, la gloire de ce saint artisan n'est pas moins admirable comme gardien et gouverneur du Fils de Dieu, et cette gloire se tire toujours de l'obscurité dont il le couvre. Comme les enfants des princes sont mis entre les mains de leurs gouverneurs pour les former à vivre en monarques, ainsi, mais en sens contraire, le Fils de Dieu s'est mis entre les mains de Joseph pour être formé par lui à vivre en sujet, pour nous y paraître dans l'obscurité, dans la pauvreté, dans le travail. Il a été mis chez Joseph en apprentissage de la vie humaine, dont il venait partager et refaire les fatigues et les labeurs, pour s'y montrer façonné en quelque sorte à notre manière simple et naturelle, comme l'ouvrier de notre salut, et en ce sens comme l'ouvrage de saint Joseph. Lui-même semblait favoriser ce sentiment lorsqu'il se comparait à l'ouvrage d'un charpentier et qu'il disait : *Ego sum ostium :* Je suis une porte (Luc, 10, 7). Saint Augustin relève, il est vrai, dignement cette parole, disant qu'il ne faut pas la prendre à la lettre, qu'il n'est pas vraiment une porte, parce qu'il n'est pas fait par un charpentier : *Ostium non est, quia faber eum non fecit;* c'est-à-dire qu'il n'est pas le fils propre de Joseph, mais du grand Architecte du monde. Il est vrai, Jésus-Christ, considéré comme Fils de Dieu, comme tout puissant Créateur du monde, égal à son Père et possédant comme lui l'immortalité, l'immensité, la divinité, ne nous est pas une porte pour entrer au ciel : il est le ciel même. C'est là qu'il faut entrer, mais ce n'est pas par là qu'on peut passer. Mais quand vous considérez ce même Jésus-Christ comme pauvre, obéissant, humble, patient, charitable, méprisé du monde, plié, en un mot, à toutes nos misères et à toutes les vertus qui doivent les sanctifier, alors il vous apparaît

bien véritablement dans toute la sincérité de la qualification qu'il s'est donnée; il est pour nous une *porte* accessible à notre infirmité, surbaissée et façonnée à cet effet par le charpentier Joseph, dont il voulait aussi qu'on le crût le fils : *Ostium est, quia faber eum fecit.*

Et voilà le plus haut comble d'honneur où saint Joseph pouvait être élevé, d'avoir ainsi Jésus-Christ dans ses mains, à sa garde, sous sa conduite. Car, dit magnifiquement M. Olier, si Dieu commet à la conduite et à la protection des royaumes des anges très-puissants, et même les premières de ces grandes et sublimes intelligences; si même il députe de ces plus purs esprits pour la conduite des sphères célestes et de ces corps immenses, quelle doit être la grandeur de ce saint à qui Dieu commet la conduite de son Fils, infiniment plus précieux que tous les royaumes et que tous les mondes?

Tout ce qui a été dit de saint Joseph prouve assez combien sa dignité est grande et combien son ministère est excellent. En comparant son office avec celui des autres saints, on peut croire, dit Suarez (1), que cette dignité est plus grande que la dignité du précurseur, des apôtres, des évangélistes, pour ce qui regarde sa fonction, son office, sans parler ici de la grâce et de la sainteté. La raison de croire ainsi est que le ministère de Joseph paraît étroitement conjoint avec la personne même de Jésus-Christ; il paraît aussi très-rapproché de la dignité de la Mère de Dieu; il paraît également très-propre à exercer plus parfaitement toutes les actions de la vie active et contemplative qu'aucune autre fonction d'une pure créature, la Mère de Dieu seule exceptée. Car de qui Jésus-Christ peut-il dire d'une manière aussi propre que de Joseph : J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous êtes venu à moi (Matth. 25, 35-36). C'est pourquoi ce qu'il y a eu d'excellent dans l'emploi de Joseph, c'est qu'il faisait pour ainsi dire tous ses travaux et toutes ses actions tout à fait près de la personne de Jésus-Christ; et comme le péché de ceux qui crucifièrent Jésus-Christ fut le plus grand dans son genre, à cause de la dignité de la personne, ainsi les œuvres de piété et de bienfaisance à l'égard de la personne de Jésus-Christ furent d'une immense valeur dans cet homme juste, par la raison d'autant plus grande qu'il agissait dans la parfaite connaissance et le parfait amour de Jésus-Christ. D'autre part, il unissait aux mérites de cette vie active tout ce que la vie contemplative renferme de plus parfait; car en premier lieu il fit vœu de virginité dans son mariage, et il s'allia avec une si parfaite épouse, que sa seule société et sa fréquente familiarité suffisaient pour apprendre et pratiquer toute vertu, et surtout la religion et la piété envers Dieu. Et si on ajoute la continuelle

(1) Quæst. 29, sect. 2.

présence et conversation de Jésus-Christ, la fréquente, intime et presque continuelle occasion d'entendre les divins mystères de sa bouche, et de le prier, et de prier avec lui, on ne peut certainement désirer rien de plus pour la perfection de la vie contemplative. Comme donc l'état le plus parfait est de joindre ensemble plus parfaitement ces deux vies, on voit clairement que l'état de saint Joseph, et conséquemment sa dignité et son office, sont préférables à tous les autres.

L'Apôtre déclare que Jésus-Christ est infiniment plus digne, plus élevé que les anges, et qu'il est au-dessus d'eux en puissance, en gloire, en origine; le Père éternel déclare qu'il est son Fils, non par adoption, comme le sont les justes, qui sont aussi nommés fils de Dieu, mais qu'il est Fils par nature, comme étant engendré de toute éternité. Dieu, dit l'Apôtre aux Hébreux, 1, a établi son Fils héritier de toutes choses, et par lui il a fait les siècles, lequel, étant le rayonnement de sa gloire et la figure de sa substance, soutenant toutes choses par la puissance de sa parole, nous purifiant de nos péchés, est assis à la droite de la Majesté au plus haut des cieux; ayant été élevé autant au-dessus des anges, le nom qu'il a reçu en héritage dépasse leur nom. Car à qui d'entre les anges dit-il jamais : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Et encore : Je serai son père, et il sera mon fils. On infère de là, proportion gardée, dit Paul a Sancta Catharina, que Joseph fut très-semblable au Père éternel et supérieur de beaucoup aux anges, puisqu'il est appelé père de Jésus-Christ, comme le dit saint Luc, 2, 33 : Et son père et sa mère admiraient ces choses que l'on disait de lui. Votre père et moi nous vous cherchions, dit la mère à Jésus (*ibid.* 48). Joseph fut le père de Jésus-Christ en le nourrissant, en le gardant, et Jésus-Christ fut son fils en lui obéissant. Jamais une si grande faveur n'a été accordée aux anges ou aux hommes, qu'il ait été dit qu'il était le fils de quelqu'un d'eux comme il est dit fils de Joseph. Jésus-Christ lui-même, qui est adoré par les anges lorsqu'il arrive sur la terre (Hebr. 1, 6), fut soumis à Joseph comme à son père : *Et erat subditus illis* (Luc, 2, 51). Joseph avait l'autorité de père sur Jésus-Christ, il lui commandait, et Jésus-Christ se soumettait à ses ordres. Jamais cela ne s'est vu dans les anges ni dans les hommes. O admirable dignité, puissance de Joseph ! O étonnante humilité en Jésus-Christ, qui veut lui être soumis !

Quoiqu'on ne trouve pas dans le texte sacré l'époque de la mort de saint Joseph, dit saint Bernardin de Sienne (1), cependant on croit qu'il mourut avant la passion de Jésus-Christ; car, s'il eût été encore vivant, il aurait été présent comme Marie au crucifiement; et s'il eût vécu alors, Jésus-Christ n'aurait pas confié la Vierge sacrée à un autre en mourant sur la croix. C'est une pieuse croyance que Jésus-Christ et la très-sainte

(1) De sancto Joseph sermo, cap. 3.

Vierge furent présents à sa mort et l'assistèrent. Pensez quelles furent les exhortations, les consolations, les promesses, les paroles pleines de célestes lumières et enflammées du feu de la charité, quelles furent les révélations des biens éternels qu'il reçut, à son passage du temps à l'éternité, de sa très-sainte épouse et de son très-doux Jésus, Fils de Dieu. Méditez attentivement sur ce sujet. Dieu voulut qu'il mourût avant la passion pour deux principales raisons : la première, afin qu'il ne fût pas tourmenté d'une immense douleur à la mort cruelle de Jésus-Christ; la seconde, afin que le privilége de la foi, au temps de la passion, demeurât seul en la Vierge.

Gerson croit aussi que Jésus et Marie assistèrent saint Joseph à sa mort (1). Le juste Joseph, voyant la mort, put s'écrier avec encore plus de raison et de confiance que le saint vieillard Siméon : Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix, puisque mes yeux ont vu, que j'ai touché, caressé, embrassé, nourri, conduit, instruit pendant si longtemps le Sauveur promis de vous (Luc, 2, 29-30). Saint Joseph ayant été le plus grand saint, fit la mort du plus grand des saints.

Sur tant de vertus, de grandeur et de dignité, comme sur un ferme fondement, plusieurs graves et savants docteurs, saint Bernardin de Sienne (2), Gerson (3), Osorius (4), Granat (5), Suarez (6), appuient cette pieuse croyance, que saint Joseph est placé au ciel immédiatement au-dessous de la très-sacrée Vierge son épouse. Leurs raisons sont puissantes ; car ils disent en premier lieu que saint Joseph est intimement mêlé au mystère de l'incarnation du Verbe divin, qu'il y a meilleure part que nul autre après la sainte Vierge son épouse, et que de même qu'une sainte maison a été jadis composée sur la terre de trois personnes célestes, de Jésus, de Marie et de Joseph, ainsi il est bien raisonnable qu'un ordre particulier soit composé au ciel d'eux trois, et que cette trinité de la terre soit encore une trinité du ciel. Ils disent en second lieu que saint Joseph a été élevé comme par état au-dessus de tous les ordres des saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, et que de même que la dignité de père du Sauveur n'a rien de pareil sur la terre, ainsi Joseph doit-il avoir au ciel un rang au-dessus de tous ceux qui ont porté le titre de serviteurs et qui ont été employés aux commissions ordinaires de la maison de Dieu; en troisième lieu, que les longs et continuels services qu'il a rendus à Dieu fait homme ont un avantage en quelque sorte infini par-dessus toutes les actions des autres; enfin que, comme après sa très-

(1) Tertia consideratio.
(2) Concion. de sancto Joseph.
(3) Serm. de Nativit. B. Virg.
(4) Serm. de sancto Joseph.
(5) De Mysterio Incarnat., cap. 20.
(6) 3 part., disp. 8, sect. 1 Moralis in cap. 1 Matthæi, lib. 5, tract. 11.

chaste épouse il a été conjoint au principe de toute sainteté plus que nul autre, la raison demande qu'il y ait participé plus qu'eux tous, et par conséquent qu'il entre en possession d'une gloire proportionnée à sa sainteté.

Ils ajoutent (1) que le Roi de gloire son Fils, désireux de le combler de grâces en toutes les manières possibles, n'a pas manqué de l'ennoblir de ces belles guirlandes d'honneur que nous appelons auréoles, et nommément de celle de la virginité, qu'il a très-religieusement gardée, et de celle du martyre, à raison de la très-excellente charité qui lui a fait mille fois offrir sa vie pour celle de son Fils et de son Dieu qu'il voyait être poursuivi à mort.

Puisque saint Joseph fut sur la terre ange par intégrité, archange par office, prince par pouvoir, puissance par commission, vertu par action, domination par emploi, trône par service, chérubin par connaissance, séraphin par amour, il doit au ciel posséder la couronne des neuf chœurs des anges.

Par ordre, saint Matthieu nomme Jésus, Marie, Joseph ; au ciel ils doivent être dans le même ordre que sur la terre ; ils doivent être établis dans la gloire avec le même ordre pour jouir de la perfection de la béatitude, parce que sur la terre ils étaient très-unis par office, par dignité, par amour. Car, dit Suarez (2), comme l'humanité de Jésus-Christ a obtenu la grâce d'autant plus abondante qu'elle était plus unie au Verbe, et après lui la bienheureuse Vierge, qui était si rapprochée de son Fils, ainsi on juge que saint Joseph ayant obtenu la troisième place dans la grâce, la possède dans la gloire.

Heureux Joseph, s'écrie le P. Séraphin (3), qui, sur la terre, avez eu le bonheur insigne de vivre d'abord et de mourir ensuite entre les bras de Jésus et de Marie, vivez maintenant dans le ciel à côté de cette épouse chérie ; car il faut bien que la famille du Verbe incarné ait une place distincte au pied du trône du Très-Haut, dans le séjour des élus. Jouissez en paix de votre repos et de votre gloire, mais souvenez-vous en même temps que Dieu vous a placé à côté de votre épouse pour vous rendre plus facile l'exercice du pouvoir dont il vous a investi en faveur de nous tous qui vivons dans ce lieu d'exil, au milieu de tant de dangers et environnés de tant d'ennemis.

Plusieurs docteurs pensent que saint Joseph fut du nombre de ceux qui ressuscitèrent à la mort de Jésus-Christ, et qu'il est en corps et en âme au ciel.

Un grand nombre de docteurs enseignent que, pour entrer bien avant

(1) Isalanus, de S. Joseph, part. 4, cap. 2.
(2) Quæst. 29, sect. 2.
(3) Notes additionnelles sur Marie d'Agreda.

dans les bonnes grâces de Dieu, l'un des souverains moyens que nous ayons, c'est d'avoir la faveur de saint Joseph. Car il ne faut pas estimer, dit le P. Poiré (1), que le Sauveur, qui prise et chérit infiniment ses saints, ait quelque ressentiment de les voir élevés; au contraire, il n'a point de contentement pareil à celui de les voir honorés de tous. Les portes du ciel sont toujours ouvertes pour faire la cour, et c'est l'honneur du Roi de gloire que ses saints soient toujours honorés, mais spécialement le bienheureux saint Joseph, qu'il prend plaisir à élever pour tant de fidèles et agréables services qu'il a reçus de lui lorsqu'il était sur la terre, et pour le bon et charitable traitement qu'il lui a fait. Il invite lui-même, par ses grâces et ses attraits, les cœurs des hommes à s'adresser à saint Joseph comme à son père et à celui qui a tout pouvoir auprès de sa divine Majesté. A ce sujet, il avance de jour en jour sa gloire et découvre de plus en plus ses excellences à l'Eglise, qu'il éclaire jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son plein midi. Et de là vient que nous voyons ce grand saint croître à vue d'œil en l'estime des hommes, surtout des plus détachés de la terre et des plus élevés en vertu, et que tous aujourd'hui se jettent comme à l'envi sous l'ombre de sa très-puissante et très-miséricordieuse protection. Les grands se trouvent honorés de sa faveur, le considérant très-grand selon la noblesse du monde et incomparablement plus grand pour les rapports qu'il a eus avec Dieu. Les petits accourent à lui en toute confiance, d'autant qu'il n'a pas dédaigné leur sort et leur condition. Les contemplatifs mendient sa faveur pour avoir accès par son entremise auprès de Jésus et de Marie, avec qui il a si familièrement traité. Ceux qui s'exercent à la vie active ou mêlée le choisissent pour leur modèle, considérant comment il a parfaitement uni les deux vies et le double moyen que nous avons pour notre avancement spirituel. Les religieux reconnaissent dans sa maison le vrai modèle d'une famille religieuse, et dans sa conduite l'abrégé de toute perfection. Les vierges le choisissent pour patron aussi bien que les mariés; les voyageurs se recommandent à lui; des milliers de pieux jeunes gens se font une gloire d'appartenir à la confrérie érigée en son honneur; des temples sans nombre lui sont dédiés. En invoquant les noms sacrés de Jésus et de Marie, on y joint le sien, et partout on dit : *Jésus*, *Marie*, *Joseph*, *ayez pitié de nous*. Enfin toute sorte de personnes, de tout pays, en toutes affaires et toujours, vont à lui comme à un père et à un asile commun. Les sains, les malades, les affligés, les agonisants, tous rencontrent en lui le secours qu'ils désirent, et il n'est personne qui ne ressente l'efficace de son pouvoir.

Si Jésus montre tant d'inclination à faire que son père nourricier soit honoré de tous, tant sur la terre qu'au ciel, la glorieuse Vierge, sa très-aimable épouse, n'oublie point les services des temps passés et les mil-

(1) 4e traité, chapitre 5.

lions de témoignages qu'ils se sont mutuellement donnés d'une sainte et parfaite amitié. Qui ne se persuadera que, maintenant qu'elle a une souveraineté de pouvoir, elle ne procure par tous les moyens que ses mérites soient reconnus et qu'il reçoive la gloire qui lui est due? Qui ne croira que, parmi les louanges de ses bons serviteurs, elle tient particulièrement compte de ce qu'ils font pour avancer l'honneur de ce grand saint? Je n'en veux d'autre exemple que ce qui arriva à sainte Thérèse le propre jour de l'Assomption. Cette sainte âme avait une singulière dévotion au glorieux saint Joseph, qu'elle faisait paraître par toutes les inventions que l'amour lui pouvait suggérer; entre autres, elle était portée d'une grande affection à ériger dans Avila le premier monastère des carmes déchaussés, sous le nom de saint Joseph. Mais vous eussiez dit que le ciel et la terre s'opposaient à ses desseins, tant elle éprouvait de contradictions de toutes parts. Enfin, le jour de l'Assomption, comme elle était en oraison, elle aperçut qu'on la revêtait d'une robe blanche et belle à merveille. Au commencement elle ne vit pas ceux qui la vêtaient, mais au bout d'un temps elle connut que c'était la Mère de Dieu d'un côté et saint Joseph de l'autre qui lui faisaient des caresses fort extraordinaires. Mais surtout ce qui lui remplit le cœur d'une joie indicible, ce fut un trait de douceur de la Mère d'amour, laquelle, la prenant par la main, la remercia de la bonne volonté qu'elle avait pour son très-saint époux et de l'affection qu'elle lui portait. En outre, elle lui fit connaître le contentement qu'elle en recevait, et lui dit qu'elle ne se mît en peine de rien; que, nonobstant toutes sortes d'oppositions, ils l'assisteraient fidèlement et constamment; que son bien-aimé Fils marcherait avec elle, ainsi qu'il lui avait promis; que le monastère se ferait, et que tous trois, c'est-à-dire Jésus, Marie, Joseph, y seraient grandement honorés et servis. Enfin, en confirmation de tout cela, elle lui fit présent d'un collier d'or avec sa croix pendante, si brillant et si éclatant qu'elle assurait n'y avoir rien de pareil sur la terre. Cela fait, elle reprit son vol vers le ciel avec le glorieux saint Joseph, suivie d'une multitude innombrable de glorieux esprits, laissant la sainte épouse du Sauveur si pleine de consolation et de désir de se consumer au service de Jésus, son divin Epoux, de l'auguste Vierge et du grand saint Joseph, qu'elle resta assez longtemps sans pouvoir ni se remuer ni parler (1).

Il ne se peut dire les faveurs que depuis elle reçut par l'entremise de ce saint; nous ne saurions en avoir de meilleure preuve que sa propre confession. Car elle a plusieurs fois assuré qu'en diverses occasions elle avait ressenti les effets du crédit très-puissant qu'il a dans le ciel. A quoi elle ajoutait qu'il lui semblait avoir reconnu qu'il retenait encore là-haut je ne sais quel pouvoir de père, par suite de celui qu'autrefois

(1) Surius in ejus Vita.

Dieu lui-même lui avait donné ici-bas sur son Fils, et qu'après la glorieuse Vierge elle ne croyait pas qu'il y eût aucune intercession plus puissante que celle de son très-saint époux.

Le P. Balthazar Alvarez, qui fut longtemps le confesseur et le directeur de sainte Thérèse (1), étant un jour à Valladolid, tourmenté d'une grosse fièvre, un père de la Compagnie qui l'assistait lui montra une image de Marie et du glorieux saint Joseph, lui disant de se recommander à ce saint époux de la Vierge; à quoi le père répondit : « Vous avez raison, car la sainte Vierge me l'a ainsi commandé, » montrant l'image de la Mère de Dieu. Le père, étonné de cela, s'adressa depuis à Jean Sanchez qui l'avait accompagné au voyage de Rome, lui demandant s'il ne saurait point quelque particularité de la dévotion du P. Alvarez envers le bienheureux saint Joseph. Le frère lui répondit qu'il avait très-bonne souvenance qu'un matin, après qu'ils eurent fait oraison en la chapelle de Lorette, le P. Alvarez lui avait dit en sortant : « La sainte Vierge m'a fait envie d'être dévot à saint Joseph. » Ce qui suffisait bien pour un homme qui était si réservé à parler de ce qui le touchait.

C'est ainsi que Dieu se plaît à mettre en évidence ceux qui ont méprisé l'honneur. C'est ainsi que le Sauveur du monde relève la gloire de son père nourricier, que la bienheureuse Vierge travaille à faire connaître aux hommes les mérites de son saint époux. C'est ainsi que ceux qui veulent plaire à l'un et à l'autre font leur possible pour le servir et pour publier ses grandeurs, en tâchant de découvrir aux autres le trésor qu'ils ont rencontré dans la faveur et dans l'assistance de cet incomparable saint.

Sainte Thérèse parle de saint Joseph en ces termes dans sa vie écrite par elle-même, chapitre 6 : Lorsque je me vis sans espérance en un âge si tendre, et que les médecins de la terre m'eurent abandonnée, je résolus de recourir à ceux du ciel pour qu'ils me guérissent. Je pris pour avocat et pour protecteur le glorieux saint Joseph, et je me recommandai très-instamment à lui. Son secours éclata de la manière la plus visible. Ce tendre père de mon âme, ce bien-aimé protecteur se hâta de me tirer de l'état où languissait mon corps, comme il m'a arrachée à des périls plus grands d'un autre genre, qui menaçaient mon honneur et mon salut éternel. Pour comble de bonheur, il m'a toujours exaucée au-delà de mes espérances dans mes prières. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé, jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé. Quel admirable tableau ferais-je s'il m'était donné de retracer les grâces insignes dont Dieu m'a comblée, et les dangers, tant du corps que de l'âme, dont il m'a délivrée par la médiation de ce bienheureux saint ! Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou

(1) Vita ipsius, cap. 26.

tel besoin ; mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. Notre Seigneur veut nous faire entendre par là que de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier et d'un gouverneur, de même il se plaît encore à faire sa volonté dans le ciel, en exauçant toutes ses demandes. C'est ce qu'ont vu comme moi par expérience d'autres personnes auxquelles j'avais conseillé de se recommander à cet incomparable protecteur ; aussi le nombre des âmes qui l'honorent commence à être grand, et les heureux effets de sa médiation confirment de jour en jour la vérité de mes paroles. Je déployais pour sa fête tout le zèle dont j'étais capable, plus par vanité que par esprit intérieur. Je voulais qu'elle se célébrât avec la pompe la plus solennelle et avec la plus élégante recherche. En cela mon intention était droite, il est vrai, mais voici le côté fâcheux : au moindre petit bien accompli avec le secours de la grâce divine je mêlais des imperfections et des fautes sans nombre, tandis que, pour le mal, la recherche et la vanité, je trouvais en moi une adresse et une activité admirables. Plaise au Seigneur de me le pardonner ! Connaissant aujourd'hui par une si longue expérience l'étonnant crédit de saint Joseph auprès de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier. Jusqu'ici j'ai toujours vu les personnes qui ont eu pour lui une dévotion vraie et soutenue par des œuvres faire des progrès dans la vertu ; car ce céleste protecteur favorise d'une manière frappante l'avancement spirituel des âmes qui se recommandent à lui. Déjà depuis plusieurs années je lui demande, le jour de sa fête, une faveur particulière, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis. Si, par quelque imperfection, ma demande s'écartait tant soit peu du but de la gloire divine, il la redressait admirablement, dans la vue de m'en faire retirer un plus grand bien.

Si j'avais autorité pour écrire, je goûterais un pieux plaisir à raconter en détail les grâces dont tant de personnes sont comme moi redevables à ce grand saint. Je me contente de conjurer pour l'amour de Dieu ceux qui ne me croiraient pas d'en faire l'épreuve ; ils verront par expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux patriarche et de l'honorer d'un culte particulier. Les personnes d'oraison surtout devraient l'aimer d'une filiale tendresse. Je ne comprends pas comment on peut penser à la Reine des anges et à tout ce qu'elle essuya de tribulations dans le bas âge de Jésus enfant, sans remercier saint Joseph du dévouement si parfait avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre.

Sainte Thérèse, dit le célèbre Patrignani (1), a été une étoile des plus resplendissantes, un des plus beaux diamants de la couronne de saint Joseph. Elle a été choisie de Dieu pour étendre son culte dans le monde

(1) *Dévotion à saint Joseph*, livre 1, chapitre 11.

entier et pour mettre en quelque sorte la dernière main à ce grand ouvrage. Nous ferons remarquer ici que, d'après les expressions de sainte Thérèse, la dévotion à saint Joseph fait partie de la dévotion que nous devons avoir tous à la sainte Vierge Marie; l'en séparer, c'est rendre imparfaite notre dévotion envers la Mère de Jésus-Christ. Marie et son époux sont inséparables; notre dévotion envers l'un doit renfermer notre dévotion envers l'autre. Nous nous permettrons de faire remarquer encore que sainte Thérèse insiste pour que nous honorions saint Joseph d'un *culte particulier;* elle le répète très-souvent. Ce culte spécial dû à saint Joseph, c'est le *culte de dulie*, par lequel nous l'honorons plus que tous les autres saints, y compris même saint Jean-Baptiste et les apôtres. Marie seule est au-dessus du culte dû à saint Joseph, parce qu'elle est honorée d'un culte qui lui est propre comme Mère de Dieu, et qui s'appelle *culte d'hyperdulie.*

Celui, dit encore sainte Thérèse (1), qui a besoin d'un maître pour apprendre à prier, trouvera dans saint Joseph un guide infaillible.

Nous ne taririons pas (2) en parlant des admirables effets du patronage de saint Joseph, en l'honneur de qui furent institués des ordres de chevalerie, des congrégations religieuses, de pieuses confréries. Des familles, des cités, des provinces en grand nombre se sont mises sous sa sainte protection. Recommandons-nous donc à un si grand saint pendant toute notre vie, et principalement à l'heure de notre mort, parce que, comme le dit encore sainte Thérèse, Dieu a rempli les mains de saint Joseph de grandes faveurs pour nous, si nous sommes dignes de les recevoir.

Saint Joseph, dit Corneille de la Pierre (3), ayant été l'homme le plus élevé en dignité, en office, en prérogatives, en vertu, en sainteté, est aussi le plus élevé en gloire dans le ciel après Marie. Sa puissance est donc comme sans bornes; sa bonté égale sa gloire et sa puissance. On ne l'invoque jamais en vain; on obtient toujours ce qu'on lui demande; on obtient tout par lui. Prononçons souvent de bouche et surtout de cœur les doux noms de Jésus, de Marie et de Joseph.

Saint Joseph, dit Auguste Nicolas (*ut supra*), est un saint, si j'ose ainsi dire, de choix, comme le plus caché de tous les saints, et par cela même, au sens chrétien, comme le plus illustre, le plus digne de tous les honneurs, parce qu'il n'a jamais été touché de l'honneur. Aussi l'Eglise, dans sa liturgie (oraison *pro cunctis*), le fait passer avant tous les saints; les apôtres saint Pierre et saint Paul ne sont nommés qu'ensuite. Aussi toutes les âmes vraiment grandes, qui sont toujours les plus simples, ressentent son attrait, et se font gloire d'avoir pour patron dans le ciel celui

(1) Ut supra.
(2) Le P. Poiré, ut supra.
(3) Comment. in Proverb.

qui a été le patron de notre Dieu lui-même sur la terre. Gerson avait pour lui une dévotion toute particulière ; il a composé des discours latins et français, des poèmes et des offices en son nom ; il a stimulé les princes de son temps à lui vouer des fêtes, à bâtir des temples sous son invocation. Bossuet lui a consacré les prémices de son éloquence, et il fit tellement partager à la reine-mère et à Louis XIV sa vénération pour ce glorieux dépositaire de la virginité de Marie et de l'humanité du Fils de Dieu, que, sur lettres closes et ordres très-exprès du grand roi, les cours souveraines ordonnèrent que sa fête serait chômable et obligatoire, avec interruption de travail et cessation entière des affaires par tout le royaume (1).

(1) Floquet, *Etudes sur la vie de Bossuet*, tom. 2, p. 134.

LXXIV

ANNONCIATION ET INCARNATION.

Nous voici parvenus, dit Auguste Nicolas (1), au faîte des mystères de la vie de la sainte Vierge, au grand mystère de sa maternité. Tout ce qui a précédé tendait à cette fin, tout ce qui a suivi en sort comme de sa plénitude. C'est là le centre des conseils éternels touchant cette destinée incomparable. Et ce qui d'un mot en fait mesurer toute la grandeur, c'est que ce même mystère de la maternité de Marie est le souverain mystère de la réparation du genre humain et de l'union de Dieu avec son ouvrage, le couronnement de la création, l'œuvre des œuvres du Tout-Puissant, le centre autour duquel se meuvent les destinées du ciel et de la terre.

Un si grand et si adorable mystère ne pouvait être accompli, ne pouvait être raconté qu'avec la seule pompe qui convienne à ce qui est par soi essentiellement grand, une ineffable simplicité.

Dans cette auguste journée, dit Bossuet (2), en laquelle le Père céleste avait résolu d'associer la divine Vierge à sa génération éternelle en la faisant Mère de son Fils unique, comme il savait que la fécondité de la nature n'était pas capable d'atteindre à un ouvrage si haut, il résolut aussi tout ensemble de lui communiquer un rayon de sa fécondité infinie. Aussitôt qu'il l'eut ainsi ordonné, cette chaste et bénite créature parut tout à coup environnée de son Saint-Esprit et couverte de toutes parts de l'ombre de sa vertu toute puissante.

Ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la nature, la terre pauvre et indigente ne peut s'enrichir que par le commerce avec le ciel ; dans l'ordre de la nature, elle ne porte jamais de riches moissons, si le ciel ne lui envoie ses pluies, ses rosées, sa chaleur vivifiante et ses influences ; et dans l'ordre de la grâce, on n'y verra jamais fleurir les vertus ni fructifier les bonnes œuvres, si elle ne reçoit avec abondance les dons du ciel, où réside la source du bien. Jugez de là quelle devait être notre

(1) *La Vierge d'après l'Evangile*, chap. 8 : l'Annonciation.
(2) 1er sermon pour la fête de l'Annonciation.

pauvreté, puisque ce sacré commerce avait été rompu depuis tant de siècles par la guerre que nous avions déclarée au ciel; et jugez par la même raison quelles seront dorénavant nos richesses, puisqu'il se rétablit aujourd'hui par le mystère de l'incarnation.

Voilà un commerce admirable dans lequel il est aisé de comprendre que tout se fait pour notre avantage. Deux sortes de commerces parmi les hommes : un commerce de besoin pour emprunter ce qui nous manque, sagesse de Dieu dans le partage des biens, afin que les besoins mutuels fissent l'alliance et la confédération des peuples; un commerce d'amitié et de bienveillance pour partager avec nos amis ce que nous avons. Dans l'un et l'autre de ces commerces l'on trouve de l'avantage : dans le premier, on a le plaisir d'acquérir ce qu'on n'avait pas; dans le second, le plaisir de jouir de ce qu'on possède, plaisir qui serait sans goût, si nul n'y avait part avec nous.

Mais il n'en est pas ainsi de notre Dieu, qui est suffisant à lui-même, parce qu'il trouve tout, dit saint Augustin, dans la grandeur abondante de son unité : *Sibi sufficit copiosa unitatis magnitudine* (1). Il n'a besoin de personne pour posséder tout le bien, parce qu'il le ramasse tout entier en sa propre essence; il n'a besoin de personne pour le plaisir d'en jouir, qu'il goûte parfaitement en lui-même. Donc, s'il entre en commerce avec les hommes, qui doute que ce ne soit pour notre avantage? Quand il semble venir à l'emprunt, c'est qu'il a dessein de nous enrichir; s'il recherche notre compagnie, c'est qu'il veut se donner à nous. C'est ce qu'il fait aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge, et saint Augustin a raison de dire : *Ibi nos ditavit :* C'est là qu'il nous enrichit (2).

C'est un trait merveilleux de miséricorde (3) que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers pères et du rétablissement de leur espérance. Nous voyons en la Genèse, 3, 15, que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent qui nous a trompés que sa tête sera brisée, c'est-à-dire que son empire sera renversé et que nous serons délivrés de sa tyrannie : les menaces et les promesses se touchent. Adam même, qui nous a perdus, et Eve, qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les saintes Lettres comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam; Marie, sa divine Mère, est la nouvelle Eve; et, par un secret ineffable, nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine.

(1) Confess., lib. 13, cap. 11.
(2) In Psal. 101, serm. 1, n° 1.
(3) Bossuet, 4e sermon pour la fête de l'Annonciation.

C'est sans doute dans cette pensée que saint Epiphane a considéré le passage de la Genèse que j'ai allégué. Ce grand homme a remarqué doctement que c'est après sa condamnation qu'Eve est appelée mère des vivants. Qu'est-ce à dire ceci, dit saint Epiphane (1) ? Elle n'avait pas ce beau nom lorsqu'elle était encore dans le paradis ; et on commence à l'appeler mère des vivants, après qu'elle a été condamnée à n'engendrer plus que des morts. Qui ne voit qu'il y a ici du mystère ? Et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque qu'elle est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la sainte Vierge, qui est la vraie Mère de tous les vivants, c'est-à-dire de tous les fidèles auxquels son enfantement a rendu la vie.

Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans la ville de Galilée appelée Nazareth, dit saint Luc, 1, à une vierge mariée à un homme de la maison de David, nommé Joseph ; et Marie était le nom de la vierge. Et l'ange étant entré où elle était, lui dit : Vous êtes bénie entre les femmes. Elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. Et l'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme. Et l'ange lui répondit : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Et voilà qu'Elisabeth, votre parente, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et ce mois est le sixième de la grossesse de celle qu'on appelait stérile ; car rien n'est impossible à Dieu. Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. Et l'ange la quitta.

Quelle scène, quel dialogue, quel dénouement ! s'écrie Auguste Nicolas (2). Un tel récit respire la vérité qu'il expose. C'est l'événement lui-même qui se raconte dans son style. L'homme n'y est pour rien ; pas un mot donné à la légende, à l'amplification ; c'est l'ange même, et c'est Marie résolvant le mystère de l'incarnation, consommant les destinées du monde, avec une sobriété de conduite et de discours qui ne laisse place à aucun autre sentiment qu'à celui de la grandeur du mystère qui s'accomplit et qui se suffit à lui-même. Chacun de ces mots si simples et si mesurés recouvre des vérités sublimes, des grandeurs immenses.

Pourquoi l'annonciation a-t-elle lieu au sixième mois ? Voici les raison-

(1) Lib. 3 Hæres. 78, n° 18.
(2) Ut supra.

qu'en donnent saint Bonaventure (1) et Albert le Grand (2) : L'évangéliste montre la convenance du temps, lorsqu'il dit : Au sixième mois, c'est-à-dire six mois après la conception de Jean-Baptiste ; et ce fut le mois de mars, dans lequel mois le monde et l'homme furent créés, et dans lequel l'homme devait être régénéré par l'incarnation de Jésus-Christ, afin que la réparation correspondît à la première condition, et que les paroles suivantes d'Isaïe s'accomplissent : De même que les nouveaux cieux et la nouvelle terre que j'ai créés seront immuables, dit le Seigneur, ainsi votre postérité et votre nom subsisteront toujours. De mois en mois, de sabbat en sabbat, toute chair viendra et m'adorera, dit le Seigneur, 66, 22-23. Ce nombre six est plein de mystère. Il est parfait, parce que l'homme, qui est parfait entre les œuvres de Dieu, a été tiré du néant le sixième jour. C'est pourquoi Jésus-Christ est venu au sixième âge, a été conçu six mois après son précurseur, a souffert le sixième jour de la semaine, et a été cloué à la croix à la sixième heure ; et tout cela afin de prouver qu'il est venu dans la plénitnde et la perfection des temps, celui qui est conçu au sixième mois de la conception de Jean-Baptiste. Lorsqu'est venue la plénitude des temps, dit le grand Apôtre, Dieu a envoyé son Fils, fait de la femme, fait sous la loi : *Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, factum ex muliere, factum sub lege* (3). Ainsi parle saint Bonaventure.

Au sixième mois de la conception de Jean, Jésus-Christ devait être conçu après Jean-Baptiste, dit Albert le Grand, parce que le précurseur dut, par son tressaillement, recevoir le Roi qui arrivait, et ainsi le devancer. Mais l'enfant ne donne pas signe de vie avant le sixième mois. Outre cette raison, en voici plusieurs autres qui expliquent pourquoi l'ange est envoyé à Marie le sixième mois : La première est dans la convenance d'accorder le temps de la réparation avec le temps de la condamnation ; la seconde est dans la convenance d'accorder la réparation du monde dans l'homme avec la création du monde ; la troisième est dans la convenance de faire coïncider le renouvellement du monde par le Verbe incarné avec la résurrection du printemps. Le monde fut créé en mars, le huitième des calendes d'avril ; et ce fut en ce mois qu'Adam tomba dans le péché après l'heure de midi, comme le dit la Genèse, 3. C'est donc très à propos qu'alors eut lieu la réparation du monde. C'est ce que le Saint-Esprit a lui-même indiqué au premier livre des Machabées : Ils dédièrent de nouveau l'autel des holocaustes, dans le même temps et dans le même jour qu'il avait été souillé par les nations, 4, 54. Dieu acheva la création en six jours ; c'est au sixième mois de la con-

(1) Exposit. in 2 cap. Lucæ.
(2) In Evang. Lucæ, cap. 1.
(3) Galat. 4, 4.

ception de Jean-Baptiste que le Sauveur vint pour le salut des hommes.

Il t'arrachera six fois aux tribulations, dit Job, et à la septième le mal ne t'atteindra plus : *In sex tribulationibus liberabit te, et in septima non tanget te malum*, 5, 19. Cela s'accomplit dans ces paroles de l'évangéliste saint Jean, 4, 6 : Jésus, fatigué de la route, s'assit sur le bord du puits de Jacob; il était environ la sixième heure. Jésus était près du puits à la sixième heure, ce qui indique qu'à cette heure le monde a été inondé des eaux de la grâce. Il y a six jours pour le travail, dit saint Luc; venez en ces jours-là vous faire guérir, 13, 14.

C'est aussi en mars que le soleil montant rend les jours égaux à la nuit et fait germer et fleurir la terre ; il est aussi convenable que la fleur qui sort de la tige de Jessé (Isaïe, 11), et qui est notre salut, paraisse. Alors tous les éléments doivent imiter dans leur germe la fleur qui paraît dans la glorieuse Vierge. Voilà donc ce que disent ces paroles de l'Evangile : Au sixième mois : *In mense sexto*, afin qu'il y ait un rapport admirable du temps, du nombre et de l'événement : du nombre par la perfection, du temps par la germination du salut, et de l'événement par la réparation de la première chute. Que les cieux donc versent leur rosée, que les nuées répandent le juste, que la terre du sein de la bienheureuse Vierge s'ouvre et enfante le Sauveur (Isaïe, 45, 8).

Au sixième mois. Ce sixième mois, dit Auguste Nicolas (*ut supra*), de la grossesse d'Elisabeth, époque déterminée pour l'incarnation du Verbe dans le sein de Marie, et qui tombe le vingt-cinquième jour de mars, marque cette *plénitude des temps* si célébrée dans les saintes Ecritures, échéance de toutes les promesses de Dieu, de tous les vœux des patriarches, de toutes les prédictions des prophètes, de tous les soupirs des justes de l'ancienne loi, et point de départ des temps nouveaux, des grands mois de la loi de grâce; solennelle intersection des deux Testaments, des deux âges du monde, ancien et moderne, que le paganisme, sur la foi des traditions antiques, saluait dans les termes les plus abondants et les plus pompeux de sa poésie (1), et qui est devenue la grande loi chronologique de l'histoire. Et comme l'événement qui détermine cette grande époque, l'incarnation du Verbe, joint en lui l'homme et Dieu, ce ne sont pas seulement les siècles anciens et les siècles modernes qui viennent s'y rapporter, c'est le temps et l'éternité; de sorte qu'autour de cet instant divin toute durée se concentre et se déroule. Tel est le sens, telle est la valeur de ces simples mots : Au sixième mois.

Le rapport particulier de la grossesse d'Elisabeth avec l'instant de la venue du Fils de Dieu dans le sein de Marie avait été signalé par la dernière de toutes les prophéties, distante encore de quatre cents ans de l'événement : Je vais vous envoyer mon ange qui préparera ma voie devant

(1) Virgile, *Pollio*.

ma face, dit Dieu par son prophète Malachie, et aussitôt le Dominateur que vous cherchez, l'Ange de l'alliance si désiré de vous viendra dans son temple ; le voici qui vient : *Ecce mitto angelum meum, et præparabit viam ante faciem meam. Et statim veniet ad templum suum Dominator, quem vos quæritis, et Angelus testamenti, quem vos vultis. Ecce venit*, 3, 1. Et en effet, à la distance de six mois, Jean-Baptiste a précédé le Dominateur attendu, criant dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur ; et aussitôt ce Dominateur si désiré est venu en Marie comme dans son temple. Les mathématiques n'ont rien de plus exact que le rapport de nos prophéties avec l'événement.

Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, etc. Voici enfin le ciel qui s'ouvre et qui envoie l'un de ses plus grands messagers pour porter à la terre la première parole de l'Evangile, le premier éclair de la loi de grâce et de vérité. Tout n'a été que promesse et prélude jusque là ; l'exécution commence (1).

Saint Thomas d'Aquin (2) dit que, pour trois motifs, il était convenable qu'un ange apportât le divin message à Marie : premièrement, parce que Dieu a coutume de communiquer ses volontés aux hommes par le ministère des anges ; secondement, la première femme ayant été tentée par un ange, la rédemption devait être annoncée par un ange ; troisièmement, il convenait qu'à la Vierge pure et immaculée fût envoyé un ambassadeur pur et immaculé, c'est-à-dire un ange.

O vous, s'écrie saint Ildefonse (3), ô vous, saint Gabriel, ange du Seigneur, qui êtes envoyé à la Vierge d'Israël, qui venez à la Mère du Seigneur, qui vous hâtez d'arriver auprès de l'ornement singulier et virginal du monde, racontez-nous l'incorruptibilité, la sincérité, l'intégrité, la conformité merveilleuses qu'il y a entre la virginité maternelle et la condition angélique, entre la fécondité vierge et la formation angélique, entre l'honneur virginal incorruptible et la création des anges, entre la pureté qui s'augmente par la conception et l'enfantement, et le commencement de la noblesse angélique. La virginité qui se conserve dans la fécondité ne l'emporte-t-elle pas sur l'élévation angélique, dont une partie tombe en ruine ? L'honneur virginal qui brille pendant l'enfantement n'est-il pas au-dessus de la noblesse angélique, qui, placée au sommet de la gloire, éprouve des pertes dans ses compagnons ? La maternité intègre qui, après l'enfantement, accroît la gloire de la Vierge, n'est-elle pas préférable à la condition angélique, qui a tant souffert de dommages dans ceux qui ont été ignominieusement chassés ? La béatitude de la Mère de qui vient la génération de Dieu, parce qu'elle ne connaît pas la corruption,

(1) Auguste Nicolas, ut supra.
(2) 3 part., quæst. 30, art. 2.
(3) Lib de Virginitate perpetua S. Mariæ, cap 10.

n'est-elle pas plus brillante que la gloire de votre race, qui, avant sa confirmation en grâce, a encouru une diminution considérable de votre multitude? Il est certain que la superbe a rompu les camps des anges, que la présomption a diminué leurs troupes, que la corruption en a perdu un grand nombre, que l'orgueil d'une grande partie les a foudroyés. Mais un grand nombre d'anges a su se conserver, et devient alors inébranlable dans le bien, dans la persévérance de l'amour de Dieu, dans la vision perpétuelle du Seigneur, dans la jouissance de la présence divine. Vous, ô saint Gabriel, étant resté fidèle, vous sortez de l'immensité de la lumière, vous venez à la Vierge; de votre béatitude vous accourez vers la Vierge, de votre éternité vous vous approchez du temps, de votre gloire vous volez vers la nature humaine. Cependant tout ce que vous faites, venant du ciel, arrivant sur la terre, venant au nom de Dieu vers la Vierge, saluant la Vierge, annonçant une nouvelle génération, vous le faites en obéissant au Verbe qui devait s'incarner, vous exécutez les ordres du Dieu qui prendra la nature humaine, vous servez celui qui sera conçu de la Vierge. Vous êtes le serviteur du Fils qui naîtra de sa servante en la forme d'un esclave, parce que ce Dieu qui doit s'incarner est votre Créateur; cet homme qui est en même temps Dieu vous a tiré du néant, ce Fils de sa servante est votre Seigneur, celui que vous annoncez comme devant naître dans l'abjection d'un esclave est votre Souverain dans la gloire du Père. Il était digne que ce fût un ange qui annonçât la gloire d'une si grande naissance; il était convenable qu'un ange fût choisi pour être l'instrument des oracles d'une si grande dignité; il convenait qu'un ange indiquât l'œuvre sublime de cette nouvelle génération. Il appartenait à l'ange de découvrir les mystères d'un si grand miracle. Il était également beau que l'élévation angélique racontât l'humilité de Dieu. Il était légitime que la grandeur céleste, aux ordres du Seigneur qui devait naître dans l'humilité d'un esclave, fît connaître cette merveille. Il était encore digne que la dignité angélique révélât la nouvelle génération par un nouvel office de majesté. De même il convenait que la science angélique expliquât comment aurait lieu l'ineffable mystère. Il était aussi très-juste qu'une sommité céleste précédât par un appareil nouveau le Prince qui devait se montrer dans un avénement nouveau et étonnant. C'est ainsi, ô messager céleste de notre Seigneur, que vous étiez; vous étiez venu ainsi, conduit par votre Souverain; c'est ainsi que vous accomplissiez les ordres du Seigneur dans votre mission; c'est ainsi certainement que vous remplissiez les décrets du réglement royal, afin que ce que vous connaissiez parfaitement du Verbe éternel du Père, vous le rapportassiez fidèlement à la Mère sur l'incarnation prochaine du Verbe; afin que vous fissiez connaître à la terre les grandes merveilles que vous apportiez du ciel, et que votre voix, frappant les oreilles de l'homme, fît retentir au fond de son cœur la merveille du Fils de Dieu voulant par amour devenir

fils de l'homme. Vous, saint ange Gabriel, vous aviez appris du Verbe ce que vous disiez du Verbe; vous aviez connu du Verbe ce que vous racontiez du Verbe pour qu'on en fût instruit; vous aviez puisé dans le Verbe, océan infini, la joie divine que vous offriez à la Vierge pour le bonheur de l'univers; vous appreniez à l'âme de la Mère choisie de quelle manière l'incarnation du Fils de Dieu se ferait en elle. Les Vertus célestes vous ont vu exécuter les ordres du Fils qui devait naître; les éléments vous ont vu jouir du Seigneur que vous annonciez comme devant naître d'une telle race; les associés de votre gloire ont vu qu'ils se prosterneraient avec vous devant cet homme; toutes les Puissances des esprits célestes et sublimes ont vu que cet homme pris par Dieu serait Dieu, étant disposés, lorsqu'il serait proclamé, à joindre aux offices de leur ancienne fidélité ces nouvelles et joyeuses louanges: Gloire dans les hauteurs à ce Dieu humble, et paix sur la terre aux hommes croyants dans leur bonne volonté à ce Dieu humble (Luc, 2, 14).

Il vous a envoyé pour apprendre à la Vierge ce qu'il vous avait enseigné lui-même sur lui-même. Celui qui vous a fait le messager de son humanité vous a pénétré de la science de sa divinité. Celui que vous adoriez dans sa gloire, en l'unité de la puissance du Père, vous a envoyé annoncer qu'il allait naître sour la forme de serviteur. Celui qui vous avait révélé les secrets des célestes mystères vous avait envoyé pour les révéler au monde. Quel bonheur pour vous, car vous annoncez la réparation de la perte d'une partie des vôtres! Quel bonheur pour moi, car, par votre annonce, vous me recevez pour remplir le vide fait autour de vous! Quel bonheur pour vous, parce que les ruines d'une partie des anges sont réparées par les hommes! Quel bonheur pour moi, parce que je suis destiné à réparer la partie qui avait réduit votre nombre en se perdant! Bonheur pour vous, parce que vous recevez les hommes dans votre paix; bonheur pour moi, parce que j'ai reçu votre paix que je ne méritais pas. Bonheur pour vous, parce que vous adorez le Verbe incarné; bonheur pour moi, parce que cette suprême Vérité que vous adorez appartient à ma nature. Que nous sommes heureux, ô saint ange! Il n'y a plus qu'un seul titre de gloire de la domination de Dieu. Notre Dieu a promis par sa marque de me faire participer à votre gloire dans l'éternité. Quel bonheur pour moi! Il m'a promis que j'aurai le ciel avec vous, parce qu'il a voulu que je l'eusse aussi bien que vous pour seul Dieu. Il m'a admirablemeni marqué du cachet de son nom, parce qu'il m'a racheté de son sang; sang que vous adorez, placé sur le trône du Père; sang que vous voyez et que vous vénérez. Votre part est de ne jamais déchoir de l'état de la béatitude; ma part consiste à être relevé de ma chute par l'incarnation de mon Dieu. La part de votre sort est d'avoir toujours été avec mon Dieu; la part de mon sort est de pouvoir un jour être aussi avec mon Dieu. La part de votre bonheur est de toujours conserver votre béatitude; la part du mien

est la régénération de ma nature. Votre part est d'adorer ma nature en mon Dieu; ma part est d'être sauvé par cela que ma nature a été prise en mon Dieu. Ce que je raconte est exact, ce que je dis est certain, mes paroles sont vraies. Oui, toutes ces choses sont véritables, sont justes, sont pieuses; et l'intelligence céleste le comprendra toujours ainsi, comme elle le comprend aujourd'hui. Car ces choses ne sont pas de moi, ne sont pas à moi, ne sont pas de ma nature, ne sont pas de ma condition, ne sont pas de mes mérites. Car je suis cendre, je suis terre, je suis corruption, je suis pourriture, je suis la pâture des vers, condamné à la mort; mon habitation est une fosse dans la terre, mon repos le tombeau, ma maison le sépulcre, ma demeure le cimetière. Mais les autres vérités me sont révélées par le Père qui est dans les cieux; je les ai apprises de son Fils, qui est sa sagesse; je les ai connues par l'enseignement du Saint-Esprit. Ces grandes merveilles sont venues du ciel, parce qu'elles sont d'excellents dons; elles sont descendues du Père des lumières, parce qu'il n'y a pas de changement dans ces admirables vérités (Jacques, 1). Je les connais, ces vérités, ici-bas avec vous, ô saint Gabriel; vous les connaissez avec moi au ciel. Je les ai apprises dans le lieu de ma pérégrination; vous, vous les connaissiez déjà dans l'éternité de votre bonheur. Je les ai saisies moi-même dans la certitude de ma foi; vous les connaissez vous-même dans la plénitude de votre vision. En venant du ciel vous me les avez indiquées, lorsque vous avez fait l'office de serviteur dans l'annonciation de la nature humaine qui allait être prise par Dieu. Les autres anges l'ont attesté à la naissance de cet homme par des hymnes célestes, chantant : Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc, 2, 14).

Les anges ont fait éclater sa gloire quand, après avoir vaincu la tentation de l'ennemi, ils s'approchèrent de lui et le servirent (Matth. 4, 11). Les anges ont enseigné ces vérités lorsque, prosternés devant ce nouvel homme montant au trône de la Divinité, ils disaient alternativement : Ouvrez-vous, ô portes, ouvrez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera. Et disant : Quel est ce Roi de gloire? la vérité se confirmait par cette réponse : C'est le Seigneur, le Fort, le Puissant; c'est le Seigneur qui triomphe dans les combats; c'est le Seigneur, le Dieu des armées; c'est lui qui est le Roi de gloire (Psal. 23, 7-8-10). David prophétisait ces vérités lorsqu'il disait : Que tous ses anges l'adorent : *Adorate eum, omnes angeli ejus* (Psal. 96, 7). Il déclare la même chose par ces autres paroles : Anges de Dieu, chantez le Seigneur, 148. Saint Jean l'atteste dans l'Apocalypse lorsqu'il dit : Et je vis et j'entendis la voix de beaucoup d'anges autour du trône, et leur nombre était des myriades de myriades et des mille de mille, qui d'une grande voix disaient : L'Agneau qui a été tué est digne de recevoir la puissance, et la divinité, et la sagesse, et la

force, et l'honneur, et la gloire, et la bénédiction. Et toute créature qui est dans le ciel, et sur la terre, et sous la terre, et dans la mer, et toutes celles qui sont en eux, je les entendis qui disaient : A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, et honneur, et gloire, et puissance dans les siècles des siècles, 5. Le grand Apôtre confirme toutes ces vérités dans son Epître aux Hébreux, et surtout dans ces paroles aux Colossiens : En lui (Jésus-Christ) habite corporellement toute plénitude de la Divinité : *In ipso inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter*, 2, 9.

L'ange fut envoyé de Dieu (Luc, 1, 26). Deux sont ici nommés, dit Albert le Grand (1) : l'ange qui exécute l'ordre donné, et Dieu qui ordonne l'ambassade et la salutation. Il est dit de l'ange : Il fut envoyé : *Missus est*, et en cela l'évangéliste marque l'autorité ; c'est l'ange qui fut envoyé, et en cela il explique le ministère. Car personne n'oserait s'arroger une si grande légation s'il n'était envoyé de Dieu. Nul ne se trouverait dans le ciel tellement propre à cela, qui pût dire pour un si grand mystère : Me voici, envoyez-moi : *Ecce ego, mitte me* (Isaïe, 6), sans que Dieu ne l'eût ordonné dans son autorité. Cette ambassade est admirablement grande, pendant longtemps ardemment désirée par les anciens pères, et entendue avec suavité par quiconque est spirituel, et réclamée publiquement par les cris de dévotion de tous les fidèles. L'élévation et la dignité de cette ambassade remplissent d'admiration le prophète Abdias et lui font dire : Nous avons ouï l'ordre du Seigneur ; il a envoyé un ambassadeur aux nations, c'est-à-dire pour l'utilité des nations. L'ange n'est donc point venu de lui-même, mais de Dieu.

Le nom d'*ange* indique un ministère, car ce nom veut dire *message*. Je crois que c'est pour trois raisons que Dieu s'est servi d'un ange pour annoncer notre salut : d'abord, afin que la nature angélique, quant à son ministère, ne fût pas privée d'une si grande joie ; ensuite, pour que la ruine des anges fût réparée par là ; en troisième lieu, parce que l'ange est député comme gardien et ministre de l'homme. Car c'est un ministère caché aux siècles, comme le dit saint Paul aux Ephésiens, 3, 9, et maintenant administré par l'ange, afin qu'en cela l'ange ait une illumination et une grande joie, et qu'il se félicite. Car les anges disent : Gloire à Dieu dans les hauteurs (Luc, 2). La gloire est à Dieu dans les hauteurs quand une nouvelle gloire se manifeste. Les anges donc, se réjouissant et se glorifiant dans l'amour de cette nouvelle exaltation, disent : Quel est celui qui vient d'Edom (Isaïe, 63)? Quel est cet homme beau dans sa parure (*ibid.*)? Et dans le Psalmiste, 23 : Quel est ce Roi de gloire? La ruine des anges est aussi réparée. Les hommes sont pris pour être en la compagnie des anges, afin que les hommes prennent la place du chœur des anges qui est tombé. Le nombre des anges tombés est remplacé par les

(1) In Evang. Lucæ, cap. 1.

hommes. Il est donc juste que l'ange soit envoyé pour réparer la ruine des anges. Ce ministère convient aussi à l'ange, parce qu'il est le gardien des hommes; c'est pourquoi l'homme perdu doit être relevé par le ministère de l'ange. Le Seigneur, dit le Psalmiste, 90, 11-12, a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies; ils vous porteront dans leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre la pierre : *Angelis suis mandavit ut custodiant te in omnibus viis tuis; in manibus portabunt te, ne offendas ad lapidem pedem tuum.* Voici donc la cause pour laquelle l'ange est envoyé. Allez, anges rapides, dit Isaïe, volez vers une nation déchirée par la discorde; vers un peuple redoutable, fier d'être le premier des peuples; vers une nation qui attend et qui est brisée, et dont la terre a été emportée par les torrents (Isaïe, 18, 2). Le prophète, faisant le tableau de la nation juive, l'appelle bouleversée par les tentations et mise en pièces par ses iniquités. Les anges agiles sont donc envoyés à cette nation pour lui annoncer l'œuvre de la rédemption.

On doit croire que l'ange Gabriel ne vint pas seul, mais qu'un grand nombre l'accompagnèrent. On doit présumer qu'il en fut dans l'annonciation comme dans la nativité du Sauveur : à l'ange qui annonçait aux bergers la naissance de Jésus-Christ se joignit une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (Luc, 2). Lorsqu'Abraham (Gen. 24) envoya Eliézer seul pour chercher une épouse à son fils, plusieurs l'accompagnèrent; de même le Père éternel envoie un ange supérieur pour annoncer que la Divinité allait épouser l'humanité, mais on croit que Dieu joignit à l'ambassadeur un grand nombre d'anges d'un ordre inférieur.

L'ouvrage de notre corruption, dit Bossuet (1), commence par Eve, l'ouvrage de la rédemption par Marie; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la sainte Vierge; Eve était vierge encore, et Marie est vierge; Eve, encore vierge, avait son époux, et Marie, la Vierge des vierges, avait son époux; la malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie; un ange de ténèbres s'adresse à Eve, une ange de lumière parle à Marie; l'ange de ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur en lui faisant affecter la divinité : Vous serez comme des dieux, lui dit-il (Gen. 3, 5), l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : Le Seigneur est avec vous, lui dit Gabriel (Luc, 1, 28); l'ange de ténèbres, parlant à Eve, lui inspire un dessein de rébellion : Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau (Gen. 3, 1)? l'ange de lumière, parlant à Marie, lui persuade l'obéissance : Ne craignez point, Marie, lui dit-il, rien n'est impossible au Seigneur (Luc, 1, 30-37); Eve croit au serpent, et Marie à

(1) 4e sermon pour la fête de l'Annonciation.

l'ange. De cette sorte, dit Tertullien (1), une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et Marie répare en croyant à Dieu ce qu'Eve a gâté en croyant au diable : *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Et pour achever le mystère, Eve, séduite par le démon, est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie, instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu; Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie, afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, afin que la Vierge Marie fût l'avocate de la vierge Eve : *Ut virginis Evæ Virgo Maria fieret advocata* (2).

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu (Luc, 1, 26). Que veut ici l'évangéliste, dit saint Bernard (3), en marquant toutes choses avec tant de soin? Je crois qu'il veut que nous n'entendions pas avec distraction ce qu'il marque avec tant d'attention. Car il nomme l'ambassadeur qui est envoyé, le Seigneur qui l'envoie, la Vierge à laquelle il est envoyé, et aussi l'époux de la Vierge, et la noblesse, la race de tous les deux; il désigne par leurs noms propres la ville et la contrée. Pourquoi tout cela? Pensez-vous que quelqu'une de ces choses soit ici placée en vain? Nullement. Quoi! tandis qu'une seule feuille ne tombe pas sans cause de l'arbre, tandis qu'un passereau ne tombe pas sur la terre sans que le Père céleste le permette (Matth. 10, 29), j'oserais supposer que le saint évangéliste dit des paroles superflues, et cela dans l'histoire sacrée du Verbe! Je ne le crois point; car tout ici est plein de célestes mystères, et chacun est plein d'une divine douceur. S'il se trouve cependant des inspecteurs diligents, qu'ils sachent recueillir le miel du rocher, l'huile de la pierre la plus dure (Deuter. 32, 13); car en ce jour les montagnes distillent la douceur, le lait et le miel, les cieux versent leur rosée, les nues répandent la justice, et la terre joyeuse enfante son Sauveur (Is. 45, 8). Le Seigneur répand ses bénédictions, et la terre enfante son fruit (Psal. 84, 13). Sur cette montagne des montagnes, la montagne de Dieu, le mont fertile, gras, montagne la plus belle, où la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, où la justice et la paix se sont embrassées, montagne où il plaît à Dieu de faire sa demeure; oui, le Seigneur y fixera son séjour à jamais (4). Que ces paroles de l'Evangile nous deviennent intelligibles, qu'elles soient pour nous plus désirables que l'or, plus précieuses que les pierreries, plus douces que le miel le plus délicieux (5).

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu. Je ne pense pas que cet ange fût d'un ordre inférieur, ajoute saint Bernard (6); son nom indique sa supé-

(1) De Carne Christi, n° 17.
(2) Contra hæres., t. 5, cap. 19.
(3) De Laudibus Virginis Matris. Homil. I super Missus est.
(4) Psal. 67, 15-16-17. Psal. 84, 11.
(5) Psal. 18, 10.
(6) Ut supra.

riorité, puisqu'il veut dire *force de Dieu*, et ce nom n'est pas en désaccord avec la qualité d'ambassadeur. A qui convenait-il mieux d'annoncer Jésus-Christ, qui est la force de Dieu, qu'à celui qui est honoré du même nom? L'ange est appelé force de Dieu, ou parce qu'il a mérité le privilége de cette mission en annonçant la venue de la suprême Puissance, ou parce qu'il devait fortifier la Vierge timide par nature, simple, modeste, afin qu'elle ne fût pas effrayée de la nouveauté du mystère; ce qu'il fit en effet.

Gabriel est envoyé pour annoncer la venue du Sauveur, dit saint Augustin (1), pour faire connaître la nouvelle nativité du Fils de Dieu en la chair, en laquelle forme d'esclave, unie à la Divinité, il abattit puissamment l'ennemi. C'est pour cela que Gabriel, l'un des principaux anges du ciel, est envoyé; et il est appelé Gabriel parce qu'il est le plus fort de tous : *Ideo Gabriel dicitur, quia fortior cunctis erat;* car Gabriel signifie FORCE : *Gabriel enim fortitudo interpretatur.*

L'ange Gabriel annonce Jean-Baptiste, le même ange annonce le Seigneur Jésus-Christ, dit le même saint docteur. Jean précède, il précède par déférence, Jésus suit par empire; il suit Jean par sa naissance, il le précède en gouvernant. Jésus-Christ crée Jean, et après cela Jésus-Christ est créé, il est Créateur et créé (2).

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu afin que la réparation réponde à la chute, dit saint Bonaventure (3), afin que l'homme, tombé par la suggestion du mauvais ange, se relève par le ministère du bon. Le messager perfide amène la ruine, mais le messager fidèle guérit, disent les Proverbes : *Nuntius impii cadit in malum; legatus fidelis, sanitas*, 13, 17. Il faut aussi que l'accomplissement soit selon la promesse, afin que ce mystère qui fut annoncé à Daniel par l'ange Gabriel soit découvert à la Vierge. Or, voici ce que dit Daniel, 7, 13, etc. : Je considérais ces choses dans une vision de nuit, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel, s'avançant jusqu'à l'Ancien des jours. Ils le présentèrent devant lui, et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume, et tous les peuples et toutes les tribus, disant que toutes les langues le serviront, que sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et que son royaume ne sera jamais détruit. Mon esprit fut saisi de terreur, dit Daniel; moi Daniel, je fus effrayé de ces choses, et les visions de ma tête me troublèrent. Je m'approchai d'un de ceux qui étaient assistants, et je lui demandai la vérité de toutes ces choses, et il interpréta ce qui se passait et me l'enseigna.

Lorsque j'avais cette vision (la vision des royaumes), reprend le pro-

(1) Ad fratres in eremo, serm. 20.
(2) Homil. 44.
( ) Exposit. in 2 cap. Lucæ, t. 2.

phète, 8, 15, etc., et que j'en cherchais l'intelligence, j'entendis la voix d'un homme dans Ulaï qui cria et dit : *Gabriel, fais-lui comprendre cette vision.* En même temps Gabriel vint et se tint au lieu où j'étais ; et lorsqu'il fut venu à moi, je tombai le visage contre terre, tout tremblant de crainte, et il me dit : Comprends bien ceci, parce que cette vision s'accomplira à la fin des temps.

Je n'avais pas encore achevé les paroles de ma prière, dit Daniel dans le chapitre suivant, lorsque Gabriel, que j'avais vu au commencement dans la vision, vola tout à coup à moi, et me toucha au temps du sacrifice du soir, disant : Dès le commencement de ta prière, j'ai reçu l'ordre de venir, et je suis venu pour te découvrir toutes choses ; sois donc attentif à ce que je vais te dire. Les soixante-dix semaines sont abrégées sur ton peuple et sur la sainte cité, afin que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit effacée, et que la justice éternelle paraisse, et que la vision soit accomplie et la prophétie, et que le Saint des saints reçoive l'onction. Et Gabriel déroule alors à Daniel la célèbre prophétie des soixante-dix semaines, depuis ce temps jusqu'au Christ, dont il annonce la venue, la mort, l'alliance et le jugement contre les Juifs par le bras des Romains.

C'est ce même Gabriel, ce même ange de la prophétie qui est envoyé comme l'ange de l'accomplissement. Il vient traiter de la venue de ce *Fils de l'homme*, dit Auguste Nicolas (1), dont il avait expliqué cinq cents ans avant à Daniel la glorieuse vision ; et, par cette continuité d'office, il nous fait voir la continuité de l'œuvre de Dieu à travers les âges, et de quel conseil antérieur et profond sort le message qu'il vient remplir.

Ces paroles : L'ange Gabriel fut envoyé, désignent l'office, dit Albert le Grand (2). Gabriel veut dire *force de Dieu.* Il fallait en effet la force, la puissance de Dieu pour prévenir les lois de la nature, pour signifier que la crasse du péché serait détruite, et pour annoncer que l'homme serait joint à Dieu. Car Gabriel prévient les lois de la nature en annonçant que la Vierge qui concevrait, qui enfanterait, resterait vierge. Car ceci est la merveille des merveilles, que la chose paraissant impossible, elle eût lieu néanmoins. Car si un aveugle reçoit la vue par un miracle, ce ne sera pas étonnant s'il voit, ayant reçu son œil. Egalement, si un mort reçoit la vie, ce n'est pas merveilleux après cela qu'il vive. Mais ce qu'il y aurait de merveilleux, ce serait de voir sans avoir reçu son œil, de vivre sans avoir reçu la vie. Et ici c'est cependant cela. Car, selon la nature, la vierge est impuissante pour concevoir, et si elle reste vierge, elle sera toujours impuissante. Si donc elle conçoit et enfante, c'est chose absolument nouvelle, et cela ne peut avoir lieu que par la vertu de la

(1) Chapitre 8 : l'Annonciation.
(2) In Evang. Lucæ, cap. 1.

puissance de Dieu. Le Seigneur, dit Jérémie, a créé sur la terre un nouveau prodige : la femme environne l'homme : *Novum faciet Dominus super terram : femina circumdabit virum*, 31, 22. Voilà, je fais toutes choses nouvelles, dit le Seigneur dans l'Apocalypse : *Ecce, nova facio omnia*, 21, 5. Renouvelez vos miracles, Seigneur, et reproduisez vos merveilles ; glorifiez votre main et votre bras droit : *Innova signa, immuta mirabilia ; glorifica manum et brachium dextrum* (Eccl. 36, 6-7). Car la main du Seigneur et le bras de sa puissance opèrent ce qui est annoncé ; c'est pourquoi Gabriel est envoyé.

La crasse et la misère du péché sont aussi enlevées ici, afin que le fruit saint qui naîtra de la Vierge soit appelé le Fils de Dieu (Luc, 1, 35). Ce qui n'a pu se faire que par la puissance de Dieu, parce que, comme la conception virginale a été exempte de toute concupiscence dans la Mère, de même, comme le dit saint Anselme, sa conception n'a point été souillée par le péché originel. A cause de sa pureté, rien de souillé n'est en elle, dit la Sagesse : *Propter suam munditiam, nihil inquinatum incurrit in illam*, 7, 24-25. Mais cette force et cette puissance de séparer la nature de la faute, la conception de la tache originelle, les châtiments de la cause de la peine, qui peut le faire, sinon la vertu de Dieu ? C'est pourquoi Gabriel, appelé *force de Dieu*, est choisi pour ambassadeur. Enfin le ministre de cette célèbre annonciation est nommé justement la force de Dieu. Qui joindrait jamais le dernier au premier, sinon la suprême force de Dieu ? La dernière chose faite dans la création de Dieu, c'est l'homme. Dieu est le premier et le principe de toutes choses.

Qui joindrait donc ces choses, sinon la suprême force de Dieu, à laquelle rien ne résiste? Cette grande merveille s'opère par l'incarnation. Le principe et la fin s'unissent ; Dieu, qui est le premier, et l'homme, qui est le dernier, s'unissent ; Dieu est homme, l'homme est Dieu. Jésus-Christ est l'alpha et l'oméga, le principe et la fin (Apocal. 1, 8). O chose merveilleuse et admirable mystère ! le Verbe du Père, semblable au Père, et l'homme qu'il prend ne doivent faire qu'un !

Par ces raisons et d'autres semblables, le messager de ce mystère, Gabriel, est appelé à juste titre la force de Dieu ; et c'est pourquoi il est choisi parmi toute la cour céleste pour cette annonciation si miraculeuse.

On doit dire qu'il fut convenable que la bienheureuse Vierge fût prévenue qu'elle concevrait le Christ, dit saint Thomas (1). Premièrement, afin qu'un ordre convenable fût gardé dans l'union du Fils de Dieu avec Marie, c'est-à-dire afin que son âme fût préparée, remplie de lui, avant de le concevoir dans son corps. Ce qui fait dire à saint Augustin (2) :

(1) **Tertia part.** Summæ, quæst. 30, art. 1.
(2) **Lib. de Virginitate**, cap. 3.

Marie est plus heureuse en recevant la foi du Christ qu'en concevant la chair du Christ. La parenté maternelle n'aurait servi de rien à Marie, si elle n'eût porté plus heureusement Jésus-Christ dans son cœur que dans son sein : *Beatior est Maria percipiendo fidem Christi, quam concipiendo carnem Christi. Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi felicius Christum corde quam carne gestasset.* Secondement, afin qu'elle pût être un témoin plus sûr de ce mystère, étant instruite là-dessus par le ciel. Troisièmement, pour qu'elle offrît à Dieu les dons volontaires de son obéissance ; ce qu'elle fit de bon cœur, disant : Voici la servante du Seigneur. En quatrième lieu, pour montrer qu'il y avait un certain mariage spirituel entre le Fils et la nature humaine ; et c'est pourquoi le consentement de la Vierge était attendu par l'annonciation à la place de toute la nature humaine. La bienheureuse Vierge avait une croyance positive de l'incarnation future ; mais comme elle était très-humble, elle ne pensait pas que de si grandes choses se fissent en elle-même ; c'est pourquoi elle devait en être prévenue.

Saint Augustin fait ainsi parler Marie (1) : L'archange Gabriel est venu à moi avec une figure brillante, un vêtement éclatant, une tenue admirable. Mais ces choses, dit saint Thomas (2), n'appartiennent qu'à la vision corporelle. Donc l'ange ambassadeur apparut à la bienheureuse Vierge sous l'apparence d'un corps. Et on doit dire qu'il convenait que l'ange apparût à la Mère de Dieu comme ayant un corps. D'abord pour la chose qui était annoncée. Car l'ange venait annoncer l'incarnation du Dieu invisible, par laquelle il devenait visible. Ainsi, il convenait que, pour la déclaration d'une semblable chose, il prît la forme d'une créature visible dans laquelle il parût très-visiblement, puisque aussi toutes les apparitions de l'Ancien Testament étaient la figure de celle du Fils de Dieu dans la chair. En second lieu, cela convenait à la dignité de la Mère de Dieu, qui devait recevoir le Fils de Dieu non seulement dans son âme, mais aussi dans son sein ; c'est pourquoi non seulement son âme, mais aussi ses sens physiques devaient être enflammés par la vision angélique. En troisième lieu, cela convenait à la certitude de ce qui lui était annoncé ; car nous saisissons avec plus de certitude les objets qui sont sous nos yeux que ceux que nous imaginons. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme (3) que l'ange se présenta à la Vierge non en songe, mais visiblement ; car comme elle recevait de l'ange une très-grande nouvelle, elle avait besoin, avant l'accomplissement d'une si merveilleuse chose, d'une apparition solennelle. A la vérité, la vision intellectuelle est préférable à la vision de l'image ou corporelle, si celle-ci est seule. Mais saint

(1) Serm. 44 in Natal. Domini.
(2) Ut supra, art. 3.
(3) Homil. 4 super Matth.

Augustin dit (1) que la prophétie qui a en même temps la vision des yeux de l'âme et celle des yeux du corps, est plus excellente que la prophétie à la seule vision des yeux du corps. Mais la bienheureuse Vierge eut non seulement la vision corporelle, mais aussi l'illumination intellectuelle ; d'où une semblable apparition fut plus noble. Cependant elle aurait été encore plus noble, si, par vision intellectuelle, elle eût vu l'ange lui-même dans sa propre substance ; mais l'état de la nature humaine dans cet exil de la terre ne permettait pas à la Vierge de voir l'ange dans son essence.

On doit dire, continue saint Thomas, qu'à la vérité l'image ou l'idée est une puissance plus élevée que le sens extérieur ; cependant, comme le principe de la connaissance humaine est le sens, en celui-ci consiste la plus grande certitude, parce qu'il faut toujours que les principes de la connaissance soient les plus positifs. C'est pourquoi Joseph, à qui l'ange apparut dans son sommeil, n'eut pas une apparition excellente comme la bienheureuse Vierge.

Mais la vision corporelle d'une substance spirituelle étonne ceux qui la voient. N'était-il donc pas préférable que l'âme de Marie fût préservée d'une telle stupéfaction ? A cela il faut répondre avec saint Ambroise (2) : Nous sommes troublés et nous sommes comme hors de nous-mêmes lorsque nous sommes éblouis par la rencontre de quelque puissance supérieure. Et cela arrive non seulement dans la vision corporelle, mais aussi dans la vision imaginaire.

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans la ville de Galilée appelée Nazareth (Luc, 1, 26). Il est donc envoyé de Dieu (3), ayant en sa main la plus grande commission qui sera jamais émanée du ciel pour la terre, de Dieu pour les hommes. Suivons-le, et considérons comment il va, non à Rome la triomphante, ni à Athènes la savante, ni à Babylone la superbe, ni même à Jérusalem la sainte. Il va en un coin de la Galilée, à une bourgade inconnue, appelée Nazareth ; Nazareth dont il était dit proverbialement : *Que peut-il sortir de bon de Nazareth* (Joan. 1, 46) ?

Mais dans ce Nazareth il y a une pauvre maison, une petite chambre qui renferme le trésor du ciel et de la terre, le secret amour du Père éternel. Dans cette bourgade dédaignée il y a une vierge qui a plus de lumière et de grandeur qu'il n'y en a à Rome, ni à Athènes, ni entre les hommes, ni entre les anges ; une vierge d'où la lumière éternelle doit se répandre sur le monde (4). C'est à cette vierge, nommée Marie, que l'ange Gabriel est envoyé de Dieu ; c'est dans cet humble réduit que va

(1) Lib. 12 super Genes., cap. 9.
(2) Super Lucam, lib. 1.
(3) Auguste Nicolas, chap. 8 : l'Annonciation.
(4) Préface pour la fête de la sainte Vierge.

se traiter, à l'insu du monde entier, le mystère qui doit en renouveler la face.

Nazareth en Galilée est la convenance du lieu, dit saint Bonaventure (1), selon que le Seigneur l'avait prédit par Isaïe, 9, 1-2-3 : La Galilée des nations, qui s'élève au-delà du Jourdain, a ressenti la puissance de son bras. Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière : *Aggravata est via maris trans Jordanem Galilææ gentium. Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam.* En cela donc que l'ange est envoyé dans la ville de Galilée, qui était le confin des Juifs et des nations, on voit qu'il vient annoncer celui qui avait été promis à Abraham par ces paroles de la Genèse, 22, 18 : Toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi : *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ.* Il sera l'attente des nations, dit Jacob : *Ipse erit expectatio gentium* (Gen. 49, 10). Et en cela que cette ville s'appelle Nazareth, qui veut dire *fleur*, il est montré qu'il venait annoncer celui qui est la fleur du champ et le lis des vallées (Cant. 2). Un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines, dit Isaïe : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet*, 11, 1. Il convenait que la fleur fût conçue dans la fleur, nourrie dans la fleur, dans le temps des fleurs, c'est-à-dire dans le printemps, et qu'elle fût annoncée en mars.

L'ange Gabriel fut envoyé à une vierge (Luc, 1, 27). Ces paroles de l'évangéliste indiquent la convenance de la personne : elle est vierge, pure. Il fut envoyé à une vierge, dit saint Bernard (2), vierge de corps, vierge d'esprit, vierge de profession : *Missus est ad virginem, virginem carne, virginem mente, virginem professione.*

Il fut envoyé à une vierge. Saint Luc ici présente dans ses qualités la Vierge saluée, dit Albert le Grand (3) ; et il met le titre de la pureté virginale, l'engagement du lien matrimonial et l'excellence de son nom glorieux. Du titre de la pureté virginale, il dit : *Ad virginem*, à une vierge. Ce titre convient particulièrement, comme le dit Glossa, à celle qui, la première entre les femmes, offrit à Dieu le précieux don de la virginité ; Vierge dont la lampe brille d'une très-belle flamme en la présence du Seigneur. C'est pourquoi d'elle est sorti celui dont Isaïe dit : Que le Juste paraisse comme la splendeur, et que son Sauveur brille comme un flambeau : *Egrediatur ut splendor Justus ejus, et Salvator ejus ut lampas accendatur*, 62, 1. Mais le flambeau de la virginité brillait de cinq manières en l'auguste Vierge : en trois manières dans son cœur, en deux manières dans son corps. La première en son cœur consistait dans une intégrité et incorruption continuelle de la virginité ; la seconde était

(1) Exposit. in 2 cap. Lucæ.
(2) Homil. 2 super Missus est.
(3) In Evang. Lucæ, cap. 1.

qu'émule de la pureté angélique, elle menait une vie céleste dans la contemplation; la troisième se trouvait dans le vœu de virginité qu'elle-même la première avait fait à Dieu, d'après la volonté de Dieu. Deux flambeaux brillent en son corps, l'intégrité de l'honneur et la modestie virginale.

L'ange Gabriel fut envoyé à une vierge mariée à un homme de la maison de David, nommé Joseph (Luc, 1, 26-27). La Vierge était mariée à Joseph, afin que cet homme juste, comme nous l'avons dit ailleurs, fût le témoin de sa chasteté. L'Evangile nomme cet homme, non qu'il fût son mari pour la connaître, mais parce qu'il était l'homme de vertu et qu'il était juste; c'est pourquoi il était un véritable témoin, dit saint Bernard (1). Dans le conseil des secrets célestes, un témoin est admis, l'ennemi est exclu, et la réputation de la Vierge est conservée intègre : *In consilio, secretis cœlestibus, et admittitur testis, et excluditur hostis, et integra servatur fama Virginis* (2).

Et Marie était le nom de la Vierge : *Et nomen Virginis Maria* (Luc, 1, 27) (3).

Et l'ange étant entré où elle était, lui dit : Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes : *Et ingressus angelus ad eam dixit : Ave, gratia plena; Dominus tecum; benedicta tu in mulieribus* (Lucæ, 1, 28).

Quelle attitude et quel langage de la part d'un ange à l'égard d'une mortelle (4) ! Quelques jours avant, le même ange, dépêché auprès du grand-prêtre Zacharie, s'était annoncé à lui en des termes d'autorité et de commandement qui font singulièrement ressortir la différence des situations et des personnages. Je suis Gabriel, lui avait-il dit, qui me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour te parler et t'annoncer ces choses; et voilà que tu seras muet, parce que tu n'as point cru à mes paroles, jusqu'au jour où elles s'accompliront. Voilà bien le langage d'un ambassadeur de Dieu auprès de l'homme, même revêtu de la dignité de grand-prêtre.

La même supériorité, la même impression se fait sentir dans le rapport plus antérieur du même ange avec le prophète Daniel. Gabriel vint, dit le prophète, et se tint au lieu où j'étais; et lorsqu'il fut venu à moi, je tombai le visage contre terre, tout tremblant de crainte, et il me dit : Comprends bien ceci, etc.

Et voici que ce même esprit céleste, envoyé non plus à un prophète,

(1) Homil. super Missus est.

(2) Voyez le Mariage de la sainte Vierge; ensuite : Pourquoi Marie est-elle mariée à saint Joseph?

(3) Voyez : Nom de Marie.

(4) Auguste Nicolas, chap. 8 : l'Annonciation.

non plus à un grand-prêtre, mais à une simple fille que rien ne recommande encore au respect des hommes, l'aborde avec cette salutation qui est restée la formule des hommages de l'univers envers elle : Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes.

Ce n'est pas la Vierge qui se prosterne, comme le fit Daniel ; c'est l'ange qui s'incline et qui ne parle que pour l'honorer. On ne sait qui est l'ange, de Marie ou de Gabriel. C'est qu'en effet, si l'ange est vierge, la Vierge est ange. Mais la Vierge n'est pas seulement ange dans un corps, elle est Reine des anges, étant prédestinée Mère de Dieu. C'est pourquoi Gabriel ne lui parle pas comme à une sujette, ni même comme à une égale, mais comme à une Reine. Il l'aborde comme un ambassadeur auprès d'une puissance dans laquelle il voit encore la puissance même qui l'a envoyé.

C'est, en effet, ce que veulent dire les paroles d'hommage dont il accompagne sa salutation, et qui sont les titres qui la motivent : *pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes ;* paroles qui épuisent tout panégyrique, surtout dans la bouche d'un ange, et d'un ange envoyé de Dieu.

Je vous salue, dit l'ange à Marie : *Ave.* Ecoutez, ô très-douc Vierge Marie, dit saint Bonaventure (1), écoutez des choses nouvelles, écoutez des merveilles. Ecoutez, ô ma fille, vous dit votre père David, voyez et prêtez une oreille attentive : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam* (Psal. 44, 10). Ecoutez Gabriel, ce glorieux messager. Ecoutez la manière miraculeuse de votre fécondité ; prêtez votre oreille pour un consentement si avantageux. Ecoutez ce que Dieu le Père va vous révéler d'une manière certaine. Voyez comment le Fils de Dieu s'incarnera en vous. Prêtez l'oreille au Saint-Esprit, qui opérera en vous. Puisque vous avez des oreilles pour entendre, écoutez, et dès le commencement de ce que vous devez entendre, écoutez cette salutation nouvelle : Je vous salue, Marie : *Ave, Maria.* Ce nom de Marie a été ajouté non par Gabriel en cet endroit, mais par la dévotion des fidèles et par l'inspiration du Saint-Esprit. Que chacun de nous dise donc, et que tous disent : Je vous salue, Marie : *Ave, Maria.* O salutation vraiment gracieuse et vénérable ! ô salutation vraiment glorieuse et admirable ! s'écrie le vénérable Bède (2), autant elle est nouvelle, autant elle convient à la dignité de Marie. Dans cette très-douce salutation sont renfermées cinq merveilleuses sentences, dans lesquelles sont désignées cinq recommandations ou éloges de la Vierge. O insinuation vraiment douce ! car dans cette salutation on voit combien la bienheureuse Vierge Marie est pure, pleine, assurée, digne,

(1) Specul. B. Mariæ Virg., lect. 1.
(2) Homil. de Annuntiat. B. Mariæ.

utile : très-pure, dis-je, à cause de l'exemption de la faute; très-pleine par l'abondance de la grâce; très-assurée à cause de la présence divine; très-digne par le respect dû à sa personne; très-utile par l'excellence de celui qui naîtra d'elle. La très-grande pureté de Marie à cause de l'exemption de la faute est bien insinuée lorsqu'on lui dit : *Ave*, Je vous salue. Car on dit avec raison : Je vous salue, à celle qui n'a jamais encouru le *væ*, la malédiction de la faute. Cela convenait à la Mère de Dieu, d'après le témoignage de saint Anselme qui dit (1) : Il convenait que la conception de cet homme se fît d'une Mère très-pure; que cette Vierge brillât d'une pureté telle, qu'on ne pût trouver son égale au-dessous de Dieu, puisque Dieu le Père se disposait à lui donner son Fils unique qu'il engendre de son cœur, égal à lui, et de le donner de telle manière, qu'il fût un et même Fils de Dieu et de l'homme : *Decebat ut hominis illius conceptio de Matre purissima fieret, ut ea puritate, qua major sub Deo nequit intelligi, Virgo illa niteret, cui Deus Pater unicum Filium, quem de corde suo æqualem sibi genuit, ita dare disponebat, ut esset unus atque idem Dei et hominis Filius.*

Ave, Je vous salue. O mot bon et suave que cet *Ave*, qui est le commencement de notre délivrance de l'éternel *væ*, de l'éternelle malédiction! Que chacun de nous et que tous disent très-dévotement : Je vous salue, Marie, je vous salue, et encore je vous salue, et mille fois je vous salue ! *Ave, Maria, ave et ave, et iterum ave, et millies ave.*

Voici, comme déjà nous l'avons remarqué, voici que l'on dit justement, au commencement de la salutation, à la sainte Vierge : *Ave*, Je vous salue, à cause de la parfaite exemption et immunité de la faute, à cause de la parfaite innocence et pureté de vie. Je vous salue, *Ave*, et sans *væ*, sans malheur. Il faut savoir qu'il y a un triple *væ*, malheur, dont fut entièrement préservée celle à qui il fut dit : *Ave*, Je vous salue. Il y a le malheur de la faute, le malheur de la misère, et le malheur de l'enfer; il y a le malheur de la faute actuelle, le malheur de la misère originelle, et le malheur de la peine éternelle : *Triplex est væ : væ culpæ, væ miseriæ, et væ gehennæ. Est autem væ culpæ actualis, væ miseriæ originalis, et væ pœnæ gehennalis.* C'est de ces trois malheurs, *væ*, que veut parler le Seigneur dans l'Apocalypse : *Væ, væ, væ* aux habitants de la terre, 8, 13. Mais voici, hélas! que chacun de ces trois *væ* se multiplie en trois *væ*, ce qui en forme neuf, contre lesquels on dit avec raison à Marie : *Ave*. Car il y a trois *væ* de la faute, trois de la misère, trois de la géhenne. Marie en est exempte; l'ange lui dit donc à bon droit : *Ave*. Il y a d'abord le triple *væ* de la faute, c'est-à-dire le *væ* de la faute du cœur, le *væ* de la faute de la bouche, et le *væ* de la faute de l'œuvre. On peut dire aussi de ces trois malheurs : *Væ, væ, væ* aux habitants de la terre. Malheur

(1) De Concept. Virg. et Peccat. orig.

donc aux pécheurs à cause de la faute du cœur, comme il est dit dans Isaïe : Malheur à vous qui voulez cacher vos projets dans la profondeur de vos cœurs, qui faites vos œuvres dans les ténèbres : *Væ qui profundi estis corde, ut a Domino abscondatis consilium*, 29, 15. Malheur certainement aux cœurs cachés pour le mal, parce que les cœurs plongés dans le mal sont les sentines des démons et de profonds sépulcres pleins de la corruption des vices. Malheur donc à eux, comme le dit Jésus-Christ (Matth. 23, 27). Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui au-dehors paraissent beaux aux hommes, mais au-dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture.

Oh ! que le très-innocent cœur de Marie fut loin de ce malheur ! témoin saint Bernard qui dit (1) : Marie n'eut point de péché, et la pénitence fut loin de ce très-innocent cœur : *Proprium delictum Maria non habuit, et ab innocentissimo corde ejus etiam pœnitentia longe fuit.* En quoi le cœur de Marie pouvait-il se repentir, puisqu'il n'admit jamais ce qui est digne de pénitence? *Unde ergo cor Mariæ pœnitere debuit, cum nunquam dignum aliquid pœnitentia admisit?* C'est pourquoi le très-pur cœur de Marie ne fut jamais la sentine du diable, ne fut point le sépulcre du vice; au contraire, il fut le jardin et le paradis du Saint-Esprit, selon ces paroles des Cantiques : Vous êtes un jardin fermé, ma sœur, mon épouse : *Hortus conclusus, soror mea, sponsa*, 4, 12. Elle est un jardin de délices, dans lequel se trouvent tous les genres de fleurs et tous les parfums des vertus, dit saint Jérôme : *Hortus deliciarum, in quo consita sunt universa florum genera et odoramenta virtutum* (2). Donc, parce que Marie fut si éloignée de ce *væ*, elle mérite admirablement l'*Ave*.

Malheur aussi aux pécheurs pour la faute de la bouche, comme il est dit dans Isaïe : Malheur à vous qui appelez mal le bien, et bien le mal : *Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum*, 5, 20. Malheur à eux, malheur à tous ceux dont la bouche est criminelle, comme le dit le Psalmiste : Leur gosier est un sépulcre ouvert, leur langue distille le mensonge, et leurs lèvres recèlent un poison dévorant; leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume, 13, 5-6. Oh ! combien loin fut de ce malheur la céleste et très-sainte bouche de Marie ! *O quam longe ab isto væ fuit sanctissimum os Mariæ !* Il n'y eut donc pas dans la bouche de Marie le fiel et le venin du diable, mais le miel et le lait du Saint-Esprit, selon ces paroles des Cantiques : Vos lèvres, mon épouse, sont le rayon qui distille le miel ; le miel et le lait sont dans votre bouche : *Favus distillans labia tua, sponsa, mel et lac sub lingua tua*, 4, 11. Est-ce que Marie n'eut pas un lait très-pur dans sa bouche lorsqu'elle dit cette très-chaste parole :

(1) Serm. 2 in Assumpt.
(2) Epist. 10 ad Paulam et Eustochiam.

Comment cela se fera-t-il? *Quomodo fiet istud* (Luc, 1, 34)? Est-ce que Marie n'eut pas aussi un miel très-doux dans sa bouche lorsqu'elle prononça cette si suave parole : Voici la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini* (Luc, 1, 38) ? Puisque donc le *væ* de la bouche fut si éloigné de Marie, il lui est dit justement : *Ave.*

Malheur aussi aux pécheurs pour le péché de l'œuvre, comme il est dit dans l'Ecclésiastique : Malheur au cœur double, aux lèvres perverses, aux mains malfaisantes : *Væ duplici corde, et labiis scelestis, et manibus malefacientibus*, 2, 14. Malheur au cœur double, pour la faute du cœur ; malheur aux lèvres perverses, pour la faute de la bouche ; malheur aux mains malfaisantes, pour la faute de l'œuvre. Oh ! combien éloignées furent de ce *væ* toutes les œuvres et la vie entière de Marie ! C'est pourquoi saint Bernard, dans sa 174e lettre, aux chanoines de Lyon, dit : Il convenait que la Reine vierge, par un singulier privilége, menât une vie sainte, exempte de tout péché, afin que lorsqu'elle enfanterait le destructeur de la mort du péché, elle obtînt à tous le don de la vie et de la justice : *Decuit Reginam virginem, singulari privilegio, sanctitatis absque omni peccato ducere vitam, ut dum peccati mortis pareret peremptorem, munus vitæ et justitiæ omnibus obtineret.* Si donc Marie, très-innocente et très-sainte, fut exempte du *væ* du cœur, du *væ* de la bouche, du *væ* de l'œuvre, elle mérite donc qu'on lui dise : *Ave.*

Secondement, il faut considérer que Marie a été exempte non seulement du triple malheur de la faute actuelle, mais aussi du triple malheur de la misère originelle, c'est-à-dire du malheur de la misère de ceux qui naissent, du malheur de la misère de celles qui enfantent, et du malheur de la misère des mourants. Le malheur de la misère des naissants est le malheur du foyer des infirmités qui apparaissent ; et le malheur de la misère de l'enfantement consiste dans les douleurs qui tourmentent alors ; et le malheur de la misère de ceux qui meurent, c'est le malheur d'être réduits en cendre. De ce triple malheur on peut dire : *Væ, væ, væ* aux habitants de la terre. Le malheur donc de la misère de ceux qui naissent est le malheur du foyer inné en nous, par lequel, selon la corruption originelle, nous sommes tant portés au mal et si faibles pour le bien, que chacun, né dans ce foyer, faible et couvert de blessures par ce foyer, peut s'appliquer ces paroles de Jérémie : Malheur à moi, j'ai été blessé, ma plaie est incurable : *Væ mihi super contritione mea, pessima plaga mea*, 10, 19 ; mais, je l'ai dit, cette infirmité vient de moi, et je la supporterai : *Ego autem dixi, plane hæc infirmitas mea est, et ego portabo illam*, 10, 19. Mais, hélas ! non seulement le malheur de l'infirmité et de la misère naît avec la vie, portant au péché les adultes, mais aussi le malheur de la souillure et de la faute qui tient les enfants sous la colère divine. Saint Paul le dit : Nous étions enfants de colère par nature : *Eramus natura*

filii iræ (1). Oh! combien fut exempte de ce *væ* des naissants la très-sainte nativité de Marie, et aussi sa conception! C'est pourquoi, la conception et la nativité de Marie étant exemptes de ce *væ*, on lui dit à bon droit : *Ave.*

Ensuite, le malheur de celles qui mettent au monde des enfants est ce *væ* de la malédiction originelle, où il fut dit à Eve : Tu enfanteras dans la douleur : *In dolore paries filios, etc.* (Gen. 3, 16). Oh! comme Marie fut merveilleusement préservée de ce malheur dans son divin enfantement! C'est ce qu'atteste saint Augustin : Oh! combien est heureuse cette Mère, dit-il, qui conçut sans souillure, et qui, dans sa pureté, enfanta le remède de l'univers! *O quam beata Mater ista est, quæ sine contaminatione concepit, munditia et sine dolore peperit medicinam* (2)! Marie étant donc préservée de ce *væ* des enfantements des autres femmes, c'est avec justice qu'on lui dit : *Ave.*

De plus, il y a le malheur de la misère des mourants et le malheur de la dissolution du corps après la mort, malheurs infligés à l'homme pécheur lorsqu'il lui fut dit : Tu es poussière, et tu retourneras en poussière : *Pulvis es, et in pulverem reverteris* (Gen. 3, 19). Oh! comme le corps très-saint de Marie fut préservé de ce malheur d'être réduit en poussière! Car ce corps est l'arche très-sainte de Dieu, qui doit être conservé intact, et qui, à l'exemple de son Fils, doit ressusciter avant toute atteinte de dissolution. Ce qui fait dire au prophète d'une manière si frappante, tant du Fils que de la Mère : Levez-vous, Seigneur, entrez dans votre repos, vous et l'arche de votre sainteté : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ* (Psal. 131, 8). Cette arche était faite de bois incorruptible, le corps de Marie ne connut jamais la cendre du tombeau. C'est pourquoi saint Augustin dit (3) : Il est plus digne que le ciel possède ce riche trésor que la terre; c'est justement que l'incorruptibilité et non la corruption accompagne une si grande intégrité : *Tam præclarum thesaurum dignius est cœlum servare quam terram ; tantamque integritatem merito incorruptibilitas, non putredinis ulla resolutio sequitur.* Si donc Marie a été très-éloignée du malheur des naissants, du malheur des mourants, elle mérite bien qu'on lui dise : *Ave.*

En troisième lieu, il faut considérer que Marie a été préservée non seulement du triple *væ* de la faute actuelle, non seulement du triple *væ* de la misère originelle, mais aussi de la triple peine de l'enfer. Ce triple *væ* consiste dans la grandeur des peines, dans leur nombre et leur durée : *Hoc triplex væ consistit in pœnarum magnitudine, multitudine et longitudine.* Malheur donc aux damnés actuels et à ceux qui iront les joindre : malheur, dis-je, à cause de la grandeur, malheur à cause de la multitude,

(1) Ephes. 2, 3.
(2) Serm. 3 de Nativit. B. Mariæ.
(3) De Assumpt. Mariæ, libro unico, cap. 6.

malheur à cause de la durée des tourments. De ces trois malheurs on peut dire aussi : *Væ, væ, væ* aux habitants de cette terre. Le malheur de l'enfer est donc dans la grandeur des peines. De ce malheur Ezéchiel dit : Malheur à la ville de sang, dont je ferai un grand bûcher : *Væ civitati sanguinum, cujus ego grandem faciam pyram*, 24, 9. Cette ville de sang, c'est la réunion des impies formant un immense bûcher qui les dévore tout entiers. Oh ! combien l'infinie grandeur de la grâce et de la gloire de Marie est éloignée de ce grand *væ* de l'intensité des peines ! En opposition à la grandeur de la peine des réprouvés dans l'enfer, Dieu avait préparé à Marie une grande gloire dans le ciel, afin qu'étant grande en mérites, elle fût aussi grande dans sa récompense : *Cui contra grandem damnandorum pœnam in inferno, etiam Deus præparaverat grandem gloriam in cœlo ; ut sicut fuit grandis in merito, ita etiam grandis esset in præmio.* Marie est ce grand trône dont il est dit dans l'Ecriture (1) : Le roi Salomon fit un grand trône d'ivoire qu'il revêtit d'un or très-pur : *Fecit rex Salomon thronum de ebore grandem, et vestivit eum auro fulvo nimis.* Ce trône de Salomon, c'est Marie, si grande en grâce et en gloire. C'est pourquoi saint Bernard dit très-bien (2) : Autant Marie sur la terre a obtenu de grâces au-dessus des autres, autant sa gloire dans les cieux est élevée au-dessus de tous : *Quantum gratiæ Maria in terris adepta est præ cæteris, tantum in cœlis obtinuit gloriæ singularis.* Puisque Marie a été très-éloignée du malheur de la grandeur des peines de l'enfer, on lui dit avec justice : *Ave.*

Mais le malheur de l'enfer n'est pas seulement dans l'intensité de la peine, il est aussi dans le grand nombre des peines. C'est ce qui a fait dire à Isaïe : Malheur à eux, ils ont mérité leurs maux : *Væ animæ eorum, quia reddita sunt eis mala*, 3, 9. Le prophète met au pluriel leurs maux, parce qu'ils sont nombreux, très-nombreux. Oh ! combien le nombre des mérites de Marie et de ses récompenses fut éloigné de ce malheur du nombre des tourments ! En opposition au grand nombre de maux des damnés, Dieu avait préparé à l'auguste Vierge une infinité de biens dans le ciel ; tellement qu'aucun ange, qu'aucun saint ne peut lui être comparé dans la multitude et la réunion des biens célestes, selon ces paroles des Proverbes : Plusieurs d'entre les filles ont brillé par leur vertu, mais vous, vous les avez toutes surpassées : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas*, 31, 29. Si nous entendons par ces filles les âmes saintes ou les intelligences angéliques, n'a-t-elle pas surpassé les richesses des vierges, des confesseurs, des martyrs, des apôtres, des prophètes, des patriarches et des anges, puisqu'elle est la première des vierges, le miroir des confesseurs, la rose des martyrs, le registre des apô-

(1) 3 Regum, 10, 18.
(2) Serm. 1 in Assumpt. B. Mariæ.

tres, l'oracle des prophètes, la fille des patriarches, la reine des anges? Car n'a-t-elle pas en sa possession les richesses de tous? Si vous regardez attentivement Marie, dit saint Jérôme (1), vous ne trouverez aucune vertu, aucune beauté, aucune candeur, aucune gloire qui ne resplendisse en elle : *Mariam, si diligentius aspicias, nihil virtutis est, nihil speciositatis, nihil candoris et gloriæ quod in ea non resplendeat.* Marie ayant donc été très-éloignée du malheur de l'enfer, mérite très-bien qu'on la salue : *Ave.*

Enfin le malheur de l'enfer n'est pas seulement dans la grandeur, dans le nombre des peines, mais aussi dans leur perpétuité. D'où il est dit dans la lettre canonique de saint Jude : Malheur à eux, parce qu'ils ont marché dans la voie de Caïn, et que, s'égarant comme Balaam, ils ont rompu toute digue et ont péri dans la contradiction de Coré. Nuées sans eau, arbres d'automne flétris, stériles, deux fois morts, déracinés; flots d'une mer furieuse, rejetant l'écume de leurs hontes; astres errants, à qui une tempête de ténèbres est réservée pour l'éternité. Remarquez que l'Apôtre dit *pour l'éternité*, et songez quelle est la longueur des peines et des ténèbres, puisqu'elle durera pendant toute l'éternité. Oh! que la durée de la gloire de Marie est éloignée de la durée du malheur de l'enfer! En opposition aux ténèbres de l'enfer, Dieu avait préparé à Marie une éternelle lumière dans le ciel, afin que, de même que l'âme criminelle, siége du démon, est horriblement ténébreuse pour l'éternité, ainsi Marie médiatrice, siége de Jésus-Christ, soit merveilleusement resplendissante pour l'éternité, selon ces paroles du Psalmiste : Son trône s'élèvera devant moi comme un soleil, il sera comme une lune brillante pour l'éternité : *Thronus ejus sicut sol in conspectu meo, et sicut luna perfecta in æternum*, 88, 36-37. C'est ainsi que la Vierge Marie a été exempte du triple malheur de l'enfer; davantage, elle a été préservée des neuf malheurs que j'ai rappelés; c'est pourquoi on lui dit avec raison : *Ave.* Nous tous donc disons : *Ave*, Je vous salue; prions tous afin que par le très-doux *Ave* elle nous préserve de tout malheur (2).

O Marie, s'écrie l'Eglise dans le bel hymne de l'*Ave maris stella*, recevant cet *Ave* de la bouche de Gabriel, établissez-nous dans la paix en changeant le nom d'Eve!

Sumens illud Ave
Gabrielis ore,
Funda nos in pace,
Mutans Evæ nomen.

C'est-à-dire que le nom *Ave*, renversant le nom *Eva*, renverse aussi et détruise toutes les malédictions attirées par Eve. En effet, dit saint Gré-

(1) Epist. ad Paulam et Eustochiam.
(2) Speculi B. Mariæ Virg., lect. 2.

goire de Nysse (1), l'*Ave* est une prière contraire aux malédictions qu'entendit la première femme : *Ave, contraria est hæc oratio illis vocibus quas prima mulier audivit.* Saint André de Jérusalem assure que cet *Ave* renferme ces paroles : Je vous salue, cause de la joie, par laquelle la condamnation pour notre péché est levée, le péché est détruit et la vraie joie apportée. Euthémius dit : Cet *Ave*, qui veut dire joie, détruit la malédiction d'Eve. Ecoutez encore saint Grégoire de Nysse (2) : Comme celle qui introduisit par le péché la mort dans la nature humaine fut condamnée à enfanter dans les douleurs, il fallait absolument que la Mère de la vie conçût dans la joie et enfantât aussi dans la joie. *Ave*, dit Chrysippe, car le salut et l'allégresse vous appartiennent. *Ave*, je vous salue, dit saint Grégoire le Thaumaturge (3), car vous faites les choses qui sont dignes de joie, parce que vous êtes revêtue de la robe immaculée. *Ave*, je vous salue, vous qui êtes le vase rempli de la céleste joie. Je vous salue, car par vous la vraie joie est donnée à toute créature.

Ave : à est une particule négative, *væ* est une interjection; ainsi *Ave* exclut le *væ* ou la malédiction.

Par l'*Ave*, dit Marchantius (4), Marie est opposée à Eve, sa joie est mise à la place de la douleur d'Eve, sa bénédiction à la place de la malédiction d'Eve; à la place du péché d'Eve la grâce de Marie, et le fruit de Marie à la place du fruit d'Eve. Marie est une autre Eve, vraiment la Mère des vivants, parce qu'Eve fut vraiment la mère des morts.

L'ange de lumière est contre l'ange de ténèbres, le bienheureux fruit contre le fruit défendu; contre Adam et Eve, Jésus et Marie se présentent.

Plusieurs docteurs, pour donner son vrai sens à cette première parole de l'ange, *Ave*, disent que la première lettre *A* signifie Adam; que la dernière, qui est l'*E*, signifie Eve, et que le *V*, qui est entre ces deux lettres, signifie la Vierge, qui est le milieu entre Adam et Eve, parce que par elle, comme médiatrice d'Adam et d'Eve, le salut a été rendu aux deux sexes.

Ave signifie, en langue grecque, *réjouissez-vous*, *tressaillez de joie;* et c'est justement que l'ange porte Marie à se réjouir, car ce céleste messager qui lui est envoyé lui offre l'abondante moisson d'une ineffable joie. D'abord c'est pour elle une ineffable joie de recevoir de l'ange l'assurance que ses œuvres sont agréables à Dieu, qu'elle est en état de grâce et l'objet du divin amour. Aucun de nous ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine, mais Marie tient pour certain, par une prérogative spéciale,

(1) Orat. de Nativitate Domini.
(2) Homil. 3 in Cant.
(3) In serm. de Annuntiat.
(4) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4 de Salutatione angelica.

qu'elle est digne d'amour. En second lieu, elle doit se réjouir, parce que non seulement elle sait qu'elle est aimée de Dieu à cause de son état de justice présente, mais que Dieu l'aime depuis l'éternité et qu'il l'aimera toute l'éternité. Car elle connaît que sa confirmation en grâce, que son éternelle élection est écrite dans le livre de vie; de sorte qu'elle peut dire : Il est écrit de moi à la tête du livre : *In capite libri scriptum est de me* (Psal. 39, 8), parce que, la première parmi les pures créatures, elle est marquée dans le livre de la prédestination. En troisième lieu, ce fut pour elle une joie inénarrable de savoir qu'elle était choisie pour être sur la terre la Mère de celui dont le Père est le Dieu du ciel, et que cette sagesse engendrée du Père éternel, béatifiant les anges dans les cieux, serait son Fils sur la terre, et que son sein était déjà préparé et orné comme un noble ciel, dans lequel habiterait corporellement la plénitude de la Divinité ; de manière que les anges et les hommes pouvaient dire : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, et il sera leur Dieu : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus* (Apocal. 21, 3). Quatrièmement, ce qui augmente la joie de Marie, c'est qu'elle sait qu'elle est choisie pour Souveraine des anges et des hommes, pour régner au ciel, sur la terre et sur l'enfer même ; tellement que déjà l'ange, au nom de la hiérarchie céleste, lui rend l'honneur et la soumission qui lui sont dus, et qu'il la reconnaît pour Reine, et que dans les temps à venir tous les hommes, tous les états, toutes les générations lui rendront leurs hommages comme à leur Reine, et que le monde entier proclamera ses louanges avec admiration et respect. En cinquième lieu, Marie eut une joie ineffable, non seulement par la connaissance de ses prérogatives spéciales, mais sa joie fut immense à cause de la rédemption de tout le genre humain qui approchait, après avoir été désirée par tant de vœux, annoncée par tant d'oracles, désignée par tant de figures, demandée par tant de larmes ardentes. Les fondements de cette rédemption se jetaient déjà dans son sein par l'incarnation du Fils de Dieu. Est-ce que toutes ces choses ne devaient pas remplir le cœur de Marie d'une admirable allégresse lorsque cette première parole si méritée fut : *Ave*, c'est-à-dire réjouissez-vous, soyez très-joyeuse? Il nous est permis d'assurer que si toutes les joies depuis le commencement du monde et toutes celles qu'on verra jusqu'à la fin des siècles, accordées à tous les hommes, étaient réunies ensemble, elles ne pourraient égaler cette ineffable joie que la bienheureuse Vierge éprouva au moment unique et divin de l'incarnation du Fils de Dieu.

Dans l'ancien temps, dit saint Thomas d'Aquin (1), c'était chose très-merveilleuse que les anges apparussent aux hommes et que les hommes

(1) In opusculo.

fussent très-respectueux à leur égard. Il est dit d'Abraham qu'il recevait les anges dans sa maison et qu'il leur témoignait son profond respect. Mais que l'ange eût pour l'homme un profond respect, cela ne s'est jamais vu, sinon lorsque l'ange salua avec révérence la Vierge, disant : Je vous salue, pleine de grâce. Le même saint docteur explique pourquoi l'ange ne témoignait pas de respect à l'homme, mais l'homme à l'ange : c'est parce que l'ange était au-dessus de l'homme en trois choses. D'abord quant à la dignité de la nature ; car l'ange est d'une nature spirituelle et incorruptible. Secondement, quant à la dignité de l'office et à la familiarité divine ; car les anges sont devant Dieu, et ils le servent. En troisième lieu, quant à la plénitude de la splendeur de la grâce ; car ils participent de la lumière divine dans une grande plénitude, d'où ils ont coutume d'apparaître avec grand éclat. De là autrefois les hommes n'osaient pas regarder les anges ; aussi Daniel trembla à la vue de l'ange, et sa figure pâlit. Et Marmé, père de Samson, lorsqu'il eut vu l'ange qu'il ignorait être un ange, mais qu'il reconnut ensuite pour un ange envoyé de Dieu, dit à son épouse : Nous mourrons parce que nous avons vu le Seigneur. Mais il était convenable que l'ange vénérât l'homme lorsqu'une certaine personne humaine parut, qui surpassait l'ange en trois manières ; et cette personne, c'est Marie que l'ange salue. Car, premièrement, elle surpasse l'ange en abondance de grâce, d'où il lui dit : Je vous salue, pleine de grâce. Secondement, elle est au-dessus de l'ange en la familiarité divine ; car Dieu ne pouvait pas montrer à Marie une plus grande familiarité qu'en lui donnant son propre Fils pour Fils, d'où l'ange lui dit : Le Seigneur est avec vous d'une manière plus spéciale qu'avec les anges, parce qu'il y a entre elle et Dieu une certaine identité et affinité ; mais Dieu n'a jamais pris les anges. En troisième lieu, Marie est supérieure aux anges en pureté ; car il y a une plus grande pureté en la Vierge que dans les anges, pureté dans laquelle habita l'auteur même de la pureté ; et une si grande pureté dans la nature humaine, dans un corps corruptible et porté de lui-même au mal, est plus digne d'admiration et de vénération que dans la spirituelle nature angélique. La Vierge est donc en tout supérieure aux anges, et ce n'est pas sans motif qu'elle est honorée et saluée par l'ange ; et la manière dont nous devons la saluer nous est marquée par l'ange.

Ave : Je vous salue. Cette salutation, dit saint Bernard (1), est d'autant plus précieuse qu'elle est rare et qu'elle est remplie de plus grands biens que les autres salutations : *Hæc salutatio tanto est pretiosior, quanto est rarior, et bonis omnibus plenior aliis salutationibus.*

Ave, gratia plena : Je vous salue, pleine de grâce (Luc, 1, 28). Marie, dit saint Augustin (2), est remplie de grâce, et la faute d'Eve disparaît.

(1) Homil. super Missus est.
(2) Serm. 2 de Annuntiat. dominica.

La malédiction d'Eve est changée en bénédiction pour Marie : *Impleta est Maria gratia, et Eva vacuata est culpa. Maledictio Evæ in benedictionem mutatur Mariæ.*

Je vous salue, pleine de grâce, dit l'ange. O doux et admirable messager ! s'écrie saint Pierre Damien, ô nouveau et inconnu respect de la salutation angélique ! Il nomme Marie pleine de grâce, parce que celui qui descendait en elle était celui par qui la grâce a été donnée au monde entier : *O dulce, o admirabile nuncium ! o novum et inauditum angelicæ salutationis obsequium ! Plenam appellat gratia, quia ipse in eam descendebat, per quem omni mundo collata est gratia* (1).

Je vous salue, pleine de grâce. Vous êtes pleine de grâce, parce que celui qui est incompréhensible en sa divinité, en qui habite corporellement toute la plénitude divine, se dispose à venir, à être conçu en vous.

L'ange appelle Marie pleine de grâce, dit saint Bernardin de Sienne (2), parce qu'elle surpasse toutes les créatures en grâce. L'ange la loue de ce qu'elle est remplie de toutes les grâces que Dieu pouvait donner à une créature. Elle était pleine de grâce en contemplant son Dieu, plus que Paul apôtre ravi jusqu'au troisième ciel, et toutes les créatures seraient des Pauls, qu'elles n'atteindraient pas la contemplation de la Vierge. Car Paul fut un vase d'élection, mais la Vierge Marie fut le vase de la Divinité.

Pleine de grâce. Par ces paroles, dit saint Fulgence (3), l'ange montre Marie entièrement préservée de la colère de la première sentence, et la grâce perdue par Eve se retrouvant en Marie. La bienheureuse Vierge pleine de grâce, dit saint Ildefonse (4), ne connut ni douleur ni corruption, parce qu'autant elle fut éloignée de la faute, l'Esprit saint opérant en elle, autant elle fut éloignée de la malédiction première.

Marie étant choisie pour être la Mère de Dieu, dit saint Jérôme, elle est à bon droit saluée et proclamée pleine de grâce, vraiment pleine de grâce, car par elle toute la terre a été arrosée de l'abondante pluie du Saint-Esprit : *Ob quod Dei Genitrix electa, jure ab angelo gratia salutatur et prædicatur plena : vere plena, per quam largo Spiritus sancti imbre superfusa est omnis creatura* (5). Marie est si pleine de grâce, que la grâce répandue sur elle déborde sur nous, dit saint Bernard ; tous nous recevons de sa plénitude : *Plena sibi, superplena nobis ; de plenitudine ejus omnes accepimus* (6). Qu'y a-t-il d'étonnant, dit saint Bonaventure (7),

(1) Serm. 46 in Nativit. B. Virg. Mariæ.
(2) Serm. 36.
(3) In serm. de Laudibus Mariæ.
(4) In lib. de Parturit. et Virginitate Mariæ.
(5) Epist. de Assumpt.
(6) Serm. de Aquæductu.
(7) Speculum.

si Marie a une joie pleine et plus que pleine dans la gloire, elle qui a eu la grâce abondante et surabondante dans l'exil ? Qu'y a-t-il d'étonnant si sa plénitude est sur toute créature soit au ciel, soit sur la terre, puisque de sa plénitude toute créature reverdit? Marie a la plénitude de la grâce d'inondation : *Quid mirum, si lætitiam plenam et superplenam habeat in gloria, quæ gratiam plenam et superplenam habuit in exilio? Quid mirum, si tam in cœlo quam in mundo, ejus plenitudo super omnem creaturam sit, de cujus plenitudine omnis creatura virescit? Habet Maria plenitudinem gratiæ inundativam.* Le Seigneur, par Marie, par la plénitude de Marie, donne la grâce de la restauration au ciel, la gloire de la rédemption à la terre, la gloire de la liberté aux limbes. O femme pleine et surpleine de grâce, s'écrie saint Anselme, de l'inondation de laquelle toute créature revit ! *O femina plena et superplena gratia, de cujus exundantia, respersa reviviscit omnis creatura !*

L'ange, dit saint Grégoire, salue Marie comme pleine de grâce, parce qu'en elle est renfermé le trésor de toutes les grâces ; entre toutes les générations, cette Vierge sainte de corps et d'esprit est la seule qui porte celui qui d'un mot porte tout (1).

L'abondance des grâces de Marie surpasse celle de tous les saints et de tous les anges. Saint Thomas en dit la raison (2) : c'est que Dieu donne à chacun la grâce selon la dignité à laquelle il est appelé. Le Fils de Dieu fait homme, sanctificateur de tous, a pour lui la plénitude propre de la grâce qui déborde sur tous ; Marie elle-même, choisie pour la dignité de Mère de Dieu, a obtenu une si grande plénitude de grâce, qu'elle était très-rapprochée de l'auteur de la grâce, tellement qu'elle reçut en elle-même celui qui possède essentiellement toutes les grâces, et qu'en l'enfantant elle faisait couler en quelque sorte la grâce sur tous. C'est pour cela que les saints Pères l'appellent LA MER DES GRACES, *mare gratiarum.* En sorte que, d'après saint Pierre Chrysologue (3), son nom, qui se dit en latin *Maria*, vient du nom de la mer, *a mari derivetur*, parce que, ainsi que Dieu a ordonné que les eaux se rassemblassent dans un même lieu, et qu'il a donné le nom de mer à la réunion des eaux : *Et congregationes aquarum appellavit maria*, de même il a voulu que toutes les grâces fussent réunies en la Vierge, et que les réunions de toutes les grâces fussent appelées *Maria* (Marie) : *Ita etiam voluit ut omnes gratiæ in Virgine congregarentur, et gratiarum omnium congregationes Maria dicerentur.* C'est ainsi que pense également Albert le Grand (4). D'où saint Bonaventure (5) applique à la Vierge ces paroles de l'Ecclésiaste : Tous les fleuves

(1) Serm. de Annuntiat. Virg.
(2) Summa, 3 p., q. 27, art. 5.
(3) Serm. 146.
(4) Super Missus est.
(5) Speculi.

vont à la mer, et la mer ne déborde pas : *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat*, 1, 7. Tous les fleuves, dit-il, entrent dans la mer lorsque toutes les grâces des saints entrent dans Marie ; le fleuve de la grâce des anges, le fleuve de la grâce des patriarches, le fleuve de la grâce des apôtres, le fleuve de la grâce des martyrs, le fleuve de la grâce des confesseurs et des vierges, entrent dans Marie : *Omnia flumina intrant in mare, dum omnia charismata sanctorum intrant in Mariam ; flumen gratiæ angelorum, flumen gratiæ patriarcharum, flumen gratiæ apostolorum, flumen gratiæ martyrum, flumen gratiæ confessorum et virginum, intrant in Mariam.* En moi, dit Marie, est toute la grâce de la voie et de la vérité, en moi toute l'espérance de la vie et de la vertu : *In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis* (Eccl. 24, 25). Qu'y a-t-il d'étonnant, dit encore saint Bonaventure (1), si toutes les grâces sont en Marie, puisque par elle toutes les grâces coulent sur les autres ? *Quid mirum, si omnis gratia ad Mariam confluxit, per quam tanta gratia ad cæteros diffluit ?* Saint Laurent Justinien, renchérissant sur cette raison, dit (2) : La mesure de grâce qu'a reçue Marie a certainement été grande et pleine, puisqu'elle a donné la gloire au ciel, qu'elle a procuré Dieu à la terre, fourni la joie aux anges et la paix au siècle, qu'elle a donné la foi aux nations et mis fin aux vices. Comment Marie ne serait-elle pas, selon l'oracle de Gabriel, pleine de grâce, elle qui est devenue la Mère de Dieu, l'échelle du paradis, la porte du ciel, le garant du monde, la fuite des démons, l'espérance des pécheurs, la véritable médiatrice entre Dieu et les hommes ? *Magna profecto fuit Mariæ gratia exuberans et completa, quæ cœlis dedit gloriam, terris præbuit Deum, gaudium præstitit angelis, sæculoque pacem refudit ; fide docuit gentes, vitiisque finem imposuit. Quomodo non est Maria, juxta Gabrielis oraculum, plena gratia, quæ effecta est Mater Dei, paradisi scala, cœli janua, interventrix mundi, dæmonum fuga, peccatorum spes, Dei et hominum verissima mediatrix* (3) ?

Dominus tecum : Le Seigneur est avec vous (Luc, 1, 28).

Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Qu'y a-t-il de surprenant si elle était pleine de grâce, dit saint Bernard (4), puisque le Seigneur était avec elle ? Il faut plutôt admirer comment l'ange trouva avec la Vierge celui qui l'avait envoyé à la Vierge. Dieu fut-il donc plus agile que l'ange, pour devancer sur la terre le messager qui se hâtait ? Dieu était avec elle par sa grâce. L'ange ne dit pas : Le Seigneur est en vous, mais le Seigneur est avec vous. Car Dieu, qui est également tout

(1) Serm. de Annuntiat.
(2) De B. Virg.
(3) Voyez le sujet : Marie océan de grâces.
(4) Homil. 3 super Missus est.

entier partout par sa simple substance, est cependant autrement dans les créatures raisonnables que dans les autres ; et par son efficacité il est autrement dans les bonnes que dans les mauvaises. Il est certainement dans les créatures qui sont dépourvues de raison, mais ce n'est pas pour être connu d'elles. Cependant il peut être saisi de toutes les créatures raisonnables par l'intelligence, mais les bons seuls le saisissent par l'amour. Dans les bons seuls il est de manière à être aussi avec eux par l'accord de la volonté. Car, tandis qu'ils soumettent leur volonté à la justice, de manière qu'il convienne à Dieu de vouloir ce qu'ils veulent, alors, par cela même qu'ils font sa volonté, ils s'unissent particulièrement à Dieu. Mais quoique Dieu soit aussi avec tous les saints, il est cependant plus spécialement avec Marie. Ici l'accord était si parfait, qu'il s'unit non seulement la volonté de Marie, mais aussi sa chair, pour faire de sa propre substance et de celle de la Vierge un Christ unique, ou plutôt qu'un seul Christ fût, lequel, quoiqu'il ne fût pas tout de Dieu, ni tout de la Vierge, fût cependant tout de Dieu et tout de la Vierge ; qu'il n'y eût pas deux fils, mais un seul fils de l'un et de l'autre. C'est pourquoi l'ange dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Et non seulement le Seigneur Fils est avec vous, lequel vous revêtez de votre chair, mais le Seigneur Esprit saint, de qui vous concevez, et le Seigneur Père, qui a engendré celui que vous concevez. Le Père, dis-je, qui fait vôtre son Fils, est avec vous. Le Fils est avec vous, lui qui, pour cacher en vous l'admirable mystère, se prépare merveilleusement une demeure dans votre sein et vous conserve votre sceau virginal. L'Esprit saint, qui, avec le Père et le Fils, sanctifie vos entrailles, est avec vous. Le Seigneur est donc avec vous : *Dominus ergo tecum.*

Le Seigneur est avec vous, ô Marie, dit saint Pierre Damien ; car il est en vous celui qui vous a faite telle, que lui-même fût fait de vous : *Dominus tecum ; quia ille in te est, qui talem fecit te, ut et ipse fieret ex te* (1).

Votre union avec Dieu est si grande, ô Vierge auguste, que le Seigneur est avec vous, dit saint Bernardin de Sienne, et plus qu'avec toutes les autres créatures : *Tanta est unio tui cum Deo, quod Deus est tecum plus quam cum omnibus aliis creaturis* (2).

Ecoutez saint Augustin (3) : Le Seigneur est avec vous, le Seigneur est avec vous dans le cœur, avec vous dans le sein, avec vous en secours : *Dominus tecum, tecum Dominus in corde, tecum in utero, tecum in auxilio.* Et le même docteur, dans un sermon sur la Nativité, dit : Le Seigneur est avec vous plus qu'avec moi ; car il est dans votre cœur, dans votre sein ; il remplit votre âme, il remplit vos entrailles : *Dominus te-*

(1) Serm. 46 in Nativit. B. Virg. Mariæ.
(2) De Amore incarn.
(3) Serm. 1 de Annuntiat.

cum magis quam mecum; ipse enim in tuo est corde, in tuo est utero; adimplet mentem, adimplet ventrem. Saint Bonaventure paraît et dit (1) : Le Seigneur est donc avec vous, ô Marie, il est certainement avec vous, il a été avec vous, il est avec vous et il sera avec vous : *Dominus ergo tecum, o Maria, tecum certe, tecum fuit, tecum est et tecum erit.*

Ce salut : *Dominus tecum :* Que le Seigneur soit avec vous, était en usage chez les Juifs, dit Marchantius (2). Ainsi, l'ange, parlant à Gédéon, lui dit (Judic. 6) : Que le Seigneur soit avec vous, ô le plus courageux des hommes : *Dominus tecum, virorum fortissime.* Et Booz, visitant ses moissonneurs, les saluait par ces paroles : Que le Seigneur soit avec vous : *Dominus vobiscum* (Ruth, 2, 4). David, vers la fin de sa vie, bénissant son fils Salomon, lui dit : Que le Seigneur soit avec toi, mon fils ; qu'il te rende heureux (3). Saül envoya David pour combattre Goliath avec cette bénédiction : Allez, et que le Seigneur soit avec vous : *Vade, et Dominus sit tecum* (4). Parce que le Seigneur avec nous, c'est-à-dire sa présence et son essence, est le fondement et l'origine de tout bien et de toute bénédiction, comme cela paraît par les exemples de la sainte Ecriture. D'où pensez-vous qu'Isaac tira une si grande bénédiction, sinon de cette présence de Dieu ? Je serai avec toi, dit le Seigneur, et je te bénirai : *Eroque tecum, et benedicam tibi* (Gen. 26). C'est pourquoi Abimélech et d'autres princes du peuple lui dirent : Nous avons vu que le Seigneur est avec vous, c'est pourquoi nous sommes venus faire alliance avec vous. D'où vint à Jacob sa prospérité dans tous ses travaux ? De cette présence de Dieu et de sa spéciale assistance, par laquelle il fut digne de la vision des anges, de la révélation des mystères et de son combat avec Dieu, à cause duquel il fut nommé Israël, qui veut dire *voir Dieu*, ou, comme d'autres l'interprètent, *prince avec Dieu* (Gen. 28). Car le Seigneur lui avait promis d'être avec lui, lorsque, du haut de cette échelle mystique, il lui dit : Où que tu ailles, je serai ton gardien, et je te ramènerai dans cette terre (Gen. 28). Qui fit remporter tant de victoires à Josué, si ce n'est cette présence de Dieu ? C'est pourquoi Moïse lui dit : Le Seigneur sera lui-même avec toi, et il ne te quittera point et ne t'abandonnera point ; ne crains pas et ne tremble pas (Deuter. 21, 8).

Enfin, quelle est la cause des nombreuses et belles actions de David, de Gédéon, de Judith et des autres chefs du peuple, sinon Dieu avec eux ?

Concluons de là la nécessité d'être toujours avec Dieu ; avec lui on peut tout, sans lui on ne peut rien. Ainsi que la présence de Dieu est la source de toute bénédiction, de même son absence est la cause de tous nos maux. Ce qui porte Dieu à dire de son peuple : Je le délaisserai et je lui cache-

(1) Speculi.
(2) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4.
(3) 1 Paralip 22, 11.
(4) 1 Reg. 17, 37.

rai ma face, et il sera en proie à tous les maux, et toutes les afflictions l'envahiront, de sorte qu'il dira en ce jour : Parce que Dieu n'est pas avec nous, ces maux m'ont envahi (Deuter. 31, 17). Il est dit dans le livre de Judith : Nul n'a insulté à ce peuple, si ce n'est lorsqu'il s'est éloigné du culte du Seigneur son Dieu. Toutes les fois qu'ils ont adoré un autre que leur Dieu, ils ont été livrés en proie au glaive et à l'opprobre; et toutes les fois qu'ils se sont repentis de s'être éloignés du service de leur Dieu, le Dieu du ciel leur a donné la force de résister, 5, 17-18-19. C'est pourquoi aussi Saül eut tant de malheurs quand Dieu se retira de lui, qu'il s'en plaint lui-même : Je suis dans l'angoisse, car les Philistins combattent contre moi, et Dieu s'est retiré de moi : *Coarctor, quia Philistiim pugnant adversus me, et Dominus recessit a me* (1 Reg. 28, 15). Et l'Ecriture dit de lui : L'Esprit du Seigneur se retira de Saül, et l'esprit mauvais le tourmentait : *Spiritus Domini recessit a Saul, et exagitabat eum spiritus nequam* (1 Reg. 16, 14). Mais Dieu n'abandonne l'homme qu'autant qu'il est abandonné d'abord de lui. Ainsi, lorsque les maux, les angoisses nous saisissent, ne nous plaignons pas de Dieu, mais de nous-mêmes qui abandonnons Dieu. Car, s'il était avec nous, nous ne craindrions rien, mais nous dirions avec le Psalmiste : Quand je marcherai au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur : *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es*, 22, 4. Rien ne peut nous nuire et nous être un mal quand Dieu est avec nous; au contraire, alors tous les maux se changent en biens. Si donc Dieu vous a abandonné, comprenez et voyez combien il est funeste et amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (Jerem. 2, 19).

Lorsque l'ange dit à Marie : *Dominus tecum :* Le Seigneur est avec vous, il ne lui souhaita pas seulement le Seigneur, mais il affirma que le Seigneur était avec elle d'une manière admirable, devant être la Mère du Fils de Dieu. Toute la Trinité était avec vous, parce que la puissance du Père était avec vous, vous fécondant pour que vous pussiez enfanter le même Fils et dire avec le Père : Je vous ai engendré aujourd'hui : *Ego hodie genui te.* La sagesse du Fils est avec vous, vous instruisant et vous préparant à devenir sa digne Mère. La sainteté du divin Esprit est avec vous, et en votre conception il conserve votre pureté sans tache. Le Père est avec vous, lui qui vous a choisie avant les siècles pour être la Mère des vivants, la Mère de la vie elle-même. Le Fils est avec vous, revêtu de votre chair; vous le porterez neuf mois, et vous l'allaiterez de votre lait céleste. Le Saint-Esprit est avec vous, et, étant la source continuelle de la grâce, il vous remplira de ses influences divines, et cette grâce coulera jusqu'à nous par vos mains. Le Seigneur est avec vous comme le Père avec sa Fille qu'il garde avec vigilance, comme l'Epoux avec son Epouse

qu'il aime uniquement, comme le Roi avec la Reine qu'il élève au faîte de l'honneur, comme le Soleil avec la Lune qu'il rend brillante par ses rayons.

Le Seigneur est avec vous : *Dominus tecum.* O noble Gabriel, vous annoncez le grand Seigneur, le Grand, à la grande et auguste Marie, dit saint Bonaventure : *O magne Gabriel, Magnum, magnæ Mariæ, de magno Domino nuntias* (1). Le Seigneur est donc avec vous, ô Marie, mais quel Seigneur? Est-ce un grand Seigneur? C'est le Seigneur de l'univers et de toutes choses universellement; mais il est spécialement le Seigneur des hommes. Il est singulièrement votre Seigneur, ô Marie. Le Seigneur, dis-je, de toutes créatures universellement, spécialement le Seigneur de la créature raisonnable ; mais, ô Marie, il est en particulier le Seigneur de votre cour virginale. Le Seigneur de toutes choses est avec Marie d'une manière si merveilleuse, qu'il la fait la Souveraine universelle de toutes choses, la Souveraine du ciel et de la terre : *Iste universalis omnium Dominus, sic cum Maria fuit, quod etiam ipsam universalem omnium Dominam fuit, Dominam cœli, et Dominam mundi.*

Le Seigneur de l'univers qui est avec Marie est le Seigneur tout puissant en volonté. O Marie, que le Seigneur qui est avec vous est grand! qu'il est puissant! Et parce que le Seigneur tout puissant est très-puissamment avec vous, en cela vous êtes très-puissante avec lui, vous êtes très-puissante par lui, très-puissante auprès de lui; en sorte que vous pouvez dire en vérité : Ma puissance est dans Jérusalem : *Jerusalem potestas mea* (Eccl. 24, 15). Jérusalem désigne l'Eglise triomphante dans les cieux, elle signifie aussi l'Eglise militante sur la terre; car la Mère toute puissante du Créateur a le pouvoir tant au ciel que sur la terre. Saint Anselme reconnaît Marie comme toute puissante lorsque, la priant, il lui dit : O pieuse, exaucez-moi; ô miséricordieuse, aidez-moi; ô très-puissante, venez, afin que les souillures de mon âme soient effacées et que mes ténèbres soient illuminées. Le Seigneur tout puissant est donc avec vous, ô Marie très-puissante.

Remarquez ensuite que le Seigneur de l'univers qui est avec Marie est le Seigneur très-sage. Oh! qu'elle est grande sa sagesse, qui ne peut être tempérée, à laquelle rien ne peut être caché, parce qu'elle connaît tout ce qui est occulte comme ce qui est manifeste! Pensées, désirs, paroles et actions, rien ne lui échappe. Voici, ô Marie, quel est le Seigneur, quelle est la grande sagesse de celui qui est avec vous. Et parce que le Seigneur est avec vous dans sa grande sagesse, avec lui vous êtes la plus sage, vous êtes la plus sage par lui. Marie possède une si grande sagesse, que saint Anselme dit sans hésiter : Tous les trésors de la sagesse et de la science sont en Marie : *Omnes thesauri sapientiæ et scientiæ in Maria.* Le Seigneur est donc avec vous, ô Marie très-sage.

(1) Specul., lect. 8.

Faites attention, en troisième lieu, que le Seigneur de l'univers qui est avec Marie est le Seigneur très-riche; il possède le ciel, la terre, le temporel, le spirituel; la nature entière, toute la grâce, toute la gloire, sont ses propriétés. Voici, ô Marie, que ce Seigneur qui possède toutes les richesses est avec vous. Et parce que le Seigneur très-riche est très-richement avec vous, vous êtes très-riche avec lui. En sorte qu'on peut avec raison vous appliquer ces paroles des Proverbes, 31, 29 : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas :* Beaucoup de femmes ont entassé des richesses précieuses, mais vous, vous les avez toutes surpassées. Agnès, Lucie, Cécile, Agathe, Catherine, et une multitude innombrable d'autres saintes vierges, beaucoup d'âmes justes ont ramassé les richesses des vertus et des grâces, les richesses des mérites et des récompenses; mais, ô Marie, vous avez surpassé excellemment toutes les richesses de tous les autres. Oh! que Marie est riche dans la gloire, elle qui fut si riche dans la misère! *O quam dives est Maria in gloria, quæ tam dives fuit in miseria!* Oh! qu'elle est riche dans le ciel, celle qui fut si riche sur la terre! *O quam dives in cœlo, quæ tam dives fuit in mundo!* Oh! qu'elle est riche dans son âme, celle qui est si riche dans sa chair! *O quam dives est in anima sua, quæ tam dives fuit in carne sua!* Ce qui porte saint Bernard à s'écrier : O Marie, riche envers tous et sur tous, de la substance de laquelle une petite partie prise a suffi pour payer les péchés du monde entier : *O dives in omnes et super omnes Maria, de cujus substantia modica pars assumpta totius mundi sufficit solvere delicta.* Le Seigneur est donc avec vous, ô Marie très-riche.

Remarquez, en quatrième lieu, que le Seigneur de toutes choses qui est avec Marie est inaltérable pour l'éternité. Combien le Seigneur qui est avec vous, Marie, vivra longtemps! Son âge, c'est l'éternité; et parce que le Seigneur éternel est avec vous à jamais, vous êtes avec lui pour l'éternité; car vous êtes ce trône inébranlable, incorruptible, ce trône pour l'éternité, le trône du Fils de Dieu. D'où il suit que non seulement nous disons en vérité : Vous, Seigneur, vous demeurez éternellement; mais aussi nous pouvons dire en vérité : Vous, ô Souveraine, vous demeurez éternellement. Qu'y a-t-il d'étonnant si Marie elle-même demeure en son Fils pour l'éternité, puisque les bienfaits de Marie pour ses serviteurs demeurent pour l'éternité? Car saint Bernard dit (1) : En vous, ô Marie, les anges ont trouvé la joie, les justes la grâce, les pécheurs le pardon pour l'éternité : *In te, o Maria, angeli lætitiam, justi gratiam, peccatores veniam inveniunt in æternum.* Le Seigneur est donc avec vous, ô Vierge stable pour toujours. Réjouissez-vous maintenant, ô Marie, réjouissez-vous. Voici que le Seigneur tout puissant est avec vous de manière que vous soyez toute puissante avec lui. Le Seigneur très-sage est avec vous de

(1) Serm. 2 dic Pentecost.

manière que vous soyez très-sage avec lui. Le Seigneur très-riche est avec vous de manière que vous soyez la plus riche avec lui. Le Seigneur éternel est avec vous et vous communique son éternité. O Souveraine très-puissante, secourez-nous dans notre impuissance. O très-sage Maîtresse, venez-nous en aide pour sortir de notre folie. O Reine très-riche, soyez notre richesse dans notre indigence. O Vierge indéfectible, obtenez-nous la stabilité en tout bien.

Dominus tecum : Le Seigneur est avec vous. Dieu est spécialement le Seigneur de la créature raisonnable ; ici il se nomme notre Dieu. Il est universellement le Seigneur de toutes choses ; ici il est spécialement notre Seigneur. Le Seigneur, dit Isaïe, 33, 22, est notre juge, notre législateur et notre roi : *Dominus judex noster, Dominus legifer noster, Dominus rex noster.* Le Seigneur est notre législateur sur la terre ; le Seigneur est notre juge à la mort ; le Seigneur est notre roi en nous couronnant dans le ciel. Ce Seigneur spécial pour nous est avec Marie de manière à faire de Marie notre spéciale Souveraine. Saint Bernard, reconnaissant cette vérité, dit très-bien : O notre Maîtresse, notre Médiatrice, notre Avocate, réconciliez-nous avec votre Fils, recommandez-nous à votre Fils, présentez-nous à votre Fils : *Domina nostra, Mediatrix nostra, Advocata nostra, tuo Filio nos reconcilia, tuo Filio nos commenda, tuo Filio nos repræsenta.* Mais ce Seigneur spécial pour nous est le Seigneur très-tendre, le Seigneur très-juste, le Seigneur très-véridique, le Seigneur très-renommé. Notre Seigneur est donc très-bon en libéralité, très-juste en équité, très-véridique en fidélité, très-renommé par ses grands exploits.

D'abord notre spécial Seigneur qui est avec Marie est le Seigneur très-bon en libéralité, en sa miséricorde infinie. Il est le Seigneur dont le Psalmiste parle ainsi : Vous êtes doux, Seigneur, facile à fléchir, riche en miséricorde pour tous ceux qui vous invoquent : *Tu, Domine, suavis et mitis, et multæ misericordiæ omnibus invocantibus te,* 85, 4. Le Seigneur est plein de miséricorde dans le grand nombre de bienfaits temporels, spirituels, éternels, que dans sa grande miséricorde il nous accorde et ne cesse de nous accorder. Plût à Dieu que nous ne fussions pas ingrats pour tant de bontés du Seigneur ! Plût à Dieu que nous fussions reconnaissants envers le Seigneur très-miséricordieux, comme Isaïe qui dit au Seigneur : Je me souviendrai des miséricordes du Seigneur, je chanterai des cantiques de louange sur tout ce qu'il a fait pour nous, sur tous les biens dont il a comblé Israël, selon l'étendue de sa clémence et la grandeur de ses miséricordes, 63, 7. Voici, ô Marie, quel est le Seigneur, combien est bon et miséricordieux le Seigneur qui est avec vous. Et parce que le Seigneur très-miséricordieux est avec vous très-miséricordieusement, vous êtes vous-même avec lui très-miséricordieuse ; en sorte qu'on peut vous appliquer ces paroles d'Isaïe : Un trône de miséricorde sera

élevé, un prince ami de la vérité y montera : *Præparabitur in misericordia solium ejus, et sedebit super illud in veritate*, 16, 5. Le trône de la divine miséricorde est Marie, Mère de miséricorde, auprès duquel trône tous trouvent des consolations de miséricorde ; car, comme nous avons le Seigneur très-miséricordieux, de même nous avons la Souveraine très-miséricordieuse. Notre Seigneur est plein de miséricorde envers ceux qui l'invoquent ; notre Souveraine est aussi pleine de miséricorde envers tous ceux qui l'invoquent. C'est pourquoi saint Bernard dit très-bien (1) : Que celui-là garde le silence sur votre miséricorde, ô bienheureuse Vierge, qui, l'ayant invoquée dans la nécessité, se souvient qu'elle lui a fait défaut : *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, qui invocatam eam in necessitatibus suis, sibi meminit defuisse.* Le Seigneur est donc avec vous, ô très-miséricordieuse Marie.

Remarquez, en second lieu, que notre Seigneur spécial qui est avec Marie est le très-juste Seigneur en équité, comme le dit le Psalmiste, 118 : Le Seigneur est juste, et il aime la justice : *Justus Dominus, et justitias dilexit.* Voici, ô Marie, quel est le Seigneur, combien est juste le Seigneur qui est avec vous. Et parce que le Seigneur très-juste est avec vous, vous êtes vous-même avec lui pleine de justice. Qui serait juste, dit saint Bernard, si Marie, de laquelle est né le Soleil de justice, n'était pas juste elle-même? *Quis justus, si non Maria justa, de qua natus est Sol justitiæ* (2)? Le Seigneur est donc avec vous, ô très-juste Marie.

En troisième lieu, considérez que notre spécial Seigneur qui est avec Marie est le Seigneur très-véridique en fidélité et très-fidèle en vérité, comme l'atteste le Psalmiste, 144 : Dieu est fidèle en toutes ses paroles : *Fidelis Dominus in omnibus verbis suis.* Rappelez-vous donc ces paroles par lesquelles il promit la couronne aux justes et l'enfer aux injustes, comme il le dit lui-même en saint Matthieu, 13 : Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas ; *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* Voici, ô Marie, quel est le Seigneur et combien est fidèle le Seigneur qui est avec vous. Et parce que le Seigneur très-fidèle est très-fidèlement avec vous, vous êtes vous-même très-fidèlement avec lui. Vous êtes cette colombe très-fidèle de Noé qui vous placez en médiatrice entre le grand Dieu et le monde submergé d'un déluge spirituel. Le corbeau fut infidèle, la colombe fut fidèle ; ainsi Eve fut infidèle, mais Marie fut trouvée fidèle ; Eve, très-infidèle, devint par son infidélité médiatrice de la perdition, mais Marie fut la très-fidèle médiatrice du salut. C'est pourquoi saint Bernard dit (3) : Marie est une fidèle

(1) Serm. 4 de Assumpt.
(2) Serm. in Nativit. B. Mariæ de Aquæductu.
(3) Serm. de B. Maria Virg. ex verbis Apocal. 12.

médiatrice; elle a présenté à boire aux hommes et aux femmes le remède du salut : *Felix mediatrix Maria, quæ salutis antidotum viris et mulieribus propinavit.* Le Seigneur est donc avec vous, ô très-fidèle Marie.

Remarquez, en quatrième lieu, que notre Seigneur spécial qui est avec Marie est le Seigneur très-connu par sa grande renommée. Grand de nom, grand en lui-même, grand chez tous les peuples, grand en tout temps et en tout lieu. Voici, ô Marie, combien est grand, élevé le Seigneur qui est avec vous. Et parce que ce grand Dieu est merveilleusement avec vous, vous êtes vous-même très-grande et très-renommée avec lui. O Marie, comment votre nom ne serait-il pas célèbre, puisqu'on ne peut le prononcer sans en retirer un vrai bien? Saint Bernard l'atteste (1) : O grande, ô pieuse, ô Marie infiniment aimable, vous ne pouvez être nommée sans enflammer, ni vous présenter à la pensée sans renouveler les affections de ceux qui vous aiment; vous ne vous présentez jamais à la mémoire sans une divine suavité qui est en vous : *O magna, o pia, o multum laudabilis Maria, tu nec nominari potes quin accendas; nec cogitari quidem, quin recrees affectus diligentium te; nunquam sine dulcedine Divinitatis tibi insita, piæ memoriæ portas ingredieris.* Marie a donc été admirablement figurée par Judith, cette femme d'un si grand nom et dont l'Ecriture parle ainsi : Elle était partout très-célèbre, parce qu'elle craignait beaucoup le Seigneur, et nul ne disait du mal d'elle, 8, 8. Marie est célèbre par ses vertus et ses exemples si louables, plus célèbre encore par ses miséricordes et ses bienfaits inénarrables, très-célèbre par ses grâces et ses priviléges si merveilleux; car qu'y a-t-il d'aussi merveilleux que d'être mère et vierge, et d'être Mère de Dieu? *Quid enim mirabilius quam esse matrem et virginem, et esse Dei Matrem?*

Réjouissez-vous maintenant, ô Marie, réjouissez-vous. Voici que le Dieu très-bon est tellement avec vous, que vous êtes avec lui très-libérale. Le Seigneur très-juste est tellement avec vous, que vous êtes très-juste avec lui. Le Seigneur très-célèbre est tellement avec vous, que vous êtes très-célèbre avec lui. O très-pieuse Marie, sauvez-nous, pauvres pécheurs, par votre très-miséricordieuse bonté. Ah! très-juste Marie, sauvez-nous de nos injustices par votre très-juste équité. Ah! très-fidèle Marie, sauvez-nous de notre perfidie par votre inébranlable fidélité. Ah! très-célèbre Marie, sauvez-nous de nos infamies par votre très-suave célébrité (2).

Maintenant il faut considérer que ce Seigneur dont il est dit à Marie : *Dominus tecum :* Le Seigneur est avec vous, n'est pas seulement en général le Seigneur de toutes choses, n'est pas seulement le Seigneur spécial de la créature raisonnable, mais de plus il est particulièrement le Seigneur de la maison virginale de sa très-sainte Mère. Marie est particu-

(1) In Deprecatione et Laude ad Virg. Mariam.
(2) Speculi, lect. 9.

lièrement, tant en son corps qu'en son âme, la cour du Seigneur, la maison très-sainte du Seigneur, de laquelle le Psalmiste dit : *Domum tuam decet sanctitudo, Domine :* Seigneur, la sainteté convient à votre maison, 92, 7. O singulièrement heureuse maison, qui seule d'une manière si singulière mérita d'avoir le Seigneur!

Marie est certainement la Fille de la suprême Eternité, la Mère de la suprême Vérité, l'Epouse de la suprême Bonté, la Servante de la suprême Trinité. Le Seigneur Père est avec Marie comme un Père avec sa très-noble Fille ; le Seigneur Fils est avec Marie comme étant sa Mère ; le Seigneur Saint-Esprit est avec Marie comme étant son Epouse sacrée ; la Trinité est avec Marie comme l'ayant pour Servante très-humble (1).

Dominus tecum : Le Seigneur est avec vous. L'ange réunit ici tout ce qui rend heureuse cette Vierge de Dieu, dit Albert le Grand (2). Cinq choses sont marquées ici et sont à examiner : 1° Pourquoi il appelle Seigneur et non Dieu celui qui est avec elle. 2° Dieu étant partout et en tous, de quelle manière est-il dit être avec elle ? 3° Pourquoi est-il dit que le Seigneur est avec elle, et non elle avec le Seigneur ? 4° Qu'y a-t-il eu d'elle ou du sien avec le Seigneur dans cette œuvre de l'incarnation ? 5° Si l'assurance faite à Marie que le Seigneur est avec elle lui confère quelque primauté.

Sur la première question, pourquoi il est dit que le Seigneur et non Dieu est avec elle, il faut observer que *Seigneur* exprime trois choses : l'élévation de la majesté, l'honneur des richesses justes et la vertu ou la force inébranlable. Et, par ces trois choses, notre chute humiliante, pauvre et pleine de faiblesse est réparée : chute humiliante quant à la vileté de notre état, pauvre quant à la spoliation des grâces et de la gloire, infirme quant à nos blessures ; et il nous donne sa grandeur, sa richesse et sa force : sa grandeur en dignité, afin que l'homme fût digne d'honneur ; ses richesses, pour avoir de quoi mériter ; sa force, pour résister à l'ennemi. Et aucun autre nom n'exprime ces trois choses que *Seigneur*. Le lieu de ce grand Seigneur est l'humilité de la Vierge ; le coffre de ses trésors, la Divinité ; la bénignité de la Vierge est la chaîne de sa force. L'ange dit donc avec raison à Marie : *Dominus tecum :* Le Seigneur est avec vous. Car il est tout ensemble grand et humble, riche et pauvre, fort et faible.

2° Il est dit que le Seigneur est avec elle plus qu'avec les autres. Elle demanda, comme le disent les Pères, la rédemption d'Israël, et le Seigneur exauça sa prière, opérant cette rédemption par son humilité en s'incarnant. Car ces paroles : Le Seigneur est avec vous, signifient que le Seigneur consent à ses vœux, à sa prière et à ses œuvres. Il a fallu, en

(1) Speculi, lect. 10.
(2) In Evang. Lucæ, cap. 1.

effet, que le Seigneur reçût de préférence les vœux de celle qui se l'est tellement attiré, qu'il se plaça dans ses entrailles et qu'il reçut en elle le nom d'Emmanuel, qui veut dire *Dieu avec nous*. Car le Seigneur avec nous opère cinq choses importantes : sa présence en nous rend actives les opérations des vertus, fortifie contre les retards de la crainte, déjoue toutes les inventions du malin esprit, renverse, met en fuite les phalanges et les forces des ennemis, et procure de brillantes victoires et la liberté.

3° Pourquoi l'ange dit-il à Marie : Le Seigneur est avec vous, et ne lui dit-il pas : Vous êtes avec le Seigneur ? Parce que la préposition *avec* indique l'union ; si le Seigneur est avec elle, elle est elle-même avec le Seigneur.

4° Nous désirons savoir ce que Marie a mis du sien dans cette œuvre avec le Seigneur. Nous disons qu'elle y a mis deux choses très-précieuses et indispensables : le consentement d'une humble charité, et la foi inébranlable en la promesse de la vérité. A l'égard de la première, elle dit : Voici la servante du Seigneur ; pour la seconde, il dit : Vous êtes heureuse d'avoir cru, parce que ce que le Seigneur vous a dit s'exécutera.

5° Quelle primauté reçoit Marie par ces paroles : Le Seigneur est avec vous ? Le Seigneur accorde à la Vierge deux primautés de dignité, celles d'honneur et de soumission. Car celui qui a donné la loi sur le devoir d'honorer les parents (Exod. 20), et qui, né de la femme, a été fait sous la loi (Gal. 4), n'a pas détruit la loi, mais l'a observée à l'égard de sa Mère, surtout n'étant pas venu anéantir la loi, mais l'accomplir (Matth. 5). Vous honorerez votre mère tous les jours de votre vie (Tob. 4). Ecoutez-nous donc, ô Vierge bienheureuse, car votre Fils, vous honorant, ne vous refuse rien. Il montre sa primauté par la soumission. Il leur était soumis, dit saint Luc, 2 : *Et erat subditus illis*. Quel est celui qui est soumis ? A qui est-il soumis ? Dieu est soumis aux hommes, le Fils de Dieu à ses parents, le Docteur aux disciples.

Benedicta tu in mulieribus : Vous êtes bénie entre les femmes (Luc. 1, 28).

Par la femme, dit saint Pierre Damien (1), la malédiction est tombée sur la terre, par la femme la bénédiction est rendue à la terre, par la main de laquelle le breuvage de l'amère mort est présenté, le breuvage de la douce vie est offert. Le large fleuve de la nouvelle bénédiction lave toute la contagion de l'ancienne malédiction : *Per mulierem infusa est maledictio terræ, per mulierem redditur benedictio terræ, per cujus manum potus mortis amaræ porrigitur, per eam quoque dulcis vitæ poculum exhibitur. Largissimum novæ fluentum, totum detersit maledictionis antiquæ contagium.*

La malédiction d'Eve est changée en bénédiction de Marie, dit saint

(1) Serm. 46 in Nativit. B. Virg. Mariæ.

Augustin : *Maledictio Evæ in benedictionem mutatur Mariæ* (1). La bénédiction de Marie, dit saint Jérôme, a enlevé tout ce qui avait été souillé par la malédiction d'Eve : *At per hoc quidquid maledictionis infusum est per Evam, totum abstulit benedictio Mariæ* (2). Eve avait été maudite, dit saint Fulgence, mais nous croyons qu'elle est revenue à la gloire de la bénédiction par Marie : *Maledicta Eva fuerat, quam nunc credimus per Mariam ad benedictionis gloriam remeasse.* Saint Ildefonse dit (3) : Marie est celle par laquelle la malédiction des premiers parents a disparu, et la bénédiction céleste a été répandue sur le monde entier. Marie, dit Guerric, abbé, a tellement détruit la malédiction de la première mère, que, par sa bénédiction, ceux qui étaient nés sous le coup de l'éternelle malédiction ont été mis en partage du céleste héritage (4).

Quoique Marie soit bénie sur toutes les créatures, sur tous les élus, sur les anges et les hommes, brillant, après son Fils, sur tous les autres en dons, en grâce et en gloire, cependant ici il est fait mention seulement de sa bénédiction entre les femmes, parce que l'ange regardait la dignité de Mère de Dieu, qui ne pouvait convenir qu'aux femmes seules, dit Marchantius (5). Mais elle est déclarée bénie entre les femmes pour plusieurs raisons. D'abord, comme par la femme le péché et la malédiction sont entrés dans le monde, il est juste que celle qui, entre les femmes, a procuré au monde la bénédiction à la place de la malédiction, soit bénie, offrant à tous le fruit de vie, afin qu'à l'avenir personne ne se plaigne plus de la femme, comme s'en était plaint Adam : parce que, si la première était mère de la mort et des mourants, celle-ci est mère de la vie et des vivants ; si la première a apporté les larmes et les misères du péché, celle-ci a fourni la joie et les richesses de la grâce ; si la première a écouté le serpent et lui a obéi, celle-ci lui a brisé la tête pour elle et pour tout le genre humain.

Secondement, autrefois les femmes étaient sujettes à une malédiction ; car, si elles étaient vierges, elles encouraient l'opprobre, comme stériles ; si elles devenaient fécondes par le mariage, elles encouraient alors cette malédiction : Je multiplierai tes calamités, tu enfanteras dans la douleur : *Multiplicabo ærumnas tuas ; in dolore paries filios* (Gen. 3, 16). C'est donc à bon droit que Marie est bénie entre les femmes, elle qui possède la virginité et la fécondité, et la joie dans l'enfantement. Cette explication est de saint Bernard qui dit (6) : Vous êtes bénie entre les femmes, vous qui avez échappé à la malédiction générale des femmes, de manière

(1) In serm. 1 de Annuntiat.
(2) Serm. de Assumpt.
(3) Serm. 1 de Assumpt.
(4) Serm. de B. Maria.
(5) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4.
(6) Homil. super Missus est.

à ne pas rester stérile, ni à enfanter dans la douleur. Vous concevrez, mais sans péché; vous serez enceinte sans être chargée; vous enfanterez, mais non dans la tristesse ; vous ne connaîtrez pas l'homme, et vous engendrerez un Fils. Quel Fils ? Vous serez la Mère de celui dont Dieu est le Père ; le Fils de la paternelle clarté sera la couronne de votre chasteté. La sagesse du cœur du Père sera le fruit du sein virginal. Fortifiez-vous donc, ô Vierge féconde, chaste, Mère sans tache, vous ne serez plus maudite en Israël, ni mise au rang des stériles : *Benedicta tu in mulieribus, quæ generalem mulierum evasisti maledictionem, ut nec sterilis maneas, nec cum dolore parturias. Concipies, sed sine peccato; gravida eris, sed non gravata; paries, sed non cum tristitia; nescies virum, et gignes Filium. Qualem Filium? Illius eris Mater cujus Deus est Pater; Filius paternæ claritatis erit corona tuæ castitatis; sapientia paterni cordis erit fructus uteri virginalis. Confortare ergo, Virgo fœcunda, casta, Mater intacta, quæ non eris in Israel ultra maledicta, nec inter steriles deputata.*

En troisième lieu, Marie est bénie entre les femmes, parce que, dès le commencement et avant les siècles, elle est prédestinée, choisie entre toutes; qu'elle est désirée par les patriarches, annoncée par les prophètes, désignée par diverses figures, attendue avec empressement par les rois et les justes, souhaitée par le peuple saint, et enfin montrée au monde à la fin des siècles, sortie de la race des patriarches, produite du sang sacerdotal, descendue de la noble dignité des pontifes, de la tige royale, de la plus noble tribu, du peuple choisi d'Israël, d'un père et d'une mère très-illustres, très-saints, très-heureux, comme une rose sans épines parmi les épines, et singulièrement choisie dans ce peuple de prédilection, et ornée de tous les dons, comme étant la cour de Dieu, la gloire des anges, la joie des hommes, l'honneur, la perle très-précieuse et très-belle du sexe feminin.

En quatrième lieu, il y a trois états dans les femmes : celles qui sont mariées, les veuves, les vierges. Marie a la bénédiction de ces trois conditions : la bénédiction de celles que Dieu avait bénies pour leur fécondité, comme Sara, Rachel, Rébecca ; ou qu'il avait bénies à cause de leur chasteté virginale, comme Ruth, ou pour leur viduité, comme Judith.

Elle surpasse en bénédiction les femmes mariées, soit par sa virginité jointe à sa fécondité, parce qu'aucun siècle n'avait entendu que ces deux choses fussent unies ensemble : la maternité et la virginité, l'enfantement et l'intégrité; soit parce qu'elle a conçu sans péché, enfanté sans douleur, ce qui n'a été donné à aucune autre ; soit par la dignité de son divin fruit. Car si les autres ont enfanté des rois, des patriarches, des prophètes, des pontifes, elle-même mérite de concevoir le Roi des rois, l'Empereur du ciel et de la terre, le Seigneur des prophètes, le Dominateur

des anges et des hommes, le propre Fils de Dieu, la lumière de tous les siècles. Elle surpasse en bénédiction les veuves par son silence, sa pureté, son oraison, sa piété, ses jeûnes et ses œuvres de miséricorde, ne s'occupant que de Dieu bien autrement qu'Anne dans le temple ; car elle est la blancheur même en virginité ; elle est très-profonde en humilité, très-fervente en charité, très-douce en patience, très-pleine en miséricorde, très-élevée en oraison et en contemplation ; elle est le miroir de la piété, la forme des mœurs, la splendeur des vertus, le flambeau et le phare de la vie spirituelle. Elle est aussi au-dessus des vierges, soit par sa fécondité avec sa virginité, ce qui n'appartient à aucune autre vierge ; soit par sa pureté, qui est beaucoup plus grande en elle, car elle est tellement grande, qu'on ne peut en trouver de semblable, Dieu seul excepté, selon saint Anselme ; soit par sa priorité, car elle est la première qui voue sa virginité à Dieu, et c'est son exemple qui attire les autres vierges à faire le même vœu. La première elle a levé l'étendard de la virginité, sous lequel, par la suite, des vierges innombrables ont voulu combattre, donnant pour ornement à leur virginité la pourpre d'un glorieux martyre. C'est l'accomplissement de la prophétie du Psalmiste : A sa suite, dit-il, à la suite de l'auguste Vierge Marie, paraîtront une multitude de vierges ; ô Roi, les compagnes de l'Epouse vous seront présentées. On les amènera avec joie, avec allégresse ; on les introduira dans le palais du Roi : *Adducentur Regi virgines post eam, proximæ ejus afferentur tibi. Afferentur in lætitia et exultatione ; adducentur in templum Regis*, 44, 15-16. Marie donc tient la primauté, elle est la Mère de toutes en virginité ; par là même qu'elle a la première consacré à Dieu cette vertu par un vœu, sans précepte précédent, sans conseil, sans exemple, elle a en quelque sorte engendré toutes les autres vierges qui ont voulu l'imiter. Ainsi, la première elle a fait entendre à la terre la voix de la colombe, car la voix par laquelle elle a fait vœu de virginité est la voix de la très-chaste colombe ; et cette voix a été entendue de la terre, cette voix qui avait été muette jusqu'alors ; mais ensuite des milliers de vierges l'ont imitée et suivie, et comme des colombes sacrées, dans la solitude de la religion, elles ont fait vœu d'une perpétuelle chasteté. Nous lisons dans le livre des Nombres, 17, 8, que la verge d'Aaron avait germé, et des boutons avaient paru, et des fleurs étaient sorties, et, les feuilles s'étant ouvertes, il s'y était formé des amandes. Marie est cette verge d'amandier. L'amandier, auprès des anciens, fut le symbole de la chasteté, et parmi tous les arbres, il a cela de particulier qu'il est le premier à pousser des fleurs. Ce symbole convient admirablement à Marie, qui la première consacra à Dieu par vœu la fleur de sa virginité. D'autres vierges, à son exemple, ont aussi consacré à Dieu la fleur de leur virginité. Marie donc surpasse toutes les autres par sa virginité, parce que sa virginité, quant au but et à l'esprit, fut d'autant plus efficace et plus excellente, qu'elle

procédait d'une plus grande charité et d'une plus grande grâce. Quant à l'intention, elle fit ce vœu dans un très-parfait amour de Dieu et dans un très-parfait amour de la pureté. Quant à l'exécution, elle le conserva d'autant plus parfaitement, qu'elle était entièrement exempte de tout mouvement contraire.

Vous êtes bénie entre les femmes. Quel dernier éloge, et qu'il convient bien à Marie ! dit Auguste Nicolas (1); qu'il est bien justement placé dans la bouche de l'ange ! La malédiction s'est attachée à toute femme, parce que de la femme est venu tout le mal; mais la bénédiction est le partage de Marie, pour que de Marie vienne toute réparation. Cette bénédiction a donc pour mesure toute l'immensité de la malédiction originelle, dont la femme a porté en tout temps et en tout lieu le joug pesant. Réunissez toutes les femmes qui ont été et qui seront dans le monde; choisissez les plus éminentes, les plus saintes, les plus dignes de fixer l'attention et la bénédiction de Dieu : une seule, dans ce concours universel, aura le don de toucher le grand Roi, et c'est l'humble Marie, nouvelle Esther, libératrice de son peuple, de laquelle on peut dire comme de la première (Esther, 2, 17) : Et le roi l'aima plus que toutes les autres femmes, et elle trouva grâce et faveur devant lui au-dessus de toutes les femmes, et il lui mit sur la tête le diadème royal, et elle fut reine à la place de Vasthi.

Ainsi Marie est mise à la place d'Eve pour être la Reine et la Mère du genre humain; et c'est pourquoi il convenait que l'installation, pour ainsi parler, de Marie, fût la contre-partie de la déposition d'Eve. Un ange de lumière devait annoncer le Verbe à Marie, comme un ange de ténèbres avait annoncé la fausse science à Eve. Des deux parts, une proposition de l'ange à la femme; des deux parts, un colloque, un consentement, un fruit reçu et transmis au genre humain. Mais femme bénie, fruit béni en Marie, et femme maudite, fruit maudit en Eve.

Elle (Marie), l'ayant entendu, fut troublée de ces paroles, et elle cherchait en elle-même quelle pouvait être cette salutation : *Quæ, cum audisset, turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio* (Luc, 1, 29).

Les vierges qui sont vraiment vierges, dit saint Bernard, ont coutume d'être toujours dans la crainte, de n'être jamais dans l'assurance; et, pour éviter ce qui est dangereux, elles craignent même là où il n'y a pas de danger, sachant qu'elles portent dans un vase fragile un trésor précieux, et qu'il est très-difficile de mener une vie angélique parmi les hommes, et de converser sur la terre à la manière des anges, et de mener dans la chair une vie céleste. D'après cela, tout ce qui paraît nouveau, tout ce qui se montre subitement, elles le regardent comme des embûches dres-

(1) L'Annonciation, chap. 8.

sées pour les surprendre. C'est pourquoi Marie fut troublée des paroles de l'ange. Elle fut troublée, mais sans se confondre. J'ai été dans le trouble, dit le Psalmiste, je ne pouvais parler ; j'ai pensé aux jours anciens, j'ai médité les années éternelles, 76, 4-5. De même Marie fut troublée, et elle ne parlait pas ; mais elle cherchait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. Son trouble venait de sa pudeur virginale, et sa tranquillité même, dans son trouble, venait de sa force. C'était sa prudence qui la portait au silence et à la réflexion, car elle cherchait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. Elle savait, cette Vierge prudente, que souvent l'ange satanique se transforme en ange de lumière, et parce qu'elle était très-humble et d'une admirable simplicité, elle ne pouvait concevoir que l'ange pût lui faire une si brillante et précieuse salutation ; c'est pourquoi elle cherchait quelle pouvait être une semblable salutation (1).

A cette si élogieuse salutation de l'ange, que répond la Vierge Marie? dit saint Pierre Damien. Que fait-elle (2)? Se livre-t-elle à une joie démesurée en apprenant de l'ange de si grandes choses? Est-ce que l'orgueil s'empare d'elle? Car l'évangéliste dit : Elle, l'ayant entendu, fut troublée de ces paroles, et elle cherchait en elle-même quelle pouvait être cette salutation (Luc, 1, 29). Elle médite dans le silence et l'humilité le grand mystère qui lui est annoncé.

Marie fut troublée. Etudiez la Vierge dans ses mœurs, dit saint Ambroise, étudiez la Vierge dans sa modestie, étudiez-la dans l'annonciation, étudiez-la dans le mystère. Il est du devoir des vierges de trembler, de craindre à l'approche de l'homme, de redouter sa conversation. Que les femmes apprennent à imiter la conduite de la Vierge. Seule dans l'intérieur de sa maison, aucun homme ne la voit, l'ange seul la trouve ; elle est seule, sans compagne, sans témoin, pour ne pas s'exposer à quelque conversation inutile. C'est dans cet état que l'ange la salue. Apprenez, ô

(1) Solent virgines quæ vere virgines sunt, semper pavidæ, et nunquam esse securæ; et ut caveant timenda, etiam tuta pertimescere : scientes se in vasis fictilibus thesaurum portare pretiosum, et nimis arduum esse vivere angelice inter homines, et in terris more cœlestique conversari, et de carne cœlibem agere vitam. Ac proinde quicquid novum, quicquid subitum fuerit ortum, suspectas habent insidias, totum contra se æstimant machinatum. Idcirco et Maria turbata est in sermone angeli. Turbata est, sed non perturbata. Turbatus sum, inquit, et non sum locutus; sed cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui. Ita ergo et Maria turbata est, et non est locuta, sed cogitabat qualis esset ista salutatio. Quod turbata est, verecundiæ fuit virginalis : quod non perturbata, fortitudinis : quod tacuit et cogitavit, prudentiæ. Cogitabat autem qualis esset ista salutatio, sciebat, prudens Virgo, quod sæpe angelus Satanæ transfigurat se in angelum lucis; et quia nimirum humilis et simplex erat, nihil tale penitus a sancto angelo sperabat; et ideo cogitabat qualis esset ista salutatio. (*Homil. 3 super Missus est.*)

(2) Serm. 46 in Nativit. B. Virginis Mariæ.

vierges, à vous éloigner du danger des paroles ; Marie craint même la salutation de l'ange (1).

Et elle cherchait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. Elle réfléchissait, ajoute saint Ambroise, avec pudeur, parce qu'elle craignait; avec prudence, parce qu'elle était frappée de cette nouvelle formule de bénédiction qu'elle n'avait lue nulle part, qu'on n'avait trouvée nulle part auparavant. A Marie seule cette salutation devait être adressée (2).

Elle fut troublée. Ce trouble, dit saint Bernardin de Sienne (3), venait de sa suprême horreur pour la louange. Car si l'ange lui eût dit : Malheur à vous, vous êtes la plus vile de toutes les créatures, elle aurait été merveilleusement joyeuse, car elle se croyait digne de toute condamnation. Mais comme, au contraire, elle s'entend dire pleine de grâce, bénie singulièrement entre les femmes, elle ne peut supporter la proclamation d'un tel éloge.

Plusieurs soutiennent, dit saint Thomas d'Aquin, que la bienheureuse Vierge, étant accoutumée aux visions des anges, ne fut pas troublée de la vue de l'ange, mais des merveilles que l'ange lui disait, parce qu'elle se croyait indigne d'une semblable salutation. Aussi l'évangéliste ne dit pas qu'elle fut troublée en voyant l'ange, mais qu'elle fut troublée de ses paroles : *Quæ, cum audisset, turbata est in sermone ejus* (Luc, 1, 29) (4).

Marie, dit saint Bonaventure (5), ne fut pas troublée d'un trouble coupable; elle ne fut pas troublée par la vue de l'ange, car elle voyait fréquemment des anges, mais de ses paroles inusitées. Se voyant par cette salutation exaltée pour une triple grandeur, cette humble Souveraine ne pouvait moins faire que de se troubler; car elle était recommandée comme pleine de grâce, comme ayant le Seigneur avec elle, comme bénie entre les femmes. Mais l'humble ne peut s'entendre louer sans rougir et sans se troubler. Elle fut donc troublée par une honte honnête et vertueuse. Elle commença aussi à craindre que cet éloge ne fût point mérité, non qu'elle doutât de la sincérité de l'ange, mais parce que c'est le propre des humbles de ne pas considérer leurs vertus, mais de se souvenir de leurs défauts, afin de pouvoir ainsi toujours avancer dans le bien, regardant comme très-misérable leur grande vertu, et comme grand leur moindre défaut. En vierge prudente et circonspecte, timide et modeste, elle ne répond rien. En effet, qu'aurait-elle répondu? Apprenez par son exemple à garder le silence et à l'aimer, parce qu'une telle vertu est très-grande et très-utile. Marie entend deux fois avant de parler une seule fois, car c'est chose abominable qu'une vierge soit grande parleuse.

(1) Comment. in Evang. Lucæ, lib. 2, cap. 1.
(2) Ut supra.
(3) De Consensu virginali, serm. 5, cap. 1.
(4) Tertia pars Summæ, quæst. 29, art. 3.
(5) Meditationes vitæ Christi, cap. 4.

Quelle fut la cause de la crainte, du trouble de Marie? demande le vénérable abbé Guibert (1). Elle pouvait admirer, mais pourquoi se troubler? Jamais merveille semblable à celle que l'ange lui annonce : elle sait que c'est un ange qui ne peut mentir, qui lui est envoyé de Dieu, qui lui parle au nom du Dieu de vérité; que craint-elle donc? pourquoi ce trouble en elle? Il y a là un grand sujet de méditation. Il est d'une nature très-parfaite que plus elle est attachée à l'amour de la vertu, plus elle comprend ses plus légères misères, plus, par humilité, elle s'estime coupable; elle ferme les yeux sur ce qu'elle possède en richesses spirituelles, pour ne les ouvrir que sur ce qui lui manque et sur les infirmités auxquelles elle est sujette; et, comme elle se nourrit de la suave douceur de la grâce qui la transporte en Dieu, elle gémit quand on pense à elle pour la louer, elle s'en plaint amèrement. D'où David ne se regardait que comme indigent et pauvre (Psal. 81, 4). Et Jérémie s'écriait : *Ego vir videns paupertatem meam :* Je suis un homme voyant sa misère (Lament. 3, 1). Plus une âme est élevée en sainteté, plus elle est humble en elle-même : *Quanto quis sanctitate sublimior, tanto in se humilior.* Plus les grands hommes ont de science, plus ils reconnaissent qu'ils sont comme ignorants. Ils disent avec un philosophe : Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien : *Hoc unum scio, me nihil scire.* Marie donc, la plus excellente des créatures, se trouble de la faveur inaccoutumée de l'archange, et plus elle est remplie de mérites, plus elle se reconnaît indigne et nulle en toute chose. Plus près de Dieu que les anges et qu'aucun homme, nul ne connaissait aussi bien sa grandeur infinie; et plus la connaissance de Dieu est grande, plus on est rapproché de lui, plus alors on reconnaît qu'on n'est rien soi-même. Nul d'ailleurs ne connaissait aussi bien la doctrine du Verbe que Marie, et elle avait appris de lui à être humble et douce de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth. 11, 29). Ce n'est pas la vue de l'ange qui la trouble, ce sont ses paroles, croyant fermement qu'elle n'avait rien de tout ce que l'ange louait en elle. Et ne pensez pas qu'elle s'attribuât la vertu d'humilité qu'elle possédait au suprême degré, humilité que Dieu a regardée, ainsi qu'elle le dit elle-même (Luc, 1, 48); elle entend par cette humilité sa vilité, son néant absolu. Elle se trouble de cette louange angélique qu'elle ne veut ni ne peut accepter. O force infinie de son âme, que la louange de l'archange même ne peut ébranler. O puissante humilité de Marie, qui se trouble de l'approbation même de Dieu! Mais quoiqu'elle se trouble de se voir ainsi louer devant Dieu, elle se demande cependant quelle peut être cette salutation; car la vertu n'est pas aveugle et ne peut pas être appelée insensée. Elle ne cesse de détester la louange, mais elle examine la volonté de Dieu. Celle qui devait concevoir et enfanter la Sagesse de Dieu

(1) Liber de Laude S. Mariæ, cap. 3.

ne pesa pas à la légère les paroles de l'ange; dans sa profonde humilité, nul ne pouvait mieux qu'elle pénétrer les mystères divins : c'est ce qui l'occupait en cherchant en elle-même quelle pouvait être cette salutation.

La Vierge, dit Philippe de Harvenge (1), voyant l'ange et croyant d'abord que c'était un homme, se troubla; mais elle se troubla surtout des paroles qu'il lui adressait, ne se croyant pas digne d'une si grande excellence. Elle examine donc et roule dans son esprit ce que signifie cette salutation, cette présence de l'ange, ce que Dieu prétend en envoyant l'ange, ne comprenant pas encore entièrement le secret du grand mystère, et elle tremble, ce qui est digne d'une vierge, de manquer en quelque chose.

Marie ayant entendu l'ange, fut troublée de ses paroles. Comment envisageons-nous ce trouble de Marie? dit le vénérable Godefroi (2). Quel fut ce trouble? Se troubla-t-elle de la présence de l'ange, qui était venu sous l'apparence d'un homme, craignant pour sa virginité? Nullement. Les louanges seules de l'ange la troublent, convaincue qu'elle ne les mérite pas.

La Vierge trembla, dit saint Augustin, à cause de l'affection sans pareille qu'elle portait à la virginité, qu'elle désirait en toute manière conserver, sans qu'elle comprît encore ce qu'il en serait (3). Elle s'étonna, dit Antipater, évêque des Bostriens, se voyant surprise seule en l'absence de saint Joseph, se souvenant que la première femme avait été surprise par un semblable artifice (4). Elle se troubla au récit de ses propres louanges. Elle se troubla, dit Hésychius, à raison de la grandeur et de la nouveauté de l'ambassade (5). Elle se troubla, dit saint Bernard, d'autant que l'ange lui dit qu'elle était bienheureuse entre les femmes, elle qui aimait mieux l'être entre les vierges (6). Elle se troubla, dit saint Pierre Chrysologue, à l'entrée de la Majesté du ciel, et le temple de son corps et de son âme trembla à l'arrivée du grand Dieu (7).

Dans ce trouble de Marie, dit Albert le Grand (8), il faut remarquer trois choses : 1° le trouble de la modeste Vierge; 2° la cause de ce trouble; 3° sa prudence dans ce trouble. Quatre choses sont la cause de son trouble : la subite apparition de l'ange; la réserve que doit avoir une vierge à la vue d'un homme; la salutation inouïe; la promesse d'une si grande merveille.

(1) Comment. in Cant., lib. 1, cap. 1.
(2) Homil. 27 in festum Annuntiat. B. Mariæ Virg. prima.
(3) Serm. 2 de Annuntiat.
(4) Orat. de S. Joannis Nativitate.
(5) Homil. 2 de S. Deipara.
(6) Serm. in Signum magnum.
(7) Serm. 143.
(8) In Evang. Lucæ, cap. 1.

Marie, comme le fait remarquer Grotius avec la généralité des commentateurs, n'est pas troublée de la vue de l'ange, mais de ses paroles, ne comprenant pas ce que pouvait être cette célébrité que l'ange lui décerne et qui l'élève, elle pauvre fille, au-dessus de toutes les femmes du genre humain.

Et l'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu : *Et ait angelus : Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum* (Luc, 1, 30).

L'ange, dit saint Bernard (1), regardant Marie agitée par diverses pensées, la rassure dans sa crainte, détruit son doute, et, l'appelant familièrement par son nom, l'engage avec bienveillance à ne pas craindre. Ne craignez point, Marie, lui dit-il, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Ici il n'y a point de fraude, il n'y a point de tromperie; elle ne peut soupçonner aucune surprise, aucune embûche. Je ne suis pas un homme, lui dit-il, mais un esprit, l'ange de Dieu, et non de Satan. Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Oh! si vous saviez combien votre humilité plaît au Très-Haut et quelle élévation vous est réservée auprès de lui, vous ne vous jugeriez pas indigne des paroles angéliques. Pourquoi vous croiriez-vous indigne de la faveur des anges, vous qui avez trouvé grâce auprès de Dieu? Vous avez trouvé ce que vous cherchiez, vous avez trouvé ce que personne n'a pu trouver avant vous, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Et quelle grâce? La paix entre Dieu et les hommes, la destruction de la mort, la réparation de la vie. C'est là la grâce que vous avez trouvée auprès de Dieu : *Invenisti quod quærebas, invenisti quod nemo ante te potuit invenire ; invenisti gratiam apud Deum. Quam gratiam? Dei et hominum pacem, mortis destructionem, vitæ reparationem. Hæc est ergo gratia, quam invenisti apud Deum.*

Vous avez trouvé la grâce céleste, ô Marie, dit Idiot (2), parce que la préservation du péché originel, la salutation de l'ange, la venue du Saint-Esprit et la conception du Fils de Dieu se trouvent en vous. Mais comment, ô très-heureuse Vierge, avez-vous trouvé ces grâces? Certainement, ô Vierge bénie au-dessus de toutes les autres, ainsi qu'Eve perdit la grâce par l'orgueil, la désobéissance et la vaine curiosité, de même vous, au contraire, vous avez trouvé la grâce que vous n'avez jamais perdue, vous qui deviez être de toutes les créatures la plus humble, la plus obéissante, la plus instruite dans la science de Dieu.

Ecoutez saint Pierre Chrysologue (3) : Bienheureuse Vierge qui seule parmi les hommes avez mérité d'entendre ces paroles : Vous avez trouvé grâce. Combien grande? Grande comme l'ange l'avait dit avant, pleine et

(1) Homil. 3 super Missus est.
(2) Super hæc verba : Ne timeas, Maria, invenisti, etc.
(3) Serm. de B. Virg.

vraiment pleine, tellement pleine qu'elle arroserait et pénétrerait la créature. Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Lorsque l'ange dit ces paroles, il admire une si grande femme, par laquelle tous les hommes méritent la vie.

Saint André de Jérusalem dit (1) : Vous avez trouvé auprès de Dieu la grâce qu'Eve avait perdue. C'est pourquoi ne craignez point, car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu, une grâce telle que jamais personne ne l'a trouvée comme vous. Car combien grande n'est pas la grâce de Dieu qui vous fait mériter la suprême et unique faveur !

Ne craignez point, Marie. Pourquoi ? parce que vous avez trouvé grâce. La crainte ne convient point à celui qui trouve, mais à celui qui perd. Elle trouve en concevant la source même de la grâce, celle qui en enfantant n'a pas perdu le trésor de la virginité, dit saint Pierre Chrysologue (2). Ne craignez point, Marie. Que peut craindre celle qui conçoit la sécurité de toutes choses, qui met au monde la joie des siècles? Il n'y a pas de crainte où il y a un divin négoce et non un négoce humain, où il y a la certitude de la vertu et non la honte. Pourquoi craindrait-elle, celle qui reçoit celui que craignent ceux qui sont craints? Que craindrait-elle, puisque le Juge de la cause est le Libérateur, et l'intégrité le témoin de l'innocence ? Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu.

Sophronius, patriarche de Jérusalem vers l'an 637, sur ces paroles : Ne craignez point, car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu, dit (3) : Vous avez trouvé devant Dieu une grâce perpétuelle, une grâce immortelle, une grâce complète, une grâce que nulle femme n'a trouvée, une grâce que personne n'a reçue. Avant vous beaucoup de saints ont existé, mais aucun, hormis vous, n'a été rempli de grâces ; hormis vous, personne n'a été beatifié, sanctifié, exalté, purifié par anticipation. Vous surpassez tous les dons que Dieu a jamais accordés à ses créatures.

Ne timeas, Maria : Ne craignez point, Marie. L'ange la console de son trouble, dit Albert le Grand (4), et il le fait de deux manières : il la fortifie, et il donne la cause de cet encouragement. Vous avez trouvé, ô Marie, la grâce perdue par Eve ; vous l'avez cherchée avec soin, et vous l'avez trouvée. Si une femme, dit l'Evangile, perd une drachme, elle allume sa lampe et balaye sa maison, et la cherche soigneusement jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée (Luc, 15, 8). Cette femme est la bienheureuse Vierge, qui, pour trouver la drachme marquée à l'effigie du grand Roi et perdue en Eve, allume sa lampe par la flamme de la Divinité qu'elle cache dans

(1) Serm. 143 de Maria Virgine.
(2) Serm. 144 de B. Maria.
(3) Nicodem. Cortol.
(4) In Evang. Lucæ, cap. 1.

le vase de l'humanité prise, versant la précieuse liqueur de la dévotion, balayant la maison des créatures de Dieu, jusqu'à ce qu'elle trouve la drachme, et elle se réjouit d'avoir trouvé en elle celui qu'aime son âme (Cant. 3).

Voilà que vous concevrez dans votre sein, dit l'ange à Marie, et que vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus : *Ecce concipies in utero, et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum* (Luc, 1, 31).

Le Verbe qui est au commencement, le Verbe qui est en Dieu, le Verbe qui est Dieu veut s'incarner en vous, ô Marie ; vous allez devenir le temple auguste de la Divinité, dit saint Pierre Chrysologue (1) ; celui que l'univers ne peut contenir, votre sein le renfermera. Vous concevrez dans votre sein. Il suffisait de dire à Marie : Vous concevrez. Pourquoi l'ange ajoute-t-il : Vous concevrez dans votre sein? Afin que cette conception fût une vérité, non une figure ; afin que l'enfantement fût une propriété, non une image ; et que comme le Dieu véritable est né du Dieu véritable, de même la vérité de son corps humain naquît d'une véritable conception : *Ut sicut de Deo vero Deus verus natus est, sic de vero conceptu, veritas humani corporis nasceretur.* A l'arrivée de Jésus-Christ, l'injure du corps humain a disparu, non la nature ; la créature n'a pas été détruite, mais la faute a été condamnée. Tout est sauvé en celle qui enfante le Sauveur de tout : *Virgini salva sunt omnia quæ omnium genuit Salvatorem.*

L'ange salue la Vierge qui ne connaissait pas la salutation de l'homme, dit saint Bernard (2) ; la Vierge est effrayée de la nouveauté des paroles. L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce auprès du Seigneur. Ne vous effrayez pas de ma présence, ô Mère de mon Dieu ; je suis venu comme messager de votre conception, je n'interviens pas pour vous faire perdre votre intégrité. Celui qui naîtra de vous m'a envoyé auprès de vous : *Ipse me misit ad te, qui est nasciturus ex te.* Vous concevrez et vous enfanterez un Fils, homme non d'un mérite médiocre, mais Sauveur de tous les siècles. Rappelez-vous, ô Marie, la vierge qui, d'après Isaïe, devait enfanter, et réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que vous avez mérité d'être cette vierge. Cette prophétie s'accomplit en vous. Vous concevrez dans votre sein, non de l'homme, mais du Saint-Esprit ; vous serez enceinte, et vous resterez incorruptible. Vous enfanterez, à la vérité, un Fils, et votre virginité n'en souffrira aucun dommage ; vous porterez un fruit, et vous serez une Mère toujours intacte : *Concipies et paries Filium, non cujuslibet meriti hominem, sed totius sæculi Salvatorem. Recole, Maria, in libro Isaiæ prophetæ virginem quam partiturum legisti, et gaude atque exulta, quia tu esse meruisti. Tu*

(1) Serm. 144 de Annunt. B. Virg.
(2) Serm. 2 de Annunt.

ibi præfigurata es, Virgo : tu ecce concipies in utero, non de viro, sed de Spiritu sancto ; et gravida eris, et incorrupta permanebis. Paries quidem Filium, et virginitatis non patieris detrimentum ; efficieris gravida, et eris Mater intacta.

Ecoutez ce qui est prédit de la Mère de Jésus, dit Richard de Saint-Victor (1) : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils : *Ecce virgo concipiet et pariet filium* (Isaïe, 7). Que pensez-vous d'une semblable merveille ? Oh ! qu'il est grand, admirable, nouveau, étonnant, le signe d'une si grande chose ! Aucun siècle n'a entendu qu'une vierge conçoive, qu'une vierge enfante, et qu'une vierge reste inviolable après son enfantement. La nature humaine reçoit donc en la Vierge Marie comme certaines arrhes ou prémices de sa future incorruptibilité, l'intégrité de l'incorruption virginale. Pourquoi, je vous le demande, ne vit-on pas sans corruption en cette vie, sinon parce que la nature humaine ne se propage pas sans corruption ? car la source de notre corruption commence à l'heure même de la conception. Mais voici qu'en la bienheureuse Marie elle est arrêtée là où elle paraissait devoir commencer. Et nous savons que lorsque la racine est coupée, le fruit ne peut plus se produire. Voici, dit le prophète, qu'une vierge concevra et enfantera un fils. En ce qu'une vierge concevra et enfantera vierge, il est assurément et ouvertement prouvé que la chair enfantant et la chair enfantée devaient l'une et l'autre être sans tache. Le Fils de Marie a donc pu chanter au Seigneur un cantique nouveau : J'ai été conçu sans iniquité, et ma Mère m'a conçu sans péché. Il est clair alors qu'il est venu pour détruire le péché, lui qui, entrant dans le monde, n'a pas contracté la tache du péché de la chair maternelle, mais a détruit le péché. Si sa seule conception a eu tant de valeur qu'elle détruisit le foyer de la concupiscence et la racine de toute corruption, qu'ont donc valu, je vous le demande, pour expier le péché, sa nativité, son humilité, sa circoncision, sa conversation, sa patience, son obéissance, sa passion, son crucifiement, sa mort ? Jésus-Christ fit en Marie quelque chose qui fut contre la nature, quelque chose qui fut selon la nature, et quelque chose qui fut au-dessus de la nature. Contre la nature de notre infirmité, il fut conçu d'une Vierge ; selon la nature, il fut conçu et formé dans le sein et naquit au bout de neuf mois ; au-dessus de la nature, il fut conçu d'une Vierge sans le concours d'un homme, ce qui est non seulement au-dessus de la nature infirme et déchue, mais aussi au-dessus de la nature du premier état, de l'état d'innocence. Quelle pureté ! il fut conçu sans concupiscence. Quel honneur ! il fut enfanté exempt de toute contagion de péché. Quelle gloire ! il fut conçu non de l'homme, mais du Saint-Esprit. Il est certain que si notre Emmanuel eût voulu naître des deux sexes, et la nature humaine semblait l'exiger, il eût pu purifier l'un et l'autre pour

(1) Pars 1, lib. 1, de Signo recuperandæ incorruptibilitatis, cap. 12.

produire un fruit sans tache. Mais s'il eût pris sa chair de l'un et de l'autre, il se serait éloigné de la ressemblance de sa propriété, et il se serait moins approché de la nôtre. Il aurait été dissemblant de sa propriété s'il eût eu un père et une mère dans son humanité, lui qui avait seulement un Père dans sa divinité. Il aurait été également dissemblant de nous s'il avait eu deux pères. Et la raison exigeait assurément que de même qu'il n'y avait qu'un seul principe pour la propagation de notre race, il n'y eût aussi qu'un seul et même principe dans la réparation de la race humaine. Il a donc fallu que le Rédempteur du genre humain naquît ou de l'homme seul ou de la femme seule. Mais s'il eût pris de l'homme le sexe féminin, il aurait confondu l'ordre de la nature en élevant le sexe féminin au-dessus du sexe masculin, et le même serait appelé fils par la Divinité et fille par l'humanité. Mais en prenant de l'homme le sexe masculin, il aurait donné à l'homme, du côté de l'honneur, une double faveur et consolation, et il n'en aurait donné aucune à la femme. Et à coup sûr, s'il eût voulu être formé de l'homme, il aurait tiré, à la vérité, la matière de la substance de notre chair ; mais dans son incarnation l'opération de la nature n'y aurait aucun droit, et en cela il se serait éloigné de la propriété de notre nature. Oh ! quel honneur et dignité pour les femmes et pour ceux qui naissent des femmes, que le Créateur de toutes choses et le Sauveur des hommes ait voulu naître de la femme à la manière des autres ! Il a donc dû naître de la femme celui qui devait, selon la raison humaine, ressembler en tout à ses frères, hormis le péché, comme le dit saint Paul. Mais la raison que je viens de dire fait comprendre qu'il n'ait pas pris le sexe de la femme ; car cela confondrait, je le répète, l'ordre de la nature, et l'homme serait privé de ce privilége singulier, la femme les réunissant tous les deux en elle. Il faut observer que Dieu, prévoyant toute chose, a créé les deux sexes selon la convenance des deux états qui se succèdent. Dès le principe, le sexe le plus faible est tiré du plus fort lorsqu'Eve est formée d'Adam. Ainsi l'état suit l'état, et, le meilleur étant enlevé, le moindre prend sa place. Le premier fut avant le péché, lorsque l'homme pouvait se tenir ferme et agir fortement ; le second fut après le péché, lorsqu'il fallut qu'il vécût en femme et fût réduit en plusieurs manières aux faiblesses de la chair. Ici, au contraire, le plus fort est enfanté du plus faible sexe, lorsque de la seconde Eve, qui est vraiment la Mère de tous les vrais vivants, le second Adam est engendré. Ici, après un état un second surgit, et le meilleur succède au plus mauvais. Le premier est avant la résurrection, pendant lequel temps il faut souvent tomber, souvent se relever et chanceler dans la faiblesse ; le second sera après la résurrection, quand l'homme pourra, dans l'intégrité de sa perfection, se tenir toujours inébranlablement debout. Le premier état appartient à la purification et à la sanctification ; le second appartient à la pureté et à la glorification.

Ecce concipies : Voilà que vous concevrez. Ici, dit Albert le Grand (1), l'ange commence à parler du but de l'annonciation. Et il fait deux choses : il établit l'annonciation et l'éloge de celui qui est annoncé. Sur l'annonciation, il dit trois choses ; car il annonce la conception, l'enfantement et le nom. De la conception il dit : *Voilà*, adverbe de démonstration, notant que l'invisible par nature deviendrait visible, afin, comme le chante l'Eglise dans la préface, que, connaissant Dieu visiblement, nous nous élevions par lui à l'amour des choses invisibles : *Ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur.*

Paries Filium : Vous enfanterez un Fils (Luc, 1, 31). Celui qui dans le ciel a un Père vous aura pour Mère sur la terre, ô Vierge incomparable, comme, selon Pythagore, toutes les fleurs ont pour père le soleil qui est au ciel, et la terre pour mère.

Et vocabis nomen ejus Jesum : Et vous lui donnerez le nom de Jésus (Luc, 1, 31). Voici l'annonciation du nom. Et comme tout nom a la propriété de la chose, ce nom par-dessus tous les autres, par sa propriété, son action et ses effets, signifie le salut. Nom admirable qui, par la génération éternelle, a été donné au Fils par Dieu le Père, a été figuré par les patriarches, promis par les prophètes, annoncé par l'ange, imposé par la Vierge-Mère, promulgué par Joseph, père nourricier de l'enfant, proclamé par la bouche de tous les fidèles, désiré par tous les saints et glorifié par les bienheureux dans la patrie pour leur éternelle joie. Ce nom a été donné au Fils par le Père par la génération éternelle, comme le dit Isaïe, 64, 2 : On vous appellera d'un nom nouveau que le Seigneur lui-même vous donnera : *Vocabitur tibi nomen novum, quod os Domini nominabit.* Ce nom a été figuré par les patriarches, car deux grands hommes portant ce nom ont précédé l'Homme-Dieu, et un troisième qui a admirablement mérité l'interprétation de ce nom : Jésus le grand-prêtre, qui ramena le peuple de la servitude de Babylone (Zach. 3), et Jésus, fils de Nun, qui introduisit le peuple dans la Terre-Promise (Josué, 1) ; le troisième fut Joseph, fils de Jacob, qui, sauvant le monde des dangers de la famine, fut appelé, en langue égyptienne, sauveur du monde (Gen. 41).

Notre Seigneur Jésus pratiqua dans sa vertu toutes ces choses, lui qui sauva son peuple de ses péchés (Matth. 1, 21), délivrant le peuple de la servitude de l'éternelle confusion, et l'introduisant dans le ciel, véritable Terre-Promise, comme le dit Moïse : Vous introduirez votre peuple et vous le planterez sur la montagne de votre héritage, au lieu de la demeure que vous vous êtes faite, Seigneur, dans le sanctuaire que vos mains ont affermi ; *Introduces et plantabis eos in monte hæreditatis tuæ, firmissimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine ; sanctuarium tuum quod firmaverunt manus tuæ* (Exod. 15, 17). Il a également sauvé le peu-

(1) In Evang. Luc. c. cap 1.

ple de la famine par l'abondance de la parole de Dieu, de la grâce et de l'Eucharistie, donnant le pain et le vin qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde (Joan. 6). Vous donniez à votre peuple, Seigneur, la nourriture des anges, et vous lui présentiez le pain du ciel qui renferme en lui toutes les délices : *Angelorum esca nutrivisti populum tuum, et paratum panem de cœlo præstitisti illis, omne delectamentum in se habentem* (Sap. 16, 20).

Ce nom a été aussi promis par les prophètes : Et moi je me réjouirai dans le Seigneur, et je tressaillerai de joie en Dieu mon Jésus, dit Habacuc : *Ego autem gaudebo et exultabo in Deo Jesu meo*, 3, 18. Il a été aussi appelé de ce nom par les anges qui par milliers chantaient : Un Sauveur vous est né aujourd'hui, Sauveur qui veut dire Jésus (Luc, 2, 11). Ce nom lui a été donné par sa Mère : Vous lui donnerez le nom de Jésus : *Vocabis nomen ejus Jesum* (Luc, 1, 31). Ce nom a été promulgué par Joseph : Marie enfantera un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus : *Pariet autem Filium, et vocabis nomen ejus Jesum* (Matth. 1, 21). Votre nom est comme une huile répandue, disent les peuples : *Oleum effusum nomen tuum* (Cant. 1, 3). Ce nom donne le salut à tous. Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé, dit le prophète Joël : *Quicumque nomen Domini invocaverit, salvus erit*, 2, 32. Ce nom est désiré de tous les saints : Votre nom et votre souvenir sont les délices de mon cœur, dit Isaïe : *Nomen tuum et memoriale tuum in desiderio animæ*, 26, 8. Mes yeux ont vu le Sauveur promis de vous, c'est-à-dire Jésus, dit le saint vieillard Siméon (Luc, 2, 30). Et celui que ce juste vit de ses yeux, selon son désir, Jacob l'attendait et le désirait : Seigneur, j'attendrai votre salut : *Salutare tuum expectabo, Domine* (Gen. 49, 18), c'est-à-dire Jésus. Tous invoquent ce nom ineffable. Jésus, dit saint Bernard, est du miel pour la bouche, une mélodie pour l'oreille, un tressaillement de joie pour le cœur : *Jesus, mel in ore, in aure melos, in corde jubilus* (1).

Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin : *Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus; et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis* (Luc, 1, 32-33).

Ecoutons, dit saint Bernard (2), ce que l'ange pense de celui à qui il donne le nom de Jésus avant même sa conception : Il sera grand, dit-il, et sera appelé le Fils du Très-Haut. Vraiment grand, car il méritera d'être appelé le Fils du Très-Haut. N'est-il pas grand celui dont la grandeur n'a pas de fin ? Et qui est grand comme notre Dieu (Psal. 112, 5) ? Il est cer-

(1) Serm. 15 in Cant.
(2) Homil. 3 super Missus est.

lainement grand, car il est le Très-Haut. Etant dans la forme de Dieu, il ne croira point que celui soit une usurpation d'être égal à Dieu (Philipp. 2, 6). Celui-là fit une usurpation qui, tiré du néant, était devenu un ange, et qui voulut se comparer à son Créateur et s'arroger ce qui est le propre du Fils du Très-Haut, d'être engendré et non fait par Dieu, dans la forme de Dieu. Car le Très-Haut, Dieu le Père, quoiqu'il soit tout puissant, n'a pas pu faire une créature égale à lui, ni engendrer un Fils qui ne lui fût pas égal. Il fit donc l'ange grand, mais pas grand comme lui-même, ni très-haut comme lui-même. Le Fils unique seul, que le Tout-Puissant, le Très-Haut, l'Eternel n'a pas fait, mais engendré tout puissant, très-haut, coéternel, n'a fait ni usurpation ni injure en s'égalant à Dieu son Père. Celui-ci, qui sera appelé le Fils de Dieu, sera donc justement grand. Il sera grand : *Hic erit magnus*. Voilà l'éloge de celui qui est annoncé, dit Albert le Grand (1). Trois choses sont renfermées dans cet éloge : la dignité par la grandeur de la majesté, l'héritage de la divine élévation et le règne de l'honneur. La dignité de la majesté est désignée par ces paroles : Celui-ci sera grand ; il sera appelé le Fils du Très-Haut. Ici l'ange le recommande par l'héritage de la Divinité. Héritier par nature, héritier de la gloire du Père. Et Dieu lui donnera le trône de David son père. Voilà l'éloge de celui qui est annoncé quant au pouvoir de l'honneur royal, et ces paroles indiquent trois choses : la prise en possession du trône royal, l'acte de gouvernement et la durée de ce règne.

Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? *Dixit Maria ad angelum : Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco* (Luc, 1, 34) ?

Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? Si elle eût eu l'intention d'en connaître, elle ne serait pas étonnée, dit saint Augustin ; cette stupéfaction est la confirmation de sa volonté de demeurer vierge (2).

Comment cela se fera-t-il ? Marie, dit saint Bernard (3), commence par garder un silence prudent, réfléchissant toujours sur cette salutation, et préférant se taire par humilité que de parler témérairement sur ce qu'elle ne savait pas. Mais actuellement fortifiée, et ayant réfléchi mûrement, l'ange lui parlant à l'extérieur, mais Dieu la dirigeant intérieurement, et confirmée, sa foi éloignant la crainte, la joie succédant à la rougeur, elle dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? Elle ne doute pas du fait, mais elle demande le mode et l'ordre ; car elle ne s'enquiert pas si cela aura lieu, mais comment cela aura lieu, comme si elle eût dit : Comme mon Seigneur, témoin de ma cons-

(1) In Evang. Lucæ, cap. 1.
(2) Serm. 53 de Nativitate Domini.
(3) Homil. 4 super Missus est.

cience, sait que le vœu de sa servante est de ne pas connaître d'homme, par quelle loi, de quelle manière cela se fera-t-il pour lui plaire? S'il me fallait violer mon vœu pour enfanter un pareil Fils, je me réjouirais du Fils, et je serais affligée d'avoir violé mon vœu ; cependant que sa volonté soit faite. Mais si, au contraire, je conçois vierge, j'enfante vierge, ce qui lui est possible, s'il le veut, alors je sais vraiment qu'il a regardé l'humilité de sa servante. Comment donc cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme?

Ecoutez la voix pudique de la Vierge, dit saint Grégoire de Nysse (1). L'ange annonce l'enfantement, mais Marie s'attache à la virginité, et elle juge que son intégrité doit être préférée à la démonstration angélique, et, sans manquer de confiance à l'ange, elle ne renonce pas à sa résolution. Je me suis interdit, dit-elle, la connaissance de l'homme. Comment donc cela pourra-t-il m'arriver, puisque je ne connais pas d'homme? Telle est la voix de Marie. Si Joseph l'eût épousée pour avoir une descendance, comment aurait-elle dit à l'ange, qui lui annonçait qu'elle serait féconde, que cela était pour elle une chose nouvelle et inconnue, puisque alors elle se serait soumise à la loi de la nature pour être mère un jour? Mais elle voulait que sa chair, consacrée à Dieu comme une sainte oblation, fût conservée intacte et sans souillure. Ainsi, dit-elle, quoique vous soyez un ange, quoique vous veniez du ciel, quoique ce qui est annoncé surpasse la nature humaine, cependant il ne m'est pas permis de connaître l'homme. Et comment sans l'homme serai-je mère? car je connais Joseph comme époux, mais comme époux vierge : *Ideo licet, inquit, angelus sis, licet e cœlo venias, licet id quod ostenditur, naturam superet humanam, tamen me virum cognoscere nefas est. Quomodo sine viro mater ero? Joseph enim sponsum novi, sed virum non cognosco.*

Il semble ici, dit saint Ambroise (2), que Marie ne crut pas, si on n'y faisait pas une sérieuse attention. Car il n'est pas permis de douter que, choisie pour enfanter le Fils unique de Dieu, elle soit censée ne pas croire. (La prérogative de Marie respectée, devant être sans doute préférée à Zacharie, et sa prérogative étant plus grande, il faut aussi lui reconnaître une foi plus ferme.) Comment donc se pouvait-il faire que Zacharie, qui n'avait pas cru, fût condamné à être muet, et que Marie se réjouît par l'infusion du Saint-Esprit, si elle eût été incrédule? Mais Marie dut croire à l'ange sans accepter témérairement la promesse divine. Car il n'était pas facile de savoir le mystère de Dieu caché à tous les siècles, mystère que les puissances célestes mêmes ne pouvaient savoir. Cependant elle ne refuse pas de croire, elle ne rejette pas l'offre, mais elle veut que son obéissance soit d'accord avec son vœu de virginité. Lorsqu'elle dit : Com-

(1) In die natali Christi.
(2) Comment. in Evang. secund. Luc., lib. 2, cap. 1.

ment cela se fera-t-il ? elle ne doute pas de l'effet, mais elle demande comment cet effet se produira. Oh ! comme ces paroles de Marie sont plus modérées que celles du prêtre Zacharie ! Celle-là dit : Comment cela se fera-t-il ? Celui-ci dit : Comment saurai-je cela ? *Unde hoc sciam* (Luc. 1, 18) ? Celle-là traite déjà du mystère, celui-ci doute encore de l'envoyé. Il refuse de croire ce qu'il ne sait pas, et il cherche pour ainsi dire quelque autre que l'auteur de la foi. Marie sait bien que la promesse de Dieu ne peut pas être vaine, mais elle voudrait savoir comment cette merveille s'accomplira. Il fallait une explication à cette génération incroyable et inouïe. Qu'une vierge enfante, c'est le secret d'un mystère divin, non humain. Le Seigneur, dit Isaïe, 7, 14, vous donnera lui-même le signe. Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel. Marie avait lu cette prophétie, c'est pourquoi elle crut à son accomplissement ; mais elle n'avait pas lu comment cela se ferait. Car la manière de cet accomplissement n'avait pas été révélée à un si grand prophète, et l'explication d'un si grand mystère ne devait pas sortir de la bouche d'un homme, mais de celle d'un ange. C'est aujourd'hui pour la première fois que l'on entend ces paroles : L'Esprit saint surviendra en vous, etc. (Voyez ci-après.) Et Marie, qui entend ces paroles, croit à ce qui lui est annoncé par l'envoyé de Dieu.

Comment cela se fera-t-il ? Ces paroles de Marie, dit saint Bonaventure (1), indiquent que la Vierge s'informe, et on trouve trois choses dans cette information : un doute convenable, une raison puissante et une solution satisfaisante. Le doute convenable est dans ces paroles : Comment cela se fera-t-il ? Comme il y a trois manières de concevoir, la conception charnelle, la spirituelle, la troisième, la conception admirable et singulière, je demande par lequel de ces modes elle aura lieu. Elle allègue une raison majeure lorsqu'elle dit : Je ne connais point d'homme ; c'est-à-dire je suis résolue à n'en point connaître, et ainsi je suis vierge et d'esprit et de corps et de vœu. C'est pourquoi elle ne demandait pas sans motif comment elle devait concevoir, ne voulant pas perdre sa virginité ; mais elle voulait bien, si la chose était possible, avoir ensemble la virginité et la fécondité : alors elle donnerait son consentement. Et comme son doute était fondé sur une juste raison, elle eut une réponse satisfaisante.

Comment cela se fera-t-il ? Marie, dit Albert le Grand (2), demande sagement le mode de la chose dont elle savait l'accomplissement par la certitude du messager et l'immuable prophétie d'Isaïe. Deux causes engagent Marie à demander : Comment cela se fera-t-il ? Et ces deux causes sont prises de son côté : une profonde humilité et son vœu de perpétuelle chasteté.

(1) Exposit. in 2 cap. Lucæ.
(2) In Evang. Lucæ, cap. 1.

Elle fait cette question pour quatre causes tirées de la promesse. La première cause du côté de la promesse fut l'immuable éternité de Dieu, qui ne lui permet pas d'être nouveau et de naître, parce que naître c'est changer. De quelle manière donc naîtra-t-il de moi? Comment cela se fera-t-il? *Quomodo fiet istud?* La seconde cause est la nativité extraordinaire selon la nature dans une si grande perfection de celui qui est; car c'est chose inouïe que celui qui est, qui est parfait, naisse de nouveau. La troisième cause est la suprême dignité de Dieu. Comment croire qu'un Dieu si grand n'eût pas horreur du sein d'une femme, lui qui est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté (Sap. 7, 26)? La quatrième cause est la difficulté d'unir un homme mortel avec un Dieu immortel pour ne faire qu'un seul et même Fils. Comment! moi, faible créature, je serai la Mère du Fils de Dieu le Père? Comment donc cela se fera-t-il? Qui racontera sa génération? dit Isaïe: *Generationem ejus quis enarrabit*, 53? Une affaire si élevée, si sublime, est loin de l'investigation de l'humble Vierge. Comment donc cela se fera-t-il? *Quomodo ergo fiet istud?* Ce Fils est engendré du Père de toute éternité; comment donc moi-même enfanterai-je le principe du principe par lequel moi et toutes choses ont été faites?

Ecoutez Bossuet (1): Comment se peut-il faire, dit-elle, que je conçoive ce Fils dont vous me parlez, moi qui ai résolu de ne connaître aucun homme? Comme si elle eût dit: Ce m'est beaucoup d'honneur, à la vérité, d'être Mère du Messie; mais si je le suis, que deviendra ma virginité? Apprenez, apprenez, chrétiens, à l'exemple de la sainte Vierge, l'estime que vous devez faire de la pureté. Hélas! que nous faisons ordinairement peu de cas d'un si beau trésor! Le plus souvent, parmi nous, on l'abandonne au premier venu, et qui le demande l'emporte. Et voici que l'on fait à Marie les plus magnifiques promesses qui puissent jamais être faites à une créature, et c'est un ange qui les lui fait de la part de Dieu. Remarquez toutes ces circonstances: elle craint toutefois, elle hésite; elle est prête à dire que la chose ne se peut faire, parce qu'il lui semble que sa virginité est intéressée dans cette proposition, tant sa pureté lui est précieuse.

Marie dit à l'ange: Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? Réponse héroïque, dit Auguste Nicolas (2), dictée par une virginité si inviolable, qu'elle n'admet pas même la pensée que l'honneur de devenir Mère de Dieu, si infini qu'il soit, puisse être payé de son sacrifice; qu'elle est disposée à tout croire et à tout attendre, en fait de moyens prodigieux de devenir mère, plutôt que le seul moyen naturel dont elle fait une impossibilité; et qu'elle se croit en droit de demander

(1) 2e sermon sur la Compassion de la sainte Vierge.
(2) Chapitre 8: l'Annonciation.

l'explication de ce grand mystère, avant d'y consentir, pour pouvoir y coopérer librement et dignement.

Cette réponse de Marie est aussi d'une foi sublime. Remarquez en effet que, dans tout ce que vient de lui dire l'ange de la grandeur de son Fils qui sera le Fils du Très-Haut, de ce trône de David qu'il doit occuper et de ce règne éternel qui lui est promis, rien ne l'étonne. Troublée d'abord par les louanges de l'ange, elle ne l'est pas par la manifestation du dessein de Dieu, dont la grandeur, si contraire aux apparences, devait soulever au moins son étonnement. Elle y croit seulement; et si elle s'enquiert comment la chose se fera, ce n'est pas par défiance ni curiosité, mais par nécessité et par prudence.

Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? Elle ne met pas en doute la possibilité du fait; elle ne dit pas: Comment cela *se pourra-t-il faire?* mais: Comment cela se fera-t-il? Elle s'informe seulement du mode, et ce mode étant plus incroyable encore, s'il est possible, que le fait, puisque sa profession de virginité en fait un prodige, sa question même est une question de foi autant que de virginité, comme son acquiescement définitif, après l'explication, le fera clairement paraître.

Et par là, chose admirable, Marie fait briller, dans la plus grande épreuve, les vertus mêmes qui doivent attirer le Fils de Dieu dans son sein: elle détermine sa grandeur par la manière dont elle la reçoit.

La réponse, en effet, que l'ange va faire à sa question, en satisfaisant sa pureté, va accroître l'épreuve de sa foi.

Et l'ange lui répondit: L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu: *Et respondens angelus dixit ei: Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei* (Lucæ, 1, 35).

Avec quelle céleste convenance, dit Auguste Nicolas (1), cette explication est donnée par l'ange et reçue par Marie! De quel voile divin elle enveloppe la Vierge! et quelle sublime satisfaction elle donne à cette virginité qui s'est fait préférer en elle à la maternité, même divine! Soyez sans crainte, Marie, vous resterez vierge en devenant mère, et même ce qui fera votre maternité consommera votre virginité; l'auteur même de la virginité, celui à qui vous l'avez vouée dans votre âme, celui qui est Esprit, celui dont la vertu créatrice opère immédiatement, celui qui est saint *surviendra en vous, vous couvrira de son ombre, naîtra de vous*, et par cette triple action de sa divinité, fera de vous son temple, son Epouse, sa Mère.

(1) Chap. 8: l'Annonciation.

Jamais la majesté de Dieu ne s'est dévoilée, communiquée à la terre si pleinement que dans ce grand mystère de la maternité divine de Marie dont l'opération va suivre l'annonce. C'est là surtout, c'est en Marie que la divinité du Christ, son Fils, est manifestée et proclamée. Il fut donné autrefois à Moïse de voir Dieu en passant et par derrière, ou dans une flamme de feu au milieu d'un buisson qui n'en était pas consumé. Plus tard, l'Eternel descendit au milieu des éclats du tonnerre et des éclairs de la foudre sur le mont Sinaï, et enfin dans une nuée au-dessus du tabernacle. Mais qu'étaient ces manifestations mystérieuses et redoutables auprès de la divine communication qui va s'opérer en Marie ? L'Eternel, dit l'Ecriture, touche le haut des monts, et ils fument. Il va bien plus que toucher Marie : il va survenir en elle, il va la couvrir de son ombre, il va être conçu, porté dans son sein. Pour la première fois, la Trinité des personnes divines va se manifester dans cette opération : l'Esprit saint, personnellement distinct du Très-Haut, et l'un et l'autre du Fils de Dieu, et tous trois de concert.

Toutes les expressions les plus fortes et les plus vives pour marquer la Divinité sont accumulées dans les paroles de l'ange ; cette expression d'*Esprit saint* n'a jamais été employée dans une acception aussi personnelle ; celle de *Très-Haut*, qui épuise toute sublimité, revient par deux fois, et celle de *Saint* prise substantiellement, appliquée au Fils de Dieu et de Marie, met le sceau à cette divine pénétration ; c'est pourquoi le *Saint*, ou le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.

Le Saint-Esprit surviendra en vous.

Qu'est-ce que le Saint-Esprit ? Le Saint-Esprit est la troisième personne de la sainte Trinité, vrai Dieu comme le Père et le Fils. Il procède du Père et du Fils, comme l'enseigne l'Eglise dans le *Credo : Qui ex Patre Filioque procedit.*

Le Saint-Esprit, dit saint Augustin (1), est l'amour et le lien du Père et du Fils : *Spiritus sanctus est Patris et Filii amor et connexio.* C'est pourquoi il est appelé par excellence et spécialement le Dieu d'amour.

La nuée dans l'Ecriture est le symbole surtout du Saint-Esprit. La nuée produit la pluie et la rosée, qui figurent les grâces du Saint-Esprit.

La colombe est l'emblème du Saint-Esprit. Il a voulu paraître sous cette forme pour nous montrer sa mansuétude, sa bonté, son innocence, sa fécondité, sa charité, son zèle pour les âmes.

Le feu est le symbole du Saint-Esprit. Le feu purifie, chasse les ténèbres, éclaire, échauffe ; il s'incorpore les objets, les transforme en lui-même ; il s'élève, il est puissant. Ainsi agit le Saint-Esprit.

Je considère David, Amos, Daniel, Pierre, Paul, Matthieu, dit saint

(1) Lib. de Gratia novi Testamenti.

Grégoire le Grand (1) ; je veux voir ce que le Saint-Esprit opère en eux, mais mes forces m'abandonnent. Car il remplit un enfant qui joue de la harpe, et il en fait le Psalmiste. Il remplit un simple berger, et il en fait un prophète. Il remplit un enfant chaste, et il en fait le juge des vieillards. Il remplit un pêcheur, et il en fait un sublime prédicateur. Il remplit un persécuteur, et il en fait le Docteur des nations. Il remplit le publicain, et il en fait un évangéliste.

Le Saint-Esprit est un esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété et de salutaire crainte. Les fruits du Saint-Esprit sont : l'amour, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté : *Fructus autem Spiritus est : charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas* (2).

Le Saint-Esprit, dit saint Chrysostôme (3), chasse la malice, remplit le cœur d'humanité ; il détruit l'esclavage et donne la vraie liberté. Des apôtres le Saint-Esprit a fait des vignerons, des pêcheurs d'hommes, des tours, des colonnes, des médecins, des guides, des docteurs, des ports de salut, des matelots, des pasteurs, des athlètes, des guerriers, des vainqueurs portant des couronnes. Le Saint-Esprit fait d'une simple vierge la Mère de Dieu.

Le Saint-Esprit, ajoute saint Chrysostôme, est la réparation de notre image, la perfection de l'âme spirituelle, le soleil des yeux de l'esprit, le lien de notre union avec Jésus-Christ ; il est la joie de nos âmes, l'allégresse du cœur ; c'est un feu ardent, une source d'eau vive ; il est la consolation de ceux qui pleurent, l'expulsion de la tristesse, le repos de l'esprit, la communication de la sagesse, l'auteur de la prudence. Par lui les prophètes sont éclairés, les rois sont sacrés de l'onction sainte, les prêtres ordonnés, les docteurs révélés au monde, l'Eglise sanctifiée, les autels élevés, l'huile consacrée, l'eau purifiée, les démons chassés, les malades guéris.

Le Saint-Esprit, dit la Sagesse, 7, 22-23, est l'Esprit d'intelligence, saint, un, varié, subtil, disert, prompt, incorruptible, certain, doux, aimant le bien, pénétrant, infaillible, bienfaisant, ami des hommes, immuable, indéfectible, calme, ayant toute vertu, prévoyant toutes choses, comprenant tous les esprits, intelligible, vif et pur.

Par les sept dons du Saint-Esprit, les saints, dit le vénérable Bède, trouvent la porte de la céleste vie (4). Ils sont humbles par la crainte,

(1) Homil. 30 in Evang.
(2) Galat. 5, 22-23.
(3) Serm. 1 de Pentecost.
(4) De Spiritu sancto homil.

miséricordieux par l'application à la piété, discrets par la science, libres par la force de l'âme, prudents par le conseil, prévoyants par l'intelligence, mûrs par la sagesse.

L'esprit de Jésus, dit saint Bernard (1), est l'esprit bon, l'esprit saint, l'esprit droit, l'esprit doux, l'esprit puissant qui fortifie les faibles, qui aplanit les difficultés, purifie les cœurs, rend facile tout ce qui est difficile et pénible ; il inspire la joie dans les opprobres, l'allégresse dans le mépris.

Vous êtes lavés, dit saint Paul aux Corinthiens, 1re, 6, 11, vous êtes sanctifiés, vous êtes justifiés dans l'Esprit de notre Dieu : *Abluti estis, sanctificati estis, justificati estis in Spiritu Dei nostri.* Vous n'avez point reçu l'esprit de servitude, écrit ce grand apôtre aux Romains, 8, 15-16, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants, l'esprit qui nous fait crier : Père ! Père ! Car l'Esprit saint lui-même rend à notre esprit ce témoignage que nous sommes enfants de Dieu. Vous êtes les fils du Dieu vivant, dit le prophète Osée : *Dicetur vobis : Filii Dei viventis*, 1, 10.

Cette dignité et cette élévation de l'homme, d'avoir Dieu pour Père, d'être son fils, est très-grande ; elle est comme infinie. Que Dieu, dit saint Léon pape, appelle l'homme son fils, et que l'homme appelle Dieu son Père, cette faveur surpasse toute faveur : *Omnia dona excedit hoc donum, ut Deus hominem vocet filium, et homo Deum nominet Patrem* (2). C'est pourquoi le même saint docteur enseigne que l'homme doit imiter Dieu son Père, vivre de sa vie, afin de mener une vie divine, non terrestre, non charnelle. Reconnais ta dignité, ô chrétien, dit-il, et, devenu participant de la nature divine, veille à ne pas retourner à ton ancienne bassesse par une conduite dégradée : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degenere conversatione redire* (3). Etant d'une race choisie et royale, continue saint Léon, correspondez à votre vocation, aimez ce qu'aime votre Père ; qu'il y ait de la ressemblance entre lui et vous, de crainte que votre Père ne vous applique ces paroles d'Isaïe : J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé : *Filios nutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me*, 1, 2. Mettez plutôt en pratique ces paroles de Jésus-Christ : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *Estote vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est* (Matth. 5, 48).

Remarquez ces sublimes paroles de l'évangéliste saint Jean : Le Verbe a donné à tous ceux qui l'ont reçu la puissance de devenir les enfants de Dieu ; il l'a donnée à ceux qui ont cru en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais

(1) Serm. de Pentecost.
(2) Serm. 6 de Nativitate.
(3) Serm. 1 de Nativit.

de Dieu, 1, 12-13; à ceux qui sont semblables au Fils unique de Dieu, à qui le Père dit de toute éternité : Vous êtes mon Fils, je vous engendre aujourd'hui : *Filius meus es tu, ego hodie genui te* (Psal. 2, 7).

Les chrétiens, dit Cornelius a Lapide (1), ne sont pas les fils des dieux muets et morts, les fils des idoles, mais les fils du vrai Dieu, du Dieu vivant, qui est la vie même, la vie divine et incréée, vie qu'il leur communique.

Dans cette génération et cette filiation, le père, c'est Dieu; la fécondité, c'est la grâce prévenante; la mère, c'est la volonté qui consent et coopère à cette grâce; la famille qui en naît, ce sont les justes; l'âme de cette famille, c'est la charité. L'exemple de cette filiation, c'est la filiation du Verbe de Dieu; car, ainsi que Dieu le Père engendre de toute éternité un Fils qui lui est consubstantiel et égal en toutes choses, de même il engendre dans le temps des enfants qui sont par grâce ce que le Fils de Dieu est par nature. C'est ce que saint Paul disait aux Romains : Ceux que Dieu a connus par sa prescience, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit lui-même le premier né entre plusieurs frères : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus*, 8, 29.

Tous ceux, continue l'Apôtre, qui sont mus par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. Vous n'avez point reçu derechef l'esprit de servitude dans la crainte, mais vous avez reçu l'esprit de l'adoption des enfants qui nous fait crier : Père, ô Père! Et l'Apôtre le prouve en ajoutant : Car l'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Si donc nous sommes enfants, nous sommes héritiers aussi : héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, pour être glorifiés avec lui, 8, 14-17.

Pour voir de plus près, pour examiner plus profondément, pour comprendre davantage cette adoption de l'homme par Dieu, il faut observer que dans cette adoption la grâce, la charité et les autres dons du Saint-Esprit ne sont pas donnés seuls, mais le Saint-Esprit lui-même, qui est le don premier et incréé que Dieu fait aux hommes. Dieu aurait pu, dans la justification par la grâce et la charité infuse, nous faire seulement justes et saints, ce qui aurait été une grâce et un bienfait immense, quand même il ne nous aurait pas adoptés pour ses enfants; mais il ne s'est pas arrêté à cette première faveur : il a voulu nous rendre tellement justes, qu'il pût nous adopter pour ses fils. Ensuite il aurait pu faire cette adoption en nous donnant la charité seule, la grâce et les dons créés, dons immenses assurément; mais l'infinie bonté de Dieu a voulu se joindre elle-même à ses dons, et par elle-même nous sanctifier et nous adopter. C'est pourquoi le Saint-Esprit s'est joint à ses dons de sa propre volonté,

(1) Comment. in Osee.

afin qu'en donnant la grâce et la charité il se donnât aussi lui-même personnellement et substantiellement, selon ces paroles de l'Apôtre : La charité de Dieu est répandue en nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis* (Rom. 5, 5). C'est pourquoi l'Apôtre l'appelle l'Esprit d'adoption : *Spiritum adoptionis* (Rom. 8, 15). C'est là la suprême estime que Dieu a faite de nous, et c'est là aussi notre suprême grandeur et notre élévation, qu'en recevant la grâce et la charité, nous recevions en même temps la personne elle-même du Saint-Esprit, qui, se joignant de lui-même à la charité et à la grâce, habite en nous, nous vivifie, nous adopte, nous déifie et nous porte à tout bien.

Voulez-vous quelque chose de plus encore? le voici : L'Esprit saint, descendant personnellement dans l'âme juste, amène avec lui les autres personnes divines, le Père et le Fils, dont il est inséparable. Ainsi la sainte Trinité tout entière vient personnellement et substantiellement dans l'âme qui est justifiée et adoptée, et elle y demeure, y habite comme dans son propre temple, tant que cette âme persévère dans la justice, selon ces paroles de la première Epître de saint Jean : Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui : *Deus charitas est; qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo*, 4, 16; et selon ces paroles du grand Apôtre aux Corinthiens : Celui qui est uni à Dieu est un même esprit avec lui : *Qui adhæret Domino, unus spiritus est*, 1, 6-7. C'est ce que Jésus-Christ, la veille de sa mort, demanda à son Père dans ce divin discours où il dit : Afin que tous ils soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi soient un en nous : *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint* (Joan. 17, 21); c'est-à-dire qu'ils participent tous du même Esprit qui est un, qu'ils soient unis à lui et par lui aux autres personnes divines, qu'ils ne soient tous qu'un en lui, tellement que tous soient comme s'ils n'étaient qu'un, et cela dans le Saint-Esprit, comme les trois personnes divines ne font qu'un dans une seule nature divine. C'est ainsi que l'expliquent saint Cyrille (1), saint Athanase (2), et Tolet d'après eux.

Ainsi, dans la justification et l'adoption de l'âme, la grâce et la charité sont communiquées, et avec elles le Saint-Esprit et toute la Trinité sainte, qui s'unit à ses dons substantiellement pour nous unir à elle substantiellement, pour nous sanctifier, nous adopter, nous déifier. Et par cette adoption, 1° nous recevons la suprême dignité de la filiation divine, afin qu'en effet nous soyons les enfants de Dieu, non seulement accidentellement par la grâce, mais encore substantiellement par nature, et que nous soyons comme des dieux; car Dieu nous communique et nous donne réel-

(1) Lib. 2 in Joan., cap. 23.
(2) Orat. 2 contra Arianos.

lement sa nature. 2° Par cette même adoption, comme fils, nous recevons le droit à l'héritage céleste, à la béatitude et à tous les biens de Dieu notre Père. 3° Par cette filiation nous obtenons une admirable dignité d'œuvres et de mérites; c'est-à-dire que nos œuvres sont d'une dignité, d'une valeur et d'un prix très-grands, et pleinement proportionnés et convenables à leur récompense, à la vie et à la gloire éternelles, parce qu'elles sont faites par ceux qui sont vraiment les enfants de Dieu, et que ces œuvres sortent de Dieu lui-même, de l'Esprit divin qui habite en nous, qui nous les inspire et qui y coopère.

De ce qui vient d'être dit il suit 1° que la justice inhérente ou la grâce sanctifiante, par laquelle nous sommes justifiés et adoptés pour enfants de Dieu, n'est point une simple qualité, comme l'imaginent quelques uns, mais qu'elle embrasse beaucoup de choses : la rémission des péchés, la foi, l'espérance, la charité et d'autres dons, et le Saint-Esprit lui-même, auteur des dons, et conséquemment la sainte Trinité. Car l'homme reçoit tout cela dans la justification infuse, comme le dit le saint concile de Trente (sess. 6, cap. 7).

Il s'ensuit 2° que ceux qui pensent que dans la justification et l'adoption le Saint-Esprit n'est seulement donné que quant à ses dons, et non quant à sa substance et à sa personne, sont dans l'erreur. Car saint Bonaventure enseigne que le Saint-Esprit accompagne personnellement ses dons, et qu'il devient la parfaite possession des âmes justifiées et adoptées (1). Le Maître des sentences enseigne la même chose (2). D'après saint Augustin et d'autres docteurs, Scot, Gabriel, Marsilius disent de même. Saint Thomas enseigne clairement cette doctrine (3); il dit que le Saint-Esprit est donné à tous les justes, non seulement quant à l'effet, mais dans sa propre personne. Vasquez, Valencia et Suarez enseignent la même chose (4). Suarez cite saint Léon, saint Augustin, saint Ambroise comme appuyant cette doctrine, qu'il donne pour certaine.

De cette doctrine il résulte 3° que notre adoption, quoique une en elle-même, est cependant double en vérité. D'abord nous sommes adoptés pour enfants de Dieu par la charité créée et par la grâce infuse dans l'âme, et c'est une immense participation de la nature divine. Ensuite nous recevons le Saint-Esprit et la nature divine par la grâce, et par lui nous sommes déifiés et adoptés comme fils de Dieu. Or, cette double adoption est commencée ici-bas par la grâce, mais au ciel elle sera achevée par la gloire éternelle, par la vue béatifique, par la possession inamissible de Dieu.

(1) In 1 sent., d. 14, art. 2, q. 1.
(2) Lib. 1, distinct. 14 et 15.
(3) 1 p., q. 43, art. 3 et 6, et q. 38, art. 2.
(4) Lib. 12 de Deo trino et uno, cap. 3.

4° De cette doctrine il suit que de même que Jésus-Christ est le Fils de Dieu selon sa nature, comme Dieu par la génération éternelle, et comme homme par l'union hypostatique, de même nous sommes les enfants adoptifs de Dieu, mais d'une manière beaucoup plus noble et plus réelle que ne le sont les enfants adoptifs des hommes. Car ceux-ci ne reçoivent rien, physiquement parlant, de leur père adoptant; ils reçoivent seulement une dénomination morale par laquelle ils ont droit à son héritage. Mais nous, nous recevons le Dieu de la grâce, et avec la grâce la nature même de Dieu; et comme parmi les hommes on appelle proprement père celui qui communique à un autre sa nature humaine en l'engendrant, ainsi Dieu est appelé Père, non seulement de Jésus-Christ, mais de nous-mêmes, parce qu'il nous communique sa nature par la grâce qu'il communique à Jésus-Christ par l'union hypostatique, et nous rend ainsi frères de Jésus-Christ.

Apprenez de là combien grand est le bienfait de la filiation et de l'adoption divines. Peu de personnes connaissent cette infinie dignité telle qu'elle vient d'être exposée; peu de personnes y réfléchissent et font de cette grandeur de l'homme l'estime qu'elle mérite. Chacun devrait certainement, plein de respect, admirer une telle grandeur; et les prédicateurs, les docteurs devraient expliquer et exposer cette sublime grandeur du chrétien, afin que les fidèles comprissent bien qu'ils sont les temples vivants de Dieu, qu'ils portent Dieu lui-même dans leur cœur, que par conséquent ils doivent marcher avec Dieu et converser dignement avec un tel hôte, qui les accompagne partout, qui est partout, qui voit tout.

C'est donc avec raison que le grand Apôtre dit : Ne savez-vous pas que vos corps sont le temple de l'Esprit saint, qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous n'êtes point à vous? Car vous avez été achetés à un grand prix. Glorifiez et portez Dieu dans votre corps : *An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti, qui in vobis est, quem habetis a Deo, et non estis vestri? Empti enim estis pretio magno. Glorificate et portate Deum in corpore vestro* (1 Cor. 6, 19-20).

Mais si le Saint-Esprit opère tant de merveilles en nous-mêmes qui ne sommes rien, que n'opère-t-il donc pas en l'auguste et incomparable Vierge Marie?

L'Esprit saint surviendra en vous, lui dit l'ange : *Spiritus sanctus superveniet in te.* Si auparavant, dit saint Bernard (1), Marie est nommée pleine de grâce : *Ave, gratia plena*, maintenant pourquoi lui est-il dit : L'Esprit saint surviendra en vous? Est-ce qu'elle a pu être remplie de grâce sans avoir encore l'Esprit saint, puisque c'est lui qui donne la grâce? Mais si l'Esprit saint était déjà en elle, que signifie la promesse qu'il surviendra encore de nouveau en elle? Ne serait-ce point parce qu'il

(1) Homil. 2 super Missus est.

ne lui dit pas simplement : Il viendra en vous, mais qu'il ajoute : Il surviendra en vous; parce qu'auparavant il était en elle, à la vérité, par beaucoup de grâces, mais actuellement il est dit survenir à cause de la plénitude d'une plus abondante grâce qu'il doit répandre sur elle? Mais déjà pleine de grâce, comment a-t-elle pu contenir cette surabondance? Et si elle peut recevoir cette surabondance, comment expliquer sa plénitude antérieure? On peut dire que la grâce antérieure remplissait son âme, et que celle-ci devait remplir son sein et son âme en même temps. Elle avait la plénitude de la Divinité spirituellement, elle va avoir la plénitude de la Divinité corporellement.

L'Esprit saint surviendra en vous. C'est comme si l'ange lui eût dit : Vous demandez, ô Marie, comment vous concevrez? A cela je réponds : Vous serez fécondée sans corruption, vous concevrez sans concupiscence, vous enfanterez sans douleur; vous concevrez non de l'homme, mais par la vertu du Saint-Esprit. C'est ainsi que saint Bonaventure fait parler l'ange (1). L'Esprit saint surviendra en vous, c'est-à-dire il viendra d'en haut. Et ainsi vous concevrez sans souillure, concevant du Saint-Esprit.

Sachez, ô Vierge immaculée, que l'homme sera étranger à votre conception, et que vous concevrez ineffablement du Saint-Esprit, qui éloignera de vous tout ce qui est indécent à dire ou à sentir, toute flamme impure, dit Philippe de Harvenge (2).

Lorsqu'on dit que le Christ a été conçu du Saint-Esprit, il faut savoir, dit saint Ambroise, que ces paroles indiquent le pouvoir et non la matière; car Jésus-Christ est conçu par la puissance du Saint-Esprit, et non engendré de sa substance. Comme donc le Fils n'est pas conçu de la substance du Saint-Esprit, le Saint-Esprit n'est pas le père du Fils : *Cum dicitur : Christus est conceptus de Spiritu sancto; illa propositio denotat potestatem et non materiam. Christus enim conceptus est de potestate Spiritus sancti, et non substantia ipsius genitus. Cum igitur Filius non sit de substantia Spiritus sancti, non est Spiritus sanctus pater Filii.*

Dans la conception du Verbe, dit Albert le Grand (3), il faut attribuer au Saint-Esprit toute l'opération et l'action, et à la bienheureuse Vierge la matière, la substance sur laquelle le Saint-Esprit a opéré. C'est pourquoi elle est véritablement la Mère de Dieu, parce que Dieu lui-même a pris sa substance pour se faire homme. Mais le Saint-Esprit n'est pas le père de Jésus-Christ, car rien de sa substance n'a été fourni pour le Fils. Telle est la foi catholique à l'égard de la conception du Christ, et quiconque n'aurait pas cette foi ferme ne pourrait pas être sauvé.

Le Saint-Esprit a douze propriétés, et une treizième qu'il emploie dans

(1) Exposit. in 2 cap. Lucæ.
(2) Comment. in Cant., lib. 1, cap. 1.
(3) In Evang. Lucæ, cap. 1.

ses douze propriétés. La première est que le Saint-Esprit ordonne toute œuvre divine. La seconde est que dans toute œuvre divine il amène les vertus et les élève. La troisième est qu'il donne la vie à toute œuvre divine. La quatrième consiste à renouveler, à rendre nouvelle toute œuvre divine. La cinquième est qu'il donne la lumière de l'intelligence à toute œuvre spirituelle et divine. La sixième est qu'il y met le cachet de la vérité. La septième est qu'il confère l'adoption d'enfants à tous ceux qui font ce qu'il inspire. La huitième est qu'il porte aux bonnes œuvres tous ceux qu'il adopte. La neuvième consiste à être magnifique en dons envers eux tous. La dixième est de les conduire tous dans la bonne voie. La onzième consiste à les enflammer du désir de la patrie. La douzième, à les faire entrer dans la patrie. A chacune de ces propriétés il en mêle une treizième qu'il cache aux amateurs du monde : c'est le mode de son inspiration et son inspiration elle-même.

Ecoutez ce que Bossuet met dans la bouche de l'ange (1) : Dieu même vous tiendra lieu d'époux, ô Marie, il s'unira à votre corps ; mais il faut pour cela qu'il soit plus pur que les rayons du soleil. Le très-pur ne s'unit qu'à la pureté; il conçoit son Fils seul dans son sein paternel, sans partager sa conception avec un autre; il ne veut, quand il le fait naître dans le temps, le partager qu'avec une vierge, ni souffrir qu'il ait deux pères.

Virtus Altisssimi obumbrabit tibi : La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre (Luc, 1, 35). Le Très-Haut, ô Vierge sans tache, ajoute Bossuet, le Père céleste étendra en vous sa génération éternelle ; il produira son Fils dans votre sein, et y composera de votre sang un corps si pur, que le Saint-Esprit sera seul capable de le former. Et en même temps ce divin Esprit y inspirera une âme qui, n'ayant que lui pour auteur sans le concours d'aucune autre cause, ne peut être que très-sainte. Cette âme et ce corps, par l'extension de la vertu générative de Dieu, seront unis à la personne du Fils de Dieu, et dorénavant ce qu'on appellera le Fils de Dieu sera ce tout composé du Fils de Dieu et de l'homme.

La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. La verge d'Aaron produit aussitôt des fleurs, des feuilles, des fruits. Cette verge, dit saint Augustin (2), produit sans plantation, sans racines, sans culture, sans humidité, sans semence. Tous les droits de la nature lui manquent pour produire, et néanmoins elle devient fertile. Cette verge aura pu produire du fruit en dehors de la nature, et la Vierge ne pourra pas concevoir contre les droits de la nature le Fils de Dieu? *Virga ergo potuit contra naturam nuces ducere; Virgo non potuit contra naturæ jura Dei Filium*

(1) 12e semaine, 3e élévation sur les mystères.
(2) Serm. 3 in Natali Domini.

generare? Le rayon du soleil pénètre le verre, il traverse sa dure épaisseur par une subtilité insensible, et il paraît tel au-dedans qu'au-dehors; il ne viole, il ne brise, il ne souille ni en entrant, ni en sortant; le verre reste intact à son entrée comme à sa sortie. Le rayon du soleil ne rompt point le verre; est-ce que l'entrée ou la sortie de la Divinité a pu vicier l'intégrité de la Vierge? dit le même saint docteur (*ut supra*).

La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Que veulent dire ces paroles? demande saint Bernard (1). Que celui qui peut comprendre comprenne, ajoute-t-il. Car, excepté peut-être celle qui seule mérita très-heureusement de recevoir au-dedans d'elle-même cette impression de Dieu et de comprendre ce mystère, qui peut connaître par la raison de quelle manière cette splendeur inaccessible s'est répandue dans les entrailles de la Vierge, et comment cette Vierge a pu la soutenir en elle-même?

La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est-à-dire qu'une si grande merveille sera un mystère. Que la Trinité seule ait voulu opérer avec la Vierge seule, c'est un secret impénétrable à tous, excepté à celle que Dieu avait choisie pour ce grand mystère.

La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est-à-dire le Christ, qui est la vertu de Dieu, la sagesse de Dieu, couvrira de son ombre et cachera le mode par lequel vous concevrez du Saint-Esprit, pour qu'il ne soit connu que de lui et de vous. Comme si l'ange répondait à la Vierge : Pourquoi me demandez-vous ce que vous éprouverez bientôt en vous-même? *Quod a me requiris quod in te mox experieris?* Vous le saurez, vous le connaîtrez, et vous le saurez avec bonheur par le docteur qui en sera l'auteur : *Sciens, scies, et feliciter scies, sed illo doctore quo et auctore.* J'ai été envoyé moi-même pour annoncer la conception virginale, non pour l'opérer ; elle ne peut être enseignée que par celui qui la procure, et elle ne peut être comprise que par celle en qui elle se fera : *Ego autem missus sum nuntiare virginalem conceptum, non creare; nec potest doceri nisi a donante, nec potest addisci nisi a suscipiente.* C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu, ce qui veut dire : Parce que vous concevrez non de l'homme, mais de l'Esprit saint, vous concevrez la vertu du Très-Haut, c'est-à-dire le Fils de Dieu; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. C'est-à-dire non seulement celui qui du sein du Père vient dans le vôtre vous couvrira de son ombre, mais aussi ce qu'il s'unira de votre substance sera appelé le Fils de Dieu; et ainsi que celui qui est engendré du Père avant les siècles est son Fils, de même dès à présent il sera regardé comme votre propre Fils; et ainsi que ce qui est né du Père lui-même vous appartient, de même ce qui naîtra de vous sera sien, de ma-

(1) Homil. 4 super Missus est.

nière qu'il n'y ait pas deux Fils, mais un seul. Et quoiqu'il soit autre de vous et autre de lui, cependant il ne sera pas la progéniture de l'un et de l'autre séparément, mais il ne sera qu'un Fils de tous les deux.

Et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est-à-dire, selon l'explication de saint Grégoire le Grand, le Verbe de Dieu prendra en vous un corps qui sera comme l'ombre de la Divinité, qui la voilera et la cachera comme une ombre (1).

Par le mot *ombre* saint Ambroise entend la vie présente et mortelle que le Saint-Esprit a donnée à Jésus-Christ (2); c'est en effet comme l'ombre de la véritable vie de l'éternité.

Saint Ambroise, saint Augustin et plusieurs autres Pères commentent ces paroles de l'Evangile de la manière suivante : Ombre rafraîchissante, la grâce du Saint-Esprit vous défendra, ô Vierge sainte, du feu de la concupiscence charnelle, afin que vous conceviez Jésus-Christ sous la seule impression d'un très-pur amour. Saint Augustin dit encore (3) : La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, c'est-à-dire s'attachera à vous, se pliera à votre être comme l'ombre au corps, parce que la faiblesse humaine ne pourrait supporter toute la force et tout l'effet de cette vertu. Saint Hilaire s'exprime à peu près de même : La vertu du Très-Haut, dit-il (4), vous couvrira de son ombre, c'est-à-dire vous protégera et vous fortifiera, pour que vous puissiez éprouver la force du Saint-Esprit dans la grande et incomparable merveille de la conception du Fils de Dieu.

Le Saint-Esprit vous couvrira de son ombre, dit Cornelius a Lapide (5), c'est-à-dire cachera le secret des secrets, le mystère des mystères qui a lieu en vous, ô Marie. Il voilera à tous les yeux le plus grand des miracles; son ombre opérera comme un nuage. Le nuage cache le soleil et produit la pluie, il ombrage la terre et la féconde en l'arrosant; ainsi, en vous abritant, ô Vierge sans tache, l'ombre du Saint-Esprit vous rendra féconde, selon ces paroles d'Isaïe : Cieux, versez votre rosée ; nuées, envoyez le Juste comme une pluie; que la terre s'ouvre et qu'elle enfante le Sauveur : *Rorate, cœli, desuper; et nubes pluant Justum : aperiatur terra, et germinet Salvatorem*, 45, 8.

La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. O bienheureuses entrailles, s'écrie saint Grégoire de Nysse, ô bienheureuses entrailles, qui attirent dans l'âme tous les biens de la bonté et de la pureté! Car, dans tous les autres, à peine l'âme pure jouit-elle de la présence de l'Esprit

(1) Lib. 33 Moral., cap. 11.
(2) In Psal. 108, serm. 5.
(3) Lib. vet. et nov. Testam., cap. 51.
(4) In Evang. Lucæ, cap. 1.
(5) Comment. in Luc., cap. 1.

saint; mais la chair de Marie devient la demeure du Saint-Esprit. La vertu du Très-Haut, qui est Jésus-Christ, est formée en la Vierge par le Saint-Esprit qui survient en elle. Comme l'ombre est la figure du corps, ainsi paraît la forme et la présence de la Divinité dans sa puissance même, ainsi la vertu du Très-Haut paraît comme image, signe et ombrage et splendeur exemplaire par l'admirable accomplissement des choses (1).

Que désigne cet ombrage de la vertu du Très-Haut en la glorieuse Vierge, et surtout que lui est-il accordé sous ce nom d'ombrage? dit saint Jean Damascène (2). Sans doute l'ombre a quelque propriété en elle-même, c'est-à-dire elle protége contre l'ardente chaleur, elle est un rafraîchissement contre le soleil trop brûlant. Ce nom d'ombre est exprimé souvent dans l'Ecriture pour expliquer des choses merveilleuses, comme il est dit dans les Cantiques, 2, 3 : J'ai désiré me reposer à son ombre; ses fruits sont doux à ma bouche : *Sub umbra illius, quem desideraveram, sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo.* Et le Psalmiste, 16, 9 : Couvrez-moi, Seigneur, de l'ombre de vos ailes, à la face de ces impies qui m'oppriment : *Sub umbra alarum tuarum protege me, a facie impiorum qui me afflixerunt.* Et Jérémie dans ses Lamentations, 4, 20 : L'Esprit de notre bouche, le Christ, le Seigneur, a été enveloppé dans nos péchés; nous lui avions dit : Nous vivrons sous votre ombre parmi les nations. Marie fut toujours vivante sous l'ombre de Dieu. Jamais il n'y eut en cette très-sacrée Vierge la moindre flamme de la concupiscence charnelle, puisqu'en elle le foyer du péché n'exista jamais, ni l'aiguillon pour le mal, ayant été exempte de la faute originelle dès le premier instant de sa conception et de son existence, faute d'où sortent et pullulent les aiguillons du foyer et les incendies des passions brutales. Qui oserait dire aussi que dans la Vierge sainte existaient les désirs du siècle, elle qui fut choisie et ordonnée pour être la Mère de Dieu, pour être toujours embrasée des désirs célestes, ayant plus encore que l'Apôtre sa conversation uniquement dans le ciel? Certainement sa pureté immaculée et sa conception sans tache ne permettaient pas de supposer quelque tache à une si blanche Vierge, en laquelle le souffle empoisonné du serpent et la contagion empestée de la race n'entrèrent jamais.

Outre la qualité que possède l'ombre et dont nous avons parlé, elle diminue la force de la lumière; car à l'ombre la lumière n'est pas si forte et si brillante qu'en dehors de l'ombre. Or, la lumière immense de la Divinité demeurant dans la splendeur de sa clarté n'aurait pu être soutenue ou facilement reçue par la Vierge, à cause de son éclat immense. Car comment l'œil étroit et limité pourrait-il recevoir une lumière infinie? C'est pourquoi le Saint-Esprit ombrage la bienheureuse Vierge, met de-

(1) In die natal. Christi.
(2) De beata Mariæ Nativit. orat.

vant elle l'ombre de sa vertu, afin que la lumière de la Divinité étant ainsi tempérée, la Vierge pût la supporter dans la conception sacrée du Fils de Dieu. Si l'on ne peut fixer l'ardente lumière du soleil, si l'on est obligé de se servir de la main ou de quelque autre objet pour se ménager un ombrage et pouvoir regarder ce foyer de lumière sans en éprouver du dommage pour les yeux, à plus forte raison fallait-il un ombrage à Marie pour soutenir la vive splendeur du Soleil de l'éternité. C'est pourquoi la vertu du Très-Haut ombragea la Vierge, afin qu'elle pût voir et contenir la lumière divine, tout aigle céleste qu'elle fût (1).

Marie, dit saint Jérôme, est la toison de Gédéon; or, la toison, alors même qu'elle appartient au corps, ignore les passions du corps. C'est pourquoi Dieu vient en elle comme la pluie sur la toison : *Descendit sicut pluvia in vellus* (Psal. 71).

Afin que la Vierge, dit l'abbé Rupert (2), eût d'une manière admirable et ineffable la puissance de la conception du Verbe, la vertu du Très-Haut l'ombragea; la vertu, dis-je, du Très-Haut, c'est-à-dire l'Esprit saint lui-même, l'Esprit d'amour la couvrit de son ombre. Car que reçut et que conçut cette Vierge faible par le sexe et la délicatesse de la mortalité, sinon le puissant Verbe de Dieu, la vigoureuse substance du Verbe qui vient de la parfaite substance de Dieu le Père, devant qui les anges tremblent? Aucune créature ne peut soutenir son aspect, si elle n'est environnée de l'ombre de cet Esprit d'amour. Cependant l'auguste Vierge ne devait pas seulement recevoir sa présence, mais elle recevait le Verbe de Dieu dans tous les secrets du Père céleste. C'est donc à propos que la vertu du Très-Haut la couvrit de son ombre et unit par sa puissance la substance d'une femme au Verbe de Dieu.

Et l'ange lui répondit : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu : *Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei* (Luc. 1, 35).

Vous concevrez, ô Marie, dit saint Bernard (3), la vertu du Très-Haut, c'est-à-dire le Fils de Dieu. Le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu; c'est-à-dire non seulement celui qui, venant du sein du Père éternel dans votre sein, vous couvrira de son ombre, mais aussi ce qu'il prendra de votre substance pour se l'unir sera désormais appelé le Fils de Dieu. Remarquez, je vous prie, avec quel respect l'ange dit : Le Saint qui naîtra de vous. Pourqnoi dit-il simplement *le Saint*, sans rien ajouter? Je crois que c'est parce qu'il ne trouvait pas de terme assez digne et assez élevé pour donner un nom à ce qui était si parfait, si grand, si vénérable,

(1) Orthodoxæ Fidei lib. 3.
(2) De Spiritu sancto, lib. 1, cap. 9.
(3) Homil. 4 super Missus est.

qui, pris de la chair très-pure de la Vierge, devait être uni hypostatiquement au Fils unique du Père. S'il eût dit : la chair sainte, ou l'homme saint, ou l'enfant saint, ou tout autre chose semblable, il lui aurait semblé qu'il disait trop peu. Il dit donc indéfiniment *le Saint*, parce que, quoi que ce soit que la Vierge enfante, ce sera *le Saint* sans aucun doute, et singulièrement *le Saint*, et par la sanctification du Saint-Esprit, et par l'assomption du Verbe. Et pour que nous n'en doutions pas, Marie elle-même va le proclamer bientôt dans ce chant de sa reconnaissance : Celui qui est le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est SAINT : *Fecit mihi magna qui potens est, et* SANCTUM *nomen ejus* (Luc, 1, 49).

C'est pourquoi *le Saint* qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Après la description de la salutation et sa continuation, voici le terme de la conclusion, dit saint Bonaventure (1) ; et la conclusion est que la Vierge Marie conçoive et que le Fils de Dieu naisse d'elle. Parce que vous serez fécondée par la vertu du Saint-Esprit, vous ne concevrez pas et vous n'enfanterez pas le fils d'un homme, mais le Fils de Dieu ; non un pécheur, mais *le Saint*. Il faut que la vision soit accomplie et la prophétie, et que le Saint des saints reçoive l'onction : *Impleatur visio et prophetia, ungatur Sanctus sanctorum* (Daniel, 9, 24). Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix, dit Isaïe : *Et vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis*, 9, 6. Dieu lui-même lui donnera son nom : Celui-ci est mon Fils bien-aimé : *Hic est Filius meus carissimus* (Marci, 9, 6). Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui* (Matth. 17, 5). Pierre lui dira : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus, Filius Dei vivi* (Matth. 16, 16). Paul écrivant aux Romains leur dira : Paul, serviteur de Jésus-Christ, qui a été prédestiné Fils de Dieu en puissance, 1, 1-4. Il sera appelé par tous comme le centurion et ceux qui étaient avec lui l'appelèrent, disant : Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu : *Vere Filius Dei erat iste* (Matth. 27, 54).

Parce que le Saint-Esprit surviendra en vous et que la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, c'est pourquoi de cette manière, dit l'abbé Rupert (2), il arrivera que vous concevrez et enfanterez le Fils de Dieu ; *le Saint* qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu : *Ideoque quod nascetur ex te* SANCTUM, *vocabitur Filius Dei*. Il faut remarquer qu'il n'est pas dit : Ce qui naîtra de vous sera appelé saint ou le sera, mais sera appelé le Fils de Dieu. Car ce que la Vierge a conçu était déjà, était saint dans son antique essence ; c'était le Fils de Dieu. Il fallait que son

(1) Exposit. in 1 cap. Lucæ.
(2) De Spiritu sancto, lib. 1, cap. 10.

nom fût en rapport avec ce qu'il était. Il sera appelé Fils de Dieu, ce qu'il est déjà, non par grâce d'adoption, mais par propriété de nature. *Le Saint*, c'est-à-dire la sainteté par laquelle tous les saints sont sanctifiés, *le Saint* qui naîtra de vous est le Saint des saints; celui que vous concevrez par le Saint-Esprit est saint par essence, par nature.

Ce qui naîtra de vous sera proprement et véritablement appelé le Fils de Dieu. Ce sera aussi une chose sainte par sa nature, sainte non d'une sainteté dérivée et accidentelle, dit Bossuet (1), mais substantivement : *Sanctum;* ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, qui seul est une chose sainte par nature. Et comme cette chose sainte, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, s'unira personnellement à ce qui sera formé de votre sang, à l'âme qui y sera unie selon les lois éternelles imposées à toute la nature par son Créateur, ce tout, ce composé divin sera tout ensemble le Fils de Dieu et le vôtre.

L'ange ajoute : Et voilà qu'Elisabeth, votre parente, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et ce mois est le sixième de la grossesse de celle qu'on appelait stérile ; car rien n'est impossible à Dieu (Luc. 1, 36-37). Mais, dit saint Bernard (2), quelle nécessité y avait-il d'annoncer à la Vierge la conception de cette stérile? Est-ce que par hasard elle doutait encore, elle ne croyait pas à l'oracle, et voulait-il la confirmer par un miracle récent? Loin de là, nous lisons que l'incrédulité de Zacharie fut punie par ce même ange ; mais nous ne lisons pas que Marie ait été répréhensible en quelque chose; au contraire, nous savons qu'Elisabeth, dans sa prophétie, loua la fermeté de sa foi. Heureuse, lui dit-elle, vous qui avez cru, car ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira (Luc. 1, 45). Mais il annonce à la Vierge la conception de sa parente stérile, afin qu'ajoutant miracle à miracle, la joie et l'allégresse augmente. Or, il était nécessaire que celle qui devait bientôt concevoir le Fils de la dilection paternelle avec la joie du Saint-Esprit fût d'abord enflammée d'amour et de joie ; car il n'y avait qu'un cœur embrasé d'amour et plein de joie qui pût continuer une si grande abondance de joie et d'amour divin. Ou bien la conception d'Elisabeth est annoncée à Marie, parce qu'il convenait assurément que la Vierge apprît plutôt de l'ange que de l'homme que le Verbe serait bientôt proclamé de toute part, afin que la Mère de Dieu ne parût point étrangère aux résolutions du Fils, comme elle aurait paru si elle fût restée dans l'ignorance des merveilles qui se passaient si près d'elle ; ou plutôt la conception d'Elisabeth est annoncée à Marie, afin qu'elle soit instruite de la venue et du Sauveur et du Précurseur, afin qu'elle connaisse et le temps et l'ordre des choses, et qu'elle puisse ensuite parfaitement expliquer la vérité aux écrivains

(1) 12e semaine, 3e élévation sur les mystères.
(2) Homil. 4 super Missus est.

et aux prédicateurs de l'Evangile, ayant été pleinement instruite dès le commencement de tous ces grands mystères; ou encore la conception d'Elisabeth est annoncée à Marie, afin qu'elle-même, jeune, s'empresse d'aller rendre des services à sa cousine âgée et enceinte, et que par sa diligente visite elle fournisse lieu et occasion à l'enfant-prophète d'offrir les prémices de son office à son divin Maître encore si petit, et que par cette précieuse rencontre des mères leur zèle et celui des enfants s'augmente merveilleusement, et que le miracle succède au miracle.

Voulez-vous savoir si ces choses si magnifiques que l'ange vous annonce, ô Vierge auguste, s'accompliront? Si vous le demandez à l'ange, il vous répondra par ces paroles affirmatives et sans réplique : Rien n'est impossible à Dieu : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum* (Luc. 1, 37). Comme s'il eût dit : Ce que je vous promets si fidèlement, j'y compte, non par ma vertu, mais par celle de celui qui m'a envoyé, parce que tout est possible à Dieu. Car quelle promesse peut être impossible à celui qui a tout fait par le Verbe? Je suis étonné que l'ange n'ait pas dit : Tout acte est possible à Dieu, mais qu'il ait dit : Toute parole. A-t-il placé le mot *parole* parce qu'il est plus facile aux hommes de dire que de faire? Eh bien! il est plus facile à Dieu d'agir, d'opérer, qu'aux hommes de parler. Je dirai ouvertement : S'il était aussi facile aux hommes de faire que de dire, tout alors aussi leur serait possible. Mais chez les hommes il y a une grande différence entre dire et pouvoir faire; chez Dieu il n'y en a point : il lui est facile de faire comme de dire. En Dieu seul, faire et dire, c'est la même chose; parler est la même chose que vouloir. Rien n'est donc impossible à Dieu. Par exemple, les prophètes ont pu prévoir et prédire que la vierge ou la stérile concevrait et enfanterait, mais auraient-ils pu faire qu'elle conçût et qu'elle enfantât? Mais Dieu, qui leur a donné de pouvoir prévoir, et qui put alors annoncer par eux ce qu'il voulait, peut maintenant faire ce qu'il avait promis, et le faire facilement par lui-même. Car en Dieu la parole n'est pas séparée de l'intention, parce qu'il est la vérité; ni l'action de la parole, parce qu'il est tout puissant; ni le mode du fait, parce qu'il est la souveraine Sagesse. Et par là toute parole est possible à Dieu : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum.*

L'ange, remarque saint Bonaventure (1), l'ange apporte la preuve ou la confirmation de ce qu'il a dit à la Vierge, lorsqu'il ajoute : Et voilà qu'Elisabeth, votre parente, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et ce mois est le sixième de la grossesse de celle qu'on appelait stérile (Luc. 1, 36). Si Dieu a donné la conception à la vieillesse, il peut la donner à la jeunesse; cette nouvelle conception est possible, puisque l'autre l'est déjà. Et afin de mieux convaincre la Vierge, il ajoute encore : Et ce

(1) Exposit. in 2 cap. Lucæ.

mois est le sixième de la grossesse de celle qu'on appelait stérile. Et ainsi après la manifestation de sa stérilité vient celle de sa fécondité. Déjà donc commencent les signes et les merveilles sur la terre, selon ces paroles de l'Ecclésiastique, 36, 6-7 : Renouvelez vos miracles et reproduisez vos merveilles. Glorifiez votre main et votre bras droit : *Innova signa, et immuta mirabilia. Glorifica manum et brachium dextrum.* C'est pourquoi il est avéré et certain que vous, ô Vierge, vous concevrez au-dessus de la nature ; et c'est ce que dit le vénérable Bède (1) : Afin que la Vierge ait la confiance qu'elle pourra concevoir ainsi, elle reçoit l'exemple de la stérile si âgée qui enfantera, afin qu'elle sache que tout est possible à Dieu, même ce qui paraît contraire à l'ordre de la nature. Dieu avait permis auparavant que plusieurs stériles devinssent fécondes, pour figurer la conception de Marie, et qu'en la figurant elles l'annonçassent, et qu'en l'annonçant elles en fussent une preuve et la rendissent croyable.

Et l'ange en donne la raison lorsqu'il ajoute : Rien n'est impossible à Dieu : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum* (Lucæ, 1, 37). Tout ce qu'il voudra, il le fera, et sa parole est pleine de puissance. Tout est possible à Dieu, comme il fut dit à Sara : Y a-t-il quelque chose de difficile à Dieu ? *Numquid Deo quidquam est difficile* (Gen. 18, 14) ? Vous connaîtrez donc que Dieu peut tout. C'est pourquoi, lorsque Dieu promet quelque chose, on doit croire sans hésiter que, pouvant tout et ne pouvant mentir, il est nécessaire que ce qu'il a promis s'accomplisse en la manière qu'il l'a promis. Dieu n'est pas comme l'homme, il ne ment pas ; ni comme les enfants des hommes, il ne change pas. Il a dit, et ne fera-t-il pas ? Il a parlé, et n'accomplira-t-il pas sa parole ? *Non est Deus quasi homo, ut mentiatur ; nec ut filius hominis, ut mutetur. Dixit ergo, et non faciet ? Locutus est, et non implebit* (Numer. 23, 19) ? C'est ainsi que l'ange conclut de manière à ce que la Vierge ne puisse douter, ni refuser le consentement qui lui est demandé par le ciel.

Je pose pour premier principe, dit Bossuet (2), que Dieu ayant résolu dans l'éternité de nous donner Jésus-Christ par l'entremise de Marie, il ne se contente pas de se servir d'elle comme d'un simple instrument, mais il veut qu'elle coopère à ce grand ouvrage par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi il envoie son ange pour lui proposer le mystère, et ce grand ouvrage de l'incarnation qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en attente, cet ouvrage, dis-je, demeure en suspens jusqu'à ce que la sainte Vierge y ait consenti. Elle tient donc en attente Dieu et toute la nature, tant il a été nécessaire aux hommes qu'elle ait désiré leur salut. Elle l'a donc désiré, et il a plu au Père éternel que Marie contribuât par sa charité et son consentement à donner un Sauveur au monde.

(1) In Glossa.
(2) 1er sermon sur la Nativité de la sainte Vierge.

Le mystère n'est pas encore consommé, dit Auguste Nicolas (1). Il faut l'acquiescement de Marie.

Aussi l'ange, qui a tout dit, attend une parole, après laquelle seulement il s'en ira. Il attend que Marie se prononce, honorant par cette silencieuse attitude la liberté du consentement de Marie après l'avoir honorée par son explication. Il attend, et Marie délibère.

C'est là un trait du tableau évangélique qu'on ne saurait trop contempler, et la plus solennelle de toutes les situations divines et humaines. Il en a été ainsi, dit saint Thomas, pour montrer que c'est comme un mariage spirituel que le Fils de Dieu a voulu contracter avec l'humanité, et, à cet effet, par l'annonciation le consentement de la Vierge a été sollicité au lieu et place de toute la nature humaine : *Ut ostenderetur esse quoddam spirituale matrimonium inter Filium Dei et humanam naturam, et ideo per annuntiationem expectabatur consensus Virginis loco totius humanæ naturæ* (2).

Comme on disait autrefois pour le mariage d'Isaac : Appelons la fille et lui demandons son consentement : *Vocemus puellam, et quæramus ejus voluntatem* (Gen. 24, 57), ainsi, pour marier le Verbe divin avec la nature humaine, le Père céleste a voulu avoir le consentement de celle-ci dans la personne de Marie. A cet effet, il a député auprès de la Vierge son Eliézer, son ange ; et la manière respectueuse avec laquelle ce négociateur a abordé Marie, l'a saluée, l'a louée, lui a étalé les grandeurs du Fils qu'elle concevra si elle y veut consentir, a écouté ses questions, y a satisfait par ses réponses, et attend enfin son acquiescement, toute cette conduite de l'ange témoigne manifestement que Dieu a voulu que le mystère de l'incarnation relevât du consentement de Marie, et d'un consentement non d'esclave, non donné par déférence servile, non forcé ou extorqué, mais d'un consentement tout à fait libre et de bon plaisir, comme si elle n'était pas sujette et servante. O Dieu immortel, s'écrie un pieux docteur (3), quel merveilleux égard vous avez eu pour Marie, d'avoir voulu qu'un si grand ouvrage, conçu par vous avec une sagesse si admirable, l'objet de toutes les complaisances de votre Trinité sainte et de l'avide attente de tous les mortels, fût soumis à sa délibération ! O incroyable majesté de la Vierge dans cette délibération auguste ! L'Epoux, de toute éternité Fils de Dieu, a déjà aspiré, avec quelle ardeur ! à s'unir la nature humaine ; déjà le temps des noces est arrivé. Le consentement de la Vierge doit être requis ; il l'est par une légation dont le céleste cérémonial atteste l'importance. L'ambassadeur expose la volonté de son Maître ; la Vierge délibère si elle acceptera. Notre race misérable, op-

(1) Chap. 8 : l'Annonciation.
(2) 3 p., q. 30, art. 1.
(3) De Los Rios, de Hierarchia Mariana, lib. 2.

primée sous mille maux, n'a cessé par tant de vœux, par tant de larmes, d'appeler sa rédemption ; l'affaire est commise à la Vierge pour qu'elle prononce sur cette grande alternative, ou notre délivrance ou notre éternelle captivité.

Combien Dieu a honoré et enrichi Marie, d'avoir voulu qu'elle fût Mère de son Fils unique, et non seulement d'avoir voulu qu'elle fût Mère de son Fils unique, mais, gloire prodigieuse pour elle, d'avoir voulu qu'elle le voulût, qu'elle y consentît pleinement, librement ; de le lui avoir proposé; d'avoir permis qu'elle le discutât; d'avoir fait dépendre, en un mot, ce capital dessein de son *Fiat !*

Saint Augustin et saint Bernard, supposant l'un et l'autre qu'ils sont au temps de cette célèbre ambassade et à la suite de l'ange, s'adressent à la Vierge, la prient, la sollicitent, la pressent de donner ce consentement, duquel dépendent la gloire de Dieu, la joie des anges, le salut des hommes, la ruine de l'enfer et la divine grandeur de Marie elle-même.

Ecoutez saint Augustin : Vierge sacrée, lui dit-il, répondez : *Responde jam, Virgo sacra* (1). Pourquoi marchandez-vous la vie au monde ? *Vitam quid tricas mundo ?* L'ange n'attend que votre assentiment ; c'est ce qui l'arrête auprès de vous. Vous l'avez entendu : l'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, pour que vous enfantiez sans préjudice de votre virginité. La porte du ciel, fermée jadis par Adam, s'est ouverte ; cet ambassadeur y a passé pour venir jusqu'à vous. Dieu est à la porte, il attend l'ange que vous retardez. O bienheureuse Marie, tous les siècles captifs vous conjurent de donner votre consentement ; le monde entier vous présente à Dieu comme gage de sa foi, il vous prie de vous employer à faire disparaître les outrages de ses parents. Celui qui a été offensé a fait la première démarche, il a enlevé le verrou que notre iniquité avait mis à la porte du ciel. L'entrée nous est permise, si vous prêtez votre assentiment : *Est nobis aditus, si assensus tuus fuerit commodatus.* Vous nous sauvez en vous rendant heureuse, parce que notre peine disparaît, et le Père fera les noces de son Fils en vous : *Et nobis succurris et tibi, quia nobis pœna succurrit, et tibi nuptias Filio suo in tuo thalamo Pater præparabit.* Dans ces noces pleines d'allégresse, Dieu remet au monde toutes ses offenses : *Deus in ipsis sponsalibus gaudiis relaxat quicquid eum offenderat mundus.* Et vous, ange, ambassadeur d'un si grand Roi et messager des mystères divins, qui avez apporté du palais de la Majesté impériale le pardon aux criminels, la vie aux morts et la paix sacrée aux captifs, pressez la Vierge, qui ne doute pas du don sublime de Dieu, mais qui se reconnaît indigne de la grandeur d'une semblable fonction. O vous qui êtes dans les secrets du ciel, prenez en main les besoins de la terre ; vos compagnons se réjouiront si vous

(1) Serm. 17 in Natal. Domini.

sauvez le monde. Le glaive de l'impiété nous a séparés de votre aimable société; par vous notre retour se traite. Regardez la dégoûtante misère de notre prison, et hâtez-vous de faire consentir Marie à nous délivrer. Pourquoi, ô Marie, retardez-vous le messager pressé de s'en retourner? Voyez Dieu qui l'attend à la porte du ciel. Répondez une parole affirmative, et recevez le Fils de Dieu : *Responde verbum, et suscipe Filium.* Donnez votre parole, et éprouvez la vertu miraculeuse : *Da fidem, et senti virtutem.* O Vierge sans tache, acceptez l'incarnation, vous ouvrez le ciel; si vous la refusez, vous le fermez. Ainsi parle le grand saint Augustin.

Ecoutez maintenant saint Bernard :

Vous avez, ô Vierge, entendu le fait mystérieux, vous avez entendu le mode, l'un et l'autre merveilleux, l'un et l'autre joyeux. Réjouissez-vous, fille de Sion, et tressaillez d'allégresse, fille de Jérusalem; et comme vous avez entendu le bonheur et la joie, entendons aussi nous-mêmes de votre bouche la délicieuse réponse que nous désirons, afin que nos os brisés tressaillent. Vous avez entendu, dis-je, le fait, et vous avez cru; croyez aussi le mode qui sera employé par le ciel, et que vous avez aussi entendu. Vous avez entendu que vous concevrez et enfanterez un Fils; vous avez entendu que ce ne sera point par l'homme, mais par le Saint-Esprit. L'ange attend votre réponse, car il est temps qu'il retourne vers Dieu qui l'a envoyé. Nous aussi, ô Souveraine, nous attendons une parole de compassion, misérablement pressés que nous sommes par la sentence de notre damnation. Voilà qu'on vous offre le prix de notre rançon; nous serons délivrés sur l'heure, si vous consentez : *Ecce offertur tibi pretium salutis nostræ; statim liberabimur, si consentis.* Faits à l'origine par la parole éternelle de Dieu, nous nous sommes perdus; un seul mot de votre bouche peut nous refaire et nous rappeler à la vie. C'est ce qu'implore de vous, ô pieuse Vierge, le malheureux Adam avec sa déplorable postérité comme lui exilée; c'est ce qu'Abraham, c'est ce que David, c'est ce que les saints pères, les pères qui habitent dans la région des ombres de la mort, c'est ce que tout le genre humain, prosternés à vos pieds, attendent avec l'ange, puisqu'il est vrai que de votre bouche dépendent la consolation des misérables, la rédemption des captifs, la liberté des coupables, enfin le salut de l'univers. Donnez, ô Vierge, une prompte réponse. O Souveraine, laissez tomber cette parole affirmative qu'attendent la terre, les limbes et le ciel. Le Seigneur et Roi de l'univers lui-même désire votre réponse et votre consentement avec autant d'ardeur qu'il a désiré jouir de votre beauté, car c'est par votre consentement qu'il veut sauver le monde. Vous lui avez plu par votre silence, maintenant vous lui plairez davantage par votre parole, puisque lui-même vous dit à haute voix du haut du ciel : O la plus belle entre les femmes, répondez à mon messager qui sollicite votre consentement. Si vous lui faites entendre votre voix, lui-même vous fera voir notre salut. Et n'est-ce pas notre

salut que vous cherchiez, pour lequel vous gémissiez, que vous désiriez ardemment en priant jour et nuit? Quoi donc! êtes-vous celle à qui il est promis, ou devons-nous en attendre une autre? C'est bien vous et non une autre. C'est vous, dis-je, qui êtes cette femme promise, attendue, désirée, de laquelle votre saint père Jacob, près de mourir, espérait la vie éternelle lorsqu'il disait : Seigneur, j'attendrai votre salut (Gen. 49, 18). Vous êtes celle en laquelle et par laquelle Dieu lui-même, notre Roi, s'est proposé avant tous les siècles d'opérer notre salut au milieu de la terre. L'attendriez-vous vous-même d'une autre, après qu'il vous a été offert à vous-même? Pourquoi attendriez-vous d'une autre ce qu'il vous est donné à vous-même de procurer au monde, si vous ne refusez point votre consentement, si vous répondez à Dieu selon son désir? Répondez donc sans tarder à l'ange, ou plutôt au Seigneur par l'ange. Répondez une parole et recevez le Verbe; donnez votre parole et concevez le Verbe divin; faites entendre une parole qui passe, et que le Verbe éternel descende en votre sein et y fasse son habitation. Pourquoi tardez-vous? pourquoi craignez-vous? Croyez, consentez et recevez.

Que votre humilité devienne hardie, que votre timidité se fortifie. Votre modeste silence a été, il est vrai, très-agréable à Dieu; mais dans ce moment votre parole est plus nécessaire que votre silence. Ouvrez, ô bienheureuse Vierge, votre cœur à la confiance, vos lèvres au consentement, vos entrailles au Créateur. Voilà le Désiré de toutes les nations; il frappe à la porte. Oh! s'il passait à cause de votre retard, et que vous fussiez obligée de chercher dans la douleur celui qu'aime votre âme! Levez-vous, courez, ouvrez. Levez-vous par la confiance, courez par amour, ouvrez par un prompt consentement (1).

(1) Audisti, Virgo, factum, audisti et modum : utrumque mirum, utrumque jucundum. Jucundare, filia Sion, et exulta satis, filia Jerusalem. Et quoniam auditui tuo datum est gaudium et lætitia, audiamus et nos a te responsum lætitiæ quod desideramus ut jam exultent ossa humiliata. Audisti, inquam, factum, et credidisti; crede et de modo quod audisti. Audisti quia concipies et paries Filium; audisti quod non per hominem, sed per Spiritum sanctum. Expectat angelus responsum : tempus est enim ut revertatur ad Deum qui misit illum. Expectamus et nos, o Domina, verbum miserationis, quos miserabiliter premit sententia damnationis. Et ecce offertur tibi pretium salutis nostræ; statim liberabimur, si consentis. In sempiterno Dei verbo facti sumus omnes, et ecce morimur : in tuo brevi responso sumus reficiendi, ut ad vitam revocemur. Hoc supplicat a te, o pia Virgo, flebilis Adam cum misera sobole sua exul de paradiso; hoc Abraham, hoc David, hoc cæteri flagitant sancti patres, patres scilicet tui, qui et ipsi habitant in regione umbræ mortis. Hoc totus mundus tuis genibus provolutus expectat. Nec immerito quando ex ore tuo pendet consolatio miserorum, redemptio captivorum, liberatio damnatorum, salus denique universorum filiorum Adam, totiusque generis tui. Da, Virgo, responsum festinanter. O Domina, responde verbum, quod terra, quod inferi, quod expectant et superi. Ipse quoque omnium Rex et Dominus quantum concupivit decorem tuum, tantum desiderat et responsionis assensum, in quo nimirum proposuit salvare mundum. Et cui placuisti in silentio, jam magis placebis ex verbo, cum ipse tibi clamet e cœlo : O pulchra inter mu-

Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. Et l'ange la quitta : *Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum. Et discessit ab ea angelus* (Luc. 1, 38).

L'ange ayant déclaré à Marie que cette conception serait extraordinaire, que le Saint-Esprit descendrait en elle, que la vertu du Très-Haut la couvrirait de son ombre, la préservant de la volupté charnelle, et formant du plus pur de son sang le corps glorieux du Sauveur ; que celui qui devait être si saintement conçu serait Fils de Dieu, non par adoption, ainsi que les autres justes, mais par l'union hypostatique de la nature humaine avec la personne divine, de manière qu'il serait saint, non par privilége, mais par la vertu de sa sainte conception ; que sa cousine stérile avait conçu un fils en sa vieillesse ; enfin que tout était possible à Dieu, qui, pouvant faire tout ce qu'il veut et accomplir tout ce qu'il promet, ferait aisément que la Vierge concevrait restant vierge, aussi bien qu'Elisabeth avait conçu dans sa stérilité ; alors, ayant entendu tout cela de la part de Dieu par la bouche de l'envoyé du ciel, elle résolut, par toutes les maximes de la Sagesse divine, de s'abandonner entièrement entre les bras de sa souveraine bonté. Le don de force, qui nous fait entreprendre les choses difficiles et ardues, toute frayeur humaine repoussée, la rassura contre la crainte et l'affermit, la tenant arrêtée et attachée à la vérité et à la fidélité de Dieu, qui, comme autrefois il avait conduit Abraham dans une ferme espérance au travers du désespoir, de même la faisait passer au-dessus de tout ce qu'elle ne comprenait peut-être pas assez, pour se tenir immuablement à l'ancre des promesses infaillibles du ciel. La piété, qui a cela de propre de nous donner un cœur de mère vis-à-vis du prochain, l'attendrit incontinent, et jeta dans son âme une compassion sensible pour les maux dont nous étions enveloppés ; en sorte que, se voyant choisie par

lieres, fac me audire vocem tuam. Si ergo tu eum facias audire vocem tuam, ipse te faciet videre salutem nostram. Numquid non hoc est quod quærebas, quod gemebas, quod diebus et noctibus orando suspirabas? Quid igitur? Tu es cui hoc promissum est, an aliam expectamus? Imo tu ipsa, non alia. Tu, inquam, illa promissa, illa expectata, illa desiderata, ex qua sanctus pater tuus Jacob jam morti appropinquans, vitam sperabat æternam, cum dicebat : Salutare tuum expectabo, Domine (Gen. 49, 18). In qua denique, et per quam Deus ipse Rex noster ante sæcula disposuit operari salutem in medio terræ. Quid ab alia speras, quod tibi offertur? Quid per aliam expectas, quod per te mox exhibebitur, dummodo præbeas assensum, respondeas verbum? Responde itaque citius angelo, imo per angelum Domino. Responde verbum, et suscipe Verbum ; profer tuum, et concipe divinum ; emitte transitorium, et amplectere sempiternum. Quid tardas? quid trepidas? Crede, confitere et suscipe. Sumat humilitas audaciam, verecundia fiduciam. Etsi grata in silentio verecundia, magis tamen nunc in verbo pietas necessaria. Aperi, Virgo beata, cor fidei, labia confessioni, viscera Creatori. Ecce Desideratus cunctis gentibus foris pulsat ad ostium. O si te morante pertransierit, et rursus incipias dolens quærere quem diligit anima tua! Surge, curre, aperi. Surge per fidem, curre per devotionem, aperi per confessionem. (*Serm. 4 super Missus est.*)

Dieu pour ouvrir la porte du salut et soulager par là nos misères, elle offrit avec une grande ferveur et une vive allégresse intérieure tout ce qu'elle pourrait contribuer du sien, y dût-elle laisser la vie aussi bien que son Fils. Enfin, la crainte de Dieu, qui a pour office de nous soumettre à Dieu, donna le dernier ton et la dernière perfection à cet accord, soumettant son cœur à la Majesté souveraine par une résignation entière et absolue à toutes ses volontés. A cette occasion, elle s'appela la servante du Seigneur, ne s'estimant pas sienne, mais chose appartenant à Dieu, s'étant totalement dédiée à son service, et n'ayant eu dessein de se soustraire à son obéissance ni à sa maison, mais plutôt d'user sa vie en l'accomplissement de ses divines ordonnances, y confondant sa propre volonté, et ne prisant rien plus que cette servitude, qui lui tenait toujours les yeux fixés sur les mains de son Seigneur pour se laisser conduire à lui et par lui, et obéir au moindre signe qu'il lui ferait ; ne prétendant ni salaire ni récompense quelconque, et ne recherchant que la satisfaction et le contentement de son Dieu ; en un mot, se tenant obligée non seulement à le servir, mais encore tous ceux de sa maison pour l'amour de lui. En cette qualité et sous cette condition, et non autrement, elle conclut qu'il lui fût fait selon la parole de l'ange, comme si elle eût dit : Quoique le consentement d'une esclave ne soit nullement nécessaire, puisque le maître en peut disposer comme il lui plaît, et qu'étant esclave, je sois très-éloignée de mériter un si grand bien, toutefois, puisque Dieu le veut ainsi, qu'il soit fait ; je trouve bon tout ce qui lui plaît. Le ciel n'avait jamais rien ouï de si doux ni de si agréable que l'harmonie de cette seule action ; aussi fut-elle capable d'attirer en un moment le Verbe divin et de lui faire prendre notre nature.

Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. Et sans aucun retard, dit saint Augustin (1), l'ange s'en retourne, et Jésus-Christ entre dans son lit nuptial. Il prend la robe de la chair dans le sein de la Vierge ; il enrichit la nature humaine des richesses de sa majesté divine. L'homme s'unit à la Divinité, la chair s'ennoblit. Le Christ s'avance comme l'époux qui sort de son lit nuptial, il vient dans le champ du siècle, il court comme un géant qui se réjouit en chemin ; il arrive jusqu'au trophée de la croix, sur laquelle il confirme son mariage avec l'humanité pour la délivrer par ses souffrances de ses malheurs.

O bienheureuse Vierge, s'écrie ce saint docteur, quelles actions de grâces, quels accents de louange pouvons-nous vous adresser en retour de ce grand consentement par lequel vous délivrez le monde ? Par quels hommages la fragilité humaine pourrait-elle jamais assez reconnaître qu'elle doit le ciel à votre pieux commerce (2) ?

(1) Serm. 17 in Natal. Domini.
(2) Serm. 18 de Sanctis.

Toutes les expressions, si enflammées qu'elles soient par le cœur des saints et célèbres docteurs de l'Eglise, dit Auguste Nicolas (1), si inspirées qu'elles soient par le génie de ces grands hommes, restent au-dessous de la simple et incontestable réalité. La seule exposition de celle-ci les dépasse. Qu'on se représente, en effet, non plus seulement l'attente de l'ange, mais l'attente du monde depuis quatre mille ans, et son égarement croissant, plus déterminant encore que cette grande attente, les promesses de Dieu, les vœux des patriarches, les prédictions des prophètes, les soupirs des justes, les gémissements du genre humain ; qu'on se rappelle tous ces grands noms d'Attente des nations, de Désiré des collines éternelles, de Prince du siècle futur, de Père de l'éternité, d'Ange de la nouvelle alliance, de Dominateur, de Juste, de Rédempteur, de Sauveur, sous lesquels le Fils de Dieu est incessamment promis et appelé dans tout le cours des saintes Ecritures, et ces cris de sainte impatience : Oh ! si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre ! Envoyez donc, Seigneur, celui que vous devez envoyer ! Cieux, distillez votre rosée, et que la terre enfante son Sauveur ! Et toutes ces figures, et tous ces préparatifs, et toute cette suite de la religion, et toutes ces révolutions des empires, et tout ce mouvement universel calculé et dirigé depuis l'origine du monde, en vue de l'apparition de la Sagesse éternelle parmi les hommes et de son union avec son ouvrage. Qu'on se représente, d'autre part, tous les siècles futurs devant sortir et dater de ce grand événement, le renouvellement du monde, la destruction de l'idolâtrie, la prédication apostolique, la formation de la chrétienté et son progrès civilisateur sous le règne de l'Evangile et de l'Eglise depuis ce temps jusqu'à jamais. Ce n'est pas tout : en dehors de ces intérêts du temps, qu'on envisage ceux de l'éternité, la joie des anges, la ruine des démons, la délivrance des justes, la conversion des pécheurs, le salut des élus, l'honneur de la création, la gloire de Dieu, la consommation de toutes choses dans son unité divine, les destinées du ciel et de la terre, le plan divin ; tout cela vient fondre, pour ainsi parler, sur Marie, sur son humilité, sur sa virginité, sur sa foi ; tout cela se trouve arrêté par son *Quomodo fiet istud?* et déterminé par son *Fiat*. Voilà la réalité, non pas amplifiée, mais resserrée dans des termes insuffisants à sa sublimité.

Et, comme il convenait à une telle sublimité, tout cela se dit et se fait avec une simplicité ineffable. Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et l'ange se retira.

Admirez comme Marie, dans tout ce divin colloque, se place à la hauteur du mystère qui va s'accomplir en elle. L'ange lui parle trois fois, et trois fois elle répond, et par chacune de ses réponses elle s'élève à la foi et à l'intelligence de ce grand mystère. L'ange d'abord la salue et la loue,

(1) Chap. 8 : l'Annonciation

et elle répond par son trouble, c'est-à-dire par son humilité, fondement de toutes les opérations divines. L'ange lui annonce ensuite sa divine maternité et les grandes destinées du Fils qu'elle doit enfanter, et elle n'en est pas éblouie; elle accueille cette annonce, plus extraordinaire et plus accablante que le premier propos de l'ange, avec un calme de foi que fait ressortir le premier trouble de son humilité; foi raisonnable et intelligente, comme le témoigne l'explication qu'elle demande dans la mesure convenable au témoignage de sa virginité et au besoin de sa coopération. L'ange lui donne cette explication, plus prodigieuse encore que la chose annoncée, et Marie n'en demande pas davantage; elle a immédiatement tout connu, tout admis; elle donne son acquiescement avec une promptitude d'humilité et de foi égale à la hauteur du mystère, et dont la seule question qu'elle a faite relève le prix. Si elle n'eût pas fait cette question, nous aurions pu douter de son intelligence du mystère; si elle en eût fait d'autres, nous aurions pu douter de sa foi; mais celle-ci, en même temps qu'elle est éclairée par l'explication, est d'autant plus profonde par l'acquiescement, en raison même de la hauteur que cette explication donne au mystère.

Et ce mystère s'accomplit aussitôt, et le Verbe se fait chair : *Et Verbum caro factum est* (Joan. 1, 14), par l'accès que le *Fiat* de Marie lui donne dans son sein; ce qui est admirablement exprimé par ce dénouement de la scène de l'annonciation : *Et l'ange se retira ;* il se retira pour faire place à Dieu lui-même.

Voici la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* L'humilité, dit saint Bernard (1), a toujours été une vertu familière à la grâce divine; car Dieu résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles. Marie répond donc humblement pour que le siége de la grâce se prépare. Voici, dit-elle, la servante du Seigneur. Quelle est donc cette humilité si sublime qui ne sait pas céder aux honneurs et que la gloire ne réussit pas à rendre insolente? Elle est choisie pour être Mère de Dieu, et elle se nomme sa servante : *Mater Dei eligitur, et ancillam se nominat.* La marque d'une grande humilité, c'est de ne pas l'oublier dans l'offre d'une si grande gloire. Ce n'est pas chose grande d'être humble dans l'abjection, mais que l'humilité est grande et rare dans les honneurs! Si moi, misérable et être vil, me séduisant moi-même, j'ose accepter quelque place un peu honorifique, Dieu le permettant pour me punir de mes péchés, n'oublierai-je pas aussitôt ce que je suis, et ne vais-je pas me croire tel que les autres, qui ne voient pas mon intérieur, me croient? Je crois à la renommée, et j'oublie ma conscience : *Credo famæ, conscientiam non attendo;* et, regardant l'honneur comme vertu et non la vertu comme seul véritable honneur, je me crois d'autant plus saint que je suis davantage élevé. Aveu-

(1) Homil. 4 super Missus est.

glés ainsi, écoutons ce que répond celle qui est choisie pour être la Mère de Dieu; elle-même n'oubliait pas l'humilité: Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Qu'il me soit fait : *Fiat*. Ce *Fiat* est une marque de désir, c'est une prière. Car qui pourrait prier, s'il manquait de foi et d'espérance? Dieu veut qu'on lui demande même ce qu'il promet; c'est pourquoi ce qu'il se dispose à donner, il le promet avant, afin que sa promesse excite la dévotion, afin aussi qu'une fervente prière mérite ce qu'il veut accorder. Ainsi le Seigneur charitable, qui veut sauver tous les hommes, nous arrache nos mérites, et tandis qu'il nous prévient en nous accordant la prière qui obtient, il agit gratuitement pour ne pas accorder gratuitement. La Vierge prudente comprit cela lorsqu'elle joignit le mérite de sa prière au don prévenant de la gratuite promesse. *Fiat*, dit-elle, selon votre parole ; qu'il me soit fait du Verbe selon votre verbe : *Fiat mihi de Verbo secundum verbum tuum*. Que le Verbe qui au commencement était en Dieu se fasse chair de ma chair, selon votre parole : *Verbum quod erat in principio apud Deum, fiat caro de carne mea secundum verbum tuum*. Qu'il me soit fait, non selon le verbe articulé, mais selon le Verbe conçu, afin qu'il demeure revêtu de la chair, et que ce ne soit pas un verbe qui frappe l'air. Qu'il me soit fait non seulement pour être entendu des oreilles, mais pour être visible aux yeux, palpable aux mains, portable sur les épaules. Qu'il ne me soit pas fait un verbe écrit et inanimé, mais un Verbe incarné et vivant; c'est-à-dire qu'il ne soit pas en figures muettes, mais marqué et placé en forme humaine dans mes entrailles, et cela non point avec un pinceau mort, mais par l'opération du Saint-Esprit; c'est-à-dire qu'il me soit fait d'une manière qui n'a jamais eu lieu pour personne avant moi et qui n'aura jamais lieu après moi. Or, plusieurs fois et de plusieurs manières Dieu a autrefois parlé à nos pères par les prophètes; il leur a fait entendre son Verbe, il le leur a promis; pour moi, je demande qu'il me soit fait dans mon sein selon votre Verbe. Je ne veux pas qu'il me soit fait, prêché, figuré ou rêvé dans l'imagination, mais inspiré dans le silence, personnellement incarné, mais corporellement imprimé dans mes entrailles. Qu'il soit fait généralement à tous selon votre parole, mais spécialement à moi.

Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. O foi reçue de Dieu, s'écrie saint Anselme, ô précieuse humilité, ô obéissance offerte à Dieu, plus agréable que tous les sacrifices! Qu'est-ce qui pourrait blesser les yeux de Dieu en celle où il trouve le parfum des plus sublimes vertus? Qu'ici nos pensées s'élèvent et contemplent combien le Tout-Puissant a estimé les mérites de la très-bienheureuse Vierge. Que notre âme s'applique et contemple, qu'elle voie et admire ce Fils unique, consubstantiel, coéternel, que le Père engendre de toute éternité de sa substance, et par lequel il a fait toutes les créatures visibles et invisibles. Or, le Père éternel n'a pas voulu que ce Fils unique, si cher, égal à lui

en tout, n'appartint qu'à lui seul, mais il a voulu que ce même Fils fût en réalité le Fils unique, chéri, naturel de la bienheureuse Marie : *Hunc sibi tam unicum, quam dilectissimum, et in omnibus omnino æqualem, non passus est remanere solummodo suum, sed eumdem ipsum voluit in rei veritate esse beatæ Mariæ unicum, et dilectissimum, et naturalem Filium.* Il n'y avait pas deux Fils, l'un Fils de Dieu, l'autre Fils de Marie; mais le même qui est Fils de Dieu est Fils de Marie en une seule personne, et celui qui est Fils de Marie est un seul et même Fils de Dieu en une personne : *Nec ita ut duo essent, unus, videlicet, Filius Dei, alius Filius Mariæ, sed idem ipse qui Filius Dei, in una persona esset Filius Mariæ; et qui Filius Mariæ, unus et idem esset in una persona Filius Dei.* Qui n'est pas ravi d'étonnement en entendant une si grande merveille? Qui ne regardera pas comme admirable au-delà de tout ce qu'on peut dire que Dieu ait pu vouloir une chose semblable? Une fille née de la race d'Adam, sortie d'une race coupable, ayant tout à coup renversé la malédiction d'Eve, est proclamée bénie sur toutes les femmes; elle conçoit, elle enfante un Homme-Dieu, et, réparant toutes les prévarications d'Adam, ses enfants sont rendus au ciel comme étant ses cohéritiers. Quel prodige de grâce (1)! En quelle excellence d'élévation Marie ne se voyait-elle pas portée au-dessus de tout le genre humain en s'entendant proclamer la Mère de son Créateur! dit saint Pierre Damien (2). Mais autant Dieu l'élevait, autant elle s'anéantissait dans l'humilité. Voici, dit-elle, la servante du Seigneur. L'ange l'appelait Mère de Dieu, et elle se disait sa servante : *Dei Mater ab angelo dicebatur, et ipsa se ancillam Domini fatebatur.* En effet, elle est vraiment Mère et servante : servante par la commune nature de l'humaine condition, mais Mère par l'ineffable grâce du don divin; Mère en ce qu'elle enfante, servante en ce qu'elle a été enfantée. L'Evangile n'était pas encore écrit, et déjà elle observait les préceptes et les conseils évangéliques; car le Seigneur dit : Plus vous êtes grand, et plus vous devez vous humilier en toutes choses : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus* (Eccl. 3, 20). Quoi de plus grand que la Mère de Dieu? quoi de plus humble que la servante du Seigneur?

Voici la servante du Seigneur. Voyez, dit saint Ambroise (3), son humilité, voyez sa piété; celle qui est choisie pour être la Mère de Dieu se dit la servante du Seigneur : *Ancillam se dicit Domini, quæ Mater eligitur.* Une si grande promesse n'ébranle point son humilité. En se disant servante et faisant ce qui lui était proposé, elle ne s'attribua aucune prérogative d'une si grande grâce. Devant enfanter le doux et l'humble, elle dut elle-même pratiquer l'humilité. Voici la servante du Seigneur.

(1) De Excellentia Virg. Mariæ liber. De Annunt. angelica, cap. 3.
(2) Serm. 46 in Nativit. B. Virg. Mariæ.
(3) Comment. in Evang. secund. Lucam, lib. 2, cap. 1.

La Vierge-Mère, dit saint Bernardin de Sienne (1), d'un seul mot, d'un seul consentement, attire Dieu du ciel sur la terre, elle nous le donne fait homme, et elle nous l'offre comme Sauveur ; et lorsqu'elle dit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole, elle fut d'une si grande vertu et d'un si grand mérite, qu'elle surpassa tous les mérites des anges et des hommes. Dans ces paroles il y a un triple mystère : 1° l'abîme d'une étonnante humilité ; 2° l'excès d'une ardente charité ; 3° le sens d'une fidélité éclairée.

Ces paroles : Voici la servante du Seigneur, montrent la profonde humilité de la glorieuse Vierge ; car elle ne dit pas : Voici la maîtresse, voici la reine, voici l'épouse, voici la mère, mais voici la servante du Seigneur. Cette humilité brille trois fois dans le consentement de la Vierge : 1° dans le trouble de son âme ; 2° dans son attente tremblante ; 3° dans sa prompte dédicace.

Premièrement, dans ce consentement de la Vierge brille son humilité dans le trouble de son âme ; car elle fut troublée des paroles de l'ange. Ce trouble venait de sa suprême répugnance pour les louanges. C'est donc avec raison qu'elle dit après avoir conçu : Parce que Dieu a regardé l'humilité de sa servante, voilà que toutes les générations, à cause de cela, m'appelleront heureuse (Luc, 1, 48). Il a regardé l'humilité, dit-elle ; elle ne dit pas la noblesse, la grandeur, parce que Dieu ne regarde que les humbles et qu'il a en horreur les orgueilleux. Elle ne dit point : Il a regardé la puissance ; car le Seigneur a jeté bas de leur trône les puissants, et il a élevé les petits (Luc, 1, 52). Elle ne dit pas : Il a regardé la sagesse ; car Dieu n'a-t-il pas infatué la sagesse de ce monde (1ª Cor. 1, 20)? Elle ne dit pas même : Il a regardé la virginité, mais l'humilité : *Non ait : Quia respexit virginitatem, sed humilitatem.* Saint Bernard le dit formellement : Quoiqu'elle plût par sa virginité, cependant elle a conçu par son humilité : *Etsi virginitate placuit, tamen ex humilitate concepit.* Et quoiqu'elle possède tous les mérites, elle ne se glorifie que de sa seule humilité. Elle ajoute donc justement : Voilà que toutes les générations, à cause de cela, m'appelleront heureuse. Voilà qu'à cause de cela, c'est-à-dire à cause de l'humilité par laquelle j'ai plu au Très-Haut, toutes les générations m'appelleront heureuse, les générations célestes, terrestres, et même celles des limbes ; parce que l'humilité de Marie a apporté à tous un grand bien : aux anges la restauration, aux hommes la réconciliation, aux captifs des limbes la délivrance ; parce qu'elle a enfanté le Restaurateur des anges, le Réconciliateur des hommes et le Libérateur des prisonniers des limbes. C'est ce qui lui est appliqué dans la personne de Judith : Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple (Judith, 15, 10). Vous êtes la gloire de la Jé-

(1) Serm. 3, art. 1, cap. 1, de Consensu virginali.

rusalem céleste, parce que vous avez réparé la ruine dans les anges; vous êtes la joie d'Israël, quant aux captifs que vous avez délivrés; vous êtes l'honneur de notre peuple, c'est-à-dire des hommes pour qui vous avez enfanté Jésus-Christ, leur frère et leur réconciliateur.

Secondement, l'humilité de Marie brille dans sa tremblante attente, c'est-à-dire dans l'attente de l'ineffable venue de la Majesté divine, qu'elle sentit arriver sur elle comme une certaine montagne d'une grandeur et d'un poids infinis, qui la couvrait entièrement, qui la pénétrait totalement, et qui tenait son néant pressé ineffablement pour jamais sous le poids de son éternité et de son immensité sans bornes. Job le dit lui-même: J'ai toujours redouté les flots de la force de Dieu, et jamais je n'ai supporté le poids de sa majesté : *Semper enim quasi tumentes super me fluctus timui Dominum, et pondus ejus ferre non potui*, 31, 23. Combien plus Marie, sur laquelle la pierre de la montagne de la divine Majesté est tombée, pierre qui, ayant brisé la statue de la vanité du monde, est devenue une grande montagne remplissant toute la terre, comme le dit mystiquement Daniel, 2, 34-35 !

En troisième lieu, l'humilité de la Vierge brille dans sa prompte offrande, dans son obéissance parfaite à l'auguste Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, disant : Voici la servante du Seigneur. Il faut principalement observer que plus une âme se sent élevée et enfoncée plus avant dans les profondeurs infinies de Dieu, plus elle se sent obligée à de profonds respects envers Dieu ; alors l'humilité, la révérence, la crainte, la circonspection, la sollicitude, la diligence sont plus parfaites envers Dieu. Lorsqu'elle donne son consentement, elle comprend que par ce consentement elle est consacrée à tous les sacrifices et offices humbles du Rédempteur. C'est pourquoi, lorsqu'elle glorifie le Seigneur, elle avoue que Dieu l'a regardée à cause de son humilité; c'est ce qui lui fait dire : Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante. Saint Bernard dit donc avec raison : Eve, par orgueil, ne se considérant point comme servante de Dieu, voulut s'égaler à Dieu; mais Marie, s'humiliant profondément devant son Créateur, se dit sa servante. C'est pourquoi celle-là est rejetée et celle-ci choisie : *Eva per superbiam se Dei ancillam esse non considerans, Deo parificari voluit ; Maria vero humiliter Factori suo se humilians, ancillam se nominavit. Idcoque illa abjecta est, ista electa.*

Dans le second mystère ou la seconde parole de la Vierge, on voit la puissance de sa charité désireuse; car elle dit : *Fiat mihi :* Qu'il me soit fait. Je ne doute pas que ce consentement ne vînt de la fournaise ardente de la charité; ce consentement fut le foyer même de la charité par un très-ardent désir. La grandeur du désir de la charité de la bénie Vierge se montre de trois manières : 1° dans la merveilleuse promesse; 2° dans la ferme croyance; 3° dans le prompt consentement.

D'abord le désir de la Vierge paraît grand dans la grande promesse.

Ce n'est pas étonnant si elle désire de si grandes choses, car elle entend des choses très-désirables, elle comprend des choses très-désirables, elle demande des choses très-désirables. Et premièrement elle désire beaucoup, parce qu'elle entend les choses les plus désirables; car elle entend qu'elle sera la Mère de Dieu, l'ange le lui assure. Elle entend que le Fils qu'elle enfantera sera le Sauveur du monde. Elle entend aussi que par l'ombre du Saint-Esprit elle concevra le Fils de Dieu. Est-il donc étonnant si elle désire ardemment, lorsqu'elle entend tant de désirables merveilles qui se doivent accomplir en elle? *Quid igitur mirum, si summe desideravit, quando tot desiderabilia audivit, et in se complenda cognovit?* Elle peut dire avec Isaïe : Mon âme vous a désiré pendant la nuit, et dès l'aurore je m'éveillerai pour vous chercher dans mon esprit et dans mon cœur : *Anima mea desideravit te in nocte : sed et spiritu meo in præcordiis meis de mane vigilabo ad te*, 26, 9; pendant la nuit, c'est-à-dire dans ce temps rempli de ténèbres. La Sagesse dit de cette nuit : Lorsque tout reposait dans le silence et que la nuit était au milieu de sa course, votre parole toute puissante vint du ciel, le séjour de votre gloire, et fondit sur cette terre de mort, 18, 14-15. Car c'est au milieu des temps de la loi et de la grâce que la Vierge conçoit le Verbe de Dieu. C'est dans cette nuit que la Vierge se lève, et, enflammée d'amour, elle s'élève aux choses éternelles, elle enlève le Verbe du sein du Père : *Verbum de sinu Patris rapuit;* et elle rend à la créature son Auteur et son principe : *Et creaturæ suum Auctorem et principium restituit*, selon ces paroles des Proverbes qui la désignent sous la figure de la femme forte : Elle se lève dans la nuit, et elle donne à manger à ses serviteurs et servantes : *De nocte surrexit, deditque prædam domesticis suis*, 31, 15.

Secondement, Marie désire beaucoup, parce qu'elle a l'intelligence des choses désirables. Si le souvenir du Fils de Dieu, qui est souverainement désirable, remplit tant l'âme des saints prophètes d'ardents désirs, selon ces paroles d'Isaïe : Seigneur, votre souvenir fait les délicieux désirs de mon âme : *Memoriale tuum in desiderio animæ*, 26, 8, combien plus sa divine présence est excellemment désirable par l'assomption de la chair! S'il fut désiré si ardemment par les saints de l'ancienne loi, qu'ils s'écriaient par la bouche d'Isaïe : Oh! si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre! *Utinam dirumperes cœlos et descenderes!* 64, 1, n'ayant cependant le souvenir de lui que par sa grâce, combien furent plus grands les désirs d'amour de celle qui éprouve sa présence non seulement dans son âme, mais aussi dans son sein!

En troisième lieu, Marie désire beaucoup, parce qu'elle cherche les choses vraiment désirables. Car ce que nous cherchons avec grand soin, nous le désirons avec ardeur. Qui chercha, qui désira la venue du Messie autant que Marie? Ses désirs sont accomplis : le Verbe éternel se fait chair dans son sein céleste et virginal.

Secondement, l'immense désir de la glorieuse Vierge paraît dans son inébranlable foi. Nous croyons promptement aux choses que nous désirons. On comprend combien était grand le désir de sa foi, 1° parce qu'elle croit ce qui paraît incroyable, 2° parce qu'elle croit ce qu'il y a de plus merveilleux, 3° parce qu'elle croit ce qu'il y a de plus aimable. D'abord elle désire beaucoup, parce qu'elle croit ce qui ne paraît pas croyable. Car ce qui est très-admirable paraît peu croyable; or, le grand ouvrage de l'incarnation était infiniment admirable. L'admiration et la stupeur de l'âme viennent de l'ignorance de la cause; mais la forme de l'incarnation n'est pas même connue de l'ordre le plus élevé des anges. Saint Denis dit (1) : La divine formation de Jésus est un mystère inconnu à toute raison, à toute intelligence, même à l'ordre le plus élevé et le plus noble des anges : *Divina Jesu formatio et arcana est, et omni rationi, et omni intellectui incognita est, et ipsi præstantissimo ordini honorabilissimorum angelorum.* C'est le plus merveilleux des mystères et qui paraît le plus incroyable. Le désir de la Vierge dans sa foi fut donc bien grand pour croire aussitôt des merveilles si incroyables.

En second lieu, Marie désire beaucoup, parce qu'elle croit la chose la plus merveilleuse. Nous croyons plus difficilement ce qui est nouveau, et surtout une nouveauté très-extraordinaire. On appelle nouveau ce qui se fait ou se voit très-rarement; mais le grand œuvre de l'incarnation est tellement nouveau, que cela ne s'était jamais vu. C'est ce qui avait été prédit par Jérémie : *Creavit Dominus novum super terram :* Le Seigneur a créé sur la terre un nouveau prodige, 31, 22. Cette nouveauté est la plus grande de toutes les nouveautés, dit saint Denis : *Hoc esse novum omnium novorum maximum* (2). Cet ouvrage est donc vraiment comme incroyable. Or, Marie y croit soudain, elle ne s'excuse pas, elle n'allègue ni impuissance ni infirmité, mais elle espère que cela se pourra faire par son entremise; aussi ne demande-t-elle que le mode de l'incarnation. Sa foi n'est-elle donc pas très-grande?

En troisième lieu, Marie désire beaucoup, parce qu'elle croit à la chose la plus aimable. L'amour se précipite, dit saint Bernard (3), il n'écoute pas le jugement, il ne se tempère pas par le conseil, la honte ne l'arrête pas, il ne se soumet pas à la raison. L'amour vrai ne s'inquiète pas de ses forces, ne délibère pas sur le pouvoir, il ne s'excuse pas sur son ignorance, mais il espère même ce qui paraît incroyable; il ne renvoie pas, mais il se hâte, s'avance à grands pas à l'impossible qu'il a conçu. Marie entend de grandes choses, l'incarnation du Fils de Dieu; l'entendant, elle l'aime; l'aimant, elle la désire; elle espère par la foi que son désir sera

(1) In libro de divinis Nominibus, cap. 26.
(2) Ut supra, cap. 4.
(3) Homil. 9 super Cant.

accompli. C'est pourquoi elle dit : *Fiat mihi :* Qu'il me soit fait. *Magna audivit, scilicet incarnandum Dei Filium ; auditu amavit, amatum desideravit, desiderium perficere per fidem speravit. Propterea ait : Fiat mihi.*

Troisièmement, on voit en la glorieuse Vierge un grand désir dans son prompt consentement, et même dans les termes de son consentement. Car ce qu'elle croit, elle ne le cache pas, elle ne le dissimule pas, elle ne le nie pas. Dès qu'elle s'entend dire coopératrice, elle s'abandonne à l'allégresse, et elle donne un consentement désiré depuis longtemps par tous les élus, disant : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et là-dessus saint Bernard s'écrie : O parole digne de toute acceptation, qui exprime un désir si ardent qu'elle enlève le Fils de Dieu du sein du Père! O verbe transitoire qui embrasse le Verbe qui demeure toujours ! O agréable réponse qui reçoit comme époux le Fils de Dieu! O parole d'une Vierge, mais cependant forte et puissante, qui attire à soi le Seigneur! *O verbum omni acceptione dignum, quod sic tam ardens exprimit desiderium, quod de sinu Patris reperit Dei Filium! O verbum transitorium, quod complectitur sempiternum! O gratum responsum, quo Filium Dei recipit sponsum! O verbum virgineum, sed tamen validum, quod ad se trahit Dominum!* Elle exprime vraiment son grand désir en donnant à une si grande action un consentement si facile.

Dans ce consentement on voit l'assurance éclairée de la bienheureuse Vierge par cette conclusion : Qu'il me soit fait selon votre parole : *Secundum verbum tuum.* Les fondements les plus grands, les plus vrais, les plus universels de notre foi sont offerts à la bienheureuse Vierge, de manière qu'elle ne peut accorder son consentement qu'en croyant fermement à cette promesse. La grandeur de sa foi est manifestée dans ce consentement par trois lumières : la première lumière fut de croire ce qu'aucun siècle n'avait entendu; la seconde fut de croire ce qu'elle savait être au-dessus de la nature; la troisième lumière de sa foi fut de comprendre qu'elle serait coopératrice dans un si grand mystère.

Et d'abord la grandeur de la foi de la bienheureuse Vierge paraît par la première lumière, qui lui fait croire ce qu'aucun siècle n'avait entendu. La foi vient de l'ouïe, dit saint Paul aux Romains : *Fides ex auditu*, 10, 17. D'où ce qu'on entend fréquemment est cru plus facilement. Mais l'incarnation n'a pas été ouïe par le siècle; il n'a pas été ouï qu'une vierge enfanterait sans douleur, et qu'elle resterait vierge en devenant mère. C'est pourquoi Isaïe dit : Une mère a enfanté avant d'être en travail, c'est-à-dire sans douleur ; elle a mis un fils au monde avant le temps de la douleur, c'est-à-dire sans souffrir, 66, 7. Qui jamais a ouï rien de tel? 66, 8. Et cette chose inouïe, Marie la croit par une seule parole de l'ange. Elle a donc une grande foi, afin que le Fils de Dieu pût ensuite lui appliquer ces paroles : En vérité je vous le dis, je n'ai pas trouvé une

si vive foi en Israël : *Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel* (Matth. 8, 10).

On croit facilement lorsqu'on voit l'exemple ; mais il n'était visible par aucun exemple que Dieu se fît homme. La Vierge a donc une immense foi de croire cette merveille sans exemple. C'est pourquoi Elisabeth lui dit : Heureuse, vous qui avez cru (Luc. 1, 45).

En second lieu, la foi de la bienheureuse Vierge est grande à cause de la seconde lumière, qui lui fait croire ce qu'elle sait être au-dessus de la nature. Or, telle est l'incarnation, merveille inconnue à tous les siècles, jusqu'à ce que vienne cette glorieuse Vierge qui a trouvé grâce auprès de Dieu. En croyant une semblable merveille, elle a donc une grande foi. Ce qui fait dire à saint Augustin (1) : Marie fut plus heureuse en concevant la foi du Christ qu'en concevant la chair du Christ. Il ne lui aurait servi de rien d'être Mère, si elle ne l'eût pas porté avec plus de joie dans le cœur que dans son sein : *Beatior fuit Maria concipiendo fidem Christi, quam concipiendo carnem Christi. Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi felicius corde quam carne gestasset.* Elle croit fortement, parce qu'elle sait que cette merveille s'accomplit en elle. L'incarnation, dit saint Augustin (2), est une merveille élevée, unique, au-dessus de l'attente et de l'intelligence de l'admirateur. Cet œuvre n'appartient qu'à un Dieu. C'est pourquoi l'ange dit à Marie : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Œuvre sublime, au-dessus de toute attente et au-dessus de la raison humaine. Car qui oserait présumer comprendre ces choses : le Seigneur des cieux formé dans le sein d'une femme, le très-grand très-petit, le souverain serviteur, régnant au ciel, servant sur la terre ; contenant tout, renfermé par la Vierge ; nourrissant tout, allaité par sa Mère ; gouvernant tout, gouverné par une femme ; et enfin le Verbe éternel fait chair dans le temps ? Tout cela est vraiment admirable et infiniment admirable. Et la glorieuse Vierge croit toutes ces choses si peu croyables. Elle a donc une immense foi, une foi si grande qu'on peut lui appliquer ces paroles de son Fils : Qu'il vous soit fait comme vous avez cru : *Sicut credidisti fiat tibi* (Matth. 8, 13).

En troisième lieu, la grande foi de Marie paraît par une troisième lumière, sachant qu'elle est coopératrice dans une si grande chose, quoiqu'elle s'en juge indigne. Car elle entend de la bouche de l'ange : Voici que vous concevrez et enfanterez. Ce qui la trouble, se croyant incapable d'être coopératrice dans un si grand mystère. Cependant, éclairée d'un rayon divin, comprenant la volonté de Dieu, elle se déclare la servante, la coopératrice d'un si grand salut. C'est pour cela que l'ange vigilant est

(1) De Bono virginitatis.
(2) De Utilitate credendi.

envoyé à la vigilante, Gabriel à la Vierge. C'est pourquoi Daniel dit : Je voyais dans la vision de mon esprit, et voilà qu'un envoyé divin descendit du ciel, 4, 10. Il est envoyé à la Vierge pour lui dire l'incarnation du Fils de Dieu ; il lui est envoyé afin qu'elle connaisse le grand mystère, et qu'elle en soit l'instrument et la coopératrice volontaire et active. C'est pourquoi l'ange doit parler à la Vierge et obtenir son consentement par la foi. La Vierge doit lui répondre, lui exprimer son consentement et manifester sa foi; ce qui ne pouvait avoir lieu sans entretien. Comment pourrait croire la Vierge, si l'ange ne lui annonçait pas le mystère? Et comment l'ange annoncerait-il le mystère, s'il n'était pas envoyé de Dieu? C'est ce que dit le grand Apôtre aux Romains : Comment ouïront-ils, si quelqu'un n'annonce? Et comment annonceront-ils, s'ils ne sont envoyés? 10, 14-15. Marie a une foi si grande, que l'ange pouvait lui dire justement : O femme, votre foi est grande : *O mulier, magna est fides tua* (Matth. 15, 28). Aussi arrive-t-il que, selon la parole de l'ange, elle conçoit le Fils de Dieu. Qu'il me soit fait, dit-elle, selon votre parole : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* O parole pleine de toute allégresse et de toute joie, entendre la Vierge dire : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole! C'est là la parole que le ciel désirait, que les limbes attendaient, que la terre demandait. Vous avez donné, ô bénie Vierge, la parole de votre très-digne et très-puissant consentement, et vous avez reçu le Verbe du sein de votre très-noble Père, et votre conception est virginale. Tenez pour nous ce que vous avez, ô notre Souveraine; conservez ce que vous tenez : recevez notre prière et notre dévotion, et offrez pour nous à votre cher Fils d'efficaces prières, afin que nous puissions pendant l'éternité régner avec vous et votre divin Fils. Il faut que je dise avec saint Bernard : Il n'y a rien qui m'effraye autant, et il n'y a rien qui me réjouisse autant que de parler de la bienheureuse Vierge. Ma propre indignité m'épouvante, mais l'éloge et l'excellence de la Vierge me réjouit. Outre donc ce qui vient d'être dit sur le consentement virginal, il faut encore et de nouveau parler de cet admirable sujet. La Vierge bénie répond donc à l'ange : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Dans cet admirable consentement il y a trois choses à considérer : 1° l'admirable objet; 2° l'admirable acte; 3° l'admirable secours (1). .

Premièrement, contemplons l'admirable objet de ce consentement. Quatre objets se présentent dans ce consentement : le premier objet est Jésus-Christ; le second, le Saint-Esprit; le troisième, le Père éternel; le quatrième, le genre humain. Considérez donc 1° l'objet dans lequel elle consent; 2° l'objet par lequel elle consent; 3° l'objet auquel elle consent; 4° l'objet pour lequel elle consent.

(1) S. Bernardin de Sienne, de Consensu virginali, serm 6.

D'abord considérons l'objet dans lequel elle donne son consentement. Cet objet, c'est Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui doit devenir son naturel et vrai Fils, et véritablement passible et mortel, devant mourir pour la réparation de l'univers entier, et devant satisfaire de lui-même pour les péchés de tous. Mais il était impossible que Marie consentît dignement et dûment à être très-unie à un tel et si grand objet sans lui donner toute l'affection de son âme, à ne faire pour ainsi dire qu'un avec lui et en lui, et à le prendre dans ses entrailles brûlantes d'amour, sans s'occuper fortement de la singularité de cet objet et de sa singulière oblation ou mode qu'il emploie pour s'unir à elle, sans sentir intimement, sans lui donner son assentiment, sans croire inébranlablement et avec une force sans égale, et se soumettre très-humblement à lui, et s'anéantir devant lui; en sorte que, s'oubliant elle-même, elle s'efforçât de se transformer tout entière en lui, afin qu'il pût arriver par la voie de l'amour qu'elle fût entièrement lui-même en quelque sorte, ou une seule et même chose avec Jésus-Christ. Mais c'était là se dilater comme à l'infini et s'élever jusqu'à la profondeur de la Trinité et de l'unité, c'est-à-dire en quelque sorte être un dans la manière d'être personnelle et originelle par laquelle il existe en lui-même, et par laquelle il est semblable à son Père et au Saint-Esprit, qui procède de lui et du Père, et ensuite ne faire qu'un avec lui dans l'admirable humiliation que ce Fils de Dieu voulait embrasser; en sorte que, s'anéantissant lui-même, il se fît petit enfant passible dans son sein, pour endurer les peines les plus dures pour les péchés de tous, et pour être à tous l'exemplaire de la vie de la croix. Cela s'appelle imiter le crucifié ou celui qui devait être crucifié, et le recevoir et le former en soi et de soi pour prix d'une surabondante satisfaction pour tous les pécheurs, et pour mérite, obtention et médiation de la réparation de tous les élus.

Considérons, en second lieu, l'objet par lequel elle consent. Cet objet est le Saint-Esprit, c'est-à-dire le surineffable promis par l'ange ou plutôt par Dieu pour venir en elle, pour la sanctifier et la remplir afin d'être digne d'un si grand Fils, et pour former corporellement d'elle en elle, d'une manière très-surnaturelle, le divin Enfant. Dès l'instant de son consentement, le Saint-Esprit l'élève, la transforme, la déifie; elle se trouve transportée dans la divine région; elle se trouve dans les abîmes de Dieu, dans ses secrets, dans ses hauteurs, merveilles dans lesquelles et par lesquelles elle se trouve pleinement et irrévocablement absorbée. Qui pourrait expliquer ces suprêmes mystères? Dieu seul le peut, comme Marie seule peut dire ce qu'elle éprouva d'ineffables délices (1).

Troisièmement, considérons l'objet auquel elle donne son consentement. Cet objet est Dieu le Père, qui lui offre comme à son Epouse son

(1) S. Bernardin de Sienne, ut supra, cap. 2.

propre Fils, lui demandant là-dessus son consentement. Oh ! combien, par une telle offre que lui faisait Dieu, elle se sentit obligée à l'aimer plus qu'auparavant, à lui obéir, à le servir, à le remercier, à reconnaître une si sublime grâce et un si grand amour ! Quoi ! devenir l'Epouse de Dieu le Père, et le Père lui-même voulant qu'elle devienne la Mère de son Fils, et que par lui le Saint-Esprit l'enflamme d'une si grande ardeur, et la transforme, et forme en elle et de sa propre substance un corps à son Fils, de manière qu'il soit vraiment le Fils de Dieu et le Fils de la Vierge, un seul et même Fils appartenant à l'un et à l'autre ! Il lui fait part de son intelligence et de son amour pour la captiver et avoir son assentiment à la Vérité éternelle.

En quatrième lieu, considérons pour quel objet Marie donne son consentement. C'est pour la réparation et la délivrance de tout le genre humain. Or, je le demande, combien ne désire-t-elle et n'aime-t-elle pas un si grand fruit et une si précieuse fin? Car de là dépendait son salut et celui de tous les élus. Aussi saint Augustin lui dit (1) : O bienheureuse Marie, tous les siècles captifs vous supplient de donner votre consentement; le monde entier, ô Souveraine, vous fait l'ôtage de sa confiance. Ne tardez pas, ô Vierge, hâtez-vous de donner une réponse affirmative; recevez le Fils de Dieu, et éprouvez sa vertu. Le salut de tous les élus, par ordre de la divine prédestination, dépendant du consentement et du concours de la Vierge, par cela même la raison ne dit-elle pas que Dieu prédestinant donne à ce consentement une digne efficacité et vertu (2)?

Secondement, contemplons l'acte admirable de ce consentement de Marie. A cet égard, remarquez à quel degré, par une ineffable transcendance, elle réunit en elle-même les perfections de tous les actes les plus sublimes. Je veux, quant à présent, prendre seulement quatre actes très-parfaits de l'âme de la Vierge : 1° l'acte du martyre et de la patience; 2° l'acte de la piété et de la miséricorde; 3° l'acte de la charité et de la pureté; 4° l'acte des deux vies, l'active et la contemplative (3).

Je prends d'abord l'acte intérieur et suprême du martyre du Fils de Dieu, par lequel ce martyr s'offre en holocauste entier au Seigneur. La Vierge fait la même offrande en union avec Jésus-Christ. Si avant son consentement elle était disposée plus que tout autre à s'offrir à la mort et à toute sorte de martyre pour Dieu, combien incomparablement plus à cette heure ! Car si tous, par le baptême, embrassent l'état de Jésus-Christ enseveli, comme le dit saint Paul aux Romains, si nous sommes ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, 6, 4, et si le vieil homme est crucifié, combien, à plus forte raison, la Vierge fut crucifiée avec Jésus-

(1) Serm. de Nativit.
(2) S. Bernardin de Sienne, ut supra, cap. 4.
(3) Idem, serm. 6, art. 2.

Christ au moment de son consentement et de la conception! Car dès l'instant de la conception se trouve en Jésus-Christ tout l'acte intérieur par lequel il satisfait à Dieu pour tous, et, par son vouloir intérieur, il s'offre aussitôt à subir toute la peine et la mort agréable à Dieu, nécessaire au salut du genre humain. Or, il est avéré que l'ange, ou plutôt Dieu par l'ange, proposa à la Vierge de concevoir le Fils, comme devant être le Rédempteur et le Sauveur de tous. Et elle fut si bien éclairée de Dieu, qu'elle comprenait par elle-même que le Fils de Dieu ne se serait pas fait homme mortel et ne serait pas né d'elle sans des motifs très-grands et très-pressants : la crucifiée conçut le crucifié (*ut supra*, cap. 1).

Secondement, je prends l'acte de piété et de miséricorde. Car par ce consentement Marie de toutes ses entrailles demande et obtient le salut de tous les élus, et par son consentement elle se consacre singulièrement au salut de tous ; en sorte que dès lors elle les porta tous dans ses entrailles, comme la meilleure des mères. D'où saint Augustin lui dit (1) : O bienheureuse Vierge Marie, qui pourra dignement vous rendre des actions de grâces et proclamer de vous des louanges dignes du secours que votre consentement a procuré au monde perdu ? Quelles louanges la fragilité du genre humain pourra-t-elle vous payer, à vous qui par votre saint commerce avez trouvé le moyen de nous recouvrer ? Daignez accueillir nos faibles actions de grâces, quoique bien inégales à vos mérites ; et lorsque vous aurez reçu nos prières et nos vœux, excusez nos fautes en priant pour nous : *O beata Virgo Maria, quis tibi digne laudes valeat jura gratiarum et laudum præconia impendere, quod singulari tuo assensu mundo succurristi perdito? Quas tibi laudes fragilitas humani generis persolvet, quæ solo tuo commercio aditum recuperandi invenisti? Accipe itaque, quascumque exiles et meritis tuis impares gratiarum actiones; et cum susceperis vota, culpas nostras orando excusa.*

En troisième lieu, je prends l'acte de chasteté et de pureté de Marie, laquelle vertu, dans ce consentement, brille merveilleusement en trois manières : 1° dans son vœu de virginité, 2° dans l'augmentation de sa sainteté, 3° dans l'essai de la Divinité.

D'abord sa chasteté, sa pureté brille dans sa résolution de rester vierge ; car autant qu'il était en elle, même pour concevoir le Fils de Dieu, elle refuse toute participation de l'homme. Ensuite, elle répond à l'ange qui lui annonce la conception du Fils de Dieu : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? c'est-à-dire je suis dans l'état et le vœu de n'en jamais connaître. Comme si elle eût dit : Je sais, à la vérité, que Dieu a plusieurs moyens par lesquels il peut accomplir ce que vous me dites ; mais il y en a un qui est contraire à mon esprit, à mon vœu, que je n'accepte pas, autant qu'il est en moi, qui serait de connaître l'homme

(1) In serm. 2 de Nativit. B. Virg.

même pour concevoir Dieu. Voyez combien elle s'éloigne de tout ce qui pourrait déplaire à Dieu son bien-aimé, puisque non seulement elle évite l'offense, mais tout acte charnel, dût-il avoir lieu sans que Dieu soit offensé.

Secondement, sa pureté brille par une augmentation de sainteté; car par la promesse de l'ange que le Saint-Esprit surviendrait en elle, et que la vertu du Très-Haut la couvrirait de son ombre, elle connut parfaitement qu'elle était exempte de toute tache originelle, parce que ce qui naîtrait d'elle serait avec raison pur et saint.

Troisièmement, elle brille dans l'essai de la Divinité. Car, comme Dieu est la suprême pureté et chasteté, de manière qu'il n'y a qu'un cœur lavé et pur qui le puisse recevoir, il résulte que plus on s'approche de la Divinité, plus l'âme devient pure. Donc, lorsque la Vierge, par ce consentement, s'est élevée jusqu'à concevoir Dieu, il fallait que ce consentement fût ineffablement plein de la divine chasteté en sens et en affection. D'où, par cet acte, elle est justement devenue la Vierge des vierges. Car, comme le dit saint Anselme, il convenait que la Vierge qui concevait Dieu brillât d'une si grande pureté, qu'on ne pût en trouver de plus grande au-dessous de Dieu : *Decebat ut Virgo quæ Deum conciperet, tanta puritate niteret, qua sub Deo major nequit intelligi.*

En quatrième lieu, je prends l'acte des deux vies, l'active et la contemplative. Cet acte, par lui-même et directement, fut tout contemplatif pour concevoir Dieu; mais, quant à la conception qui devait avoir lieu dans sa chair et de sa chair, et quant aux soins qu'elle devait donner à son divin Fils mis au monde, son consentement renferme la noble fonction de la vie active.

Par les quatre actes des vertus dont nous venons de parler, on peut facilement conclure que toutes les autres vertus se trouvaient réunies dans le consentement qu'elle donne en disant : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (1).

Maintenant contemplons, en troisième lieu, l'admirable secours de ce consentement virginal. Quatre merveilleux secours contribuent à cet admirable consentement : le premier est la divine élection; le second, la perfection virginale; le troisième, l'inspiration angélique; le quatrième, l'affection paternelle.

Le premier secours fut l'élection divine; car la grâce et la charité ou la bonté élective de Dieu choisissant la Vierge pour Mère de son Fils, et lui proposant par un ange son assentiment de choix, et chérissant ce consentement, Dieu donne un admirable et extraordinaire secours à ce consentement. Il est avéré que Dieu proportionne le secours à l'état, aux fonctions de chacun, lorsque Dieu choisit et appelle à cet état, à ces fonc-

(1) Ut supra, cap. 4.

tions. Mais la maternité divine, pour laquelle Dieu choisit la Vierge, est le plus sublime état qui puisse être donné à une pure créature. Donc la charité élective de Dieu prévient et meut d'une manière très-élevée le cœur de la Vierge pour cette œuvre unique et divine de l'incarnation, et la fait participante des perfections, de l'influence, de la similitude divine.

Le second secours pour ce consentement fut la perfection virginale, c'est-à-dire sa grâce formelle et sa vertu, qui, d'après le témoignage de l'ange, fut si grande, qu'elle fut singulièrement appelée pleine de grâce, bénie entre les autres, et ayant le Seigneur avec elle. Supposé donc, ce qui d'ailleurs est certain, qu'alors elle fût déjà pleine de grâce, tellement que la charité habituelle et les autres vertus fussent beaucoup plus en Marie qu'en aucun autre saint, j'en conclus ceci : Toute âme sainte et choisie se prépare, se recueille, s'élève d'autant plus fortement, pour faire dignement, avec crainte et sans péché quelque grande action, qu'elle sent et connaît que cette action est plus élevée et plus divine, et qu'il lui faut une plus grande vertu, un plus grand effort, une plus grande circonspection, une plus grande perfection pour que cette action soit pleinement agréable à Dieu. Mais toute âme fidèle sent qu'il n'y a rien d'aussi grand que de concevoir Dieu et devenir sa Mère. Donc par cela même elle comprend, ou elle doit comprendre, que l'acte qui touche de plus près et immédiatement à l'incarnation est un acte très-parfait. Mais cet acte même fut le consentement de la Vierge. Donc, quand elle vit qu'elle était choisie de Dieu pour cela, qu'elle était prévenue, que Dieu exigeait ce consentement, il fallut que du fond de ses entrailles, et par tous ses efforts et toutes ses vertus, elle se ceignît, se disposât et se dilatât pour recevoir dignement et sans aucune souillure une grâce si grande, si singulière, si inusitée. Or, cela s'est fait dignement et convenablement en consentant. Donc ce consentement sort de toutes ses vertus et de tous ses efforts (1).

Le troisième secours fut le ministère de l'ange. Il est certain que, dans tout leur ministère à notre égard, ils ne désirent rien tant que notre salut; ils y tendent avec ardeur. Or, à l'heure où l'ange Gabriel fut envoyé à la Vierge, tous connurent que par le consentement de cette auguste Vierge devait être formé le principe et le chef de notre salut, Jésus-Christ, comme homme. Donc à cette heure la cour angélique tout entière ou la hiérarchie céleste tendait de tous ses désirs, de toutes ses forces vers la Vierge pour l'aider de son puissant secours pour recevoir dignement le si grand œuvre de la conception de Dieu et pour l'accomplir. Les anges employèrent toutes leurs forces pour le plein succès de ce divin chef-d'œuvre, soit en priant Dieu avec ferveur, soit en influant sur la Vierge selon la proportion de la hiérarchie de leur ordre. Car tous les Séraphins,

(1) Ut supra, cap. 2.

recevant un tel secours de Dieu, le communiquaient aux Chérubins, les Chérubins aux Trônes, les Trônes aux Dominations, les Dominations aux Vertus, les Vertus aux Puissances, les Puissances aux Principautés, les Principautés aux Archanges, les Archanges aux Anges, les Anges à Gabriel, Gabriel à la Vierge bénie. Ils influèrent tous immédiatement en elle, ou un seul par la vertu et au nom de tous. Un seul, agissant par la vertu de tous en Marie, était beaucoup plus puissant que s'il eût agi seul dans sa puissance.

Le quatrième secours pour le consentement de Marie fut l'affection paternelle. Car tous les saints qui avaient précédé furent coopérateurs de ce consentement implicitement ou explicitement auprès de Dieu en désirant leur Sauveur pour la vie éternelle. Leurs intentions, leurs saints désirs et leurs mérites concouraient fortement à obtenir et à recevoir de Dieu le Sauveur, et par conséquent pour obtenir la venue de celle par laquelle et en laquelle le Sauveur du monde devait être envoyé et donné.

Si donc Dieu, dans cette œuvre, divine fit attention aux mérites de tous les anciens pères et saints, il est évident qu'il donna à la Vierge et à son consentement la grâce que les saints avaient obtenue par leurs mérites. Le consentement de Marie l'élevant à la dignité et à la perfection de Mère de Dieu, ce consentement surpasse infiniment tout ce qu'on peut penser ou dire de grand, Dieu excepté. Si ce terme ineffable fut proportionné à son mérite, il fallait que la perfection méritoire de ce consentement fût proportionnée à la perfection de son terme, qui était l'incarnation du Verbe (1).

Dans la réponse du consentement de la bienheureuse Vierge, dit Albert le Grand (2), vous trouverez quatre paroles qui respirent le parfum de quatre vertus. Car elle dit : *Ecce :* Voici, ce qui est de l'obéissance prompte. *Ancilla Domini :* La servante du Seigneur, ce qui est de l'humilité parfaite. *Fiat mihi :* Qu'il me soit fait, ce qui est de la charité ardente. *Secundum verbum tuum :* Selon votre parole, ce qui est d'une foi ferme.

Dans cette scène de l'annonciation, dit Auguste Nicolas (3), la plus grande de toutes dans sa simplicité, se traite et se consomme non seulement l'œuvre de notre salut, mais la destinée des anges et des hommes, de la création tout entière, de Dieu lui-même, si nous osons ainsi parler.

Il faut s'incliner avec l'ange devant celle à qui nous devons cette solution, à qui Dieu lui-même a voulu la devoir, et lui dire avec le ciel et la terre dont elle est la Reine : Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; vous êtes bénie entre toutes les femmes ; le Seigneur est avec vous, et c'est par vous qu'il est avec nous.

(1) Ut supra, cap. 7.
(2) Lib. 4 Compendii theologicæ veritatis, cap. 3.
(3) 1re partie, livre 1er, chap. 7 : Ministère de Marie dans le plan divin.

Merveilleux ministère de Marie, dont la simplicité ne doit pas nous dérober la majesté ! Quand Dieu fit toutes les parties de l'univers qui précédèrent la création de l'homme, il procéda par voie de décret : *Que la lumière soit ! Que les eaux se partagent ! Que la terre paraisse ! Qu'elle produise des plantes ! Qu'elle produise des animaux !* Mais, venu à l'homme, il change de conduite ; lui-même veut mettre la main à ce chef-d'œuvre, lui-même dans le recueillement et le conseil de sa Trinité : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram :* Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Cette création du premier homme a été l'objet d'une telle complaisance, parce qu'elle était à l'image du Fils de Dieu. Mais dans la formation du Christ, nouvel homme, l'œuvre est bien plus sublime, puisque c'est le Fils de Dieu lui-même qui doit être cet homme. Là Dieu va dire aussi un *Faciamus*. Mais, prodigieux honneur ! dans ce céleste conseil, dans cette divine opération, qui n'admettait d'abord que les trois personnes divines, va être admise une quatrième personne, et c'est l'humble Marie. Dieu traite avec elle, il l'associe à l'œuvre de ses œuvres, il veut avoir son consentement, et il lui dit : *Faciamus hominem :* Faisons ce nouvel homme à l'image duquel tout a été formé et doit être réformé.

Jusqu'à Marie, Dieu avait agi dans chaque ancêtre du Christ par décret, le décret naturel de la propagation humaine : *Crescite et multiplicamini ;* et s'il en avait dirigé le cours par des vocations ou par des exclusions, c'était toujours par voie de décret et de commandement. Sortez de votre pays, dit-il à Abraham, et venez en la terre que je vous montrerai, etc. Abraham sortit donc, comme le Seigneur le lui avait commandé. En Marie Dieu pouvait agir de même ; il pouvait influer sur son consentement en lui en faisant une loi ; il pouvait même lui dérober complètement l'opération du mystère, dont elle aurait été l'instrument passif, et faire le second Adam de la femme, comme il avait fait la femme du premier Adam. Il pouvait d'autant plus agir ainsi que l'honneur d'être Mère de Dieu semblait emporter de lui-même le consentement de Marie et ne devoir rencontrer que de la reconnaissance. Mais non : en Marie seule Dieu subordonne sa souveraineté ; il propose, il répond aux difficultés de sa créature, et il attend son consentement. Il faut même remarquer que, dans ce mystérieux conseil où Marie est admise avec les trois personnes divines, celles-ci n'ont qu'une seule volonté, qu'une voix pour ainsi dire, parce qu'elles ne font qu'un seul Dieu ; de sorte que la volonté, la voix de Marie balance à elle seule la Trinité et tient en suspens le ciel et la terre.

Demandez-nous maintenant pourquoi nous honorons cette femme et ce qu'elle a de plus que tous les ancêtres du Fils de Dieu ! La personne humaine est exaltée dans la sainte Vierge à un degré qui n'est pas égal à celui auquel la nature humaine est exaltée en Jésus-Christ, mais qui en

est aussi rapproché que possible et semble y confiner, comme dit saint Thomas : *Attigit fines Divinitatis.* Cette vérité est accablante par sa grandeur.

Marie, dans l'acte de l'incarnation, fait l'office de la personnalité humaine dans son acte le plus souverain, l'acte que cette personnalité eût fait en Jésus-Christ, si elle s'y fût trouvée, qui est de donner la nature humaine au Verbe. Cette nature, telle qu'elle est dans le Christ, n'a pas pu se donner elle-même, parce que donner est un acte personnel. Elle n'a été prise par le Verbe qu'étant donnée par Marie. Le Verbe l'a reçue non seulement du sein de Marie, mais du cœur, de la volonté, du consentement de Marie.

Par conséquent, conclusion rigoureuse à laquelle on ne peut échapper par aucune issue, par conséquent l'incarnation avec toutes ses conséquences est imputable à Marie, et sa personnalité a pour mesure toute l'importance, toute la grandeur, toute la majesté du ministère qu'elle remplit.

Le cardinal de Bérulle s'émeut à cette pensée, et il laisse exhaler la pieuse exaltation de son âme en ces fortes et naïves paroles que l'élévation de son esprit dictait à l'humilité de son cœur :

Contemplant, dit-il (1), ce conseil et cette œuvre, permettez-moi, Seigneur, de vous adresser mes vœux et mes élévations sur cette qualité que vous établissez au ciel et sur la terre de Mère du Très-Haut, et qu'en mes dévotions et pensées je suive votre conduite admirable en cette œuvre. Car vous y associez à vous-même la très-sainte Vierge, vous l'élevez à opérer avec vous et à opérer l'œuvre de vos œuvres ; et, comme vous associez une *nature humaine* à l'une de vos personnes divines, vous voulez aussi associer une *personne humaine* à l'une de vos œuvres divines. Contemplant donc cette œuvre, ô Trinité sainte, et y trouvant cette Vierge en société avec vous, je la contemple et la révère après vous, et je la contemple et révère comme la *personne* la plus haute, la plus sainte et la plus digne de votre grandeur et amour, qui sera jamais ; je la contemple et révère comme celle qui surpasse en hautesse, en dignité et en sainteté toutes les *personnes* humaines et angéliques, même considérées toutes ensemble.

Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Cieux, limbes et terre, s'écrie Corneille de la Pierre (2), réjouissez-vous, Marie consent. *Fiat :* Qu'il me soit fait, qu'il en soit ainsi. A ce moment heureux et suprême, le Verbe se fait chair : *Et Verbum caro factum est* (Joan. 1, 14). Dieu se fait homme, l'homme devient Dieu ; le ciel s'abaisse, la terre s'élève ; Dieu a une Mère, une Vierge a Dieu pour Fils. Les anges admirent, la terre tressaille, l'enfer frémit, tout est sauvé.

(1) *Elévations à la très-sainte Vierge.*
(2) Comment. in Luc., cap. 1.

Par un seul *fiat* le monde est tiré du néant ; par un seul *fiat* de Marie le monde est racheté et sauvé. Un *fiat* de Dieu crée le monde, un *fiat* d'Adam le perd. Un *fiat* de Marie permet l'incarnation du Verbe et sauve l'univers, un *fiat* du prêtre catholique place Jésus-Christ sur l'autel, un *fiat* du Tout-Puissant ressuscitera tous les hommes et les transportera au lieu du jugement.

Celui qui était au commencement, dit saint Augustin (1), renferme en lui tout commencement. Cependant il prend de sa Mère un commencement, comme nous l'apprenons par Isaïe : Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel, 7, 14. Demeurant dans le sein du Père, il descend dans le sein de la Mère. Dans ce sein de la Vierge, la nature divine s'unit la nature humaine ; là le Verbe fait chair pour nous procède de la Mère et nous prépare une demeure : *Manens in sinu Patris, implevit uterum Matris. In Virginis utero, natura divina sibi copulavit humanam, ubi Verbum caro factum pro nobis a Matre procedens, ubi habitemus præparat nobis* (2).

Dieu s'est fait homme afin que l'homme devint Dieu : *Factus est Deus homo, ut homo fieret Deus.* Afin que l'homme mangeât le pain des anges (Psal. 17), le Dieu des anges s'est fait homme aujourd'hui : *Ut panem angelorum manducaret homo, Dominus angelorum hodie factus est homo.* Aujourd'hui s'accomplit cette prophétie qui dit : Cieux, versez votre rosée ; nuées, répandez le Juste ; que la terre s'ouvre et enfante son Sauveur (Is. 45, 8). Celui qui avait fait toutes choses est fait, afin que celui qui s'était perdu fût retrouvé. L'homme pèche et devient coupable, l'Homme-Dieu est né pour que le criminel fût absous. L'homme tombe donc, mais Dieu descend ; l'homme tombe misérablement, Dieu descend miséricordieusement ; l'homme tombe par orgueil, Dieu descend avec sa grâce. Car la Mère du Seigneur entend ces paroles de l'ange : Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. Celui qui d'abord est né sans mère dans le ciel naît aujourd'hui sans père sur la terre. O miracles ! ô prodiges ! les droits de la nature sont changés dans l'homme. Dieu naît, la Vierge devient féconde sans l'homme. La parole de Dieu féconde celle qui ne connaît pas l'homme ; elle est mère et vierge en même temps, devenue mère, mais incorruptible. La Vierge a un fils sans l'homme ; toujours vierge, elle est cependant féconde. La Vierge conçoit ; seule elle peut procurer le remède à notre blessure, elle qui donne le germe d'un fruit divin sans la blessure du péché. O merveilleux et exquis assemblage ! ô mélange nouveau et inouï ! Dieu qui était et qui est conçu, le Créateur qui devient créature ! L'immense est renfermé, le seul riche devient pauvre, l'incorporel se revêt de la chair, l'invisible se voit, l'impalpable

(1) Serm. 6 in Natali Domini.
(2) Serm. 8 in Natali Domini.

se touche, l'incompréhensible est pris, l'immortel est mis à mort (1).

Jésus-Christ, dit encore saint Augustin (2), s'est revêtu de la chair; il a voulu prendre la forme de l'humilité pour délivrer nos âmes des péchés. La transgression du premier homme avait trompé le monde entier, et il n'y avait plus de salut que dans la venue du Christ du ciel. Le cruel dragon se réjouissait, parce qu'il avait préparé son poison pour l'homme nouveau. Mais Jésus-Christ est descendu dans le sein de la Vierge pour y recevoir des membres qu'il livrerait à la croix, afin de donner la mort à l'antique dragon. Car le diable s'était servi d'une mauvaise ruse en prenant la forme du serpent pour parler à la femme, afin de n'être pas connu. Mais celui qui descend du ciel le réduit à néant; ce Dieu Fils de Dieu, en prenant un corps humain, lui tend un filet mortel; car, à la vue de la chair, le tentateur s'approche de lui comme d'un pur homme, ignorant complètement qu'il fût Dieu. Il voyait la chair, mais il ignorait la majesté du Seigneur : *Videbat carnem, sed ignorabat Domini majestatem.* Il voyait bien l'infirmité, et il n'apercevait pas la divinité : *Cernebat infirmitatem, et non videbat deitatem.* Le démon resta confus quand le Seigneur apparut dans l'homme. Une telle Vierge est choisie dans le monde entier, qui eut tant de mérites qu'elle put recevoir en elle-même le Fils de Dieu et demeurer entièrement vierge après l'enfantement : *Talis eligitur Virgo de toto scilicet mundo, quæ tantum haberet meritum, ut Dei Filium in semetipsam susciperet, et post partum omnimodo virgo permaneret.* Vous concevrez, ô pleine de grâce, et vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés (Matth. 1, 21). Vous conserverez les droits de la virginité; vous aurez un Fils, et vous ne perdrez pas le nom de Vierge : *Virginitatis jura servabis, Filium habebis, et nomen Virginis non amittes.* Car la puissance de Dieu est si grande, qu'il vous fait mère féconde et qu'il conserve intacte votre virgi-

(1) Hodie impleta est prophetia quæ dicit : Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum; aperiatur terra, et germinet Salvatorem. Factus est igitur qui fecerat, ut inveniretur qui perierat. Peccavit homo, et factus est reus; natus est homo, ut liberaretur reus. Homo igitur cecidit, sed Deus descendit : cecidit homo miserabiliter, descendit Deus misericorditer; cecidit homo per superbiam, descendit Deus cum gratia : sic namque Mater Domini ab angelo audivit : Ave, gratia plena, Dominus tecum. Qui natus est primo sine matre in cœlis, hodie natus est sine patre in terris. O miracula! o prodigia! naturæ jura mutantur in homine. Deus nascitur, Virgo sine viro gravidatur, viri nesciam sermo Dei maritat. Simul facta est mater et virgo; mater facta, sed incorrupta; virgo habens filium, nesciens virum; semper clausa, sed non infœcunda. Virgo concepit, sola vulneri nostro medicinam parere potuit, quæ non ex peccati vulnere germen piæ prolis emisit. O mira et inexquisita compago! o nova et inaudita commixtio! Deus qui erat, et qui est; Creator, creatura. Qui immensus est, capitur; divites constituens, pauper efficitur; incorporeus carne vestitur; videtur invisibilis; palpatur impalpabilis; comprehenditur incomprehensibilis; immortalis occiditur. (S. Augustinus, *Sermo 9 in Natali Domini.*)

(2) Serm. 10 in Natali Domini.

nité : *Tanta est enim divina illa potentia, ut et matrem reddat fœcundam, et virginitatem servet illæsam.*

Voici le jour désirable de la bienheureuse Marie toujours vierge, dit encore saint Augustin (1); que notre terre soit donc dans une éclatante allégresse en ce jour illustré par une si grande Vierge; car elle est cette fleur des champs d'où sort le précieux lis des vallées. Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Marie est remplie de grâce, et la faute d'Eve disparaît; par Marie la malédiction d'Eve est changée en bénédiction : *Impleta est Maria gratia, et Eva vacata est culpa; maledictio Evæ in benedictionem mutatur Mariæ.* Réjouissez-vous, ô bienheureuse Vierge, le Christ, Roi dans son ciel, s'incarne dans votre sein; du sein du Père il daigne descendre dans le sein de la Mère. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous qui donnez la vie aux hommes et aux femmes. La mère de notre race a apporté la peine au monde; la Mère de notre Seigneur a apporté le salut au monde. Eve est la première cause du péché; Marie est la cause du mérite. Eve tue, Marie vivifie; celle-là frappe, celle-ci guérit. Car l'obéissance prend la place de la désobéissance; la foi remplace la perfidie. Marie joyeuse porte l'Enfant divin, elle porte celui qui la porte : *Portat a quo portabatur.* Le chant de la Vierge exclut les pleurs d'Eve. La Mère de Dieu devient tout à coup divinement enceinte, et tous les siècles l'appellent heureuse. Marie se réjouit d'être ainsi Mère. Celui que la terre, la mer, les cieux ne peuvent renfermer est reçu dans un petit corps. C'est là cette nouveauté prédite par le prophète Jérémie. Le Seigneur, dit-il, a créé sur la terre un nouveau prodige : la femme environnera l'homme, 31, 22. O femme bénie entre toutes les femmes, qui ne connaît nullement l'homme, et qui environne l'homme dans son sein ! *O femina super feminas benedicta, quæ virum omnino non novit, et virum suo utero circumdedit !*

Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. O heureuse obéissance ! ô insigne grâce qui, en donnant sa foi, forme en elle-même un corps à l'Architecte du ciel ! Le Seigneur accomplit en elle ce qu'il avait depuis longtemps prédit par son prophète Osée : J'aime mieux l'obéissance que le sacrifice, et je préfère la science de Dieu à tous les holocaustes, 6, 6. En elle se trouve la vraie obéissance, plus agréable que tous les sacrifices; cette volonté est plus acceptable que toutes les victimes. Par là elle mérite la gloire qu'elle annoncera bientôt elle-même : Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. O bienheureuse Marie, qui est capable de vous rendre toutes les actions de grâces et toutes les louanges que vous méritez, vous qui, par votre singulier consentement, secourez le monde perdu? Exaucez nos prières et apportez-nous l'antidote de la réconciliation. Recevez les prières que nous vous offrons,

(1) Serm. 2 de Annunt. dominica.

accordez-nous ce que nous vous demandons, prenez notre défense sur ce que nous craignons, parce que vous êtes l'unique espérance des pécheurs; par vous nous espérons le pardon de nos péchés, et en vous, ô bienheureuse, est l'espoir de nos récompenses. Sainte Marie, secourez les malheureux, aidez les pusillanimes, rassurez ceux qui pleurent, priez pour le peuple, intervenez pour le clergé, intercédez pour le sexe dévot. Que tous ceux qui aiment à parler de vous éprouvent votre secours; soyez toujours prête à exaucer les vœux qui vous sont adressés, et répandez sur tous les abondantes grâces qui sont dans vos mains. Ne cessez de prier pour le peuple de Dieu, ô bénie Vierge qui avez mérité de porter le Rédempteur du monde!

Aujourd'hui, dit saint Bernard, le Verbe s'est fait chair, et il commence d'habiter avec nous (1). Aujourd'hui la Sagesse a commencé de se construire une maison de notre corps dans le sein de la Vierge, et, pour bâtir l'unité de l'Eglise, elle a arraché, sans mains, de la montagne la pierre angulaire, en prenant, sans le secours humain, du corps virginal la chair de notre rédemption. Dès ce jour le Seigneur des vertus est avec nous, le Dieu de Jacob nous reçoit. Aujourd'hui le Seigneur nous élève, afin que la gloire habite dans notre terre. En vérité, Seigneur, aujourd'hui vous avez béni votre terre, cette terre bénie entre les femmes. Aujourd'hui vous avez répandu la bénédiction du Saint-Esprit, afin que notre terre donne le béni fruit de son sein, et le ciel a donné sa rosée, afin que le sein virginal germât le Sauveur. La terre fut maudite dans le travail du prévaricateur, et, cultivée, elle ne produisait que des ronces et des épines aux héritiers de la malédiction. Mais maintenant la terre est bénie dans l'œuvre du Rédempteur, et procure à tous la rémission des péchés et le fruit de vie; elle détruit pour les enfants d'Adam le préjudice de l'originelle malédiction. Elle est entièrement bénie cette terre qui, tout intacte, sans culture, sans semence, produit, de la seule rosée du ciel, le Sauveur, et fournit aux mortels le pain des anges, la nourriture de la vie éternelle. Cette terre, parce qu'elle était inculte, semblait être déserte, mais elle était très-bonne pour produire un excellent fruit; elle paraissait être le désert de la solitude, mais elle était le paradis de la béatitude; c'était le vrai jardin des délices de Dieu, le désert dont les champs ont produit le germe du parfum, désert admirable, fertile, duquel le Père éternel a envoyé l'Agneau dominateur de la terre. Envoyez, dit Isaïe, votre Agneau de la pierre du désert, 16, 1. C'est-à-dire prenez la pierre de la pierre du désert; que la virginité sainte, inviolable, produise le Saint et l'Inviolable.

O entrailles de Marie, s'écrie ce saint docteur (2), plus étendues que les cieux, plus grandes que la terre, plus immenses que les éléments; sein

(1) In Annuntiat. Domini, serm. 1

(2) In Nativit. Domini, serm. 2.

sacré qui renferme tout entier celui qui renferme toutes choses, sein céleste dans lequel le Dieu de gloire est couché ! *O venter diffusior cœlis, terrisque amplior, capacior elementis, qui totum claudit omnia concludentem, in quo Deus gloriæ reclinatur!*

L'ange annonçant et le Saint-Esprit survenant, dit saint Grégoire le Grand (1), aussitôt le Verbe est dans le sein de Marie, aussitôt le Verbe se fait chair, et, gardant son essence immuable, qui lui est coéternelle avec le Père et le Saint-Esprit, il prend dans les entrailles virginales ce qu'il faut pour que l'Impassible souffre, que l'Immortel meure, que l'Eternel puisse être du temps vers la fin des siècles, et que, par un ineffable mystère, la conception étant sainte et l'enfantement inviolable, la même Vierge soit la servante du Seigneur et sa Mère, selon la vérité des deux natures. Car il lui est dit par Elisabeth : Et d'où me vient ceci, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi (Luc. 2, 43) ? Et la Vierge elle-même dit au moment de la conception : Voici la servante du Seigneur (Luc. 1, 38). Et quand même le Fils est autre du Père, autre de la Vierge, il n'est cependant pas un autre du Père, un autre de la Vierge ; mais il est éternel par le Père, et du temps par la Mère ; il est celui qui a fait toutes choses, il est celui qui est fait ; il est parmi les enfants des hommes le plus beau par la divinité, et il est par son humanité celui dont il est dit dans Isaïe, 53, 2 : Il n'a ni éclat ni beauté ; nous l'avons vu, et il était méconnaissable. Il est avant les siècles, du Père sans Mère ; il est à la fin des siècles, d'une Mère sans Père. Il est le temple du Créateur, il est le Créateur du temple ; il est l'Auteur de l'œuvre, il est l'œuvre de l'Auteur ; restant un des deux natures et dans chaque nature, sans confusion des natures, et ne formant pas deux par la distinction des natures.

Voici que la même Vierge est appelée servante du Seigneur et sa Mère : servante du Seigneur, parce que le Verbe avant les siècles est le Fils unique égal au Père ; mais sa Mère, parce qu'il s'est fait homme, prenant chair dans ses entrailles par le Saint-Esprit. Elle n'est pas la servante de l'un et la mère d'un autre, parce que, lorsque le Fils unique de Dieu, existant de toute éternité, est né homme de son sein, elle est devenue, par un incompréhensible miracle, la servante de l'homme par la divinité, et la Mère du Verbe par la chair : *Investigabili miraculo facta est ancilla hominis per divinitatem, et Mater Verbi per carnem.* Et la chair n'a pas été conçue dans le sein de la Vierge d'abord, pour que la divinité s'unît ensuite à la chair ; mais aussitôt que le Verbe est venu dans le sein, aussitôt le Verbe, la propriété de chaque nature conservée, s'est fait chair ; et l'homme parfait, dans la réalité de la chair et de l'âme raisonnable, est né par le sein de Marie Fils unique de Dieu (2).

(1) Moral., cap. 27 in Job, lib. 18.
(2) Idem S. Gregor , Registri epistolarum lib. 9, indictione 4, epist. 60.

La bienheureuse Marie, dit saint Fulgence (1), conçoit et enfante le Verbe-Dieu parce qu'il s'est fait homme. Il reçoit de la même et dans la même Vierge la nature de la chair humaine, selon laquelle le Dieu éternel est conçu et naît dans le temps. Car la chair prise est la conception virginale; cette spirituelle nature du Verbe de Dieu, engendrée de toute éternité par Dieu le Père, ne pouvait, sans prendre chair dans le sein de cette sainte Mère et Vierge, être conçue dans le temps, comme la chair, sans l'union du Verbe de Dieu, ne pouvait pas être conçue dans le sein virginal sans l'homme. La Vierge concevant fournit de soi cette chair lorsque Dieu vient en elle pour se faire homme. Il n'y a donc point d'intervalle de temps entre le commencement de la conception de la chair et la venue de la Majesté qui devait être conçue.

Le Verbe-Dieu, c'est-à-dire le Fils unique de Dieu, qui est en toutes choses, comme il l'atteste lui-même, l'*alpha* et l'*omega*, le commencement et la fin, ne refusa pas d'être conçu selon la nature humaine dès le principe; comme mourant dans la même chair, Dieu paya la dette finale de la nature humaine. Car la nature humaine n'était ni suffisante ni capable d'ôter le péché du monde sans s'unir au Verbe de Dieu, non par confusion de nature, mais par union personnelle; car le Verbe en se faisant chair, par une union merveilleuse, a fait sienne la nature qu'il a prise de nous, dans laquelle union divine et admirable cependant la divinité du Verbe n'a pas été changée en la chair, mais la chair de l'humanité prise par le Verbe a été divinisée par l'union hypostatique. Ainsi la Vierge conçoit et enfante le Verbe-Dieu lui-même se faisant homme en elle; elle conçoit et enfante cet unique Fils de Dieu, qui est la vertu et la sagesse de Dieu, une émanation pure de la clarté du Tout-Puissant, la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté (Sap. 7, 25-26), que l'éternelle divinité du Père engendre immuable et éternel, et l'engendre ainsi de toute éternité. La Vierge conçoit le même Dieu en la nature humaine, véritable Dieu et homme, véritable Homme-Dieu (*ut supra*).

Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même ne produisent pas tout à coup leurs grands ouvrages, dit Bossuet (2); ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. La nature agit de la même sorte, et ceux qui sont curieux de ses secrets savent qu'il y a de ses ouvrages où il semble qu'elle se joue, ou plutôt qu'elle exerce sa main pour faire quelque chose de plus achevé. Mais ce qui est de plus admirable, c'est que Dieu observe la même conduite, et il nous le fait paraître principalement dans le mystère de l'incarnation : c'est le miracle de sa

(1) Epistola 17.
(2) 1er sermon pour le jour de la Nativité de la sainte Vierge.

sagesse, c'est le grand effort de sa puissance; aussi nous dit-il que pour l'accomplir il remuera le ciel et la terre : *Adhuc modicum, et ego commovebo cœlum et terram* (Agg. 2, 7); c'est son œuvre par excellence, et son prophète l'appelle ainsi : *Domine, opus tuum.* Mais encore qu'il ne doive paraître qu'au milieu des temps : *In medio annorum vivifica illud* (Habac. 3, 2), il n'a pas laissé de le commencer dès l'origine du monde. Et la loi de nature, et la loi écrite, et les cérémonies, et les sacrifices, et le sacerdoce, et les prophéties n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ : *Christi rudimenta*, disait un ancien; et il n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent : il forme la bienheureuse Marie, pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ qu'il devait envoyer bientôt, et il en rassemble tous les plus beaux traits en celle qu'il destinait pour être sa Mère.

Tertullien, ce grave et célèbre écrivain (1), considérant de quelle manière Dieu a formé l'homme, témoigne être assez étonné de l'attention qu'il y apporte. Représentez-vous, nous dit-il, de la terre humide dans les mains de ce divin artisan; voyez avec quel soin il la manie, comme il l'étend, comme il la prépare, avec quel art et quelle justesse il en tire les linéaments; en un mot, comme il s'affectionne et s'occupe tout entier à cet ouvrage : *Recogita totum illi Deum occupatum ac deditum.* Il admire cette application de l'Esprit de Dieu sur une matière si méprisable, et, ne pouvant s'imaginer qu'il fallût employer tant d'art ni tant d'industrie à ramasser de la poussière et à remuer de la boue, il conclut que Dieu regardait plus loin et qu'il visait à quelque œuvre plus considérable; et afin de nous expliquer toute sa pensée : Cette œuvre, dit-il, c'était Jésus-Christ; et Dieu, en formant le premier homme, songeait à nous tracer ce Jésus qui devait un jour naître de sa race. C'est pour cela, poursuit-il, qu'il s'affectionne si sérieusement à cette besogne, parce que, voici ses paroles, dans cette boue qu'il ajuste, il pense à nous donner une vive image de son Fils qui se doit faire homme : *Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus.*

Quand Dieu créa le chaos, dit Auguste Nicolas (2), il le débrouilla; quand successivement il forma les diverses parties de l'univers, en allant du simple au composé, il tendait à une fin. Cette fin immédiate nous apparaît dans la Genèse : c'est l'homme.

Mais l'homme lui-même, à quelle fin fut-il créé, et par conséquent toute la création en lui?

Faisons l'homme à notre image, dit Dieu. Or, l'image de Dieu est son

(1) Lib. de Resurrect. carnis.

(2) Livre 1er, chapitre III : De l'Incarnation du Verbe.

Fils unique. Il y a donc là une intention visible de rapporter l'homme au Verbe, Fils de Dieu. Et, parmi les descendants de cet homme que Dieu formait, le Verbe devant paraître, il doit être que Dieu l'ait eu principalement en vue dans cette formation. C'est l'humanité du Verbe, c'est l'Adam futur que Dieu formait dans le premier Adam : *Adam, qui est forma futuri*, dit expressément saint Paul (ad Rom. 5, 14).

Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel, dit Isaïe : *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel*, 7, 14. Vous devez croire, dit Richard de Saint-Victor, que cette prophétie annonce Jésus-Christ et qu'elle a été accomplie en Jésus-Christ (1). Que celui qui ne peut pas comprendre la voix prophétique écoute le sens que lui donne celui qui l'expose. Que celui qui ne comprend pas le sens du prophète qui prédit croie à l'application qu'en fait l'évangéliste. Ecoutez la prophétie : Voilà que la vierge concevra. Ecoutez son explication et son application : Or, tout cela advint pour accomplir ce qu'avait dit le Seigneur par le prophète : Une vierge concevra et enfantera un fils, et on le nommera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous : *Hoc totum factum est ut adimpleretur quod dictum est per prophetam : Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel, quod interpretatur nobiscum Deus* (Matth. 1, 22-23).

Pourquoi l'évangéliste dit-il : Or, tout cela? Ecoutez : Joseph, fils de David, ne crains point de recevoir Marie ton épouse, car ce qu'elle porte en elle est né du Saint-Esprit (Matth. 1, 20). Voici que l'évangéliste dit que la prophétie s'est accomplie en la bienheureuse Marie. Qui osera dire le contraire? Là il est dit que la Vierge concevra, ici il est dit qu'elle a conçu du Saint-Esprit. Elle conçoit donc du Saint-Esprit, non de l'homme. La Vierge conçoit donc et enfante. Le Saint-Esprit ne sait pas profaner la Vierge, mais il sait la sanctifier. L'Esprit saint ne sait pas diminuer la pureté de la Vierge, mais l'augmenter ; il ne sait pas la souiller, mais la glorifier. Que celui donc qui n'a pas le cœur illuminé pour comprendre le sens du prophète ne résiste pas à l'évangéliste qui l'interprète, de crainte qu'il n'encoure cette malédiction du même prophète Isaïe : Aveuglez le cœur de ce peuple, appesantissez ses oreilles : *Excæca cor populi hujus, et aures ejus aggrava*, 6, 10. Que celui qui n'a pas l'intelligence de ce qu'il lit croie de cœur, afin qu'il mérite de comprendre; car il faut la foi pour comprendre. Notre foi a un puissant appui dans cette concordance du prophète et de l'évangéliste. Ce que le prophète prédit : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et on le nommera Emmanuel, c'est ce que l'évangéliste déclare par ces paroles : Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* (Joan. 1, 14). Il a habité parmi nous, dit-il; il a certai-

(1) Pars 1, lib. 1 de Emmanuele, cap. 1.

nement habité parmi nous pour être notre Emmanuel, pour être Dieu avec nous. Ce que le prophète exprime par ce mot *Emmanuel*, l'évangéliste l'explique clairement à Marie lorsqu'il lui adresse ces divines paroles : *Le Saint* qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu : *Quod nascetur ex te* SANCTUM, *vocabitur Filius Dei* (Luc. 1, 35).

Le Seigneur, dit Jérémie, a créé sur la terre un nouveau prodige : LA FEMME ENVIRONNERA L'HOMME : *Faciet Dominus novum super terram :* FEMINA CIRCUMDABIT VIRUM, 31, 22. Ce grand prodige, c'est l'incarnation du Verbe de Dieu.

Semblable à un nouvel époux qui sort de son lit nuptial, il s'élance comme un géant dans sa carrière, dit le Psalmiste : *Tanquam sponsus procedens de thalamo suo, exultavit ut gigas ad currendam viam*, 18, 6. Ce géant, c'est le Fils de Dieu qui descend du ciel, qui s'incarne dans le sein de Marie, et qui naît pour aller au Calvaire donner sa vie pour nous, la rendre à nous-mêmes qui l'avions perdue. Un enfant nous est né, dit Isaïe, un fils nous est donné ; il porte sur son épaule le signe de la domination, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix, 9, 6. Voilà le Fils de Dieu fait homme. Cieux, versez votre rosée; nuées, répandez la justice; que la terre s'ouvre et enfante son Sauveur (Isaïe, 45, 8). Voilà que votre Dieu vient lui-même, il vous sauvera; alors les yeux des aveugles et les oreilles des sourds seront ouverts, le boiteux sera agile comme le cerf, la langue du muet sera prompte et rapide (Isaïe, 35, 4-5).

C'est lui qui est notre Dieu, dit le prophète Baruch, et nul autre n'existe. Après cela, il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes : *Hic est Deus noster, et non æstimabitur alius. Post hæc autem in terris visus est, et cum hominibus conversatus est*, 3, 36-38. Et toi, Bethléem Ephrata, la plus petite entre les villes de Juda, de toi sortira celui qui dominera sur Israël, et sa sortie est du commencement et du jour de l'éternité : *Et tu, Bethlehem Ephrata, parvula es in millibus Juda: ex te egredietur qui sit dominator in Israel, et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis* (Michæas, 5, 2). Réjouis-toi, fille de Sion, dit le prophète Zacharie, loue le Seigneur : voilà que je viens, et j'habiterai au milieu de toi, dit Jéhova. Et les nations viendront en foule vers le Seigneur en ce jour-là ; elles seront mon peuple, et j'habiterai au milieu de toi ; et tu sauras que Jéhova, le Dieu des armées, m'a envoyé vers toi, 2, 10-11. Voici ce que dit le Seigneur Dieu des armées : J'amènerai de l'orient mon serviteur (Id. 3, 7-8). Toutes ces prophéties se rapportent à la conception, à l'enfantement du Verbe divin. Daniel annonce en ces termes l'incarnation : Je voyais ainsi, dit-il, jusqu'à ce qu'une pierre fut détachée d'elle-même, et sans la main d'aucun homme, de la montagne, et elle devint une grande montagne et remplit toute la terre, 2, 34-35. Et dans les jours de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume

qui ne sera jamais détruit, et dont l'empire ne sera pas donné à un autre peuple; un royaume qui brisera et consumera tous ces royaumes, et subsistera éternellement, 2, 44. Je regardais, dit encore le même prophète, en la vision de la nuit, et voici comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel, et il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours, et ils le présentèrent devant lui. Et il lui donna la puissance, et l'honneur, et le royaume; et tous les peuples, tribus et langues, le suivirent. Sa puissance est une puissance éternelle, qui ne sera pas transférée, et son règne ne sera point affaibli, 7, 13-14.

Outre tous ces prophètes qui ont si bien annoncé l'incarnation, avant eux tous, le prophète royal disait: Il descendra comme la pluie sur l'herbe nouvellement coupée, comme les gouttes de la rosée sur la terre. La justice se lèvera en ces jours, et l'abondance et la paix, et leur durée égalera celle des astres dans le ciel. Il dominera de la mer jusqu'à la mer, du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Son nom subsistera dans tous les siècles ; toutes les nations de la terre seront bénies par lui, toutes les nations le glorifieront, 71, 6-7-8-17-18.

Sur le mode de l'incarnation, dit saint Bonaventure (1), on doit tenir pour certain que la Vierge crut, désira et consentit à ce que le mystère de l'incarnation eût lieu en elle, suivant l'annonciation de l'ange; que le Saint-Esprit survint en elle pour la sanctifier et la féconder; que par sa vertu elle conçut le Fils de Dieu étant vierge, qu'elle enfanta restant vierge, et qu'elle demeura vierge après l'enfantement. Elle conçut non seulement la chair, mais aussi une chair animée et unie au Verbe, une chair exempte de tout péché, sainte et immaculée. Et c'est pour cette raison que la Vierge est nommée Mère de Dieu.

Pour la commune réparation de tous, dit Albert le Grand (2), il convenait qu'il y eût trois concours de la triple hiérarchie divine, angélique et humaine. D'où, dans le mystère de l'incarnation, il y a le concours de l'ange qui annonce, de la Vierge qui conçoit et du Verbe de Dieu qui prend la chair. Lorsque le Fils de Dieu est envoyé au monde, il ne quitte pas le ciel, mais il prend la nature humaine; car, quoiqu'il vienne, il était; mais il est après dans son éternité autrement qu'il était avant l'incarnation. Ce changement n'est pas du côté de sa divinité, où il est immuable, mais du côté qu'il prend naissance, parce qu'il s'unit à notre chair. D'où ce changement n'est pas du côté du Fils éternel, mais du côté de ce qu'il a pris. Changer de lieu, c'est n'être plus où l'on était avant; mais ceci n'est pas dans la mission du Fils, car après l'incarnation il a été dans le Père comme toujours.

L'incarnation, dit saint Bonaventure (3), est une œuvre dont la source

(1) Breviloquii 4 part., cap. 3.
(2) Lib. 4 Compendii theologicæ veritatis, cap. 7.
(3) Ut supra.

est dans le premier principe, en tant qu'elle est réparatrice d'une manière très-convenable, c'est-à-dire appropriée au mal produit par la faute d'Adam, d'une manière très-générale et d'une manière très-complète. Car il convient que sa sagesse opère convenablement; il convient que sa largesse opère généralement, et que sa puissance opère parfaitement. L'incarnation émane donc du premier principe réparateur d'une manière très-convenable; et ce mode convenable est que le remède soit appliqué à la maladie, la réparation à la chute, et la médecine à ce qui nuit. Comme donc le genre humain a été pris par la suggestion de Satan et par le consentement de la femme trompée, et que la concupiscence originelle a été transmise aux générations, il a fallu, pour opérer le contraire, que ce fût un ange bon, conseillant le bien, qui fût là, et la Vierge croyant et consentant au bien proposé, et la charité du Saint-Esprit sanctifiant et fécondant la conception immaculée, afin que les contraires fussent guéris par les contraires. Et ainsi, comme la femme trompée par le démon de concert avec Adam séduit a transmis à tous la faute, la maladie et la mort, de même il a fallu qu'une femme éclairée par l'ange, sanctifiée et fécondée par le Saint-Esprit, conçût et enfantât un Fils en dehors de toute corruption tant de l'âme que du corps, afin que ce Fils donnât la grâce, la santé et la vie à tous ceux qui viendraient à lui.

Ensuite, l'incarnation émane du premier principe réparateur d'une manière très-générale. Car par le Verbe fait chair la chute des hommes est réparée, ainsi que la perte des anges en nombre : il fallait que le remède fût commun à tous. Il était donc très-convenable que dans le mystère de l'incarnation il y eût le concours de l'ange, de la femme et de l'homme : de l'ange pour annoncer, de la femme vierge et féconde, et de l'homme pour sauver l'honneur de la Mère et du Fils, afin que l'ange fût le messager du Père éternel, que la Vierge immaculée fût le temple du Saint-Esprit, et que le fruit conçu fût la personne même du Verbe, et que par là, dans la commune réparation de tous, il y eût un triple concours commun de la triple hiérarchie, la divine, l'angélique, l'humaine, pour marquer non seulement la Trinité de Dieu, mais aussi la généralité du bienfait et la libéralité du suprême Libérateur. Et comme la bonté est appropriée au Saint-Esprit, la sanctification de la Vierge en laquelle s'est faite la conception du Verbe lui est attribuée. De là vient que, par appropriation, il est dit que la Vierge a conçu du Saint-Esprit, quoique cette œuvre appartienne à la sainte Trinité. Enfin, l'incarnation émane du premier principe réparateur d'une manière très-parfaite. Il suit de là que dans la conception il y a eu un accomplissement parfait dans l'Enfant, dans la conception et dans la vertu de celle qui concevait. Et comme il devait y avoir un accomplissement parfait dans l'Enfant, il s'ensuit que, dès l'instant de la conception, il y eut non seulement le germe, mais

l'affermissement, la formation, la vie par l'âme, et la déification unie par la Divinité.

La formation du corps, dit saint Thomas (1), en laquelle consiste principalement la raison de la conception, fut aussitôt dans le sein de la Vierge pour deux raisons : la première, à cause de la vertu infinie du Saint-Esprit, par lequel le corps de Jésus-Christ est formé. Car un agent peut d'autant plus vite disposer de quelque matière, qu'il a davantage de puissance : d'où un agent d'une vertu infinie peut à l'instant même disposer la matière et lui donner la forme. La seconde raison se tire de la personne du Fils, dont le corps se formait ; car il ne convenait pas qu'il prît un corps humain sans être parfaitement formé. Seulement, il croît pendant neuf mois.

L'ange annonçant, et l'Esprit saint survenant, dit saint Grégoire (2), aussitôt le Verbe est dans le sein de Marie, aussitôt le Verbe est fait chair dans le sein virginal : *Angelo nuntiante, et Spiritu sancto adveniente, mox Verbum in utero, mox intra uterum Verbum caro.*

Tenez pour certain et n'ayez pas le moindre doute, dit saint Augustin (3), que la chair du Christ n'a pas été conçue dans le sein de la Vierge avant d'être reçue par le Verbe : *Firmissime tene, et nullatenus dubites, carnem Christi non fuisse conceptam in utero Virginis, priusquam susciperetur a Verbo.*

La chair, le Verbe de Dieu, la chair animée d'une âme raisonnable et intelligente sont réunis ensemble aussitôt, dit saint Jean Damascène (4). Il fut nécessaire, dit encore saint Thomas (5), que le corps de Jésus-Christ, lorsqu'il fut conçu, fût pris par le Verbe de Dieu. Le Verbe de Dieu prit un corps par la médiation de l'âme et une âme douée de la raison : d'où il fallut que dès le premier instant de la conception le corps de Jésus-Christ fût animé d'une âme raisonnable. Le corps de Jésus-Christ, à cause de la vertu infinie de l'agent, fut parfaitement formé en un instant ; par conséquent, l'âme raisonnable lui fut aussitôt unie. Nous disons proprement que Dieu s'est fait homme, mais nous ne disons pas proprement que l'homme s'est fait Dieu, parce que Dieu a pris pour lui ce qui est de l'homme, mais ce qui est de l'homme n'a pas préexisté, comme existant par soi avant d'être reçu par le Verbe. Mais si la chair du Christ avait été conçue avant d'être prise par le Verbe, elle aurait eu une certaine personnalité hors de celle du Verbe de Dieu, ce qui est contre la raison de l'incarnation, suivant laquelle nous établissons que le Verbe de Dieu

(1) Tertia parte Summæ, quæst. 33, articul. 1.
(2) Moral., lib. 18, cap. 53.
(3) Lib. de Fide ad Petr., cap. 18.
(4) Lib. 3, cap. 2.
(5) Ut supra, art. 2.

s'est uni hypostatiquement à la nature humaine et à toutes ses parties. Il n'était pas convenable que le Verbe de Dieu, en se faisant homme, eût détruit l'hypostase préexistante de la nature humaine ou de quelqu'une de ses parties. C'est pourquoi c'est contre la foi de dire que la chair du Christ fut d'abord conçue et après cela prise par le Verbe de Dieu. On doit dire que si la chair du Christ n'eût pas été formée dès le premier instant de la conception, mais par la succession du temps, il faudrait admettre l'une de ces deux hypothèses, ou que la chair n'était pas encore quand le Verbe la prit, ou que la conception de la chair existait avant d'être prise par le Verbe. Mais comme nous établissons que la conception fut parfaite aussitôt, il est conséquent de dire que la chair conçue fut incontinent avec le Verbe.

Il fallait, dit saint Bonaventure, que le corps et l'âme et le Verbe fussent unis ensemble dès le premier instant de la conception, pour que la Vierge conçût le Fils de Dieu par l'union de la chair à la Divinité.

Un accomplissement convenable dut être dans la conception. Il y a quatre manières de produire l'homme. Trois avaient précédé l'incarnation du Verbe : la première s'est produite sans homme et sans femme, comme en Adam ; la seconde, de l'homme sans la femme, comme en Eve ; la troisième, de l'homme et de la femme, comme dans tous ceux qui sont conçus charnellement. Il convenait, pour compléter toutes les manières, qu'il y en eût une quatrième, qui consiste à n'appartenir qu'à la femme seule par la vertu du suprême Créateur.

Un accomplissement entier devait être dans la vertu de la conception. De là, dans la conception du Fils de Dieu, le concours simultané de la vertu innée, de la vertu infuse et de la vertu incréée. La vertu innée prépara la matière, la vertu infuse sépara en purifiant, la vertu incréée perfectionna tout à coup ; ce que ne pouvait pas faire la vertu créée, sinon successivement. Et ainsi la bienheureuse Vierge Marie fut mère d'une manière très-complète, en concevant le Fils de Dieu sans l'homme, et fécondée par l'Esprit saint. Et comme l'amour du Saint-Esprit remplissait singulièrement son âme, la vertu du Saint-Esprit opérait des merveilles dans sa chair, en partie par la grâce excitante, en partie par la grâce qui accompagne, et en partie par la grâce qui élève la nature, ainsi que cette admirable conception l'exigeait (1).

Considérez, dit Louis de Grenade (2), les convenances merveilleuses qui se trouvent dans le mystère de l'incarnation, c'est-à-dire combien ce mystère, que la divine Sagesse a voulu choisir pour nous guérir, était proportionné à nos maux. Car, comme c'était par un homme que nous avions été perdus, Dieu a voulu qu'un homme nous sauvât. Comme, par

(1) S. Bonav., Breviloquii 4 part., cap. 3.

(2) *Mémorial*. Méditations sur la vie de notre Seigneur. De l'Annonciation de la Vierge.

l'orgueil d'un homme qui prétendait s'égaler à Dieu, nous avions tous été condamnés, de même Dieu a encore voulu que nous fussions réunis en sa grâce par l'abaissement d'un nouvel homme qui, étant Dieu, s'est fait véritablement homme. De plus, y avait-il quelque moyen plus puissant pour nous acquitter de nos dettes que le sang du Fils de Dieu? Y avait-il rien qui pût ennoblir notre nature comme la sainte humanité? Qui donc aurait pu prendre plus utilement pour nous le soin de nos affaires que celui qui peut tout? Qui pouvait plus heureusement entreprendre la défense de notre cause que celui qui paraît devant son Père comme son souverain prêtre? Qui pouvait avec plus de fidélité et de compassion se rendre le médiateur entre Dieu et les hommes que celui qui était tout ensemble et Dieu et homme, en gardant d'une part fidèlement la justice comme juge, et de l'autre en demandant grâce comme partie; en se chargeant de nos dettes comme homme, et en remplissant son humanité de mérites pour satisfaire abondamment pour ces dettes; comme Dieu, en se revêtant de la qualité d'homme pour devenir débiteur, et conservant celle de Dieu pour payer ce que nous devions? Il était impossible de trouver un moyen plus propre, plus convenable, et qui renfermât aussi pleinement tout ce qui était nécessaire pour notre salut. Car, comme dit admirablement saint Léon pape (1), si Jésus-Christ n'eût été un vrai Dieu, il n'eût pu nous apporter le remède, et s'il n'eût été un vrai homme, il n'eût pu nous servir d'exemple. Quel appareil plus puissant pouvait être appliqué aux plaies de nos âmes, qui étaient si dangereuses et si multipliées? Quels exemples plus efficaces pouvions-nous recevoir pour nous confondre et pour nous encourager que ceux de notre Sauveur, qui était tout ensemble et Dieu et homme? Comment notre orgueil pouvait-il être mieux guéri que par son humilité? Comment notre avarice pouvait-elle être mieux éteinte que par sa pauvreté? Comment notre colère pouvait-elle être mieux étouffée que par sa patience? Comment nos rébellions pouvaient-elles être mieux apaisées que par son obéissance? Comment l'inclination que nous avons à caresser notre chair et à la bien traiter pouvait-elle être mieux modérée que par ses travaux et l'austérité de sa vie? Et enfin comment notre insensibilité à aimer pouvait-elle être mieux réveillée que par un tel amour? Comment notre ingratitude pouvait-elle être mieux confondue que par de si grands bienfaits? Comment l'oubli criminel des faveurs divines pouvait-il nous être plus justement reproché que par ses soins si pleins de charité? Et où notre incrédulité et notre confiance si imparfaite pouvaient-elles trouver un remède plus assuré que dans des mérites si dignes et des marques d'amour si tendres et si obligeantes?

Il faut considérer aussi dans ce mystère l'ordre et la conduite que Dieu

(1) Serm. 1 de Nativitate.

a voulu garder dans la manière qu'il a choisie pour accomplir l'œuvre de notre rédemption. Car il est certain, d'après saint Bernard (et tous les docteurs l'enseignent avec lui), qu'il avait, pour remédier à notre misère, un nombre infini d'autres moyens cachés dans les trésors de sa puissance et de sa bonté; mais il lui a plu de nous relever de notre chute de la même manière que nous étions tombés dans le malheur. Et comme une femme avait été la cause de notre perte, il a fait en sorte qu'une autre femme fût la cause de notre salut. Adam, après avoir péché, dit à Dieu (Gen. 3): Seigneur, la femme que vous m'avez donnée pour me servir de compagne m'a présenté du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé. Ces paroles n'étaient qu'une excuse pour couvrir un grand péché, et notre premier père augmenta sa faute en pensant la diminuer. Mais, pour remédier à ce mal, la sagesse de Dieu surmonta la malice de l'homme; elle résolut de faire naître, pour nous réconcilier avec elle, une autre femme toute sainte, au lieu de cette femme pécheresse; une femme la plus humble de toutes les femmes, au lieu de cette femme superbe; une femme enfin qui, au lieu du fruit de mort, nous donnerait le fruit de vie. Ainsi, changeons en des actions de grâces et des cantiques de louanges ces paroles du vieil Adam, qui ne contenaient qu'une excuse frivole, et disons : Seigneur, cette femme pleine de grâce que vous nous avez donnée nous a présenté le fruit de vie; nous en avons mangé, et il a été à notre bouche plus doux que le miel, parce que nous avons reçu par ce fruit la véritable vie. Le fruit de l'arbre nous avait séduits, le fruit de Marie nous a délivrés, et enfin la malédiction dans laquelle nous étions engagés à cause d'Eve a été changée en bénédiction à cause de Marie. Cette pensée admirable est de saint Bernard, et voici ce que saint Anselme ajoute : Il a été très-sagement ordonné que, comme le péché et la mort avaient pris naissance, ainsi la sainteté et la vie vinssent d'une autre femme. Il était convenable que, comme le démon triomphait insolemment du monde qu'il avait détruit par une femme, son orgueil fût abattu en voyant le monde remis en sa première beauté par une femme, et qu'ainsi les enfants des femmes conçussent une douce espérance d'avoir part un jour à la société des anges et des saints, puisque c'était par une femme que le monde devenait capable d'un si grand bonheur.

Par le Verbe incarné, dit Albert le Grand (1), s'est faite la réparation de l'homme; non qu'il ne pût être sauvé autrement, mais parce qu'il n'y avait pas d'autre mode qui fût aussi convenable au réparateur, au réparé et à la réparation. Ce mode, dis-je, convenait au réparateur, pour montrer sa puissance, sa sagesse et sa bonté. Mais quoi de plus puissant que de joindre les extrêmes infiniment éloignés, c'est-à-dire le Créateur et la créature? C'est une grande puissance de joindre les divers éléments,

(1) Lib. 4 Compendii theologicæ veritatis, cap. 6.

une plus grande de les joindre à l'esprit créé, une très-grande dans l'union de toutes ces choses à l'Esprit incréé, où il y a une si grande disparité. Et quoi de plus sage, pour la perfection de tout l'univers, que l'union du premier et du dernier, c'est-à-dire du Verbe de Dieu, qui est le principe de toutes choses, et de la créature humaine, qui, dans les œuvres des six jours, fut la dernière de toutes les créatures? Mais quoi de plus obligeant que le Créateur de toutes choses ait voulu s'unir aux créatures? Et cette bonté est grande en se communiquant aux choses créées par sa présence; elle est plus grande en se communiquant aux bons par sa grâce, très-grande en se communiquant à l'homme par son union personnelle.

Ce mode de réparation est aussi très-convenable à celui qui est réparé, parce que l'homme, par le péché, est tombé dans l'infirmité, l'ignorance et la malice, par où il est devenu incapable d'imiter la vertu divine, de connaître la vérité et d'aimer la sainteté. C'est pourquoi Dieu s'est fait homme pour que l'homme pût l'imiter, le connaître et l'aimer.

Ce mode fut aussi très-convenable à notre réparation, parce que le Seigneur, dans la forme d'esclave, a procuré le salut de l'esclave.

Il y a d'autres raisons qui attestent la convenance de l'incarnation divine. Voici la première : le prévaricateur nous enlève Dieu, il convient donc que le Réparateur nous rende Dieu. Voici la seconde : l'humilité lui convient, mais il ne peut pas être humilié dans la nature divine jusqu'à souffrir ; il faut donc qu'il en prenne une autre pour cela. La troisième raison est qu'il faut qu'il accomplisse les prophéties qui se rapportent à lui. La quatrième est qu'il s'agit d'éviter un inconvénient ; car si Dieu n'avait pu s'incarner, ou n'eût pas su s'incarner, ou ne l'eût pas voulu, il semblerait être impuissant, ou ignorant, ou envieux, ce qui est impossible. La cinquième raison est qu'il y eut dans le Rédempteur une humilité aussi grande que l'orgueil avait été grand dans le prévaricateur. La sixième est d'exciter notre amour et de relever notre espérance. La septième est de nous donner l'exemple de la vertu à imiter dans sa forme visible et humaine.

Nous avons perdu par le péché notre propre excellence, l'innocence de l'âme et l'amitié de Dieu, ajoute Albert le Grand (1). Il a fallu réparer ces immenses pertes par le bienfait du Sauveur. Car nous n'avons pas pu recouvrer notre excellence, si ce n'est par l'excellent Réparateur ; car si nous étions réparés par quelque pure créature, il faudrait alors devenir les sujets de cette créature. L'innocence ne pouvait être recouvrée que par une satisfaction parfaite, et elle ne se pouvait trouver que dans un Dieu fait homme, dans un Dieu qui pût satisfaire pour l'homme, et un homme de la race d'Adam, de cette race qui avait péché. Car celui qui

(1) Ut supra, cap. 9.

peut et doit satisfait convenablement ; mais nul ne le peut que Dieu, et il n'y a que l'homme qui le doive. L'amitié de Dieu ne pouvait non plus être recouvrée que par un médiateur très-convenable, qui fût conforme à chacune des parties et ami de chacune. Or, cela convint à Jésus-Christ, qui est semblable à Dieu le Père par la divinité, et par l'humanité à l'homme tombé. Dieu est donc venu dans la chair, comme le seigneur vers ses serviteurs, pour les corriger ; comme le maître vers ses disciples, pour les instruire ; comme le médecin auprès des malades, pour les guérir. Comme seigneur, Dieu montre sa puissance ; comme maître, il montre sa sagesse ; comme médecin, il montre sa bonté.

Saint Bernard indique quatre fruits de l'incarnation (1) : Le Verbe incarné est la manne descendue du ciel, afin que ceux qui ont faim se réjouissent ; il est le raisin de la vigne céleste, afin que ceux qui ont soif soient dans la joie ; il est l'huile répandue, afin que les malades soient consolés ; il est la pierre descendue de la montagne sans la main de l'homme (Daniel, 2), afin que les paresseux et les négligents craignent : *Manna de cœlo descendit, ut gaudeant esurientes ; de vinea cœli botrus erupit, ut gaudeant sitientes ; oleum effusum est, ut gaudeant ægrotantes ; lapis sine manibus præcisus est, ut timeant negligentes.* Plusieurs actes très-avantageux pour nous conviennent au Christ homme ; c'est pourquoi il est comparé à diverses choses naturelles et artificielles. Car Jésus-Christ est appelé notre chef ou notre tête, à cause du sentiment et du mouvement spirituel qu'il donne à ses membres. Il est appelé médiateur, parce qu'il participe des propriétés de la nature divine et humaine ; c'est pourquoi il peut efficacement intervenir entre Dieu et nous. Il est appelé fondement, à cause de la foi par laquelle il illumine notre entendement ; porte, à cause de sa charité sans bornes ; pasteur, en tant qu'il nous incorpore à l'Eglise par la participation des sacrements ; hostie, parce qu'il paye l'obligation contractée par le péché originel et actuel ; prêtre, parce qu'il se prie lui-même, qu'il s'exauce lui-même ; lui-même comme serviteur se prie comme Seigneur, et comme Dieu il s'exauce comme homme. Il est appelé voie en raison de l'exemple, vie en raison de la récompense.

Saint Bernard (*ut supra*) énumère encore quatre avantages dans la venue du Seigneur : Il est venu, dit-il, comme médecin vers les malades, comme rédempteur vers les vendus, comme voie vers les égarés, comme vie vers les morts : *Venit medicus ad ægrotos, redemptor ad venditos, via ad errantes, vita ad mortuos.*

Combien d'autres avantages nous procure l'incarnation du Christ ! Dieu s'est fait homme afin que l'homme devînt Dieu ; le Seigneur s'est fait le serviteur pour que le serviteur fût fait Seigneur ; Dieu est descendu du ciel sur la terre pour que l'homme montât de la terre au ciel ; Dieu s'est

(1) Homil. super Missus est.

fait le fils de l'homme afin que l'homme fût fait fils de Dieu ; l'immortel s'est fait mortel afin que les mortels fussent faits immortels; le riche en toutes choses s'est fait pauvre afin que les pauvres devinssent riches ; la lumière véritable s'est obscurcie pour nous éclairer ; le pain endure la faim pour nous rassasier; la fontaine d'eau vive a soif pour nous enivrer; la joie est triste pour nous remplir d'allégresse ; la confiance tremble pour nous fortifier ; la voie est élargie afin de nous diriger vers le ciel (1).

Voici Adam devenu comme l'un de nous, dit ironiquement le Seigneur après la chute de ce premier homme : *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis* (Gen. 3, 22). C'est avec justice, ô sainte Trinité, que vous vous moquez de ce coupable, dit Richard de Saint-Victor (2) ; mais continuerez-vous ? Certainement, si vous dites par ironie que l'homme est devenu comme l'un de vous, nous dirons nous-mêmes avec confiance et vérité que Dieu est devenu comme l'un de nous. C'est avec raison qu'alors ces paroles condamnaient ; mais aujourd'hui proclamons-les nous-mêmes hautement et avec actions de grâces. Ces paroles furent dites autrefois comme reproches accablants ; disons-les nous-mêmes maintenant avec joie et confiance. Oh ! que de biens nous apporte le Fils de notre auguste Vierge, ce Fils unique de Dieu et Fils de Marie ! C'est justement qu'il a été dit, c'est avec raison que nous devons répéter : Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni (Luc. 1, 42). Heureuse conception, heureux enfantement qui nous donne un Dieu devenu semblable à nous !

Et qu'y a-t-il d'étonnant si l'homme est devenu comme Dieu, puisque l'homme est fait vrai Dieu ? Certainement, si l'Homme-Christ est Dieu, ou plutôt parce qu'il est vraiment Dieu, il a la même divinité que le Père et le Saint-Esprit ; donc il a la même puissance, donc il a la même sagesse. Donc, par ce moyen, l'Homme-Christ sent comme le Père et le Saint-Esprit ; donc ce qui a été dit par ironie du premier Adam, maintenant le Père et le Saint-Esprit peuvent le dire avec vérité du second Adam : Voici Adam devenu comme l'un de nous : *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis.* Cette parole de reproche s'est changée en matière de louange. Nous osons dire, et nous le disons hardiment de celui qui a pris notre humanité, qu'il est devenu semblable à nous, et que l'homme

(1) Deus factus est homo, ut fieret homo Deus; Dominus factus est servus, ut fieret servus Dominus; Deus de cœlo ad terras descendit, ut homo de terris ad cœlos ascenderet; Deus factus est filius hominis, ut homo fieret filius Dei; immortalis factus est mortalis, ut mortales fierent immortales; dives factus est pauper, ut pauperes fierent divites; obscurata est lux, ut nos illuminaret; esurivit panis, ut nos reficeret; sitivit fons, ut nos inebriaret; tristata est lætitia, ut nos lætificaret; pavebat fiducia, ut nos confortaret; laxata est via, ut iter nostrum ad cœlestia dirigeret. (Albertus Magnus, ut supra, cap. 9.)

(2) Part. 1, lib. 1 de Emmanuele, cap. 19.

est devenu Dieu. Voilà ce que nous a apporté, voilà ce que nous a procuré le fruit de la Vierge, la fécondité de la Vierge (1).

On peut donc dire réellement du second Adam ce qui fut dit en reproche au premier Adam. Mais que dirons-nous du même premier homme transformé en la clarté de Jésus-Christ et glorifié en Jésus-Christ, selon ces paroles du grand Apôtre aux Philippiens, 3, 21 : Il transformera notre corps infime, le configurant à son corps glorieux : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.* Adam, ainsi glorifié et transfiguré à la ressemblance de la Divinité, n'est-il donc pas véritablement comme l'un de ceux dont il entendit par reproche ces paroles : Voici Adam devenu comme l'un de nous. Si le Christ est une des trois personnes de la Trinité, n'est-il pas vrai qu'il sera configuré à la gloire du Christ comme l'un d'eux? Que l'ironie cesse; ces paroles furent dites pour reprocher la chute, répétons-les maintenant en louant et glorifiant le Père, le Fils et le Saint-Esprit qui ne sont qu'un seul Dieu, de qui, par qui, en qui a été fait tout ce qui a été fait pour nous. Dis-moi, ô impie serpent, que vaut maintenant ta fraude? Ce que la miséricorde de Jésus-Christ nous a apporté est infiniment plus précieux que ce que ta malice trompeuse nous a enlevé. Voici que l'homme est devenu comme Dieu, sachant le bien et le mal, ainsi que tu l'avais frauduleusement promis. Voici que l'homme est devenu vrai Dieu, ce que tu n'as jamais pu penser. Dis-moi donc, dis-moi, ô monstrueux Satan, que te vaut aujourd'hui ton ancienne et cruelle victoire? Autrefois victorieux, te voilà abattu, vaincu par la puissante victoire de Jésus-Christ. Tu as trompé la femme, et tu es chassé, écrasé par la femme; la femme t'a trompé à son tour, et, foulé aux pieds par la femme, tu es tombé. Voilà les inimitiés qu'a employées, comment a combattu, comment a vaincu, comment a triomphé la race de la femme, le fruit de la Vierge-Mère. Que tous lui disent et que chacun lui répète : Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni : *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui* (2).

Le Fils unique de Dieu, Dieu comme le Père, étant de la même substance, ayant pris un corps de la bienheureuse Vierge, dit saint Jean Damascène (3), d'homme je suis devenu Dieu moi-même; j'étais mort, et je me suis revêtu de l'immortalité; j'ai mis de côté les vieux haillons de la pauvreté et de la corruption, et je me suis revêtu du vêtement divin.

Le Fils unique de Dieu, qui est dans le sein du Père pour purifier la chair et l'âme de l'homme, dit saint Augustin (4), s'est incarné en pre-

(1) Ut supra, cap. 20.
(2) Idem, ut supra, cap. 21.
(3) De B. Mariæ Assumptione, orat. 2.
(4) De Fide ad Petrum diaconum, lib. unus.

nant un corps et une âme raisonnable, et celui qui est vrai Dieu s'est fait vrai homme ; non que l'un fût Dieu, l'autre homme, mais le même Dieu, le même homme : *Dei Filius unigenitus, qui est in sinu Patris, ut carnem hominis animamque mundaret, susceptione carnis atque animæ rationalis, incarnatus est ; et qui est Deus verus, homo verus factus est ; non ut alter Deus esset, alter homo, sed idem Deus, idem homo.* Lequel, pour ôter ce péché que la génération humaine contracte dans l'acte de la chair mortelle, a été conçu d'une nouvelle manière. Dieu s'est incarné en la Vierge Marie sans l'homme, sans concupiscence dans la Vierge, afin que par ce Dieu homme, conçu sans plaisir charnel et enfanté dans le sein inviolable de la Vierge, le péché que tous les hommes contractent en naissant fût lavé, ces hommes qui ne peuvent naître sans que leurs mères, pour être fécondes, perdent d'abord la virginité de la chair. Le seul Fils unique de Dieu, qui, dans sa conception, a reçu sa chair de la Vierge, a ôté le péché, et en naissant il a conservé l'intégrité de la Vierge dans sa Mère. C'est pour cette cause que Dieu s'est fait le Fils de Marie, et que la Vierge Marie est devenue la Mère du Fils unique de Dieu : *Ista causa est, qua Deus factus Filius Virginis Mariæ, et Maria Virgo facta est Mater Unigeniti Dei*, afin que celui que le Père engendre de toute éternité, la Vierge le donnât conçu dans le temps : *Ut quem Pater genuit ex æternitate, ipsum Virgo conceptum proferret in tempore.* Elle est cette Vierge que Dieu, qui devait naître d'elle, a prévenue et remplie d'une grâce si singulière, que le fruit de ses entrailles fût le même que l'univers avait pour souverain dès le commencement, et que par cette heureuse naissance il vît soumis à lui celui qui, en unité de la substance du Père, est connu et adoré pour être le Très-Haut, non seulement par les hommes, mais aussi par les anges. Ainsi donc le péché et la peine du péché qui, par le crime de la femme corrompue, entra dans le monde, est enlevé du monde par l'enfantement de l'inviolable Vierge. Et comme dans la condition du genre humain il arriva que nous fûmes liés de la chaîne de la mort par la femme qui avait été faite de l'homme seul, la bonté divine, dans la rédemption du genre humain, a fait que la vie fût rendue aux hommes par l'homme qui était né de la femme seule. Là le démon, par une très-noire déception, s'associa, dans la ressemblance du péché, la nature humaine ; ici Dieu prend la nature humaine en unité de personne. Là la femme fut trompée pour devenir la fille du démon ; ici la Vierge est remplie de grâce pour devenir la Mère du très-haut et immuable Fils unique de Dieu. Là l'ange, chassé par son orgueil, obtint l'âme séduite de la femme ; ici Dieu, s'humiliant par miséricorde, remplit de grâce le sein de l'incorruptible Vierge de laquelle il devait naître. Car Jésus-Christ Fils de Dieu, qui, étant dans la forme de Dieu, ne pouvait être sans naître de la nature du Père, s'est anéanti lui-même, selon la doctrine apostolique, en prenant la forme d'esclave. Ce Dieu reçut en sa

personne la forme d'esclave, c'est-à-dire la nature de l'esclave ; et ainsi le Créateur de l'homme est fait à la ressemblance des hommes, et ayant été reconnu pour homme par les dehors, se rabaissa lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix (Philipp. 2, 7-8) (1).

Qu'a apporté sur la terre ce grand négociant venant des régions éternelles? demande le vénérable Bède (2). Ce divin négociant a trouvé dans notre région ce qui y abonde. Et qu'est-ce qui abonde ici-bas? Naître et mourir. La terre est pleine de ces marchandises, naître et mourir. Il est né, il est mort. Mais par quelle voie est-il venu? Il est venu sur la terre, mais non par la même voie que nous. Car il est venu du ciel, de son Père, et cependant il est né mortel ; il est né par le Saint-Esprit de la Vierge Marie. Sommes-nous venus au monde de cette manière? Nous, nous sommes venus d'Adam et d'Eve par la concupiscence de la chair; mais lui, non. Car Marie conçoit par le Saint-Esprit et par la foi. Il est né mortel pour les mortels. Pourquoi est-il né mortel? Parce qu'il a la ressemblance de la chair de péché. Il n'est pas venu dans la chair de péché, mais seulement dans la ressemblance de la chair de péché. Qu'a la chair de péché? La mort et le péché. Qu'a la ressemblance de la chair de péché? La mort sans le péché. Si elle avait le péché, elle serait la chair de péché ; si elle n'avait pas la mort, elle n'aurait pas la ressemblance de la chair de péché. Le Sauveur est venu tel ; il est venu, il est mort, mais il a tué la mort. Ce que nous craignions se termine en lui. Il l'a reçue et il l'a tuée.

Le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est* (Joan. 1, 14). Ecoutez saint Bernardin de Sienne (3) : Il s'est fait chair de la chair, il s'est fait dans la chair, il s'est fait au-dessous de la chair, il s'est fait pour la chair, il s'est fait au-dessus de la chair, il s'est fait en dehors de la chair, il s'est fait contre la chair. Le Créateur et la créature se sont réunis ensemble, celui qui a fait et celui qui a été fait, Dieu et l'homme, le Rédempteur et le racheté, la captivité et la rédemption, le prix et l'acheté, l'amour et l'aimé, la mort et la vie, la noblesse et l'abjection, le riche et le pauvre, le juste juge et le condamné justement, le libérateur et celui qui doit être délivré. Les droits de la nature sont changés : une femme est mère et vierge, son fruit est Dieu et homme. L'Eternel, l'ancien et le nouveau se sont réunis ensemble : la substance divine en trois personnes distinctes, la substance spirituelle créée en trois puissances, la substance corporelle en quatre éléments, forment une seule personne, comme les trois personnes divines ont une seule substance. La nature humaine est devenue plus noble en

(1) S. August., ut supra.
(2) Expositio litteræ ad Romanos, cap. 8.
(3) De Nativit. Domini sermo, artic. 2

cela que le Verbe l'a prise qu'en cela qu'elle sera béatifiée, lorsqu'on regarde d'un côté la noblesse, de l'autre la félicité. D'où le grand apôtre Paul s'applique davantage à graver dans les esprits des hommes cette noblesse que la félicité elle-même, lorsqu'il dit aux Hébreux, 2, 16 : Il n'a pas pris les anges, mais la semence d'Abraham. Et aux Romains, 1, 3 : Le Fils a été fait de la semence de David selon la chair : chair divine que les anges vénèrent tellement dans le ciel, qu'ils appellent les hommes qui sont sur la terre leurs compagnons, et qu'ils ne veulent pas que saint Jean tombe à leurs pieds pour les adorer ; témoin l'ange qui lui dit : Garde-t-en bien ; je suis serviteur comme toi et comme tes frères qui ont le témoignage de Jésus (Apocal. 19, 10).

Mais de si grandes merveilles sont au-dessus de la compréhension du génie et de la puissance de la parole humaine. Il vaudrait mieux se taire là où l'intelligence humaine est écrasée par la grandeur du sujet ; l'ange même ne peut y suffire. Car que peut dire l'homme mortel, sinon que l'éternité est venue dans le temps, que l'immensité a voulu être circonscrite, que Dieu s'est fait homme, que la vie est morte, que la béatitude est misérable, l'impassibilité souffrante, l'invisible visible, l'inénarrable raconté, l'inexplicable expliqué, l'incirconscriptible rétréci, ce qui ne peut être entendu changé en son, ce qui n'a aucune odeur plein de parfums, celui qui ne peut être mangé changé en aliment, l'impalpable touché, le seigneur esclave, le roi sujet, la liberté enchaînée, le libérateur vendu, la santé malade, la fontaine souffrant la soif, le rassasiement la faim, le contenant dans le contenu? L'architecte entre dans son travail, la longueur se raccourcit, la largeur devient étroite, la hauteur s'abaisse, la noblesse s'obscurcit, la gloire est dans la confusion. Tout cela existe ensemble dans ce divin né, et l'un n'opprime pas l'autre, l'un et l'autre existent en très-parfaite union jusqu'à ce que le mystère de la rédemption soit consommé ; alors, toute peine déposée, la résurrection glorieuse de la chair arrive, et le ciel s'ouvre pour laisser entrer triomphalement le vainqueur de l'enfer, de la mort, du péché, du monde, du ciel et de la terre, du temps et de l'éternité.

Marie est un composé de merveilles dans l'incarnation du Verbe. Fécondée par le Saint-Esprit, sa virginité est intacte ; portant dans son sein le Fils de Dieu sans fatigue aucune, enfantant un Dieu, elle est mère, mais mère toujours vierge. Là, dit Albert le Grand, l'étoile porte le soleil, le palmier la vigne, le ruisseau la source, la fille son père, la créature le Créateur. Elle est la Mère de son Père et la Fille du Fils né d'elle. Elle est aussi postérieure à son Fils, inférieure à celui qu'elle renferme ; elle est mère et vierge ; elle a un Fils en commun avec Dieu (1).

Dans l'incarnation, ajoute ce célèbre docteur, le Seigneur se fait ser-

(1) Lib. 4 Compendii theologicæ veritatis, cap. 10.

viteur, l'Eternel s'est fait dans le temps, l'immense s'est fait petit, le plus élevé se fait le plus bas, l'incompréhensible n'occupe qu'un étroit espace, le simple se fait composé.

L'invisible se voit, dit saint Augustin (1), l'impalpable se touche, l'immortel est mis à mort. Qui jamais pourra comprendre que celui qui porte l'univers soit porté dans les bras d'une femme, que le pain des anges soit nourri, que la vertu des cieux soit sans force, que la vie de tous meure ? *Videtur invisibilis, palpatur impalpabilis, immortalis occiditur. Quis unquam existimare posset ut portaretur manibus femineis portator orbis, panis angelorum aleretur, virtus cœlorum infirmaretur, vita omnium moreretur ?*

Il faut observer ici que de même qu'il y a dans la Divinité la trinité des personnes en l'unité d'essence, ainsi il y a dans le Christ la trinité des essences en l'unité de la personne; et comme en Dieu les diverses personnes n'ont qu'une seule et même essence, ainsi en Jésus-Christ il n'y a qu'une seule personne parmi diverses natures.

Dieu prenant la chair, dit saint Ildefonse (2), est appelé Fils de l'homme, et l'homme pris se nomme Fils de Dieu. Les propriétés des natures sont conservées, mais tellement liées en l'unité de personne, que le prenant et le pris ne sont qu'un seul et même Dieu, parce qu'en Jésus-Christ il n'y a qu'une personne, qui est la personne divine. Que Dieu, prenant la chair, soit appelé Fils de l'homme, c'est ce que l'évangéliste saint Matthieu atteste par ces paroles : Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté avec ses anges : *Cum venerit Filius hominis in majestate sua cum angelis suis*, 25. De même saint Luc déclare que l'homme pris sera appelé Fils de Dieu. Ce qui naîtra en vous de saint sera appelé le Fils de Dieu, dit l'ange à la Vierge : *Quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei.* Par l'unité de personne, le Fils de Dieu et le Fils de l'homme ne sont qu'un seul et même Dieu.

O Dieu-Homme, ô Homme-Dieu, s'écrie Adam Scot (3), notre Créateur, notre fils, notre Dieu, notre frère, notre chef, notre chair, notre Seigneur, notre serviteur, notre force, notre faiblesse, notre gloire, notre ignominie, notre pasteur, notre nourriture, et mille autres choses de ce genre. Jésus-Christ, dit le grand Apôtre aux Hébreux, est le même aujourd'hui et hier, et le sera dans tous les siècles : *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula*, 13, 8.

Le Père céleste, dit Bossuet (4), avait résolu d'associer la divine Vierge à sa génération éternelle, en la faisant Mère de son Fils unique. Comme

(1) De Incarnat.
(2) Lib. de Virginit. perpetua B. Mariæ, cap. 11.
(3) Serm. 23 in die natali Domini
(4) 1er sermon pour la fête de l'Annonciation.

il savait que la fécondité de la nature n'était pas capable d'atteindre à un ouvrage si haut, il résolut aussi tout ensemble de lui communiquer un rayon de sa fécondité infinie. Aussitôt qu'il l'eut ainsi ordonné, cette chaste et bénite créature parut tout d'un coup environnée de son Saint-Esprit et couverte de toutes parts de l'ombre de sa vertu toute puissante.

Le Père éternel s'approche en personne ayant engendré en elle-même ce même Fils tout puissant qu'il engendre en lui-même devant tous les siècles, et par un miracle surprenant, une femme devient la mère d'un Dieu, et celui qui est si grand et si infini, si je puis parler de la sorte, qu'il n'avait pu jusqu'alors être contenu que dans l'immensité du sein paternel, se trouve en un instant renfermé dans ses entrailles bienheureuses.

Regardez, dit saint Augustin (1), cette chaste servante de Dieu, vierge et mère tout ensemble : *Attende ancillam illam castam, et virginem et matrem.* C'est là que le Fils de Dieu a pris la forme d'esclave, c'est là qu'il s'est appauvri, c'est là qu'il a enrichi les hommes : *Ibi accepit formam servi, ibi se pauperavit, ibi nos ditavit.* Voilà les trois grands ouvrages de l'incarnation. En effet, si nous entendons l'ordre et l'économie du mystère, nous verrons que tout est compris dans ces trois paroles. Car, pour remonter jusqu'au principe, ce Dieu, qui prend une chair humaine dans le sein sacré de Marie, ne se charge de notre nature que dans le dessein de la réparer, et pour cela trois choses étaient nécessaires : de confondre notre orgueil, de relever notre bassesse, d'enrichir notre pauvreté. Il fallait confondre l'orgueil, qui était la plus grande plaie de notre nature et le plus grand obstacle à la guérison; et pour cela est-il rien de plus efficace que de voir un Dieu rabaissé jusqu'à prendre la forme d'esclave? Mais l'ouvrage de notre salut n'est pas encore achevé, et, l'orgueil étant confondu, il faut encourager la faiblesse, de peur que notre nature, n'étant plus occupée que de son néant, n'osât pas même s'approcher de Dieu, ni même regarder le ciel, et, au lieu qu'elle se perdait par l'orgueil, elle ne périt encore plus vite par le désespoir. Pour lui donner du courage, Dieu se fait pauvre, dit saint Augustin (*ubi supra*), de peur que l'homme pauvre et misérable, étant effrayé par l'éclat et la pompe de ses richesses, n'ose pas s'approcher de lui avec sa pauvreté et sa misère : *Accepit paupertatem nostram, ne divitias ejus expavesceres, et ad eum accedere cum tua paupertate non auderes.*

Ayant donc ainsi relevé notre courage abattu, que reste-t-il maintenant à faire, sinon qu'il rende le bien à ceux auxquels il a déjà rendu l'espérance? Et c'est ce qu'il fait, se donnant à nous avec ses trésors et ses grâces par son incarnation bienheureuse.

Le miracle de l'incarnation renferme un grand nombre de miracles.

(1) In Psal. 101, serm. 1.

Le premier fut qu'une vierge conçût en restant vierge. Le second fut que le Saint-Esprit couvrît Marie de son ombre, formât aussitôt en elle le corps de Jésus-Christ tout entier, et y plaçât soudain une âme parfaite. Le troisième, qu'un Dieu se fît homme. Le quatrième, que l'homme devînt Dieu. Le cinquième, qu'à l'instant même de l'incarnation Jésus enfant fût rempli de sagesse et d'intelligence. Le sixième, qu'il fût conçu sans tache originelle et plein de grâce. Le septième, que l'âme sainte de Jésus-Christ, dès le moment de sa création, vît l'essence de Dieu et s'offrît à lui pour souffrir le supplice du Calvaire et racheter les hommes. Le huitième miracle, qui est la source des autres miracles, fut que le corps et l'âme furent dès leur premier instant unis d'une union parfaite et ineffable avec la personne du Verbe, en sorte que ces trois choses, le Verbe, l'âme et le corps ne fissent qu'un en l'unité de personne.

O merveilleux et ineffable amour du Père tout puissant pour nous! s'écrie le bienheureux Alcuin, abbé (1). Qui jamais aurait pu espérer qu'un Dieu naquît d'une Vierge? O inestimable excès de charité, que Dieu ait permis que son Fils souffrît pour le salut du genre humain, comme l'écrit l'Apôtre aux Romains : Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui? 8, 32. Qui ne serait pas étonné de tant de richesses de bonté? Qui ne serait pas frappé d'admiration à la vue d'une si grande et si ineffable charité? Qui jamais aurait pu croire que celui qui porte l'univers fût porté par les mains d'une femme, que le pain des anges fût nourri, que la vertu des cieux fût infirme, que la puissance des cieux fût humiliée, que le Créateur des anges fût placé dans une crèche, et que la vie de tous mourût? O vraie charité et chère éternité, ô suprême charité et suprême amour, que l'esclave soit racheté et que le Fils soit frappé! Je dirai hardiment que la faute du premier homme a été une faute heureuse et nécessaire, puisqu'elle a mérité d'avoir son Seigneur pour rédempteur. L'envieux serpent répandit son venin mortel dans le paradis, et le doux Agneau a fait de ce venin un remède efficace, de la terre le ciel, de l'arbre la croix, du fruit la vie, du terrestre le céleste. Comme Joseph vendu par ses frères, l'envie fit sa gloire, sa vente le fit prince pour racheter les vendeurs. Ainsi en est-il de Jésus-Christ : ce grand Dieu fait de la Vierge son palais, de cette femme son temple, de Marie la porte du ciel. Que les anges chantent maintenant dans l'allégresse, que les Archanges, les Chérubins, les Séraphins, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, les Vertus des cieux adorent et disent dans la gloire : Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées; le ciel et la terre sont pleins de sa gloire. Hosanna au plus haut des cieux! Que la terre fasse entendre le même cantique de joie et de reconnaissance!

(1) Serm. de Nativit. perpetua Virginis Mariæ.

Considérez, dit Louis de Grenade (1), l'immense charité de Dieu et l'amour inconcevable qu'il a pour les hommes, puisque, sans nulle nécessité de sa part et sans aucun mérite de la part des hommes, il a voulu, par le seul mouvement de sa bonté, envoyer son Fils unique sur la terre pour leur salut; c'est-à-dire qu'il a voulu que ce cher Fils se fît homme afin de nous ennoblir par sa naissance, de nous sanctifier par sa pureté, de nous enrichir par sa grâce, de nous enseigner par sa doctrine, de nous fortifier par son exemple, de nous ressusciter par sa mort, et de nous retirer de notre captivité au prix de son sang et de sa vie. C'est ce grand bien que le Sauveur lui-même a tant prisé lorsqu'il a dit (Joan. 13, 16) : Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Et c'est en quoi paraît l'excès de cette charité, que Dieu, ayant tant d'autres moyens pour nous guérir, ait voulu se servir de ce remède qui lui coûte si cher, parce qu'il était plus utile pour les hommes, et qu'il ait eu plus de considération pour la gloire et pour la santé de l'homme, qui était son ennemi, que pour sa propre grandeur.

Pourquoi, demande saint Athanase, archevêque d'Alexandrie (2), le Fils de Dieu a-t-il voulu s'incarner? Voici la réponse, dit ce grand saint : Au commencement, lorsque Dieu créa l'homme, et que l'homme fut séduit par le démon, le démon ne vainquit pas la Divinité, mais l'humanité. C'est pourquoi il convenait que l'humanité vaincue vainquît à son tour Satan, son ennemi, et qu'elle reconnût par elle-même le paradis qu'elle avait perdu. Si la Divinité fût venue seule pour vaincre le démon, il se serait glorifié, disant qu'il n'y avait rien d'étonnant s'il était vaincu par la Divinité. Dieu ne jugea pas à propos que la Divinité seule remportât la victoire sur le serpent, mais il voulut que l'humanité, qui avait été terrassée par le démon, vainquît elle-même seule celui qui l'avait vaincue. Mais le Dieu sage prévoyant que la nature humaine seule ne pouvait triompher sans la Divinité, la Divinité se cacha dans la chair même, afin que le démon, voyant la chair et ne sachant pas que la Divinité y était cachée, s'approchât pour attaquer Jésus-Christ; et c'est ainsi qu'il fut vaincu par la Divinité cachée. De même que le pêcheur, voulant prendre le poisson, ne jette pas dans l'eau l'hameçon tel qu'il est, mais qu'il le revêt à l'extérieur d'un ver par ruse, et le poisson, voyant le ver seul, et ne sachant pas que l'hameçon est caché dans le ventre du ver, mais se figurant que le ver est seul sans hameçon, trompé par l'apparence, est pris par l'hameçon. Ainsi Jésus-Christ, voulant prendre le poisson empoisonné qui était caché dans l'abîme des eaux, ou Satan, le grand dragon, n'attaqua pas le démon par sa seule divinité, mais se servit du ver; car il dit lui-

(1) *Mémorial.* De l'Annonciation de la Vierge.
(2) De Arianis Epistola, quæst. 20.

même par la bouche du Prophète royal : Je suis un ver et non un homme. C'est-à-dire qu'il se servit de sa chair, qu'il avait tirée de la terre sans tache de la bienheureuse Vierge, et qu'il fit un hameçon sacré de la croix à laquelle il fut cloué, et qui sauva le monde, et qui cacha sa divinité ; et c'est par cet hameçon que le poisson infect, le dragon infernal, qui avait chassé l'homme du paradis et l'avait tué, fut trompé, fut pris, fut vaincu et périt. Car l'hameçon est le type de la Divinité, et le ver est le type de l'humanité.

Le serpent, voyant donc l'homme à l'extérieur, et n'apercevant pas la Divinité cachée au-dedans, fut trompé, et, s'approchant de l'humanité, il fut pris par l'hameçon de la Divinité. Et ainsi fut vaincu le grand dragon de l'enfer. C'est pourquoi le Fils et le Verbe de Dieu n'est pas venu pour prendre Satan par sa seule divinité, mais il s'est revêtu de la chair et s'est présenté sous cette forme. Et c'est là la cause de son incarnation. De même le démon, lorsqu'il avait voulu autrefois séduire l'homme et le chasser du paradis, ne s'était pas approché d'Eve sous la figure diabolique, mais sous la figure de la chair du serpent; il l'avait séduite par ce moyen, car il savait que, s'il se présentait tel qu'il était, il ne pourrait jamais séduire. Il avait donc pris la figure du serpent, et c'est par cette ruse qu'il avait trompé Eve. Car le serpent était visible, mais le démon ne paraissait pas; et par le serpent visible Satan, le serpent invisible, répandait son venin. Car deux natures en une personne opéraient la chute de l'homme; et ainsi que la forme diabolique et la forme du serpent étaient deux natures unies en une personne, et qu'il ne paraissait qu'une nature, celle du serpent, et que la nature diabolique était cachée et chassait l'homme du paradis, de même en Jésus-Christ deux natures, la divine et l'humaine, sont unies en une seule personne; et la nature humaine est visible, mais la nature divine est cachée, et par l'humanité visible la divinité invisible opère efficacement. Et par ces deux natures, la divine et l'humaine, l'homme est introduit dans ce paradis d'où il avait été chassé par les deux natures, celle du serpent et celle du diable. Et c'est la cause pour laquelle le Christ s'est incarné et s'est fait homme.

Le caractère dominant de l'incarnation, dit Auguste Nicolas (1), dans lequel viennent rentrer tous les autres caractères, c'est de mettre entre le ciel et la terre une grande Victime dont l'immolation expie le crime de la terre et apaise la colère du ciel.

Le Fils de Dieu devait revêtir la nature humaine, non seulement pour s'accommoder à notre dépendance des choses sensibles, en vue de nous en retirer; non seulement pour dissiper par cette familière condescendance la terreur que nous avions de Dieu; non seulement pour communiquer à notre nature, en se l'appropriant, le droit et l'empire qu'avait

(1) Chapitre 8 : Economie de l'Incarnation.

déjà la sienne sur notre ennemi ; mais surtout pour expier la faute humaine par un sacrifice qui, partant de l'humanité qui l'avait commise, atteignît à la Divinité qu'elle avait offensée, et comblât l'abîme qui les séparait.

C'est pourquoi il devait prendre la nature humaine à l'état de victime, c'est-à-dire à l'état d'humiliation, de souffrance et de mort.

Cet état était devenu depuis le péché notre état naturel ; mais ce n'était qu'un état de châtiment que nous subissions en esclaves et contre lequel nous réagissions sans cesse par des désordres qui en aggravaient le mal. Pour qu'il devînt un état d'expiation, il fallait qu'il fût pris par une nature infiniment innocente qui, ne devant rien pour elle-même, pût disposer pour nous de tout le mérite de sa souffrance et sanctifier la nôtre par son union.

Pour ce qui regarde l'incarnation quant au temps, voici ce qu'il faut croire, dit saint Bonaventure (1) : Quoique Dieu eût pu s'incarner dès le commencement, il ne l'a pas voulu cependant, sinon à la fin des siècles, la loi de nature et la loi des figures précédant, et après les patriarches et les prophètes, auxquels et par lesquels l'incarnation fut promise, après lesquels il a daigné s'incarner, comme à la fin et dans la plénitude des temps, selon ces paroles de l'Apôtre aux Galates : Mais lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, fait de la femme, fait sous la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi : *At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum factum ex muliere, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret*, 4, 4-5. Et voici la raison qui donne l'intelligence de ces choses : parce que l'incarnation est l'œuvre du premier principe réparateur, comme il convient selon la liberté de l'arbitre, selon la grandeur du remède et selon l'intégrité universelle. Car le très-sage Architecte fait attention à toutes ces choses dans son action. Comme donc la liberté de l'arbitre exige de n'être pas forcée, ainsi Dieu a dû réparer le genre humain, de manière que celui qui voudrait chercher le Sauveur trouvât le salut, et que celui qui ne voudrait pas chercher le Sauveur ne trouvât pas le salut. Mais nul ne cherche le médecin s'il ne se sent malade ; nul n'a recours au docteur, à moins qu'il ne se reconnaisse ignorant ; nul ne cherche du secours s'il ne se sent impuissant. Mais comme l'homme, au commencement de sa chute, s'enorgueillissait encore de son savoir et de sa force, Dieu établit d'abord la loi de nature pour convaincre l'homme de son ignorance. Ayant connu son ignorance, mais conservant l'orgueil de sa force, qui lui fait dire : Je suis prêt à faire, mais personne n'ordonne, Dieu ajoute la loi qui fait connaître les préceptes moraux et les préceptes cérémoniels, afin que l'homme, ayant la science et connaissant son impuissance, eût recours à la divine miséri-

(1) Breviloq. iii 1 part. cap. 3.

corde et demandât la grâce qui nous a été donnée à la venue de Jésus-Christ. C'est pourquoi l'incarnation du Verbe n'a dû avoir lieu qu'après la loi de nature et la loi écrite.

Ensuite, comme la grandeur du remède exige une foi très-ferme, un amour très-ardent, comme étant un mystère très-caché et très-salutaire, pour cela il était très-convenable qu'avant la venue de Jésus-Christ précédassent les témoignages formels des prophètes par leurs paroles positives, et les témoignages implicites en figures, afin que, par un grand nombre de témoignages certains, ce qui était mystère fût cru comme certain et indubitable. Il fallait aussi que le grand nombre des promesses précédât, ainsi que les désirs ardents, afin que le bienfait promis fût attendu, qu'attendu il fût différé, et que différé il fût davantage désiré, et que désiré longtemps il fût aimé plus ardemment, et qu'aimé il fût reçu avec plus de reconnaissance, et que reçu il fût conservé avec plus de sollicitude et d'attention.

Enfin, comme l'intégrité et la perfection de l'univers exigent que toutes choses soient réglées quant aux lieux et quant aux temps, et que l'œuvre de l'incarnation était la plus parfaite entre toutes les œuvres divines, et qu'il faut procéder de l'imparfait au parfait, et non contrairement, il suit de là que ce grand ouvrage de l'incarnation a dû avoir lieu vers la fin des temps, afin qu'ainsi que le premier homme, qui était l'ornement de tout le monde visible, avait été créé le dernier, c'est-à-dire le sixième jour, comme achèvement et perfection de toute la création, de même le second homme, vrai complément de tout le monde réparé, dans lequel le premier principe s'unit avec le dernier, c'est-à-dire Dieu avec le limon, devait paraître vers la fin des temps, c'est-à-dire dans le sixième âge, qui est l'âge propre à l'exercice de la sagesse, à l'enchaînement de la concupiscence et au passage de l'état de trouble à l'état de repos : toutes choses qui conviennent au sixième âge du monde, à cause de l'incarnation du Fils de Dieu.

Et parce que l'avénement de Jésus-Christ fut dans le temps de la loi et de la grâce, et dans l'accomplissement de la miséricorde promise, et au commencement du sixième âge, toutes ces choses désignent la plénitude, parce que la loi de grâce remplit la loi écrite, et que l'accomplissement de la promesse remplit la promesse, et que le sixième âge, par la raison de la perfection de ce nombre, indique la plénitude. C'est pour cela qu'on dit que Jésus-Christ est venu dans la plénitude des temps; non que le temps finisse à sa venue, mais parce que les mystères du temps sont accomplis. Et comme Jésus-Christ n'a pas dû venir au commencement du temps, parce que son avénement aurait été trop tôt, de même il n'a pas dû attendre la fin du monde, parce que c'eût été trop tard. Car il convenait que le Sauveur plaçât le temps du remède entre le temps de la maladie et le temps du jugement. Il convenait que quelques membres du

Médiateur le précédassent et que quelques autres le suivissent. Il convenait que le guide parfait se montrât alors qu'il était opportun de courir au but, et cela surtout vers la fin des temps, proche du terme et près du jugement final. Et, pressés par la crainte du jugement, attirés par l'espérance de la récompense, et encouragés par la perfection de l'exemple, suivons avec courage et dans la perfection de notre Chef, de vertu en vertu, jusqu'à ce que nous arrivions au terme de la félicité éternelle.

Ainsi parlent aussi saint Augustin, Albert le Grand, etc.

Le Père, dit le bienheureux abbé Alcuin (1), ne s'est pas incarné, ni l'Esprit saint, mais seulement le Fils, afin que celui qui était le Fils de Dieu le Père dans la divinité devînt lui-même dans l'homme le Fils de la Vierge Mère, afin que le nom de Fils ne passât pas dans une autre personne. Le Fils de Dieu s'est fait le Fils de l'homme; né, selon la vérité de nature, de Dieu Fils de Dieu, et selon la vérité de nature, de l'homme Fils de l'homme dans les deux natures, non seulement de nom ou par adoption, mais en vérité réellement Fils de Dieu.

Le Fils seul de Dieu a pris la chair, afin qu'il pût être vu des yeux du corps et être touché des mains du corps. Seul il a pris la nature humaine de manière à se l'approprier et à donner miséricordieusement aux hommes la connaissance de sa divinité. La divinité du Verbe n'est pas venue en Marie par un changement de lieu, mais par une manifestation ineffable de sa puissance; en s'incarnant, le Verbe remplit le sein de sa Mère, et il ne quitte point son Père lorsqu'il vient en la Vierge. Il est tout entier partout, parfait partout. La plénitude de la Divinité ne peut pas être divisée, mais le Fils tout entier est dans le Père, le Fils tout entier est dans le sein de la Vierge, le Fils tout entier prend la chair du sein de la même bienheureuse Vierge, en laquelle chair il a été crucifié et enseveli, en laquelle il est ressuscité, il est monté au ciel, il est assis à la droite de Dieu, en laquelle aussi il viendra juger les vivants et les morts, et en laquelle toutes les tribus de la terre le verront, non en cet anéantissement où il a été jugé, mais dans la clarté, la splendeur et la gloire dans laquelle il jugera le monde entier (2).

Il y a beaucoup de raisons pour lesquelles le Fils s'est fait homme, et non le Père ou le Saint-Esprit, dit Albert le Grand (3). La première est que la réparation du monde se fît par la même Sagesse qui l'avait créé. La seconde raison est que celui qui est le Fils en la divinité devait être le Fils dans l'humanité. La troisième est que le même ne devait pas être Père et Fils, ce qui aurait eu lieu si le Père se fût incarné. La quatrième est que celui qui vient d'un autre est plus convenablement envoyé

(1) De Fide sanctæ Trinitatis, lib. 3, cap. 10.
(2) Id., eodem loco, cap. 11.
(3) Lib. 4 Compendii theologicæ veritatis, cap. 6.

que celui qui ne vient de personne. La cinquième se rapporte à la confirmation de l'héritage qui nous a été promis. Or, l'héritage appartient au Fils ; il fallait donc que le Fils s'incarnât, afin que nous eussions nous-mêmes l'héritage. La sixième raison, c'est qu'il fallait que la charité du Père envers nous fût connue, selon ces paroles de saint Jean, 3, 16 : Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. La septième est dans la nécessité de nous montrer que Dieu le Père est disposé à nous donner tout ce qu'il a, puisqu'il donne son Fils unique. La huitième, c'est que de même que le Fils de Dieu s'est fait homme, ainsi l'homme devint le fils de Dieu, selon ces paroles de saint Paul aux Galates, 4, 4-5 : Dieu a envoyé son Fils pour que nous reçussions l'adoption des enfants. La neuvième, c'est que l'homme, qui est tombé en désirant la science divine qui est attribuée au Fils, devait être sauvé de la ruine par le Fils. La dixième, c'est que l'image a dû être réparée par l'image. La onzième, c'est qu'ainsi que le verbe de l'esprit est envoyé par la médiation de la nature physique, c'est-à-dire par la voix, de même le Verbe éternel par l'incarnation. La douzième, c'est que celui qui est au milieu des personnes a dû être le Médiateur de Dieu et des hommes. La treizième, c'est que la sagesse du Père a dû réparer le trompeur désir de la sagesse suggéré par le serpent, (Gen. 3) : Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum.* La quatorzième, c'est que l'humilité s'unit admirablement avec la sagesse, selon ces paroles des Proverbes, 11 : Où est l'humilité, là est la sagesse : *Ubi humilitas, ibi sapientia.* Il convenait donc que ce fût le Fils de Dieu qui se fît homme. La quinzième, c'est que si le Père se fût incarné, alors aucune personne n'aurait été sans commencement. La seizième, c'est qu'il fallait que la personne incarnée suppléât le Père comme prêtre, selon la nature prise ; mais il est plus convenable que le Fils supplée le Père que le Père le Fils. La dix-septième, c'est que si le Saint-Esprit se fût fait homme, alors il y aurait deux fils. La dix-huitième, c'est qu'il convient mieux au Verbe de ramener l'homme à la connaissance divine, puisque le Père déclare qu'il peut s'unir par le Verbe à la chair, comme le verbe ou l'idée à la voix. La dix-neuvième, c'est qu'il convient mieux au Fils de Dieu par nature qu'à tout autre de ramener l'homme à la filiation adoptive.

Le Fils de Dieu, dit Cornelius a Lapide (1), est le Verbe ou la parole de Dieu, la conception de son esprit. Le Père l'engendre dans son esprit divin, comme étant le verbe ou la parole de son esprit. Le Verbe, dans les choses divines, signifie le Fils ; il est la conception mentale de Dieu le Père, qui est elle-même la génération du Fils, qui, comme la parole, représente et manifeste la sagesse et la volonté du Père. Et c'est pour cette cause que le Fils s'est fait homme, et non le Père ou le Saint-Esprit,

(1) Comment. in Luc.

puisque l'incarnation a lieu afin que par elle Dieu se manifeste aux hommes; mais il appartient au verbe ou à la parole de faire connaître la chose cachée. Ensuite, comme le Verbe est engendré par le Père dans l'esprit, il convient que le même Verbe soit engendré de la Mère dans la chair.

Jésus-Christ, dit Albert le Grand, a pris notre nature de cinq manières (1), c'est-à-dire : 1° miséricordieusement, selon ces paroles du grand Apôtre à Tite, 3, 5 : Il nous a sauvés selon sa miséricorde : *Secundum suam misericordiam salvos nos fecit.* 2° Utilement, c'est-à-dire pour notre salut. Il a opéré le salut au milieu de la terre, dit le Psalmiste : *Operatus est salutem in medio terræ*, 23. 3° Sagement, parce qu'il a pris le bien de la nature en réprouvant le mal de la faute, selon ces paroles d'Isaïe, 7 : Il mangera le beurre et le miel, afin qu'il sache réprouver le mal et choisir le bien : *Butyrum et mel comedet, ut sciat reprobare malum et eligere bonum.* 4° Fortement, parce qu'il a pris la nature humaine de manière à ne jamais la quitter; car après sa mort la divinité resta unie à la chair dans la sépulture, et à l'âme dans les limbes. 5° Merveilleusement, car sont unis dans la chair le suprême et le petit, c'est-à-dire Dieu et l'homme. Le Verbe s'est fait chair de cinq manières; c'est-à-dire, selon l'union de la chair, il a vraiment porté nos langueurs, dit Isaïe : *Vere languores nostros ipse tulit*, 53. Au-dessus de la chair, car nos mérites ne le méritaient pas. Il nous a sauvés, dit saint Paul à Tite, non à cause des œuvres de justice que nous avions faites, 3, 5. A cause de la chair, pour la sauver; contre la chair, parce que ceux qui n'en profitent pas méritent une plus terrible damnation.

Le sein de Marie, dit Paul a Sancta Catharina (2), fut une fournaise, une fournaise céleste, parce que Dieu, feu invisible, incorporel, immatériel, spirituel, s'attacha à la matière lorsque le Verbe divin se fit chair et qu'il exista dans la matière humaine. Dieu était comme un feu invisible avant l'incarnation; son séjour était au ciel; il était sans corps, immortel, impassible. Mais la fournaise de ce feu fut construite en Judée, lorsque Marie parut, parce que ce feu céleste s'unit dans son sein à sa très-pure substance lorsqu'il se fit homme, corporel, mortel, visible, et qu'il eut besoin d'aliments comme les autres hommes.

Une fournaise est un lieu où le bois, l'écorce, le buisson sont placés pour être brûlés par le feu. Le sein bienheureux de Marie fut comme une fournaise dans laquelle fut préparée et disposée la matière du bois ou de l'humanité de Jésus-Christ par la puissance de l'Esprit saint. Et cette matière, ainsi disposée par le Saint-Esprit, fut enflammée de ce divin feu lorsque le Fils de Dieu s'unit cette nature humaine. Et il fit ou composa

(1) Lib. 4 Compendii theologicæ veritatis, cap. 7.
(2) De Partu B. Mariæ Virginis, lib. 4, cap. 1, sect. 8.

un seul feu de la nature humaine et de la nature divine lorsque, par l'union hypostatique des deux natures, il en sortit un seul Christ. Le Verbe s'est fait chair par l'opération du Saint-Esprit, par la force de cette divine flamme qui disposa et prépara dans la fournaise virginale, déjà embrasée de la flamme divine, c'est-à-dire dans le sein de la bienheureuse Vierge, qu'il avait déjà trouvée disposée à ce grand mystère par son excellente pureté, la matière de l'humanité de Jésus-Christ. Ensuite l'humanité de Jésus-Christ fut comme une tige enflammée du feu divin dans la fournaise, c'est-à-dire dans le sein de la bienheureuse Vierge, parce que, comme le feu par sa clarté traverse sans fracture les corps diaphanes, et que, placé à une certaine distance, il réchauffe les corps vivants, et que par sa chaleur il entretient et pénètre, de même Jésus-Christ pénétra la clôture de la virginité de Marie, sans lésion de son intégrité; bien plus, il ajouta encore à sa perfection.

La fournaise est un lieu apte à recevoir le feu. Marie brûlait tout entière de charité et d'amour. De là son sein fut trouvé très-préparé pour recevoir ce feu éternel, c'est-à-dire le Fils de Dieu s'unissant à un corps humain. Car ainsi le dit saint Jean, 1, 4, 16 : Dieu est amour, et qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui : *Deus caritas est, et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* Et parce que Marie fut trouvée remplie d'une singulière et parfaite charité, elle fut digne de recevoir ce feu de l'éternelle charité d'une manière spéciale dans son sein, c'est-à-dire Jésus-Christ, et il y demeura l'espace de neuf mois. Et, sortant de ce sein, il embrasa de ses divines ardeurs le monde entier; et, pour en donner la preuve, les ténèbres de la nuit en laquelle il naquit furent changées en une très-éclatante lumière, selon ces paroles de saint Luc : Une divine clarté les environna : *Et claritas Dei circumfulsit illos*, 2, 9.

Enfin, le sein de Marie fut une fournaise ou un four, parce qu'elle prépara pour nous dans son sein le Christ, ce pain céleste qui dit de lui-même : Je suis le pain de vie : *Ego sum panis vitæ* (Joan. 6, 35). Elle le donna au monde afin de nous nourrir de lui et que nous vécussions pour l'éternité.

Le sein de Marie, quoique fournaise limitée, embrassa un feu sans limites lorsqu'elle environna l'homme embrasé de l'immense feu de la Divinité, lorsqu'elle renferma la nature humaine du Christ unie au feu éternel, et que dans la fournaise de ses entrailles elle la réchauffa en lui fournissant de sa substance l'aliment qui lui était convenable, en la fortifiant, la protégeant, la portant.

O entrailles plus étendues que le ciel, plus grandes que la terre, plus amples que les éléments, s'écrie saint Jean Damascène, ô entrailles qui renferment tout entier celui qui renferme tout, dans lesquelles le Dieu de gloire repose! *O venter diffusior cœlis, terris amplior, capacior elemen-*

tis, qui totum claudit omnia concludentem, in quo Deus gloriæ reclinatur (1) !

Dans la bienheureuse Vierge, dit Albert le Grand, s'est consommée l'œuvre de Dieu, parce que toutes les choses créées y sont unies dans un seul homme à leur Créateur, que le principe y devient la fin et la fin le principe (2). C'est pourquoi il est dit d'elle que *seule elle a fait le tour du ciel*, parce que le Christ, qui est le cercle qui enceint tout, a été enceint par elle, dit Richard de Saint-Laurent, ou parce que, par l'incarnation, le cercle de la création s'est renfermé, comme dit saint Thomas, que les créatures, sorties de Dieu par le Verbe, y font retour par le Verbe, et qu'ainsi ce tour admirable de Dieu en Dieu se fait par Dieu en Marie.

Quoique nous soyons tenus avec le Prophète royal, dit saint Bernardin de Sienne (3), de bénir le Seigneur en tout temps, nous devons principalement nous occuper de le louer avec plus de ferveur dans cette grande fête de l'Annonciation et de l'Incarnation, en offrant quelque chose de spirituel, en considérant la grâce infinie par laquelle le Verbe de Dieu a voulu se faire homme, et le Dieu invisible a daigné habiter visiblement avec nous. Car, quoique notre Seigneur Jésus-Christ, qui est béni dans tous les siècles, soit le seul et unique auteur de toutes les fêtes que nous solennisons sur la terre à l'égard de notre Sauveur ; quoique, considérant la majesté de l'Auteur, elles soient toutes égales et doivent être célébrées avec une égale dévotion, chacune d'elles cependant a son privilége d'honneur et de gloire, comme chacune est reconnue renfermer le mystère de sa grâce particulière et spéciale. Car c'est le même Fils de Dieu lorsqu'il est conçu dans le sein de Marie, lorsqu'il naît, lorsqu'il est circoncis, lorsqu'il est offert dans le temple, lorsqu'il meurt, qu'il est enseveli, qu'il ressuscite d'entre les morts et qu'il monte au ciel. Mais il y a opérations diverses dans la conception et dans les autres actions ; et quoiqu'il doive exister une même foi, une même dévotion, cependant les fidèles vénèrent et célèbrent les solennités de Jésus-Christ par des offices divers, comme en divers temps, et ils honorent par diverses et propres louanges les divers mystères que renferment les fêtes. Parmi les fêtes que nous célébrons selon nos faibles forces, non selon leur dignité, nous considérons et exaltons avec une entière confiance le jour de l'incarnation du Verbe, et nous la préférons et regardons comme digne de tous les honneurs, puisqu'elle est le principe, la cause, la matière de tous les autres mystères, de toutes les autres fêtes. Donc, que les enfants et les vierges, les vieillards et les jeunes gens, et tous les fidèles se lèvent et s'élèvent

(1) Serm. 11 de Annunt. B. Virg. Mariæ.
(2) In Marial., cap. 202.
(3) De glorioso Nomine Mariæ, serm. 5, art. 1.

pour louer avec empressement, joie et amour cette solennité sacrée. Que les voix et les cœurs de tous les chrétiens s'ouvrent et se dilatent pour louer notre Rédempteur et la glorieuse Vierge Marie sa Mère; que nos prières et nos chants soient à leur gloire. Mais cependant, dans ce grand sacrement et ce profond mystère, appliquons spécialement les yeux de notre esprit à considérer, à admirer comment la Vierge-Mère, d'une seule parole, par un seul consentement, attire le Dieu du ciel sur la terre, et nous le donne comme homme, et nous procure le Sauveur; et qu'elle est d'une si grande vertu et d'un si grand mérite, qu'elle surpasse tous les mérites des anges et des hommes lorsqu'elle fait à l'ange Gabriel cette réponse : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Dans cette réponse trois mystères nous sont révélés en la glorieuse Vierge : d'abord l'abîme d'une étonnante humilité; ensuite l'immensité de sa charité pleine d'ardents désirs; en troisième lieu, le sentiment d'une lumineuse fidélité. *Ecce ancilla*, voilà l'humilité; *fiat mihi*, voilà l'amour; *secundum verbum tuum*, voilà la foi et la fidélité.

La vénérable solennité de ce jour, dit le pieux Godefroi, surpassant toutes les autres fêtes par la dignité du mystère, a toujours été désirable et désirée par tous les fidèles. Car c'est le jour dans lequel notre salut a été commencé et assuré; le jour où Dieu a voulu se faire homme pour participer à notre nature, à notre mortalité et à notre misère; le jour où il offrit à Dieu le Père cette même humanité qu'il avait prise pour être immolé sur la croix pour notre rédemption. Ce jour sacré de l'incarnation fut vraiment le jour des noces, parce que dans le sein de la Vierge, vrai lit nuptial, le même Fils de Dieu s'est fait époux, époux selon la divinité, époux selon l'humanité (1).

O bienheureuse Marie, s'écrie le même vénérable Godefroi (2), faites que par votre grâce il vous arrive, selon cette parole, ce que vous avez demandé qu'il vous arrivât à vous-même; c'est-à-dire que ce Verbe du Père éternel qui fut incarné de vous, ô Vierge, et que vous avez mérité de porter, nous méritions nous-mêmes, par le secours de vos mérites, de le concevoir et de l'enfanter dignement dans le sein de notre âme, et que le péché qui a régné jusqu'à présent dans notre corps mortel, ce règne maudit des vices étant détruit, le Roi de justice lui-même établisse en nous le règne de sa justice, c'est-à-dire le règne des vertus, et qu'il place présentement en notre âme et en notre corps le siége de son règne, de manière à ce qu'il nous établisse ses cohéritiers dans le futur règne du ciel.

O Vierge Mère de Dieu, dit saint Ildefonse (3), je me prosterne devant vous, vous qui seule êtes l'œuvre de l'incarnation de mon Dieu; je m'hu-

(1) Homil. 27 et 28 prima et secunda in Annunt.
(2) Homil. 27 in fest. Annunt. prima.
(3) Lib. de Virginitate perpetua S. Mariæ, cap. 12.

milie devant vous, seule trouvée digne d'être la Mère de mon Seigneur ; je vous prie, vous qui fûtes seule trouvée la vraie servante de votre Fils, afin que vous obteniez la destruction de mes péchés, afin que vous ordonniez que je sois purifié de mes iniquités, afin que vous me fassiez aimer la gloire de votre vertu et que vous me révéliez la multitude des douceurs de votre Fils, afin que vous me donniez de parler et de défendre la sincérité de la fidélité de votre Fils, que vous m'accordiez aussi de m'attacher à Dieu et à vous, de servir votre Fils et vous, de plaire au Seigneur et à vous : à lui comme à mon Créateur, à vous comme à la Mère de mon Créateur ; à lui comme au Seigneur des vertus, à vous comme à la servante du Seigneur de toutes choses ; à lui comme étant Dieu, à vous comme étant la Mère de Dieu ; à lui comme à mon Rédempteur, à vous comme étant l'œuvre de ma rédemption. Car ce qu'il a opéré dans ma rédemption, il l'a formé réellement dans votre personne. En se faisant votre Fils, il s'est fait mon Rédempteur ; par son incarnation, il a pris en votre chair le prix de mon rachat, il a pris de vous un corps destiné à être blessé pour guérir mes blessures ; pour m'arracher à la mort, il a pris un corps mortel du corps de votre mortalité ; pour détruire mes péchés, il a reçu sans péché le corps qu'il a tiré de vous ; en s'anéantissant, il a pris en vous ma nature, qu'il a placée, en me précédant, dans son royaume, dans la gloire du trône du Père, au-dessus des anges. C'est pourquoi je suis votre serviteur, parce que votre Fils est mon Seigneur ; et vous êtes ma Souveraine, parce que vous êtes la servante de mon Seigneur. Je suis le serviteur de la servante de mon Seigneur, parce que vous, ma Souveraine, vous êtes devenue la Mère de mon Seigneur. Je suis devenu votre serviteur, parce que vous êtes devenue la Mère de mon Créateur. Je vous prie, je vous prie, ô sainte Vierge, que j'aie Jésus de cet Esprit dont vous avez enfanté Jésus. Que mon âme reçoive Jésus de cet Esprit par lequel votre chair a conçu le même Jésus. Qu'il me soit donné de connaître Jésus de ce même Esprit par lequel il vous a été donné de concevoir et d'enfanter Jésus. Que, plein d'humilité, je parle dignement de Jésus dans cet Esprit par lequel vous confessez vous-même être la servante du Seigneur, désirant qu'il vous soit fait selon la parole de l'ange. Que j'aime Jésus dans cet Esprit par lequel vous l'adorez comme Seigneur, vous le regardez comme Fils.

LXXV

VISITATION DE LA SAINTE VIERGE A SA COUSINE SAINTE ÉLISABETH.

Marie dit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et l'ange la quitta. L'incarnation du Verbe eut lieu aussitôt que Marie eut donné son consentement.

En ces jours-là, dit l'évangéliste saint Luc, Marie, se levant, s'en alla avec hâte vers les montagnes, en une ville de Juda ; et elle entra dans la maison de Zacharie, et elle salua Elisabeth. Et lorsqu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, il arriva que l'enfant tressaillit dans son sein ; et Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit ; et élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. Et d'où me vient ceci, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi? Car, sitôt que votre voix, quand vous m'avez saluée, a frappé mon oreille, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et heureuse, vous qui avez cru, car ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira. Et Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante ; et voilà que toutes les générations, à cause de cela, m'appelleront bienheureuse. Car celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint, et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a signalé la force de son bras ; il a dispersé les superbes par une pensée de son cœur. Il a jeté bas de leur trône les puissants, et il a élevé les petits. Il a rempli de biens les affamés et renvoyé vides les riches. Se ressouvenant de sa miséricorde, il a relevé Israël son serviteur, selon ce qu'il avait promis à nos pères, à Abraham et à sa race dans tous les siècles.

Pénétrons le sens de ce glorieux mystère de la visitation, dit Auguste Nicolas (1).

Il forme avec celui de l'annonciation comme les deux aspects de la

(1) Chapitre 10 : la Visitation.

maternité divine : l'annonciation nous la fait envisager avant et la visitation après l'événement.

L'intention évangélique de ce rapport est manifeste, non seulement par la continuité qui joint les deux récits, mais par les traits qui les font correspondre. Dans l'annonciation, l'ange demande le consentement de Marie ; dans la visitation, Elisabeth la loue de l'avoir donné. Dans l'annonciation, l'ange annonce à la Vierge qu'elle sera Mère du Fils de Dieu ; dans la visitation, Elisabeth la salue en cette qualité. Dans l'annonciation, les perfections divines semblent anéanties ; dans la visitation, le cantique de Marie les relève et les exalte.

Ce qui est vraiment admirable dans le récit de la visitation, et ce qui y fait sentir en quelque sorte le souffle de l'Esprit saint, c'est l'unité de mouvement qui y règne, et qui n'en fait qu'un seul trait depuis l'*Exurgens*, « Marie se levant, » d'où il part, jusqu'à la fin du sublime cantique où il se termine. Il n'est pas possible de s'arrêter dans le cours de ce récit, tant il est d'une seule portée, et, comme nous le disions, d'un seul souffle ; souffle qui vient évidemment de la survenance de l'Esprit saint en Marie, de la présence du Verbe dans ses entrailles, et qui nous les y fait voir dans leur première impulsion depuis le commencement jusqu'à la fin de cette histoire.

Marie donc, se levant, s'en alla avec hâte vers les montagnes, vers la demeure d'Elisabeth.

Remarquons que c'est la seule fois, dans tout le cours de la vie de la sainte Vierge, que cette précipitation se fait voir en elle ; elle contraste avec la réserve, le calme et la placidité virginale de son caractère. C'est que Marie est emportée par un mouvement divin, par le Verbe qu'elle porte en elle. Ce divin fardeau, loin de la retarder, la soulève, la fait voler, la transporte au-dessus des montagnes. Spectacle sublime que de voir cette jeune Vierge, à l'insu de toute la terre, portant en elle ce Verbe, ce Christ que toute la terre doit adorer, cette lumière, ce feu qui doit éclairer, embraser le monde. Comme la toison de Gédéon, seule imbibée de la rosée du ciel dont toute l'aire autour d'elle est encore privée, Marie, dans ce trajet, nous apparaît riche de tout ce qui doit enrichir l'univers ; elle était l'Eglise, elle était le monde.

Aussitôt après que Marie eut conçu le Verbe dans son sein, elle part et marche avec promptitude dans le pays des montagnes de Judée pour visiter sa cousine sainte Elisabeth. Ne sentons-nous point la cause de cette promptitude, dit Bossuet (1), de cette élévation, de cette visite? Quand on est plein de Jésus-Christ, on l'est en même temps de charité, d'une sainte vivacité, de grands sentiments ; et l'exécution ne souffre rien de languissant. Marie, qui porte la grâce avec Jésus-Chris dans son sein, est sol-

(1) 14e semaine, 1re élévation.

licitée par un divin instinct à l'aller répandre dans la maison de Zacharie, où Jean-Baptiste vient d'être conçu.

Il est convenable, dit saint Ambroise (1), que ceux qui exigent la foi établissent la foi. C'est pourquoi l'ange, annonçant des mystères à Marie, lui annonça en même temps qu'une femme âgée et stérile avait conçu, afin de prouver par cet exemple ce qu'il déclarait, assurant que tout était possible à Dieu.

Marie entendant cela, non qu'elle ne crût pas à l'oracle, non qu'elle n'eût pas confiance en l'ambassadeur de Dieu, non qu'elle doutât de l'exemple cité, mais joyeuse dans son désir, pieuse pour être utile, poussée à répandre l'allégresse, s'en va en toute hâte vers les montagnes. Car où pourrait aller avec cette promptitude celle qui est déjà pleine de Dieu, sinon sur les hauteurs? *Quo enim jam Deo plena, nisi ad superiora cum festinatione contenderet?* La grâce du Saint-Esprit ne connaît pas les difficultés qui mettraient des entraves : *Nescit tarda molimina sancti Spiritus gratia.* O vous, femmes pieuses, apprenez à être diligentes, à exercer la charité.

Marie, qui auparavant gardait scrupuleusement sa retraite, car la pudeur virginale aime à se cacher, n'est retenue ni par les difficultés des montagnes, ni par la longueur du chemin ; elle ne connaît que son devoir de charité. Cette auguste Vierge va en toute hâte vers les montagnes ; cette Vierge, s'occupant de son devoir sans songer à la peine, pressée par la tendresse, oubliant la faiblesse de son sexe, se dirige vers la maison d'Elisabeth.

Apprenez, jeunes vierges, à ne pas courir par les maisons étrangères, à ne pas vous arrêter sur les places publiques, à ne pas parler en lieu public. Marie reste dans sa retraite, elle se hâte en public : *Discite, virgines, non circumcursare per alienas ædes, non demorari in plateis, non aliquos in publico miscere sermones. Maria in domo sera, festina in publico.* Vous voyez, ô vierges, la modestie, la pudeur de Marie; apprenez aussi son humilité : *Didicistis, virgines, pudorem Mariæ, discite humilitatem.* La parente vient vers sa parente, la plus jeune vers la plus ancienne; non seulement elle vient la première, mais la première elle salue. Car il convient que plus la vierge est chaste, plus elle soit humble ; qu'elle sache se mettre au-dessous des vieillards; que l'humilité domine celle qui fait profession de chasteté. L'humilité est le fondement de la piété et la règle de la conduite. Marie supérieure vient à son inférieure, afin de secourir l'inférieure; Marie vient à Elisabeth, Jésus-Christ à Jean.

Celui qui veut arriver à la perfection doit se hâter, dit saint Bonaventure : *Necessaria est ei festinatio, qui vult perfectionem attingere* (2).

(1) Comment. in Evang. secundum Luc., lib. 2, cap. 1.
(2) In primo cap. Lucæ, expositio.

Hâtons-nous, dit saint Paul aux Hébreux, d'entrer dans le repos : *Festinemus ingredi in requiem*, 4, 11. Et aux Corinthiens : Courez de telle sorte que vous remportiez le prix : *Sic currite ut comprehendatis*, 1ª, 9, 24. Les vierges folles furent rejetées pour ne s'être pas hâtées. Ne tardez pas de revenir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour, dit l'Ecclésiastique, 5.

Marie se met en chemin avec Joseph son époux, dit le même docteur (1). L'aspérité du chemin, la distance, rien ne l'arrête; mais elle se hâte pour fuir le public. Considérez comment Marie va seule avec son époux, elle, Reine du ciel et de la terre; elle n'a point de monture, elle va à pied; elle est sans garde d'honneur, sans servantes. Mais la pauvreté, l'humilité, la pudeur, la modestie, toutes les vertus sont avec elle. Dieu va avec elle, elle le porte, et ce fardeau allége ses pas. Voilà ce qui l'accompagne, et non le faste, la pompe mondaine.

Marie se hâte pour visiter, pour saluer, pour servir Elisabeth (2). Voyez combien cette visite de Marie fut pleine de charité. Car, dans la description de cette visitation, Marie est nommée quatre fois, et toujours l'on voit le plein amour de Marie pour Dieu et pour le prochain. La charité envers le prochain doit exister et être entretenue dans le cœur, dans la bouche et dans les œuvres. Marie avait la charité envers le prochain dans le cœur, et c'est pour cela que, se levant, elle s'en va avec hâte vers les montagnes. Car qui la pressait de se hâter pour remplir l'office de la charité, sinon la charité qui embrasait son cœur? Malheur aux cœurs tardifs à exercer la charité! La charité dont Marie brûlait envers le prochain inspire aussi son langage. C'est de cette charité que parle l'Evangile quand il dit : Lorsqu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, etc. La charité envers le prochain doit toujours être entretenue par des salutations et d'autres paroles respirant la charité. D'où l'ange salue Marie; Marie salue Elisabeth; le Fils de Marie salue Marthe et Marie allant au sépulcre, leur disant : Malheur à ceux qui par haine refusent de saluer leur semblable! malheur à ceux qui saluent hypocritement le prochain comme Judas! Oh! avec quelle bonté et suavité Marie sait saluer! O Marie, daignez nous obtenir par votre grâce de vous saluer dignement. Et assurément elle nous salue elle-même très-volontiers par ses paroles et ses bienfaits, si nous la saluons nous-mêmes fréquemment en la servant et en la priant. Elle nous salue volontiers avec grâce, si nous la saluons volontiers avec l'*Ave Maria*. Et Marie n'avait pas seulement la charité dans le cœur et dans la bouche, mais elle l'exerçait en actions; car elle demeura trois mois avec Elisabeth pour la servir. Et son sublime cantique du *Magnificat* prouve son amour infini pour Dieu.

(1) Meditationes vitæ Christi, cap. 5.
(2) Idem S. Bonav., de Mariæ Virginitate perpetua, cap. 2.

Marie se hâtant d'aller voir Elisabeth, dit Paul a Sancta Catharina (1), devient la messagère de Dieu le Père, qui avait envoyé son Fils pour sauver le monde; et elle représente la personne du Rédempteur même, du Messie même qu'elle porte dans son sein. Car comme Jésus-Christ, le Messie, notre Rédempteur, envoyé par Dieu le Père, placé dans le sein de Marie, est incapable d'agir, de parler, de marcher et d'exercer corporellement son office, Marie tient sa place, exerce ses fonctions, lorsqu'elle est envoyée par Dieu le Père vers le précurseur de Jésus-Christ. Et comme elle obéit promptement au mouvement du Saint-Esprit qui lui inspire cette démarche! Et elle porte le Messie lui-même; elle va pour lui, elle parle pour lui, et en saluant Elisabeth, elle prononce des paroles de salut qui répandent la grâce dans l'âme de Jean-Baptiste; et elle devient le ministre du principal œuvre de notre rédemption, puisque par ces paroles Jean-Baptiste lui-même est justifié, est purifié du péché originel et délivré de la captivité du démon.

Dieu apparut autrefois à plusieurs, comme à Moïse sur le mont Sinaï; mais, selon l'opinion commune, cela s'opérait par le ministère des anges, qui apparaissaient sous la forme humaine et représentaient la personne de Dieu, comme les ambassadeurs et les envoyés de Dieu. Mais Marie, dans cette visitation, fait la fonction d'une mission beaucoup plus élevée et plus importante que celle qu'exerçaient tous ces anges dans l'Ancien Testament, parce que ceux-ci ne représentaient qu'un Dieu invisible, terrible par sa majesté, présent partout comme dans le lieu où ils apparaissaient, afin que la Divinité fût sentie plus présente; mais Marie représente la personne du Dieu incarné lui-même, existant corporellement dans son sein, et demeurant là d'une manière singulière, comme son enfant dans ses entrailles maternelles, et elle parle en sa présence corporelle et en sa place, car il n'a pas encore des organes assez développés pour parler.

Dieu descendit sur le sommet de la montagne de Sinaï par l'ange qui le représentait; mais Moïse qui était le messager intermédiaire entre Dieu représenté par l'ange et le peuple demeuré au bas de la montagne, Moïse qui rapportait les paroles de l'un à l'autre, monta vers Dieu, ou plutôt vers cet ange qui tenait la place de Dieu. Or, cet ange ne descendit point vers Moïse, il l'appela à lui (Exod. 19). Mais, dans cette visitation de Marie à Elisabeth, c'est le contraire qui a lieu: Marie souveraine se hâte vers Elisabeth, qui lui est de beaucoup inférieure, et vers le serviteur Jean-Baptiste. Le Seigneur, transporté dans son sein, va de même vers eux; il marche par les pieds de Marie, il monte sur les montagnes, et il va voir son précurseur. Et Marie est regardée seule propre à porter et à exécuter les ordres de Dieu le Père, à cause de sa mansuétude, de sa

(1) De B. Mariæ Præsent., Despons. et Visitatione, lib. 2, cap. 4, sect. 3.

bonté et de sa charité à l'égard du genre humain dans ce premier œuvre de la rédemption, parce qu'elle est le très-parfait modèle de Jésus-Christ. O chose étonnante et merveilleuse ! combien Dieu est différent de lui-même depuis qu'il s'est fait homme, non en changeant la Divinité en la chair, mais en changeant la chair en Dieu, comme le dit saint Athanase dans son symbole ! Combien il est différent de lui-même, lorsque le Créateur vient à la créature ! Il descend non du sommet de la montagne de Sinaï par un ange intermédiaire, mais il descend lui-même de la hauteur des cieux dans la maison particulière d'Elisabeth, et il envoie sa Mère pour tenir sa place et pour exercer les premières fonctions de notre rédemption. Il n'appelle pas à lui Elisabeth qui porte dans son sein Jean-Baptiste, mais il s'empresse d'aller à lui par sa Mère. Il veut aller au-devant de lui, le prévenir, parce que Jean avait besoin de son secours, de sa grâce ; car Jésus, qui est la souveraine bonté incarnée, veut répandre en lui les trésors de sa miséricorde. Ainsi, vous voyez que lorsque Marie visite Elisabeth, beaucoup au-dessous d'elle en dignité, elle s'acquitte de la mission du Père éternel, et lorsqu'elle daigne la saluer, elle exerce la fonction du Rédempteur son Fils.

Saluée par l'ange, dit Pierre de Blois (1), Marie s'en va vers les montagnes et salue Elisabeth. Elle prend sûrement l'office du salut, celle qui a déjà dans son sein le salut et l'auteur du salut, c'est-à-dire celui sans lequel il n'y a pas de salut, celui qui donne le salut aux rois et qui sauve Jacob.

Et elle entra dans la maison de Zacharie, et elle salua Elisabeth : *Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth* (Luc. 1, 40). Et elle entra pour cohabiter familièrement, selon ces paroles de la Sagesse : Quand j'entrerai dans ma maison, je reposerai avec elle ; car son entretien n'a pas d'amertume, et l'ennui ne l'accompagne pas, mais l'allégresse et la joie : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa ; non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium*, 8, 16. Elle entrait, continue saint Bonaventure (2), elle ne se tenait pas dehors, comme cette femme volage, légère, impatiente de repos, et ne pouvant arrêter ses pieds dans sa demeure, dont parlent les Proverbes, 7, 11. Elle entre non pour enlever la paix, mais pour saluer, selon l'habitude des saints, comme le dit saint Paul aux Romains, 16, 16 : Saluez-vous les uns les autres dans le saint baiser : *Salutate invicem in osculo sancto*. Elle salue non seulement en souhaitant le bien, mais en apportant le salut même, afin que ces paroles d'Isaïe s'accomplissent, 62, 1 : Je ne me tairai pas à cause de Sion, je ne me reposerai pas à cause de Jérusalem, jusqu'à ce que le Juste paraisse comme la lumière et que son

(1) In Nativitate B. Mariæ, serm. 38.
(2) Exposit. in 2 cap. Luce.

Sauveur brille comme un flambeau. Dites à la fille de Sion : Voici ton Sauveur ; sa récompense est avec lui, et ses miracles le précèdent (Id. 62, 11).

Entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth.

Salutation puissante ! voix inspirée et inspiratrice ! voix révélatrice du Verbe dont elle est comme l'émanation ! Et lorsqu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, il arriva que l'enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit (Luc. 1, 41).

Marie, dit Auguste Nicolas (1), n'a rien révélé à Elisabeth ; elle s'est bornée à la saluer, mais sa voix seule a suffi : l'Esprit saint, dont elle est devenue comme le temple vivant, comme la bouche, au seul son, au seul souffle de sa voix, remplit aussitôt Elisabeth et lui apprend tout le mystère. Quelle intelligence, quelle conscience Marie elle-même ne devait-elle donc pas en avoir !

Animée de ce souffle divin de l'Esprit de Dieu, Elisabeth éclata d'une grande voix, d'une voix si haute et si forte, qu'elle a résonné dans tous les siècles suivants, et qu'elle se fait entendre encore dans l'Evangile : *Et repleta est Spiritu sancto Elisabeth, et exclamavit voce magna :* Et Elisabeth fut remplie de l'Esprit saint, et élevant la voix, elle s'écria (Luc. 1, 41-42). Quelle plénitude et quelle largeur d'expressions ! quelle puissante et haute idée elle nous donne de la vérité que cette sainte inspiration, que cette grande voix sait faire entendre !

Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni : *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui* (Luc. 1, 42).

Telle est cette vérité. L'ange Gabriel en avait déjà promulgué la première partie dans l'annonciation : Vous êtes bénie entre les femmes, avait-il dit à Marie. Mais cela ne suffit pas ; l'Esprit de Dieu fait entendre de nouveau cet hommage par la bouche d'Elisabeth dans la visitation, et il le complète par cette addition que l'événement de l'incarnation y enchaîne : Et le fruit de vos entrailles est béni ; enchaînement glorieux pour Marie, qui justifie l'union que nous professons entre son culte et celui de Jésus-Christ, et qui lui est si naturellement lié, que de ces deux salutations de l'ange et d'Elisabeth l'Eglise a composé une seule salutation dont l'unité ne laisse pas voir de jointure, comme si une seule personne en était l'auteur. C'est qu'en effet ce n'est qu'une seule personne, la personne de l'Esprit saint. L'archange envoyé de Dieu, Elisabeth inspirée de Dieu, l'Eglise assistée de Dieu, n'ont été que trois instruments différents qui, sous l'influence d'un même souffle, devaient rendre un parfait accord de louange ; louange admirable que le ciel entonne, à laquelle la grande voix prophétique d'Elisabeth répond, et que tous les fidèles en chœur reprennent et vont redisant à travers les âges : Je vous

(1) Chapitre 10 : la Visitation.

salue, Marie, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni.

Elisabeth ajoute : Et d'où peut me venir un tel honneur, que la Mère de mon Seigneur daigne venir à moi ? *Et unde hoc mihi, ut Mater Domini mei veniat ad me?* (Luc. 1, 43.)

Quel sentiment accablant de la dignité de Marie nous est exprimé par ces paroles d'Elisabeth ! Supérieure à Marie par son âge et par le rang de Zacharie, son mari, prêtre du Seigneur ; honorée dans celui-ci de la visite d'un ange, et bénie du don miraculeux d'un enfant dans sa vieillesse, d'un enfant annoncé de loin par les plus grands prophètes, elle pouvait se considérer comme ennoblie par tous ces priviléges, sinon à l'égal, du moins à un rang voisin de celui de sa jeune parente, épouse d'un charpentier, et dont la visite quelques jours plus tôt lui aurait été comme un événement ordinaire de la vie. Mais telle est la position sublime où la maternité divine a élevé Marie, qu'en venant aujourd'hui chez Elisabeth, elle paraît lui faire une visite royale dont celle-ci ne peut trop se croire indigne et qui la confond : *Unde hoc mihi?* Qu'ai-je, qui suis-je, que je jouisse d'un tel honneur ? Toute privilégiée et singulièrement honorée que j'aie été par le choix et la bénédiction de Dieu, la distance entre vous et moi est si immense, que je ne puis nullement me rendre compte de cet acte de condescendance et de bonté. Et voyez le motif, et comme il répond bien au sentiment : Que la Mère de mon Seigneur vienne à moi !

Mon Seigneur ! expression dont David avait déjà appelé le Christ, et qui est la plus sublime dont Dieu se nomme dans les saintes Ecritures. Marie est donc la *Mère du Seigneur*, et cette dignité lui est si personnelle, que c'est sur elle que l'honneur que nous lui devons doit être mesuré. Cet honneur revêt dans la bouche d'Elisabeth une expression qui est le prélude, comme l'a heureusement relevé Grotius, de celle que l'enfant qu'elle porte dans son sein adressera un jour au Christ : *Et tu venis ad me !* Et c'est vous qui venez à moi ! (Matth. 3, 14.) Délicate analogie qui fait entendre, sous la simplicité des Evangiles, une harmonie secrète que l'inspiration seule peut expliquer, et qui, en faisant venir par des évangélistes différents la même expression de sentiment sur les lèvres d'Elisabeth recevant Marie et de Jean-Baptiste recevant Jésus, montre non seulement la filiation morale de Jean-Baptiste et d'Elisabeth, mais celle de Jésus et de Marie associés par ce même sentiment dans leurs hommages.

Il arriva que, dès qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein. Avant que Marie vînt et saluât Elisabeth, dit Origène (1), l'enfant ne tressaillit pas dans le sein ; mais aussitôt que Marie dit la parole que le Fils de Dieu qui était dans son sein lui suggéra, l'enfant tressaillit de joie, et alors Jésus établit prophète son précurseur. Et

1. In Luc. homil. 7.

lorsqu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, il arriva que l'enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie de l'Esprit saint (Luc. 1, 41). Il n'y a pas de doute qu'Elisabeth fut remplie de l'Esprit saint à cause de son fils. Car la mère ne mérita pas d'abord l'Esprit saint ; mais comme Jean, encore enfermé dans le sein, avait reçu l'Esprit saint, alors Elisabeth, après la sanctification de son fils, fut remplie du Saint-Esprit. L'enfant donc tressaillit dans le sein d'Elisabeth, et elle fut remplie du Saint-Esprit; et élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. Et d'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? (Luc. 1, 42-43.) Ce n'est pas par ignorance qu'elle dit : Et d'où me vient ce bonheur ? Pleine de l'Esprit saint, elle sait que la Mère de Dieu est venue vers elle par la volonté de Dieu ; mais voici en quel sens elle parle ainsi : Quel bien ai-je fait ? par quelle action ai-je mérité que la Mère du Seigneur vienne à moi ? Car sitôt que votre voix, quand vous m'avez saluée, a frappé mon oreille, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein (Luc. 1, 44). L'âme du bienheureux Jean était sainte et encore enfermée dans le sein de sa mère; il savait les choses futures comme par expérience, ce qu'Israël ignorait. D'où il sauta comme hors du sein, il tressaillit de joie; car il sentait que son Seigneur était venu pour sanctifier son serviteur avant de sortir du sein de la nuit.

La voix de Marie, dit saint Bernard (1), lorsqu'elle se fait entendre aux oreilles d'Elisabeth, pénètre au cœur de Jean. Jésus-Christ, caché dans les entrailles de Marie, anime, vivifie l'âme de Jean et le fait tressaillir d'une salutaire joie. Et la voix de Marie remplit la mère de l'esprit de prophétie ; de manière qu'Elisabeth reçoit aussi de la plénitude de Jean son fils. Marie est vraiment pleine de grâce ; le Dieu de toute grâce était manifestement en elle ; l'abondance de la grâce de ce grand Dieu coulait principalement d'une manière abondante et merveilleuse en la mère, de la mère en Jean, de Jean en ses parents. Des fleuves d'eau vive coulaient des entrailles de Marie, et il sortait du milieu de ce paradis une fontaine de vie et de grâce pour arroser les arbres du paradis.

L'âme de Jean, dit Pierre de Blois (2), se fondit de joie à la voix de Marie, et à son arrivée il sentit, plein d'allégresse, la grâce du Saint-Esprit. Et non seulement Jean, mais aussi ses parents reçoivent de sa plénitude l'esprit de prophétie, et la maison entière est remplie de l'odeur du parfum céleste. Dès les anciens jours, dit Isaïe, le Seigneur s'occupait des pensées de paix, 29. Mais il avait caché ces pensées au monde, quoiqu'il les révélât comme un secret à ses prophètes.

Jean reçoit le premier l'influence du Verbe de Dieu, dit saint Bernar-

(1) In Nativit. S. Joan. Baptistæ, serm. 1.
(2) In Nativit. B. Mariæ, serm. 38.

din de Sienne (1); il connaît le premier la vertu de la salutation et de la visitation. Et parce que sa langue ne pouvait répondre du sein de sa mère, il s'efforçait d'aller à sa rencontre. Ce qui fait dire à Bède (2) : Sa langue ne pouvant agir, il salue dans le tressaillement de son âme, et il commence son office de précurseur. Il sent la présence du Seigneur. Car l'Esprit saint met en activité le libre arbitre de Jean pour connaître la venue du Sauveur ; c'est pourquoi il tressaille de joie. Remarquez combien fut grande la plénitude de la grâce communiquée à Jean à la présence du Verbe de Dieu et par les paroles de la Vierge. Car par ses mérites sa mère est remplie du Saint-Esprit, et il lui est donné de connaître le mystère de l'incarnation, d'élever la voix transportée hors d'elle-même, de déclarer bienheureuse la Vierge, de comprendre la dignité de la Vierge et de se reconnaître indigne d'une si grande visite. Car le Saint-Esprit ne laisse pas vide celle qu'il remplit d'humilité. Voyez quelle grande communication du Saint-Esprit et de son divin amour résulte du salut de la Vierge bénie.

Jean, par son tressaillement, prouve qu'il est l'ami favori de l'époux, selon qu'il est dit de lui : L'ami de l'époux, qui se tient debout et l'écoute, se réjouit d'une grande joie, à cause de la voix de l'époux (Joan. 3, 29). Jean tressaille de désir, comme avaient fait aussi les pères : Abraham, votre père, a désiré ardemment de voir mon jour ; il l'a vu, et il s'est réjoui (Joan. 8, 56). Jean tressaille en la présence du Seigneur Sauveur apportant le salut, et devant être son précurseur, il commence déjà d'agir pour son Maître. Ici s'accomplit ce que l'ange avait prédit : Il sera rempli de l'Esprit saint dès le sein de sa mère : *Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ* (Luc. 1, 15). Et Elisabeth fut remplie de l'Esprit saint ; et élevant la voix, elle s'écria. La grandeur de la voix est la marque d'une grande affection. Elle criait à haute voix, parce qu'elle portait dans son sein celui qui était la voix du Verbe : *Ideo autem voce magna clamabat, quæ illum continebat in utero, qui erat vox Verbi.* Et sa voix fut moins élevée que pieuse. Et pour exprimer la force de son affection, Elisabeth ajoute : Vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. Elisabeth bénit la Vierge et son enfant pour achever la salutation angélique. Elle lui souhaite la bénédiction, et elle la déclare comme déjà bénie de cette bénédiction que le Seigneur avait promise à Abraham : Je te bénirai et je glorifierai ton nom, et tu seras béni. Je bénirai ceux qui te béniront et maudirai ceux qui te maudiront, et en toi seront bénies toutes les familles de la terre : *Benedicam tibi, et magnificabo nomen tuum, erisque benedictus. Benedicam benedicentibus tibi, et maledicam maledicentibus tibi, atque in te benedicentur universæ cogna-*

(1) De septem Verbis B. Virginis, cap. 3.
(2) In Glossa.

tiones terræ (Gen. 12, 2-3). Isaac prédit cette bénédiction sous la figure d'un champ : Voilà que l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a béni : *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni, quem benedixit Dominus* (Gen. 27, 27). Jacob confirme cette bénédiction : Le Dieu tout puissant te bénira des bénédictions du ciel, des bénédictions des eaux de la terre, des bénédictions des mamelles et des entrailles. Les bénédictions de ton père l'emporteront sur les bénédictions des montagnes éternelles (Gen. 49, 25-26). Moïse désirait et souhaitait cette bénédiction : Béni sera le fruit de ton sein et le fruit de la terre (Deuter. 28, 4). Chantons donc avec le Psalmiste : Seigneur, vous avez béni votre terre : *Benedixisti, Domine, terram tuam*, 84, 1. En Marie s'accomplissent aussi ces paroles de l'Ecclésiastique, 24, 3-4 : Elle sera élevée au milieu de son peuple, et elle sera admirée par l'assemblée des saints. Elle recevra des louanges au milieu de la multitude des élus et sera bénie de ceux qui sont bénis de Dieu. Jahel est bénie : Vous êtes bénie entre les femmes, ô Jahel (Judith, 5). Ruth est bénie : O fille Ruth, vous êtes bénie du Seigneur (Ruth, 3). Abigaïl est bénie (1 Reg. 25). Judith est bénie : Ma fille, vous êtes bénie du Seigneur Dieu très-haut, au-dessus de toutes les femmes de la terre (Judith, 13, 23). Parmi ces femmes et sur toutes ces femmes la Vierge Marie est bénie, parce que leurs bénédictions ont eu leur accomplissement en elle.

Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? L'évangéliste marque ici trois choses : 1° un cri d'admiration, 2° un signe d'approbation, 3° un témoignage d'affirmation. Et d'abord le cri ou l'éloge d'admiration lorsqu'Elisabeth dit : Et d'où me vient ceci que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car ceci est infiniment louable et admirable qu'une femme soit la Mère de Dieu. Car du moment qu'elle est devenue Mère de Dieu, la suprême bonté du Seigneur de toutes choses brille en daignant visiter des étrangers. Et Marie se glorifie de cela, disant : Je suis Mère du pur amour, et de la crainte, et de la science, et de la sainte espérance : *Ego Mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei* (Eccl. 24, 24). Parce que par la dignité maternelle la Vierge Marie doit être aimée, vénérée, elle mérite confiance, comme étant la Mère de la suprême miséricorde.

Secondement, elle ajoute la cause de l'approbation lorsqu'elle dit : Sitôt que votre voix, quand vous m'avez saluée, a frappé mon oreille, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et voici la preuve que la grâce est répandue sur vos lèvres (Psal. 44, 2), et par là il est certain que Dieu vous a bénie pour l'éternité. Et par cela même que l'enfant tressaille ainsi au-dessus de la nature, il est certain que le Seigneur de la nature est venu au-devant de lui ; et par là même que l'enfant répond du sein maternel, il est certain que vous avez conçu celui qui appelle du sein, selon ces paroles d'Isaïe : Le Seigneur m'a appelé avant ma naissance, il a fait con-

naître mon nom dès le sein de ma mère : *Dominus ab utero vocavit me, de ventre matris meæ recordatus est nominis mei*, 49, 1. Par là même que l'enfant tressaille si merveilleusement, il est certain que déjà est accompli ce qu'Isaïe dit : O Sion, tressaille de joie, redouble tes cantiques ; le Très-Haut, le Saint d'Israël habite dans ton enceinte : *Exulta et lauda, habitatio Sion, quia magnus in medio tui sanctus Israel*, 12, 6. Et ces autres paroles du prophète Zacharie : Tressaille d'allégresse, fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ; voilà que ton Roi viendra vers toi juste et sauveur, 9, 9. Du moment donc que le précurseur tressaille si admirablement, elle avait la certitude que le Sauveur était venu, et comme elle en avait la marque positive, elle témoigne de cette vérité lorsqu'elle dit : Et heureuse, vous qui avez cru, car ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira : *Et beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino* (Luc. 1, 45). Car la foi l'a faite heureuse. Tu es heureux, Simon, fils de Jean, dit Jésus-Christ à Pierre ; car ni la chair ni le sang ne t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux (Matth. 16, 17). Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru (Joan. 20, 29).

Quand la Vierge salue Elisabeth, dit saint Bonaventure (1), Jean est rempli du Saint-Esprit dans le sein de sa mère ; la mère en est aussi remplie. La mère n'en est pas remplie avant le fils, mais le fils en étant rempli en remplit sa mère, non en opérant quelque chose dans l'âme de sa mère, mais en méritant qu'il lui arrivât quelque grâce par le Saint-Esprit, parce que la grâce du Saint-Esprit abondait en lui, et que le premier il sentit la grâce. Et comme elle sentit la présence de Marie, ainsi lui sentit la venue du Seigneur. C'est pourquoi il tressaille, et elle parle prophétiquement. Voyez la vertu des paroles de la Souveraine, car, dès qu'elle parle, le Saint-Esprit leur est donné. Marie en était si pleine, que, par ses mérites, le Saint-Esprit remplissait aussi les autres.

La grâce de la conversion nous est figurée, dit Bossuet (2), par la soudaine illumination que reçoit le saint précurseur dans les entrailles de sa mère. Considérez ce miracle, vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean est ici dans l'obscurité des entrailles maternelles : où êtes-vous, ô pécheurs? dans quelle nuit? dans quelles ténèbres? Jean ne peut ni voir ni entendre : pécheurs, quelle surdité semblable à la vôtre et quel aveuglement pareil, puisque le ciel tonne en vain sur vous par tant de menaces terribles, et que la vérité elle-même, qui vous luit si manifestement dans l'Evangile, n'est pas capable de vous éclairer? Jésus vient à Jean sans qu'il y pense; il le prévient, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi et auparavant insensible : pensiez-

(1) Meditationes vitæ Christi, cap. 5.
(2) Sur la dévotion à la sainte Vierge.

vous à Dieu, ô pécheurs, quand il est allé vous émouvoir par une secrète touche de son Saint-Esprit? Dans ces ténèbres où vous vous cachiez, quelle soudaine lumière vous a paru tout à coup comme un éclair? quel nouvel instinct a touché vos cœurs? Vous ne le cherchiez pas, et il vous appelait à la pénitence; vous fuyiez, et il a bien su vous trouver. Mais s'il nous montre dans le tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Si Jean-Baptiste, ainsi prévenu, semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserre, c'est à la voix de Marie qu'il est excité. C'est Marie, dit saint Ambroise (1), qui a élevé Jean-Baptiste au-dessus de la nature, et cet enfant touché de sa voix, avant que d'avoir respiré l'air, a attiré l'esprit de la piété. Et, selon le même saint Ambroise, la grâce dont Marie fut remplie était si grande, qu'elle ne conservait pas seulement en elle le don de la virginité, mais qu'elle conférait encore à ceux qu'elle visitait la marque de l'innocence. C'est à sa voix que l'enfant tressaille dans le sein de sa mère, obéissant avant de naître. Il n'est pas étonnant qu'il ait persévéré dans une intégrité parfaite, lui que pendant trois mois la Mère du Sauveur oignit, comme de l'huile, de sa présence et du parfum de sa pureté (2).

Merveille de cette visitation! dit encore Bossuet (3), Jésus-Christ est caché, et c'est lui qui opère tout; il ne paraît en lui aucun mouvement, il meut tout, non seulement Marie et Elisabeth, mais encore l'enfant qui est au sein de sa mère, agissant sensiblement. Jésus, qui est en effet le moteur de tout, est le seul qui paraît sans action, et son action ne se produit que par celle qu'il inspire aux autres.

De grands bienfaits, dit saint Ambroise (4), se manifestent à la venue de Marie et à la présence divine dans la visitation. Voyez la distinction et la propriété de chaque parole. Elisabeth la première entend la voix, mais Jean sent le premier la grâce. Celle-là entend dans l'ordre de la nature, celui-ci tressaille sous le rapport du mystère. Celle-là éprouve la venue de Marie, celui-ci celle du Seigneur. Celle-là parle de la grâce, celui-ci opère intérieurement.

Dans cette admirable scène de la visitation, c'était le Christ qui parlait par la bouche de Marie, et c'était Jean qui entendait par les oreilles d'Elisabeth. Les deux enfants communiquaient à travers les deux mères, dit Auguste Nicolas (5).

Combien n'était-il pas convenable que le premier acte de la vie de no-

(1) De Institut. Virg., cap. 13.
(2) De Institut. Virg., cap. 7.
(3) *Elévations sur les mystères*, 14e semaine, 2e élévation.
(4) Comment. Evang. secundum Luc., lib. 2.
(5) Chapitre 10 : l'Annonciation.

tre Seigneur dans ce monde, où il ne venait que pour nous racheter, fût le rachat d'un pécheur, et combien convenable encore que ce premier acte de grâce fût opéré en faveur du précurseur !

La figure de Jean-Baptiste est une des plus merveilleusement belles qui aient paru dans le monde, et justifie admirablement ce grand panégyrique qu'en a fait la vérité même (Matth. 11) : Qu'êtes-vous allés voir au désert? un roseau agité du vent? Qu'êtes-vous allés voir? un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète; car c'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant ta face, et il préparera ta voie devant toi. En vérité je vous le dis, parmi tous ceux qui sont nés des femmes, il n'en a pas surgi de plus grand que Jean-Baptiste. Placé sur la limite des temps anciens et des temps nouveaux, Jean-Baptiste appartient à l'un et à l'autre de ces deux âges de l'humanité : le dernier des prophètes et le premier des apôtres, et en un sens le plus grand : le plus grand des prophètes, parce que les autres ne faisaient que promettre le Sauveur au monde et que lui le montrait; le plus grand des apôtres, ayant ouvert la porte pour introduire dans le monde l'Evangile que les autres ont porté au loin. En lui, dans cette austère et suave figure, on trouve un merveilleux concert de ces deux caractères mosaïque et évangélique, la liaison de la loi et de la grâce, la fin des ombres et le point du jour de la vérité, le nœud des deux alliances et comme l'agrafe de l'Ancien et du Nouveau Testament. Quelle sublime unité dans cette vie qui, éveillée dans le sein maternel à la voix de Marie, la Vierge des vierges, expire à la voix d'Hérodiade, l'impudique courtisane, martyr de son zèle pour cette angélique pureté qu'il avait sans doute sucée avec Jésus aux mêmes mamelles! Quelle humble fidélité à sa mission de précurseur du Verbe! Comme il le montre au monde, et comme il s'efface devant lui! Il ne suit pas Jésus, il ne se confond pas parmi ses apôtres et ses disciples; il le précède, isolé dans la voie qu'il lui ouvre, faisant retentir le désert de sa voix puissante, faisant revoir la majesté prophétique avec un éclat de sainteté si grand, qu'on le prend lui-même pour le Messie, et une humilité si profonde, qu'il se déclare indigne de dénouer les cordons de la chaussure de l'Homme-Dieu, qu'il se confond de le voir venir à lui, disant que c'est à ce véritable époux de croître et à lui de diminuer, et le montrant par cet effacement plus peut-être encore que par ses oracles.

Tel devait être Jean-Baptiste. C'est pourquoi le premier il devait recevoir la grâce que le premier il devait annoncer. Jésus va lui-même au-devant de son précurseur, lui apportant cette sainteté, cette grâce et ces vertus par lesquelles il doit en exercer le ministère. Et à peine Jean-Baptiste les a-t-il reçues que, impatient de les employer, il commence autant qu'il le peut son office, et dit déjà par un saint tressaillement d'expérience : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde.*

Quel admirable spectacle que celui de ces deux femmes et, dans ces deux femmes, que celui de ces deux enfants, dans cette visite d'ailleurs si simple, si ignorée, si cachée, de Marie à Elisabeth ! Dieu a voulu que ce fût un enfant qui manifestât Dieu enfant au monde, et une femme qui reconnût aussi et manifestât la première au monde la Mère de Dieu. Un enfant et une femme ! ce qu'il y a de plus faible et de plus humble, mais aussi de plus conforme à l'état dans lequel lui-même a voulu paraître pour mieux faire éclater à la fois sa condescendance et sa grandeur. Et quelle merveille nous découvre la rencontre de ces deux enfants dans le sein de ces deux mères ! L'un dans le sein d'une mère ancienne et stérile : c'est l'image de la loi ancienne, qui ne produisait pas la grâce, mais qui la promettait et l'attendait ; l'autre dans le sein d'une mère jeune et vierge, mais féconde : c'est l'image de la loi nouvelle, féconde en sainteté et pleine de toute l'abondance des grâces. Les deux mères de ces deux enfants se joignent de près dans ce mystère, et la plus jeune vient trouver la plus ancienne, parce que la vérité survient à la figure, le don vient accomplir la promesse, et les richesses du second Adam se répandent sur toutes les misères du premier. Et comme leur conduite est à la hauteur de leur situation ! quels sentiments ! quel langage ! quelle humilité ! quelle majesté ! Pas un mot qui soit donné à la nature, à la vanité, à la superfluité ; tout y est grand, tout y est saint, tout y est divin, tout y est, dès le début, dans le caractère et dans la proportion du christianisme. Loin d'être touchées du moindre sentiment de complaisance dans les grandes faveurs qui leur ont été faites, elles ne se le disent même pas, elles n'en reçoivent la connaissance que de l'Esprit saint, et elles ne parlent que pour disputer entre elles à qui s'humiliera davantage. L'une se reconnaît indigne d'être visitée par la Mère de Dieu ; l'autre, quelque élevée qu'elle soit au-dessus d'Elisabeth par cette dignité, ne veut avoir d'autre avantage sur elle que celui d'être la plus humble. Non que la vérité perde rien à cette humilité : Marie, en effet, reçoit les hommages d'Elisabeth, elle les déploie même, elle les proclame plus grandement dans son cantique ; mais elle les reçoit et les exalte pour en glorifier Dieu, pour s'en humilier d'autant plus, et elle en devient par cela même d'autant plus digne.

Nota. — Ce serait ici le lieu et le moment de faire ressortir les sublimités et les merveilles du *Magnificat*, mais nous traiterons à part et plus loin ce beau sujet.

Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, et elle s'en retourna ensuite en sa maison : *Mansit autem Maria cum illa mensibus tribus, et reversa est in domum suam* (Luc. 1, 56). Marie, dit saint Ambroise (1), demeura longtemps avec Elisabeth, non seulement par sainte familiarité, mais dans l'intérêt du grand prophète Jean, et pour servir Elisabeth. Car

(1) Comment. in Evang. secundum Luc., lib. 2, cap. 1.

si dès son arrivée elle fut la cause de tant de biens, que l'enfant tressaillit dans le sein d'Elisabeth, et qu'Elisabeth elle-même fut remplie du Saint-Esprit, qui pourrait comprendre les avantages infinis que sa présence de trois mois leur procura? Pendant ces trois mois, le bon et grand athlète était oint et s'exerçait dans le sein de sa mère; sa vertu se préparait à un vaste et terrible combat. Marie voulut rester chez Elisabeth jusqu'à la naissance de Jean.

Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois. Après le témoignage de la prophétie et le cantique de joie, dit saint Bonaventure (1), suit l'office de bienveillance qu'exerça la Vierge Marie envers Elisabeth sa parente. Il est dit dans le premier livre des Rois, 6, que l'arche du Seigneur demeura trois mois dans la maison d'Obédédom, et que le Seigneur bénit Obédédom et toute sa maison. Infiniment plus Marie bénit la maison d'Elisabeth pendant les trois mois qu'elle y resta. Dans le sens mystique, ces trois mois indiquent trois admirables vertus, la foi, l'espérance et la charité.

Marie demeura environ trois mois dans la maison d'Elisabeth. La charité, dit Bossuet (2), ne doit pas être passagère. Marie demeure trois mois avec Elisabeth; quiconque porte la grâce ne doit point aller en courant, mais lui donner le temps d'achever son œuvre. Ce n'est pas assez que l'enfant ait tressailli une fois, ni qu'Elisabeth ait crié : Vous êtes heureuse; il faut fortifier l'attrait de la grâce, et c'est ce qu'a fait Marie, ou plutôt ce qu'a fait Jésus en demeurant trois mois avec son précurseur.

(1) In 1 cap. Lucæ expositio.
(2) *Elévations sur les mystères*, 14e semaine, 9e élévation.

LXXVI

NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

En ces jours-là, dit l'évangéliste saint Luc, 2, un édit de César-Auguste ordonna qu'on fît le dénombrement des habitants de toute la terre. Le premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville. Joseph aussi partit de Nazareth, ville de Galilée, et monta en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire avec Marie son épouse, qui était grosse. Or, il arriva qu'étant là, le temps où elle devait accoucher s'accomplit. Et elle enfanta son fils premier né; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. En ce même lieu étaient des pasteurs qui gardaient leurs troupeaux, se partageant les veilles de la nuit. Et voilà qu'un ange du Seigneur apparut près d'eux, et une vive clarté les environna, et ils furent remplis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : Ne craignez point, car je vous annonce ce qui sera une grande joie pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et vous le reconnaîtrez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même instant se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Et lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les pasteurs se disaient l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, et que le Seigneur nous a fait connaître. Et ils vinrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche. Et l'ayant vu, ils reconnurent ce qui leur avait été dit de cet enfant. Et tous ceux qui l'entendirent admirèrent ce que leur avaient dit les pasteurs. Or, Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur. Et les pasteurs s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon qu'il leur avait été dit.

Notre Sauveur né du Père sans jour, par qui tous les jours ont été

faits, dit saint Augustin, a voulu naître sur la terre en ce jour que nous célébrons aujourd'hui. O vous qui admirez ce jour, admirez plutôt l'Eternel qui est avant tous les jours, créant tous les jours, naissant aujourd'hui, et nous affranchissant de la malice du jour. Admirez encore cette merveille : celle qui enfante est mère et vierge, et celui qu'elle enfante est enfant et Verbe de Dieu. C'est avec raison que les cieux parlent, que les anges glorifient, que les pasteurs sont pleins de joie, que les mages sont invités, que les rois se troublent, que les enfants sont couronnés. Allaitez, ô Mère, notre nourriture, allaitez le pain qui vient du ciel et placé dans la crèche comme la nourriture des pieux animaux. Allaitez celui qui vous a faite telle, que vous ayant donné la fécondité, il fût conçu en vous, et qu'en naissant il ne vous enlevât point la gloire de la virginité. Allaitez celui qui vous a choisie avant de naître, et qui a pris votre sein pour naître et le jour où il voulait naître. Il a fait lui-même ce qu'il a choisi, afin de sortir de là comme l'époux de son lit nuptial, pour être vu des yeux mortels (1).

Notre Seigneur Jésus-Christ, continue saint Augustin, Fils de Dieu et Fils de l'homme en même temps, né du Père sans mère, est le Créateur de tous les jours; né d'une Mère sans père, il consacre ce jour, invisible dans sa nativité divine, visible dans sa nativité humaine, l'une et l'autre admirables. C'est pourquoi il est difficile de savoir de quelle génération veut parler le prophète Isaïe, disant : *Generationem ejus quis enarrabit?* Qui racontera sa génération? Veut-il parler de celle où, n'étant jamais né, il a un Père coéternel, ou de celle-ci où il est né, dans laquelle pour naître il avait déjà créé sa Mère, ou de l'autre dans laquelle est toujours né celui qui a toujours été? Car qui racontera comment est née la lumière de la lumière, et que l'une et l'autre ne soient qu'un, comme Dieu est né de Dieu sans augmentation de nombre? Qui donc racontera cette génération, puisqu'elle est au-dessus du temps, dans l'éternité, et que le narrateur vit dans le temps? Mais qui racontera aussi cette génération de la Vierge, dont la conception dans la chair n'est point faite selon la chair, dont la naissance selon la chair apporte l'abondance à celle qui nourrit

(1) Salvator noster natus est de Patre sine die, per quem factus est omnis dies, voluit in terra habere natalem hunc diem quem hodie celebramus. Quisquis hunc diem miraris, Æternum mirare potius ante omnem diem permanentem, omnem diem creantem, in die hodierno nascentem, a malitia diei liberantem. Adhuc mirare : Quæ peperit, et mater et virgo est; quem peperit, et infans et Verbum est. Merito cœli locuti sunt, angeli gratulati, pastores lætati, magi invitati, reges turbati, parvuli coronati. Lacta, Mater, cibum nostrum, lacta panem de cœlo venientem, et in præsepi positum velut piorum cibaria jumentorum. Lacta eum qui talem fecit te, ut ipse fieret in te; qui tibi et munus fœcunditatis attulit conceptus, et decus virginitatis non abstulit natus; qui sibi priusquam nasceretur, et uterum de quo nasceretur, et diem quo nasceretur, elegit. Et ipse condidit quod elegit, ut illinc procederet velut sponsus de thalamo suo, quo mortalibus oculis posset videri. (*Serm. in Natal. Domini.*)

et ne lui enlève point son intégrité ? Celui-ci est le Seigneur notre Dieu, celui-ci est notre Sauveur fait homme, Médiateur de Dieu et des hommes, qui, né du Père, a créé sa Mère, et qui, créé de sa Mère, glorifie son Père ; l'Unique de son Père sans enfantement de la femme, l'Unique de sa Mère sans l'intervention de l'homme. Celui-ci est l'incomparable en beauté parmi les enfants des hommes, le Fils de la sainte Marie, l'époux de la sainte Eglise, qu'il a rendue semblable à sa Mère. L'Eglise a donc, comme Marie, une perpétuelle intégrité et une incorruptible fécondité. Car ce que Marie a mérité dans la chair, l'Eglise l'a conservé dans l'esprit, avec la différence que celle-là n'a enfanté qu'un Fils et que celle-ci en enfante un grand nombre pour être réunis en un par un seul. Demeurant dans le sein du Père, il remplit le sein de la Mère, dans lequel lit nuptial, c'est-à-dire le sein de la Vierge, la nature divine s'unit l'humaine, lorsque le Verbe fait chair pour nous, venant de sa Mère, nous prépare le ciel pour y habiter (1).

Celui que le ciel et la terre bénissent est couché dans une étroite crèche ; celui qui est avant les siècles est compté dans le siècle. Jésus-Christ est le même aujourd'hui et hier, et le sera dans tous les siècles (Hebr. 13, 8). L'Apôtre dit *hier* à cause de la mortalité, *aujourd'hui* à cause de l'éternité. Justement aujourd'hui le ciel et la terre se réjouissent ; tout est dans l'allégresse, excepté Hérode possédé du démon, et les démons, parce qu'ils sont mis en fuite (2).

O Marie, vous allaitez votre propre Enfant, vous nourrissez le Créateur, et vous êtes vous-même rassasiée des célestes nourritures. Vous enveloppez de langes l'Enfant qui vous revêt du vêtement de l'immortalité : *Pannis involvis Puerum, qui tibi immortalitatis condonavit indumentum.* Vous placez dans la crèche les membres tendres de celui qui vous a préparé une table céleste : *In præsepio ponis infantilia membra, qui cœlestem tibi præparavit mensam.* Célébrons, ô divine nourrice, tout ce que nous vous devons à l'égard de l'Enfant-Dieu ; vous aurez avant tous les autres ce qu'il a promis à ses saints (3).

Continuons à suivre l'admirable saint Augustin. La vérité est sortie de la terre, dit le Psalmiste : *Veritas de terra orta est*, 84 ; Jésus-Christ est né de la chair (4). Admirons l'enfantement de Marie, et efforçons-nous de convaincre les incrédules sur cette nouvelle manière de naître, que ce germe du divin Enfant dans le sein de Marie a eu lieu en dehors de l'homme, et que ces entrailles qui ont donné le Fils de l'homme ont été exemptes de toute action charnelle ; elles n'ont point connu de père

(1) Sermo 8 in Natal. Domini.
(2) Id. serm. 9 in Natal. Domini.
(3) Id. serm. 10 in Natal. Domini.
(4) Serm. 11 in Natal. Domini.

homme. La virginité est restée intègre; elle a été formée à la conception, et elle est restée incorruptible dans l'enfantement.

Cette puissance est admirable, mais il faut davantage admirer la miséricorde, en ce que celui qui a pu naître ainsi a voulu naître ainsi. L'Unique qui est né de la Mère était déjà l'Unique du Père, et celui qui avait fait pour lui la Mère a été fait dans la Mère; étant avec le Père, il est du temps par la Mère. Il a été fait de la Mère après la Mère, et avant tout il est né du Père; sans lui le Père n'a jamais été, sans lui la Mère n'aurait jamais été : *Mira est ista potentia, sed plus est miranda misericordia, quod ille qui sic nasci potuit, sic nasci voluit. Erat enim jam Unicus Patri, qui Unicus natus est Matri; et ipse factus est in Matre, qui sibi fecerat Matrem; sempiternus cum Patre, hodiernus ex Matre. Post Matrem de Matre factus est, ante omnia de Patre natus est, sine quo Pater nunquam fuit, sine quo Mater nunquam fuisset.* Réveillez-vous, ô vierges de Jésus-Christ, votre compagne est Mère de Jésus-Christ. Vous n'avez pu enfanter Jésus-Christ, mais à cause de Jésus-Christ vous n'avez pas voulu devenir mères. Celui qui n'est pas né de vous est né pour vous. Cependant, si vous gardez sa parole, comme vous le devez, vous êtes aussi ses mères, parce que vous faites la volonté de son Père. Car lui-même dit : Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère : *Evigilate, virgines Christi, consors vestra est Mater Christi. Christum parere non potuistis, sed propter Christum parere noluistis. Qui non ex vobis natus est, vobis natus est. Verumtamen si verbi ejus memineritis, sicut meminisse debetis, estis etiam matres ejus, quia voluntatem facitis Patris ejus. Ipse enim dixit : Quicumque facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater et soror et mater est* (Matth. 12, 50). Réjouissez-vous, veuves de Jésus-Christ, car celui à qui vous avez voué la chasteté de la continence a rendu féconde la virginité : *Exultate, viduæ Christi, quia fœcundam fecit virginitatem ille cui vovistis continentiæ castitatem.* Réjouis-toi aussi, chasteté nuptiale, et vous tous qui vivez dans la fidélité conjugale; et ce que vous avez perdu dans le corps, gardez-le dans le cœur. Du moment que la chair ne peut pas conserver l'intégrité, que la conscience soit vierge dans la foi, selon laquelle l'Eglise entière est vierge. En Marie la pieuse virginité a enfanté Jésus-Christ; la viduité dans la vieille Anne a connu Jésus-Christ enfant; en Elisabeth la chasteté conjugale et la fécondité dans la vieillesse ont servi Jésus-Christ : *In Maria Christum pia virginitas peperit : in Anna Christum viduitas parvum grandæva cognovit : in Elisabeth Christo conjugalis castitas et anilis fœcunditas militavit.* Tous les états des membres fidèles ont rendu à leur chef toutes les actions de grâces qu'ils ont pu. Comme Jésus-Christ est vérité, paix et justice, concevez-le par la foi, enfantez-le par les bonnes œuvres, afin que ce que fait le sein de Marie en la chair de Jésus-Christ,

votre cœur le fasse dans la loi de Jésus-Christ : *Quia veritas, et pax, et justitia Christus est, hunc fide concipite, operibus edite ; ut quod egit uterus Mariæ in carne Christi, agat cor vestrum in lege Christi.* Comment n'appartenez-vous pas à l'enfantement de la Vierge, puisque vous êtes les membres du Christ? Marie a enfanté votre tête, et l'Eglise vous a enfanté vous-même. Car elle aussi est mère et vierge, mère par les entrailles de la charité, vierge par l'intégrité de la foi. Elle enfante les peuples à la piété, mais ils sont les membres de celui dont elle est elle-même le corps et l'épouse ; en cela imitant aussi la Vierge, parce qu'elle est la mère d'un grand nombre dans la maternité de l'unité.

Notre Seigneur, continue l'incomparable docteur, s'est procuré une demeure vierge pour nous montrer que Dieu devait être enfanté dans un corps chaste. Car Dieu a reçu l'homme en soi, afin que nous-mêmes nous recevions Dieu en nous, comme il le dit lui-même : *Manete in me, et ego in vobis :* Demeurez en moi et moi en vous (Joan. 15, 4). O sacré et céleste mystère dans la nativité du Seigneur ! La Vierge conçoit avant d'avoir son époux, et ce qui est à la louange du nom du Seigneur, elle reste vierge après l'enfantement. Elle conçoit vierge, elle enfante vierge, elle reste vierge après l'enfantement : *Virgo concepit, virgo peperit, virgo post partum illibata permansit.* En portant Jésus elle le craint, en le mettant au monde elle l'adore. La divine Majesté nous a donné un grand mystère dans la figure d'Adam. Car, comme notre Dieu, lorsqu'il voulut faire le premier Adam, le fit homme sans le secours de l'homme ni de la femme, mais, prenant de la terre, il en forma l'homme par un certain art divin, de même sans l'homme il veut que Dieu se fasse homme dans le sein de la Vierge. Donc, si alors il lui plut que l'homme naquît sans l'homme, pourquoi ne lui aurait-il pas plu que l'homme fût créé par la Vierge Marie sans l'homme ? Car, comme Adam fut formé d'une terre vierge, ainsi Jésus-Christ est reconnu né de la Vierge. Là, le souffle de Dieu fit surgir de la terre un homme vivant pour vivre ; ici, l'Esprit saint forme de la Vierge Marie le Christ homme, dans lequel Dieu habita pour la réparation de l'homme. Là, Adam naît ; ici, il est renouvelé, il renaît dans le Christ. La réparation est semblable à la création de l'homme. Enfin, comme alors le Créateur d'Adam fit ses membres dans le sein de la terre, de même maintenant le Christ fabrique ses membres dans le sein de la Vierge. Mais pourquoi notre Dieu en naissant a-t-il voulu nous réparer ainsi par la Vierge pour la vie ? Afin que, la mort étant entrée dans ce monde par la femme, le salut fût rendu par la Vierge : *Ut quia per mulierem in hunc mundum mors intravit, salus per Virginem redderetur.* Ainsi l'homme étant tombé dans la mort par la femme, par elle la résurrection des morts est annoncée : *Ecce per quam cecidistis in mortem, per ipsam vobis resurrectio mortuorum nunciatur.* Car la femme ayant mangé le fruit défendu la première, la première elle voit la résurrection, afin de

ne pas toujours supporter auprès des hommes l'opprobre d'une perpétuelle culpabilité; la femme nous avait transmis la faute, elle nous transmet la grâce : *Quæ culpam nobis transfuderat, transfudit et gratiam.* Enfin, notre Seigneur est venu au monde par les chastes membres de la Vierge pour montrer que Dieu est l'auteur de la chasteté. Donc, ainsi que notre Dieu nous reçoit en lui, recevons-le aussi nous-mêmes en nous. Portons Dieu dans un corps chaste, ce Dieu que les chastes membres de la Vierge ont porté : *Portemus ergo et nos Deum in casto corpore, quem Virginis casta membra portaverunt.* Car Jésus-Christ est le maître de la chasteté; c'est pourquoi celui qui n'a pas la chasteté ne peut porter Jésus-Christ : *Christus enim magister est castitatis, et ideo qui castitatem non habet, portare Christum non potest.* Nous qui croyons en Dieu, afin que nous puissions porter toujours Jésus-Christ dans notre cœur, montrons-nous chastes et purs de tout péché, afin que Jésus-Christ puisse habiter en nous. Car celui qui n'a pas Jésus-Christ en soi ne peut pas être appelé chrétien : *Sed et nos qui Deo credimus, ut semper Christum in corde nostro portare possimus, castos ac puros nos exhibeamus ab omni peccato, ut Christus habitare possit in nobis. Qui enim Christum non habet in se, christianus non potest dici.*

La Vierge conçoit, la Vierge est enceinte, la Vierge enfante, elle reste toujours vierge (1). Pourquoi, ô homme, admires-tu cela? Il a fallu que Dieu naquît ainsi quand il a daigné se faire homme. Il a fait telle celle de qui il a été fait : *Talem fecit illam, qui est factus ex illa.* Car avant qu'il fût il était; et parce qu'il était tout puissant, il a pu se faire homme en demeurant ce qu'il était. Il s'est fait une Mère lorsqu'il était auprès de son Père; et lorsqu'il s'est fait de la Mère, il est demeuré dans le Père. Comment pourrait-il cesser d'être Dieu lorsqu'il se fait homme, lui qui donne à sa Mère de ne pas cesser d'être vierge lorsqu'elle enfante? Le Fils de Dieu, toujours coéternel au Père qui l'engendre, est le même Fils qui commence à être le Fils de l'homme par la Vierge.

Le Sauveur nous est né (2), toujours né du Père, une fois de la Mère; du Père sans femme, de la Mère sans homme. La première nativité venant du Père conserve la nature; la seconde nativité venant de la Mère apporte la grâce. Celle-là garde la majesté de la divine substance; celle-ci prend la société de l'humaine mortalité. Dans celle-ci il a daigné venir pour se faire obéissant jusqu'à la mort et pour vaincre la mort en mourant. L'une et l'autre nativité ineffables, l'une et l'autre admirables. Quel est le cœur humain, quelle est la langue qui puissent expliquer comment le Christ est toujours né de Dieu, ou comment il est né du sein de Marie? Qui comprendra le Père coéternel au Fils? Qui racontera comment la

(1) Id. serm. 14 in Natal. Domini.
(2) Id. de diversis sermonibus 54 de Nativit. Domini.

Vierge-Mère enfante celui qui n'a ni commencement ni fin? Les deux nativités sont merveilleuses parce qu'elles sont divines. L'esprit humain, soit qu'il considère la nativité divine, soit qu'il considère la nativité humaine, doit s'écrier : Qui racontera sa génération? *Generationem ejus quis enarrabit?* (Is. 53.)

Quoi de plus admirable que l'enfantement de Marie (1)? Elle conçoit, et elle est vierge; elle enfante, et elle est vierge. Celui qui l'a créée est créé par elle; il lui donne la fécondité, il lui conserve l'intégrité : *Quid mirabilius Virginis partus? Concipit, et virgo est; parit, et virgo est. Creatus est de ea quam creavit; attulit ei fœcunditatem, non corrupit ejus integritatem.* D'où vient Marie? d'Adam. Et d'où est tiré Adam? de la terre. Si Marie est d'Adam, et Adam de la terre, donc Marie est terre. Et si Marie est terre, reconnaissons ce que nous chantons avec le Psalmiste : *Veritas de terra orta est :* La vérité est sortie de la terre, 84, parce que Jésus-Christ est né de la Vierge. La Mère l'a porté dans son sein, portons-le nous-mêmes dans notre cœur; la Vierge a été fécondée dans l'incarnation de Jésus-Christ, la Vierge a enfanté le Sauveur, que notre âme enfante le salut, enfantons la louange, que nos âmes ne soient pas stériles, qu'elles soient fécondes de Dieu : *Portavit eum Mater in utero, portemus et nos in corde; gravidata est Virgo incarnatione Christi, gravidentur pectora nostra fide Christi* : *peperit Virgo Salvatorem, pariat anima nostra salutem; pariamus et laudem; non sint steriles animæ nostræ, Deo sint fœcundæ.*

Celui qui a pu entrer dans la maison, les portes étant fermées, a pu aussi sortir d'un corps intègre. Ce que vous admirez en la chair de Marie, pratiquez-le dans votre âme. Celui qui croit dans le cœur pour la justice (Rom. 10, 10) conçoit Jésus-Christ, et qui confesse par la bouche pour le salut enfante Jésus-Christ. Qu'ainsi donc dans vos âmes la fécondité surgisse, et la virginité persévère : *Sic in mentibus vestris et fœcunditas exuberet, et virginitas perseveret.*

Nous lisons et nous retenons fidèlement, dit encore saint Augustin (2), que, dès le commencement du monde, Dieu, dans le premier homme, nous a faits à son image et à sa ressemblance. Voici que dans ce jour la chose est changée : Dieu s'est fait à notre image et ressemblance. Pour manger du fruit défendu, l'imprudente fragilité du premier homme essaya, par une damnable ambition, de s'approprier la divinité du Seigneur, écoutant le serpent qui disait : Vous serez comme des dieux (Gen. 3). Reconnaissons l'admirable bonté de Dieu notre tendre Père : l'homme, par la sollicitation de l'ennemi, voulut par orgueil être Dieu, et Dieu s'est fait homme par miséricorde : *Agnoscamus pii Patris boni-*

(1) Id. de diversis sermonibus 66 de Nativ. Domini.
(2) Serm. 21 in Natal. Domini.

tatem : homo, sollicitante inimico, Deus esse voluit per superbiam, et Deus homo factus est per misericordiam.

La Vierge enfante celui qui doit enfanter des enfants à Dieu, qui doit effacer la sentence lancée contre la prévarication, qui doit détruire la peine de la mort et donner la vie éternelle aux croyants (1). La Mère enfante son Fils, qui devait la nourrir plutôt que d'être nourri par elle : *Peperit Filium Mater, a quo ipsa nutriretur potius quam nutriret.* Dans son sein mortel elle reçoit l'hôte immortel, et dans son logement terrestre la Vierge reçoit le Roi du ciel : *Mortali alvo immortalem suscepit hospitem, et in terrestri hospitio cœlestem Virgo Imperatorem suscepit.*

Que toute inquiétude cesse, Jésus-Christ, notre véritable sécurité, est venu. Que toute infirmité cesse, aujourd'hui le Sauveur a apparu. Que les guerres cessent, que les discussions disparaissent, aujourd'hui la véritable paix est descendue du ciel. Que toute amertume s'évanouisse, aujourd'hui les cieux sont changés en miel par toute la terre. Que la mort s'enfuie, parce que la vie nous est donnée du ciel aujourd'hui. Aujourd'hui les anges chantent sur la terre, les archanges se réjouissent, les prophètes se glorifient, les saints sont invités, les méchants tremblent, les bons sont dans la joie, les aveugles reçoivent la vue, les sourds l'ouïe, les boiteux une marche solide, les lépreux sont guéris, les cœurs tristes sont dans l'allégresse, les malades recouvrent la santé et les morts ressuscitent. Satan seul et tous les démons avec lui tremblent, parce que le genre humain est restauré par la mort de Satan : *Cesset omnis sollicitudo, Christus nobis vera securitas advenit. Cesset omnis infirmitas, hodie Salvator apparuit. Cessent bella, desinant lites, hodie pax vera de cœlo descendit. Cesset omnis amaritudo, hodie per totum mundum melliflui facti sunt cœli. Fugiat mors, quia vita nobis hodie de cœlo est data. Hodie super terram canunt angeli, lætantur archangeli, gloriantur prophetæ, invitantur sancti, turbantur mali, gratulantur boni; visum cæci recipiunt, auditum surdi, claudi gressum, leprosi mundantur, tristes lætificantur, infirmi sanantur, et mortui resuscitantur. Solus diabolus et omnia cum eo dæmonia contremiscunt, quia restauratur genus humanum per interitum diaboli.*

Souvenez-vous du péché d'origine d'Adam (2), dans lequel nous mourons tous. Nous naissons de là, nous naissons ainsi, nous naissons dans la chair de péché, que la similitude de la chair de péché guérit seule. Dieu, dit saint Paul aux Romains, 8, 3, a envoyé son Fils en la ressemblance de la chair de péché. Il est venu de là, mais il n'est pas venu ainsi ; car la Vierge ne l'a pas conçu dans la concupiscence, mais dans la foi : *Non enim eum Virgo libidine, sed fide concepit.* Celui qui était avant la Vierge

(1) Id. appendix de diversis serm. 26.
(2) Id. de diversis serm. 86 in die sancto Paschæ.

est venu en la Vierge : *Venit in Virginem, qui erat ante Virginem.* Il a choisi celle qu'il a créée, et il l'a créée pour la choisir : *Quam creavit elegit, quam eligeret creavit.* Il lui donne la fécondité en lui conservant la virginité. Il vous a vu, ô homme ; préparez-vous à voir avec une sublime élévation celui qui vous a vu miséricordieusement.

Qu'est-ce qui abonde ici-bas ? les naissances et la mort. Naître et mourir, voilà les marchandises qui abondent sur la terre : *Quid hic abundat ? Nasci et mori. Plena est terra his mercibus, nasci et mori* (1). Jésus-Christ est né, et il est mort. Mais comment est-il né ? Il est venu sur la terre, mais il est venu par une autre voie que nous. Du haut du ciel il est venu de son Père, et cependant il est né mortel. Il est né de la Vierge Marie par le Saint-Esprit. Sommes-nous nés nous-mêmes ainsi d'Adam et d'Eve ? Nous sommes nés par la concupiscence de la chair, et non lui. Le Christ est né mortel pour les mortels : *Natus est mortalis mortalibus.* Pourquoi est-il né mortel ? Parce qu'il est né en la similitude de la chair du péché ; il n'est pas venu dans la chair de péché, mais dans la similitude de la chair de péché. Qu'a la chair de péché ? la mort et le péché : *Quid habet caro peccati ? mortem et peccatum.* Qu'a eu la similitude de la chair de péché ? la mort sans le péché : *Quid habuit similitudo carnis peccati ? mortem sine peccato.* Si elle avait le péché, elle serait la chair de péché ; si elle n'avait pas la mort, elle ne serait pas la ressemblance de la chair de péché : *Si haberet peccatum, caro esset peccati ; si mortem non haberet, non esset similitudo carnis peccati.* Le Sauveur est venu tel ; il est mort, mais il a tué la mort ; il a fait finir en lui celle que nous craignions ; il l'a reçue et il l'a tuée, comme un fameux chasseur qui prend le lion et qui le tue. Où est la mort ? Elle a été en Jésus-Christ, elle n'y est plus, et elle est morte en lui. O vie, mort de la mort ! *O vita, mors mortis !* Soyez pleins d'espérance, elle mourra en nous : *Bono animo estote, morietur et in nobis.* Ce qui a précédé dans la tête s'exécutera dans les membres, la mort mourra en nous : *Quod præcessit in capite, reddetur in membris, morietur et in nobis mors.*

Que ma bouche annonce les louanges du Seigneur, s'écrie le même saint docteur (2), les louanges de ce Seigneur par qui tout a été fait et qui a été fait parmi toutes choses, qui est du Père et qui est le Créateur de la Mère. Fils de Dieu du Père sans mère, Fils de l'homme de la mère sans père : *Filius Dei de Patre sine matre, Filius hominis de Matre sine patre.* Il est le grand jour des anges, il s'est fait petit dans le jour des hommes. Verbe de Dieu avant tous les temps, Verbe fait chair en temps opportun : *Verbum Dei ante omnia tempora, Verbum caro opportuno tempore.* Créateur du soleil, créé sous le soleil : *Conditor solis, conditus sub*

(1) Id. ut supra.
(2) In Natal. Domini, serm. 23.

sole. Du sein du Père ordonnant tous les siècles, du sein de la Mère consacrant le jour d'aujourd'hui : *Cuncta sæcula ordinans de sinu Patris, hodiernum diem consecrans de utero Matris.* Demeurant ici, procédant de là : *Ibi manens, hinc procedens.*

Créateur du ciel et de la terre, il sort en la terre sous le soleil. Ineffablement sage, sagement enfant, remplissant le monde et couché dans une crèche, gouvernant les astres et suçant les mamelles. Ainsi grand dans la forme de Dieu, petit dans la forme d'esclave; mais de manière à ce que cette grandeur ne diminuât point dans cet anéantissement, à ce que cet anéantissement ne fût point écrasé par cette grandeur. Car quand il a pris les membres humains, il n'a pas abandonné les œuvres divines, et il n'a pas cessé d'atteindre d'une extrémité à l'autre avec force et de disposer toutes choses avec douceur (Sap. 8, 1). Lorsqu'il s'est revêtu de la faiblesse de la chair, il a été reçu dans le sein virginal et non fermé, afin de n'être point soustrait aux anges, étant la nourriture de la Sagesse, et afin que nous goûtassions nous-mêmes combien le Seigneur est doux.

Le Créateur de Marie, né de Marie; le Fils de David, Seigneur de David; de la race d'Abraham, lui qui est avant Abraham; Créateur de la terre, créé sur la terre; Créateur du ciel, créé sous le ciel : *Conditor Mariæ, natus ex Maria; Filius David, Dominus David; semen Abrahæ, qui est ante Abraham; Factor terræ, factus in terra; Creator cœli, creatus sub cœlo.*

Ceignez-vous, ô fils puissants, s'écrie ce grand saint, la veille de la nativité de Jésus-Christ (1), et soyez prêts, parce que demain l'iniquité de la terre sera détruite, et le Sauveur du monde règnera sur vous. Demain l'épaisseur des ténèbres sera dissipée; demain la lumière brillera aux yeux des croyants; demain le monde embrassera sa réparation; demain le Créateur des astres et le Rédempteur de tous s'attachera aux mamelles de la sainte Vierge Marie; demain celui qui précède de toute éternité la rapidité des siècles commencera à se mêler au cours des années; demain, les lois de la nature cessant, par la puissance de la seule Divinité, des entrailles fécondes de la Vierge Marie sortira un grand fleuve et paraîtra le fruit par excellence, et la racine des parfaits s'avancera comme l'époux de son lit nuptial; demain vous recevrez l'enfant Jésus qui a été fait avant tous les siècles. Préparez-vous donc, car lui-même daigne vous voir, vous embrasser, vous serrer dans ses bras, ne jamais vous renvoyer, à moins que vous ne l'abandonniez le premier. Regardez donc des yeux de l'esprit et du corps, et vous verrez la puissance de Dieu qui vient, qui vient du Père comme l'époux du lit nuptial; vous le regarderez, vous le tiendrez, vous l'adorerez dans la pureté de l'âme et du cœur.

(1) Ad fratres in eremo, serm. 19.

Attachez-vous à lui fortement comme étant tout entier sur la terre et tout entier au ciel : tout entier sur la terre pour la justification, tout entier dans le ciel pour la glorification ; tout entier sur la terre pour aider les voyageurs, tout entier dans le ciel pour recevoir ceux qui sont au terme de leur voyage ; tout entier dans le sein du Père, tout entier dans le sein de sa glorieuse Mère.

Ainsi demain se découvriront les mystères des figures, brilleront les oracles des prophètes, paraîtront les merveilles des natures, couleront les torrents des grâces, parce que Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, naîtra à Bethléem en Judée. Car venant, nous verrons le buisson ardent sans se consumer, la verge d'Aaron reverdir et portant du fruit. Ceignez-vous donc, fils puissants, et soyez prêts, afin que nous puissions voir avec Ezéchiel la porte très-sacrée et qui est toujours fermée. Car demain nous verrons aussi avec le saint enfant Daniel la pierre angulaire ; demain nous verrons des yeux de l'esprit et du corps le Roi des rois, le pain invisible sous la forme de pain visible, la nourriture céleste, la réfection bienheureuse, l'aliment de la vie éternelle, le gage de notre rédemption, l'hostie salutaire que nous devons manger en tout amour : *Crastina die videbimus Regem regum mentalibus oculis et humanis, sub forma panis visibilis panem invisibilem, alimoniam cœlestem, refectionem beatam, cibum æternæ vitæ, pignus nostræ redemptionis, hostiam salutarem, quam die crastina toto affectu manducare debemus.* Il est ce pain et cette nourriture donnée au peuple d'Israël, manne très-douce, ayant en soi toutes les délices et tout ce qui peut flatter les sens (Sap. 16, 20). Il est ce pain donné à Elie, et dont la force, le soutenant dans une marche de quarante jours et quarante nuits, lui permit d'arriver jusqu'à la montagne de Dieu. Il est ce pain dont se nourrissent les anges, dont se fortifient les apôtres, qui rassasie les martyrs, qui soutient les confesseurs, qui vivifie les vierges et qui engraisse tous les élus : *Iste est ille panis quo cibantur angeli, quo saginantur apostoli, quo reficiuntur martyres, quo pascuntur confessores, quo nutriuntur virgines et satiantur electi omnes.* Celui qui mangera dignement ce pain ne mourra jamais, parce qu'il est l'esprit de vie et la vie elle-même. C'est là le pain qui est descendu du ciel, que la Vierge nous offrira demain, qu'elle a porté dans son sein sans pesanteur et qu'elle met au monde sans aucune souillure, dont la Mère a été trouvée vierge avant l'enfantement, vierge dans l'enfantement, vierge après l'enfantement. Elle-même qui l'enfante l'adore, mais elle l'adore dans son âme avant de l'adorer dans son sein, elle l'adore avant qu'il soit conçu comme son Fils. Levez donc, levez vos têtes dans cette vaste solitude de ce monde, car votre rédemption est à votre porte. Oh ! que de grandes merveilles Dieu opère pour nous ! *O quam magna magnalia Deus propter nos operatur !* Voilà donc comment il nous a aimés ! *Ecce enim quomodo nos amavit !* Car lui-même Dieu s'est fait homme ; le Créateur s'est fait

créature ; le très-riche, pauvre; le fondateur de la loi, le destructeur de la loi ; et cela pour nous. Il nous a aimés pour nous recevoir ; il s'est humilié pour nous élever en lui ; il s'est abaissé pour nous faire monter jusqu'à lui : *Amavit enim nos ut reciperet nos, humiliavit se ut exaltaret nos in se, inclinavit se ut erigeret nos ad se.* Voilà comment il nous a aimés, car il est descendu pour nous exalter, il s'est anéanti pour nous donner sa puissance. Ceignez-vous donc, ô fils puissants, et soyez prêts, parce que demain nous verrons dans la foi, en un seul et même Dieu et Seigneur, la divinité incarnée, la majesté soumise, la liberté esclave, la vertu infirme, l'éternité qui a un terme, la virginité fécondée, la vie affaiblie. Ceignez-vous donc et soyez prêts, dans une âme pure, dans une foi entière, dans une solide charité : *Accingimini ergo, et estote parati, mente pura, fide integra, charitate sincera;* afin que, lorsqu'arrivera ce Saint des saints et qu'il frappera à la porte, elle lui soit aussitôt ouverte : *ut dum venerit ille Sanctus sanctorum, et pulsaverit, confestim aperiatur ei.* Ne vous lassez donc pas, dans cette vie si courte, de dompter votre chair par les jeûnes, l'abstinence du boire et du manger, parce que voici venir le Rémunérateur, rendant à chacun selon ses œuvres. Donc, attendant le Sauveur, vivons avec sobriété, avec justice et chasteté dans ce siècle, attendant l'heureuse espérance et la venue du Seigneur, afin que nous soyons dignes de pouvoir être glorifiés avec lui dans les cieux.

L'homme avait été fait par la sagesse de Dieu non seulement pour qu'il existât, mais il avait été fait à l'image de la sagesse de Dieu afin qu'il fût heureux, c'est-à-dire afin qu'il jouît en ce sens qu'il pouvait jouir de la sagesse. Mais, parce qu'il perdit en péchant le sens par lequel il aurait dû goûter la sagesse, parce qu'il oublia de manger son pain et cet aliment dont vivent les âmes, il le changea en délectation charnelle. Donc, plongé de sens et d'affection dans les choses terrestres et matérielles, il ne put pas, privé d'amour, s'élever à la connaissance des choses spirituelles ; mais, ne connaissant que ce qui est de la chair, il ne connut pas les délices des choses spirituelles. C'est pourquoi, comme la sagesse même de Dieu était du ciel, elle est venue aujourd'hui d'en haut là où était l'homme, afin de le replacer à la hauteur d'où il était tombé. Et voici que le Verbe s'est fait chair, afin que Dieu-Homme fût parmi les hommes ; et c'est ainsi que ce pain s'est changé en lait, afin qu'il pût être pris par les hommes enfants. La Sagesse d'en haut était elle-même du pain, et cette même Sagesse était du lait sur la terre. En la Divinité elle-même la Sagesse était du pain, et ce pain, descendant du ciel dans l'humanité aujourd'hui, s'est changé en lait, afin que, nourris de lait comme des enfants et fortifiés, les hommes pussent s'approcher du pain de la Divinité, afin qu'il refît, et refaisant, il réparât les languissants pour l'incorruptibilité. Il donna donc en aliment à ceux qui devaient être réparés pour l'incorruption sa chair immaculée et incorruptible, qu'il avait prise de la Vierge-Mère, et aux parfaits

son incorruptible divinité, qu'il avait du Père éternel : à ceux-ci, pour qu'ils ne tombassent pas de nouveau en chemin, et à ceux-là, afin qu'ils fussent refaits et perfectionnés pour la patrie ; à ceux-ci pour la consolation, à ceux-là pour la glorification. C'est ainsi que le Fils de Dieu s'est fait homme, qu'il est né aujourd'hui pour la rédemption des hommes, afin que la chair fût délivrée par sa chair et qu'il prît de la sienne le prix de la rédemption du genre humain, afin que le remède vînt d'où le vice avait été contracté, et que dans la même chair l'habileté du médecin et la guérison du racheté fussent montrées, puisque le remède se trouve en lui en guérissant, et le prix en rachetant. Mais comme l'homme devait être délivré de la corruption, le remède et le prix de la rédemption devait être incorruptible. Marie fut choisie pour Mère, et préchoisie sur toutes les créatures, remplie de toutes les grâces, les entrailles pleines de toute vertu et de toute sainteté, afin que d'une Mère très-pure naquît le Fils infiniment pur : *Maria Mater electa est, et super omnes creaturas præelecta, omnibus gratiis fœcundata, omni virtute et sanctitate in utero repleta, ut de mundissima Mater, mundissimus Filius nasceretur.* Et comme dans le ciel le Fils avait un Père immortel et éternel, de même il eut sur la terre une Mère exempte de toute corruption : *Et sicut in cœlo Filius habuit Patrem immortalem et æternum, sic et in terra haberet Matrem omni corruptione carentem.* Tandis qu'au ciel le Fils est comme le Père, ainsi sur la terre le Fils selon la chair est comme la Mère : *Igitur in cœlo qualis est Pater, talis est Filius, et in terra qualis est Mater, talis est secundum carnem Filius.* Au ciel il est éternel et immense avec le Père, et sur la terre, comme la Mère, il est dans le temps et plein de mansuétude. Au ciel avec le Père il est très-haut et incorruptible, et sur la terre avec sa Mère, aujourd'hui dans la crèche, il apparaît humble et mortel. Dans le ciel il est l'image du Père, et sur la terre il est présenté Fils de Marie. Le ciel et tous les astres le proclament leur Créateur, mais aujourd'hui sur la terre il est placé par sa Mère entre un bœuf et un âne. Sa Mère est vierge et elle se réjouit dans l'humilité, et aujourd'hui son Fils recommande l'humilité par son exemple. Il est venu dans l'incorruption pour détruire le péché, et il a précédé par incorruption pour prouver sa puissance.

Marie, la femme vierge, enfante en ce jour l'Auteur de la grâce. Cette femme est la Mère du monde entier et sa Souveraine; elle reste vierge en enfantant aujourd'hui son Fils. L'étoile produit le Soleil, la créature enfante le Créateur, la fille conçoit et donne le jour à son Père et à son Fils, tout ensemble riche et pauvre. Elle est sa fille, elle est sa mère, elle est servante et souveraine ; elle est sa mère, et c'est lui qui l'a faite (1).

Jésus-Christ, dit saint Léon le Grand, est engendré par une nouvelle

(1) Ad fratres in eremo, serm. 20.

nativité (1), conçu de la Vierge, né de la Vierge, sans concupiscence de la chair paternelle, sans injure de l'intégrité maternelle. Une semblable nativité convenait au futur Sauveur des hommes, qui devait avoir la nature de la substance humaine sans recevoir les souillures de la chair humaine. Son origine est dissemblable, mais il est semblable par la nature. Par la puissance divine, la Vierge conçoit, la Vierge enfante, et elle reste vierge. Qu'on ne considère pas ici la condition de celle qui enfante, mais la volonté de celui qui naît, qui est né homme comme il le voulait et comme il le pouvait : *Non hic cogitetur parientis conditio, sed nascentis arbitrium, qui sic homo natus est ut volebat et poterat.* Si vous cherchez la vérité de la nature, c'est la matière humaine ; si vous scrutez la raison de l'origine, vous reconnaîtrez la vertu divine : *Si veritatem quæris naturæ, humanam cognosce materiam ; si rationem scrutaris originis, virtutem confitere divinam.* Car le Seigneur Jésus-Christ est venu pour détruire nos souillures, et non pour les contracter ; pour nous guérir de nos vices, et non pour en être atteint. Il est venu pour guérir toutes les langueurs de la corruption et toutes les plaies des âmes criminelles. C'est pourquoi il a fallu qu'il naquît miraculeusement, lui qui apportait au monde une nouvelle grâce. Il a fallu qu'en naissant l'incorruption conservât la première intégrité de sa Mère, et que la vertu infuse du divin Esprit mît en sûreté le cloître de la pudeur qui lui était agréable et la sainteté de ses entrailles, ayant décrété de relever ce qui était tombé, de fortifier ce qui était faible, de donner abondamment la vertu de la pureté pour faire surmonter les amorces de la chair, afin que, la virginité ne pouvant être sauvée dans la génération des hommes, les hommes pussent néanmoins l'imiter en se repentant et en renaissant.

Dieu est né comme homme afin que les hommes naquissent de Dieu, dit saint Fulgence (2) : *Deus natus ex homine, ut homines nascerentur ex Deo.* La première nativité du Christ Fils de Dieu est de Dieu, la seconde est de l'homme. Notre première nativité est de l'homme, la seconds est de Dieu. Et parce que Dieu s'est fait homme, il nous a donné dans notre naissance, par le baptême, l'esprit d'adoption. Dans sa première nativité, il n'appartenait pas à la nature humaine ; par sa seconde nativité, étant homme par amour pour nous, il en est résulté que ce que nous n'étions pas par nature dans la première nativité, nous le sommes devenus par la grâce de la seconde nativité. Mais Dieu, en naissant comme homme, nous a apporté la grâce ; et nous avons reçu la grâce gratuite, afin que nous devinssions participants de la nature divine par la chair du Dieu naissant. Et le Fils de Dieu s'étant fait le Fils de l'homme, c'est pour cela, comme l'atteste le saint évangéliste Jean, 1, 12-13, qu'il a

(1) Serm. 20 in solemnitate Nativitatis Domini.
(2) Epist. 17.

donné à tous ceux qui l'ont reçu la puissance de devenir les enfants de Dieu, à ceux qui ont cru en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Mais si le Fils unique, qui est dans le sein du Père, après sa nativité éternelle, qu'il a du Père éternel comme Fils coéternel, n'eût pas pris une seconde nativité pour sanctifier l'homme par une bonté infinie, l'homme, conçu dans l'iniquité, n'aurait pas été délivré des chaînes de sa première nativité. Mais parce que, selon les paroles de saint Jean : Le Fils de Dieu a paru pour détruire les œuvres du démon : *In hoc apparuit Filius Dei ut solvat opera diaboli*, 1ª, 3, 8, celui qui, dans la première nativité, par laquelle il est un même Dieu par la nature du Père et la vie éternelle, n'a aucun commencement de nativité, le même Dieu a pris dans le temps, de la Vierge, le commencement d'une seconde nativité.

Ainsi le Verbe vivant de Dieu, l'état de sa vie restant immuable après sa première nativité avec le Père dont il naît, naturellement il ne fait qu'une même vie; car, comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en soi : *Sicut habet Pater vitam in semetipso, sic dedit Filio vitam habere in semetipso* (Joan. 5, 26); le même Fils, en la nature de la chair, est né pour mourir par bonté pour les mortels, afin que nous, après la mort de la première nativité que nous avons de la chair, nous pussions renaître pour la vie en la grâce de l'Esprit. Mais si le Dieu vrai et vivant, ou plutôt Dieu vérité et vie éternelle, ne fût pas devenu lui-même vrai homme, il n'aurait pu goûter la mort; et le même homme qui a subi la mort, s'il n'était pas le vrai Dieu et la vie éternelle, ne pourrait vaincre la mort; car, excepté celui qui est homme et Dieu en même temps, quel est l'homme qui détruirait la mort par sa mort? C'est pourquoi, comme le Fils unique de Dieu vivant et véritable a été conçu et qu'il est né selon la chair qu'il a prise de nous, de même il est mort et il est ressuscité. Venant chercher et sauver ce qui avait péri, il a été livré à cause de nos iniquités, et il est ressuscité pour notre justification (Luc. 19, 10; Rom. 4, 25). Et la mort du Fils de Dieu, qu'il a prise en sa chair seule, a détruit en nous les deux morts, celle de l'âme et celle du corps; et la résurrection de sa chair nous a procuré la grâce de la résurrection spirituelle et corporelle, afin que, d'abord justifiés par la foi en la mort et résurrection du Fils de Dieu, nous ressuscitassions de la mort de l'infidélité, par laquelle, comme nous étions naturellement fils de colère, comme les autres, nous étions liés; et après la première résurrection, c'est-à-dire celle des âmes, qui nous a été donnée dans la foi, nous avons aussi celle de la chair, en laquelle nous vivons maintenant et nous ressusciterons pour ne plus mourir.

Croyez très-fermement et sans hésiter qu'une des personnes de la sainte Trinité, c'est-à-dire Dieu le Fils, qui seul est né de la nature de Dieu le Père et qui est d'une seule et même nature avec le Père, a pris volontai-

rement, dans la plénitude des temps, la chair de l'esclave, qu'il a été conçu de la Vierge, qu'il est né de la Vierge, et que ce Verbe s'est fait chair ; qu'il est celui qui est né essentiellement du Père, qui est conçu en la Vierge, né de la Vierge, et qu'il est un et d'une même nature avec le Père, et d'une même nature avec la Vierge (1).

Croyez très-fermement et sans hésiter que le Christ, Fils de Dieu, comme il est plein de Dieu le Père et qu'il est Dieu parfait, est ainsi pleinement et parfaitement engendré homme de la Vierge-Mère ; c'est-à-dire que le Verbe-Dieu a, sans péché, la vraie chair de notre race et l'âme raisonnable ; ce que le Fils de Dieu a évidemment montré lui-même quand il a dit, parlant de sa chair : *Palpate et videte, quia spiritus carnem et ossa non habet sicut me videtis habere :* Touchez et voyez ; un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que je l'ai (Luc. 24, 39). Il prouve aussi qu'il a une âme par ces paroles : *Propterea me Pater diligit, quia ego pono animam meam, et iterum sumam eam :* C'est pourquoi le Père m'aime, parce que je donne mon âme pour la reprendre (Joan. 10, 17 ; *ut supra*).

Tenez pour très-certain et ne doutez nullement qu'il est cet unique et vrai Dieu-Verbe qui, avec Dieu le Père et Dieu l'Esprit saint, a fait tous les temps et a donné à Moïse sa loi sur le mont Sinaï, et que ce Dieu-Verbe s'est fait chair, et que la plénitude des temps étant arrivée, envoyé par le Père et le Saint-Esprit, seul il a été fait de la femme qu'il a faite, seul fait, et sous la loi qu'il a donnée (*ut supra*).

Tenez pour certain et ne doutez nullement qu'en Dieu le Verbe fait chair les deux natures subsistent inséparablement et sans confusion : l'une vraiment divine, qu'il a en commun avec le Père, selon son propre témoignage : *Ego et Pater unum sumus :* Moi et le Père nous sommes un (Joan. 10, 30). Qui me voit, voit aussi le Père. Je suis dans le Père, et le Père est en moi : *Qui me videt, videt et Patrem. Ego in Patre, et Pater in me est* (Joan. 14, 9-10). L'autre est la vraie nature humaine, selon laquelle Dieu lui-même incarné dit : Mon Père est plus grand que moi : *Pater major me est* (Joan. 14, 18 ; *ut supra*).

Tenez pour certain et ne doutez nullement que Dieu le Verbe fait chair n'est qu'une personne, qui est la personne divine. Car Dieu le Verbe a tellement daigné s'unir la nature humaine dans sa plénitude, et sa divinité demeurant, le Verbe s'est fait chair de manière que, quoique naturellement le Verbe ne soit pas ce qu'est la chair, parce que la vérité des deux natures demeure dans le Christ, cependant, selon la personne une, c'est le même Verbe fait chair dès le premier instant de la conception naturelle. Car Dieu le Verbe n'a pas pris la personne de l'homme, mais la nature, et il a reçu la substance temporelle de la chair en l'éternelle personne de la Divinité. Donc le Verbe fait chair est un seul Christ qui,

(1) Id. S. Fulg., lib. de Fide ad Petrum.

selon la chair, est de la race d'Abraham, et qui, selon la nature divine, est le Dieu béni sur toutes choses dans les siècles des siècles.

Tenez pour très-certain, sans jamais en douter, que la chair de Jésus-Christ n'a pas été conçue dans le sein de la Vierge sans la Divinité, avant d'être reçue par le Verbe, mais que Dieu le Verbe lui-même conçu en prenant sa chair, c'est la chair du Verbe qui a été conçue (*ut supra*).

Et il n'a pas resté dans le Père une partie de Jésus-Christ, tandis qu'une autre partie est descendue dans la Vierge, puisqu'il est resté tout entier dans le Père ce qu'il était, et il s'est fait tout entier dans la Vierge ce qu'il n'était pas : tout entier avec le Père, remplissant et contenant le monde entier, et tout entier dans le sein de la Vierge ; tout entier dans le Père éternel, tout entier dans l'homme qu'il a pris; tout entier au ciel, tout entier sur la terre. Ce vrai Dieu, ce Dieu infini a pris l'homme tout entier ; et ainsi la plénitude de la divinité, la vérité de la substance divine et humaine, restant sans confusion, s'est pleinement jointe à l'homme, tellement que désormais pour l'éternité, l'unité de personne demeurant, le Christ-Homme ne peut se séparer de sa divinité, ni le même Christ-Dieu de son humanité : *Nec Homo Christus a sua divinitate, nec idem Deus Christus a sua posset humanitate disjungi* (1).

Il est dit dans le Symbole (2) : Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. Celui que nous disons Fils de Dieu, nous le confessons aussi né de la Vierge Marie par le Saint-Esprit. C'est pourquoi, lorsque nous disons Jésus-Christ son Fils, c'est-à-dire Jésus-Christ, Fils de Dieu le Père, nous montrons la nativité de sa divinité, par laquelle, sans commencement, il est l'éternel Fils du Père; et disant : Né de la Vierge Marie par le Saint-Esprit, nous avouons son humanité, par laquelle le même Fils unique de Dieu a pris dans le temps un commencement selon la chair.

O Vierge très-sainte, s'écrie saint Anselme (3), donnez-moi, par les mérites de votre très-saint et virginal enfantement, la force de résister à tous les ennemis. Car vous êtes bénie, ô Marie, qui avez porté le Seigneur de toutes choses, le Créateur des siècles. Vous avez enfanté celui qui vous a faite, et vous restez vierge pour l'éternité. Bienheureuses les entrailles qui ont porté le Fils du Père éternel ! bienheureuses les mamelles qui ont allaité le Christ-Seigneur ! *Beata viscera quæ portaverunt æterni Patris Filium ! beata ubera quæ lactaverunt Christum Dominum !* Vous êtes bienheureuse et vénérable, ô Vierge Marie, pleine de la béatitude de tous les biens. Bienheureuse Mère qui seule avez enfanté sans douleur, parce que vous seule avez enfanté restant vierge. Vous êtes

(1) Id. ad Trasimundum regem, lib. 3, cap. 8.
(2) Id., lib. 9 contra Fabianum.
(3) Orat. 57 ad Virginem Mariam in partu ejus.

bienheureuse et bénie entre les femmes, parce que Jésus-Christ notre Dieu, né de vous, Vierge, détruisant par sa très-sainte nativité la malédiction du premier père et la malédiction de la première femme qui enfante dans la douleur, donne par vous, qui enfantez sans douleur, le pardon de la vieille faute et la douce bénédiction de la nouvelle grâce et du salut éternel. Par les joies de votre très-saint et virginal enfantement, ayez pitié de moi, ô ma Souveraine, et exaucez ma prière ; car voici que j'ai été conçu dans l'iniquité, ma mère m'a conçu dans le péché (Psal. 50, 6). Je suis né dans le péché, et j'ai vécu dans le péché toute ma vie. Mais vous, ô ma Souveraine, vous êtes devenue la Mère du Sauveur sans perdre votre pureté. Ayez pitié de moi qui suis immonde, qui ai été conçu et nourri dans le péché, et aidez-moi de vos saintes prières. Vierge la tranquillité même, comme la nativité de votre Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, a été la ruine de l'affreuse tristesse et a donné une joie universelle, qu'ainsi pour moi les joies de la nativité du Seigneur soient le commencement d'une vie pieuse, d'une salutaire continence, et la ruine de toute tristesse fausse, de tout chagrin, et la naissance spirituelle de la joie et de l'allégresse, et l'amour et le désir de la céleste patrie et de la joie du ciel. Sainte Mère de Dieu, secourez-moi et intercédez pour moi, misérable pécheur, auprès de votre Fils qui vient de naître. *Amen.*

Pourquoi, dit saint Grégoire le Grand (1), au moment de la naissance du Seigneur, le dénombrement de tous les habitants de la terre est-il ordonné, sinon pour prouver que celui qui inscrivait dans l'éternité ses élus venait dans la chair? Le Prophète royal dit le contraire des réprouvés : *Deleantur de libro viventium, et cum justis non scribantur :* Qu'ils soient rayés du livre de vie, et qu'ils ne soient pas inscrits avec les justes. C'est avec raison que Jésus-Christ naît à Bethléem ; car Bethléem veut dire *maison du pain.* Car c'est lui-même qui dit : Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel : *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi.* Le lieu donc où le Seigneur naît était déjà appelé la maison du pain, parce qu'il était certain qu'il naîtrait un jour là comme homme, lui qui devait remplir de biens les âmes des élus. Il ne naît pas dans la maison de ses parents, mais en chemin, pour montrer qu'il naissait comme chez un étranger par l'humanité qu'il avait prise.

Notre Sauveur est né aujourd'hui, dit saint Léon, pape (2), réjouissons-nous ; car la tristesse ne doit pas paraître là où est la naissance de la vie. Cette vie détruit la crainte de la mort et nous donne la joie de l'éternité promise. La joie doit être pour tous, parce que notre Seigneur, destructeur du péché et de la mort, n'ayant trouvé personne exempt de faute, est venu pour nous délivrer tous : *Una cunctis lætitiæ communis est ra-*

(1) Homil. 8 in Evang.
(2) Serm. 1 de Nativit. Domini.

tio; quia Dominus noster, peccati mortisque destructor, sicut nullum a reatu liberum reperit, ita pro liberandis omnibus venit. Que le saint se réjouisse, parce qu'il touche à la palme; que le pécheur soit joyeux, parce qu'il est invité au pardon; que le gentil ait courage, parce qu'il est appelé à la vie : *Exultet sanctus, quia propinquat ad palmam; gaudeat peccator, quia invitatur ad veniam; animetur gentilis, quia vocatur ad vitam.* Car le Fils de Dieu, selon la plénitude du temps que, par la hauteur de l'inscrutable conseil divin, il avait choisi, a pris la nature humaine pour la réconcilier avec son Créateur, afin que le démon, inventeur de la mort, fût vaincu par où il avait été vainqueur : *Ut inventor mortis diabolus, per ipsam quam vicerat, vinceretur.*

Que les hommes donc rendent des actions de grâces à Dieu le Père par son Fils dans le Saint-Esprit, qui, à cause de sa grande miséricorde et de son amour pour nous, a eu pitié de nous et nous a fait renaître en Jésus-Christ lorsque nous étions morts dans le péché, afin que nous fussions en lui une nouvelle créature. Quittons donc le vieil homme avec ses œuvres, et, admis à la participation de la génération de Jésus-Christ, renonçons aux œuvres de la chair. Reconnais, ô chrétien, ta dignité, et, fait participant de la nature divine, ne reprends pas la bassesse de ton ancienne vie : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire.* Souviens-toi de quel chef et de quel corps tu es le membre : *Memento cujus capitis et cujus corporis sis membrum.* Souviens-toi qu'arraché de la puissance des ténèbres, tu as été transporté dans la lumière et dans le royaume de Dieu.

Vous voyez les pasteurs se hâter, dit saint Ambroise (1); car on ne doit pas chercher Jésus-Christ avec paresse et lenteur. Vous voyez que les pasteurs croient à l'ange; et vous, croyez au Père, au Fils, au Saint-Esprit, aux anges, aux prophètes et aux apôtres. Les pasteurs se hâtèrent, dit l'Ecriture, de voir le Verbe. Car, lorsqu'on voit la chair du Seigneur, on voit le Verbe, qui est le Fils de Dieu : *Festinant Verbum videre; etenim cum caro Domini videtur, Verbum videtur, quod est Filius.*

Le Fils que Dieu envoie, et qu'il sait fils de la femme sans qu'il cesse d'être son Fils, est très-grand, dit saint Augustin (2). Pour savoir combien est grand ce Dieu qui a daigné, pour le salut des fidèles, s'humilier ainsi, écoutez l'Evangile : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu (Joan. 1, 1). Donc ce Dieu, Verbe de Dieu, par qui tout a été fait, est le Fils de Dieu. Etant le Fils de Dieu, il est venu pour devenir le Fils de l'homme, et pour nous donner à nous, qui étions les fils des hommes, de devenir les fils de Dieu : *Cum esset Filius Dei, venit ut fieret Filius hominis, donaretque nobis, qui eramus*

(1) In Luc., lib. 2, n° 53.
(2) Epist. ad Honor. 140.

filii hominum, filios Dei fieri. Il est descendu pour nous faire monter, afin que, participant de la nature des hommes, il adoptât les fils des hommes et les élevât à la participation de sa nature : *Descendit ille ut nos ascenderemus ; ut, participata natura filiorum hominum, ad participandam etiam suam naturam adoptaret filios hominum.* C'est pourquoi l'Evangile ajoute : Il leur a donné la puissance de devenir les enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri* (Joan. 1, 12) ; et pour qu'on ne se figurât pas une naissance charnelle, il ajoute le mode, c'est-à-dire qu'il a donné la puissance de devenir les enfants de Dieu à ceux qui croient en son nom et qui renaissent par la grâce spirituelle. Mais comme nous n'eussions pas osé prétendre à un si grand bien, il ajoute aussitôt : Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Comme s'il disait : O hommes, ne désespérez pas de pouvoir devenir les enfants de Dieu, car le Fils de Dieu lui-même, c'est-à-dire le Verbe de Dieu s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Payez-le de retour : devenez spirituels, et habitez en celui qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous. Car les hommes ne doivent plus désespérer de devenir, par la participation du Verbe, enfants de Dieu, quand le Fils de Dieu, par la participation de la chair, est devenu le Fils de l'homme : *Neque enim jam desperandum est participatione Verbi fieri posse homines filios Dei, quando Filius Dei participatione carnis factus est Filius hominis.*

Dieu est sur la terre, Dieu converse parmi les hommes, dit saint Basile (1) : non qu'il se manifeste par le feu, le tonnerre et la montagne fumante, ou par le vent et la nuée, et en effrayant les hommes par sa puissance ; mais il est au milieu d'eux corporellement, leur parlant et les entretenant avec bonté. Mais quoi ! dites-vous, la Divinité serait dans la chair ? De la même manière que le feu est dans le fer, par participation : *Quomodo in carne Divinitas ? Quemadmodum ignis in ferro, ex participatione.* Car le feu ne poursuit pas le fer, mais demeurant en son lieu, il communique au fer sa puissance ; et après s'être communiqué entièrement à lui, il ne perd rien pour cela de sa nature ni de sa force. De même le Dieu-Verbe est resté en lui-même lorsqu'il a pris notre humanité, et il n'a éprouvé aucun changement. Le Verbe s'est fait chair, mais il n'a pas abandonné pour cela le ciel qui le renfermait, et néanmoins la terre l'a reçu tel dans son sein.

C'est pourquoi apprenez le mystère : Dieu est venu dans la chair pour tuer la mort qui s'était emparée de la chair : *Ob hoc Deus in carnem venit, ut insitam carni mortem interficeret.* Car, comme l'antidote détruit le venin dangereux et la lumière les ténèbres, ainsi la mort régnant sur la nature humaine disparaît par la présence de la Divinité : *Sic mors in na-*

(1) De humana Christi generat. in die natal. ejus.

tura dominans humana, Divinitatis præsentia disparuit. O profondeur de la bénignité et de la tendresse de Dieu! par la surabondance de sa miséricorde, nous sommes affranchis de l'esclavage. Les hommes cherchent pourquoi Dieu s'est fait homme, tandis qu'il ne faudrait admirer que sa bonté au lieu de scruter curieusement la Divinité.

Remarquez la grandeur de la grâce, et reconnaissez ce que Dieu a daigné donner de préférence à l'homme, dit saint Fulgence (1). Car le Christ Fils de Dieu, vrai Dieu du vrai Dieu, et naturellement un même Dieu avec le Père, nourrit toujours de lui-même les saints anges. Mais cependant le Fils de Dieu n'a pas pris la nature angélique. Et Dieu, pour nous recommander sa charité, a pris notre nature, et le Fils unique de Dieu, qui est le pain des anges, pour se faire aussi le pain des hommes, a pris en même temps l'âme et la chair de l'homme. Il a pris l'une et l'autre véritables, l'une et l'autre saintes, l'une et l'autre pures : *Accepit utramque veram, utramque sanctam, utramque mundam.* Il a pris notre âme sans iniquité, il a pris notre chair avec la mortalité : *Accepit animam nostram sine iniquitate; accepit carnem nostram cum mortalitate.* Il a pris une âme juste pour rendre la justice à nos âmes; et il a daigné prendre une chair mortelle, afin que, cette chair mourant, elle vainquît la mort, mais aussi afin qu'elle ressuscitât pour ressusciter aussi nos corps.

Grand mystère, grande preuve de l'amour divin! L'homme, méprisant Dieu, s'est retiré de Dieu; Dieu, aimant l'homme, est venu vers les hommes : *Magnum mysterium, magnum divinæ dilectionis indicium! Homo Deum contemnens, a Deo discessit; Deus hominem diligens, ad homines venit.* Il a aimé l'impie pour le faire juste; il a aimé le malade pour le guérir; il a aimé le pervers pour le faire droit; il a aimé celui qui était mort pour le rendre à la vie : *Dilexit impium ut faceret justum; dilexit infirmum ut faceret sanum; dilexit perversum ut faceret rectum; dilexit mortuum ut faceret vivum.* Et que dirai-je de plus, puisque le Fils unique de Dieu a tant aimé la nature humaine, qu'il ne l'a pas seulement délivrée du pouvoir du mauvais ange, mais que, l'ayant prise en soi-même, il l'a placée au-dessus de tous les bons anges, à la droite du Père? Car la nature, qui, dans le premier homme, avait été faite esclave par le mauvais ange, la même maintenant dans le second, règne sur tous les bons anges : *Natura enim, quæ in primo homine a malo angelo captivata fuerat, ipsa nunc in secundo super omnes bonos angelos regnat.* Le premier homme, dit le grand Apôtre, est fait de la terre, terrestre; le second homme du ciel, céleste : *Primus homo de terra, terrenus; secundus homo de cœlo, cœlestis* (1ª Cor. 15, 47). La femme, ayant l'âme corrompue, trompa le premier homme; la Vierge, dans sa virginité incorruptible, conçoit le second homme : *Primum hominem mulier, corrupta mente decepit; secun-*

(1) Serm. 2 de dupl. Nativit. Christi.

dum hominem Virgo, incorrupta virginitate, concepit. La malice du démon corrompit l'âme séduite de l'épouse du premier homme; mais la grâce de Dieu conserve intègres et l'âme et la chair de la Mère du second homme. Et comme l'homme a été misérablement condamné pour le péché, ainsi Dieu est merveilleusement né homme sans péché.

Accompagnez à Bethléem, dans la plus grande piété, la Mère du Sauveur, dit saint Anselme (1), et la voyant entrer dans l'étable, entrez-y avec elle, et servez-la dans son enfantement; et l'enfant placé dans la crèche, éclatez en joie, veus écriant avec Isaïe : Un enfant nous est né, un fils nous est donné : *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis*, 9, 7; et embrassez cette précieuse crèche. Que l'amour vous enhardisse, que l'affection éloigne la crainte; collez vos lèvres à ses pieds sacrés, et embrassez-les à deux genoux. Ensuite repassez en votre âme la visite des pasteurs, admirez l'armée des anges, mêlez vos chants de joie à leur céleste mélodie, chantant avec eux de cœur et de bouche : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc. 2, 14). Que l'œil de la dévotion s'attache au divin enfant Jésus suçant avec joie les célestes mamelles de sa Mère, la glorieuse Vierge, et lui souriant entre ses bras, et collé sur son sein. Que peut-on voir de plus délicieux? Quoi de plus délectable? Environnez celui qui est immense, contemplez-le attaché au cou maternel avec ses petits bras, et écriez-vous : Que je suis heureux, et plus heureux lorsque je le vois que les rois qui ont désiré le voir et ne l'ont pas vu! Il est digne d'être vu avec transport, lui qui surpasse en beauté tous les enfants des hommes. Pensez et pensez mille fois avec quelle âme, quel cœur, quel transport, quel amour sa très-douce Mère le contemplait, lorsqu'elle le tenait dans ses bras, lorsqu'elle se réjouissait avec lui, lorsqu'elle le caressait, l'embrassait, l'allaitait, lorsqu'elle le tenait sur ses genoux. Comme elle mêlait avec une incomparable tendresse ses larmes aux siennes! Enfin comme elle remplissait constamment avec la plus parfaite exactitude les devoirs si multipliés d'une bonne et pieuse mère!

Un édit de César-Auguste ordonna qu'on fît le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie (Luc. 2, 1-2). Ce premier dénombrement, dit saint Ambroise (2), n'est pas celui de la terre, mais des âmes; car tous y sont engagés, nul n'est excepté, non par l'appel du crieur public, mais par la prophétie du Psalmiste : Toutes les nations, applaudissez, faites éclater votre joie devant Dieu par vos cantiques et par vos transports, car le Seigneur est le Très-Haut, le Dieu terrible; il est le grand Roi qui règne

(1) Medit. 13.
(2) Comment. in Evang. secundum Luc., lib. 2, cap. 2.

sur toute la terre, 46, 1-2. Viennent Joseph et Marie, c'est-à-dire le juste et la Vierge, celui qui doit garder le Verbe, celle qui doit l'enfanter. Où vont le juste et la Vierge, sinon où naît Jésus-Christ? *Ubi profitentur justus et Virgo, nisi ubi nascitur Christus?*

Or, il arriva qu'étant là, le temps où elle devait accoucher s'accomplit. Et elle enfanta son fils premier né, et l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche (Luc. 4, 6-7). Saint Luc explique brièvement comment, et en quel temps, et en quel lieu, le Christ est né selon la chair. Mais si vous voulez savoir ce qu'est sa céleste génération, lisez l'Evangile de saint Jean, qui, commençant par les cieux, descend sur la terre. Là, vous trouverez quand il était, et comment il était, et ce qu'il était, ce qu'il avait, ce qu'il faisait, et où il était, et où il est venu, et comment il est venu, en quel temps il est venu, pour quelle cause il est venu. Au commencement, dit-il, était le Verbe; vous voyez quand il était. Et le Verbe était en Dieu; vous voyez comment il était. Vous avez aussi ce qu'il était: Et le Verbe, dit-il, était Dieu. Ce qu'il avait fait : Tout a été fait par lui. Ce qu'il faisait : Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Et où il était : Il était dans ce monde. Où il est venu : Il est venu chez soi. Comment il est venu : Le Verbe s'est fait chair. Quand il est venu : Jean rend témoignage de lui, disant : C'était de celui-ci que j'ai dit : Celui qui doit venir après moi a été fait avant moi, car il était au-dessus de moi, 1, 15. Pourquoi il est venu : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde, 1, 29. Il a donc été enfant, afin que vous puissiez être un homme parfait; il est enveloppé de langes, afin que vous soyez délivré des chaînes de la mort; il est dans la crèche, afin que vous soyez son asile; il est sur la terre, afin que vous soyez au ciel; il n'a point de place dans l'hôtellerie, afin que vous ayez plusieurs demeures dans les cieux. Car vous connaissez la tendresse de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, étant riche, pour vous s'est fait pauvre, afin que par sa pauvreté vous devinssiez riches (2ª Cor. 8, 9). Donc sa pauvreté est ma fortune, et ses infirmités sont ma force. Il a préféré manquer de tout pour remplir tout le monde d'abondance. Ses cris d'enfance lavent mes fautes; ses larmes me purifient de mes iniquités. O Seigneur Jésus, je dois donc plus à vos infirmités, qui m'ont racheté, qu'à vos œuvres, qui m'ont créé. Ma naissance aurait été un malheur si je n'eusse pas été racheté. Mais dans ces infirmités il faut voir la Divinité. Autre est la nature de la chair, autre est la gloire de la Divinité. A cause de vous l'infirmité, en lui la puissance; le dénuement à cause de vous, en lui l'opulence. N'estimez pas selon ce que vous voyez, mais reconnaissez que vous êtes racheté : *Noli hoc æstimare quod cernis, sed quod redimeris agnosce.* Vous voyez ce qui est dans les langes, et vous ne voyez pas ce qui est dans les cieux. De grandes merveilles ne prouvent-elles pas la présence de Dieu? Les anges le servent, les mages l'adorent, les martyrs le confessent. Il naît dans une étable, mais son étoile

brille dans le ciel. Il est couché dans une crèche, mais il resplendit d'une lumière céleste. Cette génération du Seigneur ne reçoit pas seulement des anges, et des prophètes, et des pasteurs un éclatant témoignage, mais aussi des vieillards et des justes. Tout âge et tout sexe établissent la foi des miracles qui arrivent. La Vierge enfante, la stérile est féconde, le muet parle, Elisabeth prophétise, celui qui est dans le sein tressaille, le mage adore, la veuve le confesse, le juste le désire et l'attend.

Marie ayant enveloppé de langes son divin Enfant, le coucha dans une crèche. O anéantissement du Fils! s'écrie Nicolas (1), ô grandeur de la Mère! La parole succombe sous le poids de ce mystère, que la simplicité de son exposition ne rend que plus sublime à nos yeux. Comme le Fils de Dieu a voulu bien véritablement être le Fils de l'homme! comme il l'est dans cet état d'un petit enfant emmaillotté et couché par sa mère! et comme la manière tout ordinaire dont cela nous est dit convient à la toute-puissance et au suprême amour qui l'ont rendu facile!

Marie, dit suavement saint Amédée (2), couvait de ses yeux, retournait de ses mains le Verbe de vie; elle réchauffait de son haleine celui qui réchauffe et qui inspire tout; elle portait celui qui porte l'univers; elle allaitait un Fils qui versait lui-même le lait dans ses mamelles, et qui repaît toutes les créatures de ses dons. A son cou pendait la Sagesse éternelle du Père; sur ses épaules s'appuyait celui qui meut tous les êtres de sa vertu; dans ses bras, sur son sein reposait celui qui est le repos éternel des âmes saintes.

Les grandeurs de Marie dans ce mystère se composent ainsi des abaissements de Jésus (3). Ce qu'elle en reçoit est dans la proportion de ce qu'elle y apporte. Tout ce qu'elle donne au Fils de l'homme lui est rendu par le Fils de Dieu. Elle le revêt de langes, et lui la revêt de grâce et de lumière; elle de sa maternité, et lui de sa divinité.

Elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. C'est, suivant l'apparence, le hasard et la nécessité qui réduisent Marie à donner le jour à Jésus dans une étable et à le coucher dans une crèche; mais, en réalité, c'est le choix, le choix de l'amour éternel, de la sagesse infinie, de la toute-puissance.

Celui qui a posé sa tente dans le soleil, comme dit le Roi-Prophète, pouvait assurément se faire faire une place dans l'hôtellerie d'une petite bourgade; il pouvait naître dans le palais d'Hérode ou de César, et se faire adorer par le sénat au Capitole; car toute la terre est à lui. Mais qu'aurait-il fait en cela de plus et de mieux que ces puissances du monde qu'il venait abattre? Quel soulagement aurait-il apporté à l'humanité pauvre et misérable qu'il voulait affranchir et consoler? Il était digne de

(1) Chap. 12 : Naissance de Jésus.
(2) Homil. 4 de Partu Virginis.
(3) Auguste Nicolas, ut supra.

celui qui n'a rien à recevoir et qui venait tout apporter de choisir ce qu'il y a de plus pauvre pour l'enrichir, ce qu'il y a de plus humble pour l'élever, ce qui n'est pas pour en faire ce qui est, et de manifester par là sa richesse et sa puissance autant que sa miséricorde et son amour. Il était digne de l'éternelle Sagesse de démasquer les faux biens en les répudiant, et de signaler les biens véritables en les épousant. Il était digne du Réparateur de la nature humaine, précipitée dans l'orgueil et la concupiscence, de la redresser en mettant le contre-poids et le charme de sa divinité du côté de la pauvreté et de la souffrance. Oui, il était digne du Dieu bon, tout puissant, infiniment sage de naître dans une étable et de mourir sur une croix. Ah ! si cette vile étable et si cette croix horrible à voir étaient restées ce qu'elles étaient lorsqu'il en a épousé l'ignominie, je me tairais; mais alors que je vois toute la terre enchantée quitter bientôt toutes ses idoles d'orgueil et de volupté pour venir les adorer; alors que je les vois transformées, l'étable en cathédrale, la croix en signe de gloire et en instrument de consolation; alors que je les vois devenues une source de douceur et de force, une école de sagesse et de sainteté, un foyer de lumière et de civilisation dont vingt siècles d'expérience et de progrès n'ont fait que hâter la plénitude; alors enfin que cette accablante merveille est doublée à mes yeux par celle de sa prédiction; alors, opprimé sous tant de preuves de la toute-puissance, de l'infinie sagesse et de la suprême bonté, je me prosterne et je crois. En contemplant la crèche, on comprend ces paroles du Sauveur : Les renards ont leur tanière et les oiseaux du ciel leur nid, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (Luc. 9, 58).

Ecoutez saint Théodote d'Ancyre parlant dans le grand concile d'Ephèse : Le Seigneur, dit-il, n'ayant pas à se loger, est posé dans une crèche, et cette indigence de son berceau devient un signe merveilleux de prophétie. Il est posé en effet dans une crèche, comme pour indiquer qu'il venait être la pâture de ceux même qui sont comme des animaux privés de raison; car le Verbe de Dieu, dans cet état, a attiré à lui et les riches et les pauvres, et les éloquents génies, et ceux à qui la parole n'arrive pas. Cette crèche est devenue la mère de la table sainte. Il est posé dans celle-là pour être mangé, sur celle-ci comme la nourriture des fidèles. Et de même que la crèche a désigné cette table vénérée, la Vierge a germé ces chœurs de vierges, la vile étable de Bethléem a érigé ces superbes basiliques, et les langes qui liaient l'Enfant-Dieu ont délié les péchés du monde. Tous les insignes de sa misère sont devenus les merveilles que vous admirez, et cette misère même a enfanté tous ces trésors. Comment dès lors être choqué d'une courte abjection qui a doté pour jamais l'univers de tant de richesses? Pourquoi mettre en avant cette pauvreté sans tenir compte de tous les gains qu'elle a valus au monde? Pourquoi appeler indigne de Dieu un assujétissement qui nous a délivrés de l'infernale tyrannie?

La nativité de Jésus-Christ est triple, dit Albert le Grand (1), c'est-à-dire divine, humaine, gratuite. La première est du Père, la seconde de la Mère, la troisième se fait dans l'esprit. Il naît éternellement du Père; dans le temps, il naît de la Mère; dans l'esprit, il naît spirituellement. Et ces trois nativités sont prises selon les trois natures qui sont en Jésus-Christ, c'est-à-dire la divinité, la chair et l'esprit. Car Dieu naît du Père, la chair de la Mère, et l'esprit naît de l'Esprit, c'est-à-dire par la grâce. Il naît toujours du Père, il naît une fois de la Mère, il naît souvent dans l'âme. Selon la nativité divine, le Christ a un père sans mère; selon l'humaine, il a une mère sans père; selon la naissance gratuite, il a un père et une mère, d'après ces paroles : Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère.

La nativité de Jésus-Christ fut favorable, glorieuse, abondante, fructueuse. Favorable, elle n'est pas due à nos mérites; glorieuse, parce que c'est celle de Dieu notre Sauveur; abondante, elle est pour tous; fructueuse, elle nous fait croire. Le fruit de la nativité de Jésus-Christ est double, c'est-à-dire sous le rapport du temps présent et futur. Ensuite, sous le rapport du temps présent, elle a un double fruit : le premier fruit est l'éloignement du mal, le second la pratique du bien. Sous le rapport du temps à venir, elle a aussi un double fruit : le premier est l'espérance de la résurrection, le second la joie dans la glorification. La bonté et la miséricorde de Jésus-Christ, notre Sauveur, ont apparu dans sa nativité de trois différents lieux, c'est-à-dire du sein du Père, dans lequel il était caché; de l'ombre de la loi, en laquelle il était figuré; du sein de sa Mère, dans lequel il était formé. Car cet Agneau a brisé les sceaux du livre scellé. La nativité de Jésus-Christ a été utile, pure, joyeuse. Quoi de plus utile que le salut de l'homme? Et il naît pour le sauver; il naît pour enlever la crainte terrible, la langueur cruelle, l'esclavage et la prison, et les chaînes de l'ennemi. Quoi de plus pur que l'enfantement de la Vierge, puisque c'est une Vierge qui enfante et que c'est un Dieu qui est enfanté, et que c'est l'Esprit saint qui opère dans la génération? Quoi de plus joyeux que la nativité du Dieu-Homme? Ceux qui ont précédé se sont réjouis, comme Abraham qui tressaillit pour voir le jour du Seigneur (Joan. 8). Egalement ceux qui sont venus après : Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, dit l'Apôtre (Philipp. 4, 4). Aussi ceux qui étaient présents, comme les anges qui chantaient, et les pasteurs qui voyaient, et Jean dans le sein d'Elisabeth, et Siméon qui l'embrassait, mais surtout la Vierge qui le mit au monde. La bienheureuse Vierge nous fournit par son enfantement un fruit qui fut semé dans la conception, qui a germé dans la nativité, qui a été cueilli dans l'emmaillottement, qui a été donné dans la présentation, battu dans la passion, vanné dans l'accusation des

(1) Lib. 4 Compendii theologicæ veritatis, cap. 11.

faux témoins, immolé sur la croix, purifié en la résurrection, mangé dans la sainte Eucharistie et dans sa jouissance au ciel. C'est pourquoi la bienheureuse Vierge a fait pleuvoir le Christ du ciel ; elle est la nuée qui donne le Christ, elle est la terre qui a germé le Sauveur. En la nativité du Seigneur, la bienheureuse Vierge est la terre du limon de laquelle le nouvel Adam a été formé, la terre d'où est sortie la vérité, la terre du fruit céleste et divin, la terre bonne en laquelle la bonne semence est tombée, la terre d'où coulent le lait et le miel, la terre qui produit de l'herbe fraîche, la terre d'où sortait le fleuve qui arrosait la face du monde.

Jésus-Christ, dit saint Cyrille de Jérusalem, a voulu naître d'une vierge, comme ses membres les fidèles devaient, par la vertu du Saint-Esprit, naître de l'Eglise vierge : *Dominus de virgine nasci voluit, ut significaret membra sua de virgine Ecclesia secundum Spiritum nascitura* (1).

Il convenait à un Dieu, dit saint Bernard, de ne naître que d'une vierge, et une vierge ne devait enfanter qu'un Dieu : *Deum hujusmodi decebat nativitas, qua non nisi de virgine nasceretur ; talis congruebat virgini partus, ut non pareret nisi Deum* (2).

Celui qui était de lui-même, dit saint Eucher (3), est né pour nous ; sa divinité se donne, il naît d'une vierge. Ce qui devait mourir en lui est né ; ce qui en lui était de l'éternité nous est donné. Ce qui était en lui plus jeune que sa Mère est né ; il nous donne ce qui en lui est aussi ancien que le Père. Il est né pour mourir ; il nous est donné pour nous rendre à la vie. Ainsi celui qui était nous est donné ; ce qui n'était pas encore en lui est né. Il règne depuis l'éternité comme Dieu ; comme homme il s'anéantit, il règne pour lui-même, il combat et meurt pour moi.

Celui, dit saint Grégoire de Nysse, qui a pris les chaînes accablantes de nos péchés est enveloppé de langes : *Pannis constrigitur, qui peccatorum nostrorum vincula in se suscepit* (4).

O bienheureuse enfance, s'écrie saint Augustin (5), enfance qui répare la vie du genre humain ! O trois fois agréables et joyeux vagissements par lesquels nous échappons aux grincements de dents et aux éternelles larmes ! O heureux langes avec lesquels nous essuyons les souillures des péchés ! O crèche splendide dans laquelle, à la place du foin des animaux, on trouve la nourriture des anges !

Le Verbe, en se faisant chair, dit Cornelius a Lapide (6), est devenu comme de l'herbe ; car, dit Isaïe, toute chair n'est que de l'herbe : *Omnis caro fœnum*, 40, 6. Il a voulu être placé dans une crèche, afin que

(1) Homil. in Nativit.
(2) Serm. 2 de Adventu.
(3) Serm. de Nativit.
(4) Homil. de Nativit.
(5) Serm. 3 de Nativit.
(6) Comment. in Luc.

l'homme, s'étant mis au rang des brutes, mangeât de cette herbe divine et redevint homme, ou plutôt devînt Dieu. L'homme, dit saint Bernard, était devenu, par le péché, semblable aux bêtes. O homme, dans ton triste état de brute, reconnais celui que tu as méconnu lorsque tu étais homme; adore dans l'étable celui que tu fuyais dans le paradis; honore la crèche de celui dont tu avais méprisé les ordres; mange ce Dieu devenu herbe pour toi, ce Dieu pain, et pain des anges, que tu as pris en dégoût (1).

O enfantement, s'écrie le même saint docteur, seul sans douleur, seul vierge, qui, loin de toucher à l'intégrité, consacre le temple du sein de Marie (2)! O nativité au-dessus de la nature, qui est le miracle des miracles, qui répare tout par la vertu du mystère! Qui racontera cette génération? Un ange annonce, la vertu du Très-Haut couvre de son ombre, l'Esprit saint survient, la Vierge croit, elle conçoit par la foi; vierge elle enfante, et vierge elle demeure. Qui ne serait dans le ravissement? le Fils du Tout-Puissant naît, Dieu de Dieu, engendré avant les siècles; le Verbe enfant naît. Qui peut assez admirer tant de merveilles?

L'étable parle, la crèche parle, les animaux parlent, les larmes parlent, les langes de Jésus-Christ parlent. Et que disent-ils? Ils prêchent l'humilité, ils prêchent la pauvreté de Jésus-Christ; ils prêchent la pénitence, l'austérité de la vie; ils prêchent le mépris des richesses, des plaisirs, des douceurs de ce monde. Car voilà le sermon que ce divin Enfant fait de la crèche, non en paroles, mais en action; qu'il a fait pendant sa vie entière, jusqu'à sa mort; et du haut de la croix il crie encore : Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur pesant? pourquoi aimez-vous la vanité et recherchez-vous le mensonge? *Filii hominum, usquequo gravi corde; ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?* (Psal. 4, 3.) Toutes les richesses du monde sont vaines, ses pompes vaines, ses délices vaines, ses honneurs vains. Méprisez les choses vaines, enviez les biens véritables. Les vraies richesses, les vrais honneurs, les vrais plaisirs sont dans le ciel, auprès de Dieu, qui les communique aux anges et aux saints. Je vous les annonce, nous dit Jésus naissant, je vous les offre, je vous les promets, je vous les donne. Je suis la Sagesse du Père, je suis l'enfant de la Sagesse, le Verbe enfant; je sais réprouver le mal et choisir le bien. Croyez donc à moi, et non au monde menteur et trompeur. Ce que j'ai choisi, j'ai enseigné de le choisir; ce que j'ai méprisé, j'ai montré qu'il fallait le mépriser. Je suis la vie; je vous dis que la vie véritable, céleste et divine consiste dans le désir et l'amour des biens célestes et éternels. Choisissez donc cette vie, et fuyez la vie animale et charnelle qui conduit à la mort du temps et de l'éternité.

Si vous comprenez, si vous suivez la doctrine de Jésus-Christ, si vous

(1) Serm. 35 in Cant.
(2) Serm. super Missus est.

êtes chrétiens, renoncez à l'amour des choses terrestres ; placez-les, déposez-les devant la crèche de Jésus-Christ pour ne plus les reprendre ; offrez avec générosité et efficacité à Jésus-Christ tout votre cœur, tout votre amour, toutes vos espérances, tout ce que vous avez et ce que vous êtes.

Le divin Enfant était couché dans la crèche, lui qui est la splendeur du ciel. Un peu de paille était le lit de celui à qui la terre entière et tout ce qu'elle contient appartiennent. Il est renfermé dans une étable, lui qui remplit le ciel et la terre ; il a froid, il pleure entre deux animaux, lui qui est la vie, l'amour et la joie des anges. Suarez dit que les anges reçurent Jésus-Christ au moment de sa naissance et le remirent entre les mains de Marie (1).

La Souveraine du monde, dit saint Bonaventure (2), se tient auprès de la crèche. Là, elle veille, elle est attentive à la garde de son Fils chéri. O Dieu ! avec quelle admirable sollicitude et diligence elle le soigne, afin qu'il ne lui arrive rien de fâcheux ! Avec quel respect, quelle prudence, quelle précaution et quelle crainte elle le touchait, le tenait, sachant qu'il était son Seigneur et son Dieu ! Elle le recevait à genoux ; c'est à genoux qu'elle le levait, le couchait. Avec quelle allégresse, avec quelle confiance, quelle autorité maternelle elle embrassait, serrait délicieusement sur sa poitrine cet aimable Fils ! Comme elle le regardait, le contemplait avec ses yeux de mère ! Comme elle l'emmaillottait avec tendresse ! Elle était la créature la plus humble, elle fut la plus vigilante et la plus prudente. Elle ne manqua jamais d'avoir pour lui les soins les plus tendres, et elle ne manqua jamais à aucun devoir à son égard, soit qu'il veillât, soit qu'il dormît, soit dans son enfance, soit dans ses autres âges. Oh ! comme elle l'allaitait avec bonheur ! Notre Souveraine se tenant auprès de la crèche, tenez-vous-y avec elle, et réjouissez-vous souvent avec l'enfant Jésus, parce que la vertu sort de lui. Chaque fidèle et surtout chaque religieux devrait, à partir de la nativité du Seigneur jusqu'au jour de la présentation, visiter au moins une fois par jour Marie auprès de la crèche, adorer l'enfant Jésus, méditer sur leur pauvreté, leur humilité et leur bonté. Et cette visite devrait être d'autant plus exacte que l'Enfant, Marie et Joseph restèrent dans cette étable jusqu'au jour de la présentation. On serait donc assuré de les y trouver.

Il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie (Luc. 2, 7). Notre vie tout entière, dit Adam Scot (3), est pour nous comme un lieu étranger. Lorsque nous venons au monde, nous nous trouvons dans une maison de passage ; nous nous y arrêtons à la vérité, mais pour peu de temps ; nous ne pouvons y rester éternellement. C'est pourquoi la vie présente

(1) De Incarnat.
(2) Meditationes vitæ Christi, cap. 9.
(3) Serm. 29 in die natal. Domini.

est la tente du combattant, non le lit du repos; c'est l'étable du voyageur, et non la maison du propriétaire; c'est la prison de l'exilé, non la demeure du citoyen; l'hôtellerie de celui qui va, et non de celui qui reste. Il n'y a donc pas de place pour Marie dans l'hôtellerie, mais elle place son Fils dans une crèche.

O aimable Enfant, Créateur de toutes choses, comme vous êtes humblement couché dans la crèche, vous qui régnez puissamment au ciel! Les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, et vous êtes emmaillotté et couché dans une étroite crèche. Au commencement du monde, vous avez orné la terre d'herbes vertes, d'arbres, de fleurs et de fruits; vous avez décoré le firmament du soleil, de la lune et des étoiles; vous avez rempli l'air d'oiseaux et les mers de poissons, la terre de reptiles et d'animaux de toute espèce; et ici vous êtes enveloppé de langes. O majesté! ô anéantissement! O élévation! ô humilité! O l'Immense, l'Eternel et l'Ancien des jours! ô petit et enfant du temps, dont la vie sur la terre n'est qu'un jour! O Vierge bienheureuse, réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse en le serrant dans vos bras, en le couvrant de baisers. Celui que le chœur innombrable des célestes esprits ne peut renfermer était caché dans le sein du Père. Vous l'adorez comme votre Créateur, vous le portez comme votre Enfant, vous le vénérez comme votre Seigneur, vous l'embrassez comme votre Fils; vous vous prosternez devant lui comme étant le Très-Haut, vous le caressez comme enfant. Réjouissez-vous infiniment en ce jour de votre enfantement, ô douce Vierge, ô suave, ô débonnaire, parce que celui que vous avez conçu restant vierge, vous l'avez porté sans peine, et vous l'avez mis au monde sans violation de votre intégrité. Assistez-nous et excusez-nous, ô pieuse et clémente Mère, à son formidable jugement, afin que, le recevant dans la joie comme Rédempteur, nous le voyions venir avec sécurité comme Juge. Dieu, dit Bossuet (1), préparait au monde un grand et nouveau spectacle quand il fit naître un Roi pauvre, et il fallut lui préparer un palais et un berceau convenables. Il est venu dans son bien, et les siens ne l'ont pas reçu : *In propria venit, et sui non receperunt* (Joan. 1, 11). Il ne s'est point trouvé de place pour lui : *Et non erat locus* (Luc. 2, 7). Quand il est venu, la foule et les riches de la terre avaient rempli les hôtelleries; il n'y a plus pour Jésus qu'une étable abandonnée et déserte, et une crèche pour le coucher. Digne retraite pour celui qui, dans le progrès de son âge, devait dire : Les renards ont leurs trous, et les oiseaux du ciel, qui sont les familles les plus vagabondes du monde, ont leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (Luc. 9, 58). Il ne le dit pas par plainte : il était accoutumé à ce délaissement, et à la lettre, dès sa naissance, il n'eut pas où reposer sa tête.

C'est lui-même qui le voulut de cette sorte. Laissons les lieux habités

(1) *Elévations sur les mystères*, 16e semaine, 6e élévation.

par les hommes, laissons les hôtelleries où règnent le tumulte et l'intérêt ; cherchez pour moi parmi les animaux une retraite plus simple et plus innocente. On a enfin trouvé un lieu digne du délaissé. Sortez, divin Enfant; tout est prêt pour signaler votre pauvreté. Il sort comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil. Sa Mère est tout étonnée de le voir paraître tout à coup ; cet enfantement est exempt de cris comme de douleur et de violence : miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement ; et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né que d'être conçu d'une vierge.

Entrez en possession du trône de votre pauvreté. Les anges vous y viennent adorer. Quand Dieu vous introduisit dans le monde, ce commandement partit du haut trône de sa majesté : Que tous les anges de Dieu l'adorent : *Et adorent eum omnes angeli Dei* (Hebr. 1, 6; Psal. 96, 7). Qui peut douter que sa Mère, que son père d'adoption ne l'aient adoré en même temps? C'est en figure de Jésus que l'ancien Joseph fut adoré de son père et de sa mère (Gen. 37, 9-10-11) ; mais l'adoration que reçoit Jésus est bien d'un autre ordre, puisqu'il est béni et adoré comme Dieu au-dessus de tout, aux siècles des siècles (Rom. 9, 5).

Ne pensez pas approcher de ce trône de pauvreté avec l'amour des richesses et des grandeurs. Détrompez-vous, désabusez-vous, du moins en esprit, vous qui venez à la crèche du Sauveur.

Les bergers, les imitateurs des saints patriarches, et la troupe la plus innocente et la plus simple qui fût dans le monde, veillaient la nuit parmi les champs à la garde de leurs troupeaux (Luc. 2, 8). Anges saints, accoutumés à converser avec les anciens bergers, avec Abraham, avec Isaac, avec Jacob, annoncez à ceux de la contrée que le grand Pasteur est venu, que la terre va voir encore un roi berger, qui est le Fils de David. L'ange du Seigneur se présenta tout à coup à eux ; une lumière céleste les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte (Luc. 2, 9-10-11). Tout ce qui est divin étonne d'abord la nature humaine pécheresse et bannie de Dieu. Mais l'ange les rassura en leur disant : Ne craignez pas, je vous annonce une grande joie. C'est que dans la ville de David, retenez ce lieu qui depuis si longtemps vous est marqué par la prophétie, aujourd'hui vous est né le Sauveur du monde, le Christ, le Seigneur. Et voici le signe que je vous donne pour le reconnaître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche. A cette marque singulière d'un enfant couché dans une crèche, vous reconnaîtrez celui qui est le Christ, le Seigneur : petit enfant qui est né pour nous ; fils qui nous est donné, qui en même temps est appelé l'Admirable, Dieu, Fort, le vrai Fort d'Israël, comme l'Ecriture l'explique ailleurs, le Père de l'éternité, le Prince de la paix (Is. 9, 6). Aussi au même instant se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, qui louait Dieu et disait : Gloire à Dieu et paix sur la terre (Luc. 2, 13-14).

Remarquons ici un nouveau Seigneur à qui nous appartenons, un Seigneur qui reçoit de nouveau ce nom suprême et divin avec celui de Christ. C'est le Dieu qui est oint de Dieu, à qui David a chanté : Votre Dieu, ô Dieu, vous a oint; vous êtes Dieu éternellement (Psalm. 44, 8). Mais vous êtes de nouveau le Christ, Dieu et homme à la fois; et le nom de Seigneur vous est affecté pour exprimer que vous êtes Dieu au même titre que votre Père : dorénavant, à l'exemple de l'ange, on vous appellera le Seigneur en toute souveraineté et hauteur. Commandez donc à votre peuple nouveau : vous ne parlez point encore, mais vous commandez par votre exemple; et quoi? l'estime du moins et l'amour de la pauvreté, le mépris des pompes du monde, la simplicité, l'oserai-je dire? une sainte rusticité dans ces nouveaux adorateurs que l'ange vous amène, et qui font toute votre cour, agréable à Joseph, à Marie, et de même parure qu'eux, puisqu'ils sont également revêtus de la livrée de la pauvreté (1).

Repassons sur ces paroles de l'ange : Vous trouverez un enfant dans des langes, sur une crèche (Luc. 2, 12); vous connaîtrez à ce signe que c'est le Seigneur. Allez dans la cour des rois; vous reconnaîtrez le prince nouveau né par ses couvertures rehaussées d'or et par un superbe berceau dont on voudrait bien faire un trône. Mais pour connaître le Christ qui vous est né, ce Seigneur si haut que David son père, tout roi qu'il est, appelle son Seigneur (Psal. 109, 1), on ne vous donne pour signal que la crèche où il est couché et les pauvres langes où est enveloppée sa faible enfance; c'est-à-dire qu'on ne vous donne qu'une nature semblable à la vôtre, des infirmités comme les vôtres, une pauvreté au-dessous de la vôtre. Qui de vous est né dans une étable? Qui de vous, pour pauvre qu'il soit, donne à ses enfants une crèche pour berceau? Jésus est le seul qu'on voie délaissé jusqu'à cette extrémité, et c'est à cette marque qu'il veut être reconnu.

S'il voulait se servir de sa puissance, quel or couronnerait sa tête! quelle pourpre éclaterait sur ses épaules! quelles pierreries enrichiraient ses habits! Mais, poursuit Tertullien (2), il a jugé tout ce faux éclat, toute cette gloire empruntée, indigne de lui et des siens : ainsi, en la refusant, il l'a méprisée; en la méprisant, il l'a proscrite; en la proscrivant, il l'a rangée avec les pompes du démon et du siècle.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (Luc. 2).

Qu'il est touchant de voir ainsi, dit Auguste Nicolas (3), la famille supérieure de Dieu se réjouir du bonheur de la famille inférieure, de ce qu'un Sauveur nous est né!

Le prophète nous avait déjà montré ces mêmes anges, les anges de

(1) Ibid., 7e élévation.
(2) De Patientia, cap. 4.
(3) Chapitre 12 : Adoration des bergers.

la paix pleurant amèrement sur la misère des hommes et sur leur rupture avec la bonté céleste : *Angeli pacis amare flebant* (Is. 33, 7); et maintenant ils chantent cette paix descendue sur la terre dans celui que le prophète appelle de ce nom : *Et erit iste pax.*

Mais ils ne chantent pas seulement : Paix aux hommes sur la terre, ils chantent aussi : Gloire à Dieu au plus haut des cieux; c'est-à-dire, en deux mots, tout le plan divin, embrassant le ciel et la terre, les anges et les hommes, Dieu et toute la création dans ce merveilleux Enfant sur qui ce chant se fait entendre. Vérités sublimes que toute la terre ignorait, et que des anges seuls pouvaient annoncer ainsi aux hommes. Qui savait dans ce premier moment qu'avant que Jésus-Christ, prenant notre chair, se fût rendu l'adorateur de son Père, Dieu n'avait pu recevoir une gloire digne de lui? Qui connaissait même le divorce et l'inimitié qu'il y avait entre le ciel et la terre avant que le Fils de Dieu fût descendu du ciel en terre pour en être le lien et la paix? Ces grandes choses, inconnues alors, cachées dans l'obscurité des prophètes, comprennent tout; et elles sont elles-mêmes comprises dans deux paroles si claires et si simples, qu'il faut être un ange pour les avoir dites, et bien peu touché du merveilleux pour ne les pas sentir.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. La paix se publie par toute la terre, dit Bossuet (1) : la paix de l'homme avec Dieu par la rémission des péchés, la paix des hommes entre eux, la paix de l'homme avec lui-même par le concours de tous ses désirs à vouloir ce que Dieu veut. Voilà la paix que chantent les anges et qu'ils annoncent à tout l'univers.

Chantons avec toute l'Eglise : *Gloria in excelsis Deo.* Toutes les fois qu'on entonne ce cantique angélique, entrons dans la musique des anges par le concert et l'accord de tous nos désirs. Souvenons-nous de la naissance de notre Seigneur, qui a fait naître ce chant.

Après le cantique des anges, les bergers se disaient les uns aux autres : Allons à Bethléem. Et s'étant hâtés de partir, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche (Luc. 2, 15-16). Le voilà donc ce Sauveur qu'on nous a annoncé! Hélas! à quelle marque nous le fait-on connaître! A la marque d'une pauvreté qui n'eut jamais sa semblable. Non, jamais nous ne nous plaindrons de notre misère; nous préférerons nos cabanes aux palais des rois; nous vivrons heureux sous notre chaume, et trop glorieux de porter le caractère du Roi des rois. Allons répandre partout cette bienheureuse nouvelle, allons partout consoler les pauvres en leur disant les merveilles que nous avons vues (2).

Les bergers s'en retournent glorifiant Dieu et le faisant glorifier à

(1) Ut supra, 9e élévation.
(2) Ut supra, 11e élévation.

tous ceux qui les écoutaient (1). Mais voici quelque chose de plus merveilleux encore et de plus édifiant : Marie conservait toutes ces choses, les repassant dans son cœur. Et dans la suite : Le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui (Luc. 2, 19-33). Je ne sais s'il ne vaudrait pas peut-être mieux s'unir au silence de Marie que d'en expliquer le mérite par nos paroles. Car qu'y a-t-il de plus admirable, après ce qui lui a été annoncé par l'ange, mais après ce qui s'est passé en elle-même, que d'écouter parler tout le monde, en demeurant cependant la bouche fermée? Elle a porté dans son sein le Fils du Très-Haut, elle l'en a vu sortir, pour ainsi parler, comme un rayon de soleil d'une nuée pure et lumineuse. Que n'a-t-elle pas senti par sa présence? Et si, pour en avoir approché, Jean, dans le sein de sa mère, a ressenti un tressaillement si miraculeux, quelle paix, quelle joie divine n'aura pas sentie la sainte Vierge à la conception du Verbe que le Saint-Esprit formait en elle? Que ne pourrait-elle donc pas dire elle-même de son cher Fils? Cependant elle le laisse louer par tout le monde; elle entend les bergers; elle ne dit mot aux mages qui viennent adorer son Fils; elle écoute Siméon et Anne la prophétesse; elle ne s'épanche qu'avec sainte Elisabeth, dont sa visite avait fait une prophétesse; et sans ouvrir seulement la bouche avec tous les autres, elle semble étonnée et ignorante : *Erant mirantes*. Joseph entre en part de son silence comme de son secret, lui à qui l'ange avait dit de si grandes choses, et qui avait vu le miracle de l'enfantement virginal. Ni l'un ni l'autre ne parlent de ce qu'ils voient tous les jours dans leur maison, et ne tirent aucun avantage de tant de merveilles. Aussi humble que sage, Marie se laisse considérer comme une mère vulgaire, et son Fils comme le fruit d'un mariage ordinaire.

Les grandes choses que Dieu fait au-dedans de ses créatures opèrent naturellement le silence, le saisissement, et je ne sais quoi de divin qui supprime toute expression. Car que dirait-on, et que pourrait dire Marie qui pût égaler ce qu'elle sentait? Ainsi on tient sous le sceau le secret de Dieu, si ce n'est que lui-même anime la langue et la pousse à parler. Les avantages humains ne sont rien, s'ils ne sont connus, et si le monde ne les tient en estime. Ce que Dieu fait a par soi-même son prix inestimable que l'on ne veut goûter qu'en Dieu et en soi. Hommes, que vous êtes vains, et que vaine est l'ostentation qui vous presse de faire valoir aux yeux des hommes aussi vains que vous vos faibles avantages! Tous les biens dont on fait parade sont faux en eux-mêmes, l'opinion seule y met le prix; et il n'y a de bien véritable que ce qu'on goûte seul à seul dans le silence avec Dieu.

Que Marie se taise aux pieds de Jésus naissant (2), elle n'en est que

(1) Ut supra, 12e élévation.

(2) Auguste Nicolas, chap. 12 : Adoration des bergers.

plus éloquente ; et malheur à qui ne le comprendrait pas ! Elle se tait, parce qu'elle est tellement à la hauteur du mystère, que sa sublimité ne la transporte plus, et parce qu'elle y prend une telle part, qu'elle y est comme identifiée ; elle se tait, parce qu'elle adore, parce qu'elle aime, parce qu'elle écoute ce merveilleux silence de la Parole éternelle qui se fait entendre à son cœur. Ah ! si l'autre Marie a choisi la meilleure part en se tenant silencieuse aux pieds de Jésus et en écoutant sa parole, comment Marie, Mère de Jésus, aurait-elle parlé quand Jésus se tait au-dehors et parle au-dedans, doublement digne d'être écouté, et dans son silence, et dans sa parole ? Enfin Marie n'avait plus à parler dès lors qu'elle avait enfanté la Parole, ou plutôt elle parlait comme elle parlera toujours, cette Parole, ce Verbe qu'elle a mis au monde. Voilà le sens du silence de Marie aux pieds de l'Enfant-Dieu.

Les bergers viennent adorer l'Enfant-Dieu ; ils le trouvent avec Marie et Joseph, reconnaissent ce qui leur avait été dit de lui, et s'en retournent émerveillés. Un cœur entre tous les cœurs a été pénétré de toutes ces divines choses, les a gardées et pesées à toute leur valeur. Or, Marie conservait toutes ces choses et les conférait dans son cœur. C'est-à-dire que Marie, et Marie seule de tous les assistants, était à la hauteur de ces mystères par sa fidélité à n'en rien perdre et par son application à les méditer, à s'en nourrir, à en conférer tous les enseignements les uns avec les autres, à en thésauriser les lumières et les grâces dans son cœur. Voilà ce que veulent dire ces paroles si simples et si communes, mais qui contiennent l'éloge de la plus éminente vertu qui fut jamais. Elles nous entr'ouvrent ce grand cœur, ce saint cœur de Marie, et nous en donnent la plus vaste idée en nous faisant connaître qu'ayant reçu des lumières et des grâces avec une plénitude singulière, elle les a conservées toutes : *Conservabat omnia*, et non seulement conservées, mais cultivées, fécondées, accrues par ce travail intérieur de sa fidélité, et portées jusqu'à la plus sublime perfection. Qu'on ne nous demande donc plus ce qu'a fait la très-sainte Vierge : ces paroles nous l'apprennent plus exactement que toutes les histoires qu'on nous donne des actions des autres saints ne peuvent nous les faire connaître. Il n'était pas nécessaire qu'on fît de même un détail de celles de la très-sainte Vierge. Sa vie a été toute égale et toute uniforme. Elle n'a fait qu'une seule chose, mais la grande, l'unique chose : *elle a conservé les actions et les paroles de la Sagesse éternelle en les repassant dans son cœur.*

Vous demandez pourquoi Jésus-Christ a voulu naître à Bethléem plutôt qu'à Jérusalem ou à Rome, ou dans tout autre lieu ? Je réponds, dit Cornélius a Lapide (1) : Premièrement, afin d'accomplir la prophétie de Michée, ainsi conçue : Et toi, Bethléem Ephrata, la plus petite entre les

(1) Comment. in Cant.

villes de Juda, c'est de toi que sortira celui qui dominera sur Israël, et son origine est du commencement et des jours de l'éternité : *Et tu, Bethlehem Ephrata, parvulus es in millibus Juda ; ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israel, et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis*, 5, 2.

Secondement, afin que Bethléem montrât que Jésus-Christ était le Fils de David de Bethléem, à qui Dieu l'avait promis, et que par là même il était le vrai Messie. Saint Luc donne cette raison, disant : Joseph aussi partit de Nazareth et monta en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, 2, 4.

Troisièmement, afin que, naissant dans un lieu humble, il fît connaître davantage sa puissance, selon ces paroles de saint Paul aux Corinthiens, 1ª, 1, 27 : Ce que le monde a de plus simple, Dieu l'a choisi pour confondre les sages, et ce que le monde a de faible, pour confondre les forts : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes ; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

En quatrième lieu, Jésus-Christ a voulu naître à Bethléem, parce que Bethléem était le chemin de Jérusalem. Il convenait que Jésus-Christ naquît en chemin et en voyage ; car, comme le dit saint Grégoire, il naissait comme chez un étranger par l'humanité qu'il avait prise : *Per humanitatem quam assumpserat, quasi in alieno nascebatur.* (Homil. 8 in Ev.)

En cinquième lieu, afin de nous mériter, par cette naissance pauvre et humble, une naissance sublime par la grâce et la gloire, et de nous conquérir une place dans le ciel.

Sixièmement, Jésus-Christ, dit saint Léon, a choisi Bethléem pour naître, parce qu'il avait pris la forme d'esclave ; il a choisi Jérusalem pour mourir, afin de condamner l'orgueil et les richesses. Auguste était assis au faîte de l'empire romain, Jésus était couché dans une pauvre étable ; mais Jésus est plus élevé dans l'étable qu'Auguste sur son trône.

Ou Jésus-Christ se trompe, dit saint Bernard, ou le monde est dans l'erreur ; car ils enseignent des choses différentes et contraires. Mais il est impossible que la divine Sagesse se trompe ; donc le monde se trompe, donc tous les sectateurs du monde sont dans le mensonge.

En septième lieu, Jésus-Christ a voulu naître à Bethléem. Bethléem en hébreu signifie *maison du pain*. Jésus-Christ est le pain du monde et la vraie manne descendue du ciel. Bethléem porte le nom d'*Ephrata*, qui veut dire *très-productif*, et comme un riche jardin. De Bethléem, en effet, le monde a reçu, non, comme sous Joseph en Egypte, le pain pendant sept ans, mais pour toujours le pain de la vie éternelle, qui est Jésus-Christ.

Bethléem est l'orient du monde et la métropole de tout l'univers, dit saint Grégoire de Nazianze : *Bethlehem est mundi oriens et orbis metropolis.* (Serm. de Incarnat.)

Joseph ne connut point Marie jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son Fils premier né (Matth. 1, 25). Ces paroles : Il ne la connut point, signifient,

dit saint Epiphane (1), que Joseph ne connaissait pas la grandeur et la gloire de Marie. Le Fils de Marie est appelé premier né en ce qu'il est engendré avant toutes les créatures. C'est ce que veulent dire ces paroles de saint Paul aux Romains, 8, 29 : Il est le premier né entre plusieurs frères : *Primogenitus in multis fratribus*, L'Evangile et l'Eglise entendent par plusieurs frères les enfants d'adoption. Il est appelé premier né du Père parce qu'il est avant toutes les créatures ; il date de l'éternité du Père, et le Père n'a pas plusieurs fils. Ainsi est-il appelé premier né de la Vierge.

Saint Thomas explique ainsi les paroles ci-dessus de saint Matthieu :

Ces paroles ne doivent pas s'entendre de la connaissance charnelle, mais de la connaissance de la dignité de Marie. Il ne savait pas encore quelle était la dignité de son épouse, dit saint Chrysostôme ; mais après qu'elle eut enfanté, alors Joseph connut que par son divin Fils elle était devenue plus grande et plus digne que le monde entier, car elle avait pu recevoir dans son sein celui que l'univers ne peut contenir. Et l'évangéliste dit que Joseph ne connut pas Marie jusqu'à son enfantement pour nous faire comprendre qu'elle resta toujours vierge. L'usage de la sainte Ecriture est d'appeler premier né non seulement celui qui a des frères après lui, mais aussi celui qui est né le premier. Autrement, s'il n'y avait de premier né que celui qui a des frères moins âgés, les droits de premier né n'auraient pas été dus aux prêtres jusqu'à ce qu'il y eût d'autres frères ; ce qui est faux, puisque dans l'intervalle d'un an il était ordonné par la loi de racheter l'enfant en payant les droits de premier né.

Pour ce qui regarde les frères du Seigneur dont parle l'Evangile, il est certain qu'il ne faut pas entendre par là que Joseph ait eu des enfants ; mais ces frères n'étaient que les cousins de Marie. Car l'Ecriture donne le nom de frères de quatre manières, c'est-à-dire frères par nature, par nation, par parenté et affection. D'où les frères du Seigneur sont ainsi appelés, non selon la nature, comme nés de la même mère, mais selon la parenté, comme consanguins. Joseph était vierge et n'avait jamais eu d'autre épouse que la sainte Vierge. Marie qui était la mère de Jacques et de Joseph n'était pas Marie Mère du Seigneur. Celle-là était l'épouse d'Alphée, dont le fils est Jacques le Mineur, qui fut appelé frère du Seigneur.

L'Evangile dit que Marie enfanta son Fils *premier né*. Autant cette expression est étrange et fausse dans le sens charnel, autant elle est vraie dans le sens spirituel. Dieu, en effet, nous dit saint Paul, nous a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit *premier né entre plusieurs frères*, et c'est pour cela qu'il a participé à notre chair et à notre sang, devant être semblable à ses frères pour en être le miséricordieux pontife devant Dieu (Rom. 8, 29). Par là (2) Marie a réellement

(1) Lib. 3 adversus hæres.

(2) Auguste Nicolas, chap. 12 : Naissance de Jésus.

enfanté un Fils *premier né*, premier né de tous les chrétiens dont elle est ainsi véritablement la Mère. Il y a plus : comme, en participant à notre nature, le Fils de Dieu s'est approprié en elle toute la création dont nous sommes le sommaire, il est devenu par son incarnation, dit encore saint Paul, le PREMIER NÉ DE TOUTE CRÉATURE : *Primogenitus omnis creaturæ* (Coloss. 1, 15). Expression dont la sublimité n'ôte rien à l'exactitude, et qui reflète ainsi sur la Vierge Marie l'éclat le plus universel. Toutes les créatures, animées et inanimées, célestes et terrestres, régénérées, pacifiées, consacrées par le Fils premier né de Marie, saluent en elle la Mère et la Souveraine de l'univers. Et tout cela sous ces simples expressions : *Elle enfantera son Fils premier né.* Ne nous étonnons pas que de si simples paroles recèlent un sens aussi profond, lorsque ce petit enfant qu'elles nous montrent recèle Dieu.

Après l'adoration des bergers vient celle des mages. On dirait (1) que Jésus-Christ ne saurait trop à son gré se montrer enfant sur le sein de sa Mère. C'est dans cet état qu'il veut faire voir toute sa faiblesse; c'est sur ce trône qu'il veut faire adorer toute sa grandeur. Dans aucun temps de sa vie il n'a paru si homme, ni été reconnu si Dieu. Et comme c'est de Marie qu'il veut tirer le plus sensible témoignage de sa faiblesse humaine, c'est sur Marie qu'il reflète le plus vif éclat de sa divinité.

C'est pourquoi ce n'était pas assez de l'adoration des bergers, il fallait encore l'adoration des rois; ce n'était pas assez de l'adoration des Juifs, il fallait l'adoration des gentils; ce n'était pas assez de la nature angélique, il fallait la nature physique pour proclamer ce grand enseignement.

Sans vouloir diminuer le prodige céleste qui attire les mages de l'Orient à Bethléem, il faut rappeler cette grande circonstance historique où il s'est produit, et qui en était comme la préparation, « que c'était une « opinion invétérée et accréditée dans tout l'Orient, sur le fondement « d'anciens oracles, que de la Judée devait, en ce temps-là, sortir une puis- « sance génératrice de l'univers. » Tacite, Suétone et Josèphe rapportent ce bruit dans des termes tellement identiques, qu'on voit bien qu'ils n'en sont que les échos. Cicéron et Virgile, le premier dans son traité *De la Divination*, le second dans sa quatrième églogue, témoignent aussi que c'était là la grande préoccupation de leur temps. Vespasien et Hérode cherchèrent à l'exploiter au profit de leur ambition. Toute la Judée enfin, d'où ce grand évènement était attendu, en était tellement préoccupée, que, comme nous le voyons dans l'histoire de Josèphe non moins que dans l'Evangile, ce n'était pas une question de savoir si le Messie allait venir, mais qui était le Messie entre tous les prétendants à cette grande destinée. Si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez point; car il s'élèvera de faux Christs qui feront des choses

(1) Chap. 12 : Adoration des mages.

étonnantes pour séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes (Matth. 24, 24). Tel était l'état des esprits dans la Judée et dans l'Orient, et c'est là une des preuves les plus considérables de notre foi.

Cette croyance universelle qu'une puissance régénératrice devait venir pouvait avoir son fondement, surtout parmi la gentilité, dans les prédictions des sibylles. Lactance (*De divin. Instit.* lib. 1), saint Augustin (*De Civit. Dei*, lib. 18, cap. 23), et d'autres docteurs de l'Eglise ont merveilleusement justifié par leurs prédictions la religion chrétienne. Aujourd'hui cependant on ajoute peu de foi à ces prétendues prophéties. Les principales sont au nombre de douze. Elles ont vécu longtemps avant la naissance du Sauveur ; quelques unes l'ont devancé de près de deux mille ans. Citons-les en notre langue.

Commençons par la sibylle Pasique, fille de Bérosus, laquelle, du temps du roi Cyrus, allait d'ordinaire habillée d'une robe de drap d'or, avec un voile blanc sur la tête. Elle parle en ces termes de la Mère de Dieu :

L'Aîné du Tout-Puissant et de la Vierge-Mère
Dans sa ville entrera sur un petit ânon,
D'un doux prince portant et l'effet et le nom,
Afin de ramener le prodigue à son Père.

La Lybienne, dont Euripide et Théognis, poëtes très-anciens, font mention, qu'on ne voyait jamais sans un chapeau de fleurs sur la tête, dit aussi :

Celui qui seul vivait devant tout temps en soi,
Contemplant à plaisir son essence féconde,
Repose dans le sein de la Reine du monde :
Adore, ange, ton Dieu; honore, homme, ton Roi.

La Delphique, qui prophétisait avant la ruine de la ville de Troie et servait comme de truchement à l'oracle delphique, dit que

Dieu roidira son bras et étendra sa main,
Voulant faire un effort aux lois de la nature,
Une Vierge enfantant sans rompre sa clôture,
Comme elle avait conçu sans sentiment humain.

La Cymérienne, qui a emprunté ce nom d'une ville d'Italie voisine de Cumes, raisonnait en cette manière :

Le Prince souverain du bienheureux empire,
Reposant au giron de la Vierge sans pair,
Un astre rayonnant fait paraître emmi l'air,
Qui du soleil levant les rois mages attire.

La Samienne, ou celle de Samothrace, vierge d'une rare beauté, que quelques uns estiment avoir été cette tant renommée Pitho dont il est parlé chez Nicanor, au récit des faits d'Alexandre le Grand, et chez Eratosthène, aux vieilles annales des Samiens, nous a laissé ces vers :

Au ciel apparaîtra un astre étincelant :
Ce sera le flambeau qui fera voir aux hommes
Celui qui, étant Dieu, s'est fait ce que nous sommes,
Et fera qu'on adore et la Mère et l'Enfant.

Celle de Cumes, qu'on nomme Amalthée, ou Déiphobé, à cause de son père Déiphobus, fils de Glaucus, qui rendait ses oracles en Italie, écrit de cette façon :

Dieu, pour se revêtir de l'habit des humains,
Logera dans le sein d'une Vierge pucelle ;
C'est des belles la chaste et des chastes la belle,
Car c'est le raccourci de l'œuvre des humains.

L'Hellespontique ou Troyenne, de qui Héraclite, philosophe ancien, s'est fort souvent servi, chantait ainsi :

Ce que j'ai vu n'a rien qui lui soit comparable :
Une Vierge plus pure après l'enfantement,
Et celui qui de Dieu naît éternellement
Naissait petit enfant dans une pauvre étable.

La Phrygienne, qu'on voyait la plupart du temps marcher les cheveux épars aux vents, couverte d'une robe de pourpre, qu'on tient être la Cassandre qui avait prédit au vieil Anchise toutes ses aventures et la ruine de la ville de Troie, disait :

Au milieu des saisons et au cœur des années,
Dieu voulut que son Fils au monde descendît,
Et que, naissant ainsi que l'ange avait prédit,
Il lavât des mortels les taches surannées.

Celle d'Europe, très-belle aussi de visage, nous a laissé ce qui suit en ses mémoires :

Le saint Verbe de Dieu, de l'Eternel l'image,
S'en viendra bondissant sur les sacrés coupeaux,
Comme on voit au printemps égayer les chevreaux,
Pour remettre la main à son premier ouvrage.

La Tiburtine, ou celle de Tivoli, dont la statue fut trouvée sur le bord de la rivière, tenant un livre à la main, a rendu l'oracle suivant :

Dieu, qui ne peut mentir, me met ces vers en bouche,
Et me fait annoncer d'une Vierge la couche,
Laquelle en Nazareth Dieu même concevant,
Non loin de Bethléem vierge et mère s'accouche.
Heureuse mille fois la Pucelle qui touche,
Qui baise et qui allaite un si divin Enfant!

L'Agrippine, de qui nous avons moins de connaissance que des autres, tant pour ce qui regarde son pays que pour le lieu où elle a fait entendre ses vers, prophétisait en ces termes :

Apprenez, fils d'Adam, des siècles la merveille :
Vous verrez en vos jours, sous un habit mortel,

Le Bien-Aimé de Dieu, le Principe immortel,
D'une Vierge naissant qui n'eut onc sa pareille.

La Babylonienne, qu'on nomme aussi Erythréenne, fille de grand renom, tant à cause de la clarté de ses oracles qu'à raison de l'intégrité de sa vie, a parlé si clairement du Sauveur et de sa sainte Mère, qu'on la pourrait presque prendre pour un évangéliste plutôt que pour une prophétesse. Elle dit ainsi :

D'un divin mouvement j'ai mon âme saisie,
Voyant l'air s'adoucir, et du plus haut des cieux
Du Père souverain le Verbe glorieux
Descendre dans le sein de la Vierge choisie.

A ces oracles sibyllins nous en pouvons ajouter quelque autre que Dieu, père de la vérité, a tiré de la bouche du père du mensonge. L'an du monde trois mille moins deux, comme les Argonautes eurent emporté une ville de l'Hellespont nommée Cyzique, ils demandèrent à l'oracle delphique comment ils pourraient témoigner leur reconnaissance de cette victoire. Voici la réponse que le démon, qui avait pris le nom d'Apollon, fut contraint de leur rendre :

Ecoutez, ô mortels, ce saint commandement :
Adorez un seul Dieu qui gouverne la terre,
Qui le ciel dans sa main et le bas monde enserre;
Que vos cœurs soient saisis d'un sacré tremblement.
Comme un carreau de feu, plus vite que le vent,
Passe au travers de l'air desserré de la nue,
Ainsi verra-t-on faire en terre sa venue
A l'Aîné de la Vierge et Fils du Dieu vivant.
J'entends qu'à cette Vierge et à son fruit sacré
(Vous la reconnaîtrez par le nom de Marie,
Car de ses dons la source onc ne sera tarie)
Soit le temple et l'autel pour jamais consacré (1).

Jésus donc étant né en Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, disant : Où est le roi des Juifs nouvellement né? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous venons pour l'adorer (Matth, 2, 1-2). Sortant de Jérusalem, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés de joie; et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. Puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe (Matth. 2, 9-10-11). Ce n'est pas Jésus glorieux, ni même Jésus docteur qu'il leur est donné de trouver d'abord, c'est Jésus enfant. Que

(1) Le P. Poiré, 11e étoile.

faites-vous, ô mages? s'écrie saint Bernard, que faites-vous (1)? Vous adorez un enfant à la mamelle, sous un toit de chaume, dans des langes misérables? Est-ce que c'est là Dieu? Dieu assurément est dans son temple; le Seigneur est au ciel, seule demeure digne de lui; et vous, vous le cherchez dans un vile étable, sur le sein de sa mère? Comment ces sages personnages sont-ils ainsi devenus fous? Ils se sont faits fous pour devenir sages. L'Esprit de Dieu les a instruits à l'avance de ce que plus tard l'Apôtre devait prêcher au monde, que celui qui veut être sage doit se faire fou pour devenir sage. Parce que, dans sa fausse sagesse, le monde ne pouvait arriver à connaître Dieu par la sagesse, il a plu à Dieu que ce soit par la folie de sa prédication que ceux qui croiront seront sauvés. Celui-là même qui a conduit les mages les a ainsi instruits.

A qui comparerai-je ces hommes-là? dit encore saint Bernard. Si je considère la foi du bon larron, la confession du centenier, ils l'emportent de beaucoup, en ce que, du temps de ceux-ci, Jésus avait déjà fait de nombreux miracles, avait été préconisé par nombre de voix, avait reçu maintes adorations. En tout cela je vous prie de considérer et de remarquer combien la foi, qu'on dit aveugle, est clairvoyante, combien elle a des yeux de lynx, elle qui découvre le Fils de Dieu dans un enfant à la mamelle, dans un supplicié, dans un mourant (*Ibid.*).

Les mages découvraient ainsi dans cet enfant celui qu'après eux toute la terre devait adorer. Et maintenant que cette adoration universelle de près de vingt siècles, que toutes les merveilles et que tous les bienfaits qui la justifient si prodigieusement sont venus nous manifester le Dieu et la Mère de Dieu, qui est sage, qui est clairvoyant et vraiment éclairé, de ceux qui ne voient pas encore, qui ne savent pas encore *trouver l'Enfant avec la Mère*, ou de ceux qui, se prosternant avec les mages, lui offrent tous les trésors de leur cœur (2)?

(1) In Epiph. serm. 1 et 2.
(2) Aug. Nicolas, chap. 18 : Adoration des mages.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Lyon. — Imprimerie de Félix Girard, rue St-Dominique, 13.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION.	*page*	1
I.	Marie a été choisie et prédestinée par Dieu de toute éternité	1
II.	Marie est la cause secondaire de la création et de la conservation du monde.	16
III.	Marie est l'aînée des créatures	18
IV.	Prophéties sur Marie et accomplies en elle.	22
V.	Les femmes fortes de l'ancienne loi étaient la figure de la sainte Vierge .	34
VI.	Marie comparée au paradis terrestre	42
VII.	Marie, comparée à la Terre-Promise, est la véritable Terre-Promise. . . .	47
VIII.	Marie comparée à l'arche de Noé	50
IX.	Marie comparée à l'arche d'alliance, au propitiatoire, au tabernacle	52
X.	Marie comparée à l'arc-en-ciel	57
XI.	Marie comparée à la colonne qui portait le serpent d'airain.	60
XII.	Marie comparée à l'aurore	61
XIII.	Marie comparée au soleil	68
XIV.	Marie comparée à la lune.	72
XV.	Marie comparée aux étoiles.	76
XVI.	Marie étoile de la mer.	82
XVII.	Marie est le soleil du monde	92
XVIII.	Marie est la lune de l'Eglise.	98
XIX.	Marie est le jour le plus beau et le plus heureux	98
XX.	Marie lumière et illuminatrice	100
XXI.	Marie comparée au buisson ardent.	120
XXII.	Marie comparée à la verge d'Aaron.	123
XXIII.	Marie comparée à la manne.	126
XXIV.	Marie, rejeton de la tige de Jessé; Jésus, fleur de ce rejeton.	129
XXV.	Marie est la porte fermée dont parle Ezéchiel	134
XXVI.	Marie, jardin fermé	138
XXVII.	Marie, fontaine scellée.	143
XXVIII.	Marie comparée à la vigne	147
XXIX.	Marie comparée à la rose	150
XXX.	Marie comparée au lis.	156
XXXI.	Marie comparée à la violette	159

XXXII. Marie, fleur de la vallée. . . . . page 162
XXXIII. Marie, fleur de la virginité. 163
XXXIV. Marie, fleur de beauté et d'honneur. 164
XXXV. Marie, fleur d'une miraculeuse fécondité 165
XXXVI. Marie, fleur d'immortalité. 167
XXXVII. Marie comparée à la toison de Gédéon 168
XXXVIII. Marie comparée à la brebis et à l'agneau 172
XXXIX. Marie comparée à la colombe. 174
XL. Marie comparée à la nuée. 176
XLI. Marie comparée à la montagne. 178
XLII. Marie comparée à l'échelle de Jacob. 182
XLIII. Marie, ciel. 185
XLIV. Marie comparée à la pierre. 193
XLV. Marie comparée à la topaze. 194
XLVI. Marie comparée à la pierre de sardoine. 196
XLVII. Marie comparée à la pierre de chalcédoine 198
XLVIII. Marie comparée à la pierre de saphir 200
XLIX. Marie comparée à l'agate. 202
L. Marie comparée à la pierre de jaspe 203
LI. Marie comparée à la pierre d'escarboucle. 205
LII. Marie comparée à l'émeraude. 206
LIII. Marie comparée à l'améthyste. 208
LIV. Marie comparée à la pierre de chrysolithe 210
LV. Marie comparée à la pierre de chrysoprase. 212
LVI. Marie comparée à la pierre de béryl 214
LVII. Marie, perle de l'univers. 216
LVIII. Marie comparée au Liban par sa blancheur 220
LIX. Marie comparée au cèdre du Liban, etc. 222
LX. Saint Joachim et sainte Anne, parents de la sainte Vierge. 225
LXI. Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. 247
LXII. Marie, aussitôt conçue, jouit de la raison. 343
LXIII. Marie dans le sein de sainte Anne, sa mère. 346
LXIV. Nativité de Marie 350
LXV. Marie est de race royale 365
LXVI. Le ciel et la terre désiraient la naissance de Marie et s'en sont réjouis. . . 372
LXVII. Nom de Marie. 375
LXVIII. Présentation de Marie au temple dès l'âge de trois ans 386
LXIX. Vœu de virginité de Marie 393
LXX. Marie dans le temple, ou enfance de Marie. 398
LXXI. Mariage de la sainte Vierge. 408
LXXII. Pourquoi Marie est-elle mariée à Joseph? 413
LXXIII. Saint Joseph, époux de la sainte Vierge 420
LXXIV. Annonciation et incarnation 475
LXXV. Visitation de la sainte Vierge à sa cousine sainte Elisabeth 615
LXXVI. Nativité de Jésus-Christ. 631

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org